Médecine pratique de Sydenham: avec des notes / ouvrage traduit en françois, sur la derniere édition angloise, par feu M.A.F. Jault.

Contributors

Sydenham, Thomas, 1624-1689
Jault, Auguste François, 1700-1757

Publication/Creation

Paris : Chez P. Fr. Didot le jeune ..., 1774.

Persistent URL

https://wellcomecollection.org/works/esjam6cv

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
https://wellcomecollection.org

50479/B

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30499872

Raynal

MÉDECINE
PRATIQUE
DE SYDENHAM.

MÉDECINE

PRATIQUE

DE SYDENHAM.

MÉDECINE PRATIQUE DE SYDENHAM,

AVEC DES NOTES;

OUVRAGE traduit en François, sur la derniere édition Angloise,

PAR feu M. A. F. JAULT, Docteur en Médecine, & Professeur au College Royal.

Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.
CICERO, *de naturâ Deorum.*

A PARIS;

Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS AU LECTEUR.

QUELQU'UTILES que ſoient les Ouvrages que l'illuſtre Sydenham nous a laiſſés ſur la Médecine, il faut toujours ſe ſouvenir de deux choſes, pour éviter l'abus qu'on en pourroit faire. La premiere, c'eſt que l'Auteur étoit Anglois, & qu'il a exercé la Médecine en Angleterre; & que par conſéquent la méthode qu'il ſuit dans le traitement des Maladies, ne ſauroit convenir en tout pour les François, dont le climat, les aliments, la maniere de vivre, & les maladies ne ſont pas, du moins entierement, les mêmes qu'en Angleterre. La ſeconde choſe, c'eſt que les remedes que l'Auteur recommande ne doivent pas être employés au haſard, ou par le premier venu, mais ſeulement par l'ordre ou le conſeil d'un Médecin ſage, auquel il appartient de décider ſur cette matiere, ſelon l'exigence des cas. Il eſt aiſé de voir que, ſans une telle précaution, les meilleurs remedes, faute d'être appliqués à propos, pourroient devenir

nuiſibles, & même quelquefois pernicieux, & qu'il vaudroit beaucoup mieux n'en point prendre du tout; c'eſt à quoi on prie le Lecteur de bien faire attention.

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR
DES
ŒUVRES DE SYDENHAM.

Si les Auteurs qui ont écrit avec distinction sur quelque matiere, méritent d'être connus par des traductions de leurs Ouvrages, on peut dire avec fondement qu'entre les Auteurs de Médecine, Sydenham le mérite d'une façon particuliere.

Les Ouvrages qu'il nous a laissés ne sont pas de ces fruits d'une imagination vive & féconde, de ces explications ingénieuses des causes qui produisent les maladies, de ces vains systêmes dont les livres de Médecine ne sont que trop remplis, & qui sont plus propres à occuper des Philosophes oisifs, qu'à instruire dans l'Art de guérir. Ce sont des observations de bien des années, & faites sur une infinité de malades avec tout le soin & l'application imaginables, par un homme d'un génie supérieur, d'une bonne foi & d'une sincérité merveilleuses, & qui joignoit à un esprit cultivé par les Sciences, cette prudence & cette sagesse qui fait le caractere d'un véritable Médecin, & sans laquelle il ne sauroit employer utilement, dans l'exercice de sa profession, les lumieres & les connoissances qui lui sont d'ailleurs si nécessaires.

Sydenham est le premier d'entre les modernes qui nous ait donné un Recueil considérable d'observations. Je n'entends pas ici par le terme d'*observations* un amas de faits particuliers qui souvent ne menent à rien, quoique je ne nie pas qu'ils ne puissent avoir quelquefois leur utilité : j'entends des descriptions exactes de maladies, & des méthodes curatives qui résultent d'un très grand nombre d'observations particulieres, & qui deviennent alors des regles de pratique.

On peut juger combien un Ouvrage de cette nature est propre à perfectionner la Médecine. Aussi l'exemple de

Sydenham a-t-il animé pluſieurs autres Auteurs qui nous ont donné, depuis lui, d'excellentes obſervations.

Je ſais qu'un célebre Médecin, dont on a publié depuis peu les Ouvrages poſthumes, a affecté de rabaiſſer, & même de rendre ſuſpectes les Obſervations de notre Auteur, en diſant qu'il a écrit ce qu'il a vu, ou du moins ce qu'il a cru voir; mais il n'eſt rien qu'on ne puiſſe rendre ſuſpect par une ſemblable réflexion.

D'ailleurs, celui qui parle de la ſorte de Sydenham, ne traite pas mieux les autres Auteurs de Médecine, & il paroît les mépriſer tous également. Il y a apparence que le Public équitable n'en jugera pas tout à fait de même, & qu'il leur rendra plus de juſtice.

Mais, dira-t on, quelle néceſſité de traduire Sydenham en François? n'eſt-ce pas mettre des armes entre les mains des ignorants? Objection uſée, & mille fois réfutée N'a-t-on pas écrit en François, ou traduit en cette langue une infinité de livres ſur des matieres encore plus délicates? L'abus qu'on peut en faire eſt-il une raiſon ſuffiſante pour les ſuprimer, & peut il contrebalancer les avantages qu'on en retire? D'un autre côté, n'abuſe-t-on pas des meilleures choſes? Et ne peut-on pas abuſer auſſi d'un livre Latin?

Quand on donne en François les ouvrages de Sydenham, c'eſt afin que les perſonnes qui n'entendent pas la langue Latine puiſſent en profiter, & que ceux même qui l'entendent, mais qui aiment encore mieux ce qui eſt écrit dans leur langue naturelle, liſent plus volontiers des écrits ſi inſtructifs & ſi utiles.

Ce n'eſt pas qu'en parlant ainſi, je prétende que Sydenham ſoit exempt de fautes; on lui en a reproché pluſieurs. Les uns ont trouvé, par exemple, qu'il ne ſaignoit pas aſſez dans la pleuréſie; les autres, que la quantité de quinquina qu'il preſcrivoit dans les fievres quartes étoit inſuffiſante. Ceux-ci l'ont blâmé de ce qu'il interdiſoit les lavements dans certaines fievres, de peur d'empêcher la coction légitime de l'humeur morbifique; ceux-là ont condamné le grand uſage qu'il faiſoit de l'opium: d'autres ont cru qu'il employoit trop de rafraîchiſſants dans le traitement de la petite vérole confluente, &c.

Mais quand Sydenham ne ſe ſeroit trompé en rien, il n'en faudroit pas conclure qu'on dût le ſuivre en tout. Il faudroit pour cela rencontrer préciſément les mêmes maladies, les mêmes tempéraments, & ainſi de tout le

reſte. D'ailleurs, ce qui convient dans un pays, ne convient pas dans un autre, où il ſe trouve de grandes différences par rapport aux aliments, à la maniere de vivre, aux tempéraments, à l'air, aux maladies, à la vertu & à l'effet des remedes, & à pluſieurs autres circonſtances qui demandent une grande attention de la part du Médecin, & qui l'oblige de ſe régler ſur ce qui eſt plus convenable au pays où il exerce ſon art, & non pas préciſément ſur ce qu'ont pratiqué en d'autres climats d'illuſtres Médecins.

A la vérité, ils doivent lui ſervir de guides ; mais il ne doit pas les ſuivre aveuglément : il doit profiter de leurs lumieres, mais non pas s'y abandonner entierement.

Je demanderois volontiers à ceux qui craindroient qu'on abusât des Œuvres de Sydenham traduites en François, s'ils n'appréhenderoient pas la même choſe pour celles d'Hippocrate, de Galien, & de tous les autres Auteurs de Médecine, tant anciens que modernes. Il s'enſuivroit de là qu'on n'en devroit traduire aucun, & même qu'on ne devroit rien écrire ſur la Médecine en langue vulgaire. Idée abſurde & extravagante qui ne peut partir que d'un eſprit aveuglé par des préjugés ridicules, ou ſottement jaloux de ſa prétendue ſcience.

Pourquoi donc les Médecins Grecs, les Latins, les Arabes ont-ils écrit ſur la Médecine chacun dans leur langue naturelle ? Pourquoi un grand nombre de Médecins de nos jours publient-ils chacun dans la langue de leur pays les myſteres de l'art ? Plût à Dieu que tout le monde fût un peu inſtruit dans la Médecine ! Les Médecins pratiqueroient avec plus d'agrément & de ſuccès. On en ſent aſſez les raiſons, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les expliquer.

Et qu'on ne diſe pas qu'il y a dans Sydenham quantité de formules qui peuvent devenir nuiſibles par le mauvais uſage qu'il eſt aiſé d'en faire. J'ai déja répondu à cette objection ; & j'ajoute que, ſi elle avoit ici quelque force, elle en auroit encore bien davantage contre une infinité d'autres ouvrages de Médecine qui ſont beaucoup plus chargés de formules, propoſées ſouvent au haſard, ou avec peu de choix & de jugement ; au lieu qu'ici elles ſont le produit de l'expérience, & rempliſſent les indications naturelles que fourniſſent les maladies.

C'eſt au Médecin à ſe ſervir plus ou moins de ces formules, à diminuer ou à augmenter les doſes des remedes,

ſuivant que les différents cas l'exigent, & que la prudence le demande.

On avoit d'abord réſolu de ne point ajouter de notes à la traduction, ſe contentant de préſenter le texte d'une maniere claire & fidele, & laiſſant à chacun la liberté d'en porter le jugement qu'il lui plairoit. On conſidéroit que des notes ſur un pareil ouvrage, pour avoir toute l'utilité qu'on en pouvoit attendre, ne demandoient rien moins qu'un Praticien conſommé, & qu'elles ne ſeroient pas moins ſujettes à la cenſure que le texte même. Cependant on s'eſt enſuite déterminé à en ajouter, dans l'eſpérance que telles qu'on les donne, elles ne ſeront pas tout-à-fait inutiles; & on eſt bien aiſe d'avertir ici qu'elles ſont preſque toutes priſes du Traducteur Anglois des œuvres de notre Auteur, qui les a lui-même tirées la plupart des meilleurs Ecrivains de différentes nations.

Au reſte, quand je parle d'une traduction fidelle, on comprend bien que cette fidélité conſiſte uniquement à rendre d'une maniere exacte le ſens de l'Auteur. Je dis cela afin qu'on ne ſoit pas ſurpris de ce que j'ai reſſerré & abrégé certains endroits que je n'ai pas cru pouvoir rendre avec grace en François dans la même étendue qu'ils ont en Latin; de ce que j'en ai retranché quelques-uns qui n'ajoutoient rien au ſens; & de ce que j'ai fait de légeres tranſpoſitions dans quelques autres. Ces petites licences doivent être plus que permiſes dans un ouvrage de cette nature.

Je ne me ſuis pas moins attaché à la clarté du ſtyle, qu'à la fidélité de la traduction; & j'eſpere qu'on me ſaura quelque gré d'avoir facilité, par ce moyen, l'intelligence d'un Auteur qui n'eſt pas toujours fort aiſé à entendre, & dont le ſtyle, quelquefois un peu trop diffus, embarraſſe les Lecteurs qui n'y ſont pas accoutumés.

A MONSIEUR,

JEAN MAPLETOFT,

Docteur en Médecine, Professeur dans le College de Gresham à Londres, & Membre de la Société Royale.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI de vous rendre compte ici de deux choses : premierement, des raisons qui m'engagent à publier ce Traité ; secondement, des motifs qui me déterminent à vous le dédier.

Quant au premier article, il y a maintenant trente ans que, venant à Londres, dans le dessein de retourner une seconde fois à Oxfort, où les malheurs de la premiere guerre civile m'empêchoient depuis quelques années de me rendre, je rencontrai heureusement le célebre Médecin M. Thomas

Coxe, dans le temps qu'il avoit ſoin de mon frere qui étoit alors malade. Cet habile homme qui pratiquoit la Médecine avec une réputation extraordinaire, & qui joignoit une grande probité avec beaucoup de politeſſe, me demanda agréablement à quoi je me deſtinois, puiſque j'allois reprendre mes études, & que j'étois en âge de me déterminer. Comme il me vit indécis, il m'exhorta à prendre le parti de la Médecine. Et, quoique je n'euſſe jamais eu la moindre penſée d'embraſſer cette profeſſion, ſes exhortations firent tant d'impreſſion ſur mon eſprit, que je m'y déterminai entierement. C'eſt pourquoi, ſi mon Ouvrage eſt jamais de quelque utilité au Public, on en aura l'obligation à ce Grand Homme, dont les conſeils m'ont engagé dans l'étude de la Médecine.

Après avoir étudié cet Art durant quelques années dans l'Univerſité, je revins à Londres, où je commençai à pratiquer. Et, comme je m'y appliquois avec tout le ſoin & l'attention poſſible, je reconnus bientôt que le meilleur moyen d'apprendre la Médecine, étoit l'exercice & l'uſage; & que, ſuivant toute apparence, le Médecin qui étudie avec le plus de ſoin & d'application les phénomenes des maladies, devoit être neceſſairement le plus capable de connoître les véritables indications curatives.

Voilà la méthode à laquelle je me livrai entierement, bien perſuadé que, ſi je ſuivois la Nature, quand même je marcherois dans des routes inconnues juſqu'alors, & abandonnées, je ne m'écarterois jamais en rien du droit chemin. Me gouvernant donc par cette regle, je m'appliquai à obſerver exactement les fievres; & après m'être donné, pendant quelques années, bien des peines,

des fatigues & des inquiétudes, je découvris enfin une méthode pour les guérir, & je la publiai, il y a déja long-temps, à la priere de mes amis.

Depuis ce temps-là, ayant observé de nouvelles especes de fievres qui m'étoient inconnues auparavant, & qui se succédoient continuellement les unes aux autres, je résolus de joindre ensemble, avec le plus de soin qu'il me seroit possible, tout ce qui regardoit cette matiere, ou qui en dépendoit, afin de réparer la petitesse de mon premier Ouvrage par une Histoire plus exacte & plus complette de ces maladies.

Lorsque je méditois ce dessein, & que j'étois entierement occupé à chercher une Méthode propre à guérir toutes sortes de fievres, eu égard aux divers changements que la Nature y opere, & aux divers remedes qu'il faut employer, je reconnus bientôt qu'au lieu de la reconnoissance que j'avois sujet d'attendre, je n'essuierois que des reproches; & que les uns m'accuseroient de ne suivre d'autre regle que mes propres imaginations, & les autres de n'en suivre absolument aucune.

J'aurois souhaité ne donner au Public mes observations qu'après les avoir encore augmentées & confirmées par l'expérience de quelques années; mais, fatigué à l'excès par les insultes & les railleries de ces hommes insolents dont la malignité n'épargne personne, j'ai cru devoir condescendre à la volonté de mes amis, au nombre desquels je me fais toujours honneur de mettre l'illustre Docteur Gautier Needham, également habile dans la Médecine & dans les Belles-Lettres. Dans cette vue, j'ai entrepris ma propre défense, en publiant des Observations qui, à ce que j'espere, mettront tous les honnêtes gens de mon côté.

Quant aux autres, je ne m'attends pas d'en être épargné, mais auſſi je ne m'en embarraſſe nullement. C'eſt pourquoi, s'il ſe rencontre de ces gens, que leur humeur ſatyrique porte à ſe déchaîner avec fureur contre moi ſans examiner ſi ce que je dis eſt vrai ou non; qui blament auſſitôt tout ce qu'un autre qu'eux avance de nouveau, ou ce qu'ils n'ont pas encore entendu; j'eſpere que je les ſupporterai tranquillement, du moins je ne leur rendrai point injure pour injure; je me contenterai de leur répondre ce que Titus-Tacitus répondit autrefois à Métellus qui l'inſultoit: Vous pouvez m'attaquer librement, lui diſoit-il, parceque je ne répondrai pas à vos inſultes: vous avez appris à outrager les gens; & moi, à qui la conſcience ne reproche rien, j'ai appris à mépriſer les outrages: ſi vous êtes maître de dire tout ce qui vous vient à la bouche; je ſuis maître de vous entendre ſans m'en offenſer. Réponſe vraiement digne d'un Chrétien. Voilà les raiſons qui m'ont engagé à publier cet Ouvrage.

Celles qui m'ont porté à vous le dédier, MONSIEUR, *ſont, d'un côté, notre amitié mutuelle; & de l'autre, la ſituation où vous êtes de pouvoir juger, mieux que perſonne, du prix de mes obſervations, ayant vu vous-même de vos propres yeux, depuis ſept ans, pluſieurs des principales choſes qu'elles contiennent. Votre parfaite probité, que tout le monde connoît ſi bien, ne vous permet pas de vouloir induire les autres en erreur par de faux expoſés, ſur-tout quand il s'agit de la vie des hommes. D'un autre côté, vous êtes ſi habile & ſi éclairé, qu'il me ſeroit impoſſible de vous en impoſer, quand même je l'entreprendrois ſérieuſement. Encore moins pourriez-vous vous*

faire illuſion à vous même au ſujet des expériences par leſquelles vous avez reconnu ſur vos malades mêmes la vérité de certaines choſes que j'ai rapportées dans cet Ouvrage, ou que je vous ai déclarées de vive voix.

Vous ſavez d'ailleurs que M. Jean Lock, notre ami commun, qui connoiſſoit à fond ma méthode, l'approuvoit entierement; & que c'étoit un homme également recommandable par ſon exacte probité, & par l'étendue de ſon génie, & la fineſſe de ſon jugement. Mais je n'ai pas beſoin de ſolliciter davantage votre approbation; il y a long-temps que je ſuis sûr de l'avoir. Pour ce qui eſt des autres, de quelque maniere qu'ils reçoivent mon Ouvrage, je le ſouffrirai ſans peine: car, comme je ſuis déja avancé en âge, je prétends faire en ſorte, pendant le peu de temps qui me reſte à vivre, de ne me point chagriner moi-même, & de ne point chagriner les autres, & par ce moyen de jouir du bonheur que Fracaſtor a décrit ſi agréablement en ces termes:

Heureux & comparable aux Dieux
Le tranquille mortel qui, d'un luxe odieux,
Des plaiſirs inquiets, d'une gloire incertaine,
Mépriſe tout l'éclat, ainſi qu'une ombre vaine;
Et qui, vivant ſans bien, ſans crime, ſans remord,
Loin du monde & du bruit, peut défier la mort (*).

Au reſte, MONSIEUR, *je vous prie d'agréer*

(*) *Felix ille animi, Diviſque ſimillimus ipſis,*
Quem non mendaci reſplendens gloria fuco
Sollicitat, non faſtoſi mala gaudia luxûs;
Sed tacitos ſinit ire dies, & paupere cultu
Exigit innocuæ tranquilla ſilentia vitæ.

cet Ouvrage, comme une preuve de mon amitié & de mon eſtime pour vous; d'autant que les fautes qui s'y rencontreront, ne peuvent en aucune façon vous être imputées, & doivent être miſes uniquement ſur mon compte. Cependant, quelque défectueux que ſoit mon Livre, je ne regretterai pas les peines qu'il m'a coutées, puiſque mes erreurs mêmes m'auront fourni l'occaſion de faire connoître à tout le monde l'attachement ſincere & le parfait dévouement avec lequel je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant
ſerviteur, THOMAS SYDENHAM.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

1. Le corps humain eſt compoſé de particules qui ſe détruiſent continuellement, c'eſt ce qui fait qu'il ne ſauroit toujours demeurer dans le même état ; & il eſt ſi fort expoſé à l'action des cauſes extérieures, qu'il ne ſauroit s'en défendre en toute occaſion. De là cette multitude de maladies qui, dans tous les temps, a affligé le genre humain. Auſſi n'y a-t-il pas lieu de douter que deja pluſieurs ſiecles avant l'Eſculape Grec, & même avant l'Eſculape Egyptien, plus ancien que l'autre de mille ans, la néceſſité n'ait obligé les hommes de chercher des remedes à leurs maux. Origine de la Médecine

2. Mais, comme il n'eſt pas aiſé de ſavoir qui, le premier, a inventé les bâtiments & les habits pour ſe garantir des injures de l'air ; de même on ne ſauroit montrer les premiers commencements de la Médecine ; d'autant que cet Art, ainſi que certains autres, a toujours été en uſage, quoiqu'il ait été plus ou moins cultivé, ſuivant la différence des temps & des pays (1). Difficile à marquer.

---

(1) Si l'on accorde que l'origine de la Médecine a été le deſir de ſa propre conſervation, il n'eſt aucun Art qui puiſſe s'attribuer une plus grande antiquité, puiſque, dans ce ſens, la Médecine eſt preſque auſſi ancienne que le monde ; car elle doit, ſans doute, avoir commencé immédiatement après la chûte de nos premiers peres, leſquels, en punition de leur déſobéiſſance, devinrent néceſſairement, eux & tout le reſte des hommes, ſujets à une infinité de maladies & d'accidents, même à la mort.

Je ne prétends pas néanmoins que la Médecine ait été réduite en Art dès les premiers temps ; mais elle ſe pratiquoit indifféremment

Anciens & modernes l'ont enrichie.

3. On ſait combien les Anciens, & ſur-tout Hippocrate, l'ont enrichie. C'eſt à eux, & à ceux qui ont recueilli leurs Ouvrages, que nous ſommes redevables de la plus grande partie de nos connoiſſances thérapeutiques. Dans les ſiecles ſuivants, il y a eu des hommes illuſtres qui, en s'appliquant à l'Anatomie, ou à la Pharmacie, ou à la Pratique, ont travaillé à perfectionner la Médecine. Notre pays même & notre ſiecle n'ont pas manqué de gens habiles qui ſe ſont diſtingués dans toutes les ſciences capables de l'enrichir, & dont le mérite eſt au-deſſus des louanges que je pourrois leur donner (1).

---

par tout le monde, chacun étant ſon propre Médecin. Dans la ſuite elle devint un Art par le moyen d'un certain nombre d'obſervations & d'expériences que l'on avoit faites; & alors l'exercice en fut confié à certaines gens en particulier qui, à cauſe de cela, furent nommés *Médecins*. C'eſt ainſi que la Médecine exiſta avant qu'il y eût de Médecins, quoiqu'elle ne pût être appellée proprement un Art, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât des gens qui fiſſent une profeſſion particuliere de l'exercer.

En effet il ſemble que la maladie & la douleur ont dû néceſſairement engager les hommes à chercher un prompt ſecours, & que ceux-ci ne pouvoient être aſſez ſtupides & aſſez inſenſibles à leurs propres maux, pour négliger une recherche ſi intéreſſante. Car on ne s'imaginera pas que l'homme ſeul fût tellement ſourd à la voix de la Nature & de la raiſon, qu'il ne s'embarraſsât pas de conſerver ou de rétablir ſa ſanté, tandis que nous voyons que les animaux ſont pouſſés violemment à cela par le ſeul inſtinct naturel.

Après tout, on doit plutôt conſulter la certitude & l'utilité d'une Science ou d'un Art, que ſon antiquité. C'eſt par ces deux qualités que l'on doit juger de ſon excellence, & non par ſon antiquité ſeule qui, d'elle-même, ne lui donne aucun mérite réel, & qui, par une vénération mal entendue qu'elle inſpire, ne ſert ſouvent qu'à établir des erreurs pernicieuſes.

(1) En comparant l'ancien état de la Médecine avec l'état préſent où elle ſe trouve enrichie des ſavantes & utiles découvertes des modernes, on ſera ſurpris du peu de progrès que l'on a fait dans

4. Nonobſtant les travaux des autres, j'ai toujours cru que j'aurois à me reprocher d'avoir vécu inutilement, ſi ayant pratiqué, comme j'ai fait, la Médecine, je ne contribuois pas, du moins de quelque petite choſe, à l'avancement de cet Art. C'eſt pourquoi, après de longues & ſérieuſes réflexions, & des obſervations faites avec beaucoup de ſoin durant pluſieurs années, j'ai réſolu en premier lieu de publier mon ſentiment touchant les moyens de perfectionner l'Art de guérir, & enſuite de donner un échantillon de ce que j'ai exécuté dans cette matiere.

Ce qu'a fait l'Auteur.

5. Or je penſe que, pour l'avancement de la Médecine, il eſt néceſſaire, 1°. d'avoir une Hiſtoire ou Deſcription de toutes les maladies, la plus exacte & la plus fidelle qu'il eſt poſſible; 2°. d'avoir une méthode sûre & conſtante pour les traiter (1). Il eſt aiſé de décrire ſu-

Moyens de perfectionner la Médecine.

---

cet Art Mais cela vient aſſurément de ce qu'on s'eſt écarté de la ſeule & véritable méthode de le perfectionner, en joignant la raiſon avec l'expérience. Quiconque lira attentivement les Auteurs praticiens, trouvera qu'ils ont avancé, touchant les cauſes & la nature des maladies, pluſieurs choſes contraires à l'expérience, comme il paroîtra clairement, ſi on conſulte un certain nombre de ces Auteurs ſur quelque maladie particuliere. On voit par là combien il faut apporter de circonſpection pour n'être pas induit en erreur. D'ailleurs l'expérience nous enſeigne une méthode de guérir diverſes maladies, plus courte & plus facile que l'ordinaire, & il eſt abſurde de raiſonner contre les faits. D'où il s'enſuit qu'on ne doit pas s'aſtreindre à ſuivre ſcrupuleuſement les méthodes curatives généralement reçues, mais qu'on doit abandonner les chemins battus, ſuivant que la raiſon & l'expérience l'indiqueront.

(1) L'Hiſtoire des maladies, dit Baglivi, doit être diſtinguée de la partie curative. La premiere eſt une ſcience particuliere, & doit uniquement ſe puiſer dans les ſources pures de la Nature; ou pour parler ſans figure, elle conſiſte dans une deſcription claire & exacte des maladies, telles qu'un ſoigneux & judicieux Obſervateur les

perficiellement les maladies ; mais de le faire d'une maniere exempte des défauts que le célebre Vérulam reprochoit aux Ecrivains de l'Hiſtoire naturelle, c'eſt toute autre choſe. » On ne ſauroit diſconvenir, dit ce grand » homme, que nous n'ayons une Hiſtoire naturelle très » ample, pleine d'une agréable variété, & même de re- » cherches curieuſes. Néanmoins, ſi on en retranche » les fables, les citations d'Auteurs, les diſputes inu- » tiles, enfin l'érudition étrangere, & les ornements, » (choſes qui ſont plus propres à des entretiens de table, » & à des converſations de Savants, qu'à former des » Philoſophes), il ſe trouvera qu'une telle Hiſtoire ſera » réduite à fort peu de choſe, & qu'elle ſera bien éloi- » gnée de celle dont je me forme l'idée «.

Il eſt très aiſé pareillement de propoſer, à la maniere ordinaire, des moyens de guériſon ; mais d'en propoſer qui aient réellement le ſuccès qu'on promet, c'eſt ce qui paroîtra d'une toute autre difficulté à ceux qui ont obſervé qu'il ſe trouve dans les Auteurs Praticiens un grand nombre de maladies que, ni ces Auteurs, ni aucun autre Médecin n'ont pu guérir juſqu'à préſent.

L'Hiſtoire des maladies eſt un ouvrage difficile.

6. Quant à l'Hiſtoire des maladies, ſi on examine la choſe avec attention, on verra facilement que, pour en donner une bonne, il eſt néceſſaire de porter ſes vues

---

remarque dans leur commencement, leur augmentation, leur force, leur déclin & leur fin. La Médecine curative peut retirer beaucoup d'utilité des autres Sciences, & ſur-tout de celles avec qui elle a quelque rapport, & qui en ſont comme les branches, telles que la Chymie, la Botanique, la connoiſſance des ſix choſes non naturelles, la Philoſophie expérimentale, l'Anatomie & autres ſemblables. Toutes ces Sciences peuvent beaucoup ſervir à perfectionner la méthode, & à tirer des indications curatives des moindres circonſtances. *Baglivi Op. p.* 14, 15.

beaucoup

beaucoup plus loin qu'on ne croit communément. Voici quelques-unes des choſes qu'on doit obſerver.

7. En premier lieu, il faut réduire toutes les maladies à des eſpeces préciſes & déterminées, avec le même ſoin & la même exactitude que les Botaniſtes ont fait dans leurs Traités ſur les Plantes. Car il ſe trouve des maladies qui, étant du même genre & de même nom, &, outre cela, ſemblables en quelques ſymptomes, ſont néanmoins d'une nature bien différente, & demandent auſſi un traitement différent. On ſait que le nom de *chardon* eſt commun à pluſieurs eſpeces de plantes. Ce ſeroit néanmoins être un Botaniſte peu exact, que de donner ſeulement une deſcription générale de cette plante, & de la diſtinguer par là des autres, ſans s'embarraſſer de marquer les ſignes propres & particuliers qui en caractériſent & diſtinguent chaque eſpece.

Il faut réduire les maladies à certaines eſpeces.

De même, il ne ſuffit pas à un Ecrivain de marquer ſeulement les phénomenes communs d'une maladie qui a pluſieurs eſpeces : car, quoique la même variété ne ſe trouve pas dans toutes les maladies, j'eſpere néanmoins montrer clairement dans cet Ouvrage qu'il en eſt pluſieurs, dont les Auteurs traitent ſous un même nom, ſans aucune diſtinction d'eſpeces, & qui ſont cependant d'une nature très différente.

8. D'ailleurs, lorſqu'on trouve des maladies diſtinguées par eſpeces, c'eſt le plus ſouvent pour favoriſer une hypotheſe appuyée ſur des phénomenes véritables ; & par conſéquent une ſemblable diſtinction n'eſt pas conforme à la nature de la maladie, mais c'eſt plutôt un produit de l'imagination & des ſpéculations de l'Auteur. On voit par l'exemple de pluſieurs maladies, combien le défaut d'exactitude en ce point a empêché les progrès de la Médecine ; car nous ne ſerions pas au-

Il faut bannir les hypotheſes.

jourd'hui à ignorer la maniere de guérir ces maladies ; ſi les Auteurs qui ont communiqué là-deſſus leurs expériences & leurs obſervations, ne s'étoient pas laiſſé tromper en mettant une eſpece de maladie pour une autre. C'eſt ce qui a fait auſſi, à mon avis, que la matiere médicale eſt devenue d'une étendue immenſe, mais avec très peu de fruit.

Inconvéniens des hypotheſes.

9. En ſecond lieu, celui qui voudra donner une Hiſtoire des maladies, doit renoncer à toute hypotheſe & à tout ſyſteme de Philoſophie, & marquer avec beaucoup d'exactitude les plus petits phénomenes des maladies qui ſont clairs & naturels, imitant en cela les Peintres qui, dans leurs portraits, ont grand ſoin d'exprimer juſqu'aux moindres taches des perſonnes qu'ils veulent repréſenter. On ne ſauroit preſque dire de combien d'erreurs ont été cauſe ces hypotheſes phyſiques ; d'un côté, les Auteurs qui s'en ſont laiſſé entêter, attribuent aux maladies des ſymptomes qui n'ont jamais exiſté que dans leur cerveau, & qui auroient dû néanmoins ſe manifeſter, ſi leur hypotheſe étoit véritable ; d'un autre côté, lorſqu'un ſymptome qui accompagne réellement la maladie dont ils veulent tracer l'idée, ſe trouve quadrer avec leur hypotheſe, alors ils exagerent outre meſure ce ſymptome, & en font, comme on dit, d'un rat un éléphant, ni plus, ni moins, que ſi tout le reſte dépendoit de là ; mais ſi le ſymptome ne s'accorde pas avec l'hypotheſe, alors, ou ils n'en font point du tout mention, ou ils en diſent peu de choſe, à moins qu'ils ne puiſſent l'accommoder & l'ajuſter à leur ſyſteme, au moyen de quelque ſubtilité philoſophique (1).

(1) Les hypotheſes doivent leur origine à la vanité & à une vaine curioſité : d'où il eſt aiſé de concevoir combien elles doivent em-

10. En troiſieme lieu, il faut, dans la deſcription d'une maladie, expoſer ſéparément les ſymptomes propres ou eſſentiels, & les accidentels ou étrangers. J'appelle *accidentels* ceux qui dépendent non ſeulement de l'âge & du tempérament des malades, mais encore de la maniere de traiter les maladies : car il arrive ſouvent qu'une maladie eſt différente, ſuivant la maniere différente dont on s'y prend pour la traiter ; & il y a des ſymptomes qui ſont moins l'effet du mal que des remedes ; en ſorte que des gens qui auront la même maladie, mais qui ſeront traités différemment, auront auſſi des ſymptomes différents. De là vient que, ſans une grande attention, le jugement que l'on porte ſur les ſymptomes

Il faut diſtinguer, en décrivant une maladie, les ſymptomes eſſentiels d'avec les accidentels.

---

pêcher les progrès de la Médecine, qui eſt une ſcience fondée ſur des expériences ſages, & des obſervations exactes & ſuivies ; au lieu que les hypotheſes ne ſont établies la plupart que ſur des principes obſcurs ou arbitraires, & ne méritent d'autre nom que celui de *productions informes d'une imagination déréglée.* L'erreur de négliger des effets ſenſibles & palpables, pour en rechercher les cauſes ſecretes, & abſolument impénétrables, n'eſt pas une choſe nouvelle. C'eſt ce qui a embarraſſé la Médecine d'une multitude d'hypotheſes qui n'ont ſervi qu'à rendre cet Art incertain, douteux, trompeur, myſtérieux, & en quelque façon inintelligible.

En conſidérant ce pernicieux effet des hypotheſes, il paroîtra ſurprenant qu'elles aient prévalu ſi long-temps, & qu'elles ſe ſoutiennent même encore aujourd'hui : car il eſt certain que, depuis plus de deux mille ans qu'on les a introduites dans la Médecine, elles n'ont pas ſervi à découvrir le moindre remede, ni porté le moindre jour dans la pratique ; mais qu'elles n'ont fait autre choſe que l'embarraſſer, la rendre incertaine, & cauſer des diſputes qui ne ſe peuvent jamais terminer ſans avoir recours à l'expérience qui eſt la véritable pierre de touche des opinions en Médecine. En effet, comme les hypotheſes ſont principalement établies ſur des ſuppoſitions & des principes incertains, ce ſeroit une folie de croire trouver de la vérité & de la certitude.

des maladies, ne ſauroit manquer d'être extrêmement vague & incertain. Je ne parle point ici des cas fort rares ; ils n'appartiennent pas proprement à l'Hiſtoire des maladies. C'eſt ainſi qu'en décrivant, par exemple, la ſauge, on ne met pas les morſures des chenilles au rang des ſignes diſtinctifs de cette plante (1).

Marquer ſoigneuſement les ſaiſons de l'année.

11. Enfin, on doit remarquer ſoigneuſement les ſaiſons qui favoriſent le plus chaque genre de maladie. Il y a, je l'avoue, des maladies qui attaquent dans tous les temps ; mais auſſi il en eſt d'autres, & en auſſi grand nombre qui, par un inſtinct ſecret de la Nature, à

---

(1) Hippocrate découvrit par des obſervations attentives, que les maladies avoient certains ſymptomes eſſentiels ou propres, & d'autres accidentels ou communs à d'autres maladies : que les premiers dépendoient de la nature conſtante & invariable de la maladie, & les derniers de la différente maniere de la traiter, ou d'un aſſemblage de quantité de diverſes cauſes. Il forma ſur les premiers des aphoriſmes, ſelon les regles de l'Art, & il abandonna les derniers au jugement du Médecin.

Les ſymptomes conſtants & eſſentiels qu'on peut nommer les *ſignes caractériſtiques de la maladie*, frappent quelquefois les ſens, & d'autres fois demeurent cachés & obſcurs. Néanmoins, quels qu'ils ſoient, le Médecin ne doit pas les négliger, mais il doit les remarquer ſoigneuſement, comme il les apperçoit. Car, comme les indications curatives ſe tirent des moindres circonſtances, ainſi les moindres mouvements qui arrivent dans les maladies, doivent être obſervés & décrits, quoiqu'ils ſoient un peu obſcurs. Et, par ce moyen, on aura non ſeulement une Hiſtoire complette des maladies, mais auſſi une méthode curative, ce qui eſt encore plus important. On peut rapporter aux mouvements obſcurs qui arrivent dans les maladies, les jours critiques, les changements ſecrets des maladies, leur tranſport ſur une partie, plutôt que ſur une autre, la ſympathie cachée & réciproque des parties, les périodes des maladies, leur augmentation à des heures marquées, comme il arrive dans certaines douleurs, dans certaines fievres, & dans pluſieurs autres maladies. *Baglivi Opera, p.* 67.

l'exemple de certains oiſeaux & de certaines plantes, ſuivent des temps particuliers de l'année. Je me ſuis ſouvent étonné de ce qu'il y a eu juſqu'à préſent ſi peu de Médecins qui aient obſervé ce caractere de certaines maladies, tandis que grand nombre d'Auteurs ont remarqué curieuſement le temps auquel naiſſent les plantes & les animaux. Mais, quelle que ſoit la cauſe de cette négligence, je tiens pour certain que la connoiſſance des ſaiſons qui produiſent les maladies, ſert beaucoup au Médecin, tant pour diſtinguer l'eſpece de la maladie, que pour la guérir; & que, faute de cette connoiſſance, il réuſſit mal dans ces deux points.

Utilité d'une Hiſtoire des maladies pour la pratique.

12. Ce ne ſont pas là les ſeules choſes qu'il faut obſerver en écrivant l'Hiſtoire des maladies, mais ce ſont du moins les principales. L'utilité d'une ſemblable Hiſtoire pour la pratique de la Médecine, eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut dire, & les ſpéculations curieuſes & les ſubtilités dont les livres des modernes ſe trouvent remplis à l'excès, ne ſont rien en comparaiſon (1). En effet, par quel moyen plus court, & même par quel autre moyen pourroit-on découvrir les cauſes morbifiques qu'il s'agit de combattre, ou trouver les indications curatives, que par une connoiſſance claire & diſtincte des ſymptomes particuliers? Il n'y a pas la moindre petite circonſtance qui ne ſerve à ces deux fins. Car, quoi-

(1) On ne peut rien faire de grand dans le prognoſtic, & ſpécialement dans la partie curative de la Médecine, ſans une Hiſtoire exacte & bien circonſtanciée des maladies. Car, comment prédire ce qui arrivera dans une maladie, & procéder d'une façon convenable dans le traitement, ſi l'on ignore les ſymptomes eſſentiels & accidentels qui l'accompagnent, & ſon progrès général dès le commencement juſqu'à la fin, lorſqu'il ne ſurvient rien qui interrompe ſon cours ordinaire, ſoit par une mauvaiſe conduite, ſoit par accident, ou autrement?

que le tempérament des perſonnes & la maniere de traiter puiſſent y cauſer quelque variété, cependant la Nature eſt ſi uniforme & ſi ſemblable par-tout à elle-même dans la production des maladies, que les mêmes ſymptomes de la même maladie ſe voient le plus ſouvent dans les différents ſujets, & que ceux qu'on aura obſervés dans un ſujet particulier, ſont applicables à tous les ſujets qui ont la même maladie. C'eſt ainſi que les caracteres génériques des plantes conviennent à chaque eſpece particuliere renfermée ſous un genre. Celui qui aura, par exemple, exactement décrit la violette, quant à ſa couleur, ſon goût, ſon odeur, ſa figure & autres particularités ſemblables, trouvera que cette deſcription conviendra preſque en tout à quelque eſpece de violette que ce ſoit.

Pourquoi nous n'avons pas une Hiſtoire exacte des maladies.

13. La principale raiſon, à mon avis, pour laquelle nous n'avons pas eu juſqu'à préſent une Hiſtoire plus exacte des maladies, c'eſt que la plupart des Auteurs ne les ont regardées que comme des productions confuſes & irrégulieres d'une nature affoiblie & déconcertée; & qu'ainſi on auroit cru perdre ſon temps & ſa peine, de travailler à les décrire exactement (1).

(1) Une recherche ſoigneuſe du commencement, du progrès & de la fin des maladies, montrera clairement le contraire; car la Nature agit d'une maniere très conſtante & très uniforme en produiſant, en entretenant & en terminant les maladies, pourvu qu'elle ne ſoit pas dérangée par quelque accident, ou par quelque mauvaiſe manœuvre; en ſorte que, ſi l'application & le jugement ne manquent pas, il n'eſt pas impoſſible de donner un détail juſte & méthodique de tous les ſymptomes & phénomenes d'une maladie, ſans omettre la plus petite particularité.

Quant aux cauſes qui ont empêché juſqu'à préſent d'avoir une Hiſtoire complette & détaillée des maladies, & aux regles qu'il faut obſerver en l'écrivant, nous ne pouvons mieux faire que de

14. Mais pour revenir à notre ſujet, je dis que les plus petites circonſtances d'une maladie peuvent fournir auſſi ſurement au Médecin des indications curatives, qu'elles lui fourniſſent un diagnoſtic (1). C'eſt pourquoi j'ai penſé pluſieurs fois que, ſi je connoiſſois parfaitement l'Hiſtoire de chaque maladie, je ſerois toujours en état de la guérir, parceque ces différents phénomenes me montreroient la véritable route que je devrois tenir, & qu'étant ſoigneuſement comparés enſemble, ils me conduiroient comme par la main aux indications les plus véritables qui ſe tirent du fond de

Indicaion curatives doivent être tirées des plus petites circonſtances.

---

renvoyer le Lecteur au ſecond ou troiſieme Chapitre du ſecond Livre de la Pratique Médicinale de l'induſtrieux & judicieux Baglivi, où il trouvera ces matieres traitées avec beaucoup de netteté, d'exactitude & de jugement.

(1) Les indications curatives dans les maladies ne peuvent ſe tirer plus ſurement que des ſymptomes les plus conſidérables & les plus redoutables qui manifeſtent mieux la nature & la violence d'une maladie. Si donc, faute de remarquer & d'examiner ſuffiſamment toutes les circonſtances, & ſpécialement de faire attention aux effets de tout ce qu'on donne, ou qu'on applique au malade, nous nous trompons dans les indications curatives, nous aurons néceſſairement un mauvais ſuccès.

Comme il eſt donc de la derniere importance de former des indications juſtes, on doit employer tous les moyens qui peuvent y contribuer, en faiſant attention à tout ce qui tombe ſous les ſens, aux routes qu'a tenues la Nature depuis le commencement de la maladie juſqu'au temps où nous ſommes appellés, aux forces du malade en ce temps-là, à la cauſe de la maladie, à la ſaiſon de l'année, aux maladies qui regnent alors, au ſexe, à l'âge, au tempérament du ſujet, &c. Toutes ces particularités murement conſidérées & comparées enſemble, conduiront certainement les Médecins aux véritables indications curatives, & par conſéquent lui donneront lieu de ſe promettre un heureux ſuccès, ou du moins de mettre ſa réputation à couvert, en faiſant connoître le danger, & en annonçant les ſuites funeſtes de la maladie.

la Nature, & non pas des erreurs de l'imagination.

Ce qui a rendu Hippocrate un si excellent Médecin.

15. C'eſt par de tels moyens que l'incomparable Hippocrate eſt arrivé à un ſi haut point de réputation : c'eſt ce qui lui a mérité le glorieux titre de *Prince de la Médecine*. Ce Grand Homme, après avoir établi, comme un ſolide fondement de ſon Art, cet axiome inconteſtable, ſavoir que *la Nature guérit les maladies*, a compoſé clairement les ſymptomes de chaque maladie ſans le ſecours d'aucune hypotheſe, ni d'aucun ſyſteme, comme on voit dans ſes livres *des Maladies*, *des Affections*, *&c.* Il a auſſi donné des regles fondées ſur la méthode que ſuit la Nature dans la production & la guériſon des maladies. Tels ſont les prognoſtics de Cos, les aphoriſmes, & autres Ouvrages ſemblables.

Voilà à peu près en quoi conſiſte la théorie du grand Hippocrate ; elle n'eſt pas le fruit d'une imagination déréglée & féconde en chimeres ; mais elle repréſente au juſte les opérations que la nature exerce dans les maladies du genre humain. Une pareille théorie n'étant donc autre choſe qu'une exacte deſcription de la nature, il étoit raiſonnable qu'Hippocrate cherchât uniquement dans ſa pratique à aider cette nature par tous les moyens poſſibles. Auſſi ne demande-t-il autre choſe d'un Médecin, ſinon *de ſecourir la nature lorſqu'elle eſt abattue, de la réprimer dans ſes ſaillies, & de la mettre à la raiſon ;* tout cela en ſe ſervant des moyens qu'elle emploie elle-même pour guérir les maladies : car cet excellent génie avoit bien vu que la nature ſeule *les termine, & peut opérer toutes choſes.* Pour cet effet, elle n'a beſoin que d'être aidée d'un petit nombre de remedes très ſimples, & quelquefois même elle n'en a beſoin d'aucuns (1).

(1) Quiconque ſe donnera la peine de lire avec attention les écrits

16. L'autre moyen que je crois propre à l'avancement de la Médecine, eſt d'avoir une méthode fixe, ſure & complette de traiter les maladies. J'entends une méthode fondée ſur un aſſez grand nombre d'expériences, & avec laquelle on ſoit en état de les guérir : car il ne ſuffit pas, ſelon moi, de décrire les ſuccès particuliers d'une méthode ou d'un remede, ſi cette méthode ou ce remede ne réuſſit pas univerſellement & dans tous les cas, du moins en ſuppoſant telles ou telles circonſtances. Or, je prétends

Méthode curative complette eſt un moyen de perfectionner la Médecine.

---

d'Hippocrate, trouvera qu'il mérite juſtement la haute réputation dont il jouit depuis tant de ſiecles, & dont il jouira vraiſemblablement dans tous les âges. On voit clairement, par ſes écrits, qu'il poſſédoit dans un degré extraordinaire les deux qualités les plus eſſentiels à un Médecin ; ſavoir une attention ſinguliere à obſerver tous les divers phénomenes des maladies, & un jugement exquis pour appliquer de la maniere la plus convenable cette connoiſſance à la pratique.

Il remarqua avec une exactitude ſurprenante tout ce qui précédoit les maladies, les ſymptomes dont elles étoient accompagnées, & ce qui étoit utile, ou nuiſible en toute occaſion. Auſſi l'application conſtante qu'il donna à acquérir cette partie ſi utile de la Médecine, ne lui laiſſa ni le temps, ni le goût de s'appliquer à des recherches moins importantes, avec aſſez de ſoin pour y faire quelque progrès conſidérable. Il perfectionna beaucoup l'Art de guérir, en ſe donnant la peine de recueillir quantité d'obſervations, afin de découvrir l'iſſue des maladies, par rapport à la vie ou à la mort, & de pouvoir prédire ce qui arriveroit dans toutes les maladies qu'il conduiſoit ; & il pouſſa ſi loin cette partie de l'Art, que ſes écrits contiennent les meilleurs pronoſtics que l'on puiſſe trouver dans aucun Auteur juſqu'à préſent. Je crains même qu'en examinant les choſes de près, on ne trouve que la plupart des Auteurs l'ont copié en ce point, & que peu ont ajouté quelque choſe à ſes découvertes.

On convient univerſellement qu'il trouva la Médecine fort imparfaite & dans une grande confuſion, & qu'il la laiſſa beaucoup plus méthodique & plus sûre. C'eſt pourquoi il a toujours été regardé comme le Reſtaurateur, & même le Fondateur de cet Art,

que nous devons être auſſi ſûrs de guérir une maladie, en rempliſſant telle ou telle intention, que nous ſommes ſûrs de pouvoir remplir telle ou telle intention par tel ou tel genre de remede : & quoique la choſe ne réuſſiſſe pas toujours, elle réuſſit néanmoins le plus ſouvent. C'eſt ainſi, par exemple, qu'avec les feuilles de ſéné nous lâchons le ventre, & qu'avec le pavot nous faiſons dormir.

Je ne nie pas qu'un Médecin ne doive examiner ſoigneuſement les effets particuliers de la méthode & des remedes dont il s'eſt ſervi dans le traitement des maladies, & les marquer par écrit, tant pour ſoulager ſa mémoire, que pour acquérir peu à peu une plus grande habileté, & ſe former enfin, après des expériences fréquemment réitérées, une méthode ſure dont il ne s'écarte en rien dans le traitement des maladies (1).

---

(1) Il ſeroit fort à ſouhaiter que nous euſſions une méthode curative auſſi sûre & auſſi univerſelle que notre Auteur l'a décrit. On pourroit peut être l'avoir, ſi les Médecins y travailloient ſérieuſement, & de concert. Pour qu'elle ſoit propre à notre Nation, il faut connoître & marquer exactement la nature de notre climat, l'air que nous y reſpirons, les vents qui y regnent le plus fréquemment, notre maniere de vivre, les maladies auxquelles nous ſommes le plus ſujets, les remedes qui conviennent le mieux à notre tempérament, la ſituation, le terroir, les eaux des différents lieux, & autres choſes ſemblables. Sur ces principes, on pourroit établir pout la plupart des maladies une méthode curative générale, dont on ne ſeroit obligé de s'écarter que par occaſion, ſuivant que les circonſtances particulieres le demanderoient.

En liſant dans cette vue les écrits des Médecins d'une autre Nation, il faut toujours ſe ſouvenir qu'ils ſont étrangers, qu'ils décrivent les maladies, de la maniere qu'ils les voient, & qu'ils les traitent relativement au lieu où ils exercent, en ſorte que nous ne pouvons ſuivre avec ſureté les regles qu'ils donnent, ſinon autant qu'elles ſe trouveront correſpondre avec nos obſervations propres.

17. Mais je ne penſe pas qu'il ſoit fort utile de publier des obſervations particulieres ; car ſi l'obſervateur ſe contente de nous apprendre que telle maladie a cédé une ou pluſieurs fois à tel remede, dè quoi cela me ſervira-t-il, ſi outre cette quantité preſque immenſe de remedes dont nous ſommes accablés depuis long-temps, on en propoſe un nouveau dont je n'aie point encore entendu parler ? Que ſi je rejette tous les autres pour m'attacher à celui-ci, ne faudra-t-il pas que j'éprouve ſa vertu par une infinité d'expériences, & que j'examine une infinité de circonſtances, tant par rapport au malade, que par rapport à la méthode même, avant que de pouvoir tirer quelque fruit d'une obſervation détachée ? Si l'obſervateur a trouvé que ſon remede lui réuſſiſſoit toujours, pourquoi s'amuſe-t-il à rapporter des faits particuliers, ſi ce n'eſt parcequ'il ſe défie de lui-même, ou qu'il aime mieux tromper le public ſur quelques points, que ſur tous en même temps (1) ?

Inutilité de publier des obſervations particulieres.

---

(1) Il ſemble que l'Auteur en cet endroit n'a pas fait aſſez d'attention aux avantages que peuvent procurer des obſervations exactes & fideles qui ſont le principal fondement de la Pathologie & de la Thérapeutique. L'expérience qui forme l'eſſentiel de l'Art, n'eſt que le réſultat de quantité de pareilles obſervations faites par ſoi-même, ou par d'autres, & la Médecine leur eſt beaucoup plus redevable de ſon avancement, qu'à toutes les découvertes phyſiques, & à toutes les hypotheſes ingénieuſement inventées : car il arrive journellement dans le cours des maladies pluſieurs choſes qui, étant ſoigneuſement obſervées, contribuent beaucoup à nous diriger en ſemblables cas, quoiqu'on ne puiſſe peut-être en rendre raiſon d'une maniere ſatisfaiſante.

Mais, pour rendre ces obſervations vraiement utiles, j'avoue qu'elles doivent être écrites avec beaucoup plus d'exactitude qu'on ne fait ordinairement, & qu'il ne faut omettre depuis le commencement de la maladie, juſqu'à la fin aucune circonſtance tant ſoit

Le plus médiocre praticien n'ignore pas combien il eſt aiſé d'écrire de gros volumes d'obſervations particulieres, & combien, au contraire, il eſt difficile d'établir, pour quelque maladie que ce ſoit, une méthode ſure & immanquable de guériſon. Si un ſeul Médecin dans chaque ſiecle avoit fait cela pour une ſeule maladie, il y auroit bien des années que l'art de guérir, qui eſt la vraie Médecine, ſeroit arrivé à ſa plus haute perfection, du moins autant que le permet la foibleſſe humaine. Mais tel eſt notre malheur, que depuis long-temps nous avons abandonné les ſages leçons d'Hippocrate & l'ancienne méthode de traiter les maladies, qui eſt fondée ſur la connoiſſance des cauſes prochaines & manifeſtes. De là vient que la Médecine, ſur le pied qu'elle s'exerce aujourd'hui, eſt plutôt un art de diſcourir, que de guérir, n'étant appuyée que ſur de vains ſyſtêmes.

On ne ſauroit découvrir les cauſes éloignées.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que cette accuſation eſt ſans fondement, qu'il me ſoit permis de faire une petite digreſſion, afin de montrer que les cauſes éloignées dont la recherche fait l'unique occupation de ces hommes curieux qui, par de vaines ſpéculations, ſe flattent de pouvoir les découvrir, ſont entierement incompréhenſibles & impénétrables; & que les cauſes prochaines & conjointes ou immédiates étant les ſeules que nous

---

peu importante, ſoit par rapport au cours de la maladie, ſoit par rapport à la méthode curative qu'on a employée, ayant ſoin de ſpécifier les remedes qu'on a donnés chaque jour, & les effets qu'ils ont eus, & d'expoſer dans un grand détail le régime, &c. Entre les obſervations que nous ont laiſſées les Anciens & les Modernes, il y en a beaucoup qui ſont ſi défectueuſes, qu'elles ne méritent pas le nom d'*obſervations*, mais qu'elles doivent plutôt être appellées des *morceaux d'obſervations*, & qui ordinairement ſervent de peu ou de rien du tout pour guider le Médecin praticien dans la véritable méthode curative.

pouvons connoître, ſont auſſi les ſeules qui peuvent nous fournir des indications curatives.

Raiſons qui le prouvent.

18. Il faut donc obſerver que ſi les humeurs ſe trouvent retenues dans le corps plus long-temps qu'il ne convient, la nature ne pouvant les atténuer, ni les évacuer; ou bien, ſi par telle ou telle conſtitution de l'air elles contractent un état morbifique; ou, enfin, ſi elles viennent à être infectées de quelque virus contagieux qui les corrompe, elles ne manquent pas alors de s'altérer eſſentiellement, d'acquérir une qualité qui ſe manifeſte par des ſymptomes propres & particuliers (1) : & quoique ces ſymptomes, lorſqu'on n'y eſt pas bien attentif, ſemblent venir ou de de la nature de la partie que l'humeur occupe, ou de la nature de l'humeur même avant qu'elle eut ſubi cette altération; ils ſont néanmoins réellement les effets du vice eſſentiel que l'humeur a contracté depuis peu; en ſorte que toute maladie ſpécifique eſt une affection qui provient d'une exaltation ou altération ſpécifique de quelqu'une des liqueurs du corps animé.

On peut comprendre ſous ce genre la plupart des maladies qui gardent un type conſtant & uniforme. En effet, la nature en les produiſant & en les terminant ne ſuit pas moins une méthode fixe, que lorſqu'elle produit des plantes ou des animaux; & comme chaque plante & chaque animal a des qualités propres & particulieres, il en eſt de même de chaque humeur qui a ſubi une altération eſſentielle. On voit tous les jours un exemple bien ſenſible de cette vérité dans

(1) Ou, pour parler plus clairement, les humeurs, par quelque une des cauſes ſuſdites, ſubiſſent une altération qui produit une maladie accompagnée de ſymptomes particuliers, leſquels proviennent de cette altération, & ſont conformes à la nature de la maladie qui en réſulte.

différentes excroiſſances qui ſurviennent aux arbres & aux arbriſſeaux ſous la forme de mouſſe, de gui, de champignon, & d'autres choſes ſemblables, ſoit par la corruption & la dépravation du ſuc nourricier, ſoit par d'autres cauſes. Or, toutes ces excroiſſances ſont des plantes eſſentiellement différentes de celles qui les produiſent.

Autre preuve tirée de la fievre quarte.

19 Maintenant quiconque examinera ſérieuſement & avec grande attention les phénomenes qui accompagnent la fievre quarte, par exemple ; ſavoir qu'elle attaque preſque toujours à l'entrée de l'automne ; qu'elle garde immanquablement un ordre & un type certains ; que ſes accès reviennent de quatre en quatre jours avec autant de régularité qu'on en voit dans les mouvements d'une horloge ou d'une pendule, à moins que quelque cauſe extérieure ne trouble cet ordre ; qu'elle commence par un friſſon aſſez conſidérable, ſuivi d'une chaleur proportionnée, laquelle ſe termine par une ſueur abondante ; qu'enfin, dans quelque ſujet que ſe rencontre cette fievre, on peut rarement la guérir avant l'équinoxe du printemps : quiconque, dis-je, examinera tout cela attentivement, trouvera d'auſſi fortes raiſons pour croire que cette maladie eſt un être ſpécifique, que pour croire qu'une plante eſt une ſubſtance qui nait, qui fleurit, & qui périt toujours de la même maniere, & qui, dans tout le reſte, éprouve ce qui eſt conforme à ſa nature.

Il n'eſt pas aiſé de concevoir comment la fievre quarte pourroit provenir d'une combinaiſon de principes ou qualités manifeſtes, tandis qu'une plante, de l'aveu de tout le monde, eſt une ſubſtance réellement diſtincte de toute autre. Je conviens néanmoins qu'au lieu que les eſpeces des animaux & des plantes ſubſiſtent chacune par elles-mêmes, à l'exception d'un très petit nombre, les eſpeces

des maladies dépendent au contraire des humeurs qui les produiſent.

Les Maladies peuvent être guéries, quoiqu'on ne puiſſe découvrir leurs cauſes éloignées.

20. Mais quoiqu'il ſemble certain, par ce qui a été dit, que les cauſes de la plupart des maladies ſont entierement incompréhenſibles & inexpliquables, il ne s'enſuit pas pour cela, qu'on ne puiſſe guérir les maladies. Ce que nous diſons de leurs cauſes regarde ſeulement les cauſes éloignées. En effet, il eſt aiſé de voir que ces ſpéculatifs curieux qui s'amuſent à rechercher de pareilles cauſes, & qui veulent, bon gré, malgré, & en dépit de la nature, les découvrir & les expliquer, tentent l'impoſſible, en même temps qu'ils mépriſent les cauſes prochaines, conjointes & immédiates, les ſeules néanmoins qu'il ſoit néceſſaire de connoître, & que l'on peut connoître, en effet, ſans le ſecours de ces vaines ſpéculations, puiſqu'elles ſe préſentent clairement à l'eſprit, ou qu'elles ont été découvertes il y a déja long-temps, ſoit par le témoignage des ſens, ſoit par des obſervations anatomiques.

Il eſt abſolument impoſſible qu'un Médecin connoiſſe les cauſes morbifiques qui n'ont aucun rapport avec les ſens; mais auſſi cela n'eſt-il pas néceſſaire. Il lui ſuffit de ſavoir quelle eſt la cauſe immédiate de la maladie, quels en ſont les effets & les ſymptomes, pour être en état de diſtinguer exactement cette maladie d'avec une autre qui lui reſſemble. Dans la pleuréſie, par exemple, on auroit beau ſe tourmenter pendant long-temps, on ne viendroit jamais à bout de découvrir en quoi conſiſte préciſément cette altération vicieuſe du ſang, laquelle eſt la premiere ſource du mal. Mais celui qui connoîtra bien la cauſe immédiate qui le produit, & ſaura le diſtinguer exactement de toute autre maladie, réuſſira ſurement à le guérir, quand même il ne s'amuſera pas à une vaine & inutile recherche des cauſes éloignées. Tout cela ſoit dit en paſſant.

Spécifiques manquent à la Médecine.

21. Quelqu'un pourroit demander maintenant ſi, outre une bonne Hiſtoire des maladies, & une méthode sûre pour les traiter, deux choſes qui manquent à la Médecine, il n'en faut pas encore une troiſieme, qui eſt de trouver des remedes ſpécifiques. Je réponds que je le penſe ainſi : car, quoique la méthode me paroiſſe extrêmement convenable dans le traitement des maladies aiguës, parceque, la Nature employant toujours quelque évacuation pour les guérir, toute méthode qui aidera la Nature dans une telle évacuation, contribuera néceſſairement à la guériſon : néanmoins il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût guérir plus promptement les malades au moyen des ſpécifiques, s'il eſt poſſible d'en trouver ; & ce qui eſt encore plus important, qu'on pût éviter les malheurs qui arrivent, lorſque la Nature, nonobſtant les puiſſants ſecours que lui donne un habile Médecin, s'égare, malgré elle, en s'efforçant d'évacuer la cauſe de la maladie (1).

(1) Le défaut de ſpécifiques dans la Médecine eſt un mal dont on ſe plaint depuis long-temps, ſans qu'on ait pris aſſez de ſoin pour y remédier. Le peu de ſpécifiques que nous avons, ſeroient beaucoup plus sûrs, ſi l'on avoit eu ſoin d'obſerver & de marquer exactement leurs effets dans toutes les différentes circonſtances où on les a employés. Par ce moyen, nous aurions des regles pour ſavoir quand & comment il faut les donner, & quelles précautions il faut prendre pour les rendre plus utiles. Souvent les meilleurs remedes ne réuſſiſſent pas, & cela uniquement faute d'être adminiſtrés avec la ſageſſe néceſſaire : car, ſuppoſé qu'ils n'aient ſouffert aucune altération pour avoir été gardés, ou pour avoir été mal préparés, il eſt évident qu'ils doivent toujours produire des effets ſemblables dans des circonſtances qui ſont à peu près les mêmes ; s'il en arrive autrement, ce n'eſt pas la faute des remedes, mais cela vient de ce qu'on les donne mal à propos, ſans diſtinguer exactement les cas où ils conviennent.

22. Pour ce qui regarde la guériſon des maladies chroniques, quoique je ne doute nullement qu'on ne puiſſe par la méthode ſeule, y mieux réuſſir qu'on ne s'imagineroit d'abord; cependant il n'eſt que trop vrai que, dans quelques-unes, même des plus conſidérables, la méthode eſt inſuffiſante. Ce qui vient principalement de ce que la Nature n'a pas des moyens auſſi efficaces dans les maladies chroniques, que dans les aiguës, pour évacuer la matiere morbifique, & pour que nous puiſſions, en l'aidant & en la dirigeant, venir à bout de la maladie.

Il manque une méthode pour traiter les maladies chroniques.

Un vrai Médecin eſt celui qui guérit radicalement une maladie chronique, en détruiſant par un remede parti-

---

Il eſt certain qu'un véritable ſpécifique eſt d'un ſi grand prix, que celui qui, par de ſoigneuſes recherches, en découvriroit un ſeul dans toute ſa vie, ſeroit amplement récompenſé de ſes peines. Pour y procéder avec quelque eſpérance de ſuccès, il ſeroit bon 1°. d'avoir une idée nette de ce qu'on entend par un ſpécifique que l'on peut définir; » un remede qui, par une vertu ſinguliere dont il eſt » doué, guérit ou ſoulage infailliblement une maladie particuliere, » étant donné, autant qu'il eſt poſſible, dans les mêmes circonſ» tances «: 2°. d'établir des regles pour diriger méthodiquement le Médecin dans ſes recherches, & dans la maniere de faire des expériences convenables, ſans riſquer ſa réputation, & nuire au malade. C'eſt dans cette vue qu'il faut étudier la Philoſophie naturelle & expérimentale, la Méchanique, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, &c. L'on peut auſſi tirer de grands ſecours de l'Anatomie & de la Médecine comparée: 3°. il faudroit marquer ſoigneuſement & fidellement le bon & le mauvais ſuccès d'un ſpécifique dans les différents cas où on l'emploie, ſans omettre la moindre particularité; en ſorte qu'on puiſſe avoir une idée juſte de l'efficacité ou de l'inefficacité de ce remede, & que par conſéquent les Médecins ſoient encouragés à y avoir recours dans les cas pareils, ou ſachent qu'il doit être rejetté. Une partie de cette note eſt priſe de Baglivi: *Voyez* cet Auteur, *Prax. Méd. p.* 224, &c.

culier l'eſpece de la maladie ; & non pas celui qui ne fait autre choſe qu'introduire une nouvelle qualité en place de la premiere, ce qui peut s'exécuter ſans détruire l'eſpece. Par exemple, on peut échauffer ou rafraîchir un goutteux, ſans que la goutte ſoit guérie, ni même diminuée. Une méthode qui introduit ſimplement des qualités différentes, ne guérit pas plus immédiatement les maladies ſpécifiques, que l'épée éteint le feu. En effet, qu'eſt ce que la chaleur, le froid, l'humide ou le ſec, ou quelque autre des ſecondes qualités qui dépendent de ces premieres, peuvent faire pour la guériſon d'une maladie dont l'eſſence ne conſiſte dans aucune de ces qualités.

Il y a moins de ſpécifiques qu'on ne croit.

23. Si quelqu'un objecte que nous connoiſſons déja depuis long-temps un aſſez grand nombre de remedes ſpécifiques, je répondrai que ſi on examine les choſes avec attenrion, on ſera perſuadé du contraire, puiſque nous n'avons de vrai ſpécifique que le quinquina : car il y a une différence infinie entre les médicaments ſpécifiquement propres à remplir une indication curative, laquelle étant remplie, le mal ſe trouve guéri, & les médicaments qui guériſſent ſpécifiquement & immédiatement telle ou telle maladie, ſans avoir aucun égard à telle ou telle intention curative.

Par exemple, le mercure & la racine de ſalſeparelle paſſent pour des ſpécifiques de la vérole. Cependant ils ne doivent pas être regardés comme de vrais & propres ſpécifiques, à moins qu'on ne prouve par des exemples inconteſtables que le mercure a guéri la vérole, ſans exciter de ſalivation, & la ſalſeparelle, ſans exciter de ſueurs (1).

(1) Cette idée me paroît outrée. Je ne vois pas de bonne raiſon

Il y a des maladies qui ſe guériſſent par d'autres évacuations. Toutefois les remedes qu'on y emploie, & qui cauſent proprement ces évacuations, n'operent pas plus immédiatement la guériſon de ces maladies, que la lancette n'opere celle de la pleuréſie. Or, je crois que perſonne ne dira que la lancette eſt le ſpécifique de la pleuréſie.

24. La découverte des remedes ſpécifiques, dans le ſens que nous l'entendons, n'eſt pas le partage du premier venu, ni des eſprits pareſſeux. Je ne doute pas néanmoins que dans cette abondance de biens & de richeſſes dont regorge la nature, le Créateur, qui veille à la conſervation de ſes ouvrages, n'ait pourvu à la guériſon des maladies les plus conſidérables qui affligent le genre humain, en formant des ſpécifiques qui ſoient à portée de chaque homme, & dans ſon pays natal.

On en pourroit découvrir d'autres.

En vérité, il eſt fâcheux que les vertus des plantes nous ſoient encore ſi peu connues; car je les regarde comme la plus excellente portion de toute la matiere médicale; & c'eſt dans le regne végétal qu'il y a le plus d'eſpérance

Les vertus des plantes ſont encore peu connues.

---

pour exclure du nombre des remedes ſpécifiques le mercure dans la vérole, le lait dans un certain degré de la phthiſie, l'opium dans les douleurs, le ſavon dans certaines eſpeces de jauniſſe & dans le calcul, les gommes fétides dans certains accès hyſtériques, le ſel volatil de vipere dans la morſure de la vipere; car tous ces remedes ſemblent être ſpécialement propres à guérir les maladies ſuſdites, ou, du moins à les diminuer.

D'ailleurs, avancer qu'une infinité d'hommes ſavants & infatigables n'ont pu venir à bout par leurs travaux réunis de découvrir un ſeul ſpécifique; c'eſt plus qu'il n'en faut pour détourner l'homme le plus hardi d'une recherche ſi peu propre en apparence à le dédommager de ſes peines. En effet, ſi le quinquina eſt le ſeul ſpécifique qu'il y ait, cette découverte eſt le fruit du haſard, & non de l'étude & de l'expérience.

de pouvoir découvrir les remedes ſpécifiques dont nous venons de parler Les parties des animaux ſemblent avoir trop de convenance avec le corps humain ; & les minéraux ſemblent en avoir trop peu. Auſſi j'avoue volontiers que les minéraux rempliſſent plus puiſſamment les indications, que ne font les plantes, ou les remedes tirés des animaux. Mais ils ne guériſſent pas par une vertu ſpécifique dans le ſens & de la maniere que nous avons dit. Pour moi, qui, depuis quelques années, ai cherché avec des peines & des ſoins infinis des remedes ſpécifiques, je n'ai pas eu le bonheur de faire dans cette matiere aucune découverte que je puiſſe propoſer au public avec une juſte confiance (1).

Excellents remedes outre les plantes.

25. Quoique je préfere les plantes à tout le reſte de la matiere médicale, je ſuis cependant bien éloigné de mé-

(1) Cette plainte n'eſt pas auſſi bien fondée maintenant, qu'elle pouvoit être du temps de l'Auteur, pluſieurs habiles gens ayant beaucoup travaillé depuis ce temps là pour découvrir & établir plus ſurement, ſoit par l'analyſe, ſoit par l'expérience, les vertus des plantes. Néanmoins, ſi cette partie de la matiere médicale étoit reſſerrée dans des bornes beaucoup plus étroites, & qu'on n'employât que des plantes dont les vertus fuſſent bien connues & autoriſées, il y a apparence que la méthode curative ſe perfectionneroit extrêmement, parceque le Médecin ne ſeroit pas embarraſſé à choiſir dans un ſi petit nombre de plantes ; & que, par les eſſais qu'il ſe trouveroit obligé de faire de ce peu de plantes qu'on jugeroit mériter d'être retenues, il ſeroit pleinement inſtruit de ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas opérer.

On peut ajouter que les plantes & les remedes ſimples ont de grands avantages ſur les compoſés. Ils ſont plus sûrs, & on eſt moins ſujet à s'y tromper, parcequ'il n'eſt pas ſi aiſé de les falſifier. D'ailleurs on peut les donner en ſubſtance, ou du moins ils ne demandent que très peu de préparations pour être employés, au lieu que les meilleurs remedes compoſés ſont ſouvent dénués de leurs vertus par de mauvaiſes préparations.

priſer les excellents remedes d'une autre claſſe, qui, dans notre ſiècle, ou dans quelque autre, ont été découverts par des gens également habiles & laborieux, & qui rempliſſent très bien les indications. Le principal de ces remedes, c'eſt les gouttes qui portent le nom du Docteur Godard, & qui ſont préparées par le Docteur Goodall, très ſavant homme, & très verſé dans la pratique de la Médecine, & dans la connoiſſance des remedes. Je préfere ces gouttes à tous les autres eſprits volatils, parcequ'elles me ſemblent remplir mieux les vues que l'on a en les adminiſtrant (1).

L'Auteur publie une Hiſtoire des maladies aiguës.

26. Enfin comme j'ai promis dans cette préface de donner un échantillon de ce que j'ai fait pour l'avancement de la Médecine, je vais tâcher d'accomplir ma promeſſe, en donnant l'hiſtoire & la curation des maladies aiguës. Je vois bien qu'en faiſant cela je vais livrer à des pareſſeux & à des ignorants tout le fruit d'un travail aſſidu de corps & d'eſprit que j'ai eſſuyé durant la meilleure partie de ma vie ; & je connois aſſez la méchanceté de notre ſiecle, pour n'eſpérer d'autre récompenſe de mon travail, que des reproches & des injures : je ſens bien auſſi que je me ſerois fait plus d'honneur en publiant quelque vaine & inutile ſpéculation. Mais tout cela m'eſt égal ; & ce n'eſt pas ici bas que j'attends ma récompenſe (2).

---

(1) Ces gouttes ſont un eſprit alkali huileux très volatil, qui ſe tire de la ſoie, & que l'on vante beaucoup pour les convulſions qui viennent d'acidité ; mais on ne s'en ſert guere aujourd'hui.

(2) Quoique notre Auteur ait ſi bien mérité du genre humain, il paroît néanmoins avoir eu raiſon de craindre que ſes louables efforts pour ſervir les hommes, au lieu de lui attirer leur eſtime & leur reconnoiſſance, ne l'expoſaſſent au contraire à l'envie des ignorants, à la haine des méchants & au mépris des gens prévenus. Il n'attendoit guere autre choſe d'un monde ingrat, que des reproches &

Il ne s'embarraſſe que d'établir ſes obſervations.

27. On m'objectera peut-être que d'autres Médecins auſſi verſés que moi dans la pratique, ne penſent pas de même ſur cette matiere. Je réponds que, ſans m'embarraſſer des ſentiments d'autrui, je cherche uniquement à établir la vérité de mes obſervations; & pour cela je ne demande point au Lecteur ſa bienveillance, mais ſeulement ſa patience: car il reconnoîtra bientôt ſi j'ai agi ſincerement & en homme d'honneur; ou ſi, à l'exemple d'un homme ſans foi & ſans probité, j'ai écrit d'une maniere à être, même après ma mort, homicide du genre humain (1). Tout ce que j'aurois à me reprocher, c'eſt de n'avoir pas écrit, avec toute l'exactitude que je m'étois propoſée, l'hiſtoire & la curation des maladies.

Je ne prétends pas donner un ouvrage parfait, mais animer ceux qui ont plus de génie que moi, & qui entre-

---

des outrages pour récompenſe de ſes nobles & généreux travaux; & peut être ne s'eſt-il pas trompé. Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 40. *p.* 122. & *num.* 3. *p.* 108. & *num.* 14, *p.* 112.

Mais ce que la malice, l'envie & la préocupation de quelques-uns de ſes contemporains lui ont refuſé pendant ſa vie, lui a été abondamment reſtitué après ſa mort: car aucun Médecin, depuis le Grand Hippocrate, n'a eu une plus grande réputation que celle dont l'illuſtre Sydenham a joui & jouit encore aujourd'hui. Son jugement, ſa probité, ſa ſincérité ſont généralement reconnus & applaudis. Les Médecins Anglois ont recours à ſes écrits comme à un Oracle, & les étrangers ne parlent jamais de lui qu'avec les plus grandes marques d'eſtime; juſque là même que pluſieurs l'appellent l'*Hippocrate Anglois*. Nous nous trouvons bien de marcher ſur ſes traces, & je puis avancer, ſans être Prophête, que nos ſucceſſeurs s'en trouveront de même, & que, tant qu'il y aura des Médecins habiles & de probité, on ne ſe ſouviendra de notre Auteur qu'avec les plus grandes marques de reconnoiſſance & d'eſtime, & que ſa Méthode de pratiquer ſera toujours ſuivie.

(1) Voyez *la note p.* 153.

prendront à l'avenir un pareil ouvrage, à faire quelque choſe de mieux.

28. Une choſe dont il me reſte à avertir le Lecteur, c'eſt que je n'ai pas voulu groſſir ce livre d'une multitude d'obſervations particulieres, pour appuyer la méthode que j'y enſeigne. Il auroit été inutile & ennuyeux de répéter en détail ce que j'avois déja dit en abrégé. Il m'a paru ſuffiſant de joindre de temps en temps à chaque obſervation générale, du moins à celles des dernieres années, une obſervation particuliere qui contînt le précis de la méthode précédente. Au reſte, je puis aſſurer que je ne propoſe aucune méthode générale qui n'ait été confirmée par des expériences réitérées.

Il donne peu d'obſervations particulieres,

29. On ne doit pas s'attendre de trouver ici un tas de remedes, ou de formules; c'eſt au Médecin à les employer prudemment ſuivant le beſoin: il me ſuffit d'avoir marqué les indications qu'il eſt néceſſaire de remplir, avec l'ordre & le temps dans lequel il faut les remplir. La Médecine pratique conſiſte plutôt à connoître les véritables indications, qu'à inventer des remedes propres à les remplir; & les Médecins qui n'y ont pas fait aſſez d'attention, ont fourni des moyens empiriques de devenir les ſinges de la Medecine.

Et peu de formules.

30. Si dans certaines maladies non ſeulement je n'emploie pas des remedes pompeux, mais ſi j'en propoſe même qui n'ont preſque aucun rapport avec la matiere médicale, j'eſpere que je ne ſerai déſapprouvé en cela que par des eſprits vulgaires. Les gens ſages n'ignorent pas que tout ce qui eſt utile eſt néceſſairement bon, & qu'Hippocrate, en propoſant l'uſage du ſoufflet pour guérir la colique, en ordonnant de ne rien faire abſolument dans le cancer, & en recommandant pluſieurs autres choſes de cette nature, qu'on trouve preſque à chaque

Il fait l'apologie de la ſimplicité des remedes qu'il recommande.

page de ſes écrits, n'a pas moins rendu de ſervice à la Médecine, que s'il avoit rempli tous ſes ouvrages de pompeuſes formules de remedes.

Son deſſein d'écrire ſur les maladies chroniques.

31. J'avois deſſein de donner l'hiſtoire des maladies chroniques, au moins de celles que j'ai traitées le plus ſouvent. Mais comme c'eſt une entrepriſe très difficile, & que je ſuis bien aiſe de voir auparavant la maniere dont le public recevra ce que je donne aujourd'hui, j'ai cru que je devois remettre cette hiſtoire à un autre temps (1).

---

(1) Il ſemble que l'Auteur a exécuté ce deſſein en abregé dans ſes *Proceſſus integri*, ou ſa *Méthode complette*, qu'on trouvera à la fin de ſes autres Ouvrages, & où l'on verra, en liſant, qu'il y a très peu de maladies chroniques dont il n'ait parlé.

MÉDECINE PRATIQUE DE SYDENHAM.

HISTOIRE ET CURATION DES MALADIES AIGUËS.

SECTION PREMIERE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies aiguës en général.

SECT. I.

Définition de la maladie.

1. QUELQUE contraires que ſoient au corps humain les cauſes des maladies, il me ſemble néanmoins qu'à raiſonner juſte, la maladie n'eſt autre choſe qu'un effort de la nature (1) qui, pour conſerver le malade, travaille de toutes ſes forces à évacuer la matiere morbifique (2). Le ſouverain Maître de l'univers ayant voulu que les hom-

(1) Voyez le terme de nature, expliqué, *Section* 2, *Chapitre* 2, *num.* 48.

(2) Pour définir exactement la maladie en général, il faut connoître auparavant ce que c'eſt que la ſanté, (parceque la premiere eſt relative à la ſeconde). Or ſi l'on peut dire » que la ſanté conſiſte dans » une circulation facile & réguliere des fluides, dans un juſte mé-

SECT. I.

mes fuſſent expoſés à recevoir différentes impreſſions de la part des choſes extérieures, ils ſe ſont trouvés par cette raiſon néceſſairement ſujets à diverſes maladies; leſquelles viennent en partie de certaines particules de l'air, qui ne ſont point analogues avec nos humeurs, & qui s'inſinuant dans le corps, & ſe mêlant avec le ſang, l'infectent & le corrompent; & en partie de différentes fermentations, ou même de différentes pourritures d'humeurs qui ſéjournent trop long-temps dans le corps, parcequ'à raiſon de leur quantité exceſſive, ou de leur qualité particuliere, il n'a pu les atténuer, ni les évacuer.

Ses cauſes.

2. Dans de pareilles conjonctures, où toute l'induſtrie humaine ſe trouve inſuffiſante, la nature emploie une méthode & un enchaînement de ſymptômes pour expulſer la matiere maligne & nuiſible qui, ſans cela, porteroit bientôt un coup mortel à la machine. Il eſt vrai que la nature, en ſe ſervant de ſemblables moyens, arriveroit beaucoup plus ſouvent au but qu'elle ſe propoſe, de rétablir la ſanté, ſi elle n'étoit détournée de ſa route par des ignorants. Cependant lorſqu'abandonnée à elle-même elle laiſſe périr le malade, ſoit parcequ'elle ſuccombe ſous la violence de la maladie, ſoit parcequ'elle ſe manque à elle-même au beſoin; elle ne fait alors qu'obéir à la triſte & inévitable loi impoſée à tous les mortels, & ſuivant laquelle rien de ce qui eſt engendré ne peut durer toujours (1).

Ses ſymptômes.

» lange & une juſte proportion du ſang & des humeurs, dans une » tenſion & un mouvement convenable des ſolides, & une parfaite » exécution des fonctions vitales & animales; on pourra auſſi définir » la maladie, une altération conſidérable dans le mouvement, le » mélange ou la quantité des fluides, une trop grande tenſion, ou » un trop grand relâchement, & par conſéquent un mouvement » trop prompt, ou trop lent, des fluides; ce qui affecte tout le corps, » ou ſeulement quelques parties, & ſe trouve accompagné d'un dé» rangement conſidérable des ſecrétions, des excrétions, des fonc» tions vitales & animales, & tend à la guériſon, ou à la mort, ou » à la dépravation de quelque partie, lorſque la maladie ſe termine » par une autre maladie.

Cette définition comprend tout ce qu'on entend par une maladie en général; car non ſeulement elle montre d'une maniere claire en quoi conſiſte actuellement la maladie, ſavoir, dans une dépravation des fonctions vitales & animales, mais elle en déſigne encore la cauſe immédiate, qui eſt une augmentation ou diminution de mouvement dans tout le corps, ou dans quelques unes de ſes parties, & elle marque les effets qu'elle opere ſur le corps.

(1) *Conſtat, æternâ poſitumque lege eſt, conſtet ut genitum nihil.* BOECE, page 70.

CHAP. I. Eclairciſſement.

5. Etabliſſons par un ou deux exemples la vérité de ce que nous avançons. Qu'eſt-ce que la peſte, ſinon une complication de ſymptômes, dont la nature ſe ſert pour chaſſer au-dehors à travers les émonctoires de la peau, & ſous la forme d'abcès ou d'autres ſortes d'erruptions, les particules contagieuſes qui ſont entrées avec l'air par la reſpiration ? Qu'eſt-ce que la goutte, ſinon un moyen qu'emploie la nature pour purifier le ſang des vieillards, & les purger à fond, comme parle Hyppocrate ? On peut dire la même choſe de la plupart des autres maladies lorſqu'elles ſont entiérement déclarées (1).

D'où viennent les maladies aiguës.

4. Or la nature exécute tout cela tantôt plus promptement, tantôt plus lentement, ſuivant la différente méthode qu'elle met en uſage pour ſe débarraſſer de la cauſe morbifique. Lorſqu'elle a beſoin du ſecours de la fievre pour ſéparer du ſang les particules qui l'infectent, & pour les évacuer par les ſueurs, le cours de ventre, les éruptions, ou par d'autres voies ; comme tout cela s'opere dans la maſſe du ſang, & par un mouvement conſidérable des parties, les pores étant d'ailleurs ouverts & les fibres relâchées, il arrive néceſſairement de là, que la nature ſauve bientôt le malade, ſi elle produit une évacuation critique de la matiere morbifique, ou qu'elle le tue bientôt, ſi elle ne peut produire une telle évacuation ; & de plus, que tous les efforts qu'elle fait ſont accompagnés de ſymptômes violents & dangereux. Telles ſont les maladies que nous appellons *aiguës* ; ſavoir celles qui arrivent à leur état rapidement & avec danger.

Il n'eſt pas moins vrai, dans un certain ſens, qu'on peut mettre au nombre des maladies aiguës celles qui,

(1) Le corps eſt une machine animée, formée de telle ſorte, que pluſieurs des maladies qui lui ſurviennent ſe guériſſent d'elles mêmes, & le rétabliſſent dans ſon état naturel ; au lieu que d'autres ſe perpétuent & s'augmentent d'elles-mêmes, & enfin cauſent ſa deſtruction. De là il s'enſuit évidemment que les Médecins doivent découvrir par l'obſervation les différentes voies qui menent à ces fins contraires, dans les différentes maladies du corps, afin d'aider les premieres, & de s'oppoſer aux ſecondes. Ainſi, par exemple, une matiere âcre dans l'eſtomac & les inteſtins occaſionne un vomiſſement & un cours de ventre, qui ſuffiſent quelquefois pour guérir la maladie, en évacuant ce qui eſt nuiſible ; quelquefois ne ſuffiſent pas ; & d'autres fois ſont ſi violents, qu'ils jettent dans l'épuiſement, & cauſent la mort. Suivant cela, le Médecin doit donner en certains cas des émétiques ou des purgatifs, & en d'autres des narcotiques, ſelon que l'expérience, & le raiſonnement fondé ſur l'expérience, le dirigeront.

SECT. I.

quoiqu'à l'égard des paroxyſmes pris tous enſemble, vont plus lentement, ne laiſſent pas, à l'égard de chaque paroxyſme particulier, d'arriver promptement à leur terme critique. Et telles ſont toutes les fievres intermittentes.

D'où viennent les maladies chroniques.

5. Mais quand la matiere morbifique eſt de nature à ne pouvoir exciter la fievre pour opérer la dépuration univerſelle du ſang; ou lorſque cette matiere eſt fixée ſur une partie entiérement incapable de s'en déliver, ſoit à raiſon de ſa ſtructure propre, comme lorſque la matiere morbifique eſt engagée dans les nerfs paralytiques, & lorſqu'il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine; ſoit par le défaut de chaleur naturelle & d'eſprits animaux, comme lorſque la pituite ſe jette ſur des poumons affoiblis par la vieilleſſe ou la toux; ſoit enfin à cauſe d'un abord continuel de nouvelle matiere qui corrompt le ſang, lequel faiſant effort pour l'expulſer, ſurcharge & accable cette partie (1): dans tous ces cas, la matiere morbifique ne parvient point du tout à la coction, ou n'y parvient que fort tard.

Les maladies qui naiſſent de cette matiere incapable de coction, ſont appellées *chroniques*.

Voilà donc deux principes contraires, dont l'un produit les maladies aiguës, & l'autre les maladies chroniques.

Cauſes des maladies aiguës épidémiques.

6. Quant aux maladies *aiguës*, deſquelles j'ai deſſein de traiter préſentement, les unes viennent d'une altération ſecrete & inexplicable de l'air, qui alors infecte le corps humain, & elles ne dépendent nullement d'une qualité particuliere du ſang & des humeurs, ſinon en tant que la contagion de l'air a imprimé cette qualité au ſang & aux humeurs. Ces ſortes de maladies ne regnent que durant une telle conſtitution de l'air, & ne ſe font point ſentir dans un autre temps. On les a nommées *épidémiques*.

Cauſes des maladies aiguës ſporadiques.

7. Les autres ſortes de maladies aiguës proviennent d'une indiſpoſition particuliere des divers ſujets; & comme elles n'ont point de cauſes plus générales, elles n'attaquent pas auſſi beaucoup de gens à la fois. De plus, elles arrivent indifféremment dans toutes les années, & dans tous les temps de l'année, excepté dans ceux dont nous parlerons lorſque nous traiterons de ce genre de maladies aiguës. Je les appelle *intercurrentes* ou *ſporadiques*, parce-

(1) Par exemple dans la goutte.

qu'elles ſe font ſentir dans tous les temps que regnent les maladies épidémiques. Je vais commencer par ces dernieres, dont je donnerai avant toutes choſes l'hiſtoire générale.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

Des Maladies épidémiques.

1. SI l'on examine toutes les branches de la Médecine, rien ne paroîtra peut-être plus ſurprenant que l'extrême diverſité qui ſe rencontre dans les maladies épidémiques, non pas tant à l'égard des différentes ſaiſons d'une même année auxquelles elles ſont conformes, qu'à l'égard des différentes conſtitutions des mêmes années dont elles dépendent.

Surprenante diverſité des maladies épidémiques.

2. Cette diverſité des maladies épidémiques ſe manifeſte aſſez par les ſymptômes qui ſont propres à chacune, & par le traitement différent qu'elles demandent. Ainſi quoique les maladies épidémiques paroiſſent à ceux qui n'y prenent pas aſſez garde ſe reſſembler entre elles par leurs dehors, & par quelques ſymptômes qui leur ſont communs à toutes; il eſt certain néanmoins que, ſi on fait bien attention, on les trouvera entiérement différentes les unes des autres, & de caracteres fort oppoſés. Peut-être qu'un examen plus ſoigneux nous apprendroit ſi elles ſe ſuccedent toujours les unes aux autres d'une maniere réguliere, & par une eſpece de révolution continuelle; ou ſi elles arrivent indifféremment & ſans garder aucun ordre, ſuivant la diſpoſition ſecrete de l'air, & les diverſes conſtitutions des années. Mais la vie d'un homme ſembleroit à peine ſuffire pour un pareil examen.

Elles demandent différens traitements.

3. Une choſe au moins dont je ſuis sûr par quantité d'obſervations très exactes, c'eſt que les eſpeces des maladies épidémiques, ſur-tout les fievres continues, different tellement l'une de l'autre, que la même méthode qui aura été ſalutaire une année, ſera peut être funeſte l'année ſuivante. Auſſi lorſque j'ai une fois découvert la véritable méthode de traiter telle ou telle eſpece de fievre, je guéris, grace au ciel, preſque tous ceux qui en ſont attaqués; bien entendu qu'en m'attachant inviolablement à

SECT. I.

cette méthode, j'ai toujours égard au tempérament, à l'âge, & aux autres circonſtances néceſſaires.

Cette maladie ayant ceſſé & ayant fait place à une autre; me voilà dans un nouvel embarras, ne ſachant par où je dois m'y prendre pour traiter la nouvelle maladie. Ainſi à moins que je n'apporte une attention extraordinaire & une application infinie, il eſt impoſſible que les premiers malades qui font l'épreuve de mes remedes, ne riſquent extrêmement, juſqu'à ce qu'ayant reconnu, après un examen conſtant, le caractere de la maladie, je puiſſe l'attaquer avec une entiere confiance & être pleinement sûr de la victoire.

4. Quoique j'aie obſervé avec tout le ſoin poſſible les différentes conſtitutions des années, par rapport aux qualités manifeſtes de l'air, afin de pouvoir découvrir par ce moyen les cauſes de cette grande variété des maladies épidémiques, je ne vois pas que j'aie rien avancé juſqu'ici. Car j'ai remarqué que dans des années qui ſe reſſemblent entiérement par rapport à la température manifeſte de l'air, il regne des maladies très différentes, & au contraire. Voici comment les choſes ſe paſſent.

Définition des fievres ſtationnaires.

5. Il y a diverſes conſtitutions d'années, qui ne viennent ni du chaud ni du froid, ni du ſec ni de l'humide, mais plutôt d'une altération ſecrete & inexplicable, qui s'eſt faite dans les entrailles de la terre. Alors l'air ſe trouve infecté de pernicieuſes exhalaiſons qui cauſent telle ou telle maladie, tant que la même conſtitution domine. Enfin au bout de quelques années cette conſtitution ceſſe & fait place à une autre. Chaque conſtitution générale produit une fievre qui lui eſt propre, & qui hors de là ne paroît jamais. C'eſt pourquoi j'appelle ces ſortes de fievres *ſtationaires* ou *fixes*.

Elles ne dépendent pas des qualités manifeſtes de de l'air.

6. De plus, il y a dans une même année certaines températures particulieres; & quoiqu'en ce temps-là les fievres épidémiques qui ſuivent la conſtitution générale de ladite année, regnent plus ou moins, ou commencent plutôt ou plus tard, à proportion des qualités manifeſtes de l'air; néanmoins les fievres qui arrivent indifféremment dans toutes ſortes d'années, & que j'appelle à cauſe de cela *intercurrentes* ou *ſporadiques*, doivent alors plus que toutes les autres, leur origine à une certaine température de l'air. Telles ſont la pleuréſie, l'eſquinancie, & autres mladies ſemblables, qui attaquent le plus ſouvent lorſqu'une chaleur ſubite ſuccede tout à coup à un froid long & violent.

CHAP. II.

Il ſe peut donc faire que les qualités ſenſibles de l'air contribuent à la production des fievres qui ſe manifeſtent dans chaque conſtitution, & non pas à la production de celles qui ſont propres & particulieres à une certaine conſtitution. Toutefois on doit avouer que les qualités ſenſibles de l'air diſpoſent plus ou moins nos corps à telle ou telle maladie épidémique. On doit dire la même choſe de toute erreur à l'égard des ſix choſes non naturelles.

Certaines maladies épidémiques ſont régulieres.

7. Il faut remarquer qu'entre les maladies épidémiques il y en a qui, dans certaines années ſont régulieres & vont toujours le même train, ſont accompagnées des mêmes phénomenes & des mêmes ſymptômes dans preſque tous les ſujets, & ſe terminent de la même façon. Ce ſont les plus parfaites dans leur genre; & c'eſt par elles qu'on doit apprendre la véritable hiſtoire des maladies épidémiques.

D'autres ſont irrégulieres.

8. Mais il en eſt d'autres qui, quoiqu'elles ſoient nommées *épidémiques*, ſont néanmoins très irrégulieres, ne gardent aucun type certain, & ſont réellement d'un mauvais carractere, tant par rapport à la variété & la différence extrême de leurs ſymptômes, que par rapport à la maniere dont elles ſe terminent. Cette grande irrégularité vient de ce que chaque conſtitution produit des maladies fort différentes de celles qui regnoient dans un autre temps. Ce qui a lieu non ſeulement dans les fievres, mais encore dans la plupart des autres maladies épidémiques.

9. Il y a encore une autre choſe plus ſinguliere, & qui eſt, pour ainſi dire, un jeu de la nature. C'eſt que la même maladie dans la même conſtitution de l'année ſe montre ſouvent ſous des faces très différentes, dans ſon commencement, dans ſa force, & dans ſon déclin. Cette variété ſe trouve quelquefois d'une ſi grande importance, qu'elle regle abſolument ſes indications curatives.

Les unes ſont de printemps & les autres d'automne.

10. Au reſte les maladies épidemiques ſe diviſent en deux claſſes, ſavoir les maladies du *printemps*, & celles de l'*automne*; & quoiqu'elles puiſſent arriver en toute autre ſaiſon de l'année, il faut les ranger parmi celles de la ſaiſon dont elles approchent le plus, ſoit le printemps, ſoit l'automne, car quelquefois la température de l'air a une ſi grande convenance avec une maladie épidémique, qu'elle la fait naître avant ſon temps ordinaire. D'autres fois au contraire elle en a ſi peu, que les corps, quoique déja diſpoſés à la maladie, n'en ſont attaqués que quelque temps

après. Ainſi quand je parle de printemps & d'automne, je n'entends pas préciſément les deux équinoxes.

SECT. I.

Différente durée des maladies épidémiques du printemps,

11. Entre les maladies épidémiques du printemps, les unes paroiſſent de très bonne heure, ſavoir au mois de Janvier; enſuite augmentant peu à peu, elles arrivent à leur plus haut degré de violence vers l'équinoxe du printemps. Après quoi diminuant inſenſiblement, elles diſparoiſſent vers le ſolſtice d'été; ſi ce n'eſt peut-être qu'elles attaquent encore quelques perſonnes, par-ci, par-là. De ce nombre ſont les rougeoles & les fievres tierces de printemps, leſquelles, à la vérité, commencent un peu plus tard, ſavoir au mois de Février, mais finiſſent pareillement vers le ſolſtice d'été.

Les autres maladies épidémiques du printemps ayant pris naiſſance en cette ſaiſon, & s'étant fortifiées de jour en jour, n'acquierent leur plus haut degré de violence que vers l'équinoxe d'automne; enſuite dequoi elles s'affoibliſſent peu à peu, & ceſſent enfin vers le ſolſtice d'hiver. Telles ſont la peſte & la petite vérole, dans les années que l'une ou l'autre de ces deux maladies domine ſur les autres.

Et de celles d'automne.

12. Le cholera morbus, qui eſt de la famille des maladies épidémiques d'automne, commence au mois d'Août, & ne dure que l'eſpace d'un mois. Mais il y a d'autres maladies épidémiques qui, ayant commencé dans la même ſaiſon, ſe prolongent juſques en hiver; par exemple, la dyſſenterie, les fievres quartes, & les fievres tierces d'automne. Quoique toutes ces maladies affligent plus ou moins long-temps certains ſujets, elles ne manquent guere de finir entiérement dans l'eſpace de deux mois.

D'où doivent être pris les noms des fievres épidémiques;

13. Quant à ce qui regarde ſpécialement les fievres, il faut obſerver que la plupart de celles qui ſont *continues*, n'ont eu juſqu'à préſent aucun nom particulier, en tant qu'elles dépendent de la conſtitution générale; mais que les noms qui les diſtinguent ſont pris d'une altération conſidérable du ſang, ou de quelque ſymptome plus évident. C'eſt ainſi qu'elles ſont nommées *putrides*, *malignes*, *pourprées*, &c. Mais comme ordinairement chaque conſtitution, outre les fievres qu'elle cauſe, tend à produire en même temps quelqu'autre maladie plus épidémique & de plus grande conſéquence, telles que la peſte, la petite vérole, la dyſſenterie, &c. je ne vois pas pourquoi ces ſortes de fievres ne tireroient pas plutôt leurs noms de la conſtitution qui les fait éclore, que d'une altération

quelconque du ſang, ou d'un ſymptôme particulier, qui peuvent ſe rencontrer également dans des fievres d'une autre eſpece. CHAP. II.

14. Les *intermittentes* prennent leurs noms de l'intervalle qu'il y a entre chaque accès. Ce caractere les diſtingue ſuffiſamment, ſi en même temps on a égard aux différentes ſaiſons qui les amenent, ſavoir le printemps & l'automne. Il y a cependant quelquefois de ces fievres qui ſont réellement de la nature des intermittentes, ſans avoir de caractere bien ſenſible qui les faſſe connoître. Par exemple, celles qui, ayant commencé dès le mois de Juillet, vont ſe joindre aux intermittentes d'automne, & deviennent alors plus violentes, ne prennent pas d'abord leur véritable type, tout au contraire des intermittentes du printemps; mais elles imitent ſi bien en tout les fievres continues, qu'à moins d'y apporter le plus ſcrupuleux examen, il eſt impoſſible de les en diſtinguer. Enſuite à meſure que la conſtitution regnante s'affoiblit, elles prennent un type régulier; & à la fin de l'automne elles ſe démaſquent entiérement, & ſe montrent telles qu'elles étoient au commencement, ſoit quartes, ſoit tierces. Faute de les examiner avec attention, on ſe tromperoit lourdement dans la maniere de les traiter, & on mettroit les malades dans un grand danger, en prenant de véritables intermittentes pour des continues.

Comment ſe diſtinguent les intermittentes.

Celles d'automne reſſemblent quelquefois aux continues.

15. Il faut bien obſerver que, comme pluſieurs de ces maladies regnent dans une même année, il y en a ordinairement une qui domine ſur les autres, & qui les tient, pour ainſi dire, ſous ſa dépendance. Les autres, durant ce temps-là, ſont moins violentes; en ſorte qu'elles diminuent quand la maladie principale augmente, & qu'elles reprennent de nouvelles forces, quand la maladie principale diminue. C'eſt ainſi que ces maladies ſe font ſentir tour à tour, ſuivant que la conſtitution de l'année & la température ſenſible de l'air favoriſent davantage l'une ou l'autre.

Une maladie épidémique domine ordinairement ſur les autres.

La maladie qui regne avec plus de fureur vers l'équinoxe d'automne, & qui fait alors le plus de ravage, donne ſon nom à la conſtitution de toute l'année. En effet, on s'apercevra facilement que la maladie épidémique qui aura dominé ſur les autres en automne, domine auſſi ſur toutes les autres de la même année & du même temps, leſquelles s'accommodent à ſon caractere autant que leur nature le permet.

Ces dernieres s'accommodent au caractere de la dominante.

SECT. I.

Exemple tiré de la petite vérole,

16. Ainſi par exemple lorſqu'il y a quantité de petites véroles en automne, la fievre qui regne tout le long de l'année, eſt accompagnée de la même inflammation qui produit la petite vérole. Ces deux maladies prennent à peu près de même, & leurs ſymptômes eſſentiels ſe reſſemblent extrêmement, ſi on excepte l'éruption de la petite vérole, & les autres ſymptômes qui dépendent de l'éruption. Les ſueurs ſpontanées & le penchant à ſaliver, qui ſe rencontrent également dans ces deux maladies, prouvent aſſez la vérité de ce que nous avançons.

Et de la dyſſenterie.

Pareillement lorſqu'il y a eu en automne un grand nombre de dyſſenteries, la fievre qui regne cette année-là approche beaucoup de leur caractere, à l'exception de ce que la dyſſenterie évacue par les ſelles la cauſe morbifique, & de quelques autres ſymptomes dépendants de celui-ci. La maniere toute ſemblable dont commencent les deux maladies, les aphtes & les autres ſymptomes qui leur ſont communs, montrent la vérité de ma propoſition. En effet, la dyſſenterie dont il s'agit, n'eſt autre choſe que cette fievre même, avec cette ſeule différence, qu'elle ſe porte en dedans, & va ſe jetter ſur les inteſtins, par leſquels elle s'ouvre une voie critique.

La maladie épidémique dominante eſt affoiblie par l'hiver.

17. La maladie épidémique principale qui, comme un torrent débordé, ravageoit tout vers l'équinoxe d'automne, ſe renferme dans ſes bornes dès que le froid de l'hiver commence à ſe faire ſentir. Au contraire les maladies épidémiques moins conſidérables que la premiere, augmentent alors & prennent le deſſus, juſqu'à ce que cette maladie dominante les affoibliſſe de nouveau, & les faſſe diſparoître.

Toutes les épidémies d'une même conſtitution ſont produites par une cauſe commune.

18. Enfin toutes les fois qu'une conſtitution produit diverſes eſpeces de maladies épidémiques, elles ſont toutes d'un genre différent de celles qui, ayant abſolument le même nom, ſont néanmoins produites par une autre conſtitution. Or, en quelque nombre que ſoient ces eſpeces particulieres qui attaquent ſous une même conſtitution, elles ont toutes la même cauſe, ſavoir une certaine diſpoſition de l'air; & par conſéquent, quelque différentes qu'elles ſoient entre elles par rapport à leur type & leur forme ſpécifique, la conſtitution, qui eſt commune à toutes, diſpoſe de telle façon la matiere de chacune, que les principaux ſymptomes, qui ne regardent point la maniere particuliere de l'évacuation, ſont ſemblables en toutes les eſpeces de ces fievres. Elles ont encore cela de commun,

qu'elles augmentent ou diminuent leur violence toutes en même temps. Il faut remarquer de plus, que dans les années où elles regnent en même temps, elles commencent toutes de même, & avec les mêmes ſymptomes.

CHAP. II.

19. On voit par-là combien la méthode que la nature emploie dans la production des maladies, eſt ſubtile & variée. Je ne ſache perſonne juſqu'à préſent qui l'ait obſervée comme l'importance de la choſe le mériteroit. Le peu que nous avons dit ſur cette matiere, prouve entiérement que puiſque les différences ſpécifiques des maladies épidémiques, & particuliérement des fievres, dépendent de la ſecrete conſtitution de l'air (1), il n'y a pas de raiſon de vouloir attribuer la production des diverſes fievres à une cauſe morbifique amaſſée dans le corps humain. Car c'eſt une choſe évidente que tout homme, fût-il de la plus forte ſanté du monde, qui ira en des endroits où regne une fievre épidémique, en ſera attaqué au bout de quelques jours. Or, il n'eſt preſque pas croyable que l'air ait produit en ſi peu de temps une altération manifeſte dans les humeurs de cet homme (2).

D'où il faut déduire les cauſes des fievres.

(1) Il ſemble que par un nombre d'expériences exactes on pourroit venir à bout de découvrir ce que c'eſt que les qualités ſecretes de l'air dont parle ſi ſouvent notre Auteur, & les rendre ſenſibles. Et ſi par ce moyen il étoit poſſible d'acquérir une connoiſſance paſſable des écoulements, des ſels, & des autres matieres hétérogenes dont l'air ſe trouve rempli en différents temps & en différents pays, cela pourroit donner une connoiſſance preſque entiere de la nature de toutes les maladies épidémiques qui peuvent arriver à l'avenir, pourvu qu'en même temps on fît une attention convenable à l'âge, au ſexe, au tempérament, à la maniere de vivre, &c. du malade; & toutes ces circonſtances étant ſoigneuſement examinées & comparées enſemble, pourroient probablement conduire à des méthodes curatives rationnelles qui ſeroient fixes & ſures.

L'exécution d'un tel deſſein par la voie des expériences, & non par des conjectures ou des hypotheſes, eſt aſſurément digne de l'attention de tous ceux qui ont le loiſir & l'habileté néceſſaire pour l'entreprendre. Une hiſtoire de cette ſorte un peu complette, ſeroit très avantageuſe au genre humain. L'illuſtre Boyle a beaucoup avancé l'ouvrage, & a établi des méthodes que l'on pourroit ſuivre pour réuſſir. Voyez l'*Abrégé de ſes Œuvres par le Docteur* Shaw *en* 3 *vol. in*-4°. Arbuthnot, *des effets de l'air*; Hales, *expériences ſtatiques*; & Huxham, *de aere & morb. epid.*

(2) Il n'eſt pas impoſſible que des perſonnes qui ſemblent jouir d'une parfaite ſanté, aient dans leurs humeurs des principes morbifiques actuellement exiſtants, mais ſans action & comme endormis. Dans ce cas là on ne ſauroit dire que la maladie eſt produite, mais ſeulement qu'elle eſt miſe en action par la conſtitution ſecrete de

SECT. I.

Difficulté d'établir une méthode générale de cure.

20 Il n'eſt pas moins difficile d'établir, pour la guériſon de ces ſortes de fievres, des regles générales & fixes, dont on ne puiſſe en aucune façon s'écarter. Ainſi dans une ſi grande obſcurité, la méthode que je ſuis, principalement lorſqu'il commence à paroître de nouvelles fievres, eſt de temporiſer d'abord, & d'aller bride en main, ſur-tout quand il s'agit d'employer les grands remedes. Pendant ce temps-là, j'examine ſoigneuſement quelle eſt la nature & le caractere de ces maladies, quelles choſes ſont bonnes ou nuiſibles aux malades, afin de rejetter les unes, & d'employer les autres (1).

Difficulté de ranger par claſſes les maladies épidémiques.

21. En un mot, comme c'eſt un ouvrage très long & très difficile, de ranger par claſſes toutes les eſpeces des maladies épidémiques ſuivant leurs divers phénomenes, de développer les caracteres propres de chacune, & de marquer le traitement qui convient à chacune en particulier; & comme d'ailleurs elles n'arrivent pas régulièrement au bout d'un certain nombre d'années, du moins que l'on connoiſſe, la vie d'un Médecin ne ſuffit peut-être pas pour aſſembler ſur cette matiere une quantité raiſonnable d'obſervations. Voilà un grand travail; c'eſt néanmoins ce qu'il faut faire avant qu'on puiſſe dire avoir fait quelque choſe d'important pour la connoiſſance & la guériſon de ces maladies.

Leur deſcription les fera diſtinguer.

22. Mais enfin quelle méthode ſuivrons nous en décrivant les diverſes épidémies, non ſeulement celles qui arrivent fortuitement, du moins à ce qu'il nous ſemble, mais encore celles qui, durant l'eſpace d'une ou pluſieurs années ſont d'un même genre, & dans une autre année ſont

---

l'air. Cela ne ſe vérifie-t-il pas dans beaucoup de gens qui ſont attaqués de la petite vérole, &c. & la choſe étant ainſi, la matiere morbifique amaſſée dans le corps, en quelque petite quantité que ce ſoit, peut quelquefois contribuer principalement à la production d'une maladie particuliere qui en dépend, contre ce qu'avance notre Auteur. Mais ſoit que la maladie vienne de quelque matiere hétérogene, ou de quelque altération des humeurs, notre Auteur juge que les indications curatives ſont les mêmes dans les deux cas. C'eſt pourquoi cette matiere ne paroît pas d'une aſſez grande conſéquence pour mériter une diſpute ſérieuſe.

(1) En faiſant une attention convenable à la température manifeſte de l'air qui regnoit précédemment & qui regne alors, à la maniere de vivre, au tempérament & au ſexe du malade, & en même temps aux premiers ſymptomes d'une maladie épidémique, le Médecin pourroit peut être procéder dans la méthode curative avec plus de ſureté que ne croit notre Auteur.

d'un genre différent les unes des autres ? La méthode qui m'a toujours paru la plus commode pour cela, eſt de ſuivre l'ordre des années pendant leſquelles les maladies ont regné ſucceſſivement. C'eſt ce que je vais tâcher d'exécuter de mon mieux, en donnant, ſur les obſervations les plus exactes que j'ai pu faire, l'hiſtoire & la curation des épidémies qui ont regné durant quinze ans, ſavoir depuis 1661 juſqu'en 1676.

CHAP. II.

Il me paroît abſolument impoſſible de déterminer préciſément leurs cauſes, ſoit qu'elles viennent des qualités manifeſtes de l'air, ou d'une intempérie particuliere du ſang & des humeurs qu'auroit produit une ſecrete influence de l'air. Il n'eſt pas moins impoſſible de faire connoître les eſpeces des différentes maladies épidémiques qui viennent des altérations ſpécifiques de l'air ; quoique la choſe paroiſſe facile à ceux qui attachent les noms des fievres à des idées qu'ils fondent mal à propos ſur les altérations qui peuvent arriver au ſang & aux humeurs par une dégénération des principes.

Ce n'eſt pas-là ſuivre la nature, qui eſt toujours un ſi bon guide, c'eſt ſe livrer à la paſſion des conjectures ; & dans ce cas, on fera autant de différentes eſpeces de maladies qu'il plaira d'en inventer. D'un autre côté c'eſt ſe donner une liberté qu'on n'accorderoit pas facilement à un Botaniſte, à qui on demande le témoignage des ſens dans la deſcription qu'il donne des plantes, & non pas des raiſonnements, quelque ingénieux & vraiſemblables qu'ils puiſſent être.

23. Au reſte je ne me flatte pas en publiant cet ouvrage ſur les maladies épidémiques, de donner quelque choſe d'achevé ; encore moins voudrois-je garantir que les épidémies qui ont régné ſucceſſivement durant les années que j'ai marquées ci-devant, reviendront toujours à l'avenir dans le même ordre. Tout mon deſſein eſt de raconter, d'après mes obſervations, comment les choſes ſe ſont paſſées dans ces quartiers-ci & dans cette ville, afin de contribuer de quelque choſe à commencer un corps de maladies épidémiques, lequel étant achevé par ceux qui viendront après moi, ſera, à mon avis, d'une très grande utilité au genre humain (1).

(1) Ce ſecond Chapitre contient pluſieurs choſes qui ſemblent plutôt avancées en faveur d'une hypotheſe, que fondées ſur

SECT. I.

CHAPITRE III.

Conſtitution épidémique des années 1661, 62, 63, 64 à Londres.

Deſcription de la fievre tierce de cette conſtitution.

1. L'AN 1661 les fievres intermittentes d'automne qui avoient déja regné auparavant depuis quelques années, reprirent de nouvelles forces au commencement du mois de Juillet, ſur-tout la fievre tierce d'un mauvais caractere; elles allerent enſuite chaque jour en augmentant, & ſe firent ſentir avec le plus de violence au mois d'Août. Dans pluſieurs endroits elles attaquerent des familles preſqu'entieres, & emporterent une infinité de gens. Puis elles diminuerent inſenſiblement; & le froid de l'hiver étant ſurvenu, elles ceſſerent tout-à-fait, n'ayant même attaqué que très peu de monde dans le mois d'Octobre. Voici principalement en quoi les ſymptomes des fievres tierces dont il s'agit étoient différents de ceux des tierces intermittentes des autres années. L'accès étoit plus violent;

---

l'expérience. Il eſt certain que pluſieurs maladies aiguës ſont épidémiques; & il ne l'eſt pas moins, que pluſieurs maladies épidémiques qui portent le même nom, ſont de différente nature. Mais on n'a pas encore prouvé que les qualités ſenſibles de l'air n'influent pas conſidérablement ſur les maladies épidémiques, & cela faute d'obſervations ſuffiſantes, Au contraire, les obſervations faites juſqu'ici favoriſent beaucoup le ſentiment oppoſé. En effet, ſi on conſidere les grandes altérations qui arrivent ſouvent à l'air à l'égard de ſa peſanteur, de ſon élaſticité, de ſa chaleur, de ſa froideur, de ſa ſéchereſſe & de ſon humidité, & la diverſité infinie des matieres qu'il contient, & qui varient continuellement, on conclura ſans doute que les différentes maladies épidémiques qui ſurviennent en même temps, doivent néceſſairement être plus ou moins violentes & dangereuſes, ſuivant que la conſtitution dominante de l'air eſt plus ou moins capable de les favoriſer, & cela ſemble être pleinement confirmé par les dernieres obſervations. Mais quelle que ſoit la cauſe d'une maladie épidémique, toujours eſt il vrai que la meilleure maniere de la traiter eſt de ſe régler ſur les ſymptomes comparés avec l'âge, le tempérament, &c. du malade, & non pas qu'une maladie qui eſt entiérement la même, demande un traitement différent dans les différentes conſtitutions de l'air, comme notre Auteur l'inſinue; car ſi la maladie n'eſt pas entiérement la même, il n'eſt pas étonnant qu'elle demande un traitement différent. Voyez Wittringham, *Commentarium noſologicum*, Huxham *de aere & morb. epid.* & les Ouvrages de notre Auteur de l'édition de Geneve, *in*-4°. à laquelle ſont ajoutés pluſieurs Traités ſur différentes maladies épidémiques, & différentes conſtitutions de l'air, par divers Auteurs.

la langue plus noire & plus ſeche ; l'intermiſſion moins marquée ; la perte de force & d'appétit plus grande, & plus de pente à un double accès ; enfin tous les accidents étoient plus cruels, & la maladie plus funeſte que ne ſont ordinairement les fievres intermittentes. Quand elle attaquoit des perſonnes avancées en âge, ou des cachectiques qui avoient été affoiblis par la ſaignée, ou par quelqu'autre évacuation, elle duroit deux ou trois mois.

Elle fut ſuivie d'une fievre continue.

2. Les fievres quartes, quoique plus rares, accompagnoient celles que nous venons de décrire : mais les unes & les autres diſparurent au commencement de l'hiver, & n'attaquerent plus perſonne.

Elles furent ſuivies d'une fievre continue, laquelle ne différoit des intermittentes d'automne, qu'en ce que ces dernieres avoient des intermiſſions, & que la fievre continue n'en avoit point ; car toutes deux commençoient de la même façon : les malades qui en étoient attaqués violemment, avoient des envies de vomir, étoient altérés ; les parties extérieures étoient ſeches, la langue noire, & vers la fin de la maladie il ſe faiſoit en très peu de temps par les ſueurs une évacuation critique de la matiere morbifique.

Celle-ci reſſembloit aux intermittentes précédentes.

3. Ce qui faiſoit bien voir que cette fievre continue étoit de la nature des intermittentes d'automne, c'eſt qu'elle paroiſſoit très rarement au commencement de l'année. Ainſi elle étoit comme un racourci des fievres intermittentes ; & au contraire chaque accès des intermittentes me ſembloit être un racourci de cette continue. Par conſéquent la principale différence conſiſtoit en ce que les fievres continues alloient toujours d'un pas égal, ſans ceſſer, ni revenir périodiquement ; au lieu que les intermittentes ceſſoient & revenoient à diverſes fois.

Une ſeule eſpece de fievre continue depuis 1661 juſqu'en 1665.

4. Je ne ſaurois dire combien de temps cette fievre continue avoit déja regné, parceque je m'étois contenté juſqu'alors de faire attention aux ſymptomes généraux des fievres, n'ayant pas encore pris garde qu'on pouvoit les diſtinguer ſuivant les différentes conſtitutions des années, ou ſuivant les différentes ſaiſons de la même année. Ce que je ſais au moins, c'eſt qu'il n'y eut qu'une ſeule eſpece de fievre continue juſqu'en l'année 1665, & que les intermittentes d'automne qui étoient fréquentes juſqu'à cette année-là, furent enſuite très rares.

Ordre des maladies épidémiques de cette conſtitution.

5. La fievre tierce qui, en 1661, avoit fait des ravages infinis, ſe ralentit l'année d'après ; & dans les automnes

SECT. I.

ſuivantes les fievres quartes dominerent ſur les autres maladies épidémiques, la conſtitution de l'air étant toujours la même. Comme les fievres quartes diminuoient toujours après l'automne, la fievre continue qui, durant toute cette ſaiſon, avoit été rare, ſe déchaînoit avec fureur juſqu'au printemps. Alors venoient les fievres intermittentes du printemps, leſquelles ceſſoient au commencement du mois de Mai. Enſuite il y avoit par-ci par-là de petites véroles, qui diſparoiſſoient à l'arrivée des maladies épidémiques, c'eſt-à-dire de la fievre continue & des fievres quartes. Voilà l'ordre que gardoient les maladies épidémiques, qui ſe ſuccéderent les unes aux autres durant toute cette conſtitution de l'air. Je vais parler de leurs différentes eſpeces, & nommément de la fievre continue, & des fievres intermittentes, ſoit de printemps, ſoit d'automne, qui ont regné dans cette conſtitution plus que dans les autres.

La fievre continue étoit la principale.

6. Je commencerai par la fievre continue; elle me ſemble être la plus conſidérable de toutes les autres fievres, d'autant que dans cette fievre, plus que dans toutes les autres, la nature opere d'une maniere égale & uniforme la coction de la matiere morbifique, & l'évacue enſuite au bout d'un certain temps. De plus, comme les conſtitutions annuelles qui produiſent les fievres intermittentes d'automne ont coutume de revenir beauconp plus ſouvent que celles qui produiſent les autres maladies épidémiques, il s'enſuit néceſſairement que la fievre continue dont elles ſont accompagnées, eſt auſſi plus fréquente.

Ses ſymptomes.

7. Outre les ſymptomes qui accompagnoient les autres fievres, cette continue avoit encore les ſuivants: le malade étoit le plus ſouvent comme un homme qui va rendre l'ame, il ſe trouvoit tout d'un coup ſans forces, il avoit des envies de vomir, ſa langue étoit ſeche & noire, & ſa pean ſeche. L'urine dans tous les malades étoit épaiſſe ou limpide; deux états qui marquoient également la crudité. Dans le déclin de la maladie, il ſurvenoit un flux de ventre, à moins que le Médecin n'y eût mis obſtacle dès le commencement, & la maladie n'en devenoit que plus longue & plus opiniâtre. D'elle-même elle ne duroit guere au-delà de quatorze, ou de vingt & un jours (1); & alors

(1) Eſt ce une choſe démontrée par l'expérience, que toute fievre qui n'arrive pas à la criſe en quatorze jours, dure volontiers juſqu'au vingt-un? Ou cette idée, comme quelques autres de même eſpece, elle

elle ſe terminoit par une ſueur, ou plutôt par une douce moiteur. Les urines donnoient le plus ſouvent dans ce temps-là, & non auparavant, des ſignes de coction.

CHAP. III.

8. Il ſurvenoit d'autres ſymptomes lorſque la maladie n'étoit pas bien traitée. Mais on connoîtra mieux ces ſymptomes & toute la nature de la maladie, par la méthode de la traiter dont je me ſuis ſervi autrefois, & dont je vais mettre ici ce qui fait à mon ſujet, ſelon que je l'ai publié il y a déja long-temps : car alors je ne ſavois point encore qu'il y eût dans la nature quelqu'autre eſpece de fievre.

CHAPITRE IV.

Fievre continue des années 1661, 62, 63, 64.

1. Je remarque en premier lieu, que le mouvement irrégulier du ſang, qui eſt la cauſe de cette fievre, ou qui l'accompagne, eſt excité par la nature, ſoit pour ſéparer du ſang une matiere hétérogene & nuiſible qu'il renferme, ſoit pour donner au ſang quelque nouvelle diſpoſition.

Cauſe finale du mouvement du ſang dans cette fievre.

2. Le terme général de *mouvement* me plait davantage en cette matiere, que celui de *fermentation*, ou d'*ébullition*; parcequ'il ôte toute occaſion de chicaner ſur les mots; ce que les deux derniers ne feroient peut-être pas ſi bien : car quoiqu'on puiſſe leur donner un bon ſens, il y a néanmoins des gens qui les trouvent durs & peu convenables. Le mouvement du ſang dans les fievres imite, à la vérité, tantôt la fermentation, tantôt l'ébullition des liqueurs végétales. Malgré cela bien des gens croient qu'il en differe en pluſieurs manieres. Prenons un ou deux exemples touchant la *fermentation*. Premiérement les liqueurs qui fermentent acquierent une nature vineuſe, en ſorte qu'on en retire par la diſtillation un eſprit ardent, & qu'elles ſe changent aiſément en vinaigre, qui eſt une liqueur très acide, & qui donne par la diſtillation un eſprit acide. Mais ſuivant ceux dont nous parlons, on n'a jamais obſervé dans le ſang de changement pareil.

Le terme de *mouvement* préféré à celui de *fermentation* ou d'*ébullition*.

n'eſt-elle point priſe des Anciens ? & ne l'ont-ils point eue, en conſéquence d'une certaine harmonie qu'ils ont imaginée entre les nombres, & la durée des fievres ?

SECT. I.

Enſuite ils font remarquer que dans les liqueurs vineuſes la fermentation & la dépuration ſe font en même temps, & vont d'un pas égal ; au lieu que la dépuration du ſang dans les fievres n'arrive qu'après ſon efferveſcence : ce qu'on voit clairement, diſent-ils, dans un accès de fievre qui ſe termine par les ſueurs.

Le terme d'*ébullition* eſtimé très impropre.

3. Quant à l'*ébullition*, ils trouvent que cette dénomination convient encore moins, & qu'elle eſt contraire à l'expérience dans pluſieurs cas où l'efferveſcence du ſang n'eſt pas aſſez conſidérable pour mériter le nom d'*ébullition*.

Quoi qu'il en ſoit, je ne veux point entrer dans de ſemblables diſputes ; & comme les termes de *fermentation* & d'*ébullition* ſont fort en uſage chez les Médecins modernes, je ne ferai point difficulté de m'en ſervir quelquefois, pour expliquer plus clairement ce que j'ai à dire dans ce traité.

Toutes les fievres qui ſont accompagnées d'éruptions, montrent que le mouvement febrile n'eſt excité par la nature dans le ſang, que pour en ſéparer une matiere hétérogene & nuiſible. Car dans ces ſortes de fievres, il ſe jette ſur la peau, au moyen de cette ébullition du ſang, un récrément de mauvaiſe qualité qui y étoit retenu (1).

4. Il me paroît auſſi que le mouvement febrile du ſang ne tend aſſez ſouvent à autre choſe, qu'à procurer à ce liquide un nouvel état & une nouvelle diſpoſition, & qu'un homme dont le ſang eſt pur & fort bon, peut avoir la fievre. En effet, on ſait par de fréquentes obſervations, qu'elle ſurvient à des corps d'ailleurs fort ſains, en qui il n'y a aucune diſpoſition morbifique, ſoit du côté de la pléthore, ſoit du côté de la cacochymie, & en qui la fievre ne ſauroit être occaſionnée par aucun mauvais air. Ces gens-là néanmoins en ſont quelquefois attaqués lorſqu'il eſt arrivé quelque changement conſidérable dans l'air, la nourriture, & les autres choſes non naturelles ; parcequ'alors leur ſang travaille à acquérir un nouvel état

(1) Dans les fievres accompagnées d'éruptions, les déſordres du pouls ceſſent entiérement, ou diminuent beaucoup lorſque l'éruption s'eſt faite aiſément ; & dans la petite vérole, la matiere que contiennent les puſtules devient contagieuſe au bout d'un certain temps. Ainſi il y a lieu de croire que c'eſt originairement la matiere morbifique qui, tandis qu'elle circuloit avec le ſang, y cauſoit cette grande agitation, conformément à l'idée de notre Auteur.

& une nouvelle diſpoſition qui ſoient conformes au changement d'air ou de nourriture ; mais cette fievre ne vient nullement d'une irritation cauſée par des particules vicieuſes qu'on ſuppoſeroit ſéjourner dans le ſang (1). CHAP. IV.

Je ne doute pas néanmoins que la matiere qui a coutume de ſe ſéparer du ſang après le mouvement que la fievre y a excité, ne ſoit vicieuſe, quoiqu'auparavant le ſang fût louable. Cela ne doit pas ſurprendre davantage, que la corruption & la puanteur que contractent certaines portions des aliments, après qu'elles ont ſubi une altération conſidérable dans le corps, & qu'elles ſe ſont ſéparées des autres (2).

5. En ſecond lieu, je penſe que la véritable indication qu'on doit remplir dans cette maladie, eſt de contenir le mouvement du ſang dans des bornes proportionnées au deſſein de la nature ; de telle maniere que d'un côté ce mouvement ne ſoit pas trop grand, ce qui produiroit des ſymptomes dangereux ; & que d'un autre côté il ne ſoit pas trop foible, ce qui empêcheroit l'évacuation de la matiere morbifique, & rendroit inutiles les efforts que fait le ſang pour acquérir un nouvel état. Ainſi ſoit que la fievre ait pour cauſe une matiere étrangere qui irrite les fibres, ou le ſang qui tend à quelque changement, l'indication eſt toujours la même. Ces principes étant établis, voici comment je traite la maladie (3). Il faut contenir le mouvement du ſang dans de juſtes bornes.

(1) On ne voit pas pourquoi le régime, l'air, &c. ne pourroient pas avoir déja altéré le ſang, avant que la fievre commence. Il y a en tout ceci trop de ſpéculation ſur les cauſes, avec leſquelles, & ſur tout avec les finales, la pratique n'a preſque rien de commun. La théorie qui, en ſe perfectionnant, nous développe les cauſes, nous découvrira apparemment auſſi l'uſage qu'on en doit faire ; mais nous ſommes encore bien loin de là. Le plus grand éloge qu'on puiſſe donner à celle de notre Auteur, c'eſt qu'elle paroît avoir été formée ſur ſa pratique, & y tendre entiérement. Au reſte, la théorie n'eſt le plus ſouvent qu'une maniere probable de raiſonner & d'amuſer une imagination inquiette qui voudroit qu'on lui fît toucher au doigt la maniere dont les cauſes produiſent leurs effets. Beaucoup de gens exigent trop des Médecins, en leur demandant des explications des choſes ; mais ſouvent auſſi ils ſe contentent de trop peu. Une métaphore frappante, un ingénieux contraſte de mots, c'en eſt aſſez pour les ſatisfaire.

(2) Tout cela a beſoin d'être vérifié par l'expérience, indépendamment de l'analogie.

(3) La pratique, comme on voit ici, doit être réglée ſur le degré de mouvement du ſang ; & le mouvement du ſang, comme on verra bientôt, doit être réglé ſur les ſymptomes. Mais pourquoi ne

SECT. I.

Cas où la saignée est nuisible.

6. Lorsque j'ai affaire à des sujets dont le sang est foible (1), comme il est ordinairement dans les enfants, ou n'a pas une suffisante quantité d'esprits (2) comme dans les vieillards (3), & même dans les jeunes gens qui ont été long-temps malades, je m'abstiens de la saignée: car si je l'ordonnois en pareil cas, le sang qui est déja trop foible, sans être diminué, ne pourroit absolument point se dépurer; d'où s'en suivroit la corruption de toute la masse, & peut-être même la mort du malade: comme lorsque la fermentation du vin ou de la biere vient à être arrêtée mal à propos, ces liqueurs prennent ordinairement une mauvaise qualité. En effet la nature ne peut plus supporter la présence des particules qu'elle a une fois commencé d'évacuer, & qui, quoiqu'elles fussent pures tandis qu'elles étoient distribuées également dans la masse du sang, sont devenues capables de se pourrir, & de corrompre les autres humeurs.

Je sais qu'il se trouve des malades qui, après avoir été épuisés par des saignées faites mal à propos, guérissent quelquefois par un usage convenable des cordiaux, & qu'on peut remettre le sang en état de se dépurer. Mais il valoit mieux ne pas faire le mal, que d'être obligé à le guérir.

---

pas régler tout de suite la pratique sur les symptomes, sans s'amuser à une hypothese si difficile à expliquer & à établir? Ceci doit être un bon avertissement à tous les Médecins de se tenir sur leurs gardes, puisqu'un si excellent Praticien, & si ennemi de la spéculation, n'a pu s'empêcher de mêler dans sa pratique une hypothese qui est plutôt une description figurée, qu'un détail réel des mouvements qu'il attribue à la nature, sans le prouver par aucune autorité solide & tirée des faits.

(1) Qu'est-ce que la foiblesse du sang? & par quel signe sensible la reconnoître? Est ce par le peu de sédiment? Quoi qu'il en soit, il falloit exprimer nommément en quoi elle consiste, & en donner la raison, ou du moins en appeller à l'expérience.

(2) Voilà encore une chose qui, à ce que je crois, ne pourra jamais être rendue sensible.

(3) Les gens âgés soutiennent souvent mieux la saignée que les autres. Cependant la doctrine pratique qu'enseigne ici notre Auteur, est fort bonne; mais il eût mieux fait de la fonder sur l'expérience, ou moins sur des raisonnements sensibles qui en résultent immédiatement. Ainsi dans les enfants & dans les personnes épuisées par une maladie précédente, la partie rouge du sang est en moindre quantité, à proportion, de celle des autres fluides, que dans les gens robustes & d'un âge fait, & leurs vaisseaux relâchés ne compriment pas si fortement les liqueurs, & ne les changent pas si promptement en la partie rouge du sang; c'est pourquoi ils ne supportent pas si bien la saignée.

CHAP. IV.

Cas où elle est utile.

7. Au contraire lorſque j'ai à traiter des malades dont le ſang eſt ſpiritueux, comme il eſt d'ordinaire dans les jeunes gens vigoureux & d'un tempéramment ſanguin, je commence par la ſaignée; car, excepté les cas dont je parlerai plus bas, on ne peut l'omettre ici ſans danger: autrement l'ébullition exceſſive du ſang pourroit cauſer des phrénéſies, des pleuréſies, & autres inflammations de cette ſorte; & de plus, ſa trop grande abondance ſe feroit obſtacle à elle-même, & empêcheroit entierement la circulation (1).

Quelle quantité de ſang il faut tirer.

8. Je fais tirer la quantité de ſang que je juge néceſſaire pour garantir le malade des acidents que j'ai dit pouvoir être cauſés par le mouvement immodéré de ce liquide (2); enſuite je gouverne & je modere ſon efferveſcence, en réitérant ou en omettant la ſaignée, en faiſant uſage ou en m'abſtenant des cordiaux, enfin en lâchant ou en reſſerrant le ventre, ſuivant que je vois ce mouvement augmenter ou diminuer.

En quel cas le vomiſſement eſt néceſſaire, ou ne l'eſt pas.

9. Après la ſaignée, quand elle me paroît néceſſaire dans les cas mentionnés ci-devant, je m'informe ſoigneuſement ſi le malade n'a point vomi, ou n'a point eu des envies de vomir, au commencement de la fievre. Si je trouve qu'oui, je ne manque pas alors d'ordonner un émétique, à moins que le malade ne ſoit trop jeune, ou trop foible pour cela. Il eſt tellement néceſſaire de donner un émétique, lorſqu'il y a eu d'abord des envies de vomir, que ſi on n'évacue pas l'humeur qui les cauſe, elle ſera la ſource de mille accidents fâcheux qui, durant tout le traitement, embarraſſeront extrêmement le Médecin, & mettront le malade en grand danger.

Diarrhée quand on n'a pas fait vomir.

Un des principaux & des plus ordinaires de ces acidents, c'eſt la diarrhée qui ſurvient après la fievre, lorſqu'on a manqué de donner à temps les vomitifs; car dans le progrès de la fievre, l'humeur âcre & nuiſible qui ſé-

(1). Il eût fallu certainement décrire d'abord la maladie qui doit être traitée, & cela en donnant un détail exact des ſymptomes. Il eſt vrai qu'une perſonne d'un tempérament vigoureux ne peut guere avoir la fievre ſans qu'il ſoit beſoin de ſaignée; mais le dénombrement des ſymptomes précédents & actuels auroit éclairci & confirmé admirablement cette doctrine, comme on voit par le petit nombre des ſymptomes conſéquents qui ſont rapportés.

(2) Il auroit été néceſſaire de ſpécifier en particulier en quoi conſiſte ce mouvement immodéré.

SECT. I.

journe dans l'eſtomac, étant un peu digérée par la nature, & continuellement pouſſée dans les inteſtins, elle les ronge de telle ſorte qu'il s'enſuit néceſſairement un cours de ventre (1). J'ai obſervé néanmoins dans les fievres inflammatoires qu'on regarde ordinairement comme malignes, que lorſqu'on a manqué de donner un vomitif, quoiqu'il y eût au commencement des envies de vomir, la diarrhée ne ſurvient pas toujours comme dans la fievre dont il s'agit maintenant. Mais nous traiterons cet article plus au long dans la ſuite (2).

Elle ne ſurvient pas toujours dans les fievres malignes.

10. Le danger de cette diarrhée conſiſte en ce qu'elle augmente la foibleſſe du malade déja affoibli par la maladie; & ce qui eſt encore pis, c'eſt qu'elle empêche entiérement la dépuration critique du ſang, laquelle devoit ſe faire dans le déclin du jour.

Danger de cette diarrhée.

11. Or pour s'aſſurer que l'humeur nuiſible qui ſéjourne dans l'eſtomac produit cette diarrhée, quand on ne l'évacue pas par le vomiſſement, il n'y a qu'à examiner ce qui s'eſt paſſé; & on trouvera preſque toujours que les malades, en qui la diarrhée accompagne la fievre, ont eu des envies de vomir au commencement de la maladie, & qu'on ne leur a point donné de vomitif (3). On trouvera auſſi que nonobſtant que les envies de vomir ſoient paſſées depuis long-temps, la diarrhée ceſſera pour l'ordinaire dès qu'on aura donné un vomitif, pourvu que le malade puiſſe le ſoutenir. J'ai ſouvent obſervé que quand le cours de ventre a une fois commencé les aſtringents internes ou externes ſervent de peu ou de rien du tout pour l'arrêter (4).

Elle s'arrête ordinairement par un vomitif,

Et non par les aſtringents.

12. Voici le vomitif dont je me ſervois ordinairement.

Prenez infuſion de ſafran des métaux, ſix gros;

Oxymel ſcillitique & ſyrop de ſcabieuſe compoſé, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela enſemble pour une potion émétique.

Potion vomitive.

Je faiſois prendre cette potion l'après midi, deux heures après un dîner léger; & pour aider l'effet du remede, je recommandois de tenir prêtes trois ou quatre

Emétiques antimoniaux demandent une boiſſon copieuſe.

(1) C'eſt aſſurément une raiſon ſuffiſante pour donner un vomitif; mais elle eſt du moins auſſi forte pour donner un purgatif.

(2) Voyez plus bas, num. 11. 50 51.

(3) C'eſt ici un exemple d'un raiſonnement pratique.

(4) Cela eſt confirmé par l'expérience.

pintes de petit-lait (1) pour en donner à boire un coup au malade chaque fois qu'il vomiroit, ou qu'il iroit au baſſin. C'eſt le moyen de prévenir les tranchées & les efforts inutiles, & de faciliter le vomiſſement (2) ; car ces ſortes d'émétiques ſont dangereux, ſi l'on manque d'y joindre une boiſſon copieuſe. CHAP. IV.

13. En examinant avec ſoin la matiere que les malades avoient rendue par le vomiſſement, & voyant qu'elle n'étoit ni en fort grande quantité, ni de fort mauvaiſe qualité, j'ai ſouvent été ſurpris pourquoi les malades recevoient tant de ſoulagement de cette évacuation : en effet, dès qu'ils avoient vomi, on voyoit diminuer & même ceſſer les ſymptomes cruels qui les tourmentoient, & qui épouvantoient les aſſiſtants, comme les nauſées, les inquiétudes, les agitations, la difficulté de reſpirer, la noirceur de la langue, &c. & le reſte de la maladie ſe paſſoit doucement (3). Utilité du vomiſſement.

14. Si l'état du malade exige qu'on emploie la ſaignée & l'émétique, il ſera à propos de commencer par la ſaignée avant que de donner l'émétique ; car lorſque les Commencer par la ſaignée ſi elle eſt néceſſaire.

(1) L'Auteur dit du *poſſet*, qui eſt un certain breuvage, dont on fait grand uſage en Angleterre par rapport à la Médecine. Ce n'eſt proprement que du petit-lait fait avec l'aile ou biere douce. En France on ſe ſert ordinairement d'eau tiede en pareil cas.

(2) On doit donner ſans délai un vomitif. Une pinte d'eau de gruau, de petit-lait, ou de quelque autre boiſſon ſemblable, étant bue un peu avant que de prendre le vomitif, rendra, en quelque temps que ce ſoit, ſon opération plus douce que ne pourroit faire un dîner léger.

(3). La difficulté que trouve ici notre Auteur à rendre raiſon du ſoulagement que procuroit un vomitif, paroît venir, ou de ce qu'il ne connoiſſoit pas, ou de ce qu'il ne conſidéroit pas aſſez, les bons effets que produit le vomiſſement au-delà des premieres voies par l'ébranlement conſidérable qu'il donne à toutes les parties. Quant à la petite quantité de matiere que faiſoit rendre le vomitif, cela arrive preſque toujours lorſque l'eſtomac n'eſt pas ſurchargé auparavant d'aliments ſolides, ou liquides. Peut-être que les maladies aiguës ſont moins cauſées par la trop grande quantité des humeurs, que par quelque qualité mauvaiſe que leur communique une portion infiniment petite de matiere morbifique d'une certaine eſpece, comme il eſt manifeſte dans pluſieurs maladies épidémiques. Auſſi notre Auteur aſſure, & une expérience journaliere le confirme, que des gens qui paroiſſent être en bonne ſanté, ſe trouvent quelquefois attaqués de maladies, ſuivant que les qualités cachées ou ſenſibles de l'air ſont capables de corrompre les fluides, & ſuivant que ceux-ci de leur côté ſont diſpoſés à recevoir l'infection. Voyez *Sect.* 1, *Chap.* 2, *num.* 19, & *Chap.* 3, *art.* 4.

SECT. I.

vaiſſeaux ſanguins ſont trop pleins, il eſt dangereux que par les violents efforts que le malade fera pour vomir, il ne ſe rompe quelques vaiſſeaux du poumon ; ou que le ſang ſe portant avec impétuoſité au cerveau, & venant à s'épancher dans ce viſcere, ne cauſe par ce moyen une apoplexie mortelle. Je pourrois rapporter de triſtes exemples de cette vérité ; mais je me contenterai d'avertir qu'il faut uſer de beaucoup de précaution dans cette matiere (1).

Quand eſt-ce qu'il faut donner le vomitif.

15. Si l'on demande en quel temps de la fievre il faut donner le vomitif, je réponds que ſi j'étois le maître, je voudrois le donner tout au commencement, car par ce moyen on garantira le malade des ſymptomes affreux que cauſe l'amas des humeurs qui ſéjournent dans l'eſtomac & dans les endroits voiſins ; peut-être même qu'on coupera pied à une maladie qui autrement ſera longue & dangereuſe, étant entretenue par ces humeurs qui, pénétrant dans les veines lactées, ſe mêleront avec la maſſe du ſang, ou qui, devenues plus nuiſibles par leur ſéjour, communiqueront au ſang une qualité pernicieuſe.

Vomiſſement ne doit pas être arrêté mal à propos dans le choléra morbus.

C'eſt de quoi le choléra-morbus nous fournit un exemple bien ſenſible ; car il arrive quelquefois dans cette maladie, qu'en arrêtant mal à propos le vomiſſement, ſoit par l'opium, ſoit par des aſtringents, on cauſe une foule d'accidents qui ne ſont pas moins dangereux. Les humeurs âcres & corrompues qu'il falloit laiſſer ſortir étant repouſſées au dedans par ce moyen, agiſſent ſur le ſang, & allument une fievre qui eſt ordinairement d'un mauvais caractere, & accompagnée de fâcheux ſymptomes, & qu'on ne ſauroit preſque guérir qu'en donnant un émétique, quoique le malade n'ait plus d'envies de vomir.

16. Si le Médecin étant appellé trop tard, comme il arrive ſouvent, ne peut donner l'émétique dès le commencement de la fievre, je conſeille de le donner en quelque temps de la maladie que ce ſoit, pourvu que le malade ait encore la force de le ſoutenir (2) ; moi-même je n'ai pas fait difficulté de le donner le douzieme jour de la

(1) Cet avertiſſement eſt extrêmement utile, & paroît venir de l'obſervation, d'où tous les raiſonnements en Médecine doivent être tirés, pour être véritablement utiles.

(2) Suppoſé auſſi que quelque ſymptome particulier le demande, comme la ſuite le fait voir.

fievre lorſque le malade n'avoit plus d'envie de vomir, & je m'en ſuis bien trouvé, car par ce moyen j'ai arrêté le cours de ventre qui empêchoit la dépuration du ſang; & je ne ferois aucune difficulté de le donner encore plus tard, ſi les forces du malade le permettoient (1). CHAP. IV.

17. Après le vomiſſement, j'ai toujours ſoin le ſoir d'appaiſer le tumulte que l'émétique a excité dans les humeurs, & de procurer du repos. Dans cette vue j'ordonne pour le commencement de la nuit, ou l'heure du ſommeil, une potion calmante. Par exemple : Il faut donner le ſoir un calmant.

Prenez eau de coquelicot, deux onces; Potion calmante.

Eau admirable (2), *deux gros;*

Syrops de pavot blanc & de pavot rouge, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela enſemble pour une potion (3).

18. Mais ſi à raiſon de la grande quantité de ſang qu'on aura tirée au malade pendant le traitement, ou de la quantité de matiere qu'il aura rendue par l'effet du vomitif, ou à raiſon des fréquentes agitations qu'il a ſouffertes, ou de ſa foibleſſe, ou de la ceſſation entiere ou preſque entiere de la fievre, il n'y a plus lieu de craindre que l'on mette le ſang dans une trop grande effervescence, alors, au lieu de la potion marquée ci-devant, j'ordonne hardiment une doſe aſſez conſidérable de diaſcordium, ou ſeul, ou joint à une eau cordiale. Le diaſcordium eſt un excellent remede, pourvu qu'on en donne une quantité ſuffiſante (4). Excellence du diaſcordium.

(1) Voyez ci-deſſus, num. 13.

(2) C'eſt une eau cordiale en uſage en Angleterre. Voici celle de la Pharmacopée d'Edimbourg. Prenez petit cardamome, clous de girofle, cubebes, galanga, macis, muſcade & gingembre, de chacun un gros, écorce jaune de citron, & cannelle, de chacun trois gros; feuilles de méliſſe, trois onces. Pilez tout cela enſemble; mettez-le en digeſtion dans trois chopines d'eau-de-vie de France, & tirez la même quantité de liqueur par la diſtillation.

(3) Le calmant qui eſt ici ordonné, eſt très doux; mais les raiſons que l'Auteur allegue pour l'ordonner ne ſont pas fort ſatisfaiſantes, & l'expérience nous apprend que les narcotiques ſont ordinairement pernicieux dans les fievres. La plupart de ceux qui ont la fievre dorment d'eux-mêmes après qu'ils ont été ſuffiſamment évacués par la ſaignée, le vomiſſement, la purgation, ou les véſicatoires; & ſans ces ſecours, les narcotiques ſont ſouvent infructueux.

(4) On peut demander ſi les cas rapportés ici ne ſont pas de ceux où la fievre eſt entiérement domtée, & où par conſéquent une bonne nourriture eſt ſuffiſante, ſur-tout en y ajoutant le moindre petit cordial. Si cela eſt, le diaſcordium eſt le plus mauvais remede dans

SECT. I.

Vin émétique dangereux pour les enfants.

19. Avant que de finir ce que j'avois à dire sur les vomitifs, j'avertirai que ceux qui sont préparés avec l'infusion du safran des métaux, ne sont pas sans quelque danger pour les enfants & les jeunes gens au-dessous de quatorze ans, même en fort petite dose. Je souhaiterois qu'à la place de ces vomitifs antimoniaux nous en eussions d'autres moins suspects, & en même temps moins efficaces pour évacuer radicalement l'humeur nuisible qui, dans le déclin de la fievre, cause le plus souvent la diarrhée; ou du moins que nous fussions en état, par quelque remede convenable, de corriger l'acrimonie de cette matiere corrosive, & de l'adoucir tellement, qu'elle ne pût exciter de cours de ventre (1).

Etant appellé pour des enfants qui avoient la fievre, j'ai souvent vu le cas d'employer l'infusion de safran des métaux qui auroit pu les tirer d'affaire; néanmoins dans la crainte de quelque accident fâcheux, je n'ai osé la donner; ce qui m'a fait bien de la peine (2). Mais dans les adultes je n'ai jamais observé aucune mauvaise suite de ce remede lorsqu'on l'a donné avec les précautions que j'ai marquées ci-dessus (3).

20. Le vomissement étant fini, j'examine si, nonobstant les évacuations précédentes, l'effervescence du sang est encore assez considérable pour avoir besoin d'être modérée; ou si elle s'est ralentie au point qu'il soit nécessaire de la ranimer; ou enfin si, étant réduite à de justes bornes, on peut l'abandonner à elle-même sans danger pour le malade. Disons quelque chose sur chacun de ces trois articles (4).

---

ce cas-là, à cause de l'opium qu'il contient, & dans lequel néanmoins semble principalement consister sa vertu; car l'opium affoiblit l'estomac & épuise les forces. La plupart des gens tombent naturellement dans un profond sommeil lorsqu'ils n'ont plus de fievre, & ce sommeil soulage beaucoup plus que celui qui est procuré par des narcotiques. Un bon vin pris modérément paroît être ici le meilleur narcotique.

(1) Il me paroît que les poudres absorbantes rempliſſent très bien cette vue.

(2) L'Auteur connoissoit assurément la vertu innocente de l'oxymel scillitique, puisqu'il l'a ordonné en pareil cas; mais il ne connoissoit pas l'ipécacuana, & la bonne façon de donner le tartre émétique aux enfants.

(3) Voyez ci-dessus, art. 12.

(4) Puisqu'on ne peut déterminer l'existence de ces cas-là que par les symptomes, pourquoi n'y avoir pas recours immédiatement ?

CHAP. IV.

Cas où il faut un lavement.

21. Si le ſang eſt dans une ſi grande efferveſcence, qu'il y ait lieu de craindre qu'elle ne produiſe la phrénéſie ou quelque autre fâcheux ſymptome, j'ordonne le lendemain du vomitif un lavement tel que celui-ci.

Prenez décoction émolliente, une livre ;
Syrop violar & ſucre, de chacun deux onces.
Mêlez tout cela pour un lavement.

Je fais réitérer ce lavement ſuivant le beſoin ; par-là je rafraîchis le ſang, & je modere ſon efferveſcence. Quelquefois néanmoins il eſt néceſſaire de ſaigner encore une ou deux fois ; ſavoir, dans les jeunes gens d'un tempérament fort ſanguin, & dans ceux qui, par un trop grand uſage du vin, ont imprimé à leur ſang une forte diſpoſition inflammatoire. Mais le plus ſouvent il n'eſt pas beſoin de réitérer la ſaignée, qui eſt d'ailleurs un ſi excellent remede : c'eſt pourquoi, à l'exception des cas dont j'ai déja parlé, les lavements ſuffiront pour calmer l'efferveſcence du ſang. Lorſqu'elle eſt trop conſidérable, je fais donner un lavement tous les jours, ou de deux en deux jours, ſuivant le beſoin, & cela juſqu'au dixieme jour ou environ de la maladie (1).

Précautions au ſujet des lavements.

22. Mais ſi on a tiré beaucoup de ſang ; ou ſi le malade eſt âgé, alors je n'ordonne point de lavements, quoique le ſang ſoit fort agité, car dans ces cas-là on n'a pas ſujet de craindre que cette ébullition s'augmente au point de menacer de quelque funeſte ſymptome (2) ; & d'un autre côté il eſt certain que les lavements affoibliſſent le ſang, & relâchent pour ainſi dire le reſſort de ſes parties,

---

L'Auteur a dit plus haut qu'il emploie les termes de *fermentation* & d'*efferveſcence* plutôt comme des termes d'un uſage ordinaire, que comme ayant dans les fievres une ſignification préciſe.

(1) Cette pratique de donner des lavements eſt aſſurément très bonne ; mais une purgation plus ou moins forte, ſuivant la violence & la nature particuliere des ſymptomes, & les forces du malade, eſt de beaucoup préférable ; car la chaleur de la fievre rend les matieres contenues dans les inteſtins, très fétides & très âcres, trouble les ſecrétions du foie, du pancréas & des autres viſceres, ſoit dans leur quantité, ſoit dans leur qualité, & rend la digeſtion très imparfaite ; toutes ces raiſons demandent qu'on évacue au moins les matieres contenues dans les inteſtins ; & quoique la ſaignée ſoulage plus promptement que la purgation, celle-ci néanmoins le fait d'une maniere plus durable, & diſpoſe à un ſommeil tranquille & naturel.

(2) Ceci eſt contredit par l'expérience ; & la théorie de l'Auteur l'a jetté ici dans l'erreur. Il y a dans les fievres beaucoup de mauvais ſymptomes qui ſont accompagnés d'un pouls foible.

SECT. I.

juſques là même qu'ils troublent & arrêtent, ſur-tout dans les vieillards, l'opération de la nature ; auſſi ne réuſſiſſent-ils pas ſi bien dans les vieillards que dans les jeunes gens.

Si on a ſaigné, mais non pas abondamment, alors, comme j'ai dit, je fais donner des lavements juſqu'au dixieme jour, plus ou moins, quelquefois même juſqu'au douzieme (1), principalement à ceux que je n'oſe pas ſaigner ; car il ſe trouve des malades qui, après des fievres intermittentes d'automne, ſoit tierces, ſoit quartes, ſont attaqués de fievres continues, pour n'avoir pas été purgés à la fin de la maladie précédente. Si on va ſaigner ces gens-là, il eſt dangereux que le ſédiment, que la fermentation précédente avoit dépoſé, ne rentre dans la maſſe du ſang, & ne cauſe de nouveaux troubles. Dans ces circonſtances, au lieu de la ſaignée, j'emploie les lavements juſqu'au douzieme jour, lorſque le malade eſt jeune, & que la fermentation du ſang eſt violente (2).

23. Au contraire, ſi elle eſt trop foible, ſoit qu'on ait ſaigné ou non, & que par conſéquent elle ait beſoin d'être excitée de peur qu'elle ne ſoit hors d'état d'aider la nature, alors je crois qu'il faut bannir entiérement les lavements, même avant le dixieme jour, & à plus forte raiſon enſuite ; car pourquoi chercheroit-on à arrêter une fermentation qui n'eſt déja que trop languiſſante ? Il ſeroit auſſi abſurde d'employer alors les lavements, c'eſt-à-dire dans le déclin de la maladie, que de donner trop d'air au vin, lorſqu'il fermente actuellement ; ce ſeroit diminuer les forces de la nature, & l'empêcher de ſe débarraſſer de la matiere morbifique (3).

24. Ainſi lorſque par des évacuations convenables on a mis le malade à couvert des ſymptomes que produit la trop grande ébullition du ſang, ou lorſque la maladie eſt ſur ſon déclin, plus on tient le ventre reſſerré, moins il y a à craindre, d'autant qu'alors la coction de la matiere

(1) C'eſt l'état des ſymptomes, & non pas le nombre des jours, qui doit déterminer à continuer les lavements ; & il falloit marquer préciſément les cas où cela convient.

(2) Il falloit encore ici nommer les ſymptomes. Les regles générales ſervent de peu, parcequ'il eſt aiſé de les accommoder à différentes ſortes de pratiques. D'ailleurs la conduite de l'Auteur en cette occaſion eſt fondée ſur une théorie fauſſe, ou inintelligible.

(3) La bonne pratique en pareil cas eſt de donner des lavements, s'il eſt néceſſaire, & d'y joindre le ſecours des cordiaux & des véſicatoires. La théorie a auſſi beaucoup de part à cette regle.

fébrile ſe fait doucement & ſans peine : c'eſt pourquoi ſi les évacuations précédentes ont pour ainſi dire affoibli le ſang, ou menacent de l'affoiblir, ou bien ſi la fievre a quitté le malade avant le temps ordinaire, ou même ſi elle dure juſqu'à ſon dernier période, non ſeulement je défends tout uſage des lavements, mais j'ai recours aux cordiaux, & je travaille auſſi-tôt à reſſerer le ventre (1).

En quel tems il faut donner des cordiaux.

25. Quant aux cordiaux, je ſais par expérience que ſi on les donne de trop bonne heure, & avant que d'avoir ſaigné, ils nuiſent conſidérablement ; car il eſt à craindre que la matiere morbifique, qui alors eſt encore crue, ne ſe jette ſur les membranes du cerveau, &c. ou ſur la plevre ; c'eſt pourquoi j'ai toujours ſoin de ne pas donner de cordiaux lorſqu'il n'y a eu que peu, ou point de ſang tiré, ou lorſqu'il n'y a eu aucune autre évacuation conſidérable, ou lorſque le malade eſt encore dans la vigueur de l'âge : en effet, que ſerviroit-il de fournir de nouvelles forces à un ſang qui n'en a déja que trop ? Elles lui ſeroient nuiſibles. Le ſang a aſſez de force, & n'a pas beſoin d'être mis en mouvement, quand il n'a pas perdu ſa chaleur naturelle par des évacuations conſidérables. Un tel ſang eſt lui-même ſon propre cordial, & ceux qu'on emploie d'ailleurs ſont nuiſibles, ou même pernicieux : auſſi en pareil cas je n'en permets aucun, ou du moins je ne permets que les plus légers (2).

26. Mais ſi le malade eſt foible & languiſſant à cauſe des grandes évacuations qu'il a ſouffertes, ou s'il eſt avancé en âge, ma coutume eſt de donner les cordiaux dès le commencement de la fievre. Le douzieme jour de la maladie, qui eſt le temps où la ſecrétion de la matiere peccante eſt prête à ſe faire, je crois qu'il faut employer plus largement les remedes chauds ; on peut même les employer plutôt, s'il n'y a pas à craindre que la matiere fébrile ſe jette ſur les parties nobles ; car alors plus on échauffera le malade, plus auſſi on accélérera la coction (3).

---

(1) Il eſt vrai que dans le cas d'une extrême foibleſſe, une ſimple ſelle eſt dangereuſe, & que dans un moindre degré de foibleſſe, la purgation ne convient pas, à moins qu'il n'y ait raiſon de juger que les matieres contenues dans les inteſtins ſont extraordinairement âcres & irritantes ; c'eſt-à-dire, à moins que cela ne paroiſſe par les ſymptomes, deſquels ſeuls on doit tirer toutes les indications.

(2) Cette regle eſt très juſte.

(3) La pratique eſt fort bonne, mais la théorie eſt un fruit de l'imagination.

SECT. I.

Ce que c'eſt que la coction de la matiere fébrile.

27. Je ne comprends pas ce que veulent dire les Médecins, lorſqu'ils recommandent ſi fort les remedes propres à aider la coction de la matiere fébrile ; remedes qu'ils emploient ſouvent dès le commencement de la maladie, tandis qu'en ce temps-là même ils en ordonnent d'autres pour modérer la fievre. Certainement la fievre n'eſt autre choſe qu'un inſtrument dont ſe ſert la nature pour ſéparer les parties impures du ſang d'avec les parties pures : c'eſt ce qu'elle exécute d'une maniere entiérement imperceptible dès le commencement, & même dans la force de la maladie, mais plus ſenſiblement & plus manifeſtement dans le déclin, comme on voit par les urines. En effet, la coction de la matiere fébrile n'eſt autre choſe que la ſéparation des particules morbifiques d'avec les particules ſaines.

Ainſi pour avancer cette coction, il ne s'agit pas de remedes tempérants, mais il faut laiſſer la fievre dans toute ſa force auſſi long-temps qu'il n'y a point de danger ; & lorſque la coction eſt ſur ſa fin, & que la ſecrétion de la matiere morbifique paroît manifeſtement, il faut alors employer les remedes chauds, afin qu'elle ſe faſſe plus promptement & plus ſurement. Voilà ce que c'eſt qu'aider la coction de la matiere fébrile ; au lieu que les évacuations & les remedes rafraîchiſſants la retardent, & empêchent la guériſon qui étoit en bon train, comme je l'ai ſouvent obſervé.

Dépuration vers le quatorzieme jour

Si la fermentation va comme il faut, la dépuration ſe fera vers le quatorzieme jour ; mais ſi on arrête la fermentation en donnant trop tard des rafraîchiſſants, il n'y a pas lieu de s'étonner que la fievre dure juſqu'au vingt-unieme jour, & même beaucoup au-delà dans les ſujets extrêmement foibles, & qui n'ont pas été bien traités (1).

(1) Au commencement d'une fievre la circulation eſt irréguliere & trop forte ; vers le milieu elle eſt irréguliere, & médiocrement forte ; dans le déclin elle eſt irréguliere & trop foible : ainſi la ſaignée & les autres évacuations qui diminuent la force du ſang, conviennent en général au commencement des fievres, & ne conviennent pas dans le déclin. Les cordiaux & les véſicatoires qui augmentent la force du ſang, ne conviennent pas au commencement, & conviennent dans le déclin. On peut regarder cela comme une regle générale aſſez juſte ; mais il s'en faut beaucoup qu'elle comprenne tous les cas différents ; il eſt donc beſoin de les détailler tous, & de donner des regles particulieres pour chacun d'eux, & c'eſt en quoi notre Auteur excelle en d'autres endroits de ſes ouvrages. Les regles générales ſont preſque

28. Une remarque importante à faire, c'eſt que par l'uſage des lavements, ou d'autres purgatifs ordonnés mal à propos vers le déclin de la fievre, le malade ſemble quelquefois être un peu ſoulagé, & même n'avoir plus du tout de fievre; mais un ou deux jours après, la premiere fievre ſe ranime, ou plutôt il s'en allume une nouvelle, c'eſt-à-dire qu'il ſurvient un friſſon, lequel eſt bientôt ſuivi de chaleur, & cette fievre dure autant que la précédente, à moins qu'elle ne devienne intermittente. Il faut alors traiter le malade comme s'il n'avoit pas eu la fievre auparavant, & recommencer les mêmes remedes; car le ſang qui eſt entré de nouveau en efferveſcence, ne ſe dépurera pareillement que dans l'eſpace de quatorze jours, quelque triſte qu'il ſoit pour un malade déja affoibli par la maladie précédente, d'attendre ſi long-temps ſa guériſon (1).

Quels cordiaux l'Auteur emploie.

29. Les cordiaux que j'emploie ſont ceux que j'indiquerai bientôt. Je me ſers des plus doux au commencement de la maladie, lorſque le ſang eſt dans ſa plus grande efferveſcence (2); enſuite j'en emploie peu à peu de plus forts, ſuivant le progrès de la maladie, ou le degré d'ébullition du ſang, me ſouvenant toujours que lorſqu'on a beaucoup ſaigné, ou que le malade eſt vieux, on peut donner des cordiaux plus forts que lorſqu'on n'a point ſaigné, ou que le malade eſt jeune (3).

---

toujours diverſement entendues par différentes perſonnes, & ſervent même quelquefois à autoriſer les pratiques les plus oppoſées.

(1) La ſpéculation a peut-être plus de part à ce que dit ici l'Auteur, que l'obſervation; du moins cela ne ſe montre pas ſouvent dans la pratique d'aujourd'hui: peut-être auſſi que le fréquent uſage des véſicatoires, établi depuis le temps de notre Auteur, en eſt la cauſe: quoi qu'il en ſoit, c'eſt un point très important à vérifier.

(2) Quel beſoin d'en donner du tout? Nous ſommes cependant très obligés à l'Auteur de ce qu'il a rejetté enſuite la plupart des cordiaux. La pratique moderne donne ici des rafraîchiſſants.

(3) Tout ce qui augmente la force du cœur & des vaiſſeaux, peut paſſer pour cordial; & ſuivant ce principe, il y a deux ſortes de cordiaux, ſavoir, 1°. un bon régime qui, en fortifiant le malade, le met en état de ſurmonter la maladie: 2°. tous les remedes qui agiſſent par une vertu ſtimulante, & par conſéquent augmentent le mouvement des ſolides & des fluides; c'eſt pourquoi dans les fievres il faut avoir grand ſoin de s'inſtruire s'il eſt beſoin ou non de ſtimulants; & s'il n'en eſt pas beſoin, comme il arrive ordinairement, la nourriture doit être fort légere. Ainſi l'eau eſt un cordial univerſel, lorſque les liqueurs ſont trop épaiſſes, & l'abſtinence & la ſaignée en ſont d'excellents dans les cas de pléthore. Il n'eſt preſque jamais néceſſaire de procurer aux fluides un mouvement extraordinaire; voilà pour-

SECT. I.

Cordiaux doux.

30. Les cordiaux *doux* dont j'ai parlé ſe compoſent avec les eaux diſtillées, par exemple, de bourrache, de citron, de ſcordium, de fraiſes, l'eau thériacale, ajoutant les ſyrops de méliſſe, d'œillet, de limon, &c. (1).

Cordiaux plus forts.

Les cordiaux *plus forts* ſe préparent avec la poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, le bézoard, la confection d'hyacinthe, la thériaque, &c. Les formules ſuivantes ſont d'un fréquent uſage.

Formules de cordiaux.

Prenez eaux de bourrache, de citron, de ſcordium, & de ceriſes noires, de chacune deux onces;

Eau de cannelle orgée, une once; perles préparées, deux gros; ſucre candi, ce qu'il en faut.

Mêlez tout cela enſemble pour une potion, dont le malade prendra quatre cuillerées pluſieurs fois le jour, ſur-tout quand il ſe trouvera foible.

Prenez eaux de citron entier & de fraiſes, de chacune trois onces;

Eau thériacale, ſyrop de méliſſe & de limon, de chacun demi-once.

Mêlez tout cela enſemble pour un julep, dont le malade prendra de temps en temps.

Prenez poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, de bézoard oriental & occidental, & de contrayerva, de chacun un ſcrupule, & une feuille d'or.

Mêlez tout cela enſemble pour en faire une poudre très fine, dont le malade prendra douze grains dans le beſoin, en les mêlant dans deux gros de ſyrop de limon, & autant de ſyrop d'œillet, & il boira par-deſſus quelques cuillerées du julep précédent.

Prenez eau thériacale, quatre onces; ſemence de citron, deux gros.

Pilez cela enſemble, & faites une émulſion, ajoutant à la colature ce qu'il faut de ſucre pour donner un goût agréable. Le malade prendra deux cuillerées de cette émulſion trois fois le jour.

Il ſeroit inutile de propoſer un plus grand nombre de formules, parcequ'on peut en compoſer une infinité, &

---

quoi les cordiaux proprement dits conviennent rarement; & c'eſt ce que notre Auteur ſeul paroît avoir bien conſidéré. *Boerhaave, Prax. Med. vol.* III. *p.* 104. 177.

(1) Le ſuc de citron ou de limon ne peut guere être regardé comme un cordial.

qu'il

qu'il faut les varier dans le cours de la maladie, ſuivant les différents temps & les différents ſymptomes.

CHAP. IV.

Cas où les remedes ſont inutiles.

31. Mais ſi la fermentation du ſang n'eſt ni trop violente, ni trop foible, je la laiſſe dans cet état, & je ne donne aucuns remedes, à moins que je ne ſois obligé d'accorder quelque choſe à l'importunité des malades & des aſſiſtants; encore alors je ne donne rien qui ſoit contraire aux vues que je me ſuis propoſées (1).

Comment l'Auteur traitoit les gens malaiſés.

32. Une choſe que je ne veux pas paſſer ici ſous ſilence, c'eſt que ſouvent étant appellé pour aller voir des gens du commun, dont les facultés ne leur permettoient pas de dépenſer beaucoup en remedes, je ne leur ai ordonné autre choſe, après les avoir fait ſaigner & vomir quand l'indication le demandoit, ſinon de demeurer au lit tout le temps de leur maladie, de ſe nourrir ſeulement de décoction d'avoine & d'orge, ou autres ſemblables, de boire modérément, & ſuivant leur ſoif, de la petite biere (2), la faiſant tiédir auparavant, & de prendre chaque jour, ou de deux en deux jours, juſqu'au dixieme ou onzieme de la maladie, un lavement de lait avec du ſucre. Vers la fin de la fievre, lorſque la ſéparation de la matiere morbifique étoit commencée, je leur permettois, pour l'aider, ſi elle ſe faiſoit trop lentement, d'uſer de temps en temps d'une boiſſon plus forte, au lieu de cordiaux. Tout ce que je faiſois de plus, étoit de donner à la fin de la maladie un léger purgatif, & de cette maniere je les guériſſois (3).

(1) La plupart des remedes précédents ſont à peu près de cette nature, & peuvent être regardés comme ne faiſant ni grand bien ni grand mal.

(2) C'eſt la boiſſon ordinaire des malades en Angletetre, comme le petit cidre en quelques endroits de la France, & la tiſane ailleurs. La petite biere qui eſt vieille & claire, ſans amertume ni aigreur, convient très bien aux malades qui n'ont ni nauſée, ni maux d'eſtomac, ni diſpoſition au cours de ventre. Lorſque les ſymptomes ſont modérés, & que le ſang n'eſt pas trop raréfié, ce ſeroit une ſévérité inutile & ſouvent nuiſible de défendre cette petite biere priſe avec modération, ſur-tout lorſque le malade en a uſé ordinairement. Néanmoins dans les ſujets qui ont le ſang fort agité, la petite biere ne convient pas, parceque nonobſtant ſa légéreté, elle contient toujours une certaine portion d'eſprit ardent propre à irriter les fibres & à leur cauſer des contractions plus fortes & plus fréquentes; & comme elle contient auſſi de l'air très élaſtique, elle eſt toujours prête à fermenter: ce qui ne manqueroit pas d'agiter encore davantage le ſang, & de produire le délire, s'il n'y en avoit déja pas auparavant. Langrish, *modern theory and Practice of Phyſick*, p. 150. §. IV.

(3) Il paroît que l'Auteur a ſuivi en cette occaſion ſa méthode

SECT. I.

En quel tems il faut purger.

33. Si la méthode que j'ai décrite a été ſoigneuſement obſervée, je vois ordinairement vers le quinzieme jour, tant par le ſédiment louable de l'urine, que par la diminution manifeſte de tous les ſymptomes, qu'il eſt alors temps de purger, afin d'évacuer les recréments que la fermentation précédente a dépoſés çà & là. Si l'on manque de les évacuer à temps, il eſt dangereux qu'ils ne rentrent dans la maſſe du ſang, & ne rallument la fievre; ou qu'en ſéjournant dans les parties où ils ont été dépoſés, ils ne deviennent enſuite une ſource de mille maux. Car comme ce ſont des humeurs groſſieres & impures, ils empêchent aiſément le retour du ſang, lorſqu'après en avoir été ſéparés ils viennent à y pénétrer de nouveau par les veines. De là diffentes ſortes d'obſtructions & de mauvais levains (1).

En quel cas la purgation eſt moins néceſſaire.

34. Il faut néanmoins prendre garde que la purgation n'eſt pas d'une auſſi grande néceſſité après les fievres du printemps qu'après celles d'automne; parceque le ſédiment que laiſſent les premieres, n'eſt ni en ſi grande quantité, ni ſi groſſier, ni ſi nuiſible que celui que laiſſent les ſecondes (2). Il en eſt de même des petites véroles (3), & de pluſieurs autres maladies qui regnent au printemps; dans leſquelles, ſuivant ce que j'ai obſervé, il eſt moins dangereux de ne pas purger, que dans celles d'automne.

On peut aſſurer avec aſſez de vérité, que le défaut de purger après les maladies d'automne, produit un plus grand nombre de maladies, que tout autre cauſe, quelle qu'elle ſoit.

35. Si le malade eſt très foible, ou que la dépuration ne ſoit pas aſſez avancée pour oſer purger le quinzieme jour, j'attends juſqu'au dix-ſeptieme; & alors j'ordonne la potion ſuivante, ou une autre ſemblable à proportion des forces du malade.

Potion purgative.

Prenez tamarins, demi-once; feuilles de ſené, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau; & dans quatre onces de ce que vous

---

douce, naturelle, fondée ſur l'obſervation, & par conſéquent excellente.

(1) Tout ceci eſt bien imaginaire.

(2) La pratique peut être bonne, mais la théorie ne vaut pas grand' choſe.

(3) Cette regle de pratique eſt contraire à l'expérience. Il y a lieu de s'étonner qu'un ſi ſoigneux obſervateur ait pu avancer pareille choſe; mais ſa théorie a prévalu ici ſur l'obſervation.

aurez coulé, faites dissoudre manne & syrop de roses, de chacun une once, pour une potion qui sera prise le matin à jeûn.

CHAP IV.

Régime qu'il faut observer

36. Quand le malade a été purgé, je le fais lever, au lieu que jusqu'alors je l'avois tenu au lit; & je lui fais reprendre peu à peu la maniere ordinaire de vivre. Le régime que je lui ordonne avant la purgation est presque le même que celui dont j'ai parlé ci-devant. Il consiste en des décoctions d'avoine & d'orge; des panades faites avec le pain & le jaune d'œuf, l'eau & le sucre; des bouillons de poulet; de la petite bierre houblonnée, à laquelle on peut, dans l'ardeur de la fievre, ajouter quelquefois du suc d'orange nouvellement exprimé, & bouilli sur le feu autant qu'il est nécessaire pour ôter la crudité. Voilà ce que j'ordonne, & autres choses semblables: mais les décoctions d'avoine peuvent tenir lieu de tout le reste. Il n'est nullement nécessaire, & souvent même il est nuisible de refuser au malade de la petite biere, bue de temps en temps en médiocre quantité.

Comment se guérit la toux qui survient dans le déclin de la maladie.

37. Il arrive quelquefois, sur-tout dans les gens âgés, que le malade n'ayant plus de fievre, & étant suffisamment purgé, reste néanmoins très foible, & rend, soit par la toux, soit par les crachats, beaucoup de phlegme gluant & visqueux. Ce symptôme épouvante le malade, & a trompé quelquefois des Médecins peu attentifs, en leur faisant croire que c'étoit un avant-coureur de la phthisie. Mais j'ai observé que ce symptome n'est pas fort dangereux. Pour y remédier, je fais boire au malade du vieux vin d'Espagne ou du vin muscat, dans lequel on a trempé du pain rôti. Cette liqueur donnant de la force au sang qui est affoibli par la fermentation précédente, & qui, par conséquent, ne sauroit changer le chyle en sa propre substance, dissipe en très peu de jours le symptome en question, comme je l'ai souvent éprouvé (1).

Malignité & scorbut injustement accusés.

38. En suivant la méthode que nous avons proposée (2),

(1) Il semble que ce symptome vient plutôt de la foiblesse de l'estomac que de celle des poumons, puisque les amers le dissipent.

(2) La méthode établie dans ce Chapitre paroît supposer qu'une fievre ne sauroit être guérie qu'après avoir parcouru son période de quatorze jours; en effet, c'est ordinairement le temps où celles qui sont abandonnées à elles mêmes, & qui guérissent, donnent les plus grands signes d'une heureuse crise; mais il est certain aussi que les évacuations qui se font par la saignée, le vomissement & la purgation, détruisent souvent une fievre tout à fait en peu de jours, & que si elles ne réussissent pas, les vésicatoires en abregent du

SECT. I.

on garantira le malade de pluſieurs autres ſymptomes que l'on a coutume d'attribuer à la malignité. Car rien n'eſt plus ordinaire aux Médecins peu expérimentés, que d'avoir recours à cette cauſe, lorſque par des remedes trop raffraîchiſſants, & par des lavements donnés mal à propos, ils ont relâché le tiſſu du ſang, &, en affoibliſſant la nature qui travailloit à la dépurer, ont occaſionné des défaillances & autres mauvais ſymptômes, effets naturels des remedes qu'ils ont adminiſtrés.

Mais ſi la longueur de la maladie ne permet pas d'y faire intervenir de la malignité, alors ils mettent ſur le compte du ſcorbut tout ce qui les embarraſſe dans le traitement Néamoins les ſymptomes qui accompagnoient la maladie dans ſa force, ne venoient réellement d'aucune malignité; & ceux qui l'accompagnoient dans ſon déclin ne ſont point l'effet du ſcorbut; mais les uns & les autres doivent être attribués à la mauvaiſe méthode que l'on a ſuivie dans la curation, comme je l'ai ſouvent vu.

Je le ſais, & c'eſt une choſe qui ne ſauroit être ignorée de quiconque eſt tant ſoit peu inſtruit de l'hiſtoire des maladies, qu'il y a des fievres, leſquelles indépendamment de l'intempérie & de la pourriture des humeurs, ſont véritablement malignes, & en ont des ſignes très évidents. Je ne nie pas non plus que le ſcorbut & quantité de maladies ne puiſſent être compliquées avec la fievre. Mais je dis ſeulement qu'on ſuppoſe ſouvent à tort ces maladies.

Rafraîchiſſants & lavements prolongent quelquefois la maladie.

39. Si la fermentation du ſang va comme il faut, la ſéparation de la matiere morbifique ſe fera dans l'eſpace de temps que j'ai dit ci-devant. Mais ſi on a donné trop long-temps des remedes rafraîchiſſants, ou des lavements, la fievre ſera beaucoup plus longue, ſur-tout dans les vieillards qui n'ont pas été bien traités. Il m'eſt arrivé quelquefois d'être appellé vers des malades de cette ſorte qui avoient eu la fievre durant plus de quarante jours. Alors je n'oubliois rien pour produire la dépuration du ſang: mais il ſe trouvoit tellement affoibli, ſoit par l'âge, ſoit par les lavements & les remedes raffraîchiſſants, que les cordiaux & tous les autres remedes fortifiants étoient

---

moins le période. Il ſemble que l'Auteur a découvert cela en d'autres fievres, qu'il a peut-être regardées par cette raiſon, comme étant d'une autre nature, parcequ'il les a guéries d'une autre maniere. Mais il en eſt ici comme d'un problême que l'on peut réſoudre par différentes voies, dont les unes ſont plus courtes que les autres.

inutiles. La fievre ſe ſoutenoit avec la même vivacité ; ou ſi elle ceſſoit, les malades reſtoient ſans force, & dans un abattement extrême (1).

CHAP. IV.

Bons effets de la chaleur des jeunes gens.

40. Voyant que les autres remedes n'avoient aucun ſuccès, j'ai ſouvent été obligé de changer de batterie, & j'ai eſſayé de ranimer la chaleur des malades en faiſant coucher des jeunes gens auprès d'eux, ce qui m'a très bien réuſſi. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un malade ſe trouve fortifié par un moyen ſi extraordinaire, & que cela aide la nature à ſe débarraſſer des reſtes de la matiere morbifique ; puiſqu'on comprend facilement qu'un corps ſain & vigoureux tranſmet une grande quantité de corpuſcules ſpiritueux dans le corps épuiſé du malade. Auſſi n'ai-je pas trouvé qu'en appliquant à diverſes repriſes des linges chauds, j'aie jamais pu faire la même choſe que par cette méthode, dans laquelle la chaleur eſt plus analogue au corps humain, & en même temps eſt douce, humide, égale & continuelle.

Cette maniere de tranſmettre dans le corps d'un malade des particules ſpiritueuſes, & des vapeurs qui ſont peut-être balſamiques, parut d'abord étrange ; mais d'autres que moi la mirent en uſage, avec un heureux ſuccès. Je n'ai pas honte de faire mention d'un tel remede, quoiqu'il doive peut-être m'expoſer aux railleries de certains eſprits fiers & hautains qui regardent avec un ſouverain mépris toutes les choſes communes. Pour moi je préfere infiniment le bien & la ſanté du prochain à toutes leurs vaines imaginations.

Certains ſymptomes demandent un traitement particulier.

41. Si l'on obſerve ſoigneuſement & avec prudence la méthode que j'ai décrite juſqu'à préſent, on garantira les malades de la plupart des ſymptomes qui ont coutume d'accompagner & de ſuivre la fievre dont nous parlons, & qui embarraſſent & déconcertent ſouvent le Médecin, enlevent même les malades, quoique la maladie n'ait paru nullement mortelle.

Cependant comme de tels accidents arrivent très fréquemment, ſoit par la faute des malades qui n'appellent pas aſſez tôt le Médecin, ſoit par l'ignorance ou le peu d'attention du Médecin même, j'expliquerai ici brievement la maniere dont il faut les traiter ; mais je me bornerai uniquement à ceux qui, lorſqu'ils ſont arrivés, demandent un traitement particulier, quoiqu'on eût pu les prévenir en ſuivant la méthode que nous avons marquée.

(1) Les véſicatoires ſont le principal remede en pareil cas.

SECT. I.

Maniere de traiter la phrénéſie.

42. Je commence par la *phrénéſie*. Si donc le malade en eſt attaqué, ſoit pour avoir pris mal à propos des remedes trop échauffants, ſoit à cauſe de ſon tempéramment tout de feu; ou (ce qui approche beaucoup de la phrénéſie), ſi le malade ne dort point du tout, s'il pouſſe des cris fréquents, ſi ſes paroles ſont mal articulées, ſi la fureur eſt peinte ſur ſon viſage, s'il raiſonne en furieux, s'il prend avidemment les remedes & la boiſſon qu'on lui préſente, ſi enfin les urines ſont ſupprimées; dans ce cas-là j'emploie plus largement que je n'ai permis ci-deſſus, la ſaignée, les lavements & les remedes rafraîchiſſants, ſurtout dans la ſaiſon du printemps; car alors, quand même il n'y auroit point de phrénéſie, on peut, ſans beaucoup de danger, traiter de la ſorte les jeunes gens & les perſonnes d'un tempéramment chaud (1).

Les narcotiques la guériſſent.

43. Après avoir employé durant quelque temps ces remedes, je viens aſſez facilement à bout de la fievre & de la phrénéſie par un ſeul & même remede, ſavoir en donnant une doſe aſſez conſidérable de quelque narcotique. Il eſt vrai que les narcotiques ne réuſſiſſent point dans la vigueur de la fievre; mais donnés à propos & dans le déclin, ils font merveille. La raiſon pourquoi ils manquent auparavant, c'eſt parcequ'ils ne peuvent appaiſer la violence de la fermentation, quand même on les donneroit alors en très grande doſe; & auſſi parcequ'ils fixent la matiere peccante, qui étant alors confondue dans toute la maſſe du ſang, n'eſt pas encore diſpoſée à s'en ſéparer; & qu'ainſi ils empêchent la dépuration du ſang, qui eſt une opération ſi importante & ſi néceſſaire.

En quel tems il faut les donner.

44. Mais que ce ſoit-là la raiſon de ce phénomene, ou qu'il dépende de quelqu'autre cauſe plus cachée, c'eſt ce

(1) Il faut employer tous ſes ſoins à découvrir qu'eſt ce qui produit ce ſymptome: lequel peut venir de pluſieurs cauſes très différentes, comme, par exemple, de l'activité des eſprits, ou de leur foibleſſe & petite quantité, &c. S'il ſurvient dans une fievre aiguë, avec un pouls plein & vif, la ſaignée du pied eſt très propre à diminuer la compreſſion du cerveau & à détourner le ſang vers les extrémités. On doit appliquer ſur la plante des pieds des emplâtres ſtimulants, ou choſes ſemblables. Les boiſſons nitrées ſont d'une grande utilité, & généralement tout ce qui rafraîchit le ſang diminue la tenſion des nerfs, atténue les humeurs, diſſipe les embarras & calme l'irritation; mais ſi le mal eſt accompagné d'un pouls foible, lent & irrégulier, il faut des véſicatoires, des atténuants chauds & des remedes nervins. Les narcotiques ſont très dangereux en cette occaſion.

que je laiſſe à juger à ceux qui ont le goût & le loiſir de s'appliquer à de pareilles ſpéculations. Il me ſuffit d'avancer comme une choſe très certaine & vérifiée par un grand nombre d'obſervations, que le laudanum, ou tout autre narcotique, ſi on le donne au commencement, dans l'augmentation, ou dans le fort de la fievre dont il s'agit, n'arrête point la phrénéſie, & ſouvent même l'augmente; au lieu qu'étant donné dans le déclin de la maladie, & même en doſe médiocre, il réuſſit très bien. CHAP. IV.

Je l'ai donné une fois le douzieme jour avec ſuccès; mais je ne l'ai jamais vu réuſſir étant employé plutôt. Si on ne le donne qu'au quatorzieme jour, il fera encore mieux; d'autant que la ſéparation de la matiere morbifique ſera alors plus parfaite; & quoiqu'un ſymptome auſſi terrible que la phrénéſie épouvante extrêmement les aſſiſtants, on peut, ſans que le malade périſſe, attendre juſqu'à ce jour-là à mettre en uſage les narcotiques; car j'ai obſervé que ce ſymptome en donne ordinairement le temps; du moins ſi l'on a ſoin de ne pas enflammer davantage le ſang par des cordiaux & d'autres remedes chauds, faute dequoi les malades périſſent bientôt. Les narcotiques dont j'ai coutume de me ſervir, ſont le laudanum de Londres, à la doſe d'un grain & demi (1); ou bien la potion ſuivante.

Prenez fleurs de primeverre, une poignée. Faites-les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau de ceriſes noires, & mêlez dans trois onces de la colature, une demi-once de ſyrop diacode, & une demi cuillerée de ſuc de limon: ou bien, Formules de narcotiques.

Prenez eau de ceriſes noires, une once & demie; eau

(1) Il eſt bon d'avertir qu'en employant le laudanum, on doit commencer par une doſe beaucoup moindre, & augmenter enſuite par degrés, ſuivant le beſoin. Il faut dire la même choſe du laudanum liquide que l'Auteur ordonne à la doſe de ſeize gouttes. On ne ſauroit aller avec trop de précaution dans l'uſage des narcotiques, qui ſont à la vérité de grands remedes entre les mains d'un habile & ſage Médecin, mais ſont très dangereux entre les mains de tout autre. Cette remarque faite ici au ſujet des narcotiques, ſervira pour tous les autres endroits où l'Auteur ſembleroit les ordonner en trop grande doſe, & on ne la répétera pas ailleurs. La doſe des narcotiques, ainſi que de pluſieurs autres remedes, varie ſuivant les différentes circonſtances; & celle qui ſeroit trop forte pour une perſonne, & dans certains cas, ſera trop foible pour une autre, & en d'autres cas. C'eſt au Médecin à ſe régler là-deſſus, & à manier prudemment des remedes ſi délicats.

SECT. I.

épidémique (1), *deux gros ; laudanum liquide, ſeize gouttes, ſyrop d'œillets, un gros. Mêlez tout cela enſemble.*

Ils doivent être précédés par la purgation.

45. J'ajouterai ici une choſe qu'il me paroît néceſſaire de remarquer ; c'eſt que ſi la phrénéſie & la fievre durent aſſez long-temps pour qu'on ait la commodité de purger avant que de faire prendre le narcotique, il réuſſira mieux. Ma coutume dans ce cas-là eſt de donner, dix ou douze heures avant le narcotique, deux ſcrupules de pilules cochées majeures, diſſoutes dans l'eau de bétoine. Il ne faut pas craindre le tumulte que peuvent cauſer ces pilules ; car la vertu du narcotique le calmera bientôt, & procurera un doux & agréable repos.

Lorſque l'inſomnie dure plus long-temps que la fievre, ſans qu'il reſte d'autres ſymptômes, j'ai obſervé qu'un linge trempé dans l'eau roſe & appliqué froid ſur le devant de la tête & ſur les tempes, réuſſiſſoit mieux que tous les narcotiques.

Maniere de traiter la toux.

46. Il arrive ſouvent que le malade eſt tourmenté d'une fâcheuſe *toux* pendant toute la maladie. En effet le ſang étant dans une agitation extraordinaire, & tout étant en trouble dans le corps, il ſe ſépare de la maſſe du ſang certaines humeurs qui, traverſant les vaiſſeaux du poumon, ſe jettent ſur la membrane interne de la trachée artere, laquelle membrane eſt très délicate, & d'un ſentiment exquis. De là vient la toux, qui d'abord eſt ſeche, parceque la matiere encore fort ténue ne ſauroit être expulſée. Mais enſuite cette matiere s'épaiſſit & devient difficile à expectorer, parceque la chaleur de la fievre la deſſeche : d'où il arrive que le malade appréhende d'être ſuffoqué, n'ayant pas la force d'évacuer par les crachats cette matiere gluante & viſqueuſe.

Huile d'amandes douces, recommandée dans ce cas.

Dans une pareille toux je ne me ſers guere d'autre choſe que d'huile d'amandes douces fraîchement tirée, à moins que le malade n'ait horreur de l'huile, comme il arrive quelquefois ; car alors je le ſoulage du mieux que je

(1) C'eſt une eau fortifiante & carminative fort en uſage en Angleterre. Les principales drogues qui y entrent, ſont les racines d'impératoire, de valériane ſauvage, de ſerpentaire de Virginie, & de zédoaire, les feuilles de méliſſe, de rue & de ſcordium, les grains d'angélique & de livêche, les baies de genievre & de laurier, tout cela infuſé dans l'eau-de-vie, & enſuite diſtillé.

puis avec les remedes pectoraux ordinaires. Cependant lorſque j'ai la liberté d'employer l'huile d'amandes douces, je la préfere à tous les autres béchiques. La principale raiſon de cette préférence, eſt que les autres béchiques ne pouvant être utiles s'ils ne ſont donnés en fort grande quantité, ils ſurchargent l'eſtomac déja trop affoibli & fatigué de naufées, & empêchent quelquefois l'uſage des autres remedes qu'il faudroit employer en même temps. CHAP. IV.

47. Je ne vois, ni par la raiſon, ni par l'expérience, ponrquoi nous devons éviter l'huile d'amandes douces dans les fievres, ſous prétexte qu'elle eſt inflammable, & capable par conſéquent d'augmenter la fievre. Je veux qu'elle ſoit chaude de ſa nature; cette chaleur en tout cas eſt compenſée abondamment d'un autre côté: car cette huile, plus que toute autre choſe, eſt manifeſtement favorable à la poitrine; elle ouvre les voies; elle eſt adouciſſante, elle facilite l'expectoration. Par ce moyen, ſurtout ſi l'expectoration eſt abondante, le ſang ſe débarraſſe d'une humeur nuiſible qui ſort aiſément par les crachats, & ſe trouve même un peu rafraîchi. Ainſi quand je vois la toux ſurvenir à la fievre, je ne m'en inquiete pas beaucoup, ſachant que ce ſymptome eſt fort avantageux au malade. Ses avantages.

J'avertis ſeulement qu'il ne faut pas donner l'huile d'amandes douces à pleines cuillerées & pluſieurs à la fois, parcequ'il eſt dangereux qu'elle ne cauſe le vomiſſement ou le cours de ventre. Mais il faut la donner à petites doſes fréquemment réitérées, jour & nuit. De cette façon, non ſeulement elle adoucira la toux en procurant l'expectoration; mais encore elle ſervira d'un aliment doux qui ranimera un peu les forces abbatues du malade. Comment il faut la donner.

48. Il ſurvient quelquefois un *ſaignement de nez*, ſoit parcequ'on a donné dès le commencement de la maladie des remedes trop échauffants, ſoit parcequ'on n'a pas ſuffiſamment réprimé l'effervescence du ſang qui vient de la jeuneſſe du malade, ou de la ſaiſon. Les moyens qu'on emploie d'ordinaire pour arrêter le mouvement du ſang, comme les ſaignées, les ligatures, les remedes aſtringents & agglutinatifs, & ceux qui temperent l'acrimonie des humeurs, &c. ſont peu utiles pour la guériſon de cette hémorrhagie. Car quoiqu'on puiſſe ſe ſervir de ces remedes & d'autres ſemblables, ſuivant les conſeils & la prudence du Médecin; néanmoins le point eſſentiel eſt de re- Saignement de nez; comment il faut l'arrêter.

SECT. I.

médier à l'ébullition du ſang, & d'arrêter ſa trop grande impétuoſité. Il eſt vrai qu'à conſidérer le ſaignement de nez en lui-même, les remedes rapportés ci-deſſus, & principalement la ſaignée, ſont aſſez convenables, & moi-même je ne ferois pas difficulté de m'en ſervir. Mais comme, à l'exception de la ſaignée, ils ne vont pas ſuffiſamment à la cauſe du mal, vouloir les employer pour le guérir, ce ſeroit vouloir éteindre le feu avec une épée.

Connoiſſant donc leur inefficacité par ma propre expérience, je me ſers d'un remede tel que celui-ci.

Potion calmante.

Prenez eaux de pourpier & de coquelicot, de chacune une once & demie; ſyrop diacode, ſix gros; ſyrop de primevere, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion (1).

Il ne faut pas arrêter ſur le champ toutes ſortes d'hémorrhagies.

49. Je ne prétends pas néanmoins qu'on doive tenter d'arrêter ſur le champ avec ce remede toute ſorte d'hémorrhagies. Au contraire, il faut ſouvent la laiſſer aller; car elle pourra être fort avantageuſe au malade, en ce qu'elle diminuera la trop grande effervescence du ſang, & terminera quelquefois critiquement la maladie. Auſſi ſervira-t-il de peu de lui oppoſer le remede que nous propoſons, ſi elle n'a pas déja duré quelque temps, ou même ſi on n'a pas ſaigné auparavant.

Il eſt néceſſaire d'obſerver avec ſoin que le ſaignement de nez, & toutes les autres hémorrhagies exceſſives, ont cela de particulier, qu'elles reviennent aiſément, ſi après qu'elles ont été arrêtées de quelque maniere que ce ſoit, on manque de purger avec un minoratif. Ainſi il faudra purger. Mais s'il n'y a point d'hémorrhagie, on aura égard à la fievre, & on purgera plus tard.

(1) Un ſi foible narcotique ne paroît guere capable d'arrêter un ſaignement de nez, où les remedes mentionnés ci-deſſus ont échoué. Si l'hémorrhagie eſt donc violente, il ſera à propos de ſaigner à la jugulaire, d'appliquer les ventouſes, de faire des lotions rafraîchiſſantes à la tête & aux parties voiſines, de baigner les extrémités dans l'eau chaude, ſi elles ſont froides, de ſouffler une poudre aſtringente dans une des narines, ou dans toutes deux, ſuivant qu'il ſera néceſſaire, ou d'y introduire une tente trempée dans quelque liqueur ſtyptique. Voyez *Sect. 6. Chap. 7. art. 8.* Les émulſions rafraîchiſſantes, les narcotiques, les remedes nitreux & légérement aſtringents, doivent être employés intérieurement, & il faut une nourriture délayante & en petite quantité. La ſituation droite, avec la tête un peu penchée en devant, eſt ici la meilleure. Si le ſang eſt âcre, clair & ſéreux, il faut donner beaucoup d'aglutinants. En cas de grande foibleſſe cauſée par l'hémorrhagie, il faut bannir entierement les narcotiques, ordonner des cordiaux modérés, un régime reſtaurant, & le repos.

CHAP. IV.

50. Un autre ſymptome, c'eſt le *hoquet*. Il arrive ordinairement aux vieillards après des évacuations abondantes par haut & par bas, & ſouvent il annonce une mort prochaine. J'avoue naturellement que mes recherches ſur la cauſe du hoquet ne me ſatisfont point. Néanmoins j'ai ſouvent obſervé qu'il venoit de l'irritation que des remedes trop violents ont excitée dans l'eſtomac & dans les parties voiſines ; & comme la nature n'a pas eu la force de calmer cette irritation, le malade ſe trouve en grand danger. Ainſi en pareil cas j'ai cru devoir aider la nature à exécuter avec le ſecours de l'art ce qu'elle ne pouvoit exécuter d'elle-même. Pour cela, j'ai donné le diaſcordium en grande doſe, ſavoir à deux gros, & il m'a réuſſi ; au lieu que la ſemence d'Aneth, & les autres remedes qu'on vante comme ſpécifiques, n'avoient eu aucun effet (1).

Maniere de traiter le hoquet.

51. Si la *diarrhée* ſurvient dans le cours de la fievre continue, ce qui eſt ordinaire comme nous l'avons déja remarqué ci-deſſus (2) lorſqu'on n'a pas donné de vomitif au commencement de la maladie, quoique l'indication le demandât ; dans ce cas-là il faut le donner en quelque temps que ce ſoit de la maladie, ſi les forces du malade le permettent, nonobſtant qu'il n'ait depuis long-temps aucune envie de vomir.

Maniere de traiter la diarrhée.

Mais comme nous avons ſuffiſamment traité cette matiere ci-deſſus, j'ajouterai ſeulement ici ce qu'il convient de faire, ſuppoſé que la diarrhée ſurvienne, quoiqu'on ait

(1) Le hoquet eſt un mouvement convulſif du diaphragme & de quelques parties voiſines. Lorſqu'il arrive dans le déclin d'une fievre, c'eſt un ſymptome dangereux. Dans ce cas là il ſe trouve ordinairement accompagné d'une foibleſſe extrême ; c'eſt pourquoi les narcotiques qu'on y emploie doivent être chauds ou cordiaux, & donnés en petite doſe, autrement ils augmenteroient encore la foibleſſe, & cauſeroient un aſſoupiſſement mortel. Hoffmann préfere ici aux narcotiques les doux antiſpaſmodiques & les anodins, tels que le ſuccin, le caſtoreum, le cinabre, le ſafran, &c. Lorſque le ſaignement de nez eſt cauſé par une matiere viſqueuſe & irritante logée dans l'eſtomac ou les premieres voies, le vomiſſement convient, ſi le malade eſt aſſez fort pour le ſoutenir. Lorſque le mal eſt produit par des évacuations immodérées, un régime reſtaurant, & un uſage modéré du vin le guérit. S'il vient d'une excoriation interne, ou d'une inflammation cauſée par quelque poiſon corroſif, ou autre choſe ſemblable, il faut faire boire copieuſement du lait un peu chaud, de l'huile d'amandes douces ou d'olive, & en donner beaucoup de lavements.

(2) Voyez ci-deſſus, *num.* 19.

SECT. I.

donné l'émétique. Le cas eſt très rare, excepté dans la fievre inflammatoire, où le vomitif non ſeulement n'empêche point la diarrhée, mais encore la produit quelquefois, ce qui eſt remarquable. Dans une pareille conjoncture, j'ai trouvé que le lavement ſuivant m'avoit mieux réuſſi que tous les autres aſtringents.

Lavement aſtringent.

Prenez écorce de grenades, demi-once ; roſes rouges, deux pincées. Faites bouillir dans ſuffiſante quantité de lait de vache ; & dans demi-livre de la colature diſſolvez une demi-once de diaſcordium pour un lavement.

Je ne conſeille pas de donner ce lavement en plus grande quantité ; car quoiqu'il ſoit aſtringent de ſa nature, on doit craindre qu'il ne fatigue les inteſtins par ſon poids ; & qu'ainſi il n'excite davantage le cours de ventre que l'on vouloit arrêter (1).

Il ne faut pas abandonner cette diarrhée à elle-même.

52. Quelqu'un m'objectera peut être, qu'il ſembleroit plus à propos d'abandonner la diarrhée à elle-même, ſurtout ſi elle arrive dans le déclin de la maladie, que de l'arrêter ; d'autant que cette évacuation eſt quelquefois critique, & termine la maladie.

Je réponds, qu'à la vérité, la fievre ſe termine quelquefois par la diarrhée. Mais la choſe arrive trop rarement pour oſer entreprendre quelque choſe ſur cette eſpérance. D'ailleurs, la raiſon que nous avons alléguée en parlant de la curation générale des fievres, pour faire voir la néceſſité qu'il y a d'arrêter ce flux de ventre, ſubſiſte ici dans toute ſa force.

J'ajouterai une remarque qui me paroît importante, c'eſt que pour une entiere dépuration du ſang, il ne faut pas ſeulement qu'il ſe faſſe une ſecrétion de certaines parties groſſieres qui ſortent par les ſelles ; mais il faut encore qu'il ſe faſſe une ſecrétion de parties ſubtiles, comme

(1) Il eſt très difficile de fixer une méthode générale pour guérir les diarrhées ſymptomatiques, parcequ'elles peuvent venir d'un grand nombre de diverſes cauſes, & qu'il faut les arrêter, ou les entretenir, ſuivant les occaſions ; néanmoins lorſqu'elles ſurviennent près de la criſe, & qu'elles ne ſont pas trop violentes, on ne doit nullement les arrêter, d'autant qu'elles peuvent terminer la maladie ; mais ſi on craint quelque danger à raiſon de la petiteſſe du pouls, de l'abattement du malade, &c. alors les véſicatoires, les diaphorétiques, & les doux cordiaux, ſoit du genre pharmaceutique, ſoit du genre diététique, ſont très utiles pour arrêter la diarrhée : ce qu'ils operent en faiſant révulſion, & en fortifiant le malade.

on voit tous les jours dans d'autres liqueurs ſpiritueuſes & compoſées de parties hétérogenes. Si donc on laiſſe trop aller le cours de ventre, la dépuration ſi néceſſaire ne ſe fera qu'à demi ; & peut-être ce qui devoit ſortir le dernier, ſortira le premier.

J'avoue que la diarrhée n'eſt pas fort dangereuſe ſi elle arrive après la ſéparation des parties ſubtiles, laquelle, pour le dire en paſſant, ſe fait inſenſiblement, & plutôt d'ordinaire par une tranſpiration abondante, que par une ſueur manifeſte. Il faut toutefois prendre garde qu'une telle diarrhée vient uniquement de ce qu'on n'a pas purgé à temps ; car les matieres fécales acquérant par leur ſéjour un certain caractere de malignité, elles irritent les inteſtins, & les obligent de ſe décharger ; & de plus, la conſiſtance des matieres, qui eſt le plus ſouvent très liquide, montre aſſez qu'on ne doit pas les regarder comme une criſe qui termine la maladie (1).

D'où vient la paſſion iliaque.

53. On pourroit peut-être mettre au nombre des ſymptomes qui ſurviennent aux fievres, la *paſſion iliaque*, parcequ'elle eſt quelquefois la ſuite des vomiſſements énormes qui arrivent dans le commencement des fievres.

Ce mal horrible, & que preſque tout le monde a regardé juſqu'à préſent comme mortel, vient d'un renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins, dont les fibres au lieu de ſe contracter de haut en bas, ſe contractent de bas en haut, & pouſſant les matieres vers l'eſtomac, les font ſortir par la bouche ; en ſorte que les lavements les plus âcres deviennent émétiques, & que les purgatifs pris par en haut ſont auſſi-tôt revomis. La douleur cruelle & inſupportable qui accompagne cette maladie, ne vient, ſelon moi, que du renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins, lorſque les plis que forment leurs différentes circonvolutions, & qui ſont diſpoſés de maniere à faciliter la deſcente de la matiere fécale, ſe trouvent obligés de céder à un mouvement contraire à la direction de leurs fibres. Cette douleur eſt fixe dans un endroit, & s'y fait ſentir comme ſi on le perçoit avec un inſtrument, quand la valvule du colon, qui empêche le retour des matieres dans l'ileum, ou quelqu'autre membrane de cette cavité, ſoutient ſeule l'impreſſion de ce mouvement déréglé.

(1) Le raiſonnement contenu dans ce numéro eſt bien ſpéculatif.

SECT. I.

On peut aſſigner deux cauſes du renverſement qui produit la douleur ; ſavoir l'obſtruction & l'irritation.

D'où vient le renverſement du mouvement des inteſtins.

54. En premier lieu, tout ce qui bouche fortement le canal inteſtinal, & empêche que rien ne deſcende en bas, doit néceſſairement cauſer le renverſement du mouvement périſtaltique : cela eſt clair. Or, les choſes qui, ſelon les Auteurs, peuvent boucher l'inteſtin, ſont des matieres durcies, des vents en grande quantité, leſquels nouent en quelque maniere les boyaux, des hernies qui les reſſerent, l'inflammation, & d'autres tumeurs conſidérables.

Il faut avouer néanmoins que le mouvement contraire qui eſt produit par ces cauſes, doit être plutôt regardé comme un mouvement des matieres contenues dans les inteſtins, que des inteſtins mêmes ; & que le renverſement n'occupe pas tout le conduit inteſtinal, mais ſeulement les inteſtins qui ſont au-deſſus du ſiege de l'obſtruction. C'eſt pourquoi je donne le nom de *fauſſe* à la paſſion iliaque qui dépend de là.

55. En ſecond lieu, je crois que la cauſe la plus ordinaire du renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins, eſt celle que je vais dire. Le ſang étant en tumulte au commencement de la fievre, il ſe dépoſe, dans l'eſtomac & les inteſtins les plus proches, des humeurs âcres & malignes qui, irritant l'eſtomac, renverſent d'abord ſon mouvement, & l'obligent de rejetter par la bouche avec violence la matiere qui l'incommode. Les inteſtins grêles qui ſont continus à l'eſtomac, & déja affoiblis, ſuivent le mouvement déréglé qu'il leur imprime, & enfin les gros inteſtins ſont contraints de ſe mettre de la partie. Voilà ce que j'appelle paſſion iliaque *vraie ;* & c'eſt celle dont il s'agit préſentement. La méthode de la traiter a été preſque inconnue juſqu'ici, malgré les éloges que quelques-uns donnent au mercure & aux balles de plomb ; car ces remedes ſont peu utiles, & ſouvent même très nuiſibles. Pour moi, je me ſers avec ſuccès de la méthode ſuivante.

Vues qu'il faut avoir dans le traitement de la paſſion iliaque.

56. Lorſque les lavements rendus par la bouche, & les autres ſignes font connoître évidemment qu'il y a une vraie paſſion iliaque, j'ai trois choſes en vue ; la premiere, d'arrêter le mouvement déréglé de l'eſtomac & des inteſtins ; la ſeconde, de fortifier les inteſtins qui ont été affoiblis par l'acreté des humeurs ; la troiſieme, de débarraſſer de ces humeurs nuiſibles l'eſtomac & les inteſtins. Pour remplir ces trois indications, voici comment je me comporte.

CHAP. IV.

Comment l'Auteur les remplit.

57. D'abord je fais prendre matin & ſoir un ſcrupule de ſel d'abſynthe dans une cuillerée de ſuc de limons, & dans la journée, chaque demi-heure, quelques cuillerées d'eau de menthe diſtillée, ſans y ajouter ni ſucre, ni aucune autre choſe. L'uſage ſeul & réitéré de l'eau de menthe fera bientôt diſparoître le vomiſſement & la douleur : pendant ce temps-là, je fais tenir continuellement ſur le ventre à nud un petit chien en vie. Deux ou trois jours après que la douleur & le vomiſſement ont entiérement ceſſé, je donne un gros de pilules cochées diſſoutes dans l'eau de menthe ; &, pour empêcher d'une maniere plus sûre le retour du vomiſſement, je fais prendre ſouvent de cette eau pendant tout le temps de la purgation. On n'ôte le petit chien que lorſque le malade commence l'uſage des pilules.

58. J'ai obſervé qu'il eſt inutile de donner ces pilules, ou tout autre purgatif, juſqu'à ce qu'on ait fortifié l'eſtomac, & rétabli le mouvement naturel de l'eſtomac & des inteſtins. Sans cela, tous les purgatifs pris intérieurement deviendront émétiques, & feront plus de mal que de bien. Voilà pourquoi je n'entreprends point d'ouvrir le ventre par les purgatifs, avant que d'avoir employé, durant quelques temps, tous les remedes propres à l'eſtomac.

59. Je réduis le malade à une nourriture très légere, ne lui permettant que quelques cuillerées de bouillon de poulet deux ou trois fois le jour. Je lui ordonne de garder le lit pendant toute la maladie, juſqu'à ce qu'il paroiſſe des ſignes d'une entiere guériſon, & même de continuer, longtemps après la guériſon, l'uſage de l'eau de menthe, & de ſe bien garantir le ventre du froid, en y tenant une étoffe de laine en double, afin de prévenir les rechûtes auxquelles cette maladie eſt plus ſujette qu'aucune autres (1).

(1) Aſſurément la véritable paſſion iliaque cédera rarement à des remedes ſi foibles & en ſi petit nombre ; c'eſt pourquoi nous ajouterons ici quelques avis ſur le traitement de cette maladie. Lorſqu'elle a été précédée ou eſt accompagnée de fievre, tous les remedes chauds doivent être bannis, crainte de cauſer une inflammation des inteſtins, & d'attirer une gangrene mortelle. La ſaignée convient, & doit quelquefois être réitérée trois ou quatre fois. Il faut donner d'heure en heure, ou de deux en deux heures, un lavement émollient & laxatif. Boerhaave, dont la plus grande partie de cette méthode eſt priſe, dit que pluſieurs ont péri, parcequ'on ne leur avoit pas donné aſſez ſouvent des lavements. On peut uſer pour boiſſon d'une infuſion chaude de graine de

SECT. I.

60. Voilà à quoi ſe réduit toute ma méthode de traiter la paſſion iliaque. J'eſpere qu'elle ne ſera pas mépriſée des perſonnes ſages, ſous prétexte qu'elle eſt ſimple, & n'eſt pas accompagnée de grands raiſonnements, ou d'un appareil pompeux de remedes.

61. Tels ſont les ſymptomes qui ſe rencontrent ordinairement dans la fievre continue dont nous parlons. Il y en a encore d'autres dont nous ne dirons rien, parcequ'ils ne demandent aucun traitement particulier, & qu'ils ceſſent d'eux-mêmes lorſque la fievre a été traitée comme il faut.

C'eſt là tout ce que nous avions à dire ſur la fievre continue de cette conſtitution, & ſur ſes ſymptomes (2).

---

lin, ou de racine de guimauve, ou de choſe ſemblable, & y ajouter ſuffiſante quantité de nitre, de ſuc de limon, d'eſprit de nitre dulcifié &c Il eſt à propos de continuer ces remedes, & de tenir le malade à un régime rafraîchiſſant, émollient, & très léger, pendant deux ou trois jours au moins après que la maladie a ceſſé, afin de prévenir la rechûte. On peut donner les narcotiques avec les purgatifs.

Si le mal dépend d'un étranglement cauſé par une deſcente, il faut avant que de donner aucun remede, tâcher de réduire l'inteſtin, en employant ſur la partie affectée les fomentations émollientes & les cataplaſmes de même nature; & tout cela étant inutile, recourir à l'opération chirurgicale requiſe en pareille occaſion; mais ſi le cas n'eſt pas extrêmement preſſant, il faut eſſayer toute ſorte de moyens raiſonnables avant que d'en venir à l'opération qui eſt toujours dangereuſe, & demande dans celui qui la fait une habileté & une adreſſe extraordinaires. Le bain dans une décoction chaude de racines de guimauve, de graine de lin & de fénugrec, de fleurs de ſureau & de camomille, de têtes de pavot, & d'autres ſemblables ingrédients, faite avec le lait & l'eau, eſt un remede admirable, ſur-tout dans le dernier cas dont nous avons parlé. Dans les cas déſeſpérés, le mercure prudemment adminiſtré a quelquefois réuſſi. La méthode eſt de commencer par une petite quantité, & d'augmenter par degrés.

(2) Nous avons remarqué en paſſant les défauts de cette hiſtoire du traitement d'une fievre, qui nous a paru trop générale, trop hypothétique, & trop incomplete; il ſemble que notre Auteur en a jugé de même, car il eſt beaucoup plus exact dans les traités ſuivants, où l'on trouvera d'ordinaire une juſte & entiere deſcription de la maladie dont il s'agit, un détail circonſtancié de ſes ſymptomes ordinaires & extraordinaires, & des méthodes de pratique ſures & judicieuſement adaptées aux divers changements qui lui arrivent.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Fievres intermittentes des années 1661, 62, 63, 64.

1. NOUS avons dit auparavant que la conſtitution de ces années-là produiſit des fievres intermittentes de toutes les ſortes. Ainſi je vais donner les obſervations que je fis alors avec ſoin ſur ces fievres ; j'y ajouterai ce que j'ai obſervé ſur un petit nombre d'intermittentes ſporadiques qui ont paru depuis ce temps-là, afin de n'être pas obligé d'interrompre le fil de mon diſcours, lorſque je donnerai l'hiſtoire des années ſuivantes.

Trois temps dans les fievres intermittentes.

2. Pour avoir au moins quelque idée de la nature & du caractere des fievres intermittentes dont il s'agit ici, il faut conſidérer trois différents temps dans leurs accès : 1°. le temps du friſſon ; 2°. le temps de l'ébullition ; 3°. le temps que j'appelle de la *deſpumation*. Diſons quelque choſe de chacun de ces trois temps.

Deſcription du premier temps.

Le friſſon vient, à mon avis, de ce que la matiere fébrile qui a été mal travaillée & mal aſſimilée avec le ſang, étant devenue non ſeulement inutile, mais encore nuiſible à la Nature, elle la fatigue & l'irrite ; d'où il arrive que celle-ci voulant en quelque façon ſe délivrer de ce qui l'incommode, excite dans le corps un friſſon & un tremblement, comme pour marquer l'horreur dont elle eſt ſaiſie : c'eſt ainſi qu'une potion purgative qu'aura pris une perſonne délicate, ou bien un poiſon avalé par mégarde, cauſe auſſi-tôt le friſſon, & d'autres ſymptomes de ce genre.

Deſcription du ſecond temps.

3. La nature étant donc irritée de la ſorte, & cherchant à ſe débarraſſer de ſon ennemi, elle a recours à la fermentation qui eſt le moyen ordinaire dont elle ſe ſert dans les fievres & dans quelques autres maladies aiguës, pour délivrer le ſang de la matiere peccante qu'il contient : car, au moyen de cette effervescence, les particules nuiſibles qui étoient ſéparées les unes des autres, & mêlées également dans toute la maſſe du ſang, commencent à ſe réunir en quelque maniere ; par conſéquent, elles peuvent plus aiſément être atténuées, & devenir propres à la deſpumation.

SECT. I.

Cette deſpumation eſt ſi importante, que ceux qui meurent pendant l'accès des fievres intermittentes, meurent dans le temps du friſſon; car, s'ils vont juſqu'au temps de l'efferveſcence, ils réchappent du moins pour cette fois. Or, durant ces deux premiers temps, les malades ſont en danger.

Deſcription du troiſieme temps.

Enſuite vient la deſpumation, pendant laquelle tous les ſymptomes s'adouciſſent d'abord, & enfin diſparoiſſent entierement. Par le terme de *deſpumation*, je n'entends autre choſe que l'expulſion, où la ſéparation de la matiere fébrile attenuée & comme vaincue; & dans cette action, il ſe ſépare des parties ſubtiles & des parties groſſieres, de même que dans les autres liqueurs.

D'où vient le retour de l'accès.

4. La fievre ayant donc ceſſé, voyons comment l'accès revient enſuite. C'eſt que toute la matiere fébrile, n'ayant pas encore été expulſée, elle ſe manifeſte de rechef au bout d'un certain temps, plus ou moins long, ſuivant la différence des types, & irritant de nouveau la nature, cauſe les mêmes ſymptomes que nous avons expliqués auparavant.

3. Si l'on me demande maintenant pourquoi ce foyer, qui, ayant réſiſté à l'ébullition précédente, eſt demeuré dans les premieres voies pour cauſer enſuite de nouveaux troubles, & par conſéquent n'a pas été expulſé avec le reſte de la matiere peccante, ne garde pas les mêmes périodes dans toutes les fievres intermittentes, & a beſoin tantôt d'un, tantôt de deux, tantôt de trois jours pour ſe murir & pour exciter un nouvel accès; ſi, dis-je, on me preſſe là-deſſus, je répondrai que je n'en ſais rien du tout: & je ne crois pas non plus que perſonne ait découvert la raiſon d'un tel phénomene.

Je n'ambitionne pas le nom de *Philoſophe*; & quant à ceux qui ſe flattent de mériter ce titre, & qui me blameront peut-être de n'avoir pas eſſayé de pénétrer dans ces myſteres, je les prie de vouloir bien, avant que de condamner les autres, m'expliquer certaines opérations de la Nature qui ſont communes & ordinaires. Par exemple, je leur demanderois volontiers d'où vient qu'un cheval arrive à ſept ans à ſon plus grand accroiſſement, & un homme à vingt & un ans? d'où vient qu'entre les plantes, les unes fleuriſſent au mois de Mai, les autres au mois de Juin, &

d'autres en d'autres temps, pour ne rien dire d'une infinité d'autres choſes (1)?

CHAP. V.

Que ſi les plus ſavans hommes n'ont pas de honte d'avouer ouvertement leur ignorance dans ces ſortes de choſes, je ne vois pas qu'on doive me blamer ſi je n'entreprends pas d'expliquer une choſe qui n'eſt pas moins difficile, & qui eſt peut-être entiérement inexplicable, étant très perſuadé, comme je ſuis, que, dans la production des fievres intermittentes, de même que par-tout ailleurs, la Nature ſuit une méthode & un ordre certain. Car la matiere de la fievre quarte & de la fievre tierce n'eſt pas moins ſoumiſe aux loix de la Nature, & n'eſt pas moins gouvernée par elle que tous les autres corps.

Deſcription des ſymptomes & des eſpeces particulieres des fievres intermittentes.

6. Toutes les fievres intermittentes commencent d'ordinaire avec un friſſon & un tremblement auquel ſuccede une chaleur qui eſt ſuivie d'une ſueur. Dans le temps du froid & dans celui de la chaleur, le malade a des envies de vomir; il ſe trouve fort mal, il eſt altéré, ſa langue eſt ſeche, &c. Tout ces ſymptomes diſparoiſſent à meſure que la ſueur augmente; & quand elle ſort abondamment,

(1) S'amuſer à rechercher les cauſes efficientes ou matérielles des choſes de la nature, eſt certainement une occupation des plus inutiles, & on ne ſauroit plus mal employer les facultés de ſon entendement. Comme ces cauſes paſſent de bien loin la portée de nos ſens, nous ne pouvons manquer de nous égarer dans cette recherche; & quand nous viendrions à bout de les découvrir, il y a apparence qu'elles ſerviroient plutôt à contenter une vaine curioſité qu'à nous procurer quelque véritable utilité. Ne ſeroit-il pas plus ſage de nous en tenir à la volonté & au bon plaiſir du Créateur, ſans prétendre vouloir pénétrer des myſteres qu'il a couverts d'un voile impénétrable, & de nous appliquer à remarquer les effets & l'action des cauſes pour en tirer des regles de pratique, leſquelles étant appuyées ſur un ſi ſolide fondement, & d'ailleurs appliquées judicieuſement, & variées ſuivant les circonſtances particulieres, pourroient ſervir à nous conduire d'une maniere ſûre dans la plupart des occaſions.

Si la plupart des Médecins, par exemple, qui ont mis inutilement leur eſprit à la torture pour découvrir les cauſes éloignées & ſecretes des effets ſimples & ſenſibles, n'avoient eu que ce but & cette vue dans leurs recherches, quel riche fond de connoiſſances utiles n'auroient ils pas amaſſé pendant ce temps-là? C'eſt une choſe étrange, que durant un ſi long eſpace de temps ils n'aient pas compris qu'ils n'étoient nullement capables de recherches ſi ſublimes, & que toutes les connoiſſances certaines & vraiment utiles qu'ils pouvoient jamais ſe flatter d'acquérir, devoient être uniquement le fruit de l'obſervation & de l'expérience, tout le reſte étant ſujet à des diſputes éternelles, comme n'exiſtant que dans l'imagination.

SECT. I.

l'accès finit (1). Le malade ſe trouve enſuite aſſez bien ; juſqu'à ce que l'accès revienne au temps ordinaire ; ſavoir toutes les vingt-quatre heures dans la fievre quotidienne, de deux jours l'un dans la fievre tierce, de trois jours l'un dans la quarte, en comptant depuis le commencement d'un accès juſqu'au commencement de l'accès ſuivant.

Ces deux derniers genres de fievres ont aſſez ſouvent des accès doubles ; en ſorte que la tierce attaque tous les jours, & la quarte deux jours de ſuite, ne laiſſant que le troiſieme de bon. Quelquefois même elle revient trois jours de ſuite, & alors c'eſt une triple quarte, parcequ'elle tire ſon nom du type qu'elle a pris d'abord.

D'où vient la multiplicité des accès.

7. Cette multiplicité d'accès eſt produite quelquefois par une abondance & une activité exceſſive de la matiere fébrile, & alors l'accès ſecondaire dévance le principal. D'autres fois elle vient d'un épuiſement cauſé par des remedes trop rafraîchiſſants ou des évacuations trop copieuſes, qui ont jetté le malade dans une extrême foibleſſe, & ont trop diminué la violence de l'accès précédent. Dans ce cas-là l'accès ſecondaire arrive plus tard que le principal, il eſt moins violent, & dure plus long-temps.

Dans les premiers cas, l'orgaſme de la matiere fébrile n'attend pas le temps ordinaire du retour de l'accès, & par conſéquent l'évacuation de cette matiere s'opere plutôt. Dans le ſecond cas, le ſang n'ayant plus aſſez de force pour ſe débarraſſer de la matiere fébrile dans un ſeul accès, il en produit un nouveau, afin d'expulſer les reſtes de cette matiere. C'eſt peut-être même par ces deux cauſes contraires que les accès des fievres intermittentes ordinaires &

(1) Comme la maladie eſt ici décrite très imparfaitement, nous donnerons un détail plus exact & plus circonſtancié des ſymptomes, qui ſont : peſanteur du corps, mal de tête, douleur dans les membres & dans les lombes, pâleur du viſage, froid des extrémités, baillement, extenſion, & ſouvent ſecouſſe violente, pouls petit & lent, ſoif, envie de vomir, & quelquefois vomiſſement de matiere bilieuſe. Dans le chaud de la fievre, chaleur de tout le corps, rougeur & tenſion de la peau, pouls fort & fréquent, veille, reſpiration courte, & quelquefois rêverie, urine haute en couleur, ſans ſédiment. Ces ſymptomes diminuent peu à peu, & il vient une ſueur univerſelle qui termine bientôt l'accès, lequel dure ordinairement dix ou onze heures, & quelquefois vingt, ſuivant la diverſité des tempéraments, & la nature de la cauſe morbifique. Le malade eſt indiſpoſé le jour ſuivant, ſe trouve froid, & friſſonne aiſément ; ſon pouls eſt petit & lent, ſon urine pâle & épaiſſe, avec un ſédiment, ou un nuage ſuſpendu dans la liqueur.

régulieres, anticipent le temps accoutumé, ou arrivent plus tard; & cela ſe voit ſouvent dans les fievres dont les accès durent vingt-quatre heures entieres.

Fievres intermittentes ſont de printemps, ou d'automne.

8. Les fievres intermittentes ſont les unes de printemps, & les autres d'automne : car, quoiqu'il en paroiſſe quelques-unes dans les autres ſaiſons, néanmoins, comme elles ſont moins fréquentes, & qu'elles peuvent ſe réduire à celles de printemps ou d'automne, dont elles ſont les plus proches, je les comprendrai toutes à cauſe de cela, ſous les deux genres de *fievres de printemps* & de *fievres d'automne*

Les temps où elles regnent principalement ſont les mois de Février & d'Août; cependant elles ſe font ſentir quelquefois plutôt, & quelquefois plus tard, ſuivant qu'il y a dans l'air plus ou moins de diſpoſition à les produire; & de là vient auſſi qu'elles ſont plus ou moins épidémiques. C'eſt de quoi nous avons un exemple ſenſible dans les fievres intermittentes d'automne de l'an 1661 : car je me ſouviens que cette année-là, une femme de mon voiſinage eut un premier accès de fievre quarte le propre jour de la S. Jean. Pluſieurs autres perſonnes furent attaquées vers ce temps-là de fievres intermittentes qui devinrent enſuite épidémiques. Et cela prouve bien qu'il y avoit dans la température de l'air une grande diſpoſition à produire ces maladies, leſquelles devenoient plus fréquentes à meſure que l'année avançoit.

Ces deux genres different eſſentiellement.

9. La diſtinction que je fais des fievres intermittentes, eſt ſi néceſſaire, que, ſi on ne l'a continuellement devant les yeux dans la pratique, on ne pourra faire aucun pronoſtic certain ſur leur durée, ni ordonner un régime ſalutaire conformément à la ſaiſon de l'année, & à la nature de la maladie. Il eſt vrai que les fievres des deux ſaiſons ont entre elles quelque reſſemblance, ſoit à l'égard du premier accès qui commence d'abord par le friſſon, produit enſuite la chaleur, & ſe termine par la ſueur; ſoit à l'égard de la différence des types, y ayant des fievres tierces au printemps & en automne. Je ne doute pas néanmoins que ces deux ſortes de fievres ne ſoient eſſentiellement différentes.

Fievres intermittentes du printems; leur origine & leurs progrès.

10. Et pour parler d'abord des fievres intermittentes du printemps, elles ſont preſque toutes ou quotidiennes ou tierces, & elles attaquent plutôt, ou plus tard, ſuivant la différente diſpoſition de la ſaiſon. En hyver, les eſprits étant concentrés par le froid, ſe fortifient; enſuite la cha-

SECT. I.

leur du printemps les met en mouvement. Et comme ils ſe trouvent mêlés parmi des humeurs viſqueuſes que la Nature durant l'hyver a accumulées dans la maſſe du ſang, quoique ces humeurs ſoient encore moins viſqueuſes que celles qui ont été deſſéchées & épaiſſies par les chaleurs de l'été, & qui cauſent les fievres d'automne; les eſprits, dis-je, ſe trouvant embarraſſés & comme empriſonnés dans des humeurs viſqueuſes, font effort pour s'en dégager, &, par cet effort, produiſent l'ébullition qui arrive dans les fievres du printemps. C'eſt ainſi que, ſi on approche du feu des bouteilles pleines de biere, & qui ont été long-temps gardées dans le ſable ou dans une cave froide, la liqueur bouillonne auſſi-tôt, & cherche à s'échapper.

Le ſang agité de la ſorte travaille à ſe dépurer, &, par le ſecours des eſprits qui ſont de nature volatile, il en vient aſſez promptement à bout, à moins qu'il ne ſoit ſurchargé de ſucs viſqueux qui retardent la fermentation commencée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt rare que la fermentation du printemps ſoit continue, & aille d'un même train; mais elle ſe partage d'ordinaire en divers accès: car, comme le ſang ſe trouve alors abondamment fourni d'eſprits vigoureux, la Nature entreprend avec précipitation ſon ouvrage, &, par des accès particuliers, ſe débarraſſe entierement de certaines portions de la matiere morbifique, avant que d'opérer une ſéparation générale.

Peu de fievres continues au printemps.

Voilà, à mon avis, pourquoi au printemps, & ſur-tout vers la fin de cette ſaiſon, il y a peu de fievres continues, à moins que la conſtitution ne ſoit épidémique. Car les fermentations qui ſe font alors, s'arrêtent tout à coup, ou bien ont des interruptions, ou enfin les parties de la matiere peccante qui ſont plus diſpoſées à ſe ſéparer de la maſſe du ſang, s'en ſéparent avant le temps, & ſe jettent avec violence ſur d'autres endroits: d'où s'en ſuivent bientôt des eſquinancies, des péripneumonies, des pleuréſies, & d'autres maladies dangéreuſes qui ſe montrent ſur-tout à la fin du printemps.

Fievres intermittentes du printemps rarement de longue durée.

11. J'ai remarqué que les fievres intermittentes du printemps ont été fort rarement de longue durée, & ont toujours été ſalutaires: ce qui me fait croire que même dans les vieillards & les perſonnes les plus délicates, elles ne ſauroient preſque être mortelles, quand même elles ſeroient traitées par le plus ignorant Médecin, pourvu qu'il fût honnête homme; j'ai cependant vu des fievres tierces de printemps qui, parcequ'on avoit ſaigné & purgé mal à

propos, & que le régime qu'on employoit, ne convenoit pas, ont duré juſqu'au commencement de celles d'automne : car, comme ce temps-là eſt fort contraire à la nature des fievres tierces du printemps, il les fait ceſſer auſſitôt. Cependant les malades ſont tellement affoiblis par le grand nombre & la durée des accès, qu'ils ſemblent ne pouvoir en revenir ; & néanmoins je n'ai pas obſervé juſqu'à préſent qu'aucun en ſoit mort. CHAP. V.

12. Je n'ai jamais vu non plus dans les convaleſcents ces fâcheux ſymptomes qui, comme nous dirons ci-après, viennent à la ſuite des fievres intermittentes d'automne qui ont duré long-temps ; je veux dire l'inflammation mortelle des amygdales, la dureté du ventre, l'hydropiſie, &c. mais j'ai vu plus d'une fois que des malades réduits à la derniere foibleſſe par la longueur de la maladie, par le grand nombre des accès, &, pour comble de malheurs, par des évacuations réitérées, ont été attaqués de manie, ſi-tôt qu'ils ont commencé à ſe mieux porter, & que la manie ceſſoit à meſure que les forces revenoient. Quelquefois ſuivies de manie.

13. Les fievres intermittentes d'automne ſont bien différentes de celles de printemps. D'abord, quant à la fievre tierce, quoique dans les années où elle n'eſt pas épidémique & où elle attaque les perſonnes ſaines, elle dure quelquefois très peu, & n'a pas d'autres ſymptomes que ceux de la tierce du printemps ; néanmoins, lorſqu'elle eſt épidémique & qu'elle attaque des gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, elle n'eſt pas ſans danger ; elle dure même deux ou trois mois, & peut aller juſqu'au printemps ſuivant. Fievres intermittentes d'automne quelquefois dangereuſes.

Mais les fievres quartes ſont bien plus dangereuſes & bien plus opiniâtres que les tierces. Car, lorſqu'elles attaquent des gens âgés, elles les enlevent quelquefois dans peu d'accès ; & alors les malades meurent le plus ſouvent dans le friſſon, c'eſt-à-dire au commencement de l'accès. Si le malade eſt ſeulement à l'entrée de la vieilleſſe, il riſquera moins d'être enlevé dans les premiers accès ; mais il ne guérira gueres que l'année ſuivante, & vers le temps auquel il a commencé d'être attaqué. Quelquefois auſſi la maladie demeure incurable, & jette dans une langueur qui ne finit que par la mort.

14. La fievre quarte change de temps en temps de forme, & produit pluſieurs ſymptomes funeſtes, tels que le ſcorbut, la dureté de ventre, l'hydropiſie, &c. Les jeunes gens ſont plus en état de ſoutenir cette maladie, & ils en Fâcheux ſymptomes dont la fievre quarte eſt ſuivie.

SECT. I.

ſont quelquefois délivrés vers le ſolſtice d'hyver ; mais plus ſouvent ils n'en ſont quittes que vers l'équinoxe du printemps, ou même l'automne ſuivant, après qu'ils ont été ſaignés & purgés. J'ai ſouvent vu avec ſurpriſe de petits enfants au berceau qui, ayant eu cette maladie pendant ſix mois entiers, en ſont heureuſement réchappés.

Elle dure peu quand elle revient une ſeconde fois.

15. Il eſt bon de remarquer ici que, de quelque âge ou de quelque tempérament que ſoit la perſonne attaquée de fievre quarte, ſi elle vient à en être repriſe dans quelque autre temps de la vie que ce ſoit, même dans un temps fort éloigné de celui auquel elle en a été attaquée la premiere fois, la maladie ne ſera pas fort longue cette ſeconde fois, & ſe terminera d'elle-même après un aſſez petit nombre d'accès (1).

Curation des fievres intermittentes du printemps.

16. Pour ce qui eſt de la curation des fievres intermittentes du printemps, j'ai toujours cru qu'il falloit les abandonner à elles-mêmes, & ne rien faire du tout, puiſque jamais perſonne, que je ſache, n'en eſt mort ; & qu'au contraire, ceux qui ont voulu les faire paſſer, ſur-tout par des remedes évacuants, n'ont eu d'autres ſuccès que de les rendre plus opiniâtres & plus rebelles (2). Toutefois, ſi le Médecin eſt obligé de céder aux importunités & à l'impatience du malade qui veut abſolument des remedes, il pourra traiter ces ſortes de fievres de différentes manieres & avec ſuccès, comme je l'ai appris par de fréquentes obſervations.

Elles ſont quelquefois guéries par un vomitif,

17. Un vomitif donné à propos, c'eſt-à-dire de façon qu'il puiſſe avoir opéré avant l'accès, a quelquefois parfaitement réuſſi ; principalement ſi on fait prendre une doſe médiocre de ſyrop diacode ou de quelque autre narcotique, après l'opération du vomitif, & immédiatement avant l'accès.

Ou par des diaphorétiques,

D'autres fois la maladie ſe guérit par les diaphorétiques, leſquels augmentent la ſueur qui a commencé dans l'accès,

(1) Cette obſervation eſt contredite par l'expérience.

(2) En général les fievres intermittentes du printemps ne ſont pas dangereuſes & on peut les abandonner à elles-mêmes ; cependant il eſt quelquefois néceſſaire d'y faire des remedes, autrement elles durent long temps dans certains tempéraments, & produiſent d'autres maladies opiniâtres. Il eſt remarquable qu'elles ſe guériſſent d'ordinaire par des évacuants, comme les vomitifs, les laxatifs, les ſudorifiques, les véſicatoires, & quelquefois la ſaignée. Ainſi il eſt étonnant que notre Auteur condamne cette méthode, tandis que dans l'article ſuivant il la donne comme bonne & avantageuſe.

Pour cela, il faut tenir le malade bien couvert dans ſon lit, & le faire ſuer autant & auſſi long-temps que ſes forces le permettent. Cette méthode a ſouvent réuſſi dans les fievres intermittentes du printemps, ſur-tout dans les quotidiennes. Car, comme les humeurs ne ſont pas fort épaiſſes dans cette ſaiſon, la criſe qui, ſans cela, auroit été imparfaite, devient alors parfaite, ce qui n'arrive jamais en automne.

Ou par des lavements.

J'ai même quelquefois guéri des fievres tierces, en donnant un lavement dans les jours d'intermiſſion durant trois ou quatre jours.

18. Néanmoins ſi, pour avoir trop ſaigné (1), (à quoi la ſaiſon porte aiſément les Médecins peu circonſpects) ou, ſi à cauſe de la foibleſſe antérieure du malade, les eſprits qui devroient produire la dépuration, ſont appauvris & ſans vigueur, il peut arriver que les fievres intermittentes du printemps, quoiqu'on ait mis en uſage toute ſorte de remedes, ſoient auſſi longues que celles d'automne. Mais cela ne leur eſt pas ordinaire; car elles ſe terminent d'elles mêmes, ou bien on les guérit facilement avec peu de remedes.

Deſcription des fievres intermittentes d'automne.

19. Les fievres intermittentes d'automne ne ſont pas ſi traitables. Il faut en dire maintenant quelque choſe. Si la conſtitution de l'automne eſt épidémique, elles ont coutume de commencer vers le milieu du mois de Juin: ſinon elles attendent le mois d'Août & le commencement de Septembre. Elles ſont plus rares dans les mois ſuivants.

Lorſqu'il en ſurvient un grand nombre tout à la fois, on pourra obſerver que leurs accès viennent le plus ſouvent à la même heure du jour, & qu'ils avancent, ou retardent préciſément de la même façon. Seulement il peut arriver que cet ordre ſoit dérangé dans certains ſujets par des remedes capables d'avancer ou de retarder les accès.

Elles ſont difficiles à diſtinguer.

20. Il faut encore remarquer que dans les fievres inter-

(1) Souvent il n'eſt point néceſſaire de ſaigner du tout; néanmoins la ſaignée peut être utile quand la fievre intermittente reſſemble dans ſon commencement à une continue, & qu'elle eſt accompagnée de grande chaleur, de délire, que le malade eſt jeune, d'un tempérament ſanguin, & accoutumé à boire beaucoup de vin; mais lorſque l'eſtomac eſt chargé d'impuretés, que le malade n'eſt pas pléthorique, la ſaignée eſt nuiſible, parcequ'elle empêche les évacuations ſalutaires qui ſe feroient par les pores; ce qui rend la maladie plus longue & plus opiniâtre, comme l'expérience le prouve.

SECT. I.

mittentes, ſur tout les épidémiques d'automne, il n'eſt pas facile de bien diſtinguer leur type les premiers jours, parcequ'en commençant, elles ſont accompagnées d'une fievre continue. Il n'eſt pas facile non plus, durant un certain temps, à moins que d'y apporter une grande attention, d'apercevoir autre choſe qu'une diminution de la fievre, laquelle néanmoins, au bout de quelque temps, devient parfaitement intermittente, & prend un type conforme à la ſaiſon.

21. Quant au type, les fievres intermittentes d'automne ſont tierces ou quartes. On peut dire avec raiſon, touchant les fievres quartes, qu'elles ſont un vrai produit d'automne. Cependant les unes & les autres ont tant de rapport enſemble, que ſouvent on voit une tierce devenir quarte, ou une quarte devenir tierce, au moins durant un certain temps, & reprendre enſuite ſon premier type. Mais les tierces du printemps ne deviennent jamais quartes, parceque ces deux ſortes de fievres ſont entiérement différentes les unes des autres. Au reſte, je n'ai jamais vu de fievre quotidienne en automne, à moins qu'on ne veuille donner improprement ce nom à une double tierce, ou à une triple quarte.

Cauſe des fievres intermittentes d'automne.

22. Voici en peu de mots quelle eſt, ſelon moi, l'origine des fievres intermittentes d'automne. Au commencement de l'année, le ſang vient à s'exalter, & à meſure que l'année avance, il s'exalte de plus en plus, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au plus haut point de force & de vigueur, ſemblable en cela aux plantes qui augmentent & diminuent à proportion des divers temps de l'année. Or, comme, dans les changements qu'il ſubit, il ſuit réguliérement la différence des ſaiſons, il ne manque pas de s'affoiblir ſur la fin de l'année, ſur-tout lorſque des cauſes particulieres, telles qu'une perte exceſſive de ſang, du froid, des alimens groſſiers, des indigeſtions, des bains pris mal à propos, & pluſieurs autres choſes contribuent encore à produire ce mauvais effet.

Le ſang dans cet état de foibleſſe ſe trouve expoſé aux impreſſions morbifiques que peut faire ſur lui toute ſorte de conſtitution de l'air, laquelle en ce temps-là eſt épidémique pour les fievres intermittentes; de là l'ébullition qui ſe fait bientôt après. Et comme le ſang eſt quelquefois extrêmement altéré, la fievre qui réſulte de cette ébullition, eſt ordinairement d'un mauvais caractere, & eſt accompagnée de ſymptomes très dangereux. Au moins ſe

trouve-t-il que le ſang dénué de la plupart de ſes eſprits, & brûlé par les chaleurs de l'été précédent, ne peut avoir qu'une ébullition très foible, & demande un temps fort long pour ſe dépurer (1).

Pourquoi elles ſont ſi difficiles à guérir.

23. Maintenant, ſi l'on veut connoître la difficulté qu'il y a de guérir les fievres intermittentes d'automne, il faut conſidérer ici que la différence entre les continues & les intermittentes de cette ſaiſon, conſiſte principalement en ce que l'effervescence dans les continues ſe fait tout de ſuite & d'un même train, au lieu que dans les intermittentes, elle ſe fait en divers temps & à diverſes repriſes. Néanmoins, dans les unes & dans les autres, la Nature opere la fermentation dans l'eſpace de trois cents trente-ſix heures ou environ : car ordinairement, il faut ce temps-là, ni plus ni moins, à la la maſſe du ſang pour ſe dépurer, lorſqu'on abandonne l'ouvrage à la Nature ; de même que le vin, le cidre & la biere ont beſoin chacun d'un certain temps pour leur dépuration.

Temps que le ſang emploie à ſe dépurer.

C'eſt le même temps dans les fievres continues & les quartes.

24. Or, quoique dans les fievres intermittentes, par exemple, dans la quarte, le ſang travaille quelquefois pendant ſix mois à ſa dépuration, & en vient enfin à bout ; néanmoins, ſi l'on compte bien, il n'y emploie pas réellement plus de temps qu'il ne fait d'ordinaire dans les continues abandonnées à la Nature : car quatorze jours naturels ſont trois cents trente-ſix heures. Ainſi, en mettant cinq heures & demie pour chaque accès des fievres quartes, vous aurez dans une quarte la valeur de quatorze jours, c'eſt-à-dire de trois cents trente-ſix heures.

Si on objecte qu'une fievre quarte, par exemple (ce qu'il faut entendre également des autres intermittentes), dure quelquefois au-delà de ſix mois, avant que d'achever ſon période ; je réponds que la même choſe arrive aſſez ſouvent aux fievres continues de cette conſtitution, leſquelles durent quelquefois plus de quatorze jours. En effet,

(1) Cette explication de la cauſe des fievres intermittentes d'automne n'eſt ni claire ni ſatisfaiſante. Il eſt étonnant que ce grand homme, qui blâmoit ſi hautement les hypotheſes & les ſpéculations, ait eſſayé néanmoins ſi ſouvent de raiſonner ſur des matieres tellement au deſſus de la portée des eſprits les plus ſubtils, qu'un peu d'attention doit convaincre de l'impoſſibilité d'arriver là deſſus à un certain degré de connoiſſance démonſtrative. D'ailleurs n'eſt ce pas ſe moquer de vouloir approfondir des cauſes qui, ſelon toute apparence, demeureront toujours cachées, tandis qu'on néglige les effets qui ſeuls peuvent être de quelque utilité ?

SECT. I.

dans ces deux ſortes de fievres, ſi on a ſoin d'entretenir l'efferveſcence, autrement la fermentation dans le degré de force & l'ordre convenable, ſur-tout vers la fin de la maladie, la dépuration ſe fera dans l'eſpace de temps que j'ai dit, c'eſt-à-dire en quatorze jours, ou en trois cents trente-ſix heures.

Mais ſi alors, je veux dire vers le déclin de la fievre, on arrête mal à propos la fermentation par l'uſage des remedes rafraîchiſſants, ou des lavements, il n'eſt pas étonnant que les fievres tournent en longueur, puiſqu'on a troublé l'ordre de la Nature : car, de cette maniere, on affoiblit en quelque façon le reſſort du ſang, enſuite de quoi il ne ſauroit opérer la dépuration. Et même dans les corps foibles & épuiſés, il eſt quelquefois de lui-même incapable de l'opérer, & a beſoin pour cela du ſecours des cordiaux, afin de ranimer la Nature languiſſante.

Il eſt différent dans certaines fievres.

25. Mais je crois devoir remarquer ici que ce que j'ai dit plus haut touchant la durée & la continuité de la fermentation, doit s'entendre ſeulement de ces fievres qui ont acquis un caractere fixe. Car il faut ſavoir, & je ne l'ignore pas, qu'il y en a certaines, ſoit continues, ſoit intermittentes, dont le caractere eſt variable, & qui, dans leurs fermentations, ne parviennent point au terme ordinaire. Telles ſont les fievres qui viennent quelquefois de l'abus des ſix choſes non naturelles ; ſavoir les aliments, la boiſſon, l'air & autres ſemblables ; car ceux qui ſont attaqués de ces ſortes de fievres, guériſſent ſouvent en très peu de temps. La même choſe arrive auſſi quelquefois aux jeunes gens dont le ſang eſt pur & fort ſpiritueux ; d'autant que leurs fievres étant cauſées par une matiere ſpiritueuſe, volatile & très ſubtile, elles achevent promptement leur fermentation, & diſparoiſſent bientôt.

Ce qui eſt néceſſaire pour la fermentation.

26. Il faut, pour la fermentation, que la matiere qui doit fermenter, ſoit que ce ſoit du ſang, ou du vin, ou quelque autre liqueur, ait aſſez d'épaiſſeur & de viſcoſité pour embarraſſer & retenir les eſprits, afin qu'ils puiſſent ſe mouvoir & s'agiter dans la maſſe de la liqueur, de la même façon à peu près que des oiſeaux pris dans de la glu, ou des mouches & des abeilles priſes dans du miel, peuvent bien ſe remuer & ſe tourmenter, mais non pas s'envoler. Toutefois, pour le dire en paſſant, les liqueurs dont j'ai fait mention, ne doivent pas être tellement épaiſſes, qu'elles accablent & étouffent les eſprits, juſqu'au point

d'empêcher tout à fait leur mouvement (1).

CHAP. V

Traitement des fievres intermittentes d'automne.

27. Je ne sais si les principes que j'établis paroîtront aux autres fondés en raison. Pour moi, ils me paroissent tels ; ainsi, on n'aura pas sujet d'être étonné si en conséquence je ne propose d'autre méthode pour le traitement des fievres intermittentes d'automne, que celle qui semble devoir être employée dans les continues, pour que la dépuration se fasse comme il faut. Car les premieres ne different en rien des secondes, si on regarde le moyen dont se sert la Nature pour l'évacuation de la matiere fébrile, je veux dire la fermentation qui s'acheve dans un certain espace de temps.

Je ne disconviens pas néanmoins que les intermittentes ne different beaucoup des continues, & les unes des autres, par rapport à leur espece & à leur nature. Ainsi, en observant avec soin la méthode que la Nature emploie d'ordinaire pour se débarrasser de la maladie, il faut se régler là-dessus, afin d'achever la fermentation commencée, & de rendre par ce moyen la santé au malade : ou bien en découvrant la cause spécifique des fievres, il faudra les combattre par des remedes efficaces & spécifiques. Voilà les deux points sur lesquels on doit prendre ses indications.

28. J'ai essayé quelquefois ces deux méthodes avec tout le soin & l'attention possible ; mais je n'ai pas encore eu le bonheur de pouvoir, par une méthode sûre, guérir les fievres intermittentes d'automne, avant qu'elles aient achevé leur fermentation ordinaire ; quelque fâcheux que cela soit pour les malades qui se voient obligés, bon gré malgré, d'attendre jusqu'à ce temps-là leur guérison.

Si donc il se trouve un homme qui, par une méthode sûre ou par un remede spécifique, sache non seulement arrêter le cours des fievres intermittentes dont nous par-

(1) Il n'est pas surprenant que nous ayons ici un détail si imparfait des choses qui sont nécessaires pour la fermentation, si l'on considere que notre Auteur n'étoit peut être pas fort habile en chymie, & que de son temps cet art si utile étoit encore bien éloigné de l'état florissant où nous le voyons aujourd'hui. Ceux qui souhaiteront avoir une explication exacte de la fermentation, pourront consulter la Chymie de Boerhaave, vol. II, ou ils trouveront cette matiere traitée au long ; ou bien les Leçons chymiques du Docteur Shaw, qui la traite avec beaucoup de netteté, d'ordre & de précision.

SECT. I.

lons, mais encore les déraciner entiérement; je crois cet homme obligé par toute sorte de raisons, de faire part au Public d'un secret si important; & s'il manque à ce devoir, j'ose dire qu'il ne mérite le nom ni d'un bon citoyen, ni d'un homme prudent. Il ne convient pas à un bon citoyen de se réserver par un motif d'intérêt la connoissance d'une chose si avantageuse à tout le genre humain; & il n'est pas d'un homme prudent de se priver soi-même des bénédictions qu'il pourroit attendre de la bonté divine, en contribuant au bien public. D'ailleurs un homme de bien fait beaucoup moins de cas de la gloire & des richesses que de la vertu & de la sagesse.

La saignée & les purgatifs y sont dangereux.

29. Quelque difficile qu'il soit de guérir surement les fievres intermittentes d'automne, je vais néanmoins proposer ce qui m'a paru le meilleur pour cela.

De fréquentes observations m'ont appris, il y a long-temps, qu'il est extrêmement dangereux de tenter la guérison de ces fievres par les purgatifs (à moins qu'on ne les emploie de la maniere que nous dirons ensuite), & que la saignée y est encore plus dangereuse: car, lorsqu'on traite les fievres tierces par cette derniere méthode, & principalement lorsque la constitution régnante est fort épidémique, si la saignée ne les emporte pas aussi-tôt, on ne pourra en venir à bout qu'après bien du temps, même dans les gens les plus vigoureux & du meilleur tempérament. Mais les personnes âgées, après avoir long-temps souffert, ne manquent pas d'en mourir à la fin; l'inflammation des amygdales, de laquelle nous avons fait mention (1), annonçant assez souvent que la mort est proche. De plus, la saignée attire d'avance les autres symptomes qui, comme nous avons dit, accompagnent les fievres intermittentes dans leur déclin, ou viennent à leur suite.

Quant aux fievres quartes, la saignée y convient si peu, que des jeunes gens qui, sans cela, auroient été guéris dans six mois, restent malades une fois plus long-temps; & que des vieillards qui auroient pu être guéris dans un an, si on ne les eût pas saignés, risquent de garder leur fievre au-delà de ce terme, & d'y succomber à la fin. Ce que je dis de la saignée, convient aussi à la purgation, avec cette différence, que la purgation n'est pas si pernicieuse, à moins qu'elle ne soit souvent réitérée (2).

(1) Voyez ci-dessus, num. 12.

(2) La saignée est néanmoins quelquefois très utile, comme

CHAP. V.

30. Voici la façon dont je traite les fievres tierces d'automne : le malade étant dans ſon lit, & bien couvert, je le fais ſuer en lui donnant, quatre heures avant l'accès, du petit-lait dans lequel on a fait bouillir des feuilles de ſauge ; dès que la ſueur paroît, je lui fais prendre deux ſcrupules de pilules cochées majeures dans une once de mixture ſuivante :

Méthode de l'Auteur pour les fievres tierces d'automne.

Prenez *eau-de-vie, une livre ; thériaque, trois onces ; ſafran, un gros : mêlez tout cela enſemble pour l'uſage* (1).

Le malade ayant pris cela, ſe tiendra continuellement en ſueur, juſqu'à quelques heures au-delà du temps auquel l'accès devoit venir, ayant ſoin de ne pas laiſſer interrompre la ſueur par les évacuations que produira le purgatif.

31. Ce remede m'a plus ſouvent réuſſi pour la guériſon des fievres tierces, que celui qui eſt communément en uſage, & qui tend au même but, je veux dire la décoction de racines de gentiane, de ſommités de petite centaurée, &c. avec un peu de ſéné & d'Agaric : car, comme mon remede excite en même temps les ſueurs & les ſelles qui ſont deux mouvements contraires, il produit le même effet que le remede ordinaire, qui eſt d'arrêter l'accès ; mais il l'arrête plus efficacement & avec auſſi peu de danger. C'eſt par cette méthode que j'ai guéri beaucoup de fievres tierces d'automne, & je n'en ai point trouvé de meilleure pendant les années dont il s'agit (2).

Succès de cette méthode.

---

lorſque l'on juge que la fievre eſt occaſionnée par des embarras dans les viſceres du bas-ventre ; à quoi les hypocondriaques, & ceux qui ont été auparavant affligés d'hémorrhoïdes, ſont fort ſujets. Dans la groſſeſſe des femmes, il eſt abſolument néceſſaire de ſaigner, afin de prévenir la fauſſe couche que pourroit cauſer l'agitation violente que la fievre produit dans le ſang. Une ſeule ſaignée faite à propos a quelquefois coupé pied à une fievre quarte opiniâtre. Pour ſe bien conduire dans cette matiere, il faut faire attention à la ſaiſon de l'année, au degré de la maladie, à la force du ſujet, à l'état des fluides & des ſolides, & à d'autres circonſtances importantes qui doivent être mûrement conſidérées & comparées.

(1) Il y a lieu de craindre pluſieurs inconvénients de l'uſage d'un remede ſi chaud, dans les jeunes gens d'un tempérament ſanguin. Si l'on juge donc la ſueur néceſſaire, il vaudra mieux donner quelque doux ſudorifique, en faiſant boire ſouvent de l'infuſion de thé, de ſauge, ou autre ſemblable.

(2) Cette méthode eſt impraticable, ſinon dans des tempéraments vigoureux & phlegmatiques ; car dans des tempéraments ſanguins, foibles & délicats, il ſeroit très dangereux d'exciter ainſi deux mou-

SECT. I.

Maniere de traiter la fievre double tierce.

52. Dans la double tierce qui a changé de type, parceque le malade a été affoibli par des évacuations, ou de quelque autre maniere, il faut de même exciter la ſueur quatre heures avant l'accès, ſe ſervant pour cela du remede précédent, mais dont on retranchera les pilules cochées, parcequ'elles augmenteroient encore la foibleſſe du malade que les purgatifs n'ont déja que trop épuiſé, & favoriſeroient le retour de la fievre que les purgatifs ont rendu double tierce. Ou bien on ſe ſervira de quelque autre diaphorétique plus puiſſant & plus efficace, que l'on pourra réitérer dans l'accès véritable qui viendra immédiatement enſuite.

Lorſque les accès de la fievre double tierce jettent les malades dans une extrême foibleſſe, j'ordonne l'électuaire ſuivant :

Electuaire cordial.

Prenez *conſerve de fleurs de bourrache & de bugloſe, de chacune une once ; conſerve de romarin, demi-once ; écorce de citron confite, noix muſcade confite & thériaque, de chacune trois gros ; confection d'alkermès deux gros : mêlez tout cela pour un électuaire, dont le malade prendra de la groſſeur d'une noiſette matin & ſoir, buvant par-deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de reine des prés, & eau thériacale, de chacune trois onces ; ſyrop d'œillets, une once : mêlez cela enſemble.*

Ou bien en place de ce julep, je donne quelque eau épidémique plus ſimple, & adoucie avec du ſucre. Je défends les lavements, & je permets les bouillons de poulet, les décoctions d'avoine, &c.

Traitement des fievres quartes.

53. Quant à la curation des fievres quartes, je crois qu'il n'eſt perſonne médiocrement verſé dans la Médecine, qui ignore combien tous les remedes que l'on a découverts juſqu'ici pour la guériſon de ces rédoutables maladies, ont peu réuſſi, à l'exception du quinquina, lequel néamoins les ſuſpend plus ſouvent qu'il ne les détruit : car, après

---

vements directement contraires ; & c'eſt peut être à cauſe de cela que cette méthode n'a pas beaucoup été ſuivie juſqu'à préſent, malgré la déférence extraordinaire que l'on a eue univerſellement au jugement de notre Auteur. La maniere dont on traite aujourd'hui les fievres intermittentes, eſt fort éloignée de la ſienne ; mais elle eſt beaucoup plus ſure, & plus douce.

qu'elles

CHAP. V.

qu'elles ont ceſſé deux ou trois ſemaines, & donné par ce moyen aux malades abattus le temps de reſpirer, elles recommencent avec autant de fureur que jamais; & toutes les fois qu'on revient à l'uſage du quinquina, il faut d'ordinaire bien du temps pour les guérir. Je vais néanmoins rapporter ce qui m'eſt connu ſur la maniere d'employer ce remede.

Comment il faut donner le quinquina.

34. La premiere attention qu'on doit avoir, c'eſt de ne pas le donner trop tôt, c'eſt-à-dire avant que la maladie ſe ſoit un peu affoiblie d'elle-même, à moins que la grande foibleſſe du malade n'oblige d'y avoir recours plutôt. Car, ſi on le donne de trop bonne heure, il ſera peut-être inutile & même dangereux, parcequ'il arrêtera tout à coup le mouvement de fermentation par où le ſang cherche à ſe dépurer (1).

La ſeconde attention eſt ne point diminuer par la purgation, & encore moins par la ſaignée, la quantité de la matiere fébrile, afin que le quinquina opere plus librement : car, comme ces deux évacuations dérangent à un certain point l'économie animale, les accès de fievre reviendront plus promptement & plus ſurement, dès que l'action du quinquina aura ceſſé. Il me paroît auſſi plus à propos, de le donner peu à peu & aſſez loin des accès que de vouloir couper pied tout d'un coup à l'accès qui va venir : car, de cette maniere, le remede a plus de temps pour agir comme il faut, & on évite le danger qu'il y a de vouloir arrêter ſubitement & hors de ſaiſon un accès qui commence à ſe manifeſter.

La derniere attention eſt de ſerrer les priſes du quinquina, afin que la vertu d'une priſe ne ceſſe pas tout à fait,

(1) Les mauvais effets du quinquina donné trop tôt dans le cas préſent, viennent apparemment de la qualité aſtringente dont il eſt manifeſtement doué, & qui empêche la matiere fébrile de s'évacuer, & la fixe au-dedans ſur quelque partie noble; d'où il arrive que la fievre intermittente ſe change en continue qui eſt ordinairement d'un mauvais caractere, ou qu'elle dégénere en quelque maladie chronique opiniâtre, comme l'hydropiſie, la conſomption, la dureté ſquirrheuſe du foie, la jauniſſe, la cachexie, &c. c'eſt pourquoi lorſqu'on veut donner le quinquina dans une fievre intermittente, & qu'on ne peut pas évacuer auparavant ſelon le beſoin, il eſt beaucoup plus ſûr d'attendre, ſi la maladie le permet, que la violence de la fievre ſoit diminuée par quelques accès, & qu'une portion de la matiere morbifique ſoit évacuée; ce qui s'accorde en partie avec le ſentiment de notre Auteur ſur cet article.

SECT. I.

avant qu'on donne la ſuivante. Par ce moyen, on déracinera la fievre, & le malade recouvrera une parfaite ſanté.

35. Voilà les raiſons qui me font préférer, aux autres méthodes de donner le quinquina, celle que je vais expliquer :

Electuaire fébrifuge.

Prenez *une once de quinquina en poudre ; mêlez-la avec deux onces de ſyrop de roſes rouges ; & le malade, chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prendra matin & ſoir la quantité d'une groſſe noix muſcade de cet opiat, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus. On réitérera trois autres fois le même remede, ayant ſoin de mettre toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours* (1).

---

(1) La ſimplicité de cet électuaire ne doit pas le faire rejetter, quoique la méthode de l'Auteur ne ſoit peut-être pas ſans défaut ; c'eſt pourquoi je joindrai ici quelques regles fondées ſur l'expérience, & quelques précautions touchant la maniere de donner le quinquina.

1. La regle générale qui défend de le donner tant que l'urine demeure haute en couleur, & ne laiſſe pas tomber un ſédiment briqueté, peut ſouffrir une exception. L'expérience a montré que ſi le corps n'eſt pas ſurchargé de ſucs viciés, ſi les viſceres ſont en bon état, & ne préſentent aucun ſigne d'inflammation interne, on peut donner le quinquina avec tout le ſuccès & la ſûreté poſſible, même aux perſonnes âgées & affoiblies, & aux jeunes gens d'un tempérament vif & ſanguin, pourvu qu'on ait fait précéder les évacuations convenables.

2. Lorſque la chaleur & les autres ſymptomes qui en dépendent ſont violents, on mêle utilement le nitre avec le quinquina.

3. Si ce remede lâche le ventre, on pourra donner du laudanum liquide après chaque doſe, ou le former en électuaire avec ſuffiſante quantité de diaſcordium.

4. On peut le mêler avec différentes drogues, & l'adapter par ce moyen à toutes les complications des fievres intermittentes.

5. On doit conſulter le goût du malade par rapport au choix de la forme ſous laquelle on veut le donner ; mais quand le malade peut le prendre en ſubſtance, il eſt ordinairement plus efficace qu'en décoction, en infuſion, en teinture, ou en extrait.

6. La doſe doit être modérée, mais ſouvent réitérée.

7. Il ne faut jamais le donner immédiatement avant l'accès, ni dans la violence, ou le déclin.

8. Pendant l'uſage du quinquina, un exercice modéré eſt très utile ; mais il faut s'abſtenir de tout remede qui peut agiter les fluides & déranger la circulation. Pour ce qui eſt des préparations efficaces & élégantes de ce remede, on peut conſulter le Docteur Saw, *Practice of Phyſick, vol. 1. p. 140. 4e. edit.* & *Chemical Lectures, p. 231.*

De Gorter dit qu'un homme prit un jour une once de quinquina à la fois, ſans qu'il en arrivât aucun inconvénient ; & qu'au contraire il fut entiérement guéri d'une fievre quarte. Le même Auteur ajoute qu'il fait d'autres malades qui ont pris en une ſeule fois la quantité

CHAP. V.

Remedes pour les fievres tierces & quartes en, qui ſont inutiles.

36. On pourra peut-être employer le quinquina auſſi utilement dans les fievres tierces, ſoit de printemps, ſoit d'automne, que dans les fievres quartes. Mais, à parler vrai, & ſans vouloir faire une vaine oſtentation de l'art, ſi le malade qui eſt attaqué de l'une ou de l'autre de ces fievres eſt un enfant ou un jeune homme, le meilleur, autant que j'ai pu voir juſqu'à préſent, c'eſt de ne faire abſolument aucun remede, & de ne point faire changer d'air ni de régime; car je n'ai jamais obſervé qu'elles aient eu aucune mauvaiſe ſuite, lorſqu'on les a entierement abandonnées à la Nature. C'eſt ce que j'ai ſouvent vu avec ſurpriſe, principalement dans des enfants; car, après que le ſang s'étoit dépuré, la fievre s'évanouiſſoit d'elle-même.

Au contraire, ſi on fait obſerver un régime trop ſévere, ou ſi on purge de temps en temps, comme il eſt ordinaire, ſous prétexte de diſſiper les obſtructions, & d'évacuer les humeurs qui ſéjournent dans les premieres voies; ou bien ſi on ſaigne dans une conſtitution épidémique, ce qui eſt le plus nuiſible, la maladie ſera fort longue, &, durant ce temps-là, les malades ſeront expoſés à mille ſymptomes très dangereux.

Cordiaux & fortifiants ſont néceſſaires dans les gens âgés,

37. Mais, ſi les gens qui ont des fievres tierces d'automne, ou des fievres quartes, ſont fort âgés, ils riſquent non ſeulement d'être long temps malades, mais ils ſont encore en grand danger de mort. C'eſt pourquoi, ſi le Médecin n'a pu dompter la fievre, ni par le quinquina, ni par quelque autre méthode que ce ſoit, il faut au moins qu'il aide la Nature, & lui fourniſſe les ſecours dont elle a beſoin pour achever ſon ouvrage: car, dans les corps épuiſés, ſi on n'entretient pas la fermentation par des cordiaux, & par un régime fortifiant, comme par le vin d'abſynthe & autres choſes ſemblables, il arrivera immanquablement que les malades ſeront affoiblis par une ſuite d'accès vagues & inutiles; ainſi la maladie traînera en longueur; & lorſqu'il ſurviendra quelque accès plus violent, la Nature qui ſe trouvera languiſſante, ne pourra arriver au temps de l'ébullition, & par conſéquent le malade mourra dans le friſſon. C'eſt à quoi ſont ſujets les vieillards qui ont été affoiblis par une longue ſuite de pur-

entiere de ce remede qu'on leur avoit ordonnée, ſans que cette imprudence ait eu de fâcheuſes ſuites; d'où il a appris que c'eſt une choſe inutile d'être ſi timide à déterminer la doſe du quinquina. Voyez le *Med. compend.* du même Auteur, tom. I. p. 274.

SECT. I.

gatifs : on les a même vus quelquefois être enlevés dans le friſſon des premiers accès, au lieu qu'on auroit pu les conſerver du moins encore quelque temps, en leur donnant un puiſſant cordial.

Et auſſi le changement d'air.

38. Lorſque le temps néceſſaire pour la dépuration du ſang eſt paſſé, ou même un peu auparavant, il faut que les malades qui ſont d'un âge avancé, changent d'air, ſoit en allant dans un pays plus chaud, ce qui ſeroit le mieux, ſoit au moins en quittant l'endroit où ils ont été attaqués la premiere fois de la fievre. On ne ſauroit dire combien le changement d'air eſt utile pour la guériſon parfaite de la maladie. Cependant il n'eſt pas néceſſaire de changer d'air avant le temps que nous avons dit, & même cela convient moins : car, quand on iroit dans le pays le plus méridional & le plus chaud, toujours faut-il que le ſang, lorſqu'il a une fois commencé à fermenter, acheve de ſe dépurer. Or, on ne ſauroit attendre cet avantage d'un nouvel air, à moins que la fermentation ne ſoit déja bien avancée, & par conſéquent le malade en état de recouvrer la ſanté.

Le vrai temps de changer d'air eſt donc lorſque la fievre eſt ſur le point de finir. Par exemple, dans la fievre quarte qui a commencé en automne, il ne faut changer d'air que vers le commencement de Février (1).

En quelle occaſion il faut aider la dépuration du ſang.

39. Cependant, ſi le malade ne peut, ou ne veut pas ſe tranſporter ailleurs, il faudra lui donner en ce temps-là même, quelque remede efficace capable d'aider puiſſamment la dépuration languiſſante, & de l'achever, s'il ſe peut, tout d'un coup. Pour cela, je conſeillerois de faire prendre, deux heures avant l'accès, un gros & demi d'électuaire d'œuf, ou de thériaque, diſſous dans l'eau de vie commune.

Mixture.

Remedes chauds doivent être donnés ſeulement dans le déclin de la maladie.

J'ai employé ce remede avec ſuccès dans le déclin de ces maladies. J'avoue néanmoins que, ſi on donne trop tôt ces ſortes de remedes échauffants, ils changent la fievre en double tierce, ou en double quarte, ou bien en continue, comme Galien l'a déja remarqué.

On peut en agir de même à l'égard des jeunes gens ma-

(1) La pratique d'aujourd'hui fournit quantité d'exemples de malades qui ont été guéris en prenant un air plus chaud, lorſque tous les autres remedes avoient été inutiles ; mais je crois qu'il eſt inutile, & peut être dangereux, d'attendre pour cela auſſi tard que notre Auteur le demande.

lades, pourvu qu'on garde certaines précautions : mais à l'égard des enfants, cette méthode ne convient point du tout ; & même j'ai obſervé, il y a long-temps, qu'elle n'eſt pas ſans danger (1).

CHAP. V.

40. Avant que de finir la matiere préſente, il eſt bon d'avertir que ce que nous avons dit ſur la durée des fievres intermittentes d'automne, & ſur le temps néceſſaire pour la dépuration du ſang, doit s'entendre uniquement de ce que la Nature a coutume d'opérer, lorſqu'elle eſt aidée par les remedes ordinaires. Car je n'ai nullement prétendu que les ſavants & habiles Médecins duſſent perdre courage, & déſeſpérer de trouver d'autres méthodes plus sûres, ou des remedes plus excellents pour la guériſon de ces maladies. Je ſuis ſi éloigné de penſer de la ſorte, que je ne déſeſpere pas de découvrir moi-même un jour une telle méthode, ou un tel remede.

41. Quand il n'y a plus de fievre, il faut purger ſoigneuſement le malade. On ne ſauroit dire combien il ſurvient de maladies après les fievres d'automne, pour avoir négligé la purgation. Je ſuis ſurpris que les Médecins y faſſent ſi peu d'attention, & n'en avertiſſent point ; car toutes les fois que j'ai vu des gens un peu avancés en âge, qui ont été attaqués de quelqu'une de ces fievres, ſans avoir été purgés enſuite, j'ai pu prédire ſurement qu'il leur arriveroit quelque maladie dangereuſe à laquelle ils ne s'attendroient pas le moins du monde, ſe croyant parfaitement guéris.

Purgation eſt néceſſaire après la ceſſation de la fievre,

42. Il faut néanmoins prendre garde de ne purger que quand la maladie eſt entiérement finie ; car quoique les premieres voies ſemblent en quelque façon être débarraſſées par là des impuretés que la fievre y a amaſſées, il s'y en trouvera bientôt de nouvelles, & elles ſeront fournies par la fievre, que l'action du purgatif & l'agitation des humeurs auront rallumée. Ainſi tout ce qu'on gagnera par la purgation, ſera de rendre la maladie plus opiniâtre.

Mais non auparavant.

(1) On traiteroit peut-être maintenant d'imprudent, de téméraire & d'empirique, celui qui haſarderoit un ſi violent ſudorifique ſinon en des cas extraordinaires ; car lorſque le ton des ſolides eſt déja fort relâché, & les ſucs fort appauvris, il y a lieu de craindre qu'un pareil remede ne produiſe de funeſtes effets ; mais aujourd'hui que la Médecine eſt ſi perfectionnée, nous ne manquons pas heureuſement de remedes plus doux & plus efficaces en pareil cas, & les remedes violents ſont univerſellement condamnés & proſcrits.

Sect. I.

C'eſt ce que nous apprennent chaque jour les exemples des malades que l'on accable de purgatifs, ſuivant les principes de cette médecine qui croit devoir travailler uniquement à diſſiper les obſtructions, & à évacuer l'humeur mélancolique qu'on regarde ordinairement comme la premiere ſource du mal : car il m'eſt évident que ces purgatifs réitérés, quelque quantité d'humeur qu'ils puiſſent évacuer, rendent la fievre plus enracinée & plus rébelle que ſi elle n'avoit point été irritée.

Méthode de purger.

43. Ainſi pour purger, j'attends non ſeulement qu'il n'y ait plus d'accès ſenſible, mais encore qu'il ne reſte pas la moindre altération les jours que l'accès auroit dû venir, & outre cela qu'il ſe ſoit écoulé un mois. Alors je donne une potion lénitive ordinaire, que je réitere une fois la ſemaine pendant les deux ou trois mois ſuivants ; & chaque fois, lorſque l'action du purgatif eſt finie, je fais prendre à l'heure du ſommeil un remede calmant, afin de couper pied à un nouvel accès qui, ſans cela, reviendroit peut-être à l'occaſion du trouble que les plus doux purgatifs excitent dans les humeurs (1).

Raiſons de cette méthode.

44. La raiſon pour laquelle je mets l'intervalle d'une ſemaine entre chaque purgation, c'eſt afin de prévenir les rechûtes qui arrivent aiſément par l'agitation trop fréquente du ſang & des humeurs (2). Mais lorſqu'il n'y

(1) L'Auteur avertit judicieuſement de ne pas purger trop tôt, crainte de cauſer une rechûte ; mais il n'eſt pas toujours néceſſaire, & quelquefois même il eſt nuiſible de purger ; & quoiqu'il puiſſe y avoir des cas de le faire utilement deux ou trois fois, il eſt rare néanmoins que des purgatifs long-temps continués ne ſoient pernicieux ; ainſi on ne doit pas regarder comme une regle générale ce que dit ici notre Auteur.

(2) L'hydropiſie eſt cauſée par la purgation fréquente, ſur-tout dans la fievre quarte, & les purgatifs ne font que l'augmenter. Cette ſorte d'hydropiſie entretient la fievre intermittente, ou la change en continue d'un mauvais caractere ; mais en fortifiant le corps par des aſtringents, par des remedes chauds, des ſtomachiques & antiſcorbutiques, l'eau épanchée s'évacue d'elle-même.

Lorſque la fievre intermittente eſt guérie, il ne reſte rien à faire, ſinon que le malade doit continuer de prendre chaque jour pendant un mois un demi-gros de quinquina, ou bien une once dans l'eſpace de quinze jours après la ceſſation de la fievre, & de cette maniere il n'y aura point de rechûte à craindre. Si l'on donne un vomitif ou un purgatif auſſi-tôt après la guériſon, la fievre revient aiſément ; mais comme alors le malade a ordinairement grand appétit, il faut avoir ſoin de ne pas ſurcharger l'eſtomac. *De Gorter, Med. compend. tom. I. p.* 152. 274.

a plus à craindre de rechûte, on peut ſouvent mettre en uſage l'aposême qui ſuit.

CHAP. V.

Apozême apéritif.

Prenez rapontic, deux onces ; racines d'aſperge, de petit houx, de perſil & de polypode de chêne, de chacune une once ; écorces moyennes de frêne & de tamariſc, de chacune demi-once ; feuilles d'aigremoine, de cétérac & de capillaire, de chacune une poignée ; ſéné mondé & arroſé de trois onces de vin blanc, demi-once ; épithyme, demi-once ; trochiſques d'agaric, deux gros ; graine de fenouil, quatre ſcrupules. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, juſqu'à la réduction d'une livre & demie. Ajoutez ſur la fin trois onces de ſuc d'orange. Coulez la liqueur, & diſſolvez-y ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, & ſyrop magiſtral pour la mélancholie, de chacun une once & demie. Faites-un aposême, dont le malade prendra demi-livre le matin pendant trois jours. On réitérera ce remede toutes les fois qu'il ſera beſoin.

Symptomes des fievres intermittentes du printemps en moindre nombre que dans celles d'automne.

45. Quant aux *ſymptomes* qui accompagnent quelquefois les fievres intermittentes dans leur déclin, il faut obſerver que ceux des fievres de printemps ſont en très petit nombre en comparaiſon de ceux des fievres d'automne. La raiſon de cela eſt que les fievres de printemps ne ſont pas ſi longues, & d'ailleurs ne ſont pas cauſées par des humeurs ſi groſſieres, ni ſi malignes.

Hydropiſie dans les fievres d'automne.

46. Le principal ſymptome dont nous parlerons, c'eſt l'*hydropiſie*, qui d'abord fait enfler les jambes, & enſuite le ventre. Elle vient de ce que le ſang a perdu une grande quantité d'eſprits animaux par les fermentations fréquentes que lui a cauſé la longueur de la maladie, ſur-tout dans les perſonnes déja avancées en âge. Cette diſette d'eſprits animaux fait que le ſang ne peut plus aſſimiler les ſucs que lui fourniſſent les aliments. Ces ſucs encore cruds & indigeſtes ſe dépoſent ſur les jambes, & quand elles ſont diſtendues & ne peuvent plus en recevoir, ils s'épanchent dans le ventre, ce qui forme une vraie hydropiſie. Il eſt rare qu'elle attaque les jeunes gens, à moins qu'elle ne ſoit produite par des purgations ſouvent réitérées durant le cours de la fievre.

Comment doit être traitée.

47. L'hydropiſie qui vient de la cauſe rapportée ci-devant, ſe guérit aiſément par les apéritifs & les purgatifs, lorſqu'elle eſt nouvelle. Je ne ſuis pas même fâché quand les malades en ſont attaqués, parceque cela me donne eſpérance de leur guériſon. En effet, j'en ai guéri parfai-

SECT. I.

tement quelques-uns par l'uſage de l'apoſême précédent, ſans y ajouter même aucun des remedes qui ſont plus appropriés à l'hydropiſie.

J'ai obſervé néanmoins que l'hydropiſie qui eſt venue d'une fievre intermittente, ne peut ſe guérir par des purgatifs, tandis que cette fievre dure : car la fievre ne fera par ce moyen que s'enraciner davantage, & l'hydropiſie ne ceſſera point. Ainſi il faut attendre qu'il n'y ait plus de fievre, & alors on pourra attaquer avec ſuccès l'hydropiſie (1).

Infuſions convenables en ce cas.

48. Mais ſi ce ſymptome eſt d'une telle violence, qu'on ne juge pas devoir attendre, pour le traiter, que la ceſſation de la fievre permette l'uſage des purgatifs, il faut alors attaquer la fievre par les infuſions *de racines de raifort ſauvage, de ſommités d'abſynthe & de petite centaurée, de baies de genievre, de cendre de Genet, &c. faites dans du vin ;* leſquelles non ſeulement diſſiperont l'hydropiſie, en rétabliſſant les forces épuiſées du ſang, mais encore aideront fort à propos la nature à triompher de la maladie.

Deſcription du rachitis & la maniere de le traiter.

49. Les enfants deviennent quelquefois étiques après les fievres d'automne, ſoit continues, ſoit intermittentes. Leur ventre s'enfle & ſe durcit ; ſouvent la toux & les autres ſymptomes de la phthiſie ſurviennent, & reſſemblent entierement au *rachitis*. Voici comment je conſeille de traiter cette maladie.

On préparera la potion purgative que j'ai ordonnée pour être priſe à la fin des fievres continues (2). On en donnera à l'enfant une ou deux cuillerées, plus ou moins ſuivant l'âge, le matin, pendant neuf jours, laiſſant, s'il eſt beſoin, un ou deux jours d'intervalle. Il faudra tellement régler la purgation, ſoit en augmentant, ſoit en diminuant la doſe du remede, qu'il n'y ait pas plus de cinq ou ſix ſelles chaque jour.

Quand on aura achevé de purger, on lui oindra durant quelques jours tout le ventre avec un liniment apéritif. J'ai coutume de me ſervir du ſuivant :

Prenez huiles de lis & de tamariſc, de chacune deux

(1) Dans ce cas-là l'eau s'eſt ſouvent évacuée d'elle même en peu de temps par les conduits de l'urine, ſans le ſecours d'aucun remede. *De Gorter, Med. compend. tom. 1. p. 152.*

(2) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 35.*

onces ; sucs de racines de bryone & d'ache, de chacun une once. Faites bouillir jusqu'à ce que les sucs soient consumés. Ajoutez onguent de guimauve, & beurre frais, de chacun une once ; gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre, demi-once ; cire jaune, ce qu'il en faut. Faites-un liniment.

CHAP. V.

Liniment apéritif.

J'ai guéri par cette méthode quantité d'enfants qui avoient même un véritable rachitis.

Cependant il faut avoir grand soin, comme nous en avons déja averti (1), de ne pas purger avant que la fievre ait entiérement cessé. Il est vrai que la purgation pourra évacuer quelque partie de l'humeur peccante qui s'est amassée dans les premieres voies. Mais la fievre en fournira bientôt de nouvelle, qui non seulement rendra la purgation inutile, mais prolongera encore la maladie, par les raisons que nous avons alléguées auparavant.

50. Une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que quand des enfants ont eu long-temps les fievres d'automne, il n'y a aucune espérance de les en délivrer, jusqu'à ce que la région de l'abdomen, sur-tout vers la rate, ait commencé de se durcir & de se tuméfier : car à mesure que ce symptome vient, la fievre s'en va ; & il n'est peut-être pas de meilleur signe pour connoître qu'elle finira bientôt, que lorsqu'on le voit venir. Il en est de même des enflures de jambes qu'on voit quelquefois dans les adultes.

Enflure du ventre ; bon signe dans les enfants.

51. La tumeur du ventre, qui arrive aux enfants après ces fievres, dans les années que la constitution de l'air produit des fievres intermittentes épidémiques, se fait sentir aux doigts, comme si les visceres contenoient quelque matiere skirrheuse ; au lieu que la tumeur du ventre qui arrive les autres années, quoique par la même cause, se fait sentir au toucher, comme si les hypocondres étoient simplement distendus par des vents. Voilà pourquoi les vrais rachitis sont rares, excepté dans les années où les fievres intermittentes d'automne ont le dessus ; ce qui mérite attention.

Vrai rachitis est rare.

52. La douleur & l'inflammation des amygdales, après les fievres continues ou intermittentes, avec difficulté d'avaler au commencement, & ensuite enrouement, yeux creux, & face hippocratique, annoncent une mort certaine, & ne laissent pas la moindre espérance de guérison. J'ai ob-

Douleur & inflammation des amygdales, &c. mauvais signes.

(1) Voyez ci-dessus, *num.* 35.

SECT. I.

ſervé que ce funeſte ſymptome étoit produit le plus ſouvent par des évacuations trop abondantes dans des ſujets que la violence de la maladie a déja preſque épuiſés, & par la longue durée de la fievre.

Manie particuliere; comment doit être traitée.

53. Il y a beaucoup d'autres accidents qui arrivent à la ſuite des fievres intermittentes, ſoit parcequ'on n'a point purgé du tout, ſoit parcequ'on n'a pas bien purgé. Je les paſſerai maintenant ſous ſilence, d'autant que la maniere de les traiter eſt preſque la même, c'eſt-à-dire qu'il faut purger les recréments qu'a laiſſés la fermentation précédente, & qui occaſionnent ces ſortes d'accidents. Mais je ne ſaurois m'empêcher de parler ici d'un ſymptome important qui, bien loin de céder aux purgatifs & aux autres évacuants, pas même à la ſaignée, devient au contraire plus violent par ces remedes. C'eſt une ſorte de *manie* particuliere, laquelle vient quelquefois après les fievres intermittentes qui ont duré fort long-temps, & ſur-tout après les fievres quartes. Elle ne cede point à la méthode ordinaire, & après qu'on a mis en œuvre de fortes évacuations, on a le chagrin de la voir dégénérer en une folie qui ne ſe termine qu'avec la vie.

La ſaignée & la purgation y ſont nuiſibles.

54. J'ai ſouvent été ſurpris de ce que les auteurs n'en diſent rien du tout, quoique je l'aie vue arriver aſſez ſouvent. Les autres eſpeces de manie ſe guériſſent ordinairement par des évacuations abondantes, par la ſaignée, & la purgation; au lieu que celle-ci réſiſte à tous ces remedes; & même lorſque le malade eſt ſur le point d'être guéri, ſi on lui donne ſeulement un lavement avec le lait & le ſucre, le mal revient auſſitôt. Si on s'obſtine à le combattre par des purgatifs réitérées & par la ſaignée, on pourra bien diminuer ſa violence, mais le malade tombera certainement dans une folie incurable.

Cela ne ſurprendra pas ſi l'on fait attention que l'autre eſpece de manie eſt produite par un ſang trop exalté & trop vif; au lieu que celle dont il s'agit, vient de la foibleſſe du ſang, & pour ainſi dire, de ſon évaporation, cauſée par la longue fermentation que la fievre a excitée, en conſéquence de laquelle évaporation les eſprits ſont entiérement incapables des fonctions animales.

Méthode du traitement.

55. Voici comment je traite cette manie. Je donne au malade trois fois le jour une bonne doſe de quelque puiſſant cordial, tel que *la thériaque* (1), *l'électuaire d'œuf*,

(1) La thériaque eſt à la vérité un électuaire chaud; mais je doute

la poudre de la Comteſſe de Kent, *la poudre de Walter Raugleigh*, ou quelqu'autre ſemblable dans *l'eau épidémique*, *l'eau thériacale*, ou quelqu'autre eau cordiale. On peut auſſi donner des cordiaux ſous quelqu'autre forme que ce ſoit. Durant ce temps-là il faut nourrir modérément le malade, mais la nourriture doit être ſucculente, & il doit boire de bon vin, ne point ſortir de la maiſon, & demeurer long-temps au lit. En gardant ce régime, le ventre ſera reſſerré, & cela pourroit faire craindre que l'uſage des remedes chauds ne produisît la fievre; mais cette crainte eſt ſans fondement, parceque les eſprits qui ont été preſque épuiſés par la maladie précédente, ne ſauroient plus en cauſer une nouvelle.

Au bout de quelques ſemaines le malade ſera mieux: alors on peut omettre les cordiaux pendant quelques jours; mais la nourriture doit toujours être propre à rétablir les forces; & après un court intervalle, il faut en revenir aux cordiaux, & les continuer juſqu'à parfaite guériſon.

Elle réuſſit dans une autre ſorte de manie.

56. Cette méthode a quelquefois réuſſi pour guérir la manie qui n'eſt pas une ſuite des fievres intermittentes, ſavoir dans des ſujets foibles & d'un tempéramment froid. L'année derniere je fus mandé à Salisbury, pour traiter conjointement avec le Docteur Thomas, ſavant & habile Médecin, & mon intime ami, une femme de condition qui avoit l'eſprit fort dérangé.

Nous employâmes les remedes dont j'ai parlé, quoiqu'elle fût groſſe en ce temps-là, & elle revint entiérement dans ſon bon ſens.

57. Mais la manie ordinaire qui arrive à des gens vigoureux ſans qu'il y ait eu de fievre auparavant, eſt d'une autre nature; par conſéquent elle doit être traitée d'une maniere bien différente, & les évacuations y ſont néceſſaires: ce qui n'empêche pas qu'il ne faille y employer auſſi les remedes qui fortifient le cerveau & les eſprits animaux. Or quoique ce ne ſoit pas ici le lieu d'expliquer la curation de cette maladie, je veux bien néanmoins le faire en paſſant, afin d'empêcher que la reſſemblance de ces deux eſpeces de manie ne jette dans l'erreur.

Manie ordinaire; comment doit être traitée.

58. Dans les perſonnes jeunes & d'un tempéramment

que dans le cas dont il s'agit elle mérite le nom de cordial, parceque l'opium qu'elle contient doit plus relâcher & affoiblir, que les autres ingrédients ne fortifient & ne raniment.

SECT. I.

ſanguin, on tirera deux ou trois fois huit ou neuf onces de ſang au bras, laiſſant trois jours d'intervalle entre chaque ſaignée : puis on ſaignera une fois à la jugulaire. Un plus grand nombre de ſaignées rendroient plutôt le malade fou, qu'elles ne le guériroient (1).

Il faut enſuite lui faire uſer des pilules *de duobus*, dont il prendra un demi-gros, ou deux ſcrupules, ſuivant qu'elles opéreront, & cela une fois la ſemaine, & un jour reglé ; en ſorte que s'il a commencé, par exemple, le lundi l'uſage des pilules, il les prenne chaque ſemaine, préciſément le même jour, & non pas plus ſouvent, continuant ainſi pendant long-temps, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement guéri.

Par cette méthode les humeurs qui avoient coutume de ſe porter au cerveau & de le troubler, recevront une autre détermination, & s'évacueront inſenſiblement par en bas.

59. Les jours exempts de purgation, le malade uſera pendant tout le traitement de l'électuaire ſuivant, ou de quelqu'autre remede qui ait la même vertu.

Electuaire cordial.

Prenez conſerve d'abſynthe romaine, conſerve de romarin, & thériaque, de chacune, une once ; conſerve d'écorce

(1) Cette regle pour la ſaignée eſt trop limitée. On doit ſaigner plus ou moins, ſuivant l'exigence des cas & les circonſtances de la maladies. Le genre de manie qui eſt ici décrit, ſe guérit rarement, ſurtout dans les perſonnes jeunes & ſanguines, ſans ſaigner beaucoup plus ſouvent & plus copieuſement que ne l'ordonne notre Auteur, en y joignant de puiſſants vomitifs réitérés ſuivant le beſoin, & le bain d'eau froide. L'Auteur ne fait point mention de ces deux derniers ſecours. Le Docteur *Kinneir* recommande le camphre en grande doſe, ſavoir, juſqu'à un demi-gros dans les manies furieuſes, & il dit l'avoir éprouvé avec ſuccès. Voyez *Abridg. of the Phyſ. Tranſact.* publié en 1734. On peut employer quelquefois utilement de puiſſants narcotiques après des évacuations convenables.

Hoffmann recommande le bain chaud dans la manie, dans les termes ſuivants. Ce n'eſt pas par le raiſonnement, dit-il, mais enſuite d'une longue expérience, que nous vantons l'excellence de ce remede dans ces cas là ; car nous avons vu pluſieurs mélancolies invétérées, & pluſieurs manies heureuſement guéries par ce moyen, après les ſaignées & l'uſage des remedes délayants & nitreux. J'ai recommandé cette méthode à pluſieurs Médecins étrangers qui, comme moi, s'en ſont très bien trouvés ; c'eſt pourquoi je me ſuis ſouvent étonné qu'elle fût ſi négligée de notre temps, quoique dès les premiers temps on l'ait employée pour la même maladie, en ſorte que les anciens Médecins y comptoient entiérement. Voyez *Nouvelles expériences, &c. ſur les eaux minérales, par Fréd. Hoffmann.*

d'orange, angélique confite, & noix muſcade confite, de chacune demi once ; ſyrop d'œillets, ce qu'il en faut. Faites-un électuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade deux fois le jour, buvant par deſſus un petit coup de vin de Canarie, où l'on aura fait infuſer froidement des fleurs de primevere.

60. La fievre continue & les fievres intermittentes, que j'ai décrites ci-deſſus, furent preſque les ſeules maladies épidémiques qui parurent durant la conſtitution des années 1661, 1662, 1663 & 1664. Je ne ſaurois dire pendant combien d'années auparavant elles avoient été les principales. Ce que je ſais certainement, c'eſt que depuis l'an 1664 juſqu'en 1677, elles furent extrêmement rares à Londres.

Particularités touchant les petites véroles de cette conſtitution.

61. J'aurois dû parler auſſi des petites véroles qui ſurvenoient alors, & marquer leur nature par rapport à la conſtitution regnante : car, comme je l'ai déja remarqué (1), elles ſont très différentes, ſuivant les diverſes conſtitutions qui les produiſent. Mais ne les ayant pas examinées en ce temps-là avec aſſez de ſoin, je les paſſe ſous ſilence, me contentant de remarquer une choſe qui leur étoit particuliere, c'eſt que dans ces années-là elles étoient en très grand nombre dès le commencement de Mai, & qu'elles diſparoiſſoient à l'arrivée des maladies épidémiques d'automne, ſavoir de la fievre continue & des fievres intermittentes. On voyoit le plus ſouvent des puſtules, de petites foſſettes qui reſſembloient à des têtes d'épingles. Lorſque la petite vérole étoit diſcrete, le plus grand danger étoit le huitieme jour : alors la ſueur ou la moiteur qui avoit duré juſques-là, s'arrêtoit tout d'un coup, & la peau devenoit ſeche, ſans que les meilleurs cordiaux puſſent rappeller la ſueur. La phrénéſie ſurvenoit avec beaucoup d'agitation, de douleur & d'inquiétude ; le malade urinoit ſouvent, mais en petite quantité, & après les plus belles apparences de guériſon, il mouroit dans peu d'heures.

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 2. num. 12. 16.*

SECTION II.

CHAPITRE PREMIER.

Conſtitution épidémique des années 1665 & 1666 à Londres.

Dénombrement des maladies de cette conſtitution.

1. Après un hiver très froid & une gelée ſeche, qui dura ſans interruption juſqu'au printemps, le dégel étant venu tout d'un coup à la fin du mois de Mars, c'eſt-à-dire au commencement de l'année 1665, ſuivant la maniere de compter des Anglois, on vit auſſi-tôt des péripneumonies, des pleuréſies, des eſquinancies, & d'autres maladies inflammatoires faire de grands ravages. Il parut auſſi alors une fievres continue épidémique, très différente des fievres continues qui avoient regné dans la conſtitution précédente; au lieu qu'on ne voit preſqu'aucune de ces dernieres dans le temps dont il s'agit maintenant. Cette fievre continue épidémique étoit accompagnée d'une plus violente douleur de tête que les fievres des années précédentes, & de plus grandes envies de vomir.

Dans la plupart des malades, la diarrhée que nous avons dit auparavant pouvoir être prévenue par un vomitif, étoit ici produite par le même remede, & néanmoins les envies de vomir ne ceſſoient point. La peau étoit ſeche, comme dans les fievres de la conſtitution précédente. Cependant on pouvoit exciter la ſueur, & le meilleur moyen pour cela étoit la ſaignée. Dès que la ſueur paroiſſoit, les ſymptomes étoient moins violents. On pouvoit faire ſuer dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la fievre des années précédentes, il étoit dangereux de l'entreprendre avant le treizieme & le quatorzieme jour de la maladie; encore avoit-on bien de la peine à en venir à bout. Le ſang étoit ſouvent de même couleur que celui des pleurétiques & des gens attaqués de rhumatiſme, excepté que la partie gélatineuſe n'étoit pas ſi blanche. Voilà quels étoient d'abord les ſymptomes qui diſtinguoient cette maladie.

Peſte & ſes progrès.

2. L'année avançant, la peſte ſurvint, avec un grand nombre de ſes ſymptomes pathognomoniques, ſavoir les

charbons, les bubons, &c. Elle augmenta de jour en jour, & vers l'équinoxe d'automne, elle ſe trouva dans ſa plus grande force; car elle enleva alors dans une ſeule ſemaine environ huit mille ames; quoique les deux tiers au moins des habitants ſe fuſſent retirés à la campagne pour éviter la contagion. Depuis ce temps-là elle diminua, & aux approches de l'hiver, elle diſparut preſqu'entiérement; car durant toute cette ſaiſon juſqu'au commencement du printemps ſuivant, elle attaqua ſeulement quelques perſonnes par-ci, par-là; & le printemps étant venu, elle ceſſa tout-à-fait. Mais la fievre ſubſiſta toute l'année ſuivante, & même juſqu'au commencement du printemps de l'an 1667, quoiqu'elle ne fût pas ſi épidémique. Je vais traiter maintenant de ces deux maladies.

CHAPITRE II.

Fievre peſtilentielle & peſte des années 1665 & 1666.

1. J'AI remarqué plus haut, qu'il y a certaines fievres que l'on met ordinairement au nombre des fievres malignes (1) quoique la violence de leurs ſymptomes, qui donne lieu à cette idée, ne vienne d'aucune malignité, mais de la mauvaiſe façon dont elles ont été traitées: car quand on ne fait pas aſſez d'attention aux moyens dont ſe ſert la nature dans le deſſein qu'elle a de terminer la maladie, & qu'on emploie mal à propos une autre méthode, on trouble l'économie animale, on bouleverſe tout, & on change entierement la face de la maladie qui, n'étant plus la même, devient beaucoup plus fâcheuſe, & ſe trouve accompagnée d'un grand nombre de ſymptomes étrangers.

Certaines fievres fauſſement eſtimées malignes.

La fievre maligne n'eſt pas une maladie commune (2),

Fievre véritablement maligne eſt rare.

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 2. *num.* 13.

(2) Les ignorants ſe trompent ſouvent en imaginant une certaine malignité dans les maladies, & cela vient fort ſouvent faute d'avoir ſuffiſamment examiné les cauſes antécédentes, & d'avoir fait attention aux ſymptomes, & à la totalité de la maladie; d'où s'enſuivent de grandes bévues dans la pratique. On ne convient pas univerſellement

SECT. II.

elle eſt tout-à-fait différente des autres eſpeces de fievres qui, à raiſon de l'irrégularité de leurs ſymptomes, portent le nom de malignes. Mais elle eſt de la même eſpece que la peſte, & n'en differe que parceque ſon degré de violence eſt moindre. C'eſt pourquoi j'expliquerai dans le même chapitre l'origine & la curation de ces deux maladies.

Diſpoſition de l'air produit des maladies.

2. Qu'il y ait dans l'air un certaine temperature ou diſpoſition qui, en divers temps, produit différentes maladies, c'eſt de quoi on ne ſauroit douter, ſi l'on fait attention que la même maladie attaque en certains temps une infinité de gens, & devient épidémique; au lieu qu'en d'autres temps, elle n'en attaque qu'un fort petit nombre. La choſe eſt évidente touchant la petite vérole, & ſurtout touchant la peſte, qui fait la matiere de ce chapitre.

Cette diſpoſition eſt difficile à connoître.

3. Mais quelle eſt cette diſpoſition morbifique de l'air, & quelle en eſt la nature? C'eſt ce que nous ignorons abſolument, de même que pluſieurs autres choſes ſur leſquelles de prétendus Philoſophes, également orgueilleux & inſenſés, débitent mille niaiſeries (1). Cependant nous avons de grandes actions de graces à rendre à la bonté & à la miſéricorde divine, de ce qu'elle a voulu

---

de ce qu'on doit entendre par le terme de malignité; mais il eſt difficile de s'en former une idée aſſez claire & aſſez juſte pour en faire une application ſûre à certaines fievres, & pour autoriſer la méthode curative qui eſt fondée là deſſus. Les fievres qu'on appelle ordinairement malignes, étant examinées ſelon leurs ſymptomes, paroiſſent venir d'une coagulation, ou d'une diſſolution des fluides, & par conſéquent elles demandent un traitement différent, les remedes volatils & atténuants étant propres dans les premieres, & les acides modérés, les émulſions rafraîchiſſantes, les aglutinants, comme la gelée de corne de cerf, &c. dans les ſecondes; & comme ces ſortes de remedes agiſſent par des qualités manifeſtes, on peut raiſonnablement en conclure que les fievres viennent auſſi de cauſes manifeſtes, en ſorte que l'idée d'une malignité prétendue tombe d'elle-même. Les fievres qu'on eſtime véritablement malignes dépendent de quelques qualités particulieres & contagieuſes de l'air, leſquelles ne peuvent peut-être pas ſe connoître par les ſens, ou bien d'aliments corrompus & pourris, de la morſure des animaux vénimeux, &c. mais ces cauſes ne ſont pas à beaucoup près ſi communes que l'on croit ordinairement.

(1) Il y a beaucoup de phénomenes qui ſurpaſſent la petiteſſe de notre intelligence, & qu'on ne doit pas cependant mépriſer; mais quand on ne ſauroit connoître par le raiſonnement la nature d'une cauſe, on doit toujours en remarquer ſoigneuſement l'effet ſenſible, afin de tirer de là des regles ſûres de pratique.

que

que les conſtitutions de l'air qui produiſent la peſte, c'eſt-à-dire la plus terrible & la plus pernicieuſe de toutes les maladies, arrivaſſent beaucoup plus rarement que celles qui cauſent d'autres maladies moins funeſtes. De là vient qu'en Angleterre il n'y a guere plus ſouvent de peſte que tous les trente ou quarante ans, du moins de peſte qui ſoit furieuſe, & qui faſſe des ravages extraordinaires (1). CHAP. II.

Les maladies contagieuſes qu'on voit de côté & d'autre pendant quelques années après une peſte conſidérable, & qui diminuent & diſparoiſſent inſenſiblement, doivent être attribuées à une diſpoſition peſtilentielle de l'air, laquelle ſubſiſte encore en partie, & n'a pas été entierement changée en une diſpoſition plus ſalutaire. Il faut les regarder comme des reliquats de la peſte qui a précédé. De-là vient auſſi que les fievres qui regnent un ou deux ans après une grande peſte, ſont ordinairement peſtilentielles ; & quoiqu'elles n'aient pas certaines marques d'une véritable peſte, elles en ont néanmoins le plus ſouvent la nature & le caractere, & doivent être traitées de la même façon, comme nous le montrerons plus bas.

4. Mais outre cette conſtitution de l'air, qui eſt en quelque maniere une cauſe générale, il faut encore une cauſe particuliere, c'eſt-à-dire un miaſme ou virus, qui ſoit communiqué par quelque corps peſtiféré, & qui ſoit reçu, ou immédiatement & par une communication perſonnelle, ou médiatement & par un foyer ; & ſi cela arrive pendant la conſtitution de l'air dont nous avons parlé (2), une petite étincelle produit bientôt un horrible incendie : & la peſte, en mettant une infinité de gens au tombeau, corrompt l'air dans tout le pays où elle regne, & le rend contagieux, tant par la reſpiration des malades, que par les cadavres des morts ; en ſorte que pour la multiplication de cette affreuſe maladie, il n'eſt plus beſoin alors d'un foyer, ou d'une communication perſonnelle ; mais que tout homme, quelque ſoin qu'il ait de ſe tenir éloigné des peſtiférés, peut aiſément prendre la peſte par le moyen de Cauſes qui produiſent la peſte.

(1) C'eſt une opinion commune & répandue par des Auteurs d'un grand nom, que la peſte vient d'ordinaire en Angleterre une fois dans trente ou quarante ans : mais c'eſt une pure imagination qui n'eſt fondée, ni ſur la raiſon, ni ſur l'expérience, & ne doit rien faire craindre de pareil. Voyez *un diſcours ſur la contagion peſtilentielle, par le Docteur Mead.*

(2) Voyez *num.* 3.

SECT. II.

l'air qu'il reſpire, pourvu que les humeurs de ſon corps ſe trouvent diſpoſées a recevoir la vapeur contagieuſe.

En quel tems elle commence, & ſa durée.

5. Quand cette maladie n'eſt que ſporadique, elle attaque indifféremment en toute ſaiſon un petit nombre de gens auxquels elle ſe communique. Mais quand la conſtitution de l'air eſt outre cela épidémique, la maladie commence entre le printemps & l'été, qui eſt le temps de l'année le plus propre à produire une maladie dont l'eſſence conſiſte principalement dans l'inflammation des humeurs, comme nous le montrerons enſuite. Au reſte la peſte a ſon accroiſſement & ſon déclin, de même que les autres choſes naturelles. Elle commence dans le temps que nous avons dit; elle ſe fortifie à meſure que l'année s'avance; & elle diminue vers le déclin de l'année, juſqu'à ce qu'enfin le froid de l'hiver cauſe à l'air une diſpoſition qui eſt contraire à la maladie.

Effet des viciſſitudes des ſaiſons ſur la peſte.

6. Si les viciſſitudes des ſaiſons n'influoient en rien ſur la peſte, & que le virus peſtilentiel ſe tranſmît perpétuellement d'une perſonne a l'autre, ſans pouvoir être détruit par aucun changement de l'air, il ariveroit néceſſairement, que quand ce virus auroit une fois pénétré dans une ville conſidérable, il enleveroit tous les habitants les uns après les autres, juſqu'à ce qu'il n'en reſtât aucun. Cependant on a vu le contraire; puiſque le nombre de ceux qui moururent de la contagion dans une ſeule ſemaine du mois d'Août, montoit à pluſieurs milliers, & que ſur la fin de Novembre il mouroit très peu de monde, & preſque perſonne. J'avoue néanmoins que la peſte peut commencer en d'autres temps de l'année, ſuivant le témoignage de quelques Auteurs, qui diſent que cela eſt arrivé: mais la choſe ſe voit rarement, & alors la contagion n'eſt pas fort violente.

Air peſtilentiel incapable de lui-même de cauſer la peſte.

7. D'un autre côté, j'ai de grands ſoupçons que la diſpoſition de l'air, quelque peſtilentielle qu'elle ſoit, eſt incapable d'elle-même de cauſer la peſte; & que cette maladie ſubſiſtant toujours en quelque endroit, ou par un foyer, ou par ſa communication avec quelque peſtiféré, elle eſt apportée des lieux infectés dans les autres, où elle ne devient épidémique qu'au moyen d'une certaine diſpoſition de l'air qui la favoriſe. Sans cela je ne comprends pas comment il peut ſe faire que, dans un même pays, une ville eſt affligée de la peſte, qui y fait de grands ravages, tandis qu'une autre ville peu éloignée de la premiere, s'en garantit abſolument, en s'interdiſant tout commerce

avec la ville peſtiférée. C'eſt ainſi que par les ſoins & la prudence du grand Duc de Toſcane, la peſte qui ravageoit, il y a peu d'années, preſque toute l'Italie, ne pénétra point du tout dans la Toſcane.

CHAP. II.

8. La maladie commence preſque toujours par un friſſon, de même que les accès des fievres intermittentes; enſuite des vomiſſements énormes, une douleur vers la région du cœur, comme ſi elle étoit ſerrée par un preſſoir, une fievre ardente accompagnée de ſes ſymptomes ordinaires, tourmentent ſans ceſſe les malades, juſqu'à ce que la mort vienne terminer leurs ſouffrances, ou qu'un bubon ou une parotide, venant heureuſement à paroître, les mette hors de danger, en attirant au dehors la matiere morbifique.

Symptomes de la peſte.

Il eſt rare que la peſte attaque ſans fievre, & qu'elle tue tout à coup; auquel cas il paroît, même lorſque les gens ſont encore ſur pied, des taches de pourpre qui annoncent une mort prochaine. Mais cela n'arrive guere que dans le commencement d'une peſte extrêmement funeſte, ce qui eſt digne de remarque; & jamais on ne l'a obſervé dans le déclin de la contagion, ou dans les années qu'elle n'eſt pas épidémique.

Quelquefois auſſi les bubons, ou les parotides, ſe manifeſtent ſans qu'il y ait auparavant ni fievre, ni aucun fâcheux ſymptome. Je crois cependant qu'il y a toujours eu un petit friſſon, quoiqu'il n'ait pas été ſenſible: ceux à qui cela arrive peuvent aller librement par-tout, & s'acquitter de toutes leurs fonctions ordinaires, comme les gens qui ſe portent bien, ſans être obligés de garder aucun régime.

9. Au reſte je n'entreprends pas de déterminer préciſément en quoi conſiſte eſſentiellement la peſte (1). Les gens de bon ſens trouveront peut-être qu'il ſeroit auſſi abſurde à quelqu'un de me demander ce qui conſtitue formellement telle ou telle eſpece de maladie, qu'il le ſeroit à moi de faire la même queſtion à cet homme, au ſujet

Eſſence de la peſte & des autres maladies eſt inexplicable.

(1) Il eſt abſolument impoſſible de déterminer *à priori* la nature ſpécifique du miaſme peſtilentiel, en quoi conſiſte l'eſſence de la peſte, d'autant que ce miaſme ne tombe pas ſous les ſens; ainſi toute la connoiſſance que nous en pouvons avoir vient uniquement de ſes effets, leſquels donnent lieu de croire qu'il eſt en partie d'une nature putride, ſulfureuſe & fermentative, & en partie d'une nature très âcre & très cauſtique, mais plus alcaline qu'acide.

SECT. II.

du cheval par exemple, entre les animaux, ou au ſujet de la bétoine entre les plantes. La nature produit toutes choſes par des loix invariables, mais avec un art qui n'eſt connu que d'elle ſeule ; & elle couvre d'épaiſſes ténebres les eſſences de ſes productions, & les formes qui conſtituent leurs différences. Auſſi chaque eſpece de maladie, de même que chaque eſpece d'animal ou de plante, a des propriétés conſtantes qui ne conviennent qu'à elle-même ſeule, qui coulent de ſon eſſence, & qui en ſont inſéparables. Et qu'on ne me demande pas comment on pourra guérir les maladies, tandis qu'on ignore leurs cauſes : car ce n'eſt pas par la connoiſſance des cauſes qu'on guérit les maladies, mais par la connoiſſance d'une méthode convenable & confirmée par l'expérience.

En quoi conſiſte la peſte.

10. Mais pour revenir à notre ſujet, comme nous avons coutume de déduire l'origine de toutes les maladies ſimilaires, du vice des premieres ou des ſecondes qualités, qui eſt tout ce que nous pouvons faire dans une ſi grande obſcurité, je ſuis à porté de croire que la peſte eſt une fievre d'un genre particulier (1), & qui vient d'une inflammation des particules les plus ſpiritueuſes du ſang, leſquelles, à raiſon de leur ténuité, ſemblent être fort proportionnées à la nature très ſubtile de cette maladie.

Pourquoi elle tue en peu de temps.

Si donc le virus peſtilentiel ſe trouve au plus haut point de ſubtilité où il puiſſe être, comme on voit dans le com-

» (1) La peſte, ou la fievre peſtilentielle, eſt définie par Hoffmann, la plus aiguë de toutes les fievres, qui vient d'un miaſme, » ou virus contagieux apporté ordinairement des pays du Levant, & » qui eſt mortelle, à moins que le virus ne ſoit promptement pouſſé » en dehors par la force des mouvements vitaux, au moyen des » bubons ou des charbons ».

Elle differe des autres fievres malignes, contagieuſes & exanthématiques par les particularités ſuivantes. 1°. Elle eſt la plus aiguë de toutes les fievres, & quelquefois ſe trouve mortelle dès le premier ou le ſecond jour. 2°. Dans notre climat elle n'eſt, ni épidémique, ni ſporadique, mais cauſée ſimplement par une contagion apportée des lieux infectés. 3°. Elle ne ſe termine pas, comme d'autres fievres putrides & malignes, par une ſueur copieuſe, un cours de ventre, &c. mais par des tumeurs critiques qui viennent à ſuppuration. 4°. Le miaſme, ou virus peſtilentiel, s'attache facilement aux matieres ſpongieuſes & poreuſes, & peut ainſi être porté à une grande diſtance ſans rien perdre de ſa qualité pernicieuſe. 5°. La peſte a cela de particulier, que le froid arrête ſon progrès ; c'eſt pourquoi elle regne rarement dans une ſaiſon froide & dans les pays froids ; au contraire, elle ſe fait ſentir violemment & fréquemment dans une ſaiſon chaude & dans les climats chauds.

mencement & dans la force d'une conſtitution épidémique, il diſſipe tout à coup la chaleur naturelle, & enleve promptement les malades, laiſſant leurs cadavres tout couverts de taches de pourpre, à raiſon de la fonte & de la diſſolution entiere qu'a cauſé au ſang la violence du combat intérieur. CHAP. II.

11. L'extrême ſubtilité du virus peſtilentiel eſt cauſe qu'il produit tant de ravages, ſans exciter dans le ſang aucune ébullition fébrile, & ſans faire ſentir auparavant aucune incommodité; tout au contraire de ce qui arrive ordinairement lorſque la cauſe morbifique eſt moins ſubtile, & qu'elle porte, pour ainſi dire, des coups plus foibles. Montrons cette différence par un exemple ſenſible. Si on met ſous un couſſin une aiguille, ou quelqu'autre choſe pointue, & qu'on la pouſſe de force contre, elle ne ſoulevera pas le couſſin, comme feroit un inſtrument qui ne ſera pas pointu, mais elle le percera (1).

12. Au reſte il eſt aſſez rare que la peſte tue ſubitement; & cela n'arrive, comme nous avons dit plus haut, que dans le commencement & la force de la maladie (2). La peſte, de même que les autres fievres, attaque le plus ſouvent par un friſſon, qui eſt enſuite ſuivi de chaleur; & cette chaleur dure juſqu'à ce que par un effet de la ſage prévoyance de la nature, les particules enflammées du ſang ſoient portées aux émonctoires, & y ſoient changées en pus, comme dans les phlegmons ordinaires. Quand et ce que cela arrive principalement.

Maintenant ſi l'inflammation eſt encore moins violente, elle produit les fievres qu'on nomme *peſtilentielles*; comme il arrive ſouvent à la fin d'une conſtitution peſtilentielle, & peut-être même un ou deux ans après, juſqu'à ce qu'enfin ces ſortes de fievres diſparoiſſent entiérement.

13. Je trouve une grande reſſemblance entre la peſte & Reſſemblance entre la peſte & l'éréſipele.

(1) Cette comparaiſon n'eſt ni juſte, ni propre à éclaircir le raiſonnement de l'Auteur, & on en trouve pluſieurs ſemblables dans ſes écrits. Il faut avouer que les comparaiſons, quand elles ſont juſtes, jettent beaucoup de jour ſur les matieres, autrement rien n'eſt moins concluant & plus trompeur. Les fauſſes ſimilitudes & les analogies mal fondées ne font qu'obſcurcir les matieres & embrouiller l'eſprit. Quant aux comparaiſons en particulier, on doit ſe ſouvenir que pour être parfaitement concluantes, elles ne doivent ſe faire qu'entre des choſes de même genre, comme entre des animaux & des animaux, entre des plantes & des plantes, entre des minéraux & des minétaux, & ainſi du reſte.

(2) Voyez ci-deſſus, *num.* 8.

SECT. II.

l'érésipele. Cette derniere maladie, au jugement des plus habiles Médecins, eſt une fievre continue, cauſée par la corruption & l'inflammation de la partie la plus fine du ſang, dont la nature cherche à ſe délivrer, en la déchargeant ſur quelque partie extérieure du corps où elle forme une tumeur, ou plutôt une grande tache rouge, appellée *roſe*; d'autant que la tumeur n'eſt ſouvent pas fort apparente. Cette fievre, après avoir duré un ou deux jours, ſe termine critiquement par la tumeur; de là vient qu'on reſſent une douleur dans les glandes de l'aiſſelle, ou dans celles des aines, comme il arrive dans la peſte.

Preuves de cela.

14. L'érésipele commence, de même que la peſte, par un friſſon, qui eſt ſuivi de chaleur; tellement que les perſonnes qui en ſont attaquées pour la premiere fois, croient avoir la peſte, juſqu'à ce qu'enfin la maladie ſe manifeſte dans une jambe, ou dans quelqu'autre endroit. D'ailleurs, quelques auteurs ſoupçonnent de la malignité dans cette maladie; c'eſt pourquoi ils veulent qu'on la traite par les ſudorifiques & les alexipharmaques (1). Quand elle a une fois excité l'ébullition fébrile, au moyen de laquelle les particules du ſang, qui étoient pour ainſi dire brûlées & gangrenées, ſont en peu de temps chaſſées au dehors, elle ceſſe d'elle-même, ſans aucune ſuite fâcheuſe (2).

Peſte eſt plus violente que l'érésipele.

15. Mais la vapeur de la peſte eſt beaucoup plus puiſſante & plus active que celle de l'érésipele: elle pénetre comme un éclair, par ſon extrême ſubtilité, les endroits du corps les plus reculés; elle détruit tout à coup les eſprits du ſang, & cauſe quelquefois une entiere diſſolution de cette liqueur, avant que la nature, accablée d'un mal imprévu, ait le temps d'exciter l'ébullition fébrile, qui eſt le moyen ordinaire dont elle ſe ſert pour débarraſſer le ſang de ce qui lui eſt nuiſible.

---

(1) Voyez *Sennert, Liv. II. Chap. XVI. de febr. ſymptom. contin.*

(2) L'érésipele & la peſte ſe reſſemblent, 1°. dans leurs principaux ſymptomes, qui ſont friſſon ſoudain, abattement, douleur violente à la tête & au dos, vomiſſement, &c. 2°. dans l'expulſion de la matiere morbifique ſur la peau, entre le troiſieme & le quatrieme jour, avec diminution des ſymptomes; 3°. dans une enflure, une rougeur, & une douleur qui ſe fait d'abord ſentir dans l'aine, ou près de là, & qui deſcend enſuite aux pieds; 4°. en ce que ces deux maladies attaquent les parotides lorſque la tête eſt menacée, & les glandes de l'aiſſelle lorſque la poitrine eſt en danger; 5°. en ce qu'elles enflamment les glandes de l'aiſſelle, & la poitrine; 6°. en ce qu'il y a du danger quand la matiere morbifique rentre en dedans.

CHAP. II.

16. Si quelqu'un ne veut pas convenir que la peſte vienne d'une inflammation, je le prie de conſidérer les raiſons qui appuient ce ſentiment ; ſavoir, que la peſte eſt accompagnée de fievre, & que le ſang qu'on tire aux peſtiférés eſt de même couleur que celui qu'on tire dans la pleuréſie & le rhumatiſme ; que les charbons paroiſſent brûlés, comme ſi on y avoit appliqué le cautere actuel ; que l'inflammation de la peſte eſt ſuivie auſſi ſouvent de bubons, que les autres inflammations le ſont d'autres tumeurs, & ſur-tout d'abcès. Il ſemble même que la ſaiſon où commence ordinairement la peſte épidémique, contribue encore à produire l'inflammation : car c'eſt juſtement alors, ſavoir entre le printemps & l'été, que ſurviennent les pleuréſies, les eſquinancies, & les autres maladies épidémiques qui viennent d'un ſang enflammé. Auſſi ne les ai-je jamais vues plus fréquentes que durant quelques ſemaines avant la derniere peſte de Londres.

Elle vient d'une inflammation.

Une choſe remarquable, c'eſt que cette année-là même, qui vit périr tant de milliers d'hommes, fut d'ailleurs très ſaine & exempte de toute autre maladie ; que ceux qui n'eurent pas la peſte, ſe porterent mieux que jamais ; & que ceux qui en réchapperent, ne furent point enſuite ſujets à la cachexie, ni aux autres indiſpoſitions qui ſont les ſuites ordinaires des maladies précédentes. De plus, les abcès & les charbons, quelque grands qu'ils fuſſent, guériſſoient aiſément par les remedes ordinaires de la Chirurgie, dès qu'une fois la ſuppuration avoit dépuré le ſang.

17. Mais, dira peut-être quelqu'un, ſi la peſte conſiſte dans une inflammation, d'où vient que les remedes chauds, comme ſont preſque tous les alexipharmaques, ſont ſi utiles, tant pour la guérir que pour la prévenir ? Je réponds que ſi les remedes chauds réuſſiſſent dans la peſte, ce n'eſt que par accident, ſavoir à cauſe de la tranſpiration qu'ils excitent, laquelle débarraſſe le ſang de ſes parties enflammées. Mais s'ils ne font pas ſuer, comme cela arrive ſouvent, ils augmentent par leur chaleur l'inflammation du ſang ; en quoi ils ſont manifeſtement pernicieux.

Alexipharmaques, comment y ſont utiles.

Quant à la vertu de préſerver de la peſte, qu'on leur attribue communément, rien n'eſt plus mal fondé. Bien loin de là, le vin & d'autres prétendus préſervatifs encore plus forts, pris chaque jour à des heures réglées, ont cauſé la

SECT. II.

peſte à quantité de gens qui, vraiſemblablement, ne l'auroient point eue ſans cela.

18. Pour ce qui eſt du traitement de la fievre peſtilentielle & de la peſte, on m'accuſera peut-être de préſomption & de témérité, de ce qu'ayant demeuré loin de Londres, pendant la plus grande partie du temps que la derniere peſte a ravagé cette ville, & par conſéquent ne pouvant avoir fait un aſſez grand nombre d'obſervations, j'oſe néanmoins traiter cette matiere. Mais comme les habiles Médecins, qui ont eu la hardieſſe & le courage de braver la mort, & d'expoſer continuellement leur vie pendant toute la contagion, n'ont pas eu juſqu'à préſent la volonté de publier ce qu'une longue expérience leur a appris ſur la nature de cette horrible maladie; j'eſpere que les gens de bien ne trouveront pas mauvais, ſi j'en dis ici mon ſentiment, qui eſt fondé ſur mes propres obſervations, quoiqu'elles ſoient en petit nombre.

Maniere de traiter la peſte.

19. Il faut parler d'abord des indications curatives. Elles conſiſtent en général, ou à aider la nature, en ſuivant exactement la conduite qu'elle tient pour détruire la maladie, ou ſi l'on ne croit pas devoir ſe fier à la méthode que la nature emploie contre la maladie, à lui en ſubſtituer de notre invention une autre plus sûre. Quelqu'un dira peut-être que les remedes alexiteres contre la peſte, dont on trouve un grand nombre chez les Auteurs praticiens, réuſſiſſent aſſez heureuſement dans cette maladie. Mais il y a très grand ſujet de douter ſi les bons effets de ces remedes ne doivent pas être attribués à leur faculté manifeſte, par laquelle en excitant abondamment les ſueurs ils donnent iſſue à la matiere morbifique, plutôt qu'à une vertu ſpécifique qu'ils aient reçue de la nature pour détruire le virus peſtilentiel.

Doute ſur la maniere dont les remedes agiſſent.

20. Il y a également lieu de douter, touchant les remedes des autres maladies, s'ils les guériſſent plutôt par une vertu ſpécifique, qu'en procurant quelqu'évacuation. Car ſi on objecte, par exemple, que le mercure ou la ſalſepareille ſont les remedes ſpécifiques de la vérole, il faut que celui qui fait cette objection, apporte des exemples de véroles guéries par le mercure ſans ſalivation ni cours de ventre, ou par la ſalſepareille ſans ſueurs: ce qui lui ſera, je crois, fort difficile. Pour moi, je penſe que le remede propre & ſpécifique de la peſte eſt encore caché dans les ſecrets de la nature, & qu'on ne peut guérir cette maladie que par une voie méchanique.

CHAP. II.

21. Ainſi, pour examiner plus au long (1) la premiere vue, qui eſt d'aider convenablement la nature à chaſſer au dehors la matiere morbifique, il faut obſerver, que dans la véritable peſte, lorſque la nature ne s'écarte point elle-même de ſon chemin, & qu'on ne la force point à ſe dérouter, elle donne iſſue à la matiere morbifique, au moyen d'un abcès qui ſe forme dans quelque émunctoire. Mais dans la fievre peſtilentielle, elle évacue la matiere en excitant la ſueur par tout le corps : d'où l'on peut conclure que, la nature prenant une différente route dans ces deux maladies, il faut auſſi les traiter par une méthode différente. Vouloir évacuer par les ſueurs la matiere de la véritable peſte, c'eſt s'écarter de la voie de la nature, qui emploie pour cela les abcès. Au contraire, vouloir évacuer autrement que par les ſueurs la matiere de la fievre peſtilentielle, s'eſt s'oppoſer également à la nature.

Premiere indication examinée plus au long.

22. Au reſte, dans la véritable peſte, on ne connoît point encore de remede sûr pour aider l'évacuation naturelle de la matiere morbifique, c'eſt-à-dire l'éruption des abcès ; à moins qu'on ne regarde un régime fortifiant & les cordiaux comme capables d'y contribuer. Cependant je doute fort qu'ils n'augmentent encore la chaleur du malade, qui n'eſt déja que trop grande. Je ſais du moins très certainement que les ſueurs ſont inutiles en ce cas-là ; quoique je ne nie pas que la tumeur ne ſe manifeſte, quand le malade, après avoir ſué abondamment durant trois ou quatre heures, ceſſe de ſuer. Mais je ne crois nullement qu'elle vienne de la ſueur ; puiſque tandis que la ſueur coule, elle ne donne aucun ſigne d'éruption ; & que quand la ſueur eſt finie, elle paroît comme par accident, ſavoir, lorſque la ſueur a déja enlevé une certaine quantité de la matiere qui ſurchargeoit trop la nature, & que le corps eſt fortement échauffé par les cordiaux qui ont été donnés pour exciter la tranſpiration.

Sueur quelquefois préjudiciable dans la peſte.

Mais ce qui prouve combien eſt trompeuſe & infidelle la méthode de vouloir procurer par les ſueurs l'éruption des abcès, afin d'évacuer la matiere peccante, c'eſt ce qui eſt arrivé aux malades qui ont été traités de la ſorte ; car de trois à peine en eſt-il réchappé un, pour ne rien dire de plus. Au contraire, pluſieurs dont les abcès étoient fort bien ſortis, dans le temps même qu'ils vaquoient à leurs affaires ordinaires, & ſans leur avoir cauſé aucune léſion

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 20.

SECT. II.

des fonctions naturelles, vitales ou animales, ont recouvré en peu de temps la ſanté. Il faut en excepter ceux qui ont eu le malheur de tomber entre les mains de quelque charlatan, & qui, par ſes avis, ſe ſont tenus au lit pour ſuer; car auſſi-tôt ils ont commencé à ſe trouver plus mal, quoiqu'auparavant ils fuſſent en très bon état; & la maladie allant toujours en augmentant, ils ont payé aux dépens de leur vie la faute de leur imprudence.

Effet incertain des tumeurs critiques.

23. D'un autre côté, rien de plus incertain & de plus douteux que l'événement des tumeurs critiques dans la peſte. Une choſe qui le montre clairement, c'eſt que quelquefois un bubon, qui étoit d'abord très bien ſorti, & qui avoit fait diminuer les ſymptomes, diſparoît enſuite tout à coup; & qu'au lieu du bubon, il vient des taches de pourpre qui annoncent une mort certaine. Il y a ſujet de croire que les grandes ſueurs par leſquelles on a deſſein de procurer l'éruption du bubon, ſont juſtement ce qui le fait rentrer; d'autant qu'elles détournent vers toute la ſuperficie du corps, & emportent au dehors une bonne partie de la matiere qui devoit ſervir à groſſir & à entretenir la tumeur.

Point de méthode ſûre pour guérir la peſte.

24. Quoi qu'il en ſoit, il eſt du moins très conſtant que dans les autres maladies, la bonté divine fournit des moyens aſſurés pour éloigner la cauſe morbifique; au lieu que dans la peſte dont Dieu ſe ſert pour châtier les grands crimes, il ne fournit que des moyens très incertains & très équivoques; & on pourroit peut-être attribuer avec autant de raiſon à cela, qu'à la malignité de cette maladie, les ravages étonnants qu'elle fait: car la goutte & d'autres maladies où l'on ne ſoupçonne guere de malignité, cauſent auſſi ſûrement la mort, lorſque la matiere morbifique vient à rentrer dans le ſang.

Il s'enſuit manifeſtement de tout cela, que le Médecin qui, dans le traitement des autres maladies eſt obligé de ſuivre exactement la conduite & le penchant de la nature, doit y renoncer dans la peſte. Comme très peu de gens ont connu juſqu'à préſent la vérité de cette maxime, cela a été cauſe que la peſte a enlevé une bien plus grande quantité de monde.

Il ne faut pas ſuivre ici la nature.

25. Auſſi puiſqu'il n'eſt nullement sûr de vouloir ſuivre les traces de la nature pour guérir cette maladie, il s'agit maintenant de remplir la ſeconde vue dont nous avons parlé, c'eſt-à-dire d'employer une meilleure méthode contre la peſte, que celle dont ſe ſert la nature. Je crois qu'on

peut y réuſſir de deux façons, ſavoir par la ſaignée, ou par les ſueurs. Quant à la ſaignée, je n'ignore pas que la plupart des gens l'ont en horreur dans la peſte. Mais ſans nous arrêter aux préjugés du vulgaire, examinons avec toute l'équité & la bonne foi poſſible les raiſons de part & d'autre.

CHAP. II.

La ſaignée & les ſueurs conviennent.

26. D'abord j'en appelle aux Médecins qui reſterent à Londre pendant la derniere peſte; & je leur demande ſi quelqu'un d'eux a obſervé que des ſaignées copieuſes & en grand nombre, faites avant qu'il parût aucune tumeur, aient été funeſtes aux peſtiférés. Il n'eſt pas étonnant qu'on ſe trouve toujours mal de ſaigner peu, ou de ſaigner quand la tumeur paroît déja : car lorſqu'on ne tire qu'une médiocre quantité de ſang, on arrête l'action de la nature, qui emploie toutes ſes forces à produire la tumeur, & on ne lui fournit d'ailleurs aucun moyen ſuffiſant pour évacuer la matiere morbifique; & ſi on ſaigne quand la tumeur paroît, comme la ſaignée attire de la circonférence au centre, elle cauſe un mouvement entierement oppoſé à celui de la nature, lequel ſe fait du centre à la circonférence. Rien néanmoins de plus ordinaire aux défenſeurs du ſentiment contraire, que d'alléguer les mauvais effets de la ſaignée ainſi faite en petite quantité & hors de ſaiſon, comme un puiſſant argument contre la ſaignée en général dans la peſte, comme on voit dans Diemerbroeck, & dans les autres Ecrivains qui ont donné des obſervations. Pour moi, je ne ſaurois me rendre à leur raiſonnement, juſqu'à ce que je ſache ce qu'ils répondent à la queſtion que j'ai propoſée ci-deſſus.

Comment la ſaignée doit être employée.

27. Grand nombre d'Auteurs très célebres ont été d'avis, il y a déja long-temps, que la ſaignée convenoit dans la peſte. Les principaux ſont Louis Mercatus, Jean Coſtæus, Nicolas Maſſa, Louis Septalius, Trincavel, Foreſtus, Mercurialis, Altomarus, Paſchalius, Andernach, Pereda, Zacutus Luſitanus, Fonſeca, & d'autres. Mais Léonard Botal, fameux Médecin du dernier ſiecle, eſt le ſeul, que je ſache, qui ait fait conſiſter tout le traitement de la peſte dans des ſaignées copieuſes, telles que nous les demandons : & afin qu'on ne croie pas que nous ſoyons ſeuls de notre ſentiment, nous mettrons ici les propres paroles de cet Auteur.

Elle eſt recommandée par pluſieurs grands Auteurs,

Sur-tout par Botal.

28. » Je penſe, dit-il (1), qu'il n'y a aucune ſorte » de peſte où la ſaignée ne puiſſe être utile au deſſus » de tous les autres remedes, pourvu qu'on la faſſe

(1) *Cap. 7. de curatione per venæ ſectionem.*

SECT. II.

» dans le temps convenable, & qu'on tire une quantité » ſuffiſante de ſang. Si elle s'eſt trouvée quelquefois inu- » tile, c'eſt qu'elle a été faite trop tard, ou en trop petite » quantité, ou qu'on a manqué en même temps dans ces » deux points.

Il ajoute un peu après: » Mais quand on eſt ſi timide, » & qu'on tire ſi peu de ſang, comment pouvoir juger de » ce que la ſaignée peut faire de bien, ou de mal dans » la peſte? Si une maladie où il étoit néceſſaire pour la » guérir de tirer quatre livres de ſang, & où l'on n'en tire » qu'une, vient à tuer un homme, elle ne le tue pas par- » cequ'on a ſaigné, mais parcequ'on a trop peu ſaigné, » & peut-être auſſi parcequ'on n'a pas ſaigné à temps. Mais » des gens de mauvaiſe volonté ne manquent jamais » d'acuſer un remede innocent, qu'ils veulent injuſtement » décréditer; ou s'ils n'agiſſent pas par malice, c'eſt au » moins par ignorance, deux choſes qui ſont aſſurément » pernicieuſes, quoique la premiere le ſoit encore davan- » tage.

Botal confirme tout cela par l'expérience, en ajoutant un peu plus bas: » Après cela, tout Médecin raiſonnable, » loin de blâmer la ſaignée dans la peſte, doit au con- » traire la louer & la recommander comme un remede » merveilleux, & l'employer avec confiance, ainſi que je » fais moi-même depuis quinze ans. Auſſi dans les mala- » dies peſtilentielles qui regnoient durant le ſiege de la » Rochelle, dans celles qui regnoient à Mons en Hai- » naut il y a quatre ans, dans celles qui ont regné à Paris » durant ces deux dernieres années entieres, & à Cambrai » l'année paſſée, je n'ai rien trouvé de plus utile & de plus » ſalutaire pour tous mes malades, dont le nombre étoit » infini, que de ſaigner copieuſement & prompte- » ment » (1).

(1) La ſaignée paroît dangereuſe au commencement de cette maladie, parcequ'elle ralentit toujours à un certain degré le cours du ſang vers les parties extérieures, & par conſéquent diminue la tranſpiration; d'où il arrive que le virus eſt retenu au dedans; d'ailleurs la terreur & l'effroi dont les malades ſont ordinairement ſaiſis, pouſſent le ſang vers les parties internes; & comme la ſaignée a un effet ſemblable, elle doit par cette raiſon être nuiſible; mais ſi la coutume, l'abondance du ſang, ou l'uſage de la bonne chere, la rendent néceſſaire, on peut ſaigner le ſecond ou le troiſieme jour, après avoir donné auparavant un doux ſudorifique, car en diminuant le volume du ſang, on facilite l'expulſion du virus dans les glandes, & cela réuſſit encore mieux, ſi l'on donne enſuite de doux ſudorifiques afin d'aider le cours du ſang vers les parties extérieures.

Enſuite, il cite des exemples de guériſons, que je ne rapporte pas crainte d'être trop long : mais je ne ſaurois m'empêcher de joindre ici une choſe arrivée en Angleterre, il y a quelques années. L'hiſtoire eſt très ſinguliere, & convient à mon ſujet.

Hiſtoire de guériſons par la ſaignée copieuſe.

29. Entre les autres miſeres & calamités qui affligerent l'Angleterre pendant la guerre civile, il y eut une peſte qui ravagea pluſieurs endroits. Ayant pénétré dans le fort de Dunſtar, qui eſt ſitué dans la Comté de Sommerſet, elle attaqua un grand nombre de ſoldats de la garniſon, dont quelques-uns moururent tout à coup avec des taches de pourpre. Un certain Chirurgien qui, après avoir long-temps voyagé dans les pays étrangers, ſervoit alors en qualité de ſoldat, pria inſtamment le Commendant du Fort de lui permettre de traiter à ſa maniere ſes camarades peſtiférés. Le Commandant y conſentit : le Chirurgien les ſaigna tous dès le commencement de la maladie, & avant qu'il parût aucune tumeur ; & il leur tira une grande quantité de ſang, c'eſt-à-dire juſqu'à ce qu'ils commençaſſent à chanceler ſur leurs pieds ; car il les ſaignoit de bout & en plein air, n'y ayant pas de vaiſſeaux pour meſurer la quantité de ſang qui couloit à terre ; enſuite il les envoya ſe coucher dans leurs logements, & ne leur fit aucun autre remede après la ſaignée. Cependant, choſe merveilleuſe ! d'un très grand nombre qu'il traita de la ſorte, il n'en mourut pas un ſeul (1).

Je tiens cette hiſtoire de M. François Windham, Colonel, qui étoit alors Commandant du Fort de Dunſtar.

(1) Le ſuccès dont fut ſuivi cette méthode ſinguliere, n'engagera pas, ſuivant toute apparence, un Médecin prudent à l'eſſayer en pareille occaſion, & ne mettra pas l'Auteur à couvert des juſtes reproches que mérite une conduite ſi violente & ſi téméraire. Saigner d'une maniere ſi outrée dans une maladie ordinairement accompagnée d'une extrême foibleſſe, eſt une pratique très déraiſonnable & très dangereuſe ; mais traiter de la ſorte un grand nombre de perſonnes, ſans aucun égard à la différence du tempérament, de la diſpoſition, & des autres circonſtances, c'eſt le comble de l'ignorance, de l'impéritie, & de l'extravagance, ſans parler que certains ſujets perdent beaucoup plus de ſang que d'autres avant que de tomber en foibleſſe ; ce qui néanmoins paroît avoir été la ſeule raiſon qui déterminoit notre empirique à arrêter le ſang, & que la quantité qui en couloit devoit être fort différente dans les ſujets, ſelon que l'ouverture étoit plus grande ou plus petite, & le ſang plus ou moins épais ; par où l'on voit clairement que cet homme agiſſoit plutôt par caprice que par raiſon.

SECT. II.

C'eſt un homme de très grande diſtinction, recommandable par ſa probité & ſa bonne foi ; & d'ailleurs très poli. Il eſt encore vivant, & peut confirmer la vérité du fait à tous ceux qui en douteroient.

Je rapporterai plus bas ce que j'ai obſervé moi-même de ſingulier & de remarquable ſur cet article, lorſque je ferai part au lecteur de ce que l'uſage & l'expérience m'ont appris durant la derniere peſte de Londres.

Sueur préférable à la ſaignée.

30. Or, quoique je reconnoiſſe l'utilité de la ſaignée dans la peſte, & que l'expérience m'en ait convaincu il y a déja long-temps, je trouve néanmoins que la méthode de diſſiper par la tranſpiration le levain peſtilentiel, eſt préférable par pluſieurs raiſons, à celle de l'évacuer par la ſaignée ; d'autant qu'elle n'épuiſe pas tant les forces du malade, & n'expoſe pas la réputation du Médecin, mais elle ne laiſſe pas d'avoir ſes inconvénients.

Ses inconvénients.

Car, en premier lieu, il y a beaucoup de perſonnes, & ſur-tout de jeunes gens d'un tempérament chaud, qu'il eſt très difficile de faire ſuer ; & ſi on donne de forts ſudorifiques à ces ſortes de malades, & qu'on les couvre beaucoup, on riſque de leur cauſer une phrénéſie ; ou, ce qui eſt encore plus fâcheux, au lieu des ſueurs que l'on eſpéroit, on verra paroître des taches peſtilentielles.

Taches peſtilentielles, & pourquoi.

31. Comme la peſte attaque principalement les parties les plus ſpiritueuſes du ſang, il arrive de là, que le mouvement des parties groſſieres de cette liqueur eſt ordinairement plus foible que dans les autres inflammations : mais ſes parties plus fines recevant un ſurcroît d'agitation par la nouvelle chaleur que leur communiquent les ſudorifiques, elles entrent comme en fureur, & faiſant effort contre la partie fibreuſe, la briſent & la diviſent entierement. C'eſt à cette diſſolution des fibres du ſang, que je crois qu'on doit attribuer les taches de la peſte, leſquelles ſemblables à des vibices que laiſſent des coups violents ſur une partie muſculeuſe, ſont d'abord fort rouges, & peu de temps après deviennent noires, ou livides.

Rentrée des bubons.

31. En ſecond lieu, ſi dans les corps qui ſuent aiſément on arrête trop tôt la ſueur, c'eſt-à-dire avant que toute la matiere morbifique ſoit diſſipée, les bubons qui avoient commencé ſur la fin de la ſueur à ſortir heureuſement, prennent un mauvais train : car, comme une partie de la matiere qui devoit les groſſir leur a été ſouſtraite, ou ils rentrent facilement, ou du moins ils ne ſuppurent jamais parfaitement ; ainſi qu'il arrive auſſi dans la petite

vérole, quand le malade a trop ſué les premiers jours. Or le mal étant rentré en dedans, il s'excite dans le ſang une efferveſcence qui cauſe ſouvent des exanthêmes, de la maniere que nous avons dit ci-deſſus; & ces exanthêmes ſont des ſignes d'une mort prochaine.

33. Mais pour mieux faire voir comment on peut obvier à ces inconvénients & à d'autres ſemblables, je vais rapporter fidellement ce que j'ai fait & obſervé dans cette maladie depuis le commencement de la derniere peſte.

Cas extraordinaire.

34. Au commencement de Mai de l'année 1665 je fus appellé auprès d'une Dame de condition, âgée d'environ vingt & un ans, & d'un tempérament ſanguin. Outre une fievre ardente dont elle avoit été priſe peu de temps auparavant, elle étoit tourmentée de vomiſſements violents, & avoit d'autres ſymptomes fébriles. Je commençai par la faire ſaigner. Le lendemain je preſcrivis un vomitif, afin de prévenir la diarrhée qui, comme nous avons dit au commencement de cette Section, ſurvient dans le déclin de la fievre parcequ'on a manqué au commencement de la maladie de donner un émétique, nonobſtant qu'il y eût des envies de vomir (1). Le vomitif vuida aſſez bien l'eſtomac.

Le lendemain matin étant retourné voir la malade, je trouvai qu'elle avoit le dévoiement; ce qui me parut extraordinaire, & me donna beaucoup d'inquiétude. Je jugeai de là que la fievre n'étoit pas d'un caractere ordinaire, ce qui fut confirmé par l'événement, & qu'ainſi il falloit la traiter d'une maniere différente de celle que j'ai expliquée ci-deſſus, & que j'avois toujours employée juſqu'alors avec ſuccès. C'eſt pourquoi je crus devoir appeller avec moi un Médecin plus ancien. Nous réitérames d'un avis commun la ſaignée, qui nous parut néceſſaire à cauſe de l'âge & du tempérament de la malade, & de l'ébullition violente du ſang. Nous fîmes donner des cordiaux médiocrement rafraîchiſſants, & des lavements de deux en deux jours. Vers la fin de la maladie, comme il ſurvint des ſymptomes extraordinaires, qu'on regarde ordinairement comme des ſignes d'une exceſſive malignité, nous ordonnâmes quelques puiſſants alexipharmaques. Mais tout fut inutile, & la malade mourut vers le quatorzieme jour.

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 9.*

SECT. II.

Reflexions qu'il occasionna.

35. Le caractere extraordinaire de cette fievre me tourmenta l'esprit durant quelques jours ensuite ; & je ne savois qu'en penser. Enfin me rappellant que, même après qu'on eût réitéré la saignée, la chaleur brûlante avoit persévéré ; que la malade avoit les joues rouges ; qu'un peu avant sa mort elle avoit rendu quelques gouttes de sang par le nez ; que le sang qu'on lui avoit tiré, étant refroidi dans les pœlettes, ressembloit à celui des pleurétiques ; qu'elle avoit eu un peu de toux, & de légeres douleurs de poitrine ; qu'on étoit alors à la fin du printemps & au commencement de l'été, qui est un temps où il n'y a guere de fievres continues ; car alors elles cessent d'elles-mêmes, & deviennent intermittentes, ou tournent en pleurésies & en d'autres inflammations de ce genre ; qu'enfin les pleurésies étoient alors très épidémiques :

Méthode curative qui en résulta.

Toutes ces circonstances bien examinées, je fus d'avis que la fievre dont il est question, n'étoit que le symptome d'une inflammation, ou fluxion de poitrine, quoiqu'elle ne fût pas accompagné des signes pathognomoniques de la pleurésie ou de la péripneumonie, & qu'il n'y eût ni douleur de côté, ni difficulté considérable de respirer. En un mot, je me persuadai que j'aurois dû traiter cette maladie entiérement de la même façon que j'avois souvent traité avec succès la pleurésie.

Cette idée fut ensuite heureusement confirmée par l'expérience ; car peu de temps après, ayant été appellé auprès d'un homme qui avoit absolument la même maladie, je le traitai & le guéris par le remede qui convient dans la pleurésie, c'est-à-dire par des saignées réitérées. Vers la fin de Mai & le commencement de Juin de la même année, quantité de malades qui avoient la même fievre, laquelle étoit déja fort épidémique, eurent recours à moi, & je les guéris de même par des saignées. Ce fut alors que la peste commença à faire d'horribles ravages à Londres ; & elle vint à un tel degré de violence, que dans cette seule ville elle enleva sept mille ames en sept jours.

36. Je n'ose pas décider si on doit donner le nom de peste à la fievre dont je parlois tout maintenant. Ce que je sais indubitablement, c'est que tous ceux de mon voisinage, qui en ce temps-là & quelque temps après furent attaqués de la peste & de tous les symptomes qui lui sont particuliers, eurent les mêmes accidents, soit au commencement, soit dans le cours de la maladie.

Au reste, voyant le danger qui me menaçoit de près, je

je me déterminai enfin par le conſeil de mes amis à fuir avec les autres, & je tranſportai ma famille à quelques lieues de Londres. Mais je revins en cette ville avant mes voiſins, & dans le temps où la contagion étoit encore aſſez violente, pour qu'on fût obligé d'avoir recours à moi, faute de meilleurs Médecins. Peu de temps après je vis un grand nombre de malades qui avoient la fievre; & je fus extrêmement ſurpris de trouver que cette fievre reſſembloit à celle que j'avois traitée avec tant de ſuccès avant mon départ. C'eſt pourquoi, fondé ſur ma propre expérience, & la préférant à tous les préceptes qui ne ſont appuyés que ſur la théorie, je ne fis pas difficulté d'employer pareillement la ſaignée dans cette occaſion.

CHAP. II.

Fievre peſtilentielle guérie par les ſaignées.

37. Je continuai ainſi avec un ſuccès merveilleux à traiter pluſieurs malades par des ſaignées copieuſes, en y joignant une tiſane & une diete rafraîchiſſante; mais il y en eut quelques-uns où je ne réuſſis pas, à cauſe de l'opiniâtreté des aſſiſtants qui, ſe laiſſant aller aux préjugés vulgaires, ne me permirent pas de tirer la quantité néceſſaire de ſang. Les malades en furent la victime; car en faiſant tant que de les ſaigner, il eût fallu les ſaigner ſuffiſamment, ou bien ne pas s'en mêler du tout. Me voyant donc ainſi traverſé dans ma pratique, je crus qu'il ſeroit avantageux de trouver un autre moyen que la ſaignée pour guérir cette maladie.

Inconvénient de trop peu ſaigner.

38. Mais avant que d'en parler, je rapporterai ici un exemple du mauvais ſuccès que j'eus une fois, non pour avoir ſaigné, mais parcequ'on m'empêcha de ſaigner autant que je voulois, & par conſéquent ſans qu'il y eût de ma faute.

Ayant été appellé auprès d'un jeune homme d'un tempérament ſanguin & robuſte, qui depuis deux jours avoit une fievre violente, avec des douleurs de tête, des étourdiſſements, un vomiſſement énorme, & d'autres pareils ſymptomes, & ne trouvant aucun ſigne de tumeur, j'ordonnai qu'on lui fît ſur le champ une ſaignée copieuſe. Le ſang, étant refroidi, ſe trouva couvert d'une coëne, comme celui qu'on tire aux pleurétiques. Je preſcrivis auſſi une tiſane rafraîchiſſante, avec des bouillons & des juleps de même. Après midi, le malade fut ſaigné pour la ſeconde fois, & on lui tira une pareille quantité de ſang; ce qui fut encore réitéré de la même façon, le grand matin du jour ſuivant.

Preuve de cela par un exemple.

Etant allé voir mon malade ſur la fin de ce jour-là, je

SECT. II.

le trouvai beaucoup mieux. Mais ſes amis ne vouloient pas abſolument qu'on le ſaignât davantage. Je leur ſoutins au contraire que cela étoit néceſſaire, ajoutant qu'il ne falloit plus qu'une ſaignée pour mettre le malade hors de danger ; que ſi on ne la faiſoit pas, il eût mieux valu n'en point faire du tout, & s'y prendre par les ſueurs ; en un mot, que le malade mourroit très ſurement, ſi on ne le ſaignoit pas. L'événement vérifia ma prédiction : car cette diſpute ayant fait perdre l'occaſion d'agir, il parut le lendemain des taches de pourpre, & le malade mourut au bout de quelques heures ; d'autant que toute la maſſe du ſang fut corrompue & ſon tiſſu diſſous par les reſtes de la matiere peccante qui y ſéjournerent, & qui auroient dû être évacués entierement, puiſque la ſaignée ſi ſouvent réitérée avoit empêché la formation de l'abcès.

39. Comme donc je rencontrois fréquemment de pareils obſtacles, & que cela me chagrinoit, je me mis à examiner, avec la plus ſérieuſe attention, ſi je ne pourrois pas découvrir, pour traiter cette maladie, une méthode qui fût auſſi efficace que la ſaignée, & qui, cependant, révoltât moins les eſprits. Après beaucoup de recherches & de méditations, je découvris enfin la méthode ſuivante, dont je me ſuis toujours bien trouvé, & qui m'a parfaitement réuſſi.

Méthode ſubſtituée à la ſaignée.

40. D'abord, ſi la tumeur ne paroiſſoit pas encore, je faiſois faire une ſaignée médiocre, & proportionnée aux forces & au tempérament du malade ; enſuite de quoi la ſueur venoit aiſément ; au lieu que ſans cela il étoit extrêmement difficile de l'exciter, & qu'on riſquoit même par là d'augmenter l'ardeur de la fievre ; & par conſéquent de produire des taches de pourpre. Le dommage que la ſaignée, quelque petite qu'elle fût, auroit cauſé en d'autres occaſions, ſe trouvoit abondamment compenſé par la ſueur avantageuſe qui ſuivoit immédiatement.

Après la ſaignée, que je faiſois faire dans le lit, lorſque toutes choſes étoient déja prêtes pour provoquer la ſueur, j'ordonnois auſſi-tôt qu'on couvrît bien le malade, & qu'on lui mît autour de la tête une bande de flanelle. Cette bande de flanelle aide plus à la ſueur qu'on ne s'imagineroit d'abord : enſuite, s'il n'y avoit pas de vomiſſement, je donnois les ſudorifiques que voici, ou d'autres ſemblables.

Prenez thériaque d'Andromaque, demi-gros ; électuaire

d'œuf, un ſcrupule ; poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, douze grains ; cochenille, huit grains ; ſafran, quatre grains ; ſuc de kermès, quantité ſuffiſante. Faites un bol, que le malade prendra de ſix en ſix heures, buvant par deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.

CHAP. II.

Bol ſudorifique.

Prenez eaux de charbon bénit, & de ſcordium compoſée, de chacune trois onces ; eau thériacale, diſtillée, deux onces ; ſyrop d'œillets, une once. Mêlez tout cela pour un julep.

Julep ſudorifique.

41. Lorſque le vomiſſement empêchoit l'uſage des ſudorifiques, comme il arrive très ſouvent dans la peſte & dans les fievres peſtilentielles, j'attendois pour les donner, que le malade commençât à ſuer par le ſeul poids des couvertures, & en lui mettant de temps en temps un bout du drap ſur le viſage, pour retenir les vapeurs de la reſpiration. Car comme le cours de ventre & le vomiſſement viennent de ce que les particules de la matiere morbifique ſont repouſſées en dedans, & ſe dépoſent ſur l'eſtomac & les inteſtins ; ces deux accidents ne manquent pas de ceſſer d'eux-mêmes, dès que les particules de cette matiere ſe portent vers la ſuperficie du corps ; & c'eſt une choſe qui mérite infiniment d'être remarquée. Ainſi quelque violent qu'ait été le vomiſſement avant que le malade ait commencé à ſuer, les remedes que l'on donnera enſuite ne ſeront plus revomis, & ils contribueront à augmenter les ſueurs.

Temps de donner les ſudorifiques.

42. Je me ſouviens, qu'ayant été une fois appellé par un Apothicaire pour voir ſon frere qui étoit fort mal d'une fievre peſtilentielle, & ayant propoſé de donner au malade un ſudorifique, l'Apothicaire me répondit qu'il lui en avoit déja donné pluſieurs, & des plus forts, mais inutilement, parcequ'il les avoit tous revomis. Là-deſſus, je dis à l'Apothicaire d'apporter le plus diſgracieux & le plus dégoûtant de tous ceux qu'il avoit donnés à ſon frere, & que je ferois aiſément en ſorte qu'il ne le revomît pas. La choſe arriva comme j'avois promis ; car le malade ayant commencé à ſuer, ſans autre ſecours que le poids des couvertures, il prit un gros bol de thériaque de Veniſe, & le garda. Ce remede lui procura une ſueur copieuſe qui le tira d'affaire.

43. Quand la ſueur avoit une fois commencé, je l'entretenois en faiſant avaler de temps en temps au malade un verre de petit lait alteré par la ſauge, ou de biere dans laquelle on avoit fait bouillir un peu de macis ; & je con-

Combien de temps devoit durer la ſueur

SECT. II.

tinuois la ſueur durant 24 heures, défendant d'eſſuyer en aucune façon le malade pendant ce temps-là : je ne permettois pas même de changer de chemiſe, quelque ſale & trempée qu'elle fût, que 24 heures après que la ſueur étoit finie : & c'eſt à quoi il faut avoir grande attention ; car ſi la ſueur ceſſe plutôt, les ſymptomes recommencent auſſi-tôt avec violence ; & la vie du malade, qu'une plus longue ſueur auroit miſe en ſûreté, reſte par-là en très grand danger.

Réponſe à une objection contre cette conduite.

44. Auſſi ne puis-je aſſez m'étonner de la conduite de Diemerbroeck & de quelques autres Médecins qui, ſur un prétexte auſſi léger que celui de ménager les forces du malade, interrompent la ſueur : car quiconque eſt tant ſoit peu verſé dans le traitement de la peſte, doit néceſſairement avoir obſervé, que lorſque le malade eſt trempé de ſueur, il a plus de forces qu'auparavant. Je ne craindrai pas de rapporter ouvertement, & de ſoutenir ce que l'uſage & l'expérience m'ont appris ſur cette matiere.

Pluſieurs malades que j'ai fait ſuer l'eſpace de 24 heures, bien loin de ſe plaindre que cela les eût affoiblis, aſſuroient au contraire qu'ils étoient plus forts à proportion qu'ils ſuoient davantage. J'ai ſouvent vu avec étonnement, que quelques heures après la premiere ſueur, qui étoit l'effet des remedes, il en venoit une autre plus naturelle, plus abondante, qui ſoulageoit beaucoup plus, & qui ſembloit être véritablement critique, & emporter juſqu'à la racine de la maladie.

Au reſte, je ne vois pas qu'il y ait aucun inconvénient de donner au malade dans le fort de la ſueur des bouillons propres à le fortifier. Ainſi on a tort d'objecter qu'il n'eſt pas en état de ſupporter de longues ſueurs. Que ſi l'on a lieu de craindre qu'il ne tombe en défaillance vers la fin de la ſueur, je permets de lui donner un peu de bouillon de poulet, un œuf, ou quelque autre choſe ſemblable. Tout cela joint aux cordiaux & aux boiſſons que j'emploie pour entretenir la ſueur, empêchera ſuffiſamment que les forces ne s'épuiſent. Mais il n'eſt pas beſoin d'apporter un plus grand nombre de raiſons en faveur d'une pratique, dont l'utilité eſt manifeſte ; & ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt ce qui arrive tandis que le malade eſt baigné de ſueur ; car alors il croit ſe bien porter, & les aſſiſtants jugent de même qu'il eſt hors de danger. Mais dès que le corps commence à ſe deſſécher, & que la ſueur eſt interrompue, tout va plus mal, & la maladie devient pire que jamais.

CHAP. II.

Ce qu'il faut faire après la ſueur.

45. Durant 24 heures, depuis que la ſueur eſt finie, il faut éviter ſoigneuſement le froid, & laiſſer la chemiſe ſe ſécher d'elle-même ſur le corps ; il faut que tout ce que l'on boit ſoit un peu chaud, & continuer encore alors l'uſage du petit lait altéré par la ſauge. Le lendemain je donne une médecine ordinaire ; ſavoir, une infuſion *de tamarins, de feuilles de ſené & de rhubarbe, où l'on ajoute la manne, & le ſyrop de roſes ſolutif* (1). Ce fut par une telle méthode, que l'année qui ſuivit la peſte, je guéris un grand nombre de gens qui avoient la fievre peſtilentielle ; en ſorte qu'il ne me mourut pas une ſeule perſonne de cette maladie, depuis que j'eus commencé à ſuivre cette méthode (2).

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 35.*

(2) Les indications curatives dans la peſte, dit le célebre Hoffmann, ſont, 1°. d'aider la nature à évacuer le virus par les émonctoires propres, & ſur-tout par ces tumeurs critiques qui ſont le moyen ordinaire pour cela ; 2°. de ſoutenir les forces, & d'obvier aux ſymptomes urgents. Il conſeille de ménager les remedes, & obſerve que le moins qu'on en donne eſt le meilleur. Il avertit judicieuſement d'éviter les remedes chauds, ou alexipharmaques, comme on les nomme d'ordinaire, parcequ'ils augmentent la chaleur & l'anxiété, aident la diſſolution des fluides, font rentrer dans le ſang le virus peſtilentiel, & le pouſſent ſur les parties nerveuſes. De ce genre ſont tous les eſprits volatils urineux & huileux, & les ſels volatils. Les mixtures avec des acides ſont ici très utiles & très ſûres. Les narcotiques ſont généralement nuiſibles ; mais les cordiaux modérés ſont utiles. Il faut donner un émétique dès qu'il y a des maux de cœur, après quoi un ſudorifique donné tout de ſuite a quelquefois guéri la maladie dès le commencement. Le nitre eſt excellent dans les corps replets, dans les tempéraments bilieux & ſanguins ; & lorſque la chaleur eſt conſidérable, la fievre violente eſt accompagnée de ſoif & de mal de tête. Il eſt toujours plus ſûr de mêler le nitre avec le camphre, car le nitre corrige la qualité vaporeuſe du camphre, & celui-ci corrige à ſon tour la froideur du nitre, & l'on a un remede qui eſt en même temps alexipharmaque & antiphlogiſtique. Les laxatifs ſont très nuiſibles au commencement de la maladie, mais excellents dans le déclin. Les extrémités du chaud & du froid doivent être également évitées pendant le traitement.

Si les bubons ſont lents à paroître, il faut les exciter par les topiques attractifs, par les ventouſes, & même les véſicatoires. Quand ils paroiſſent, il faut aider la ſuppuration par des cataplaſmes digeſtifs faits avec les figues, les oignons de lis, les oignons mis ſous la cendre, la farine de graine de lin, le miel & le ſafran ; ou par des emplâtres maturatifs, comme le diachylum avec les gommes, l'emplâtre de mélilot, ou de mucilage. Lorſque la ſuppuration eſt formée, il faut ouvrir les bubons, & enſuite les panſer avec le baume d'Arcæus, mêlé quelquefois avec le baſilicum, donnant le temps à la matiere de s'écouler, & ne ſe hâtant pas trop de cicatriſer.

Sect. II.

46. Mais quand la tumeur a une fois paru, je n'ai jamais osé tirer de sang, même dans les sujets les moins disposés à suer, appréhendant que la matiere morbifique venant tout à coup à rentrer dans les vaisseaux désemplis, ne causât la mort sur le champ. Néanmoins on pourroit peut-être saigner sans beaucoup de danger, pourvu qu'on fît suer incontinent après la saignée, & que la sueur fût continuée aussi long-temps que nous avons dit ci-dessus, afin qu'elle pût dissiper insensiblement toute la tumeur. Cette méthode seroit bien moins dangereuse, que d'attendre trop long-temps la parfaite maturation de l'abcès, laquelle, dans une maladie aussi rapide que la peste, est extrêmement douteuse & incertaine.

47. Enfin, pour finir cette matiere, si le Lecteur trouve que je me sois trompé en quelque chose par rapport à la théorie, je le pris de m'excuser : mais pour ce qui est de

---

On traitera les charbons en frottant leurs bords avec un liniment digestif, & les couvrant ensuite d'un cataplasme fait avec l'ail rôti, la fiente de pigeons, la thériaque de Venise, & l'huile de térébenthine ; & quand l'escare sera tombé, on frottera l'endroit avec l'onguent égyptiac, ou autres semblables ; mais s'il y a une corruption gangréneuse, & qu'elle se répande, il faut scarifier la partie affectée, & y appliquer une liqueur capable d'arrêter l'inflammation & la corruption, telle que la suivante dont j'ai souvent éprouvé les bons effets.

Prenez *esprit de vin rectifié, quatre onces ; camphre, deux gros ; safran & nitre artificiel, de chacun un gros ; mettez infuser ces drogues ensemble.*

Le nitre artificiel est fait avec l'esprit de sel ammoniac & l'esprit de nitre, & se dissout parfaitement dans l'esprit de vin.

Si ces remedes sont inutiles, il faut avoir recours au cautere actuel, & ensuite adoucir l'escare en la frottant avec du beure frais.

Les meilleurs moyens de se garantir de la peste, sont, 1°. d'abandonner les lieux infectés ; 2°. d'éviter tout ce qui affoiblit le corps, arrête la transpiration, & engendre des crudités dans les premieres voies, comme le travail excessif, la trop grande application d'esprit, les longues veilles, le bain chaud, les trop grandes évacuations, le trop de nourriture, &c. 3°. si le corps est plein de mauvaises humeurs, d'en corriger le vice par le moyen des balsamiques tempérés, mêlés avec les acides, pris à une dose modérée, & non pas trop souvent ; 4°. de boire des liqueurs généreuses dans les temps convenables, & avec modération, particulierement du vin du Rhin, qui, à raison de sa légere acidité, est estimé excellent contre la putréfaction ; 5°. enfin d'éviter les passions violentes, tâchant de conserver une constante fermeté d'ame, & éloignant de soi toute crainte & tout abattement de cœur.

la pratique, je déclare que je n'ai rien dit que de vrai, ni rien proposé qui ne me soit parfaitement connu. Aussi, quand le dernier jour de ma vie sera arrivé, ma conscience me rendra témoignage, non seulement que j'ai travaillé avec toute la diligence & la bonne foi possible à la guérison de tous les malades, de quelque état & condition qu'ils fussent, qui se sont confiés à mes soins, n'y en ayant aucun que je n'aie traité comme je voudrois qu'on me traitât moi-même, si j'avois les mêmes maladies ; mais encore que j'ai employé toute l'application d'esprit dont j'ai été capable, afin de pouvoir laisser après ma mort une méthode plus sûre de guérir les maladies : car je crois que la moindre nouvelle découverte dans cet art, quand elle n'apprendroit autre chose qu'à guérir le mal de dent, ou les cors des pieds, est infiniment plus estimable que toutes les spéculations subtiles & les hypotheses, qui ne servent peut-être pas davantage au Medecin pour la guérison des maladies, qu'il serviroit à un Architecte d'être habile Musicien pour construire des édifices.

[r] Chap. II.

48. Je joindrai ici une remarque, afin de faire entendre ma pensée, & d'empêcher qu'on ne la prenne dans un mauvais sens. On a vu qu'en parlant de la peste je me sers souvent du mot de *nature*, & que j'attribue à cette nature divers effets, ni plus ni moins que si c'étoit une substance particuliere, mais répandue par tout l'univers, & qui gouvernât tous les corps avec jugement & avec intelligence, comme quelques Philosophes semblent l'avoir entendu quand il parlent de l'*ame du monde*.

Le terme de *nature* expliqué.

Pour moi, qui n'affecte la nouveauté ni dans les choses ni dans les paroles, je me suis servi d'un mot ancien, mais dans un bon sens, ce me semble, & dans le même sens que l'entendent & que l'emploient tous les gens sages : car par la *nature*, j'entends toujours l'assemblage des causes naturelles, qui, quoique brutes & entiérement destituées d'intelligence, sont néanmoins conduites avec une extrême sagesse dans leurs opérations & leurs effets ; d'autant que le souverain Etre dont la puissance les a produites, & de la volonté duquel elles dépendent, les a tellement disposées par sa sagesse infinie, qu'elles suivent dans les opérations qui leur sont propres, un ordre fixe & une méthode constante ; & quoiquelles ne fassent rien au hasard, & qu'elles agissent toujours de la maniere la plus avantageuse au bien commun de l'univers, & la plus convenable à leurs

SECT. II.

natures particulieres, elles ne laiſſent pas d'être de purs automates, qui ne ſe meuvent point d'eux-mêmes, mais ſeulement par la volonté du créateur (1).

(1) Le terme de *nature* n'étant pas expliqué par notre Auteur d'une maniere entiérement conforme au ſens dans lequel il ſe prend d'ordinaire en Médecine, nous joindrons ici une définition de ce terme plus claire & plus complete, tirée du même Hoffmann. » Nous » n'entendons autre choſe par *nature*, dit il, que le mouvement » progreſſif & circulaire du ſang & des autres liqueurs, dépendant » de la contraction & dilatation réciproque du cœur, des vaiſſeaux, » & des autres ſolides qui contiennent les fluides, par lequel mouve- » ment des ſolides & des fluides il ſe fait une ſecrétion continuelle » des parties utiles ou nutritives, qui doivent être retenues pour le » ſervice du corps, & une excrétion des parties inutiles & excrémen- » tielles qui doivent être évacuées par les émonctoires & couloirs » convenables ».

Dans un autre endroit Hoffmann explique d'une maniere plus conciſe le ſens dans lequel il prend le terme de *nature*. » La nature, » dit il, eſt un terme dont nous nous ſervons pour ſignifier la ſtruc- » ture & le méchaniſme du corps, agiſſant avec certaines puiſſances, » & ſelon certaines loix néceſſaires & méchaniques établies par le » Créateur ».

Hippocrate appelle en peu de mots la nature » l'aſſemblage de » toutes les choſes qui concourent à une ſanté parfaite », & fait entendre qu'elle doit être le fondement de tout raiſonnement en Médecine.

SECTION III.

CHAPITRE PREMIER.

Conſtitution épidémique des années 1667, 1668, *& en partie de* 1669 *à Londres.*

1. L'AN 1667, aux approches de l'équinoxe du printemps, les petites véroles qui, durant la conſtitution peſtilentielle des deux années précédentes, n'avoient point paru du tout, ou n'avoient paru que très rarement, commencerent à ſe faire ſentir ; & augmentant de jour en jour, elles furent très épidémiques en automne. Depuis ce temps-là elle diminuerent peu à peu, & à l'entrée de l'hiver elles étoient rares. Mais le printemps ſuivant elles ſe renouvellerent avec violence, & perſiſterent dans cet état juſqu'à l'hiver, qui les affoiblit comme l'année d'auparavant. Enfin elles ſe renouvellerent pour la troiſieme fois au commencement du printemps ſuivant, mais elles furent moins violentes & moins fréquentes qu'elles n'avoient été les deux années précédentes ; & au mois d'Août de 1669 elles ceſſerent entierement pour faire place à une dyſſenterie épidémique.

Progrès des petites véroles de cette conſtitution.

Sur la fin des deux années, pendant leſquelles cette conſtitution regna, il y eut à Londres un plus grand nombre de petites véroles que je ne me ſouviens d'en avoir jamais vu, ni avant ni depuis ce temps-là ; mais comme elles n'avoient rien d'extraordinaire, elles enleverent peu de gens, eu égard au grand nombre de ceux qui en furent attaqués.

Bonne eſpece de petites véroles.

2. Lorſque les petites véroles commencerent, il parut une nouvelle ſorte de fievre, peu différente des petites véroles d'alors, ſi on excepte l'éruption des puſtules & tout ce qui en dépend. Nous traiterons de cette fievre en particulier dans la ſuite ; elle attaqua beaucoup moins de gens que ne firent les petites véroles ; mais elle dura auſſi long-temps. Elle prit de nouvelles forces en hiver, dans le temps que les petites véroles diminuoient ; & lorſque celles-ci ſe renouvellerent au printemps, elle leur ceda la place ; en ſorte qu'elles furent les principales maladies épi-

Nouvelle fievre en même temps.

SECT. III.

démiques de cette conſtitution. Mais la fievre dont il s'agit ne ceſſa jamais entiérement pendant ce temps-là ; & ce ne fut qu'au mois d'Août de 1669 qu'elle diſparut tout à fait avec la petite vérole.

Et diarrhée.

3. Ces deux maladies épidémiques furent accompagnées d'une troiſieme, ſavoir, d'une diarrhée ; ſur-tout pendant le dernier été que dura cette conſtitution, & lorſqu'elle étoit déja diſpoſée à produire la dyſſenterie qui vint enſuite. Quoi qu'il en ſoit, il eſt du moins conſtant que cette diarrhée avoit tant de rapport avec la fievre qui regnoit alors, qu'elle ne ſembloit être autre choſe, que la fievre même qui s'étoit jetté en dedans, & qui exerçoit ſon action ſur les inteſtins.

4. Je traiterai en particulier de ces trois maladies, qui étoient les ſeules véritablement épidémiques de cette conſtitution ; & je commencerai par les petite véroles, ſur leſquelles je m'étendrai davantage, parceque celles qui regnerent pendant ces années-là me parurent les plus naturelles & les plus régulieres qu'on puiſſe voir, d'autant qu'elles offroient les mêmes phénomenes & produiſoient les mêmes ſymptomes dans tous ceux qui en étoient attaqués ; & qu'ainſi on doit ſe régler ſur elles, comme ſur les plus parfaites en leur genre, pour connoître la véritable hiſtoire de la petite vérole, & la véritable maniere de traiter cette maladie.

Fievre & petite vérole particuliere dans chaque conſtitution.

5. Car il faut remarquer que chaque conſtitution particuliere cauſe non ſeulement une fievre qui lui eſt propre, mais encore un genre particulier de petites véroles, qui ſont d'un même genre pendant les années de cette conſtitution, & d'un autre genre les années ſuivantes, quelque reſſemblance qu'elles paroiſſent avoir, à raiſon de certains phénomenes qui ſont communs à toutes les petites véroles. Tel eſt le jeu de la nature dans la production des maladies épidémiques.

6. Je vais donc écrire, avant toutes choſes, l'hiſtoire des petites véroles des années dont il s'agit maintenant ; & je les nommerai *régulieres*, afin de les diſtinguer des petites véroles *irrégulieres* qui regnerent les années ſuivantes ; enſuite j'ajouterai la méthode qui m'a le mieux réuſſi en les traitant.

CHAPITRE II.

Petites Véroles régulieres des années 1667, 1668, *& d'une partie de* 1669.

1. LORSQUE les petites véroles ſont épidémiques, & en même temps régulieres & bénignes, comme celles dont nous parlons; elles commencent vers l'équinoxe du printemps; lorſqu'elles ſont non ſeulement épidémiques, mais encore irégulieres & dangereuſes, elles commencent quelquefois plutôt, ſavoir dès le mois de Janvier (1); elles attaquent des familles entieres, ſans épargner perſonne, de quelqu'âge qu'il ſoit, à moins qu'on ait déja eu cette maladie. Ceux mêmes qui ont eu des petites véroles bâtardes, leſquelles ſont d'une nature bien différente des autres (1), ne ſont pas exempts de celles-ci.

En quel temps commencent les petites véroles.

Les petites véroles, ſoit régulieres, ſoit irrégulieres, ſont de deux eſpeces; ſavoir, *diſcretes*, ou *confluentes*: & quoique ces deux eſpeces ne different pas eſſentiellement, on les diſtinguent néanmoins ſans peine l'une de l'autre par certains ſymptomes conſidérables qui accompagnent l'une, & non pas l'autre.

Deux ſortes de petites véroles.

2. Les petites véroles *diſcretes* commencent par un froid & un friſſon, qui eſt ſuivi d'une grande chaleur, d'une douleur conſidérable à la tête & au dos, d'envies de vomir, d'une grande diſpoſition à ſuer (ce qu'il faut entendre des adultes; car je n'ai jamais obſervé cette diſpoſi-

Petites véroles diſcretes, & leurs ſymptomes.

(1) Boerhaave obſerve que ſi la petite vérole vient à ſe faire ſentir dans un lieu où il n'y en ait pas eu depuis ſix ans, ſoit qu'elle commence vers la fin de Janvier, ou dans le mois de Février, il regnera l'été ſuivant des petites véroles épidémiques très dangereuſes, mais que la maladie eſt facile à guérir dans le commencement; c'eſt pourquoi il faut avoir beaucoup d'attention à ſa nature & au traitement qu'elle demande, &c. en ſorte que l'été, quand elle ſera extrêmement dangereuſe, on ſoit prêt à lui oppoſer les remedes les plus convenables, quoiqu'alors elle ſoit ordinairement mortelle; mais ſi la petite vérole ne paroît qu'au mois de Mai, elle ſera bénigne, & d'une bonne eſpece. Voyez *Prax. Med. vol.* 5. *p.* 299.

(2) De mille perſonnes qui ont eu la petite vérole, à peine une ſeule l'a-t elle une ſeconde fois, à moins qu'elle ne ſoit d'une eſpece différente. Ainſi une perſonne qui a eu une petite vérole diſcrete, peut en avoir une confluente; mais ſi elle a eu une confluente, elle ne ſera jamais plus attaquée de cette maladie. *Le même.*

SECT. III.

tion dans les enfants, ni avant ni après l'erruption des puſtules) ; d'une douleur vers la foſſette du cœur quand on la preſſe ; d'un aſſoupiſſement, ſur-tout dans les enfants, & quelquefois même d'accès épileptiques. Si les enfants qui ſont attaqués de ces accès ont déja toutes leurs dents, je ſoupçonne toujours que la petite vérole va paroître ; & en effet, elle paroît ordinairement quelques heures après, ce qui juſtifie mon pronoſtic. Par exemple, ſi l'enfant a un accès épileptique ſur le ſoir, comme il eſt ordinaire, la petite vérole paroîtra le lendemain matin ; & j'ai très ſouvent obſervé que les petites véroles qui arrivent aux enfants immédiatement après des accès épileptiques, produiſent de groſſes puſtules, ſont bénignes, d'un bon caractere, & rarement confluentes.

Voilà à peu près les ſymptomes qui accompagnent la petite vérole dans ſon commencement, & qui, le plus ſouvent, précedent l'éruption des puſtules. Néanmoins, il arrive quelquefois dans les ſujets dont le ſang eſt d'un tiſſu fort lâche & fort ſuſceptible d'altérations, que la ſéparation de la matiere morbifique ſe fait inſenſiblement & par degrés, ſans aucune incommodité conſidérable, juſqu'à l'éruption des puſtules, qui n'eſt autre choſe que l'expulſion de cette matiere.

Temps & maniere de l'éruption.

3. L'éruption des petites véroles diſcretes ſe fait ordinairement le quatrieme jour de la maladie, en comprenant dans ce nombre le premier jour : quelquefois elle ſe fait un peu plutôt, fort rarement plus tard. Alors les ſymptomes diminuent extrêmement, ce qui eſt le plus ordinaire, ou même ils diſparoiſſent tout-à-fait, & le malade eſt aſſez bien, ſi ce n'eſt que les adultes ont des ſueurs, dont on ne ſauroit preſque les garantir, quelque légerement qu'on les couvre. Cette diſpoſition à ſuer ne ceſſe que quand les puſtules parviennent à maturité ; & alors elle ceſſe d'elle-même.

Voici la maniere dont ſe fait l'eruption. On apperçoit d'abord au viſage des puſtules rougeâtres très petites, puis au col, à la poitrine, & enfin ſur toutes les parties du corps. Les malades ont une douleur de gorge, & cette douleur augmente à meſure que les puſtules croiſſent. Quand elles ont acquis une certaine groſſeur, elles enflamment la peau & la chair voiſine.

Commencement & progrès de la ſuppuration.

4. Environ le huitieme jour depuis le commencement de la maladie (car c'eſt ainſi que je compte toujours), les intervalles qui auparavant étoient blanchâtres, com-

mencent à devenir rouges, & à ſe tuméfier à proportion du nombre des puſtules dont ils ſont environnés : ils cauſent une douleur tenſive & lancinante qui augmente toujours, & par conſéquent ils s'enflamment. Les paupieres ſont quelquefois ſi chargées de puſtules & ſi groſſies, que le malade ne peut plus voir ; & alors elles reſſemblent aſſez bien à une veſſie gonflée & tranſparente qu'on leur auroit mis deſſus. Les malades perdent quelquefois la vue plutôt ; ſavoir lorſqu'il ſort une grande quantité de puſtules dès la premiere éruption. Auſſitôt après l'enflure du viſage, vient celle des mains, & même des doigts quand les puſtules ſont en grand nombre.

Juſqu'alors, c'eſt-à dire juſqu'au huitieme jour, les puſtules du viſage ſont rouges & polies ; mais enſuite elles deviennent blanchâtres & rudes, ce qui eſt le premier ſigne que la ſuppuration commence, & elles rendent une liqueur jaune de couleur de miel. Comme l'inflammation du viſage & des mains eſt alors à ſon plus haut degré, les intervalles des puſtules ſont d'un rouge vif & fleuri ; & plus les petites véroles ſont bénignes & naturelles, plus auſſi les puſtules & la peau qui eſt dans leurs intervalles approchent de cette couleur. A meſure que les puſtules du viſage muriſſent, elles deviennent chaque jour plus rudes & plus jaunes. Au contraire celles des mains & du reſte du corps deviennent chaque jour moins rudes & plus blanches.

Temps où les puſtules commencent à ſe deſſécher.

5. L'onzieme jour l'enflure & l'inflammation du viſage diminuent viſiblement ; & les puſtules, tant du viſage que du reſte du corps, ayant alors acquis la maturité & la groſſeur convenables (qui, dans les années dont nous parlons, égaloit celle d'un pois médiocre), elles commencent à ſe deſſécher & à tomber, & pour l'ordinaire elles diſparoiſſent entierement le quatorzieme jour. Néanmoins les puſtules des mains ſont ordinairement plus opiniâtres que celles des autres parties, & durent un ou deux jours davantage. Les puſtules du viſage & du reſte du corps s'en vont par écailles, & celles des mains ſe crevent. Les puſtules du viſage ſont ſuivies d'écailles farineuſes, qui laiſſent quelquefois des creux dans la peau. Ces creux ne s'apperçoivent point encore lorſque les puſtules commencent à tomber ; ils ne ſe font que lorſque les écailles ſe forment & ſe détachent ſucceſſivement, & ſouvent ils perſiſtent bien du temps après la maladie.

Il eſt cependant très rare que ceux qui ont eu une petite

SECT. III.

vérole diſcrete, en ſoient marqués, à moins qu'ils ne l'aient eue dans les ſix derniers mois de l'année ; car alors elles laiſſent des marques, au lieu que la petite vérole confluente en laiſſe toujours, comme nous dirons enſuite. Durant toute la maladie, le malade ne va point à la ſelle, ou n'y va que très rarement. Voilà ce que nous avons à dire ſur les petites véroles diſcretes.

Deſcription des petites véroles confluentes.

6. Les ſymptomes des petites véroles *confluentes* ſont les mêmes que ceux des diſcretes, ſi ce n'eſt qu'ils ſont plus violents. La fievre, l'inquiétude, l'agitation, les envies de vomir, &c. ſont plus grandes ; & c'eſt par ces ſignes qu'un Médecin habile reconnoît, même avant l'éruption, qu'une petite vérole ſera confluente. Cependant le malade ne ſue pas ſi facilement que dans les diſcretes, où cette grande diſpoſition à ſuer marque par avance ce qu'elles doivent être. De plus, la diarrhée précede quelquefois l'éruption, & dure un ou deux jours ; ce que je n'ai pas encore vu dans les petites véroles diſcretes.

Temps de l'éruption.

7. L'éruption des confluentes ſe fait d'ordinaire le troiſieme jour, quelquefois avant, preſque jamais après ; au lieu que celle des diſcretes arrive ou le quatrieme jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie, ou enſuite, & très rarement plutôt. Plus l'éruption des confluentes précede le quatrieme jour, plus auſſi elle eſt abondante (1). Or, quoique ordinairement elle n'attende preſque jamais le quatrieme jour, il arrive néanmoins quelquefois, mais fort rarement, qu'à raiſon de quelque ſymptome cruel, elle ne ſe fait que le quatrieme ou même le cinquieme jour ; par exemple, lorſqu'auparavant le malade eſt tourmenté d'une douleur aiguë, tantôt aux lombes, comme dans la colique néphrétique, tantôt au côté, comme dans la pleuréſie, tantôt dans les membres, comme dans le rhumatiſme, tantôt enfin dans l'eſtomac avec de grands maux de cœur & un grand vomiſſement. Ces cruels ſymptomes ſont rares, mais ils retardent par leur violence l'éruption des puſtules ; & comme ils paroiſſent des premiers, ils me font connoître aſſez clairement que la petite vérole

(1) La plupart des Praticiens remarquent que plus la petite vérole ſort lentement, plus elle eſt benigne, & mieux elle ſuppure ; celle qui paroît dès le premier jour de la maladie, eſt eſtimée la plus mauvaiſe ; celle qui paroît le ſecond, moins mauvaiſe ; celle qui paroît le troiſieme, encore plus douce, & celle qui paroît le quatrieme, la plus benigne de toutes. *Boerhaave, Prax. Med. vol. 5. p. 302.*

qui doit les ſuivre, ſera confluente & dangereuſe.

CHAP. II.

8. Nous avons dit que dans les petites véroles diſcretes, les ſymptomes qui ſe font ſentir dès le commencement de la maladie, ceſſent auſſi-tôt après l'éruption. Mais dans les petites véroles confluentes les choſes ſont bien différentes; car la fievre & les autres ſymptomes ſubſiſtent pluſieurs jours après l'éruption.

Elles reſſemblent quelquefois à l'éréſipele, ou à la rougeole.

9. Lorſque les petites véroles confluentes ſortent, elles reſſemblent quelquefois à l'éréſipele, & d'autres fois à la rougeole; & il n'y a qu'un Médecin fort expérimenté qui puiſſe les en diſtinguer, du moins quant à leur apparence extérieure : car autrement la diſtinction eſt aiſée, ſi l'on fait une attention ſérieuſe au temps de leur éruption, qui n'eſt pas la même, & aux autres circonſtances qui ſont bien différentes de ce qui arrive dans l'éréſipele & dans la rougeole.

Dans le progrès de la maladie, les puſtules ne s'élevent pas d'une maniere ſenſible comme dans les petites véroles diſcretes qui occupent principalement le viſage; mais étant preſſées les unes contre les autres, elles reſſemblent d'abord à une véſicule rouge qui couvre tout le viſage, & elles le tuméfient encore plutôt que ne fait la petite vérole diſcrete; enſuite elles ſont comme une pellicule blanche étendue ſur la ſurface de la peau, & peu élevée au deſſus.

Temps où elles commencent à ſe deſſécher.

10. Après le huitieme jour, la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, & prend une couleur plus brune, & non pas jaune, comme dans les petites véroles diſcretes; enfin elle tombe par grandes écailles; ce qui n'arrive en certains endroits du viſage, qu'après le vingtieme jour, lorſque la maladie a été violente. Plus la petite vérole eſt confluente, plus auſſi les puſtules deviennent brunes en muriſſant, & plus lentement elles s'en vont : au contraire, moins la petite vérole eſt confluente, plus auſſi les puſtules jauniſſent, & plus vîte elles diſparoiſſent.

Cette pellicule ou galle étant tombée ne laiſſe aucune inégalité ſur le viſage; mais elle eſt bientôt ſuivie d'écailles farineuſes très corroſives, qui non ſeulement creuſent beaucoup plus que la petite vérole diſcrete, mais défigurent encore le viſage par de vilaines cicatrices. Quelquefois même, lorſque la maladie a été fort violente, l'épiderme des épaules & du dos s'en va, & laiſſe ainſi ces parties à découvert.

Par où on juge du danger de cette maladie.

11. On juge de la grandeur de la maladie par la quantité des puſtules du viſage, & non par la quantité de celles

SECT. III.

qui occupent le reſte du corps. Si le viſage en eſt entierement couvert, quoiqu'elles ſoient en très petit nombre & diſcretes dans les autres parties, le danger eſt auſſi grand, que ſi tout le corps en étoit couvert comme le viſage (1). Au contraire, le danger eſt beaucoup moindre s'il y en a peu ſur le viſage, quelque quantité qu'il y en ait ſur le trônc & ſur les extrémités. Ce que nous diſons du nombre des puſtules, peut ſe dire pareillement du caractere de la maladie. On voit clairement à l'inſpection du viſage ſi elle eſt maligne ou bénigne.

Puſtules plus groſſes aux pieds & aux mains.

12. J'ai toujours obſervé dans les petites véroles confluentes que les puſtules des mains & des pieds étoient plus groſſes que celles du reſte du corps, & qu'en général les puſtules devenoient toujours plus petites depuis le bout des extrémités juſqu'au tronc. Voilà ce que j'avois à dire ſur les puſtules.

Salivation & diarrhée dans cette maladie.

13. Mais il y a dans les petites véroles confluentes deux autres ſymptomes non moins importants que les puſtules, ou l'enflure, ou aucun autre des ſymptomes dont nous avons parlé ci-devant; je veux dire la ſalivation dans les adultes, & la diarrhée dans les enfants. La ſalivation eſt ſi ordinaire aux adultes, que de tous ceux que j'ai vus attaqués de petites véroles confluentes, je n'en ai trouvé qu'un ſeul qui ne l'ai pas eue. Mais la diarrhée n'eſt pas ſi ordinaire aux enfants dans cette maladie. De ſavoir ſi la nature produit à deſſein de telles évacuations, parceque dans les petites véroles confluentes les puſtules étant petites & peu élevées, la matiere morbifique ne ſauroit être entierement expulſée, comme dans les petites véroles diſcretes où les puſtules ſont groſſes & plus élevées; c'eſt ce que je ne décide point, d'autant que j'écris ſimplement une hiſtoire, & que je ne réſous pas des problêmes. Ce que je ſais certainement, c'eſt que les deux ſymptomes dont il s'agit accompagnent le plus ſouvent les petites véroles confluentes; & qu'outre cela, l'évacuation qu'ils cauſent eſt d'une auſſi grande néceſſité que les puſtules, ou l'enflure du viſage & des mains.

Temps où commence & finit la ſalivation.

14. La ſalivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & quelquefois un jour ou deux après. On rend

(1) Boerhaave obſerve que le danger eſt toujours proportionné à la quantité des puſtules qui occupent la tête; & il conſeille de baigner les pieds avant l'éruption, afin d'attirer un plus grand nombre de puſtules aux extrémités. *Prax. Med. vol. 5. p. 316.*

d'abord

d'abord une matiere claire qui, durant quelque temps, ſort avec facilité & une grande abondance. Cette ſalivation ne differe pas beaucoup de celle que produit le mercure, excepté qu'elle n'a pas une ſi mauvaiſe odeur. Vers l'onzieme jour, la ſalive s'étant épaiſſie, le malade crache avec beaucoup de peine, il eſt altéré, il touſſe de temps temps en buvant, & la boiſſon revient par le nez. La ſalivation ceſſe le plus ſouvent dès ce jour-là. Quelquefois auſſi, après avoir ceſſé entierement pendant un jour ou deux, elle recommence enſuite; mais cela eſt rare. Le même jour, c'eſt-à-dire l'onzieme, le gonflement du viſage diminue en même temps que la ſalivation; au lieu de quoi les mains ſe tuméfient, ou doivent ſe tuméfier.

15. La diarrhée ne ſurvient pas ſitôt aux enfants, que la ſalivation aux adultes: mais en quelque temps qu'elle ſurvienne, elle dure pendant toute la maladie, à moins qu'on ne l'arrête par des remedes.

Temps où commence la diarrhée.

16. Dans les petites véroles diſcretes & dans les confluentes, la fievre eſt violente depuis le commencement de la maladie juſqu'à l'éruption; enſuite elle eſt moindre, juſqu'au temps de la ſuppuration & de la maturation des puſtules; après quoi elle ceſſe entierement.

Temps où la fievre eſt plus violente.

17. J'ai toujours obſervé que quand la maladie étoit violente, il y avoit une eſpece de redoublement le ſoir, & que les ſymptomes étoient auſſi plus terribles en ce temps-là.

18. Voilà une hiſtoire exacte des petites véroles régulieres, avec leurs phénomenes véritables & naturels. Je vais parler maintenant des ſymptomes étrangers, ou irréguliers qui leur arrivent lorſqu'elles ne ſont pas traitées comme il faut.

19. Ces ſymptomes irréguliers qui ſurviennent le huitieme jour dans les petites véroles diſcretes, & l'onzieme dans les confluentes (en comptant toujours dès le premier commencement de la maladie), ſont de la derniere importance, & méritent par conſéquent une attention ſinguliere; car il eſt certain que la plupart des malades qui meurent de l'une ou de l'autre de ces petites véroles, meurent le huitieme, ou l'onzieme jour.

Huitieme jour eſt le plus dangereux dans les petites véroles diſcretes.

20. Ceux qui ont une petite vérole diſcrete, voyant qu'ils ſuent facilement, comme nous avons dit que cela arrivoit aux adultes, & ſe promettant une heureuſe guériſon, parcequ'ils eſperent de pouvoir ainſi évacuer la

Régime chaud, quand eſt pernicieux

SECT. III.

le virus morbifique par les pores de la peau, insistent soigneusement sur les sueurs, tant par des cordiaux pris intérieurement, que par un régime chaud; & ils le font d'autant plus volontiers, que dans le commencement ils se trouvent bien de cette méthode, & qu'elle s'accorde mieux avec l'opinion mal fondée des assistants. Mais enfin la sueur ayant dissipé la matiere qui devoit servir à faire élever les pustules & gonfler le visage, il arrive au contraire que cette partie, qui auroit dû le huitieme jour être tuméfiée, se trouve flasque, & que les intervalles de ses pustules, au lieu d'être enflammés & rouges, se trouvent blancs, nonobstant que les pustules soient rouges & élevées, même après la mort du malade. La sueur, qui jusqu'alors venoit très facilement, se supprime tout à coup d'elle-même, sans que les plus puissants cordiaux puissent la rappeller. Cependant la phrénésie survient, le malade s'agite & se tourmente beaucoup, & il est très mal; il urine souvent & peu à la fois; enfin il meurt au bout de quelques heures contre l'attente des assistants.

Symptomes mortels qu'il cause.

Il faut remarquer néanmoins que si les pustules sont en petit nombre, si c'est en hiver, si le malade est avancé en âge, ou si on l'a saigné; le régime trop échauffant que nous condamnons ici n'empêche pas aussi surement le gonflement du visage, & par conséquent n'est pas aussi funeste, que quand la petite vérole est confluente, que l'on est dans le printemps, ou dans l'été, que le malade est jeune, & qu'on n'a point saigné.

21. Mais dans les petites véroles confluentes le danger est extrême, & la plupart des malades meurent l'onzieme jour; car comme la salivation qui jusqu'alors mettoit le malade en sureté, cesse ordinairement d'elle-même vers ce temps-là, il faut, pour y suppléer, que le gonflement du visage subsiste encore quelque temps après, & que les mains commencent dès-lors à s'enfler considérablement; sans quoi le malade ne sauroit manquer de périr. Et de fait les pustules étant aussi petites qu'elles sont dans ce genre de petites véroles, non seulement la salivation, mais encore le gonflement du visage & des mains est absolument nécessaire pour évacuer comme il faut, la matiere morbifique; & si l'une de ces deux choses manque ou cesse trop tôt, la mort est certaine.

Onzieme jour est le plus dangereux dans les petites véroles confluentes.

Or comme dans cette maladie où la chaleur n'est déja que trop grande, le sang se trouve fort souvent dissous par le régime excessivement chaud qu'on y emploie, & qu'il

ſe trouve tellement enflammé, qu'il n'eſt plus propre à chaſſer peu à peu au dehors le virus (ſans rien dire ici des maux que l'on cauſe en faiſant ſuer à contre temps); il arrive de là, ou que le viſage & les mains ne ſe tuméfient point du tout, ou que ce gonflement ceſſe avec la ſalivation. Il eſt vrai que l'enflure du viſage doit un peu diminuer le jour même que finit la ſalivation, mais elle ne doit ceſſer entierement qu'un ou deux jours après, & les mains doivent demeurer conſidérablement enflées. Il n'eſt preſque point de ſigne de guériſon plus certain que celui-là; & au contraire, quand il manque, le danger eſt extrême.

D'où vient le danger.

22. Quoi qu'il en ſoit, la ſalive qui juſqu'à l'onzieme jour étoit claire, & couloit facilement, devient épaiſſe & viſqueuſe, & menace de ſuffoquer le malade. La boiſſon qu'il prend, tombe aiſément dans le poumon; ce qui fait qu'elle eſt rejettée par le nez avec une violente toux: la voix eſt rauque; il ſurvient un aſſoupiſſement profond; enfin le malade ſuccombe à tant de maux, & il meurt le jour que nous avons dit.

23. Il y a encore d'autres ſymptomes qui arrivent dans tous les temps de la maladie, tant dans les petites veroles diſcretes, que dans les confluentes.

Phrénéſie.

La phrénéſie, par exemple, ſurvient quelquefois à cauſe de la trop grande effervescence du ſang. Alors le malade devenu furieux, & ne pouvant ſouffrir la chaleur, réſiſte avec une force terrible, aux efforts de ceux qui veulent l'arrêter & le retenir au lit.

Affection comateuſe.

D'autres fois la même cauſe produit un effet tout contraire, ſavoir une affection comateuſe; en ſorte que le malade ne s'éveille preſque jamais qu'à force d'être pouſſé continuellement.

Taches de pourpre.

24. Quelquefois auſſi dans cette maladie, de même que dans la peſte, l'inflammation ayant cauſé une diſſolution du ſang, il paroît entre les puſtules des taches de pourpre, qui ſont preſque toujours des préſages de mort. Cela arrive principalement lorſque la maladie eſt épidémique, & que la conſtitution de l'air la favoriſe particulierement. On voit quelquefois en différents endroits ſur le ſommet des puſtules de petites taches noires, de la grandeur tout au plus d'une tête d'épingle, avec un enfoncement au milieu. Comme ces taches viennent de trop de chaleur, elles prennent enſuite une couleur brune quand on emploie un régime plus temperé, & enfin une couleur jaunâtre,

telle que doivent l'avoir naturellement les puſtules des petites véroles régulieres & légitimes ; & une preuve qu'elles doivent avoir cette couleur, c'eſt que plus elles en approchent, quant elles ſont parvenues à maturité, plus auſſi tous les ſymptomes ſont modérés ; & au contraire,

SECT. III.

Urine ſanglante.

25. Dans les jeunes gens qui ont cette maladie, principalement s'ils ont fait des excès de vin, ou de quelque autre liqueur ſpiritueuſe, le ſang eſt quelquefois ſi échauffé & ſi agité, qu'il force les arteres, & s'ouvre un chemin dans la veſſie, en ſorte que le malade urine du ſang (1) ; ce qui eſt preſque le plus redoutable & le plus funeſte ſymptome qu'on puiſſe voir dans toute cette maladie.

Crachement de ſang.

26. La même cauſe produit quelquefois, mais plus rarement, une hémoptyſie du poumon. Ces deux hémorrhagies arrivent le plus ſouvent dans le commencement de la maladie, avant l'éruption des puſtules ; ou ſi les puſtules paroiſſent en quelques endroits, elles ne paroiſſent point encore dans la plupart des autres, & elles deviendroient très confluentes, ſi l'hémorrhagie ne faiſoit périr d'avance le malade.

Suppreſſion d'urine.

27. Quelquefois auſſi il ſurvient pour comble de malheur une ſuppreſſion totale d'urine, ſur-tout dans les jeunes gens, & cela dans la force, ou même dans le déclin de la petite vérole diſcrete.

Autres ſymptomes.

28. Il y a encore d'autres ſymptomes qui viennent quelquefois de cauſes contraires aux précédentes : par exemple, ſi le malade a ſouffert du froid ; ou ſi on lui a tiré mal à propos une grande quantité de ſang ; ou ſi on l'a trop purgé : car il arrive quelquefois de là que les puſtules s'applatiſſent & s'affaiſſent tout d'un coup, & qu'il ſurvient

(1) On a quelquefois pris la rougeur de l'urine pour une urine ſanglante ; ainſi il eſt bon d'obſerver que ſi cette couleur vient d'un mélange de ſang, ce ſang, après que l'urine aura repoſé, ſe coagulera & tombera au fond du vaiſſeau, & la partie ſupérieure de l'urine reſtera claire.

Ce dangereux ſymptome ſemble provenir de l'âcreté des liqueurs, & de la diſſolution du ſang, le mélange & la cohéſion de ſes parties étant détruits par le degré conſidérable de putréfaction qui accompagne cette maladie. C'eſt de la même cauſe que viennent apparemment les ſelles ſanglantes que l'on voit ſouvent dans cette maladie, & dont notre Auteur ne dit pas un mot, comme auſſi toute autre hémorrhagie.

une diarrhée, laquelle eſt extrêmement dangereuſe, ſi le malade eſt un adulte, comme nous avons déja remarqué ci-deſſus; d'autant que la matiere morbifique étant portée en dedans, la nature n'eſt plus en état de l'évacuer comme il faut, par les pores de la peau. De plus, les mêmes cauſes empêchent le gonflement du viſage & des mains, lequel eſt auſſi avantageux aux malades que l'éruption des puſtules, à moins qu'elles ne ſoient en très petit nombre.

Symptomes produits par le froid ſont rares.

29. Les ſymptomes que produit le froid ſont extrêmement rares en comparaiſon de ceux qui viennent d'un régime trop chaud; car cette maladie étant regardée, avec raiſon, comme une des plus chaudes, on pêche beaucoup moins du côté du régime froid, que du côté contraire.

En quoi conſiſte eſſentiellement la petite vérole.

30. Mais en quoi conſiſte eſſentiellement la petite vérolle? J'avoue que je n'en ſais abſolument rien, & je ne crois pas que perſonne ſoit mieux inſtruit que moi ſur cela. Il me ſemble néanmoins qu'en examinant avec ſoin les ſymptomes dont nous avons fait mention, on peut juger qu'elle conſiſte eſſentiellement dans une inflammation du ſang & des autres humeurs (2), mais une inflammation d'une eſpece différente des autres inflammations, & que la nature cherche à diſſiper en digérant & atténuant pendant les deux ou trois premiers jours les particules enflammées; enſuite en les pouſſant à la ſuperficie du corps, pour y former une infinité de petits abcès, au moyen deſquels elle s'en débarraſſe entierement.

Deux temps dans cette maladie.

Ainſi pour établir ſur un fondement ſolide le traitement de cette maladie, il faut remarquer qu'elle a deux temps: le premier que j'appelle celui de la *ſéparation*; & le ſecond que j'appelle celui de l'*expulſion* de la matiere morbifique.

La ſéparation.

31. La ſéparation ſe fait d'ordinaire dans le même eſpace de temps que l'ébullition fébrile, qui dure les trois ou quatre premiers jours, pendant leſquels la nature travaille à raſſembler les particules enflammées qui corrompent le ſang, & à les dépoſer à la ſuperficie du corps

(1) La matiere virulente qui produit cette maladie, ſemble être en effet d'une nature âcre & inflammatoire, d'où provient la douleur, la chaleur, la rougeur, l'enflure, l'éroſion & l'ulcération, & auſſi d'une nature cauſtique & putréfactive, en conſéquence de quoi elle détruit par ſon mouvement inteſtin & ſubtil le tiſſu & l'union des parties, & les corrompt. C'eſt ce qui fait proprement la malignité de la maladie, & ſe manifeſte particulierement dans les petites véroles d'un mauvais caractere.

SECT. III.

sous la forme de pustules, ou de petits abcès ; ensuite de quoi elle reprend sa premiere tranquillité, le tumulte que cette opération avoit excité dans le sang, se trouvant alors appaisé.

L'expulsion.

La séparation étant ainsi faite par le moyen de l'ébullition du sang, vient ensuite l'expulsion qui s'exécute pendant tout le reste de la maladie, au moyen des pustules que la nature a produites à la superficie du corps ; & comme ces pustules sont de véritables abcès, elles suppurent & se dessechent, de même que les autres abcès. Si tout cela se fait comme il faut, les choses vont bien, & la guérison est certaine ; sinon on ne doit rien attendre que de funeste. L'expulsion demande beaucoup plus de temps que la séparation, parceque la premiere s'exécute dans un liquide qui est, pour ainsi dire, le foyer de la nature ; & que la seconde s'exécute dans une partie dense & solide, qui est éloignée de la source de la vie.

Les indications.

32. Cela supposé, il se trouve deux indications à remplir (1). La premiere est d'entretenir l'ébullition du sang dans un tel degré de modération, qu'elle ne soit ni trop violente, ni trop foible ; afin que la séparation ne se fasse ni trop promptement, ni trop lentement, ni imparfaitement. La seconde, est d'entretenir soigneusement les pustules, afin que suppurant & se desséchant comme il faut, elles emportent entierement la matiere qu'elles contiennent.

Maniere de remplir la premiere indication.

33. Quant à la premiere indication, il faut sur-tout prendre garde alors, que l'ébullition ne devienne trop violente, soit que cela arrive en couvrant trop le malade, ou en échauffant trop sa chambre, ou par l'usage des remedes chauds & des cordiaux. Cette précaution est sur-tout

(1) Les indications curatives dans cette maladie, selon Hoffmann, sont d'aider la nature, par des secours convenables à corriger, à expulser, & à changer en pus la matiere morbifique ; pour cela il faut, 1°. corriger l'âcreté & la causticité de cette maladie ou, suivant la façon de parler des Anciens, en produire la coction, & modérer les mouvements violents qu'éprouvent les vaisseaux & les nerfs au commencement de la maladie. 2°. Il faut aider l'éruption en augmentant ou diminuant la fievre selon le besoin, afin que toute la matiere morbifique puisse être expulsée vers les parties extérieures ; mais il faut arrêter la fievre secondaire qui suit la suppuration, & remédier aux symptomes violents. 3°. Dans le déclin, lorsque les pustules se dessechent & tombent par écailles, il faut purger, afin de délivrer le sang & les humeurs des impuretés qu'ils ont contractées dans le cours de la maladie, & par ce moyen on prévient à temps les accidents que causent les restes de la petite vérole.

néceſſaire lorſque le malade eſt dans la fleur de l'âge, ou qu'il a le ſang trop exalté par des boiſſons ſpiritueuſes, ou lorſqu'on eſt au printemps ou au commencement de l'été. Autrement la ſéparation qui devoit s'opérer lentement & par degrés, afin de procurer une entiere dépuration du ſang, ſe fera avec trop de rapidité; & de cette façon la nature n'aura pas le temps de raſſembler un aſſez grand nombre de particules morbifiques; ou bien il s'en ſéparera, contre ſon intention, quelques-unes qui n'étoient point deſtinées à cela, & qui ſe mêlant avec les autres qui y ſont propres, empêcheront par-là leur ſéparation, & conſéquemment leur expulſion.

Ne pas précipiter la ſéparation.

34. Pour moi, je penſe que la ſéparation ſe fait d'autant plus ſurement & plus parfaitement, que la nature y emploie un plus long eſpace de temps, pourvu toutefois que l'ébullition ne ſoit pas entierement languiſſante. Auſſi eſt-ce d'une telle ſéparation que dépend principalement le ſuccès des remedes qu'on emploie enſuite. Mais tout eſt à craindre ſi la ſéparation eſt précipitée: c'eſt alors un fruit précoce dont on ne peut rien attendre de bon; car les cordiaux & le régime échauffant que l'on met en uſage pour la procurer, cauſent ſouvent au malade la phrénéſie, ou, ce qui eſt encore plus mauvais, des ſueurs copieuſes, au moyen deſquelles il ſe ſépare certaines particules qui ne ſont point propres à ſe ſéparer, ni à ſe changer en pus, quoique l'éruption de la petite vérole aboutiſſe naturellement à la ſuppuration: ou bien le régime chaud, en faiſant trop pouſſer la petite vérole, la rend confluente; ce qui ne promet rien que de funeſte.

Accidents qui arrivent ſi on la précipite.

35. Voilà quelques-uns des ſymptomes qui arrivent quand on force la nature. Mais je n'ai jamais remarqué aucun mauvais effet quand on la laiſſe agir; car alors n'étant point gênée, elle parvient toujours dans le temps à ſes fins, en ſéparant & pouſſant au dehors, dans l'ordre, & par la voie la plus convenable, la matiere vérolique; en ſorte qu'elle n'a beſoin (ſur-tout dans les jeunes gens, & dans les tempéraments vigoureux), ni de notre ſecours, ni de nos remedes, ni de notre induſtrie, étant d'elle-même très forte, très riche, & très habile. Auſſi je n'ai jamais vu, ni entendu dire, qu'aucun malade ſoit péri, parceque la petite vérole n'étoit pas ſortie d'abord; au lieu qu'il en eſt péri une infinité, parceque les puſtules qui étoient d'abord ſorties à merveilles, & qui donnoient les

SECT. III.

plus belles eſpérances, ſont enſuite rentrées contre la nature de la maladie (1).

Danger de trop diminuer l'ébullition du ſang.

36. S'il eſt imprudent & dangereux de trop animer l'ébullition du ſang par un régime chaud, ou par des cordiaux, il ne l'eſt pas moins de la diminuer par des ſaignées, des lavements, des vomitifs, des purgatifs, ou d'autres ſemblables remedes; puiſqu'on met par ce moyen un très grand obſtacle à la ſéparation des parties morbifiques qui ſont propres à ſe ſéparer. Car quoique le raiſonnement ordinaire que l'on fait contre la ſaignée & les autres évacuations, ſavoir, qu'il ne faut pas déterminer les humeurs de la circonférence au centre, tandis que la nature ſemble vouloir le contraire dans cette maladie; quoique ce raiſonnement, dis-je, ne prouve rien du tout, puiſqu'il arrive très ſouvent que les évacuations dont il s'agit produiſent un effet tout oppoſé, ſavoir une prompte éruption de la petite vérole: il y a néanmoins des raiſons importantes de s'abſtenir entierement, s'il eſt poſſible, de cette pratique.

Les principales de ces raiſons ſont, qu'en la mettant en uſage, on diminue trop l'ébullition qui devoit faire une ſéparation exacte des particules morbifiques; & outre cela, qu'on ſouſtrait à la nature une partie de la matiere de la ſéparation; d'où il arrive ſouvent qu'une petite vérole

(1) Cette obſervation n'eſt-elle pas contredite en pluſieurs occaſions par l'expérience? Les Médecins ne ſont-ils pas ſouvent obligés d'avoir recours à des remedes chauds pour faire ſortir la petite vérole qui eſt accumulée en grande quantité ſous la peau, ſans avancer plus loin, quoique le temps ordinaire de l'éruption ſoit paſſé? Et c'eſt ce qui arrive ſouvent, ou parceque la fievre eſt trop foible, auquel cas des remedes médiocrement chauds & actifs ſont évidemment néceſſaires, ou parceque les forces du malade ſont abattues par la crainte qu'il a que la maladie ne ſoit mortelle; ce qui empêche l'éruption, & met en effet la vie en danger; car il eſt manifeſte que les paſſions de l'ame cauſent de grandes & ſoudaines altérations dans la circulation du ſang & des humeurs, & dans les fonctions des parties qui en dépendent. C'eſt ainſi que l'inquiétude & la crainte relâchent les parties ſolides & arrêtent la circulation; ce qui montre que les remedes convenables en ce cas-là ſont ceux qui peuvent rétablir le reſſort des ſolides & augmenter le mouvement des fluides d'une maniere proportionnée aux circonſtances particulieres, comme ſont les cordiaux, & on doit, outre cela, encourager en toute occaſion le malade, & le rendre gai & joyeux, ou détourner ſon attention du danger; car tant que l'eſprit ſe laiſſe aller à l'inquiétude & au chagrin, tous les remedes ſont ſans effet.

qui d'abord étoit ſortie heureuſement, & peut-être d'autant plus heureuſement qu'on avoit fait précéder des évacuations, rentre peu après, & diſparoît tout à coup. Donc la principale cauſe eſt, qu'il n'y a pas de matiere pour entretenir & ſoutenir l'éruption commencée.

Saignée & émétique très utiles dans la petite vérole confluente.

Malgré tout cela, ſi avant l'éruption on a le moindre ſoupçon que la petite vérole ſera confluente, il ſera très utile de ſaigner au plutôt, & même de donner l'émétique, pour les raiſons qui ſeront expliquées au long dans un autre endroit.

Maniere de remplir la ſeconde indication.

37. Quant à la ſeconde indication, qui regarde le temps de l'expulſion, c'eſt-à-dire celui auquel la matiere morbifique, après avoir été ſéparée, eſt chaſſée à la ſuperficie du corps, ſous la forme de petits abcès ou puſtules; cette indication conſiſte à ſoutenir tellement les puſtules dans leur louable éruption, qu'elles ſuppurent & ſe deſſechent dans le temps & l'ordre convenable.

Danger de trop échauffer vers le commencement de l'éruption.

38. Je crois avoir montré ſuffiſamment ci-deſſus, qu'il eſt très dangereux de beaucoup échauffer le malade lorſqu'il a de la fievre & que les puſtules commencent à paroître, c'eſt-à-dire dans le temps de la ſeparation. Mais il n'eſt pas moins dangereux de le beaucoup échauffer en quelque temps que ce ſoit de la maladie, & ſur-tout vers le commencement de l'expulſion, lorſque les puſtules ſont encore enflammées. Car quoique le ſang ne ſoit plus dans un ſi grand tumulte après que la ſuppuration eſt achevée, & que la matiere morbifique a été portée à l'habitude du corps; il ne laiſſe pas, dans ce nouvel état qu'il vient d'acquérir, d'être encore très ſuſceptible des impreſſions d'une trop grande chaleur, d'être très facile à s'émouvoir, à s'enflammer, & à fermenter de nouveau. Cette nouvelle ébullition ne tend plus, comme la premiere, à produire la ſéparation, puiſque nous la ſuppoſons déja achevée: mais au lieu de cela, elle cauſe les ſymptomes dont nous avons parlé ci-deſſus; & de plus, elle trouble l'expulſion, qui étoit commencée par le moyen des puſtules; & en agitant la matiere qu'elles contiennent, elle devient très nuiſible.

Ainſi les particules qui ſont déja ſéparées & dépoſées dans l'habitude du corps, étant entraînées par le mouvement rapide de cette ſeconde ébullition, rentre de nouveau dans le ſang: ou bien les parties charnues étant échauffées au-delà de ce qu'il faut pour la ſuppuration, elle ne peut ſe faire comme il convient; ou enfin le ſang

SECT. III.

se décompose, & les fibres charnues perdent tellement leur ressort, qu'elle ne peuvent plus domter la matiere morbifique déja expulsée, ni la convertir en un pus louable (1).

Ne pas trop rafraîchir.

39. Néanmoins, sous prétexte de prévenir une trop grande effervescence du sang, il ne faut pas empêcher l'éruption des pustules, en exposant le malade au froid. Pour que les pustules sortent bien, il faut un degré de chaleur égal à celui de la chaleur naturelle, & convenable à la nature des parties charnues. Une chaleur moindre ou plus grande que celle-là, est également dangereuse.

Traitement de la petite vérole est très difficile.

40. Tout ce que nous avons dit, fait assez voir combien la petite vérole est à craindre, & combien le traitement en est difficile. Aussi j'ose assurer que la réputation d'un Médecin qui traite souvent cette maladie, est fort exposée. Car si le malade meurt, non seulement le public impute volontiers cette mort au Médecin, mais encore les confreres de celui-ci ne manquent pas de saisir avec empressement cette occasion pour le décréditer; en quoi ils n'ont pas de peine à réussir, ayant affaire à des juges injustes qui ne manquent pas de prononcer en leur faveur: leur dessein en cela est de se faire valoir, & d'établir leur réputation sur les ruines de celle d'autrui: conduite entierement indigne de gens lettrés, & même des plus vils artisans, qui ont tant soit peu de probité (2).

---

(1) Tous les remedes chauds qu'on emploie pour faire sortir la petite vérole, sont généralement condamnables, car ils agitent violemment le sang & les humeurs, augmentent la chaleur, l'anxiété, les convulsions & le délire lorsque ces symptomes se rencontrent & rendent plus âcre & plus subtile la matiere morbifique; d'où il arrive qu'une petite vérole benigne devient aisément maligne. Ces remedes, au lieu de procurer une éruption égale & soutenue, poussent trop tôt la matiere avant qu'elle soit duement préparée, en sorte qu'elle ne vient point en suppuration, mais rentre aussi-tôt après, avec grand danger pour le malade; d'ailleurs ils atténuent trop le sang, détruisent le suc nourricier, & épuisent les forces par les sueurs copieuses qu'ils excitent.

(2) Il falloit sans doute que notre Auteur eût éprouvé un traitement si indigne, & en effet, il s'en plaint ensuite amerement; cela ne prouve que trop qu'il n'est point d'habileté, ni de probité, ni de travail soutenu avec plus de zele pour le service du genre humain, qui puisse garantir un homme qui abandonne la route commune, des injustes censures des petits esprits, des envieux, & des gens prévenus qui se rencontrent parmi ceux de sa profession. Tout homme qui fait une nouvelle découverte, laquelle tend à renverser des idées & des regles établies, plus respectées pour leur ancienneté que pour leur

CHAP. II.

Après ce qui arrive aux Médecins dans le traitement de la petite vérole, il n'eſt pas étonnant que les gardes, leſquelles ordinairement échauffent trop le malade, réuſſiſſent ſouvent ſi mal. Car il eſt difficile de déterminer le degré de chaleur qui convient dans cette maladie, & c'eſt une choſe qui ſurpaſſe la capacité des femmes de cette eſpece; d'autant qu'il faut conſidérer en même temps la ſaiſon, l'âge & la maniere de vivre des malades, & d'autres circonſtances néceſſaires: ce qui demande, ſans contredit, un Médecin prudent & habile.

Cordiaux; quand & comment doivent être donnés.

41. S'il arrive, pour avoir été ſaigné mal à propos, ou pour avoir pris froid, que les puſtules rentrent, ou que le viſage & les mains ſe déſenflent, il faut avoir recours aux cordiaux (1); mais il faut prendre garde de ne pas excéder en ce point. Car quoiqu'on ait ſaigné, il peut arriver qu'en donnant des cordiaux trop puiſſants, ou en les donnant trop fréquemment, dans la crainte que la ſaignée n'ait affoibli le malade, on excitera tout à coup une nouvelle ébullition, & même pluſieurs, parceque le ſang eſt encore très foible & très ſuſceptible des impreſſions des remedes chauds. C'eſt à ces ébullitions ſouvent renouvellées qu'on doit attribuer la mort des malades, plutôt qu'à la ſaignée. Voilà ce que nous avions à dire en général touchant les moyens de remplir les principales indications.

Détail du traitement de la petite vérole.

42. Pour revenir maintenant ſur mes pas, & entrer dans le détail de la curation; dès que j'apperçois des ſignes certains de la petite vérole, je défends au malade le grand air, le vin & la viande; je lui permets pour ſa boiſſon ordinaire d'uſer de petite biere un peu échauffée par du pain rôti, & quelquefois d'en boire à ſa volonté (2). Je lui or-

---

juſteſſe, & à établir une théorie plus raiſonnable, & une méthode curative plus efficace, doit s'attendre à eſſuyer de grandes contradictions de la part des ignorants, des jaloux, & des gens préoccupés, & à être traité de novateur téméraire, d'homme entreprenant & intéreſſé, quelque habile, prudent & bienfaiſant qu'il puiſſe être. C'eſt ainſi que l'illuſtre Moine Bacon, & l'induſtrieux Harvey furent traités par un grand nombre de leurs contemporains. Qui peut donc eſpérer d'échapper à la cenſure, après que des gens d'un ſi éminent ſavoir ne l'ont pas évitée?

(1) Ces ſymptomes peuvent auſſi être produits par la foibleſſe, par de trop longues veilles, par la terreur, &c. & à moins qu'on n'y remédie ſur le champ par des cordiaux convenables, la vie eſt en danger. Les véſicatoires ſont extrêmement utiles en cette occaſion.

(2) Il faut obſerver que s'il y a un cours de ventre, ou une diſpoſition au cours de ventre, on doit s'abſtenir de la petite biere qui

SECT. III.

donne pour ſa nourriture des décoctions d'orge, d'avoine, des pommes cuites, & d'autres choſes qui ne ſont ni fort froides ni fort chaudes, & qui ſe digerent facilement. Je ne déſapprouve pas autrement qu'il ſuive le régime des petites gens de campagne, c'eſt-à-dire qu'il ſe nourriſſe de lait mêlé avec la pulpe de pomme cuite, pourvu qu'il n'en uſe que de temps en temps, & avec modération, & qu'outre cela on ait fait un peu chauffer le lait.

Inconvénients de précipiter l'éruption.

Mais j'interdis, dès le commencement de la maladie, le régime trop chaud, & tous les cordiaux dont quelques-uns ſe ſervent imprudemment pour faire ſortir la petite vérole, avant le quatrieme jour, qui eſt le temps propre & naturel de l'éruption. Car je tiens pour certain que la ſéparation de la matiere morbifique eſt d'autant plus entiere que l'éruption eſt plus tardive; &, dans ce cas-là, on doit être plus sûr que les puſtules ne rentreront pas, & qu'elles ſuppureront bien: au lieu que, ſi on les fait ſortir avant le temps, on précipite la matiere qui eſt encore crue & indigeſte, & qui, ſemblable à un fruit précoce, ne donne que des eſpérances trompeuſes.

43. Ajoutez à cela, qu'en ſe preſſant de la ſorte hors de ſaiſon, ſur-tout dans les perſonnes d'un tempérament chaud & vigoureux, dont les principes actifs ſuppléent de reſte aux cordiaux, il eſt dangereux que la Nature étant trop excitée & violentée, ne réduiſe, pour ainſi dire, toute la ſubſtance du corps en puſtules, & ne rende confluentes les petites véroles qui auroient été diſcretes, ſi on ne s'étoit pas trop preſſé.

Il ne faut donc pas, auſſi-tôt qu'on ſoupçonne une petite vérole, travailler à la faire ſortir, ſous prétexte que le malade eſt ordinairement fort mal, & ſouffre beaucoup avant l'éruption, puiſqu'on ne ſauroit montrer qu'une ſeule perſonne, quelque malade qu'elle ait été, ſoit morte, préciſément parceque les puſtules ne ſont pas d'abord ſorties, ou que la Nature ait manqué de les faire ſortir tôt ou tard, ſi ce n'eſt lorſqu'on a empêché ſon action par un régime trop échauffant, & par des cordiaux donnés de trop bonne heure (1). Car j'ai obſervé plus d'une fois dans les

---

ne feroit que l'augmenter: dans ce cas-là, l'eau d'orge, la décoction de corne de cerf, la tiſane de ſcorſonere, & ſemblables ſont des boiſſons beaucoup plus convenables.

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 39.

jeunes gens & dans les perſonnes d'un tempérament ſanguin, qu'un pareil régime & des cordiaux donnés en vue d'accélérer l'éruption, l'ont au contraire retardée. En effet, le ſang étant trop échauffé & trop violemment agité pour que la ſéparation de la matiere morbifique pût s'opérer comme il falloit, il n'a paru que des ſignes de petite vérole, les puſtules demeurant opiniâtrement cachées ſous la peau, & ne ſe montrant point, quelques cordiaux qu'on employât pour les faire ſortir, juſqu'à ce qu'enfin ayant modéré la chaleur du ſang, & l'ayant réduite à un juſte degré, en faiſant boire aux malades de la petite biere, & en leur ôtant une partie des couvertures qui les accabloient, j'ai facilité la ſortie des puſtules, & j'ai retiré, par la grace de Dieu, les malades du danger où ils étoient.

Mauvais effets de la méthode de garder trop tôt le lit.

44. Ceux qui, avant le quatrieme jour, obligent de garder le lit, font auſſi mal, ſelon moi, que ceux qui donnent trop tôt des cordiaux. Il ſuffit que le malade ſe tienne dans la chambre. Le piſſement de ſang, les taches de pourpre, & les autres ſymptomes mortels, dont nous avons parlé ci-deſſus, viennent uniquement, ſur-tout dans les jeunes gens, de ce qu'on fait garder le lit de trop bonne heure. Ma méthode eſt de le faire garder au quatrieme; & alors, ſi l'éruption ne va pas bien, on peut l'aider en donnant, au moins une fois, quelque doux cordial. Entre les remedes propres à cela, les calmants, tels que le laudanum liquide, le diaſcordium, &c. mêlés en petite quantité avec les eaux cordiales appropriées, tiennent le premier rang : car, comme ils modere l'agitation exceſſive du ſang, ils mettent la Nature plus en état d'expulſer la matiere morbifique (1).

Calmants propres à aider l'éruption,

Ne doivent pas être donnés avant le quatrieme jour.

Mais je ne conſeillerois pas de donner de cordial avant le quatrieme jour, quand même il y auroit une diarrhée qui ſembleroit l'indiquer. Cette diarrhée vient des vapeurs inflammatoires, ou des humeurs dépoſées dans les inteſtins par le ſang qui, durant les premiers jours de la maladie, eſt en efferveſcence : &, quoiqu'elle précede quelquefois l'éruption de la petite vérole confluente, comme nous

(1) Les narcotiques ſont ici regardés comme des cordiaux, en ce qu'ils aident l'éruption; mais ils n'operent cela qu'en diminuant la tenſion des ſolides, & en modérant ainſi la circulation des fluides; ce qui facilite beaucoup la ſuppuration & l'expulſion de la matiere morbifique, ſur-tout lorſque la fievre eſt violente, & que par conſéquent le ſang & les autres liquides ſont mûs avec une grande rapidité.

SECT. III.

avons dit plus haut, la Nature cependant ne ſe manquera pas à elle même en cette occaſion : car, comme elle chaſſe au-dehors les particules morbifiques qui ſe jettant ſur l'eſtomac au commencement de la maladie, cauſent le vomiſſement, elle ne manquera pas auſſi dans la diarrhée de pouſſer à la ſuperficie du corps les particules morbifiques qui la produiſent ; après quoi, ce ſymptome ceſſera de lui-même.

Saignée ; quand eſt néceſſaire.

45. Quand je ſuis appellé auprès d'un jeune homme vigoureux, & dont la maladie a été occaſionnée pour avoir trop bu de vin, ou de quelque autre liqueur ſpiritueuſe, je ne me contente pas, afin de modérer l'ébullition du ſang, de bannir les cordiaux, & de défendre au malade de garder le lit ; je le fais de plus ſaigner du bras (1). Si on s'oppoſe à la ſaignée par le préjugé vulgaire, je demande au moins qu'on la faſſe. Car l'ardeur que les liqueurs ſpiritueuſes ont imprimée au ſang, étant jointe à celle qui accompagne naturellement la petite vérole, le ſang entre dans une telle furie, qu'il pénetre aſſez ſouvent dans la veſſie par la voie des urines, ou produit des taches de pourpre, & d'autres ſymptomes funeſtes qui, durant toute la maladie, embarraſſent extrêmement le Médecin, & cauſent enfin la mort au malade. Voilà pour ce qu'on doit faire avant l'éruption des puſtules.

(1) Le pouls plein & fort, la rougeur du viſage, la douleur & la peſanteur de tête, la douleur des lombes, le gonflement des veines, la jeuneſſe, la vivacité du tempérament, l'habitude de ſe faire ſaigner, la ſuppreſſion d'une évacuation critique, indiquent la ſaignée dès le premier ou le ſecond jour. De cette maniere l'accablement & l'oppreſſion de poitrine ceſſent bientôt, la peau paroît couverte d'une infinité de taches, & on n'a pas ſujet de craindre d'auſſi violents ſymptomes après l'éruption. On a ſouvent obſervé que la trop grande abondance de ſang empêchoit la petite vérole de ſortir en aſſez grande quantité, & la rend ſimplement diſcrete, tandis qu'une partie de la matiere morbifique reſte dans l'habitude du corps, & produit divers ſymptomes, ſavoir, des ſpaſmes, des convulſions, le tranſport, la ſuffocation, & même l'apoplexie vers le déclin de la maladie. Mais lorſque le pouls eſt dur, petit & lent, les vaiſſeaux peu gonflés, les forces languiſſantes, le tempérament phlegmatique, que le malade eſt un enfant, ou du moins fort jeune, qu'il eſt gros & gras, qu'il ſurvient un vomiſſement, une toux, ou un cours de ventre au commencement de la maladie, que le malade eſt ſujet à ſe trouver foible dans la ſaignée, il ne faut pas ouvrir la veine, de peur qu'en tirant trop de ſang, la matiere morbifique ne ſoit retenue dans le corps, & l'éruption prolongée de pluſieurs jours ; ce qui ſeroit dangereux. *Hoffmann, Med. Ration. ſyſtem. tom. 5. p. 154. 155.*

CHAP. II.

Curation de la petite vérole discrete.

46. Dès qu'elles sont sorties, j'examine attentivement si elles sont discretes ou confluentes ; parceque ces deux sortes de petites véroles sont très différentes l'une de l'autre, nonobstant certains symptomes qui leur sont communs. Si donc la grandeur & le petit nombre des pustules, le retardement de l'éruption, l'état tranquille où est le malade, la cessation des symptomes redoutables qui, dans les petites véroles confluentes, persistent même après l'éruption, me font juger surement que celle que j'ai à traiter, sera discrete ; alors je donne au malade de la petite biere, des décoctions d'orge, d'avoine, &c. de la maniere que j'ai marquée ci-devant.

Avantages de ne pas garder le lit.

Si on est en été, qu'il fasse très chaud, & que les pustules ne soient pas en fort grande quantité, je ne vois pas la nécessité de tenir continuellement le malade au lit & bien couvert. Il doit au contraire demeurer levé chaque jour pendant quelques heures, pourvu qu'il soit logé & vêtu de façon à n'avoir ni trop froid, ni trop chaud. Bien plus, c'est que, quand le malade se tient quelquefois levé, la maladie est moins fâcheuse, & même dure moins longtemps que quand il garde toujours le lit : car, demeurer ainsi au lit, cela rend le mal plus ennuyeux, entretient la fievre, & cause aux pustules qui sortent, une inflammation douloureuse.

Mauvais effet de la sueur.

Mais, si le froid de la saison, ou l'abondance de l'éruption oblige de garder entiérement le lit, j'ai soin que le malade n'y soit pas plus couvert, & n'y ait pas plus chaud, que lorsqu'il étoit en santé ; & ce n'est qu'à l'entrée de l'hiver, que je fais faire dans la chambre, matin & soir, un feu médiocre. Je n'oblige pas le malade de demeurer couché dans la même situation. Mon dessein en cela est d'empêcher la sueur, laquelle est extrêmement dangereuse, je le dis hardiment, fondé sur les raisons que j'ai apportées ci-dessus, & sur ma propre expérience.

Cordiaux sont utiles dans le déclin de la maladie.

47. Dans le déclin de la maladie, comme les pustules, qui sont alors revêtues de leur croûte, & ont acquis une certaine dureté, empêchent la matiere purulente de transpirer librement, il sera bon de donner cinq à six cuillerées de vin de Canarie, à demi-cuit, ou quelque autre cordial tempéré, afin d'empêcher le pus de rentrer dans le sang (1).

(1) Pour empêcher la matiere des pustules qui sont en suppuration, de rentrer dans le sang, Boerhaave observe aussi que rien n'est au-

SECT. III.

C'eſt dans ce temps-ci de la maladie, que les cordiaux peuvent être mis en uſage, & non pas plutôt. On peut auſſi accorder en même temps un régime un peu plus chaud ; par exemple, des bouillons faits avec le pain, la biere & le ſucre, ou avec la farine d'avoine, la biere & le ſucre, &c. Il n'eſt beſoin d'aucune autre choſe dans la petite vérole diſcrete & benigne, ſi le malade veut ſe laiſſer traiter de la ſorte ; à moins que les inquiétudes, les veilles, ou d'autres ſymptomes qui menacent de la frénéſie, n'obligent de recourir de temps en temps aux remedes calmants.

48. Telle eſt, malgré le préjugé contraire, auſſi mal fondé, qu'il eſt univerſel, la vraie méthode de traiter la petite vérole diſcrete ; & je ne doute point que cette méthode ne s'établiſſe enfin après ma mort. Je ne nie pas que pluſieurs malades ne guériſſent par un régime entierement oppoſé. Il faut avouer toutefois qu'il en meurt auſſi un grand nombre ; ce qui eſt d'autant plus triſte, que la petite vérole diſcrete eſt de ſa nature abſolument ſans danger. Il en mourroit même encore bien davantage, ſi le froid de la ſaiſon où ils tombent malades, ou la ſaignée, quoique d'ailleurs inutile, ne leur ſauvoit la vie.

Saignée eſt quelquefois néceſſaire.

C'eſt pourquoi, lorſque l'opiniâtreté des aſſiſtants, ou la défiance du malade ne m'a pas permis de mettre en uſage le régime dont j'ai parlé, j'ai cru devoir y ſuppléer par la ſaignée : car, quoique la ſaignée ſoit d'elle-même nuiſible dans la petite vérole diſcrete, en ce qu'elle trouble la ſéparation des particules morbifiques, & enleve une partie de la matiere qui devoit ſervir à la formation des puſtules ; elle ne laiſſe pas de compenſer en quelque maniere le régime trop échauffant qu'on emploie enſuite ; & ainſi elle rend moins dangereuſe une méthode à laquelle je n'ai recours que malgré moi.

Pourquoi il meurt plus de riches que de pauvres.

49. Il ſera aiſé, après tout ce qui a été dit, de répondre à une queſtion que l'on fait ordinairement, ſavoir pourquoi, dans le bas peuple, il meurt ſi peu de gens de la petite vérole, en comparaiſon de ceux qui en meurent parmi les riches. On ne ſauroit guere donner d'autre rai-

---

deſſus du vin de Canarie pris modérément, par exemple, à la quantité d'une once trois ou quatre fois le jour. On peut donner un peu d'opium pour diminuer l'agitation violente du ſang & des humeurs. Si cela eſt inutile, je ne vois pas, ajoute cet Auteur, ce qui pourra ſoulager. *Prax. Med vol. 5. p. 319.*

ſon

ſon de cette différence, ſinon que la maniere de vivre pauvre & groſſiere des gens du bas peuple ne leur permet preſque pas de ſe nuire à eux-mêmes par un régime plus recherché & plus délicat. Cependant, depuis qu'ils ont appris l'uſage du mithridate, du diaſcordium, de la décoction de corne de cerf, &c. il eſt mort parmi eux un plus grand nombre de gens de cette maladie, que dans les ſiecles précédents, moins ſavants à la vérité, mais plus ſages. Cela vient de ce qu'il ſe trouve ordinairement dans chaque maiſon quelque femme également ignorante & préſomptueuſe qui, pour le malheur du genre humain, ſe mêle d'un métier qu'elle n'a pas appris. Voilà ce que nous avions à dire ſur la curation des petites véroles diſcretes.

Curation de la petite vérole confluente.

50. Mais, ſi la petite vérole eſt confluente, le traitement devient alors une affaire bien délicate : car je penſe que la petite vérole confluente differe autant de la diſcrete, que la peſte differe de la petite vérole confluente ; quoique le commun des hommes qui prend les mots pour les choſes, ne mette aucune différence dans le traitement de ces deux ſortes de petite vérole. Comme celle dont il eſt maintenant queſtion, eſt le produit d'une inflammation plus conſidérable du ſang, il faut avoir encore plus de ſoin, que dans l'eſpece précédente, de ne pas échauffer le malade.

Néceſſité de garder le lit.

Or, quoique la petite vérole confluente demande de ſa nature plus de rafraîchiſſement que la diſcrete ; néanmoins, afin de procurer l'enflure du viſage & des mains (ſans laquelle point de guériſon), comme auſſi l'élevation & l'augmentation des puſtules, & encore, parceque les ulcérations douloureuſes qui arrivent au malade le mettent hors d'état de ſortir du lit, il faut qu'il y demeure, & qu'il tienne ſes mains cachées, pourvu qu'il ſoit médiocrement couvert, & qu'on lui permette de changer de place dans ſon lit, comme il voudra, ainſi que nous avons dit dans la curation de la petite vérole diſcrete (1).

Mais ſur-tout dans le déclin de la maladie, qui eſt le temps de la maturation des puſtules, non ſeulement on doit permettre au malade de changer de place dans ſon lit, mais il faut encore le lui ordonner, & même le retourner ſouvent de jour & de nuit, afin de tempérer la grande chaleur que cauſe la fievre, & d'éviter les ſueurs qui diſ-

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 47.

SECT. III.

ſipent cette moiteur douce, dont les puſtules ont beſoin pour être détrempées & adoucies.

Néceſſité d'entretenir la ſalivation.

51. Nous avons dit (1) que la ſalivation accompagne toujours la petite vérole. Cette évacuation eſt une des principales qu'opere la Nature, & elle la ſubſtitue à celle qui auroit dû ſe faire par les puſtules, mais qui, à raiſon de leur peu d'élévation, ne ſauroit ſe faire auſſi bien que dans la petite vérole diſcrete. Cela étant ainſi, on doit avoir un très grand ſoin d'entretenir la ſalivation dans ſa force; en ſorte qu'elle ne s'arrête point avant le jour convenable, ſoit par l'uſage des remedes chauds, ſoit en empêchant le malade de boire abondamment de la petite biere, ou de quelque autre ſemblable liqueur. Et, comme la ſalivation, quand elle eſt telle qu'elle doit être, commence avec l'éruption, diminue l'onzieme jour, & ne ceſſe entierement qu'un jour ou deux après, le danger eſt très grand lorſqu'elle ceſſe entierement avant l'onzieme jour. Car l'enflure du viſage, par laquelle il s'évacue quelque choſe de la matiere morbifique, ne manquant jamais de diſparoître ce jour-là; ſi la ſalivation ceſſe en même temps, la matiere morbifique qui commence alors à devenir putride, infecte le malade par ſa vapeur empoiſonnée; & n'ayant plus d'iſſue pour s'évacuer, elle le met à deux doigts de la mort, à moins que l'enflure des mains, qui commence après celle du viſage, & ſe diſſipe auſſi plus tard, ne vienne au ſecours, comme il arrive quelquefois, & ne ſoit aſſez conſidérable pour tirer le malade des bras de la mort.

Moyen pour cela.

Un moyen d'aider extrêmement la ſalivation qui eſt ſi importante & ſi néceſſaire dans cette maladie, c'eſt de faire boire au malade beaucoup de petite biere, ou de quelque autre liqueur qui ne l'échauffe point & ne lui cauſe point de ſueurs (1).

Utilité des narcotiques en cette occaſion.

52. Outre cela, pour calmer l'ébullition du ſang, qui eſt ici beaucoup plus violente que dans la petite vérole diſcrete, & entretenir en même temps la ſalivation, rien ne convient ſi bien que les narcotiques; &, quoiqu'à raiſon de leur faculté incraſſante, ils ſemblent d'abord être contraires à la ſalivation, ce n'eſt-là qu'un préjugé dont je me ſuis defait, il y a déja long-temps; & j'ai toujours

(2) Voyez ci-deſſus, *num.* 13.

(1) On peut ſe ſervir entre autres choſes de l'eau laiteuſe, qui eſt une décoction d'une partie de lait avec trois parties d'eau.

employé ces remedes avec ſuccès dans cette maladie, pourvu que le malade eût paſſé l'âge de puberté : car, pour ce qui eſt des enfants, comme leur ſang fermente moins, puiſque le plus ſouvent ils dorment aſſez bien durant toute la maladie, il n'a pas tant beſoin du ſecours des narcotiques, leſquels d'ailleurs ſeroient nuiſibles, en ce qu'ils arrêteroient la diarrhée, ſi utile aux enfants dans cette occaſion. CHAP. II.

53. Mais, quant aux adultes, voici les avantages que leur procurent les narcotiques fréquemment employés : premierement, au moyen du ſommeil modéré qu'ils cauſent, ils repriment la trop grande violence de l'ébullition du ſang, & par conſéquent ils previennent la frénéſie : ſecondement, ils facilitent l'enflure du viſage & des mains, qui eſt ſi importante dans cette maladie : comme l'enflure du viſage ceſſe aſſez ſouvent trop tôt, & au grand malheur du malade, les narcotiques l'entretiennent & la font durer juſqu'au terme établi par la Nature : car l'effervéſcence du ſang étant une fois adoucie, les particules enflammées ſe portent aiſément aux mains, au viſage & à toute la ſuperficie du corps, ſuivant le genie de la maladie. Enfin, les narcotiques aident la ſalivation : & quoique, dans certains ſujets, elle s'arrête durant quelques heures par la vertu incraſſante de ces remedes ; néanmoins la Nature fortifiée de ce nouveau ſecours, reprend bientôt le deſſus, & acheve heureuſement l'ouvrage qu'elle a commencé. J'ai même obſervé plus d'une fois que la ſalivation qui ordinairement diminue vers l'onzieme jour, & quelquefois même plutôt, avec un grand danger pour le malade, s'eſt rétablie de nouveau par l'uſage des narcotiques, & n'a ceſſé qu'au quatorzieme jour, & même plus tard dans quelques ſujets. Leurs bons effets dans les adultes.

Ma coutume eſt de donner quatorze gouttes ou environ de laudanum liquide, ou bien une once de ſyrop diacode, diſſoute dans l'eau de fleurs de prime vere, ou dans quelque autre ſemblable eau diſtillée. Ces remedes étant donnés tous les ſoirs à des adultes, depuis que l'éruption eſt entierement faite, juſqu'à la fin de la maladie, non ſeulement ne ſeront point nuiſibles, mais ſeront au contraire d'une très grande utilité, comme une fréquente expérience me l'a appris.

Je crois au reſte qu'ils doivent être pris de meilleure heure que dans les autres maladies. Car il eſt aiſé de remarquer dans les petites véroles malignes, que la chaleur qui eſt A quelle heure il faut les donner.

SECT. III.

plus grande le ſoir, cauſe ordinairement au malade des inquiétudes, des agitations & d'autres ſymptomes, que l'on peut, en quelque façon, prévenir, en faiſant prendre le narcotique à ſix ou ſept heures du ſoir.

Danger d'arrêter le cours de ventre dans les enfants.

54. La petite vérole confluente eſt auſſi ſurement accompagnée de la diarrhée dans les enfants, que de la ſalivation dans les adultes; la Nature ne manquant point de produire l'une ou l'autre de ces deux évacuations, afin de ſe débarraſſer de la matiere morbifique. Ainſi, comme je n'arrête pas la ſalivation, je n'arrête pas non plus la diarrhée; l'un ſeroit auſſi mal entendu que l'autre: & c'eſt en voulant arrêter mal à propos cette diarrhée, que des femmelettes ignorantes ont cauſé la mort à pluſieurs milliers d'enfants, ſe perſuadant contre toute raiſon, que le cours de ventre eſt auſſi dangereux dans la petite vérole confluente, que dans la diſcrete, & ne ſachant pas qu'il n'eſt nuiſible que dans celle-ci où l'évacuation de la matiere morbifique ſe fait par le moyen des puſtules; au lieu que dans celle-là, il eſt l'ouvrage de la Nature qui cherche par là à ſe délivrer de la maladie (1).

C'eſt pourquoi, abandonnant la diarrhée à elle-même pour ſuivre la Nature, ſelon le précepte d'Hippocrate, je vais mon train dans la curation. J'ordonne de tenir les enfants, tantôt dans le berceau, & tantôt hors du berceau; & s'ils ſont ſevrés, je leur accorde la même nourriture que j'ai accordée ci-deſſus aux adultes.

Avec quoi il faut frotter le viſage.

55. Les derniers jours de la maladie, comme le viſage eſt couvert de croûtes dures & ſeches qui le roidiſſent; je

(1) Le cours de ventre, même conſidérable, dit Hoffmann, n'eſt pas à craindre en cette occaſion; car bien loin qu'il empêche l'éruption ou la ſuppuration, & faſſe rentrer la matiere morbifique, je l'ai vu au contraire durer ſans danger pendant toute la maladie; & comme les fievres malignes pourprées ſe terminent ſouvent d'une maniere critique par un cours de ventre, l'expérience fait voir auſſi la même choſe dans la petite vérole.

Hoffmann dit ailleurs que dans un été ſec, la petite vérole eſt particuliérement inflammatoire, & ſouvent accompagnée d'un cours de ventre qu'il ne faut pas arrêter, mais ſeulement le modérer par des remedes convenables, ayant ſoin d'éviter le régime échauffant & les remedes chauds, & d'un autre côté le régime rafraîchiſſant & les remedes froids. Le cours de ventre, ajoute cet Auteur, n'eſt point nuiſible non plus lorſque la petite vérole, à cauſe de l'irrégularité des ſaiſons, ſe trouve compliquée avec le pourpre; mais c'eſt au contraire un remede ſalutaire qui purge admirablement les humeurs excrémentitielles & malignes.

le fais frotter ſouvent avec de l'huile d'amandes douces, tant pour adoucir la douleur que cauſe la diſtenſion de la peau que pour faciliter la tranſpiration des particules trop échauffées.

Je ne fais rien du tout pour empêcher le viſage d'être marqué. Les huiles & les liniments ne ſervent à autre choſe qu'à faire durer plus long-temps les écailles farineuſes (2); leſquelles ſe ſuccédant les unes aux autres, lorſque le malade a quitté le lit & qu'il eſt convaleſcent, forment peu à peu les marques de la petite vérole. Mais il n'y a pas fort à craindre qu'il ſoit marqué, lorſque, par le régime tempéré qu'il a obſervé, la matiere des puſtules a été adoucie & n'eſt point devenue corroſive.

Curation des ſymptomes.

56. Si on emploie avec prudence & circonſpection cette méthode, en la proportionnant aux circonſtances particulieres, on previendra les ſymptomes redoutables dont nous avons parlé, & la maladie ſera exempte de danger, & très benigne. Si néanmoins ces ſymptomes ſurviennent par quelque cauſe que ce ſoit, avant que j'aie été appellé, je ſuis obligé, pour les combattre & les diſſiper, de changer un peu de batterie, & de me comporter de la maniere ſuivante.

Moyen de faire enfler le viſage dans la petite vérole diſcrete.

57. D'abord, ſi dans la petite vérole diſcrete, à cauſe du régime trop chaud & des ſueurs continuelles, le viſage du malade ne s'enfle pas, quoique les puſtules ſortent abondamment, & ſi au contraire il eſt flaſque, & que les intervalles des puſtules ſoient pâles, alors je travaille de tout mon pouvoir à modérer l'effervescence du ſang. Pour cela, j'ai recours à un régime plus tempéré, & je fais prendre ſur le champ un narcotique; lequel, en procurant un doux ſommeil, à moins que le cerveau ne ſoit extrêmement échauffé, & en arrêtant par conſéquent la trop grande impétuoſité du ſang, détermine ce liquide à ſe porter au viſage, & à le gonfler, comme demande la nature de la maladie.

En quel cas les narcotiques ou la ſaignée ſont néceſſaires.

58. Si la ſueur, après avoir été juſques-là fort abondante, vient à ceſſer d'elle-même, ſi le malade eſt pris d'un tranſport au cerveau, s'il ſouffre beaucoup, s'il urine ſouvent, & peu à la fois; alors, comme le danger eſt extrême, je crois qu'on ne peut ſecourir le malade, qu'en

(1) Les applications onctueuſes & huileuſes bouchent les pores, empêchent la tranſpiration, & rendent les marques ou foſſettes beaucoup plus viſibles.

SECT. III.

lui donnant copieuſement des narcotiques, ou en le ſaignant abondamment, & l'expoſant à l'air. Cette méthode ne paroîtra ni abſurde ni téméraire, ſi l'on fait attention à ceux qui ont échappé de la mort par des hémorrhagies abondantes du nez ſurvenues tout à coup.

Il faut encore conſidérer que, dans ce cas-là, les malades ne meurent pas parceque les puſtules rentrent, puiſqu'alors même elles ſont élevées & fort rouges, mais parceque le viſage n'enfle pas. Or tout ce qui tempere le ſang, comme la ſaignée & un rafraîchiſſement modéré, doit néceſſairement être auſſi avantageux que l'uſage des narcotiques, pour procurer cette enflure, & par les mêmes raiſons.

Eclairciſſement par rapport à la ſaignée.

59. Ce n'eſt pas que je veuille conſeiller la ſaignée dans tout tranſport qui ſurvient dans la petite vérole (car il n'eſt point de ſymptome plus fréquent dans cette maladie); je ne recommande la ſaignée que dans le tranſport qui vient de ce que le viſage n'enfle pas; ſavoir dans la petite vérole diſcrete, lorſque les puſtules ſont en aſſez gand nombre; ou bien quand, par un régime extrêmement chaud, & par l'uſage des cordiaux, le ſang eſt devenu ſi bouillant & ſi fougueux, qu'il eſt abſolument néceſſaire de le tempérer par les narcotiques & les autres remedes propres à modérer ſon impétuoſité.

Utilité de faire ſortir du lit dans le tranſport.

Dans un pareil cas, le Médecin qui préfere ſon devoir à ſa réputation, doit ſaigner, comme il a été dit auparavant, ou rafraîchir les malades en les expoſant à un plus grand air. J'en ai retiré pluſieurs de la mort en les faiſant ſortir du lit pour un peu de temps, ce qui les a ſuffiſamment rafraîchis. Outre les exemples que j'ai vus moi-même, il y a une infinité de malades qui ont été ſauvés de la ſorte. Quelques-uns de ces frénétiques trompant leurs gardes (car les frénétiques ont des ruſes merveilleuſes), ſe ſont échappés de leur lit, & ſe ſont expoſés, même de nuit, à l'air froid: d'autres ayant trouvé moyen d'avoir de l'eau froide, ſoit par fineſſe, ſoit par force, ſoit par prieres, en ont bu à diſcrétion, & par une heureuſe erreur, ſe ſont tirés d'affaire, lorſqu'ils étoient abſolument déſeſpérés.

Hiſtoire d'une guériſon ſinguliere

60. Je rapporterai ici une hiſtoire que je tiens de celui-là même à qui elle eſt arrivée. Etant allé à Briſtol, lorſqu'il étoit encore très jeune & à la fleur de ſon âge, il fut attaqué de la petite vérole vers le milieu de l'été, & le tranſport ſurvint bientôt après. La garde étant ſortie pour aller en ville, laiſſa le ſoin de ſon malade à d'autres perſonnes, à qui elle dit qu'elle alloit revenir; mais, comme

elle tarda un peu long-temps, le malade ſe trouva ſi mal, que les aſſiſtants crurent qu'il avoit rendu l'ame. C'étoit un corps gros & gras, & cela, avec la chaleur de la ſaiſon, faiſant craindre aux aſſiſtants qu'il ne ſentît mauvais, ils l'ôterent de ſon lit, & le mirent ſur une table avec un ſimple drap par deſſus. La garde revenant enfin, & apprenant cette triſte nouvelle, entre dans la chambre où étoit le corps, ôte le drap, regarde le viſage, & croit appercevoir quelques légers ſignes de vie. Auſſi-tôt elle remet ſon malade au lit; & par je ne ſais quel moyen, dont elle s'aviſe ſur le-champ, elle le fait revenir de ſa défaillance, en ſorte qu'au bout de quelques jours, il ſe porta très bien.

Néceſſité d'un gargariſme lorſque la ſalive eſt viſqueuſe.

61. Si, dans la petite vérole confluente, la ſalive eſt tellement épaiſſe & viſqueuſe à cauſe de la chaleur précédente, que le malade ſoit ſur le point d'être ſuffoqué, ce qui n'eſt pas extraordinaire l'onzieme jour, comme nous avons dit plus haut, alors il faut néceſſairement employer un gargariſme, & ordonner qu'on ne manque pas d'en injecter ſouvent de jour & de nuit dans le goſier avec une ſeringue. Ce gargariſme ſera compoſé de petite biere, ou d'eau d'orge avec le miel roſat; ou bien de la maniere ſuivante.

Gargariſme.

Prenez *écorce d'orme, ſix gros; racine de regliſſe, demi-once; vingt raiſins ſecs dont on a ôté les pepins; roſes rouges, deux pincées: faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau qui ſera reduite à une demi-livre; paſſez la liqueur, & diſſolvez-y oxymel ſimple, & miel roſat, de chacun deux onces, pour un gargariſme.*

Si le malade a été traité comme il faut, la ſalivation, lors même qu'elle aura commencé à diminuer, continuera autant qu'il eſt néceſſaire, ſans qu'il ſoit beſoin de gargariſme. Mais ſi le malade eſt à tout moment en danger d'être ſuffoqué, s'il eſt aſſoupi, & ne ſauroit preſque plus reſpirer, ce remede eſt peu ſûr. Dans cette extrémité j'ai quelquefois donné avec ſuccès un émétique d'infuſion de ſafran des métaux, mais à une doſe plus conſidérable qu'à l'ordinaire, c'eſt-à-dire juſqu'à une once & demie; car à cauſe de l'aſſoupiſſement profond où eſt le malade, une moindre doſe n'opéreroit point, & ne feroit que mettre le malade dans un plus grand danger, en agitant les humeurs qu'elle ne pourroit évacuer. Cependant un tel remede n'eſt point encore aſſez ſûr. Le malheur eſt que

Emétique quelquefois utile en ce cas-là.

SECT. III.

nous n'en avons pas un meilleur contre un ſi cruel ſymptome qui ſeul fait périr preſque tous ceux qui, ayant une petite vérole confluente, meurent l'onzieme jour.

Avantages du régime tempéré.

62. Comme le régime tempéré prévient les autres ſymptomes qui arrivent dans cette maladie, il les diſſipe auſſi la plupart. C'eſt ainſi que le tranſport dont nous avons parlé, & qui vient de ce que le cerveau eſt trop échauffé, ſe guérit en rafraîchiſſant le ſang de quelque maniere que ce ſoit. On guérit de même le coma, ſymptome entierement contraire au précédent, & qui eſt cauſé par une obſtruction de la ſubſtance corticale du cerveau, lorſque le ſang étant atténué par l'uſage d'un régime & des remedes échauffants, envoie avec force dans cette partie un grand nombre de vapeurs enflammées.

Il guérit le coma,

Et les taches du pourpre.

63. J'ai vu auſſi diſparoître les taches de pourpre en rafraîchiſſant le ſang; mais je n'ai pu encore, ni par cette méthode, ni par aucune autre, arrêter le piſſement de ſang, non plus que l'hémoptyſie violente du poumon; & ces deux hémorrhagies, autant que j'ai pu obſerver juſqu'à préſent, annoncent une mort certaine.

Suppreſſion d'urine; comment ſe guérit.

64. Dans la ſuppreſſion d'urine, qui attaque quelquefois les jeunes gens & les perſonnes robuſtes, & qui vient d'un grand trouble des eſprits qui ſervent à cette excrétion, trouble cauſé par le trop de chaleur & de mouvement du ſang & des humeurs, j'ai tenté tous les genres de diurétiques: mais rien ne m'a ſi bien réuſſi que de faire ſortir le malade du lit; car peu de temps après qu'il a fait deux ou trois tours par la chambre, ſoutenu par quelques perſonnes, il urine aſſez abondamment, & ſe trouve fort ſoulagé. Je pourrois citer ici pour témoins de ce que j'avance, quelques Médecins de mes amis, qui en pareil cas ont ordonné la même choſe par mon conſeil, & l'ont fait avec ſuccès.

En quel cas les cordiaux conviennent dans la petite vérole diſcrete.

65. Quant aux ſymptomes qui arrivent lorſqu'un grand froid, ou des évacuations hors de ſaiſon font rentrer la petite vérole, il faut les combattre par l'uſage des cordiaux, & par un régime conforme, leſquels on ne doit cependant continuer qu'auſſi long-temps que durent les ſymptomes. Les principaux de ces ſymptomes ſont l'affaiſſement ou l'applatiſſement des puſtules, & la diarrhée dans les petites véroles diſcretes, car dans les confluentes, l'affaiſſement des puſtules n'eſt pas d'un mauvais augure, puiſqu'il eſt de la nature de la maladie; & la diarrhée dans les enfants eſt ſalutaire, loin d'être dangereuſe.

Dans l'un & l'autre cas il ſera très à propos de donner une potion cordiale avec les eaux diſtillées, le diaſcordium, le laudanum liquide, &c. non ſeulement pour diſſiper les ſymptomes dont il s'agit, mais encore en tout autre temps de la maladie, ſi le malade ſe plaint de foibleſſes & de maux de cœur; mais à dire vrai, ces ſortes de ſymptomes ſont extrêmement rares en comparaiſon de ceux que cauſe le trop de chaleur, qui eſt plus nuiſible que le trop de froid, quoique le préjugé vulgaire le croie moins nuiſible. Pour moi je penſe que ſi on parle ſi ſouvent de puſtules rentrées, c'eſt qu'on prend l'affaiſſement des puſtules de la petite vérole confluente pour des puſtules rentrées par le froid, au lieu qu'il n'y a rien en cela que de naturel à cette maladie; on commet la même faute dans la petite vérole diſcrete, parcequ'on attend de trop bonne heure l'éruption & l'augmentation des puſtules, ne faiſant pas attention que cela ne doit arriver qu'au bout d'un certain temps établi par la nature.

CHAP. II.

66. Lorſque les puſtules ſont tombées, que le malade eſt convaleſcent, & a déja commencé depuis quelques jours à manger de la viande, c'eſt-à-dire vers le vingt-unieme jour, il faut ſaigner du bras, ſi la maladie eſt violente, car l'ardeur que la petite vérole a imprimée au ſang, ſoit que le malade fût un adulte, ou un enfant, n'indique pas moins la ſaignée, que les mauvaiſes humeurs qui ſe ſont amaſſées dans le ſang indiquent la purgation. C'eſt ce que montre aſſez la couleur du ſang que l'on tire après une petite vérole fort dangereuſe; car il eſt entierement ſemblable à celui que l'on tire dans la pleuréſie. C'eſt ce que montrent encore les ophthalmies dont cette maladie eſt ſuivie, & les autres mauvais effets d'un ſang échauffé & altéré par la maladie. Auſſi voit-on des gens qui auparavant jouiſſoient de la meilleure ſanté, être enſuite ſujets tout le reſte de leur vie à des humeurs chaudes & âcres qui ſe jettent ſur les poumons, ou ſur quelqu'autre partie.

En quel tems il faut ſaigner.

Mais s'il y a peu de puſtules, la ſaignée ne ſera pas néceſſaire. Après la ſaignée je purge trois ou quatre fois.

67. Long-temps après que le malade eſt guéri de la petite vérole confluente, & lorſqu'il ſort déja tous les jours du lit, il lui ſurvient quelquefois une enflure conſidérable de jambes; mais après la ſaignée & la purgation, cette enflure ſe diſſipe d'elle même, ou bien on la guérit aiſément par l'uſage des herbes émollientes & diſcuſſives,

Comment il faut remédier à l'enflure.

SECT. III.

comme feuilles de mauve, de bouillon blanc, de ſureau, de laurier, & fleurs de camomille & de mélilot, bouillies dans le lait.

Voilà ce que j'avois à dire ſur l'hiſtoire & la curation des petites véroles qui regnoient pendant les années 1667, 1668 & parties de 1669, & que j'ai nommées *régulieres* & légitimes pour les diſtinguer de celles des années ſuivantes.

CHAPITRE III.

Fievre continue des années 1667, 1668, & *d'une partie de* 1669.

Deſcription de la fievre de cette conſtitution.

1. POUR parler maintenant de la fievre qui dominoit pendant cette conſtitution, & qui ayant commencé avec les petites véroles, ſe ſoutint & finit avec elles, voici comme la choſe ſe paſſa. Les malades avoient une douleur à la foſſette du cœur, & ne pouvoient ſouffrir qu'on comprimât cet endroit. Je ne me ſouviens pas d'avoir obſervé ce ſymptome dans aucune autre maladie, excepté dans cette fievre, & dans la petite vérole réguliere. Il y avoit douleur de tête, chaleur de tout le corps, & on appercevoit aſſez clairement des taches de pourpre. La ſoif n'étoit pas conſidérable. La langue paroiſſoit aſſez ſouvent comme celle des gens qui ſe portent bien; ſeulement elle étoit quelquefois blanchâtre, très rarement ſeche, & jamais noire. Il prenoit dès le commencement de la maladie des ſueurs ſpontanées très abondantes, mais qui ne ſoulageoient point le malade; & ſi on s'aviſoit de vouloir les exciter par des remedes chauds & une régime de même nature, il étoit dangereux que le tranſport ne ſurvînt bientôt après; d'ailleurs elles augmentoient le nombre des taches de pourpre, & la violence de tous les autres ſymptomes. Les urines, qui même dès le commencement couloient aſſez bien, & paroiſſoient aſſez louables, donnoient de belles eſpérances; & cependant les malades ne s'en trouvoient pas mieux enſuite, que des ſueurs dont nous avons parlé.

Quand cette maladie n'étoit pas bien traitée, elle duroit pour l'ordinaire très long-temps, & ne ſe terminoit

pas ſimplement d'elle-même, ou par quelque criſe, à la maniere des autres fievres, mais elle tourmentoit le malade durant ſix, ſept ou huit ſemaines par des ſymptomes violents, à moins que la mort n'y vînt mettre fin. Il ſurvenoit quelquefois vers le déclin de la maladie une ſalivation aſſez abondante, ſavoir, lorſqu'il n'y avoit eu auparavant aucune évacuation conſidérable, & qu'on avoit fait prendre au malade des juleps rafraîchiſſants; & ſi on n'arrêtoit point cette ſalivation, ſoit par des évacuations, ſoit par des remedes chauds, la maladie ſe terminoit contre toute eſpérance.

Elle reſſembloit à la petite vérole.

2. Comme cette fievre dépendoit de la conſtitution épidémique de l'air qui en même temps produiſoit les petites véroles, auſſi paroiſſoit-elle être preſque de même nature, & de même caractere en toutes choſes que ces maladies, à l'exception ſeulement des ſymptomes qui étoient des ſuites ou des effets néceſſaires de l'éruption; car ces deux maladies commençoient de même. La douleur à la foſſette du cœur, quand on y portoit la main, étoit la même, comme auſſi la couleur de la langue, la conſiſtance de l'urine, &c. mêmes ſueurs ſpontanées & abondantes dès le commencement; même penchant que dans les petites véroles confluentes, à produire la ſalivation, lorſque la maladie étoit violente: & comme d'ailleurs cette fievre régnoit principalement lorſqu'il y avoit à Londres une plus grande quantité de petites véroles que je n'en ai jamais vu, on ne ſauroit douter qu'elle ne fût entierement de même genre.

Elle eſt nommée à cauſe de cela fievre de petite vérole.

Ce que je ſais ſurement par des obſervations très exactes que je fis dans le temps que je traitois ces deux ſortes de maladies, c'eſt que toutes les indications curatives y paroiſſoient abſolument les mêmes, à l'exception de celles qui regardoient l'éruption de la petite vérole & les ſuites de cette éruption, & qui ne pouvoient avoir lieu dans une maladie où il n'y avoit point d'éruption. Ainſi, quoique je haiſſe, autant que perſonne, les nouveaux noms, on me permettra, afin de diſtinguer cette fievre des autres, de l'appeller *fievre de petite vérole*, *febris varioloſa* (1), à cauſe de la reſſemblance qu'elle avoit avec les petites véroles régulieres.

(1) En 1729, au mois de Juillet, il regna à Plimouth en Angleterre beaucoup de petites véroles, & en même temps une fievre putride qui, ayant diminué vers la fin de ce mois, & ceſſé enſuite pendant quelque temps, recommença de nouveau, & devint fort épi-

SECT. III.

Elle demandoit un traitement différent.

3. Mais, nonobſtant cette reſſemblance, aucun homme de bon ſens ne ſe perſuadera que la fievre en queſtion doive ſe traiter par la même méthode que les petites vérores, puiſque, dans ces dernieres, les particules enflammées ſe dépoſent à la ſuperficie du corps, au moyen des puſtules; & que dans notre fievre, elles ne s'évacuent que par la ſalivation; car les ſueurs copieuſes qui arrivoient dans les commencements de la maladie, étoient ſymptomatiques, & non pas critiques, la Nature ne paroiſſant avoir eu en vue d'autre évacuation que la ſalivation.

Cependant la Nature elle-même la dérangeoit ſouvent, ou par la diarrhée que cauſoient les particules inflamma-

---

démique; elle affectoit principalement l'eſtomac & les lombes, comme lorſque la petite vérole eſt ſur le point de venir, & étoit accompagnée d'oppreſſion de poitrine, de ſanglots, & d'une grande foibleſſe. Cette maladie étoit peut-être ce que Sydenham appelle *fievre de petite vérole*. Elle attaquoit ſur-tout les enfants, les femmes, les jeunes gens, & les perſonnes foibles. Le ſang que l'on tiroit étoit rarement viſqueux. L'urine étoit ordinairement crue & claire, & donnoit ſouvent un ſédiment cendré, gluant & imparfait, reſſemblant à de la fleur de farine, & qu'Hippocrate appelle *ſédiment furfureux*. Plus le ſédiment étoit parfait, plus il y avoit eſpérance de guériſon. La langue n'étoit pas ſeche, mais paroiſſoit couverte d'une eſpece de mucoſité viſqueuſe & brunâtre. Vers le déclin de la maladie, ſur tout ſi l'on avoit manqué de faire vomir au commencement, il ſurvenoit une diarrhée, & quelquefois une dyſſenterie qui étoit très violente, & même quelquefois mortelle.

La ſaignée étoit inutile, à moins qu'on ne la fît dans le commencement. Le vomiſſement étoit extrêmement néceſſaire; & enſuite les véſicatoires appliqués fréquemment & par degrés, les doux cordiaux, le cinabre, les narcotiques, le petit lait, les boiſſons délayantes & un peu acides bues copieuſement, étoient très utiles. Dès qu'il paroiſſoit des ſignes de coction, & en particulier un ſédiment dans l'urine, & une diminution de la fievre, le quinquina faiſoit merveille. S'il ſurvenoit un coma, ou un tranſport, dans la fievre de la maladie, il étoit à propos d'appliquer les ventouſes ſur le cou & les épaules, de ſaigner, & d'appliquer auſſi tôt après les véſicatoires derriere chaque oreille & à la tête, & de donner tout de ſuite un lavement laxatif.

Dans le déclin, les purgations laxatives, ſur-tout avec la rhubarbe, emportoient heureuſement les reſtes de pourriture de la maladie; mais les forts purgatifs, ou les aloëtiques avoient des effets très dangereux, car étant employés très mal à propos, ils appauvriſſoient le ſang, & cauſoient des tranchées terribles. Après un purgatif, quoique très doux, une potion calmante étoit abſolument néceſſaire.

Beaucoup de gens furent attaqués de cette maladie, mais peu en moururent. *Huxham, de aere & morb. epid. p.* 33. 34.

toires (1) qui ſe portant aux inteſtins par les arteres méſentériques, les obligeoient à ſe décharger (ce qui arrive auſſi dans la pleuréſie & les autres fievres inflammatoires, à cauſe de l'orgaſme du ſang & des particules enflammées qui cherchent à s'échapper & à ſe diſſiper), ou bien par les ſueurs immenſes qui accompagnoient toujours naturellement la maladie, de même qu'elles faiſoient la petite vérole : &, comme ces ſueurs n'étoient que ſymptomatiques, elles détournoient ailleurs la ſalivation qui, ſans cela, auroit été critique ; & ſi l'Art n'y ſuppléoit par quelque autre évacuation, la maladie duroit pluſieurs ſemaines, & il ne s'y faiſoit point de coction, comme dans les autres fievres. CHAP. III.

4. Mais, pour mieux connoître la nature de cette fievre, & établir en même temps, d'une maniere ſolide, les véritables indications curatives, il faut bien remarquer que, dans la fievre qui régnoit ſous la conſtitution qui produiſoit les fievres intermittentes épidémiques, la matiere qui devoit ſe ſéparer du ſang étoit ſi épaiſſe, qu'elle ne pouvoit le faire ſans être auparavant attenuée & digérée pendant le temps déterminé pour cela ; après quoi elle s'évacuoit, ou par une tranſpiration abondante, ou par des déjections critiques ; en ſorte que toute l'affaire du Médecin étoit de s'accommoder au génie de la maladie, & d'empêcher, d'un côté, que le ſang venant à entrer dans une trop grande efferveſcence, ne produisît des ſymptomes dangereux ; & d'un autre côté, que ſon efferveſcence ne fût pas trop foible pour pouvoir chaſſer la matiere morbifique, d'autant que la Nature ſe ſervoit de la fievre, comme d'un inſtrument pour opérer cette ſécrétion.

5. Il y avoit auſſi dans la peſte une matiere qui devoit ſe ſéparer du ſang. Mais, comme elle étoit compoſée de parties très ſubtiles & très inflammables, qui quelquefois, lorſqu'elles étoient arrivées à leur plus haut degré d'atténuation, traverſoient le ſang comme un éclair, & ne

Matiere de la peſte eſt très ſubtile.

(1) L'Auteur les appelle des *rayons inflammatoires*, expreſſion qui ne donne point une idée nette de la cauſe de la diarrhée, puiſqu'on n'entend pas ſuffiſamment ce que ces rayons ſignifient, & que leur exiſtence dans le ſang n'eſt pas clairement prouvée. Ils ſont trop ſubtils pour irriter les inteſtins, & pour être la matiere d'une évacuation. Ainſi la diarrhée ſemble plutôt être produite par des humeurs âcres que les arteres méſentériques dépoſent dans les inteſtins, & qui, en les irritant, occaſionnent des déjections fréquentes : par-là on rend aiſément raiſon du cours de ventre.

SECT. III.

pouvoient y exciter d'ébullition ; cette matiere, dis-je, paſſant dans un inſtant à travers ce liquide, ne s'arrêtoit que dans une glande, ou quelque partie extérieure, où étant engagée, elle enflammoit d'abord les chairs voiſines, puis y cauſoit un abcès. Or l'abcès eſt un moyen dont ſe ſert la Nature pour débarraſſer les chairs de ce qui leur eſt nuiſible ; de même qu'elle ſe ſert de la fievre pour diſſiper ce qui nuit au ſang. Dans un tel cas, le devoir du Médecin eſt de bien conduire l'évacuation de la matiere peſtilentielle, que la Nature entreprend au moyen de l'abcès, à moins qu'il ne croie plus à propos de ſubſtituer une autre évacuation dont il ſoit davantage le maître, & qu'il puiſſe mieux gouverner que l'évacuation naturelle.

Matiere de la petite vérole eſt plus groſſiere.

La Nature ſe comporte de la même façon pour expulſer la matiere de la petite vérole, quoique cette matiere ſoit plus épaiſſe & plus groſſiere, puiſqu'elle s'évacue par des puſtules répandues ſur tout le corps, & non par des charbons ou des bubons. Dans ce cas auſſi, les indications curatives doivent tendre à bien conduire l'évacuation naturelle qui ſe fait par les puſtules.

Matiere de cette fievre n'eſt pas groſſiere.

6. Or, comme dans la fievre continue dont il s'agit préſentement, il n'y a point de matiere épaiſſe & groſſiere qui, pour être évacuée, ait beſoin d'être atténuée auparavant, ainſi que dans la fievre qui a été décrite ci-deſſus, il n'eſt pas queſtion d'entretenir l'ébullition du ſang : elle ſeroit même fort dangereuſe, en ce qu'elle pourroit augmenter la maladie qui conſiſte eſſentiellement dans une inflammation déja trop violente. Ainſi, puiſque la Nature ne produit aucune éruption dans cette fievre, tout au contraire de ce qu'on voit dans la peſte & la petite vérole, & malgré la reſſemblance qui eſt dans tout le reſte entre cette derniere maladie & la fievre dont nous parlons ; il s'enſuit néceſſairement de là que tout conſiſte à appaiſer l'inflammation par des évacuations & des remedes tempérants. C'eſt-là le but que je me ſuis propoſé en traitant cette fievre, & je l'ai guérie aſſez facilement par la méthode ſuivante.

Traitement.

7. Etant appellé auprès d'un malade, je le faiſois d'abord ſaigner du bras, pourvu qu'il ne fut pas trop foible, & ſur-tout pas trop âgé. Je réitérois la ſaignée deux autres fois de deux en deux jours, à moins que je ne viſſe des ſignes de guériſon qui m'en empêchaſſent. Les jours que l'on ne ſaignoit pas, je faiſois donner un lavement avec le lait & le ſucre, ou quelque autre ſemblable ; & j'ordon-

nois le julep ſuivant, ou un autre de même eſpece, dont on devoit uſer fréquemment durant toute la maladie.

CHAP. III.

Julep rafraîchiſſant.

Prenez *eaux de pourpier, de laitue, de fleurs de primevere, de chacune quatre onces; ſyrop de limon, une once & demie; ſyrop violat, une once: faites un julep dont le malade prendra trois onces, quatre à cinq fois le jour, ou à ſa volonté.*

J'accordois pour boiſſon ordinaire, du petit-lait, de l'eau d'orge & autres choſes ſemblables; & pour nourriture, des décoctions d'orge, ou d'avoine, des panades, des pommes cuites, &c. mais j'interdiſois abſolument les bouillons de viande, & même ceux de poulet.

Danger de garder le lit dans cette maladie.

8. J'ordonnois ſur toutes choſes, que les malades ne gardaſſent pas toujours le lit, & que chaque jour ils demeuraſſent levés une bonne partie de la journée: car j'avois obſervé dans cette fievre, de même que dans la pleuréſie, le rhumatiſme & toutes les autres maladies inflammatoires, pour la guériſon deſquelles la ſaignée & les rafraîchiſſants tiennent le premier rang, que les remedes les plus rafraîchiſſants & la ſaignée très ſouvent réitérée, ne ſervoient de rien du tout, tandis que le malade s'échauffoit en gardant continuellement le lit, ſur-tout en été. C'eſt pourquoi les grandes ſueurs que les malades avoient de temps en temps, ne m'empêchoient pas de les rafraîchir, ſoit par des remedes propres à cela, ſoit en leur défendant de toujours demeurer au lit.

Il eſt vrai qu'en prenant ſon indication de ce qui eſt le plus ſouvent utile, on auroit eu raiſon de ſe promettre de grands avantages de la part des ſueurs; mais l'expérience faiſoit toujours voir le contraire, & m'apprenoit que les ſueurs, au lieu d'apporter du ſoulagement, ne faiſoient qu'augmenter la chaleur; de ſorte qu'aſſez ſouvent elles étoient ſuivies du tranſport, de taches de pourpre & d'autres funeſtes ſymptomes qui venoient moins de la malignité de la maladie, que du mauvais traitement.

Défenſe de la méthode de l'Auteur.

9. Si l'on m'objecte que cette méthode de traiter la fievre eſt entiérement contraire à la doctrine des Auteurs qui déclarent tous d'une voix, que les ſueurs ſont le meilleur moyen & le plus naturel pour la guérir: voici ce que j'ai à répondre pour ma défenſe, outre une expérience conſtante & très certaine, dont le témoignage dépoſe partout en ma faveur dans le traitement de cette fievre particuliere. Je crois d'abord que les ſavants Auteurs qui recom-

SECT. III.

mandent les ſueurs pour la guériſon de la fievre, parlent de ces ſueurs qui arrivent après la digeſtion & l'atténuation de quelque humeur qui ſéjournoit dans le ſang, humeur que la Nature a travaillée pendant un certain temps déterminé, afin de la mettre en état d'être évacuée par les ſueurs.

Mais la choſe eſt bien différente ici ; car, dès le premier commencement de la maladie, il ſurvient des ſueurs très abondantes qui ſeules en font une grande partie : & ſi on peut conclure quelque choſe de tous les phénomenes de la maladie, elle ſemble être plutôt l'effet d'une ſimple chaleur & efferveſcence du ſang, que d'une humeur qui y ſéjourne, & qui, après une coction convenable, doive être évacuée par les ſueurs : & quand nous accorderions qu'il y a dans cette fievre, comme dans pluſieurs autres, une ſemblable humeur ; à quoi bon vouloir, en excitant les ſueurs par des cordiaux ou par un régime chaud, animer la Nature qui ne l'eſt déja que trop, & dont un Médecin doit modérer les efforts déréglés ? L'axiome commun où il eſt dit qu'*il faut évacuer les humeurs cuites, & non pas les humeurs crues* (1) ne regarde pas moins les ſueurs que les déjections.

Confirmation par un exemple.

10. Durant cette conſtitution, je fus appellé pour voir le Docteur Morrice, très habile homme, qui pratiquoit alors la Médecine à Londres, & qui maintenant la pratique avec réputation à Petworth. Il étoit attaqué de la fievre dont nous parlons ; il ſuoit très abondamment, & avoit quantité de taches de pourpre. Du conſentement de quelques autres Médecins de mes amis & de ceux du malade, il fut ſaigné, il ſe leva, il fut eſſuyé, il uſa de remedes rafraîchiſſants, & d'un régime de même nature. Auſſi-tôt il fut ſoulagé, pluſieurs ſymptomes diſparurent ; & en continant cette méthode, il guérit en peu de jours.

Saignée & rafraîchiſſans arrêtoient la diarrhée.

11. La diarrhée qui accompagnoit très ſouvent la fievre, ne me faiſoit pas écarter le moins du monde de ma méthode : &, comme cette diarrhée provenoit des particules enflammées qui, ſe ſéparant de la maſſe du ſang, & étant portées aux inteſtins par les arteres méſentériques, les irritoient, j'ai éprouvé que rien ne l'arretoit ſi bien que la ſaignée & les rafraîchiſſants, comme l'eau d'orge, le petit-lait, & les autres choſes rapportées ci-deſſus.

(1) *Cocta, non cruda, ſunt medicanda.*

12.

CHAP. III.

12. Voilà la méthode qui m'a parfaitement réuſſi dans le traitement de cette maladie, & elle me paroît la meilleure de toutes. Ce n'eſt pas que je n'aie ſouvent vu des malades guérir par une méthode contraire, c'eſt-à-dire par l'uſage des cordiaux & du régime chaud; mais auſſi ils m'ont toujours paru avoir couru un grand danger, auquel on les expoſoit ſans aucune néceſſité. En effet, les taches de pourpre qui autrement étoient en fort petite quantité, devenoient très nombreuſes par le régime chaud; la ſoif qui ordinairement n'incommodoit preſque pas les malades, devenoit plus violente; la langue qui avoit coutume d'être humide, & n'étoit différente de celle des perſonnes ſaines, que par un peu de blancheur, ſe deſſéchoit, & ſouvent même paroiſſoit noire; enfin les ſecours que l'on vouloit procurer au moyen des cordiaux ceſſoient entiérement par ce moyen, car le ſang ayant perdu une trop grande quantité de la ſéroſité qui devoit le détremper, & qui étoit diſſipée par les pores de la peau, ne pouvoit plus en fournir: ainſi le corps ſe deſſechoit auſſi-tôt, & la peau ſe reſſerroit contre nature, juſqu'à ce qu'enfin le ſang venant à recouvrer de la ſéroſité, au moyen de ce qu'on faiſoit prendre au malade, s'en dépouilloit de nouveau, tant par l'action des remedes, que par la chaleur fébrile, & en même temps ſe délivroit de la fievre même. C'étoit-là une criſe forcée & dangereuſe, & ce qui étoit encore pire, elle arrivoit rarement.

Danger du régime chaud

13. La ſalivation, comme nous avons dit plus haut, terminoit aſſez ſouvent la fievre, de même que la petite vérole confluente, qu'on peut appeller avec raiſon ſa ſœur. Cette ſalivation étoit toujours ſalutaire; & quand elle venoit abondamment, je voyois les taches de pourpre, & la fievre même ſe diſſiper. Dès qu'elle paroiſſoit, il ne falloit aucune évacuation, ni par la ſaignée, ni par les lavements; on auroit riſqué, en les employant, de détourner d'un autre côté l'humeur. Mais le petit lait & les autres rafraîchiſſants étoient néceſſaires pour aider la ſalivation. Au contraire, les cordiaux & tout ce qui échauffe l'empêchoit, en épaiſſiſſant l'humeur.

Cette fievre ſe terminoit ſouvent par la ſalivation.

14. Pendant que cette fievre ſubſiſtoit encore, & avant qu'elle eût entierement ceſſé, ſur-tout l'an 1668, il regna une diarrhée épidémique, ſans aucun ſigne manifeſte de fievre: car la conſtitution de l'air tournoit déja vers la dyſſenterie qui ſe fit ſentir l'année ſuivante, comme nous dirons bientôt. Je jugeai que cette maladie étoit la même

Diarrhée épidémique.

SECT. III.

choſe que la fievre continue dont nous venons de parler ; & qu'elle ſe montroit ſeulement ſous une autre forme, & avec un autre ſymptome. Car comme elle étoit ordinairement précédée d'un friſſon, de même que la fievre, & produite par la même cauſe, il me parut vraiſemblable qu'elle devoit ſon origine à des particules inflammatoires qui, ſe détournant vers les inteſtins, les picottoient, & cauſoient cette évacuation ; tandis que la maſſe du ſang ſe trouvoit par ce moyen exempte des mauvais effets qu'auroient produit les particules inflammatoires, & qu'il ne paroiſſoit au dehors aucun ſigne manifeſte de fievre.

De plus, les malades ne pouvoient ſouffrir qu'on leur preſſât avec la main la foſſette du cœur, ſymptome qui ſe trouvoit auſſi dans les petites véroles & la fievre de cette conſtitution, comme nous avons dit plus haut (1). La douleur & la ſenſibilité s'étendoient ſouvent de même ſur la partie extérieure de l'épigaſtre ; elles étoient quelquefois ſuivies d'une inflammation qui aboutiſſoit à un abcès, & finiſſoit par la mort. Tout cela faiſoit voir plus clair que le jour, que cette diarrhée étoit entierement de même nature que la fievre qui dominoit alors.

Succès de la ſaignée & des rafraîchiſſans dans cette diarrhée.

Ce qui confirmoit encore mon ſentiment, c'eſt l'heureux ſuccès que la ſaignée & les rafraîchiſſants eurent toujours dans la diarrhée, de même que dans la fievre. On guériſſoit promptement la diarrhée par cette méthode ; mais quand on la traitoit d'une autre maniere, ſavoir par la rhubarbe & les autres laxatifs, en vue d'évacuer les ſucs mordicants qui irritoient les inteſtins & les obligeoient à ſe décharger, ou même par les aſtringents, la maladie qui, de ſa nature étoit légere, devenoit fort ſouvent mortelle, comme la liſte des morts de cette année-là ne le prouve que trop. Voilà ce que j'avois à dire ſur les maladies épidémiques qui dépendoient de cette conſtitution.

Mauvais effets des laxatifs & des aſtringents.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 2. & ci-deſſus, *art.* 1.

SECTION IV.

CHAPITRE PREMIER.

Conſtitution épidémique d'une partie de l'année 1669, & des années entieres 1670, 1671, 1672 à Londres.

Maladies qui paturent au mois d'Août.

1. Au commencement du mois d'Août 1669, il parut un *cholera morbus*, des *tranchées de ventre* horribles, ſans aucunes déjections, & même une *dyſſenterie*. Cette maladie avoit été rare depuis 10 ans. Le cholera morbus, que je n'avois jamais vu auparavant ſi épidémique, ne laiſſa pas cette année-là, comme dans toutes les autres, de ſe renfermer dans le mois d'Août, & alla à peine juſqu'aux premieres ſemaines de Septembre. Les tranchées ſans déjections durerent juſqu'à la fin de l'automne, accompagnerent les dyſſenteries, & furent encore plus communes. Mais à l'entrée de l'hiver, elles diſparurent entierement, & il n'y en eut plus les années ſuivantes que dura cette conſtitution, pendant laquelle les dyſſenteries ne laiſſerent pas néanmoins d'être fort épidémiques. Ce qui venoit, à mon avis, de ce que cette conſtitution n'étoit pas encore aſſez favorable à la dyſſenterie pour produire tous les ſymptomes de cette maladie dans chacun de ceux qui en étoient attaqués. En effet l'automne d'enſuite, les tranchées ayant recommencé, la dyſſenterie ſe fit ſentir avec tous ſes ſymptomes pathognomoniques.

Fievre dyſſentérique.

2. Parmi les tranchées ſans déjections, & la dyſſenterie épidémique, il ſurvint une nouvelle ſorte de fievre, qui accompagnoit ces deux maladies, & qui attaquoit non ſeulement ceux qui les avoient déja, mais auſſi ceux qui ne les avoient pas encore eues juſqu'alors, & qui ſeulement avoient reſſenti quelquefois, & encore rarement, des tranchées très légeres, le ventre étant tantôt lâche, & tantôt reſſerré. Comme cette fievre reſſembloit à celle qui accompagnoit ſouvent les deux maladies dont venons de parler, il faut la diſtinguer des autres fievres ſous le nom de *fievre dyſſenterique*: car, comme nous montrerons bien-

SECT. IV.

tôt, elle étoit du caractere de la dyſſenterie, & elle n'en différoit, qu'en ce qu'elle n'avoit ni les déjections, qui étoient continuelles dans la dyſſenterie, ni les autres ſuites néceſſaires de cette évacuation.

Aux approches de l'hiver la dyſſenterie diſparut pour un temps; mais la fievre dyſſenterique devint plus violente. Il y eut même en quelques endroits des petites véroles, mais qui étoient très douces & très bénignes.

Rougeoles au mois de Janvier 1670

3. Dès le commencement de l'année ſuivante, c'eſt-à-dire au mois de Janvier on vit des rougeoles qui s'étendirent de jour en jour, & dont preſque aucune famille, ou du moins aucun enfant ne fut exempt. Elles augmenterent peu à peu juſqu'à l'équinoxe du printemps; mais depuis ce temps-là elles diminuerent par degrés, de la même maniere qu'elles avoient augmenté; & ayant diſparu au mois de Juillet, elles ne ſe montrerent plus durant toutes les années que cette conſtitution fut dominante; ſeulement l'année d'après, dans la même ſaiſon qu'elles avoient commencé ſous la conſtitution précédente, on en vit quelques-unes par-ci par-là.

Petite vérole irréguliere qu'elles amenent.

4. Ces rougeoles étoient les avant-coureurs d'une ſorte de petite vérole que je ne connoiſſois pas encore, & que je nomme *petite vérole irréguliere de la conſtitution dyſſenterique*, afin de la diſtinguer des autres petites véroles, d'autant qu'elle étoit accompagnée de ſymptomes irréguliers & extraordinaires que je rapporterai, en donnant l'hiſtoire de cette maladie, & qui étoient très différents de ceux des petites véroles de la conſtitution précédente. Cette ſorte de petite vérole, quoiqu'elle fût beaucoup moins fréquente que la rougeole, ne laiſſa pas d'attaquer un aſſez grand nombre de gens juſqu'au mois de Juillet que les fievres dyſſenteriques prirent le deſſus, & devinrent épidémiques. Mais aux approches de l'automne, c'eſt-à-dire au mois d'Août, les dyſſenteries revinrent, firent de grands ravages, & furent encore plus cruelles que l'année précédente. L'hiver étant venu, elles diſparurent; & à leur place la fievre dyſſenterique & la petite vérole durerent tout l'hiver.

Maladies de cette année.

Fievres tierces au mois de Février 1671.

5. Vers le commencement de Février de l'année ſuivante, il parut des fievres tierces, & les deux maladies dont venons de parler, devinrent plus rares. Ces fievres tierces n'étoient pas fort épidémiques: cependant je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais vu un ſi grand nombre

depuis la conſtitution que nous avons dit ci-deſſus leur avoir été ſi favorable (1). A peine le ſolſtice d'été fut-il paſſé, qu'elles diſparurent entierement, ſelon la coutume des fievres intermittentes du printemps. Au commencement du mois de Juillet, les fievres dyſſenteriques qui avoient regné les années précédentes, reparurent de nouveau. Et l'automne étant un peu avancé, la dyſſenterie revint pour la troiſieme fois, mais avec moins de violence que l'année précédente, où elle ſembla être dans ſa plus grande force. Elle diſparut pour la troiſieme fois au commencement de l'hiver; & la fievre dyſſenterique & la petite vérole regnerent de nouveau pendant le reſte de cette ſaiſon.

CHAP. I.

Ordre des maladies épidémiques de cette année.

6. Nous avons vu qu'au commencement des deux années précédentes il y eut une maladie fort épidémique, ſavoir la rougeole au commencement de 1670, & la fievre tierce au commencement de 1671. Ces deux maladies étant les dominantes, affoibliſſoient les petites véroles, & les empêchoient de s'étendre beaucoup durant ce temps-là. Mais au commencement de 1672, les petites véroles n'ayant plus d'obſtacle, & ſe trouvant les ſeules dominantes, devinrent très épidémiques, & regnerent juſqu'au commencement de Juillet, que les fievres dyſſenteriques revinrent. Celles-ci firent place aux dyſſenteries, qui reparurent au mois d'Août pour la quatrieme fois. Les dyſſenteries étoient non ſeulement en moindre qualité que les années d'auparavant, mais leurs ſymptomes étoient auſſi plus doux.

Maladies de 1672.

Comme les petites véroles étoient en même temps répandues par-ci par là, il n'étoit pas aiſé de décider quelle étoit la maladie dominante. Pour moi, je crois que la conſtitution de l'air ne ſe trouvant pas entierement favorable à la dyſſenterie, donna moyen à la petite vérole de ſe faire ſentir avec autant de force; au lieu que les années précédentes, il y avoit au mois d'Août un plus grand nombre de dyſſenteries, & qui étoient plus cruelles. L'hiver fit ceſſer, comme à l'ordinaire, les dyſſenteries, mais non pas la fievre dyſſenterique, ni la petite vérole. Cette derniere, ſuivant ſa coutume, prit le deſſus après la ceſſation des dyſſenteries, & regna tout le reſte de l'hiver. Elle ſe ſoutint même un peu au printemps ſuivant, & au com-

(1) Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 3. *num.* 1. 5.

SECT. IV.

mencement de l'été ; mais beaucoup plus foible qu'elle n'eſt ordinairement.

7. Au reſte, quand je dis que les maladies épidémiques ſe ſuccedent l'une à l'autre & ſe chaſſent mutuellement, comme un clou chaſſe l'autre, je ne prétends pas dire que la maladie qui cede la place à l'autre, diſparoît entierement, mais ſeulement qu'elle eſt plus rare. Car durant cette conſtitution, l'une ou l'autre des maladies dont il s'agit, ſe voyoit même dans la ſaiſon qui ne lui étoit pas favorable. Par exemple, la dyſſenterie qui eſt une maladie tout-à-fait propre à l'automne, ne laiſſoit pas, quoique très rarement, d'attaquer par ci par-là quelques perſonnes au printemps.

Comment les maladies ſe ſuccédoient l'une à l'autre dans cette conſtitution.

8. Nous avons donc montré d'une maniere ſuffiſante, que durant toute cette conſtitution, les fievres dyſſenteriques regnoient au commencement de Juillet, mois qui eſt la véritable époque des fievres d'automne, comme le mois de Février l'eſt des fievres de printemps : qu'aux approches de l'automne, les dyſſenteries qui, à parler exactement, ſont de vraies maladies de cette ſaiſon, ſuccédoient aux fievres dyſſenteriques : que les dyſſenteries ceſſoient l'hiver, & étoient ſuivies des fievres dyſſenteriques & des petites véroles ; enfin que ces petites véroles ne duroient pas ſeulement tout l'hiver, mais ſubſiſtoient encore le printemps, & même l'été d'enſuite juſqu'au mois de Juillet, qu'elles étoient obligées de céder la place aux fievres dyſſenteriques épidémiques. Telles étoient les viciſſitudes des maladies qui regnerent ſous cette conſtitution.

Chaque conſtitution générale a ſes périodes.

9. Il faut encore obſerver, que comme chaque maladie épidémique a ſes différents périodes dans les ſujets particuliers qu'elle attaque, ſavoir ſon augmentation, ſa force, & ſon déclin ; de même chaque conſtitution générale, qui produit telle ou telle maladie épidémique, a auſſi ſes périodes pendant le temps qu'elle domine ; c'eſt-à-dire qu'elle devient de jour en jour plus épidémique, juſqu'à ce qu'elle ait acquis ſa plus grande force ; après quoi elle diminue à peu près de la même maniere qu'elle avoit augmenté, & ceſſe enfin abſolument, pour faire place à une autre conſtitution. Quant aux ſymptomes des maladies, ils ſont tous plus violents dans le commencement de la conſtitution ; enſuite ils s'adouciſſent peu à peu ; & à la fin de la conſtitution, ils ſont auſſi légers que peut le permettre la nature de la maladie dont ils dépen-

dent. C'eſt ce que montrent ſuffiſamment les dyſſenteries & les petites véroles de la conſtitution dont il s'agit préſentement, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long ; car nous allons traiter en particulier de cette conſtitution, en ſuivant l'ordre qu'elles ont gardé.

CHAPITRE II.

Choléra morbus de l'an 1669.

1. CETTE maladie qui, comme j'ai obſervé auparavant, fut plus répandue en 1669 que je ne me ſouviens de l'avoir vue dans aucune autre année, arrive preſqu'auſſi conſtamment ſur la fin de l'été & aux approches de l'automne, que les hirondelles au commencement du printemps, & le coucou vers le milieu de l'été.

En quel tems commence le choléra morbus.

Le cholera morbus qui ſurvient indifféremment dans tous les temps de l'année, pour avoir trop mangé & trop bu, eſt d'un autre genre, quoiqu'il ait à peu près les mêmes ſymptomes, & ſe traite de la même façon.

Ce mal (1) ſe connoît aiſément par des vomiſſements

(1) On définit le choléra morbus « un renverſement contre nature » du mouvement périſtaltique, ou une contraction ſpaſmodique de » l'eſtomac & des inteſtins, cauſée par une matiere âcre & cauſtique » de différente ſorte qui y eſt contenue, & accompagnée d'une éva- » cuation prodigieuſe de matieres bilieuſes par haut & par bas.

Le ſiege de cette maladie eſt dans l'eſtomac & dans toute l'étendue des inteſtins, mais ſur-tout dans le duodenum & les conduits biliaires, comme on voit dans les vomiſſements & les ſelles, qui ſont ordinairement mêlés de bile. Que le duodenum ſoit l'endroit principal où s'opere ce mélange, c'eſt ce qui ſe manifeſte en partie par les circonvolutions de cet inteſtin, & en partie par la route de la bile & du ſuc pancréatique qu'y décharge le conduit cholédoque ; c'eſt pourquoi le duodenum ſemble très propre à produire & à loger la matiere âcre que l'on évacue dans le choléra morbus. Cette maladie differe d'un cours de ventre bilieux, en ce qu'elle eſt toujours accompagnée de vomiſſements, & que le danger y eſt beaucoup plus grand.

Le choléra morbus peut avoir pour cauſe, 1°. le poiſon ; 2°. des émétiques ou des purgatifs violents ; 3°. des aliments faciles à fermenter & à ſe corrompre ; 4°. une violente colere.

Ordinairement il dure peu, il ſe termine le troiſieme ou le quatrieme jour, rarement il va juſqu'au ſeptieme, jamais au-delà, à moins qu'il ne ſe change en quelqu'autre maladie.

La plupart du temps il eſt mortel, n'y ayant aucune maladie, excepté la peſte & les fievres peſtilentielles, qui tue en ſi peu de temps,

Sect. IV.

énormes, & par une dejection d'humeurs corrompues, qui ſe fait par les ſelles avec beaucoup de peine & de difficulté : il eſt accompagné de violentes douleurs d'entrailles, d'un gonflement & d'une tenſion du ventre, de cardialgie, de ſoif, d'un pouls fréquent, avec chaleur & anxiété, & aſſez ſouvent d'un pouls petit & inégal, de cruelles nauſées, & quelquefois de ſueurs colliquatives, de contractions dans les bras & dans les jambes, de défaillance, de froideur des extrémités, & d'autres ſemblables ſymptomes qui épouvantent extrêmement les aſſiſtants, & tuent ſouvent le malade en vingt-quatre heures.

Cholera ſec extrêmement rare.

Il y auſſi un cholera morbus ſec (1), cauſé par des vents qui ſortent par haut & par bas, ſans vomiſſement, ni ſelles. Je ne me ſouviens d'en avoir vu qu'un ſeul exemple, ſavoir au commencement de l'automne de cette année, lorſque l'autre ſorte de cholera morbus étoit très fréquent.

Purgatifs & aſtringents ſont nuiſibles dans le choléra morbus.

2. L'expérience & la réflexion m'ont appris qu'il ne falloit pas évacuer par des purgatifs les humeurs âcres qui cauſent la maladie, & que ce ſeroit jetter de l'huile ſur le feu, d'autant que l'action du plus doux purgatif augmenteroit le trouble & le déſodre ; mais qu'auſſi il ne falloit pas dès le commencement de la maladie arrêter l'impétuoſité des humeurs & s'oppoſer à l'évacuation naturelle, en employant les narcotiques & les aſttingents ; parceque ce ſeroit enfermer l'ennemi au dedans, & tuer immanquablement le malade. Voilà pourquoi j'ai cru devoir tenir un milieu entre ces deux extrémités, c'eſt-à-dire évacuer

---

ſur-tout lorſqu'il attaque des enfants, des vieillards, ou des gens affoiblis par une longue maladie. Plus la matiere que l'on rend eſt corroſive, & la ſoif & la chaleur violentes, plus auſſi le danger eſt grand ; & ſi l'on rend une bile noire mêlée avec un ſang noir, cela dénote une mort certaine, ſelon Hippocrate. Voyez *Hippoc Aphor. Sect.* 4. *aph.* 22. Une évacuation exceſſive d'humeurs vertes par haut & par bas, les défaillances, le hoquet, les convulſions, le froid des extrémités, les ſueurs froides, le pouls petit & intermittent, & la continuation des autres ſymptomes, après que le cours de ventre & le vomiſſement ont ceſſé, ſont eſtimés des ſignes mortels ; mais il y a eſpérance de guériſon ſi le vomiſſement s'arrête, ſi le ſommeil ſuccede, & le malade paroît ſoulagé, & encore ſi la maladie dure au-delà du ſeptieme jour.

(1) Cette maladie eſt une diſtenſion conſidérable de l'eſtomac & des inteſtins par des vents qui ſortent en abondance par haut & par bas, avec une anxiété extrême. On en trouve un exemple remarquable dans les *Act. Med. Berolin. Dec.* 11. *vol.* 3. *p.* 73.

en partie l'humeur nuiſible, & en partie la délayer. Ainſi j'ai eu recours à la méthode ſuivante, qui m'a toujours réuſſi depuis pluſieurs années (1).

CHAP. II.

Comment il faut le traiter.

3. Je fais bouillir un jeune poulet bien tendre dans environ douze pintes d'eau de fontaine ; en ſorte que la liqueur n'ait preſque pas le goût de viande. Le malade boit abondamment de cette décoction tiede, ou à ſon défaut du petit lait. En même temps ou lui donne pluſieurs lavements avec la décoction. On continue de la ſorte, juſqu'à

(1) Les indications curatives générales dans cette maladie ſont, 1°. de corriger & d'adoucir la matiere peccante, & de la rendre propre à être évacuée, s'il y a moyen de l'évacuer par art ; 2°. d'arrêter les mouvements violents ; 3°. de fortifier les parties nerveuſes qui ont été affoiblies.

1°. Lorſque le choléra morbus eſt cauſé par un poiſon corroſif, on doit faire prendre en grande quantité par la bouche & en lavement des huiles & des liqueurs mucilagineuſes & onctueuſes, comme l'huile d'olive, l'huile d'amandes douces, la décoction de rapure de corne de cerf, l'eau de gruau, l'eau d'orge, & auſſi le lait qui devient plus efficace ſi on y mêle des poudres abſorbantes.

2°. Lorſqu'il eſt cauſé par de violents émétiques ou purgatifs, les narcotiques, tels que le mithridate, la thériaque, & autres ſemblables, les fomentations ſpiritueuſes & fortifiantes faites ſur l'eſtomac & le ventre, & enſuite les embrocations ſur ces parties, avec des liniments d'huile de muſcade par expreſſion, d'onguent nervin, &c. le guériſſent ordinairement.

3°. Lorſqu'il eſt produit par des aliments qui fermentent & ſe corrompent, il faut aider l'évacuation par de doux émétiques & des laxatifs, par une boiſſon copieuſe de petit-lait, d'eau de gruau légere, d'eau de poulet recommandée par notre Auteur, & d'autres choſes ſemblables, & enſuite il faut donner des remedes fortifiants pour achever la guériſon.

4°. Lorſqu'il eſt produit par une violente colere, il faut bannir entierement les émétiques & les purgatifs, ne faire boire auſſi-tôt après, ni eau froide, ni petite biere, ni choſe ſemblable, crainte de cauſer une inflammation d'eſtomac ; mais il faut corriger l'acrimonie & la chaleur de la bile par des abſorbants convenables mêlés avec le nitre, par la boiſſon d'eau de gruau, d'eau d'orge, de décoction de rapure de corne de cerf, & ſemblables, après quoi on pourra évacuer la matiere morbifique par de doux minoratifs, comme l'ipécacuanha, ou par des laxatifs, comme une infuſion de rhubarbe, où l'on aura diſſous la manne.

L'eau froide eſt eſtimée un excellent remede dans le choléra morbus, & d'autant plus efficace, que le climat, la ſaiſon & le tempérament du malade ſont plus chauds. Elle tempere & abat la chaleur violente que cauſe dans cette maladie le mouvement & le froiſſement inteſtinal des parties ſulfureuſes des fluides ; elle détrempe & émouſſe l'acrimonie bilieuſe des ſucs contenus dans les premieres voies, & enfin rétablit la force & le reſſort des parties ſolides conſidérablement affoiblies par la violence du mal.

SECT. IV.

ce qu'il n'en reſte plus, & que le malade l'ait rendue par haut & par bas. On pourra ajouter de tems en tems ſoit pour la boiſſon, ſoit pour les lavements, une once des ſyrops de laitue, de violette, de pourpier, de nénufar, ou de l'un d'entre eux ; quoique la décoction ſeule puiſſe ſuffire. Cette grande quantité de liqueur priſe par en haut & par en bas, évacuera les humeurs âcres, ou les adoucira.

En quel tems il faut donner un calmant.

4. Après ce grand lavage, qui dure trois ou quatre heures, on termine la cure par une potion calmante. Je me ſers ſouvent de celle que voici.

Potion calmante.

Prenez eau de prime-verre, une once ; eau admirable, deux gros ; laudanum liquide, ſeize gouttes. Mêlez tout cela enſemble.

On pourra ſubſtituer à cete potion toute autre préparation narcotique.

Cette méthode plus ſûre que l'ordinaire.

5. La méthode, que je propoſe, de détremper les humeurs guérit beaucoup plus ſurement & plus promptement cette dangereuſe maladie, que ne font les purgatifs ou les aſtringents, dont on ſe ſert d'ordinaire ; car les purgatifs augmentent le tumulte & bouleverſent tout : au contraire les aſtringents empêchent l'évacuation de l'humeur, & la fixent au dedans. De plus, la maladie devient plus longue, & par-là même plus fâcheuſe ; & d'ailleurs les humeurs corrompues ayant le temps de pénétrer dans la maſſe du ſang, il eſt dangereux qu'elles n'allument quelque fievre d'un mauvais caractere.

En quel cas il faut donner tout de ſuite le laudanum.

6. Mais ſi, avant que le Médecin arrive, le vomiſſement & les déjections qui auront continué durant pluſieurs heures, par exemple, durant dix ou douze heures, ſe trouvent avoir tellement épuiſé les forces du malade, que les extrémités ſoient froides ; alors, ſans s'amuſer à aucun autre remede, il faut recourir inceſſamment au laudanum, comme à la derniere reſſource, & le donner non ſeulement pendant le vomiſſement & la diarrhée, mais encore quand ils ont ceſſé ; & le continuer tous les jours matin & ſoir, juſqu'à ce que le malade ait repris ſes forces, & qu'il ſoit guéri.

Différence du vrai choléra morbus d'avec les autres.

7. Quelque épidémique que ſoit le cholera morbus, on voit très rarement, comme nous avons déja remarqué ci-deſſus, qu'il paſſe le mois d'Août, dans lequel il commence. Ce qui me donne occaſion d'admirer la conduite merveilleuſe & incompréhenſible de la Nature dans la production des maladies épidémiques ; car, quoique les mê-

mes cauſes qui produiſent le cholera morbus au mois d'Août, ſubſiſtent vers la fin de Septembre ; je veux dire le trop grand uſage des fruits d'automne, nous ne voyons pas néanmoins qu'il en réſulte le même effet (1). Or, quiconque examinera ſoigneuſement tous les phénomenes du cholera morbus légitime, duquel ſeul il eſt maintenant queſtion, ſera obligé d'avouer que celui qui arrive dans tous les autres temps de l'année, quoiqu'il vienne de la même cauſe, & qu'il ait quelques-uns des mêmes ſymptomes, differe entierement du légitime ; & cela porteroit à croire que l'air du mois d'Août a quelque qualité particuliere & ſpécifique, pour altérer le levain ſtomacal d'une maniere qui convient à cette ſeule maladie.

CHAPITRE III.

Dyſſenterie d'une partie de l'année 1669, & des années entieres 1670, 1671, 1672.

Commencement & progrès des tranchées ſans déjections.

1. Les tranchées ſans déjections commencerent les premiers jours du mois d'Août 1669, ainſi que nous avons dit plus haut ; & à la fin de l'automne ſuivant, elles égalerent, pour ne pas dire ſurpaſſerent, le nombre des dyſſenteries qui avoient commencé avec elles. Tantôt elles étoient avec fievre, & tantôt ſans fievre. Elles reſſembloient entierement aux tranchées de la dyſſenterie qui regnoit alors ; car elles étoient très cruelles, & ſe faiſoient ſentir par intervalles ; mais elles n'étoient ſuivies d'aucunes déjections ni ſtercoreuſes, ni muqueuſes. Elles marcherent d'un pas égal avec les dyſſenteries pendant tout cet automne. Mais, comme nous avons déja dit, il n'y en eut plus les années ſuivantes de cette conſtitution, au lieu que la dyſſenterie ſubſiſta. Comme ces tranchées du ventre ſans déjections ne differoient pas beaucoup de la dyſſenterie, & que d'ailleurs on les guériſſoit très promptement par une méthode qui étoit à peu près la même, je paſſe tout de ſuite à la dyſſenterie.

Elles doivent être traitées comme la dyſſenterie.

(1) Pour le choléra morbus qui arrive pour avoir mangé avec excès des fruits d'automne, Boerhaave vante beaucoup l'huile de ſoufre tirée par la cloche. Voyez *Prax. Med. vol.* III. *p.* 245.

SECT. IV.

Dyſſenterie commence à l'entrée de l'automne.

2. J'ai déja remarqué que cette maladie commence preſque toujours à l'entrée de l'automne, & qu'elle diſparoît d'ordinaire aux approches de l'hyver; mais, lorſque la conſtitution de l'air la favoriſe & la rend épidémique, elle peut attaquer quelques perſonnes dans tout autre temps, & même en attaquer un aſſez grand nombre vers le commencement du printemps, & peut-être encore plutôt; ſavoir lorſque le froid n'eſt pas long, & que la chaleur vient de bonne heure. Ainſi, quelque petit que ſoit le nombre de ceux qui ſont attaqués de la dyſſenterie dans un autre temps que l'automne, cela me prouve toujours que la conſtitution qui regne alors, favoriſe beaucoup cette maladie: & c'eſt ce qui arriva pendant les années dont nous parlons maintenant, & qui furent ſi fécondes en dyſſenteries; car il y en avoit encore quelques-unes par-ci par-là à l'entrée de l'hyver & du printemps (1).

---

(1) On définit la dyſſenterie « un mouvement convulſif des inteſtins, » cauſé par une humeur cauſtique & rongeante logée dans leurs tu» niques, & qui produit de fréquentes envies d'aller à la ſelle, & » de fréquentes déjections de matieres muqueuſes & bilieuſes, plus » ou moins teintes de ſang, avec des tranchées violentes, & de la » fievre ».

Elle eſt ordinairement épidémique, rarement ſporadique, & paroît avec différents degrés de malignité; elle n'épargne, ni âge, ni ſexe, attaque les femmes comme les hommes, les enfants & les jeunes gens comme les adultes & les perſonnes âgées, & n'épargne pas même les enfants à la mammelle. Les gens pléthoriques, bilieux, & ceux qui ont l'eſtomac foible, y ſont plus ſujets; elle attaque violemment ceux qui n'ont point obſervé de regles dans le régime, qui mangent beaucoup, ſur-tout des fruits verts, & faciles à fermenter.

Elle differe, 1°. de la diarrhée, en ce qu'elle eſt accompagnée de tranchées plus violentes, & d'une déjection de matieres ſanguinolentes, purulentes, putrides, & extrêmement fétides; au lieu que ce qu'on rend dans la diarrhée eſt ſéreux, viſqueux, ou bilieux, mais jamais ſanguinolent.

2°. Elle differe du choléra morbus, en ce qu'elle dure plus longtemps, qu'il n'y a point de vomiſſement, ſi ce n'eſt au commencement ou dans l'état de la maladie, lequel vomiſſement eſt cauſé quelquefois par une inflammation de l'eſtomac; qu'elle eſt épidémique, contagieuſe, & accompagnée d'un teneſme plus douloureux.

3°. Elle differe du flux de ſang hémorhoïdal, où l'on rend du ſang pur avec avantage pour la ſanté, en ce qu'elle regne dans un temps particulier de l'année, qu'elle eſt ordinairement accompagnée de fievre, & d'une évacuation de ſang qui eſt très rarement pur, mais ordinairement mêlé d'une matiere purulente, écumeuſe & fétide, d'où s'enſuivent des tranchées violentes, & un teneſme très

CHAP. III.

Ses ſymptomes.

3. La maladie commence quelquefois par un friſſon qui eſt ſuivi d'une chaleur univerſelle, comme dans les fievres; à cette chaleur, ſuccedent bientôt des tranchées du ventre, & enſuite des déjections. Souvent auſſi, ſans

douloureux; que les évacuations ne ſoulagent point, au contraire elles affoibliſſent & abattent extrêmement le malade.

4°. Elle differe du flux hépatique, où l'on rend ſans douleur une matiere liquide ſemblable à de l'eau dans laquelle on auroit lavé de la chair crue, en ce que les déjections ſont bien différentes, qu'elles ſont accompagnées de violentes tranchées, qu'il y a de la fievre, & d'autres fâcheux ſymptomes.

5°. Elle differe de ce cours de ventre d'abord muqueux, & enſuite teint de ſang, qui eſt épidémique à Paris, & attaque preſque tous les étrangers, en ce qu'elle eſt beaucoup plus maligne & plus contagieuſe, étant accompagné de fievre, & épuiſant beaucoup plus les forces.

La dyſſenterie ſe diviſe en maligne & en benigne : celle-ci dure plus long-temps, mais eſt plus douce & moins dangereuſe. La premiere eſt non ſeulement contagieuſe, mais encore accompagnée de ſymptomes mortels, comme d'une fievre d'un mauvais caractere, d'une grande perte de forces, d'une extrême ſoif, &c. Elle ſe diviſe encore en rouge, & en blanche. Dans la premiere, les ſelles ſont teintes de ſang, & dans la ſeconde elles ſont purulentes, mêlées de caroncules & de la mucoſité des inteſtins.

Notre Auteur n'ayant point parlé du ſiege ni des cauſes de cette maladie, nous rapporterons là-deſſus le ſentiment d'Hoffmann, de qui nous avons tiré la plupart de ce que nous avons dit ci-devant.

On peut aiſément déterminer le ſiege de la dyſſenterie, en faiſant attention à la partie qui eſt principalement affligée. 1°. Si l'on ſent près du nombril une douleur violente, ſuivie de déjections qui viennent lentement, il eſt certain que les menus inteſtins ſont affectés. 2°. Lorſque les tranchées attaquent la région épigaſtrique où eſt ſitué le colon, ou bien la région hypogaſtrique & les hypocondres, & que les matieres viennent auſſi tôt, il eſt manifeſte que le ſiege de la maladie eſt dans les gros inteſtins. 3°. Lorſqu'il y a des envies continuelles d'aller à la ſelle, ou que l'on rend une mucoſité âcre & gluante, & en petite quantité, il eſt probable qu'il y a ulcere dans le rectum.

Quant aux cauſes procatarctiques, ou qui produiſent les humeurs nuiſibles d'où provient la dyſſenterie, elles ſont principalement de trois ſortes; car cette maladie peut être cauſée, 1°. par la ſaiſon; par exemple, lorſque l'été précédent a été extrêmement chaud & ſec, elle paroît vers la fin de l'été & le commencement de l'automne, c'eſt-à-dire dans les mois d'Août & de Septembre, ſur-tout ſi la grande chaleur du jour eſt ſuivie de nuits froides avec un vent de nord; car la longue chaleur précédente & la ſéchereſſe de l'air ayant atténué conſidérablement le ſang, & cauſé des ſueurs copieuſes, les parties les plus balſamiques & les plus fluides des ſucs ſe trouvent diſſipées; & ce qui reſte eſt âcre, ſulfureux & impur, & le corps affoibli : d'où il arrive que ſi les perſonnes, dont les ſucs ſont ainſi dépravés & viciés, viennent à être expoſées conſidérablement à l'air froid du

SECT. IV.

qu'aucune fievre ait précédé, les tranchées viennent d'abord, & ſont ſuivies de déjections; mais les malades ſouffrent toujours des douleurs violentes & un ſerrement des inteſtins, chaque fois qu'ils vont à la ſelle; & il leur ſemble que toutes leurs entrailles vont ſortir du corps. Les déjections ſont fréquentes & toujours muqueuſes, ſi ce n'eſt qu'il vient quelquefois par intervalles une matiere ſtercoreuſe, ce qui ſe fait avec moins de douleur. Les mucoſités que l'on rend par les ſelles ſont mêlées de filets de ſang; mais quelquefois il ne s'y en trouve point du tout; & néanmoins ſi les déjections ſont fréquentes, & que les tranchées continuent, on a toujours lieu de dire que c'eſt la dyſſenterie (1).

ſoit, parcequ'elles ſeront trop peu vêtues, qu'elles ſe ſeront tenues long-temps aſſiſes à terre, ou y auront dormi, &c. cela bouche les pores, & arrête la tranſpiration des parties fines, ſulfureuſes & impures des liqueurs, leſquelles s'uniſſant avec la lymphe vapide, dégénerent en une matiere viſqueuſe & très âcre qui, par le moyen du mouvement de la fievre, eſt portée aux inteſtins, le grand émonctoire de ces ſortes de matieres impures, & cauſe la dyſſenterie. C'eſt de cette maniere qu'eſt produite la dyſſenterie dans les camps, ou elle peut arriver ſans le concours d'aucune vapeur maligne.

2°. La dyſſenterie peut être cauſée par des vapeurs contagieuſes, d'où s'enſuit une dyſſenterie épidémique plus ou moins maligne. Ces ſortes de vapeurs s'engendrent dans l'air par le moyen de certaines exhalaiſons malignes qui viennent de la terre, ou par certains vents, & elles entrent dans le corps par la reſpiration, ou bien avec les aliments, ſur-tout les herbages & les fruits qui s'en trouvent couverts; comme auſſi des œufs pernicieux des inſectes qui flottent alors en grande quantité dans l'air, & ſe mêlent ainſi avec le ſang & les humeurs. Il eſt encore remarquable que dans une telle conſtitution de l'air, le virus qui eſt reçu dans le corps, y demeure caché, & ſans action, pendant un certain temps, & n'attend qu'une cauſe occaſionnelle pour être mis en œuvre: de-là vient que dans le temps dont nous parlons on a ſouvent vu arriver une dyſſenterie par une légere irritation des inteſtins qu'aura cauſé un doux purgatif, ou autre choſe. La contagion de la maladie peut venir auſſi des vapeurs malignes qui s'exhalent des dyſſentériques par la tranſpiration inſenſible, ou de leurs excréments, de leur lait, de leur ſueur. Il regne ordinairement beaucoup de dyſſenteries d'un mauvais caractere lorſqu'il y a beaucoup de mouches, de chenilles, d'araignées, & d'autres inſectes.

3°. Enfin la dyſſenterie peut venir pour avoir mangé trop de fruit, ſur-tout s'il n'étoit par bien mûr, ou pour avoir bu par-deſſus ce fruit des liqueurs capables de fermenter, comme du vin nouveau, & ſemblables. Les fruits les plus mal ſains ſont les ceriſes douces ou guignes, les pêches & les prunes, ſur tout les groſſes prunes jaunes.

(1) Il ſemble que cette dyſſenterie eſt celle qu'Hoffmann appelle *dyſſenterie blanche*, dans laquelle on rend des matieres purulentes mêlées de caroncules & d'une mucoſité qui eſt enlevée des tuniques

Si le malade eſt jeune, ou échauffé par l'uſage des cordiaux, il a de la fievre, ſa langue eſt couverte d'une mucoſité épaiſſe & blanchâtre; & s'il eſt fort échauffé, elle eſt noire & ſeche. Il y a un grand épuiſement de forces, une grande diſſipation des eſprits, & toutes les marques d'une mauvaiſe fievre. Cette maladie eſt non ſeulement très douloureuſe & très fâcheuſe; elle eſt encore des plus dangereuſes, ſi on ne la traite pas comme il faut. Car les forces & les eſprits ſe trouvant épuiſés avant que la matiere morbifique puiſſe être ſéparée du ſang, & le froid des extrêmités ſurvenant enſuite, le malade pourra bien mourir en peu de jours: & s'il en rechappe cette fois, il lui ſurvient enſuite divers fâcheux ſymptomes.

Par exemple, au lieu des filets de ſang qui, au commencement, ſe voyoient mêlés parmi les déjections, il arrive quelquefois dans le progrés de la maladie, qu'on rend le ſang pur, en abondance & ſans mêlange d'aucune mucoſité, toutes les fois que l'on va à la ſelle. Cet accident qui marque une corroſion des gros vaiſſeaux des inteſtins, eſt un ſigne mortel. Quelquefois auſſi les inteſtins ſont attaqués d'une gangrene incurable, cauſée par l'inflammation violente que produit la matiere âcre & brûlante qui y aborde copieuſement (1). Dans le déclin

---

des inteſtins. Voyez *Hoffmann, Med. Syſtem. tom. 4. part. 3. p.* 528.

(1) Si la douleur & la ſoif ceſſent tout à coup, ſi les excréments ſortent involontairement, & ont une odeur fétide & cadavéreuſe, ſi le pouls eſt petit, & s'il ſurvient des convulſions, on juge que les inteſtins ſont attaqués d'une gangrene incurable. Le délire, les aphthes, l'inflammation du goſier, la paralyſie de l'œſophage, la froideur des extrémités, les grandes anxiétés, les convulſions & le hoquet ſont eſtimés des ſignes mortels dans cette maladies. Elle eſt dangereuſe dans les femmes en couche, & enleve plus ſouvent les perſonnes âgées, & celles qui ſont fort jeunes, que celles d'un moyen âge. Lorſqu'elle attaque des ſujets cachectiques, ſcorbutiques, pulmoniques, ou d'un tempérament foible, ou qui ont eu pendant long-temps quelque dérangement d'eſprit, elle eſt ordinairement mortelle. Lorſque le malade a des vers, elle eſt fort dangereuſe. Lorſqu'elle eſt accompagnée d'un vomiſſement auquel ſuccede le hoquet, il y a ſujet de craindre une inflammation d'eſtomac. Lorſque les excréments ſont verts ou noirs, ou très fétides, & mêlés de caroncules, le danger eſt grand, parceque ces ſignes dénotent un ulcere des inteſtins. C'eſt encore un très mauvais ſigne quand on rend les lavements auſſitôt après qu'on les a pris, ou que l'anus eſt ſi étroitement fermé, qu'on n'y ſauroit rien introduire. Le premier dénote une paralyſie des inteſtins, ſur-tout du rectum, & le ſecond une violente contraction

SECT. IV.

de la maladie, le dedans de la bouche & le goſier ſe trouvent ſouvent couverts d'aphthes, ſur-tout quand le corps a été long-temps échauffé, & qu'on a reſſerré le ventre par les aſtringents, avant que d'avoir évacué par les purgatifs la matiere peccante. Tous ces ſymptomes annoncent ordinairement la mort.

Cette maladie finit quelquefois par un teneſme.

4. Que ſi le malade les ſurmonte, & que la maladie tire en longueur, les inteſtins ſont affectés les uns après les autres, en tirant vers l'anus, juſqu'à ce qu'enfin tout le mal ſe jette ſur le rectum, & aboutit à un teneſme (1). Alors les déjections ſtercoreuſes cauſent une très violente douleur dans les inteſtins, parceque les matieres en deſcendant frottent rudement ce conduit qui eſt encore très ſenſible, au lieu que dans la dyſſenterie, ce ſont les déjections muqueuſes qui cauſent le plus de douleur.

Elle eſt funeſte aux adultes, & non aux enfants.

Cette maladie qui eſt aſſez ſouvent funeſte aux adultes, ſur-tout aux vieillards, eſt néanmoins très peu fâcheuſe dans les enfants, qui l'ont quelquefois durant pluſieurs mois ſans aucune mauvaiſe ſuite, pourvu qu'elle ſoit abandonnée à la Nature.

Il y a peut-être différentes eſpeces de dyſſenteries.

5. Comme je n'ai jamais vu la dyſſenterie qui eſt endémique parmi les Irlandois, je ne ſaurois dire quelle reſſemblance elle a avec celle que je viens de décrire. Je ne ſais pas même quelle eſt le rapport de cette derniere, avec celles qui ont regné en Angleterre en d'autres années. Car il ſe peut faire que, comme il y a différentes eſpeces de petites véroles & d'autres maladies épidémiques, il y ait auſſi différentes eſpeces de dyſſenteries qui ſoient propres aux diverſes conſtitutions, & qui par conſéquent demandent d'être traitées d'une maniere un peu différente.

Nous ne devons pas être ſurpris de ces jeux de la Nature;

ſporadique de cet inteſtin. La dyſſenterie enleve quelquefois le malade en peu de temps, c'eſt à dire en ſept ou huit jours, particulierement s'il regne en ces temps-là une fievre maligne; mais quelquefois elle dure juſqu'au quarantieme jour, & au delà; & quand elle a ainſi duré long-temps, elle enleve à la fin le malade; ou ſi elle ſe termine, elle laiſſe après elle quelque autre fâcheuſe maladie, comme l'hydropiſie, la lienterie, la paſſion céliaque, ou une étiſie incurable.

(1) Le téneſme dont il s'agit ici, vient de l'extrême ſenſibilité que cauſe à la partie affligée l'irritation continuelle qu'elle ſouffre de la part des humeurs âcres qui y ſont logées. Ces humeurs font ſur elle des impreſſions d'autant plus ſenſibles, qu'elle a perdu pendant le cours de la maladie une grande partie de cette mucoſité douce qui ſert à la garantir de l'irritation.

puiſque

puiſque c'eſt une choſe avouée de tout le monde, que plus on pénetre profondément dans ſes ouvrages & dans ſes opérations, plus on y reconnoît cette variété infinie & cet art divin qui ſont ſi fort au-deſſus de notre intelligence. Auſſi ſeroit-ce une entrepriſe également téméraire & chimérique, de vouloir comprendre & découvrir tout ce qu'opere la Nature : & ſi quelqu'un vient à faire quelque découverte dans cette matiere, même une découverte des plus utiles, il doit être très perſuadé, s'il connoît un peu les hommes, que toute la reconnoiſſance qu'ils lui en témoigneront, ſera de le critiquer, par cette ſeule raiſon qu'il ſera le premier auteur de cette découverte. CHAP. III.

6. Il faut encore obſerver que toutes les maladies épidémiques ſemblent avoir, autant qu'on en peut juger par leurs phénomenes, un principe plus ſpiritueux & plus ſubtil, quand elles commencent, que quand elles ſont déja avancées ; & que plus elles tendent à leur fin, plus ce principe devient groſſier. Car quelle que ſoit la nature des particules morbifiques qui, étant mêlées intimement avec l'air, forment une conſtitution épidémique ; toujours ne peut-on s'empêcher de reconnoître qu'elles ſont plus capables d'agir puiſſamment lorſqu'elles commencent à ſe faire ſentir, que lorſque le temps les a affoiblies. Principe des maladies épidémiques plus ſubtil au commencement.

C'eſt ainſi que, pendant les premiers mois que régnoit la peſte, il n'y avoit preſque pas de jours que des gens n'en fuſſent attaqués tout d'un coup dans les rues, & n'en mouruſſent ſubitement, ſans avoir auparavant ſenti aucun mal. Mais, quand la maladie eut duré plus long-temps, il ne mouroit jamais perſonne ſans que la fievre & les autres ſymptomes euſſent précédé ; ce qui montre aſſez que la peſte étoit plus violente dans ſon commencement qu'elle ne fut enſuite, quoique d'abord elle enlevât moins de monde. Exemple tiré de la peſte.

7. De même dans la dyſſenterie dont nous parlons, tous les ſymptomes étoient plus cruels quand la maladie commença : quoique le nombre des malades augmentât chaque jour juſqu'à ce que la maladie fût dans ſa plus grande force, où par conſéquent il mouroit plus de gens que quand elle commença ; néanmoins, comme nous avons déja dit, les ſymptomes étoient plus violents dans le commencement, que dans l'état de la maladie, & beaucoup plus encore que dans ſon déclin ; &, à proportion du nombre des malades, il mourut plus de monde. Et de cette dyſſenterie.

D'ailleurs, plus la dyſſenterie duroit, plus elle ſembloit

SECT. IV.

être humorale. Par exemple, le premier automne qu'elle ſe fit ſentir, il y eut un très grand nombre de malades qui n'avoient abſolument aucunes déjections; mais les tranchées étoient beaucoup plus terribles, la fievre beaucoup plus violente, les forces beaucoup plus abattues, & les autres ſymptomes beaucoup plus cruels que les années ſuivantes: & même les premieres dyſſenteries, où il y eût des déjections, paroiſſoient avoir un principe plus ſpiritueux & plus ſubtil que celles d'après; car, dans les premieres, l'irritation & les efforts pour aller à la ſelle étoient plus grands & plus fréquents, & les déjections, ſur-tout les ſtercoreuſes, étoient moindres & plus rares. A meſure que la maladie avançoit, les tranchées diminuoient, & les déjections devenoient plus ſtercoreuſes, juſqu'à ce qu'enfin la conſtitution épidémique venant à ceſſer, il n'y avoit preſque plus de tranchées, & les déjections étoient plus ſtercoreuſes que muqueuſes.

Les indications curatives.

8. Pour venir maintenant aux indications curatives, après avoir ſoigneuſement & murement réfléchi ſur les divers ſymptomes de la dyſſenterie, j'ai trouvé que c'étoit une fievre particuliere qui agit ſur les inteſtins; c'eſt-à-dire que les humeurs âcres & enflammées qui ſont contenues dans la maſſe du ſang, & qui l'agitent, ſont dépoſées ſur les inteſtins, à travers les arteres méſentériques, & étant aidées par le mouvement impétueux des liqueurs qui ſe portent de ce côté-là, elles forcent les orifices des vaiſſeaux, & donnent moyen au ſang de s'épancher par les ſelles. En même-temps les inteſtins faiſant tous leurs efforts pour ſe débarraſſer des humeurs âcres qui les irritent continuellement, expriment la mucoſité dont ils ſont naturellement enduits, laquelle ſe décharge avec le ſang, tantôt plus, tantôt moins, chaque fois qu'on va à la ſelle.

Tout cela conſidéré, il me parut que les indications qui ſe préſentoient naturellement dans cette maladie conſiſtoient uniquement à faire d'abord par la ſaignée une révulſion des humeurs âcres, enſuite à adoucir toute la maſſe du ſang, & à évacuer par la purgation ces humeurs nuiſibles (1).

(1) A peine y a-t-il une maladie qui demande plus d'habileté que la dyſſenterie pour être traitée méthodiquement. Les indications curatives en général ſont, 1°. de corriger la matiere peccante, & de l'évacuer par les émonctoires propres; 2°. d'appaiſer les tranchées &

CHAP. III.

Méthode curative.

9. Voici donc la méthode que je ſuivis : dès le premier jour que j'étois appellé auprès d'un malade, je le faiſois ſaigner du bras (1) ; le ſoir du même jour, je donnois un calmant ; & le lendemain matin la potion ſuivante, dont je me ſervois ordinairement.

Potion purgative.

Prenez *tamarins, demi-once ; feuilles de ſéné, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi : faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau ; & dans trois onces de ce que vous aurez coulé, diſſolvez manne & ſyrop de roſes ſolutif,*

---

les mouvements convulſifs des inteſtins ; 3°. de cicatriſer les inteſtins, s'ils ſont ulcérés, ou de les fortifier s'ils ſont ſimplement affoiblis.

La premiere indication ſe remplit par l'uſage des remedes mucilagineux & huileux pris intérieurement, & donnés en lavement ; par les doux vomitifs réitérés ſelon le beſoin, ſur-tout avec la racine d'ipécacuanha, qui eſt eſtimée un ſpécifique dans le commencement de la maladie, & par les laxatifs mêlés avec les abſorbants. Quand il y a malignité, il faut exciter une ſueur modérée, & donner des cordiaux convenables. Par rapport à l'ipécacuanha, il faut obſerver qu'il réuſſit le mieux dans les tempéraments robuſtes & humides qui ont l'eſtomac & les inteſtins farcis de mauvaiſes humeurs, d'où s'enſuivent des nauſées, des envies de vomir, des anxiétés, &c. ou qui ont gagné le mal depuis peu ; mais ſi on le donne après que la maladie a déja duré quelque temps, & que le malade a déja ſouvent rendu des matieres muqueuſes & ſanguinolentes, il diminuera bien à la vérité ces évacuations, mais il augmentera les anxiétés, en ſorte qu'on ſera ſouvent obligé de rappeller l'écoulement par le moyen des lavements émollients. L'ipécacuanha eſt encore nuiſible, ſi le foie eſt affecté, ou s'il y a inflammation, ſquirrhe ou cancer dans quelque viſcere. Quant aux laxatifs, ceux qui ſont d'un goût douceâtre & qui fermentent facilement, comme une décoction de pruneaux, une ſolution de manne, une infuſion de ſéné, & tous les ſyrops laxatifs, ils ne conviennent pas. Les purgatifs violents & mercuriels augmentent les ſymptomes.

La ſeconde indication ſe remplit par les narcotiques & les remedes légérement aſtringents, & par les fomentations anodines & les liniments anodins que l'on emploie ſur le ventre & l'eſtomac.

La troiſieme indication ſe remplit par des déterſifs & des balſamiques, ou par des fortifiants, ſelon l'exigence des cas.

(1) Quantité d'expériences ont fait voir que la ſaignée eſt abſolument néceſſaire au commencement de la dyſſenterie, ſi le ſujet eſt pléthorique, s'il eſt accoutumé à boire beaucoup de vin, ou ſi la maladie eſt accompagnée de fievre continue ; car c'eſt ſans fondement que l'on appréhende que la ſaignée ne diminue les forces, puiſque dans cette maladie non ſeulement pluſieurs meurent d'une inflammation des inteſtins, mais auſſi que les gens pléthoriques, s'ils ſont attaqués de fievres continues, périſſent uniquement par la ſurabondance du ſang qui cauſe aiſément des embarras, & même la mortification & la gangrene : d'où il s'enſuit que la ſaignée eſt le meilleur moyen de prévenir ces dangereux ſymptomes.

SECT. IV.

de chacun une once pour une potion qui ſera priſe de grand matin.

J'ai coutume de préférer cette potion à tous les électuaires où il entre peu de rhubarbe. Car, quoique la rhubarbe ſoit deſtinée à purger la bile & toutes les humeurs âcres, elle ne fait pas néanmoins grand choſe dans la dyſſenterie, ſi l'on manque d'y ajouter de la manne ou du ſyrop de roſes, ou quelque autre purgatif en aſſez grande quantité pour purger un peu abondamment : & comme on ſait que les purgatifs les plus doux, tels que les ſimples minoratifs, augmentent les tranchées, diſſipent les forces & dérangent le malade par le nouveau tumulte qu'ils excitent dans le ſang & dans les humeurs pendant qu'ils operent, cela eſt cauſe que je donne toujours un calmant un peu plutôt qu'on ne fait ordinairement après les purgatifs, c'eſt-à-dire à quelque heure que ce ſoit de l'après-midi, pourvu que le purgatif ait ceſſé d'agir. Ma vue en cela eſt d'appaiſer le mouvement que j'ai excité par le purgatif.

Je fais prendre encore deux autres fois la même potion purgative ; ſavoir de deux en deux jours ; & après chaque purgation, un calmant à l'heure que j'ai marquée ci-devant. De plus, les jours que je ne purge pas, je donne le calmant, matin & ſoir, afin de diminuer la violence des ſymptomes, d'avoir le temps d'évacuer l'humeur peccante. Le calmant dont je me ſervois le plus, c'étoit le laudanum liquide, à la doſe de ſeize ou dix-huit gouttes pour une ſeule priſe, dans quelque eau cordiale.

En quel tems de la maladie les cordiaux conviennent.

10. Après une ſaignée & une purgation, je faiſois uſer pendant toute la maladie de quelque doux cordial, comme de l'eau épidémique, de l'eau de ſcordium compoſée, & autres ſemblables. Par exemple,

Julep cordial.

Prenez *eaux de ceriſes noires & de fraiſes, de chacune trois onces ; eau épidémique, eau de ſcordium compoſée, & eau de canelle orgée, de chacune une once ; perles préparées, un gros & demi ; ſucre candi, quantité ſuffiſante ; eau roſe, demi-once, pour donner un goût agréable : mêlez tout cela, & faites un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ſes foibleſſes, ou à ſa volonté.*

J'employois principalement ce remede dans les vieillards & dans les tempéraments phlegmatiques, afin de rétablir un peu les forces que les grandes déjections avoient abattues, comme il eſt ordinaire dans cette maladie.

La boiſſon étoit du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien ce qu'on nomme la *décoction blanche* qui ſe prépare ainſi :

CHAP. III.
Boiſſon & nourriture.

Décoction blanche.

Prenez *corne de cerf & mie de pain blanc, de chacune deux onces : faites les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux : édulcorez enſuite la liqueur, en ajoutant ſuffiſante quantité de ſucre.*

Je donnois auſſi quelquefois pour boiſſon du petit-lait ; ou, ſi la foibleſſe des malades le demandoit, je faiſois bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de Canarie, & cette boiſſon ſe prenoit froide.

La nourriture étoit quelquefois de la panade, d'autres fois du bouillon fait avec la chair de mouton maigre (1). Je faiſois davantage garder le lit aux gens âgés, & je leur faiſois uſer du cordial en plus grande quantité qu'aux enfants & aux jeunes gens. Voilà de toutes les méthodes que je connois, celle qui m'a le mieux réuſſi dans la dyſſenterie, & il eſt arrivé très rarement que cette maladie ait ſubſiſté après la troiſieme purgation.

Comment il faut traiter la maladie quand elle réſiſte à ces remedes.

11. Si néanmoins elle réſiſtoit encore, je donnois matin & ſoir le calmant dont j'ai parlé, & je continuois de la ſorte juſqu'à ce que le malade fût hors d'affaire : & même, pour venir plus ſurement à bout de la maladie, je n'ai pas fait difficulté de donner mon calmant trois fois en vingt-quatre heures, à diſtances égales, & encore en plus grande doſe que je n'ai dit ci-deſſus, c'eſt-à-dire à la doſe de vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, ſi la premiere doſe n'avoit pas arrêté l'écoulement (2) : je faiſois auſſi donner tous les jours un lavement d'une demi-livre de lait de vache, avec une once & demie de thériaque ; remede qui eſt

(1) Les bouillons de veau ou de poulet, le riz & les jaunes d'œufs conviennent pour le régime. Toutes les boiſſons doivent être priſes un peu chaudes ; & à la fin de la maladie, un verre de vin pur, ou mêlé avec de l'eau, ſuivant que l'eſtomac pourra le ſupporter, eſt propre à ranimer les eſprits, & à fortifier l'eſtomac & les inteſtins.

(2) Lorſque dans une dyſſenterie ou une diarrhée les forces ſont épuiſées par les fréquentes déjections qui accompagnent cette maladie, que le malade eſt cachectique, ou attaqué de conſomption, qu'il ſurvient une chaleur hectique, difficulté de reſpirer, & des douleurs vagues dans les membres, il faut arrêter l'évacuation, donner ſouvent des lavements fortifiants, appliquer ſur l'eſtomac & le ventre des topiques fortifiants, & donner en même temps des remedes internes convenables pour fortifier toutes les parties.

SECT. IV.

excellent dans tous les cours de ventre. Les Médecins qui n'ont pas d'expérience des narcotiques, s'imaginent que leur fréquent uſage eſt très dangereux : cependant je n'ai jamais vu arriver le moindre inconvénient du fréquent uſage que j'ai fait du laudanum liquide dans la dyſſenterie, quoique je ſache pluſieurs malades qui en ont pris tous les jours durant pluſieurs ſemaines de ſuite.

Traitement de la diarrhée

Si le cours de ventre n'eſt qu'une diarrhée, il ne ſera pas néceſſaire de ſaigner, ni de purger dans les formes, il ſuffira de donner tous les matins *un demi-gros de rhubarbe en poudre* (plus ou moins ſuivant les forces du malade), *dont on fera un bol avec ſuffiſante quantité de diaſcordium, ajoutant deux gouttes d'huile eſſentielle de canelle ;* & les ſoirs, on donnera *quatorze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.* Le régime ſera le même que celui que j'ai recommandé pour la dyſſenterie, & s'il eſt beſoin, on donnera tous les jours le lavement que j'ai auſſi recommandé dans cette maladie : mais ceci ſoit dit en paſſant.

Potion calmante.

Exemple de la dyſſenterie guérie par cette méthode.

12. Je ne rapporterai qu'un ſeul exemple pour faire voir la bonté de cette méthode ; car ce ſeroit fatiguer inutilement le Lecteur, que d'en rapporter un plus grand nombre. M. Thomas Belke, Docteur en Théologie, homme diſtingué par ſa piété & ſa ſcience, & Aumonier du Comte de Saint-Alban, fut attaqué d'une très violente dyſſenterie pendant cette conſtitution ; & m'ayant fait appeller pour le traiter, je le guéris par ma méthode.

Comment il faut traiter les enfants.

13. Les enfants qui avoient la dyſſenterie devoient être traités de même, excepté qu'il falloit leur tirer moins de ſang, & diminuer la doſe des purgatifs & du laudanum liquide, à proportion de l'âge. Par exemple, deux goutttes de ce narcotique ſuffiſoient pour un enfant d'un an.

14. Le laudanum liquide dont je me ſervois tous les jours, étoit préparé ſimplement de la maniere ſuivante :

Deſcription du laudanum liquide de l'Auteur.

Prenez *vin d'Eſpagne, une livre ; opium, deux onces ; ſafran, une once ; canelle & clous de giroſle en poudre, de chacun un gros : faites digérer tout cela enſemble au bain-marie, pendant deux ou trois jours, juſqu'à ce que la liqueur ait une conſiſtance requiſe : paſſez-la enſuite, & la gardez pour l'uſage.*

Son utilité particuliere.

Je ne crois pas, à la vérité, que cette préparation ait plus de vertu que l'opium en ſubſtance ; mais je la préfere à cauſe de la forme liquide qui eſt plus commode, & par-

CHAP. III.

ce qu'on eſt plus sûr de la doſe, d'autant qu'on peut la mêler dans du vin, dans une eau diſtillée, ou dans toute autre liqueur.

Excellence de l'opium.

Et à cette occaſion, je ne ſaurois m'empêcher de remarquer ici avec autant de reconnoiſſance que de ſatisfaction, qu'entre tous les remedes, dont le Dieu tout puiſſant qui eſt la ſource de tous les biens, a fait préſent aux hommes pour adoucir leurs maux, il n'en eſt point de plus univerſel ni de plus efficace que l'opium, c'eſt-à-dire le ſuc d'une des eſpeces de pavot. Il ſe trouve, à la vérité, des gens qui voudroient faire entendre aux perſonnes crédules, que preſque toute la vertu des narcotiques, & ſur-tout de l'opium, dépend d'une certaine préparation qu'eux ſeuls ont l'art & le ſecret de lui donner. Mais tous ceux qui jugent des choſes par l'expérience, & qui feront un uſage fréquent, tant de l'opium ſimple, tel que la Nature le préſente, que de ſes préparations, joignant à l'expérience de ſoigneuſes obſervations, ne trouveront preſque aucune différence dans les effets; & ils ſeront perſuadés que les merveilleux effets de l'opium doivent être attribués à la bonté & à l'excellence naturelle de la plante qui le produit, & non pas à l'adreſſe ingénieuſe de l'ouvrier qui le prépare. Ce remede eſt d'ailleurs ſi néceſſaire à la médecine, qu'elle ne ſauroit abſolument s'en paſſer; & un Médecin qui ſaura le maniere comme il faut, fera des choſes ſurprenantes, & qu'on n'attendroit pas aiſément d'un ſeul remede: car ce ſeroit être peu inſtruit de la vertu de celui-ci, que de l'employer ſeulement pour procurer le ſommeil, calmer les douleurs, & arrêter la diarrhée. L'opium peut ſervir dans pluſieurs autres cas; c'eſt un excellent cordial, & preſque l'unique qu'on ait découvert juſqu'à préſent.

Elle ne dépend point de ſes préparations.

C'eſt un excellent cordial.

15. Telle étoit la méthode générale qui convenoit dans les dyſſenteries; mais il faut obſerver que, comme celles de la premiere année avoient un principe plus ſubtil & plus ſpiritueux, que celles des années ſuivantes; auſſi ne ſe guériſſoient-elles pas ſi vîte par les purgatifs, que par les délayants & les adouciſſants. C'eſt pourquoi le premier automne que regnerent les tranchées ſans déjections, & les dyſſenteries, je les traitai toujours de la maniere ſuivante, & j'eus toujours un heureux ſuccès; mais l'hiver d'enſuite & le reſte de la même année, ma méthode ne ſe trouva plus ſi efficace; & les années ſuivantes, comme le principe de ces maladies devenoit groſſier de plus en plus, elle ſe trouva entierement inutile.

Comment il falloit traiter la dyſſenterie dan commencements.

SECT. IV.

Détail du traitement.

16. Voici donc comment je m'y prenois : ſi le malade étoit jeune & avoit de la fievre, je le faiſois ſaigner du bras ; une heure ou deux après, je lui faiſois boire, en auſſi grande quantité que dans le cholera morbus, non pas du bouillon de poulet, mais du petit-lait froid ; & on lui donnoit des lavements avec le petit-lait tiede, ſans y ajouter ni ſucre, ni autre choſe. Les tranchées & les déjections mêlées de ſang, diſparoiſſoient après que le malade avoit rendu le quatrieme lavement ; tout ce grand lavage ne dure que deux ou trois heures, pourvu que le malade boive comme il faut. Auſſi-tôt après, je le faiſois mettre au lit ; & le petit-lait qui étoit entré dans le ſang, lui cauſoit bientôt une abondante moiteur que je laiſſois continuer pendant vingt-quatre heures, ſans l'exciter. Durant ce temps-là, je n'accordois rien au malade que du lait un peu tiédi, & il ne prenoit même que cela pendant trois ou quatre jours, depuis qu'il s'étoit levé. S'il retomboit pour s'être levé trop tôt, ou pour avoir quitté trop tôt l'uſage du lait, il falloit recommencer les mêmes remedes. Si cette méthode eſt exactement ſuivie, je crois qu'aucun homme de bon ſens ne la rejettera, ſous prétexte qu'elle n'eſt pas accompagnée d'un appareil pompeux de remedes.

Dyſſenterie guérie en Afrique par cette méthode.

17. La fievre dyſſentérique avec les ſymptomes que nous avons décrits ci-deſſus, ſe rencontre dans les lieux où regne la dyſſenterie épidémique, & dans les mêmes temps ; & on doit la traiter entierement par la même méthode : c'eſt ce que prouve le témoignage du Docteur Butler, également homme de bien & habile homme, & qui accompagna le très noble Seigneur Henri Howard, lorſqu'il fut envoyé en Afrique, en qualité d'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Britannique auprès du Roi de Maroc.

Ce Docteur m'a raconté lui-même qu'il obſerva dans ce pays-là une dyſſenterie épidémique, laquelle étoit accompagnée d'une fievre entierement ſemblable à celle que nous avons décrite. Il traita ces deux maladies, tant à Tanger, qu'en d'autres endroits, par la méthode que nous avons recommandée, & il réuſſit toujours heureuſement, ſoit qu'il eût affaire à des Anglois, ou à des Maures. Il ne tenoit point cette méthode de moi, comme je ne la tiens point de lui. Le même haſard nous y avoit conduits tous deux, quoique nous fuſſions très éloignés l'un de l'autre. Il m'aſſuroit que, dans le traitement de la dyſſenterie, il s'étoit très bien trouvé de noyer ſes malades d'un déluge de li-

queur. Pour moi, je penſe que, dans un climat chaud, comme celui de l'Afrique, une telle méthode doit manquer beaucoup plus rarement de réuſſir, qu'en Angleterre.

Exemple de ſon utilité.

18. Le premier automne que régnoit cette conſtitution, Daniel Coxe, Docteur en Médecine, homme de beaucoup d'eſprit & de ſcience, ayant été attaqué d'une très violente dyſſenterie, me conſulta; & ayant ſuivi ma méthode que je lui conſeillai, il fut guéri promptement, ſurement & agréablement. Les tranchées & les déjections ſanguinolentes ceſſerent après le troiſieme ou le quatrieme lavement, lorſque j'étois encore auprès de ſon lit, & il n'eut beſoin enſuite pour ſe rétablir, que de garder le lit pendant le temps que j'ai marqué, & de vivre de lait. Sur la fin du même automne, il guérit lui-même par cette méthode, un très grand nombre de dyſſenteriques; mais ayant voulu s'en ſervir auſſi l'année ſuivante, il ne réuſſit pas.

Comment il faut s'y prendre quand la dyſſenterie dure long-temps.

19. J'ai déja dit que, quand la dyſſenterie dure long-temps, elle attaque ſouvent tous les inteſtins les uns après les autres, en tirant vers l'anus, juſqu'à ce qu'enfin elle s'arrête ſur le rectum, & cauſe des envies continuellet d'aller à la ſelle, ſans qu'on rende autre choſe qu une mucoſité mêlée de ſang. Dans ce cas-là, on tenteroit inutilement, ſelon moi, aucune des méthodes précédentes, ſoit les lavements déterſifs, agglutinatifs & aſtringents que l'on a coutume d'employer ſuivant les divers temps de l'ulcere qu'on ſuppoſe être dans le rectum; ſoit même les fomentations, les demi-bains, les fumigations & les ſuppoſitoires qui rempliſſent les mêmes vues. Car il eſt évident que le mal ne vient point d'un ulcere du rectum, mais plutôt de ce que les inteſtins, à meſure qu'ils ont recouvré leur élaſticité, ont pouſſé dans le rectum les reſtes de la matiere morbifique; & cet inteſtin continuellement irrité ſe décharge à chaque ſelle d'une mucoſité dont il eſt naturellement enduit.

Il s'agit donc de fortifier le rectum, afin qu'il puiſſe, comme les autres inteſtins, ſe débarraſſer entierement des foibles reſtes de la maladie. Or, rien n'y réuſſira que les remedes propres à fortifier tous les corps en général. Un topique, quel qu'il ſoit, étant un corps étranger qui incommode par ſon contact, affoiblira plutôt la partie ſouf-

Inconvénients des topiques.

SECT. IV.

frante, qu'il ne la fortifiera (1). Ainſi il faut que le malade prenne patience, juſqu'à ce que ſes forces ſe rétabliſſent par les bons aliments, & par l'uſage de quelque liqueur cordiale fort agréable au goût, dont il boira à ſa volonté; & à meſure que les forces reviendront, le teneſme ceſſera.

La dyſſenterie dure quelquefois pluſieurs années.

20. Il arrive auſſi quelquefois, quoique fort rarement, qu'une perſonne ſe ſentira durant pluſieurs années, d'une dyſſenterie qui n'aura pas été bien traitée dans le commencement. Toute la maſſe du ſang ayant alors acquis, pour ainſi dire, une qualité dyſſentérique, envoie continuellement aux inteſtins des humeurs âcres & échauffées, & néanmoins le malade fait aſſez bien toutes ſes fonctions.

Exemple d'une dyſſenterie guérie par la ſaignée.

C'eſt de quoi j'ai vu, il n'y a pas long-temps, un exemple dans une femme de mon voiſinage, laquelle fut continuellement tourmentée de ce mal, pendant les trois dernieres années de cette conſtitution. Elle avoit fait quantité de remedes avant que de s'adreſſer à moi. Je ne lui ordonnai autre choſe que la ſaignée, laquelle je fis réitérer pluſieurs fois, de loin en loin, y étant déterminé par la couleur du ſang qui reſſembloit à celui des pleurétiques, & par le ſoulagement que la malade reſſentoit de plus en plus à chaque ſaignée. En effet, elle recouvra par ce moyen une ſanté parfaite.

Dyſſenterie non épidémique ſe guérit par le laudanum ſeul.

21. Je remarquerai une choſe avant que de finir; c'eſt que les évacuations qui, dans les dyſſenteries épidémiques, étoient abſolument néceſſaires avant que d'en venir à l'uſage du laudanum, ne le ſont point du tout, lorſque la conſtitution de l'air ne favoriſe pas la maladie, & qu'alors on peut la guérir par une voie plus courte, c'eſt-à-dire par le ſeul uſage du laudanum employé de la maniere que nous avons marquée: & voilà ce que nous avions à dire ſur la dyſſenterie.

(1) Le téneſme eſt un ſymptome très incommode & très douloureux; mais on peut y apporter beaucoup de ſoulagement en fomentant l'anus avec une décoction de fleurs de ſureau & de camomille dans le lait, ou en y appliquant le mucilage d'herbe aux puces, ou ſemence de coin, ou un mucilage d'huile d'amandes douces, de jaune d'œuf & de ſafran, ou bien en faiſant recevoir la vapeur chaude d'une décoction émolliente de feuilles de guimauve, de fleurs de ſureau, de ſemence de fénugrec, &c. dans le lait.

CHAPITRE IV.

Fievre continue d'une partie de 1669, & des années entieres 1670, 71, 72.

1. EN même temps que régnoit la dyſſenterie, il parut une fievre qui lui reſſembloit extrêmement; elle attaquoit non ſeulement ceux qui avoient déja la dyſſenterie, mais encore ceux qui en étoient exempts, ſi ce n'eſt qu'ils reſſentoient quelquefois, & encore rarement, de légeres tranchées, tantôt avec des déjections, & tantôt ſans déjections. Cette fievre avoit toujours les mêmes cauſes ſenſibles & manifeſtes que la dyſſenterie, & les mêmes ſymptomes qui accompagnoient la fievre des dyſſenteriques : en ſorte qu'à l'exception des évacuations par les ſelles, & des autres ſymptomes qui en dépendoient, elle paroiſſoit être entierement de même nature que la dyſſenterie. Auſſi, durant toute cette conſtitution, elle ſouffrit les mêmes altérations dans tous ſes ſymptomes, que la dyſſenterie en général, & elle eut les mêmes différences par rapport à ſon augmentation, ſon état & ſon déclin. Voilà pourquoi je la nommai *fievre dyſſentérique*. Origine de la fievre de cette conſtitution.

2. Cette fievre, ainſi que nous avons dit, commençoit quelquefois avec de légeres tranchées du ventre, ſur-tout les premieres années; d'autres fois, les tranchées venoient enſuite; & le plus ſouvent, il n'y en avoit point. Les ſueurs qui, dans la fievre de la conſtitution précédente, étoient très abondantes, comme nous avons remarqué plus haut, étoient rares & peu conſidérables dans celle-ci; mais la douleur de tête y étoit plus violente que dans l'autre. La langue des malades étoit humide & blanche, comme dans l'eſpece précédente; mais outre cela, elle étoit couverte d'une pellicule épaiſſe. Cette fievre ſe terminoit rarement par la ſalivation, ce qui n'étoit pas rare dans l'autre. Vers la fin de la maladie, il ſurvenoit plus ſouvent des aphthes, que dans la fievre précédente, ou dans aucune autre fievre que j'aie jamais vue. Ces aphthes étoient produites par une matiere âcre & hétérogene, que le ſang dépoſoit dans la bouche & dans le goſier, ce qui arrivoit auſſi dans la fievre qui accompagnoit la dyſſenterie; & elles Ses ſymptomes.

SECT. IV.

venoient principalement à ceux qui avoient été plus long-temps malades, & qui étoient plus affoiblis par un régime trop chaud.

La même fievre produiſoit auſſi cette ſorte d'aphthes qui étoient ordinaires aux dyſſenteries opiniâtres, accompagnées de fievre; & cela arrivoit ſur-tout lorſqu'outre un régime trop chaud, on avoit arrêté par des aſtringents les déjections, avant que d'avoir évacué par la ſaignée & les purgations le foyer de la maladie.

Influence des qualités manifeſtes de l'air ſur les maladies épidémiques.

3. Voilà quels étoient les vrais ſignes diagnoſtics de cette fievre. Les autres ſymptomes varioient chaque année, ſuivant que les qualités manifeſtes de l'air changeoient en certains temps, & ſuivant le progrès & les différents états de la dyſſenterie en général. Mais, pour mieux faire entendre ce que je veux dire, puiſque c'eſt principalement par ce moyen que la Nature produit les maladies épidémiques, je reprendrai les choſes d'un peu plus haut.

Il faut donc remarquer, que quoique les qualités manifeſtes de l'air n'influent pas tellement ſur chaque conſtitution, qu'elles ſoient les vraies cauſes des maladies épidémiques qui ſe rapportent proprement à telle & telle conſtitution, puiſque ces maladies dépendent d'une certaine diſpoſition cachée & inexpliquable qui ſe trouve dans la conſtitution; néanmoins elles ont, ſuivant les différents temps, une influence ſur les maladies épidémiques, en vertu de laquelle celles-ci paroiſſent, ou ne paroiſſent pas, ſelon que les qualités manifeſtes de l'air les favoriſent ou leur ſont contraires. Mais la conſtitution générale demeure entierement la même, ſoit que ces qualités de l'air l'avancent, ſoit qu'elles la retardent.

4. De là vient qu'entre différentes maladies épidémiques qui regnent ſous une même conſtitution, telle ou telle maladie particuliere arrive principalement dans la ſaiſon, à laquelle elle eſt déterminée par les qualités ſenſibles de l'air, & qu'elle cede la place à une autre maladie épidémique, lorſque les qualités de l'air viennent à changer dans la ſaiſon d'enſuite. C'eſt ce qu'on voit dans la fievre *ſtationnaire* ou *fixe*, quelle qu'elle ſoit, qui eſt du nombre des maladies épidémiques de l'année courante; car cette fievre ſe fait ſentir principalement au mois de Juillet, & dès le commencement de ce mois elle attaque un grand nombre de perſonnes en même temps: mais quand l'automne approche, elle s'affoiblit, & cede la place à la principale maladie épidémique de cette année-là.

La cauſe de cette viciſſitude, eſt la chaleur de l'été qui, mettant les humeurs en mouvement, donne lieu aux fievres de la conſtitution générale de paroître dans cette ſaiſon; au lieu que l'automne les fait diſparoître, tandis que la maladie épidémique dominante reprend le deſſus.

5. Or, comme ce ſont les qualités ſenſibles de l'air qui produiſent au mois de Juillet les fievres *ſtationnaires*; ce ſont auſſi les mêmes qualités de l'air, propres à ce mois-là, qui produiſent divers ſymptomes entierement étrangers à ces fievres, en tant qu'elles dépendent de la conſtitution générale. De là vient que dans les années où il y a beaucoup de ces fievres au mois de Juillet, & où elles ſont accompagnées de pluſieurs ſymptomes extraordinaires, outre ceux qui leur ſont propres, en tant qu'elles ſont l'effet de la conſtitution générale; elles ne laiſſent pas de demeurer les mêmes, quoiqu'à raiſon de la diverſité de leurs ſymptomes le public les regarde chaque année comme nouvelles. Leurs ſymptomes particuliers ne durent que quelques ſemaines; après quoi elles n'ont pendant le reſte de l'année que leurs ſymptomes propres.

Exemple de cela dans la fievre dyſſentérique.

6. C'eſt ce qu'on voyoit clairement dans les autres fievres, & ſur-tout dans les fievres dyſſentriques du mois de Juillet de 1671 & 1672. On remarquoit toujours dans la premiere de ces deux dernieres fievres que les malades ſouffroient beaucoup, qu'ils rendoient une bile verte, & que ſur la fin de la maladie ils avoient une grande diſpoſition à la diarrhée. Dans la ſeconde fievre dyſſenterique, les malades reſſentoient dans les muſcles, & principalement dans les extrémités, des douleurs approchantes de celles du rhumatiſme: le pharynx étoit enflammé, mais moins que dans l'eſquinancie. Ces deux ſymptomes ſpécifiques ſe rencontroient dans la même fievre, & ſe guériſſoient par les mêmes remedes. Ils ne différoient qu'à l'égard des qualités ſenſibles de l'air, ſous leſquelles ils arrivoient.

Comment on peut diſtinguer l'eſpece particuliere de fievre qui regne.

Le régularité avec laquelle ces fievres paroiſſoient tout d'un coup au commencement de Juillet, & les ſymptomes particuliers dont elles étoient accompagnées durant un certain temps (leſquels néanmoins étoient de même eſpece, & ſe guériſſoient par la même méthode que la fievre qui ſubſiſtoit l'année entiere), tout cela, dis-je, fait aſſez voir combien il eſt difficile de déterminer toujours par les ſymptomes quelle eſt l'eſpece de fievre qui regne; mais on peut la diſtinguer aſſez bien en faiſant une ſoi-

SECT. IV.

gneuſe attention aux autres maladies de cette année-là ; & en obſervant exactement les ſymptomes fébriles qui ont rapport à telle ou telle évacuation. Un autre moyen de découvrir l'eſpece de la fievre, c'eſt d'examiner par quelle méthode ou par quel remede elle ſe guérit le plus facilement.

7. Quant aux autres ſymptomes qui accompagnent les *ſtationnaires*, ils dépendent uniquement des divers temps de la conſtitution ; & ils ſont plus ou moins violents, ſuivant que les ſymptomes des autres maladies épidémiques auxquelles ils appartiennent augmentent, ou diminuent.

8. Mais pour revenir à notre ſujet, la fievre qui, comme nous avons dit plus haut, commença avec les dyſſenſenteries, ſe ſoutint ſur le même pied qu'elles, ſi ce n'eſt qu'elle diminuoit un peu lorſque les autres maladies épidémiques de ces années-là prenoient le deſſus : mais elle perſiſta durant toute la conſtitution avec plus ou moins de violence.

Traitement de la fievre de cette conſtitution.

9. Pour ce qui regarde le traitement de cette fievre, ayant obſervé, comme il a été dit auparavant, qu'elle avoit abſolument les mêmes ſymptomes que la fievre de la dyſſenterie ; je crus que je guérirois mes malades ſi j'imitois en quelques maniere l'évacuation dont ſe ſert ordinairement la nature pour chaſſer au dehors la matiere âcre & corroſive qui eſt la cauſe prochaine de la dyſſenterie, & de la fievre de la dyſſenterie.

Ainſi je mis en uſage la même méthode que j'ai décrite au long ci-deſſus dans le traitement de la dyſſenterie, au moins quant à la ſaignée & aux purgations réitérées ; car je trouvai que les narcotiques employés entre les purgations, n'étoient pas utiles comme dans la dyſſenterie ; & qu'au contraire, ils étoient nuiſibles, en ce qu'ils fixoient la matiere peccante, que les purgatifs auroient dû évacuer.

Les premiers jours de la maladie, je nourriſſois mes malades de crême d'orge ou d'avoine, de panades, & d'autres choſes ſemblables ; & je leur donnois pour boiſſon de la petite biere un peu chaude. Après deux purgations, il n'étoit nullement néceſſaire de leur interdire la chair de poulet, ou d'autres ſemblables aliments aiſées à digérer ; car la méthode de traiter cette maladie par les purgatifs, permettoit d'accorder ce régime ; au lieu qu'il n'auroit pas convenu, ſi l'on avoit ſuivi une autre méthode.

La maladie étoit le plus ſouvent guérie après trois purgations, entre chacune deſquelles je mettois toujours un jour d'intervalle ; quelquefois néanmoins il falloit encore d'autres purgations. Si après que la fievre avoit ceſſé, le malade ſe trouvoit extrêment foible, & qu'il fût long-temps à ſe rétablir (ce qui arrive très ſouvent aux femmes hyſtériques), je tâchois de rétablir les forces, & de réparer les eſprits en donnant un petite doſe de laudanum. Rarement je réitérois ce remede, & je ne l'ordonnois jamais que deux ou trois jours après la derniere purgation. Mais rien ne contribuoit tant à rétablir les forces & à réparer les eſprits, que de prendre l'air dès que la fievre avoit ceſſé.

D'où en vient la premiere idée.

10. Ce qui me donna la premiere idée de ſuivre la méthode des évacuations fut la maladie d'une jeune fille de mon voiſinage, vers laquelle je fus appellé dans les commencements de cette conſtitution, lorſque j'axaminois en moi-même avec beaucoup de ſoin & d'attention la nature de cette nouvelle fievre. La malade avoit la fievre, avec une terrible douleur au devant de la tête, & les autres ſymptomes de la fievre dyſſenterique. Je lui demandai comment ſa fievre lui avoit pris, & depuis combien de temps. Elle me répondit qu'elle avoit eu la dyſſenterie, qui étoit alors épidémique, qu'elle en étoit quitte depuis quatorze jours ; & que cette maladie, ſoit qu'elle eût ceſſé d'elle-même, ou par la vertu des remedes, avoit été auſſitôt ſuivie de la fievre & de la douleur de tête. Je crus que je viendrois très bien à bout de remédier à ces accidents, ſi je ſubſtituois à la dyſſenterie une autre évacuation entierement ſemblable à celle dont la ceſſation avoit occaſionné la fievre. En effet, je guéris cette femme par la méthode que j'ai décrite ci-deſſus. La même méthode emportoit en très peu de temps les fievres de cette conſtitution.

Or, j'ai toujours été d'avis que, pour qu'une méthode de traiter les maladies aiguës ſoit bonne & recommandable, il ne ſuffit pas qu'elle réuſſiſſe heureuſement, puiſque cela arrive quelquefois à des femmes également ignorantes & téméraires ; mais qu'il faut encore que la maladie ſe termine ſans peine, &, pour ainſi dire, d'elle-même, autant qu'il eſt poſſible (1). C'eſt une réflexion que je fais en paſſant.

(1) Le ſuccès général qu'a un Médecin dans le traitement d'une

SECT. IV.

11. Au commencement de Juin 1672, le Comte de Salisbury, homme de la premiere nobleſſe & d'un rare génie, étant tombé malade, me fit appeller. Il avoit la fievre dyſſenterique avec des tranchées, mais ſans cours de ventre. Il fut guéri par ma méthode : & je n'eus pas beſoin d'en employer aucune autre, tant que dura la maladie.

Aſſoupiſſement dans cette fievre, d'où provenoit.

12. Dans les jeunes gens, & même dans les perſonnes un peu avancées en âge, cette fievre portoit quelquefois à la tête, & cauſoit un délire, non pas phrénétique, comme dans les autres fievres, mais preſque léthargique. Cela arrivoit ſur-tout à ceux qui au commencement de la maladie avoient employé mal à propos toutes ſortes de moyens pour ſe faire ſuer. J'eus beau me tourner de tous les côtés, & mettre en uſage tous les remedes imaginables, je ne pus ſauver aucun des malades qui avoient ce ſymptome (1). Mais en voilà aſſez ſur les fievres de cette conſtitution.

---

maladie, eſt aſſurément la meilleure preuve de ſon jugement & de l'excellence de ſa méthode ; plus cette méthode eſt facile, plus auſſi elle fait paroître l'habileté du Médecin, & devient d'une utilité plus univerſelle.

(1) Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur eût ſpécifié la méthode & les remedes qu'il employa inutilement contre ce ſymptome, les fautes des grands hommes n'étant pas moins inſtructives en général que leurs ſuccès, en ce qu'elles fourniſſent pluſieurs idées utiles ſur les moyens d'agir plus ſûrement dans des cas ſemblables. Comme l'uſage des véſicatoires n'étoit pas alors établi, & qu'il paroît par les formules de remede de notre Auteur, qu'il donnoit rarement des remedes chauds & volatils, il y a grande apparence qu'il ne ſe ſervit pas de ces deux ſecours, & qu'il s'en ſervit trop peu, eu égard à l'exigence du cas. Dans la pratique préſente on guérit ſouvent les ſtupeurs d'un mauvais caractere, en appliquant beaucoup de véſicatoires, & en faiſant prendre ſouvent, & en petite quantité, des remedes chauds & nervins, comme le ſel volatil de corne de cerf & de ſuccin, le caſtoreum, les eſpeces du diambra, le camphre, le ſafran, la racine de ſerpentaire de Virginie, l'eſprit de lavande, le ſel volatil huileux, &c.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Rougeoles de l'an 1670.

1. AU commencement de Janvier 1670 les rougeoles parurent à leur ordinaire. Elles augmenterent de jour en jour juſqu'à l'équinoxe du printemps, qu'elles furent dans leur plus grande force. Enſuite elles diminuerent par degrés juſqu'au mois de Juillet ſuivant, qu'elles ceſſerent entierement. Comme ces rougeoles m'ont ſemblé les plus régulieres de toutes celles que j'ai jamais vues, je vais en tracer exactement l'hiſtoire, autant qu'il m'a été poſſible de les obſerver.

Commencement & progrès des rougeoles de cette conſtitution.

2. La rougeole commence & finit dans les mois que je viens de marquer. Elle attaque le plus ſouvent les enfants, ſans qu'aucun de tous ceux d'une ville en ſoit exempt. Le premier jour le froid & la chaleur ſe ſuccedent mutuellement. Le ſecond jour il y a une véritable fievre ; la perſonne ſe trouve fort mal, elle eſt altérée, avec un degoût de toute nourriture ; ſa langue eſt blanche, ſans être ſeche ; elle a une petite toux, une peſanteur de la tête & des yeux, & une continuelle envie de dormir. Il diſtille le plus ſouvent du nez & des yeux une humeur ſéreuſe, ce qui eſt un ſigne certain de la prochaine éruption de la rougeole. Un autre ſigne également certain, c'eſt qu'il paroît ordinairement des puſtules au viſage, tandis qu'à la poitrine on voit plutôt des taches larges & rouges qui ne s'élevent pas au deſſus de la peau. Le malade éternue comme s'il étoit enchifrené ; ſes paupieres ſe gonflent un peu avant l'éruption ; il vomit ; mais plus ſouvent il eſt attaqué d'une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres. Cela arrive ſur-tout aux enfants qui font des dents. Cette maladie rend les enfants de plus mauvaiſe hmeur qu'à l'ordinaire.

Leurs ſymptomes.

Les ſymptomes augmentent le plus ſouvent juſqu'au quatrieme jour. Ce jour-là, & quelquefois le cinquieme, il paroît ſur le front & ſur le reſte du viſage, de petites taches rouges, ſemblables à des morſures de puces, qui devenant enſuite plus grandes & plus nombreuſes, ſe ſerrent en forme de grappes, & ſont de différentes figures. Ces taches rouges ſont compoſées de petites puſtules de même couleur, ſituées les unes près des autres, qui s'élevent tant ſoit peu ſur la ſurface de la peau, & dont

Ils deviennent plus violents juſqu'au quatrieme jour.

Sect. IV.

on ſent plutôt l'élévation en les touchant légerement avec le doigt, qu'on ne les apperçoit à l'œil à quelque diſtance. Elles n'occupent d'abord que le viſage; enſuite elles s'étendent ſur la poitrine & ſur le ventre; puis ſur les cuiſſes & ſur les jambes. Mais elles ne forment que de ſimples rougeurs ſur la peau du tronc & des extrémités, ſans aucune éminence ſenſible.

Ils ne s'adouciſſent pas par l'éruption.

3. Les ſymptomes de la rougeole ne s'adouciſſent pas par l'éruption, comme ceux de la petite vérole. Toutefois je n'ai jamais vu de vomiſſement après l'éruption. Mais la toux, la fievre & la difficulté de reſpirer augmentent; & le larmoiement, l'envie continuelle de dormir, & le dégoût perſiſtent comme auparavant.

Vers le ſixieme jour, la peau du viſage devient rude à meſure que les puſtules s'évanouiſſent, & que l'épiderme ſe déchire; alors les taches du reſte du corps ſont très grandes & très rouges. Vers le huitieme jour il n'y a plus de taches au viſage, & on n'en voit preſque plus ſur le reſte du corps. Le neuvieme jour il n'y en a plus aucune nulle part, le viſage, les extrémités, & quelquefois tout le corps ſe trouvant alors couvert d'une eſpece de farine, parceque l'épiderme qui a été un peu ſoulevée, venant à ſe détacher, & à ſe déchirer, tombe par petites écailles.

La maladie ſe termine ordinairement le huitieme jour.

4. La rougeole diſparoît donc ordinairement le huitieme jour (1). Le peuple ſe laiſſant tromper par la durée ordinaire de la petite vérole, dit alors que la rougeole rentre, quoique réellement elle ait fini ſon temps; & il croit que les ſymptomes qui arrivent à la fin de cette maladie, viennent de ce qu'elle eſt rentrée. En effet, la fievre & la difficulté de reſpirer augmentent pour lors, & la toux devient plus fâcheuſe; en ſorte que les malades ne dorment preſque ni jour ni nuit. Les enfants ſur-tout à qui on a fait uſer d'un régime chaud, ou de remedes chauds, afin

(1) L'Auteur dit ici la rougeole diſparoît ordinairement le huitieme jour, & un peu auparavant il dit que les taches diſparoiſſent entierement le neuvieme jour; ce qui ſemble contradictoire; mais la vérité eſt que dans la plupart des ſujets les taches ſe diſſipent dans quatre, cinq ou ſix jours depuis qu'elles ont commencé à paroître, à moins que la maladie ne ſoit d'une eſpece très maligne. Ceux qui meurent de la rougeole, périſſent ordinairement le neuvieme jour par la ſuffocation. Les ſymptomes dangereux dans cette maladie ſont le grand abattement, le froid des extrémités, l'agitation, le vomiſſement violent, la toux continuelle, la diarrhée, la difficulté d'avaler, le délire, les convulſions, les ſueurs abondantes, ſur-tout dans les perſonnes avancées en âge.

d'aider l'éruption de la rougeole, ſont ſujets à cet accident, qui arrive ſur la fin de la maladie, & qui leur cauſe une péripneumonie, dont il meurt un plus grand nombre d'enfants, que de la petite vérole, ou d'aucun ſymptome de cette maladie. Au reſte la rougeole eſt abſolument ſans danger quand elle eſt bien traitée. CHAP. V.

Elle eſt ſuivie aſſez ſouvent d'une diarrhée, laquelle même dure quelquefois pluſieurs ſemaines après la ceſſation de la maladie & de tous ſes ſymptomes. Cette diarrée met le malade en grand danger par l'épuiſement qu'elle lui cauſe. Quelquefois auſſi après un régime fort chaud, les puſtules deviennent livides, & enſuite noirâtres. Cela n'arrive qu'aux adultes ; & leur ſort eſt déſeſpéré, ſi dès qu'on apperçoit cette noirceur, on manque de recourir auſſi-tôt à la ſaignée, & à l'uſage d'un régime tempéré & capable de rafraîchir le ſang.

5. La rougeole reſſemble beaucoup à la petite vérole, & doit être traitée à peu près de la même maniere. Les remedes & le régime qui échauffent ſont très dangereux, quoique des femmes ignorantes, qui ſe mêlent de traiter cette maladie, les emploient fréquemment, ſous prétexte d'éloigner du cœur le virus morbifique. Voici la méthode qui m'a le mieux réuſſi. Je ne faiſois garder le lit aux malades que pendant deux ou trois jours depuis l'éruption, afin que les particules enflammées qui pouvoient aiſément ſe ſéparer du ſang dont elles corrompoient la nature, ſe diſſipaſſent doucement par la tranſpiration : les malades n'étoient pas plus couverts dans leurs lits, & leurs chambres n'étoient pas plus échauffées que lorſqu'ils étoient en ſanté. Je leur interdiſois entierement la viande, & je les nourriſſois de décoctions d'orge, d'avoine, & d'autres choſes ſemblables, & quelquefois je leur accordois une pomme cuite. Leur boiſſon étoit de la petite biere, ou du lait mêlé de trois fois autant d'eau. Deſcription du traitement de la rougeole.

J'adouciſſois la toux qui accompagne ordinairement la rougeole, en faiſant uſer de temps en temps d'une décoction pectorale, ou d'un looch adouciſſant. Mais ſur toutes choſes je donnois le ſyrop diacode tous les ſoirs dès le commencement de la maladie juſqu'à la fin. Par exemple ;

Prenez décoction pectorale, une livre & demie ; ſyrop violat & ſyrop de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez tout cela pour un apozeme, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée. Apozême pectoral.

SECT. IV.

Looch pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces; syrop violat & syrop de capillaire, de chacun une once; sucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez tout cela ensemble pour un looch, dont le malade sucera souvent, sur-tout quand il sera pressé de la toux.

Potion calmante.

Prenez eau de cerises noires, trois onces; syrop diacode, une once. Mêlez cela pour une potion, que le malade prendra tous les soirs.

Si le malade étoit un enfant, il faudroit diminuer la dose des remedes pectoraux & du narcotique, à proportion de l'âge (1).

Bonté de cette méthode.

6. Il est très rare que des malades périssent quand on les

(1) Nonobstant les égards que mérite la méthode de l'Auteur, il sera peut-être bon de donner sur cette matiere quelques nouvelles instructions tirées d'Hoffmann.

Si les premieres voies sont surchargées de matieres indigestes, il est à propos de donner un doux émétique. Si les enfants ont des vers, il faut purger au commencement. La saignée est nécessaire dans les adultes, s'il y a pléthore.

Les remedes échauffants & le régime chaud augmentent la mauvaise qualité & la subtilité de la matiere morbifique, la chaleur & l'anxiété, & épuisent les forces. Les remedes nitreux & trop rafraîchissants, sur-tout dans les enfants, retardent l'éruption, & la matiere morbifique étant retenue dans l'habitude du corps, dispose à la mortification.

Lorsque la rougeole attaque les femmes hystériques, ou survient dans le temps des regles, elle est souvent accompagnée d'une difficulté de respirer, d'une contraction de l'œsophage, d'une grande anxiété, &c. ce qui retarde l'éruption: dans ce cas là il ne faut pas l'aider par des remedes chauds, mais plutôt avoir recours à des antispasmodiques, comme à des lavements faits avec les carminatifs & les anodyns, à de doux diaphorétiques, mêlés avec une petite quantité de castor & de nitre, & quelquefois il faut employer la saignée.

La toux, qui est le plus fâcheux symptome, est très bien adoucie par l'huile d'amandes douces fraîchement tirée, & mêlée avec du syrop de capillaire, ou de guimauve, donnée fréquemment à la quantité d'une demi cuillerée dans de l'eau de gruau.

La diarrhée ne doit être ni beaucoup excitée, ni promptement arrêtée; elle est souvent plus utile que nuisible, parcequ'elle termine la maladie, & emporte beaucoup d'impuretés. Les lavements émollients, pour adoucir les humeurs âcres logées dans les intestins, conviennent très bien.

Dans les hémorrhagies qui surviennent dans cette maladie, les astringents puissants, & les narcotiques ne valent rien. La mixture suivante a été souvent employée avec succès.

Prenez *eau de cerises noires, six onces; eau thériacale, trois gros; antimoine diaphorétique & diascordium, de chacun demi-gros; esprit de vitriol, vingt gouttes; syrop de pavot rouge, deux gros; mêlez tout cela ensemble, & donnez-en deux ou trois cuillerées de trois en trois heures.*

traite de cette maniere ; & il ne leur arrive point d'autres accidents que les ſymptomes néceſſaires & inévitables de la maladie. Ce qui fatigue le plus, c'eſt la toux. Néanmoins elle n'eſt dangereuſe qu'après la fin de la maladie. Et lorſqu'elle ſubſiſte encore pendant une ou deux ſemaines enſuite, elle ſe guérit aiſément par l'uſage du grand air & des remedes pectoraux. Bien plus, elle diminue peu à peu d'elle même, & ceſſe enfin entierement (1).

CHAP. V.

Comment il faut remédier aux accidents qui arrivent après la maladie.

7. Mais ſi après la rougeole, comme il arrive très ſouvent, le malade, pour avoir uſé des cordiaux, ou d'un régime trop échauffant, eſt attaqué d'une fievre violente, d'une difficulté de reſpirer, & d'autres ſymptomes de la péripneumonie, qui le mettent en danger de ſa vie ; la ſaignée du bras eſt alors néceſſaire, & je m'en ſuis toujours bien trouvé, même dans les plus petits enfants, en tirant une quantité de ſang proportionnée à leur âge & à leurs forces.

Quelquefois même dans un cas preſſant je n'ai pas fait difficulté de réitérer la ſaignée Je puis dire avoir ſauvé par ce moyen un grand nombre d'enfants qui étoient prêts à étouffer. La péripneumonie qui arrive aux enfants après que la rougeole eſt paſſée, leur eſt extrêmement pernicieuſe ; elle en fait plus périr que la petite vérole même, & je n'ai encore vu perſonne qui ait pu la guérir autrement que par la ſaignée.

La diarrhée, que nous avons dit ſuccéder à la rougeole, ſe guérit de même par la ſaignée (2) ; car comme elle vient d'un ſang enflammé, dont les parties les plus ſubtiles ſe jettant ſur les inteſtins les obligent à ſe décharger (ce qui arrive auſſi dans la pleuréſie, la péripneumonie, & les autres maladies inflammatoires) ; il n'y a que la ſaignée qui ſoit utile en pareil cas, d'autant qu'elle fait une révulſion des humeurs âcres qui cauſent la diarrhée, & qu'elle tempere le ſang au point qui eſt néceſſaire (3).

(1) Il n'eſt pas ici parlé de purgation après la maladie ; néanmoins le défaut de purgation a ſouvent cauſé des maladies très dangereuſes & très opiniâtres, comme des abcès internes, des ulceres malins, des caries des os, la conſomption, l'hydropiſie, l'aveuglement, &c. Ainſi on doit ſe ſouvenir que la purgation eſt preſque auſſi néceſſaire après cette maladie qu'après la petite vérole.

(2) Voyez ci-devant, *art.* 4.

(3) Un doux purgatif avec la rhubarbe ſemble convenir ici, & étant joint avec un exercice modéré, & le grand air, il guérira probablement cette diarrhée. La ſaignée peut convenir par occaſion, mais

Sect. IV.

8. On ne doit pas être ſurpris que je recommande la ſaignée pour les plus petits enfants. L'expérience m'a appris qu'on peut les ſaigner avec autant de ſureté que les adultes. La ſaignée leur eſt même ſi néceſſaire qu'il eſt impoſſible ſans cela de rémédier comme il faut à la péripneumonie dont nous avons parlé, & à quelques autres ſymptomes qui leur arrivent.

La ſaignée auſſi ſûre dans les enfants que dans les adultes.

Comment, par exemple, remédiera-t-on ſans la ſaignée aux convulſions que ſouffrent les enfants à l'âge de neuf ou dix mois, lorſqu'ils font des dents; convulſion que cauſent les nerfs comprimés & irrités en conſéquence de l'enflure & de la douleur des gencives? La ſaignée ſeule l'emporte de beaucoup dans cette maladie ſur tous les ſpécifiques les plus vantés que l'on a connus juſqu'à préſent. Quelques-uns même de ces prétendus ſpécifiques nuiſent par leur chaleur, & augmentant le mal au lieu de le guérir, cauſent la mort des enfants. Je ne dis rien ici de la grande utilité de la ſaignée dans la coqueluche des enfants, où ce remede ſurpaſſe infiniment tous les remedes pectoraux.

Son utilité dans les convulſions que cauſent les dents.

9. Ce que nous avons dit touchant la curation des ſymptomes qui ſurviennent à la fin de la rougeole, peut convenir quelquefois lorſque la rougeole étant dans ſa force, les mêmes ſymptomes arrivent pour avoir trop échauffé le malade.

Cette année 1770 je traitai une ſervante de Madame Anne Barington. Elle avoit la rougeole avec fievre, difficulté de reſpirer, des taches de pourpre ſur tout le corps, & quantité d'autres ſymptomes très dangereux. Comme j'attribuois tout cela au régime chaud, & aux remedes chauds dont elle avoit pris un aſſez grand nombre, je la fis ſaigner du bras, & lui ordonnai de boire fréquemment d'une tiſane pectorale & rafraîchiſſante. Par ces remedes, auxquels je joignis un régime tempéré, les taches & tous les autres ſymptomes diſparurent peu à peu.

Exemple de l'utilité de la ſaignée.

10. La rougeole qui, comme nous avons dit (1), avoit commencé au mois de Janvier, alla en augmentant chaque jour juſqu'à l'équinoxe du printemps. Depuis ce temps-là elle diminua inſenſiblement, & au mois de Juillet ſuivant elle ceſſa tout-à-fait. Elle ne revint point de

on ne ſauroit dire qu'elle fait une révulſion des humeurs âcres qui, dans ce cas, ſeront très bien évacuées par la purgation.

(1) Voyez ci devant, *art.* 1.

toute cette conſtitution, ſi ce n'eſt qu'au printemps d'enſuite elle parut foiblement en quelques endroits. Mais en voilà aſſez ſur la rougeole.

CHAPITRE VI.

Petites Véroles irrégulieres des années 1670, 71, 72.

1. Les rougeoles dont nous venons de parler, amenerent des petites véroles d'une eſpece différente de celles qui avoient regné ſous la conſtitution précédente. Ces petites véroles commencerent preſqu'en même temps que les rougeoles, ſavoir les premiers jours de Janvier 1670. Et quoiqu'elles ne fuſſent pas ſi épidémiques, elles ne ne laiſſerent pas de les accompagner tout le temps qu'elles ſubſiſterent; elles durerent même après la ceſſation des rougeoles pendant le reſte de cette conſtitution. Mais en automne elles furent moins violentes que les dyſſenteries qui regnoient en cette ſaiſon, laquelle leur eſt très favorable; & en hiver les dyſſenteries ayant ceſſé, les petites véroles dont nous parlons, recommencerent.

Commencement & progrès d'une nouvelle ſorte de petite vérole.

Tel eſt l'ordre qu'elles gardoient chaque année pendant cette conſtitution, ſi ce n'eſt que le dernier automne, c'eſt-à-dire l'an 1672 lorſque la conſtitution tendoit à ſa fin, & n'étoit plus ſi favorable aux dyſſenteries, ces petites véroles regnerent contre l'ordinaire, & concoururent tellement avec les dyſſenteries, qu'il n'étoit pas aiſé de dire laquelle des deux maladies attaquoit plus de monde. Cependant il me parut que les dyſſenteries avoient encore alors le deſſus. Les petites véroles, de même que toutes les autres maladies épidémiques étoient plus violentes dans le commencement, & devenoient chaque jour plus fréquentes, juſqu'à ce qu'elles fuſſent dans leur plus grande force. Enſuite de quoi elles diminuoient peu à peu, tant par rapport à la violence des ſymptomes, que par rapport au nombre des malades.

2. Pour venir maintenant aux ſymptomes particuliers de ces petites véroles, je voyois avec étonnement qu'elles en avoient un grand nombre qui ne ſe trouvoient pas dans les petites véroles de la conſtitution précédente que j'avois

Ses ſymptomes.

SECT. IV.

obſervées avec ſoin. Je ne traiterai préſentement que de ces derniers ſymptomes, ſans rien dire de ceux qui ſe rencontroient auſſi dans les petites véroles que nous avons décrites au long ci-deſſus.

Symptomes des petites véroles diſcretes.

3. Voici donc quels étoient les ſymptomes qui diſtinguoient les petites véroles diſcretes irrégulieres, d'avec les petites véroles diſcretes de la conſtitution précédente. Premierement, l'éruption ſe faiſoit ordinairement le troiſieme jour dans celles dont nous parlons; au lieu que dans les autres elle précédoit rarement le quatrieme jour. Secondement, les puſtules ne devenoient pas ſi groſſes que dans l'eſpece précédente, mais elles étoient plus enflammées; & les derniers jours, c'eſt-à-dire lorſqu'elles étoient parvenues à maturité, elles noirciſſoient plus ſouvent. Troiſiemement, la ſalivation ſurvenoit quelquefois à des malades qui avoient même très peu de puſtules. Tout cela fait voir, que les petites véroles diſcretes de cette conſtitution approchoient davantage de la nature des confluentes, & étoient plus inflammatoires qu'il n'eſt ordinaire aux petites véroles diſcretes.

Symptomes des petites véroles confluentes.

4. Les petites véroles confluentes irrégulieres différoient en beaucoup de choſes des confluentes régulieres que j'avois obſervées daus la conſtitution précédente. Elles paroiſſoient tantôt le ſecond & tantôt le troiſieme jour, ſous la forme d'une tumeur rougeâtre & uniforme qui couvroit tout le viſage, & qui étoit plus élevée que l'éréſipele, ſans qu'il y eût preſqu'aucune diſtinction viſible des puſtules. Le reſte du corps étoit chargé d'une infinité de puſtules rouges, enflammées & réunies par plaques, entre leſquelles s'élevoient, principalement ſur les cuiſſes, des véſicules aſſez remarquables, qui reſſembloient à des brûlures, & étoient pleines d'une ſéroſité limpide. Cette ſéroſité couloit abondamment lorſque la pellicule qui couvroit les véſicules venoit à ſe déchirer, & alors la chair qui étoit au deſſous paroiſſoit noire & ſphacelée. Mais ce redoutable ſymptome ſe rencontroit rarement, & on ne le vit que le premier mois de la maladie.

5. Dans ce temps-là, c'eſt-à-dire au mois de Janvier 1670, un Braſſeur, nommé M. Collins, de la paroiſſe de Saint Gilles, me fit appeller pour voir ſon fils encore enfant, qui étoit fort mal. Il avoit ſur les cuiſſes des véſicules groſſes comme des noix, & pleines d'une ſéroſité claire, leſquelles étant ouvertes, la chair au-deſſous parut entierement ſphacelée, & peu après le malade mou-

rut : ce qui arriva auſſi à tous ceux que je vis attaqués de ce funeſte ſymptome.

6. Environ l'onzieme jour la tumeur rougeâtre du viſage ſe trouvoit revêtue en différents endroits, & peu à peu dans tout le viſage, d'une pellicule blanche & luiſante. Bientôt après il en ſortoit une matiere épaiſſe & luiſante qui n'étoit ni jaune ni brune, deux couleurs qui ſe trouvent dans les autres eſpeces de petites véroles ; mais elle étoit d'un rouge foncé, ſemblable au rouge du ſang caillé, & qui, chaque jour, à meſure que la tumeur meuriſſoit, approchoit davantage de la couleur noire ; juſqu'à ce qu'enfin tout le viſage étoit noir comme de la ſuie.

Dans l'autre genre de petite vérole confluente, l'onzieme jour étoit le plus dangereux, & la plupart de ceux que la maladie enlevoit, mouroient ce jour-là. Mais dans la petite vérole confluente dont nous parlons, les malades ne mouroient ordinairement que le quatorzieme jour, & quelquefois même que le dix-ſeptieme, à moins qu'un régime exceſſivement chaud n'avançât leur mort ; & quand ils paſſoient le dix-ſeptieme jour, ils étoient hors d'affaire. Toutefois ceux à qui il ſurvenoit de ces funeſtes véſicules accompagnées de gangrene, leſquelles nous avons dit arriver à quelques-uns le premier mois de la maladie, mouroient peu de jours après l'éruption.

7. La fievre & tous les autres ſymptomes qui précédoient ou accompagnoient cette petite vérole, étoient plus conſidérables que dans l'eſpece précédente, & il y avoit des ſignes manifeſtes d'une plus grande inflammation. Les malades étoient plus portés à ſaliver ; les puſtules étoient plus enflammées & beaucoup plus petites ; en ſorte que quand elles commençoient à paroître, il n'étoit pas aiſé de les diſtinguer de l'éréſipele, ni même de la rougeole ; quoiqu'on puiſſe connoître ſurement cette derniere maladie par le jour de l'éruption, & par les autres ſignes que nous avons rapportés ci-deſſus en donnant l'hiſtoire de la rougeole. Après que les puſtules étoient tombées, les écailles farineuſes reſtoient plus long-temps, & imprimoient ſur la peau des marques plus profondes.

Il eſt important d'ajouter que, durant cette conſtitution où les dyſſenteries étoient ſi épidémiques, les petites véroles que l'on traitoit avec un régime trop chaud, ſe terminoient quelquefois par la dyſſenterie ; choſe que je n'avois jamais vue une ſeule fois auparavant.

SECT. IV.

8. Il faut encore obſerver que ces petites véroles irrégulieres n'eurent pas toujours des ſymptomes également fâcheux. Car au bout de deux ans, c'eſt-à-dire en 1672, qui étoit la troiſieme année, elles commencerent à s'adoucir; & de noires qu'elles étoient auparavant, elles devinrent peu à peu jaunes, qui eſt la couleur naturelle des petites véroles légitimes, quand elles ſont en ſuppuration; de telle maniere que la derniere année de cette conſtitution, elles furent entierement bénignes & d'un bon caractere, eu égard à leur nature. Nonobſtant cela, on voyoit aſſez par la petiteſſe de leurs puſtules, par la grande diſpoſition que les malades avoient à ſaliver, & par les autres ſymptomes, qu'elles n'étoient pas du genre des petites véroles régulieres.

Cette petite vérole s'adoucit la troiſieme année.

9. Mais, quoique l'ignorance où nous ſommes des cauſes qui produiſent la différence ſpécifique de chaque choſe, ne permît pas de comprendre pourquoi ces petites véroles étoient différentes de celles de la conſtitution précédente; j'étois néanmoins très aſſuré par la nature des ſymptomes, que l'inflammation étoit beaucoup plus violente dans les premieres que dans les ſecondes; & qu'ainſi tout le traitement conſiſtoit à modérer encore davantage la trop grande ébullition du ſang.

Méthode curative.

Cette indication ſe rempliſſoit principalement en donnant les narcotiques de la maniere que nous avons dit plus haut, & outre cela, par un régime tempéré, c'eſt-à-dire en faiſant boire abondamment de quelque liqueur propre à tempérer l'ardeur brûlante dont les malades étoient tourmentés, ſur-tout dans le temps de la ſuppuration, qui eſt plus grande dans la petite vérole que dans toute autre maladie. La décoction blanche qui ſe fait avec un peu de pain & de corne de cerf dans beaucoup d'eau & ſuffiſante quantité de ſucre, étoit utile; mais l'eau laiteuſe compoſée de trois parties d'eau & d'une partie de lait bouillies enſemble, étoit ordinairement plus agréable au goût des malades, & répondoit mieux à l'intention qu'on avoit de rafraîchir.

Utilité de la grande boiſſon dans cette maladie.

La grande quantité de liqueur que buvoient les malades, ne ſervoit pas ſeulement à modérer la chaleur extrême qui ſe faiſoit ſentir principalement durant la fievre de ſuppuration; elle ſervoit encore à aider la ſalivation, & à l'entretenir plus long-temps qu'elle n'auroit duré, ſi la chaleur eût été plus grande. Outre cela, j'ai ſouvent obſervé que la boiſſon copieuſe des liqueurs dont nous avons parlé,

avoit produit de merveilleux effets ; en ſorte que les petites véroles qui, durant leur éruption, ſembloient devoir être confluentes & des plus malignes, devenoient diſcretes dans le progrès de la maladie ; que les puſtules qui, en ſuppurant, auroient rendu une matiere d'abord rouge & enſuite noire, paroiſſoient très jaunes ; & qu'au lieu d'être petites & fort enflammées, elles étoient groſſes & d'un bon caractere.

10. Le flux menſtruel qui arrive ſouvent aux femmes dans le temps qu'elles ont la petite vérole, ne doit en aucune façon les empêcher de boire abondamment de ces liqueurs. Au contraire, elles doivent en boire par cette raiſon-là même : car le danger où ſe trouvent alors les femmes, vient uniquement de ce que le ſang étant trop atténué par la chaleur exceſſive de la maladie, il s'échappe par les voies naturelles, ſur-tout lorſque des femmes ignorantes ont imprudemment employé un régime trop chaud, & la décoction de corne de cerf avec les fleurs de ſouci, &c. ce qui eſt jetter de l'huile ſur le feu. Or, tout ce qui délaie & tempere puiſſamment le ſang, quoique non pas d'une maniere immédiate, contribue néceſſairement à entretenir la tumeur du viſage & des mains, en arrêtant l'hémorrhagie. Au contraire, les remedes chauds qui ſemblent plus propres à entretenir cette tumeur, la font diminuer, en ce qu'ils augmentent la perte de ſang.

Je ne doute pas même que cette mauvaiſe méthode n'ait été funeſte à un grand nombre de femmes : car les aſſiſtants craignant que l'hémorrhagie ne fit affaiſſer les puſtules, tâchoient de prévenir ce malheur par l'uſage des cordiaux, & d'un régime encore plus échauffant qu'à l'ordinaire ; mais, en agiſſant de la ſorte, ils tuoient plus ſurement ces pauvres femmes, quelque peine qu'ils ſe donnaſſent pour arrêter l'hémorrhagie & pour entretenir les puſtules & la tumeur dans une élévation convenable, en mêlant divers aſtringents avec les cordiaux.

Exemple de cette utilité dans une Dame.

11. Je traitai, il n'y a pas long-temps une Dame de grande diſtinction & de beaucoup de mérite qui avoit une petite vérole noire & maligne. Je lui avois interdit, dès le commencement de ſa maladie, tout ce qui pouvoit agiter le ſang. Néanmoins, comme elle étoit d'un tempérament très ſanguin, qu'elle étoit jeune & vigoureuſe, & que d'ailleurs on étoit alors en été, elle fut attaquée le troiſieme jour de l'éruption, & hors du temps ordinaire de ſes regles, d'une perte de ſang ſi abondante, que les femmes

SECT. IV.

qui étoient préſentes, crurent qu'elle s'étoit bleſſée. Ce ſymptome dura trois jours, ſans que je cruſſe devoir interrompre l'uſage de l'eau laiteuſe que j'avois ordonnée. Je penſai même qu'elle étoit alors encore plus néceſſaire, & qu'il falloit en donner davantage; c'eſt ce que je fis en effet pendant toute la maladie, ſur-tout vers le temps de la fievre ſuppuratoire.

Alors on appella avec moi, pour traiter la maladie, M. Millington, très habile Médecin & très honnête homme, mon intime ami, & qui avoit été autrefois Membre du même College que moi. Comme il vit que toutes choſes alloient aſſez bien, eu égard à la nature de la maladie, il entra volontiers dans mon ſentiment; ſavoir que la malade continuât à boire copieuſement de l'eau laiteuſe; car elle diſoit ſouvent elle-même que cette liqueur lui étoit très agréable, qu'elle la rafraîchiſſoit, la nourriſſoit & faiſoit couler la ſalive. Quand le viſage eut commencé à ſe durcir & à ſe couvrir d'une croûte, comme nous appréhendions que les exhalaiſons putrides de la matiere purulente qui, dans cette ſorte de petite vérole, rendoit une fort mauvaiſe odeur, ne rentraſſent dans le ſang, nous permîmes à la malade de prendre une fois le jour, ou toutes les fois qu'elle ſentiroit des douleurs d'eſtomac, quelques cuillerées de vin de Canarie, un peu bouilli; nous ajoutâmes à cela une potion calmante qui ſe prenoit tous les jours à l'heure du ſommeil: & avec ce peu de remedes la malade guérit, ſans être attaquée d'aucun autre ſymptome dangereux, excepté l'hémorrhagie. Le viſage & les mains s'enflerent raiſonnablement; les puſtules furent d'une bonne grandeur, eu égard au genre de la maladie; la ſalive coula abondamment & facilement juſqu'au bout. Enfin, quoique les puſtules du viſage ſemblaſſent diſpoſées à noircir lorſqu'elles ſuppuroient, elles jaunirent néanmoins dans la plupart des autres parties.

En quel cas la grande boiſſon n'étoit pas ſi néceſſaire.

12. Les petites véroles de cette conſtitution étoient beaucoup plus inflammatoires que celles des autres conſtitutions. Cependant, lorſqu'elles étoient diſcretes, ou en petit nombre, l'expérience montroit qu'il n'étoit pas beſoin de faire boire une ſi grande quantité des liqueurs dont nous avons parlé. Il ſuffiſoit que les malades buſſent de la petite biere à leur ſoif & à leur volonté; qu'ils vêcuſſent de décoctions d'avoine, de panades, & de temps en temps de pommes cuites; & s'ils étoient hors l'âge de puberté, qu'ils priſſent du ſyrop diacode, quand ils ſouffroient, ou qu'il ſur-

venoit un délire causé par le défaut de sommeil.

CHAP. VI.

Voilà tout ce que je faisois, quand il n'y avoit pas beaucoup de pustules, sinon que je tenois les malades au lit. Mon fils, Guillaume Sydenham, qui, au mois de Décembre 1670, eut une petite vérole discrete de cette nature, fut heureusement guéri par la seule méthode que je viens de recommander.

13. Je ne dirai rien davantage touchant les petites véroles de cette constitution, ayant déja traité au long des petites véroles régulieres, desquelles les premieres ne différoient qu'en ce qu'elles étoient plus inflammatoires. C'est pourquoi il falloit travailler avec plus de soin à tempérer l'ardeur brûlante qui leur étoit naturelle, & qui étoit si dangereuse.

CHAPITRE VII.

Coliques bilieuses des années 1670, 71, 72.

Pourquoi il est traité ici de la colique bilieuse.

1. DURANT toutes les années de cette constitution, comme le sang avoit beaucoup de penchant à déposer sur les visceres des humeurs bilieuses & échauffées, il y eut plus de coliques bilieuses qu'à l'ordinaire. Cette maladie doit être mise au rang des chroniques, & par conséquent, elle n'est pas de mon sujet. Je ne laisserai pas néanmoins d'en traiter ici, parcequ'elle dépendoit alors de la même altération du sang, qui produisoit la plupart des maladies épidémiques de ce temps-là, & d'ailleurs, parcequ'elle étoit précédée des mêmes symptomes fébriles que la dyssenterie d'alors, que, même quelquefois, comme j'ai remarqué plus haut, elle venoit à la suite de la dyssenterie qui, après avoir long-temps tourmenté le malade, sembloit avoir entierement cessé; mais, quand la colique bilieuse ne suivoit pas une longue dyssenterie, elle commençoit ordinairement par une fievre qui, après avoir duré seulement quelques heures, aboutissoit à cette maladie.

Ses Symptomes.

2. La colique dont nous parlons, attaque principalement les jeunes gens d'un tempérament chaud & bilieux, sur-tout en été. Une douleur des plus violentes & des plus insupportables, se fait sentir dans les intestins qui quelquefois semblent être serrés comme avec une bande, &

SECT. IV.

d'autres fois la douleur se fixant dans un point, il semble qu'elle les perce, comme on feroit avec une tariere. Cette douleur diminue de temps en temps, après quoi, elle revient de plus belle. Le malade qui en prévoit le retour, témoigne par l'effroi qui paroît sur son visage, & par ses cris lamentables, l'horreur qu'il en a.

Au commencement de la maladie, la douleur ne se fixe pas si surement dans un point que dans son progrès. Les envies de vomir ne sont pas si fréquentes, & le ventre ne résiste pas si opiniâtrement à l'action des purgatifs. Mais, plus la douleur augmente, & plus elle se fixe dans un point, plus aussi les envies de vomir sont fréquentes, & le ventre resserré, jusqu'à ce qu'enfin la violence insurmontable des symptomes cause un renversement total du mouvement péristaltique des intestins, & en conséquence la passion iliaque, à moins qu'on n'y remédie de bonne heure. Dans cette derniere maladie, tous les purgatifs deviennent aussi-tôt émétiques. Les lavements mêmes remontent avec les matieres fécales le long du canal intestinal, & sont rejettés par le vomissement. La matiere que l'on rend de la sorte, lorsqu'elle est sans mêlange est tantôt verte, tantôt jaune, & tantôt de quelque autre couleur extraordinaire (1).

Les indications curatives.

3. Tous les symptomes de la colique bilieuse montrent clairement qu'elle vient d'une humeur, ou d'une vapeur âcre que le sang dépose sur les intestins. Ainsi, ma premiere indication est d'évacuer cette humeur, tant celle qui

(1) La colique bilieuse vient, 1°. d'une humeur bilieuse, âcre, & corrompue, qui s'est amassée en grande quantité, & séjourne dans les menus intestins, sur-tout dans le duodenum; 2°. elle vient souvent d'une passion violente, sur-tout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud & sec, & en été. J'ai connu une personne âgée, sujette à cette maladie, & qui toutes les fois qu'elle se mettoit en grande colere, ne manquoit pas d'avoir une attaque de colique bilieuse, & à la fin elle en eut une dont elle mourut en peu d'heures. Cette maladie est produite aussi par un trop grand usage des liqueurs spiritueuses & chaudes. Ses principaux symptomes sont enrouement, cardialgie, dégoût continuel, vomissement de bile verte, hoquet, chaleur & fievre, insomnie, grande altération, bouche amere; à quoi succede quelquefois de fréquentes évacuations de matieres bilieuses par les selles.

Lorsque la colique bilieuse attaque avec frisson, & que la douleur est extrêmement violente, le danger est grand, car cela dénote une inflammation, laquelle, si on n'y remédie pas, aboutit à la mortification.

eſt encore dans la maſſe du ſang, que celle qui eſt déja dépoſée dans les inteſtins. La ſeconde indication eſt d'arrêter par l'uſage des narcotiques l'impétuoſité des humeurs qui ſe portent de ce côté-là, & de calmer la violence de la douleur (1).

Maniere de les remplir.

4. Pour remplir ces indications, je fais d'abord ſaigner du bras copieuſement, ſuppoſé qu'on ne l'ait pas déja fait; & trois ou quatre heures après, je donne un narcotique. Le lendemain, je donne une purgation douce que je réitere en certaines occaſions, juſqu'à trois fois, en gardant un jour d'intervalle, ſuivant qu'il me paroît reſter plus ou moins de l'humeur morbifique. Si le mal eſt venu pour avoir mangé trop de fruits, ou quelque autre choſe indigeſte, d'où il s'eſt formé de mauvais ſucs qui ont paſſé dans le ſang, & de là dans les viſceres; alors il faut, avant toutes choſes, nettoyer l'eſtomac, en faiſant boire abondamment du petit-lait que le malade revomit enſuite. Cela étant fait, on donnera une potion calmante; le lendemain, on fera une ſaignée du bras; & dans tout le reſte, on agira de la même façon, & dans le même ordre que nous avons dit ci devant (2).

Comment il faut s'y prendre quand il y a indigeſtion.

(1) Il eſt bon d'obſerver ici que dans cette ſorte de colique, les remedes doivent être donnés dans des véhicules tiedes plutôt que chauds, & que les infuſions & décoctions chaudes, les ſudorifiques, & les bains chauds ne conviennent pas, tout cela n'étant propre qu'à irriter l'humeur bilieuſe, & à la faire pénétrer plus intimement dans les parties nerveuſes. Auſſi les obſervations pratiques nous apprennent que la ſeule boiſſon d'eau froide, dont Galien ſe ſervoit dans cette maladie, y eſt extrêmement utile, & même la guérit. C'eſt une remarque qui mérite attention, ſur tout ſi la maladie eſt cauſée par un emportement violent. Mais il faut bien prendre garde que dans tous les cas où il y a ſujet de craindre l'inflammation, on doit bannir abſolument l'eau froide qui pourroit avoir des ſuites funeſtes.

(2) Je ne vois pas, dit l'ingénieux Huxham, quelle utilité peut avoir ici la ſaignée, à moins que la ſurabondance, la vélocité, ou la chaleur du ſang ne la demande avant tous les autres ſecours; car dans les ſujets pléthoriques il ſeroit dangereux de donner, par exemple, un vomitif, ſans avoir fait précéder la ſaignée.

Cet Auteur continue ainſi: je me ſers du vomitif ſuivant.

Prenez *racine d'ipécacuanha, un gros, ou un gros & demi; ſel d'abſynthe, demi-ſcrupule: faites bouillir cela dans quatre onces d'eau de fontaine, réduites à deux; paſſez la liqueur, & ajoutez-y eau compoſée & diſtillée de camomille, & ſyrop de nerprun, de chacun demi-once, pour une potion vomitive: & pour aider l'action du remede, faites boire beaucoup d'eau de poulet, ou infuſion de feuilles de ſauge, & de fleurs de camomille; ce que j'approuve davantage.*

SECT. IV.

En quel cas les purgatifs doivent être plus forts.

5. Mais, comme la violence de la douleur & le vomiſſement empêchent l'action des purgatifs, en renverſant le mouvement périſtaltique des inteſtins, il faut augmenter

---

Ce vomitif eſt doux, il déterge ſuffiſamment, il agit promptement, & ne cauſe pas de tranchées en ſéjournant long-temps dans l'eſtomac; ce que fait ſouvent l'ipécacuanha pris en ſubſtance. Lorſque je veux le rendre plus fort, j'y ajoute deux ou trois grains de tartre émétique, ou bien une cuillerée ou deux d'infuſion de ſafran des métaux. *Huxham, de morb. col. Damnoniorum, p.* 25. 27.

Lorſque la colique eſt violente, il faut joindre les narcotiques aux purgatifs, afin d'adoucir la douleur, de relâcher les inteſtins, & de rendre conſtant & régulier le mouvement périſtaltique. La douleur eſt une irritation, ou pour mieux dire, l'irritation produit le ſentiment de la douleur, en cauſant des contractions aux fibres, & même des ſpaſmes, ſi elle eſt violente. Si donc la douleur de la colique eſt extrêment vive, il y aura des contractions ſpaſmodiques dans certains endroits des inteſtins qui ſe trouveront comme liés étroitement enſemble; en ſorte que ſi on n'adoucit pas la douleur, ni les excréments ni les vents ne pourront ſortir par en bas. De là vient que dans une violente colique le ventre eſt d'ordinaire fort reſſerré. Dans ce cas-là on mêle utilement les narcotiques avec les purgatifs, ce qui modere la douleur, relâche & lubrifie les inteſtins, & les ſollicite doucement à ſe décharger de ce qu'ils contiennent.

Mais ſi nonobſtant l'uſage de ces remedes, le ventre continue à être reſſerré, il faudra l'humecter avec une fomentation émolliente, ſur-tout s'il eſt fort tendu & fort dur. La vapeur douce de la fomentation, penetre les tuniques de l'abdomen, ramollit les inteſtins, & relâche leurs fibres trop tendues & trop roides. On pourra, par exemple, ſe ſervir de la ſuivante.

Prenez racines de guimauve, graine de lin, & graine de fenugrec, de chacune trois onces; fleurs de camomille, trois poignées; têtes de pavots blancs, quatre onces. Faites bouillir cela dans parties égales d'eau & de lait pour une fomentation.

Cette décoction ſera encore plus utile ſi on l'emploie en forme de demi-bain. *Ibid. p.* 29, 30, 31.

Hoffman obſerve que le bain chaud guérit toutes les maladies qui viennent d'une contraction des parties du bas-ventre. Telles ſont les douleurs d'inteſtins, les tranchées, les violentes coliques convulſives, les peſanteurs douloureuſes, cauſées par une pierre dans les reins, & accompagnées de ſuppreſſion d'urine, la conſtipation, & autres maladies ſemblables, où le bain chaud eſt extrêmement utile. Il faut néanmoins obſerver que dans la colique qui provient d'une ſtagnation de ſang, ſi le corps eſt plethorique, le bain chaud eſt dangereux, à moins qu'on n'ait ſaigné auparavant. Mais dans les coliques qui viennent de la dureté des excréments, un bain préparé avec des drogues émollientes eſt d'une merveilleuſe utilité, en y joignant des laxatifs convenables, comme l'huile d'amandes douces, la manne, le ſel d'Epſom, la crême de tartre, &c. Voyez *Nouvelles Expériences & Obſervations ſur les Eaux minérales.*

à proportion la force des purgatifs ; ſans cela ils n'opéreront point, à moins que le malade ne ſoit facile à émouvoir, & c'eſt de quoi il eſt néceſſaire de s'informer ſoigneuſement. Or, quand les purgatifs ne peuvent opérer, ils ne font que nuire au malade, car, en l'agitant inutilement, ils augmentent le vomiſſement & la douleur.

L'infuſion de tamarins, de ſéné & de rhubarbe, où l'on peut auſſi diſſoudre de la manne & du ſyrop de roſes, eſt une potion laxative, préférable aux autres purgatifs, parcequ'elle met moins les humeurs en mouvement. Mais, comme les malades ont beaucoup de peine à la garder, ſoit par averſion pour les médecines en liqueur, ſoit à cauſe des envies de vomir, on eſt obligé d'avoir recours aux pilules. Celles que j'ai toujours préférées aux autres, ſont les pilules cochées, leſquelles agiſſent efficacement dans ce cas, & dans la plupart des autres.

En quel cas il faut donner un narcotique avant le purgatif.

Quand l'eſtomac eſt ſi foible, & les envies de vomir ſi grandes, que le malade ne ſauroit même garder les pilules, j'ordonne d'abord un narcotique, & au bout de quelques heures un purgatif, en laiſſant aſſez d'intervalle entre ces deux remedes, pour que l'action du premier n'empêche pas entierement celle du ſecond ; & que néanmoins le purgatif ſéjourne aſſez long-temps dans l'eſtomac pour produire ſon effet lorſque le narcotique ceſſe d'agir. Cependant il ſera très bien, quand on le pourra, de donner le purgatif long-temps après le narcotique, puiſque douze heures même après qu'on a pris celui-ci, le purgatif n'opere qu'avec peine.

Il faut en donner un après que le purgatif a ceſſé d'agir,

6. Dans cette maladie, de même que dans la plupart des autres où les narcotiques ſont indiqués, les purgatifs augmentent toujours la douleur, du moins quand leur opération eſt finie ; car, durant l'opération, cela n'arrive pas toujours. Voilà pourquoi ma méthode eſt de donner un narcotique dès que le purgatif a ceſſé d'agir. Je réitere ce narcotique matin & ſoir, les jours d'intervalle entre les purgations, afin de calmer plus ſurement la douleur, & je continue ainſi juſqu'à ce que le malade ſoit bien purgé.

Et matin & ſoir lorſque le malade eſt bien purgé.

7. Quand cela eſt fait, il ne reſte qu'à arrêter l'effervescence des humeurs ; & c'eſt à quoi je travaille en donnant continuellement matin & ſoir un narcotique. Il faut même quelquefois le donner plus ſouvent ; & quand les douleurs étoient violentes, je n'ai jamais pu les calmer que par de grandes & fréquentes doſes de ce remede : car des doſes qui ſeroient capables d'appaiſer d'autres douleurs,

SECT. IV.

échouent contre la violence de celles-ci. Or c'eſt pendant qu'elle ſe font ſentir, qu'on peut réitérer ſans aucun danger les narcotiques ; mais il n'en eſt pas de même, quand elles ont ceſſé. Ainſi les douleurs me guident, & je réitere le narcotique juſqu'à ce qu'elles aient ceſſé, ou qu'elles ſoient fort adoucies, mettant entre chaque doſe aſſez d'intervalle pour juger de l'effet de la doſe précédente, avant que d'en donner une autre. Il ſuffit ordinairement de donner le narcotique matin & ſoir, à moins que la douleur ne ſoit extrême. Celui dont j'ai coutume de me ſervir, eſt le laudanum liquide qui a été décrit ci-deſſus (1) : on le mêle dans une eau cordiale, à la doſe de ſeize gouttes ou davantage, ſuivant la violence de la douleur.

Mauvais effets des lavements carminatifs.

8. Cette méthode très ſimple d'évacuer d'abord par la ſaignée & la purgation la matiere morbifique, enſuite de procurer du repos au moyen des narcotiques, m'a toujours beaucoup mieux réuſſi que toutes les autres méthodes que j'ai connues juſqu'ici. Les lavements carminatifs que l'on donne en vue d'évacuer les humeurs âcres ne font qu'irriter le mal & le prolonger par l'agitation qu'ils cauſent aux humeurs.

Il faut quelquefois commencer par les narcotiques.

Mais, quoiqu'on doive ordinairement commencer le traitement de la colique bilieuſe par la ſaignée & la purgation, il y a néanmoins des cas où il faut employer les narcotiques avant tout autre remede. Un de ces cas, par exemple, eſt lorſqu'à l'occaſion de quelque maladie précédente, une perſonne aura été abondamment purgée, aſſez peu de temps avant que d'avoir la colique : car il n'eſt pas rare que des gens qui relevent d'une maladie, ſoient attaqués de la colique bilieuſe, à cauſe de la foibleſſe qui leur reſte dans les inteſtins, ſur-tout s'ils ſe ſont échauffés pour avoir trop bu de vin ou de liqueurs ſpiritueuſes. Dans ce cas-là, je crois qu'il eſt non ſeulement inutile, mais encore nuiſible, de purger de nouveau ; parceque la purgation remettroit les humeurs en mouvement, & bouleverſeroit tout. D'ailleurs, ceux qui ſont attaqués de la colique bilieuſe, ont ordinairement pris pluſieurs lavements avant que le Médecin ſoit appellé : ainſi, tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la longueur de la maladie, il ſemble qu'on ne doit preſque pas employer d'autres remedes que les narcotiques.

(1) Voyez ci-deſſus, *Chap.* III, *num.* 14.

CHAP. VII.

9. Au mois d'Août 1671, le très Noble Baron *Annesli*, me fit appeller au Château de *Belvoir :* il étoit attaqué d'une colique bilieuſe avec des douleurs inſupportables, & de fréquentes nauſées. Il avoit eſſayé toute ſorte de lavements, & pluſieurs autres remedes que lui avoient ordonné les plus ſavants & les plus expérimentés Médecins de ces quartiers-là. Pour moi, je lui conſeillai, ſans aucun détour, d'uſer des narcotiques à pluſieurs repriſes, de la maniere que j'ai enſeignée ci-deſſus : il le fit, & en peu de jours il fut guéri, tellement qu'il revint avec moi à Londres en bonne ſanté.

Preuve de cela par un exemple.

10. Mais, comme cette douleur eſt ſujette, plus que toute autre, à revenir, il eſt néceſſaire de prévenir la rechûte en donnant matin & ſoir un narcotique pendant quelques jours. Quelquefois la douleur revient dès qu'on interrompt le narcotique : dans ce cas-là, je n'ai rien trouvé de ſi bon pour guérir entierement la maladie, que de faire faire de longues routes à cheval, ou en caroſſe, ſans ceſſer durant ce temps-là de donner le narcotique matin & ſoir. Ces ſortes d'exercices diſſipent par la tranſpiration la matiere morbifique, & dépurent, pour ainſi dire, de nouveau le ſang ; ils raniment la chaleur naturelle, & par-là ils fortifient les fibres inteſtinales (1). J'avouerai franchement que j'ai plus d'une fois guéri la colique bilieuſe au moyen de ces exercices, après avoir inutilement employé tout autre remede ; cependant il ne faut y venir qu'après avoir ſuffiſamment évacué le malade, & il faut les continuer durant pluſieurs jours.

Excellence de l'exercice du cheval pour guerir cette colique.

11. Un pauvre homme de mon voiſinage, & qui eſt

Preuve de cela par un exemple.

(1) Rien ne fortifie plus les viſceres & les inteſtins, que d'aller à cheval. Cette exercice, en ſecouant doucement toutes les parties du bas-ventre, par l'agitation continuelle qu'il donne au corps, chaſſe les viſcoſités contenues dans les inteſtins & les vaiſſeaux ſanguins, & facilite extrêmement la circulation, particuliérement dans les inteſtins & les vaiſſeaux méſenteriques, & les ramifications de la veine porte où le ſang circule très lentement. De cette façon il atténue ce liquide, & par conſéquent détruit les obſtructions du foie, du pancreas, des glandes du méſentere & des inteſtins, & aide auſſi beaucoup l'action de la rate qui envoie le ſang au foie. L'exercice du cheval augmente encore beaucoup la tranſpiration, l'expérience le démontre, & par-là il eſt utile non ſeulement dans la colique bilieuſe, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, où il s'agit d'évacuer par les pores de la peau les humeurs nuiſibles. En effet, cet exercice ſeul a guéri des maladies qui avoient réſiſté à tous les remedes. Ainſi lorſque le malade peut ſe tenir à cheval, il faut l'y faire aller chaque jour. Voyez *Huxham de morb. colic. damnon. pag.* 38.

SECT. IV.

encore vivant, eut pendant cette conſtitution une colique bilieuſe très violente. Il avoit pris des purgatifs, des lavements, & il avoit avalé des bales de plomb, le tout ſans ſuccès. J'eus recours à l'uſage fréquent des narcotiques, & ils me réuſſirent; car le malade fut aſſez bien tant qu'il en uſa; mais, comme ces remedes pallioient ſeulement la maladie, ſans la détruire, elle revenoit dès que leur action avoit ceſſé. J'eus pitié de la triſte ſituation de ce pauvre homme, & je lui prêtai un de mes chevaux, afin qu'il pût s'exercer deſſus. Il n'eut pas continué cet exercice durant quelques jours, que ſes inteſtins ſe fortifierent, & il fut guéri radicalement ſans le ſecours des narcotiques.

12. Et à dire vrai, j'ai toujours vu, non ſeulement dans la colique bilieuſe, mais encore dans pluſieurs autres maladies chroniques, l'exercice du cheval être d'une utilité merveilleuſe, pourvu qu'on le continuât avec aſſiduité. En effet, ſi l'on conſidere que le ventre eſt alors fortement ſecoué, & que les organes ſecrétoires qu'il contient ſouffrent dans un ſeul jour une infinité d'agitations; il ſera aiſé de comprendre qu'ils peuvent, au moyen de cet exercice, ſe débarraſſer des ſucs vicieux dont ils ſont engorgés; &, ce qui eſt encore plus important, ſe fortifier par l'augmentation de la chaleur naturelle, juſqu'au point de s'acquitter de la fonction que leur a donnée la Nature, & qui conſiſte à dépurer le ſang.

Le régime dans cette maladie.

13. Si le malade eſt jeune & d'un tempérament chaud, j'ordonne un régime tempérant & incraſſant, comme des crêmes d'orge, des panades, &c. & de trois jours en trois jours, ſi le malade a faim, un poulet tendre ou un merlan. Je ne permets d'autre boiſſon, que de la petite biere douce, ou de l'eau laiteuſe. Voilà tout ce que j'accorde, à moins que ceux qui, pour ſe rétablir, ſont dans la néceſſité de ſe mettre à l'exercice du cheval, n'aient beſoin d'une nourriture plus abondante, & d'une liqueur plus généreuſe afin de réparer les eſprits que cet exercice a épuiſés (1).

(1) Les martiaux & les ſtomachiques ſont très propres pour raccommoder le ſang & fortifier les viſceres. Je me ſers de l'infuſion ſuivante.

Prenez racines de gentiane, & de galanga, de chacune une once, calamus aromaticus, & écorce ſeche d'orange, de chacun deux onces

CHAP. VII.

14. Il eſt même arrivé quelquefois que des coliques bilieuſes ayant duré fort long-temps pour avoir été mal traitées, & les viſceres ayant perdu leur reſſort, les malades étant épuiſés & réduits à la derniere maigreur; il eſt arrivé, dis-je, quelquefois dans ce cas-là, qu'un grand uſage de l'eau épidémique, de l'eau admirable, ou de toute autre liqueur que les malades aimoient le plus quand ils étoient en ſanté, leur a été utile au-delà de tout ce qu'on pouvoit eſpérer. C'eſt que ces liqueurs ſpiritueuſes ranimoient le peu de chaleur naturelle qui reſtoit alors, & qu'elles détruiſoient le mauvais levain qui, ſéjournant dans les premieres voies, produiſoit de temps en temps de nouveaux accès de colique.

Utilité des cordiaux lorſqu'elle eſt invétérée.

15. Le régime peu nourriſſant que nous avons recommandé durant la maladie, doit être continué encore quelque temps après la guériſon : car, comme cette maladie eſt plus ſujette qu'aucune autre, aux rechûtes, & que d'ailleurs elle a ſon ſiege dans les viſceres qui ſont les principaux inſtruments de la digeſtion, & dont elle affoiblit le reſſort, la moindre faute en matiere de régime renouvellera auſſi-tôt les douleurs. Voilà pourquoi, tant dans cette maladie, que dans toutes les autres affections des viſceres du bas-ventre, il faut éviter avec grand ſoin les aliments indigeſtes, & ne prendre même de ceux dont on peut uſer, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour ſe ſoutenir.

Régime léger doit être continué quelque tems après la guériſon.

16. Certaines femmes ſont ſujettes à une ſorte de maladie hyſtérique qui reſſemble entierement à la colique bilieuſe, tant par la violence, que par le ſiege de la douleur, & outre cela, par les humeurs jaunâtres & verdâtres que les malades vomiſſent : c'eſt pourquoi je traiterai ici de cette maladie par occaſion, de peur qu'on ne la confonde avec la colique bilieuſe.

Colique hyſtérique.

17. Les femmes d'un tempérament lâche & foible, celles qui ont déja eu auparavant quelque affection hyſtérique,

Quelles femmes y ſont le plus ſujettes.

& demie ; cloux de giroſle, deux gros, mars préparé avec le tartre, trois onces. Verſez ſur tout cela trois chopines & demie de vin blanc, & une chopine & demie d'eau d'abſynthe compoſée. Laiſſez en infuſion pendant douze jours dans un vaiſſeau de verre que vous remuerez ſouvent.

Lorſque les viſceres ſont foibles, & le corps plein d'humeurs glaireuſes, cette infuſion eſt très bonne, étant d'ailleurs très convenable à l'eſtomac. *id. p.* 37.

SECT. IV.

celles qui ont eu un accouchement laborieux & difficile, causé par la grosseur de l'enfant, & qui a épuisé leurs forces, sont les plus sujettes à la maladie dont nous parlons. Elle cause une douleur à la région de l'estomac, & quelquefois un peu plus bas. Cette douleur est aussi violente que celle de la colique ordinaire, ou de la passion iliaque; & elle est suivie de vomissements énormes d'une matiere tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre. Les malades, comme j'ai souvent observé, se laissent plus aller au désespoir, & ont de plus grands abatements d'esprit que dans toute autre maladie. Après un jour ou deux la douleur se calme, & au bout de quelques semaines, elle revient avec autant de violence qu'auparavant. Il s'y joint quelquefois une jauniſſe considérable qui se dissipe d'elle-même en peu de jours.

D'où provient la rechûte.

Tous les symptomes ayant cessé, & la personne se trouvant assez bien, la douleur se renouvelle à la moindre émotion de l'ame, soit qu'elle vienne de colere ou de chagrin, deux passions dont les femmes sont extrêmement susceptibles dans ce cas-là. La même chose arrive, lorsque les femmes se pressent trop de marcher, ou de faire quelque autre exercice. Toutes ces causes élevent des vapeurs dans un corps foible & dont les fibres sont lâches. Je dis des *vapeurs* avec le vulgaire; car il n'importe, pour l'explication des phénomenes de la maladie, que ce soit réellement des vapeurs, ou bien des convulsions de certaines parties.

Les vapeurs ressemblent à la plupart des autres maladies.

18. Quand donc ces vapeurs, ou ces convulsions, attaquent telle ou telle partie du corps, elles causent des symptomes proportionnés à cette partie. Ainsi, quoiqu'elles produisent toujours une seule & même maladie, cette maladie ne laisse pas de ressembler exactement à la plupart des autres. Par exemple, quand elle attaque les parties voisines du colon, elle ressemble tout-à fait à la colique bilieuse. Quand elle attaque un des reins, elle y cause une douleur très cruelle, qui est suivie d'un vomissement terrible; souvent même le mal gagne l'uretere, & produit les symptomes de la pierre. Les lavements & les remedes lithontriptiques, & propres à chasser la pierre au dehors, ne font que l'irriter & le prolonger, & quelquefois même ils le rendent mortel, quoique de sa nature il soit exempt de danger (1). Je lui ai vu aussi causer des symptomes

(1) Une dame Angloise, attaquée de cette sorte de douleur, avoit

absolument semblables à ceux que cause la pierre de la vessie.

CHAP. VII.

Il n'y a pas long-temps qu'on vint m'appeller de nuit pour aller voir une Comtesse de mon voisinage qui avoit été attaquée tout à coup d'une douleur très violente dans la région de la vessie, & d'une suppression d'urine. Comme je savois certainement que cette Dame étoit sujette à différentes affections hystériques, & que je jugeois de là que sa maladie n'étoit pas ce qu'elle pensoit, je ne souffris pas qu'on lui donnât les lavements, que sa servante préparoit déja & qui auroient augmenté le mal, ni les émollients, comme le syrop de guimauve, qu'apportoit l'Apothicaire ; mais au lieu de tout cela je donnai un narcotique, qui aussi-tôt arrêta tous les symptomes.

Exemple de cela.

L'affection hystérique attaque toutes les parties du corps, non seulement les internes, mais encore les externes, comme le gosier, les côtes, les cuisses ; elle y excite des douleurs insupportables qui, étant finies, laissent une sensibilité, comme si les chairs avoient été rouées de coups, & le malade ne peut souffrir qu'on y touche.

19. Après avoir donné par occasion quelque chose de l'histoire de la colique hystérique, pour empêcher qu'on ne la confonde avec la colique bilieuse, je dirai aussi quelque chose de la curation du symptome qui l'accompagne, savoir, la douleur ; car ce n'est pas ici le lieu de traiter de la curation radicale, qui consiste à guérir cette maladie en détruisant sa cause.

20. La saignée & les purgations réitérées qui sont visiblement indiquées dans le commencement de la colique bilieuse, ne conviennent point ici, excepté dans le cas

La saignée & la purgation n'y conviennent pas.

---

pris inutilement des laxatifs, des carminatifs, & des huileux, soit par la bouche, soit en lavements. Le Médecin qui la traitoit l'ayant interrogée, & apprenant qu'elle étoit fort sujette aux vapeurs hystériques, lui ordonna de prendre sur le champ la potion suivante, & de la réitérer de six en six, ou de huit en huit heures, suivant la violence des symptomes. La douleur cessa au bout de vingt-quatre heures. Et cette dame ayant été de nouveau attaquée de la même douleur quelques mois après, eut recours au même remede avec un pareil succès.

Prenez eaux distillées de pouliot & de rue, de chacune six gros ; eau de bryone composée, & eau de camomille composée, de chacune trois gros ; teinture de castoreum, de succin, & laudanum liquide, de chacun quinze gouttes ; syrop diacode, deux gros. Mêlez tout cela ensemble.

SECT. IV.

dont je parlerai plus bas. L'expérience montre que ces remedes, en agitant les humeurs, augmentent la douleur & tous les autres ſymptomes. J'ai même remarqué pluſieurs fois que les lavements les plus doux étant réitérés, avoient excité une foule de ſymptomes qui ſe ſuivoient ſans interruption.

D'ailleurs la raiſon eſt ici d'accord avec l'expérience; car ſi nous examinons les cauſes les plus ordinaires de cette maladie, nous trouverons qu'elle vient plutôt du trouble & du mouvement déréglé des eſprits que, de quelque vice des humeurs. Ces cauſes ſont de grandes hémorrhagies, des paſſions violentes, des exercices de corps violents, & d'autres choſes de ce genre; & toutes ces cauſes font voir qu'on doit bannir les remedes capables d'augmenter le trouble des eſprits, & qu'il faut s'en tenir aux calmants.

Il eſt vrai que la couleur verdâtre des matieres que l'on rejette par le vomiſſement, ſemble indiquer le contraire; mais les conſéquences que l'on peut tirer des couleurs, ſont trop incertaines pour autoriſer des évacuations que l'expérience montre réellement être nuiſibles; & je ſuis perſuadé que la colique hyſtérique, laquelle n'eſt nullement dangereuſe, malgré la douleur exceſſive qu'elle cauſe, devient ſouvent mortelle par des évacuations employées mal à propos; ajoutez à cela que ſi on s'aviſe de donner un émétique, & même un des plus puiſſants, ſous prétexte d'évacuer le prétendu foyer de la maladie, la malade vomira le lendemain une matiere auſſi verte, ou d'une auſſi mauvaiſe couleur que celle du jour précédent.

En quel cas néanmoins elles ſont néceſſaires.

21. Quelquefois néanmoins le ſang & les humeurs ſont en ſi grande abondance & dans un ſi grand orgaſme, que les narcotiques, quoique très ſouvent réitérés, ne font rien, à moins qu'on ne ſaigne, ou qu'on ne purge auparavant. C'eſt ce que j'ai remarqué dans les femmes d'un tempérament ſanguin & vigoureux. Dans ce cas-là il faut préparer les voies aux narcotiques par la ſaignée, ou par la purgation, & peut-être par l'une & l'autre enſemble: alors un calmant, qui auparavant ne faiſoit rien du tout, quoiqu'on le donnât à très grande doſe, produira, même à une doſe médiocre, l'effet qu'on en attend.

Le cas dont je parle arrive rarement, & il ne faut pas alors réitérer la ſaigner ni la purgation; mais s'il eſt néceſſaire de les mettre en uſage, on donnera enſuite les

narcotiques de la maniere que nous avons dite en traitant de la colique bilieuſe ; & on les emploiera plus ou moins fréquemment, à proportion que la douleur diminuera. CHAP. VII.

La méthode que je propoſe regarde ſeulement la douleur violente, qui eſt un ſymptome de la maladie ; car je ne prétends pas traiter ici des moyens de guérir les cauſes.

22. La colique hyſtérique, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hyſtériques (car il en eſt de même ici des deux ſexes), aboutit fort ſouvent à l'ictere, & diminue à meſure que l'ictere augmente. Dans la cure de cette ſorte d'ictere, il faut s'abſtenir de tous les purgatifs, ou, en cas qu'ils ſoient néceſſaires, n'employer que la rhubarbe ſeule, ou quelque autre remede fort doux ; car il eſt à craindre que la purgation n'excite de nouveaux troubles, & ne renouvelle tous les ſymptomes. Ainſi le meilleur eſt de ne faire aucun remede, parceque l'ictere dont nous parlons ſe diſſipe ordinairement de lui-même en peu de temps ; mais s'il eſt long & & opiniâtre, il faut recourir aux remedes. Celui dont j'ai coutume de me ſervir, eſt le ſuivant.

Colique hyſtérique ſe termine ſouvent par la jauniſſe

Traitement de cette jauniſſe.

Prenez *racines de garance & de curcuma, de chacune une once ; grande chélidoine entiere, & ſommités de petite centaurée, de chacune une poignée : faites bouillir tout cela dans parties égales de vin du Rhin & d'eau de fontaine, qui ſeront réduites à deux livres ; coulez la liqueur, & y diſſolvez deux onces de ſyrop des cinq racines, pour un apozeme que le malade prendra chaud matin & ſoir, à la doſe d'une demi-livre, juſqu'à ce qu'il ſoit guéri* (1).

Apozeme apéritif.

23. Mais quand l'ictere eſt venu de lui-même, ſans avoir été précédé de la colique, il faut donner les cholagogues une ou deux fois avant l'apozeme précédent, &

Traitement de la jauniſſe idiopathique

(1) Cet apozeme ſeroit auſſi bon avec l'eau ſeule, puiſque la longue ébullition diſſipe entierement la partie ſpiritueuſe du vin, & ne laiſſe que de l'eau pure.

Le ſuivant eſt beaucoup meilleur, & plus propre à remplir les vues qu'on ſe propoſe.

Prenez racines & feuilles de grande chelidoine, racines de curcuma & de garance, de chacune une once ; eau de fontaine, trois chopines. Faites bouillir cela enſemble juſqu'à la réduction d'une pinte. La liqueur étant refroidie, ajoutez-y le ſuc de deux cents cloportes, & deux onces de ſyrop des cinq racines. Mêlez tout cela enſemble.

ensuite une fois la semaine durant l'usage de l'apozeme (1). Par exemple,

SECT. IV.

Bol purgatif. Prenez *électuaire de suc de roses, deux gros; rhubarbe ex.*

(1) Notre Auteur a donné ici fort superficiellement le traitement de la jaunisse, & n'a point fait mention des remedes volatils, savonneux, atténuants, détersifs, & martiaux qui, étant judicieusement employés, réussissent souvent dans des cas où la méthode simple de l'Auteur seroit inutile. Ainsi pour suppléer en quelque sorte à ce qu'il n'a pas dit, nous joindrons ici en abrégé la méthode générale de traiter les différentes especes de cette maladie, & nous la tirerons principalement du Docteur Huxham, dans son Traité *de Aëre & morb. épid. pag.* 143, *&c.*

La jaunisse est toujours dangereuse quand elle est accompagnée d'une hémorrhagie; car cela dénote que le sang est fort âcre & fort liquide; & alors les atténuants, les aloétiques, les volatils & les martiaux sont extrêmement nuisibles. Au contraire, les acides, les délayants, les adoucissants, les eaux minérales, & semblables remedes sont extrêmement utiles

Si la jaunisse est accompagnée de fievre, & d'un pouls fréquent, une décoction de chenevis dans du lait, ou une émulsion faite avec les amandes douces & la graine de pavot blanc est utile après une médiocre saignée & une purgation convenable.

Il y a encore une autre espece de jaunisse très différente, qui vient d'une bile épaisse & gluante, & demande par conséquent une méthode entierement différente. Dans cette maladie le sang étant épais & visqueux produit une bile de même qualité, qui à la fin obstrue les conduits biliaires; en sorte que l'obstruction du foie est plutôt l'effet que la cause de la maladie. Dans ce cas-là, il faut d'abord des vomitifs, ensuite des purgatifs aloétiques & mercuriaux, & après cela des apéritifs, des savonneux, des tartareux, & des volatils. Mais on doit prendre garde de ne pas donner trop tôt le mars, sur-tout avant que d'avoir atténué les humeurs; autrement loin de guérir le mal, il pourroit causer au foie un squirrhe incurable. Et à cette occasion je ne saurois m'empêcher de relever ici l'excellence du *tartre régnéré*, ou *terre foliée de tartre*, comme d'un admirable apéritif, non seulement dans cette maladie, mais encore dans plusieurs autres; car il atténue puissamment les humeurs épaisses & visqueuses, & par ce moyen détruit les obstructions. Et quoiqu'il possede de si grandes vertus, il n'a presque aucune âcreté, & ce qui est plus singulier, on peut le donner aussi surement dans la pleurésie que dans l'hydropisie. Des remedes capables par leur poids & leur subtilité de diviser ainsi les humeurs épaisses & visqueuses ne sauroient manquer d'être fort utiles; mais on peut encore augmenter leur efficacité en y joignant quelque savon détersif propre à dissoudre & atténuer les humeurs onctueuses & tenaces.

Il faut se souvenir que le mars & les remedes chauds sont très pernicieux, quand la jaunisse est inflammatoire; & que les vomitifs ne conviennent pas, si elle provient des concrétions calculeuses dans la véficule du fiel, ce que l'on peut conjecturer lorsqu'elle revient fréquemment.

poudre ſubtile, demi-gros ; crême de tartre, un ſcrupule ; ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, quantité ſuffiſante : faites de tout cela un bol, que le malade avalera de grand matin, en buvant par-deſſus un coup de vin du Rhin.

Si la maladie réſiſte à ces remedes long-temps continués, il faudra que les malades aillent prendre des eaux ferrugineuſes, comme, par exemple, celles de Tunbrige, & qu'ils les boivent à la ſource tous les matins juſqu'à ce qu'ils ſoient guéris (1). Voilà ce que j'avois à dire ſur les maladies de cette conſtitution.

Si elle eſt opiniâtre, il faut recourir aux eaux minérales.

(1) L'Auteur, en recommandant les eaux minérales qui ſont aſſurément très efficaces dans une jauniſſe opiniâtre, n'a pas marqué la ſaiſon propre à les prendre, qui eſt ſur-tout le commencement de l'été ; & n'a pas indiqué non plus qu'on peut les prendre utilement loin de la ſource quand on ne ſauroit s'y tranſporter. Quant à la maniere de prendre les eaux quelles qu'elles ſoient, il n'eſt pas poſſible de la marquer en détail, parcequ'elle doit être appropriée à la nature de la maladie, au tempéramment, à la façon de vivre, choſes qui varient extrêmement dans les différents ſujets. D'ailleurs, il faut quelquefois joindre à l'uſage des eaux certains correctifs, y entremêler des remedes, & toujours obſerver un régime très exact par rapport aux aliments, à l'exercice, &c. ſi on veut en retirer une pleine utilité ſans courir aucun riſque. Tout cela montre clairement qu'il eſt très difficile, & peut-être même impoſſible de donner des regles qui puiſſent être appliquées à une ſi grande variété de circonſtances.

SECTION V.

CHAPITRE PREMIER.

Conſtitution épidémique d'une partie de l'an 1673 *& des années entieres* 1674 *&* 1675.

Nouvelle ſorte de fievre en 1673.

1. Vers le commencement du mois de Juillet 1673 il parut une autre ſorte de fievre, mais qui ne fut pas fort épidémique, parceque la conſtitution de l'air ne la favoriſoit pas tellement qu'il ne reſtât aucune des maladies de la conſtitution précédente. La petite vérole qui avoit commencé en 1670 duroit encore, quoiqu'elle fût plus rare & accompagnée de ſymptomes plus doux. Ainſi ces deux maladies marchoient preſque d'un pas égal, ſans qu'aucune des deux fût fort répandue; car la conſtitution précédente n'avoit pas tellement ceſſé, qu'elle ne produiſît plus aucunes des maladies qui lui étoient propres, puiſqu'il reſtoit encore quelques dyſſenteries; & la nouvelle conſtitution n'étoit pas encore aſſez établie pour produire des maladies qui fiſſent diſparoître entierement les autres.

2. La petite vérole & la fievre dont nous parlons marcherent d'un pas égal pendant l'automne de cette année, & pendant tout l'hiver, ſans être néanmoins fort répandues; & durant ce temps-là les dyſſenteries tendoient à leur fin. Au mois de Novembre un froid très violent qui dura quelques jours, ayant été tout à coup ſuivi d'une telle chaleur, que je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais vu de ſi conſidérable en pareille ſaiſon, il y eut quelques dyſſenteries en petit nombre un peu avant Noël, & aux environs de Noël; elles furent les dernieres, & dès-lors cette maladie, ou du moins l'eſpece dont il s'agit, ceſſa entierement.

Rougeole en 1674.

3. L'année ſuivante les rougeoles commencerent de très bonne heure, ſavoir, au mois de Janvier, & ne furent pas moins épidémiques que celles qui en 1670 avoient commencé à peu près dans le même temps. Preſque aucune famille n'en fut exempte, & elles attaquoient ſur-tout les enfants; elles n'étoient pas auſſi régulieres,

& ne gardoient pas auſſi exactement leur type que celles de 1670. Je parlerai plus au long de cette différence, quand je traiterai en particulier de ces rougeoles de 1674; elles augmenterent de jour en jour juſqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi elles allerent en diminuant par degrés, & peu de temps après le ſolſtice d'été elles diſparurent entierement.

CHAP. I.

4. Or comme les rougeoles épidémiques de 1670 amenerent des petites véroles noires que nous avons décrites parmi les maladies de cette année-là, de même les rougeoles de 1674 qui n'étoient pas moins épidémiques, en amenerent auſſi de ſemblables. Les petites véroles de la conſtitution précédente, ainſi que nous avons remarqué ci-devant, produiſoient des puſtules qui, après les deux premieres années, devenoient de jour en jour moins noires & plus groſſes, tellement que ſur la fin de 1673 ces petites véroles étoient d'un bon caractere, eu égard à leur eſpece, mais enſuite elles reprirent leur premiere malignité, & furent accompagnées de très fâcheux ſymptomes: elles ſe firent violemment ſentir pendant l'automne de 1674, & même aſſez avant dans l'hiver, parceque la chaleur qui étoit alors plus grande qu'à l'ordinaire, les favoriſoit; mais le froid étant venu, elles diminuerent, & firent place à la fievre qui commençoit à ſe répandre.

Retour des petites véroles.

5. Cette fievre, après avoir duré un an entier, fit de grands ravages au commencement de Juillet 1675; aux approches de l'automne elle commença à ſe porter ſur les inteſtins, avec des ſymptomes tantôt de la dyſſenterie, tantôt de la diarrhée; quelquefois néanmoins elle n'étoit accompagnée ni de dyſſenterie, ni de diarrhée, mais elle attaquoit la tête, & cauſoit une ſtupeur aux malades. Les petites véroles étoient alors devenues très rares, & vers l'équinoxes d'automne elles diſparurent entierement, car la fievre avoit alors le deſſus ſur toutes les autres maladies épidémiques de cette année.

Différentes formes que prenoit la fievre en 1675.

Il faut néanmoins obſerver que comme cette fievre dépoſoit volontiers ſur les inteſtins la matiere morbifique, d'où s'enſuivoit quelquefois la dyſſenterie, & plus ſouvent la diarrhée, cela donnoit occaſion d'attribuer communément aux tranchées du ventre les déſordres qu'on auroit dû attribuer à la fievre; mais les Médecins qui traiterent des malades pendant l'automne de cette année-là, ſavent combien cette fievre étoit violente; & ils n'ignorent pas non plus que la dyſſenterie & la diarrhée

SECT. V.

étoient des ſuites & des ſymptomes de la fievre, & non pas des maladies primordiales & idiopathiques.

Autre forme qu'elle prend

6. Cette fievre ſubſiſta ainſi durant l'automne juſqu'à la fin d'Octobre, tantôt attaquant la tête, tantôt les inteſtins, & produiſant des ſymptomes conformes à la nature de ces parties. Vers la fin d'Octobre, le temps qui juſqu'alors avoit été chaud & ſec, comme en été, devint tout-à-coup froid & humide (1), ce qui cauſa un ſi grand nombre de rhumes & de toux, que je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais tant vu. Ce qu'il y avoit de plus conſidérable, c'eſt que la fievre ſtationaire de cette conſtitution ſurvenoit ordinairement à la toux; & qu'elle en étoit plus violente, & cauſoit des ſymptomes particuliers. Car, au lieu que, peu de temps auparavant, elle attaquoit le plus ſouvent les inteſtins, comme nous avons déja dit, il ſe trouvoit que, dans le temps dont nous parlons, elle attaquoit principalement les poumons & la plevre, & produiſoit des ſymptomes de péripneumonie & de pleuréſie. C'étoit néanmoins tout-à-fait la même fievre qui, ayant commencé au mois de Juillet 1673, avoit ſubſiſté juſqu'à la venue des rhumes, ſans aucun changement dans ſes ſymptomes.

Elle demeure néanmoins eſſentiellement la même.

7. Les rhumes & les toux durerent juſqu'à la fin de Novembre; après quoi, ils diminuerent tout d'un coup; mais la fievre demeura la même qu'elle étoit avant les rhumes, quoiqu'elle ne fût ni tout-à-fait auſſi épidémique, ni accompagnée des mêmes ſymptomes, parceque les rhumes en occaſionnoient de particuliers, & augmentoient l'épidémicité. Lorſque les rhumes ceſſerent, il parut de petites véroles de même genre que celles de l'année précédente; mais,

(1) Un air froid & humide qui dure pendant quelque temps, ou qui ſuccede tout à coup à un air chaud & ſec, eſt extrêmement nuiſible à la ſanté; car il relâche les ſolides, & en conſéquence les fluides circulent plus lentement, leur mouvement inteſtin diminue; ainſi ils deviennent épais & viſqueux, & à cauſe de cela ne peuvent être pouſſées juſques dans les vaiſſeaux extrêmement fins de la tranſpiration, pour s'y débarraſſer de leurs parties ſuperflues & nuiſibles. D'ailleurs, la froideur & l'humidité de l'air bouchant les pores de la peau, empêchent auſſi en partie cette tranſpiration. De là il s'amaſſe dans le corps beaucoup de recréments, & les ſucs perdant leur qualité douce & balſamique, deviennent âcres & irritants; en ſorte que s'ils ne ſont évacués à temps de quelque autre maniere, ſoit naturellement, ſoit par le ſecours de l'art, il en réſulte des enflures de gorge, des toux, des eſquinancies, des fievres catarrheuſes, &c.

comme elles avoient déja duré près de deux ans, leurs ſymptomes n'étoient pas ſi violents que quand elles commencerent. Je ne ſaurois dire combien durera encore cette conſtitution : tout ce que je ſais, c'eſt qu'elle a été juſqu'à préſent très inégale & très irréguliere, & que toutes les maladies qu'elle a cauſées, ont été entierement de même.

Je vais traiter maintenant de ces maladies épidémiques, dans le même ordre qu'elles ſe ſont ſuivies l'une l'autre.

CHAPITRE II.

Fievre continue des années 1673, 74, 75.

1. CETTE fievre, de même que les autres maladies épidémiques, avoit, dès ſon commencement, certains ſymptomes par leſquels on voyoit clairement que l'inflammation étoit alors plus grande qu'elle ne fut dans la ſuite de la maladie (1). Car la premiere année que la fievre régna, & le printemps ſuivant, les ſymptomes de la pleuréſie ſurvenoient, & le ſang que l'on tiroit reſſembloit à celui des pleurétiques, du moins dans la premiere & la ſeconde ſaignée; mais, quand la maladie eut duré quelque temps, il n'y eût plus de ſignes d'une violente inflammation.

Cette fievre très inflammatoire au commencement.

2. Voici quels étoient les ſymptomes particuliers de cette fievre, outre ceux qui ſont communs à toutes les fievres en général. Les malades étoient ordinairement attaqués d'une douleur aſſez violente à la tête & au dos, d'un aſſoupiſſement & d'une douleur tenſive dans les articulations & les membres, & même dans tout le corps, mais un peu moins grande que dans le rhumatiſme. Les premiers jours, la chaleur & le froid ſe ſuccédoient alternativement, & quelquefois même il y avoit de légeres ſueurs dès le commencement de la maladie. Quand la fievre étoit abandonnée à elle-même, la langue n'étoit ni ſeche, ni

Ses ſymptomes propres.

(1) Il eſt probable que les matieres contenues dans l'air, & qui cauſent une maladie épidémique, ont plus de virulence & d'activité lorſqu'elles commencent à communiquer leur impreſſion morbifique, qu'au bout d'un certain temps. C'eſt pourquoi il peut ſe faire que la maladie qu'elles produiſent ſoit beaucoup plus inflammatoire & plus répandue dans ſon commencement que dans ſon progrès & dans ſon déclin.

SECT. V.

d'une couleur fort éloignée de la couleur naturelle ; seulement elle étoit un peu blanche, & la soif étoit médiocre ; mais, si on augmentoit la chaleur ordinaire de la fievre, en donnant au malade des remedes échauffants, alors la langue étoit très seche, & d'une couleur jaune-noirâtre ; la soif augmentoit, & l'urine qui autrement conservoit presque sa couleur naturelle, devenoit fort rouge.

Quand la fievre n'avoit pas d'autres symptomes, & qu'elle étoit bien traitée, elle se terminoit le quatorzieme jour, & au plus tard le vingt-unieme.

Le principal étoit une espece de coma

3. Le plus considérable de ses symptomes étoit une espece de coma qui jettoit le malade dans l'assoupissement & le délire : il dormoit quelquefois durant plusieurs semaines, & ne se réveilloit que par de grands cris & avec peine : alors il ouvroit simplement les yeux, & après avoir pris quelque remede, ou un verre de sa boisson ordinaire, il retomboit aussi-tôt dans son assoupissement, lequel étoit quelquefois si profond, qu'il aboutissoit à une parfaite aphonie.

Premier signe de guérison.

4. Les malades qui revenoient de cet état, commençoient à se mieux porter le vingt-huitieme ou le trentieme jour. Le premier signe de convalescence étoit l'envie demesurée qu'ils avoient de quelque nourriture, ou de quelque boisson extraordinaire. La tête restoit foible durant quelques jours, & penchoit tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il y avoit encore d'autres signes qui montroient que la tête avoit beaucoup souffert. A mesure que les forces revenoient, cette foiblesse s'évanouissoit.

Il survenoit quelquefois un délire tranquille.

5. Quelquefois le malade avoit plutôt un délire tranquille qu'un sommeil. Cependant il parloit de temps en temps sans rime ni raison, comme un homme qui est en colere & hors de son bons sens ; mais il ne devenoit pas si furieux que ceux à qui la petite vérole ou d'autres fievres causent la phrénésie. Une autre différence, c'est qu'il s'endormoit tout à coup par intervalles, & ronfloit plus profondément ; d'ailleurs son délire, quoique moins violent que la phrénésie, duroit plus long-temps. Le délire tranquille arrivoit sur-tout aux enfants & aux jeunes gens au dessous de l'âge de puberté ; le délire furieux arrivoit sur-tout aux adultes. Dans les uns ou les autres, si on donnoit des remedes trop chauds, & qu'on excitât les sueurs, le mal se portoit facilement à la tête, & causoit les symptomes dont nous avons fait mention.

6. Quand il ne survenoit point de délire léthargique, soit

ſoit naturellement, ſoit par l'effet des remedes, la maladie ſe terminoit ordinairement le quatorzieme jour; je l'ai même vue quelquefois ſe terminer le treizieme. CHAP. II.

7. Pendant l'automne de 1675 cette fievre, comme nous avons déja remarqué ci-deſſus, finiſſoit par la dyſſenterie, & quelquefois auſſi par la diarrhée. Cette derniere ſur-tout arrivoit ſouvent lorſque le malade étoit encore aſſoupi. Mais autant que j'ai pu m'en aſſurer par de ſoigneuſes obſervations, la dyſſenterie & la diarrhée n'étoient que des ſymptomes de la fievre.

Curation de cette fievre qui étoit d'un genre particulier.

8. Quant à la curation de cette fievre, ſes divers phénomenes, très différents de ceux qui accompagnoient la fievre précédente, & d'ailleurs ſa réſiſtance aux purgatifs par le moyen deſquels j'avois guéri très heureuſement toutes les fievres de la précédente conſtitution, me firent connoître dès qu'elle commença, ſavoir au mois de Juillet 1673, qu'elle étoit d'un tout autre genre. Mais j'eus beſoin d'employer plus de temps que les autres fois à examiner ſa nature, & par conſéquent j'étois d'abord incertain & en ſuſpens ſur l'indication que je devois ſuivre dans le traitement. Car lorſque cette fievre commença, il n'y avoit en même temps aucune autre maladie épidémique, dont la connoiſſance pût me fournir quelques idées vraiſemblables ſur ſa nature, parceque les petites véroles qui l'accompagnoient reſſembloient entierement, comme j'ai déja dit, à ces petites véroles noires qui avoient commencé en 1670, & que d'ailleurs elles étoient alors très bénignes, & ſur le point de ceſſer tout-à-fait. Ainſi il ne me reſtoit d'autre moyen que d'examiner avec beaucoup d'attention la maladie en elle-même & indépendamment de toute autre, & de conſidérer avec toute l'application poſſible ce qui étoit utile & nuiſible aux malades, afin de régler là-deſſus mes indications.

Elle étoit accompagnée d'une grande inflammation.

9. La violente douleur de tête & de côté, & la reſſemblance du ſang avec celui des pleurétiques, m'apprirent bientôt que cette fievre étoit accompagnée d'une inflammation conſidérable, & que néanmoins on ne pouvoit pas ſaigner auſſi copieuſement qu'il eſt néceſſaire dans la pleuréſie. Car après la premiere, ou tout au plus la ſeconde ſaignée, il ne paroiſſoit plus de coëne ſur le ſang; & quand on ſaignoit davantage, le malade n'étoit point ſoulagé, à moins que la maladie ne ſe changeât en pleuréſie, comme il arrivoit quelquefois après un régime trop échauffant, ſur-tout le premier printemps qu'elle regna, c'eſt-

SECT. V.

à-dire en 1674. Car alors elle ſembloit approcher de la péripneumonie, à cauſe de la chaleur de la ſaiſon, & parcequ'étant encore dans ſon commencement, elle dépendoit d'un principe qui étoit alors plus ſpiritueux qu'il ne fut enſuite. L'exemple des autres & mon expérience propre m'empêchant donc de réitérer la ſaignée, quoiqu'il me fût évident que cette fievre, ſur-tout quand elle commença, étoit fort inflammatoire, il ne me reſtoit d'autre moyen pour en tempérer la chaleur, que l'uſage des lavements fréquemment réitérés & des remedes rafraîchiſſants.

La ſaignée réitérée y étoit nuiſible.

Néceſſité des lavements.

Non ſeulement les ſignes manifeſtes d'inflammation, mais encore l'aſſoupiſſement dont cette fievre étoit plus ſouvent accompagnée que toute autre, demandoient l'uſage continuel des lavements, afin de détourner la matiere fébrile qui ſe portoit ſi rapidement à la tête. Les lavements tenoient lieu des fréquentes ſaignées, qui ne convenoient pas à la nature de la maladie; & ils ſuppléoient à leur défaut, en ce qu'ils modéroient peu à peu peu l'efferveſcence du ſang, & évacuoient la matiere morbifique.

Utilité des véſicatoires.

10. Je crus auſſi que des emplâtres véſicatoires aſſez grands, & appliqués ſur la nuque du cou, ſeroient plus utiles dans cette fievre, que dans les autres où la matiere fébrile ne portoit pas de même à la tête. Car la douleur & la chaleur que ces ſortes d'emplâtres cauſent à la partie ſur laquelle on les applique, y fait une dérivation de la matiere qui, autrement, ſe porteroit à la tête. Avec ces remedes & un régime rafraîchiſſant on venoit ſans peine à bout de la maladie. Mais ſi on l'attaquoit d'une autre maniere, elle étoit très rébelle, comme un grand nombre d'expériences ne me l'avoient que trop fait voir.

Détail du traitement.

11. Voici donc la méthode que je ſuivis. Je faiſois, avant toutes choſes, ſaigner du bras, & la quantité de ſang que l'on tiroit étoit proportionnée à l'âge & aux forces du malade, & aux autres circonſtances. Auſſi-tôt après je faiſois appliquer ſur la nuque du cou un grand emplâtre véſicatoire. Le lendemain j'ordonnois un lavement laxatif; & je voulois qu'il fût pris d'aſſez bonne heure pour que le tumulte qu'il cauſeroit pendant ſon opération fût appaiſé avant la nuit, c'eſt-à-dire à deux ou trois heures après midi. On réitéroit chaque jour ce lavement, juſqu'à ce que la maladie diminuât. Alors je faiſois ceſſer les lavements, & même plutôt, ſi la fievre duroit

au-delà du quatorzieme jour : car dans ce cas-là, quoique les lavements précédents ne l'euſſent pas emportée, je trouvois qu'il étoit inutile d'en donner de nouveaux, & qu'il valoit mieux abandonner la maladie à la nature, & la laiſſer s'affoiblir inſenſiblement d'elle-même, puiſque l'ébullition précédente avoit déja arrêté ſa plus grande violence, & qu'il n'y avoit plus à craindre de ſymptomes dangereux. Cette méthode m'a toujours mieux réuſſi que de tenter alors aucune évacuation. Durant ce temps-là j'interdiſois la viande au malade, & je lui permettois de la petite biere à diſcrétion.

Les malades ſortoient du lit chaque jour, & pourquoi.

12. Une autre choſe qui m'a réuſſi un très grand nombre de fois, & que je ne dois pas omettre en décrivant le régime qui convenoit dans cette maladie ; c'eſt que je faiſois chaque jour ſortir les malades au moins pendant quelques heures ; ou ſi la foibleſſe ne leur permettoit pas de ſe lever, je les faiſois habiller, & demeurer ainſi couchés ſur leur lit, la tête un peu élevée. Car en conſidérant la grande rapidité avec laquelle la fievre portoit à la tête, & en même temps la diſpoſition inflammatoire du ſang, il me vint en penſée qu'il ſeroit avantageux pour les malades de ne pas garder toujours le lit, parceque la chaleur du lit, en augmentant l'impétuoſité du ſang qui ſe porte à la tête, échauffe davantage le cerveau, met les eſprits animaux en mouvement, augmente les vibrations du cœur, & par conſéquent la fievre.

Inconvénient de demeurer trop long-temps levé.

13. Mais quoiqu'il ſoit très bon dans toutes les fievres où il y a une inflammation conſidérable, de ne pas toujours garder le lit ; néanmoins ſi on demeure trop long-temps levé chaque fois, ſur-tout dans le déclin de la maladie, il ſurvient quelquefois des douleurs vagues, qui peuvent dégénérer en rhumatiſme ; & d'autres fois il ſurvient une jauniſſe.

Dans ce cas-là, il faut que le malade ſe tienne au lit, afin que les pores de la peau étant ouverts, les particules qui cauſent l'une ou l'autre de ces deux maladies, s'évacuent par la tranſpiration : mais il ne faut garder le lit qu'un jour ou deux, ſans exciter la ſueur. Ces accidents ſont fort rares, & n'arrivent jamais que dans le déclin de la fievre. Alors il vaut beaucoup mieux permettre au malade de garder le lit, que dans le commencement ou dans la force de la maladie. De cette façon la matiere fébrile s'atténue mieux ; au lieu qu'elle s'effarouche & s'enflamme

SECT. V.

davantage quand on oblige trop tôt le malade de demeurer continuellement couché.

Juſtification de cette méthode.

14. Si on objecte que cette méthode eſt aſſez bonne pour empêcher le ſang de ſe porter à la tête, & pour ſoutenir les forces du malade; mais que d'ailleurs elle eſt mauvaiſe, en ce qu'elle empêche les ſueurs par leſquelles doit s'évacuer la matiere fébrile après qu'elle a été digérée: Je réponds que cette raiſon ne prouve rien, à moins qu'on ne montre auparavant que les ſueurs ſont néceſſaires dans toute ſorte de fievre; ce qu'on ne montrera pas facilement.

C'eſt l'expérience & non pas la raiſon qui apprend quelles ſont les fievres qui doivent ſe guérir par les ſueurs, & quelles ſont celles qui doivent ſe guérir par les purgatifs, &c. Nous avons même ſujet de croire qu'il y a certaines fievres que la nature guérit par une méthode particuliere, & ſans aucune évacuation ſenſible, c'eſt-à-dire en corrigeant la matiere morbifique, & en la rendant ſemblable au ſang avec lequel elle ne pouvoit auparavant s'aſſimiler.

C'eſt ſur ce fondement que j'ai ſouvent guéri la fievre dont nous parlons, & d'autres ſortes de fievres, pourvu qu'elles ne fuſſent pas intermittentes, & je les ai guéries dès qu'elles commençoient, & avant que toute la maſſe du ſang fût infectée, ſans employer pour cela d'autre remede que la petite biere, dont j'ordonnois aux malades de boire toutes les fois & en telle quantité qu'ils voudroient. Je leur défendois en même temps les bouillons & toute autre nourriture, & je leur permettois de faire leurs exercices ordinaires, & de prendre l'air, ſans que je miſſe en uſage aucune évacuation, pas même une ſeule fois. Par cette méthode, continuée ſeulement pendant deux ou trois jours, j'ai guéri mes enfants & quelques-uns de mes amis. Mais elle ne convient que dans des perſonnes jeunes & d'un tempérament ſanguin.

Quelle ſorte de ſueur il faut exciter dans les fievres.

15. Quand on accorderoit même que la nature ne peut vaincre la maladie que par les ſueurs, il faudroit toujours convenir qu'il s'agit uniquement des ſueurs qui arrivent dans le déclin de la maladie, & lorſque la matiere morbifique eſt digérée, & non pas de celles qui arrivent les premiers jours de la maladie, & qui ſont l'effet du trouble où eſt alors l'économie animale. Il ne faut point exciter ces dernieres ſueurs, mais plutôt calmer le tumulte qui les

produit. Les premieres ſe rencontrent dans pluſieurs ſortes de fievres, quoique non pas dans toutes. Il y a certaines fieves où elles ſont critiques & néceſſaires dans le déclin de la maladie. Telles ſont les accès de fievres intermittentes : telle eſt une autre fievre conſidérable & très fréquente, je veux dire celle qui dépend de la conſtitution de l'air par laquelle ſont produites les fievres intermittentes épidémiques. Dans ce cas-là, on doit travailler en premier lieu à digérer la matiere morbifique, enſuite à l'évacuer par les ſueurs. Si on ſuit une autre méthode, la maladie ne fera qu'augmenter.

CHAP. II.

C'eſt pourquoi toutes ſortes d'évacuations doivent être bannies, ſi ce n'eſt les premiers jours de la maladie, où il s'agit de modérer ſa violence : hors de là, les évacuations pourroient être funeſtes. Et même la fievre peſtilentielle, dont la cauſe eſt d'une extrême ſubtilité, peut ſe guérir dès les premiers jours par les ſueurs, comme l'expérience l'a toujours fait voir.

16. Mais dans les fievres où nous ne voyons point que la nature abondonnée à elle-même, & ſelon le cours ordinaire des ſymptomes, évacue au bout d'un certain temps la matiere morbifique déja préparée ; ne ſeroit-ce pas une trop grande témérité de vouloir guérir la maladie, en excitant bon gré malgré les ſueurs, puiſque, ſelon Hippocrate (*), *tout eſt inutile quand la nature eſt contraire ?* Or, je penſe que c'eſt-là juſtement le cas de la fievre particuliere dont nous traitons maintenant. Quantité d'expériences m'ont appris qu'elle peut ſe guérir ſans ſueurs ; & même que ſi l'on s'obſtine à vouloir faire ſuer les malades, on les jette ſouvent à pure perte dans un danger évident, parcequ'alors la matiere morbifique ſe porte à la tête.

Dans quelles fievres la ſueur eſt nuiſible.

Néanmoins, ſi dans cette fievre, ou dans toute autre de celles qui n'ont pas coutume de ſe terminer par une ſueur critique, il ſurvient dans le déclin de la maladie & ſans le ſecours de l'art, une ſueur de cette eſpece, que la diminution de tous les ſymptomes faſſe juger être l'effet d'une digeſtion convenable de la matiere morbifique, aucun Médecin prudent ne mépriſera une pareille ſueur. Mais quand elle ne vient pas ainſi d'elle-même, pouvons-nous être aſſurés de ne pas tuer le malade, ſi, pour le faire ſuer, nous employons un régime échauffant & des cor-

(*) Τῆς φύσεως ἀνθιπρατθούσης κενιὰ πάνθα.

SECT. V.

diaux ? Un homme qui trouveroit par haſard un tréſor à terre, ſeroit ſimple de ne pas le prendre. Mais ce ſeroit être fou de riſquer ſa vie dans l'eſpérance de trouver un pareil tréſor. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis très aſſuré que la chaleur de la fievre toute ſeule, ſuffit pour préparer la matiere fébrile à la coction, & qu'il ne faut pas augmenter cette chaleur par un régime échauffant.

Utilité de la ſaignée & des lavements dans cette fievre, & mauvais effet des ſudorifiques.

17. La méthode de traiter cette fievre par la ſaignée & les lavements, réuſſiſſoit très bien : mais quand on y employoit les ſudorifiques, non ſeulement il ſurvenoit des ſymptomes très fâcheux, mais le ſuccès étoit toujours fort incertain. Le principal de ces ſymptomes & qui arrivoit ſouvent, comme nous avons dit, étoit un délire, où le malade ne parloit pas beaucoup, mais étoit plutôt attaqué d'un aſſoupiſſement qui reſſembloit au coma. Ce ſymptome venoit quelquefois de lui-même, & le plus ſouvent de ce que des gardes ignorantes travailloient mal à propos à exciter les ſueurs ; car la matiere morbifique qui, dans cette ſorte de fievre ne s'évacuoit point par les ſueurs, venant à être violemment agitée, elle ſe portoit à la tête, & mettoit les malades en grand danger.

L'aſſoupiſſement ne cédoit à rien dans le commencement de la maladie.

18. En traitant la fievre d'une autre conſtitution, j'avois déja pris garde que durant les dernieres années de cette fievre, il ſurvenoit quelquefois un aſſoupiſſement, principalement aux enfants & aux jeunes gens qui étoient à peine ſortis de l'âge de puberté. Mais cet aſſoupiſſement n'étoit ni auſſi profond, ni auſſi épidémique, que celui qui accompagnoit la fievre dont il s'agit maintenant. Je ne pus toutefois venir à bout de diſſiper le premier, qui étoit le plus léger, & beaucoup moins pus-je diſſiper le ſecond dans le commencement de la maladie, quoique je n'oubliaſſe rien pour cela, & que j'employaſſe les ſaignées réitérées du bras, de la gorge & du pied, les emplâtres véſicatoires, les lavements, les diaphorétiques de toute eſpece, &c.

Enfin je pris le parti de ſaigner du bras, d'appliquer un emplâtre véſicatoire ſur la nuque du cou, & de donner deux ou trois lavements avec le lait & le ſucre, tout cela dans les premiers jours de la maladie ; après quoi je ne faiſois rien du tout, ſi ce n'eſt que j'interdiſois la viande & toute ſorte de liqueurs ſpiritueuſes. En même temps j'étudiois la méthode de la nature, afin d'apprendre, en marchant ſur ſes traces, le moyen de diſſiper cet aſſoupiſſement. Le ſuccès fut heureux ; la maladie diminuoit peu-

à peu, & enfin diſparoiſſoit entierement. Je crus donc devoir inſiſter ſur cette méthode dans toutes les fievres que je traitai enſuite. La grandeur du ſymptome que j'avois à combattre, & le bon ſuccès que j'eus toujours, juſtifient ſuffiſamment ma conduite. CHAP. II.

19. Il m'eſt quelquefois venu en penſée que dans le traitement des maladies nous allons trop vîte ; qu'il faudroit, au contraire, aller plus lentement, & laiſſer plus agir la nature qu'on ne fait aujourd'hui. C'eſt une erreur groſſiere de croire que la nature a toujours beſoin du ſecours de l'art. Si cela étoit, elle n'auroit pas aſſez bien pourvu à la conſervation du genre humain ; car il n'y a pas la moindre proportion entre le grand nombre des maladies dont les hommes ſont attaqués, & les moyens qu'ils ont pour s'en délivrer ; je parle même des ſiecles où la Médecine a été le plus cultivée & le plus en honneur. J'ignore ce qu'a produit dans les autres maladies la méthode de laiſſer agir la nature. Ce que ſais certainement par des obſervations faites avec ſoin, c'eſt que dans la fievre dont nous parlons, l'aſſoupiſſement léthargique ſe diſſipoit heureuſement de lui-même après les évacuations générales, ſavoir la ſaignée & les lavements. On va trop vîte dans le traitement des maladies.

20. Nous avons dit ci-deſſus qu'on ne voyoit le plus ſouvent des ſignes de convaleſcence que le trentieme jour (ſavoir dans le cas d'un aſſoupiſſement conſidérable), & qu'il ſurvenoit même quelquefois une aphonie : après quoi le malade demandoit obſtinément quelque nourriture ou quelque boiſſon mauvaiſe & abſurde, parceque la longueur de la maladie avoit extrêmement corrompu le levain de l'eſtomac. Dans ce cas-là, comme il étoit abſolument néceſſaire de réparer les forces épuiſées, je permettois volontiers des choſes moins convenables, pourvu qu'elles fuſſent agréables au goût des malades. En quel cas il faut permettre un régime abſurde.

21. Au mois de Septembre 1674 je traitai un enfant de neuf ans, fils d'un Libraire de mes voiſins, nommé M. *Not.* Il étoit attaqué de la fievre & de l'aſſoupiſſement. L'ayant fait ſaigner du bras, & lui ayant fait donner des lavements pendant quelques jours de ſuite dans le commencement de la maladie, j'en demeurai-là, & je m'oppoſai aux importunités de ſa mere, qui me preſſoit vivement d'aller plus vîte en beſogne, ce que je ne croyois pas expédient pour le ſalut de ſon fils. Tout ce que j'ordonnai de plus, fut un julep ordinaire, & cela plutôt pour contenter la mere, que pour autre choſe. Le malade com- Hiſtoire d'une guériſon.

SECT. V.

mença à ſe mieux porter vers le trentieme jour. Il eut divers appétits bizarres, leſquels je jugeai à propos de ſatisfaire en partie, uniquement pour contenter ſon goût ; & enfin, il guérit parfaitement.

Phrénéſie dans cette fievre.

22. Quoique l'aſſoupiſſement léthargique arrivât plus ſouvent dans cette fievre que les autres ſymptomes, la phrénéſie ne laiſſoit pas de ſurvenir quelquefois. Les malades qui en étoient attaqués, ne dormoient ni jour ni nuit, ils étoient hors de leur bon ſens, & avoient d'autres ſymptomes ſemblables à ceux que produit la phrénéſie qui eſt cauſée par d'autres fievres, ou par la petite vérole. Ce ſymptome n'attendoit pas, comme l'affection léthargique, que la matiere peccante fût digérée ; mais il enlevoit le malade en peu de jours, à moins qu'on n'arrêtât l'inflammation. Rien ne fit ſi bien dans cette occaſion, que l'eſprit de vitriol mêlé par gouttes dans de la petite biere, que je donnois ainſi pour boiſſon ordinaire, après une ſaignée & un ou deux lavements. En peu de jours il procuroit du ſommeil, diſſipoit les ſymptomes, & guériſſoit le malade. Aucune autre méthode ne me réuſſiſſoit de même, à beaucoup près. Un grand nombre d'expériences me perſuaderent de la bonté de ce remede.

Bons effets de l'eſprit de vitriol dans cette occaſion

23. En automne 1675, la fievre fut ſuivie de dyſſenteries & de diarrhées. Je reconnus d'abord qu'elles n'étoient que des ſymptomes de la fievre, & non pas des maladies idiopathiques & primordiales, comme dans la conſtitution précédente. Néanmoins, parceque la cauſe morbifique étoit renfermée dans le ſang, la ſaignée étoit indiquée. Ce remede joint à deux priſes de narcotique que l'on donnoit enſuite, ſuffiſoit pour diſſiper le mal.

Guériſon d'une dyſſenterie qui ſuccédoit à cette fievre.

24. Au mois de Septembre 1675, Madame *Conysby* qui demeuroit près des écuries royales, me fit appeller. Elle avoit eu la fievre dont nous parlons, & tout-à-coup elle fut ſaiſie de tranchées du ventre, qui furent ſuivies de déjections ſanguinolentes & muqueuſes. Quoique ſes forces ſe trouvaſſent depuis quelques jours fort épuiſées par la longueur de la maladie, & ſur-tout par les fréquentes ſelles qui, la nuit précédente, l'avoient beaucoup fatiguée, je ne laiſſai pas de la faire ſaigner du bras ſur-le-champ, & peu de temps après, je lui fis donner un narcotique ; la nuit d'enſuite les déjections furent ſtercoreuſes ; le matin & le ſoir du jour ſuivant, je réitérai le narcotique, & j'ordonnai un cordial modéré pour ranimer ſes forces. Par ces remedes, la malade fut bientôt guérie.

CHAP. II.

Traitement de la diarrhée qui lui succédoit.

25. Quant à la diarrhée, elle donnoit encore moins de peine que la dyſſenterie. Il me parut qu'elle n'étoit ni utile, ni nuiſible au malade, ſoit qu'il y eût aſſoupiſſement, ou non. Ainſi, je ne pouvois en tirer aucune indication curative, lorſqu'elle n'étoit pas aſſez violente pour mettre le malade en danger : car, ſi elle le mettoit en danger, elle demandoit ſans contredit les narcotiques. C'étoit-là le ſeul cas où ces remedes convenoient durant toute cette fievre ; autrement ils auroient augmenté la grande diſpoſition qu'avoient les malades à tomber dans l'aſſoupiſſement, & par conſéquent, on ne devoit jamais les employer que dans une néceſſité abſolue.

Sueurs nocturnes, d'où elles venoient, & leur remede.

26. Il arrivoit aſſez ſouvent à ceux qui relevoient de cette fievre, ou d'autres fievres, ſur-tout à ceux qui en avoient été long-temps malades, & n'en avoient été quittes qu'après de longues & de grandes évacuations, principalement s'ils étoient d'un tempérament foible, il leur arrivoit, dis-je, de ſuer abondamment la nuit, lorſqu'ils étoient couchés. Cette ſueur les affoibliſſoit extrêmement ; ils étoient long-temps à reprendre leurs forces, & même quelques-uns devenoient étiques. Ce ſymptome me paroiſſoit venir uniquement de ce que le ſang étoit ſi appauvri & ſi affoibli par la longueur de la maladie, que, ne pouvant aſſimiler les nouveaux ſucs qu'il recevoit, il les évacuoit par les ſueurs. C'eſt pourquoi je conſeillois toujours à ceux qui étoient dans cet état, d'avaler tous les matins & tous les ſoirs cinq ou ſix cuillerées de vin vieux de Malaga. Par ce moyen, les forces ſe rétabliſſoient & les ſueurs ceſſoient (1).

Voilà ce que nous avions à dire touchant la fievre de cette conſtitution que nous avons jugé à propos de nommer *fievre comateuſe*, à cauſe du grand aſſoupiſſement dont elle étoit preſque toujours accompagnée.

(1) Une nourriture reſtaurante, un exercice convenable, & l'uſage d'une légere infuſion de quinquina dans du vin rouge, manqueront rarement de produire dans cette occaſion l'effet que l'on deſire. L'élixir de vitriol eſt regardé auſſi comme un excellent remede dans le même cas.

CHAPITRE III.

Rougeoles de l'an 1674.

Nouvelle espece de rougeole.

1. AU commencement de l'an 1674, c'eſt-à-dire au mois de Janvier, il parut des rougeoles d'une eſpece différente de celles qui avoient paru dans le même mois en 1669 & en 1670. Les rougeoles de 1674 n'étoient cependant pas moins épidémiques que ces autres; mais elles n'étoient pas ſi régulieres, & ne gardoient pas ſi conſtamment un type : car leur éruption ſe faiſoit tantôt plutôt, & tantôt plus tard; au lieu que dans les autres, elle ſe faiſoit toujours le quatrieme jour depuis le commencement de la maladie. De plus, les rougeoles dont nous parlons, attaquoient d'abord les épaules, & les autres parties du tronc; au lieu que les rougeoles précédentes attaquoient premierement le viſage, & ſe répandoient enſuite peu à peu ſur le reſte du corps.

On ne voyoit que très rarement dans les rougeoles de 1674, l'épiderme s'en aller par petites écailles farineuſes à la fin de la maladie; au lieu que dans les autres rougeoles cela étoit auſſi ordinaire qu'à la fin de la fievre rouge. Les rougeoles de 1674 enlevoient plus de gens, lorſqu'elles étoient mal traitées, que les précédentes; car la fievre & la difficulté de reſpirer, qui arrivoient ſur la fin de la maladie, étoient plus violentes, & approchoient davantage de la péripneumonie.

Quelque irrégulieres que fuſſent ces rougeoles, par rapport aux ſymptomes dont je viens de faire mention, elles s'accordoient néanmoins aſſez bien, quant aux principaux, avec l'hiſtoire que j'ai donnée de la rougeole, en décrivant les maladies épidémiques de l'an 1670. Ainſi, je n'aurai pas beſoin de répeter ici cette hiſtoire. Les rougeoles de 1674 augmenterent, de même que les précédentes, juſqu'à l'équinoxe du printemps, après quoi, elles diminuerent; & vers le ſolſtice d'été, ou peu après, elles ceſſerent entierement.

Curation.

2. Comme la curation ne differe preſqu'en rien de celle que j'ai expoſée au long dans l'hiſtoire de la rougeole, il faut y avoir recours. J'ajouterai ſeulement ici, ſelon ma

coutume, un exemple de la méthode que je ſuivois en traitant les rougeoles dont il s'agit maintenant.

CHAP. III.

Exemple dans quelques enfants.

3. Au mois de Février 1674, la Comteſſe de Salisbury, Dame d'une vertu & d'un mérite extraordinaires, me fit appeller. Il n'y avoit alors qu'un de ſes enfants qui eût la rougeole; les autres, au nombre de cinq ou ſix, en furent bientôt attaqués. Je les traitai tous de la même façon. Je leur fis garder le lit pendant deux ou trois jours avant l'éruption, afin d'évacuer par la tranſpiration les particules morbifiques qui pouvoient aiſément ſe ſéparer du ſang. Je défendis qu'ils fuſſent plus couverts, & qu'on leur fît plus de feu, que quand ils étoient en ſanté. Je leur ôtai le gras, & je leur donnai des décoctions d'orge, d'avoine, & de temps en temps une pomme cuite. La boiſſon étoit de la petite biere, ou du lait bouilli avec trois fois autant d'eau. Quand ils étoient tourmentés de la toux, comme il eſt ordinaire dans la rougeole, je leur faiſois prendre fréquemment de la tiſanne pectorale. Par cette méthode, ils furent entierement guéris au bout du peu de temps que la maladie a coutume de durer, & ſoit pendant la rougeole, ou ſur la fin, ils n'eurent aucun ſymptome extraordinaire à la maladie.

Fievre de rougeole.

4. Les deux premiers mois que ces ſortes de rougeoles régnerent, il y eut une fievre de même genre, & médiocrement répandue, dans laquelle il ſortoit des puſtules ſur le tronc, & principalement ſur le derriere du cou & ſur les épaules. Ces puſtules reſſembloient à celles de la rougeole, & en différoient au moins en ce qu'elles n'occupoient pas tout le corps, & ſe bornoient aux parties que nous avons marquées. La fievre, quoiqu'entierement de même genre, étoit plus violente, & duroit juſqu'au quatorzieme jour, & quelquefois même davantage. La ſaignée, ni les lavements ne convenoient point, & ne faiſoient que l'irriter. Mais elle cédoit aiſément à la méthode que j'employois pour la rougeole. Voilà ce que j'avois à dire ſur cette derniere maladie.

Saignée & lavements n'y convenoient pas.

CHAPITRE IV.

Petites Véroles irrégulieres des années 1674 & 1675.

Retour des petites véroles noires.

1. Ainsi que les rougeoles épidémiques qui parurent au commencement de l'année 1670 amenerent des petites véroles noires que j'ai décrites en traitant des maladies de cette année-là ; de même les rougeoles qui ſe firent ſentir au commencement de l'an 1674, & qui n'étoient pas moins épidémiques, amenerent une ſorte de petites véroles ſi ſemblables aux précédentes, qu'elles paroiſſoient être les mêmes. Nous avons dit en décrivant les petites véroles précédentes, qu'après les deux premieres années les puſtules devenoient de jour en jour moins noires & plus groſſes, & qu'à la fin de l'année 1672 la maladie, eu égard à ſon genre, étoit douce & bénigne. Mais en 1674 elle revint avec ſa premiere violence, & avec pluſieurs ſymptomes dangereux. Les puſtules étoient noires comme de la ſuie, ſavoir lorſqu'elles étoient confluentes, & que le malade ne mouroit pas avant qu'elles fuſſent parvenues à maturité ; car quand elles n'étoient pas encore parvenues à maturité, elles étoient jaunes. Quand il y en avoit beaucoup, elles étoient très petites ; & quand il y en avoit peu, elles étoient auſſi groſſes que dans les autres genres de petites véroles, & très rarement elles étoient noires.

Mais quoique les petites véroles dout il s'agit maintenant, reſſemblaſſent ſi fort à celles de 1670, elles en différoient néanmoins en quelques particularités, qui montroient que la pourriture y étoit plus grande, & la matiere morbifique plus groſſiere, & d'une coction plus difficile. Car quand les puſtules étoient mûres, elles ſentoient plus mauvais ; en ſorte qu'on ne pouvoit preſque approcher des malades. De plus, elles parcouroient plus lentement leurs différents périodes, & duroient plus longtemps que dans aucune ſorte de petites véroles que j'aie jamais vues.

Plus la petite vérole eſt bénigne, plutôt elle ſuppure.

2. Il eſt remarquable que plus la petite vérole eſt bénigne, plutôt auſſi les puſtules parviennent à maturité, & plutôt la maladie ſe termine. C'eſt ainſi que dans les pe-

tites véroles confluentes régulieres qui commencerent en 1667, l'onzieme jour étoit le plus dangereux ; après quoi il n'y avoit ordinairement rien à craindre. Dans les petites véroles confluentes irrégulieres qui vinrent enſuite, & qui commencerent en 1670, le plus grand danger étoit le quatorzieme jour, ou même le dix-ſeptieme. Si les malades alloient au-delà, ils étoient entierement hors d'affaire ; & je n'en ai vu aucun qui ſoit mort paſſé ce jour-là.

CHAP. IV.

Mais dans les petites véroles confluentes de 1674 il mouroit des malades, même après le vingtieme jour. Quant à ceux qui en réchappoient, & qui étoient en petit nombre, non ſeulement les jambes leur enfloient, ce qui eſt d'ordinaire dans toutes les petites véroles confluentes ; mais encore les bras, les épaules, les cuiſſes, & d'autres parties. Cette enflure commençoit par une douleur inſupportable, & qui reſſembloit entierement aux douleurs rhumatiſmales. Aſſez ſouvent elle tournoit en ſuppuration, & aboutiſſoit à des abcès qui formoient de grands ſinus dans les parties muſculaires, & le malade étoit encore en danger durant pluſieurs jours après qu'il n'avoit plus de petite vérole.

Je voyois donc clairement trois degrés de petites véroles épidémiques dans les trois différentes conſtitutions que j'ai décrites ; le dernier degré étoit toujours plus mauvais que le précédent, ſoit par rapport à la pourriture qui étoit plus grande, ſoit par rapport à la matiere morbifique dont la coction étoit plus difficile.

Celle-ci paroît une nouvelle eſpece ;

3. Les petites véroles dont je traite maintenant me paroiſſoient être comme un rejetton des précédentes : car, quoique ces dernieres, en ſe rallentiſſant, fuſſent devenues bénignes, néanmoins la matiere morbifique, venant à fermenter de nouveau, & étant aidée de la conſtitution de l'air qui ſe trouvoit favorable aux petites véroles, elles ſe renouvellerent avec beaucoup de fureur & de violence. Elles étoient d'autant plus irrégulieres, & accompagnées d'une pourriture d'autant plus grande, que la matiere qui les produiſoit, étoit plus groſſiere & d'une coction plus difficile que celle qui avoit produit les précédentes.

Et, pour mieux entendre ce que je dis, il faut ſuppoſer comme une choſe certaine, qu'il n'y a jamais dans l'air une telle diſpoſition qui produiſe dans un endroit une maladie épidémique, & qui en même temps en produiſe une autre fort différente dans un endroit peu éloigné. Si cela étoit ainſi, tous les vents qui ſouffleroient, pourroient

SECT. V.

changer cette disposition de l'air. Il me paroît plus vraisemblable que telle ou telle étendue de l'air se remplit des vapeurs qui proviennent de quelque fermentation minérale. Ces vapeurs infectent l'air, &, selon les différents endroits de la terre d'où elles partent, elles causent diverses maladies qui sont funestes à telle ou telle espece d'animaux, & qui durent jusqu'à ce que les vapeurs soient épuisées; mais ce qui reste de la matiere des vapeurs peut de nouveau fermenter, comme dans le cas dont j'ai fait mention.

Elle étoit d'une nature plus grossiere & plus pourrissante;

4. Pour moi qui ne cherche pas à pénétrer au delà des causes sensibles & évidentes, il m'est fort indifférent qu'on suive cette hypothese, ou une autre dans l'explication des phénomenes de la maladie. Ce que je sais, du moins certainement, c'est que les petites véroles de 1674 étoient très semblables à celles de la constitution précédente, si ce n'est que la matiere morbifique paroissoit y être plus grossiere, & la pourriture plus grande. De là vient que, quand elles étoient fort confluentes, elles enlevoient plus de monde, qu'aucune autre petite vérole que j'aie jamais vue; & je trouve qu'elles attaquoient un aussi grand nombre de gens que la peste même. Mais, quand elles étoient discretes, elles n'étoient pas plus dangereuses qu'aucune autre espece, & la grosseur des pustules, la couleur & les autres circonstances faisoient juger qu'elles étoient d'un bon caractere.

Elle fournissoit des indications contraires.

5. Quant à la curation, il y a déja bien des années que je m'étonne des indications entierement contraires que m'a fournies cette maladie. D'un côté, il étoit manifeste que le régime trop chaud produisoit en peu de temps les symptomes qui dépendent d'une trop grande inflammation; savoir, la fievre, la phrénésie, les taches de pourpre, & autres accidents semblables, auxquels la petite vérole est sujette, plus que toute autre maladie. D'un autre côté, il n'étoit pas moins évident qu'un régime trop froid empêchoit l'enflure du visage & des mains, qui est si nécessaire ici, & causoit un affaissement des pustules.

Méthode curative spécifiée.

Après avoir long-temps & murement réfléchi là-dessus, je compris enfin qu'on pouvoit remédier en même-temps à ces deux inconvénients. D'un côté, j'avois moyen de modérer l'effervescence du sang, en faisant boire abondamment de l'eau laiteuse, de la petite biere, ou quelque autre semblable liqueur: de l'autre côté, je pouvois aider l'élévation des pustules, & l'enflure du visage & des mains, en tenant

continuellement le malade au lit, ſans lui permettre de ſe découvrir ſeulement les bras. Cette méthode n'a rien qui ſe contrediſe : car, quand l'éruption eſt finie, le ſang eſt cenſé avoir dépoſé à la ſuperficie du corps les particules enflammées, & n'avoir plus beſoin d'éguillon pour ſéparer une plus grande quantité de matiere morbifique. Ainſi, comme la ſuppuration eſt alors le point eſſentiel, il s'agit uniquement d'empêcher que les particules enflammées qui ont été pouſſées à la ſuperficie du corps, ne rentrent dans le ſang, & de procurer la maturation des puſtules, en entretenant les parties extérieures dans une chaleur douce.

Elle manque dans cette petite vérole.

6. Or, quoique la méthode dont je parle, m'eût très bien réuſſi dans les autres petites véroles confluentes, elle me manqua néanmoins dans celles de la conſtitution dont il s'agit maintenant ; & la plupart de ceux qui étoient violemment attaqués, mouroient, ſoit qu'on les traitât par cette méthode, ou qu'on employât un régime échauffant & des cordiaux.

Je vis donc bien, qu'outre les remedes propres à modérer l'effervescence du ſang, & à favoriſer l'élévation des puſtules & l'enflure du viſage & des mains, il en falloit encore quelque autre qui fût capable de détruire la pourriture que je voyois plus grande dans ces petites véroles que dans toutes les précédentes.

Autre qui réuſſit.

Je m'aviſai enfin de l'eſprit de vitriol, & je crus qu'il ſeroit en état de remplir les deux indications qui conſiſtoient à détruire la pourriture, & à rabattre la violence de la chaleur. Je ne faiſois rien aux malades juſqu'à ce que les douleurs & les envies de vomir qui ont coutume de précéder l'éruption, euſſent ceſſé, & que toutes les puſtules fuſſent ſorties. Le cinquieme ou ſixieme jour de la maladie, je commençois à faire uſer de l'eſprit de vitriol. On le mêloit dans de la petite biere juſqu'à une agréable acidité. Cette biere ainſi préparée, étoit la boiſſon ordinaire du malade, juſqu'à ce qu'il fut parfaitement guéri ; & je l'obligeois d'en boire abondamment, ſur-tout lorſque la ſuppuration approchoit.

Bons effets de l'eſprit de vitriol.

7. L'eſprit de vitriol étoit le vrai ſpécifique de cette maladie, & il arrêtoit merveilleuſement bien tous les ſymptomes. Le viſage s'enfloit de meilleure heure, & beaucoup davantage. Les interſtices des grains étoient plus rouges. Les plus petites puſtules groſſiſſoient, du moins autant que le permettoit cette ſorte de petites véroles. Les puſtules qui

SECT. V.

autrement auroient été noires, rendoient une matiere jaune & de couleur de miel. Le viſage, au lieu de noircir, étoit par-tout d'une couleur jaune foncée. La ſuppuration & tout le reſte ſe faiſoit plutôt.

Mais tous ces avantages n'étoient que pour ceux qui buvoient abondamment de la petite biere ainſi préparée. C'eſt pourquoi, lorſque les malades refuſoient d'en boire la quantité néceſſaire, je ſuppléois à ce défaut, en donnant de temps en temps l'eſprit de vitriol dans une cuillerée de quelque ſyrop, ou dans une eau diſtillée à laquelle j'ajoutois du ſyrop.

Il n'y a aucun inconvénient.

8. J'ai parlé des bons effets de ce remede. Quant aux inconvénients, je ne lui en ai jamais trouvé aucun (1). A la vérité, il arrête preſque la ſalivation le dixieme ou l'onzieme jour; mais ce défaut eſt ſuppléé par quelques ſelles qui arrivent alors, & qui ſont moins dangereuſes pour le malade, que n'étoit la ſalivation. Car, comme nous avons dit plus d'une fois, ce qui met principalement en danger dans les petites véroles confluentes, c'eſt que la ſalive étant devenue plus viſqueuſe le dixieme ou l'onzieme jour, elle menace d'étouffer le malade. La diarrhée remédie alors à ce ſymptome, enſuite elle ceſſe d'elle-même, ou dumoins on l'arrête aiſément par l'eau laiteuſe & les narcotiques, dès qu'il n'y a plus de danger du côté de la petite vérole.

Comment les malades gardoient le lit.

9. Durant ce temps-là, le malade gardoit le lit, ſans même découvrir ſes bras; mais je ne ſouffrois pas qu'il fût plus couvert qu'à l'ordinaire. Je lui permettois même de changer de place, comme il vouloit, dans ſon lit, afin d'empêcher les ſueurs auxquelles il avoit une très grande diſpoſition, malgré l'uſage de l'eſprit de vitriol. Sa nourriture étoit des décoctions d'avoine & d'orge, & quelquefois une pomme cuite. Les derniers jours, s'il ſe trouvoit languiſſant, ou s'il avoit des maux d'eſtomac, je lui accordois trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Tous les ſoirs, dès le cinquieme ou ſixieme jour, je faiſois prendre de bonne heure un narcotique aux adultes; car les enfants n'en avoient pas beſoin: ce narcotique étoit quatorze

Le régime.

(1) Il y a néanmoins ſujet de craindre que le grand uſage de cette liqueur acide ne coagule le ſang, & ne nuiſe aux poumons & aux parties nerveuſes: ainſi il faut l'employer avec beaucoup de prudence. L'huile de ſoufre par la cloche, ou l'eſprit de vin dulcifié, remplira la même vue, & peut être donné beaucoup plus ſurement.

gouttes

gouttes de laudanum liquide dans l'eau de fleurs de primevere.

CHAP. IV.

10. Le quatorzieme jour, je permettois au malade de se lever; le vingt-&-unieme, je le faisois saigner du bras (1); ensuite, je le purgeois deux ou trois fois: après quoi, son visage étoit meilleur & plus vermeil que ne l'avoient ordinairement ceux qui avoient été violemment attaqués de cette maladie. Ajoutez à cela, qu'en usant de l'esprit de vitriol, on n'étoit presque jamais marqué de la petite vérole, dont les cicatrices sont causées par des humeurs âcres & échauffées qui rongent l'épiderme.

Saignée & purgation après la maladie.

11. Le 26 Juillet 1675, M. Elliot, Gentilhomme de la Chambre du Roi, & mon ami, me chargea de soigner un de ses domestiques attaqué de tous les symptomes qui annonçoient une petite vérole confluente noire: c'étoit un jeune homme d'environ dix-huit ans, d'un tempérament très sanguin, & qui étoit tombé dans cette maladie, pour avoir trop bu. Les pustules sortirent en si grande quantité que je n'en ai jamais tant vu; & elles étoient si confluentes & si serrées les unes contre les autres, qu'on pouvoit à peine les distinguer. Me confiant sur l'efficacité de l'esprit de vitriol, je ne fis point du tout saigner le malade, quoique j'en eusse le temps, & que j'eusse dû le faire, sachant que la maladie étoit causée par excès de vin.

Exemple de cette méthode dans un adulte.

Quand l'éruption fut achevée, c'est-à-dire le cinquieme ou sixieme jour, je fis mettre de l'esprit de vitriol dans des bouteilles qui étoient pleines de petite biere, & je permis au malade de boire de cette biere à discrétion. Le huitieme jour, il lui prit une si violente hémorrhagie par le nez, que la garde épouvantée crut devoir m'envoyer quérir sur-le-champ. Etant arrivé, & voyant que ce symptome venoit d'une chaleur excessive, & d'un mouvement extraordinaire du sang, j'ordonnai au malade de boire encore une plus grande quantité de petite biere imprégnée d'esprit de vitriol, & en très peu de temps l'hémorrhagie cessa.

(1) Peu d'Auteurs ont recommandé généralement la saignée après la petite vérole, & la pratique moderne ne favorise nullement cette méthode. En effet, lorsque la maladie a été violente, la saignée doit être nuisible, parceque le sang a été nécessairement fort appauvri, & les forces considérablement épuisées. Cependant il peut y avoir des cas où la saignée est nécessaire, mais il faut les spécifier, & les marquer comme des exceptions à la regle générale. Quant à la purgation, elle convient toujours, & on ne doit jamais l'omettre.

SECT. V.

Comme la salivation fut abondante, l'enflure du visage & des mains considérable, & les pustules d'une bonne grosseur, la maladie se termina assez heureusement, si ce n'est que les derniers jours il y eut des déjections muqueuses & sanguinolentes, lesquelles ne m'auroient peut-être point embarrassé, si j'avois fait saigner le malade dès que je fus appellé. Cependant je n'employai contre ce symptome dyssenterique, d'autre remede que mon narcotique, lequel j'aurois été d'ailleurs obligé d'employer tous les soirs, quand même il n'y auroit point eu de déjections sanguinolentes. Le narcotique les arrêta, les pustules disparurent : ensuite le malade ayant été saigné du bras assez copieusement, & ayant bu abondamment de l'eau laiteuse, il guérit en peu de temps.

Et dans deux enfants.

12. Presque dans le même temps, un de mes voisins, nommé M. *Clinch*, me confia deux de ses enfants qui avoient la petite vérole : l'un étoit âgé de quatre ans ; l'autre tettoit encore, & n'avoit pas six mois : tous deux avoient des pustules très petites, extrêmement confluentes, qui sortoient à la maniere de l'érésipele, & qui étoient du genre des noires. Je fis mettre de l'esprit de vitriol dans tout ce que buvoient l'un & l'autre ; &, malgré leur bas âge, sur-tout du plus jeune, ils le prirent sans aucune répugnance. Ils n'eurent même aucun symptome considérable, & guérirent en peu de temps. Le Docteur *Mapletoft*, mon intime ami, étant allé les voir avec moi, trouva l'aîné déja guéri, & le plus jeune encore malade dans son berceau.

L'esprit de vitriol n'étoit pas nécessaire dans les petites véroles discretes.

13. Comme les petites véroles discretes de cette constitution étoient assez bénignes, il n'étoit pas nécessaire d'y employer l'esprit de vitriol ; il suffisoit de les traiter suivant la méthode qui convient aux petites véroles discretes, & que j'ai expliquée ci-dessus.

14. Voilà, mon cher Lecteur, tout ce que j'avois à dire sur la petite vérole. Il y aura peut-être des gens qui en feront peu de cas, car tel est le génie de notre siecle. Je sais néanmoins combien cela m'a coûté de peine, de soin & de travail durant plusieurs années de suite. Je ne l'aurois pas même publié, si la charité pour le prochain & le desir d'être utile aux autres, ne m'y avoient engagé ; quoique je sente bien que la nouveauté des choses que j'avance, fera du tort à ma réputation.

Aucun vestige de la petite vérole dans Hippocrate, ni dans Galien.

Je ne vois pas cependant pourquoi l'on doive condamner une méthode nouvelle de traiter une maladie, dont on ne trouve aucun vestige ni dans Hippocrate, ni dans Galien,

à moins que de donner la torture à quelque paſſage obſcur & difficile. Certains modernes ne ſuivent-ils pas tous les jours des méthodes qui ne viennent point de ces deux grands Médecins ? Et, ſi les uns ont droit de vanter ces méthodes, les autres ne ſont-ils pas également en droit de les rejetter.

15. On ne doit pas être ſurpris ſi je me ſuis un peu écarté de la route commune dans le traitement des fievres qui dépendent des conſtitutions qui produiſent les petites véroles épidémiques. Car, s'il n'y a point eu de petites véroles dans les premiers ſiecles du monde, il s'enſuit qu'il n'y avoit point non plus de ces fievres qui en dépendent. Or il eſt très vraiſemblable, pour ne rien dire de plus, que la petite vérole n'exiſtoit pas anciennement : car, ſi elle eût exiſté, comme aujourd'ui, elle n'auroit pu être inconnue à un Médecin auſſi éclairé qu'Hippocrate. Ce grand homme qui a mieux connu l'hiſtoire des maladies, & qui les a décrites plus exactement qu'aucun de ceux qui ſont venus après lui, n'auroit pas manqué de nous donner pareillement une deſcription ſimple & fidele de la petite vérole.

Les maladies ont des périodes, & d'où cela vient.

16. Ainſi, je penſe que les maladies ont des périodes marqués, leſquels dépendent des altérations ſecretes & inconnues qui arrivent en divers temps dans les entrailles de la terre. Et comme certaines maladies qui ont exiſté autrefois, ne ſe voient plus du tout aujourd'hui, ou du moins ſont très rares, & très affoiblies par la longueur du temps, comme la lepre & quelques autres ; je crois de même que les maladies qui regnent maintenant, finiront un jour, pour faire place à de nouvelles, dont nous ne pouvons avoir le moindre ſoupçon. La choſe peut fort bien être ainſi, & le paſſé ſemble nous répondre de l'avenir.

CHAPITRE V.

Toux épidémiques de l'an 1675, avec des Pleuréſies & des Péripneumonies ſymptomatiques.

Commencement d'une toux épidémique.

1. L'AN 1675, l'automne, contre ſon ordinaire, fut ſi beau & ſi doux juſqu'aux derniers jours d'Octobre, qu'on auroit cru être en été ; mais le temps ayant changé ſubitement, & étant devenu froid & humide, il y eut de tout côté un ſi

SECT. V.

grand nombre de toux, que je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais tant vu. Preſque perſonne n'en étoit exempt, de quelque âge, & de quelque tempérament qu'il fût, & des familles entieres s'en trouvoient attaquées en même temps. Ces toux n'étoient pas ſeulement remarquables par leur nombre, puiſqu'il n'eſt aucun hiver qui n'en produiſe beaucoup ; elles l'étoient encore par le danger où elles jettoient les malades.

La fievre épidémique qui a été décrite ci-deſſus, régnoit violemment alors depuis le commencement de l'automne ; & comme il n'y avoit point d'autre maladie épidémique qui pût affoiblir cette fievre, la toux aidoit à la produire, & en même temps lui donnoit moyen d'attaquer la plevre & les poumons, de même qu'immédiatement avant la naiſſance des toux, elle attaquoit la tête.

La fievre étoit la même qu'auparavant.

2. Ce changement imprévu des ſymptomes donna occaſion à quelques Médecins qui n'y avoient pas fait aſſez d'attention de regarder cette fievre comme une pleuréſie ou une péripneumonie eſſentielle ; quoiqu'elle fût entierement la même qu'elle avoit été pendant toute la conſtitution. Car alors, de même qu'elle avoit fait auparavant, elle commençoit toujours avec une douleur à la tête, au dos & dans les membres, ſymptomes qui accompagnoient toutes les fievres de cette conſtitution. La ſeule différence qu'il y avoit, c'eſt que la matiere fébrile ſe portant en grande quantité à la plevre & aux poumons, à la faveur de la toux, elle cauſoit des ſymptomes qui ſont propres à ces parties-là.

Preuve de cela par la maniere dont elle attaquoit

Et par le traitement.

Néanmoins la fievre, autant que j'ai pu obſerver, étoit abſolument la même que celle qui avoit régné juſqu'au jour que les toux commencerent. Les remedes qui la guériſſoient très promptement, démontroient encore cette vérité. Et, quoique la douleur piquante de côté, la difficulté de reſpirer, la couleur du ſang que l'on tiroit, & les autres ſignes ordinaires de la pleuréſie, ſemblaſſent indiquer une pleuréſie eſſentielle ; toutefois la maladie ne demandoit d'autre traitement que celui qui convenoit à la fievre de cette conſtitution, & la méthode de traiter la vraie pleuréſie n'y convenoit nullement, comme on verra enſuite. D'ailleurs, quand la pleuréſie eſt une maladie primitive, elle regne ordinairement entre le printemps & l'été ; au lieu que la pleuréſie dont il s'agit ici, régnoit dans un temps bien différent. Ainſi on ne doit la regarder que comme un ſymptome de la fievre de cette année, &

comme un produit de la toux que le froid de la ſaiſon avoit occaſionnée.

CHAP. V.

3. Pour expliquer maintenant la méthode de traiter ces toux, & même celles qui arrivent en d'autres années, pourvu qu'elles viennent des mêmes cauſes, je parle ici de la méthode que l'expérience a montré être la meilleure; il faut remarquer que lorſque le froid vient à reſſerrer tout à coup les pores de la peau, la matiere qui a coutume de ſe ſéparer du ſang par la tranſpiration inſenſible, rentre alors en dedans, ſe dépoſe ſur les poumons, les irrite, & excite la toux. Cette matiere qui eſt une vapeur chaude & recrémentitielle étant ainſi retenue & ne pouvant s'évacuer par les pores de la peau, la fievre s'allume aiſément, ſavoir lorſque la vapeur morbifique eſt en ſi grande quantité, que le poumon ne peut s'en débarraſſer, ou lorſque par des remedes & un régime trop chauds, on augmente la chaleur du ſang, qui n'étoit déja que trop diſpoſé a la fievre.

Circonſtances auxquelles il faut faire attention pour traiter la toux.

Mais quelle que ſoit la fievre *ſtationnaire* qui domine alors, la nouvelle fievre dont il s'agit en prend auſſi-tôt le nom & le caractere, & en ſuit totalement le génie, nonobſtant qu'elle conſerve encore quelques ſymptomes dépendants de la toux qui l'a produite; & par conſéquent il eſt sûr que dans toutes les toux qui viennent de pareille cauſe, il faut remédier non ſeulement à la toux, mais encore à la fievre qui s'y joint ſi facilement.

4. Sur ces principes, voici comment je traitois les malades qui avoient recours à moi. Si la toux n'avoit pas encore produit la fievre & les autres ſymptomes dont nous avons parlé, je jugeois que c'étoit aſſez d'interdire au malade la viande & toutes ſortes de liqueurs ſpiritueuſes, & de lui ordonner de faire un exercice modéré, de prendre l'air, & de boire de la tiſane pectorale. Cela ſuffiſoit pour appaiſer la toux, & pour prévenir la fievre & les ſymptomes qui avoient coutume de l'accompagner.

Détail du traitement.

L'abſtinence de viande & de liqueurs ſpiritueuſes, & l'uſage des rafraîchiſſants tempéroient tellement le ſang, qu'il n'étoit pas ſuſceptible des impreſſions de la fievre. L'exercice, en ouvrant les pores de la peau, rétabliſſoit la tranſpiration arrêtée par le froid, & procuroit l'évacuation de la matiere qui cauſoit la toux.

5. Il étoit dangereux de vouloir appaiſer cette toux par les narcotiques & les anodyns, comme auſſi par des liqueurs ſpiritueuſes & des remedes chauds. Car on ne fai-

Danger d'employer les narcotiques, &c. dans cette toux.

SECT. V.

ſoit par-là qu'épaiſſir & rendre viſqueuſe la matiere qui l'excitoit ; & cette matiere qui auroit dû s'évacuer en vapeurs au moyen de la toux, étant ainſi retenue dans le ſang, dont elle ne pouvoit plus ſe ſéparer, allumoit la fievre. C'eſt un malheur qui arrivoit ſouvent aux gens du peuple, leſquels voulant arrêter la toux avec de l'eſprit-de-vin brûlé, ou d'autres liqueurs chaudes, cauſoient des pleuréſies & des péripneumonies ; & de cette façon, une maladie très légere de ſa nature, & très aiſée à guérir, devenoit dangereuſe, & ſouvent mortelle. Ceux qui employoient les ſueurs ne réuſſiſſoient pas mieux, quoiqu'ils paruſſent agir plus raiſonnablement. J'avoue que les ſueurs qui viennent d'elles-mêmes ſont aſſez ſouvent le meilleur remede contre la toux : mais quand on les excite de force, il eſt certain qu'elles enflamment le ſang, & qu'elles peuvent cauſer la mort.

Elle étoit quelquefois accompagnée de fievre.

6. Quand on ne traitoit pas la maladie de la maniere que nous avons décrite ci devant, & même indépendemment de cela, il ſurvenoit quelquefois, principalement aux perſonnes délicates & aux petits enfants, tantôt dès le commencement, & tantôt au bout d'un jour ou deux, une alternative de chaux ou de froid, une douleur à la tête, aux dos & dans les membres, & des ſueurs ſpontanées, ſur-tout la nuit. A tous ces ſymptomes, qui accompagnoient ordinairement la fievre de cette conſtitution, ſe joignoit ſouvent une douleur de côté, & quelquefois un reſſerrement de poitrine ; ce qui rendoit la reſpiration difficile, arrêtoit la toux, & augmentoit la fievre.

Maniere de traiter cette fievre.

7 Des obſervations exactes m'apprirent que la meilleure méthode de combattre cette fievre & ſes dangereux ſymptomes, étoit de ſaigner du bras, d'appliquer des véſicatoires ſur la nuque du cou, & de donner tous les jours un lavement. Durant ce temps-là, je voulois que le malade demeurât levé chaque jour pendant quelques heures ; je lui interdiſois la viande, & je lui faiſois boire tantôt de la petite biere, tantôt de l'eau laiteuſe, tantôt une tiſane rafraîchiſſante & adouciſſante.

Précaution au ſujet des lavements.

Au bout de deux ou trois jours, ſi la douleur de côté étoit encore violente & ne diminuoit pas, je réitérois la ſaignée, & je continuois les lavements. Une remarque importante à faire au ſujet des lavements, tant dans cette fievre que dans les autres, c'eſt qu'il ne faut pas les continuer long-temps & ſans interruption lorſque la maladie eſt ſur ſon déclin, principalement dans les femmes hyſtériques, ou dans les hommes hypocondriaques ; d'autant

que dans ces ſujets-là le ſang & les humeurs s'agitent & s'échauffent très aiſément ; ce qui trouble l'économie animale, & prolonge les ſymptomes de la fievre au-delà de leur durée ordinaire.

Multitude de remedes étoit pernicieuſe.

8. En donnant ainſi à la matiere morbifique qui s'étoit jettée ſur la plévre & ſur les poumons le temps de ſe diſſiper peu à peu, tous les ſymptomes diſparoiſſoient inſenſiblement. Mais les Médecins qui vouloient attaquer la maladie à force ouverte, & employer quantité de remedes, cauſoient la mort aux malades, ou du moins ſe trouvoient contraints, pour les ſauver, d'avoir recours à un grand nombre de ſaignées, qui ne convenoient point dans une pareille maladie, ou qui étoient même dangereuſes.

Il eſt vrai que dans la pleuréſie idiopathique, la ſaignée réitérée pluſieurs fois ſuffit ſeule pour la guériſon, pourvu qu'on n'y mette pas d'obſtacle par des remedes chauds & un régime de même nature. Mais dans la pleuréſie ſymptomatique dont il s'agit ici, il ſuffiſoit de ſaigner une fois, ou tout au plus deux, à condition que l'on permît au malade de ſe lever, & d'uſer d'une boiſſon rafraîchiſſante. Il n'étoit nullement néceſſaire, autant que j'ai pu obſerver, de ſaigner davantage, ſinon lorſque la violence du ſymptome pleurétique ſe trouvoit fort augmentée parcequ'on avoit échauffé le malade ; & alors même la ſaignée n'étoit pas tout-à-fait ſans danger.

Pleuréſie maligne en certaines années.

9. A cette occaſion je remarquerai ici une choſe dont tous les Médecins ont déja parlé, ſavoir qu'en certaines années la pleuréſie eſt ſi maligne, que la ſaignée n'y convient point ; ou que du moins on ne peut y ſaigner autant de fois qu'il eſt ordinairement néceſſaire dans cette maladie. J'avoue que la pleuréſie vraie & eſſentielle qui attaque indifféremment dans toutes ſortes d'années & de conſtitutions, comme nous dirons enſuite, indique toujours la ſaignée réitérée. Mais il arrive quelquefois, qu'une fievre épidémique dépoſe volontiers ſur la plévre & ſur les poumons la matiere morbifique, en conſéquence d'une altération des qualités manifeſtes de l'air, & que néanmoins la fievre demeure entierement la même.

La ſaignée y convient peu

Dans ce cas-là, quoiqu'on puiſſe permettre la ſaignée pour obvier à ce ſymptome, &, lorſqu'il eſt fort violent ; néanmoins, à parler en général, il ne faut pas tirer beaucoup plus de ſang à raiſon du ſymptome, qu'on n'en auroit tiré à raiſon de la fievre qui le produit. Car ſi la fievre

SECT. V.

est de telle nature, que la saignée y convienne, on pourra réitérer la saignée dans la pleurésie qui est un symptome de la fievre. Mais si la saignée ne convient pas dans la fievre, elle ne conviendra pas non plus, & même sera nuisible dans la pleurésie qui en dépend.

Or c'étoit justement le cas, du moins selon moi, de la pleurésie symptomatique, dont la fievre qui regnoit en ce pays-ci dans le temps que les toux survinrent, étoit accompagnée, savoir cet hiver 1675; & j'ai cru devoir le remarquer, parceque je pense qu'on se trompe grossiérerement dans le traitement des fievres, si l'on n'a pas sans cesse devant les yeux la constitution de l'année, en tant qu'elle produit telle ou telle maladie épidémique, & qu'elle communique à toutes les autres maladies qui regnent en même temps, la nature & le caractere de cette maladie épidémique.

Exemple de pleurésie symptomatique guérie avec une seule saignée.

10. Au mois de Novembre de cette année 1675, je traitai le fils aîné du Chevalier *Francois Windham*; il étoit attaqué de la fievre dont nous parlons. Il avoit une douleur de côté, & les autres symptomes ordinaires de cette maladie. Je ne le fis saigner qu'une fois; je lui fis appliquer un emplâtre vésicatoire sur la nuque du cou, & je lui fis donner des lavements tous les jours. Je lui fis boire tantôt des tisanes & des émulsions rafraîchissantes, tantôt de la petite biere, tantôt de l'eau laiteuse; & je voulus qu'il demeurât chaque jour levé pendant quelques heures. Par cette méthode, il fut hors d'affaire en peu de jours, & ayant été purgé, il fut entierement guéri.

Traitement de la toux sans fievre.

11. Quoique les symptomes qui survenoient à la toux fussent particuliers à cet hiver, néanmoins la toux arrivoit encore plus souvent alors sans en être accompagnée. Il ne falloit pour la guérir ni saignées ni lavements, à moins qu'on n'eût excité par la fievre un régime ou des remedes chauds. Il suffisoit de permettre au malade de sortir & de prendre l'air, & de lui interdire absolument la viande, le vin, & les autres liqueurs spiritueuses qui occasionnent la fievre. J'ordonnois aux malades de mâcher souvent des tablettes suivantes. Ce sont les meilleures que je connoisse contre les toux qui viennent de froid (1).

(1) Les tablettes que l'Auteur décrit ici sont utiles dans les toux habituelles qui ne sont pas accompagnées de fievres, & où la matiere morbifique a besoin d'être atténuée pour la facilité de l'expectoration. Mais lorque la matiere est claire, âcre & irritante, les tablettes doivent être composées de choses glutineuses, adoucissantes, mucilagi-

CHAP. V.

Tablettes pectorales.

Prenez ſucre candi, deux livres & demie. Faites-le cuire dans ſuffiſante quantité d'eau, juſqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez alors poudre de réglisſe, d'aunée, de ſemence d'anis & de ſemence d'angélique, de chacune demi gros; poudre d'iris, & fleurs de ſoufre, de chacune deux ſcrupules; huile d'anis, un ſcrupule. Faites des tablettes que le malade portera toujours ſur ſoi, & il en prendra une de temps en temps.

12. Avant que de finir ce que j'avois à dire touchant les maladies épidémiques, je dois répondre par avance à une objection qu'on ne manquera pas de me faire, ſavoir, que ma méthode ne combat pas ſuffiſamment la malignité qui ſe trouve dans pluſieurs de ces maladies. Je ne prétends pas détruire l'opinion reçue par de très ſavants hommes, tant de notre ſiecle, que des ſiecles précédents, ſur la malignité de certaines maladies, & quand je le voudrois, je ne le pourrois pas, cette malignité n'étant que trop manifeſte dans la plupart des maladies épidémiques (1). On me permettra ſeulement d'expoſer ce que je penſe de ſa nature, afin de juſtifier par ce moyen ma pratique.

En quoi conſiſte la malignité dans les maladies.

13. Je crois donc que toute la malignité des maladies

---

neuſes, & légérement aſtringentes. Dans l'un & l'autre cas les véſicatoires ſont très utiles. Le looch ſuivant, qui eſt tiré de la pharmacopée d'Edimbourg, eſt un excellent remede pour appaiſer la toux produite par une humeur claire & irritante.

Prenez poudre de gomme adraganthe compoſée, deux gros; blancs d'œufs battus, une once; ſyrop diacode, deux onces. Melez cela enſemble pour un looch, auquel on peut ajouter un gros de cachou.

La poudre de gomme adraganthe compoſée eſt faite avec gomme adraganthe, une once; gomme arabique cinq gros; amidon, réglisſe & graine de pavots blancs, de chacun deux gros; graines des quatre grandes ſemences froides dépouillées de leur peau, de chacune un gros.

(1) Voici les ſignes qui font connoître les maladies malignes. Elles commencent avec un froid & un friſſon léger, qui eſt ſuivi auſſi-tôt d'un grand abattement; en même temps le pouls eſt petit, fréquent, & concentré. Le malade tombe aiſément en défaillance s'il ſe tient le corps élevé: il eſt continuellement aſſoupi, ſans pouvoir dormir; & s'il dort, il ſe trouve enſuite plus abattu, & tombe en délire. Il ne ſe plaint pas de grandes douleurs, de ſoif, ou d'autres ſymptomes incommodes; cependant il eſt mal à ſon aiſe. A la fin les extrémités deviennent froides, le pouls devient intermittent, on ne le ſent preſque plus, & la mort n'eſt pas éloignée.

SECT. V.

épidémiques, quelque puiſſe être d'ailleurs ſa nature ſpécifique, conſiſte dans des particules très chaudes & très ſubtiles, plus ou moins contraires à la nature des humeurs du corps humain; parcequ'il n'y a que de ſemblables particules qui puiſſent altérer auſſi promptement les humeurs, que nous voyons que cela arrive. Je crois encore que ces particules chaudes & ſpiritueuſes agiſſent principalement en s'aſſimilant les humeurs : car ſuivant les loix de la nature, tout principe actif tend à produire ſon ſemblable, & à changer en ſa propre nature tout ce qui lui eſt oppoſé. C'eſt ainſi que le feu engendre le feu, & qu'un homme attaqué d'une maladie contagieuſe en infecte un autre, au moyen des vapeurs corrompues qui, ſe communiquant aux humeurs, ſe les aſſimilent, & les changent en leur propre nature.

Dans quelle ſorte de malignité les ſueurs ſont utiles.

14. Il ſembleroit de là, que le premier ſoin devroit être d'évacuer par la ſueur ces particules morbifiques; car de cette façon on guériroit radicalement la maladie en peu de temps. Mais l'expérience eſt contraire, & elle fait voir que cela ne ſauroit ſe faire dans toute ſorte de malignité. Il eſt vrai que dans la peſte, les particules peſtilentielles étant extrêmement ſubtiles, & étant jointes aux parties les plus ſpiritueuſes du ſang, elles peuvent ſe diſſiper & s'évacuer par une ſueur continuée. Mais dans d'autres fievres malignes dont les particules morbifiques ne ſont pas ſi ſubtiles, & ſont unies à des humeurs plus groſſieres, cette évacuation eſt abſolument impoſſible, & ſouvent même les ſudorifiques ne font qu'augmenter la malignité; car plus on met en mouvement ces particules chaudes & ſpiritueuſes, par l'uſage des remedes échauffants, plus auſſi on augmente la faculté qu'elles ont de s'aſſimiler les humeurs; & plus les humeurs ſur leſquelles elles agiſſent ſont échauffées, plus aiſément auſſi elles cedent à leur impreſſion, & leur deviennent ſemblables.

La raiſon ſemble dicter que les remedes qui ſont d'une nature contraire aux particules morbifiques, non ſeulement répriment leur violence, mais encore épaiſſiſſent & fortifient les humeurs, & les mettent en état de ſoutenir ou même de rendre inutiles les efforts de ces particules nuiſibles : j'en appelle à l'expérience; elle m'a appris que les taches des fievres pourprées, & la noirceur des puſtules dans la petite vérole, augmentent à meſure qu'on échauffe le malade; & qu'elle diminue quand on emploie un régime tempéré, qui eſt le ſeul convenable dans ce cas-là.

15. On me demandera peut-être comment il arrive que la malignité consistant en des particules enflammées & spiritueuses, on voit néanmoins assez souvent, même dans les maladies les plus malignes, si peu de signes de fievre. Je réponds que, dans la peste, qui est la principale des maladies malignes, les parties morbifiques sont si subtiles & si spiritueuses, sur-tout dans le commencement de la contagion, qu'elles pénetrent le sang comme un éclair, détruisent les esprits animaux, & ne causent pas même d'ébullition dans le sang; d'où il arrive que le malade meurt sans fievre.

CHAP. V.

Pourquoi les maladies malignes ont souvent peu de symptomes fébriles.

16. Mais dans d'autres maladies épidémiques où le degré de malignité est moindre, la confusion que les particules morbifiques produisent dans le sang & dans les humeurs, & le trouble où elles jettent l'économie animale, sont quelquefois cause de ce qu'on voit si peu de signes de fievre; car la nature étant alors comme accablée, ne sauroit exciter les symptomes réguliers qui conviennent à la maladie, & elle n'en excite presque que d'irréguliers. Ainsi la fievre qui devroit naturellement paroître, se trouve arrêtée. Cela vient aussi quelquefois d'une métastase de la matiere morbifique qui, lorsqu'elle est en turgescence, se jette sur les nerfs, ou sur quelques autres parties du corps, ou même sur les humeurs qui sont hors du courant de la circulation.

17. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas qu'on doive employer contre la malignité d'autres remedes que ceux qui conviennent à la maladie épidémique où elle se trouve. Si donc la maladie épidémique est du nombre de celle où la matiere fébrile doit d'abord être digérée & ensuite évacuée par les sueurs, ou du nombre de celles qui se terminent par quelque éruption, ou du nombre de celles qui ont besoin de quelque évacuation produite par le secours de l'art; dans tous ces cas, la malignité qui accompagne la maladie aura les mêmes vicissitudes qu'elle, subsistera, diminuera & finira avec elle; & par conséquent toutes les évacuations qui sont nécessaires en général contre la fievre, le sont aussi contre la malignité, quelque contraires qu'elles soient les unes aux autres.

Quels sont les remedes les plus convenables contre la malignité.

Ainsi les sueurs qui sont une suite & un effet de la coction de la matiere morbifique, remédieront à la malignité des fievres inrermittentes d'automne, & de la fievre continue qui est de même nature. La maturation convenable des pustules remédiera à la malignité de la petite vérole;

SECT. V.

& ainſi de toutes les autres maladies. La même méthode qui les guérit, détruit auſſi la malignité qui les accompagne. Voilà, ſi je ne me trompe, ce que m'apprend la raiſon, & ce qui eſt toujours confirmé par l'expérience.

CHAPITRE VI.

Récapitulation.

Cinq différentes conſtitutions de l'air décrites par l'Auteur.

1. Nous voyons que dans ce nombre d'années que comprennent les obſervations précédentes, il y a eu en tout cinq conſtitutions, c'eſt-à-dire cinq différentes diſpoſitions de l'air qui ont produit un pareil nombre de maladies épidémiques différentes, & nommément de fievres. La premiere de ces fievres regnoit pendant les années que les fievres intermittentes étoient le plus épidémiques; & autant que j'ai pu m'en aſſurer juſqu'ici par des obſervations exactes, elle eſt la ſeule où la nature diſpoſoit de telle maniere tous les ſympromes, que la matiere fébrile, après avoir ſubi une coction & une préparation convenable, étoit enſuite evacuée par les ſueurs, ou par une tranſpiration abondante. C'eſt pourquoi je donne à cette fievre le nom de *dépuratoire*.

Fievres intermittentes ſont plus ſouvent épidémiques que les autres maladies.

2. Et de fait je ſuis porté à croire qu'elle eſt la principale de toutes les fievres, ſoit à cauſe de la régularité avec laquelle la nature prépare & digere la matiere morbifique, ſoit parceque cette fievre eſt la plus fréquente de toutes. Car ſi nous en croyons les Auteurs qui dans les ſiecles paſſés ont tant écrit ſur les fievres intermittentes, il eſt vraiſemblable qu'elles ſont plus ſouvent épidémiques qu'aucune autre maladie; quoique par des cauſes qui nous ſont inconnues elles aient été fort rares en ce pays-ci depuis la peſte de Londres. La fievre peſtilentielle précédoit toutes les fievres inflammatoires qui ſuivirent la peſte.

C'eſt à la premiere fievre dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre que conviennent, ſi je ne me trompe, les fameux axiomes ou aphoriſmes que nous ont laiſſés Hippocrate & les autres anciens Médecins; axiomes que l'on doit ſuivre en traitant cette fievre; en ſorte que l'on prépare la matiere fébrile, afin qu'il s'en faſſe par les ſueurs une évacuation critique. Mais je ne vois pas

que ces axiomes puiſſent convenir aux autres ſortes de fievres qui vinrent enſuite ; car elles ſont d'une nature très différente, & demandent auſſi une autre méthode. CHAP. VI.

Quoi qu'il en ſoit, il me paroît remarquable que la fievre qui dépendoit de la conſtitution où les fievres intermittentes dominoient ſur les autres, devenoit aiſément intermittente ſi elle duroit long-temps, ou ſi le malade avoit trop été épuiſé par des évacuations ; au lieu que les fievres des années ſuivantes devenoient très rarement intermittentes, quand même elles avoient duré fort long-temps : preuve manifeſte que la fievre continue & les intermittentes dont il s'agit, étoient en quelque façon de même nature, ou du moins d'une nature peu différente.

3. Maintenant ſi on me demande comment on peut reconnoître les eſpeces particulieres des fievres continues par les marques que nous avons données dans la deſcription des fievres, puiſque la plupart des fievres continues ont des ſymptomes qui appartiennent à toutes les fievres en général, comme la chaleur, la ſoif, l'inquiétude, &c. Je réponds qu'à la vérité la choſe eſt difficile, mais non pas abſolument impoſſible, pourvu qu'on ſe donne la peine d'examiner ſcrupuleuſement toutes les circonſtances dont nous avons parlé dans l'hiſtoire précédente, ſur-tout ſi l'on eſt dans une ville, ou dans quelque autre lieu où il y ait beaucoup de monde. Comment on peut reconnoître l'eſpece d'une fievre.

Suppoſons qu'un Médecin ſoit appellé pour traiter une fievre continue. Le premier moyen qu'il a pour juger ſainement de la nature du mal, c'eſt de ſavoir, par ſes propres obſervations, ou par celles d'autrui, quelles autres maladies épidémiques regnent dans le même lieu outre cette fievre, & de quel genre elles ſont. Quand il connoîtra cela, ce qui n'eſt pas difficile, il ne pourra plus douter de quel genre eſt la fievre qui accompagne la maladie épidémique regnante. Car quoiqu'il puiſſe arriver que cette fievre ne ſe montre que ſous des ſymptomes communs à toutes les fievres, principalement ſi la nature eſt troublée & dérangée par une mauvaiſe méthode, on ne laiſſera pas cependant d'y reconnoître des caracteres propres & manifeſtes d'épidémicité.

4. Par exemple, un Médecin qui examinera des petites véroles, & qui ſaura bien l'hiſtoire de cette maladie, jugera facilement, ſoit par le jour que commence l'éruption, ſoit par la groſſeur des puſtules, la couleur, &c. de

Sect. V.

quel genre ſont ces petites véroles ; & quand il aura une fois cette connoiſſance, il ſaura auſſi quel eſt le genre de la fievre qui regne en même temps & dans les mêmes lieux.

Pour moi, ſi je connoiſſois parfaitement l'hiſtoire des maladies, ce que je ſuis bien éloigné de m'attribuer, je pourrois, en voyant toute ſorte de maladies épidémiques, prononcer hardiment ſur le genre de la fievre qui régneroit alors, quand même je n'en aurois pas vu une ſeule ; & de même en voyant une fievre quelle qu'elle fût, je ſaurois quelle maladie épidémique l'accompagneroit, ſi ce ſeroit la petite vérole, ou la rougeole, ou la dyſſenterie, &c. car chaque conſtitution particuliere eſt toujours accompagnée de quelqu'une de ces maladies, & d'une fievre particuliere.

5. Mais outre les moyens que nous fournit la conſidération des maladies épidémiques du même temps, pour connoître la nature de chaque fievre continue, les ſymptomes mêmes de la fievre ſervent beaucoup à cela. Car quoique toutes les fievres, comme nous avons dit plus haut, aient certains ſymptomes qui leur ſont communs, il ne laiſſe pas d'y avoir certaines marques diſtinctives que la nature a miſes dans chaque eſpece particuliere ; & comme ces marques ſont délicates & peu ſenſibles, elles ne ſe laiſſent appercevoir que par des gens habiles, & accoutumés à examiner avec une attention ſcrupuleuſe les moindres circonſtances d'une maladie.

Sueur, ou défaut de ſueur, principaux ſignes diſtinctifs des fievres.

Entre les ſignes diſtinctifs dont je parle, j'ai toujours regardé la ſueur, ou le défaut de ſueur, comme le principal & le plus certain, pourvu qu'on n'ait pas dérangé l'état naturel de la fievre par une mauvaiſe maniere de la traiter : & c'eſt une vérité dont j'ai été pleinement convaincu dans toutes les maladies épidémiques que comprennent mes obſervations précédentes.

Exemples de cela.

6. Par exemple, dans la fievre continue qui regnoit avec force lorſque les fievres intermittentes d'automne ne furent plus ſi dominantes, la peau des malades étoit ſeche, & avant la coction de la matiere fébrile, qui s'étoit faite ordinairement le quatorzieme jour, on ne voyoit pas la moindre marque de ſueur. On ne pouvoit même l'exciter ſans mettre les malades en grand péril, & ſans leur cauſer auſſi tôt la phrénéſie, & d'autres ſymptomes très dangereux.

Dans la fievre peſtilentielle qui ſuivit cette fievre continue, & qui précéda toutes les fievres inflammatoires qui

vinrent depuis ce temps-là, il n'y avoit point de ſueurs ſpontanées; mais on pouvoit les exciter par des ſudorifiques, même dès le premier jour de la maladie; & quand une fois elles étoient venues, tous les ſymptomes diſparoiſſoient.

Dans la fievre qui regna enſuite, & qui accompagna les petites véroles régulieres, les malades, dès le commencement qu'ils étoient attaqués, avoient des ſueurs ſi abondantes, qu'ils en étoient tout trempés. Mais quand on laiſſoit aller ces ſueurs, elles ne faiſoient qu'augmenter tous les ſymptomes, loin de les diminuer.

Dans les deux fievres qui accompagnerent les deux ſortes de petites véroles irrégulieres & les dyſſenteries, il y eut auſſi des ſueurs irrégulieres, mais le plus ſouvent ce n'étoit que les premiers jours, quoique la ſueur de la premiere des deux fievres fût un peu plus abondante que celle de la ſeconde. Dans l'une & dans l'autre elle n'étoit d'aucune utilité, parcequ'elle ne venoit pas d'une coction qui eût précédé, mais d'un mouvement confus de la matiere morbifique.

Difficulté de connoître l'eſpece d'une fievre dans le commencement.

7. Ce qui me paroît ſur-tout difficile, c'eſt de connoître, dans le commencement d'une conſtitution, l'eſpece particuliere d'une nouvelle fievre, puiſqu'alors on n'en a vu aucun exemple, & qu'on ne ſait point encore quelles ſeront les maladies épidémiques qui viendront enſuite, & qui ſont ordinairement précédées de la fievre. Il ſeroit ennuyeux de rappeller ici tout ce qui arrivoit au commencement de chaque nouvelle conſtitution pendant les années dont nous avons parlé, pour montrer que la nature fournit des moyens aſſez sûrs de parvenir à cette connoiſſance, laquelle dépend néceſſairement d'une obſervation très ſoigneuſe & très exacte de toutes les circonſtances.

Danger d'aller trop vîte dans le traitement.

8. Mais quelque difficile qu'il ſoit de diſtinguer ſurement l'eſpece d'une nouvelle fievre qui ne fait que commencer, & quand même on ſuppoſeroit cela entierement impoſſible; du moins il nous reſte toujours, par rapport au traitement, de prendre notre indication ſur ce qui eſt utile & ſur ce qui eſt nuiſible; & par ce moyen, nous pouvons mettre le malade hors de danger, pourvu que nous allions en tâtonnant, & ſans trop nous preſſer: car il n'eſt rien, ſelon moi, de plus pernicieux que cette précipitation, ni rien qui faſſe périr un plus grand nombre de ceux qui ſont malades de la fievre.

Quant à moi, j'avouerai franchement, qu'ayant à

SECT. V.

traiter des fievres dans leſquelles je ne voyois pas clair, & ne connoiſſant pas encore la route que je devois ſuivre, j'ai pourvu plus d'une fois à la ſûreté du malade & à ma propre réputation en ne faiſant rien du tout : car en veillant ſur la maladie, afin de trouver l'occaſion favorable d'entreprendre quelque choſe d'avantageux, la fievre ſe diſſipoit inſenſiblement d'elle même, ou bien elle prenoit un type qui me faiſoit connoître par quelles armes il falloit la combattre. Mais une choſe déplorable, c'eſt que la plupart des malades ne ſachant pas qu'il eſt également du devoir d'un habile Médecin de ne rien faire en certaines occaſions, & d'employer en d'autres les plus puiſſants remedes, ils attribuent à ſa négligence, ou à ſon ignorance, ce qu'iis devroient regarder comme un effet de ſa probité & de ſa bonne foi ; puiſque le plus extravagant empirique eſt auſſi en état d'accumuler remedes ſur remedes, & qu'il a coutume de le faire davantage que le plus ſage Médecin.

9. Voilà à peu près ce que j'ai obſervé, du moins ce que j'ai pu réduire en méthode, touchant les différentes eſpeces de maladies épidémiques, & ſuivant l'ordre qu'elles on gardé depuis l'an 1661, juſqu'à la fin de l'an 1675, auquel temps les petites véroles & les fievres continues qui les accompagnent, ſont devenues d'un meilleur caractere, & ſemblent prêtes à ceſſer, après avoir dominé depuis près de deux ans. Quant aux maladies qui viendront enſuite, elles ne ſont connues que de celui à qui rien n'eſt caché.

SECTION VI.

SECTION VI.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fievres intercurrentes.

1. Mes obſervations des années précédentes ſont aſſez voir qu'entre les diverſes ſortes de fievres, il y en a qu'on peut appeller avec raiſon *ſtationaires ;* j'entens celles qui, dépendant d'une conſtitution particuliere de telle ou telle année, regnent chacune à leur tour, ſe répandent extrêmement, & dominent, pour ainſi dire, ſur les autres, tant que dure la conſtitution. De ſavoir maintenant s'il y a d'autres ſortes de fievres *ſtationaires*, outre celles dont j'ai parlé ; & ſi, au bout d'un certain nombre d'années, elles reviennent & ſe ſuivent les unes les autres avec un ordre conſtant & invariable, ou ſi la choſe eſt autrement, c'eſt ce que je n'ai pas encore pu découvrir.

Fievres *ſtationnaires* ſe ſuccedent les unes aux autres.

Mais il y a d'autres fievres continues qui, quoiqu'elles regnent tantôt plus violemment, tantôt moins violemment, ne laiſſent pas dans la même année de ſe mêler indifféremment avec toutes ſortes de fievres *ſtationnaires*, & les unes avec les autres. Je crois devoir, par cette raiſon, les appeller *intercurrentes*. J'expoſerai dans les Chapitres ſuivants ce que l'obſervation m'a appris juſqu'à préſent, tant de leur nature, que de la maniere dont il faut les traiter. Ces fievres ſont la fievre rouge, la pleuréſie, la fauſſe péripneumonie, le rhumatiſme, la fievre éréſipélateuſe, l'eſquinancie, & peut-être quelques-autres.

Fievres *intermittentes* ſe mêlent avec les *ſtationnaires*, & les unes avec les autres.

Dénombrement des fievres intercurrentes.

2. Or, comme la fievre accompagne toutes ces maladies, du moins pendant un certain temps, juſqu'à ce que la matiere fébrile ſe ſoit déchargée ſur telles ou telles parties, ſuivant la nature de la maladie, je ne doute point qu'on ne doive regarder la fievre comme la maladie primitive ; & qu'on ne doive regarder les autres accidents, deſquels ces maladies tirent le plus ſouvent leur nom, comme des ſymptomes qui ſont critiques, ou qui dépendent principalement de la partie ſur laquelle ſe jette le mal. Mais, pourvu qu'on convienne de la choſe, je ne diſputerai pas ſur les noms, bien entendu que j'aurai auſſi la liberté de déſigner une maladie par tel ou tel nom qu'il me plaira.

Fievre eſt la maladie primitive.

SECT. VI.

Fievres intercurrentes ſont quelquefois épidémiques.

3. Comme les fievres *ſtationnaires*, ainſi que nous avons dit, ſont plus ou moins épidémiques, ſuivant qu'elles ſont favoriſées par la conſtitution de l'année, c'eſt-à-dire par la température ſecrete & inexplicable de l'air; de même les fievres *intercurrentes* ſont auſſi quelquefois épidémiques, mais moins ſouvent que les autres : quoiqu'elles viennent ordinairement d'un vice particulier du ſang & des humeurs, elles viennent auſſi quelquefois d'une cauſe générale qui eſt dans l'air; & cette cauſe produit dans le ſang & les humeurs telle ou telle intempérie qui eſt la cauſe immédiate de ces fievres.

Par exemple, lorſqu'après un froid qui a été long, & qui a duré juſque bien avant dans le printemps, il vient tout à coup des chaleurs, on voit ordinairement des pleuréſies, des eſquinancies, & d'autres maladies ſemblables, quelle que ſoit la conſtitution générale de l'année. Et parceque ces maladies ſont quelquefois épidémiques de même que les autres, & que néanmoins elles attaquent indifféremment dans toutes ſortes d'années, je les nomme *intercurrentes*, afin de les diſtinguer de celles qui ſont renfermées dans un certain nombre d'années continues.

En quoi les fievres intercurrentes & les ſtationnaires ſe reſſemblent.

4. Or, quoique ces deux ſortes de fievres different extrêmement l'une de l'autre, par rapport aux cauſes qui dépendent de l'air, elles ſe reſſemblent ſouvent par rapport aux autres cauſes extérieures & antécédentes. Car, ſans parler de la contagion qui produit quelquefois des fievres ſtationnaires, & de la crapule qui eſt la mere des unes & des autres, une cauſe extérieure & évidente de

Beaucoup de fievres ſurviennent pour avoir eu froid.

quantité de fievres, c'eſt lorſqu'on quitte de trop bonne heure ſes habits d'hiver, ou lorſqu'on s'expoſe imprudemment au froid dans le temps qu'on eſt échauffé par l'exercice. Alors les pores de la peau étant tout à coup bouchés, & la tranſpiration interceptée, il ſurvient telle ou telle eſpece de fievre, ſuivant que la conſtitution générale qui regne alors, ou le vice particulier des humeurs détermine l'une plutôt que l'autre.

Pour moi, je penſe qu'il périt un plus grand nombre de gens par des fievres de cette nature, que par la guerre, la peſte & la famine priſes enſemble. En effet, ſi un Médecin ſe donne la peine d'interroger en détail un malade qui eſt attaqué de quelqu'une des maladies aiguës dont nous parlons, ſur ce qui a premierement occaſionné ſa maladie; il trouvera preſque toujours qu'elle eſt venue ou de ce que le malade a quitté trop tôt quelque habit qu'il portoit depuis

long-temps, ou de ce qu'il a eu froid tout à coup, lorſqu'il étoit échauffé. C'eſt pourquoi j'ai toujours ſoin d'avertir mes amis, de ne quitter aucun de leurs habits ordinaires, ſi ce n'eſt un mois avant le ſolſtice d'été : & je les avertis de même d'éviter ſoigneuſement le froid, lorſqu'ils ſe ſont échauffés par quelque exercice.

5. Mais il faut remarquer ici avec ſoin que, quoique les maladies dont j'ai à parler ſous le nom d'*intercurrentes*, ſoient preſque toutes des maladies eſſentielles ; il ſe joint néanmoins ſouvent aux fievres ſtationnaires des accidents qui reſſemblent aux maladies intercurrentes qui portent le même nom, & qui ne ſont toutefois que des ſymptomes des fievres ſtationnaires. Dans ce cas-là, il ne faut pas employer la méthode qui convient à ces maladies, lorſqu'elles ſont eſſentielles ; mais celles que demande la fievre de laquelle elles ſont des ſymptomes ; &, pour les traiter, il faut ſeulement changer quelque petite choſe à la méthode de cette fievre.

Maladies intercurrentes ſont la plupart eſſentielles.

En général, on doit faire grande attention à la fievre de l'année, & examiner par quel moyen on peut le plus facilement la guérir, ſi c'eſt par la ſaignée, par les ſueurs, ou par quelque autre méthode. Faute de cette attention, on prendra très ſouvent le change, & on mettra les malades en grand danger.

Si quelqu'un objecte que les accidents que j'appelle *maladies eſſentielles*, & dont il s'agit maintenant, ne ſont réellement que des ſymptomes : je réponds qu'ils peuvent être quelquefois des ſymptomes de la fievre qui dépend de la conſtitution annuelle ; mais qu'ils ſont toujours des ſymptomes des fievres qui les produiſent néceſſairement. Par exemple, dans la pleuréſie eſſentielle, la fievre eſt de telle nature, qu'elle dépoſe toujours ſur la plevre la matiere morbifique. Dans l'eſquinancie eſſentielle, elle dépoſe toujours la matiere morbifique ſur le goſier ; & ainſi des autres fievres intermittentes : au lieu que dans les fievres ſtationnaires, cela n'arrive que par accident, & non pas néceſſairement, en quoi ces maladies ſont très différentes les unes des autres.

6. Or, pour bien diſtinguer les maladies que j'appelle *eſſentielles*, d'avec celles qui ſont purement ſymptomatiques, il faut ſavoir que les ſymptomes qui accompagnent le commencement de la pleuréſie ou de l'angine, lorſque ces maladies ſont de ſimples accidents d'une fievre ſtationnaire, ſont entierement les mêmes que ceux qui accom-

Comment on peut diſtinguer les maladies eſſentielles d'avec les ſymptomatiques.

SECT. VI.

pagnent cette fievre quand elle commence. C'eſt ce qu'on voyoit dans la pleuréſie ſymptomatique dont nous avons parlé, & qui, en 1675, ſe joignit à la fievre épidémique. Tous ceux qui étoient attaqués de cette pleuréſie, reſſentoient dans le commencement une douleur à la tête, au dos & dans les membres. C'étoit-là les ſymptomes les plus conſtants & les plus ordinaires de la fievre épidémiques; car ils ſurvenoient, avant qu'il y eût des pleuréſies, & ils ſubſiſtoient après qu'elles eurent ceſſé.

Mais, quand les maladies intercurrentes ſont eſſentielles & primitives, elles arrivent indifféremment dans toute ſorte d'années, & n'ont rien de commun avec la fievre ſtationnaire qui regne alors. D'ailleurs tous leurs ſymptomes ſe manifeſtent davantage, n'étant point mêlés & confondus avec des ſymptomes d'une autre nature, & qui appartiennent à une autre fievre. Outre cela, le temps auquel la plupart des maladies intercurrentes eſſentielles ont coutume de régner, marque aſſez ſouvent à quelle claſſe il faut les rapporter.

Au reſte, le meilleur moyen de diſtinguer ſurement ces maladies, & toutes les autres, c'eſt d'être ſi bien inſtruit de tous leurs ſymptomes par des obſervations exactes & fidelles, qu'à la premiere inſpection, on ne puiſſe ſe méprendre dans le diagnoſtic, quoiqu'il y ait peut-être d'autres différences caractériſtiques ſi ſubtiles & ſi délicates, qu'il ſoit impoſſible de les faire entendre par des paroles.

Comment il faut traiter ces différentes ſortes de fievres.

7. Comme les diverſes fievres intercurrentes doivent leur origine à une inflammation particuliere du ſang, & propre à chaque maladie (du moins autant que j'ai pu m'en aſſurer, en examinant ſoigneuſement les ſymptomes de ces maladies & ce qui arrive dans le traitement), je fais conſiſter l'eſſentiel de la curation à tempérer & à rafraîchir le ſang; & en même temps je travaille à évacuer la matiere morbifique, en variant ma méthode, ſuivant la nature de chaque maladie, & ſuivant ce que l'expérience m'a fait voir être le plus propre à la guérir. Et certes le meilleur moyen de réuſſir dans le traitement de toutes ſortes de fievres, c'eſt de bien connoître de quelle maniere il faut évacuer la matiere fébrile, ſi c'eſt par la ſaignée, par les ſueurs, par les ſelles, ou de quelque autre façon.

CHAPITRE II.

De la Fievre rouge.

1. LA fievre *rouge*, autrement fievre *écarlate*, arrive dans toutes les saisons, mais le plus souvent à la fin de l'été. Elle attaque des familles entieres, mais principalement les enfants. Les malades ont d'abord un frisson & un tremblement, comme dans les autres fievres, & ne sont pourtant pas extrêmement mal. Après cela, toute la peau se trouve couverte de petites taches rouges qui sont en plus grand nombre, d'un rouge plus vif, plus larges & moins uniformes que celles de la rougeole. Ces taches durent deux ou trois jours; après quoi elles se dissipent, & laissent sur la peau des especes d'écailles farineuses qui reviennent & disparoissent deux ou trois fois. Symptomes de la fievre rouge.

2. Comme cette maladie me semble n'être autre chose qu'une médiocre effervescence du sang, produite par la chaleur de l'été, ou par quelque autre cause, je n'y fais rien du tout, & j'abandonne à la Nature le soin de dépurer le sang, & d'évacuer la matiere morbifique par les pores de la peau. C'est pourquoi je n'emploie ni saignée, ni lavements; car je crois que ces remedes, en faisant une révulsion, mêlent davantage avec le sang les particules nuisibles, & empêchent leur séparation : d'un autre côté, je ne donne point de cordiaux, parcequ'ils échaufferoient & agiteroient trop le sang qui n'a besoin que d'un mouvement doux, pour être en état de séparer la matiere morbifique; d'ailleurs les cordiaux pourroient augmenter la fievre. Maniere de la traiter.

Il me suffit donc que le malade s'abstienne entierement de viande, & de toute sorte de liqueurs spiritueuses, qu'il ne sorte point, & ne garde pas le lit continuellement. Quand toutes les écailles de la peau sont tombées & que les symptomes ont cessé, je purge doucement le malade suivant son âge & ses forces.

Par cette méthode simple & naturelle, cette maladie qui n'en mérite guere que le nom, se passe sans peine & sans danger. Au contraire, si on fatigue trop le malade, soit en l'obligeant de ne pas sortir du lit, soit en l'accablant de cordiaux & d'autres remedes hors de saison, la maladie

SECT. VI.

ne manque pas d'augmenter, & le malade périt assez souvent par la faute du Médecin qui a voulu faire trop de remedes.

Ce qu'il faut faire quand il survient des convulsions.

3. Il faut remarquer néanmoins que, s'il survient des convulsions épileptiques, ou une affection comateuse dans le commencement de l'éruption, ce qui arrive quelquefois aux enfants & aux jeunes gens qui sont attaqués de la fievre rouge, on doit appliquer aussi-tôt un grand & puissant emplâtre vésicatoire à la nuque du col, & donner tous les soirs un calmant; savoir le syrop diacode, jusqu'à la fin de la maladie, ordonnant au malade de s'abstenir de viande, & de faire sa boisson ordinaire de lait bouilli avec trois fois autant d'eau.

CHAPITRE III.

De la Pleuréſie.

En quel tems la maladie survient.

1. CETTE Maladie qui est des plus fréquentes, attaque en toute saison, mais sur-tout entre le printemps & l'été; car alors le sang étant échauffé par la chaleur de la nouvelle saison, bouillonne d'une maniere extraordinaire, & se déregle dans son mouvement. Les gens d'un tempérament sanguin sont plus sujets que les autres à la pleuréſie, comme aussi les payſans & ceux qui supportent de rudes travaux. La maladie commence par un frisson & un tremblement qui sont suivis de chaleur, de soif & des autres symptomes de la fievre. Quelques heures après, & quelquefois beaucoup plus tard, le malade est atteint d'un côté ou de l'autre, à l'endroit des côtes, d'une douleur vive & piquante, qui tantôt s'étend vers les omoplates, tantôt vers l'épine du dos, & d'autres fois vers le devant de la poitrine. Il est en même temps affligé d'une toux fréquente qui l'incommode extrêmement, parcequ'elle met en jeu des parties enflammées, ce qui oblige le malade de retenir de temps en temps sa respiration, pour s'empêcher de tousser.

Ses symptomes.

La matiere qu'il rend par les crachats est d'abord claire, en petite quantité, & souvent mêlée de particules de sang; ensuite elle est plus épaisse, plus abondante, & mêlée aussi de sang. La fievre augmente à proportion des symptomes, & elle diminue aussi bien que la

toux, le crachement de ſang, la douleur piquante, &c. à meſure que l'expectoration devient plus facile (1).

2. La matiere morbifique n'acquiert pas toujours le degré de coction néceſſaire pour l'expectoration, & alors ce qu'on rend par les crachats eſt toujours clair & en petite quantité : d'où il arrive que la fievre & les autres ſymptomes ne diminuent en aucune façon, & que le malade périt. Le ventre eſt quelquefois trop reſſerré, & d'autres fois trop libre, les ſelles étant fréquentes, & les matieres trop liquides.

Quand la pleuréſie eſt violente, & qu'on a négligé de ſaigner le malade, il arrive quelquefois qu'il ne peut touſſer, qu'il a une très grande difficulté de reſpirer, & qu'il eſt prêt à ſuffoquer, parceque l'inflammation eſt ſi grande, que la poitrine ne ſauroit ſe dilater autant qu'il eſt néceſſaire pour la reſpiration, ſans cauſer une très vive douleur (2) ; d'autres fois après une violente inflam-

(1) *Aretée* décrit excellement la pleuréſie en ces termes : » Elle eſt » accompagnée d'une douleur aiguë, qui s'étend juſqu'au goſier, & » dans quelques-uns juſqu'au dos & aux épaules. Cette douleur eſt » ſuivie de difficulté de reſpirer, de veilles, de nauſées, de rou» geur des joues, & d'une toux ſeche. Les crachats viennent difficile» ment, & ils ſont pituiteux, fort ſanguinolents, ou jaunâtres. Le » mal eſt plus grand, ſi les crachats ne ſont pas ſanguinolents, ou s'il » ſurvient un délire, ou un coma ». Cet Auteur dit auſſi que les pleurétiques guériſſent, ou périſſent, dans ſept jours ou dans quatorze jours, ſelon la violence des ſymptomes ; ou ſi la maladie dure juſqu'au vingtieme, il leur vient un empyeme. *V. Aret. liv.* I, *chap.* 10.

(2) Les cauſes de ce ſymptome ayant été très exactement & très clairement expliquées par le Docteur *Hoadley*, nous rapporterons ici ſon ſentiment là-deſſus. Différents obſtacles, dit il, peuvent empêcher le poumon de ſe dilater & de ſe contracter librement & facilement. Les uns ſont extérieurs, les autres intérieurs. Les obſtacles extérieurs ſont premierement une adhérence à la plévre ; ſecondement une quantité de liquide extravaſé qui occupe une partie de la cavité de la poitrine, & ne laiſſe pas au poumon l'eſpace néceſſaire pour ſes mouvements.

Quant à l'adhérence du poumon à la plévre, c'eſt un cas ſi commun, que le nombre de ceux que l'on trouve par l'ouverture avoir des adhérences, ſurpaſſe de beaucoup le nombre de ceux à qui on n'en trouve point ; mais ces adhérences ſont peu étendues, ſinon en des ſujets qui ont été fort malades.

Tandis que l'adhérence eſt ainſi peu étendue, & que la perſonne jouit d'une ſanté paſſable, le poumon peut ſe dilater & ſe contracter avec aſſez de liberté, & la reſpiration n'eſt pas beaucoup gênée. Mais lorſque l'adhérence eſt fort étendue, & que le poumon & la plévre ſont enflammés, non ſeulement cela gêne beaucoup la reſpiration, mais encore augmente la maladie.

Sect. VI.

mation, & faute d'avoir saigné dans le commencement (1), le mal prend la voie de la suppuration, & forme un empyeme ; alors, quoique la fievre primordiale cesse entierement, ou du moins diminue beaucoup, le malade n'est pas hors d'affaire, mais il tombe dans la fievre lente, & périt enfin par la phthisie.

Alors le symptome qui fait juger le plus surement qu'il y a une adhérence, c'est lorsque le malade ne peut se coucher que sur un des côtés sans douleur, & avec une facilité passable de respirer. L'adhérence est toujours du côté sur lequel le malade se couche aisément.

Car, premierement, lorsque le malade est couché sur le côté opposé, le poids du lobe qui est adhérent tend à le séparer de la plévre ; au lieu que quand le malade est couché sur le côté où est l'adhérence, cela n'arrive pas.

Secondement, lorsqu'il y a adhérence, & que les parties sont enflammées, le mouvement de la respiration doit se faire avec plus d'étendue au côté opposé, afin de soulager les parties souffrantes. Mais lorsque le malade est couché sur le côté opposé, cette situation non seulement empêche ce côté de soulager l'autre, les côtes sur lesquelles le malade est couché ne pouvant alors se mouvoir librement ; mais elle oblige aussi le côté souffrant d'exécuter la plus grande partie du mouvement de la respiration, ce qui doit nécessairement augmenter la douleur & la difficulté de respirer.

Il y a quelquefois des adhérences des deux côtés de la poitrine, lesquelles par les mêmes raisons ne gênent que peu ou point du tout la respiration avant qu'il survienne quelque autre maladie du poumon ou de la plévre. Et lorsque cette maladie cause une inflammation ou une suppuration, un des côtés est ordinairement plus affecté que l'autre, & par conséquent il y a à peu près les mêmes symptomes que quand l'adhérence n'est que d'un côté seulement.

Dans les poumons qui ont long-temps souffert, l'adhérence s'étend peu à peu, & quelquefois devient universelle. C'est ce que j'ai vu moi-même plus d'une fois, & qui mérite attention. Voyez *l'Auteur, Leçons sur les organes de la respiration, p.* 76, 77.

(1) Le traitement de cette maladie consiste principalement dans la saignée, qui est extrêmement utile, non seulement dans les jeunes gens, mais encore dans les personnes âgées, parcequ'ordinairement celles-ci ont plus de sang, & que leur sang est plus épais, plus visqueux, & produit des inflammations plus violentes ; c'est pourquoi on doit réitérer la saignée suivant leurs forces. Il faut avoir grand soin de proportionner la saignée aux forces, & de régler tellement la quantité de sang qu'on n'en tire ni trop, ni trop peu. Le trop non seulement arrête l'expectoration, mais augmente l'engorgement que l'on vouloit dissiper, ou le fait tourner en gangrene. Le trop peu ne servant qu'à faciliter le cours du sang vers la partie affectée, augmente par ce moyen l'engorgement & l'inflammation. Voyez *Hoffman, Med. Rat. Systemat. tom. IV, part.* 1, *p.* 435.

Nous joindrons ici une excellente remarque du Docteur *Huxham* au sujet de la saignée dans les maladies du poumon. » La saignée,

CHAP. III.

La pleuréſie eſt quelquefois ſymptomatique.

3. Or quoique la pleuréſie, quand elle eſt une maladie eſſentielle, doive ſa naiſſance à une inflammation particuliere & ſpécifique du ſang, elle ne laiſſe pas de ſurvenir quelquefois par accident à d'autres fievres, de quelque genre qu'elles ſoient; ſavoir, lorſque la matiere fébrile ſe jette ſur la plévre, ou ſur les muſcles intercoſtaux (1). Cela arrive pour l'ordinaire dans le commencement de la fievre, la matiere morbifique étant encore crue, & n'ayant pas eu le temps de ſubir la coction & la préparation néceſſaires pour être évacuée par les endroits convenables.

La cauſe la plus commune de cet accident, c'eſt l'uſage que l'on fait mal à propos des remedes chauds : en quoi péchent certaines femmes de condition qui, ayant de la charité pour les pauvres, feroient beaucoup mieux de leur donner des aliments, que de ſe mêler de les médicamenter. Il eſt vrai que leur vue, ſi toutefois elles en ont aucune, eſt d'exciter la ſueur dès le commencement de la fievre; mais elles ne voient pas les funeſtes ſuites de cette manœuvre téméraire qui, en troublant la nature, l'oblige à ſe débarraſſer par où elle peut des humeurs encore crues; car alors la matiere fébrile ne manque pas de ſe jetter tantôt ſur les membranes du cerveau où elle

---

dit-il, bien loin d'être utile dans les maladies du poumon, lorſque l'expectoration ſe fait bien, l'arrête au contraire entierement; ainſi elle n'eſt indiquée en aucune façon, à moins qu'il n'y ait une pléthore manifeſte, ou une douleur aiguë, ou une difficulté de reſpirer, ou que le malade ne crache du ſang tout pur en aſſez grande abondance pour que la ſaignée ſoit néceſſaire ». Voyez *Huxham, de aëre & morb. épid page* 52.

(1) La ſurface interne des côtes, les muſcles intercoſtaux, le diaphragme, & toute la ſurface externe du poumon & du péricarde ſont très exactement recouverts de la plévre, membrane forte & unie qui tapiſſe toute la cavité de la poitrine, & forme, par ſes duplicatures, le médiaſtin qui partage cette cavité en deux.

Dans l'état de parfaite ſanté, la plévre eſt ſouple & flexible par tout, afin de pouvoir ſe prêter au mouvement continuel des parties qu'elle couvre : mais comme elle a beaucoup d'arteres, de veines & de nerfs, elle eſt néceſſairement ſuſceptible d'engorgement, d'inflammation, de douleur & de ſuppuration, de même que les autres parties du corps. Ainſi lorſqu'elle eſt attaquée quelque part de l'un de ces accidents, cela doit troubler beaucoup l'action des parties ſur leſquelles elle s'étend; &, ſelon que l'endroit affecté eſt appliqué aux côtes, ou au diaphragme, les côtes ou le diaphragme ſeront gênés dans leur mouvement. *Idem. p.* 71, 72.

SECT. VI.

produit la phrénéſie, tantôt ſur la plévre où elle cauſe la pleuréſie, ſur-tout lorſque l'âge & le tempérament des malades y contribue, & que d'ailleurs on eſt entre le printemps & l'été, qui eſt la ſaiſon où les fievres tournent plus aiſément en pleuréſie.

Etat du ſang dans cette maladie.

4. Le ſang que l'on tire dans cette maladie ſemble montrer qu'elle vient réellement du tranſport de la matiere fébrile ſur la plévre, ou ſur les muſcles intercoſtaux. Ce ſang, lorſqu'il eſt refroidi, du moins celui que l'on tire après la premiere ſaignée, reſſemble par ſa ſuperficie à du ſuif fondu, ou à du pus : c'eſt quelque choſe néanmoins de bien différent du pus, & qui n'eſt point liquide comme le pus, car quand on ſépare cette partie d'avec le reſte du ſang, on trouve que c'eſt une pellicule tenace, ou une coëne aſſez épaiſſe, compoſée de fibres comme le reſte du ſang ; & peut-être n'eſt-ce autre choſe que des fibres du ſang, qui, ayant perdu leur enveloppe rouge & naturelle, en ſe dépoſant ſur la partie enflammée, ſe ſont jointes enſemble, & ont formé la pellicule blanche dont il s'agit.

Mais il eſt bon de remarquer, pour le dire en paſſant, que ſi le ſang, quand il ſort de la veine, ne darde pas horizontalement, mais tombe perpendiculairement après avoir coulé le long du bras, ſouvent il ne forme pas de pellicule blanche, quoiqu'il ſorte avec impétuoſité ; phénomene dont j'avoue que je ne ſais pas la raiſon. Une ſaignée où le ſang coule de la ſorte, ſoit parceque l'ouverture eſt trop petite, ſoit par quelque autre raiſon, ne ſoulage pas autant le malade que lorſque le ſang darde horizontalement ; & d'ailleurs quand le ſang coule ainſi le long du bras, il ne ſe trouve point dans les palettes de la couleur de celui des pleurétiques. J'ai encore obſervé que, de quelque maniere que ſoit venule ſang, ſi on le remue avec le doigt auſſi-tôt après la ſaignée, ſa ſuperficie ſera rouge & vermeille comme dans les autres maladies.

Mais quelle que ſoit la couleur du ſang dans la pleuréſie, & quelque dangereuſe que ſoit cette maladie, il eſt aiſé de la guérir, ſi on la traite comme il faut ; & on peut en venir à bout auſſi ſûrement que l'on vient à bout de quantité d'autres maladies.

Ce que c'eſt que la pleuréſie.

5. Après avoir examiné ſoigneuſement les différents ſymptomes de la pleuréſie, je crois qu'elle n'eſt autre choſe qu'une fievre provenant d'une inflammation particuliere du ſang, & par laquelle la nature dépoſe la ma-

tiere morbifique ſur la plévre (1), & quelquefois ſur les poumons : dans ce dernier cas c'eſt une péripneumonie (2), maladie qui, ſelon moi, ne differe de la pleuréſie qu'en ce que l'inflammation eſt plus grande & plus étendue.

CHAP. III.

6. Le but que je me propoſe dans le traitement de la pleuréſie (3), c'eſt d'appaiſer l'inflammation du ſang, &

Intentions curatives dans cette maladie.

(1) La vraie pleuréſie eſt une inflammation du ſang cauſée par le ſéjour de ce liquide dans les petits vaiſſeaux des bronches, découverts par le célebre Ruiſch, & qui ſervent uniquement à la nutrition des membranes, des véſicules & des vaiſſeaux du poumon. C'eſt pourquoi le poumon eſt principalement affecté dans cette maladie, mais ſeulement à ſa ſurface extérieure. La vraie pleuréſie eſt accompagnée d'une plus grande difficulté de reſpirer que la fauſſe ; il y a un crachement de ſang, & la maladie ſe termine par l'expectoration. La fievre y eſt plus aiguë, mais la douleur n'eſt pas ſi piquante, ni la partie affligée ſi ſenſible que dans la fauſſe pleuréſie. *Hoffman*, *Med. rat. ſyſtem. t.* 4, *part.* 1, *p.* 427.

Dans la fauſſe pleuréſie la douleur de côté eſt très aiguë & très piquante, & elle augmente lorſqu'on touche la partie affectée. Le malade ne ſauroit ſe tenir couché ſur le côté ſouffrant ; il a une toux ſeche, ſans crachats pituiteux ou ſanglants ; néanmoins ſi la toux eſt violente, elle augmente la douleur. Cette maladie eſt pareillement accompagnée de fievre, & d'un pouls dur, fréquent & concentré. Elle ne demande pas la ſaignée, à moins qu'il n'y ait pléthore, & pour l'ordinaire, elle ſe termine heureuſement & promptement vers le ſeptieme jour par une ſueur douce & une tranſpiration plus abondante, & elle n'eſt point dangereuſe.

Boerhaave obſerve qu'il y a deux ſortes de pleuréſie, l'une ſeche, & l'autre humide. La derniere ſe guérit aiſément ; mais la premiere eſt ordinairement dangereuſe : ainſi il eſt néceſſaire de les diſtinguer. La pleuréſie humide eſt accompagnée d'un crachat ſymptomatique d'une matiere gluante & jaunâtre, teinte de ſang, laquelle vient de la partie enflammée du poumon avec de grands efforts. Mais dans la pleuréſie ſeche les crachats ſont clairs, & viennent du goſier ; ce qui montre que la matiere inflammatoire ne s'expectorera pas. Voyez *Prax. Med. part.* 4, *p.* 164.

(2) La douleur qui accompagne la péripneumonie eſt tenſive, obtuſe & peſante, plutôt qu'aiguë, & s'étend juſqu'au dos & aux épaules. Mais la difficulté de reſpirer eſt plus grande que dans la pleuréſie, & elle eſt auſſi accompagnée d'anxiété & de crachats de différentes couleurs qui viennent difficilement. Car dans cette maladie les vaiſſeaux du poumon qui portent le ſang d'un ventricule du cœur à l'autre ſont affectés, étant engorgés d'un ſang fort épais, qui tend à la coagulation. C'eſt pourquoi la péripneumonie eſt plus dangereuſe, & cauſe aiſément la mort, ſur-tout ſi le malade eſt âgé, & ſi on a manqué de rafraîchir à propos le ſang. *Hoffman*, *Med. rat. ſyſtem. t.* 4, *part.* 1, *p.* 428.

(3) Comme la ſtagnation du ſang qui dérange la circulation eſt la

SECT. VI.

de détourner par des évacuations convenables les particules enflammées qui ſe ſont jettées ſur la plévre, & ont cauſé tout le déſordre.

Détail du traitement.

Pour remplir ces indications, ma plus grande eſpérance eſt dans la ſaignée. Ainſi dès que je ſuis appellé auprès du malade, je lui fais tirer ſur le champ environ dix onces de ſang au bras du côté de la douleur (1), &

ſeule cauſe prochaine de cette maladie, tout le traitement conſiſte à diſſiper l'engorgement, & à rétablir la circulation ; & pour cela il faut remplir les indications ſuivantes. 1°. Empêcher que l'inflammation & la ſtagnation du ſang n'augmentent ; 2°. délayer & atténuer le ſang épaiſſi ; 3°. ramollir & relâcher la partie affligée, où le ſpaſme, la douleur, & l'abondance du ſang qui s'y eſt porté, ont produit une tenſion, & faire en ſorte que le ſang qui y ſéjourne en puiſſe être chaſſé & remis en mouvement, par le moyen du ſang arteriel qui y abordera ; 4°. enfin, aider l'expectoration de la matiere viſqueuſe, ſanguinolente ou purulente qui eſt logée dans les bronches, & empêcher qu'il ne ſe forme un abcès, ou un empyeme.

Il faut ſaigner plus ou moins copieuſement & plus ou moins fréquemment, ſelon les forces du ſujet, la violence de la maladie, &c. L'ouverture de la ſaignée doit être grande afin de diſſiper plus aiſément l'inflammation, & plus tôt l'on ſaigne, plus la ſaignée eſt utile. Les délayants & les diſcuſſifs ſervent admirablement à détruire la viſcoſité du ſang ; à quoi l'eau de gruau ou l'eau d'orge adoucie avec le miel, comme auſſi le petit lait, réuſſiſſent très bien, étant bus chauds. On peut beaucoup diminuer la douleur & la tenſion de la partie affligée, en y appliquant & y tenant une veſſie remplie d'une décoction chaude de drogues émollientes faites dans le lait, comme de fleurs de ſureau, de mélilot, de camomille, d'oignons de lis, de racines de guimauve, de têtes de pavots, de graine de lin & de fenugrec, &c.

Le looch ſuivant aidera beaucoup l'expectoration.

Prenez huile fraîche d'amandes douces, demi-once ; blanc de baleine, deux gros ; ſafran en poudre, dix grains ; ſyrop violat & ſucre fin, de chacun une once & demie. Faites un looch dont le malade prendra ſouvent une cuillerée, ou ſeule, ou délayée dans un petit verre d'eau de gruau chaude, ou de petit lait chaud.

Il faut tenir le ventre libre par des lavements émollients, éviter également l'extrémité du froid & du chaud, & ne rien boire de froid. Tous les remedes qui agiſſent fortement par les urines, par les ſueurs ou les ſelles, doivent être ſoigneuſement bannis. Les narcotiques ſont nuiſibles aux gens âgés, & lorſque les humeurs ſont épaiſſes, & l'inflammation conſidérable. Il ne faut pas donner dès le commencement de la maladie les expectorants, mais attendre que la matiere ſoit cuite, viſqueuſe, & en état d'être évacuée par les crachats ; autrement on attireroit ſur les poumons une grande abondance d'humeurs. V. *Hoffman, Med. rat. ſyſt. t. 4, part. 1, de febre pneumon. ſparſim.*

(1) La pratique la plus ordinaire & la plus autoriſée eſt de ſaigner

auſſi-tôt après la ſaignée je lui fais donner la potion ſuivante. CHAP. III.

Prenez *eau de coquelico, quatre onces ; ſel de prunelle, un gros ; ſyrop violat, une once : mêlez tout cela pour une potion.* Potion rafraîchiſſante.

En même temps j'ordonne l'émulſion ſuivante.

Prenez *ſept amandes douces pelées ; ſemences de melon & de concombre, de chacune demi-once ; graine de pavot blanc, deux gros : broyez tout cela enſemble dans un mortier de marbre, en verſant peu à peu par-deſſus eau d'orge, une livre & demie ; eau roſe, deux gros ; ajoutez ſucre candi, demi-once : faites une émulſion dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures.* Emulſion.

J'ordonne auſſi l'uſage fréquent des remedes pectoraux. Par exemple :

Prenez décoction pectorale, deux livres ; ſyrop violat & de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez cela pour un apozeme, dont le malade prendra demi-livre trois fois dans la journée. Apozeme pectoral.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces ; ſyrops violat & de capillaire, de chacun une once ; ſucre candi, demi-gros. Mêlez tout cela pour un looch, que le malade ſucera ſouvent dans la journée. Looch pectoral.

On peut donner avec beaucoup d'utilité pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin, ſeules, quand elles ſont nouvelles.

7. Pour ce qui eſt du régime, j'interdis abſolument la viande, & même les bouillons de viande les plus légers. J'ordonne à la place les décoctions d'orge & d'avoine, & les panades ; & pour boiſſon ordinaire, la tiſane faite avec l'orge, les racines d'oſeille, de réglisſe, &c. & quelquefois la petite biere. Régime.

J'ordonne auſſi le liniment ſuivant.

Prenez huile d'amandes douces, deux onces ; onguent ro- Liniment émollient.

---

du côté oppoſé à la douleur, afin d'opérer plus ſurement la révulſion, c'eſt à-dire de détourner plus aiſément le ſang, & d'empêcher qu'il n'aborde en ſi grande quantité ſur la partie affligée, ce qui eſt néceſſaire pour que l'inflammation puiſſe ſe réſoudre.

SECT. VI.

ſat, & onguent d'althea, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un liniment, dont on frottera matin & ſoir le côté douloureux ; & on appliquera par deſſus une feuille de choux.

Je continue ces remedes pendant toute la maladie.

Comment il faut régler les ſaignées.

8. Si la douleur eſt violente, je réitere la ſaignée dès le premier jour que je ſuis appellé, & je fais tirer une pareille quantité de ſang que la premiere fois. J'en fais de même le ſecond, le troiſieme, & le quatrieme jour, ſi la douleur & les autres ſymptomes continuent avec violence. Mais ſi la maladie & le danger diminuent, ou ſi le malade eſt trop foible pour ſoutenir des ſaignées ſi proches les unes des autres, je me contente d'en faire d'abord deux de ſuite, & je mets entre les autres un jour ou deux d'intervalle. Ma regle en cela eſt d'avoir égard aux contr'indiquants, ſavoir, d'un côté à la violence de la maladie, & de l'autre, à la foibleſſe du malade.

Et quoique dans la pratique de la Médecine je ſaigne plus ou moins, ſuivant l'exigence du cas, toutefois j'ai rarement vu de pleuréſie confirmée qui ait été guérie ſans avoir tiré environ quarante onces de ſang. Il eſt vrai que dans les enfants, une ou deux ſaignées ſuffiſent d'ordinaire. La diarrhée qui ſurvient quelquefois ne doit pas empêcher le nombre de ſaignées que nous avons dit ; & elles l'arrêteront bientôt, quand même on n'emploiera aucun aſtringent.

Comment il faut employer les lavements.

9. Je ne fais pas donner de lavements, ou ſi j'en fais donner, c'eſt le plus loin des ſaignées qu'il eſt poſſible, & ils ſont compoſés très ſimplement, ſavoir avec le lait où l'on a diſſous du ſucre.

Importance de faire lever le malade chaque jour.

10. Pour que le malade ne s'échauffe pas trop, je lui permets de ſe tenir levé tous les jours pendant quelques heures à proportion de ſes forces Cela eſt d'une telle conſéquence dans cette maladie, que ſi on oblige le malade de garder continuellement le lit, ni les ſaignées réitérées, ni les autres remedes, quelques rafraîchiſſants qu'ils ſoient, ne ſerviront quelquefois de rien du tout contre les ſymptomes de la maladie.

En quel tems il faut purger.

11. Auſſi-tôt après la derniere ſaignée, & peut-être même plutôt, tous les ſymptomes diminueront, & le malade ne ſera pas long-temps enſuite à reprendre ſes forces ; quoiqu'il faille encore durant quelques jours lui retrancher abſolument toute liqueur ſpiritueuſe, & tout aliment

ſolide. Quand il aura repris ſes forces, il ſera à propos de le purger doucement.

CHAP. III.

12. Si quelqu'un eſt étonné de ce que je ne parle pas même de l'*expectoration*, bien loin de me tourmenter à chercher les moyens de l'exciter pendant les divers temps de la maladie ; il ſaura que j'ai gardé exprès le ſilence ſur cet article, parceque j'ai toujours cru qu'il étoit extrêmement dangereux de compter ſur une pareille évacuation pour la guériſon de la pleuréſie. Car ſans parler de la longueur ennuyeuſe de cette méthode, il arrive aſſez ſouvent qu'une certaine quantité de la matiere morbifique ayant ſubi une coction convenable, & peut-être même ayant été évacuée par les crachats, le reſte demeure crud, malgré l'uſage des meilleurs maturatifs & expectorants ; en ſorte que les crachats tantôt vont aſſez bien, & tantôt ſe ſuppriment entierement ; alternative infiniment dangereuſe pour le malade, qui ne peut échapper de la mort que par l'expectoration, de laquelle néanmoins le Médecin n'eſt nullement maître.

Pourquoi l'Auteur ne parle pas de l'expectoration.

Au contraire, par le moyen de la ſaignée je ſuis le maître d'évacuer la matiere morbifique, & l'ouverture de la veine me tient lieu pour cela de la trachée artere (1). J'oſe même aſſurer hardiment que la pleuréſie qui eſt regardée avec raiſon comme une maladie des plus meurtrieres, quand on la traite ſuivant la méthode que je condamne,

(1) Il eſt abſurde de vouloir exciter l'expectoration dans une ſimple pleuréſie. Rien n'eſt ſi utile dans ce cas-là que la ſaignée copieuſe & fréquente, & faite de bonne heure, avec les boiſſons délayantes & adouciſſantes priſes chaudes ; car en même temps que ces boiſſons humectent le ſang, elles relâchent les fibres trop tendues, & atténuent peu à peu les humeurs épaiſſies, ſur-tout ſi l'on emploie d'une maniere convenable le nitre & le camphre, avec leſquels on peut mêler de temps en temps l'opium, pour diminuer la violence de la douleur. Comme l'opium relâche puiſſamment, il convient, par cette raiſon, dans toutes les maladies où il y a une trop grande tenſion ; car il modere la trop grande rapidité de la circulation, & facilite merveilleuſement la coction de la matiere morbifique : de là vient qu'on voit ſouvent dans l'urine un ſédiment copieux après l'uſage de l'opium.

La vraie pleuréſie ne demande pas plus de remedes pectoraux, des loochs, & ſemblables, que n'en demande une inflammation de la jambe, ou la goutte même. Les fomentations y ſont beaucoup plus utiles ; ſouvent elles ſoulagent la douleur, & procurent la guériſon. Les ventouſes ſont auſſi d'un très grand ſecours dans une douleur vive & opiniâtre, lorſque tout le reſte eſt inutile. Quand la maladie eſt fort violente, on emploie quelquefois les véſicatoires. Voyez *Huxham, de Aëre & morb. épid. p.* 64, 65.

SECT. VI.

se guérit aussi surement qu'une autre maladie, si on la traite par la saignée réitérée, sans parler qu'on la guérit ainsi en très peu de temps. D'ailleurs je n'ai pas encore trouvé que ce grand nombre de saignées ait nui le moins du monde à aucun malade, comme pourroient croire les ignorants (1).

---

(1) La méthode générale de traiter les fievres qui attaquent les organes de la respiration est si judicieusement exposée en peu de mots par le Docteur *Hoadley*, que je joindrai ici tout ce qu'il dit sur cette matiere, tant pour suppléer à ce qui manque à notre Auteur, que pour faire connoître davantage les exellentes regles que donne ce Docteur, & en rendre par ce moyen l'utilité plus universelle.

Lorsqu'un Médecin, dit-il, trouve un malade attaqué d'une fievre, avec chaleur, soif & insomnie, & en même temps d'une violente douleur de côté, de toux, de difficulté de respirer, ou d'autres symptomes qui montrent que les organes de la respiration sont lezés, il doit s'informer soigneusement du commencement de la maladie, & examiner avec attention tous les symptomes, afin de juger si les accidents qui blessent la respiration sont l'effet, ou la cause de la fievre.

S'il paroît évidemment que ces accidents viennent de la fievre; le Médecin doit reconnoître ensuite la nature & le caractere de cette fievre indépendamment des symptomes qui regardent la respiration: car quoiqu'il faille avoir égard à la violence de la douleur & à la grande difficulté de respirer, & y apporter soulagement, néanmoins la guérison du malade dépend essentiellement de la guérison de la fievre.

Et comme on sait par expérience qu'il y a une grande variété dans les fievres; que les unes au lieu de diminuer, s'augmentent plutôt par la saignée, tandis que les autres ne cedent presque à aucune méthode, sans y joindre plusieurs saignées; que les unes empirent par un régime chaud, & cedent bientôt à un régime rafraîchissant, tandis que d'autres sont accompagnées de tant de foiblesse, qu'elles demandent l'usage continué des cordiaux les plus chauds; que quelques-unes ne peuvent soutenir le plus doux laxatif, sans qu'il survienne ensuite une dangereuse diarrhée, tandis que d'autres augmentent visiblement si on manque de tenir le ventre ouvert, en donnant chaque jour des lavements, ou de petites doses de rhubarbe; que quelques-unes cedent tout à coup, comme par enchantement, à l'usage des vésicatoires, tandis que d'autres bien loin d'y céder, augmentent au contraire par la douleur & l'incommodité qu'ils causent, &c. comme il y a, dis-je, un si grande variété dans la nature des fievres, & par conséquent dans la maniere de les traiter; & comme les maladies aiguës qui attaquent les organes de la respiration, acccompagnent souvent chacune de ces sortes de fievres, & en dépendent, il est impossible d'établir une méthode générale pour les traiter; mais tout dépend nécessairement du jugement du Médecin, jugement qui est formé sur l'état de chaque malade particulier.

C'est pourquoi je tâcherai de marquer les moyens de juger dans les cas particuliers quelle méthode on doit suivre préférablement aux autres dans le traitement de ces maladies; s'il est plus à propos d'em-

13. Il est vrai qu'en traitant la pleurésie, j'ai souvent cherché à pouvoir la guérir, sans être obligé de répandre tant de sang, savoir en procurant la résolution, ou l'expectoration, de l'humeur morbifique. Mais je n'ai jamais pu trouver de méthode qui égale celle de la saignée, laquelle j'emploie avec un succès merveilleux, sans attendre l'expectoration, & malgré le funeste prognostic qu'Hippocrate fait de la pleurésie seche.

Chap. III.

Grande utilité de la saignée dans la pleurésie.

---

ployer les saignées réitérées, ou les rafraîchissants, ou les échauffants, ou les vésicatoires.

Je sens bien que j'entreprends ici une chose très difficile, & qu'il n'est peut-être pas possible d'établir aucune regle sûre pour juger tout d'un coup de la nature d'une fievre, & de la méthode particuliere qu'il faut suivre en la traitant. Mais je ne doute pas qu'on ne puisse au moins reconnoître par quelques signes évidents quand il faut abandonner quelqu'une de ces méthodes, & ne pas la suivre obstinément.

Quoique l'on convienne de la difficulté qu'il y a de déterminer le genre de fievre qui accompagne la pleurésie, par exemple, aussi promptement que la violence de la douleur & le danger de la maladie le demande; néanmoins si l'on sait que des fievres différentes exigent nécessairement des traitements différents, on pourra aussi être assuré que celles qui demandent la même méthode, ne céderont pas toutes également au même degré de cette méthode; c'est-à-dire, par exemple, que celles où il faut saigner, auront besoin d'un nombre de saignées plus ou moins grand. D'un autre côté, si une ou deux saignées n'apportent que peu ou point de soulagement, & si au contraire le pouls baisse & que les forces diminuent, tandis que la douleur latérale & la difficulté de respirer subsistent aussi violemment que jamais, ou à peu près, on pourra être assuré que cette méthode ne convient point à la fievre, & qu'il seroit dangereux de réitérer la saignée. Voilà donc la véritable marque à quoi on connoîtra quand il faudra abandonner la saignée.

J'ai pris pour exemple la saignée, parceque l'on convient généralement que c'est le premier pas que l'on doit faire dans le traitement de la pleurésie, & qu'en effet la violence de la douleur & la difficulté de respirer la demandent absolument; & aussi parceque la saignée fournit le moyen d'examiner les altérations qu'a souffert le sang dans cette fievre; ce qui, joint à la connoissance de l'état du pouls & de la force du malade avant & après la saignée, sert beaucoup à déterminer s'il faut l'échauffer, ou le rafraîchir.

Si le malade est vigoureux & pléthorique, & qu'il ait de gros vaisseaux, si son pouls est élevé, & que les forces se soutiennent avant & après la saignée, si le sang est vermeil, avec peu ou point de sérosité, ou s'il est fort visqueux, il est évident qu'on doit réitérer la saignée, & cela autant de fois que les symptomes le demanderont, & qu'on doit s'attacher à la méthode des rafraîchissants & des adoucissants. Vers le déclin de l'inflammation on pourra, si la douleur continue, appliquer les vésicatoires, qui ne manqueront guere de réussir.

SECT. VI.

Piquure du tendon par la saignée.

14. Le traitement de la pleuréſie conſiſtant donc preſque entierement dans l'uſage de la ſaignée réitérée, il arrive très ſouvent dans les endroits éloignés des villes conſidérables, que d'ignorants Chirurgiens ou des Médecins de villages piquent le tendon, ce qui met le malade en grand danger de perdre le bras, & même la vie. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'il ſeroit à propos de joindre ici la maniere de remédier à un ſi fâcheux accident.

Mais ſi le malade eſt d'un tempérament foible & délicat, ſi les forces lui manquent, & que ſon pouls s'affaiſſe par la ſaignée, ſi en même temps la douleur & la difficulté de reſpirer continuent, il y a ſujet de croire qu'il ſeroit trop dangereux de ſaigner davantage, que le cerveau pourroit être attaqué, qu'il pourroit ſurvenir des ſyncopes, & d'autres accidents fâcheux; ainſi on doit alors s'abſtenir de ſaigner, comme il a été dit auparavant. Le ſang eſt alors ou fort viſqueux, ou fort coulant, & comme diſſous, ayant toutes ſes parties mêlées enſemble, & le peu d'épais qui s'y trouve ſe briſe dès qu'on le touche tant ſoit peu, & ſe mêle avec le reſte.

Dans le premier cas, c'eſt-à dire lorſque le ſang eſt fort viſqueux, le ſel volatil, ou l'eſprit volatil de corne de cerf, le ſel volatil de ſuccin, & ſemblables, donnés en doſe convenable de trois en trois, de quatre en quatre, ou de ſix en ſix heures, ſuivant le beſoin, en y joignant un régime chaud, ſont très utiles, & ſoulagent quelquefois ſur le champ. On peut appliquer auſſi les véſicatoires dès qu'on voit que le pouls baiſſe & que les forces diminuent, car ils produiſent le même effet que les ſels volatils. C'eſt apparemment dans des cas ſemblables que le ſang de bouquetin & la fiente de cheval ont réuſſi, à cauſe de leurs ſels ou eſprits volatils; ce qui les a mis en réputation pour la cure de la pleuréſie.

Dans le ſecond cas, c'eſt-à dire lorſque le ſang eſt diſſous, les véſicatoires & les ſels volatils ne conviennent pas, mais les acides en grandes doſes, en y joignant quelques cordiaux, comme la thériaque, &c.

Je ne propoſe tout cela que comme des vues qui peuvent conduire à la véritable méthode curative, c'eſt-à-dire, à la méthode la plus convenable à la fievre qui accompagne les maladies aiguës qui attaquent la reſpiration. Cependant je ne prétends pas qu'on ſuive obſtinément aucune de ces méthodes lorſque la douleur ou la fievre y réſiſte; il faut au contraire les varier, ſelon que les ſymptomes le demandent.

L'Auteur, pour appuyer ce qu'il dit des différentes manieres de traiter ces ſortes de fievres, cite un endroit de Sydenham, tiré de la Sect. V. Chap. V. num. 9. & enſuite un autre tiré des *Exercitationes Medicæ*, du Docteur Tabor. Le voici.

» Tout cela eſt encore confirmé par une fievre d'un certain genre, » qui ces dernieres années a été très fatale au peuple de ce pays ci, & » qui regnoit, tantôt dans une ſaiſon de l'année, & tantôt dans une » autre. C'étoit une fievre pleurétique. Elle commençoit par un friſſon » & un tremblement conſidérables, qui annonçoient une iſſue de la ma» ladie d'autant plus funeſte, qu'ils duroient plus long-temps. Dès qu'ils » ceſſoient, il ſurvenoit une douleur aiguë, & ſouvent ſpaſmodique

CHAP III.

Comment il faut y remédier.

15. Ceux à qui on pique le tendon ne ſentent pas auſſitôt de la douleur, mais ſeulement douze heures après; & ils ne la ſentent pas tant à l'ouverture de la veine que vers l'aiſſelle. C'eſt-là que la douleur ſe fixe, & elle ſe fait principalement ſentir quand on étend le bras. Cependant la tumeur qui ſe forme à l'endroit bleſſé n'eſt pas fort conſidérable, & ſurpaſſe à peine la groſſeur d'une noiſette; mais il ſort continuellement de l'ouverture une humeur

» au côté droit, un abattement conſidérable, une difficulté de reſ» pirer, une grande oppreſſion & peſanteur de poitrine. La chaleur » n'étoit pas ordinairement fort violente, le pouls étoit fréquent ou » dur, la toux fréquente, la ſoif conſidérable, le ventre lâche ou » reſſerré. L'urine ne donnoit aucun ſédiment, & étoit de couleur » de paille. Une inſomnie opiniâtre continuoit pendant toute la ma» ladie; mais il n'y avoit point de délire. D'abord la toux étoit » ſeche; mais au bout d'environ vingt-quatre heures les malades » crachoient une matiere claire & teinte de ſang, & cette expectora» tion étoit fréquente; enſuite la toux augmentoit, & devenoit » preſque continuelle, la matiere des crachats étant plus abondante » & plus épaiſſe. La maladie ſe terminoit par une expectoration très » copieuſe, ou bien le malade étoit ſuffoqué par une pituite extrême» ment viſqueuſe qui reſtoit dans le poumon; ce qui arrivoit ordi» nairement le neuvieme jour, rarement plus tard, & ſouvent plu» tôt, ſur-tout ſi l'on avoit mal à propos réitéré la ſaignée.

» Peu de malades, à moins qu'ils ne fuſſent jeunes, robuſtes & » pléthoriques, pouvoient ſoutenir la ſaignée ſans inconvénient. » Dans ceux-là, deux & quelquefois trois ſaignées faites les premiers » jours de la maladie, étoient utiles; dans les autres il falloit s'en » abſtenir entierement, ou ne ſaigner pas plus tard que quelques » heures après la premiere attaque, encore une pareille ſaignée étoit » extrêmement dangereuſe, à moins qu'on ne donnât auſſi-tôt un » émétique, & enſuite continuellement des expectorants, car la ma» ladie étoit de telle nature, qu'excepté dans les pléthoriques la » guériſon s'opéroit entierement par le moyen d'une abondante ex» pectoration d'une pituite viſqueuſe qui ſortoit plus facilement & » plus copieuſement quand on ne ſaignoit pas que quand on ſaignoit. » Dans les ſujets qui n'étoient pas plethoriques, la ſaignée arrêtoit » d'ordinaire l'expectoration, & produiſoit une grande difficulté de » reſpirer, & un râlement; & plus on la réitéroit, plus les ſymp» tomes augmentoient, & plutôt les malades mouroient ».

L'Auteur continue.

Il ne faut pas douter que les Médecins qui ont beaucoup de pratique, & qui voient continuellement des fievres, n'acquierent une connoiſſance qu'ils ne ſauroient communiquer aux autres, & par le moyen de laquelle ils peuvent juger plus promptement & plus facilement de la nature d'une fievre, & par conſéquent de la méthode curative qui y convient, que les autres qui n'ont pas les mêmes occaſions: mais cela n'empêche pas que les autres ne doivent être ſur leurs gardes, & tâcher de ſe former des regles & des maximes de pra-

SECT. VI.

aqueuſe ou ſéroſité, qu'on doit regarder comme le ſigne le plus certain de la piquure du tendon. Voici la maniere de traiter cette piquure, ainſi que je l'ai vu de mes propres yeux (1).

Cataplaſme émollient.

Prenez racines d'oignons de lis, quatre onces. Faites-les cuire dans deux livres de lait de vache, juſqu'à ce qu'elles ſoient bien ramollies, & coulez le lait. Prenez enſuite farines

---

tique, ſoit pour acquérir avec le temps cette ſagacité, ſoit pour éviter les fautes où ils pourroient tomber.

Quoique les vues que j'ai propoſées paroiſſent peut-être trop générales, on ne doit pas néanmoins les mépriſer ou les négliger entierement, parcequ'elles peuvent ſervir dans le traitement de toutes les fievres en général, comme dans celles en particulier qui ſont accompagnées de maladies qui attaquent les organes de la reſpiration; & parceque le Médecin eſt toujours maître de les ſuivre ou non, ſuivant que les différentes combinaiſons des ſymptomes paroîtront l'exiger.

Auſſi ne les ai-je propoſées que pour obéir à une coutume trop ordinaire, qui eſt de traiter toujours de la même façon les mêmes ſymptomes, ſans conſidérer par combien de différentes cauſes ils peuvent être produits; coutume qui vient de ce qu'on a donné des noms généraux, non ſeulement à ces ſymptomes ordinaires, comme s'ils accompagnoient ſeulement une maladie, mais auſſi aux remedes favoris d'un Médecin qui ſera en réputation pour cette maladie: d'où il arrive que ceux qui ne ſont habiles qu'en recettes, ordonnent aiſément pour le nom de la maladie, & non pas pour la maladie même; & que l'idée qu'un nouveau Praticien ſe ſera formée de l'habileté d'un Médecin de qui il emprunte ſa recette, peut ſe conduire dans une méthode curative que ce Médecin n'auroit pas ſuivie dans telle occaſion particuliere. Voyez *Hoadley, Leçons ſur les organes de la reſpiration, p.* 105 *juſqu'à la fin.*

(1) Comme la piquure du tendon ne ſe guérit pas toujours par cette ſimple application, & qu'elle eſt accompagnée d'autres ſymptomes, que ceux dont notre Auteur fait mention, nous les rapporterons ici, avec les meilleurs moyens de remédier à cet accident, ſelon Heiſter.

Les bleſſures des nerfs ou des tendons ſe manifeſtent principalement par les ſignes ſuivants. 1°. Le malade, au moment qu'il eſt piqué, ſent une ſi vive douleur, qu'il ne ſauroit preſque s'empêcher de crier, ſur-tout ſi elle continue. 2°. Cette douleur eſt incontinent ſuivie d'une enflure, d'une inflammation, d'un ſpaſme, & d'une roideur de la partie. 3°. Ces accidents, ſi l'on n'y remédie pas promptement, ſont ſuivis de convulſions extrêmement dangereuſes, enſuite de gangrene, & enfin de la mort, en très peu de temps.

La meilleure maniere de traiter la piquure du tendon, paroît être celle dont Ambroiſe Paré dit qu'il ſe ſervit avec ſuccès pour le Roi de France Charles IX. Ce Prince ayant témoigné par un cri la douleur qu'il reſſentit au moment qu'il fut bleſſé par la lancette, Paré ſoupçonna avec raiſon qu'il y avoit quelque nerf bleſſé, parceque le bras commença auſſi tôt à enfler avec une très violente douleur, & qu'il devint entiérement roide. C'eſt pourquoi les Médecins de Sa Ma-

CHAP. III.

de lin & d'avoine, de chacune trois gros. Faites-les cuire en conſiſtance de cataplaſme dans ſuffiſante quantité du lait que vous avez coulé, & mêlez-les avec les oignons de lis que vous broyerez auparavant. Vous aurez un cataplaſme qu'on appliquera chaudement matin & ſoir ſur la partie malade.

---

jeſté, conjointement avec Paré, ordonnerent auſſi-tôt les remedes convenables. D'abord on fit couler dans la plaie de l'huile de térébenthine chaude, mêlée avec de l'eſprit de vin rectifié, enſuite on couvrit tout le bras d'un emplâtre diachalcitéos, ramolli avec le vinaigre & l'huile roſat, ſur lequel on appliqua un bandage expulſif; enfin pour achever la guériſon on mit ſur le bras le cataplaſme ſuivant juſqu'à ce que la douleur eût entierement ceſſé.

Prenez *farine d'orge & d'ers, de chacune deux onces; fleurs de camomille & de mélilot, de chacune deux poignées; beure frais, une once & demie: faites bouillir tout cela dans de la mouſſe de ſavon juſqu'à conſiſtance de cataplaſme.*

Le bras demeura près de trois mois ſans pouvoir faire ſes mouvements naturels; mais enfin il reprit peu à peu ſa force ordinaire.

La méthode ſuivante eſt auſſi très bonne. Au lieu d'un mélange d'huile de térébenthine & d'eſprit de vin, on fera couler dans la plaie pluſieurs fois le jour du baume du Pérou liquide, ou de l'eau de la Reine de Hongrie, qu'on aura fait chauffer, & on continuera ainſi juſqu'à ce que la douleur diminue. On peut ſubſtituer à l'emplâtre diachalcitéos le diachylum ſimple, ou l'emplâtre de minium; mais il faut toujours avoir le plus grand ſoin de ne pas laiſſer la plaie découverte pendant qu'on prépare ce qui eſt néceſſaire au panſement. Ainſi on appliquera auſſi-tôt un emplâtre, quel-qu'il ſoit, & on enveloppera tout le bras de compreſſes de linges trempées dans l'oxycrat; par ce moyen non-ſeulement on préviendra, ou l'on adoucira l'inflammation, mais on défendra encore la plaie de l'air extérieur, ou d'autres matieres pernicieuſes. Dans les ſujets pléthoriques il eſt néceſſaire, pour prévenir l'inflammation, & autres accidents fâcheux, de ſaigner copieuſement du bras oppoſé, & cela ſur le champ. Scultet, dans ſon Obſervation 47, recommande extrêmement pour les piquures des nerfs un certain onguent dont il donne la deſcription, & il dit au même endroit qu'il a coupé avec ſuccès des nerfs bleſſés de la ſorte. Voyez *Heiſter, Inſtit. chirurg. p.* 11. *Sect.* 1. *Chap.* 11.

CHAPITRE IV.

De la fauſſe Péripneumonie.

Origine de la fauſſe péripneumonie

1. TOUS les ans, au commencement de l'hiver, mais plus ſouvent à la fin de cette ſaiſon, & au commencement du printemps, il paroît une fievre qui eſt accompagnée de pluſieurs ſymptomes de la péripneumonie. Elle attaque principalement les gens gras & replets, ceux qui ſont d'un âge moyen, & encore plus ſouvent les vieillards, ceux qui boivent trop de liqueurs ſpiritueuſes, & ſur-tout d'eau-de-vie. Le ſang de ces gens-là étant chargé d'humeurs pituiteuſes qui ſe ſont amaſſées pendant l'hiver, & étant mis en mouvement par la chaleur du printemps, la toux qui ſurvient enſuite, pouſſe ſur le poumon ces humeurs pituiteuſes. Alors ſi le malade ne veut garder aucun régime, & continue à boire des liqueurs ſpiritueuſes, la matiere qui excitoit la toux s'épaiſſit, &, ne pouvant s'évacuer par les crachats, cauſe la fievre (1).

Ses ſymptomes.

2. Dès que la fievre commence, le malade a tantôt chaud, tantôt froid. Il a des vertiges. Il reſſent un grand mal de tête. Lorſque la toux eſt violente il revomit tous les liquides, tantôt en touſſant, & tantôt ſans touſſer. Les urines ſont troubles & fort rouges. Le ſang que l'on

(1) Peu d'Auteurs ont écrit de la fauſſe péripneumonie, & peu même, outre notre Auteur, l'ont connue diſtinctement; d'autres en ont parlé ſous le nom de catarrhe, ou de rhume de poitrine.

En hiver le corps eſt chargé de graiſſe & de pituite; mais aux approches de la chaleur du printemps & de l'été il ſurvient une fonte ſubite aux humeurs, au moyen de quoi elles ſe mêlent avec le ſang des veines, & ſont portées au ventricule droit du cœur, & de là au poumon; d'où il arrive que ce viſcere eſt alors ſurchargé d'un ſang froid & pituiteux, mais non pas inflammatoire; c'eſt pourquoi la péripneumonie vient toujours après un temps très froid au printemps.

La chaleur diſſout la graiſſe qui, étant enſuite mêlée avec le ſang, & portée au poumon, s'arrête & s'embarraſſe dans les ramifications de l'artere pulmonaire. Ainſi la péripneumonie eſt cauſée par des humeurs qui s'étant amaſſées dans le corps pendant l'hiver, ſe mêlent enſuite avec le ſang. Voyez *Boerhaave, Prax. Méd. vol. 4. de Peripn. nothâ.*

tire eſt ſemblable à celui des pleurétiques. La reſpiration eſt fréquente & difficile. Quand le malade veut touſſer, il ſent un mal de tête comme ſi la tête alloit ſe fendre ; car s'eſt ainſi qu'il s'exprime d'ordinaire. Toute la poitrine eſt douloureuſe, & la toux eſt accompagnée d'un certain bruit rauque, parceque le poumon étant engorgé, & ne pouvant ſe dilater ſuffiſamment, le paſſage de l'air eſt, pour ainſi dire, fermé. De là vient que la circulation eſt tellement gênée, qu'il n'y a preſqu'aucuns ſignes de fievre, ſur-tout dans les gens replets ; quoique cela puiſſe auſſi venir de la grande quantité de matiere pituiteuſe dont le ſang des malades eſt ſurchargé, & qui l'empêche de fermenter ſuffiſamment.

Quelles ſont les indications curatives.

3. Dans la cure de la fauſſe péripneumonie, il s'agit de détourner par la ſaignée le ſang qui accable la poitrine, de diſſiper par des remedes pectoraux l'engorgement des poumons, & de tempérer par un régime rafraîchiſſant la chaleur de tout le corps. La grande quantité d'humeur pituiteuſe contenue dans le ſang, & qui fournit matiere à l'inflammation du poumon, ſembleroit demander beaucoup de ſaignées. Mais comme j'ai obſervé dans cette maladie que les fréquentes ſaignées réuſſiſſoient très mal aux gens replets, ſur-tout quand ils n'étoient plus à la fleur de l'âge, j'ai pris le parti d'y ſubſtituer de fréquentes purgations : ce qui réuſſit aſſez bien dans les ſujets qui ont de la répugnance pour les ſaignées copieuſes & en grand nombre (1).

Méthode curative en détail.

4. Voici donc la maniere dont je procede. Je fais d'abord une ſaignée du bras, le malade étant au lit, & je ne permets pas qu'il ſe leve de deux ou trois heures. De cette façon il ſoutient mieux la ſaignée, & il ſera moins abattu ſi on lui tire dix onces de ſang étant couché, que ſi on lui en tire ſeulement ſix ou ſept étant levé. Le lendemain matin je donne la potion ſuivante.

Potion purgative.

Prenez caſſe mondée, une once ; réglisſe deux gros ; quatre figues graſſes ; feuilles de ſéné, deux gros & demie ; trochiſques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau ; &, dans quatre onces de ce que vous aurez coulé, diſſolvez une once de manne, & une demi-once de ſyrop de roſes ſolutif.

(1) Boerhaave conſeille ſeulement une ſaignée ; mais il recommande fort les lavements laxatifs, le bain, & les véſicatoires. *ibid.*

SECT. VI.

5. Le jour ſuivant je fais ſaigner une ſeconde fois, & après un jour d'intervalle je donne la même potion purgative, que je réitere enſuite de deux en deux jours juſqu'à la fin de la maladie. Les jours que je ne purge pas, je fais uſer d'une décoction pectorale, d'huile d'amandes douces, & d'autres choſes ſemblables.

Régime.

Durant ce temps-là j'interdis au malade la viande & les bouillons de viande, & principalement toute ſorte de liqueurs ſpiritueuſes. Je donne pour boiſſon ordinaire de la tiſane d'orge & de réglisſe, ou de la petite biere à ceux qui en ſouhaitent.

6. Voilà la maniere de traiter la fauſſe péripneumonie, qui eſt cauſée par une abondance d'humeur pituiteuſe que le froid de l'hiver a amaſſée dans le ſang, & qui s'eſt enſuite jettée ſur les poumons. Dans cette maladie la ſaignée réitérée & la purgation ſont indiquées ; au lieu que dans la vraie péripneumonie la ſaignée ſeule eſt indiquée. Du reſte je crois que la vraie péripneumonie eſt abſolument de même nature que la pleuréſie, & qu'elle en differe ſeulement en ce qu'elle affecte plus univerſellement les poumons. Auſſi ces deux maladies demandent entierement les mêmes remedes, & principalement la ſaignée & les rafraîchiſſants.

En quoi cette maladie differe de l'aſthme ſec.

7. Quoique la fauſſe péripneumonie reſſemble à l'aſthme ſec par la difficulté de reſpirer, & par quelques autres ſymptomes ; elle en differe néanmoins ſenſiblement en ce que l'aſthme ſec n'eſt jamais accompagné de fievre ; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fievre & les ſignes d'inflammation ſont manifeſtes, quoiqu'ils ſoient beaucoup moins violents & plus obſcurs que dans la vraie péripneumonie.

8. Il faut remarquer ſoigneuſement que ſi les malades attaqués de la fauſſe péripneumonie ont été auparavant dans l'habitude de boire de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes, il ſeroit dangereux de les leur ôter tout d'un coup ; mais il faut le faire peu-à-peu, crainte qu'un changement ſubit ne donne lieu à l'hydropiſie ; & c'eſt ce qu'on doit auſſi obſerver dans toutes les maladies qui viennenent d'une pareille cauſe.

Eau de-vie eſt excellente pour les brûlures.

Or à propos de l'eau-de-vie, je dirai une choſe en paſſant. C'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on bannît abſolument l'uſage de cette liqueur, ou du moins qu'on l'employât ſeulement pour réparer les forces, & non pas pour les épuiſer. Encore peut-être vaudroit-il mieux ne s'en

point ſervir du tout intérieurement, & ne l'employer que pour les uſages de la Chirurgie, ſavoir en la mêlant dans les fomentations digeſtives pour les ulceres, ou en l'appliquant extérieurement ſur les brûlures. Dans ce dernier cas l'eau-de-vie eſt le meilleur remede qu'on ait trouvé juſqu'ici ; car elle empêche merveilleuſement bien la pourriture de la peau, & par ce moyen elle guérit en très peu de temps le mal, prévenant ainſi la ſuppuration & toutes les ſuites qui durent fort long-temps. CHAP. IV.

Soit donc que la brûlure ait été cauſée par l'eau bouillante, ou par la poudre à canon, ou de quelque autre maniere, il faudra appliquer auſſi-tôt ſur le mal des linges trempés dans de l'eau-de-vie, & réitérer de temps en temps l'application de ces linges ainſi imbibés, juſqu'à ce que la douleur ſoit entierement appaiſée : enſuite on ſe contentera de les renouveller deux fois le jour (1).

CHAPITRE V.

Du Rhumatiſme.

1. CETTE maladie arrive dans toutes les ſaiſons, mais particuliérement en automne, & elle attaque principalement les perſonnes qui ſont dans la vigueur de l'âge. Elle vient d'ordinaire pour avoir eu froid tout à coup lorſqu'on s'étoit échauffé par un violent exercice, ou de quelque autre maniere. Elle commence par un friſſon, qui eſt ſuivi de chaleur, d'inquiétude, de ſoif, & des autres ſymptomes de la fievre. Après un ou deux jours de temps, & quelquefois plutôt, il ſurvient une douleur cruelle, tantôt dans un membre, tantôt dans un autre, aux épaules, aux poignets, & principalement aux genoux. Cette douleur paſſe alternativement d'un endroit à un autre, & laiſſe

Cauſe du rhumatiſme & ſes ſymptomes.

(1) Cela ne doit s'entendre que des brûlures légeres, où l'huile de térébenthine eſt un bon remede ; comme auſſi une décoction d'oxycrat & de ſel, appliquée chaude ſur la partie, & ſouvent renouvellée. Il eſt encore fort utile d'approcher du feu la partie, & de la tenir de cette ſorte auſſi long-temps que l'on peut ; cela réſout le ſang coagulé, & empêche qu'il ne ſurvienne des ampoules & d'autres fâcheux ſymptomes. Voyez *Heiſter, Inſtitut. chirurg. p.* 1. *Lib.* 4. *Chap.* 15. *p.* 331.

SECT. VI.

de la rougeur & de la tumeur dans celui qu'elle occupe le dernier.

La fievre & les autres ſymptomes mentionnés ci-deſſus ſubſiſtent quelquefois avec la douleur les premiers jours de la maladie ; enſuite la fievre s'évanouit inſenſiblement, ſans que la douleur ceſſe. Quelquefois même elle devient encore plus cruelle, parceque la matiere fébrile s'eſt alors jettée ſur les membres ; & c'eſt ce que marquent aſſez les fréquents retours de fievre qui arrivent lorſque la matiere morbifique ſe trouve répercutée par des remedes extérieurs employés mal à propos.

Il eſt ſouvent pris pour la goutte.

2. Quand le rhumatiſme n'eſt pas accompagné de fievre, il paſſe ſouvent ſous le nom de *goutte*, quoiqu'il en differe eſſentiellement, comme ſavent très bien ceux qui connoiſſent à fond ces deux maladies ; & c'eſt peut-être parcequ'on les a confondues enſemble, que les Auteurs ont traité ſi légerement la matiere du rhumatiſme. Peut-être auſſi eſt-il une maladie nouvelle qui eſt venue ſe joindre à toutes les autres (1).

C'eſt une maladie opiniâtre, quoique non pas dangereuſe.

Quoi qu'il en ſoit, elle n'eſt que trop commune préſentement ; & quoiqu'elle ſoit très rarement mortelle quand une fois il n'y a plus de fievre, cependant la violence & la longue durée des douleurs qu'elle fait ſentir ne permettent pas de la négliger ; car ſi on la traite mal, elle perſiſte aſſez ſouvent durant pluſieurs mois, & même durant pluſieurs années, quelquefois même toute la vie, non pas, à la vérité, ſans intervalles, mais par des accès qui reviennent de temps en temps comme ceux de la goutte.

(1) Dans le rhumatiſme, la douleur attaque les muſcles conjointement avec la membrane commune & leurs tendons ; mais dans la goutte elle attaque les ligaments. Dans la goutte commençante, le ſiege de la douleur eſt principalement à la ſurface des ligaments ; & dans la goutte ancienne, l'humeur morbifique qui cauſe la douleur eſt ſituée plus profondément, & occupe plus d'eſpace entre les os. Il y a encore cette différence entre la goutte & le rhumatiſme : la goutte revient plus ſouvent, cauſe plus de douleur, dure plus long-temps, & ſe guérit plus difficilement ; le rhumatiſme n'attaque quelquefois une perſonne qu'une ou deux fois dans ſa vie, ne dure pas ſi long-temps, & ſe guérit plus aiſément. La douleur differe auſſi dans les deux maladies : dans le rhumatiſme elle eſt tenſive, gravative, accompagnée de froideur, & ſans aucune enflure ou rougeur remarquable : dans la goutte elle eſt perçante, déchirante, & menace pour ainſi dire de faire crever la partie affectée qui ſe trouve très enflée & très rouge.

Il arrive auſſi quelquefois que les douleurs rhumatiſmales, après avoir duré long-temps & s'être fait ſentir cruellement, ceſſent enfin d'elles-mêmes. Mais alors les parties affectées demeurent entierement privées de mouvement pendant tout le reſte de la vie du malade. Les articulations des doigts ſont, pour ainſi dire, renverſées, & il y a, comme dans la goutte, des nodoſités, ſur-tout au côté interne des doigts. Du reſte, l'appétit eſt bon, & le malade ſe porte bien d'ailleurs.

Rhumatiſme des lombes.

3. Il y a une autre ſorte de rhumatiſme, qui eſt ordinairement regardé comme une maladie d'un autre genre, & qu'on peut très bien nommer *rhumatiſme des lombes*. On reſſent à la région des lombes une douleur fixe & très violente qui s'étend quelquefois juſqu'à l'os ſacrum, & reſſemble à la colique néphrétique, ſi ce n'eſt que le malade ne vomit pas : car outre la douleur cruelle & preſque inſupportable que l'on ſouffre aux environ des reins, on en reſſent quelquefois une tout le long des ureteres juſqu'à la veſſie. Il eſt vrai que cette derniere douleur eſt moins violente que l'autre. Cependant j'ai été trompé autrefois, croyant qu'elle venoit de quelque gravier arrêté dans les ureteres ; au lieu qu'elle eſt réellement cauſée par la matiere enflammée du rhumatiſme qui, abandonnant le reſte du corps, ſe jette ſur ces endroits-là, & y produit une ardeur brûlante.

Si on ne traite pas cette ſeconde ſorte de rhumatiſme de la même façon que la premiere, elle dure auſſi long-temps, & n'eſt pas moins cruelle. Les malades ne peuvent demeurer couchés ; ils ſont obligés de ſe lever, ou de ſe tenir aſſis dans leur lit, & cela avec une agitation continuelle, ſe penchant tantôt en devant, tantôt en arriere.

Ces deux ſortes de rhumatiſmes viennent d'une inflammation.

4. Les ſymptomes de ces deux ſortes de rhumatiſmes font aſſez voir qu'ils viennent d'une inflammation ; & on n'en doutera pas ſi on examine la couleur du ſang que l'on tire aux malades ; car il eſt parfaitement ſemblable à celui des pleurétiques. Les choſes étant ainſi, je crois que le traitement du rhumatiſme conſiſte d'un côté à diminuer, par la ſaignée le volume du ſang ; & de l'autre à tempérer ſon ardeur par des remedes rafraîchiſſants & incraſſants, & par un régime convenable (1).

(1) Pour traiter cette maladie, il faut examiner ſi elle eſt nouvelle, & provient d'une abondance de ſang ; ou ſi elle eſt ancienne, & pro-

SECT. VI.

Comment il faut les traiter.

Si-tôt donc que je ſuis appellé auprès d'un malade, je lui fais tirer dix onces de ſang au bras du côté du mal, & je lui ordonne un julep rafraîchiſſant & incraſſant, à peu près de la maniere ſuivante.

Julep rafraîchiſſant.

Prenez des eaux de nénuphar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces; ſyrop de limon, une once & demie; ſyrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à ſa volonté.

Ou bien j'ordonne l'émulſion qui a été décrite dans le traitement de la pleuréſie.

Pour calmer la douleur, je fais appliquer ſur la partie affectée un cataplaſme de mie pain blanc & de lait avec le ſafran, ou bien une feuille de choux, & j'ai ſoin qu'on renouvelle ſouvent cette application (1).

Régime.

5 Quant au régime, je défends entierement la viande & même les bouillons de viande les plus légers. J'y ſubſtitue des décoctions d'orge ou d'avoine, des panades, & autres choſes ſemblables. Je ne donne pour boiſſon que de la pe-

---

vient d'un amas de ſéroſité vicieuſe: & il faut régler les indications ſuivant ces différences.

Dans le premier cas la ſaignée, dès le commencement, eſt le plus prompt remede; mais dans le ſecond cas on doit l'éviter ſoigneuſement, ſur-tout dans les tempéraments délicats & froids, & dans les gens âgés.

Les doux diaphorétiques mêlés avec le nitre, & donnés ſouvent & à petites doſes, réuſſiſſent très bien dans les deux cas. Les laxatifs conviennent encore extrêmement, & auſſi le bain chaud dans le déclin de la maladie. Dans le rhumatiſme froid rien n'eſt au-deſſus des véſicatoires. Les narcotiques ſont néceſſaires lorſque la douleur eſt fort violente.

(1) Voici un très bon liniment qui eſt tiré d'Hoffmann.

Prenez *eau de la Reine de Hongrie, deux onces; baume du Pérou, deux gros; thériaque vieille, un gros: faites infuſer cela enſemble pendant quelque temps, & paſſez enſuite la liqueur, à laquelle vous ajouterez des teintures de ſafran & de caſtoreum, de chacune deux gros; huile de noix muſcade, un ſcrupule; camphre, un gros, pour un liniment dont vous frotterez ſouvent les parties affligées.*

S'il reſte dans la partie une roideur & un engourdiſſement cauſés par la longue douleur, on pourra uſer du liniment ſuivant qui a ſouvent produit des effets merveilleux.

Prenez *graiſſe humaine, deux onces; baume du Pérou & huile de girofle, de chacun deux gros: mêlez cela enſemble pour s'en ſervir comme du liniment précédent.*

tite biere, ou, ce qui vaut encore mieux, de la tiſane d'orge avec la racine d'oſeille, la regliſſe, &c. bouillies dans l'eau de fontaine. Je veux que le malade ſe tienne levé tous les jours pendant quelques heures; parceque la chaleur du lit, quand on le garde continuellement, ne ſert qu'à augmenter la maladie.

Combien de fois il faut ſaigner.

6. Le lendemain, je fais tirer la même quantité de ſang que la premiere fois, & après un ou deux jours d'intervalle, ſuivant les forces du malade; enſuite, laiſſant un intervalle de trois, ou de quatre jours, à proportion des forces, de l'âge, du tempérament du malade, & des autres circonſtances, je réitere la ſaignée pour la quatrieme & ordinairement la derniere fois. Il eſt rare que j'aille au-delà, à moins que le malade n'ait uſé d'un régime trop chaud, ou qu'on ne lui ait donné mal à propos des remedes échauffants.

Inconvénients des narcotiques dans cette maladie.

Si on employoit les narcotiques, il faudroit ſaigner davantage. C'eſt pourquoi, quelque violentes que ſoient les douleurs, je m'abſtiens ſcrupuleuſement d'employer ces ſortes de remedes pendant toute la maladie, lorſque j'ai deſſein de la guérir par la ſaignée : car les narcotiques ne font que fixer le mal, & rendre la ſaignée moins efficace; & quand on les a donnés, on eſt obligé de la réitérer plus ſouvent qu'il n'auroit été beſoin ſans cela. Dans la force même de la maladie, les narcotiques ſont incapables de calmer les douleurs.

Quand eſt-ce qu'il faut purger.

7. Les jours qu'on ne ſaigne pas, je fais donner un lavement avec le lait & le ſucre. On continue les remedes & le régime ordonnés ci-devant, au moins pendant huit jours depuis la derniere ſaignée, & je ſuis exact là-deſſus. Au bout de ces huit jours, je fais prendre le matin une potion purgative douce; & le ſoir du même jour une aſſez forte doſe de ſyrop diacode dans l'eau de primevere, afin d'arrêter entierement l'orgaſme du ſang qui autrement pourroit cauſer une rechute. Tout cela étant fini, je permets au malade de reprendre peu à peu ſa maniere de vivre ordinaire, c'eſt-à-dire ſes aliments, ſes exercices & ſon air accoutumé; ſi ce n'eſt que je lui interdis encore pour long temps le vin & toute ſorte de liqueurs ſpiritueuſes, les aliments ſalés ou épicés, & toutes les choſes indigeſtes.

8. Après qu'on aura fait le nombre de ſaignées que je recommande, les douleurs du malade diminueront beaucoup, quoiqu'elles ne ceſſeront pas entierement; mais,

SECT. VI.

quand il aura repris les forces qu'il avoit perdues par les ſaignées, ſur-tout s'il ſe trouve dans un temps de l'année plus favorable que celui où ſa maladie a commencé, tous les ſymptomes diſparoîtront, & il ſe portera enſuite à merveille.

Mauvais effets d'une méthode contraire.

9. On vient ordinairement à bout de guérir le rhumatiſme par la méthode que nous avons expliquée, ou par quelque autre ſemblable, pourvu qu'on l'emploie de bonne heure & dès le commencement de la maladie; mais il arrive aſſez ſouvent que, quand on a ſuivi une méthode contraire, le malade demeure toute ſa vie ſujet à des douleurs vagues, tantôt plus violentes, & tantôt moins violentes. Ces douleurs en impoſent facilement à ceux qui ne ſont pas bien attentifs, & on les prend ordinairement pour des ſymptomes du ſcorbut.

Le ſcorbut moins commun qu'on ne croit.

A la vérité, je ne doute point que le ſcorbut ne ſe rencontre véritablement dans nos pays ſeptentrionaux. Mais auſſi je ſuis perſuadé qu'il n'y eſt pas ſi fréquent qu'on le croit d'ordinaire; & que pluſieurs affections que nous jugeons à propos de traiter de ſcorbutiques, ſont uniquement des maladies commençantes & qui n'ont point encore de type certain, ou de malheureux reſtes de quelque maladie qui n'a pas été guérie parfaitement, & qui corrompt le ſang & les autres humeurs.

Par exemple, lorſqu'il s'eſt formé depuis peu dans le corps quelque matiere propre à cauſer la goutte, & que cependant elle ne s'eſt pas encore jettée ſur les extrémités, il paroîtra divers ſymptomes qui feront ſoupçonner le ſcorbut, juſqu'à ce que la goutte étant formée & ſe faiſant actuellement ſentir, ne laiſſe plus aucun lieu de douter de la nature de la maladie.

10. Je n'ignore pas auſſi que, quand l'attaque de goutte eſt paſſée, il ſurvient au malade pluſieurs ſymptomes qui reſſemblent à ceux du ſcorbut. La raiſon de cela eſt que la Nature, ſoit qu'elle ait été troublée par des évacuants employés mal à propos, ou par quelque autre cauſe, ſoit que le grand âge du malade la rende trop foible, n'a pu dépoſer ſur les extrêmités la matiere goutteuſe. Cette matiere ainſi retenue dans le ſang, & ne pouvant s'aſſimiler avec ce liquide, en corrompt toute la maſſe, & produit une infinité de ſymptomes très fâcheux.

Ce que je dis ici de la goutte, doit s'entendre pareillement de l'hydropiſie commençante. Et, quoiqu'on diſe ordinairement que l'hydropiſie commence ou finit le ſcorbut,

cette regle ne ſignifie très ſouvent autre choſe, ſinon que, lorſque l'hydropiſie commence à ſe déclarer par des ſignes évidents, l'idée qu'on s'étoit formée d'un prétendu ſcorbut, ſe diſſipe auſſi-tôt. On peut avancer la même choſe de quantité d'autres maladies chroniques, ou de maladies qui commencent, & n'ont pas encore de type certain, ou même de quelques maladies qui ont été guéries, mais ne l'ont pas été parfaitement.

Et certes, ſi l'on ne convient pas de cette vérité, le nom de *ſcorbut*, de la maniere que les choſes vont aujourd'hui, deviendra un nom général qui comprendra preſque toutes les maladies. Mais, ſi l'on s'applique ſérieuſement à découvrir le caractere eſſentiel de chaque maladie, à travers le voile des ſymptomes irréguliers qui la couvrent, on la reconnoîtra bientôt telle qu'elle eſt réellement, & il ſera facile de lui aſſigner la claſſe qui lui convient. Alors il faudra ſe régler pour le traitement, non ſur les ſymptomes irréguliers dont elle eſt accompagnée, mais ſur la maladie elle-même actuellement exiſtente, & entierement déclarée.

11. Lorſque le rhumatiſme a déja duré pluſieurs années, & a jetté par conſéquent de profondes racines, on ne doit pas faire des ſaignées ſi proches les unes des autres, que dans le commencement de la maladie; mais il faut mettre un intervalle de quelques ſemaines entre chaque ſaignée. On évacuera entierement par ce moyen la matiere morbifique; ou du moins on ſera en état, après les ſaignées, de détruire les reſtes de cette matiere, en ouvrant un cautere à l'une des jambes, ou en donnant matin & ſoir quelques gouttes d'un eſprit volatil dans du vin de Canarie.

Les fréquentes ſaignées ne conviennent pas dans un rhumatiſme invétéré.

12. Cependant, quelque différence qu'il y ait entre le vrai rhumatiſme & le ſcorbut, comme nous avons dit ci-devant, on doit avouer qu'il y a une ſorte de rhumatiſme qui approche beaucoup du ſcorbut, puiſqu'il en imite les principaux ſymptomes, & qu'il demande preſque les mêmes remedes : c'eſt pourquoi je le nomme *rhumatiſme ſcorbutique* (1). La douleur attaque tantôt une partie du corps,

Rhumatiſme ſcorbutique.

(1) Hoffmann obſerve auſſi qu'il y a un rhumatiſme ſcorbutique, dans lequel toute la lymphe & la ſéroſité du ſang ſont viciées & remplies de parties impures, excrémentitielles, ſulfureuſes, ſalines & âcres qui ſe manifeſtent dans l'occaſion par différentes ſortes d'éruptions. Cette maladie eſt cauſée par des aliments mal-ſains, ſalés, & de digeſtion difficile, par une vie oiſive & ſédentaire, par un air groſſier

SECT. VI.

& tantôt une autre ; mais elle n'y cauſe pas ſouvent de tumeur, comme dans le rhumatiſme ordinaire, & elle n'eſt pas accompagnée de fievre ; d'ailleurs elle n'eſt pas auſſi fixe, mais plus vague & plus inconſtante, parcequ'elle eſt accompagnée de ſymptomes irréguliers. Quelquefois elle n'occupe que les parties externes, & d'autres fois elle ſe jette ſur les parties internes, qu'elle abandonne enſuite pour revenir ſur les externes. Elle tourmente ainſi le malade par cette alternative, & dure auſſi long-temps qu'aucune maladie chronique.

Les femmes ſont les plus ſujettes au rhumatiſme ſcorbutique, de même que les hommes d'un tempérament foible. Cela me porteroit à croire que cette maladie doit être miſe au nombre des affections hyſtériques, ſi quantité d'expériences ne m'avoient montré qu'elle ne cede nullement aux remedes hyſtériques. Les perſonnes qui ont uſé pendant long-temps du quinquina, ſont encore ſujettes à cette maladie ; & c'eſt-là, pour le dire en paſſant, le ſeul mauvais effet que j'aie jamais vu produire au quinquina.

Comment on le guérit.

13. Mais, ſoit que le rhumatiſme ſcorbutique vienne de là, ou de quelque autre cauſe, on le guérit très facilement par l'uſage des remedes ſuivants ; & ſi je n'avois pas préféré l'utilité publique à mon intérêt particulier, j'aurois dû les paſſer ſous ſilence ; car, par leur moyen, & ſans faire autre choſe, j'ai guéri, du rhumatiſme dont il s'agit, quantité de gens auxquels ni les ſaignées ſouvent réitérées, ni les purgatifs, ni la diete lactée, ni les poudres abſorbantes, &c. n'avoient abſolument ſervi de rien. Voici quels ſont ces remedes.

Electuaire anticorbutique.

Prenez *conſerve de cochlearia des jardins, deux onces ; conſerve d'alleluia, une once ; poudre d'Arum compoſée* (1), *ſix gros ; &, avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'orange, faites*

& croupiſſant, & par de longs déplaiſirs : de là vient que les habitants des côtes de la mer y ſont plus ſujets que les autres.

Les remedes délayants & adouciſſants, long-temps continués, ſont les plus convenables dans cette maladie. Les eaux minérales bues avec le lait, en y joignant un régime convenable, ſont auſſi très efficaces.

(1) Cette poudre ſe fait avec la racine d'arum fraîchement ſéchée, deux onces, les racines de calamus aromaticus & de pimpinella ſaxifraga, de chacune une once ; les yeux d'écreviſſes, demi-once ; la cannelle, trois gros ; le ſel d'abſynthe, deux gros : le tout mêlé enſemble.

un électuaire dont on donnera au malade deux gros trois fois le jour pendant un mois entier ; & par-dessus il avalera trois onces de l'eau suivante. CHAP. V.

Prenez *cochlearia des jardins, huit poignées ; beccabunga, cresson de fontaine, sauge & menthe, de chacun quatre poignées ; les écorces de six oranges ; & demi-gros de noix muscade concassée : faites infuser tout cela dans douze livres de biere de Brunswik : distillez ensuite à la maniere ordinaire, & retirez seulement six livres de liqueur.* Eau antiscorbutique.

Il faudra s'en tenir exactement à la dose de poudre d'Arum que j'ai marquée pour l'électuaire, ou du moins ne la pas diminuer.

CHAPITRE VI.

De la Fievre érésipélateuse.

1. CETTE maladie attaque toutes les parties du corps, mais sur-tout le visage. Elle arrive dans tous les temps de l'année, mais principalement à la fin de l'été ; elle prend souvent, tandis que l'on est à l'air (1). Le visage se tuméfie tout d'un coup, il devient très rouge & très douloureux, & se trouve parsemé d'un grand nombre de petites pustules fort proches les unes des autres, lesquelles, à me- Description de l'érésipele & de ses symptomes.

(1) Heister observe que l'érésipele est une inflammation de l'épiderme & de la graisse voisine, laquelle inflammation s'étend quelquefois très considérablement, avec rougeur, chaleur & douleur. Dès qu'on presse avec le doigt la partie affligée, elle blanchit d'une maniere remarquable, & dès qu'on ôte le doigt elle devient rouge comme auparavant. L'érésipele attaque le plus souvent les bras & les jambes, quelquefois aussi le cou, la tête, les épaules, le visage, quelquefois le nez, & d'autres parties. Il commence ordinairement avec un frisson qui est aussi tôt suivi d'une chaleur semblable à celle des fievres ardentes ; c'est pourquoi les anciens ont appellé cette maladie *feu sacré, & feu de Saint Antoine.*

L'érésipele vient des mêmes causes que les autres inflammations, mais sur-tout d'un froid subit qui succede à une grande chaleur, ou à une sueur ; d'une transpiration arrêtée, de l'usage des liqueurs trop spiritueuses, & de trop de nourriture, enfin d'un sang fort échauffé & fort âcre, toutes ces choses étant de nature à épaissir aisément le sang, & à le faire séjourner. *Heister, Instit. chirurg. P. 1. Lib. 4. Cap. 6. p. 290.*

SECT. VI.

ſure que l'inflammation augmente, ſe convertiſſent quelquefois en de petites veſſies. Le mal s'étend de-là ſur le front & ſur toute la tête, & l'enflure devient ſi grande qu'elle cache preſque les yeux. Les ſymptomes de ce mal reſſemblent beaucoup à ceux que cauſent les piquures des abeilles & des guêpes. Voilà la deſcription de l'eſpece d'érésipele la plus connue & la plus ordinaire.

2. Quelque endroit du corps que l'érésipele occupe, & en quelque temps de l'année qu'il arrive, il eſt ordinairement accompagné de friſſon & de tremblement, de ſoif, d'inquiétude, & des autres ſymptomes de la fievre. Quelquefois le friſſon & le tremblement ſe font ſentir un jour ou deux avant que l'érésipele ſe déclare. A meſure que la maladie avance, la rougeur, l'enflure, la fievre & les autres ſymptomes augmentent, & quelquefois même ils ſe terminent par la gangrêne, à moins qu'on ne previenne ce malheur par des remedes convenables.

Autre eſpece d'érésipele & ſes ſymptomes.

3. Il y a une autre ſorte d'érésipele qui eſt plus rare & qui attaque indifféremment dans tous les temps de l'année. Elle eſt ordinairement cauſée par des excès de vins ſubtils & fumeux, ou de ſemblables liqueurs ſpiritueuſes. Elle commence par une petite fievre qui eſt ſuivie d'une éruption de puſtules preſque ſur tout le corps; ces puſtules qui reſſemblent à des piquures d'orties, s'élevent quelquefois en forme de petites veſſies qui diſparoiſſent bientôt après, ſe cachent ſous la peau, excitent une démangeaiſon inſupportable, & ſe montrent de nouveau dès qu'on les gratte tant ſoit peu (1).

(1) Les Praticiens diviſent ordinairement l'érésipele en deux eſpeces; ſavoir, le *vrai* ou *ſimple*, & le *faux* ou *ſcorbutique*.

Le premier cede aiſément aux remedes convenables internes & externes, & il a ſon ſiege à la ſurface de la peau. Le ſecond dure plus long-temps, & à cauſe du vice des liqueurs, il eſt ſitué plus profondément, eſt plus difficile à guérir, & dégénere facilement en ulcere malin; c'eſt pourquoi on le ſous-diviſe encore en érésipele avec ulcération, & en érésipele ſans ulcération. L'érésipele avec ulcération eſt le plus dangereux, eſt ſouvent de longue durée, & ſe cicatriſe difficilement.

La fievre érésipélateuſe eſt quelquefois idiopathique, ou maladie primitive; quelquefois ſympathique, ou maladie ſecondaire. L'érésipele ſymptomatique ſuccede ſouvent à l'anaſarque, à l'aſcite, à un ictere invétéré, jaune, ou noir, & emporte bientôt le malade; ſouvent auſſi il ſe joint aux bleſſures des parties nerveuſes, ſur tout du crâne & de ſes membranes, & aux fractures des os; & dans ce cas-là il eſt dangereux. *Hoffmann, Med. rat. ſyſt. tom. 4. part. 1. p. 304. 305.*

4. Pour guérir cette maladie, je trouve qu'il y a trois indications à remplir, qui ſont d'évacuer d'une maniere

CHAP. VI.

Traitement de l'éréſipele,

Cet Auteur obſerve, par rapport au pronoſtic, que l'éréſipele n'eſt pas dangereux quand il vient tout à coup, & ſans cauſer beaucoup de trouble, que c'eſt dans un bon tempérament, qu'il n'attaque point une partie principale, ni les parties nerveuſes; & qu'au moyen d'une tranſpiration plus abondante & des remedes convenables, l'enflure ſe diſſipe ſucceſſivement dans un jour ou deux, la chaleur & la douleur ceſſent, la couleur rouge ſe change en jaune, l'épiderme ſe déchire & s'en va par écaille, & la maladie ſe termine heureuſement.

L'éréſipele eſt même quelquefois un ſigne de ſanté; car on a vu d'autres maladies, particuliérement l'aſthme convulſif, & la colique convulſive, ceſſer par un éréſipele qui leur ſuccédoit.

Mais lorſque l'éréſipele eſt grand, qu'il eſt ſitué profondément, qu'il ſurvient dans un corps cacochyme, qu'il attaque une partie douée d'un ſentiment exquis, il n'eſt pas ſans danger; alors la rougeur devient livide & noire, & aboutit bientôt à une mortification funeſte, ou bien l'inflammation ne pouvant ſe réſoudre, tourne en ſuppuration, & produit des ulceres malins, des fiſtules, & la gangrene.

Dans les corps cacochymes, & dans les tempéraments en partie ſanguins & en partie phlegmatiques, l'éréſipele laiſſe une enflure conſidérable au pied, en ſorte que la cheville paroît trois fois plus groſſe qu'elle n'eſt naturellement, & cette enflure s'en va très difficilement. Ceux qui meurent de cette maladie, périſſent d'ordinaire par une fievre qui le plus ſouvent eſt accompagnée d'une difficulté de reſpirer, quelquefois d'un délire, quelquefois d'un aſſoupiſſement, & les malades ne vont guere au-delà du ſeptieme jour.

L'éréſipele devient extrêmement dangereux, & ſouvent mortel, quand il n'eſt pas bien traité. On l'a vu rentrer après que le malade avoit pris un vomitif & un fort purgatif, d'où s'enſuivit une inflammation d'eſtomac, & enfin la mort. La ſaignée l'a fait auſſi quelquefois rentrer, & l'a rendu vague & ambulant; ce qui étoit très incommode. Une autre fois ayant été répercuté à la jambe par un topique compoſé de camphre, de minium & de bol, il fut ſuivi d'une violente fievre, d'une inſupportable douleur d'eſtomac, d'une grande difficulté de reſpirer, d'un vomiſſement bilieux, d'une perte de forces & d'appétit; ſymptomes qui ne ceſſerent point juſqu'à ce qu'on eût rappellé l'éréſipele à l'endroit qu'il occupoit d'abord, & cela par le moyen d'un véſicatoire, & par des antiſpaſmodiques, & de doux ſudorifiques donnés intérieurement.

Un éréſipele à la tête ayant été traité par des répercuſſifs, des rafraîchiſſants, des aſtringents, des applications trop ſpiritueuſes, & des liniments avec le camphre, cauſa un vertige, une léthargie, une eſquinancie, un délire, & une paralyſie de la langue; accidents qui ont ſouvent été funeſtes aux gens âgés & aux ſujets ſcorbutiques. Les applications rafraîchiſſantes & huileuſes, comme celles où entre le plomb, les liniments ſpiritueux, & ceux qui contiennent beaucoup de camphre, ſont également nuiſibles dans l'éréſipele, & le font dégénérer en des ulceres d'un mauvais caractere, comme on voit par *Hildanus*, *Cent.* 1. *Obſerv.* 82. *Moinichen*, *Obſerv.* 11. *p.* 245. *Timæus à Guldenklee*, *Lib.* 6. *Cap.* 23.

SECT. VI.

convenable la matiere peccante qui eſt mêlée dans le ſang, d'appaiſer par des remedes rafraîchiſſants l'effervescence de ce liquide, de réſoudre la matiere qui, étant fixée dans la peau, cauſe la tumeur (1).

(1) Les indications curatives, ſelon Hoffmann, ſont, 1° d'entretenir la fievre dans un état de modération, c'eſt-à-dire, de la diminuer ſi elle eſt trop violente, & de l'augmenter ſi elle eſt trop foible; 2° d'adoucir l'humeur ſubtile & cauſtique qui eſt logée dans les parties nerveuſes; 3°. de réſoudre l'inflammation, & d'évacuer parfaitement la matiere morbifique

C'eſt une regle certaine dans la pratique, ſuivant l'obſervation du même Auteur, que dans les fievres aiguës & accompagnées d'éruption, il faut toujours entretenir une douce moiteur, de façon que le ſang ſe porte par un mouvement continu & uniforme à la ſurface du corps, & que la matiere excrémentitielle qu'il entraîne ſoit évacuée par les pores de la peau Ainſi on doit faire la même choſe pour l'éréſipele, tant à l'égard de tout le corps, qu'à l'égard de la partie affligée; par ce moyen on adoucira la douleur, & on aidera beaucoup la réſolution.

L'uſage des topiques demande une extrême attention, de peur qu'ils ne nuiſent, ſoit en répercutant l'éréſipele, ſoit en le changeant en ulcere. D'ailleurs, comme beaucoup de perſonnes ont une idioſyncraſie, c'eſt à-dire, une ſenſibilité particuliere & individuelle, ſur-tout à la peau à raiſon de ce qu'elle eſt une partie nerveuſe, il faut à cauſe de cela une circonſpection encore plus grande dans l'application des topiques dans les maladies de la peau, chaque perſonne ne pouvant pas ſupporter toutes ſortes de topiques. J'ai ſouvent obſervé dans des éréſipeles de la poitrine, continue le même Auteur, que l'application d'un emplâtre innocent qui avoit cent fois réuſſi en d'autres ſujets, avoit augmenté en peu de temps l'inflammation & la douleur, leſquelles diminuoient au contraire dès qu'on avoit ôté cet emplâtre. Ainſi le plus ſûr eſt de n'appliquer que des choſes adouciſſantes, comme les fleurs de camomille, de ſureau, de melilot, de feve, &c. en forme de ſachet, ou en poudre.

Mais ſi nonobſtant l'uſage des diſcuſſifs les plus efficaces, internes & externes, l'enflure ſubſiſte, ſi la rougeur commence à ſe diſſiper, & qu'il lui ſuccede une couleur bleue, ſi la douleur eſt ſituée plus profondément, ſi elle ſemble s'étendre au périoſte, & que l'éréſipele tende à la ſuppuration, alors il faut avoir recours à des ſuppuratifs, mais qui en même temps puiſſent empêcher la putréfaction. Le diachylon ſimple où l'on ajoute ſuffiſante quantité de camphre & de ſafran, & l'emplâtre de plomb de Barbette avec le ſavon, couvrant cela d'épithêmes balſamiques qui empêchent la corruption, ſont des topiques fort utiles en pareil cas. Lorſque le pus eſt ſitué profondément, & occupe peu de place, il faut ouvrir la tumeur avec une lancette, & faire ſortir la matiere à diverſes reprifes, & non pas tout d'une fois; mais de peur que l'abcès, ſur-tout dans les endroits glanduleux, ne dégénere en ulcere fiſtuleux & malin, après l'évacuation du pus, il faut y injecter une liqueur balſamique faite avec la teinture de fleurs de mille-pertuis, l'eſſence de baume du Pérou & de myrrhe, & quelques gouttes d'huile de térébenthine.

CHAP. VI.

Voici comment je remplis ces différentes indications. Dès la premiere fois que je ſuis appellé, j'ordonne une bonne ſaignée du bras ; & le ſang qu'on tire eſt preſque toujours ſemblable à celui des pleurétiques. Le lendemain, je fais prendre la potion purgative douce, dont je me ſers ordinairement dans ma pratique ; & ſi le malade a été purgé un peu copieuſement, je donne à l'heure du ſommeil un remede calmant, par exemple, le ſyrop diacode dans l'eau de fleurs de primevere, ou quelque autre narcotique ſemblable.

Après la purgation, je fais fomenter la partie malade avec la décoction ſuivante.

Lorſque l'éréſipele eſt fort étendu & ſitué profondément, & qu'il menace de la gangrene, ce que l'on connoît par ſa couleur qui tire ſur le rouge brun, & par la continuation des ſymptomes après l'éruption, alors, outre les remedes internes qui arrêtent l'inflammation & la pourriture, comme le nitre, avec une petite quantité de camphre, il ſera néceſſaire d'appliquer fréquemment ſur la partie affligée des linges en pluſieurs doubles, trempés dans des liqueurs ſpiritueuſes & fortifiantes, compoſées avec l'eau de chaux, l'eau-de-vie camphrée, le vinaigre avec la litharge, & où l'on mêlera auſſi l'eſſence de ſcordium & la myrrhe.

La ſaignée eſt quelquefois nuiſible dans l'éréſipele, & quelquefois utile. Si une fievre éréſipélateuſe attaque des ſujets pléthoriques, ou des gens accoutumés à boire des liqueurs ſpiritueuſes, la ſaignée du bras convient dans le commencement de la maladie, parcequ'elle rend la circulation plus libre, & facilite l'éruption de la matiere morbifique. Elle eſt beaucoup plus utile ſi l'éréſipele attaque la tête, parcequ'elle prévient des ſymptomes dangereux. Quelquefois, au lieu de ſaigner, il eſt à propos d'appliquer des ventouſes entre les épaules ; mais après la ſaignée il faut toujours avoir ſoin d'entretenir une libre & égale tranſpiration.

Dans l'éréſipele ſcorbutique qui a duré long temps, il faut employer des remedes propres à purifier le ſang, des laxatifs & des ſudorifiques, purgeant d'abord pendant quelques jours, & enſuite donnant des ſudorifiques & des diurétiques pendant quelque temps, & réitérant ces remedes alternativement pluſieurs fois. La boiſſon ordinaire du malade doit être une décoction adouciſſante faite de racines & de bois mucilagineux, avec des amers, comme la racine de chicorée & de dent de lion, & les raiſins.

Pour empêcher le retour dangereux de cette maladie, le meilleur moyen eſt, après avoir préparé le corps par la ſaignée ou la purgation, ou par tous les deux, ſelon le beſoin, de faire prendre des eaux minérales, avec un régime convenable ; mais ſi cela eſt impoſſible, on pourra y ſubſtituer commodément la ſaignée, ſur-tout au printemps & en automne, la purgation, & les remedes qui purifient le ſang, avec un régime convenable quant aux aliments, l'exercice, &c.

SECT. VI.

Fomentation émolliente.

Prenez *racines de guimauve & de lys, de chacune deux onces; feuilles de mauve, de ſureau & de bouillon blanc, de chacune deux poignées; fleurs de mélilot, ſommités de millepertuis & de petite centaurée, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once: faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres; coulez la liqueur, & ajoutez ſur chaque livre trois onces d'eau de vie.*

On trempera dans cette liqueur un morceau de flanelle, & l'ayant exprimé, on l'appliquera chaudement deux fois le jour ſur la partie malade. Après avoir ainſi fomenté cette partie, on ſe ſervira de la mixture ſuivante.

Mixture ſpiritueuſe.

Prenez *eau de vie, une demi-livre; thériaque, deux onces; poivre long & cloux de girofle, tous deux en poudre bien fine, de chacun deux gros: mêlez tout cela; & après y avoir trempé un papier brouillard; couvrez-en la partie malade* (1).

(1) La pratique d'aujourd'hui ne s'accommode pas en pareil cas d'un remede ſi chaud & ſi violent, qui eſt plus propre à augmenter l'inflammation & la douleur, qu'à l'adoucir, du moins dans un éréſipele ſimple. Heiſter recommande une poudre digeſtive faite avec les fleurs de ſureau, la racine de réglisſe, la craie préparée, la céruſe & la myrrhe, mêlées enſemble, en quantité égale, & auxquelles on ajoute un peu de camphre. On enferme cette poudre dans du papier brouillard, ou dans un linge, & on l'applique chaude ſur la partie malade. Il recommande auſſi la poudre de Minſicht contre l'éréſipele, & en vante l'efficacité.

Entre les remedes liquides, il obſerve que l'eau-de-vie camphrée, ſeule, ou mêlée avec la thériaque & le ſafran, & appliquée chaude par le moyen d'un papier brouillard, ou d'une compreſſe de linge trempée dedans, fait merveille dans le cas préſent; & il dit d'après ſa propre expérience, que l'eau de chaux & l'eau-de-vie camphrée, mêlées enſemble, & appliquées de la même maniere, ſont un excellent remede. *Heiſter, Inſt. chirurg. Part. 1. Lib. 4. Cap. 6. p. 292.*

Voici un exemple d'un éréſipele des plus violents & des plus étendus qu'on ait peut-être jamais vu. Une perſonne d'un moyen âge, d'un tempérament chaud & bilieux, & un peu replette, ayant perdu pendant quelque temps l'uſage d'un de ſes bras, je ne me ſouviens pas pourquoi, on lui conſeilla de le fomenter avec une liqueur chaude & ſtimulante, & d'y appliquer un liniment chaud & nervin pour lui rendre le mouvement; mais dès qu'elle eut commencé l'uſage de ces remedes, qui toutefois ne la ſoulagerent point, il ſurvint au bras malade un éréſipele qui de là gagna l'épaule & un côté du viſage, & s'étendit enſuite ſur tout un côté du cou & du tronc, tant devant que derriere. Les parties affligées étoient ſi ſenſibles & ſi douloureuſes, qu'elles ne pouvoient ſouffrir la moindre fomentation,

Chap. VI.

Régime.

5. Je n'accorde au malade pour ſa nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine avec des pommes cuites; ſa boiſſon eſt de la biere très légere, & je veux que tous les jours il ſoit levé pendant quelques heures. Par cette méthode, la fievre & les autres ſymptomes ceſſent d'ordinaire en très peu de temps; mais, s'ils ne ceſſent pas je fais une ſeconde ſaignée: on eſt quelquefois obligé d'en venir à une troiſieme, ſavoir lorſque le ſang eſt mauvais & la fievre violente; mais il faut toujours mettre entre chaque ſaignée un jour d'intervalle.

Les jours qu'on ne ſaigne pas le malade, on lui donne un lavement avec le lait & le ſyrop violat, & on lui fait prendre à chaque heure du jour des juleps rafraîchiſſants, dont j'ai parlé dans la curation des rhumatiſmes, & qui ſont préparés avec l'eau de nénufar, &c. Le plus ſouvent une ſeule ſaignée faite de bonne heure, & enſuite une purgation, ſuffiſent pour guérir la maladie.

L'érésipele qui reſſemble à des piquures d'orties, & qui eſt accompagné de démangeaiſon, doit être traité de même, ſi ce n'eſt qu'on n'eſt pas obligé d'y employer tant de topiques.

Certaines maladies cutanées demandent un autre traitement.

6. Mais, quoique l'érésipele, & même la plupart des maladies qui attaquent la peau, & qui ſont accompagnées de quelque éruption, pourvu qu'elles ne ſoient pas des maladies chroniques, cedent aiſément à cette méthode, ſavoir à la ſaignée & la purgation réitérées; il y en a cependant quelques-unes qui demandent un traitement tout à fait différent, & où ni les ſaignées, ni les purgations réitérées, ni les poudres abſorbantes, deſtinées à adoucir le ſang, ne ſont d'aucune utilité, à cauſe de certaines matieres récrémentitielles d'un mauvais caractere, qui ſont engagées intimement dans le tiſſu de la peau, & qui ne peuvent en aucune façon en être délogées, ſinon par des

---

quelque émolliente, & quelque anodine qu'elle fût, & la maladie étoit accompagnée d'une violente fievre, de beaucoup de ſoif & d'agitation; néanmoins elle céda plutôt qu'on eſpéroit aux ſaignées réitérées, aux doux purgatifs délayants bus copieuſement, aux remedes nitreux, aux cataplaſmes émollients ſouvent renouvellés, & compoſés principalement avec l'écorce de ſureau bouillie dans le lait, où l'on ajoutoit un peu d'onguent de ſureau.

On eſpéroit qu'une inflammation ſi conſidérable ranimeroit la chaleur naturelle du bras, & lui rendroit en quelque maniere ſon mouvement; mais cela n'arriva point, & le bras demeura auſſi immobile qu'auparavant.

SECT. VI.

remedes propres à donner de la force & de la vigueur au ſang, & capables par conſéquent d'ouvrir les pores de la peau. Auſſi, dans les démangeaiſons violentes, & dans d'autres maladies cutanées de ce genre, & invétérées, j'ai employé avec beaucoup de ſuccès les remedes ſuivants.

Quel eſt ce traitement.

Bol ſudorifique.

Prenez *thériaque d'Andromaque, demi-gros; électuaire d'œuf, un ſcrupule; racine de ſerpentaire de virginie réduite en poudre très fine, quinze grains; bezoard oriental, cinq grains; ſyrop d'écorce de citron, quantité ſuffiſante: formez de tout cela un bol qui ſera donné le matin à jeun, & le ſoir à l'heure du ſommeil pendant vingt & un jours; & le malade boira par-deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Julep cordial.

Prenez *eau de chardon beni, ſix onces; eau épidémique, & eau thériacale diſtillée; de chacune deux onces; ſyrop d'œillets, une once: mêlez cela pour un julep.*

7. Tous les matins, après avoir pris ce remede, il faudra que le malade ſue dans ſon lit pendant une heure ou deux, ou plutôt qu'on le tienne durant ce temps là dans une légere moiteur, en le couvrant plus qu'à l'ordinaire. Après les vingt & un jours, ſi les puſtules ne s'évanouiſſent pas, on frottera les parties malades avec le liniment ſuivant.

Liniment déterſif.

Prenez *onguent de racine de patience ſauvage, deux onces; onguent pomatum, une once; fleurs de ſoufre, trois gros; huile de bois de Rhodes, un demi-ſcrupule: melez tout cela pour un liniment.*

Saignée & purgation doivent précéder ces derniers remedes

Mais il ne faut uſer de ces derniers remedes, qu'après avoir ſaigné & purgé le malade: & ſi la ſaignée & la purgation ne ſuffiſent pas ſeules pour la guériſon entiere, du moins elles garantiront de la fievre que l'uſage des remedes échauffants qu'on emploie enſuite, ne manqueroit pas de cauſer.

Eruption moins fréquente, & ſon traitement.

8. Il y a une autre eſpece d'éruption moins fréquente, & qui ne demande abſolument aucune ſorte d'évacuation. Elle paroît quelquefois ſur les autres parties du corps, mais le plus ſouvent ſur la poitrine, & elle ſe fixe dans un endroit par une tache fort large qui s'éleve à peine au-deſſus de la pau, qui eſt furfureuſe, & qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache ſubſiſte le malade ſe porte aſſez bien, mais quand elle s'évanouit, comme cela arrive ſouvent, il eſt légérement indiſpoſé; ſon urine

devient trouble, & d'un rouge qui tire ſur le jaune.

Ce mal ſe guérit par les mêmes remedes que l'on emploie dans la demangeaiſon violente & opiniâtre, ſi ce n'eſt qu'il n'y faut point d'évacuations; mais il eſt abſolument néceſſaire d'accorder au malade l'uſage du vin & des viandes faciles à digérer, & tous les rafraîchiſſants y ſont plus nuiſibles qu'utiles. Cependant on ne ſauroit quelquefois venir à bout de cette éruption qu'en faiſant boire long-temps des eaux ferrugineuſes (1).

CHAPITRE VII.

De l'Eſquinancie.

1. CETTE maladie arrive dans tous les temps de l'année, & ſur-tout entre le printemps & l'été. Elle attaque particulierement les jeunes gens, & ceux d'un tempérament ſanguin, mais ſur-tout les rouſſeaux, comme je l'ai pluſieurs fois obſervé (2). Le mal commence par un

En quel tems l'eſquinancie attaque, & qui principalement.

Ses ſymptomes.

(1) Entre les eſpeces particulieres d'érésipele, il y en a un que peu de modernes ont connu, & dont les anciens n'ont pas beaucoup parlé; Pline le nomme *zoſter*, & nous *zona*, c'eſt-à-dire *ceinture*. En effet, il environne le corps comme une ceinture immédiatement au-deſſus du nombril, & de la largeur ordinairement de pluſieurs travers de doigts. Il eſt accompagné d'une chaleur violente & d'une éruption de puſtules pointues qui ſont brûlantes comme du feu. C'eſt un mal dangereux, & quelquefois mortel. Mais le plus redoutable de tous les érésipeles, eſt celui qui vient au-deſſous de la poitrine, & aux parties voiſines du cœur, ou aux mains, & d'autres parties fort ſenſibles, ou à des gens âgés & cacochymes, & qui ont perdu leurs forces, ou dans des fievres malignes & peſtilentielles: alors il devient bientôt livide, enſuite noir, & le malade ne tarde guere à périr.

Platérus décrit cette ſorte d'érésipele au ſecond volume de ſes Œuvres, page 23, ſous le nom de *tache large*. Langius, dans ſon Epître 110, montre par deux exemples combien il eſt dangereux. Tulpius, dans ſes *Obſervations médicinales*. *Liv.* 3. *Ch.* 45, décrit ſous le nom de *Herpes exedens præcordia*, une maladie qui ſemble être la même que celle ci. Elle a été une fois guérie en quinze jours par l'uſage des doux diaphorétiques pris intérieurement, & de l'huile d'œuf appliquée extérieurement.

(2) Hoffmann définit l'eſquinancie » une inflammation du goſier, » accompagnée d'une douleur brûlante, d'une enflure, d'une rou» geur, d'une difficulté de reſpirer & d'avaler, avec une fievre pro» venant d'une ſtagnation du ſang, ou d'une ſérosité âcre & vif-

SECT. VI.

friſſon qui eſt ſuivi de fievre, à laquelle ſuccede bientôt la douleur, l'inflammation, & l'enflûre du pharinx, de la luette, des amygdales & du larinx; en ſorte que le malade ne peut ni avaler ni reſpirer, & qu'il eſt prêt à ſuffoquer.

» queuſe qui ſéjourne dans les vaiſſeaux ſanguins, ou lymphatiques, » laquelle fievre eſt très dangereuſe ».

Pour avoir une idée juſte de cette maladie, il faut remarquer principalement ſon ſiege qui eſt dans le goſier, ſur-tout dans les parties qui forment le pharynx & le larynx, & qui ſont en grand nombre, d'un grand uſage, & très ſenſibles, comme, par exemple, la racine de la langue, avec l'os hyoïde, les conduits des narines qui s'ouvrent dans la bouche, la partie ſupérieure de l'œſophage, les muſcles internes & externes du pharynx & du larynx, qui ſont au nombre de treize, les glandes des amygdales, les muſcles qui font mouvoir les machoires, les petits rameaux des vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, & les nerfs.

Suivant donc que l'inflammation attaque les unes ou les autres de ces parties, elle eſt plus ou moins violente, & prend auſſi différents noms. La plus ancienne & la plus générale diviſion de l'eſquinancie, eſt en interne & externe, ou en occulte & manifeſte. L'eſquinancie interne a ſon ſiege dans les téguments internes nerveux & muſculaires du goſier; c'eſt pourquoi on n'apperçoit extérieurement ni enflure, ni inflammation, ſoit au cou, ſoit dans la bouche; mais il y a une chaleur interne & une fievre aiguë; & lorſque la maladie eſt violente, il y a une difficulté de reſpirer & d'avaler, & le danger eſt grand. L'eſquinancie externe s'étend vers les yeux, & occupe principalement les parties externes, ſoit muſculaires, ſoit glanduleuſes, les amygdales, la racine de la langue, la luette, & elle ſe guérit auſſi plus aiſément.

La plus violente & la plus dangereuſe eſpeçe d'eſquinancie, ſi on la conſidere par rapport aux parties affectées, eſt celle qui a ſon ſiege dans les muſcles internes du larynx, & dans laquelle il ne paroît point de rougeur extérieurement, ſoit à la partie antérieure, ſoit à la partie poſtérieure du cou; mais il y a intérieurement une douleur brûlante: non ſeulement la parole ſe perd à cauſe de la contraction du larynx, mais il y a auſſi difficulté de reſpirer, & quelquefois même la reſpiration devient tout à fait impoſſible, & cela en ſi peu de temps, que le malade périt en vingt quatre heures, ou le troiſieme jour. Cette eſpece d'eſquinancie eſt appellée par les Grecs *cynanché*. Celle qu'ils nomment *ſynanché*, occupe les muſcles internes du pharynx, & il n'y a pareillement aucun ſigne extérieur d'enflure ni de rougeur, mais il y a une plus grande difficulté d'avaler que de reſpirer, & ſouvent les liquides ſont rejettés avec violence par les narines. L'inflammation qui attaque les muſcles externes du pharynx, eſt appellée par les anciens *paraſynanché*; celle qui attaque ceux du larynx, *paracynanché*.

Les Praticiens diviſent l'eſquinancie en vraie & en fauſſe. L'eſquinancie vraie provient d'une ſtagnation du ſang, & la fauſſe d'une collection inflammatoire de ſéroſité dans le goſier & les parties internes du cou. La premiere eſt une maladie aiguë, & elle eſt toujours

CHAP. VII.

L'eſquinancie eſt extrêment dangereuſe, car elle enleve quelquefois le malade en peu d'heures; ſavoir, lorſqu'il ſe jette ſur les parties que nous avons nommées, une grande quantité de matiere fébrile, & qu'on n'emploie pas de bonne heure les remedes capables de prévenir l'orage.

---

accompagnée de friſſon & de fievre. La ſeconde eſt accompagnée d'une fievre lymphatique & catarrhale, plutôt que d'une fievre aiguë. Dans l'eſquinancie vraie, il y a non ſeulement une douleur brûlante & pungitive, qui ſe fait ſentir dans les parties internes du goſier, mais encore la langue paroît gonflée de ſang, & d'un rouge obſcur; le viſage eſt pareillement rouge, les arteres temporales battent fortement, & quelquefois il ſurvient des défaillances; & ſi la maladie eſt fort violente, il y a une grande difficulté de reſpirer, une anxiété & une agitation extrêmes, & une froideur des extrémités; ainſi elle eſt très dangereuſe, & demande un prompt ſecours. L'eſquinancie fauſſe n'a pas des ſymptomes ſi violents, elle eſt moins dangereuſe, pourvu qu'on la traite comme il faut.

On peut encore diviſer l'eſquinancie en ſeche & brûlante, & en humide ou pituiteuſe. La premiere eſt produite par le ſang, & ſe trouve accompagnée d'une fievre très aiguë, comme nous avons remarqué de l'eſquinancie vraie. La ſeconde eſt plutôt chronique, & accompagne les fievres catarrhales. Elle eſt très commune dans les ſujets cachectiques & ſcorbutiques; elle tapiſſe la langue & le goſier d'une mucoſité épaiſſe & gluante, & elle eſt accompagnée d'une haleine puante.

Toutes ces eſpeces d'eſquinancie doivent être diſtinguées des autres maladies du goſier. L'eſquinancie vraie & ſeche, ne doit pas être priſe pour cette inflammation pituiteuſe de la bouche & de l'œſophage, qu'on nomme en latin *prunnella alba*; car dans celle-ci la langue & toutes les parties du goſier ſont tapiſſées d'une mucoſité blanche, la langue eſt couverte de fentes douloureuſes, avec une grande chaleur qui s'étend juſques dans la poitrine. Cet accident arrive ſouvent dans les fievres malignes, & il eſt ordinairement d'un mauvais augure, parcequ'il indique une inflammation actuelle de l'eſtomac & de l'œſophage. Toute inflammation du goſier n'eſt pas non plus une eſquinancie, mais ſeulement celle qui eſt accompagnée de fievre & d'une difficulté de reſpirer & d'avaler.

Souvent auſſi l'eſquinancie eſt ſymptomatique; car elle peut ſurvenir dans une diarrhée & une dyſſenterie, ſur-tout ſi on a arrêté mal à propos l'évacuation, ou dans le cas d'un éréſipele rentré, ou dans une goutte repercutée par des remedes externes, ou dans la petite vérole, ou dans les fievres malignes & peſtilentielles, & toujours avec grand danger.

Elle eſt quelquefois épidémique; ce qu'on doit attribuer à une mauvaiſe diſpoſition de l'air, & alors elle eſt ordinairement accompagnée de malignité. Elle ſurvient ainſi après une longue durée d'un temps humide ou pluvieux, au printemps, ou en automne.

Quant au pronoſtic, l'eſquinancie eſt fort dangereuſe, tant parcequ'elle eſt ſouvent jointe à une fievre aiguë, que parcequ'elle menace

SECT. VI.

Traitement.

2. Pour traiter cette maladie, je ſaigne d'abord copieuſement du bras, & enſuite ſous la langue. Je fais toucher de temps en temps les parties enflammées avec le miel roſat & l'eſprit de ſoufre mêlés enſemble juſqu'à une forte acidité ; & j'ordonne le gargariſme ſuivant, dont on ſe ſervira, non pas à la maniere ordinaire, en l'agitant dans la bouche, mais en le retenant long-temps, juſqu'à ce qu'il s'échauffe, pour lors on le rejettera, & on réitérera de temps en temps la même choſe.

Gargariſme. *Prenez des eaux de plantain, de roſes rouges, & de frai de grenouilles, de chacune quatre onces ; trois blancs d'œufs battus ; ſucre candi, trois gros. Mêlez tout cela pour un gargariſme.*

Je fais uſer chaque jour, de l'émulſion rafraîchiſſante, décrite dans le traitement de la pleuréſie, ou de quelque autre ſemblable.

3. Le lendemain matin, en cas que la fievre & la difficulté d'avaler ne ſoient pas diminuées, je réitere la ſaignée du bras, remettant la purgation au jour ſuivant. Mais ſi la fievre & la difficulté d'avaler ſont diminuées je donne auſſi-tôt un doux purgatif : l'expérience m'ayant appris qu'il n'eſt rien de ſi utile, & de ſi néceſſaire après la ſaignée que de purger.

---

de ſuffoquer le malade. Ce dernier accident eſt ſur tout à craindre lorſque le muſcle thyroarithenoïdien, qui ſert à fermer le larynx, eſt attaqué C'eſt un mauvais ſigne quand l'enflure des parties externes s'évanouit tout à coup, & qu'en même temps les ſymptomes augmentent au lieu de diminuer ; car la maladie ſe jette alors ſur quelque partie nerveuſe, attaque le cerveau, & cauſe le délire & des convulſions ; ou ſe jette ſur les poumons, & cauſe une péripneumonie mortelle, comme témoigne Hippocrate dans ſes Aphoriſmes, ſection V, aph. X. Mais lorſque la difficulté de reſpirer diminue, que la douleur & la rougeur ſont plus extérieures, & ſe diſſipent peu à peu, cela ſignifie que la maladie ſe terminera heureuſement ; ſinon elle aboutit à un abcès, ou menace de la mort. Si elle aboutit à un abcès, & que le pus tombe dans les bronches & les poumons, l'évenement eſt fort incertain comme témoigne Foreſtus, liv. 14, obſervation 24. Si elle menace de la mort, cela eſt annoncé par une écume à la bouche, une enflure conſidérable, une rougeur obſcure de la langue, une froideur des extrémités, un ſerrement de poitrine, une anxiété, un pouls dur, convulſif & intermittent.

L'eſquinancie ſymptomatique eſt dangereuſe, & très difficile à guérir, à cauſe de la foibleſſe du malade, & de la virulence de la matiere morbifique. Voyez *Hoffmann, Med. rat. ſyſt. tome 4, p. 1, p. 389, juſq. 395.*

Si la fievre & les autres ſymptomes perſéverent après la purgation, ce qui eſt très rare, il faut encore réitérer la ſaignée du bras, & appliquer ſur la nuque du cou un grand & puiſſant emplâtre véſicatoire. Pendant toute la maladie on donne tous les matins, excepté les jours de purgation, un lavement rafraîchiſſant & émollient.

Régime.

4. La viande & les bouillons de viande ſeront abſolument interdits au malade. On le nourrira de décoctions d'orge ou d'avoine & de pommes cuites, & d'autres choſes ſemblables; il boira de la tiſane d'orge ou de la petite biere & il demeurera chaque jour hors du lit pendant quelques heures; car la chaleur du lit ne fait qu'augmenter la fievre & les autres ſymptomes que je cherche à combattre par ma méthode.

Comment il faut traiter l'eſquinancie ſymptomatique.

Mais il eſt important d'obſerver que l'eſquinancie, qui eſt ſimplement un ſymptome de la fievre ſtationnaire, doit être traitée par la même méthode que la fievre primordiale dont elle dépend; c'eſt-à-dire par les diaphorétiques, ou par toute autre méthode qui convient à cette fievre primordiale (1).

(1) Hoffmann obſerve que le traitement de cette redoutable maladie differe ſelon ſes différentes eſpeces, & ſelon les différentes cauſes qui la produiſent: ainſi, lorſqu'il y a des ſignes manifeſtes d'une ſtagnation conſidérable du ſang dans la tête, ce qui augmente l'inflammation, & produit des ſymptomes funeſtes, le premier & le principal ſoin du Médecin doit être d'en détourner le ſang qui s'y porte avec impétuoſité, ce qui ſe fait très bien en ouvrant la veine la plus proche. La ſaignée à la jugulaire ſoulage très promptement. Mais ſi on ne peut la faire il faut d'abord ſaigner du bras, & enſuite ſous la langue. Si la maladie vient du ſéjour d'une humeur âcre dans les nerfs du goſier & les tuniques du larynx, ſans qu'il y ait de pléthore manifeſte, les ſcarifications au cou & au menton, ou l'application des ſangſues ſont plutôt indiquées. Et lorſque dans des ſujets acochymes & pituiteux, il y a aux parties extérieures du cou une enflure cauſée par une abondance de ſéroſité viſqueuſe, & que la douleur & l'inflammation ſont légeres, les ſcarifications au cou & aux épaules doivent être preférées à la ſaignée.

Enfin, il faut évacuer les humeurs par en bas. Les doux laxatifs en forme liquide ſont ici les meilleurs; par exemple une décoction de deux onces de manne, & d'un gros & demi de nitre antimonié dans dix onces de petit lait. Cette décoction non ſeulement purge les humeurs, mais encore adoucit leur âcreté & leur ſalure. Mais ſi le malade ne peut rien prendre par la bouche, il faut donner un lavement fait avec le lait, le miel, l'huile d'amandes douces, le ſel commun & le nitre.

Le trop de ſang étant ainſi diminué, & les mauvaiſes humeurs évacuées, il faut avoir ſoin de réſoudre par des remedes internes & ex-

SECT. VI.

5. Il y a d'autres fievres qui doivent être miſes au nombre des *intercurrentes*, & que pour l'ordinaire on ne regarde pas comme des fievres, parcequ'elles ont une maniere particuliere de ſe terminer, & qu'elles aboutiſſent à tel ou à tel ſymptome; cependant elles ſont originairement de véritables fievres, & les maladies dont elles tirent leur nom, ne ſont proprement que des ſymptomes qui les terminent. Je ne parlerai maintenant que de deux de ces maladies, ſavoir de l'hémorrhagie du nez, & de l'hémoptyſie, ou crachement de ſang.

Saignement du nez, & ſes ſymptomes.

6. L'*Hémorrhagie du nez*, ou *ſaignement du nez*, arrive en toute ſaiſon; il attaque principalement les perſonnes qui ont un ſang bouillant, mais qui ſont d'un tempérament foible, & plutôt dans le déclin de l'âge que dans la premiere jeuneſſe. Il commence le plus ſouvent avec des ſignes de fievre, mais qui diſparoiſſent dès que le ſang

---

ternes convenables, le ſang ou la ſéroſité qui ſéjourne dans les vaiſſeaux, & en même temps de tempérer la chaleur de la fievre. A cela ſervent les mixtures diaphorétiques & légerement anodynes données fréquemment, & les délayants bus en grande quantité.

Quant aux remedes externes, quelques-uns doivent être employés en forme de gargariſme, & d'autres appliqués ſur le goſier & le cou, afin de diminuer la douleur & la chaleur inflammatoire, d'adoucir l'âcreté des humeurs, & de réſoudre les fluides qui ſéjournent. Lorſqu'il y a beaucoup de chaleur & de douleur, je ne conſeille pas d'injecter des gargariſmes avec une ſeringue; il ſuffit de laver de temps en temps la bouche avec une liqueur convenable & chaude. Le rob ou le ſyrop de mures, le ſyrop de pavots rouges, ou de violettes, le mucilage de ſemence de coing, la crême d'orge, le nitre, le ſel de prunelle, l'eſprit de nitre dulcifié ſont utiles pour cet effet. On peut varier ces remedes ſuivant les circonſtances, & les mêler avec du lait, ou avec une décoction de réglifſe & de figues, ou avec de l'eau de gruau. Une quantité convenable d'une mixture d'huile fraîche d'amandes douces, de blanc de baleine, de ſafran, & de ſyrop de violettes, donnée dans de l'eau de gruau, & tenue quelque temps dans la bouche, eſt auſſi fort utile en ce cas-là.

Les remedes qu'on applique le plus ſouvent ſur le goſier & ſur le cou ſont des cataplaſmes préparés avec des drogues anodynes & réſolutives, telles que les fleurs de ſureau, de mélilot, de camomille & de bouillon blanc; les oignons de lis, les figues, le ſafran, les graines d'anis & de fenouil, la farine de graine de lin, auxquelles on ajoute quelquefois du nid d'hirondelle, & de l'album græcum, comme ſpécifiques. Les emplâtres adouciſſants & émollients ſont bons auſſi pour cela, comme le diachylon ſimple, l'emplâtre de mélilot ramolli avec l'huile d'amandes douces, ou rendu plus efficace en y mêlant le blanc de baleine, le ſafran & le camphre.

Dans l'uſage des remedes externes, il faut avoir égard aux différentes ſortes d'inflammations du goſier, & y approprier les remedes;

coule par les narines, & il reſte ſeulement de la douleur & de la chaleur à la partie antérieure de la tête. Le ſang coule dabord pendant quelque temps, puis il s'arrête; enſuite il recommence à couler, & cela à diverſes repriſes, juſqu'à ce qu'enfin il s'arrête entierement, ou de lui-même, à cauſe de la quantité que le malade en a perdu, ou par la force des remedes; en ſorte néanmoins que le malade eſt tous les ans en danger de retomber s'il vient à s'échauffer par l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ou de quelque autre maniere.

Comment il faut le traiter.

7. Le but que je me propoſe dans le traitement de cette hémorrhagie, eſt d'appaiſer par tous les moyens poſſibles la trop grande chaleur & l'ébullition du ſang, qui ſont cauſe de l'extravaſation de cette liqueur, & de produire en même temps une révulſion.

---

ainſi dans les inflammations douloureuſes & brûlantes de cette partie, le julep de roſes avec le nitre & un peu de camphre eſt très utile. La gelée de corne de cerf y eſt encore excellente. Si le goſier eſt ſec & brûlant, la langue enflée, la reſpiration & la déglutition difficile, le looch ſuivant eſt convenable.

Prenez blancs d'œufs battus, deux onces; eau roſe, une once; ſyrop de grenades & de mures, de chacun demi-once; ſel de prunelle, douze grains. Mêlez tout cela enſemble.

On frottera le cou & le goſier avec le liniment ſuivant.

Prenez huile d'amandes douces, une once; huile de pavots blancs, deux gros; camphre, un demi-gros. Mêlez tout cela enſemble ſelon l'art.

Dans une eſquinancie occulte, interne, & accompagnée de grande chaleur, il faut ſe laver ſouvent la bouche avec du lait ſeul, ou de la crême, ou bien en y ajoutant du ſel de prunelle & du ſyrop de pavot rouge, & boire fréquemment du petit lait.

Dans l'inflammation de l'œſophage qui arrive ſouvent dans les fievres malignes, il eſt bon de donner intérieurement la poudre ſuivante avec une émulſion d'amandes douces, & d'en tenir un peu dans la bouche.

Prenez ſucre, une once; nitre, un gros; camphre, trois grains. Faites de tout cela une poudre.

La douleur inflammatoire qui vient d'une ſéroſité âcre & ſaline qui ſéjourne dans les parties glanduleuſes du goſier, & qui eſt accompagnée de rougeur, & d'une évacuation abondante de ſalive, mais ſans fievre, ſe diſſipe très bien au commencement, en ſe gargariſant la bouche & le goſier avec du vin du Rhin.

Lorſqu'il tombe une grande quantité d'humeur pituiteuſe & viciée ſur les glandes du palais & du goſier, les doux purgatifs & les gargariſmes déterſifs doivent être ſouvent mis en uſage,

SECT. VI.

Pour cela, je fais pluſieurs copieuſes ſaignées du bras ; & le ſang que l'on tire eſt toujours de même couleur que celui des pleurétiques ; j'ordonne un régime rafraîchiſſant & incraſſant. La boiſſon du malade eſt de l'eau laiteuſe, c'eſt-à-dire trois parties d'eau & une partie de lait bouillies enſemble, & cela ſe boit froid. La nourriture conſiſte en des pommes cuites, des décoctions d'orge & autres choſes ſemblables ; mais j'interdis la viande & les bouillons de viande. J'ordonne auſſi des juleps rafraîchiſſants & incraſſants, & les émulſions qui ont été décrites ci-deſſus, en parlant des maladies inflammatoires. Je veux que le malade demeure chaque jour levé pendant quelque temps, ſans jamais y manquer ; & tous les ſoirs à l'heure du ſommeil je lui fais prendre une doſe de ſyrop diacode, afin d'arrêter l'impétuoſité du ſang.

Mais comme les hémorrhagies du nez ſont ſouvent accompagnées d'une lymphe âcre qui, étant mêlée avec le ſang, en augmente l'agitation, ma coutume, outre l'uſage de la ſaignée révulſive & des remedes rafraîchiſſants, eſt de donner un doux purgatif, même dans le fort de la maladie. Quand l'opération du purgatif eſt finie, je donne un narcotique en plus grande doſe qu'à l'ordinaire ; & lorſque l'hémorrhagie a ceſſé entierement, je purge une ſeconde fois.

8. Pour ce qui eſt des applications extérieures, ce ſont des compreſſes trempées dans de l'eau froide, où l'on a diſſous du cryſtal minéral ; leſquelles étant légérement exprimées s'appliquent ſur la nuque, & tout autour du cou pluſieurs fois le jour.

De plus, après les évacuations générales, on peut appliquer la liqueur ſuivante (1).

Liqueur ſtyptique.

Prenez vitriol de Hongrie & alun, de chacun une once ; phlegme de vitriol, demi-livre. Faites bouillir le tout juſqu'à parfaite diſſolution. Quand la liqueur ſera refroidie, filtrez-la, & la ſéparez des cryſtaux qui s'y ſeront formés. Ajoutez-y enſuite une douzieme partie d'huile de vitriol. Trempez bien dans cette liqueur une tente de vieux linge ; introduiſez-la dans la narine d'où ſort le ſang, & laiſſez-l'y deux jours.

On peut auſſi, en appliquant des linges trempés dans cette liqueur, arrêter toutes ſortes d'hémorrhagies qui viennent des parties extérieures.

(1) Voyez *ſect.* 1, *chap.* 4, *num.* 48.

CHAP. VII.

Deſcription de l'hémoptyſie.

9. L'*Hémoptyſie* arrive entre le printemps & l'été, & aux perſonnes d'un tempérament chaud, mais qui ſont peu robuſtes & qui ont des poumons foibles, & plutôt aux jeunes gens qu'aux vieillards. Cette maladie eſt à peu près de même nature que l'hémorrhagie du nez; car elle eſt pareillement une fievre qui ſe termine par une évacuation critique. Toute la différence eſt que dans l'hémorrhagie du nez, le ſang trop agité s'ouvre un paſſage par les vaiſſeaux du nez, & que dans l'hémoptyſie il ſort par ceux du poumon. Et comme dans celle-là, tandis que l'écoulement dure, on ſent une douleur & une chaleur à la partie antérieure de la tête; de même dans celle-ci on reſſent une douleur & une chaleur à la poitrine, avec une certaine foibleſſe.

Comment il faut la traiter.

Le traitement de l'hémoptyſie eſt auſſi, à peu près, le même que celui de l'hémorrhagie du nez, ſi ce n'eſt qu'il ne faut pas tant purger; car les purgations fréquentes jetteroient aiſément le malade dans la phthiſie. Mais les ſaignées fréquentes, les lavements quotidiens, le ſyrop diacode pris à l'heure du ſommeil, le régime rafraîchiſſant & incraſſant, & les remedes de même nature, auront tout le ſuccès qu'on peut attendre.

Vérité des obſervations de l'Auteur.

10. Voilà toutes les obſervations que j'ai faites juſqu'à préſent ſur les différentes eſpeces de fievres & ſur leurs ſymptomes. Voilà leur hiſtoire, que j'ai écrite avec toute la bonne foi & la ſincérité poſſible, ſans m'attacher à aucune hypotheſe. Ce ne ſont pas mes idées & mes imaginations que je propoſe au Public, mais les phénomenes naturels des fievres. J'y ai joint avec la même fidélité la maniere de les traiter.

Que ſi le deſir extrême de découvrir & d'établir une méthode plus ſure de guérir les maladies, m'a engagé dans des routes nouvelles & inconnues auparavant, j'eſpere que les habiles gens ne m'accuſeront pas pour cela de témérité & ne me feront pas un crime, ſi je ſuis plutôt mon propre jugement que les ſentiments des autres. Les heureux ſuccès que j'ai eus dans ma nouvelle méthode, juſtifient mon entrepriſe; & les expériences de ceux qui viendront après moi, feront aſſez voir que je n'ai rien avancé que de vrai.

Les fievres détruiſent les deux tiers du genre humain.

11. On ne ſauroit aſſurément s'appliquer avec trop de ſoin à combattre des maladies auſſi redoutables que les fievres, leſquelles font une guerre continuelle au genre humain, n'épargnent ni vieux ni jeunes, ni forts ni foi-

SECT. VI.

bles, & enlevent au moins les deux tiers des hommes ; ſans parler de ceux qui périſſent chaque année de mort violente ; & toutes les méthodes propoſées avec tant de confiance, & avec de ſi magnifiques promeſſes, dans les livres des Médecins ſpéculatifs, toutes ces méthodes, dis-je, qui ne ſont que des fruits de l'imagination, & de ſavantes chimeres, ne ſervent pas davantage pour la guériſon des maladies dont il s'agit, que ſi on n'y faiſoit rien du tout, & qu'on les abandonnât entierement à la nature.

Si donc j'ai contribué de quelque choſe à faciliter la guériſon des fievres, comme je crois pouvoir m'en flatter, ſans qu'on m'accuſe de préſomption, j'aurai obtenu la fin que je me propoſois, & je me trouverai bien récompenſé des peines & des travaux que j'ai eſſuyés pour le ſervice du prochain.

Voilà à peu près les principales choſes que j'ai découvertes, ou du moins que j'ai pu réduire en méthode, touchant les fievres & leurs ſymptomes, juſqu'au jour préſent trentieme Décembre 1675, auquel j'écris ceci.

LETTRES
DE
DIFFÉRENTS DOCTEURS
EN MÉDECINE
A
THOMAS SYDENHAM,
AVEC LES RÉPONSES.

LETTRE
DE
ROBERT BRADY,
Docteur & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Cambrige,
A
THOMAS SYDENHAM.

MONSIEUR,

Nous n'avons eu jusqu'à présent aucun Médecin qui ait examiné comme il faut l'action & l'influence de l'air sur le corps humain, & la part qu'il a dans la conservation de notre vie ; aucun qui ait remarqué son pouvoir dans la fermentation & la circulation du sang, & dans l'exercice de tous nos mouvements. Quant à la nature de l'air, &

aux différentes altérations & changements qui lui arrivent, & que vous appellez, avec raiſon, *conſtitutions*, les Médecins & les Auteurs de l'Hiſtoire Naturelle, loin d'avoir fait ſur cette matiere les recherches néceſſaires, n'en ont pas même touché la moindre choſe.

Comme l'air s'inſinue dans toutes les parties du corps, même les plus reculées, il eſt impoſſible qu'il ne communique pas au ſang & aux humeurs les altérations & les changements que lui cauſent les matieres dont il eſt impregné. De là vient que tel ou tel vice de la conſtitution de l'air produit très ſouvent tel ou tel vice dans le ſang. Ainſi c'eſt avec beaucoup de raiſon, que vous avez fait des obſervations Médicinales ſur l'hiſtoire de la Curation des Maladies aiguës, ſelon les diverſes conſtitutions des années & des ſaiſons; puiſque dans les choſes que vous avez dites là-deſſus, on voit très bien quelle eſt l'action de l'air ſur le ſang, ſur les humeurs, & principalement ſur les eſprits animaux, ſi toutefois l'air n'eſt pas lui-même la matiere des eſprits. Et je ſuis perſuadé que d'obſerver la nature des fievres par rapport à la température des années où elles regnent, c'eſt le meilleur, & peut-être l'unique moyen de les traiter comme il faut. Continuez-donc, Monſieur, votre travail; & s'il vous reſte encore quelques obſervations ſur les fievres des dernieres années qui viennent de s'écouler, faites-en part au public: vous rendrez en cela un très grand ſervice au genre humain.

Dans la premiere ſection de votre ouvrage, chapitre V, vous avez dit quelque choſe de l'uſage du quinquina, & de la façon de le donner. Je ſais des Médecins célebres qui le donnent en grandes doſes, & réitérées fréquemment; d'autres qui en font des extraits, des infuſions, & de ces infuſions des juleps & des émulſions, & qui aſſurent qu'ils guériſſent par-là non ſeulement les fievres intermittentes, mais encore certaines fievres aiguës. Le quinquina eſt, ſans contredit, un grand remede pour la guériſon des fievres intermittentes. Voici environ vingt ans que je le donne ſous différentes formes, & différentes préparations, & toujours avec un très grand ſuccès. Si vous ſavez quelque choſe de particulier ſur l'uſage de cette écorce, ou ſi l'expérience vous découvre quelque choſe de mieux dans la ſuite, je vous prie de vouloir en faire part au public.

Dans le traitement du rhumatiſme, vous avez propoſé comme néceſſaire la ſaignée fréquente & copieuſe. Je de-

mande donc si on ne pourroit pas trouver une méthode plus douce, & qui, en épargnant davantage le sang, fut en même temps aussi efficace. En donnant les éclaircissements que je vous demande, vous ne manquerez pas d'être attaqué par les traits malins de la satyre & de l'envie, & votre réputation ne sera pas plus épargnée qu'autrefois. Mais ceux qui vous attaqueront, seront toujours également l'objet de la haine & du mépris des honnêtes gens.

Quant à ceux qui ont un desir sincere de connoître l'histoire, la nature, les causes, les différences des fievres, & la véritable maniere de les traiter, il faut nécessairement qu'ils marchent sur vos traces; c'est le seul moyen qu'ils ont de s'instruire sur cette matiere. Vous avez frayé le chemin il s'agit de vous suivre. Ceux qui vous blâment, n'ont qu'à donner quelque chose de mieux. Continuez-donc, Monsieur, sans vous embarrasser des mauvais discours des faux Savants; & soyez persuadé que vous obligerez tous les vrais Médecins, & principalement celui qui est, avec tout l'attachement possible, &c.

A Cambrige, le 30 Décembre 1679.

RÉPONSE
DE
THOMAS SYDENHAM
A
ROBERT BRADY,

Sur les Maladies épidémiques depuis l'an 1675 jusqu'à l'an 1680.

MONSIEUR,

1. Si j'ai acquis quelque connoissance dans le traitement des maladies, je crois être plus obligé que personne d'en

Modestie de l'Auteur.

faire volontiers part aux autres, moi qui, étant tourmenté de la goutte depuis environ trente ans, & de la gravelle depuis long-temps, ſerois charmé d'apprendre des autres quelque remede à mes maux.

Il n'eſt donné qu'à un très petit nombre de génies heureux de pouvoir contribuer à la conſervation publique, en découvrant une méthode ſûre de guérir quelque maladie, ne fût-ce qu'une maladie des plus légeres ; & ſi j'y avois réuſſi, je ſerois plus content que ſi j'avois amaſſé les plus grands tréſors.

Devoir des gens de bien.

2. Nous ne ſommes pas nés ſeulement pour nous mêmes, mais encore pour le prochain ; & un homme ſage & vertueux, comme dit ſi bien Cicéron, auſſi grand Philoſophe que grand orateur (1), préférera toujours l'utilité commune à ſon intérêt particulier. C'eſt un devoir que la raiſon & la religion nous enſeignent également. Mais ce n'eſt pas aſſez pour un Médecin d'être utile aux hommes pendant ſa vie ; il doit tâcher, ſi cela ſe peut, de leur être encore utile après ſa mort, en laiſſant des écrits qui perpétuent ſes connoiſſances. Ceux qui diſent qu'ils ne s'embarraſſent pas que le monde périſſe, quand une fois ils ſeront morts, ſont aſſurément des gens cruels & déteſtables.

3. Mais, laiſſant-là maintenant ces réflexions morales, je ne ſaurois me diſpenſer de condeſcendre à ce que vous demandez de moi, quelque peu conſidérables que ſoient les éclairciſſements que je puis vous donner au ſujet des maladies ſur leſquelles vous me faites l'honneur de me conſulter. Je dois cela à la place que vous occupez & que vous rempliſſez ſi dignement ; je le dois à votre vertu, à votre probité, à votre condition, & à toutes ces rares qualités qui vous attirent les plus grands éloges de la part de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître.

Plainte de l'Auteur ſur les mauvais diſcours.

D'ailleurs, quelles obligations ne vous ai-je pas à cauſe de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde ? Car je ſais combien vous êtes affligé des mauvais diſcours que certaines gens mal intentionnés tiennent contre moi, ſans que j'aie rien fait qui ait pu m'attirer leur haine, n'ayant jamais offenſé perſonne, ni de paroles, ni autrement. Auſſi comme je ſuis entierement innocent de ce côté-là, & que j'eſpere de l'être toujours, je ne veux nullement me chagriner des fautes d'autrui, mais penſer uniquement à

(1) *Cicero de fin. bon. & mal.*

remplir les devoirs d'un honnête homme, & ceux d'un bon Médecin, autant que j'en ſuis capable.

De quelles fievres il parlera d'abord.

4. Je vais donc, Monſieur, vous communiquer les obſervations que j'ai faites ſur la nature & le traitement des maladies ſur leſquelles vous me demandez des éclairciſſements. Je parlerai d'abord des fievres intermittentes qui ſont maintenant épidémiques parmi nous. Pour cet effet, je parcourrai brievement par ordre les années qui ont ſuivi celle où j'ai terminé l'hiſtoire des maladies aiguës, leſquelles avoient regné pendant les quinze années précédentes; & je toucherai en paſſant certaines choſes que j'ai déja remarquées dans le traitement de ces maladies. De cette maniere on verra mieux le progrès des fievres d'aujourd'hui, & par quels degrés elles ſont parvenues à l'état où elles ſe trouvent préſentement.

Maladies de 1676, les mêmes que celles des trois années précédentes.

5. L'année 1676 produiſit les mêmes maladies qu'avoit fait la conſtitution des années 1673, 1674 & 1675. Cette conſtitution avoit commencé pendant l'automne de 1673, & quand elle fut finie, les maladies qui parurent alors, c'eſt-à-dire en 1676, furent moins violentes & moins épidémiques qu'elles le ſont ordinairement, quoique les qualités manifeſtes de l'air fuſſent très différentes de celles des années précédentes; car je ne me ſouviens preſque pas qu'il y ait jamais eu un hiver, à beaucoup près, auſſi froid, & un été, à beaucoup près, auſſi chaud, qu'il y eut cette année-là. On vit cependant des maladies ſemblables à celles qui avoient regné les autres années; ce qui prouve bien que les maladies épidémiques ne viennent pas des qualités ſenſibles de l'air, mais d'une certaine température ſecrete de cet élément (1). Il eſt vrai que quelques-

(1) L'Auteur donne peut-être trop ici & ailleurs à la température ſecrete de l'air, qui vraiſemblablement a beaucoup de part dans la production des maladies contagieuſes; mais on n'a pas encore juſqu'ici démontré clairement qu'il influe ſur les autres. Au contraire, il eſt évident que les qualités manifeſtes ou ſenſibles de l'air, comme ſa chaleur, ſa froideur, ſa ſéchereſſe, ſon humidité, &c influent beaucoup ſur les maladies épidémiques, dont les ſymptomes ſemblent être produits, & ſouffrir de grandes variations, par cette diſpoſition manifeſte de l'air, ſoit celle qui a précédé, ſoit celle qui regne alors, ſoit toutes deux enſemble; auſſi explique-t-on aſſez bien par ce moyen les ſymptomes de ces maladies. Les différentes ſaiſons de l'année, la diverſité des vents, la ſituation des lieux, la nature des eaux, & la maniere de vivre des habitants, doivent être conſidérées, parceque toutes ces choſes contribuent beaucoup à produire & à entretenir les maladies épidémiques. Pour preuve de cela, on peut conſulter

uns des ſymptomes des maladies épidémiques dépendent quelquefois de la diſpoſition manifeſte de l'air, comme on voit par les rougeoles & les cholera morbus qui regnerent cette année, & dont je vais parler en peu de mots.

Rougeoles duroient long-temps cette année-là

6. Les rougeoles qui parurent au commencement de l'an 1676 n'étoient pas fort épidémiques ; mais elles avoient cela de particulier, qu'elles duroient beaucoup plus long-temps qu'à l'ordinaire. Les rougeoles ont coutume de commencer au mois de Janvier ; elles vont en augmentant juſqu'à l'équinoxe du printemps, enſuite elles diminuent peu à peu, & finiſſent vers le ſolſtice d'été. Mais celles dont il s'agit maintenant, durerent jùſques vers l'équinoxe d'automne. Apparemment que les grandes chaleurs de l'été de cette année-là furent cauſe d'une ſi longue durée. Quoi qu'il en ſoit, le traitement que demandoient ces rougeoles, étoit le même que celui des rougeoles ordinaires.

Violent choléra-morbus à la fin de l'été.

7. Dès la fin de l'été le choléra morbus étoit épidémique ; & comme la chaleur extraordinaire de la ſaiſon augmentoit ſa violence, il ſe trouvoit accompagné de convulſions ſi terribles, & qui duroient ſi long-temps, que je n'en avois jamais vu auparavant de ſemblables. Elles n'attaquoient pas ſeulement le ventre, comme il eſt ordinaire dans cette maladie, mais encore tous les muſcles du corps, & principalement ceux des bras & des jambes ; en ſorte que le malade, pour s'en garantir, ſe jettoit quelquefois hors du lit, & faiſoit tous les efforts imaginables (1).

Ils demandoient un plus grand uſage des narcotiques que les autres.

8. Quoique le traitement de ce choléra morbus ne demandât rien d'extraordinaire, cependant on étoit obligé d'y employer des narcotiques en plus grande doſe, & plus ſouvent réitérée qu'à l'ordinaire. En voici un exemple.

Exemple.

Je fus appellé dans ce temps-là pour traiter un homme attaqué de cettte maladie. J'étois accompagné du Docteur *Charles Goodall*, mon intime ami, très habile Médecin, homme d'un candeur admirable, d'une probité à toute épreuve, & dont la mémoire me ſera toujours infiniment chere. Le malade n'en pouvoit plus,

---

Wintrrigham, commentarium noſol. Huxham de aëre & morb. épid. Hillary, of the principal variations of the air, &c. Ramazzini, conſt. épid. Mutinens. Hoffman, med. rat. ſyſt. &c.

& étoit à l'extrémité. Il avoit des convulſions horribles, & un vomiſſement affreux, avec une ſueur froide, & un pouls qui ſe faiſoit à peine ſentir.

Je lui donnai vingt-cinq gouttes de mon laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle ſpiritueuſe, craignant qu'une plus grande quantité de véhicule ne fît revomir le remede, comme il arrive très ſouvent dans cette maladie. Enſuite je me tins l'eſpace d'environ une demi-heure auprès du malade ; & voyant que mes vingt-cinq gouttes de laudanum liquide ne ſuffiſoient pas encore pour arrêter le vomiſſement & appaiſer les convulſions, je fus obligé de réitérer pluſieurs fois le remede, & d'en augmenter toujours la doſe, ayant ſoin de laiſſer aſſez d'intervalle entre chaque priſe, pour voir ce que je pouvois eſpérer de la précédente, avant que d'en donner une nouvelle.

Par ce moyen, je calmai enfin les cruels ſymptomes dont il s'agit : mais comme ils étoient prêts à revenir dès le moindre mouvement que faiſoit le malade, je lui ordonnai bien expreſſément de ſe tenir parfaitement en repos durant quelques jours. Je voulus qu'il prît de temps en temps du laudanum liquide, mais en moindre doſe, & qu'il le continuât, même après qu'il ſeroit guéri, afin de prévenir la rechûte ; & cela me réuſſit comme je le ſouhaitois.

Raiſons de l'Auteur pour donner le laudanum en grande doſe.

9 On auroit tort de m'accuſer de témérité pour avoir donné à ce malade une ſi grande quantité de laudanum liquide. L'expérience me juſtifiera, & fera voir clairement que dans les trois cas où les remedes tirés de l'opium ſont indiqués, ſavoir dans les douleurs violentes, dans les vomiſſements ou les déjections exceſſives, & dans les grands troubles des eſprits animaux, il eſt abſolument néceſſaire de proportionner la quantité du narcotique & le nombre des doſes, à la grandeur du ſymptome que l'on veut combattre. Une doſe qui pourroit calmer un ſymptome moins violent, ne fera rien contre un autre plus violent ; & une doſe qui, en certain cas, mettroit le malade dans un danger manifeſte, le ſauvera en d'autres cas.

Il ne put obſerver les maladies de 1677, parce-qu'il étoit malade.

10. Voilà les maladies qui régnoient en 1676, & qui ſont les mêmes que celles de trois années précédentes, comme j'ai déja dit. Quant aux maladies de l'année ſuivante 1677, je n'en ſaurois rien dire : car au commencement de cette anné-là je fus attaqué d'un piſſement de ſang, qui me fatigua beaucoup, & qui revenoit dès que je fai-

ſois le moindre mouvement. Peu de temps après j'eus la goutte, qui occupoit encore plus les viſceres que les extrémités, & me cauſoit de très cruelles douleurs. Outre cela, je perdis les forces & l'appétit ; mes jambes enflerent ; & il me ſurvint pluſieurs autres ſymptomes auſſi dangereux : enfin, j'étois dans un ſi triſte état, que la vie m'étoit à charge.

Je fus donc obligé de demeurer trois mois ſans ſortir, & de paſſer enſuite à peu près autant de temps à la campagne pour me rétablir. Etant revenu à Londres, en automne, j'appris de mes amis qu'il régnoit en cette ville des fievres intermittentes, dont néanmoins la plupart avoient commencé à la campagne. Mais comme l'état de ma ſanté ne me permettoit pas de voir des malades, je ne ſaurois rien dire des maladies de cette année-là.

Fievres intermittentes en 1678.

11. La conſtitution de l'année ſuivante 1678 fut entierement différente ; car les fievres intermittentes que l'on n'avoit preſque pas vues à Londres depuis l'an 1664, c'eſt-à-dire depuis treize ans, à l'exception de quelques-unes qui n'avoient été que ſporadiques, ou que les malades avoient apportées de la campagne, devinrent fréquentes au point d'être épidémiques. Elles ne demeurent pas même à préſent dans les bornes où elles ſe tenoient alors ; & elles s'étendront encore davantage dans la ſuite, juſqu'à ce que la conſtitution de l'air dont elles dépendent, ſoit arrivée à ſon plus haut degré.

Ces fievres intermittentes attaquerent ſeulement quelques perſonnes au printemps : mais à la fin de l'été & au commencement de l'automne, elles ſe répandirent tellement, qu'elles effacerent toute autre maladie épidémique. L'hiver ſuivant elles diminuerent un peu, & firent place aux petites véroles & à d'autres maladies épidémiques, leſquelles eurent le deſſus, juſqu'à ce que la ſaiſon des fievres intermittentes fût revenue.

Tierces & quotidiennes étoient les plus fréquentes.

12. Pour parler maintenant de ce que des obſervations exactes m'ont appris ſur la nature & les cauſes de ces fievres, je remarquerai d'abord que les fievres quartes étoient les plus fréquentes avant l'an 1678, au lieu que cette année-là les plus communes étoient les tierces, ou les quotidiennes (à moins qu'on n'aime mieux donner à ces dernieres le nom de doubles tierces). De plus, avant l'an 1678 les accès des fievres tierces & quotidiennes ſe terminoient de telle maniere qu'il ne reſtoit point du tout de fievre, & ils revenoient au bout d'un certain temps.

Mais en 1678 il n'y avoit plus d'intermiſſion parfaite après le troiſieme ou le quatrieme accès, ſur-tout lorſqu'on obligeoit les malades de garder le lit, & qu'on les échauffoit par des cordiaux, ce qui étoit, comme on dit, jetter de l'huile ſur le feu. La fievre devenant chaque jour plus approchante de la continue, attaquoit le cerveau, & enlevoit un aſſez grand nombre de gens.

Danger de les traiter par les ſudorifiques.

13. Quant au traitement, je ſais depuis pluſieurs années combien il eſt dangereux d'employer les ſudorifiques pour la guériſon des fievres tierces & quotidiennes qui, étant nouvelles, & n'ayant pas encore de type certain, approchent des continues. Il eſt vrai que comme la ſueur fait diſparoître tous les ſymptomes, & qu'elle eſt ſuivie d'une entiere ceſſation de fievre, on doit l'aider un peu, ou du moins ne pas l'empêcher ſur la fin de l'accès. Mais il eſt très certain que ſi on excite des ſueurs trop abondantes, la fievre qui étoit intermittente devient continue, & que les malades ſont en danger, puiſqu'en effet il en périt quelques-uns.

La raiſon de cela, ſi je ne me trompe, eſt que la ſueur étant trop copieuſe à proportion de la quantité de matiere fébrile qui ſe trouve en état d'être évacuée par un ſeul accès, elle enflamme le ſang après avoir évacué cette portion de matiere fébrile.

Ayant donc reconnu l'inefficacité de cette méthode, & les inconvénients des autres évacuations, par exemple de la ſaignée & de la purgation, leſquelles en affoibliſſant le ſang prolongent la maladie, j'ai mis toute ma reſſource dans le quinquina; & je puis aſſurer, malgré le préjugé du vulgaire, & de quelques habiles Médecins, que je n'ai jamais vu, ni pu ſoupçonner avec fondement, que ce remede ait été nuiſible aux malades. Tout ce qui arrive, c'eſt que les perſonnes qui en font uſage pendant long-temps, ſont quelquefois attaquées d'une ſorte de rhumatiſme ſcorbutique, comme j'ai dit dans le Chapitre où j'ai parlé du rhumatiſme (1), encore cet accident arrive-t-il fort rarement par l'uſage du quinquina; & quand il arrive, il cede très aiſément aux remedes que j'ai décrits dans ce Chapitre.

Efficacité du quinquina pour d'autres maladies que les fievres intermittentes.

14. Si j'étois auſſi certain de la durée des bons effets du quinquina, que je ſuis aſſuré que c'eſt un remede innocent, je le regarderois ſans difficulté comme le premier de tous

(1) Voyez *Sect. 6. Chap. 5. num. 13.*

les remedes ; car loin d'être malfaiſant, il eſt d'une efficacité merveilleuſe, non ſeulement dans les fievres intermittentes, mais encore dans les maladies de la matrice & de l'eſtomac.

Ce qui l'a décrié.

15. Mais voici principalement, ſi je ne me trompe, ce qui l'a mis en mauvaiſe réputation. Premierement, on attribue au quinquina, dont le malade aura ſeulement pris une fois, tous les facheux ſymptomes qui accompagnent les fievres intermittentes anciennes, quoiqu'ils ſubſiſtaſſent déja avant l'uſage de ce remede. Secondement, comme il guérit par une vertu occulte, & non par aucune évacuation ſenſible, la plupart des gens s'imaginent qu'étant aſtringent, il renferme au-dedans la matiere peccante qui auroit dû être évacuée ; qu'ainſi le mal n'eſt que pallié, & que la fievre ne manque pas de revenir.

Ceux qui raiſonnent de la ſorte ne ſont pas aſſez d'attention, que les ſueurs par leſquelles finit un accès, ont emporté toute la matiere morbifique qui s'étoit amaſſée pendant l'intermiſſion, qu'il reſte ſeulement un levain febrile caché dans le ſang ; & que le quinquina donné immédiatement après l'accès détruit ce levain, qui ſans cela n'auroit pas manqué de ſe développer & de fournir matiere à la fievre. Ainſi on a tort d'accuſer le quinquina, comme on fait ordinairement, de cauſer des engorgements & des obſtructions.

Il ne guérit pas par une vertu aſtringente.

16. Mais le quinquina guérit-il les fievres par ſa qualité aſtringente ? Pour le prouver, il faudroit faire voir auparavant que les autres aſtringents ont une pareille vertu. J'ai employé les plus puiſſants, & néanmoins je n'ai pas encore trouvé qu'ils fuſſent fébrifuges. De plus le quinquina guérit ceux même qui en ſont purgés comme il arrive quelquefois. Il eſt auſſi difficile d'expliquer la maniere dont ce remede agit, que d'expliquer en quoi conſiſte la différence ſpécifique des choſes naturelles.

Auſſi tout le ſoin & toute l'application d'un Médecin doit être de bien connoître l'hiſtoire des maladies, & d'employer les meilleurs remedes que l'expérience ait découverts pour leur guériſon, mais de les employer ſelon une méthode fondée ſur la raiſon & le bon ſens, & non pas ſur des hypotheſes & de vaines ſpéculations. Voici donc en peu de mots ce que l'uſage m'a appris touchant la vraie maniere de donner le quinquina.

Hiſtoire abrégée du quinquina.

17. Il y a environ vingt-cinq ans que ce remede commença à être célebre à Londres pour la guériſon des fie-

vres intermittentes, & ſur-tout des fievres quartes : il méritoit aſſurément cette réputation, car auparavant, quelque remede ou quelque méthode qu'on employât, on réuſſiſſoit très rarement à guérir ces ſortes de fievres ; c'eſt pourquoi on les appelloit avec raiſon l'opprobre de la Médecine.

Mais peu de temps après le quinquina fut entiérement décrié, & on ne s'en ſervit plus ; de quoi il y eut deux raiſons conſidérables. La premiere, c'eſt que comme on le donnoit alors peu d'heures avant l'accès, il cauſoit quelquefois la mort au malade. Je me ſouviens que ce malheur arriva à un Citoyen & Magiſtrat de Londres nommé *Underwood*, & à un Apothicaire nommé *Potter*, qui logeoit dans la rue des *Black Fryars*. Quoique le quinquina eût très rarement un ſi funeſte ſuccès, néanmoins les Médecins prudents firent bien d'en abandonner l'uſage.

La ſeconde raiſon qui fit tomber la réputation de ce remede, fut que les malades qui, après en avoir pris, n'avoient point eu leur accès ordinaire de fievre, comme il arrivoit le plus ſouvent, ne manquoient guere d'être attaqués de nouveau dans la quinzaine, ſavoir lorſque la maladie étoit nouvelle, & n'avoit pas encore eu le temps de s'affoiblir d'elle-même.

Ces raiſons furent cauſe que la plupart des gens perdirent la confiance qu'ils avoient dans le quinquina, ne croyant pas devoir mettre leur vie en danger, pour l'avantage de retarder de quelques jours un accès de fievre.

C'eſt le meilleur remede contre les fievres intermittentes.

18. Quant à moi, faiſant de ſérieuſes réflexions ſur la vertu extraordinaire de ce remede, je me perſuadai qu'il n'y en avoit point d'auſſi bon contre les fievres intermittentes, pourvu qu'on l'employât avec les ſoins & les précautions convenables. Je cherchai donc pendant long-temps, & avec toute l'application poſſible les moyens d'empêcher qu'il ne fût dangereux aux malades, & que la fievre ne revînt ; deux inconvénients auxquels il falloit obvier pour que le remede réuſſît parfaitement.

Moyens de le rendre plus efficace.

19. En premier lieu, je crus que le danger du quinquina venoit moins du quinquina même, que de la mauvaiſe façon de le donner. Comme il s'amaſſe dans le corps une grande quantité de matiere fébrile les jours d'intermiſſion, ſi on donne le quinquina immédiatement avant l'accès, il fixe cette matiere & empêche la nature de pouvoir l'évacuer par la chaleur de la fievre ; & voila ce qui met le malade en danger.

Je penſai donc que je remédierois à cet inconvénient, & qu'en même temps j'empêcherois la génération d'une nouvelle matiere fébrile, ſi je faiſois prendre le quinquina auſſi-tôt après un accès, afin de couper pied à l'accès ſuivant, ſi je réitérois de temps en temps le remede les jours d'intermiſſion, juſqu'à ce qu'il vînt un nouvel accès. De cette maniere je pouvois impregner peu à peu & ſans danger toute la maſſe du ſang de la vertu ſalutaire du quinquina.

20. En ſecond lieu, il me parut que la rechûte qui arrivoit le plus ſouvent dans l'eſpace de quinze jours, venoit de ce qu'on n'avoit pas donné une aſſez grande quantité de quinquina, lequel, nonobſtant ſon efficacité, ne pouvoit d'une ſeule priſe détruire entierement la maladie; c'eſt pourquoi je crus que le meilleur moyen de prévenir la rechûte, étoit de réitérer le fébrifuge, même après la ceſſation de la fievre, en mettant un intervalle raiſonnable entre chaque priſe, c'eſt-à-dire en donnant une nouvelle priſe, avant que l'action de la précédente fût entierement finie.

Méthode curative ſpécifiée.

21. C'eſt ſur ces principes que je fondai ma méthode, & voici en quoi elle conſiſte. Quand je ſuis appellé pour un malade attaqué de la fievre quarte (ſuppoſons que ce ſoit un lundi), ſi l'accès doit venir ce jour-là, je demeure tranquille, & je me contente de faire eſpérer au malade qu'il n'aura point d'autre accès. Les deux jours d'intermiſſion, ſavoir le mardi & le mercredi ſuivants, je donne le quinquina de cette maniere.

Electuaire fébrifuge.

Prenez une once de quinquina réduit en poudre très fine; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'œillets, ou de celui de roſes ſeches, formez un électuaire qu'il faudra partager en douze doſes. Le malade en prendra une de quatre en quatre heures, commençant immédiatement après l'accès, & il boira par-deſſus un petit verre de vin.

Si les pilules ſont plus de plaiſir aux malades, il faut donner les ſuivantes.

Pilules fébrifuges.

Prenez quinquina ſubtilement pulvériſé, une once; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'œillets, formez des pilules de médiocre groſſeur, dont on avalera ſix de quatre en quatre heures.

Une autre maniere moins embarraſſante & auſſi utile,

c'eſt de mêler une once de quinquina pulvériſé dans deux livres de vin clairet, dont on donnera huit ou neuf cuillerées de quatre en quatre heures.

Le jeudi, qui eſt le jour où l'on craint le retour de l'accès, je n'ordonne rien, parceque le plus ſouvent il ne revient point, les ſueurs de l'accès précédent ayant ſéparé & emporté les reſtes de la matiere fébrile, & l'uſage réitéré du quinquina pendant les jours d'intermiſſion ayant empêché qu'il ne s'en amaſſât de nouvelle.

22. Mais de peur que la fievre ne revienne enſuite, ce qui étoit le ſecond inconvénient auquel il falloit obvier, je ne manque jamais, préciſément le huitieme jour depuis la derniere priſe de quinquina, d'en donner au malade la même quantité qu'auparavant, c'eſt-à-dire une once diviſée en douze parties, & qui ſe prend de la même façon. Cette méthode de réitérer ainſi une ſeconde fois le fébrifuge, ſuffit ordinairement pour guérir la maladie.

Il faut reprendre juſqu'à trois ou quatre fois la même quantité de quinquina.

Cependant il y a toujours à craindre quelque rechûte, à moins qu'on ne revienne juſqu'à trois ou quatre fois à l'uſage du quinquina, après le même intervalle de temps, ſur-tout lorſque le ſang a été affoibli par quelque évacuation précédente, ou que le malade s'eſt expoſé trop aiſément à un air froid.

23. Le quinquina n'a aucune vertu purgative, cependant il y a ſouvent des perſonnes qui en ſont purgées auſſi fortement que ſi elles avoient pris un violent purgatif, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la ſingularité de leur tempérament. Alors il eſt abſolument néceſſaire de joindre l'opium au quinquina, afin d'arrêter une évacuation qui eſt entierement contraire à la nature du remede, & qui empêcheroit la guériſon, puiſque le fébrifuge ſeroit évacué par les ſelles avant que d'avoir opéré. S'il arrive donc que le cours de ventre ſubſiſte, je donne après chaque deuxieme priſe de quinquina, dix gouttes de laudanum liquide dans du vin.

En quel cas il faut y joindre le laudanum.

24. J'emploie la même méthode dans les autres fievres intermittentes, ſoit tierces, ſoit quartes; c'eſt-à-dire qu'auſſi-tôt après l'accès fini je les attaque par le quinquina, que je réitere pendant l'intermiſſion autant de fois que le permet la nature de la maladie, avec cette différence néanmoins qu'il faut preſque toujours une once de quinquina pour venir à bout de la fievre quarte; au lieu que ſix gros ſuffiſent pour guérir les deux autres fievres, ou du moins pour les arrêter durant quelque temps.

La même méthode convient dans les fievres tierces & quartes,

Et dans celles où il n'y a qu'une ſimple rémiſſion.

25. Mais quoique les fievres tierces & quotidiennes ſemblent avoir une parfaite intermiſſion, après un ou deux accès, il arrive néanmoins aſſez ſouvent, comme je l'ai déja remarqué auparavant, qu'elles deviennent enſuite preſque continues ; de ſorte que les jours où il devroit y avoir une ceſſation de fievre, il n'y a qu'une ſimple diminution, ſur-tout lorſqu'on a tenu le malade au lit, & qu'on a employé un régime trop chaud, ou des ſudorifiques.

Dans ce cas-là, je profite des intervalles où il y a moins de fievre, quelque petits que ſoient ces intervalles (car c'eſt tout ce que je puis faire) ; & commençant l'uſage du quinquina immédiatement après la fin de l'accès, autant qu'il m'eſt poſſible de la reconnoître, je donne ce remede de quatre en quatre heures, comme dans la fievre quarte, ſans avoir même égard à l'accès ſuivant, parcequ'autrement le fébrifuge n'auroit pas le temps d'opérer.

Quinquina convient dans les fievres intermittentes qui tendent à devenir continues.

26. Or comme les fievres qui regnent préſentement à Londres, doivent être miſes au rang des intermittentes, quoiqu'après le ſecond, ou le troiſieme accès elles tendent à devenir continues, je ne fais pas difficulté d'ordonner le quinquina dans les fievres de cette eſpece, même les plus continues. En effet il emportera ſurement la fievre, pourvu que le malade ne garde pas le lit, & qu'il évite les cordiaux. Faute de cette précaution, j'ai pluſieurs fois obſervé que le quinquina n'a rien fait du tout.

On pourroit peut-être croire que le vin dans lequel on donne le quinquina contribue à entretenir la fievre, c'eſt néanmoins ce que je n'ai jamais vu ; & je puis aſſurer que nonobſtant ce vin la chaleur, la ſoif, & les autres ſymptomes de la fievre diſparoîtront ordinairement lorſqu'on aura pris ſuffiſamment de quinquina.

Il faut remarquer auſſi qu'il eſt néceſſaire de donner une plus grande quantité de quinquina, à proportion que la fievre approche davantage de la continue, ſoit d'elle-même, ſoit parcequ'on a uſé d'un régime trop échauffant : & j'ai vu quelquefois la maladie ne céder qu'à une once & demie, ou même deux onces de ce fébrifuge.

Quand doit être donné en infuſion.

27. Il y a des ſujets qui ne peuvent ſoutenir le quinquina ni en poudre, ni ſous la forme d'électuaire, ou de pilules. Alors je le donne en infuſion de cette maniere : Je prends deux onces de quinquina réduit en poudre groſſiere, & les ayant laiſſé infuſer à froid durant quelques jours dans deux livres de vin du Rhin, je paſſe pluſieurs fois la liqueur par la manche d'Hippocrate : alors elle eſt claire,

claire, & d'un goût qui ne déplaît pas aux perſonnes les plus délicates. Quatre onces de cette infuſion équivalent à peu près à un gros de quinquina en poudre; & comme elle n'eſt point déſagréable, & ne charge point l'eſtomac, on peut en donner une fois plus ſouvent que des autres préparations de quinquina, juſqu'à ce qu'il ne revienne plus d'accès.

Vomiſſement doit être arrêté avant que de donner le quinquina.

28. Lorſque la fievre n'eſt pas réglée, & n'a pas encore de type certain, il arrive quelquefois que le malade ayant des envies de vomir preſque continuelles, ne ſauroit garder le quinquina, ſousquelque forme qu'on le lui donne. Dans ce cas-là, il faut, avant toute choſe, arrêter le vomiſſement. Pour cela je fais prendre ſept ou huit fois dans l'eſpace de deux heures une cuillerée de ſuc de limon nouvellement exprimé, avec un ſcrupule de ſel d'abſynthe; enſuite ſeize gouttes de laudanum liquide, dans une cuillerée d'eau de canelle ſpiritueuſe; & peu de temps après que le vomiſſement a ceſſé, je fais commencer l'uſage du quinquina.

Il faut le donner aux enfants dans une liqueur.

29. Pour ce qui eſt des enfants, dont l'âge tendre ne permet preſque pas qu'on leur donne le quinquina autrement qu'en liqueur, du moins dans une quantité ſuffiſante pour guérir la maladie, je me ſers ordinairement du ſyrop qui ſuit (1).

Julep fébrifuge.

Prenez eau de ceriſes noires, & vin du Rhin, de chacun deux onces; quinquina réduit en poudre très fine, trois gros; ſyrop d'œillets une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont on donnera au malade une cuillerée ou deux, ſelon ſon âge, de quatre en quatre heures, juſqu'à ce que les accès aient ceſſé. S'il y a une diarrhée on mettra alternativement dans les priſes une ou deux gouttes de laudanum liquide.

Précaution dans les fievres tierces & quotidiennes.

30. Il faut encore obſerver que comme les courts intervalles qui ſe trouvent entre les accès des fievres tierces & quotidiennes intermittentes, ne laiſſent pas aſſez de temps

(1) La méthode de traiter les fievres intermittentes par des lavements, découverte qu'on attribue à Helvétius, n'étoit pas connue du temps de notre Auteur. Mais quoiqu'on ne doive pas y compter autant que ſur celle où l'on prend les remedes par la bouche, il ſe trouve néanmoins des cas où il eſt néceſſaire d'y avoir recours, & ſouvent elle réuſſit. On a guéri par ce moyen des adultes auſſi bien que des enfants.

pour que le quinquina puiſſe communiquer pleinement au ſang ſa vertu fébrifuge, on ne ſauroit être sûr que l'accès prochain ne reviendra point ; au lieu que dans la fievre quarte, qui laiſſe un plus long intervalle, il ne revient pas ordinairement. Ainſi dans la fievre tierce & dans la quotidienne, il faut ſouvent continuer pendant deux jours l'uſage du quinquina pour être aſſuré de la guériſon.

Ce qu'il faut faire en cas de rechûte.

31. Si, nonobſtant toutes les précautions que nous avons recommandées ci-deſſus, le malade vient à retomber, ce qui eſt plus rare dans la fievre quarte que dans la tierce ou la quotidienne, un Médecin prudent ne doit pas s'opiniâtrer à continuer l'uſage du quinquina ; mais il doit eſſayer d'autres remedes. Par exemple, la décoction amere qui paſſe communément pour le meilleur de tous.

Régime dans les fievres intermittentes

32. Quant à la nourriture & au reſte du régime, on ne doit interdire au malade aucun aliment ni aucune boiſſon qui ſoit propre à fortifier l'eſtomac ; mais il faut lui retrancher les fruits & les liqueurs froides, parceque ces ſortes de choſes contribuent beaucoup à affoiblir le ſang & à faire revenir la fievre. Ainſi le malade vivra de viandes d'un bon ſuc, & faciles à digérer ; & ſa boiſſon ordinaire ſera du vin en médiocre quantité. Par ce régime ſeul, & ſans autre remede, j'ai quelquefois guéri des fievres qui réſiſtoient opiniâtrément au quinquina.

Le malade doit auſſi avoir ſoin de ne pas s'expoſer à l'air froid, juſqu'à ce que le ſang ait repris ſes forces ordinaires.

Précaution touchant la purgation.

33. En parlant ci-devant des fievres intermittentes, j'ai averti qu'il falloit avoir grand ſoin de purger le malade après la guériſon (1) : mais cela ne doit s'entendre que des fievres qui ſe guériſſent d'elles-mêmes, ou par quelque autre remede que le quinquina, car dans celles que l'on traite avec le quinquina, la purgation, loin d'être néceſſaire, eſt au contraire nuiſible.

Telle eſt la vertu de ce puiſſant fébrifuge, que non ſeulement il guérit les accès des fievres intermittentes ſans le ſecours des purgatifs, mais qu'il remédie encore à la mauvaiſe diſpoſition qu'il produit dans le corps. Il faut donc éviter ſoigneuſement toute ſorte d'évacuation quand on donne le quinquina, parcequ'alors le plus léger purga-

(1) *Sect. 5. Chap. 5. num. 41.*

tif, & même un ſimple lavement de lait avec du ſucre, peut faire revenir la fievre.

34. Dans les premieres années de cette conſtitution, les fievres intermittentes étoient quelquefois accompagnées d'un accident très ſingulier. C'eſt que ces accès ne commençoient pas par un friſſon ſuivi enſuite de chaleur comme à l'ordinaire; mais le malade avoit abſolument les mêmes ſymptomes que s'il eût été attaqué d'une véritable apoplexie. Néanmoins ce n'étoit autre choſe que la fievre même qui portoit à la tête, comme on le voyoit aſſez par la couleur de l'urine & par les autres ſignes. En effet, l'urine étoit d'un rouge foncé, mais un peu moins que dans la jauniſſe, avec un ſédiment briqueté; & telle eſt ordinairement l'urine dans les fievres intermittentes. Symptome ſingulier dans les fievres intermittentes.

Quoique dans le cas dont je parle toutes ſortes d'évacuations ſemblent être indiquées, afin de détourner du cerveau les humeurs qui s'y ſont portées, comme l'on fait dans l'apoplexie véritable, il faut néanmoins s'en abſtenir entierement; elles ne feroient qu'augmenter le mal, & cauſeroient même la mort, comme je ſais qu'il eſt arrivé quelquefois. Il faut attendre que l'accès ſe ſoit terminé de lui-même; auſſi-tôt après on commence l'uſage du quinquina, & l'on y reviendra dans les intervalles de pareils accès, juſqu'à ce que le malade ſoit entierement guéri.

35. Il arrive quelquefois, quoique fort rarement, que les vieillards, qui ont eu long-temps les fievres intermittentes, & qui ont été ſaignés & purgés mal à propos, ſont attaqués du diabetes ou flux immoderé d'urine, lors même qu'il ne reſte plus du tout de fievre. Cela vient de ce que le ſang, étant trop appauvri, ne ſauroit plus s'aſſimiler les ſucs qu'il reçoit; d'où il arrive qu'ils ſortent par les voies urinaires, encore tous cruds & non digérés. La grande quantité d'urine que les malades rendent épuiſe inſenſiblement leurs forces, & anéantit, pour ainſi dire, toute leur ſubſtance. Diabetes dans les vieillards, & pourquoi.

Dans ce diabetes, & dans tous les autres, de quelque cauſe qu'ils proviennent, les indications curatives doivent tendre uniquement à donner de la force au ſang, & à arrêter le flux immodéré d'urine. On peut ſe ſervir pour cela des remedes ſuivants. Indications curatives dans cette maladie.

Prenez thériaque d'Andromaque, une once & demie; conſerve d'écorce d'orange, une once; diaſcordium, demi once; Electuaire fortifiant.

gingembre confit, & noix muſcade confite, de chacun trois dragmes ; poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, une dragme & demie ; écorce extérieure de grenade, racine d'angélique d'Eſpagne, corail rouge préparé, & trochiſques de terre de Lemnos, de chacun une dragme ; bol d'Arménie, deux ſcrupules ; gomme arabique, demi-dragme ; ſyrop de roſes ſeches, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une bonne noix muſcade, le matin, l'après dîné ſur les cinq heures, & le ſoir pendant un mois entier ; & par-deſſus chaque priſe il boira ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante.

Infuſion amere.

Prenez racines d'aunée, d'impératoire, d'angélique, & de gentiane, de chacune demi-once ; feuilles d'abſynthe romaine, de marrube blanc, de petite centaurée, & de calamenthe, de chacune une poignée ; baies de genievre une once. Coupez tout cela menu, & le faites infuſer à froid dans cinq livres de vin de Canarie. L'infuſion ne doit être coulée que lorſqu'on s'en ſervira (1).

Régime.

Le malade uſera d'aliments qui ſoient aiſés à digérer, comme de chair de veau, de mouton, &c. Il s'abſtiendra entierement d'herbages & de fruits, & il boira du vin d'Eſpagne à tous ſes repas.

---

(1) Le diabetes dont il s'agit ici paroît venir d'un appauvriſſement & d'une viſcoſité du ſang & des humeurs, d'une foibleſſe des viſceres, & d'un relâchement des conduits urinaires ; ainſi les remedes que preſcrit l'Auteur peuvent y convenir. Mais ſuppoſé qu'ils ne conviennent pas, & que le malade ſoit vigoureux, il faudra le faire vomir avec l'ipecacuanha ; enſuite lui donner des remedes propres à diviſer & atténuer les humeurs : les principaux de ces remedes ſont les mercuriaux. Après qu'on les aura continué quelque temps, il ſera à propos de donner les aſtringents joints aux déſobſtructifs, comme les amers, les aromatiques & les martiaux. *Harris*, dans un cas ſemblable, rapporté à la fin de ſon traité des maladies aiguës des enfants, recommande l'infuſion ſuivante.

Prenez *rhubarbe, une demi-once ; ſantal blanc, & ſantal citrin, de chacun un gros ; graine de petit cardamome, demi-gros. Verſez là deſſus une chopine de vin de Canarie, & laiſſez infuſer tout cela enſemble à une chaleur modérée, & dans un vaiſſeau bien bouché. Paſſez la liquenr, dont le malade prendra ſix cuillerées trois fois le jour.*

Pendant le traitement le malade doit uſer de très peu de liquides, & éviter tout ce qui peut affoiblir les ſolides & engendrer des ſucs viſqueux.

36. Les fleurs blanches, maladie ſi longue & ſi opiniâtre, doivent être traitées à peu près de la même maniere que le diabetes; car quoique ces deux maladies ſemblent être fort différentes, les indications curatives ſont néamoins les mêmes; ſi ce n'eſt que dans fleurs blanches il faut commencer par une ſaignée du bras, & purger enſuite trois fois avec deux ſcrupules de pilules cochées majeures, avant que d'en venir à l'uſage des fortifiants, durant lequel il faut s'abſtenir de toute évacuation, autrement on détruiroit d'un côté ce que l'on feroit de l'autre (1). Mais cela ſoit remarqué en paſſant.

Fleurs blanches, comment doivent être traitées.

37. Voilà ce que j'avois à dire touchant l'uſage du quinquina dans les fievres intermittentes. On voit que je ne cherche pas à faire un pompeux étalage de remedes, puiſque je n'ajoute rien au quinquina, ſi ce n'eſt le véhicule néceſſaire pour le tranſmettre dans les premieres voies. Je crois que ceux qui y ajoutent autre choſe, ſont ignorants ou gens de mauvaiſe foi, qui, pour un vil intérêt, trompent le Public, & font tort à la ſociété, choſe tout à fait indigne d'un honnête homme.

Quinquina eſt excellent donné ſeul.

Au reſte, ſi on avoit voulu faire attention à ce que j'ai enſeigné il y a déja quatorze ans, dans l'hiſtoire des maladies aiguës, & ce que je n'ai pas apparemment enſeigné

(1) On ſaignera au commencement, ſi la maladie le demande; enſuite ſi l'eſtomac eſt chargé, on fera vomir doucement avec l'ipécacuanha; après quoi on donnera les laxatifs. Un bain chaud fait avec une décoction de marjolaine, de thim, de calamenthe, de ſauge, de romarin, de fleurs de camomille, de baies de laurier & & de genievre, &c. ſera très utile.

Hoffman recommande les eaux minérales. Les fleurs blanches invétérées, dit ce grand homme, viennent d'une humeur âcre, engendrée par un trop violent, ou trop fréquent uſage de l'acte vénérien, ou d'une humeur viciée introduite par communication, & qui infectant enſuite les glandes du vagin, les oblige de ſe décharger abondamment de leur liqueur ſur les parties voiſines. Cette liqueur étant auſſi infectée, ronge les fibres des parties où elle paſſe, & cauſe ainſi des douleurs aiguës & lancinantes, des excoriations & des ulceres, de là un flux virulent. Cette explication qui eſt fondée ſur les diſſections, montre clairement que pour détremper & adoucir les humeurs viciées, diſſiper les engorgements des glandes, fortifier les fibres relâchées, déterger & conſolider les ulceres, les eaux minérales conviennent extrêmement. Il eſt vrai que l'écoulement augmente pendant leur uſage; mais quand on les a finis, la guériſon en eſt plus aſſurée. Pour la faciliter, il faudra, tandis qu'on prend les eaux, uſer des remedes balſamiques, & de la décoction des bois ſudorifiques. *Nouv. exp. & obſerv. ſur les eaux minérales.*

ſans en être inſtruit, je veux dire touchant la maniere dont il faut donner le quinquina dans les intervalles des accès, & le réitérer enſuite après la guériſon, pluſieurs de ceux qui ſont dans le tombeau ſeroient peut-être encore vivants : c'eſt ce que j'oſe avancer malgré le peu de cas que l'on fait de mes travaux, dans leſquels néanmoins je n'ai d'autre vue que celle du bien public.

Mais quoiqu'on ait mépriſé mes conſeils ſur la maniere d'adminiſtrer le quinquina, je ne laiſſerai pas de les répéter ici, parcequ'ils contiennent en abrégé ce que je viens d'enſeigner plus au long (1). Voici donc en quoi ils conſiſtent.

Comment il faut le donner.

38. » La premiere attention qu'on doit avoir, c'eſt de » ne pas donner le quinquina trop tôt, c'eſt-à-dire avant » que la maladie ſe ſoit un peu affoiblie d'elle-même, à » moins que la grande foibleſſe du malade n'oblige d'y » avoir recours plutôt : car ſi on le donne de trop bonne » heure, il ſera peut-être inutile & même dangereux, » parcequ'il arrêtera tout à coup le mouvement de la fer- » mentation par où le ſang cherche à ſe dépurer.

» La ſeconde attention eſt de ne point diminuer par la » purgation, & encore moins par la ſaignée, la quantité » de la matiere fébrile, afin que le quinquina opere plus » librement : car comme ces deux évacuations dérangent » à un certain point l'économie animale, les accès de » fievre reviendront plus promptement & plus ſurement, » dès que l'action du quinquina aura ceſſé. Il me paroît » auſſi plus à propos de le donner peu à peu, & aſſez loin » des accès, que de vouloir couper pied tout d'un coup à » l'accès qui va venir; car de cette maniere le remede a » plus de temps pour agir comme il faut, & on évite le » danger qu'il y a de vouloir arrêter ſubitement & hors » de ſaiſon, un accès qui commence à ſe manifeſter.

» La derniere attention eſt de ſerrer les priſes du quin- » quina, afin que la vertu d'une priſe ne ceſſe pas tout à » fait, avant qu'on donne la ſuivante. Par ce moyen on » déracinera entierement la fievre, & le malade recouvrera » une parfaite ſanté.

» Voilà les raiſons qui me font préférer, aux autres mé- » thodes de donner le quinquina, celle que je vais expli- » quer. On mêle une once de cette écorce en poudre, avec » deux onces de ſyrop de roſes rouges; & le malade,

(1) *Sect. 1. Chap. 5. num. 34.*

» chaque jour qu'il n'y a point de véritable accès, prend » matin & ſoir la quantité d'une groſſe noix muſcade de » cet opiat, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus. On réitere » trois autres fois le même remede, ayant ſoin de mettre » toujours entre chaque fois l'intervalle de quinze jours «.

Fievres tierces du printemps, comment ſe guériſſent ſans quinquina.

39. Quoique le quinquina l'emporte de beaucoup pour la guériſon des fievres intermittentes ſur tous les autres remedes que l'on a découverts juſqu'ici, on pourra néanmoins, dans les fievres tierces du printemps, employer la méthode ſuivante, que j'ai vu très bien réuſſir lorſque le malade étoit jeune & d'un tempérament ſanguin. La voici.

On ſaigne du bras le jour qu'il n'y a point d'accès, & quelques heures après on donne un vomitif avec l'infuſion de ſafran des métaux, en ſe réglant de telle maniere que l'opération du vomitif ſoit finie avant le commencement de l'accès ſuivant. Immédiatement après cet accès on met le malade à l'uſage des remedes que voici.

Electuaire fébrifuge.

Prenez des extraits de gentiane, d'abſynthe, & de petite centaurée, de chacune deux gros. Mêlez cela enſemble, & le partagez en neuf doſes. Le malade en prendra une de quatre en quatre heures, & par-deſſus chaque priſe il boira deux onces de décoction amere, ſans purgatif, & deux onces de vin blanc.

Traitement pour les pauvres.

40. Voici une autre méthode de traiter les fievres tierces du printemps. C'eſt pour les pauvres qui ne ſont pas en état de dépenſer beaucoup en remedes.

Potion ſudorifique.

Prenez ſerpentaire de Virginie réduite en poudre très fine, un ſcrupule ; vin blanc trois onces : mêlez cela enſemble. Le malade avalera cette potion deux heures avant l'accès ; & étant bien couvert il ſuera dans ſon lit l'eſpace de trois ou quatre heures. Il recommencera la même choſe deux autres fois, s'il revient un accès.

Fievres intermittentes reparoiſſent en 1679.

41. L'année ſuivante 1679, les mêmes fievres reparurent de nouveau au commencement de Juillet : elles augmenterent chaque jour juſqu'au mois d'Août, pendant lequel elles firent de terribles ravages. Mais comme j'ai déja traité au long de ces ſortes de fievres, je n'ajouterai rien de plus, ſinon qu'elles diſparurent entiérement vers le mois de Novembre, & firent place à une nouvelle mala-

die épidémique, qui dépendoit des qualités manifeſtes de l'air.

Toux épidémiques.

42. En effet, le mois de Novembre amena une ſi grande quantité de toux, que je n'en avois jamais tant vu les autres années; car elles attaquoient preſque tout le monde. Quelques-unes n'avoient pas fort beſoin de remedes; mais d'autres ſecouoient ſi violemment les poumons, qu'elles cauſoient le vomiſſement, lequel étoit ſuivi de vertiges, par les efforts terribles que le malade faiſoit pour vomir.

Les premiers jours la toux étoit preſque ſeche, & le malade crachoit peu, enſuite il crachoit davantage. Et pour le dire en un mot, cette toux approchoit beaucoup de la coqueluche ou toux convulſive des enfants, par la petite quantité de crachats, par les efforts violents du malade, & par la longueur des paroxyſmes. Et ſi en un ſens elle étoit moins fâcheuſe que la toux convulſive des enfants, elle l'étoit davantage en ce que dès le commencement elle ſe trouvoit accompagnée de la fievre & de tous les ſymptomes fébriles; ce que je n'ai point encore vu dans la toux des enfants.

D'où elles proviennent.

43. Quoiqu'il ſoit ordinaire de voir des toux à l'entrée de l'hiver, on étoit ſurpris néanmoins de la quantité extraordinaire qu'il y en avoit cette année-là. Voici, ce me ſemble, la principale cauſe qui les produiſit. Il y avoit eu pendant le mois d'Octobre des pluies très fréquentes & preſque continuelles, qui avoient rempli le ſang de particules ſéreuſes & crues. Or, le premier froid venant à boucher les pores de la peau, & empêchant ainſi la tranſpiration inſenſible, la nature qui cherchoit à ſe débarraſſer de cet amas de ſéroſités nuiſibles, les évacuoit par les glandes de la trachée-artere, au moyen de la toux qu'elles excitoient.

La ſaignée & la purgation y ſont utiles.

44. Lorſque cette maladie avoit beſoin de remedes, j'employois hardiment la ſaignée & la purgation; car le meilleur moyen pour décharger le ſang des ſéroſités inutiles, c'eſt de déſemplir ainſi les vaiſſeaux.

Utilité des pectoraux.

Quant aux remedes pectoraux, ils font à la vérité plaiſir aux malades, mais je ne vois pas qu'ils puiſſent ôter la cauſe de la toux; car toute leur action conſiſte à épaiſſir les humeurs lorſqu'elles ſont trop claires pour être expectorées, ou à les atténuer lorſque leur viſcoſité rend l'expectoration trop difficile. Je ſuis du moins bien sûr de l'inutilité des pectoraux. Quelquefois même ils ſont pernicieux: car les ſéroſités nuiſibles étant retenues dans le

ſang par l'uſage de ces remedes, elles l'affoibliſſent extrêmement, & la toux qu'elles excitent cauſe aux poumons une agitation violente & preſque continuelle; ce qui mene aſſez ſouvent à la phthiſie, que l'on auroit dû prévenir, en guériſſant promptement la maladie.

Danger des ſudorifiques.

Les ſudorifiques ne ſont pas beaucoup plus ſurs. Quelquefois ils produiſent la fievre, & d'autres fois même la pleuréſie, comme il arriva à quantité de gens pendant les toux épidémiques dont nous parlons; ce qui les mît en grand danger.

Détail du traitement.

45. J'avois donc recours à la ſaignée du bras, & je faiſois tirer une quantité raiſonnable de ſang. On appliquoit ſur la nuque du cou un grand & puiſſant emplâtre véſicatoire, afin de détourner une partie de la matiere peccante: enſuite je purgeois doucement le malade avec une infuſion de ſéné & de rhubarbe, jointe à la manne & au ſyrop de roſes ſolutif, & je réitérois tous les jours cette médecine juſqu'à ce que le malade fût entierement guéri, ou que du moins les ſymptômes fuſſent beaucoup diminués. Si le malade n'aimoit pas les potions, je lui faiſois prendre tous les matins à cinq heures, deux ſcrupules de pilules cochées majeures, & il dormoit par-deſſus.

Coqueluche des enfants ſe guérit de même.

46. La toux convulſive des enfants, autrement la coqueluche, maladie d'ailleurs ſi opiniâtre & ſi rebelle, ſe guérit par cette méthode, je veux dire par la ſaignée & la purgation réitérée: & toute autre méthode y eſt inutile. Du moins c'eſt la ſeule qui m'ait réuſſi, quoique j'aie pluſieurs fois employé des remedes de preſque toutes les eſpeces: mais il ne faut ſe ſervir ici que de purgatifs doux, & il faut même les donner par cuillerée, ſuivant l'âge du malade.

Voici comment je conçois que cette douce évacuation guérit la toux. Quoique dans cette maladie le poumon ne ſoit pas chargé de beaucoup de ſéroſité, il reçoit néanmoins de temps en temps de la part du ſang des vapeurs ſubtiles & brûlantes, qui cauſent la toux violente qu'éprouvent les enfants. Or il ſemble que le meilleur moyen de détourner du poumon ces vapeurs nuiſibles, c'eſt de les entraîner par la voie des ſelles: de cette façon on remédiera à la toux, en ôtant la cauſe qui la produit (1).

(1) Comme cette maladie ne cede pas toujours à la méthode de l'Auteur, nous joindrons ici celle du Docteur *Huxham*, laquelle eſt toujours confirmée par une longue expérience:

Saignée doit précéder la purgation dans les maladies épidémiques.

47. Mais dans les maladies épidémiques, de quelque genre qu'elles ſoient, il faut bien prendre garde, lorſque la perſonne eſt attaquée depuis peu, de ne pas purger avant que d'avoir ſaigné. Les maladies qui dépendent d'une conſtitution épidémique de l'air, ſont des fievres, ou deviennent du moins très aiſément des fievres. Or, comme le plus doux purgatif met le ſang & les humeurs en mouvement, & par conſéquent les échauffe, il produit aiſément une fievre, que la nature auroit eu ſoin elle-même de prévenir par les moyens ordinaires dont elle ſe ſert pour évacuer la matiere morbifique. C'eſt ainſi que la nature ſe ſert de l'enchifrenement, de la toux, de la diarrhée pour prévenir la fievre.

On peut dire la même choſe de toute autre conſtitution de l'air qui diſpoſe le corps à une certaine ſorte de fievre,

---

S'il y a pléthore, dit-il, ou ſi les crachats ſont teints de ſang, j'ordonne toujours la ſaignée, ſur-tout ſi la fievre le demande, comme il arrive ſouvent, ou ſi le viſage devient noir à force de touſſer; & quelquefois je la réitere, ſuivant la force & l'âge de l'enfant. Auſſitôt après je donne un doux vomitif, ſavoir le ſyrop de fleurs de pêcher, ou l'oxymel ſcillitique, ou bien une infuſion ou une décoction d'ipécacuanha; car la toux, comme obſerve Walſchmid, vient en partie de l'eſtomac, & ne ceſſe guere avant que le malade ait vomi une pituite épaiſſe & âcre, dont il ſort quelque fois une ſi grande quantité, qu'il eſt néceſſaire de réitérer juſqu'à trois ou quatre fois le vomitif.

Il faut pareillement lâcher le ventre de temps en temps, mais ſeulement avec les plus doux purgatifs, comme la rhubarbe & l'aquila alba. Par ce moyen on évacue les humeurs viſqueuſes, & on les empêche d'entrer dans le ſang & de le corrompre; car la conſtipation eſt toujours nuiſible, cauſe la fievre, & augmente la difficulté de reſpirer. Il ne ſuffit pas d'évacuer, il faut encore atténuer la viſcoſité du ſang, fortifier les nerfs & l'eſtomac; ce qui s'exécute admirablement par le mercure & le quinquina, joints à des ſtomachiques convenables. La difficulté de reſpirer & l'oppreſſion de poitrine demandent qu'on uſe ſouvent d'une ſolution de gomme ammoniac, ou d'une expreſſion de cloportes, ou de quelqu'autre remede ſemblable; & pour modérer la violence de la toux, on peut donner le ſyrop diacode, qui eſt le meilleur & le plus sûr narcotique dans cette maladie. Mais ſi l'humeur âcre tombe en grande abondance ſur le larynx ou ſur le poumon, il faut la détourner en appliquant un véſicatoire entre les épaules.

La coqueluche cede bientôt à ce remede, ſinon elle eſt ſouvent très opiniâtre, & ne peut ſe guérir que par le temps & le changement d'air. Les ſpécifiques vantés par les femmes ne ſont que des bagatelles, autant que j'ai pu remarquer, ſans en excepter même le *muſcus pixioïdes*; & s'il eſt de quelque utilité, c'eſt uniquement à cauſe de ſa vertu aſtringente, & par conſéquent fortifiante, par où il reſſem-

car cette fievre ne ſe déclare pas toujours, d'autant que la nature la prévient heureuſement par le moyen de quelque évacuation critique qui emporte le foyer de la maladie. Ainſi je ſoutiens, malgré l'uſage contraire, que dans le cas dont il s'agit, on ne doit point purger avant que de ſaigner, & encore moins ſe diſpenſer de ſaigner.

48. En vain objecteroit-on que lorſque l'on ſaigne, avant que d'avoir purgé, on attire dans le ſang les impuretés des premieres voies; car il eſt certain que les avantages d'une évacuation que produit un purgatif donné avant la ſaignée, ne peuvent en aucune façon compenſer le mal qu'il fait par le tumulte qu'il cauſe dans le ſang. On ne ſauroit nier que les purgatifs n'agiſſent bien plus doucement quand on a fait précéder la ſaignée, & qu'alors ils n'agitent & n'échauffent moins le ſang (1). Je

Raiſons pour cela.

---

ble un peu au quinquina : car cette fameuſe écorce n'agit pas ſeulement en atténuant les humeurs groſſieres, mais auſſi en fortifiant tout le genre nerveux; & c'eſt par ces deux propriétés qu'elle guérit les fievres intermittentes. Le retour périodique de la coqueluche, qui eſt ſouvent auſſi régulier que celui d'une fievre intermittente, montre qu'elle ne differe pas beaucoup de la nature de cette derniere maladie; & ce qui rend cela encore plus vraiſemblable, c'eſt que ces deux maladies regnent ordinairement dans la même ſaiſon, viennent des mêmes cauſes, & ſe guériſſent par les mêmes remedes. *Huxham de aëre & morb. épid.*

Le Docteur *Burton*, dans un eſſai ſur cette maladie, lequel ſe trouve placé à la fin de ſon traité des ſix choſes non naturelles, vante beaucoup le remede ſuivant, lorſque la coqueluche eſt produite par une pituite viſqueuſe, comme il arrive ſouvent.

Prenez extrait de quinquina, trois gros; cantharides, & camphre, de chacun un ſcrupule. Mêlez cela enſemble, & donnez-en à l'enfant huit ou neuf grains, plus ou moins, ſuivant l'âge & la violence du mal, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, dans une cuillerée d'une ſolution d'un peu de baume de copahu faite dans une eau ſimple diſtillée. La boiſſon ordinaire de l'enfant ſera une émulſion faite avec les amandes douces & l'eau d'orge, & adoucie avec du ſucre, ou quelque choſe ſemblable.

(1) Cela eſt très vrai; & pour le comprendre, il faut ſe ſouvenir que la lenteur ou la vélocité de la circulation du ſang influe extrêmement ſur toutes les excrétions. par exemple : ſi la circulation eſt languiſſante à cauſe de la ſurabondance du ſang, il eſt clair que ce fluide s'épaiſſira, & produira des obſtructions; ainſi il ne pourra plus ſe porter en ſuffiſanre quantité aux émonctoires, leſquels en conſéquence ne feront leurs fonctions que d'une maniere irréguliere & imparfaite. Mais les vaiſſeaux étant déſemplis par la ſaignée, la circulation augmente néceſſairement; par ce moyen le ſang devient plus fluide, diſ-

crois que l'ignorance ou la négligence de cette pratique a été cauſe de la mort d'un grand nombre de malades, ſurtout d'entre les enfants.

Quelle eſt la vraie expérience en Médecine.

49. Voilà ce qu'une longue expérience m'a appris. J'entends par expérience : une pratique fondée ſur la connoiſſance exacte des phénomenes des maladies, & ſur l'obſervation des opérations de la nature : une pratique qui tire des ſymptomes mêmes des maladies ſes indications curatives. C'eſt en cela que conſiſte la vraie Médecine, & toute autre eſt pernicieuſe.

En effet, que n'a-t-on pas à craindre d'un Empirique, qui, ignorant entierement l'hiſtoire des maladies, & la méthode de les traiter, ne s'appuie que ſur de vaines recettes & de prétendus ſecrets ? Que n'a-t-on pas auſſi à craindre d'un Médecin à ſyſtêmes, qui, voulant éblouir le Public par un vain étalage de ſcience, ne ſe fonde que ſur des ſpéculations chimériques & des principes arbitraires ? Tous deux ſe jouent indignement de la vie des hommes, & tous deux ſemblent être réunis pour le malheur du genre humain, & ils font plus de ravage que ne feroient les maladies mêmes deſtituées de pareils ſecours.

Sur quoi doit être fondée la pratique.

50. La ſeule Médecine utile aux hommes, pour le dire encore une fois, eſt donc celle qui, ſe réglant ſur la connoiſſance des véritables phénomenes des maladies, ſe trouve enſuite confirmée par l'expérience. C'eſt la route qu'a ſuivi le grand Hippocrate, & qui lui a juſtement acquis une ſi haute réputation. Plut à Dieu que l'on n'enſeignât point d'autre médecine, elle ſeroit infiniment plus utile, & ne ſeroit par moins eſtimée.

Il eſt vrai qu'elle demande beaucoup plus de génie, de lumieres & de prudence, que celle qui s'exerce aujourd'hui ; car comme il eſt bien plus difficile d'appercevoir les opérations de la nature, que de forger les plus magnifiques hypotheſes, l'art de guérir que preſcrit la nature doit en conſéquence être beaucoup plus au-deſſus de la portée du vulgaire, que celui qui n'eſt fondé que ſur des ſpéculations.

Preuve de cela par les fievres.

51. Les fievres qui compoſent les deux tiers des maladies ſur leſquelles s'exercent la Médecine, prouveront la

---

ſipe les obſtructions des conduits excrétoires, & abordant en plus grande quantité aux émonctoires, les ſtimule, & les met état de ſe décharger des liqueurs qu'ils contiennent.

vérité de ce que j'avance ; & pour cela je m'en rapporte à à la déciſion de tout homme impartial, & qui raiſonne tant ſoit peu. Si donc pour guérir les fievres il ne s'agit que de remplir les deux indications ordinaires, qui conſiſtent à évacuer par les ſudorifiques la matiere morbifique, & à calmer les ſymptomes qui ſuivent une telle évacuation, le plus miſérable Empirique ne pourra-t-il pas ſe flatter d'en venir à bout ? Car pour faire ſuer, ce qui eſt le but qu'il ſe propoſe toujours, principalement s'il entend parler de malignité dans la maladie, il n'aura qu'à donner intérieurement de la thériaque, de la poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, de l'eau épidémique, & autres choſes ſemblables.

Quant aux ſymptomes, ſi le malade ne dort point, n'y a-t-il pas le ſyrop diacode pour procurer du ſommeil ? ſi le ventre eſt reſſerré, n'y a-t-il pas des lavements ? & ainſi du reſte.

Cependant notre Empirique n'eſt pas capable de connoître par lui-même, ni par les ordonnances des Médecins, quelle eſt l'eſpece de fievre qu'il a à combattre ; car c'eſt une vérité inconteſtable qu'il y a différentes ſortes de fievres, chacune deſquelles demande un traitement différent, & outre cela, que la même fievre, de quelque genre qu'elle ſoit, doit être traitée d'une maniere un peu différente dans ſon commencement & dans ſes divers périodes.

Un homme qui ignore l'hiſtoire d'une maladie, & par conſéquent la véritable méthode de la traiter, pourra-t-il tirer des indications curatives d'un ſymptome peu remarquable, puiſqu'il ne ſauroit même juger ſi ce ſymptome eſt l'effet des remedes qu'il emploie, ou de la maladie même ?

52. Je ſerois trop long ſi je voulois rapporter en détail toutes les légeres circonſtances auxquelles il eſt néceſſaire de faire attention dans le traitement des fievres, & des autres maladies. Ces circonſtances, qui paroiſſent ſi peu de choſes, & qu'il eſt quelquefois ſi difficile de remarquer, ſont néanmoins très importantes pour la conſervation de la vie des hommes : auſſi nos deſcendants auront-ils toujours de nouvelles obſervations à faire ſur la variété preſque infinie des cauſes naturelles des maladies, & ſur la maniere de les traiter en conſéquence.

De pareilles obſervations étant miſes au jour ne pourront qu'augmenter la gloire de la Médecine ; & comme

elles la rendront en même temps plus difficile, cet art n'admettra dans ſes myſteres que des hommes d'un génie ſupérieur joint avec beaucoup de ſageſſe & de prudence. Mais cela ſoit dit en paſſant.

Fievre provenant du mauvais traitrement de la toux.

53. Lorſque les toux dont nous avons parlé ci-devant n'étoient pas bien traitées, il s'y joignoit ordinairement une fievre ſemblable à celle qui fut ſi épidémique pendant l'hiver de 1675, & dont j'ai donné l'hiſtoire dans la Section V, Chapitre V, du Traité des maladies aiguës. Comme cette fievre n'étoit que le produit & l'effet de la toux épidémique, j'employois contre elle, & toujours avec un heureux ſuccès, les mêmes remedes que j'ai décrits dans le traitement de la toux; ſavoir, la ſaignée, l'emplâtre véſicatoire appliqué ſur la nuque du cou, & enſuite la purgation réitérée trois fois.

Maniere de la traiter.

Quand la toux étoit ſans fievre, il falloit purger juſqu'à ce que le malade fût entierement guéri, ou du moins juſqu'à ce que les ſymptomes fuſſent beaucoup diminués, comme je l'ai remarqué ci-deſſus. Mais, dans la fievre qui dépendoit de la toux, il ſuffiſoit, pour la faire ceſſer entierement, de purger pendant trois jours; & c'eſt ce que j'ai ſouvent remarqué dans la conſtitution préſente.

Elle étoit accompagnée d'une fluxion

54. Lorſque cette fievre commençoit, elle étoit accompagnée d'une abondance de ſéroſité qui, ſe jettant ſur le poumon, incommodoit extrêmement le malade; mais, au bout d'un mois ou deux, cette ſéroſité venant à ſe ſéparer peu à peu du ſang, la fievre ne laiſſoit pas de ſubſiſter quelquefois, ſans qu'il y eût de toux, à cauſe de la mauvaiſe impreſſion qui reſtoit encore dans le ſang; c'eſt pourquoi elle devoit être traitée de la même façon que la toux.

Elle continua juſqu'en 1680.

55. Cette fievre ſubſiſta de la ſorte juſqu'au commencement de l'an 1680, auquel temps les fievres intermittentes dont j'ai parlé auparavant, commencerent auſſi à paroître. Elles durerent juſqu'au commencement de 1685, qui eſt le temps auquel je prépare une nouvelle édition de mes ouvrages. Il eſt vrai qu'à Londres elles ne ſont préſentement ni ſi épidémiques, ni ſi violentes qu'elles étoient les quatre années dernieres: mais, dans les autres endroits, elles ſont toujours de même; car la conſtitution générale de l'air eſt encore maintenant ſi favorable aux fievres intermittentes, que je puis aſſurer n'avoir jamais vu durant tout ce temps-là une ſeule fievre véritablement continue, à moins qu'on ne l'eût rendue telle par un mauvais traite-

ment, ou que ce ne fût une fievre intercurrente, c'eſt-à-dire une de ces fievres qui attaquent preſque indifféremment dans toutes les années.

Il faut néceſſairement que la conſtitution préſente qui eſt ſi favorable aux fievres intermittentes, s'affoibliſſe avant que la fievre continue que j'ai nommée *dépuratoire*, puiſſe régner épidémiquement. En effet, il ſemble que, dans les fievres intermittentes, la Nature ſe preſſe trop, & que, par la violence avec laquelle elle agit, elle n'emploie pas aſſez de temps pour digérer la matiere morbifique, & enſuite l'évacuer. Il n'en eſt pas de même dans la fievre dépuratoire; ce n'eſt qu'après treize ou quatorze jours qu'on apperçoit dans celle-ci des ſignes de coction de la matiere fébrile qui eſt enſuite évacuée par les ſueurs, ou par une tranſpiration plus abondante.

Fievres dépuratoires de 1661, &c. reliquats de fievres intermittentes.

56. Tout cela bien examiné, je ſuis perſuadé que les fievres dépuratoires qui régnerent dans les années 1661, 62, 63, 64, n'étoient, pour ainſi dire, que des reliquats de certaines fievres intermittentes qui avoient régné avant ce temps-là, pendant un certain nombre d'années, lequel ne m'eſt pas connu. Car, lorſque la conſtitution qui favoriſoit les fievres intermittentes fût ſur ſon déclin, les fievres qu'elle produiſit alors étoient plus humorales, c'eſt-à-dire dépendoient d'une matiere plus groſſiere, d'où il arrivoit que la dépuration du ſang ne ſe faiſoit que lentement & peu à peu; au lieu que, dans les premieres années de cette conſtitution, les fievres dépendoient d'un levain plus ſubtil, & qu'étant de véritables intermittentes, elles parcouroient rapidement les temps de leurs périodes.

Si la choſe eſt ainſi, il me paroît vraiſemblable que la fievre dépuratoire reviendra dès que la conſtitution préſente ſe rallentira, & que cette fievre ſubſiſtera pendant un certain nombre d'années, avant que la peſte prenne ſa place. Durant toutes les années que régnera la fievre dépuratoire, il y aura de temps en temps des fievres intermittentes, & qui peut-être ſeront quelquefois épidémiques pour un peu de temps; ſavoir lorſque les qualités manifeſtes de l'air contribueront à leur épidémicité.

Quinquina y ſera apparemment nuiſible.

57. Je ne ſaurois aſſurer ſi le quinquina guérira cette fievre dépuratoire, comme il guérit maintenant les fievres intermittentes; mais, dans la peſte & dans les fievres continues épidémiques, qui ne manqueront pas de la ſuivre, on ne doit pas attendre d'autres effets de l'uſage du quinquina, que ceux que nous lui voyons produire aujourd'hui

dans la pleuréſie, la péripneumonie, l'eſquinancie, & autres ſemblables fievres inflammatoires, dans leſquelles, bien loin d'être utile, il eſt au contraire tout-à-fait pernicieux. Quoi qu'il en ſoit, ſi la Nature garde à l'avenir le même ordre qu'elle a gardé pendant les vingt-quatre derniers années, les maladies épidémiques ſe ſuccéderont les unes aux autres de la maniere que nous avons dit.

Inconvénient de ſaigner beaucoup dans le rhumatiſme.

58. Voilà à peu près, Monſieur, tout ce que j'ai obſervé ſur les maladies épidémiques des années précédentes. Quant au rhumatiſme ſur lequel vous m'avez auſſi conſulté, je me ſuis ſouvent affligé avec vous, de ce qu'on ne pouvoit le guérir ſans répandre beaucoup de ſang; d'où il arrive que non ſeulement les forces du malade ſe trouvent épuiſées durant un certain temps; mais encore que, s'il eſt d'un tempérament un peu foible, il devient, pendant quelques années, ſujet à d'autres maladies: car, par exemple, s'il vient à avoir froid, l'humeur rhumatiſmale tombe aiſément ſur les poumons; & d'autres cauſes encore plus légeres ſuffiſent pour occaſionner une maladie, à raiſon de la mauvaiſe diſpoſition du ſang qui a été appauvri par le grand nombre de ſaignées.

C'eſt ce qui m'a déterminé à chercher quelque autre méthode de guérir le rhumatiſme, ſans avoir recours à tant de ſaignées. Conſidérant donc ſérieuſement que cette maladie eſt inflammatoire, comme je l'ai déja dit dans l'hiſtoire des maladies aiguës, & comme le prouvent les ſymptomes dont elle eſt accompagnée, & principalement la couleur du ſang qui eſt abſolument ſemblable à celui des pleurétiques, j'ai cru qu'on pourroit la guérir auſſi ſurement par un régime ſimple, très rafraîchiſſant, & médiocrement nourriſſant, que par des ſaignées réitérées, & qu'on éviteroit en même temps les inconvénients qu'il y a à beaucoup ſaigner dans cette maladie. J'ai donc ſubſtitué à la ſaignée l'uſage du petit-lait pour la nourriture des malades, & cela m'a réuſſi.

Petit-lait ſubſtitué utilement à la ſaignée.

Preuve par un exemple.

59. L'été dernier, un Apothicaire de mon voiſinage, nommé M. *Malthus*, homme de probité & d'eſprit, me fit appeller. Il étoit cruellement tourmenté d'un rhumatiſme, dont voici les ſymptomes: le malade boita d'abord de la hanche pendant deux jours; enſuite il reſſentit à la poitrine une douleur gravative, avec une difficulté de reſpirer. Cette douleur ſe diſſipa au bout d'environ deux jours; mais elle fut ſuivie d'un violent mal de tête, puis elle ſe porta à la hanche qui avoit ſouffert la premiere, enſuite

elle

elle parcourut alternativement preſque toutes les articulations tant des bras que des jambes, ſuivant l'ordinaire du rhumatiſme.

Comme le malade étoit très foible, & d'un tempérament ſec, je craignis de l'épuiſer entierement ſi je le faiſois beaucoup ſaigner, d'autant plus que la ſaiſon étant avancée, il y avoit toute apparence qu'il n'auroit pas le temps de reprendre ſes forces avant l'hiver; c'eſt pourquoi je lui ordonnai de ne vivre que de petit-lait pendant quatre jours; & au bout de ce temps là, je lui permis d'ajouter au petit-lait du pain blanc à dîner, c'eſt-à-dire une fois le jour, juſqu'à ce qu'il fût tout à fait guéri.

Il ſe contenta, pendant dix-huit jours, d'une nourriture ſi légere, ſi ce n'eſt que les derniers jours, je lui permis de manger du pain blanc pour ſon ſouper. Il buvoit chaque jour le petit-lait de huit livres de lait, ce qui le nourriſſoit aſſez bien. Après ces dix-huit jours, comme il ne reſtoit plus aucun ſymptome, & que le malade commençoit à prendre l'air, je lui permis de manger du poulet bouilli, & d'autres choſes aiſées à digérer. Je voulus néanmoins que, de trois jours l'un, il ne vêcut que de petit-lait, juſqu'à ce qu'il eût recouvré une ſanté parfaite. De cette maniere, il évita les inconvénients dont j'ai parlé ci-deſſus, & qu'il avoit éprouvés, à ſon grand malheur, dix ans auparavant, lorſque je le traitai de la même maladie par des ſaignées réitérées.

60. Si quelqu'un mépriſe cette méthode, comme trop ſimple & trop peu recherchée, je lui répondrai qu'il n'appartient qu'à de petits eſprits de mépriſer les choſes, par la raiſon qu'elles ſont ſimples & communes. D'ailleurs je ſuis bien aiſe d'être utile au Public, même aux dépens de ma réputation: & ſi les préjugés du vulgaire ne s'y oppoſoient pas, je ne ferois aucune difficulté d'appliquer cette méthode à d'autres maladies que je ne veux pas nommer préſentement. Elle ſeroit aſſurément plus utile aux malades que ce fatras de remedes pompeux dont on accable mal à propos les mourants, comme des victimes que l'on couronne pour les immoler bientôt après (1).

La ſimplicité de cette méthode ne doit pas la rendre méptiſable.

(1) Les vertus admirables du petit lait ont paru à Hoffman ſi dignes d'attention qu'il a écrit exprès une diſſertation ſur ce ſujet. Il obſerve que les Anciens faiſoient grand cas de cette liqueur, & l'employoient ſouvent dans les maladies qui proviennent d'une âcreté des ſucs, comme les ulceres du poumon, de la veſſie & des reins,

61. Les choſes que l'on regarde comme les plus viles, & dont on ne fait aucun cas, peuvent opérer des guériſons merveilleuſes entre les mains d'un Médecin habile & prudent. Voici un exemple qui le prouve bien, & que je vais rapporter, quoiqu'il n'ait aucun rapport à la maladie dont il s'agit maintenant.

Grands effets des choſes les plus communes.

Il y a deux mois qu'un homme de mon voiſinage me fit appeller pour voir un de ſes domeſtiques qui, dans un dépit amoureux, comme je l'appris enſuite, avoit avalé une forte doſe de ſublimé corroſif. Il y avoit environ une heure qu'il avoit pris ce poiſon, lorſque j'arrivai auprès de lui. Déja ſa bouche & ſes levres étoient fort enflées; il reſſentoit dans l'eſtomac une violente douleur avec un ardeur brûlante, & il étoit extrêmement mal.

Exemple de cela.

---

la lepre, différentes éruptions cutanées, ulcérations des parties charnues, & obſtructions des viſceres, &c. ils l'ordonnoient ſouvent en grande quantité, & le faiſoient continuer un temps conſidérable; mais avec cette différence & cette précaution, que quand il ne falloit que nettoyer les premieres voies, ils en donnoient moins, & ſeulement pendant quelques jours; au lieu qu'ils en donnoient davantage & plus long temps dans les maladies invétérées & opiniâtres.

Le même *Hoffman* recommande le petit lait dans la ſuperpurgation, ſoit qu'elle ait été cauſée par des purgatifs violents, ou par un poiſon; dans le ſcorbut, dans toutes les maladies qui viennent ou qui ſont accompagnées d'une âcreté, ou d'une impureté des humeurs, dans l'affection hypocondriaque & hyſtérique, & dans le commencement de la dyſſenterie. Il ajoute que c'eſt un excellent laxatif dans toutes ſortes de fievres, dans la petite vérole, la rougeole, & dans toutes les maladies accompagnées de fievre, étant donné ſeul, ou avec la manne, le ſyrop de rhubarbe, la crême de tartre, le ſel polychreſte, & autres choſes ſemblables qu'on y fait diſſoudre, ſuivant le beſoin. Il regle la quantité, ſuivant les circonſtances; ſavoir, une chopine à prendre le matin en pluſieurs fois, pour les perſonnes d'un eſtomac foible, & une pinte pour les perſonnes vigoureuſes. Il veut quelquefois qu'on en prenne l'après dîné, mais en moindre doſe, & il regle la longueur du temps qu'on doit le prendre, ſuivant la durée & l'opiniâtreté de la maladie.

Il obſerve que ſi on laiſſe le lait juſqu'à ce qu'il s'aigriſſe, ou ſi on le fait aigrir en y mêlant un acide, le petit lait qui en vient perd beaucoup de ſa bonté & de ſa douceur, & contracte une acidité qui le rend nuiſible. Ainſi pour éviter ces inconvénients, le même Auteur fait le petit lait de la maniere ſuivante; il fait évaporer ſur un feu doux juſqu'à ſiccité une certaine quantité de lait frais, remuant toujours pour empêcher de brûler; enſuite verſant ſur le réſidu autant d'eau qu'il s'eſt évaporé de lait, il fait bouillir cela enſemble pendant quelques minutes, & enfin il paſſe la liqueur pour l'uſage. *Diſſert. de Salub. ſer. lact. virtut. ſparſim.*

Je lui ordonnai ſur-le-champ de boire à différentes repriſes, maisle plus promptement qu'il pourroit, douze pintes d'eau tiede, & que chaque fois qu'il vomiroit, il recommençât à boire. J'ordonnai auſſi que, dès qu'on s'appercevroit, par les tranchées du ventre, que le poiſon prenoit ſon cours par en bas, on donnât quantité de lavements avec de l'eau tiede, ſans y rien ajouter. Le malade fit tout ce que je voulus, & il but encore un plus grand nombre de pintes d'eau que je n'avois ordonné. Les premieres eaux qu'il revomit, étoient extrêmement âcres, à cauſe de la quantité de ſublimé corroſif dont elles étoient imprégnées; celles qu'il rendit enſuite avoient toujours moins d'âcreté chaque fois, juſqu'à ce qu'enfin elles n'en eurent plus du tout. Les tranchées qui ſurvinrent furent adoucies par les lavements d'eau tiede.

Une méthode ſi ſimple me réuſſit tellement, qu'au bout de quelques heures, le malade fut hors d'affaire. Il lui reſtoit ſeulement une enflure des levres avec des excoriations dans la bouche, cauſées par l'âcreté du poiſon, dont l'eau qu'il avoit revomie étoit imprégnée; mais, par l'uſage du lait que je lui fis prendre pour toute nourriture pendant quatre jours, ces ſymptomes diſparurent bientôt.

Les ignorants donnent inutilement de l'huile en pareil cas. Pour moi, je préférai l'eau à l'huile & à toutes les autres liqueurs, parceque, pouvant être avalée en plus grande abondance, elle me ſembla plus propre à ſe charger des particules du ſublimé corroſif, que toute autre liqueur plus groſſiere, ou déja imprégnée des particules d'un autre corps.

62. Mais, pour revenir au rhumatiſme, quoique l'uſage du petit-lait pour nourriture, convienne dans les jeunes gens & dans les perſonnes qui ont vêcu ſobrement, ce ſeroit une imprudence de traiter de la ſorte les gens âgés & ceux qui ont fait pendant long-temps des excès de vin & d'autres liqueurs ſpiritueuſes: car le petit-lait leur ruineroit l'eſtomac, & en rafraîchiſſant trop le ſang, il diſpoſeroit à l'hydropiſie. On doit, dans ce cas-là, employer la méthode que j'ai enſeignée dans le Traité des Maladies aiguës, ſection VI, Chap. V.

Gens âgés ne doivent pas être traités par le petit-lait.

Néanmoins, depuis que j'ai écrit ce Traité, l'expérience m'a appris qu'il valoit encore mieux, après avoir ſaigné deux fois, ou tout au plus trois fois, réitérer fréquemment les purgatifs, juſqu'à ce que les ſymptomes aient entierement ceſſé, que d'employer la ſaignée pour

tout remede : car la purgation ſuppléera à la ſaignée, & on pourra alors mettre en uſage les narcotiques, dont autrement il faudroit s'abſtenir, quelque violente que fût la douleur, parcequ'ils fixent le mal, & empêchent qu'il ne cede ſi aiſément à la ſaignée.

Les purgatifs qu'on emploiera dans le rhumatiſme, ne doivent être que des lénitifs, comme tamarins, ſéné, rhubarbe, manne & ſyrop de roſes ſolutif : il ne faut ni ſcammonée, ni jalap, parcequ'ils agitent trop le ſang, & augmentent les douleurs ; mais tous les ſoirs après l'opération du purgatif, on donnera une once de ſyrop diacode, un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire.

Maladie particuliere qui ſuivoit les fievres intermittentes.

63. Pendant la conſtitution préſente, j'ai obſervé une certaine maladie qui tantôt reſſembloit au rhumatiſme, & tantôt à la colique néphrétique par la douleur cruelle qu'elle cauſoit dans les lombes. Comme cette maladie venoit ordinairement à la ſuite des fievres intermittentes, elle devoit manifeſtement ſon origine à la matiere fébrile qui ſe jettoit ſur les parties muſculeuſes du corps. Ainſi elle vouloit être traitée de la même façon que la fievre intermittente, dont elle dépendoit. Les ſaignées réitérées, & toutes les autres évacuations ne faiſoient que l'irriter & mettre le malade en danger. C'eſt ce que j'ai cru devoir remarquer, afin que perſonne ne s'y trompât.

64. Voilà, Monſieur ce que des obſervations exactes m'ont appris touchant les maladies ſur leſquelles vous m'avez fait l'honneur de me conſulter. Je ſerai content ſi mon travail peut mériter votre approbation, & contribuer à l'utilité des autres ; du moins je me ſaurai bon gré d'avoir eu occaſion de vous donner cette foible marque de la conſidération infinie avec laquelle je ſuis, &c.

LETTRE
DE
HENRI PAMAN,
A
THOMAS SYDENHAM.

MONSIEUR,

Vous avez rendu un ſervice inſigne à la Médecine par votre Hiſtoire des Maladies aiguës, je la regarde comme un ouvrage achevé, parce qu'elle eſt fondée ſur des obſervations exactes & des expériences certaines, & qu'elle eſt écrite avec toute la ſincérité & la fidélité poſſibles. Ce n'eſt pas l'intérêt ou le deſir d'une vaine réputation qui vous a mis la plume à la main, mais le noble motif d'être utile aux hommes. Pour moi, en vous donnant les louanges qui vous ſont dues, je prétends vous engager à faire ſur les maladies chroniques ce que vous avez fait ſi heureuſement ſur les maladies aiguës : car vous rapportez exactement tous les ſymptomes de ces dernieres, & vous marquez ce qu'il convient de faire dans les divers temps de la maladie. Rien de plus difficile néanmoins que d'écrire ſur les Maladies aiguës, parcequ'elles durent ſi peu, que, ſi l'on manque l'occaſion de donner les ſecours néceſſaires, on ne la retrouve plus enſuite, & le malade perit ſans reſſource : au lieu que dans les maladies chroniques on a le temps d'examiner, de ſe retourner, & de prendre le meilleur parti.

Nous nous ſommes ſouvent entretenus enſemble de cette honteuſe maladie, que les Européens prétendent être originaire des Indes Occidentales, je veux dire du mal vénérien, que l'on peut regarder comme la juſte peine de la débauche, & le fléau de l'impudicité. Celui qui ſouhaitoit que cette vilaine maladie ne pût être guérie qu'une ſeule fois, me paroît l'avoir ſouhaité afin que les hommes fuſſent par là détournés du crime ; mais, comme aujourd'hui la curation du mal vénérien eſt ſouvent abandonnée à des Charlatans, à des Barbiers & à quiconque veut s'en mêler, les

malades ſe trouvent les victimes de ces prétendus guériſſeurs qui, ſoit par intérêt, ſoit par ignorance, allongent ſi fort le traitement, qu'il devient pire que le mal, & font tellement ſouffrir les malades, qu'ils leur rendent la vie inſupportable.

Vous m'avez promis, Monſieur, de donner quelque choſe ſur cette matiere. Je vous ſomme de votre parole. Ayez la bonté de m'expliquer ſincérement quelle eſt la meilleure maniere de traiter une ſi cruelle maladie. C'eſt aſſez que les malades ſoit châtiés de Dieu, ſans qu'ils ſouffrent encore davantage de la part du Médecin. Le Public vous aura une obligation ſinguliere, & moi je participerai en quelque maniere à la gloire qui vous reviendra de cet ouvrage, puiſque vous l'aurez publié à ma ſollicitation. Je ſuis, Monſieur, avec un dévouement infini, &c.

A Lambeth, le 12 Février 1680.

REPONSE
DE
THOMAS SYDENHAM
A
HENRI PAMAN,

Membre & Orateur public de l'Univerſité de Cambrige, & Profeſſeur en Médecine dans le College de Gresham à Londres,

Sur l'hiſtoire & le traitement du mal vénérien.

MONSIEUR,

Modeſtie de l'Auteur.

1. Quand vous appellez mon Traité des Maladies aiguës un ouvrage achevé, c'eſt un effet de votre politeſſe & de

votre amitié pour moi ; mais l'idée que j'en ai eſt bien différente. Je ne le regarde que comme un léger eſſai, & je penſe n'avoir fait autre choſe que de montrer le chemin à ceux qui, ayant plus de génie que moi, pourront donner quelque choſe de mieux ſur l'hiſtoire de la curation de ces maladies. *Je reſſemble à une pierre à éguiſer qui, ſans pouvoir couper elle-même, ne laiſſe pas de rendre le fer tranchant* (*).

Difficulté d'écrire ſur les maladies aiguës.

2. En effet, la Nature agit de tant de manieres différentes dans la production des maladies aiguës ; & ſes allures ſont ſi délicates & ſi variées, que la vie d'un homme, quelque longue qu'elle ſoit, ne ſuffit pas pour décrire, comme il faut, les divers ſymptomes de ces maladies, & le traitement qui leur convient. Que dis je, la vie d'un homme ? celle de dix hommes qui ſe ſuccéderoient les uns aux autres pendant un pareil nombre de ſiecles, & qui joindroient à tout le génie, la ſagacité poſſible, un travail infatigable, une pratique continuelle & des obſervations ſans nombre, ne ſeroit pas trop longue pour un tel ouvrage. Vous voyez donc que je ſuis bien éloigné d'avoir acquis, ou de croire avoir acquis une parfaite connoiſſance de la Médecine. Je me rends trop de juſtice pour cela, & je connois trop bien mon peu de capacité (1).

Difficulté d'écrire ſur les maladies chroniques.

3. Quant aux maladies chroniques dont je vous avois fait eſpérer que je pourrois écrire l'hiſtoire ; j'ai tellement ce deſſein à cœur, que, ſi je deſire que le Ciel prolonge mes jours, c'eſt principalement, ce me ſemble, afin de pouvoir laiſſer ſur cette matiere quelque choſe d'utile au genre humain ; mais je ſens chaque jour combien une pareille entrepriſe eſt difficile, ſur-tout pour moi qui n'ai pas cette pénétration d'eſprit & cette ſagacité qui ſeroient ici néceſſaires. D'ailleurs, les Auteurs de Médecine, ſi on excepte le grand Hippocrate & un très petit nombre d'autres, ne me fourniſſent preſque aucun ſecours dans la route inconnue où je dois marcher, & qui eſt toute ſemée de ronces & d'épines. Les lumieres qu'ils préſentent ne ſont que fauſſes & trompeuſes lueurs, très propres à égarer & à faire tomber dans le précipice, mais incapables de gui-

Fungor vice cotis, acutum

(*) *Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.*

(1) *Mecum habito, & novi quam ſit mihi curta ſupellex.*

der, comme il faut, dans la recherche des véritables opérations de la Nature. C'eſt que tous leurs écrits ne contiennent preſque que des hypotheſes qu'a enfanté une imagination déréglée. Auſſi les hiſtoires qu'ils donnent des maladies, c'eſt-à-dire les deſcriptions de leurs ſymptomes, ne ſont point fondées ſur la réalité des choſes, mais ſur de vains ſyſtêmes qui ſervent auſſi de baſe à la méthode que ces Auteurs emploient pour traiter les maladies. Une telle pratique ne ſauroit manquer d'être pernicieuſe au genre humain. Voilà comment on néglige d'étudier les opérations de la Nature, pour ſe livrer ſans ménagement à la fureur des hypotheſes.

Tous ces obſtacles ne m'empêcheront pas d'écrire ſur les maladies chroniques, ſi le Ciel m'accorde le temps & la ſanté néceſſaires. Maintenant, afin que vous connoiſſiez l'empreſſement que j'ai d'exécuter ce que vous demandez de moi, je vous préſente un échantillon de l'ouvrage que je médite, ſavoir une courte diſſertation ſur le mal vénérien.

Pourquoi on ne doit pas cacher la maniere de traiter le mal vénérien.

4. J'ai rencontré bien des gens qui, dans une vue louable d'arrêter le crime par la crainte du châtiment qui doit le ſuivre, ou pour ſe donner à eux-mêmes une réputation de vertu, prétendoient qu'on ne devoit point enſeigner la méthode de traiter le mal vénérien. Je ne ſuis nullement de leur avis; car je penſe que, ſi on vouloit refuſer de rendre ſervice au prochain dans tous les cas où il ſe ſeroit attiré du mal par ſa faute & par ſon imprudence, il ne reſteroit preſque plus d'occaſion aux hommes d'exercer la charité, & d'être utiles les uns aux autres. Laiſſons à Dieu qui eſt le ſouverain maître, le ſoin de châtier les coupables. Notre devoir eſt de ſecourir, autant qu'il nous eſt poſſible, les miſérables, & de guérir leurs maladies, mais non pas de les affliger eux-mêmes par des recherches curieuſes des cauſes qui ont produit leurs maux, ou par des reproches & des cenſures hors de ſaiſon.

Je vais donc expoſer librement ce que l'obſervation & l'expérience m'ont appris ſur cette maladie, non en vue de porter les hommes à la débauche, mais afin de contribuer, ſelon le devoir de mon état, à la guériſon des corps.

D'où & quand le mal vénérien a été apporté en Europe.

5. La maladie vénérienne parut en Europe pour la premiere fois l'an de N. S. 1493, & fut apportée des Indes Occidentales. Avant ce temps-là, elle n'étoit point du tout connue en Europe; du moins il n'y en a aucune preuve. Auſſi

croit-on communément qu'elle eſt endémique dans les pays de l'Amérique, où furent conduites les premieres Colonies Européennes (1).

Pour moi, je croirois plutôt qu'elle a tiré ſon origine de quelque contrée des Negres voiſins de la Guinée (2) : car j'ai oui dire à quantité d'Anglois dignes de foi, qui habitent les Iſles Caraïbes, que les eſclaves qu'on y amene de Guinée, ſans avoir pris terre, ou du moins ſans avoir eu aucun commerce impur, ſont attaqués d'une maladie qui déſole aſſez ſouvent toute une habitation, hommes, femmes & enfants, & dont les ſymptomes paroiſſent abſolument les mêmes que ceux de la vérole, pourvu qu'on ait égard à la diverſité des climats. Les habitants des Iſles Caraïbes nomment cette maladie *the yaws* (3) ; & ils la traitent par la ſalivation mercurielle, de même que nous traitons la vérole. Ainſi ils préferent la ſalivation mercurielle au gayac & à la ſalſe pareille, nonobſtant tout ce que l'on dit parmi nous de la grande vertu qu'ont ces bois dans leur pays natal, & que l'on croit s'affoiblir extrêmement par le long trajet d'Amérique en Europe.

Comment il eſt nommé en quelques endroits de l'Amérique.

6. Il y a donc apparence que les Eſpagnols qui apporterent les premiers en Europe le mal vénérien, en furent

On croit que les Eſpagnols le gagnerent par contagion.

(1) Une preuve que le mal vénérien n'étoit connu ni des Grecs ni des Romains, c'eſt le ſilence de tous leurs Médecins pendant au moins deux mille ans, & celui des anciens Hiſtoriens, Poëtes, & autres Ecrivains des deux nations. Une autre preuve de cela, c'eſt l'autorité de tous les Médecins qui vivoient dans le temps que cette maladie commença à paroître, & qui conviennent généralement qu'elle fut apportée pour la premiere fois en Europe vers la fin du quinzieme ſiecle ; qu'elle différoit par ſes ſymptomes de toute autre maladie ; qu'elle n'avoit jamais été vue ni obſervée auparavant ; que du royaume de Naples, où elle s'étoit répandue parmi les François & les Napolitains, elle s'étoit enſuite étendue en Europe ; enfin qu'elle avoit été apportée des Indes Occidentales à Naples par les ſoldats Eſpagnols qui ſervoient ſous Chriſtophe Colomb. *M. Aſtruc des maladies vénériennes, liv. 1, chap. 1.*

(2) Cette idée eſt entierement contraire à la vérité du fait ; car il eſt certain qu'on ne tranſporta point de negres dans l'iſle Eſpagnole avant l'année 1503. Or les Eſpagnols contracterent la maladie dans cette iſle en 1493. Elle fut apportée en Eſpagne la même année, ou l'année ſuivante, de là en Italie en 1494 ou 1495, où elle infecta les François & les Napolitains, & par leur moyen fut ſe répandre bientôt après dans toute l'Europe. *Ibid. chap. 11.*

(3) Le mal vénérien, dit Turner, ſe nomme *yaws* en Guinée, comme je l'ai apris de quelques Navigateurs, & auſſi d'un Capitaine de vaiſſeau qui a ſouvent fait ce voyage. *Turner Siphilis 4, th. édit. p. 6, 7.*

infectés par le commerce avec les Negres qui avoient été achetés en Afrique : car pluſieurs peuples voiſins de la Guinée ſont dans l'uſage barbare de vendre des hommes aux Européens ; & il ſe peut faire que la vérole ſoit endémique chez quelqu'un de ces peuples.

Quoi qu'il en ſoit, elle fit en Europe de ſi rapides progrès dans le commencement, que, ſi elle continuoit de même aujourd'hui, il ne reſteroit plus d'hommes au bout de quelques ſiecles, ou que dumoins ils ſeroient tous malades & entierement incapables des fonctions de la Société civile ; mais les choſes ſont bien autrement. La vérole, ſemblable à ces végétaux qui étant tranſportés dans un pays étranger y dépériſſent, ne ſauroit s'accomoder du climat de l'Europe ; elle y déchoit de jour en jour, & la diminution de ſes ſymptomes montre l'état de langueur où elle eſt déja tombée. Lorſque cette maladie étoit encore nouvelle parmi nous, elle corrompoit dans un moment toute la maſſe du ſang dans ceux qu'elle attaquoit, & elle ſe manifeſtoit par de cruelles douleurs de tête & des membres, & par des ulceres en différents endroits du corps (1).

Il s'affoiblit chaque jour.

Mais, depuis cent ans, le premier ſymptome qu'elle produit, c'eſt la gonorrhée virulente, & c'eſt comme une eſpece d'iſſue par où elle cherche à s'échapper. Quelquefois, mais rarement, elle ſe manifeſte d'abord par un chancre à la partie ; & comme alors le virus ne s'évacue pas par la gonorrhée, il pénetre bientôt & corrompt toute la maſſe du ſang.

Comment il ſe communique.

7. Le mal vénérien ſe communique de deux manieres ; ſavoir par la génération, les parents tranſmettant la maladie au fœtus dans le temps de ſa formation, ou par un attouchement immédiat dans quelque partie molle ; & cette derniere communication arrive de trois manieres.

1°. Par l'allaitement, ſoit qu'un enfant gâté tette une nourrice ſaine ; car alors la ſalive de l'enfant étant infectée, porte le virus dans les pores des mammelons de la nourrice : ſoit qu'une nourrice gâtée allaite un enfant ſain ; car alors le lait étant infecté communique la même infection au nourriſſon.

2°. Lorſque des enfants couchent nuds & dans le même lit avec des perſonnes gâtées (2). Car, quoique les adultes

(1) Voy. le *Traité des Maladies Vénériennes de M. Aſtruc, liv.* 1, *chap.* 12, 13.

(2) Lorſque le mal vénérien parut pour la premiere fois en Europe,

qui ont la chair plus ferme, ne puiſſent guere gagner le mal que par un commerce impur, même en couchant enſemble, il n'en eſt pas de même des enfants dont la chair eſt plus molle, & d'un tiſſu moins ſerré : auſſi ai-je vu pluſieurs fois des enfants qui avoient été infectés, pour avoir couché avec leurs peres gâtés.

---

on le regarda comme épidémique & contagieux ; mais la vérité prévalut enfin, & on ſait maintenant par une expérience certaine & indubitable, & par le conſentement unanime de tous les Médecins, que cette maladie ne ſe contracte point par quelque faute dans le régime, ni par un mauvais air, ni par l'abus des choſes non naturelles, ni par une corruption ſpontanée des humeurs, mais ſeulement par la communication avec une perſonne qui en eſt infectée.

Cette communication ſe fait ou par la génération, le virus étant tranſmis par les parents lorſque l'embryon ſe forme ; ou par contagion, le mal étant tranſmis d'une perſonne malade à une perſonne ſaine. La premiere maniere m'eſt fort ſuſpecte ; car je n'ai jamais vu le mal vénérien proprement dit, & diſtingué par ſes véritables ſignes pathognomoniques, communiqué des parents à leurs enfants ; ce qui me fait croire que les Médecins ont été un peu trop crédules ſur cet article, afin de pourvoir en quelque façon à la réputation de leurs malades, en aſſignant une cauſe, ſinon réelle, au moins probable, de leur maladie, & par ce moyen les exempter de blâme. La ſeconde maniere de communication eſt au moins la plus certaine, & elle ſe fait de trois façons ; 1°. à une certaine diſtance par un air infecté : 2°. par un ſujet attaqué de la maladie : 3°. par un contact immédiat.

Or, il paroît par la raiſon & l'expérience que le mal vénérien ne peut ſe communiquer de la premiere façon. Il n'eſt pas démontré qu'il puiſſe ſe communiquer par l'entremiſe d'un ſujet infecté, comme en couchant dans les mêmes draps, en portant les mêmes habits, en buvant dans le même verre, en s'eſſuyant la bouche & les levres avec la même ſerviette ; car il y a ſujet de croire que les perſonnes qui ont allégué de ſemblables cauſes de leur maladie, l'avoient gagnée d'une autre maniere, que la honte les empêchoit d'avouer. Ainſi le mal vénérien ſe communique ſeulement, ou du moins le plus ſouvent par le contact immédiat entre une perſonne infectée, & quelque partie d'une perſonne ſaine ; comme par le coït, par l'allaitement, par des baiſers, en couchant avec une perſonne infectée, en introduiſant le doigt ou la main dans des endroits ſouillés d'un ulcere ou d'un écoulement vénérien.

Les deux premieres de ces voies de communication ſont ſi bien confirmées par l'expérience, qu'on ne ſauroit les révoquer en doute. Beaucoup plus de gens ſont infectés par là, que par les trois dernieres voies, comme l'expérience le montre évidemment : car nous n'avons que deux ou trois exemples de perſonnes infectées par des baiſers, ou pour avoir couché dans le même lit, ou pour avoir touché des parties attaquées de la maladie ; au lieu qu'une infinité l'ont priſe par l'allaitement, ou par le commerce charnel. Voyez *M. Aſtruc*, *livre* 11, *chapitre* 1.

3°. Par un commerce impur, lorſque le membre viril dilaté par la tenſion, s'imbibe du virus qui ſort d'un chancre, ou même d'une puſtule ſituée dans le vagin d'une femme infectée, laquelle, nonobſtant ce chancre ou cette puſtule, peut néanmoins paroître ſaine, parceque l'humidité qui détrempe le vagin, retient le virus, & l'empêche de pénétrer ſi tôt dans le ſang, ou parceque le flux menſtruel le délaie fréquemment, & l'évacue en quelque façon.

Quelle partie il attaque d'abord.

8. Je crois que dans les hommes ce virus attaque d'abord la ſubſtance charnue de la verge, qu'il la corrompt, l'enflamme & l'ulcere enſuite peu-à-peu. De là vient qu'il coule goutte à goutte dans l'urethre une ſanie telle qu'on la voit couler dans la gonorrhée. Ce qui me fait croire que la choſe eſt ainſi, c'eſt que j'ai vu moi-même une ſemblable matiere virulente qui ne ſortoit point par l'urethre, mais tranſſudoit par la ſubſtance poreuſe du gland, ſans qu'il y eût de chancre ni ſur le gland, ni ſur le prépuce (1). Le virus vénérien pénétrant enſuite plus avant, ronge & ulcere les glandes proſtates, comme l'on voit aſſez ſouvent dans les cadavres de ceux qui ſont morts de la vérole (2).

Symptomes du premier état du mal vénérien.

9. Voici quel eſt le progrès du mal vénérien : le malade ſent d'abord une douleur extraordinaire dans les parties naturelles avec une eſpece de raclement des teſticules, & cela arrive plutôt, ou plus tard, ſuivant que la femme avec qui il a eu commerce, étoit plus ou moins gâtée, & ſuivant qu'il eſt lui-même d'un tempérament plus ou moins propre à recevoir le virus. Enſuite, à moins qu'il ne ſoit circoncis, il ſe forme ſur le gland une tache ou puſtule de la couleur & de la grandeur d'un bouton de rougeole.

Auſſi-tôt que cette puſtule a paru, il diſtille une liqueur qui reſſemble à la ſemence, mais qui, s'éloignant chaque jour davantage de la couleur & de la conſiſtence de la ſemence, devient jaunâtre, & quand le mal eſt violent & le virus fort âcre, elle devient verdâtre, & même ſe trouve

(1) Notre Auteur s'eſt trompé ſur cet article ; auſſi M. Aſtruc n'a pas manqué de le cenſurer. Cet habile homme croit que les véſicules ſéminaires ſont le ſiege de la gonorrhée, ſoit dans les hommes, ſoit dans les femmes ; & de là il établit dans les deux ſexes quatre différentes eſpeces de cette maladie. *Traité des Malad. Vénér. liv.* 3, *chap.* 1, *ſect.* 2.

(2) L'Auteur entend ſans doute qu'on en fait l'ouverture, ſans quoi on ne peut voir les proſtates.

mêlée d'une humeur aqueuſe qui eſt abondamment teinte de ſang.

La puſtule du gland devient enfin un ulcere qui d'abord reſſemble aux aphthes qu'on voit dans la bouche des enfants; mais qui chaque jour s'étend davantage & devient plus profond avec des bords durs & calleux. Cette puſtule eſt rarement accompagnée de la gonorrhée dans ceux qui ont déja eu auparavant quelque gonorrhée; & ceux qui ſont circoncis, ont rarement des chancres ſur le gland, mais ſeulement une gonorrhée; car le gland étant expoſé à l'air, & ſouvent frotté par la chemiſe, il ſe durcit, & par ce moyen, ne reçoit pas aiſément le virus.

10. La gonorrhée eſt bientôt ſuivie d'autres ſymptomes plus fâcheux. Il y a une érection fréquente, involontaire & très douloureuſe, avec un ſentiment d'une forte conſtriction de la verge, & la douleur augmente pendant la nuit, lorſque le malade eſt échauffé par la chaleur du lit. Je regarde ce ſerrement douloureux de la verge, comme le ſigne le plus eſſentiel d'une gonorrhée ſimple. La verge ſe recourbe auſſi par le raccourciſſement du frein, lequel étant diſtendu pendant l'érection, cauſe une douleur très vive (1). Le malade eſt tourmenté d'une ardeur d'urine: le plus ſouvent il ne la ſent preſque pas, tandis que l'urine coule; mais, dès qu'elle ceſſe de couler, il ſent une violente cuiſſon tout le long du canal de l'urethre, principalement à l'endroit du gland (2).

Quelquefois l'urethre étant excorié & rongé par le flux continuel d'une matiere âcre & purulente, il s'y forme des caroncules, c'eſt-à-dire des excroiſſances de chair, d'abord molles & fongueuſes, mais qui augmentant chaque jour, & ſe durciſſant peu à peu, viennent enfin à boucher tellement le conduit, que l'urine ne ſauroit plus ſortir. Ces caroncules, à cauſe des petits ulceres qui les environnent, rendent une ſéroſité. Elles ſont extrêmement difficiles à détruire, & infiniment à craindre pour le malade.

Souvent auſſi la matiere purulente, enſuite d'un violent exercice, ou d'un uſage mal entendu des aſtringents, au lieu de s'évacuer par l'urethre, tombe dans les bourſes, les tuméfie conſidérablement, tantôt d'un ſeul côté, tan-

(1) C'eſt ce que certains Auteurs appellent *chaude-piſſe cordée*, ou *priapiſme*.

(2) C'eſt ce qu'on appelle ordinairement une *dyſurie*.

tôt des deux côtés à la fois, les enflamme, & cauſe de très cruelles douleurs. Durant ce temps-là, il coule peu de matiere, mais l'ardeur d'urine n'eſt pas moins violente : & tels ſont les ſymptomes les plus ordinaires de la maladie, tandis qu'elle demeure dans cet état.

Symptomes du ſecond état.

11. Mais, lorſque par ſa longueur elle a donné le temps au virus de pénétrer dans la maſſe du ſang, & de l'infecter, ou lorſque la matiere virulente ayant été retenue dans le corps par des aſtringents employés mal à propos, a corrompu les humeurs ; alors c'eſt une véritable vérole, autrement une vérole confirmée, & voici quels ſont les ſymptomes.

Il paroît ſouvent des bubons ou tumeurs dans l'aine, & c'eſt le premier degré de la vérole. Le malade reſſent de cruelles douleurs à la tête, aux bras & aux jambes, dans les interſtices des articulations. Ces douleurs prennent irréguliérement & par intervalles ; mais elles manquent très rarement de ſe faire ſentir pendant la nuit, à la faveur de la chaleur du lit, & elles ne ceſſent guere que le matin.

Il ſe forme en divers endroits du corps des croûtes & des galles qui ſont de la couleur d'un rayon de miel, ſigne qui les diſtingue des autres ſortes de galles. Quelquefois elles s'étendent par plaques de la même façon que la lepre nous eſt repréſentée dans les écrits des Médecins : plus ces galles ſe répandent, moins le malade ſouffre. Tous les ſymptomes augmentent peu-à-peu, & les douleurs principalement deviennent ſi violentes que le malade ne pouvant demeurer au lit, ſe leve tout à coup, & ne ceſſe de ſe promener de côté & d'autre dans ſa chambre juſqu'à ce que le jour paroiſſe.

Les os du crâne & ceux des bras & des jambes ſont attaqués d'exoſtoſes en différents endroits, & à la fin ils ſe carient & ſe pourriſſent par la continuation de la douleur & de l'inflammation. Des ulceres phagédéniques rongent diverſes parties du corps Ils commencent ordinairement par attaquer le goſier ; enſuite s'étendant inſenſiblement le long du palais, ils gagnent les cartilages du nez, les détruiſent, & cauſent la chûte entiere du nez.

Les ulceres, les douleurs, la carie & la pourriture augmentant chaque jour, le malade mene une vie cent fois plus triſte que la mort ; il n'eſt plus qu'un cadavre vivant, dont la vue fait horreur, & dont la puanteur eſt inſupportable : ſes membres tombent par pieces les uns après

les autres, & c'eſt ainſi qu'il termine ſa miſérable vie (1).

12. Je ne connois la nature eſſentielle du mal vénérien que par les ſymptomes dont j'ai fait mention. Hors de là, elle m'eſt auſſi peu connue que celle d'une plante ou d'un animal. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis aſſuré que le virus qui le produit eſt très inflammatoire; & de là viennent tant de fâcheux ſymptomes. Je tiens auſſi pour conſtant que ce virus doit être évacué, & cela par les remedes que l'expérience, qui eſt le grand maître en Médecine, a fait voir être le plus efficaces: car on n'a point encore découvert de ſpécifique capable de guérir la maladie vénérienne ſans produire d'évacuation.

L'eſſence de cette maladie eſt inconnue à l'Auteur.

Quelle eſt ſa cauſe.

Le mercure & les bois ſudorifiques ne méritent pas le nom de *ſpécifiques*, à moins qu'on ne cite des exemples où le mercure ait guéri la vérole ſans cauſer de ſalivation, & les bois ſudorifiques ſans cauſer de ſueurs. Et comme l'expérience m'a appris que les ſudorifiques ordinaires ne ſont pas moins utiles dans cette maladie, que la décoction des bois, je ne doute point que, ſi on pouvoit trouver dans le regne végétal ou dans le regne animal, un remede auſſi propre que le mercure à exciter la ſalivation, il ne guérît pareillement le mal vénérien (2).

---

(1) Rien de plus magnifique, de plus complet, & de plus exact que cette deſcription du commencement & du progrès de la vérole. On voit bien qu'elle eſt faite d'après nature; & tant que la maladie durera, elle ſera une preuve ſubſiſtante de la grande expérience de notre Auteur, & de ſon attention à ſuivre les pas de la nature. De Sault, perſuadé qu'on n'y pouvoit rien ajouter, l'a copiée dans ſon Traité de la Vérole; & à la fin il fait cette remarque:

Par cette exacte deſcription que Sydenham nous a donnée de la vérole, il paroît que la gonorrhée, les bubons, le phymoſis, le paraphymoſis, les chancres, les verrues, les tumeurs, &c. ne different de la vérole que du plus au moins; que le levain qui les produit eſt le même, & que ces différents accidents ne tirent leur diſtinction que de la différence des parties attaquées. Voyez *de Sault, Traité de la Vérole.*

(2) *Turner*, après avoir donné une courte hiſtoire du mercure, & avoir rapporté le ſentiment de notre Auteur, ajoute qu'il eſt contraire à celui des meilleurs praticiens, & à l'expérience; car, dit-il, il s'enſuivroit de là que les autres remedes purgatifs domteroient auſſi bien le virus vénérien que fait le mercure; ce qui eſt entierement faux, puiſqu'il eſt évident qu'en purgeant deux fois avec le mercure on détruit plus ce virus, qu'en purgeant un grand nombre de fois ſans employer le mercure, & que la maladie augmente au contraire quand on emploie les autres purgatifs. *Turner Syphilis, édit. 4, th. p. 152, 153.*

M. Aſtruc eſt auſſi d'un ſentiment contraire à celui de notre Auteur:

Une ſimple gonorrhée virulente eſt bien différente d'une vérole confirmée, dans laquelle le virus a corrompu toute la maſſe du ſang. Auſſi l'évacuation par laquelle on vuide la matiere de la gonorrhée, eſt tout autre que celle qui guérit la vérole.

Curation de la gonorrhée virulente.

13. Quant à la gonorrhée dont nous allons parler d'abord, je trouve que ſa curation conſiſte principalement dans l'uſage des purgatifs, au moyen deſquels on évacue l'humeur peccante, ou bien on diminue la quantité des ſucs naturels qui autrement ſerviroient à entretenir le virus. Or, quoique la raiſon & l'expérience m'apprennent que toute ſorte de purgatifs fréquemment réitérés peuvent guérir cette maladie, il me ſemble néanmoins que les cholagogues & ſur-tout les hydragogues ſont les plus efficaces. En effet j'ai quelquefois employé avec ſuccès la racine ſeule du jalap pour les pauvres qui n'étoient pas en état de dépenſer beaucoup en remedes.

Mais, comme la gonorrhée eſt accompagnée d'inflammation, & que d'ailleurs les purgatifs dont on doit ſe ſervir pour la traiter, échauffent néceſſairement, il faut ordonner, dès le commencement de la maladie juſqu'à la fin, un régime rafraîchiſſant.

14. Voici donc quelle eſt ma méthode:

Par des purgatifs.

Prenez *de la maſſe des pilules cochées majeures, trois gros; extrait de rudius, un gros; Réſine de jalap & de diagrede, de chacun demi gros; & avec ſuffiſante quantité de baume de la Mecque, faites des pilules, dont il y en ait ſix dans chaque dragme du tout.*

Pilules purgatives.

Le malade avalera quatre de ces pilules tous les matins

Nous avons appris, dit-il, par une longue expérience qui eſt au deſſus de tous les raiſonnements, que le mercure, lors même qu'il ne fait point ſaliver, produit les mêmes effets dans le ſang que lorſqu'il cauſe une abondante ſalivation, pourvu qu'il entre dans le ſang en ſuffiſante quantité; & qu'ainſi il atténue les fluides, débarraſſe les vaiſſeaux, rétablit les oſcillations des ſolides, diſſipe les obſtructions, évacue le virus vénérien, & détruit entierement la maladie.

La Méthode de *de Sault*, qui conſiſte à donner les frictions mercurielles, en empêchant la ſalivation par des purgatifs, & en faiſant uſer de l'eau de mercure pour boiſſon ordinaire, eſt encore une preuve que le mercure peut guérir la vérole ſans exciter la ſalivation, de quoi cet Auteur cite pluſieurs exemples.

Hoffman donne auſſi une méthode particuliere de guérir la vérole ſans exciter la ſalivation. *Hoffman. oper. tome 3, page 321.*

à quatre ou cinq heures, en ſorte qu'il dorme par-deſſus ; & il continuera de la ſorte pendant douze ou quatorze jours, ou même davantage, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que l'ardeur d'urine ſoit fort diminuée, & que la matiere de la gonorrhée ne ſoit preſque plus jaune. Alors il ſuffira de prendre la même doſe de pilules de deux jours en deux jours pendant deux ſemaines, & enſuite deux fois la ſemaine ſeulement, juſqu'à ce que l'écoulement ceſſe tout à fait, ce qui n'arrive d'ordinaire qu'après bien du temps.

Quand il n'y a plus ni ardeur d'urine, ni écoulement de matiere jaunâtre, & qu'on preſſe avec les doigts l'extrémité de la verge, il en ſort, ſur-tout le matin, quelques gouttes d'une humeur ſéreuſe. On dit ordinairement que cette ſéroſité ne vient que du relâchement & de la foibleſſe des parties, à cauſe du long ſéjour que le virus y a fait ; mais les malades éprouvent malheureuſement pour eux, que c'eſt un véritable reſte du virus qui n'a pas été entierement détruit. Auſſi ne faut-il qu'un leger excès de vin, qu'un exercice un peu trop violent, ou quelque autre cauſe ſemblable, & même encore plus légere, pour faire revenir la gonorrhée, lorſque le malade ceſſe de ſe purger avant qu'il ne coule plus rien du tout (1).

15. Si la gonorrhée continue encore après toutes ces purgations, il ſera bon, ſur-tout dans les ſujets difficiles à purger, de ſubſtituer de temps en temps aux pilules, quelque purgatif plus puiſſant, tel que la potion ſuivante qui étant priſe ſeulement une fois, a quelquefois mieux arrêté la gonorrhée, que n'avoient fait un grand nombre de purgatifs.

Purgatifs forts ſont quelquefois néceſſaires.

Prenez tamarins demi-once ; feuilles de ſéné deux gros ; rhubarbe demi-gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante

Potion purgative forte.

(1) Lorſque le tempérament eſt foible, & particulierement lorſque la maladie eſt accompagnée de beaucoup de chaleur & de douleur en urinant, on doit s'abſtenir des purgatifs chauds & irritants, parce-qu'ils augmenteroient la douleur, & échaufferoient extrêmement le malade. Et quand il s'agit de purger, il faut employer les purgatifs les plus doux, & les étendre dans beaucoup de liqueur. Pour ce qui eſt des purgatifs mercuriaux, on doit les donner avec beaucoup de précaution : car comme obſerve très bien M. Aſtruc, leur uſage gâte l'eſtomac, ruine les forces, augmente l'âcreté du ſang, rend les ulceres vénériens plus malins & plus difficiles à guérir, renouvelle quelquefois la dyſurie, & fait quelquefois revenir un écoulement qui avoit ceſſé, & le rend auſſi virulent qu'auparavant, comme ſa couleur jaune ou verte le fait aſſez voir.

quantité d'eau ; & dans trois onces de colature, diſſolvez manne & ſyrop de roſes ſolutif, de chacun une once ; ſyrop de nerprun, & electuaire du ſuc de roſes, de chacun deux gros ; pour une potion.

Si la maladie eſt trop long-temps à guérir, il faudra donner huit grains de turbith minéral, ſeulement deux ou trois fois, ayant ſoin de mettre entre chaque priſe un intervalle convenable, de peur de cauſer la ſalivation. Ce remede eſt le meilleur de tous dans une gonorrhée opiniâtre : on pourra auſſi donner deux fois la ſemaine les pilules ſuivantes.

Pilules purgatives fortes

Prenez pilules de duobus demi-gros ; mercure doux un ſcrupule ; beaume de la Mecque ce qu'il en faut. Mêlez tout cela, & faites en quatre pilules, qu'on avalera de grand matin.

En quel cas on doit recourir aux lavements.

16. Le malade ſe trouve quelquefois ſi rebuté de tant de purgations qu'il ne peut ſupporter l'odeur des remedes, ni ſeulement les voir ; d'autres fois ſon tempérament réſiſte ſi opiniâtrément aux purgatifs, qu'on ne ſauroit évacuer une ſuffiſante quantité de matiere morbifique ; & tandis qu'on s'efforce inutilement d'en venir à bout, le virus pénetre dans le ſang & cauſe la vérole. Auſſi attaque-t-elle ſouvent les ſujets difficiles à purger.

Dans ce cas là il faut avoir recours aux lavements, par le moyen deſquels on peut remplir les deux indications, qui ſont d'évacuer l'humeur, & de la détourner de la partie affectée. Cette méthode eſt quelquefois plus courte que la premiere, dont la longueur eſt ennuyeuſe : il eſt vrai qu'elle ne me paroît pas ſi ſure, & qu'il y a plus à craindre qu'il ne reſte dans le corps quelque portion de virus vénérien, qui ne manqueroit pas de cauſer de nouveaux déſordres. Mais il eſt très facile de parer à cet inconvénient, & cela en faiſant prendre un purgatif par en haut les jours qu'on ne donnera point de lavement (1).

De quelle maniere il faut les donner.

17. Voici donc la maniere dont je me conduis. Je donne

(1) Cette méthode de donner des lavements ſemble avoir été particuliere à notre Auteur. Mais s'il y a des tempéraments qui ne puiſſent ſupporter les purgatifs, pourquoi y avoir recours par intervalle, afin d'aider les lavements qui, faute d'opérer, ne peuvent qu'augmenter le mal, en cauſant un trouble inutile ? Auſſi *Turner* obſerve qu'on ne doit pas ſe fier à cette méthode, & qu'elle réuſſit très rarement.

pendant deux ou trois matins de ſuite les pilules dont j'ai parlé, ou quelques autres ſemblables. Après cela je fais prendre deux fois par jour, ſavoir le matin & à cinq heures du ſoir, le lavement ſuivant, excepté un ou deux jours de la ſemaine, que je donne un purgatif. Voici la compoſition du lavement.

Lavement purgatif.

Prenez electuaire du ſuc de roſes, ſix gros; térébenthine de Veniſe diſſoute dans le jaune d'œuf, demi once. Faites diſſoudre tout cela dans une chopine d'eau d'orge. Coulez la liqueur, & y ajoutez deux onces de catholicon.

Tous les ſoirs, un peu avant que le malade ſe couche, je lui donne vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque, incorporées dans du ſucre. Comme ce baume eſt une eſpece de térébenthine liquide & très pure, il a les mêmes vertus que la térébenthine, & il guérit très efficacement les ulceres cauſés dans les parties. Quand on n'a pas de ce baume, on peut donner en place la groſſeur d'une noiſette de térébenthine de Chypre.

Régime pendant le traitement.

18. Durant le traitement, quel qu'il ſoit, j'interdis abſolument au malade les aliments ſalés ou difficiles à digérer, comme la chair de bœuf & de cochon, le poiſſon, le fromage, les racines, les herbages, & les fruits; mais je lui permets de manger du mouton, du veau, du lapin, & d'autres choſes d'une digeſtion aiſée; bien entendu néanmoins qu'il en uſe très ſobrement, & ſeulement pour ſoutenir ſes forces. Je défends auſſi le vin, & toute liqueur ſpiritueuſe, ou acide, & je donne pour boiſſon de l'eau laiteuſe, c'eſt-à-dire trois parties d'eau bouillies avec une partie de lait: mais à dîné & à ſoupé on peut accorder un peu de petite biere.

Pour diminuer l'inflammation & tempérer l'ardeur d'urine, j'emploie les émulſions rafraîchiſſantes, dont je fais prendre abondamment dans l'intervalle des purgations: elles ſont compoſées de la maniere ſuivante.

Emulſion rafraîchiſſante.

Prenez graines de melon & de concombre, de chacune demi-once; graines de pavot blanc deux gros; huit amandes douces pelées. Broyez tout cela enſemble dans un mortier de marbre, en verſant peu à peu par-deſſus une livre & demie d'eau d'orge. Coulez la liqueur, & ajoutez ſuffiſante quantité de ſucre.

19. Dans les tempéraments fort ſanguins, & lorſque la

maladie eſt opiniâtre, après que j'ai purgé durant un mois, ou environ, je fais ordinairement tirer huit ou neuf onces de ſang du bras droit. Je ne veux pas qu'on ſaigne plutôt, crainte de fixer le virus (1) : je ne fais pas grand cas des injections dans l'uretre ; car comme elles ſont âcres, ou aſtringentes, elles nuiſent ſouvent plus qu'elles ne ſervent. Cependant on peut ſur la fin de la maladie injecter de l'eau roſe en petite quantité.

Quand eſt-ce qu'il faut ſaigner.

20. Cette méthode m'a toujours réuſſi dans le traitement de la gonorrhée, & je n'en ai point trouvé juſqu'à préſent de meilleure, ſur-tout pour ceux qui ſont faciles à purger : elle n'eſt pas moins ſure pour ceux qui ſont difficiles ; mais elle demande bien plus de temps. Dans ces derniers il faut réitérer la ſaignée, donner de plus forts & de plus fréquents purgatifs, & les continuer plus longtemps (2), ou bien il faut employer les lavements de la maniere que nous avons dite : car dans cette maladie l'eſſentielle eſt la purgation ; & c'eſt ici principalement qu'il eſt vrai de dire que celui qui purge bien, guérit bien.

Il faut purer davantae les ſujets fficiles.

Mais on doit éviter les eaux minérales, car par leur qualité aſtringente elles retiennent certainement dans le corps & y fixent les reſtes du virus qui auroient dû être évacués. Auſſi j'ai ſouvent obſervé que quand on buvoit ces eaux dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, elles cauſoient des tumeurs du ſcrotum, & que quand on les buvoit à la fin de la maladie, elles produiſoient des ſymptomes encore plus fâcheux ; par exemple des caroncules dans l'uretre. Voilà ce que j'avance hardiment, mal-

Eaux minérales ſont nuiſibles dans ette maladie

(1) Lorſque la ſaignée eſt néceſſaire, le meilleur eſt de commencer par-là, afin de prévenir l'inflammation, & de diminuer la douleur ; car l'expérience montre que la ſaignée, bien loin d'augmenter la maladie, rend au contraire les ſymptomes plus doux, & facilite par conſéquent la guériſon.

(2) On ſait, par experience, qu'il y a des tempéraments où les plus forts purgatifs ne font rien, & où les plus doux operent : la grande irritation que cauſe les premiers, produiſant dans les inteſtins de violentes contractions ſpaſmodiques qui ferment l'anus ; tandis que les ſeconds, en relâchant & ſtimulant en même temps les inteſtins, opérent doucement & efficacement. Cette obſervation a ſon utilité dans la pratique, & ſe trouve confirmée par certaines coliques, où les purgatifs doux réuſſiſſent, & par d'autres où les plus forts, quoique néceſſaires, ne font rien, & ne peuvent auſſi être donnés ſans danger, à moins qu'on n'y joigne un narcotique pour diminuer la tenſion des fibres inteſtinales, & par ce moyen diſpoſer les boyaux à obéir à l'opération du purgatif.

gré l'uſage où l'on eſt aujourd'hui d'ordonner aſſez ſouvent les eaux minérales dans la gonorrhée.

21. Je ſais qu'il y a des Praticiens qui ſe vantent de guérir cette maladie en bien moins de temps, & par des remedes fameux ; mais je n'ai vu que trop ſouvent les malheurs qui ſont arrivés pour avoir fixé par des aſtringents la matiere morbifique, au lieu de l'évacuer ; car alors elle a pénétré dans la maſſe du ſang, & a cauſé la vérole.

Comme auſſi les aſtringents & les décoctions des bois.

Les bois ſudorifiques que l'on nous vante comme des ſpécifiques, ſont moins dangereux que les aſtringents, mais je n'ai pas trouvé qu'ils fuſſent plus utiles : ils ne font qu'échauffer tout le corps qui ne l'eſt déja que trop, & augmenter encore l'inflammation de la partie malade ; j'ai même vu des cas où ils ont renouvellé la gonorrhée qui avoit diſparu auparavant (1).

22. Il faut remarquer néanmoins que ſi le gland ſe trouve entierement recouvert du prépuce, & que le bord de celui-ci ſoit tellement enflé, dur & calleux en conſéquence de l'inflammation qu'on ne puiſſe en aucune façon le ramener en arriere, on emploieroit inutilement les purgatifs les plus puiſſants, & même réitérés chaque jour pendant des mois entiers, ſi on ne travaille en même temps à remettre la partie dans ſon état naturel, c'eſt-à-dire à diſſiper la dureté & la tumeur qui entretiennent la gonorrhée. Pour en venir à bout je me ſers de la fomentation ſuivante.

Il ne faut pas purger s'il y a un phymoſis.

Ce qu'il faut faire.

Prenez racines de guimauve & de lis, de chacune une once & demie ; feuilles de mauve, de bouillon blanc, de ſureau, de juſquiame, fleurs de camomille, de mélilot, de chacune une poignée ; graines de lin & de fenugrec, de chacune, demi-once. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine ; & avec cette liqueur fomentez pendant une heure, deux ou trois fois le jour la partie malade.

Fomentation émolliente.

Après chaque fomentation je fais oindre la partie avec de l'huile fraîche de lin, & enſuite appliquer ſur les bords tuméfiés du prépuce, l'emplâtre de mucilage, étendu ſur de la peau.

S'il y a un chancre ſur les bords du prépuce, ou ſur le gland, de telle maniere qu'on ne puiſſe qu'avec beaucoup

(1) Voyez ci-deſſus *num.* 14.

de peine ramener le prépuce en arriere, alors outre la fomentation dont je viens de parler, j'ordonne le liniment ſuivant.

Liniment digeſtif.

Prenez ſix gros d'onguent baſilicum ; deux gros d'onguent de nico iane ; demi-gros de précipité lavé dans l'eau roſe, & bien porphyriſé. Mêlez tout cela & faites en un liniment dont on mettra ſur de la charpie, & qu'on appliquera ſur le chancre après chaque fomentation (1).

Comment il faut remédier à l'enflure du ſcrotum.

23. S'il arrive que la gonorrhée tombe dans le ſcrotum & le tuméfie conſidérablement, ſoit parcequ'on a arrêté trop tôt l'écoulement, ſoit enſuite d'un violent exercice, ſoit par quelque autre cauſe, alors j'ai recours au cataplaſme d'oxycrat & de farine de feves : & ſi ce cataplaſme ne diminue pas la douleur de la tumeur, je fais fomenter deux fois par jour le ſcrotum avec la décoction émolliente dont j'ai parlé.

Durant l'uſage de ces remedes extérieurs je ne ceſſe pas d'employer intérieurement les purgatifs & les rafraîchiſſants, & le régime que j'ai recommandé ci-deſſus. Je ne fais pas même de difficulté de ſaigner, en quelque temps que ce ſoit de la maladie, ſi la groſſeur de la tumeur & la violence de la douleur me font juger la ſaignée néceſſaire (2), & alors je choiſis le bras qui répond au teſti-

(1) Si l'inflammation eſt conſidérable, il faut avoir recours à la ſaignée, & la réitérer ſuivant le beſoin, tenir le ventre libre par des lavements émollients ; & s'il y a fievre, comme il arrive ſouvent, il faut tenir le malade au bouillon & à la tiſane. On fera de fréquentes injections entre le gland & le prépuce avec l'eau d'orge & le miel roſat, la liqueur un peu chaude, pour emporter les humeurs âcres & nuiſibles qui ſont cachées ſous le prépuce, & on appliquera ſur la partie tuméfiée un cataplaſme émollient ſemblable à celui que décrit notre Auteur.

Mais ſi la maladie ne cede pas à ce traitement, il faut recourir à l'opération uſitée en pareil cas, qui conſiſte à inciſer le prépuce, & qui eſt exactement décrite par *Heiſter* dans ſes *Inſtructions de Chirurgie*, & par M. Aſtruc, dans ſon *Traité des Maladies Vénériennes*, auxquels on renvoie le Lecteur. M. Aſtruc recommande comme une choſe fort néceſſaire en ce cas-là de tenir la verge attachée au ventre.

(2) *Turner* appelle cette tumeur une *hernie humorale*. Elle eſt ordinairement cauſée par une gonorrhée arrêtée tout à coup, ou par une vérole cachée. La ſaignée y eſt néceſſaire, & doit être réitérée ſelon le beſoin : la nourriture doit être très légere ; il faut tenir le ventre libre par des lavements rafraîchiſſants & laxatifs, & banir entierement les remedes ſtimulants, aſtringents & balſamiques. Les applications extérieures que preſcrit l'Auteur ſont très utiles, comme auſſi

cule tuméfié, & on tire neuf ou dix onces de ſang. Voilà ce que j'avois à dire ſur la gonorrhée.

Vérole confirmée ſe guérit uniquement par la ſalivation.

24. Mais quand le mal vénérien eſt venu au point d'être une vérole confirmée, autrement une vérole proprement dite, alors il faut s'y prendre d'une toute autre maniere, & avoir recours à un remede plus puiſſant, c'eſt-à-dire à la ſalivation mercurielle : c'eſt le ſeul moyen de guérir cette maladie ; & je ne crois pas qu'on puiſſe citer un cas où elle ait été guérie autrement, quoique certains Auteurs, ſoit habiles, ſoit ignorants, aient avancé inconſidérément le contraire (1). Ainſi comme la ſalivation eſt ici l'eſſentiel, tout ce que j'ai à faire c'eſt de rapporter ce que la raiſon & l'expérience m'ont appris ſur la maniere d'exciter, & de gouverner cette évacuation.

Il n'eſt pas néceſſaire de préparer le corps pour cela.

25 Et d'abord je ne comprends pas ce que veulent dire les Auteurs, quand ils nous avertiſſent ſi ſouvent & ſi ſérieuſement de bien préparer le malade par des purgatifs, des altérants, des bains & autres remedes ſemblables, pour ne rien dire de la ſaignée, qui eſt regardée par quelques-uns comme la principale préparation. Il s'agit ici uniquement d'évacuer le virus vérolique par la ſalivation qui eſt abſolument néceſſaire, & que le mercure ſeul peut procurer ; du moins nous ne connoiſſons juſqu'à préſent aucun autre remede qui puiſſe produire cet effet.

Or je demande lequel vaut mieux, ou de faire ſaliver le malade lorſqu'il jouit encore de toutes ſes forces, & par conſéquent lorſqu'il eſt en état de ſoutenir l'action du mercure, ou lorſqu'il a été affoibli par des ſaignées & par la diete. Tout homme éclairé jugera ſans doute que le premier parti eſt le meilleur, auſſi l'expérience le confirme ; car ceux qui n'ont été affoiblis ni par des évacuations, ni d'aucune autre maniere, ſoutiennent beaucoup mieux la ſalivation que ceux qui l'ont été par de telles préparations. On peut comparer ces derniers à des ſoldats qui ſe déferoient de leurs armes avant le combat (2).

---

la méthode qu'il emploie ; mais il faut avoir ſoin en même-temps de ſoutenir la partie avec un bandage convenable.

Hoffman aſſure avoir vu de pareilles tumeurs, que les plus puiſſants remedes, & même le mercure pris intérieurement n'avoient pu réſoudre, ſe diſſiper heureuſement en frottant ſimplement le ſcrotum avec l'onguent mercuriel. *Hoffman*, *Opér. tom* 3, *p.* 426.

(1) Voyez ci-deſſus où le contraire eſt prouvé.

(2) Avant que d'exciter la ſalivation par des frictions mercurielles (& cela doit s'entendre auſſi du mercure donné intérieurement),

Comment il faut conduire la salivation.

26. Je laisse donc toutes ces préparations nuisibles, & sitôt que je suis appellé auprès d'un malade qui a la vérole, j'ordonne l'onguent suivant.

Onguent mercuriel.

Prenez deux onces de saindoux, & une once de mercure crud. Mêlez cela ensemble.

Je n'ajoute ni huile spiritueuse, ni aucune autre chose, car toutes ces additions, ou prétendus correctifs ne servent qu'à affoiblir l'onguent, ou du moins ne le rendent pas plus efficace; & s'ils font quelque chose, c'est tout de même que lorsqu'ils sont joints aux purgatifs, avec lesquels

---

M. Astruc recommande avec raison d'avoir attention, 1°. à l'état actuel du malade, pour savoir s'il est en état de soutenir le mercure; 2°. au choix de la saison convenable; 3°. à la préparation que demande le malade; 4°. à la préparation de l'onguent qui doit être employé.

Quant au premier article, il ne faut pas donner les frictions aux personnes qui ont quelque maladie aiguë, ou quelque maladie chronique fort dangereuse, à moins qu'on ne juge très probablement que la derniere vient originairement de la vérole; ni aux personnes très foibles & épuisées, de quelque cause que cela provienne, sur tout si l'on a dessein de produire une salivation abondante; ni aux femmes pendant que leurs regles coulent.

Quant au second article, le printemps & l'automne sont les saisons les plus convenables, & l'hiver plus que l'été. Mais si les symptomes sont urgents, il faut donner les frictions en tout temps avec les précautions nécessaires.

Quant au troisieme article, avant que de donner les frictions, il faut d'abord saigner le malade s'il est pléthorique, ensuite le purger doucement, & lui faire prendre le bain chaud deux fois par jour durant cinq, six ou huit jours, suivant le besoin; & pendant tout le temps de la préparation la nourriture doit être en petite quantité, humectante & rafraîchissante, point de vin, ni de commerce vénérien, ni d'exercice violent, de corps, ou d'esprit. Si la vérole est compliquée avec quelqu'autre maladie, il faut une plus grande préparation, & qui soit proportionnée à l'état du malade.

Il y a des cas qui ne donne pas le temps d'user de la préparation ordinaire, savoir lorsqu'un os carié vient à se fracturer subitement par un coup léger; lorsque la carie d'un os est si profonde qu'elle pénetre jusqu'à la moëlle; lorsqu'une exostose, accompagné de chaleur, de douleur, & d'inflammation, tend à la suppuration. Dans ces cas là, après avoir tout au plus saigné & purgé, on donne aussi-tôt les frictions mercurielles, & avec une grande dose de mercure dès la premiere, ou la seconde, si la violence des symptomes le demande. Quand on a diminué cette violence, on peut aller plus doucement, afin que le mercure, demeurant plus long-temps dans le sang, agisse mieux sur le virus vénérien, & aussi, de peur qu'en se hâtant trop, on ne cause quelque accident funeste.

Hors ces cas, qui sont très rares, ajoute M. Astruc, je conseille

on voit qu'ils excitent des tranchées, & rendent la purgation plus difficile, parcequ'ils bridents l'action de ces remedes, dont toute la vertu consiste dans une opposition à la nature de l'homme.

J'ordonne après cela au malade de se frotter lui-même avec cet onguent les bras, les cuisses & les jambes, trois soirs de suite, en comptant le soir du premier jour que je suis appellé; mais je veux qu'ils s'abstienne entierement de frotter les aisselles & les aines; & pour empêcher même que l'onguent ne touche le ventre, je fais mettre

---

de ne jamais manquer de préparer soigneusement le malade avant que de lui donner les frictions mercurielles, préparation que je crois non seulement très utile, mais absolument nécessaire, soit pour corriger les vices du sang, ou des premieres voies qui sont étrangers à la vérole, soit afin que le mercure, entrant plus aisément dans le sang, produise mieux ses bons effets. Cet Auteur blâme ensuite avec raison *Sydenham* de ce qu'il rejette toute préparation, comme si, dit-il, une saignée & une ou deux purgations dans l'espace de quinze jours pouvoient affoiblir le malade jusqu'à le rendre incapable de soutenir l'action du mercure; puisqu'au contraire il est évident, qu'en préparant ainsi le malade, les impuretés des premieres voies sont évacuées, la pléthore des vaisseaux est diminué, les parties solides sont relâchées, & par ce moyen le mercure peut pénétrer plus aisément dans le sang, & y produire ses effets, qui sont d'atténuer le sang & les humeurs, & d'évacuer, par les émonctoires de la bouche, des intestins, de la peau & des reins, les humeurs nuisibles.

Le même Auteur expose ensuite les regles qu'il faut observer en donnant les frictions mercurielles. Elles méritent d'être consultées V. *Traité des Maladies Vénériennes*, *liv.* 4, *ch.* 6.

Hoffman recommande fort le bain chaud, joint à l'usage des préparations mercurielles & des décoctions sudorifiques. Il dit qu'il n'est pas de moyen plus court & plus efficace de débarrasser le sang du virus vénérien que d'évacuer ce virus par les glandes de la peau, qui sont les émonctoires universels du corps, & qu'aussi est-il rare qu'on guérisse radicalement la vérole sans l'usage des bains chauds: que tous les Médecins expérimentés savent que la méthode d'employer les décoctions sudorifiques & les préparations mercurielles, à moins qu'on n'ait soin en même temps d'évacuer le virus par les pores de la peau, est souvent inutile, & même pernicieuse: qu'il pourroit citer quantité d'exemples, où, après la salivation mercurielle, & l'usage interne des mercuriaux, soit diaphorétiques, soit purgatifs, soutenus même des décoctions sudorifiques, les symptomes véroliques qui avoient diminué pendant quelque temps, ont recommencé ensuite avec une plus grande violence, parceque le virus n'ayant pas été entierement évacué avoit repris peu à peu de nouvelles forces; mais qu'en suivant presque la même méthode des mercuriaux & des décoctions sudorifiques, en y joignant l'usage des bains à des intervalles convenables, le virus avoit été entierement évacué, & la vérole guérie radicalement. *Hoffman*, *nouv. expér. sur les eaux minérales.*

tout autour de cette partie un linge que l'on cout par derriere.

Les gencives s'enflent ordinairement après la troiſieme friction, & la ſalivation commence; mais ſi elle ne paroît pas au bout de trois jours depuis la derniere friction, il faudra donner au malade huit grains de turbith minéral dans de la conſerve de roſes rouges, & à chaque fois qu'il aura vomi, ou été à la ſelle, il boira un demi-verre de petit-lait chaud. Quand la ſalivation eſt une fois commencé, le Médecin doit prendre garde qu'elle ne devienne trop abondante, parcequ'alors elle mettroit la vie du malade en danger.

Lorſqu'elle eſt au point convenable, c'eſt-à-dire lorſqu'on crache environ quatre livres de ſalive dans vingt-quatre heures, ou lorſque les ſymptomes diſparoiſſent, nonobſtant que les crachats ſoient en moindre quantité, ce qui arrive le plus ſouvent après le quatrieme jour depuis que la ſalivation eſt dans ſa force; alors il faut que le malade change de chemiſe & de draps, & que ceux qu'il prendra aient ſervi quelque temps depuis le dernier blanchiſſage. Ce changement eſt néceſſaire, parceque les premiers étant ſalis d'onguent augmenteroient trop la ſalivation, & l'entretiendroient trop long-temps. Si elle s'affoiblit avant que les ſymptomes aient entierement diſparu, il faudra la ranimer de temps en temps avec un ſcrupule de mercure doux qu'on donnera intérieurement.

Comment il faut arrêter la diarrhée.

27. Il arrive quelquefois, ſur-tout dans les ſujets faciles à émouvoir, qu'après une ou deux frictions, le mercure qui commence à entrer dans le ſang, ſe porte auſſitôt aux inteſtins. De la viennent des tranchées & des injections muqueuſes, ſemblables à celles de la dyſſenterie; & la guériſon, qui ne peut s'opérer que par la ſalivation, ne s'opere point. Dans ce cas là, il faut interrompre entierement l'uſage du mercure, ſoit extérieurement, ſoit intérieurement, juſqu'à ce que ces ſymptomes aient tout à fait diſparu. Le cours de ventre qui, dans ce cas-là arrive preſque toujours avant que la ſalivation ſoit bien établie, doit être arrêté par l'uſage du laudanum liquide dont on augmentera, & on réitérera la doſe ſuivant la violence du ſymptome, ou par un gros & demi de diaſcordium, que l'on réitérera ſelon qu'il ſera néceſſaire. Quand une fois le cours de ventre aura ceſſé, la ſalivation qui ne paroiſſoit preſque pas auparavant, reviendra en quantité convenable.

28. Lorſque le malade eſt guéri, à l'exception des ulceres qui lui reſtent dans la bouche, & qui ſont l'effet de la ſalivation, cet écoulement, qui diminue alors de jour en jour, ne doit point être arrêté par la purgation, ni d'aucune autre maniere; car il peut ſe faire que même après la ceſſation des douleurs, & la cicatriſation des ulceres, il reſte encore dans le corps une portion de virus. Or ce virus ne manqueroit pas de cauſer de nouveaux ravages ſi on laiſſoit aller cette légere ſalivation, laquelle ceſſera enſuite d'elle-même, quand le malade ſera entierement guéri, & qu'il aura pris quelque temps l'air.

Danger de purger ſur la fin de la ſalivation.

Ainſi je crois qu'il eſt dangereux de vouloir arrêter par la purgation ou par la décoction des bois ſudorifiques une ſalivation qui tend viſiblement à ſa fin; c'eſt néanmoins ce que l'on pratique ordinairemeut, ſous prétexte d'évacuer le mercure qui eſt entré dans le ſang, ou de corriger ſa malignité : mais c'eſt de là auſſi que viennent les fréquentes rechutes qui arrivent aux malades après qu'ils ont tant dépenſé, & tant ſouffert pour recouvrer la ſanté. Or ils l'auroient certainement recouvrée, ſi la ſalivation eût été abandonnée à elle-même : c'eſt pourquoi, loin de l'arrêter, il vaudroit beaucoup mieux l'entretenir, en donnant chaque ſemaine une priſe de mercure doux, même après que le malade eſt entierement guéri, & qu'il a commencé à prendre l'air; & c'eſt ce que j'ai fait quelquefois durant pluſieurs mois (1).

29. Mais quoique je condamne les purgatifs dans le déclin de la ſalivation, pour les raiſons que j'ai alléguées, il ſe trouve néanmoins des cas où l'on ne ſauroit ſe diſpenſer de purger, même dans le fort de la ſalivation; c'eſt lorſqu'elle eſt ſi abondante qu'elle fait craindre pour la

Purgation eſt quelquefois néceſſaire dans le fort de la ſalivation,

(1) *Boerhaave* loue fort cette méthode de notre Auteur, & blâme comme lui les décoctions ſudorifiques, obſervant qu'on ne doit pas appréhender la rechûte, ſi l'on donne une fois la ſemaine, pendant quelque temps, quatre, huit, dix ou douze grains de mercure doux, ſelon que le malade eſt plus ou moins difficile à émouvoir. *Boerhaave, prax. med. vol.* 5, *p.* 368.

Lorſque la ſalivation a été ſuffiſamment copieuſe, & a duré ſuffiſamment, les laxatifs conviennent pour évacuer les reſtes du mercure, & l'expérience quotidienne apprend qu'on emploie ces ſortes de purgatifs avec toute la ſûreté & l'avantage qu'on peut deſirer.

Comme l'appétit eſt ordinairement grand après la ſalivation, il faut avoir ſoin que le malade ne mange pas trop, & que ſes aliments ſoient légers & faciles à digérer. Il ne doit pas non plus s'expoſer trop tôt au grand air, ſur-tout en hiver.

vie du malade. Alors il faut néceſſairement la modérer par un purgatif ; & quand elle ſera réduite au point convenable, & que le malade pourra la ſoutenir ſans danger, on la laiſſera aller.

Mais non pas après qu'elle eſt finie.

30. On demandera peut-être ſi après que la ſalivation eſt finie on ne doit pas purger, & mettre en uſage les autres remedes uſités en pareil cas. Je réponds qu'excepté dans le cas d'une ſalivation trop abondante, où la raiſon & l'expérience montrent la néceſſité de la purgation, je ne vois pas qu'il ſoit plus néceſſaire de purger après la ſalivation, que d'exciter de nouveau la ſalivation après qu'on a purgé. Les purgatifs, ſur-tout ceux qui ſont tirés de la ſcammonée, & les autres qui ſont fort âcres, laiſſent dans le corps une certaine malignité que nous abandonnons néanmoins à la nature ; & la nature la détruit en effet lorſque le malade revient à ſon régime ordinaire, qu'il ſe donne de l'exercice, & qu'il prend l'air.

Or comment prétend-on que la purgation puiſſe évacuer les reſtes du mercure, tandis qu'on néglige & même qu'on empêche la ſalivation qui eſt le véritable & preſque le ſeul moyen dont la nature ſe ſert pour produire cet effet ? De telles erreurs viennent de la foibleſſe de nos lumieres ; car comme nous ne pénétrons point juſqu'à la vérité même, nous en ſaiſiſſons les moindres apparences qui ſe préſentent à nous, enſuite nous raiſonnons les uns avec les autres ; & par là nous nous affermiſſons tellement dans nos préjugés mal fondés, que nous donnons nos imaginations & nos opinions chimériques pour des principes démontrés. Le cas dont je viens de parler en eſt, ſi je ne me trompe, un exemple ſenſible.

Difficulté de purger, ou de faire ſaliver certains ſujets.

31. La vérole ſe guérit dans la plupart des ſujets par la méthode que j'ai recommandée ; c'eſt-à-dire en faiſant des frictions mercurielles trois jours de ſuites, en donnant une priſe de turbith minéral, lorſque la ſalivation ne va pas bien, & quelques priſes de mercure doux, lorſqu'elle s'arrête trop tôt. Il faut remarquer néanmoins qu'il ſe trouve des gens d'un tempérament particulier, leſquels on ne ſauroit preſque ni purger, ni faire ſaliver. Dans ces ſujets-là à peine peut-on, en ſe ſervant de la méthode que j'enſeigne, cauſer une ulcération des gencives, beaucoup moins procurer une ſalivation capable de guérir radicalement la vérole.

En pareil cas le Médecin doit bien prendre garde de ne pas s'obſtiner mal à propos à pouſſer la ſalivation contre

le deſſein de la nature qui s'y oppoſe. Ceux qui ont manqué de faire cette attention ont cauſé la mort à pluſieurs malades. En vain s'opiniâtrera-t-on dans les tempéraments dont je parle à redoubler les frictions, & à donner les mercuriaux intérieurement, on ne produira point de ſalivation parfaite, mais on cauſera des tranchées & des déjections dyſſentériques, la nature cherchant alors à évacuer le virus par la voie des inteſtins ; ou bien des douleurs d'eſtomac, des maux de cœur, des ſueurs froides, & d'autres ſymptomes funeſtes qui réduiront le malade à l'extrémité, & peut-être même lui cauſeront la mort (1).

32. Il eſt vrai que dans les ſujets dont il s'agit ſi la ſalivation ne vient pas au bout de quatre ou cinq jours de- Comment il faut les traiter.

(1) Quoique la choſe n'arrive pas ſouvent, il eſt certain néanmoins par l'expérience, dit M. Aſtruc, que les frictions mercurielles, quoiqu'adminiſtrées avec toute l'habileté poſſible, manquent quelquefois leur effet, & ne produiſent que peu, ou même point du tout de ſalivation. Il eſt étrange qu'un remede ordinairement ſi orageux, demeure quelquefois ſi tranquille ; & cela vient, à mon avis, d'une ou de pluſieurs des cauſes ſuivantes.

1°. Si la peau eſt épaiſſe, compacte, & ne laiſſe entrer que très peu de mercure.

2°. Si le ſang eſt naturellement ſec, & quoiqu'atténué par le mercure, ne fournit que peu de lymphe, & pas aſſez pour entretenir la ſalivation.

3°. Si quelqu'autre évacuation, par exemple par les ſueurs, les urines, les ſelles, &c. eſt plus abondante qu'à l'ordinaire, & qu'ainſi la lymphe ſoit détournée ailleurs où elle trouve une route plus libre & plus facile.

4°. Si les glandes ſalivales, ſoit naturellement, ſoit par maladie, ſont denſes, compactes, dures, ou même ſquirrheuſes, & par conſéquent ne laiſſent paſſer que difficilement & lentement la lymphe ſalivale.

5°. Si par une conſtitution naturelle ou vicieuſe du ſang, la ſalive qui coule dans la bouche devient ſi épaiſſe & ſi viſqueuſe, qu'elle eſt ſans acrimonie, & ne peut ronger les vaiſſeaux muqueux de la bouche.

6°. Si les orifices de ces vaiſſeaux ne ſont pas aſſez grands pour recevoir le virus qui eſt mêlé avec la ſalive, ou en reçoivent trop peu ; de ſorte qu'il n'agit point, ou preſque point ſur eux.

7°. S'il n'y a que peu ou point de ſympathie entre les parties internes de la bouche, & les glandes ſalivales ; en conſéquence de quoi il n'y aura que peu ou point d'ulceres à la bouche, & ainſi point de ſalivation. On ne doit point s'étonner de cette variété de ſympathies ; c'eſt la raiſon pourquoi l'émétique, par exemple, fait vomir les uns plus difficilement que les autres, &c. *M. Aſtruc, Traité des maladies Vénériennes.*

puis la derniere friction, on peut réitérer les frictions & la doſe de turbith minéral, ayant ſoin de mettre entre chaque friction un intervalle de quelques jours : mais ſi cette nouvelle tentative eſt inutile, il faut abſolument s'en tenirl à, & ne pas vouloir forcer la nature. Dès que le malade ſentira des douleurs d'eſtomac & des tranchées du ventre, le Médecin doit interrompre les remedes juſqu'à ce que ces ſymptomes aient tout-à-fait ceſſé ; car s'il veut aller ſon train nonobſtant les obſtacles que lui préſente la nature, il tuera immanquablement le malade.

Au contraire, en temporiſant, & en ſe contentant de donner une fois ou deux la ſemaine un ſcrupule de mercure doux, ou ſeul, ou avec un gros de diſcordium ; s'il y a diſpoſition à la diarrhée, tout ira bien. Car quoique la ſalivation ne ſoit jamais entiere, le malade néanmoins crachera davantage qu'à l'ordinaire, & ſes crachats auront la même puanteur qu'une ſalivation abondante ; ce qui montrera que le ſang & les humeurs auront acquis le degré de pourriture ou d'altération qui produit ou qui accompagne la ſalivation. Par cette maniere, continuée pendant le temps néceſſaire, on viendra à bout de tous les ſymptomes de la maladie.

Salivation ne guérit point la gonorrhée qui eſt jointe avec la vérole.

33. Or, quoique la ſalivation ſurpaſſe de beaucoup tous les autres remedes pour la guériſon de la vérole confirmée, elle ne guérit pas néamoins la gonorrhée qui eſt jointe à la vérole ; & quand celle-ci eſt détruite, l'autre ne laiſſe pas de ſubſiſter. D'où l'on a raiſon de conclure que le mercure n'a aucune vertu ſpécifique immédiate pour guérir la vérole ; quoiqu'on puiſſe peut-être l'appeller un ſpécifique *médiat*, en ce qu'il la guérit par le moyen de la ſalivation.

Ce qu'il faut faire dans ce cas-là.

34. Toutes les fois donc que la vérole & la gonorrhée ſe trouvent enſemble, il faut travailler à guérir la gonorrhée avant que de donner la ſalivation, ou après qu'elle eſt finie. Je crois qu'il eſt plus sûr & plus aiſé de guérir la gonorrhée après que la ſalivation eſt finie, parcequ'alors n'étant plus accompagnée de la vérole, & ſe trouvant déja affoiblie par la ſalivation, elle ſera moins rebelle ; Mais il faudra s'abſtenir ſcrupuleuſement de tout purgatif, tant qu'il y aura le moindre reſte de ſalivation ; & au lieu de purgatif donner une fois ou deux la ſemaine du turbith minéral. Ce remede entretiendra une legere ſaliva-

tion, pendant que la matiere de la gonorrhée s'évacuera peu à peu (1).

35. S'il y a quelque exoſtoſe avec carie de l'os, elle ne pourra être guérie ni par la ſalivation, ni par aucune autre méthode de traiter la vérole, il faudra découvrir l'os par le moyen d'un cauſtique, & enſuite le faire exfolier au plutôt, en ſe ſervant de remedes propres à cela (2).

Comment il faut guérir les exoſtoſes.

36. Ceux qui ſalivent ont ordinairement des ulceres à la bouche, ſi la douleur eſt trop violente, où ſi la bouche eſt excoriée au point de rendre du ſang, le malade ſe gargariſera fréquemment jour & nuit avec de l'eau roſe, ou avec du lait mêlé d'eau, ou avec une décoction d'orge, de racine de guimauve, & de ſemences de coings. C'eſt-là le ſeul accident remarquable qui arrive durant la ſalivation quand elle eſt bien conduite, du moins je n'en ſais point d'autre. Et certes ſi l'on pouvoit, par quelque moyen, ſe garantir de la douleur & des ulceres de la bouche, le traitement de la vérole ne ſeroit guere plus fâcheux que celui

Comment il faut adoucir les ulceres de la bouche.

---

(1) L'expérience montre que la gonorrhée continue ſouvent après que la vérole a été guérie par la ſalivation.

Boerhaave dit avoir vu des ulceres ſur tout le corps & la verge, guéris par la ſalivation, tandis que la gonorrhée ſubſiſta. *Boerhaave, prax. med. vol.* 5, *p.* 360.

M. *Aſtruc* parle de cela comme d'une choſe qui arrive ſouvent, & il donne avec ſon exactitude & ſon jugement ordinaire la méthode de guérir cet écoulement. Ce qu'il dit là-deſſus eſt ſi détaillé & ſi complet, que nous ne ſaurions mieux faire que d'y renvoyer le Lecteur. *Traité des Maladies Vénériennes, liv.* 4, *ch.* 10, *ſect.* 1.

(2) M. *Aſtruc* eſt d'avis qu'on ne faſſe rien aux exoſtoſes qui reſtent après les frictions mercurielles, pourvu qu'elles ne cauſent point de douleur.

Mais ſi ces exoſtoſes, dit-il, ou d'elles-mêmes, ou pour avoir été tourmentées par des applications extérieures, viennent à cauſer des douleurs aiguës & lancinantes, avec chaleur & rougeur manifeſte de de la peau, il y grand danger qu'il ne ſe forme un abcès qui ſoit joint à la carie de l'os, ou qui dégénere en cancer; ce qui eſt encore pire; alors il faut ſans délai en venir à l'opération qui eſt telle. Après avoir fait une inciſion cruciale ſur la peau, emporté les quatre angles, & graté le périoſte, on perce en pluſieurs endroits l'exoſtoſe avec un trépan, enſuite on l'enleve avec une ſcie ou un ciſeau; on fait exfolier la baſe avec la poudre de mirrhe, d'aloès, ou d'euphorbe, ou avec la teinture de ces drogues, ou même avec le cautere actuel ſi la profondeur de la carie le demande; & on traite la plaie qui reſte comme les ulceres qui ſont joints à une carie de l'os. *Traité des Maladies Vénériennes.*

de quelques autres maladies beaucoup moins conſidérables (1).

Régime dans la ſalivation.

37. Quant à la nourriture & au reſte du régime, je crois qu'ils doivent être abſolument de même que dans la purgation, du moins juſques vers la fin de la ſalivation. Un homme qui s'eſt purgé doit ſimplement le jour de ſa médecine, ſe garantir du froid, en gardant la chambre, & manger modérément, & des choſes faciles à digérer. Cela étant, je ne vois pas pourquoi on voudroit obliger un malade qui ſalive de garder toujours le lit, ou lui interdire une nourriture médiocre, capable de ſoutenir ſes forces & ſon courage dans la rude carriere qu'il doit courir. Auſſi eſt-il ſouvent arrivé que des malades épuiſés par des ſueurs, des purgatifs, & une abſtinence inutile, ſans parler de l'abattement que cauſe d'ailleurs la ſalivation, ont péri malheureuſement; ſouvent auſſi la vérole étant guérie le malade n'a pas aſſez de forces pour ſe rétablir, & il périt de foibleſſe; ou s'il évite la mort, il mene une vie miſérable, & plus fâcheuſe que la mort même. On peut alors lui appliquer ce que dit agréablement un Poëte moderne : *Les remedes ſont pires que les maux, & ce n'eſt pas la peine de vivre à ce prix-là* (*).

Pourquoi certains Anglois vont en France pour ſe guérir.

38. On me demandera peut-être d'où vient que certains Anglois ſont obligés d'aller en France pour être guéris de la vérole. Je crois que cela vient de ce que l'air d'Angleterre étant épais & humide n'eſt pas propre à rétablir les forces épuiſées des malades, comme l'air de France qui eſt plus pur & plus ſain : car d'ailleurs les Médecins François, quelques habiles qu'ils ſoient, ne ſavent pas mieux traiter la vérole que les Médecins Anglois.

39. Mais pour revenir au régime de nos malades, mon ſentiment, qui s'accorde avec l'expérience, eſt qu'outre les décoctions d'avoine, les panades, le petit lait, la petite biere tiede, &c. on peut & on doit leur permettre des bouillons de veau, de poulet, & autres ſemblables en

(1) Si les ulceres s'étendent & deviennent profonds, il faut employer les gargariſmes déterſifs, & les toucher ſouvent avec un mêlange de miel & d'eſprit de ſel, ou de vitriol, ou avec quelque choſe ſemblable, ayant ſoin en même temps de diminuer la ſalivation ſi elle eſt très abondante.

(*) *Graviora morbis patimur remedia :*
Nec vita tanti eſt, vivere ut poſſis, mori.

médiocre

médiocre quantité. Et quand les gencives ſont déſenflées, & qu'ils peuvent mâcher, il faut leur permettre de manger un peu de poulet, de lapin, d'agneau, & d'autres viandes tendres, & leur laiſſer la liberté de ſe tenir au lit, ou aſſis auprès du feu, ſelon qu'ils aimeront mieux : car puiſque la vérole ſe guérit par la ſalivation, & non par la tranſpiration, je ne ſaurois m'imaginer pourquoi l'on voudroit, ſans aucune néceſſité, épuiſer un malade à force de l'échauffer.

Avantages de cette méthode.

40. La méthode que j'ai propoſée eſt plus courte que toutes les autres, puiſqu'avant la ſalivation elle n'oblige point à de longues & inutiles préparations, & après la ſalivation, à ces purgations fréquentes, & ces tiſanes que l'on met ordinairement en uſage. Je ſuis bien sûr auſſi qu'elle eſt beaucoup plus facile, moins dangereuſe & moins ſujette à des rechûtes ; ceux qui voudront en faire l'expérience, après avoir pratiqué les autres méthodes, reconnoîtront la vérité de ce que j'avance. Je puis dire, du moins, qu'elle m'a très bien réuſſi dans un grand nombre de malades, dont quelques-uns, après avoir ſouffert pluſieurs fois une longue & cruelle ſalivation, étoient toujours retombés par les raiſons que j'ai rapportées ci-deſſus.

Apologie de l'Auteur.

41. Je n'ajouterai rien davantage ſur le mal vénérien, n'aimant point les longs diſcours qui ne vont point au fait, & qui ne ſervent qu'à embarraſſer & obſcurcir la matiere. Quelque peu conſidérable que ſoit en toute maniere ce petit Traité, je vous prie, Monſieur, de le recevoir en bonne part. Je l'ai compoſé en vue du bien public, & pour faire connoître à tout le monde l'eſtime infinie que j'ai pour vous : cette eſtime m'eſt commune avec tous ceux qui connoiſſent auſſi bien que moi votre rare mérite. J'ai toujours regardé l'amitié dont vous m'honorez comme un des plus grands avantages de ma vie ; conſervez-la moi, & ſoyez perſuadé de l'attachement ſincere avec lequel je ſuis, &c.

DISSERTATION
EN FORME DE LETTRE
SUR
DE NOUVELLES OBSERVATIONS
Qui regardent le traitement de la petite Vérole confluente,
ET
SUR L'AFFECTION HYSTÉRIQUE.

GUILLAUME COLE
A
THOMAS SYDENHAM.

Vous ſerez peut-être ſurpris, Monſieur, de ce que, ſans avoir l'honneur d'être connu de vous, je viens vous importuner, & interrompre vos occupations ; j'eſpere néanmoins que vous voudrez bien m'excuſer, lorſque vous ſaurez que mon deſſein, dans cette lettre, eſt principalement de vous témoigner ma reconnoiſſance au ſujet des avantages ſinguliers que j'ai retirés de votre ſavant Traité ſur les maladies aiguës ; car vous y avez décrit ſi exactement les différentes conſtitutions des années & de l'air ; vous avez trouvé des indications ſi ſimples & ſi naturelles pour la cure des maladies qui ont regné pendant ces années, & vous avez traité tout cela avec tant de netteté & de ſagacité que les malades & les Médecins vous auront une obligation éternelle.

Mais quoique tout votre ouvrage mérite de grandes louanges à cauſe de l'exactitude avec laquel le vous y traitez chaque choſe, je ne ſaurois néanmoins m'empêcher de

louer particulierement la méthode curative dont vous vous ſervez dans la petite vérole. Je ſuis perſuadé que cette maladie, qui a été regardée juſqu'à préſent comme ſi redoutable, ſeroit des plus faciles à guérir (à moins qu'il n'y ait de la malignité, ou qu'il ne ſurvienne quelque accident extraordinaire), ſi on n'y employoit pas un régime & des remedes chauds, leſquels ſont ordinairement pernicieux, & cauſent la mort d'une infinité de malades. Ainſi le Public vous eſt extrêmement obligé, Monſieur, de lui avoir appris la véritable méthode de traiter avec ſuccès la petite vérole.

Pour moi, quelque défiance que j'euſſe de mes lumieres, j'avois toujours cru que l'éruption de la petite vérole n'étant qu'une criſe de la fievre, elle devoit être traitée comme les autres criſes, c'eſt-à-dire qu'elle devoit être abandonnée à la nature lorſqu'elle ſe faiſoit bien : or le plus ſouvent elle ſe fait bien, à moins qu'on n'ait mis le ſang dans un trop grand mouvement. La lecture de votre excellent ouvrage ayant diſſipé toutes les craintes, qui, pendant long-temps, m'avoient empêché de ſuivre mes idées, je me ſuis mis à traiter la petite vérole ſelon votre méthode, nonobſtant les oppoſitions que j'ai quelquefois rencontrées de la part du Public, & même des Médecins; & je m'en ſuis très bien trouvé lorſque les malades ont voulu être dociles.

Quand j'ai été appellé pour des petites véroles confluentes, ce qui néanmoins ne m'eſt pas arrivé fort ſouvent, je n'ai pas fait difficulté d'employer à votre exemple les narcotiques, quoique les malades ſemblaſſent prêts à rendre l'ame; & ces remedes ont eu des ſuccès étonnants.

Vous avez écrit ſi amplement ſur la petite vérole confluente, que je ne croirois pas qu'on pût rien y ajouter, ſi je n'avois appris depuis peu d'un très habile homme de mes amis, nommé M. *Kendrik*, & qui ſe loue beaucoup de vos manieres gracieuſes, que vous aviez fait de nouvelles obſervations ſur ce ſujet. Comme je ne doute nullement qu'elles ne ſoient très utiles pour la pratique de la Médecine, par cela même qu'elles ſont de vous, je vous prie de vouloir bien les publier, ſans quoi vous feriez tort à votre réputation, & ſur-tout au genre humain.

J'ai appris auſſi de la même perſonne, que vous aviez des obſervations rares ſur les affections hyſtériques. Ces maladies, qui ont de tout temps été inexplicables aux plus ſavants Médecins, & qui ne réſiſtent que trop ſouvent aux

remedes qu'ils nous ont enſeignés pour les guérir, font bien voir qu'en matiere phyſique nous ne devons compter que ſur les choſes dont la certitude nous eſt atteſtée par le témoignage des ſens. Vous rendrez, Monſieur, un grand ſervice au Public & à la poſtérité, ſi vous voulez bien lui faire part de vos obſervations ſur des maladies ſi fâcheuſes; c'eſt la grace que vous demande celui qui eſt, pour ſon propre intérêt & pour le bien public, avec tout le dévouement & la conſidération poſſible, &c.

A Vigorne, le 17 Novembre 1681.

THOMAS SYDENHAM
A
GUILLAUME COLE.

MONSIEUR,

Modeſtie de l'Auteur.

1. SI j'avois aſſez d'amour-propre pour m'attribuer des louanges que je ne mérite point, j'aurois certainement bien de la peine à me défendre de la vanité, en me voyant loué par un homme auſſi illuſtre que vous, & dont les doctes écrits ſont ſi connus du monde ſavant, quoique je n'aie pas l'avantage de le connoître lui-même; mais je regarde l'honneur que vous me faites comme un pur effet de votre politeſſe: c'eſt le caractere des grands hommes, non ſeulement d'excuſer aiſément les fautes qu'ils remarquent dans les ouvrages des autres, mais encore de louer volontiers les choſes médiocres. Vous me donnez un bel exemple de cette généreuſe diſpoſition, par la maniered ont vous relevez mes foibles travaux, & j'en ai toute la reconnoiſſance poſſible.

Pourquoi il traite de la paſſion hyſtérique.

2. Quant à ce que vous demandez de moi touchant la petite vérole & la paſſion hyſtérique, je vais tâcher de vous ſatisfaire le plus briévement qu'il me ſera poſſible, dans l'eſpérance que mes obſervations ſeront de quelque utilité au Public, ſur-tout celles qui regardent la paſſion hyſtérique, que je crois être la plus fréquente de toutes

les maladies après la fievre. Commençons par la petite vérole.

Maladies qui regnoient alors.

3. Les fievres intermittentes qui, comme j'ai dit ailleurs (1), commencerent en 1677, & qui regnent encore préſentement, c'eſt-à-dire cette année 1681, n'ont jamais manqué de ſe faire ſentir avec le plus de violence pendant les ſaiſons qui les favoriſoient davantage, en quoi elles imitoient parfaitement le caractere des maladies épidémiques; & quand la ſaiſon ne leur étoit plus favorable, on les voyoit auſſi-tôt céder la place à d'autres maladies épidémiques, qui s'accommodoient mieux de cette ſaiſon.

Par exemple, au commencement de l'hiver, elles cédoient toujours à la toux, & aux fievres péripneumoniques qui en dépendoient, comme auſſi à la petite vérole; mais au retour du printemps elles ne manquoient pas de revenir. C'eſt ainſi qu'en 1680, après avoir fait de terribles ravages pendant l'automne, elles ceſſerent à l'entrée de l'hiver, & furent ſuivies d'une très grande quantité de petites véroles. Au printemps de cette année 1681, les fievres intermittentes ont recommencé; mais elles ont été moins épidémiques & moins violentes qu'auparavant, auſſi ont-elles été accompagnées de quelques petites véroles. Ces dernieres ont augmenté chaque jour dès le commencement de l'été, ſont devenues très épidémiques, & ont fait de très grands ravages.

Pourquoi le malade ne doit pas garder entierement le lit avant que toutes les puſtules ſoient ſorties.

4. Cette année 1681 a achevé de me convaincre qu'il ne faut point obliger le malade de garder continuellement le lit, avant que toutes les puſtules de la petite vérole ſoient ſorties; car le printemps & l'été s'étant trouvés les plus ſecs qu'on ſe ſouvienne d'avoir vu, en ſorte qu'il ne reſtoit preſque plus d'herbe verte en aucun endroit, le ſang étoit extrêmement deſſéché, ce qui produiſoit dans la petite vérole une inflammation beaucoup plus grande qu'elle n'eſt dans cette maladie, & augmentoit beaucoup la violence des ſymptomes (2). Cette inflammation fai-

(1) Voyez la lettre au Docteur Brady.

(2) Comme le printemps & l'automne furent très ſecs cette année-là; il y a apparence qu'ils furent auſſi très chauds, & par-là on peut aiſément rendre raiſon de la violence extraordinaire de la petite vérole qui regnoit alors, car une longue chaleur & une longue ſéchereſſe deſſechent & roidiſſent les fibres du corps, diſſipent les parties balſamiques & aqueuſes des fluides, & ne laiſſent que des parties épaiſſes & âcres qui en conſéquence circulent difficilement, & ſont très propres à cauſer des obſtructions & des inflammations.

ſoit ſouvent paroître des taches de pourpre avant que l'éruption des puſtules fût achevée ; &, dénaturant le ſang, cauſoit la mort des malades avant l'entiere expulſion de la matiere morbifique.

Une choſe qui contribuoit le plus à rendre la maladie mortelle, c'eſt que les puſtules devenoient très aiſément confluentes par l'intempérie ſeule de l'air, ſans qu'on eût employé dans le commencement aucun remede chaud, ainſi que font ordinairement, & très mal à propos, les mauvais Médecins & les ignorants : car il faut bien remarquer, & c'eſt une choſe conſtante par les meilleures obſervations, que moins il y a de puſtules dans la petite vérole, moins elle eſt dangereuſe, & que plus il y en a, plus auſſi elle eſt dangereuſe. Ainſi le petit nombre, ou le grand nombre des puſtules décide de la vie, ou de la mort des malades. Cependant les taches de pourpre & l'urine ſanglante, qui ſont des ſignes ſi funeſtes, & qui accompagnent ordinairement la petite vérole confluente, arrivent quelquefois avant qu'il paroiſſe preſque aucune marque de puſtules, ou lorſqu'il en ſort encore très peu ; & alors le malade périt avant que l'éruption ſe ſoit faite entierement, comme nous avons déja remarqué ailleurs (1).

Pourquoi le danger eſt plus grand, ou moins grand ſelon le nombre des puſtules.

5. Il eſt aiſé, ce me ſemble, d'expliquer pourquoi dans la petite vérole les malades ſont plus ou moins en danger, ſuivant qu'il y a plus ou moins de puſtules. Comme chaque puſtule eſt d'abord un petit phlegmon qui devient bientôt un abcès, il arrive néceſſairement que la fievre ſécondaire, qui produit la ſuppuration, eſt plus ou moins violente, à proportion de la quantité de pus qui ſe forme : cette fievre ſécondaire, dans les petites véroles confluentes les plus douces, arrive ordinairement le onzieme jour, en comptant dès le premier commencement de la maladie ; dans les médiocres, le quatorzieme jour ; & dans les plus mauvaiſes, le dix-ſeptieme : & comme les petites véroles confluentes ſont beaucoup plus dangereuſes que les diſcretes, de même les trois ſortes de confluentes dont nous venons de parler, ſont plus dangereuſes les unes que les autres. Outre cela l'âge & le ſexe fait encore une différence ; car on ſait qu'un jeune homme à la fleur de ſon âge eſt beaucoup plus en danger par cette maladie qu'un enfant, ou une femme. Mais cela ſoit dit en paſſant.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 24. 25. 26.

6. On ne ſera pas ſurpris que le grand nombre des puſtules mette ſi fort le malade en danger, lorſqu'on ſera réflexion à ce qui arrive en conſéquence d'un phlegmon, dans quelque partie du corps qu'il ſe rencontre; car cette tumeur, venant à ſuppurer, ne manque pas d'exciter la fievre, au moyen des gouttes de pus qui, étant repompées par les veines ſelon les loix de la circulation, cauſent un mouvement dans le ſang. Ainſi, lorſque dans les premiers jours d'une petite vérole un Médecin examinant le viſage du malade le verra tout couvert comme d'une pouſſiere de limaille d'acier, il pourra prédire que le malade mourra un des jours marqués ci-deſſus, & qu'il mourra de la fievre ſécondaire, laquelle ſera néceſſairement très violente, à cauſe de la grande quantité de pus qui rentrera dans le ſang, & que fournira la multitude infinie de puſtules dont la peau ſera couverte. Un ſi funeſte pronoſtic ne ſera pas difficile à faire, nonobſtant que le malade ſe croie aſſez bien, & que les aſſiſtants en jugent de même.

Explication plus ample de cette doctrine.

7. Suppoſé donc que le danger vienne uniquement du grand nombre des puſtules, ſans qu'il y ait ni taches de pourpre, ni urine ſanglante, il s'agit d'examiner maintenant quelles ſont les cauſes de cette abondante éruption, & enſuite quels ſont les moyens de l'empêcher, ſuppoſé qu'il ſoit poſſible de le faire ſans péril. Il eſt certain que le principal ſecours qu'on peut donner à un malade qui ſe trouve artaqué d'une petite vérole confluente, conſiſte à empêcher que les puſtules ne ſortent en trop grand nombre; car lorſqu'une fois l'éruption eſt achevée il ſeroit extrêmement dangereux d'entreprendre la moindre choſe: & ſi le malade vient à réchapper, il doit moins ſon ſalut aux remedes de l'art, qu'à quelque hémorrhagie conſidérable du nez, ou à quelque heureux changement arrivé dans la maladie.

Quelle eſt la cauſe du grand nombre des puſtules.

Cette abondante éruption des puſtules me paroît venir de ce que la matiere morbifique s'aſſimile trop promptement, ſoit parceque le malade eſt d'un tempérament chaud & vigoureux, ſoit parcequ'il s'eſt échauffé exceſſivement en gardant trop tôt le lit, ou par l'uſage des cordiaux, ou des liqueurs ſpiritueuſes. Tout cela diſpoſe le ſang à recevoir une grande quantité de matiere vérolique, & par conſéquent à produire une infinité de puſtules.

8. Mais rien n'y contribue davantage que de garder trop tôt le lit, c'eſt-à-dire avant le ſixieme jour depuis le premier commencement de la maladie, ou avant le qua-

Rien n'y contribue plus que de garder trop tôt le lit

trieme jour inclusivement depuis l'éruption, qui est le temps où toutes les pustules sont sorties, & où il n'en faut plus attendre de nouvelles.

Il est vrai que de garder le lit, même après les jours dont j'ai parlé, & sans se trop couvrir, cela ne laisse pas de contribuer à produire le transport, l'insomnie, & d'autres symptomes; mais ce sont des symptomes dont on peut venir à bout par des remedes ordonnés à propos, au lieu que la Médecine ne peut absolument rien contre le grand danger où les malades se trouvent le onzieme jour par la multitude infinie des pustules.

Avec quel soin il faut éviter cela.

9. Ainsi, pour obvier à ce terrible inconvénient, le malade doit se tenir levé pendant la journée, & ne point garder le lit avant le soir du sixieme jour; de cette maniere il sentira un grand soulagement, & les pustules ne seront pas en si grand nombre (1). Mais depuis le soir du sixieme jour il ne pourra guere se dispenser de garder le lit, supposé qu'il y ait quantité de pustules, parcequ'elles l'incommoderont beaucoup, & que s'il se tenoit levé il tomberoit aisément en défaillance. La nature montre donc elle-même, par l'incommodité que causent les pustules, & par la foiblesse du malade, que c'est alors le temps où il faut l'obliger de garder continuellement le lit.

Nécessité d'examiner la nature de la petite vérole.

10. Mais afin que l'on voie combien ce que je propose est important pour diminuer le danger de la petite vérole, & afin que l'on sache exactement la maniere dont cette maladie doit être traitée depuis le commencement jusqu'à la fin, je crois qu'il ne sera pas hors de propos d'en tracer ici le portrait, & d'en examiner la nature & le caractere, non en s'appuyant sur des opinions incertaines & de belles imaginations, mais sur des observations exactes & fidelles.

Elle paroît consister dans une inflammation du sang.

11. L'essence de la petite vérole, autant que nous pouvons connoître ces sortes de choses, me paroît consister dans une inflammation particuliere du sang. Les premiers jours de la maladie la nature est occupée à préparer & à travailler les particules enflammées, afin de les pousser plus facilement à la superficie du corps; la fievre s'allume alors nécessairement en conséquence du trouble & de l'a-

(1) Un très bon Praticien dit n'avoir jamais trouvé que le malade pût être si long-temps sans garder le lit, à moins que la petite vérole ne fût très douce, & les pustules en petit nombre. *Hillary, de la petite vérole, 2. édit p. 79.*

gitation qui arrive dans le ſang. D'ailleurs les particules enflammées qui circulent rapidemenr avec ce liquide, & qui excitent ce tumulte, cauſent des envies de vomir, des douleurs de tête lancinantes, & les autres ſymptomes qui précedent l'éruption, ſuivant qu'elles ſe portent ſur telles ou telles parties.

Quand la nature eſt venue à bout de pouſſer à la ſuperficie du corps les particules enflammées, elle n'agit plus ſur le ſang comme auparavant, mais ſur le tiſſu de la chair; & comme c'eſt toujours en excitant la fievre qu'elle débarraſſe le ſang de toutes les matieres peccantes, de même c'eſt en produiſant des abcès qu'elle délivre le tiſſu de la chair de tout ce qui la bleſſe & l'incommode. Par exemple, ſi une épine ou quelque choſe de ſemblable eſt entrée dans la chair, il ſe formera un abcès tout autour, à moins qu'on n'ait ſoin d'ôter inceſſamment ce corps étranger.

Les particules enflammées de la petite vérole ayant donc été dépoſées dans le tiſſu de la chair, elles y produiſent d'abord de petits phlegmons qui, enſuite par la violence de l'inflammation, ſuppurent & deviennent autant d'abcès; alors il ne peut ſe faire qu'une certaine quantité de pus ne ſoit abſorbée par les veines, & tranſmiſe à la maſſe du ſang ſuivant les loix de la circulation. Et ſi cette quantité de pus qui entre dans le ſang eſt fort conſidérable, non ſeulement elle cauſe une fievre que le malade n'eſt pas en état de ſoutenir, mais encore elle infecte toute la maſſe du ſang, & porte la pourriture. Le pire de tout, c'eſt que la violence de la fievre, cauſée par la matiere purulente, arrête bientôt la ſalivation qui accompagne toujours la petite vérole confluente. S'il n'entre dans le ſang qu'une petite quantité de pus, la nature dompte aiſément la fievre ſécondaire, les petits abcès ſe deſſechent de jour en jour, & le malade eſt bientôt hors d'affaire.

Bon ou mauvais ſuccès du traitement, d'où dépend.

12. Si cette hiſtoire de la petite vérole eſt exacte & véritable, il faudroit être aveugle pour ne pas voir que le bon ou le mauvais ſuccès du traitement dépend entierement de la maniere dont on ſe comporte les premiers jours de la maladie: car, ſi on met en uſage les remedes échauffants, & ſur-tout ſi on oblige le malade de garder continuellement le lit, on augmente l'inflammation des particules morbifiques, & par conſéquent on facilite leur aſſimilation.

D'ailleurs le ſang & les autres humeurs étant échauffées

de la ſorte, cedent plus vîte à l'impreſſion des particules morbifiques. De là vient qu'il ſe forme un trop grand nombre de puſtules, & que le malade eſt dans un peril manifeſte. Au contraire, un régime oppoſé & un peu rafraîchiſſant, avec l'introduction de l'air, tempere l'ardeur & la violence des particules morbifiques, épaiſſit & fortifie les humeurs & les met par ce moyen en état de réſiſter à l'action des particules morbifiques, & d'en ſoutenir l'impétuoſité, d'où il arrive que l'éruption n'eſt pas plus abondante qu'il ne faut.

Inconvéniens de faire garder trop tôt le lit.

13. La trop grande quantité de puſtules n'eſt pas le ſeul accident qui arrive à ceux que l'on oblige trop tôt de garder le lit, ils ſont encore très ſouvent attaqués d'un piſſement de ſang, & de taches de pourpre, ſur-tout en été & dans la jeuneſſe. Ces deux ſymptomes viennent, ſi je ne me trompe, de l'ardeur & de l'agitation externe que cauſent au ſang les particules morbifiques. Le ſang ainſi agité, s'attenue conſidérablement; en conſéquence de quoi il force les vaiſſeaux qui le renferment, tantôt ceux des reins, d'où s'enſuit une urine ſanglante, tantôt les extrémités des arteres de la peau, d'où s'enſuivent des taches de pourpre, leſquelles ſont comme autant de ſphaceles produits par un ſang extravaſé & coagulé (1).

Ces deux ſymptomes commencent ordinairement les deux premiers jours de la maladie, & alors il eſt facile d'y remédier par un régime rafraîchiſſant; mais, quand ils ſont une fois déclarés, on n'y remédiera pas en tenant le malade au lit, & en donnant des cordiaux: ce ſeroit jetter de l'huile ſur le feu.

Néceſſité d'expoſer quelquefois le malade au grand air.

14. Je dirai plus, quand même les Médecins ſpéculatifs & les ignorants devroient s'en offenſer: non ſeulement il eſt dangereux de faire garder continuellement le lit les premiers jours de la petite vérole; mais il y a même des cas où il faut abſolument expoſer les malades au grand air; ſavoir lorſqu'on eſt en été, lorſque la perſonne eſt dans la fleur de ſon âge, ou lorſqu'elle a fait un uſage or-

(1) Il paroît que ces redoutables ſymptomes viennent d'une âcreté, d'une pourriture, & d'une diſſolution du ſang; & ſi quelque choſe peut y remédier, ce doit être la ſaignée & l'uſage des acides & des aſtringents; ce qui eſt conforme à l'opinion de notre Auteur; mais, malheureuſement la Médecine, imparfaite comme elle eſt, donne peu à eſpérer dans de ſi triſtes circonſtances, & la maladie ſe termine le plus ſouvent par la mort du malade.

dinaire des liqueurs ſpiritueuſes, ſur-tout ſi la maladie eſt venue de l'excès de ces liqueurs.

Dans ces cas là, il ne ſuffit pas, ſelon moi, pour empêcher que l'éruption ne ſoit trop prompte & trop abondante, de faire tenir le malade hors du lit, & de s'abſtenir des cordiaux. Car, malgré ces précautions, la grande quantité de matiere morbifique & enflammée qui ſe trouve dans le ſang, ne manquera pas d'y exciter une fermentation violente qui ſera ſuivie d'une très abondante éruption. Et quand la ſuppuration viendra, il rentrera dans le ſang une telle quantité de pus, que le malade ne pouvant y réſiſter, périra néceſſairement.

Pourquoi il meurt dès le commencement de la maladie.

15. Aſſez ſouvent néanmoins le levain de la petite vérole s'exalte tellement, & il s'amaſſe une ſi grande quantité de matiere morbifique, que la perſonne meurt dès le commencement de la maladie; cette matiere ne pouvant ſe débarraſſer, ni ſe jetter au dehors, à cauſe de ſa trop grande abondance, & du mouvement confus & déréglé qu'elle produit dans la maſſe du ſang. Mais, au lieu de puſtules, il ſurvient des urines ſanglantes & des taches de pourpre (1). La même choſe arrive auſſi quelquefois dans la rougeole & dans la fievre rouge, lorſqu'on entreprend mal à propos d'exciter fortement l'éruption.

Saignée moins utile alors que l'air

16. Je ne trouve pas que la ſaignée, quoique faite de bonne heure, empêche auſſi efficacement la trop prompte aſſimilation de la matiere de la petite vérole, que lorſqu'on tempere l'ardeur du ſang en laiſſant entrer l'air dans la chambre du malade. La ſaignée réuſſit encore moins, ſi auſſi-tôt après on fait garder le lit au malade, & ſi on l'accable de cordiaux: car de cette maniere le ſang devient encore plus ſuſceptible des impreſſions de cette nouvelle chaleur, qu'il n'étoit avant la ſaignée.

La plus terrible petite vérole confluente que j'aie preſque jamais vue, eſt celle qui arriva à une jeune femme auſſitôt après qu'elle eut été guérie d'un rhumatiſme par la méthode ordinaire des ſaignées copieuſes & réitérées (2). La

(1) Lorſque le mouvement du ſang eſt trop rapide, les ſecrétions ne peuvent ſe faire réguliérement, & une grande partie de ce qui devroit être évacué, demeure dans la maſſe du ſang; ce qui le rend néceſſairement plus âcre, & en conſéquence augmente la fievre, & produit des ſymptomes fâcheux.

(2) La mort de cette malade, que l'Auteur ſemble attribuer à des ſaignées réitérées faites précédemment, ne doit-elle point plutôt

malade mourut l'onzieme jour de ſa petite vérole. Cela me fit connoître que la ſaignée n'étoit pas auſſi utile que je l'avois cru juſqu'alors, pour prévenir le trop grand nombre des puſtules; mais j'ai obſervé très ſouvent que la purgation réitérée & en uſage dès le commencement de la maladie, avoit procuré une petite vérole louable & diſcrete (1).

Objections contre la méthode de faire lever le malade.

17. Je ſais que l'on peut objecter pluſieurs choſes contre ma méthode de faire tenir le malade levé pendant le jour, & que de telles objections ſont d'un grand poids auprès du vulgaire, & auprès des gens peu inſtruits de cette matiere. C'eſt même à leur jugement, que les Médecins du commun en appellent d'ordinaire afin d'étayer de leur autorité

---

l'être à la diſpoſition inflammatoire & à la viſcoſité du ſang qui reſte toujours après le rhumatiſme ?

(1) Le Docteur Hillary donne une méthode préſervative pour la petite vérole. Elle conſiſte à prendre pluſieurs fois à des intervalles convenables, un purgatif antiphlogiſtique, s'abſtenant les jours entre les purgations, & enſuite pendant quelque temps, de tout aliment chaud & de haut goût, & de liqueurs échauffantes & ſpiritueuſes, uſant d'un régime rafraîchiſſant & délayant, de boiſſons légeres, rafraîchiſſantes, & d'une agréable acidité, & étant fort régulier par rapport aux choſes non naturelles. Si la perſonne eſt d'un tempérament fort ſanguin, il faudra ſaigner, ou ſi l'eſtomac eſt chargé d'impuretés, il faudra donner un vomitif avant que de commencer les purgations.

Par ce moyen, dit le même Auteur, les crudités du corps ſeront évacuées, les fluides rafraîchis & moins diſpoſés à l'inflammation ou à la putréfaction, & par conſéquent la petite vérole qui viendra enſuite ſera plus benigne.

J'ai toujours obſervé, ajoute-t-il, que plus on a continué longtemps cette méthode avant que le malade fût attaqué de la petite vérole, plus auſſi la maladie a été douce & benigne, les ſymptomes plus modérés, & les puſtules en plus petit nombre. Je n'ai jamais vu que l'uſage de cette méthode ait été ſuivi d'une petite vérole confluente, même dans les perſonnes qui avoient été infectées par des gens attaqués de cette ſorte de petite vérole, & dans des familles auxquelles cette maladie avoit ſouvent été funeſte. Le ſeul, ou du moins le principal avantage qu'a l'inoculation au-deſſus de la maniere ordinaire dont ſe communique la petite vérole, c'eſt que par notre méthode, ou par quelque autre ſemblable, le corps eſt préparé aux attaques de la maladie; mais ceux qui n'approuvent pas l'inoculation, peuvent, autant qu'il m'a paru par l'expérience, jouir de tous les avantages de l'inoculation; & ſi une perſonne ainſi préparée n'eſt pas attaquée de la petite vérole, les doux purgatifs dont elle aura uſé, & le régime tempéré qu'elle aura continué quelque temps lorſque la petite vérole régnoit dans ſon voiſinage, ne feront aucun tort à ſon tempérament. *Hillary, Eſſai prat. ſur la petite vérole, p. 59, &c.*

leurs raiſonnements mal fondés ; de tels raiſonnements ſe trouvant en effet plus proportionnés à la capacité de ces gens-là, que ceux qui ſont le réſultat des réflexions profondes des génies plus pénétrants. De là il arrive que, comme la plupart des hommes ne voient que la ſuperficie des choſes, & que très peu ſont capables d'en pénétrer le fond, & de découvrir le vrai, ces Médecins vulgaires & prétendus ſavants, étant ſoutenus du ſuffrage de la multitude, l'emportent aiſément ſur ceux qui ſont plus habiles, & qui ſe trouvent ſouvent expoſés à la calomnie ; mais qui ayant la vérité de leur côté, & ſe contentant de l'approbation d'un petit nombre de gens ſenſés, ne s'embarraſſent nullement des jugements & des diſcours d'une multitude ignorante.

18. On objectera donc contre ma méthode de faire tenir le malade hors du lit les premiers jours de la petite vérole, que cela empêche la ſortie des puſtules, & entretient par conſéquent le mal de cœur & les autres ſymptomes qui proviennent de ce que l'éruption eſt empêchée. Je conviens du fait, & l'expérience le confirme preſque tous les jours. Mais il s'agit de ſavoir lequel eſt le plus dangereux, ou de diminuer un peu la quantité de la matiere morbifique, & d'entretenir par conſéquent les ſymptomes qui dépendent du défaut d'éruption, ou bien de trop animer le levain morbifique, & de produire une ſi grande quantité de matiere peccante, que la fievre ſecondaire reduiſe le malade à l'extrémité l'onzieme jour de ſa petite vérole. Réponſe à ces objections

Si nous examinons les choſes comme il faut, nous trouverons, ce me ſemble, qu'il meurt très peu de gens de cette maladie, faute que l'éruption ſe faſſe tôt ou tard, & que ce malheur n'arrive que dans les ſujets dont le ſang trop échauffé & trop agité, ne laiſſe pas à la matiere morbifique le temps de ſe ſéparer, & de ſe porter à la ſuperficie du corps ; mais cela même fait pour moi : car quoique, durant les premiers jours de la maladie, la matiere morbifique encore contenue dans le ſang, cauſe des vomiſſements terribles, des douleurs en différentes parties du corps & d'autres violents ſymptomes, ſuivant les divers endroits qu'elle occupe d'abord ; néanmoins ſi nous demeurons tranquilles, & que nous laiſſions entierement agir la Nature, elle ne manquera pas d'être victorieuſe, & de pouſſer au-dehors la matiere morbifique ; d'autant plus que le ventre qui juſqu'alors ſe trouve le plus ſouvent reſſerré, annonce une éruption certaine, quand même elle ſeroit tardive.

19. Au contraire, lorſqu'on veut forcer la Nature, & preſſer trop vivement la ſortie des puſtules, combien d'accidents funeſtes ne s'enſuivent pas de cette mauvaiſe manœuvre ? Il ſeroit trop long de les rapporter en détail : nous avons déja touché les principaux : les voici ; 1°. un trop grand nombre de puſtules, & en conſéquence une fievre ſecondaire très violente ; 2°. des urines ſanglantes, & des taches de pourpre, dont la cauſe eſt un ſang trop atténué, trop échauffé & trop bouillant, qui force les vaiſſeaux & s'extravaſe : 3°. la ſuppreſſion totale de l'éruption, par les efforts que l'on fait mal à propos pour la hâter. En quoi l'on ne réuſſit pas davantage que, ſi voulant faire ſortir d'une maiſon ſpacieuſe une grande troupe de gens qui y ſeroient renfermés, on les obligeoit, en leur cauſant quelque frayeur terrible, de courir tous à la fois du côté de la porte ; car alors la preſſe ſeroit ſi grande qu'ils s'embarraſſeroient les uns les autres, & ſe fermeroient mutuellement le paſſage.

20. Si l'on me demande maintenant pourquoi la ſéparation de la matiere de la petite vérole ne pourroit pas ſe faire également les premiers jours de la maladie, en ſe tenant au lit dans une chaleur modérée, qu'en demeurant levé. Je demanderai à mon tour, s'il n'eſt pas vrai qu'une perſonne qui en hiver ſe tient au lit, étant médiocrement couverte & ſans feu dans la chambre, n'a pas plus chaud que, ſi étant bien habillée, elle demeuroit levée dans la même chambre. Si l'on avoue que cela eſt conforme à l'expérience, je demanderai en conſéquence, laquelle de ces deux méthodes eſt la plus propre à calmer l'agitation exceſſive du levain morbifique ? car c'eſt-là, à mon avis, la principale intention que doit avoir le Médecin dans le commencement de la petite vérole ; & ſuivant qu'il la remplira plus ou moins exactement, le malade ſe trouvera bien ou mal (1).

S'il faut diminuer la fievre en excitant les ſueurs

21. Ce qui en a impoſé dans cette matiere aux Médecins peu attentifs, c'eſt qu'ils ont vu que les malades qui gar-

(1) On doit avouer qu'il eſt plus ſouvent néceſſaire de modérer la fievre au commencement de la petite vérole par la ſaignée, les vomitifs, les laxatifs, les rafraîchiſſants, & les narcotiques, que de l'animer, & par cette méthode on aidera plutôt l'éruption qu'on ne l'empêchera, car ſi le ſang circule avec trop de rapidité, la matiere morbifique n'aura pas le temps de s'en ſéparer comme il faut. *Voyez ci-devant, num.* 18. *vers la fin.* Mais ayant que de tenter aucune

doient le lit, ſuoient continuellement, & que cela diminuoit beaucoup la violence de la fievre ; au lieu que ceux qui ne ſuoient pas, avoient beaucoup plus de fievre ; mais il s'agit d'abord d'examiner s'il eſt à propos de ſe donner tant de peine pour appaiſer la fievre, puiſqu'elle eſt comme l'inſtrument principal dont la nature ſe ſert pour préparer, & enſuite évacuer, toutes ſortes de matieres morbifiques contenues dans le ſang.

Or, qui ne voit qu'en cherchant avec tant de ſoin à exciter les ſueurs, dans la vue de modérer la fievre, on ne fait que procurer la ſortie d'une humeur crue & indigeſte qui reſſemble à un fruit précoce, & que les ſueurs mêmes occaſionnent enſuite une fievre plus violente ? La raiſon de cela eſt que le ſang ſe trouve ainſi deſſéché, & que les particules morbifiques n'étant plus détrempées & étendues dans la ſéroſité, elles ſe rapprochent & deviennent plus enflammées & plus actives. En un mot, la méthode de diminuer la fievre & les autres ſymptomes en excitant les ſueurs, & en procurant trop tôt la ſortie des puſtules, a été funeſte à quantité de malades, leſquels ſont morts en conſéquence l'onzieme jour.

évacuation, on doit bien examiner l'état du malade, parcequ'il eſt quelquefois néceſſaire, & même abſolument néceſſaire d'animer le ſang. *Voyez Sect.* 3. *Chap.* 2. *note.*

Un des meilleurs Ecrivains ſur cette maladie obſerve que comme l'éruption réguliere & complette, & la ſuppuration, peuvent être retardées, ou par un mouvement trop violent du ſang, ou par un mouvement trop foible & trop languiſſant, & qu'une erreur d'un côté ou d'un autre peut devenir funeſte, il faut, pendant toute la maladie, avoir grande attention au pouls, à la fievre, à la force du malade, au nombre des puſtules, & aux autres ſymptomes, afin que toutes ces choſes ſoient dans le degré convenable de modération ; & quand cela n'eſt pas, il faut aider la nature ſuivant l'exigence des cas, ſoit par l'uſage des antiphlogiſtiques, & des évacuants, &c. ſoit par les doux cordiaux, les alexipharmaques, &c. mais les derniers ne ſont preſque jamais néceſſaires dans le premier état de la maladie, & ne le ſont pas à beaucoup près ſi ſouvent dans le ſecond état que les antiphlogiſtiques.

D'ailleurs, comme obſerve Sydenham, les femmes qui ſe mêlent de maladie, ne laiſſent guere le temps d'employer les doux cordiaux, parcequ'en donnant leurs liqueurs échauffantes elles ruent ſouvent les malades, ou du moins rendent la guériſon fort difficile. Je ſuis néanmoins aſſuré que certains malades ont péri également par le trop grand uſage des rafraîchiſſants, lorſque la petiteſſe de la fievre, & l'accablement où étoit la nature, demandoit un régime plus chaud. *Hillary, Eſſai prat. ſur la petite vérole, p.* 79. 80.

Ne pas garder le lit les premiers jours, ne regarde que la petite vérole confluente.

22. Quand je défends au malade de garder le lit les premiers jours de la petite vérole, c'eſt toujours en ſuppoſant qu'elle ſera confluente. Car, dans la petite vérole diſcrete, lorſqu'on peut la prévoir ſurement, il eſt aſſez indifférent de garder le lit, ou de ne pas le garder; d'autant que, ſoit qu'on le garde ou non, le petit nombre des puſtules met toujours le malade hors de danger.

Sentiment de l'Auteur eſt fondé ſur l'obſervation

23. Je ne prétends pas néanmoins qu'on m'en croie ici ſur ma parole & ſur mon autorité. Les opinions de quelque homme que ce ſoit m'ont toujours paru mériter ſi peu de créance, que je tiens même les miennes pour ſuſpectes, toutes les fois qu'elles ſont contraires à celles d'autrui. J'en ferois de même dans l'occaſion préſente, ſi l'expérience ne confirmoit pas mon ſentiment: car, ſans l'expérience, ce que d'autres ou moi pourroient regarder comme vrai, ne ſeroit peut-être qu'une pure imagination.

Le commerce des hommes m'apprend chaque jour combien les plus grands génies ſont ſujets à ſe tromper dans les recherches qu'ils font ſur les ſciences & ſur les arts, à moins qu'ils ne conſultent l'expérience. Un Médecin qui en fait la regle de ſa conduite, marche en ſureté; & s'il lui arrive quelquefois de s'égarer, elle le redreſſe bientôt, & ne manque pas de rectifier ſes idées. Elle eſt la pierre de touche des opinions & des ſyſtêmes.

Qu'il me ſoit donc permis, dans la maladie dont il s'agit maintenant, d'obſerver quel eſt le régime qui produit une petite vérole bénigne, quel eſt celui qui en produit une maligne, & d'embraſſer enſuite un ſentiment conforme à l'évidence. Si ceux qui me blament avoient fait la même choſe, je n'aurois rien à dire; mais, comme ils n'ont pas éprouvé une ſeule fois dans toute leur vie, ſi la méthode de tenir les malades hors du lit pendant le jour, eſt utile ou nuiſible, ils ſont très injuſtes de me condamner & de me calomnier.

Si l'on avoit agi de la ſorte autrefois avec ceux qui ont eu des ſentiments extraordinaires, quoique vrais, perſonne n'auroit tenté des découvertes avantageuſes au genre humain. Je ne m'expoſerois pas non plus moi-même à tant de contradictions, ſi une infinité d'expériences ne parloient en ma faveur. Ce n'eſt pas mon intérêt de combattre une opinion reçue, & qui a pour elle la pluralité des ſuffrages. D'un autre côté, on ne me croira pas aſſez méchant pour vouloir de ſang froid tendre des pieges à la vie

des

des hommes, & leur nuire, même après ma mort (1).

24. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt par la méthode que je propoſe ici, que j'ai guéri de la petite vérole mes propres enfants, mes plus proches parents & tous ceux qui ont bien voulu s'abandonner entierement à ma conduite. Si j'ai quelque choſe à me reprocher, c'eſt d'avoir cédé quelquefois à l'opiniâtreté de ceux qui ſe roidiſſoient contre mon ſentiment, & ſur cela j'en appelle à la bonne foi des perſonnes avec qui j'ai vécu familierement.

Il a ſuivi cette méthode pour ſes enfants.

Mais le plus fâcheux pour moi, c'eſt que, dans certaines occaſions où l'on n'avoit rien fait du tout de ce que je diſois, on n'a pas laiſſé de mettre ſur mon compte la mort des malades, quoique leurs amis & les gardes les euſſent tués à force de les échauffer, & que je me fuſſe oppoſé de tout mon pouvoir à cette maniere de les traiter (2). Cela joint à la prévention inſurmontable que j'ai vu dans la plupart des gens en faveur du régime chaud, m'a dégoûté entierement de voir des petites véroles, & je ſerois charmé qu'on ne m'appellât jamais pour de ſemblables maladies.

25. J'avoue que, de quelque maniere qu'on les traite, elles ne laiſſeront pas d'être quelquefois très confluentes; ce qui fait qu'elles ſont toujours dangereuſes, nonobſtant toutes les meſures que l'on peut prendre. Je ſoutiens, après une infinité d'expériences, que le danger eſt beaucoup moindre, lorſque, dès le premier commencement de la petite vérole, le malade eſt levé pendant le jour, s'eſt abſtenu entierement de viande, & s'eſt contenté d'une boiſſon légere, que, lorſqu'il a gardé le lit, & qu'on lui a donné, outre cela, des cordiaux.

Apologie de cette méthode.

Cette premiere méthode, comme nous avons dit ci-

(1) La candeur & la bonne foi de notre Auteur ſont ſi univerſellement reconnues, qu'on le nomme ſouvent le *franc & ſincere Sydenham*, & quiconque lira avec attention ſes ouvrages, conviendra aiſément qu'il mérite ce nom, & qu'il étoit par conſéquent bien éloigné de vouloir rien faire d'indigne d'un honnête homme.

(2) Ce n'eſt là que trop ſouvent le triſte ſort des plus habiles & des plus honnêtes Médecins, leſquels ne ſont preſque jamais les maîtres de faire ce qui conviendroit, à cauſe de l'opiniâtreté du malade, ou des préventions des perſonnes qui le ſoignent. Mais quoi de plus injuſte & de plus indigne que de les charger des fautes des autres, & de leur imputer des malheurs qui viennent uniquement de ce qu'on a mépriſé leurs ſalutaires avis?

deſſus (1) empêchera ordinairement qu'il n'y ait trop de puſtules, & par conſéquent que la fievre ſecondaire ne ſoit trop violente. Car cette fievre n'eſt pas ſeulement capable de tuer le malade par elle-même ; elle menace encore de le ſuffoquer en ce qu'elle arrête la ſalivation dont nous avons parlé au long dans l'hiſtoire de la petite vérole.

D'ailleurs, la méthode que je recommande prévient le piſſement de ſang, & les taches de pourpre, deux ſymptomes qui arrivent les premiers jours de la maladie, & ſouvent même avant qu'il y ait aucun ſigne manifeſte d'éruption. Ils arrivent auſſi dans la rougeole, dans la fievre rouge, & en d'autres maladies aiguës qui viennent d'une inflammation violente. Je ne dis rien du ſoulagement infini que le malade reſſent dans tout ſon corps lorſqu'on le leve & qu'on lui donne de l'air. Tous ceux que j'ai eu la liberté de traiter de la ſorte en ont fait une heureuſe expérience, & ils me remercioient comme ſi je leur euſſe rendu la vie, en leur donnant de l'air (2).

Il faut avoir égard aux inclinations des malades.

26. Cela m'a fait faire réflexion, que la raiſon nous trompe beaucoup plus ſouvent que les ſens, & que dans le traitement des maladies, il faut avoir plus d'égard aux deſirs violents du malade, pourvu qu'ils ne ſoient pas tout-à-fait abſurdes & pernicieux, qu'aux regles douteuſes & incertaines de la Médecine.

Exemples de cela.

Par exemple, un homme qui eſt attaqué d'une fievre ardente, demandera inſtamment qu'on lui permette de boire copieuſement d'une tiſane raffraîchiſſante. Un Médecin dont le ſyſtême & l'hypotheſe ne s'accorde pas avec l'uſage d'une telle boiſſon, la défendra, & ordonnera au contraire une boiſſon échauffante. Le même malale a en horreur toute ſorte d'aliments, & ne veut qu'une boiſſon légere. Certains Médecins, & ſur-tout les femmes qui ſont autour de lui, & les aſſiſtants ne manqueront pas de ſoutenir qu'il faut abſolument lui donner à manger.

Un autre malade qui ſe trouvera fort languiſſant après une fievre aiguë, demandera avec inſtance une choſe abſurde, & qui ſemblera peut-être nuiſible. Le Médecin la refuſera impitoyablement, aſſurant qu'elle cauſera la

(1) Voyez ci-deſſus, *num.* 9.

(2) Cela demande beaucoup de précautions dans les ſujets ſenſibles & délicats, autrement il pourroit y avoir des ſuites funeſtes.

mort au malade, à moins que ce Médecin ne ſoit bien perſuadé de la vérité de cet aphoriſme du ſage Hippocrate; *qu'un aliment & une boiſſon moins ſalutaires, mais plus agréables au malade, doivent être préférés à un aliment & une boiſſon plus ſalutaires, mais moins agréables* (1).

On s'en trouve bien dans la pratique.

27. Un Médecin un peu verſé dans la pratique, & un peu attentif, avouera certainement, s'il eſt de bonne foi, que dans tous ces cas-là pluſieurs malades ſe ſont bien trouvés d'avoir plutôt ſuivi leur inclination, que les ordonnances de leur Médecin.

On ne s'étonnera pas de cela, ſi l'on fait réflexion qu'un très grand nombre de maladies aiguës ſe terminent naturellement d'elles-mêmes, & que les envies dont elles ſont accompagnées, ſervent à garantir les malades des entrepriſes pernicieuſes d'un art mal entendu. C'eſt un bonheur pour les hommes que la choſe ſoit ainſi : autrement que ſeroient-ils devenus anciennement, lorſque l'art de la Médecine étoit renfermé dans les bornes étroites de la Grece ? Et que deviendroient encore aujourd'hui tant de peuples qui ſe paſſent entierement de Médecins, comme preſque tous les habitants de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, & une partie conſidérable de ceux de l'Europe (2) ?

(1) La plupart des Médecins peuvent confirmer par leur propre expérience la vérité de cet aphoriſme. On a vu pluſieurs perſonnes guérir de maladies terribles & tout à fait déſeſpérées, après avoir ſuivi, ſoit à l'inſu, ſoit par l'indulgence du Médecin, leurs appétits particuliers, quelque abſurdes qu'ils paruſſent ; en effet, quelque nuiſible que ſemble être la choſe que deſire le malade, elle ne pourra guere lui nuire que par la trop grande quantité qu'il en prendra. Pour ce qui eſt d'expliquer d'une maniere raiſonnable & ſatisfaiſante pourquoi il eſt ſi avantageux aux malades que l'on condeſcende à leurs appétits déréglés, nonobſtant les plus fortes préſomptions contraires, c'eſt une choſe que je n'entreprendrai pas, & j'en laiſſe volontiers le ſoin à ceux qui aiment ces ſortes de ſpéculations curieuſes & ſubtiles. Notre Auteur, dans le *num.* ſuivant, ſemble regarder ces appétits abſurdes comme une eſpece d'inſtinct que la Providence a donné aux hommes pour leur conſervation ; en quoi on doit louer ſa religion, à laquelle il fait ſervir par tout ſa philoſophie.

(2) Cela ne paroît pas exactement vrai, ou du moins doit être entendu avec certaine reſtriction. Quoique la Médecine, conſidérée comme un art particulier, ait été long-temps renfermée dans des bornes étroites, on a cependant toujours cherché des remedes, & on en a découvert pluſieurs auſſi tôt après que les hommes ont été ſujets aux maladies, rien n'étant plus naturel que de chercher du ſoulagement. Ainſi l'origine de la Médecine eſt le deſir de ſa propre con-

Cependant on peut dire des Médecins ce qu'un ancien Poëte comique diſoit des hommes, lorſque faiſant la différence des gens raiſonnables & vertueux, d'avec ceux qui déshonorent la nature humaine en menant une vie ſemblable à celle des bêtes, il s'écrioit : *L'aimable choſe qu'un homme qui eſt véritablement homme* (*). De même, un Médecin qui eſt véritablement Médecin, & non pas ſeulement de nom, eſt une choſe d'autant plus excellente, que la vie eſt au-deſſus de tous les autres biens naturels (1).

Il eſt quelquefois néceſſaire de faire garder le lit avant l'éruption.

28. Mais pour revenir à mon ſujet, quelqu'avantageux qu'il ſoit dans la petite vérole confluente de ne pas garder le lit pendant les premiers jours de la maladie, il y a néanmoins des cas où il faut abſolument le garder, même avant l'éruption. Par exemple, un enfant qui n'a plus rien à craindre du côté des ſymptomes de la dentition, eſt tout à coup attaqué de convulſions. Alors on doit penſer que cette convulſion vient peut-être des efforts que fait la nature en voulant pouſſer à la ſuperficie du corps la petite vérole, la rougeole, ou la fievre rouge, quoique la matiere de l'éruption ſoit encore cachée ſous la peau.

Ainſi pour obvier à un ſi dangereux ſymptome, on doit appliquer promptement un emplâtre véſicatoire ſur la nuque du cou, & mettre au plutôt le malade au lit. On lui donnera auſſi un cordial, où l'on mêlera un peu de narcotique, afin de pouſſer plus puiſſamment au dehors la matiere morbifique, & d'appaiſer le tumulte qui occaſionne les convulſions. Par exemple, il faudra donner à un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique, ou bien quelque choſe d'équivalent.

ſervation, & dans ce ſens on peut aſſurer que les Nations les plus barbares n'ont pas été ſans quelque connoiſſance de la Médecine, puiſqu'elles ont toujours poſſédé pluſieurs remedes éprouvés pour la guériſon de leurs maladies.

(*) Ὡς χαρίεν ἐς' ἄνθρωπος ἂν ἄνθρωπος ᾖ.

(1) Quelles louanges ne mérite pas l'art de la Médecine qui eſt ſi utile au genre humain ? Néanmoins il n'eſt que trop ſouvent l'objet des railleries & des mépris de demi Savants qui ne laiſſent pas d'y avoir recours à la moindre occaſion, & qui montrent ainſi par leur conduite combien on doit faire peu de cas de leurs railleries & de leurs invectives ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de s'étendre ſur cette matiere.

Je crois, ou plutôt je ſuis sûr, qu'il eſt péri une infinité d'enfants, & même quelques adultes, parceque les Médecins n'ont pas pris garde, que les convulſions dont il s'agit, n'étoient que les avancoureurs de la petite vérole, de la rougeole, ou de la fievre rouge. Les Médecins peu attentifs prenant pour des accidents eſſentiels ces ſortes de convulſions qui ne ſont que ſymptomatiques, ils y emploient des lavements réitérés, & d'autres évacuations. Par-là ils empêchent l'éruption, & rendent plus durables les accidents qu'ils veulent combattre, & qui, ſans tous ces remedes, auroient certainement diſparu d'eux-mêmes, dès le commencement de l'éruption.

Une choſe conſolante, & que nous avons déja remarqué ailleurs (1), c'eſt que les petites véroles qui ſurviennent aux enfants avec des convulſions, ſont rarement fort confluentes. C'eſt pourquoi il eſt beaucoup moins dangereux alors de faire garder le lit au malade dès les premiers jours.

29. Mais lorſque la petite vérole eſt précédée d'une affection comateuſe, je l'ai toujours vue très confluente; & dans ce cas-là, j'aime mieux employer l'emplâtre véſicatoire, & le narcotique décrit ci deſſus, que de permettre au malade de garder le lit avant l'éruption.

Petite vérole qui eſt précédée d'une affection comateuſe, eſt fort confluente.

J'ai auſſi obſervé quelquefois des convulſions qui précédoient les accès des fievres intermittentes. Il eſt vrai que cela eſt très rare: mais j'ai ſouvent vu des affections comateuſes ſurvenir en même temps que les accès de ces fievres, & ne ſe terminer qu'avec eux, tant dans les enfants que dans les adultes. On doit alors s'appliquer uniquement à combattre la fievre, qui eſt la maladie primitive & eſſentielle, ſans ſe mettre aucunement en peine de l'affection comateuſe. Car ſi on s'attachoit principalement à celle-ci, & que pour la diſſiper on mit en uſage la ſaignée, la purgation, & les lavements réitérés, on augmenteroit la fievre, & par conſéquent on rendroit l'aſſoupiſſement mortel; au lieu que ſi l'on emploie toutes ſes forces contre la fievre, tous les ſymptomes qui en dépendent, s'évanouiront en même temps qu'elle, & diſparoîtront d'eux-mêmes. C'eſt ce qu'il faut bien remarquer, parcequ'on s'y trompe ſouvent, & que cette erreur eſt funeſte aux malades. Mais j'ai déja traité ailleurs cette matiere plus au long.

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 2.

Saignée & vomitif quand ſont néceſſaires.

30. Il y a encore d'autres cas où l'on ne ſauroit s'empêcher de faire garder le lit dès le commencement de la petite vérole. C'eſt lorſqu'elle eſt accompagnée d'une fievre violente, d'un abattement extrême, d'un vomiſſement énorme, de vertiges, de douleurs rhumatiſmales dans les membres, & d'autres ſemblables ſymptomes, qui marquent une grande quantité de matiere morbifique lorſqu'ils ſont violents, & ſur-tout lorſqu'ils ſe rencontrent dans des perſonnes jeunes & d'un tempérament ſanguin. Auſſi annoncent-ils une petite vérole très confluente, & par conſéquent très dangereuſe.

Il s'agit donc ici d'affoiblir, autant que l'on peut, le levain morbifique. Mais comme d'un côté la chaleur continuelle du lit augmenteroit ſa violence, & que d'un autre côté le malade eſt trop foible pour ne pas garder le lit, à moins qu'on ne lui redonne des forces, il eſt abſolument néceſſaire en pareilles circonſtances de ſaigner du bras, & quelques heures après de faire vomir avec une infuſion de ſafran des métaux : ce qui non ſeulement diſſipera les maux de cœur, mais fortifiera encore tellement le malade, qu'il ſera en état de ſe tenir levé.

La ſaignée & le vomiſſement ne ſuffiſent pas pour affoiblir le levain de la petite vérole. Il eſt néceſſaire outre cela d'employer l'eſprit de vitriol, dont on mettra une aſſez bonne doſe dans la boiſſon du malade, juſqu'à ce que toutes les puſtules ſoient ſorties. Mais nonobſtant la ſaignée, le vomiſſement, & l'uſage de la boiſſon rafraîchiſſante, il faudra encore de plus, que le malade demeure levé pendant le jour. Car, comme il reſpirera par ce moyen un nouvel air, qui rafraîchira le ſang, cela contribuera peut-être plus que tout le reſte à empêcher la trop prompte aſſimilation de la matiere morbifique, & ſoulagera merveilleuſement le malade, comme je l'ai expérimenté pluſieurs fois.

Il eſt vrai que cette méthode n'eſt néceſſaire que dans les jeunes gens, dont le ſang eſt échauffé par le vin ou le commerce avec les femmes, & dans les perſonnes qui ont des petites véroles accompagnées des ſymptomes violents dont j'ai parlé ; car dans les enfants elle ne convient point. Lorſque le ſang n'eſt pas fort enflammé, & que les ſymptomes ne ſont pas fort violents, il y a bien moins à craindre que l'aſſimilation de la matiere morbifique ne ſe faſſe trop vîte ; & par conſéquent on peut omettre la ſaignée, le vomitif, & l'eſprit de vitriol.

31. Je me ſuis étendu ſur cet article, parceque je ſais que le bon ou le mauvais ſuccès de la curation dépend preſque entierement de la maniere dont on s'y prend dès les premiers jours de la maladie. Quand toutes les puſtules ſont ſorties, ce qui arrive, comme nous avons déja dit, le ſixieme jour depuis la premiere attaque, & le quatrieme jour en comptant depuis l'éruption ; alors, & non pas plutôt, le malade doit garder entierement le lit pendant tout le reſte de la maladie. Son état le demande ainſi, pourvu que ce ſoit une petite vérole confluente. Car c'eſt de celle-là que j'ai prétendu parler juſqu'à préſent.

Quand & combien de temps le malade doit garder entierement le lit.

Dans la petite vérole diſcrete, il importe peu que l'on garde le lit, ou non, pourvu ſeulement que celui qui la traite ſoit médiocrement habile. Néanmoins, quelque exempte de danger que ſoit par elle-même la petite vérole diſcrete, elle n'a pas laiſſé d'être funeſte à un grand nombre de malades lorſqu'ils ont eu le malheur de tomber entre les mains de gens ignorants qui, ne s'occupant qu'à les échauffer, les ont tués ſans le vouloir.

32. Dès que l'éruption eſt achevée, les puſtules commencent à augmenter, & à échauffer toute la ſuperficie du corps, & principalement la tête ; d'où naiſſent des inſomnies & des inquiétudes, à moins que le malade ne ſoit un enfant. Tout cela mérite une grande attention : car ſuivant que le ſang ſera plus tranquille, les puſtules deviendront plus groſſes. Et au contraire, ſi le ſang eſt dans une trop grande agitation, elles s'affaiſſeront, au lieu de s'élever & de groſſir ; d'où il arrivera que la matiere morbifique ne ſe ſéparera pas du ſang comme il faut ; & les puſtules, au lieu d'une liqueur jaune & purulente, ne rendront qu'une ſérosité, ou bien une humeur noirâtre, & éloigné de la nature des petites véroles.

Il faut procurer du ſommeil par les narcotiques.

Voilà pourquoi les narcotiques me paroiſſent auſſi bien indiqués dans la petite vérole confluente, qu'aucun autre remede dans quelque maladie que ce ſoit, & ils y ſont, pour ainſi dire, auſſi ſpécifiques que le quinquina dans les fievres intermittentes : ce n'eſt pas qu'ils agiſſent par une vertu proprement ſpécifique ; ils ne font autre choſe que remplir l'indication qui conſiſte à calmer le trop grand mouvement du ſang & des eſprits.

Ce mouvement déréglé qui, dans les adultes, accompagne toujours la petite vérole confluente, demande principalement l'uſage des narcotiques ; & on ſe tromperoit de croire que ces remedes ne doivent être employés que

pour procurer le ſommeil. Car, comme il arrive quelquefois qu'un malade qui ne dort pas, ne laiſſe pas d'être tranquille, ſur-tout après avoir pris du laudanum ; il arrive auſſi que la trop grande agitation des eſprits empêche l'éruption louable des puſtules, même lorſque le malade dort beaucoup ; circonſtance qui mérite d'être remarquée.

Diacode préféré au laudanum liquide, & la doſe.

33. Je vais dire maintenant quelque choſe des différentes ſortes de narcotiques. Quoique, depuis pluſieurs années, j'ai employé avec aſſez de ſuccès le laudanum liquide dans toutes les occaſions où il s'agiſſoit d'appaiſer le trop grand mouvement du ſang & des eſprits, je crois néanmoins lui devoir préférer le ſyrop diacode. Il eſt vrai que tous deux tendent au même but ; mais il me ſemble que le laudanum échauffe un peu plus que le diacode.

Quant à la doſe de ce dernier, elle doit être proportionnée, non ſeulement à l'âge des perſonnes, mais encore à la violence des ſymptomes : car une doſe qui ſeroit trop forte pour un malade dont le ſang n'eſt pas fort agité, ſuffira à peine pour un autre où l'agitation eſt plus grande. Suppoſons, par exemple, que ſix gros de ſyrop conviennent en général à la plupart des malades, il n'en faudra guere moins d'une once dans la petite vérole pour produire quelque effet, & il ſera néceſſaire d'en ordonner chaque fois cette quantité pendant le cours de la maladie. Nous entendons parler ici des adultes ; car, ſi on donne le diacode à des enfants, il faudra en diminuer la doſe, ſuivant l'âge.

Il eſt certain que les narcotiques ne ſont pas autant indiqués dans les enfants qui ont la petite vérole, que dans les adultes, parceque les enfants ont plus de pente au ſommeil tout le temps de la maladie. Néanmoins, lorſqu'ils ſont en grand danger, je me ferois un ſcrupule de ne pas leur donner les narcotiques. Mais ce que je voulois dire, c'eſt qu'il eſt très difficile de déterminer au juſte la doſe de ces remedes, dans les cas même où ils conviennent.

Car, dans le mouvement déréglé des eſprits, dans les vomiſſements énormes & les cours de ventre, & dans les douleurs violentes qui ſont les trois principaux cas où j'ai dit ailleurs que les narcotiques ſont indiqués, il faut les donner de telle maniere que, ſi la premiere doſe ne calme pas, on aille toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'on obtienne ce que l'on ſouhaite, ayant moins d'égard à la quantité du remede qu'à l'effet qu'il produira, & mettant toujours entre chaque priſe un intervalle raiſonnable, afin de ſavoir ce qu'aura fait la premiere, avant que d'en donner

une autre. Quand le narcotique aura produit l'effet qu'on en attend, alors on diminuera les doſes, ſuivant le beſoin, continuant ainſi pendant le reſte de la maladie.

Doctrine de l'Auteur confirmée par un exemple.

34. Je pourrois alléguer beaucoup d'exemples pour confirmer cette doctrine; mais je me contenterai préſentement d'un ſeul. Le 13 Avril de l'an 1681, une femme de mon voiſinage, nommée *Croſſe*, vint me trouver en pleurant, & me pria inſtamment d'aller voir ſon fils âgé de dix ans, qui étoit mal depuis quatre jours, & qu'elle croyoit attaqué de la petite vérole. Ne pouvant y aller moi-même, parceque j'avois alors la goutte aux pieds, je priai l'Apothicaire dont je me ſers ordinairement, d'y aller en ma place, & de me rendre compte de l'état du malade.

Il me dit, à ſon retour, que la mere de cet enfant, par le conſeil de quelque femme, avoit fait prendre à ſon fils de la poudre de la Comteſſe de Kent, & d'autres remedes chauds; qu'elle le tenoit au lit, où on l'accabloit ſous le poids des couvertures, afin de le faire ſuer, comme c'eſt la manie ordinaire des femmes; de plus, qu'elle lui avoit donné à boire beaucoup de petit-lait chaud, dans lequel avoient bouilli des fleurs de ſouci & de la corne de cerf.

Tout cela avoit tellement augmenté la fievre, & mis le ſang dans une ſi grande agitation, que le malade étoit dans un tranſport terrible: les aſſiſtants ne pouvoient preſque venir à bout de le retenir au lit, & il parloit ſans rime ni raiſon, comme un furieux. Cependant les puſtules ne paroiſſoient point encore, ou du moins paroiſſoient très obſcurement, la chaleur exceſſive du régime qu'on employoit, les empêchant de ſortir.

J'ordonnai qu'on ôtât ſur-le-champ le malade du lit, qu'avant le ſixieme jour, il n'y demeurât que la nuit, & que tout de ſuite on lui donnât une demi-once de ſyrop diacode. Cela ne produiſant rien, je fis réitérer la même doſe au bout d'une heure, & avec auſſi peu de ſuccès. On continua néanmoins l'uſage du ſyrop par demi-onces, mettant un intervalle entre chaque priſe, afin de pouvoir juger de l'effet de la précédente; & il en fallut juſqu'à deux onces & demie pour appaiſer l'orgaſme du ſang, tant il étoit violent. Après quoi, j'ordonnai qu'on s'en tiendroit à une demi-once de ſyrop tous les ſoirs, juſqu'à la fin de la maladie, cette ſeule doſe ſuffiſant pour entretenir le calme que les fréquentes doſes avoient produit. La choſe réuſſit, comme je l'eſpérois, & le malade guérit.

35. Il faut obſerver que, lorſque l'agitation du ſang

& des eſprits eſt extrême, on ne viendra preſque pas à bout de la calmer les premiers jours de la maladie, quelque grandes & quelque fréquemment réitérées que ſoient les doſes du ſyrop diacode, à moins que le malade ne ſe leve. Car, comme la chaleur du lit augmente encore la violence de la fievre, il faudroit, dans ce cas-là, donner une ſi grande quantité du remede, que la Nature ne ſeroit peut-être pas en état de la ſupporter.

Narcotique ne ſuffit pas toujours pour procurer du calme.

La même choſe arrive, quoiqu'avec moins de danger, dans les fievres intermittentes, lorſque le malade garde le lit durant l'uſage du quinquina. Cette mauvaiſe méthode a été quelquefois cauſe, ſi je ne me trompe, qu'une fievre intermittente qui auroit dû être bientôt guérie, a ſubſiſté fort long-temps, & qu'une fievre qui n'étoit pas parfaitement intermittente, a eu des redoublements ſi violents que les malades en ſont morts.

36. Mais, ſans parler ici des cas extraordinaires où le diacode peut ſe trouver indiqué dans tous les temps de la maladie, je conſeille de commencer à le donner dès le premier ſoir que le malade doit garder entierement le lit, c'eſt-à-dire dès le ſoir du ſixieme jour, depuis la premiere attaque; & de continuer ainſi tous les ſoirs juſqu'au dix-ſeptieme jour, ou du moins juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger: car, dès le ſixieme jour, ſa chair devient comme enflammée, & les humeurs étant échauffées, troublent la tête, & cauſent le tranſport.

Quand doit-on commencer à le donner, & combien de tems.

37. Mais il faut avoir grand ſoin de donner ici le narcotique de meilleure heure que dans les autres maladies, parceque, dans la petite vérole, la chaleur & l'inquiétude augmentent toujours ſur le ſoir, & quelquefois vers les derniers jours de la maladie. ſi on n'a pas donné de bonne heure ce remede, il ſurvient tout à coup une eſpece de ſtupeur qui eſt bientôt ſuivie de chaleur: après quoi le malade ſe plaint de ſe trouver mal, & peu après il meurt, au grand étonnement de ſes amis qui, peu de temps auparavant, avoient conçu les plus belles eſpérances de ſa guériſon. On auroit peut-être prévenu ce malheur en donnant ſur-le-champ le narcotique.

Doit être donné de meilleure heure que dans les autres maladies,

Voilà pourquoi, durant les jours dont j'ai parlé, & ſurtout l'onzieme jour, je fais donner ce remede à cinq ou ſix heures du ſoir; & je veux qu'on le tienne tout prêt, en cas que le malade ſe trouve mal. Je ſuis même très perſuadé que certaines gens de ma connoiſſance ſont morts faute de ce calmant qui auroit pu les ſauver. C'eſt ici principale-

ment que les moments ſont précieux, & qu'il faut ſaiſir promptement l'occaſion.

38. Puiſqu'il eſt donc extrêmement dangereux de ne pas donner aſſez tôt le narcotique, ou de le donner de ſi bonne heure, qu'il ne lui reſte plus rien de ſa vertu calmante dans le temps qu'elle ſeroit le plus néceſſaire; le meilleur parti que l'on puiſſe prendre, c'eſt de donner ce remede matin & ſoir à des heures réglées, pendant les derniers jours de la maladie, qui ſont les plus dangereux. Et à des heures réglées matin & ſoir,

Une once de ſyrop diacode ne ſuffit pas toujours alors; & elle ne fait pas davantage dans l'inflammation violente où eſt le ſang, & dans le déſordre extrême où ſont les eſprits animaux, que feroit une demi-once dans un état plus tranquille. J'ai même appris par une longue expérience, que dans les jeunes gens, & dans les tempéraments ſanguins, pour calmer la violence des ſymptomes qui ſurviennent alors, & que l'on cherche à réprimer de tout ſon pouvoir, il ne faut pas moins qu'une once & demie de ſyrop chaque fois; & qu'on peut non ſeulement ſans danger, mais encore avec beaucoup d'utilité pour les ſujets dont nous parlons, leur en donner cette quantité matin & ſoir juſqu'à ce qu'ils ſoient hors d'affaire.

39. J'avouerai naturellement que dans des petites véroles extrêmement confluentes, je me ſuis quelquefois vu obligé les derniers jours de la maladie de donner le narcotique trois fois dans vingt-quatre heures, c'eſt-à-dire de huit en huit heures, à cauſe de l'agitation, ou du déſordre extrême des eſprits, lequel ne me permettoit pas d'attendre plus long-temps. Et quelquefois trois fois dans vingt-quatre heures

Il arrive ſouvent les derniers jours de la maladie que le diacode ſi fréquemment réitéré cauſe des nauſées au malade. Dans ce cas là il faut y ſubſtituer le laudanum liquide, dont ſeize gouttes équivalent à une once de ſyrop, pourvu qu'il ſoit préparé de la maniere que j'ai décrite dans le Traité des maladies aiguës, au Chapitre de la dyſſenterie (1).

40. Ceux qui ne ſont pas de mon ſentiment ne manqueront pas d'objecter qu'un narcotique donné ſi ſouvent, & en ſi grande doſe, fixera la matiere peccante, & arrêtera la ſalivation. J'avoue qu'il diminuera celle-ci, mais il ne l'arrêtera jamais entierement, & elle ſe rétablira un peu lorſque l'action de chaque doſe de narcotique aura ceſſé. Réponſe à l'objection contre cette méthode.

(1) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *num.* 14.

Je trouve d'ailleurs trois avantages dans cette diminution. Premierement, le malade conſervera plus de forces, & ſera plus en état de cracher. Secondement, la ſalive qu'il rendra ſera plus cuite que s'il n'avoit point pris de narcotique. Troiſiemement, ce qui manquera du côté de la ſalivation ſera compenſé abondamment par l'enflure du viſage & des mains; car l'uſage du narcotique fera enfler plus ſûrement & plus conſidérablement ces parties; ſavoir, le viſage depuis le huitieme jour juſqu'à l'onzieme, qui eſt le temps auquel ſon enflure commence ordinairement à diminuer; & les mains depuis l'onzieme jour juſqu'à ce que les puſtules dont elles ſont chargées aient acquis leur maturité.

J'avancerai hardiment une choſe ſur laquelle je ne crains pas qu'aucun Médecin accoutumé à traiter des petites véroles confluentes, puiſſe me démentir; c'eſt que quand le viſage & les mains manquent de s'enfler dans le temps convenable, cela eſt d'un plus mauvais augure que lorſque la ſalivation s'arrête. Pour moi je penſe qu'il vaut beaucoup mieux riſquer de l'arrêter que de ne point donner le narcotique, car c'eſt un remede tellement néceſſaire dans cette maladie, qu'il faut être peu expérimenté, & peu attentif pour priver les malades d'un ſi grand ſecours.

Narcotique ne doit pas être donné de même aux enfants.

41. Ce que je dis ſur l'uſage quotidien & la doſe du ſyrop diacode dans la petite vérole confluente, ne doit pas s'entendre des enfants qui ont cette maladie, à moins que le danger ne ſoit extrême, & cela par deux raiſons; la premiere, c'eſt que les enfants ne ſont pas ſi échauffés que les adultes; la ſeconde, c'eſt qu'à cauſe de leur âge tendre & de leur foibleſſe ils ne ſont pas ſi en état de ſoutenir l'action des narcotiques réitérés chaque jour; d'ailleurs les enfants dorment d'eux-mêmes pendant preſque toute la maladie.

Néanmoins lorſqu'ils ſont attaqués du tranſport, ou lorſque les puſtules ſont d'un mauvais caractere, deux accidents qui marquent de reſte un mouvement déſordonné du ſang & des eſprits, on ne peut ſe diſpenſer de recourir aux narcotiques (1).

(1) Les enfants ſont quelquefois ſi inquiets & de ſi mauvaiſe humeur dans cette maladie, que les narcotiques leur ſont auſſi néceſſaires qu'aux adultes, & ne leur ſont pas moins utiles. Il y en a pluſieurs exemples.

42. Les deux points ſur leſquels nous nous ſommes ſi fort étendus, dont l'un regarde la méthode d'empêcher la prompte aſſimilation de la matiere morbifique les premiers jours de la petite vérole, & l'autre regarde les moyens de prévenir les déſordres des eſprits que cauſe l'inflammation des parties intérieures, ſont comme les deux pivots ſur leſquels roule tout le traitement de la maladie. Ce ſont les principales indications qu'il s'agit de remplir, ſi l'on veut éviter les funeſtes ſymptomes qui rendent la petite vérole mortelle, & s'acquitter des devoirs d'un vrai Médecin, dont la ſcience ne conſiſte pas à preſcrire des formules, mais à combattre directement les maladies en ſuivant les indications naturelles qu'elles préſentent.

Les deux principales indications curatives dans cette maladie.

43. S'il eſt beſoin d'un emplâtre véſicatoire, il faudra l'appliquer ſur la nuque du cou, & qu'il ſoit grand & puiſſant; mais on ne l'appliquera pas de ſi bonne heure, qu'il ait ceſſé d'agir avant l'onzieme jour, qui eſt le plus critique de la maladie; & on n'attendra pas non plus juſqu'à ce jour là, parcequ'il ſeroit trop tard, & que l'emplâtre pourroit même alors être nuiſible, en échauffant le ſang qui n'eſt déja que trop échauffé par la fievre ſecondaire.

Véſicatoire quand doit être appliqué, s'il eſt néceſſaire.

Le véritable temps qu'il faut choiſir pour appliquer à propos le véſicatoire, c'eſt juſtement le ſoir d'avant l'onzieme jour, immédiatement après la priſe de ſyrop diacode qu'on ne doit pas manquer de donner alors. De cette façon la douleur que cauſe le véſicatoire ceſſera avant ce jour déciſif, & la matiere peccante aura une iſſue préciſément dans le temps où cela eſt plus néceſſaire pour prévenir les terribles accidents dont on eſt alors menacé (1);

(1) Quant à l'uſage des véſicatoires dans la petite vérole, nous ne pouvons rien faire de mieux que de rapporter ici quelques regles très utiles tirées de l'ouvrage d'un très habile & très heureux Praticien.

Autant que nous pouvons connoître la nature de cette maladie, dit le Docteur Hillary, & les effets des véſicatoires, nous devons néceſſairement conclure, ſi le raiſonnement eſt de quelque poids en Médecine, que ces remedes ne conviennent preſque jamais dans le premier période de la maladie, qu'ils ſont rarement utiles dans le ſecond, & pas toujours dans le troiſieme, ſinon comme révulſifs.

Les ſeuls cas où ils peuvent, ſelon moi, être raiſonnablement ordonnés dans la petite vérole, ſont les ſuivants; ſavoir, lorſque le malade eſt d'un tempérament lâche & foible, que le pouls eſt petit, foible & concentré, la fievre inſuffiſante pour la ſortie des puſtules & la ſuppuration, & cela uniquement à cauſe de la foibleſſe des ſolides & de la viſcoſité des fluides; ou lorſque les extrémités ſont

car c'eſt ce jour-là, comme j'ai dit dans l'hiſtoire de la petite vérole, que le viſage commence à déſenfler, & la ſalivation à diminuer, parceque la pituite s'épaiſſiſſant, l'expectoration devient difficile.

Outre que l'emplâtre véſicatoire ſupplée en quelque ſorte à la diminution de la ſalivation & de l'enflure du viſage, il contribue encore à modérer la fievre ſecondaire qui eſt alors dans ſa force, à cauſe de l'abondance du pus dont le ſang eſt alors comme inondé, & qui y étant porté de chaque puſtule au moyen des vaiſſeaux abſorbants, l'infecte & le corrompt. Auſſi ai-je obſervé dans preſque toutes les petites véroles confluentes que j'ai jamais traitées, que le pouls étoit à peine ſenſible ce jour-là, au lieu que le jour d'auparavant, & le lendemain, il ſe faiſoit ſentir très diſtinctement.

Efficacité de l'ail appliqué ſur la plante des pieds.

44. Mais, entre les remedes extérieurs qui ſont propres à détourner les humeurs de la tête, rien ne me paroît ſi efficace que l'ail appliqué ſur la plante des pieds. Les véſicules qu'il excite, & la douleur qu'il cauſe lors même qu'il n'excite pas de véſicules, prouvent aſſez qu'il attire les humeurs ſur les parties où on le met. Cette douleur eſt quelquefois ſi violente, que, pour l'appaiſer, je me ſuis vu obligé d'employer un cataplaſme de mie de pain bouillie dans du lait. Ainſi, dans les adultes qui ont une petite vérole confluente, je me ſers de l'ail. On le coupe menu, & l'ayant enfermé dans un linge, on l'applique ſur la plante des pieds, depuis le huitieme jour qui eſt celui où

---

froides, & que cela empêche l'éruption, ou lorſque les puſtules ſont rentrées dans le ſecond période de la maladie, ou bien lorſque l'enflure du viſage, des mains, ou des pieds, dans le troiſieme période, ne ſe fait pas au temps convenable, ou diminue trop ſubitement, la nature ſuccombant ſous le poids; ou lorſque la ſalivation s'arrête tout à coup avant que d'avoir duré le temps ordinaire; ou lorſqu'il ſurvient une affection comateuſe par la viſcoſité des fluides, ou par leur abord au cerveau, ou lorſque la fievre eſt trop foible; dans tous ces cas-là, dis je, les véſicatoires ſont utiles, & ils le ſont par les mêmes raiſons qui les rendent néceſſairement nuiſibles dans tous les périodes d'une petite vérole très inflammatoire, à moins qu'on ne les emploie en qualité de révulſifs, comme nous avons remarqué auparavant; car il eſt évident par les ſtranguries, les chaleurs fébriles, les inquiétudes, & la ſoif continuelle, qui accompagnent preſque toujours l'opération des véſicatoires, que les ſels actifs & corroſifs des cantharides étant mêlés avec le ſang dans le cours de la circulation, augmentent ſa vélocité, & rendent l'inflammation plus violente. *Hillary, Eſſai prat. ſur la petite vérole, p.* 54. 55.

commence l'enflure du viſage, & on renouvelle cette application chaque jour, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus abſolument de danger.

Le régime.

45. Il faut entierement interdire pendant la maladie l'uſage de la viande, & n'accorder pour nourriture que des décoctions d'orge ou d'avoine, & des pommes cuites. La boiſſon ſera de la biere très légere. Dans le temps de la maturation des puſtules, lorſque la maſſe du ſang ſe trouve infectée par le pus qui y regorge, il ſera bon de donner tous les matins & tous les ſoirs quelques cuillerées de vin.

Le malade ne doit être ni plus ni moins couvert dans ſon lit, que lorſqu'il étoit en ſanté. Il doit avoir la liberté de changer de place toutes fois & quantes il voudra, afin d'empêcher les ſueurs ſymptomatiques, leſquelles ne manqueroient pas de lui être nuiſibles, comme je crois l'avoir montré ſuffiſamment. On previendra, par ce même moyen, la trop grande inflammation des puſtules, qui vient de ce que le malade s'échauffe exceſſivement dans ſon lit, lorſqu'il demeure toujours dans la même place ſans en bouger; mais j'ai traité ailleurs cette matiere plus au long (1).

Exemple de la pratique de l'Auteur dans un malade.

46. Pour donner un exemple de toute cette pratique, je joindrai ici un cas arrivé depuis peu. Une femme de condition, nommée Madame *Dacres*, me fit appeller cet hiver pour traiter M. *Thomas Cheut*, ſon petit fils. C'étoit un jeune homme d'un tempérament fort ſanguin. Sa maladie avoit commencé la veille par une fievre violente, il avoit vomit beaucoup de bile, & ſouffert de grandes douleurs au dos.

Dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement, il s'étoit mis au lit, & avoit fait ſon poſſible durant toute la journée pour ſe faire ſuer, ſoit en ſe couvrant extrêmement, ſoit en prenant des liqueurs chaudes, mais tout cela inutilement. Une grande diſpoſition au vomiſſement, & un médiocre cours de ventre avoient empêché entierement l'effet des ſudorifiques qui d'ailleurs avoient beaucoup augmenté la fievre.

Ayant vu le malade, je ſoupçonnai que la petite vérole paroîtroit bientôt, & qu'elle ſeroit des plus confluentes, tant à raiſon de la jeuneſſe du ſujet, que parcequ'il s'étoit beaucoup échauffé le ſang en voulant ſe faire ſuer, ce qui n'auroit pas manqué de produire une urine ſanglante &

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *num.* 47. & 50.

des taches de pourpre, ſi la maladie étoit venue en été. Mais ce qui me fit le plus ſoupçonner une petite vérole très confluente, c'eſt que j'ai obſervé qu'elle eſt toujours telle dans les jeunes gens qui vomiſſent beaucoup, qui ont un grand abattement, & qui ſouffrent des douleurs violentes.

Croyant donc qu'il étoit de mon devoir de ne rien oublier pour empêcher la trop prompte aſſimilation de la matiere morbifique, j'ordonnai au malade de ſe tenir levé tout le jour, comme à l'ordinaire. Le lendemain, qui étoit le troiſieme jour de la maladie, voyant que la petite vérole ne paroiſſoit pas encore, je fis tirer le matin huit onces de ſang du bras droit. Le ſang étoit vermeil & très bon, n'étant alors imprégné que d'un levain ſpiritueux, & n'ayant point encore été infecté par la pourriture que lui cauſe la longueur de la maladie, & qui eſt ordinaire dans ceux qui relevent depuis peu.

A cinq heures après midi du même jour, je donnai au malade une once d'infuſion de ſafran des métaux. Il vomit aſſez bien; cela le ſoulagea, & il ſe trouva beaucoup mieux, en ſorte qu'il demeura volontiers levé, ce qu'il ne faiſoit auparavant qu'avec une peine infinie, à cauſe de l'abattement extrême où il étoit, & des vertiges qui lui ſurvenoient.

Le matin du quatrieme jour, étant allé voir mon malade, je trouvai que les puſtules ſortoient en grande quantité, nonobſtant toutes les meſures que j'avois priſes pour diminuer l'éruption, & elles me parurent devoir être ſi confluentes, qu'il y avoit à craindre pour la vie du malade. Je recommandai ſoigneuſement qu'on ne lui laiſſât point garder le lit pendant le jour, & j'ordonnai qu'on mêlât de l'eſprit de vitriol dans la petite biere qui faiſoit ſa boiſſon.

Il continua de la ſorte juſqu'au ſixieme jour; &, quoique durant ce temps-là, il ne fut pas fort abattu, & que l'air que je lui laiſſois prendre, lui fit grand bien, il ne laiſſa pas d'avoir de temps en temps un peu de cours de ventre. Sur le midi du ſixieme jour, il ne put plus reſter levé, & il fut obligé de ſe mettre au lit, où il demeura de mon conſentement, juſqu'à la fin de la maladie; car toutes les puſtules étoient alors ſorties; &, malgré tous mes efforts, elles étoient extrêmement confluentes. Il eſt vrai qu'il y en avoit moins que je n'en ai vu quelquefois dans ceux qui ſont morts de cette maladie, mais toujours

y en avoit-il davantage que dans la plupart de ceux qui guériſſent.

Le ſoir du ſixieme jour, je commençai à donner au malade une once de ſyrop Diacode dans l'eau de fleurs de primevere; j'ordonnai qu'il prît la même doſe tous les ſoirs, & de plus, qu'il continuât à n'être pas plus couvert que lorſqu'il étoit en ſanté, à vivre de décoctions d'aveine ou d'orge, & quelquefois de pommes cuites, & à boire de la petite biere.

Le huitieme jour, je lui fis appliquer ſur la plante des pieds de l'ail coupé menu & enfermé dans un linge; & j'ordonnai qu'on renouvellât cette application chaque jour, juſqu'à ce qu'il n'y eût plus de danger.

Après cela, tout alla aſſez bien, à proportion de l'augmentation des puſtules, juſqu'au matin du dixieme jour que j'apperçus quelques ſignes avant-coureurs de la fievre ſecondaire, avec un peu d'agitation. Craignant donc l'orage dont j'étois menacé, je fis prendre auſſi-tôt au malade le narcotique marqué ci-devant, lequel tranquilliſa tout. Le ſoir du même jour, j'ordonnai une once & demie de ſyrop diacode.

Le lendemain matin, qui étoit l'onzieme jour, trouvant le malade agité de nouveau, après que l'action du narcotique du ſoir fût finie, je fis réitérer ſur-le-champ la même doſe, & encore le ſoir, ordonnant au malade de continuer de même chaque jour matin & ſoir juſqu'à ce qu'il fût guéri. Il obéit, & depuis ce temps-là, nous n'eûmes plus aucun ſymptome redoutable, ſinon que l'urine ſe ſupprima quelquefois, accident qui eſt ordinaire aux jeunes gens dans cette maladie; néanmoins il urinoit en s'agenouillant dans ſon lit.

Quant à la ſalivation, il eſt vrai que les narcotiques donnés ſi fréquemment & en ſi grande doſe, l'arrêtoient un peu, mais elle ſe rétabliſſoit au bout d'un certain temps après chaque priſe de diacode, & la coction de la matiere étoit légitime: le viſage & les mains s'enflerent dans le temps convenable, & l'enflure fut telle qu'on la deſiroit.

Le dix-huitieme jour, le malade ſe leva; je lui permis alors, pour la premiere fois, du bouillon de poulet, enſuite de quoi il revint peu à peu à ſa nourriture ordinaire.

Le vingtieme jour, il fut ſaigné du bras droit, & on lui tira huit onces de ſang qui reſſembloit à celui des pleurétiques, & étoit preſque comme du pus. Enfin il fut purgé quatre fois à différentes repriſes.

Comment il faut entendre le jour depuis le commencement de la maladie

47. J'avertis ici que, quand j'ai nommé dans cette diſſertation le ſixieme jour, par exemple, l'onzieme, &c. depuis le commencement de la maladie, je ne prétends pas qu'on l'entende, comme ſi l'éruption arrivoit toujours le troiſieme jour : car je ſais qu'elle ſe fait quelquefois plus tard, même dans les petites véroles les plus confluentes ; mais, pour l'ordinaire, elle ſe fait le troiſieme. Par exemple, ſi une perſonne a été attaquée le lundi d'une petite vérole confluente, les puſtules commenceront ordinairement à paroître le mercredi ſuivant ; & le ſecond jeudi, depuis le lundi où la maladie a commencé, ſera l'onzieme jour, c'eſt-à-dire le plus dangereux, à moins que le Médecin n'y mette ordre.

La méthode précédente ne regarde que la petite vérole confluente.

48. Je déclare de nouveau que toute cette méthode regarde uniquement les petites véroles confluentes, & nullement les petites véroles diſcretes, dans leſquelles elle n'eſt point du tout néceſſaire ; & ceux qui ſe croient fort habiles, lorſqu'ils ont guéri ces dernieres ſortes de petites véroles, ſe trompent eux-mêmes & le Public. S'ils veulent montrer leur habileté, qu'ils entreprennent des petites véroles confluentes, ſur-tout de celles qui arrivent à de jeunes gens, & à ceux qui ſe ſont échauffés par des excès de vin ; de peur qu'en ne traitant que des petites véroles légeres, ils ne s'imaginent ridiculement avoir ſauvé les malades qu'ils n'auront pas tués.

Hiſtoire d'une fievre traitée par le Docteur Goodall.

49. Je ne finirai point cette courte diſſertation ſans y joindre ce que m'a raconté, pendant que je la compoſois, M. Charle Goodall, Membre, & préſentement Cenſeur du College des Médecins de Londres, & mon intime ami. Mon deſſein en cela eſt de confirmer encore davantage ce que j'ai dit ici, & ailleurs, touchant le piſſement de ſang & les taches de pourpre, ſavoir que ces deux ſymptomes, lorſqu'ils ſe joignent aux maladies aiguës, ſont uniquement l'effet d'une très grande inflammation du ſang, & qu'ainſi ils demandent des remedes rafraîchiſſants. Voici le cas.

50. Un jeune homme d'environ vingt-ſept ans, maigre, & d'un tempérament chaud, fut attaqué au mois de Juin de l'an 1681, d'une violente fievre continue. Il avoit la langue ſeche & raboteuſe, avec une grande altération, le pouls très fréquent, une douleur au voiſinage de la foſſette du cœur, & une ſur-tout au dos, qui étoit continuelle : il rendoit de temps en temps du ſang par les uri-

nes ; le col, la poitrine & les poignets étoient couverts de quantité de taches de pourpre de couleur brune.

Le Médecin ayant été appellé le ſixieme jour, & voyant le malade en danger à cauſe de la quantité de ſang qu'il rendoit par les urines, crut devoir tourner toutes ſes vues à rafraîchir & épaiſſir le ſang, & à reſſerrer les vaiſſeaux des reins, dont les orifices étoient trop ouverts.

51. Pour cela il fit d'abord ſaigner le malade, lui fit prendre une bol lénitif, & lui ordonna de ſe tenir levé le plus qu'il pourroit, ne doutant point que la chaleur continuelle du lit ne contribuât au piſſement de ſang ; il recommanda de plus au malade de dormir ſur un matelas couvert de cuir, de ne ſe tenir que très peu couché ſur le dos, de boire de l'eau laiteuſe, de vivre de panades, de ris au lait, de pommes cuites ſimplement au feu, ou dans de l'eau, & adoucies avec du ſucre. Les remedes qu'il ordonna, furent les ſuivants.

Prenez fleurs de roſes rouges ſix gros ; écorce intérieure de chêne demi-once ; graine de plantain groſſierement pilée trois gros ; eau de fontaine deux livres ; eſprit de vitriol juſqu'à une agréable acidité. Faites infuſer tout cela enſemble dans un vaiſſeau fermé, & à une douce chaleur pendant cinq ou ſix heures, coulez la liqueur, & ajoutez y eau de canelle orgée trois onces ; ſucre ce qu'il en faut pour rendre l'infuſion gracieuſe. Le malade en boira ſouvent, ſoit de jour, ſoit de nuit. Infuſion aſtringente.

A deux heures après midi on lui donna un lavement avec le lait & le ſyrop violat, & à l'heure du ſommeil la potion ſuivante.

Prenez des eaux de primevere, de plantain & de canelle orgée, de chacune demi-once ; vinaigre diſtillé deux gros ; ſyrop diacode ſix gros : mêlez tout cela. Potion calmante.

52. Le ſeptieme jour, comme les ſymptomes ne diminuoient preſque point, on réitéra le lavement décrit ci-deſſus, ce que l'on continua chaque jour. Le Médecin ordonna auſſi l'émulſion & la potion qui ſuivent.

Prenez des graines de chicorée, laitue & pourpier, de chacune deux gros ; des graines de coing & de pavot blanc, de chacune un gros & demi ; quatre amandes douces pelées. Broyez tout cela enſemble dans un mortier de marbre, verſant peu à peu par deſſus une livre & demie d'eau d'orge : Emulſion rafraîchiſſante.

coulez la liqueur & y dissolvez suffisante quantité de sucre, pour une émulsion, dont le malade boira douze cuillerées de quatre en quatre heures.

Potion calmante.

Prenez des eaux de primevere, de nénufar, de plantain & de bourgeons de chêne, de chacune demi-once; vinaigre distillé, & eau de canelle orgée, de chacun trois gros; confection d'hyacinthe demi-gros; syrop diacode une once. Faites une potion que le malade prendra à l'heure du sommeil.

53. Le huitieme jour, comme la fievre continuoit, qu'il sortoit beaucoup de sang avec les urines, & qu'il paroissoit un grand nombre de taches de pourpre dans les endroits dont on a fait mention, le Médecin jugeant que ces symptomes provenoient d'un sang âcre trop aqueux & trop échauffé, il fit saigner le malade pour la seconde fois, & lui permit de boire abondamment de la petite biere où l'on mettoit de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité. Le malade se dégoûtant de cette boisson, le Médecin lui donna du petit-lait fait avec le suc de limons & de la pulpe de limons coupée par tranches & couverte de sucre. Il ajouta les remedes suivants.

Electuaire astringent.

Prenez des conserves d'alleluia & de cynnorhodon, de chacune demi-once; confection d'hyacinthe trois gros; diascordium un gros & demi; corail rouge préparé, sang dragon & bol d'Arménie, de chacun un scrupule; syrops de grande consoude & de piloselle ce qu'il en faut pour former un electuaire, dont le malade prendra de six en six heures la grosseur d'une noisette, buvant par-dessus une tasse de petit-lait fait avec le suc de limons, & adouci avec du sucre, ou bien une tasse de décoction vulnéraire où l'on aura mis de l'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité.

Il ordonna de réitérer la potion du soir précédent, en y mettant dix gros de syrop diacode.

54. Le neuvieme jour les taches de pourpre commencerent à disparoître peu à peu, & les urines à être moins sanglantes; le sang qui y étoit s'en séparoit plus aisément & tomboit plus volontiers au fond du vaisseau. Le Médecin voyant cela fit continuer les remedes qu'on vient de décrire, & après quelques jours il ajouta les suivants qui tendoient au même but.

Electuaire astringent.

Prenez conserve de roses rouges passée par le tamis & ar-

roſée d'eſprit de vitriol quatre onces ; baume de leucatel deux gros ; bol d'Arménie, ſang dragon, & eſpeces de l'électuaire diacorallium, de chacune un gros ; ſyrop de corail ce qu'il en faut pour un électuaire, dont le malade prendra deux fois par jour la groſſeur d'une noix muſcade, buvant par-deſſus un verre de l'émulſion ſuivante.

Emulſion inc craſſante.

Prenez des graines de laitue & de pourpier, de chacune trois gros ; de la graine de coing un gros & demi, de celle de pavot blanc demie once, & cinq amandes douces pelées. Broyez tout cela enſemble dans un mortier de marbre, en verſant peu à peu par-deſſus deux livres d'eau de plantain ; coulez la liqueur, & ajoutez-y deux onces d'eau de canelle orgée, & ſuffiſante quantité de ſucre.

Par le moyen de ces remedes la fievre & les ſymptomes terribles dont elle étoit accompagnée, ceſſerent au bout de trois ſemaines, les taches de pourpre diſparurent entierement, les urines reprirent leur couleur & leur conſiſtance naturelle ; & enfin le malade ſe rétablit peu à peu & revint en parfaite ſanté.

55. Il ſeroit inutile d'objecter ici que la maladie dans laquelle ſe rencontroient les taches de pourpre & le piſſement de ſang dont il s'agit, étoit une fievre continue, & non pas une petite vérole confluente ; car dans laquelle des deux maladies que ſe rencontrent ces ſymptomes, ils proviennent toujours d'une violente inflammation, & d'un ſang trop atténué, qui ſe fait jour à travers les embouchures des vaiſſeaux. Ainſi les cauſes étant abſolument les mêmes, je ſuis perſuadé qu'il faut employer auſſi la même méthode, autant qu'elle peut convenir à la nature de ces deux maladies ; c'eſt pourquoi j'ai prié M. Goodall de me permettre de joindre ici la deſcription du traitement que l'on vient de voir.

Urine ſanglante & taches de pourpre demandent le même traitement dans la fievre & la petite vérole.

Quand mon plus grand ennemi auroit traité cette maladie de la maniere que l'a traité M. Goodall, je ne pourrois m'empêcher de lui rendre juſtice, & je reconnoitrois volontiers qu'il ne ſe peut rien de mieux, ſachant depuis long-temps combien les urines ſanglantes ſont funeſtes dans la fievre. Maintenant donc que cet habile Médecin ſe trouve mon intime ami, & d'ailleurs un très honnête homme, quel plaiſir & quelle ſatisfaction ne reſſens-je pas de pouvoir rendre hommage à la vérité, & donner en même temps à un ami les éloges qui lui ſont dus.

Eloge du Docteur Goodall.

M. Goodall a bien montré qu'il m'aimoit véritablement, lorſqu'il s'eſt déclaré avec tant de zele contre ceux qui attaquoient ma réputation. Cependant, malgré les obligations que je lui ai pour un ſi important ſervice; je ſerois bien fâché de lui donner des louanges qu'il ne mériteroit pas : c'eſt preſque auſſi mal fait de louer des perſonnes indignes, que de blâmer des innocens, puiſqu'on s'écarte également de la vérité. Je ne m'en écarterai nullement moi-même en aſſurant que M. Goodall eſt un des plus honnêtes hommes, & un des plus habiles Médecins que j'aie jamais connus : car outre qu'il eſt parfaitement verſé dans les écrits des Médecins anciens & modernes, il poſſede au plus haut point tout ce que la pratique a de plus fin, & de plus recherché; auſſi réuſſit-il merveilleuſement dans la cure des maladies.

Sentiment de l'Auteur ſur la petite véro'e, fondé ſur l'expérience.

56. Voilà quelles ſont mes idées ſur la petite vérole confluente : elles ne ſont pas le produit d'une imagination échauffée, mais le fruit d'une expérience attentive. Un Médecin qui regle ſa théorie ſur l'expérience, ne peut guere ſe tromper, au lieu que celui qui paſſe ſon temps à forger des ſyſtemes, ſans conſulter les faits, ne ſauroit manquer de s'égarer lui-même, & de jetter les autres dans l'erreur.

Que penſeroit-on d'un pilote qui, au lieu d'être attentif à reconnoître & à éviter les écueils cachés ſous l'eau, s'amuſeroit à examiner les cauſes du flux & reflux de la mer ? Cette occupation ſeroit à la vérité digne d'un philoſophe, mais ne convient nullement à celui qui eſt uniquement chargé de conduire heureuſement un vaiſſeau. De même un Médecin, malgré tout l'eſprit & tous les talents qu'il peut avoir d'ailleurs, eſt uniquement chargé de guérir les maladies; & c'eſt à quoi il ne réuſſira pas, lorſqu'au lieu de s'appliquer ſoigneuſement à étudier la maniere dont la nature les produit & les entretient, comme auſſi la véritable méthode de les traiter, il ſe livre à des ſpéculations agréables & curieuſes, à la vérité, mais inutiles au but que ſe propoſe la Médecine, qui eſt la guériſon des maladies.

Cette conduite des Médecins ſpéculatifs, qu'on peut appeller une prévarication, n'a pas ſeulement privé la ſociété des grands avantages qu'elle auroit pu retirer de leurs talents & de leurs lumieres; elle a encore été cauſe que la Médecine eſt tombée dans le mépris, & qu'elle eſt plutôt devenue un art de diſcourir, qu'un art de guérir : en

ſorte que la vie ou la mort des malades dépend des conjectures heureuſes ou malheureuſes des Médecins philoſophes, dont la pratique par conſéquent n'a aucun fondement ſolide, n'étant appuyée que ſur de vains ſyſtêmes oppoſés les uns aux autres & également incertains, quoi que ſoutenus avec opiniâtreté par leurs auteurs & leurs partiſans, leſquels, pour de ſemblables chimeres ſe font une guerre impitoyable.

Nous pouvons bien, par une application ſérieuſe & conſtante, découvrir ce que fait la nature, & quels ſont les organes dont elle ſe ſert dans ſes opérations; mais je crois que nous ne connoîtrons jamais la maniere dont elle agit. Cela n'eſt pas ſurprenant : nos lumieres ſont trop bornées, & les ouvrages du Créateur ſont fabriqués avec un artifice qui ſurpaſſe infiniment toute intelligence humaine.

Il eſt certain, par exemple, que le cerveau eſt la ſource du ſentiment & du mouvement, le ſiege de l'imagination & de la mémoire. Cependant on aura beau le conſidérer & l'examiner avec toute l'attention poſſible, jamais on ne viendra à bout de comprendre comment une ſubſtance ſi groſſiere, & dont la ſtructure ne ſemble pas fort recherchée, peut ſuffire à des fonctions ſi nobles & ſi excellentes; encore moins ſera-t-on en état de marquer le rapport néceſſaire qui ſe trouve entre la ſtructure des différentes parties de ce viſcere, & l'exercice de telle ou telle faculté.

57. Je finis ici ma diſſertation ſur la petite vérole confluente. Si on y ajoute ce que j'en ai dit dans le Traité des Maladies aiguës, on aura tout ce que j'ai pu connoître juſqu'à préſent de plus certain & de plus exact ſur cette maladie.

58. Je paſſe maintenant à l'affection hyſtérique. Je conviens qu'il eſt extrêmement difficile de bien reconnoître cette maladie, & encore plus de la guérir. Je ne laiſſerai pas néanmoins de rapporter ce que mes obſervations m'ont appris là-deſſus; &, ſelon ma méthode ordinaire, je donnerai d'abord l'hiſtoire fidelle de la maladie, enſuite la maniere de la traiter qui m'a le mieux réuſſi, & que j'ai puiſée, non dans la lecture des livres, mais dans ma propre expérience, que je puis regarder comme un guide ſûr.

Obſervations de l'Auteur ſur l'affection hyſtérique ſont tirées de ſon expérience.

59. L'AFFECTION HYSTERIQUE, autrement appellée *les vapeurs hyſtériques*, eſt, ſi je ne me trompe, la plus fréquente de toutes les maladies chroniques. Et comme les

Affection hyſtérique fait la moitié des maladies chroniques.

fievres avec leurs dépendances, étant comparées avec les maladies chroniques, font deux tiers par rapport à un ; de même les affections hyſtériques font la moitié de ce troiſieme tiers, c'eſt-à-dire la moitié des maladies chroniques. En effet, il eſt très peu de femmes qui en ſoient entierement exemptes, à l'exception de celles qui ſont accoutumées à une vie dure & laborieuſe. Or les femmes font la moitié des adultes. Et même entre les hommes, beaucoup de ceux qui s'attachent à l'étude & menent une vie ſédentaire, ſont ſujets à la même maladie.

Tous les anciens ont attribué les ſymptomes de l'affection hyſtérique au vice de la matrice. Néanmois ſi l'on compare cette maladie avec celle que l'on appelle communément dans les hommes *affection hypocondriaque*, ou *vapeurs hypocondriaques*, & que l'on attribue à des obſtructions de la rate, ou des autres viſceres du bas-ventre, on trouvera une grande reſſemblance entre ces deux maladies (1). Il eſt vrai que les femmes ſont beaucoup plus

(1) La paſſion hyſtérique, dit Hoffmann, eſt regardée fauſſement par pluſieurs Auteurs modernes comme étant la même choſe que la maladie hypocondriaque, ou comme n'en différant que par rapport au ſexe, & non pas eſſentiellement : mais pour montrer qu'il y a une différence réelle entre ces deux maladies, il eſt bon de donner ici la véritable hiſtoire de la maladie hyſtérique.

Si nous conſultons les anciens, & nommément *Hippocrate*, *Aretée*, *Fernel*, *Dinet*, *Montanus*, *Hollerius*, *Mercurialis*, & *J. Heurnius*, nous les trouverons tous d'avis qu'un étranglement du goſier, une reſpiration fréquente & difficile, juſqu'à mettre en danger d'être ſuffoqué, la perte de la parole & de tout ſentiment & mouvement, doivent être regardés comme les ſymptomes propres & eſſentiels de la maladie hyſtérique. Mais quoique la maladie hypocondriaque & la maladie hyſtérique ſemblent avoir quelques ſymptomes communs, elles en ont néanmoins pluſieurs de particuliers qui montrent clairement que ces deux maladies different conſidérablement l'une de l'autre.

La maladie hypocondriaque eſt une maladie invétérée, & demande, pour être guérie, un long & ennuyeux traitement ; au lieu que la maladie hyſtérique attaque ſouvent, & avec beaucoup de violence, des femmes groſſes, & des accouchées, & auſſi des veuves qui ſont fort ſanguines, & cela après quelque paſſion ou trouble d'eſprit conſidérable, de même auſſi des filles lorſque leurs regles s'arrêtent tout à coup ; & néanmoins ces perſonnes ſe trouvent ſouvent ſi bien guéries de cette maladie, qu'elle ne revient jamais enſuite. De plus, le mal hyſtérique attaque ſouvent les femmes tout d'un coup, en ſorte qu'elles tombent par terre ſans mouvement, ni ſentiment ; ce que l'on ne voit jamais arriver dans le mal hypocondriaque ; & ce qu'il y a encore de remarquable dans l'accès hyſtérique, c'eſt que les ſymptomes diminuent bientôt, ou ceſſent même entierement, quoique

ſouvent attaquées de vapeurs que les hommes, non que la matrice ſoit en plus mauvais état, qu'aucun autre endroit du corps, mais par les cauſes que nous expliquerons ci-deſſous.

---

les femmes ſoient ſans mouvement ni ſentiment, ſi on leur tient ſous le nez des choſes de mauvaiſe odeur, par exemple, des plumes brûlées.

Dans les accès hyſtériques, les muſcles de l'abdomen ſont tirés en dedans par la violence des ſpaſmes, en ſorte que le nombril diſparoît en grande partie; au lieu que dans les accès hypocondriaques, le ventre eſt plutôt enflé & avancé en dehors. Les femmes hyſtériques éprouvent auſſi un froid ſi violent dans la région des lombes, qu'on peut le ſentir en y mettant la main, & ce froid ne diminue point par l'application des linges chauds. Souvent auſſi elles ont au ſommet de la tête une douleur fixe, de peu d'étendue, & appellée à cauſe de cela *clou hyſtérique*. Beaucoup de femmes ſentent une eſpece de boule qui monte du bas ventre vers la poitrine. On ne voit jamais aucun de tous ces ſymptomes dans le mal hypocondriaque. La défaillance, la difficulté de reſpirer qui menace d'une ſuffocation ſoudaine, & l'étranglement violent du goſier, n'arrivent pas non plus ſi fréquemment dans cette maladie, que dans la paſſion hyſtérique. Enfin on n'a jamais tenu pour morts des hypocondriaques tombés dans leurs accidents, ni penſé à les enterrer; ce qui eſt arrivé quelquefois à des femmes hyſtériques, comme nous l'apprenons par des Hiſtoriens dignes de foi.

Nous n'aurions pas tant inſiſté ſur la différence qu'il y a entre ces deux maladies, & ſur la néceſſité de les diſtinguer exactement, ſi cela n'étoit très utile dans la pratique; car les meilleurs remedes dans la maladie hypocondriaque ſont le grand exercice, les remedes carminatifs, les ſpiritueux & volatils, les ſtomachiques, les aromatiques, les ſels neutres, les eaux minérales, les amers, & ſur tout les martiaux; mais tous ces remedes ſont plus nuiſibles qu'utiles dans la paſſion hyſtérique, où l'on trouve beaucoup de ſoulagement par la ſaignée, par les narcotiques, les nitreux, les antiépileptiques, les rafraîchiſſants, par la boiſſon d'eau froide & de petit-lait, évitant tout ce qui échauffe, & même le vin.

Le même Auteur recommande le bain chaud dans la maladie hypocondriaque; il n'eſt point d'occaſion, dit-il, où ce remede ſoit plus utile que dans la maladie hypocondriaque, qui n'eſt pas ſeulement un mal opiniâtre, mais encore fort commun dans ce temps ci; & il ajoute qu'il eſt ordinairement accompagné de fâcheux ſymptomes qui donnent beaucoup d'embarras aux Médecins, leſquels n'ont pas découvert juſqu'ici la maniere de le guérir parfaitement. A dire vrai il n'eſt point de meilleur remede & plus efficace pour diminuer & même pour guérir radicalement cette maladie, que l'uſage convenable des eaux minérales chaudes & froides; mais il faut obſerver que le bain dans une eau très pure & très légere, aide merveilleuſement l'uſage interne des eaux médicinales; car ces eaux qui ſont très utiles en boiſſon, parcequ'elles contiennent une partie conſidérable de matiere peſante, terreſtre, ſaline, aſtringente & ferrugineuſe, ne ſont pas ſi propres pour le bain dans cette maladie, que

Elle paroît ſous diverſes formes.

60. L'affection hyſtérique n'eſt pas ſeulement très fréquente ; elle ſe montre encore ſous une infinité de formes diverſes, & elle imite preſque toutes les maladies qui arrivent au genre humain ; car dans quelque partie du corps qu'elle ſe rencontre, elle produit auſſi-tôt les ſymptomes qui ſont propres à cette partie. Et ſi le Médecin n'a pas beaucoup de ſagacité & d'expérience, il ſe trompera aiſément, & attribuera à une maladie eſſentielle, & propre à telle ou telle partie, des ſymptomes qui dépendent uniquement de l'affection hyſtérique.

---

l'eau commune. Les femmes hyſtériques reçoivent les mêmes avantages des bains chauds que les hommes hypocondriaques.

Pour découvrir la raiſon des grands effets des bains chauds dans ces maladies, il faut d'abord examiner le ſiege, l'origine, la nature & les ſymptomes du mal hypocondriaque ; & tout bien conſidéré, l'on verra qu'il réſide dans ce conduit nerveux & membraneux qui ſert à la digeſtion & à la diſſolution des aliments, c'eſt-à dire, dans l'eſtomac & les inteſtins, dont le mouvement périſtaltique qui conſiſte naturellement dans une dilatation & contraction réciproque, eſt entierement troublé, ou même renverſé ; ce qui vient principalement de certaines contractions ſpaſmodiques & convulſives, par le moyen deſquelles, ſi les parties inférieures des inteſtins ſont affectées, ſurtout lorſqu'ils ſont pleins, non ſeulement les excréments ſont retenus dans le conduit, mais il s'engendre des vents qui, demeurant enfermés, gonflent & diſtendent violemment les menus inteſtins & l'eſtomac. Toutes les parties nerveuſes qui ſont douées d'un ſentiment exquis, ſe trouvent entraînées par ſympathie dans un ſemblable mouvement ſpaſmodique : de là provient cette multitude de ſymptomes qui affligent preſque toutes les parties du corps.

Si cette maladie n'a qu'une cauſe paſſagere, & qui ne ſoit pas ſituée dans la ſubſtance des viſceres, on la guérit aiſément ; mais ſi elle attaque les viſceres, & ſpécialement le pancréas, le foie, la rate, & le méſentere, & que les tuniques des inteſtins ſoient endommagées, la guériſon radicale eſt extrêmement difficile ; car le fréquent changement de Médecins & de remedes par où les malades s'amuſent vainement & ſe trompent eux mêmes, ne ſert qu'à augmenter la maladie, & même quelquefois à la rendre entierement incurable. On voit par-là qu'un fluide chaud & innocent, employé intérieurement & extérieurement, eſt le plus efficace de tous les remedes pour rétablir la tenſion naturelle du canal inteſtinal, pour en diminuer la contraction ſpaſmodique, pour rétablir le mouvement périſtaltique troublé, ou renverſé ; car la douce chaleur de ce fluide ramollit & relâche les fibres durcies & froncées, rappelle le ſang & les humeurs qui auparavant n'y pouvoient aborder, & facilite la circulation des liqueurs dans les vaiſſeaux des inteſtins. *Nouv. expér. ſur les eaux minér.*

Il eſt bon d'obſerver que la paſſion hyſtérique & la maladie hypocondriaque ſe trouvent quelquefois jointes enſemble dans le même ſujet ; mais cela arrive très rarement dans les hommes.

61. Pour en venir aux exemples, quand cette maladie attaque le cerveau, elle produit quelquefois une apoplexie entierement ſemblable à l'apoplexie ordinaire, & qui ſe termine de même par une hémiplégie. L'apoplexie ordinaire eſt cauſée par une pituite qui, inondant la ſubſtance corticale du cerveau, comprime les nerfs, & empêche le cours des eſprits. L'apoplexie hyſtérique ſemble venir d'une cauſe bien différente, puiſqu'elle arrive ſouvent aux femmes auſſi-tôt après l'accouchement où elles ont perdu beaucoup de ſang, & qu'elle eſt l'effet d'un accouchement laborieux, ou de quelque violente paſſion.

Reſſemble quelquefois à l'apoplexie,

62. Quelquefois l'affection hyſtérique produit des convulſions horribles, & qui reſſemblent à l'épilepſie. Le ventre & la poitrine ſe gonflent & gênent la reſpiration; & la malade fait de ſi grands efforts, que quoiqu'elle ait d'ailleurs aſſez peu de forces, tous les aſſiſtants ſuffiſent à peine pour la tenir. Durant ce temps-là elle crie, ſans prononcer de paroles diſtinctes & articulées, & elle ſe frappe la poitrine. Cette ſorte d'affection hyſtérique eſt communément appellée *ſuffocation de matrice*, & les femmes qui y ſont ſujettes, ont le plus ſouvent un tempérament vigoureux & fort ſanguin.

Quelquefois à l'épilepſie,

63. D'autres fois l'affection hyſtérique attaque la partie extérieure de la tête entre le crâne & le péricrâne, & demeurant fixée dans un ſeul endroit, de la largeur ſimplement d'un travers de doigt, elle y cauſe une douleur inſupportable, qui eſt accompagné de vomiſſements énormes. C'eſt ce que j'appelle le *clou hyſtérique*; & cette douleur attaque principalement les femmes qui ont les pâles couleurs.

Quelquefois à une douleur de tête,

64. Quelquefois le mal ſe jette ſur les parties vitales, & cauſe une ſi violente palpitation de cœur, que la malade ne doute point que les aſſiſtants ne doivent entendre le bruit que fait le cœur en battant contre les côtes. Cette ſorte d'affection hyſtérique attaque ſur-tout les femmes maigres & ſeches, & d'un tempérament foible; comme auſſi les jeunes filles qui ont les pâles couleurs.

Quelquefois à une palpitation de cœur,

65. D'autres fois la maladie ſe fixe dans les poumons, où elle produit une toux très fréquente & preſque continuelle, mais ſans aucune expectoration. Et quoique cette toux hyſtérique ne ſoit ni auſſi violente, ni auſſi douloureuſe que celle qu'on nomme *convulſive*, elle donne beaucoup moins de relâche. Cependant elle eſt très rare, & ſurvient principalement aux femmes pituiteuſes.

Quelquefois à une toux ſeche,

66. D'autres fois l'affection hyſtérique ſe jettant ſur le colon & ſur la région qui eſt au-deſſous de la foſſette du cœur, y cauſe une douleur inſupportable, qui reſſemble à la paſſion iliaque. La malade vomit une quantité exceſſive de matiere, tantôt verte, & ſemblable à de la bile porracée, tantôt de quelque autre couleur extraordinaire. Souvent auſſi, après que la douleur & le vomiſſement continuel ont duré pluſieurs jours, & réduit la malade aux abois, l'accès ſe termine par une jauniſſe univerſelle. Cependant la malade ſouffre de terribles angoiſſes, & déſeſpere entierement de ſa guériſon. Cet abattement d'eſprit, & ce déſeſpoir m'ont paru auſſi inſéparables de la maladie, que la douleur cruelle & le vomiſſement dont je viens de parler. Les femmes qui ont naturellement les fibres lâches & délicates, & celles qui ont épuiſé leurs forces en mettant au monde de gros enfants, ſont les plus ſujettes à cette ſorte d'affection hyſtérique.

Quelquefois à la paſſion iliaque,

67. Quelquefois le mal attaque l'un des reins, & y produit une douleur très cruelle, & qui eſt entierement ſemblable à un accès de colique néphrétique, non ſeulement par la nature & le ſiege de la douleur, mais encore par les vomiſſements affreux dont elle eſt accompagnée, & quelquefois auſſi parcequ'elle s'étend le long des ureteres. De cette maniere il eſt extrêmement difficile de diſtinguer ſi les ſymptomes dont il s'agit proviennent de quelque pierre enfermée dans les reins, ou d'une affection hyſtérique, à moins que la perſonne n'ait eu peu de temps auparavant quelque violent chagrin, ou n'ait vomi une matiere verdâtre; ce qui montrera que les ſymptomes de la maladie doivent plutôt être attribués à une affection hyſtérique, qu'à une pierre contenue dans les reins.

Quelquefois à un accès de colique néphrétique.

La veſſie même n'eſt pas exempte des atteintes de ce mal, non ſeulement il y cauſe de la douleur, mais encore il ſupprime l'urine, tout de même que s'il y avoit une pierre dans la veſſie, quoiqu'il n'y en ait aucune. Cette derniere ſorte d'affection hyſtérique qui attaque la veſſie eſt très rare: celle qui attaque les reins eſt plus commune. Toutes deux arrivent aux femmes dont les forces ſont déja affoiblies, & la ſanté ruinée par de fréquents accès hyſtériques qui leur ſont ſurvenus.

68. La maladie ſe jette auſſi quelquefois ſur l'eſtomac, & alors elle produit des vomiſſements continuels; d'autrefois ſur les inteſtins, & alors elle produit un cours de ventre. Mais ces deux ſymptomes hyſtériques ſont ſans dou-

Elle produit quelquefois un vomiſſement continuel, ou une diarrhée.

leur, quoique la perſonne rende ſouvent une matiere verte. Ils arrivent d'ordinaire aux femmes qui ont été affoiblies par de fréquents retours de vapeurs hyſtériques.

Elle attaque les parties externes,

69. L'affection hyſtérique ne s'en prend pas ſeulement à preſque toutes les parties internes ; elle attaque auſſi quelquefois les parties externes, & les muſcles, ſavoir les machoires, les épaules, les mains, les cuiſſes, les jambes : elle y cauſe tantôt une douleur, & tantôt une enflure, dont celle des jambes eſt la plus remarquable. On peut toujours obſerver deux choſes dans l'enflure des hydropiques, c'eſt qu'elle eſt plus conſidérable le ſoir, & que quand on la preſſe fortement avec le doigt, l'impreſſion y reſte comme dans la cire molle. Au contraire, l'enflure des perſonnes hyſtériques eſt plus grande le matin, & quand on la preſſe avec le doigt, il ne reſte aucune marque. Le plus ſouvent auſſi l'enflure n'eſt qu'à une des deux jambes. Du reſte elle reſſemble tellement à celle des hydropiques, ſoit par ſa grandeur, ſoit par ſa ſuperficie, qu'on a bien de la peine à perſuader aux perſonnes malades qu'elles ne ſont pas hydropiques.

Et même les dents ;

70. On ne croiroit peut-être pas que l'affection hyſtérique attaquât auſſi les dents ; toutefois rien n'eſt plus vrai. On n'apperçoit pas la moindre cavité, ni la moindre fluxion qui puiſſe occaſionner la douleur, & cependant elle n'eſt ni moins violente, ni moins longue, ni moins opiniâtre. Quant aux douleurs & aux tumeurs qui attaquent les parties externes dont nous avons parlé ci-devant, elles arrivent principalement aux femmes qui ſont épuiſées par une longue ſuite de violents accès hyſtériques.

Elle eſt ordinairement accompagnée d'une douleur au dos,

71. Mais de tous les ſymptomes de cette maladie, il n'en eſt point de ſi fréquent qu'une certaine douleur au dos, laquelle ne manque jamais de ſe fair ſentir, même dans les plus légeres attaques de la paſſion hyſtérique. Cette douleur, & les autres dont j'ai fait mention, ont cela de commun, qu'après même qu'elles ſont paſſées, elles laiſſent les parties qui les ont ſouffertes tendres & ſenſibles comme ſi elles avoient été rouées de coups de bâton ; en ſorte qu'on n'y ſauroit toucher ; & cette ſenſibilité ne ceſſe que peu-à-peu.

Souvent précédée d'une froideur des parties extérieures.

72. Une choſe remarquable, c'eſt que tous ces divers ſymptomes ſont aſſez ſouvent précédés d'une froideur conſidérable des parties extérieures, laquelle ne ceſſe qu'après l'accès. J'ai quelquefois trouvé cette froideur preſ-

que ſemblable à celle d'un corps mort, quoique le pouls fût dans ſon état naturel.

J'ajoute que preſque toutes les femmes hyſtériques que j'ai traitées juſqu'à préſent ſe plaignoient d'un grand abattement, & pour faire voir où elles le ſentoient, elles montroient la poitrine.

On ſait auſſi que les femmes hyſtériques rient ou pleurent immoderement ſans aucune cauſe évidente.

Preſque toujours accompagnée d'une évacuation d'urine claire.

73. Un autre ſymptome, qui eſt le plus eſſentiel de la maladie, & qui en eſt preſque inſéparable, c'eſt une abondance d'urine claire comme de l'eau de roche, que les femmes hyſtériques & les hommes hypocondriaques rendent dans l'accès du mal. Cette urine claire en eſt preſque toujours un ſigne pathognomonique; & j'ai quelquefois obſervé dans des hommes, que peu de temps, ou immédiatement après avoir rendu une urine de couleur citrine, s'ils venoient à être agités tout à coup d'une paſſion violente, il rendoient ſur le champ en grande quantité, & pendant long-temps, une urine très claire, & qu'ils ſe trouvoient mal juſqu'à ce que l'urine eût repris ſa couleur naturelle; car alors le paroxyſme ſe terminoit.

Souvent de rots aigres ou nidoreux,

74. De plus, les femmes hyſtériques & les hommes hypocondriaques dont le mal eſt ancien, ſont ſujets, après avoir mangé, à rendre des rots, quoiqu'ils mangent modérément & à proportion ſeulement de leur appétit. Ces rots ſont tantôt nidoreux, & tantôt fort aigres; & les uns & les autres viennent d'une digeſton mal faite, & d'une chylification dépravée.

Toujours de trouble d'eſprit.

75. Or, quoique les femmes hyſtériques & les hommes hypocondriaques ſoient extrêmement malades de corps, ils le ſont encore plus d'eſprit, car ils déſeſperent abſolument de leur guériſon, & dès qu'on s'aviſe de leur en donner la moindre eſpérance, ils ſe mettent en grande colere, tellement que ce déſeſpoir eſt eſſentiel à la maladie. D'ailleurs, ils ſe rempliſſent l'eſprit des idées les plus triſtes, & croient que toutes ſortes de maux vont leur arriver.

Ils s'abandonnent pour le moindre ſujet, & même ſans ſujet, à la crainte, à la colere, à la jalouſie, aux ſoupçons, & aux paſſions les plus violentes, & ils ſe tourmentent ſans ceſſe eux-mêmes. Ils ne peuvent ſouffrir la joie; & s'il leur arrive de ſe réjouir, ce n'eſt que très rarement, & pour quelques moments, encore ces moments

de joie leur agitent-ils autant l'eſprit que feroient les paſſions les plus affligeantes. Ils ne gardent aucune médiocrité, & ne ſont conſtants que dans leur légéreté. Tantôt ils aiment avec excès, & tantôt ils haïſſent ſans raiſon les mêmes perſonnes. S'ils ſe propoſent de faire quelque choſe, ils changent auſſi-tôt de deſſein, & entreprennent tout le contraire, ſans néanmoins l'achever; enfin ils ſont indéterminés & ſi indécis, qu'ils ne ſavent jamais quel parti prendre, & ſont dans des inquiétudes continuelles.

La nuit, qui eſt pour les autres hommes un temps de repos & de tranquillité, devient pour les malades dont nous parlons, de même que pour les ſuperſtitieux, une occaſion de mille chagrins & de mille craintes, à cauſe des rêves qu'ils font, & qui roulent ordinairement ſur des morts & des revenants. Ce n'eſt pas ſeulement à des maniaques & des furieux que tout cela arrive, c'eſt à des gens qui, hors de là, ſont très ſages & très ſenſés, & qui ont une pénétration & une ſagacité extraordinaires. Auſſi Ariſtote a-t-il obſervé avec raiſon que les mélancoliques ont plus d'eſprit que les autres.

Cela arrive lorſque la maladie eſt ancienne.

76. Il eſt vrai qu'un ſi triſte état n'eſt pas le partage de toutes les perſonnes qui ſont attaquées de la maladie dont nous parlons, mais ſeulement de celles qui en éprouvent depuis long-temps les plus rudes aſſauts, & qui en ſont pour ainſi dire accablées, ſur-tout ſi les afflictions, les inquiétudes, les chagrins, la trop grande application à l'étude, & la trop grande contention d'eſprit, ſe joignent à la mauvaiſe diſpoſition du corps pour augmenter la violence du mal.

Difficulté de rapporter tous les ſymptomes de la paſſion hyſtérique.

77. Je ne finirois point ſi j'entreprenois de rapporter ici tous les ſymptomes de l'affection hyſtérique, tant ils ſont différents, & même contraires les uns aux autres. Cette maladie eſt un prothée qui prend une infinité de formes différentes; c'eſt un caméléon qui varie ſans fin ſes couleurs. Auſſi Démocrite me paroît avoir eu raiſon d'aſſurer dans ſa lettre à Hippocrate, que l'affection hyſtérique étoit la ſource d'une infinité de maux, quoiqu'il ſe trompât en aſſignant la matrice pour cauſe de cette maladie. Ses ſymptomes ne ſont pas ſeulement en très grand nombre & très variés; ils ont encore cela de particulier entre toutes les autres maladies, qu'ils ne ſuivent aucune regle, ni aucun type uniforme, & ne ſont qu'un aſſemblage confus & irrégulier: de là vient qu'il eſt très

difficile de donner l'hiſtoire de l'affection hyſtérique.

Ses cauſes externes.

78. Les cauſes externes, ou antécédentes de cette maladie, ſont des mouvements violents du corps, & beaucoup plus ſouvent des agitations violentes de l'ame, produites ſubitement par la colere, le chagrin, la crainte, ou par quelque autre paſſion ſemblable. Ainſi quand les femmes me conſultent ſur quelque maladie dont je ne ſaurois déterminer la nature par les ſignes ordinaires, j'ai toujours grand ſoin de leur demander ſi le mal dont elles ſe plaignent ne les attaque pas principalement lorſqu'elles ont du chagrin, ou que leur eſprit eſt troublé par quelque autre paſſion. Si elles avouent que la choſe eſt ainſi, alors je ſuis pleinement aſſuré que leur maladie eſt une affection hyſtérique, ſur-tout ſi elles rendent en ce temps-là une grande quantité d'urine claire & limpide.

Aux paſſions de l'ame qui produiſent cette maladie, il faut joindre encore d'autres cauſes, ſavoir une abſtinence trop longue qui a vuidé entierement l'eſtomac, ou bien des évacuations exceſſives, & que la perſonne n'étoit pas en état de ſoutenir, ſoit qu'on l'ait trop ſaignée, ſoit qu'on lui ait donné mal à propos des émétiques, ou des purgatifs (1).

Sa cauſe interne eſt le déſordre des eſprits animaux.

79. Voyons maintenant quelles ſont les cauſes internes ou immédiates de l'affection hyſtérique, autant que l'on peut les découvrir, en examinant la totalité des ſymptomes que nous avons décrits. Il me paroît donc que ce qu'on nomme dans les femmes affection hyſtérique, & dans les hommes affection hypocondriaque, & en général les vapeurs, provient du déſordre ou mouvement irrégulier des eſprits animaux, leſquels ſe portant impétueuſement, & en trop grande quantité, ſur telle ou telle partie, y cauſent des ſpaſmes, ou même de la douleur quand la partie ſe trouve douée d'un ſentiment exquis, & troublent les fonctions des organes, tant de ceux qu'ils abandonnent, que de ceux où ils ſe portent, les uns & les autres

(1) On peut dire en général que la maladie hyſtérique vient principalement d'une foibleſſe des nerfs, & d'un appauvriſſement des liqueurs, d'où s'enſuit une circulation languiſſante & des ſecrétions & excrétions imparfaites. Ainſi tout ce qui tend à affoiblir le genre nerveux & à appauvrir les ſucs, peut être compté au nombre des cauſes externes ou manifeſtes de cette maladie comme les exercices violents, les grandes agitations d'eſprit par quelque cauſe que ce ſoit, les longs jeûnes, les longues veilles, les évacuations immodérées, &c.

ne pouvant manquer d'être fort endommagés par cette distribution inégale des esprits, qui est entierement contraire aux loix de l'économie animale.

Ce désordre provient de leur foiblesse.

80. La cause antécédente du désordre des esprits animaux, c'est leur trop grande foiblesse, soit naturelle, soit accidentelle, qui les rend faciles à se déranger & à se dissiper. La constitution des esprits, qui ne peut s'appercevoir que par l'entendement, répond à l'état des parties qui tombent sous les sens, c'est-à-dire que les esprits sont plus ou moins capables de se dérégler, suivant que le tempérament des personnes est plus fort, ou plus foible. De là vient qu'il y a beaucoup plus de femmes attaquées de vapeurs, que d'hommes, d'autant que les femmes sont naturellement plus délicates, & d'un tissu moins serré & moins ferme, étant destinées à des fonctions moins pénibles; au lieu que les hommes ont un corps robuste & vigoureux, parcequ'ils sont destinés à de grands & de rudes travaux.

Preuve de cela par un exemple de la suffocation utérine,

81. Or, que le désordre des esprits animaux soit la cause immédiate des vapeurs, c'est ce que prouvent suffisamment les symptomes que nous avons déja décrits, & dont nous allons rappeller seulement les principaux, en commençant par celui qu'on nomme vulgairement *suffocation de matrice*

Dans cette occasion les esprits s'étant accumulés dans le ventre, se jettent en foule & avec impétuosité sur les muscles du pharinx & du larinx, produisent des spasmes dans toute l'étendue qu'ils parcourent, & causent au ventre une enflure qui ressemble à une grosse boule, & qui cependant n'est autre chose qu'un effet de la convulsion des fibres, lesquelles n'ayant pas la force de résister, sont contraintes de céder & de faire éminence.

Durant ce temps-là les parties extérieures & les muscles étant destitués de la plupart des esprits dont ils ont besoin, & qui se sont portés ailleurs, deviennent très souvent froids comme un cadavre; & cela n'arrive pas seulement dans la suffocation de matrice, mais encore dans toutes les autres sortes de vapeurs, ainsi que nous avons remarqué auparavant. Le pouls néanmoins n'est pas différent de celui des personnes qui se portent bien, & cette froideur n'est pas dangereuse, à moins qu'elle ne provienne de quelque évacuation excessive qui aura précédé.

82. Le symptome hystérique qui ressemble extérieu-

rement à la colique bilieuſe, ou même à la paſſion iliaque, & qui conſiſte dans une douleur inſupportable aux environs de de la foſſette du cœur, avec un vomiſſement affreux de matiere verdâtre, dépend pareillement du déſordre des eſprits, leſquels ſe jettant en foule & avec beaucoup d'impétuoſité ſur les parties qui ſont au-deſſous de la foſſette du cœur, y cauſent des convulſions violentes, d'où s'enſuit la douleur & le vomiſſement.

Et par le ſymptome qui reſſemble à la colique bilieuſe ou à la paſſion iliaque.

83. Et quoique les matieres que l'on rend dans cette ſorte d'affection hyſtérique, ſoit par en haut, ſoit par en bas, ſe trouvent quelquefois de couleur verte, il n'en faut pas conclure que la maladie conſiſte dans les humeurs, ou que la douleur cruelle que l'on y reſſent ſoit produite par l'acrimonie de quelque humeur qui déchire les parties où elle s'attache, & qui doive être évacuée par des émétiques, ou des purgatifs, comme ſi elle étoit le foyer de la maladie.

D'où provient la couleur verte des matieres qu'on rend par haut, ou par bas.

Il eſt certain que ceux qui vont ſur mer ſont ſujets à vomir, au bout de quelques jours de navigation, une bile porracée, & cela arrive aux perſonnes de la meilleure ſanté du monde, & qui, une demi-heure auparavant, n'avoient pas ſûrement de bile porracée. Or, d'où peut venir un pareil vomiſſement, ſinon du trouble que cauſe aux eſprits l'agitation continuelle & le roulis du vaiſſeau?

Ne voit-on pas auſſi que les enfants, dans leurs convulſions qui viennent principalement du déſordre des eſprits animaux, rendent par haut, ou par bas une matiere verte? Et l'expérience ne montre-t-elle pas chaque jour, que ſi on emploie des vomitifs ou des purgatifs réitérés, ſoit dans les femmes, ſoit dans les enfants, dans le deſſein d'évacuer cette matiere verte, on ne fait au contraire qu'en augmenter la quantité, ſans en changer la couleur, parceque les vomitifs & les purgatifs augmentent le déſordre des eſprits; d'où il arrive que le levain ſtomacal & inteſtinal ſe corrompt & ſe déprave, ou que les ſpaſmes violents que ſouffre l'eſtomac & les inteſtins y font couler un ſuc étranger, qui eſt capable de communiquer aux humeurs cette couleur verte.

La Chymie fournit de curieux exemples d'une pareille altération de couleur. Deux liqueurs claires & limpides étant mêlées enſemble, produiſent une couleur foncée qui ſemble tenir du preſtige. Au reſte, on ſe tromperoit groſſierement ſi l'on prétendoit juger de la nature des corps

par la qualité des couleurs qui ne peuvent donner ſur cette matiere aucune lumiere certaine. Et comme il ne s'enſuit pas que tout ce qui eſt vert, ſoit âcre, il ne s'enſuit pas non plus que tout ce qui eſt âcre, ſoit vert.

Ainſi, toutes choſes bien examinées, il paroît aſſez clairement que la douleur très cruelle qui ſe fait ſentir dans la colique hyſtérique, comme auſſi le vomiſſement de matiere verdâtre, proviennent uniquement du déſordre des eſprits animaux qui ſe jettent avec trop d'impétuoſité ſur les parties ſituées au-deſſous de la foſſette du cœur, & y cauſent des contractions ſpaſmodiques (1).

(1) La bile, dit le Docteur Huxham, ne devient pas verte, à moins qu'elle ne ſoit mêlée avec un acide : & plus cet acide eſt fort ; plus auſſi la couleur eſt verte & foncée, approchant preſque de la noirceur, & plus la coagulation eſt conſidérable ; en ſorte que ce mélange reſſemble à peu près à de l'encre qu'on verſeroit ſur de la ſuie. La choſe ſe voit encore mieux quand on fait l'expérience avec de la bile humaine, qui eſt peut être plus alcaline que celle d'aucun autre animal. Voilà, ce me ſemble, la cauſe la plus ordinaire de la bile noire & de la verte ; ainſi c'eſt une erreur de croire, comme quelques-uns, que ces deux ſortes de biles ne ſe forment que dans les premieres voies, puiſque les Anatomiſtes les trouvent ſouvent dans la véſicule du fiel, & dans les conduits biliaires.

Ce raiſonnement eſt confirmé par l'expérience, ſans laquelle la plus belle théorie eſt vaine. C'eſt ainſi que j'ai ſouvent vu avec étonnement une bile verte, & une bile noire qui eſt encore plus âcre que la verte, & qui avoit été rendue par le vomiſſement, ronger les métaux, fermenter ſur le champ, comme ſi on y avoit mêlé de l'eſprit de vitriol, agacer fortement les dents, & écorcher le goſier. Ne ſont-ce pas là des marques certaines d'acidité ? L'eſprit de vitriol en donne à peine de plus grandes.

Je traitai il y a quelque temps un Matelot qui, à ſon retour de la Virginie, ayant été d'abord attaqué de tranchées, & enſuite de convulſions violentes & de délire, vomit une grande quantité de bile verte, & quelquefois de bile noire & très acide. Les aſſiſtants lui ayant mis dans la bouche une cuiller d'argent pendant ſes convulſions, afin qu'il ne ſe mordît pas la langue, cette cuiller devint dans un moment auſſi noire que ſi elle avoit été tachée avec de l'eſprit de nitre. Il faut remarquer en paſſant que cet homme aimant beaucoup le ſuc de limon, en mêloit copieuſement dans la plupart de ſes boiſſons.

Les perſonnes que j'ai trouvées avoir de la bile noire, ou verte, étoient des gens qui avoient ſouvent eu des maux d'eſtomac cauſés par un acide corroſif & très piquant. Je me ſouviens qu'ayant ordonné, il y a environ quinze ans, la ſaignée à un jeune homme qui aimoit beaucoup les acides & le cidre, & qui par cette raiſon étoit ſouvent attaqué de coliques & de douleurs rhumatiſmales, je fus ſurpris de trouver la ſéroſité de ſon ſang auſſi verte que du ſuc de porreaux. *Tranſact. philoſ.* n°. 382.

Je ſais que l'illuſtre Sydenham prétend que la bile verte, ou porra-

Clou hyſtérique vient du déſordre des eſprits animaux,

84. Le ſymptome que j'ai nommé ci-deſſus *clou hyſtérique*, doit être attribué de même au déſordre des eſprits qui, de toute la circonférence du corps, vont ſe concentrer, pour ainſi dire, dans un certain endroit du péricrâne, y cauſent une douleur térébrante, comme ſi on enfonçoit un clou dans la tête, & produiſent un vomiſſement abondant de matiere verdâtre. Cette concentration des eſprits dans un ſeul endroit du péricrâne, ne reſſemble pas mal à la collection des rayons du ſoleil qui ſe fait dans le miroir ardent. Et, comme la réunion des rayons ſolaires eſt la cauſe qu'ils enflamment les corps, de même la réunion des eſprits eſt la cauſe de la douleur qu'ils font ſentir, en déchirant, pour ainſi dire, les membranes de la tête.

Et auſſi l'urine claire.

85. Les femmes hyſtériques & les hommes hypocondriaques rendent ſouvent une grande quantité d'urine claire & limpide, comme j'ai remarqué plus haut. Ce ſymptome vient auſſi du déſordre des eſprits animaux qui, troublant l'économie du ſang, ſont cauſe que la ſéroſité s'en ſépare avant qu'elle ait eu le temps d'être imprégnée des particules ſalines qui devoient lui donner une couleur citrine (1). Nous voyons tous les jours un exemple de cela

---

cée, provient uniquement du mouvement irrégulier des eſprits animaux; ſi cela étoit vrai, toute agitation extraordinaire de l'ame produiroit une ſemblable bile; ce qui néanmoins n'arrive guere : il eſt vrai que les paſſions violentes mettent la bile en mouvement, & la font couler dans l'eſtomac & les inteſtins, & ſi elle y rencontre une humeur acide, elle devient verte, & s'évacue ſouvent par le vomiſſement; mais la même perſonne à qui une violente agitation d'eſprit aura fait vomir de la bile verte, en rendra peut-être bientôt après d'entierement jaune, s'il ſurvient une paſſion plus violente. C'eſt ainſi qu'une perſonne ſur mer vomit un jour de la bile verte, & le jour ſuivant en vomira de jaune, & au contraire.

Quand la bile eſt hors du corps, elle ne devient pas verte, quoiqu'on l'agite fortement; ainſi elle ne peut guere devenir verte dans le corps ſans le mélange d'un acide. Un mouvement déréglé des eſprits animaux, ou une violente paſſion de l'ame, nuit principalement à la digeſtion, en ſorte que le chyle s'aigrit dans l'eſtomac, & donne une couleur verte à la bile qui coule dans ce viſcere, & qui ſe mêle avec ce liquide; & tant que l'eſtomac reſte foible, la nourriture que l'on prend ſe digere mal : d'où il arrive que l'eſtomac & les inteſtins peuvent demeurer long-temps ſurchargés d'une pituite acide. *Huxham, de morb. col. damn. p.* 19. 20. 21. 22.

Quelques expériences de Baglivi prouvent auſſi que la bile humaine & celle des animaux devient verte, & enſuite noire, en la mêlant & la faiſant digérer avec des acides. *Baglivi oper. p.* 436, *&c.*

(1) Ce ſymptome ſemble plutôt venir d'une conſtriction ſpaſmodique des vaiſſeaux qui ne laiſſent alors échapper que la partie la plus ſéreuſe du ſang, ou d'un appauvriſſement de ce liquide.

dans les perſonnes qui ont bu copieuſement de quelque liqueur légere & diurétique ; car elles rendent auſſi-tôt une urine très claire ; parceque le ſang étant ſurchargé & comme inondé d'une ſéroſité qu'il ne peut retenir, la laiſſe échapper avant qu'elle ait le temps de prendre la couleur naturelle de l'urine.

86. Il y a près de trois ans qu'un homme de condition me fit appeller pour le traiter d'une maladie qui me parut être une colique hypocondriaque, approchante de la paſſion iliaque, par la douleur & le vomiſſement énorme dont elle étoit accompagnée. Elle duroit depuis long-temps avec beaucoup de violence, & avoit preſque entierement épuiſé les forces du malade. Je remarquai ſoigneuſement que, lorſqu'il ſe trouvoit le plus mal, ſon urine étoit toujours claire & ſans couleur ; & que, quand il ſe trouvoit un peu mieux, elle étoit d'une couleur qui approchoit de la citrine, & cela dura ainſi pendant toute la maladie. Preuve de cela par un exemple.

Un jour étant allé voir mon malade, j'apperçus une urine citrine qu'il avoit rendue à trois différentes fois, & qu'on avoit gardée dans trois différents vaiſſeaux. Il ſe réjouiſſoit de cet heureux changement, & penſoit déja à prendre quelque nourriture légere, me diſant qu'il ſentoit de l'appétit ; mais, dans ce moment-là il ſurvint quelqu'un qui le mit tellement en colere qu'il ſe trouva mal à l'inſtant même ; & ayant demandé le pot, il rendit une grande quantité d'urine qui étoit claire comme du cryſtal.

87. Il eſt aſſez ordinaire aux femmes hyſtériques de cracher durant pluſieurs ſemaines une matiere ſéreuſe, ni plus ni moins que ſi elles avoient été frotées d'onguent mercuriel. Apparemment que cette ſalivation dépend auſſi du trouble que les eſprits cauſent dans le ſang, & qu'alors la ſéroſité ne pouvant s'en ſéparer par les voies naturelles, c'eſt-à-dire par les reins, elle ſe dépoſe ſur les glandes ſalivaires, & coule enſuite par les conduits ſalivaires ſous la forme de ſalive. Sputation des femmes hyſtériques vient de la même cauſe ;

On peut dire la même choſe des ſueurs nocturnes qui arrivent quelquefois aux femmes hyſtériques, & qui proviennent uniquement de ce que l'économie du ſang étant troublée, ſa ſéroſité eſt contrainte de ſe porter à l'habitude du corps.

88. Quant au froid dont les parties extérieures ſont ſi ſouvent attaquées dans l'affection hyſtérique, il eſt plus clair que le jour, qu'il vient de ce que les eſprits animaux Comme auſſi le froid des parties extérieures.

abandonnent ces parties pour ſe jetter en foule ſur d'autres.

Il ne faut pas douter non plus que les pleurs & les ris immodérés auxquels ſont ſujettes les femmes hyſtériques, ne ſoient produits par les eſprits animaux qui ébranlent vivement les organes deſtinés à ces ſortes de fonctions.

Les hypocondriaques ſont ſujets à pleurer ſans raiſon. Exemple de cela.

89. Je remarquerai en paſſant que les hommes hypocondriaques ſont auſſi quelquefois ſujets à pleurer ſans raiſon. Un jour, je fus appellé pour voir un homme de condition & de beaucoup d'eſprit, qui, depuis peu de jours ſeulement relevoit d'une fievre, ſon Médecin l'avoit fait ſaigner, l'avoit purgé trois fois, & lui avoit défendu la viande. Comme je trouvai cet homme habillé, & que je l'entendis raiſonner ſenſément ſur toutes choſes, je demandai pour quel ſujet on m'avoit fait venir : un de ſes amis me dit d'attendre un peu, & que je verrois bientôt de quoi il étoit queſtion.

M'étant donc aſſis, & m'entretenant avec le malade, j'apperçus bientôt que ſa levre inférieure s'avançoit en devant avec un mouvement fréquent, comme il arrive aux enfants qui boudent & qui ſe mettent à pleurer ; cela fut ſuivi d'un torrent de larmes, accompagnées de ſoupirs & de gémiſſements qui alloient preſque juſqu'à la convulſion ; mais, peu de temps après, les larmes & les ſoupirs ceſſerent entierement.

J'attribuai ce ſymptome au déſordre des eſprits, cauſé en partie par la longueur de la maladie, en partie par les évacuations qu'il avoit été néceſſaire de mettre en uſage dans le traitement, & en partie par l'épuiſement où ſe trouvoit le malade, & par l'abſtinence de viande que le Médecin avoit ordonné durant quelques jours depuis la convaleſcence, afin de prevenir plus ſurement la rechute. Je déclarai donc que la fievre ne reviendroit point, & que le ſymptome dont j'ai parlé, étoit uniquement l'effet de l'épuiſement. C'eſt pourquoi je conſeillai au malade de manger à ſon dîner un poulet rôti, & de boire du vin en médiocre quantité. Il le fit, & ayant continué enſuite à manger de la viande modérément, il n'eut jamais plus d'accident ſemblable.

Les autres ſymptomes hyſtériques viennent pareillement du déſordre des eſprits.

90. Enfin, pour ne rien dire des autres ſymptomes des vapeurs, c'eſt du déſordre des eſprits animaux que viennent ces agitations de l'ame & ces inconſtances que l'on voit dans les femmes hyſtériques & les hommes hypocon-

driaques : car, comme leurs eſprits animaux ſont foibles, ſoit naturellement, ſoit à cauſe de la longueur de la maladie, il arrive de là que ces ſortes de perſonnes ſe trouvent ſuſceptibles des moindres impreſſions déſagréables, & hors d'état d'y réſiſter, tellement qu'elles ſe mettent tout à coup en colere ou de mauvaiſe humeur, & le plus ſouvent ſans ſujet.

La force de l'ame, tandis qu'elle eſt enfermée dans ce corps mortel, dépend principalement de la force des eſprits animaux (1) qui lui ſervent comme d'inſtrument dans l'exercice de ſes fonctions, & qui ſont la plus fine portion de la matiere, & la plus approchante de la ſubſtance ſpirituelle. Ainſi la foibleſſe & le déſordre des eſprits cauſe néceſſairement la foibleſſe & le déſordre de l'ame, & la rend le jouet des paſſions les plus violentes, ſans qu'elle ſoit, en aucune façon, maîtreſſe d'y réſiſter.

Affection hyſtérique & hypocondriaque ne vient pas de vapeurs malignes.

91. Je crois donc avoir prouvé ſuffiſamment que l'affection hyſtérique & hypocondriaque vient uniquement du déſordre des eſprits animaux, & qu'elle n'eſt point produite, comme diſent quelques Auteurs, par une corruption de la ſemence ou du ſang menſtruel, d'où ſe porteroient des vapeurs malignes aux endroits affectés ; ni comme veulent d'autres, par une certaine dépravation des ſucs, ou un amas d'humeurs âcres, mais par les cauſes que nous avons aſſignées ci-deſſus.

Un ſeul exemple fera voir clairement que le foyer de la maladie ne conſiſte point dans une matiere groſſiere. Si une femme qui s'eſt toujours très bien portée, mais qui néanmoins eſt d'une complexion délicate, vient à être extrêmement affoiblie & abattue pour avoir commis quelque faute dans le régime, ou par un vomitif ou un purgatif trop violent, elle ne manquera pas d'avoir quelque ſymptome hyſtérique. Or le vomiſſement ou la purgation devroit plutôt éloigner ce ſymptome que de l'attirer, s'il étoit vrai que le foyer de la maladie fût une humeur.

(1) Il n'eſt pas facile de comprendre ce que l'Auteur entend ici par *la force des eſprits animaux* ; à quoi on peut ajouter que l'idée que nous avons de ces eſprits n'eſt ni claire ni ſatisfaiſante ; auſſi pluſieurs ſavants hommes ont nié leur exiſtence. La force & la fermeté de l'ame, pour me ſervir des termes de notre Auteur, ſemblent principalement dépendre de la ſtructure des ſolides qui, ayant toute l'élaſticité & la ſoupleſſe néceſſaire, font que l'ame exécute ſes opérations avec vigueur & facilité.

On peut dire la même choſe d'une femme qui aura perdu trop de ſang, ſoit par la ſaignée, ſoit par un accouchement naturel, ou qui aura trop jeuné, & ſe ſera trop long-temps abſtenue de viande. Tout cela devroit plutôt empêcher les ſymptomes hyſtériques que les exciter, ſi leur cauſe conſiſtoit dans une matiere groſſiere; au lieu que rien ne les produit davantage que ces ſortes d'évacuations.

Le déſordre des eſprits corrompt les humeurs.

92. Il faut avouer cependant la vérité : c'eſt que le déſordre des eſprits, qui eſt la ſeule cauſe de la maladie, occaſionne un amas d'humeurs corrompues, d'autant que les fonctions des parties, tant de celles qui ſont diſtendues par la violente impulſion des eſprits, que de celles qui en ſont privées, ne ſauroient manquer d'être extrêmement léſées : &, comme la plupart de ces parties ſont des eſpeces d'organes ſécrétoires deſtinés à recevoir les excréments du ſang ; ſi leurs fonctions viennent une fois à être endommagées, de quelque maniere que ce ſoit, il s'y accumulera néceſſairement une grande quantité d'humeurs impures, leſquelles auroient été évacuées, & par conſéquent toute la maſſe du ſang auroit été plus pure, ſi tous les organes s'étoient acquittés de leurs fonctions. Or il s'en ſeroient acquittés, ſi une diſtribution égale des eſprits les eût entretenus dans la force qui leur eſt néceſſaire.

C'eſt à cette cauſe, je veux dire à des humeurs corrompues accumulées dans le ſang, & dépoſées enſuite ſur les différents organes, que j'attribue les cachexies conſidérables, la perte d'appétit, les pâles couleurs des jeunes filles (maladie que je regarde comme une ſorte de vapeurs), & tous les autres maux dont ſont affligées les femmes qui ont long-temps ſouffert de l'affection hyſtérique.

Exemple de cela dans l'hydropiſie des ovaires,

L'hydropiſie des ovaires provient de la même cauſe dans les femmes qui ſont depuis long-temps vaporeuſes. Car les ſucs dépravés qui, de la maſſe du ſang, ſe dépoſent ſur les ovaires, dérangeant leurs fonctions, & détruiſant leur économie, rendent d'abord les femmes ſtériles, & enſuite donnent lieu à la formation d'une ſéroſité ſanieuſe qui, s'épanchant entre les tuniques des ovaires, les tuméfie extrêmement, comme on voit en ouvrant les cadavres des femmes qui ſont mortes de cette maladie. Néanmoins la diſpoſition vaporeuſe eſt la premiere cauſe de la dépravation des humeurs, quoique cette diſpoſition ne ſoit nullement quelque choſe d'humoral.

Et dans la fievre quarte.

93. Il en eſt ici comme de la fievre quarte qui attaquera les gens de la meilleure ſanté du monde, s'ils viennent à

demeurer quelque temps dans des lieux marécageux. Le ſang reçoit alors un miaſme qui, par ſon ſéjour, bleſſe l'economie naturelle, infecte & altere toutes les humeurs, d'où il arrive que le malade, ſur-tout s'il eſt déja avancé en âge, & qu'il approche de la vieilleſſe, devient ſujet à des cachexies, & à d'autres maux qui ſont une ſuite des fievres intermittentes opiniâtres. Cependant on ne doit pas traiter ces ſortes de fievres par les remedes qui ſont propres à évacuer les mauvaiſes humeurs, mais par les ſpécifiques fébrifuges.

Indication principale conſiſte à fortifier le ſang.

94. De tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent, il me paroît clairement que la principale indication qu'on doit ſe propoſer dans le traitement de l'affection hyſtérique, conſiſte à fortifier le ſang qui eſt la ſource des eſprits animaux, afin que les eſprits étant fortifiés eux-mêmes par ce moyen, ſoient en état de garder l'ordre qui convient à l'économie de tout le corps en général, & de chacune de ſes parties.

Saignée & purgation quand ſont néceſſaires.

Mais, comme le déſordre des eſprits qui eſt la premiere cauſe de la maladie, a vicié & corrompu les humeurs, il eſt à propos, avant que d'entreprendre de fortifier le ſang, de les diminuer par la ſaignée & la purgation, ſuppoſé que les forces de la malade le permettent; car, tandis que le ſang ſera ſurchargé d'humeurs nuiſibles, on ne pourra preſque jamais venir à bout de le fortifier.

Il faut quelquefois commencer par un calmant.

Il arrive néanmoins quelquefois que les douleurs ſont ſi violentes, les vomiſſements & les cours de ventre ſi terribles, qu'on n'a pas d'abord le temps de remplir cette premiere & principale indication. Alors il faut néceſſairement laiſſer pour quelque temps, la cauſe de la maladie, & commencer par la cure des ſymptomes. C'eſt à-dire qu'il faut donner auſſi tôt les calmants, afin d'appaiſer le trouble des eſprits, qui occaſionne de pareils ſymptomes: &, comme l'expérience montre qu'il y a beaucoup de remedes qui, par leur mauvaiſe odeur, ſont propres à tranquilliſer les eſprits agités, & qui, pour cette raiſon, portent le nom d'*hyſtériques*, on ne les négligera pas lorſqu'il s'agira de remplir cette indication.

Remedes fétides ſont excellents dans cette maladie

Pourquoi la ſaignée & la purgation augmentent la maladie.

95. Voici la maniere dont je m'y prends enſuite: je fais d'abord ſaigner du bras la malade, puis je la purge pendant trois ou quatre jours de ſuite. Durant ce temps-là, au lieu de ſe mieux porter, il lui ſemble au contraire qu'elle eſt plus mal, parceque ces évacuations, en agitant les humeurs, ne manquent pas d'exciter quelque trouble dans

les esprits. C'est de quoi j'ai soin d'avertir par avance la malade, afin qu'elle ne s'abandonne pas au désespoir qu'inspire naturellement l'affection hystérique (1). Quoi qu'il en soit, avant que de pouvoir remplir heureusement la principale indication, il est nécessaire d'évacuer une partie des humeurs que nous supposons avoir été produites par la longueur de la maladie.

Excellence des martiaux dans cette maladie.

Cela étant fait, je travaille à fortifier le sang, & par conséquent les esprits qui en naissent; & pour cela, j'ordonne de prendre, durant trente jours, quelque remede tiré du mars. Rien ne réussit mieux en pareille occasion: le mars communique à la masse du sang affoiblie & languissante un certain feu & une certaine volatilité qui releve & ranime les esprits abattus. Une preuve évidente de cela, c'est que toutes les fois qu'on donne le mars dans les pâles couleurs, le pouls devient aussi-tôt plus grand & plus fréquent, la pâleur se dissipe, & le visage redevient rouge & vermeil.

Saignée & purgation ne conviennent pas toujours avant l'usage du mars.

96 Il faut remarquer cependant que la saignée & la purgation ne conviennent pas toujours avant l'usage du mars. On peut & on doit s'en abstenir dans les personnes foibles & épuisées par la longueur de la maladie, & alors il faut commencer tout de suite l'usage du mars, ce qui mérite attention.

Quelle est la meilleure maniere de le donner.

97. La meilleure façon, à mon avis, d'user de ce remede, c'est de le prendre simplement en substance. Je n'ai jamais observé ni entendu dire qu'étant pris de cette maniere, il ait fait mal à personne; au contraire, quantité d'expériences m'ont appris qu'il réussit beaucoup mieux de la sorte, & qu'il guérit la maladie plus surement & en moins de temps que ne peut faire aucune des préparations qu'on lui donne ordinairement (2). Il arrive au fer la mê-

(1) Si la maladie vient de foiblesse, ou d'un appauvrissemement des sucs, comme le pense notre Auteur, la saignée & la purgation doivent assurément être nuisibles, puisqu'elles tendent plutôt à augmenter la cause du mal qu'à la diminuer. Ainsi on doit alors s'en abstenir soigneusement. Mais s'il y a pléthore, & que les accès soient violents, on emploiera utilement ces évacuations. Il est remarquable que certaines femmes hystériques ne peuvent soutenir les plus doux purgatifs, même les lavements, & qu'une simple selle un peu copieuse, les fait tomber en foiblesse. Voyez *la fin du num. 96.*

(2) *Baglivi*, *Hoffman*, & plusieurs autres savants hommes sont du même sentiment. On peut aider l'action des remedes martiaux, & les rendre plus utiles, en usant de temps en temps

me choſe qu'à d'autres excellents remedes. La Chymie à force de vouloir raffiner ſur leur préparation, les rend quelquefois moins efficaces & moins bons.

J'ai oui dire que la mine de fer, telle qu'on la tire de la terre, avoit plus de vertu pour la guériſon des maladies, que lorſqu'elle a ſouffert le feu, & qu'elle a été fondue. Si cela eſt ainſi, ma propoſition n'en ſera que mieux confirmée; mais, comme je n'ai pas encore éprouvé moi-même ſi la choſe eſt vraie ou non, je m'en rapporte à ceux qui me l'ont aſſurée. Ce que je ſais certainement, c'eſt qu'on n'a jamais employé de remede excellent & ſingulier qui n'ait reçu de la Nature ſes principales vertus. De là vient que les Anciens appelloient par reconnoiſſance ces ſortes de remedes *mains des Dieux*, & non pas *mains des hommes*.

Au reſte, deux drogues admirables, je veux dire la larme du pavot, autrement l'opium, & l'écorce du Pérou, autrement le quinquina, font bien voir que les merveilleux effets des remedes viennent uniquement de la Nature & non pas de l'Art. Auſſi l'habileté d'un Médecin ne conſiſte pas tant à les préparer qu'à les bien choiſir tels que la Nature nous les fournit libéralement, & à ſavoir les appliquer dans les différents cas où ils conviennent. Il s'agit ſeulement de leur donner la forme la plus propre à faire paſſer dans nos corps leur ſubſtance, ou du moins leur vertu; & nous avons heureuſement plus de moyens qu'il ne faut pour cela.

Après la ſubſtance du mars, je me ſers principalement & plus volontiers de ſon ſyrop. Il ſe prépare avec la limaille de fer ou d'acier que l'on met infuſer à froid dans le vin du Rhin, juſqu'à ce que le vin en ſoit ſuffiſamment imprégné; enſuite on coule la liqueur, & y ajoutant ſuffiſante quantité de ſucre, on la fait cuire en conſiſtance de ſyrop (1).

---

du bain chaud, qui préparera les humeurs nuiſibles, & les diſpoſera à être évacuées. *Nouvel. expér. ſur les eaux minér.*

(1) *Quincy*, dans ſon Diſpenſaire ſur l'article de *ſyrop de Mars*, obſerve avec raiſon, que ce ſyrop préparé de la maniere que preſcrit notre Auteur, ſe candit très aiſément, parceque plus un menſtrue eſt ſpiritueux, moins il eſt propre à diſſoudre & à tenir ſuſpendu le ſucre; mais il n'a pas donné une meilleure maniere de le faire, ſoit qu'il n'en connût point, ſoit qu'il n'ait pas jugé que ce remede méritât ſon attention. En effet, on ne ſauroit en prendre une quantité ſuffiſante pour qu'il faſſe grand effet, à cauſe du ſucre dont il eſt

Pourquoi il ne faut pas purger durant l'uſage du mars.

98. Durant tout le temps que la malade uſe du mars, je ne la purge point ; car il me paroît que, dans l'affection hyſtérique & hypocondriaque, les purgatifs ne font qu'affoiblir ce remede. Comme mon but principal eſt de fortifier les eſprits, & par ce moyen, de les contenir dans l'ordre, le plus léger purgatif que je donnerois alors ruineroit en un jour ce que j'aurois fait en huit. Ainſi je perdrois mon temps & ma peine, je n'avancerois rien, & ce ſeroit toujours à recommencer.

Je ne doute point auſſi que la coutume où l'on eſt de purger durant l'uſage des eaux minérales ferrugineuſes, ne diminue beaucoup leur efficacité. Je ſais que des malades que l'on purgeoit, non ſeulement de temps en temps, mais encore tous les jours pendant l'uſage des martiaux, n'ont pas laiſſé de guérir ; mais cet heureux ſuccès eſt moins une preuve de la ſageſſe du Médecin, que de la grande vertu du mars, lequel opere bien plus promptement la guériſon, quand on ne purge point (1).

Mauvais effet des purgatifs en d'autres maladies.

99. Au reſte, les purgatifs ſi ſouvent réitérés me paroiſſent inutiles, ou pour mieux dire, pernicieux dans pluſieurs autres maladies qui n'ont rien de commun avec les vapeurs. A la vérité, on ne ſauroit nier qu'ils ne nettoient les premieres voies, & ne débarraſſent le ſang d'une partie des humeurs nuiſibles qui y ſéjournent ; mais il eſt certain, d'un autre côté, que leur fréquent uſage fait beaucoup de tort aux perſonnes foibles, & ſur-tout aux

---

chargé, & qui le rend déſagréable au goût de certaines perſonnes, & trop peſant pour l'eſtomac des autres. Néanmoins comme il peut ſervir quelquefois, nous donnerons ici la meilleure maniere de le faire ſelon *Fuller*, dans ſa Pharmacopée domeſtique.

Prenez ſel de Mars réduit en poudre, une once. Diſſolvez-le dans trente deux onces d'eau claire, & laiſſez repoſer la diſſolution juſqu'à ce que les feces jaunes tombent au fond du vaiſſeau. Décantez alors ſoigneuſement la liqueur claire, & diſſolvez-y, ſans la faire bouillir, deux onces de gomme arabique, & trente-deux onces de ſucre fin.

(1) L'Auteur a raiſon de condamner en général les purgatifs pendant l'uſage des eaux ferrugineuſes. Mais il peut y avoir des cas qui demandent qu'on purge de temps en temps ; ainſi cela doit s'entendre avec reſtriction. Pour aider l'action des eaux, & prévenir tout mauvais effet, il eſt à propos d'aller à cheval, ou de faire quelqu'autre exercice dans des temps convenables. Souvent auſſi on peut joindre à l'uſage des eaux quelques correctifs, ou altérants appropriés à l'état des malades, & on s'en trouvera bien.

enfants ; car ils attirent ſur les viſceres des débordements d'humeurs qui, ſéjournant dans ces parties, y excitent des fermentations contre nature, d'où s'enſuivent des tumeurs dans l'abdomen, leſquelles vont toujours en augmentant, à meſure qu'on purge plus ſouvent le malade. Enfin, il arrive que les parties affectées ayant perdu leur reſſort, & étant privées de leur chaleur naturelle qui ſe trouve, pour ainſi dire, étouffée ſous le poids des humeurs, tombent facilement en pourriture.

D'autres fois l'économie des viſceres étant entierement détruite par les cauſes ſuſdites, il ſe forme dans les glandes du méſentere des tumeurs ſcrophuleuſes, & autres ſemblables, qui conduiſent le malade au tombeau.

Ces raiſons m'ont perſuadé que le parti le plus sûr dans les enfants étoit de travailler à fortifier le ſang & les viſceres, après avoir employé très modérément les évacuations univerſelles. Le vin d'Eſpagne ſeul ou infuſé avec les herbes fortifiantes, donné matin & ſoir pendant un temps ſuffiſant à la doſe de quelques cuillerées, plus ou moins ſuivant l'âge, eſt capable de remplir cette indication.

Et, comme les remedes topiques agiſſent aiſément ſur les corps tendres des enfants, & communiquent par conſéquent leur vertu à la maſſe du ſang, il ſera à propos dans les tumeurs du ventre, ſoit qu'elles viennent d'un levain ſcrophuleux, ou d'un véritable rachitis, d'employer des liniments propres à fortifier le ſang & les viſceres, & à détruire les mauvaiſes impreſſions que la maladie a faites ſur eux. Par exemple,

Liniment fortifiant.

Prenez des feuilles d'abſinthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, d'yvette, de ſcordium, de calamenthe commune, de matricaire, de ſaxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de ſerpolet, de menthe, de ſauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurône, de camomille, de tanéſie, de muguet, toutes nouvelles, & coupées menu, de chacune une poignée ; du ſaindoux, quatre livres ; du ſuif de mouton, & du vin clairet, de chacun deux livres. Faites macérer tout cela enſemble dans un vaiſſeau de terre ſur les cendres chaudes pendant douze heures. Enſuite faites bouillir juſqu'à la conſomption de l'humidité, & coulez cette matiere : vous aurez un onguent, dont on frottera le ventre, les hypocondres & les aiſſelles matin & ſoir pendant trente ou quarante jours de ſuite.

Purgatifs ne conviennent pas dans le véritable rachitis.

100. Quant au rachitis, il faut remarquer que dans les tumeurs du ventre qui ſurvenoient autrefois aux enfants après de longues fievres intermittentes, & qui reſſembloient beaucoup au véritable rachitis, il paroiſſoit néceſſaire de purger ſouvent, parcequ'avant que le quinquina fût en uſage, ces ſortes de fievres duroient long-temps, & qu'ainſi elles laiſſoient un ſédiment qu'on ne pouvoit évacuer que par des purgatifs réitérés. Mais dans le véritable rachitis, il n'eſt beſoin de purger qu'une fois, ou tout au plus deux, avant que de mettre le malade à l'uſage des altérants.

Pendant tout le temps qu'on ſe ſervira du liniment que nous avons propoſé, on donnera intérieurement au malade du vin d'Eſpagne, tel que nous avons dit; ou ſi cela ſe peut, on lui donnera pour toute boiſſon, de la biere, que l'on aura enfermée dans un vaiſſeau avec une ſuffiſante quantité des herbes ſuſdites, ou du moins d'une partie; enfin, on évitera ſoigneuſement les purgatifs; car je ſais un grand nombre d'enfants qui ont péri par des purgatifs ſouvent réitérés, leſquels on croyoit apparemment néceſſaires à cauſe de la groſſeur du ventre (1): mais cela ſoit dit en paſſant.

(1) Le rachitis n'eſt autre choſe qu'une diſtribution inégale des ſucs nourriciers, d'où il arrive que certaines parties maigriſſent faute de nourriture, tandis que d'autres augmentent de volume par trop de nourriture, & que l'épine du dos & les autres os ſe courbent & deviennent tortus.

C'eſt une nouvelle maladie qui a commencé en Angleterre vers le milieu du ſiecle précédent, & s'eſt enſuite répandue dans le reſte de l'Europe. Voici les ſignes principaux par où elle ſe manifeſte.

Elle paroît environ le neuvieme mois de l'enfant, ou plus tard. Différentes parties du corps deviennent peu à peu diſproportionnées; la peau devient lâche & le ventre flaſque, les muſcles diminuent, les articulations des mains, des jambes, des genoux & des pieds groſſiſſent; les os, trop foibles pour ſoutenir le corps, ſe courbent, comme auſſi l'épine du dos; d'où il arrive que l'enfant marche avec peine, & ſouvent perd l'uſage de ſes jambes; les arteres carotides ſe gonflent; la tête devient groſſe, & n'eſt plus ferme à cauſe de la foibleſſe des muſcles qui la ſoutiennent; l'enfant a plus de conception que n'en ont ordinairement les enfants à cet âge; la poitrine eſt étroite; le ſternum s'éleve en pointe, & les extrêmités des côtes ſont noueuſes. La maladie augmentant, il s'y joint une fievre lente, une toux, une difficulté de reſpirer, & d'autres ſymptomes. Il faut néanmoins ſe ſouvenir qu'il y a différentes eſpeces de rachitis, qu'il dure plus ou moins long-temps, qu'il eſt plus ou moins violent, & ne produit pas les mêmes ſymptomes dans tous les ſujets.

En ouvrant les corps de ceux qui ſont morts de cette maladie, on

101. Si on objecte que la limaille d'acier peut nuire au malade en séjournant dans les intestins, à moins qu'on ne purge de temps en temps ; je réponds en premier lieu, que je n'ai jamais rien trouvé de semblable dans aucun

Réponse à une objection contre la limaille d'acier.

a trouvé dans quelques-uns le foie plus gros qu'il n'est dans l'état naturel, & même squirrheux & adhérent au diaphragme, les glandes du mesentere durcies, & le pancréas obstrué : dans d'autres le poumon adhérent à la plévre & au dos, & livide ou en suppuration : dans les autres le péricarde plein d'eau. Plusieurs Anatomistes curieux, comme Glisson, Bonnet & Heister, assurent que le sommet de la moëlle de l'épine est ordinairement dur & engorgé, l'espace entre la dure-mere & la pie-mere plein d'eau, le cerveau fort gros, les veines jugulaires moins grosses que les arteres carotides.

Il paroît de là que la cause prochaine de cette maladie est une compression ou une obstruction de la moëlle de l'épine, qui empêche le suc nerveux d'y couler librement ; en conséquence de quoi les parties dont les nerfs viennent de cette moëlle, ne peuvent recevoir de nourriture, tandis que les autres dont les nerfs ne sont pas obstrués, en reçoivent trop. C'est par cette raison que la tête devient grosse, & que le visage est frais & vermeil.

Les os se courbent, & leurs épiphyses grossissent, parceque les muscles & les ligaments qui les joignent ensemble, sont nourris inégalement, & que les extrêmités des os qui, dans les enfants sont molles & cartilagineuses, ne résistent que foiblement au suc nourricier qui y aborde & qui les distend. Les os continuent à grossir, & les muscles, au contraire, diminuant & se raccourcissant faute de nourriture, il arrive que les os ne peuvent plus s'étendre & sont obligés de se courber, & cela d'autant plus aisément qu'ils sont plus flexibles à cet âge.

La cause médiate de cette maladie est l'épaississement ou la viscosité des sucs qui, comprimant ou obstruant la moëlle de l'épine, empêche le fluide nerveux d'y pénétrer, & de se distribuer aux nerfs qui en naissent.

Les causes éloignées sont tout ce qui empêche la digestion, & produit un chyle épais & visqueux qui n'est nullement propre pour la nutrition.

Mais la principale cause de la maladie est un air froid, grossier, & rempli d'exhalaisons hétérogenes, lequel en affoiblissant le ressort de la peau, diminue la transpiration, & en relâchant les poumons empêche que le sang ne s'y travaille comme il faut. De là vient que le rachitis est si commun dans les lieux marécageux & maritimes.

Je ne fais pas difficulté d'avancer que la mauvaise coutume qu'ont quelques femmes de porter les enfants sur leurs bras, contribue beaucoup à faire séjourner les fluides dans la moëlle de l'épine, & non seulement tient l'épine du dos dans une situation courbée, mais encore rend les pieds tortus, & de cette maniere occasionne le rachitis. L'épine du dos peut aussi devenir tortue par une chute ou un coup.

Les maladies qui attaquent les enfants, préparent le chemin au rachitis, sur-tout celles qui causent une stagnation des fluides dans la

ſujet : en ſecond lieu, qu'il y a beaucoup plus d'apparence que la limaille s'évacue entiérement avec les mucoſités & les différentes humeurs excrémentitielles, dans leſquelles elle ſe trouve mêlée, que par les purgatifs, qui ſont bien plutôt capables de fixer davantage les particules ferrugineuſes dans les tuniques des viſceres, au moyen des froncements & des contractions qu'ils cauſent aux fibres en les agaçant & les irritant.

Remedes hyſtériques doivent être joints aux martiaux.

102. Durant l'uſage du Mars, que l'on emploie à deſſein de fortifier le ſang & les eſprits, il eſt à propos de donner de temps en temps, & comme en paſſant, quelques remedes hyſtériques, de la maniere & ſous la forme qui conviendra le mieux aux malades Les remedes en forme ſolide agiront plus puiſſamment & tranquilliſeront mieux les eſprits qu'en forme liquide, c'eſt-à-dire en infuſion ou décoction ; parceque ſéjournant davantage dans l'eſtomac, ils auront plus de temps de déployer leur vertu.

---

moëlle de l'épine, & qui, par conſéquent empêchent le libre cours du liquide nerveux.

Si cette maladie dure au delà de la cinquieme année de l'enfant, elle devient très difficile à guérir, & de même après qu'elle eſt guérie le corps reſte ordinairement foible & défiguré pendant quelques années. Mais ſi on ne la guérit pas de bonne heure, & lorque le corps du malade ſouffre encore des altérations conſidérables, elle eſt abſolument incurable. Elle eſt auſſi très difficile à guérir quand elle eſt héréditaire, ou qu'elle ſurvient peu de mois après la naiſſance. Enfin elle eſt dangereuſe lorſqu'il s'y joint une phthyſie, avec fievre hectique, ou une hydropiſie, ou un aſthme, ou une diarrhée. Mais lorſque le rachitis vient de quelque mauvaiſe qualité de l'air, ou d'un mauvais régime, ou qu'il eſt ſuivi de la petite vérole, de la gale, ou de quelque autre maladie cutanée, ſans que les os ſoient beaucoup courbés, ni le mouvement fort leſé, la guériſon n'eſt pas difficile.

Les indications curatives conſiſtent à diſſoudre la viſcoſité des ſucs, à diſſiper les obſtructions, & à faciliter la circulation des fluides par tout le corps.

Il faut commencer par nettoyer les premieres voies, afin d'emporter ce qui entretient la maladie. Pour cela on emploiera les doux purgatifs, & même les émétiques, ſi on les juge néceſſaires & que le malade puiſſe les ſoutenir. Mais ces remedes ne doivent pas être donnés aux malades qui ſont fort épuiſés, ou qui ont les viſceres en mauvais état, ou le méſentere fort obſtrué. Dans ce cas là les aperitifs & les ſavonneux, ſur tout les ſels neutres, ſont préférables & très efficaces. On peut donner auſſi de temps en temps des réſolutifs doux, & ils réuſſiſſent mieux ici que les mercuriaux.

Pour diſſiper les obſtructions de la moëlle de l'épine, & procurer une libre circulation du fluide nerveux, les frictions ſur l'épine du dos, les bras, les jambes & les pieds, avec des linges chauds & la fumée

103. En un mot, pour remplir toutes les indications dont j'ai parlé ci-deſſus, j'ai coutume d'ordonner les remedes ſuivants, qui, quoiqu'ils ne ſoient ni en grand nombre, ni fort pompeux, ne laiſſent pas de me réuſſir ordinairement. Méthode curative décrite.

On tirera du ſang au bras droit à la quantité de huit onces.

Prenez du Galbanum diſſous dans la teinture de caſtoreum, & enſuite coulé, trois gros; de la gomme tacamahaca, deux gros. Faites un emplâtre qu'on appliquera ſur le nombril. Emplâtre hyſtérique.

Le lendemain matin le malade commencera à uſer des pilules ſuivantes.

Prenez pilules cochées majeures, deux ſcrupules; caſtoreum pulvériſé, deux grains; baume du Pérou quatre gouttes. Faites de tout cela quatre pilules, que la malade prendra à cinq heures du matin, & elle dormira par deſſus : on réitérera Pilules purgatives.

---

d'encens mâle, de ſuccin, de maſtic, &c. ſont recommandées par différents Auteurs. Mais je ſais par expérience que pluſieurs malades ont été merveilleuſement ſoulagés, & enfin guéris, en ſe baignant fréquemment dans un bain préparé avec les herbes aromatiques, comme marjolaine, lavande, thym, romarin, camomille, méliſſe, &c. bouillies dans l'eau commune; & en ſe frottant enſuite l'épine du dos & les extrêmités avec un liniment nervin, tel, par exemple, que le ſuivant.

Prenez graiſſe humaine & huile de macis, de chacune demi-once; baume du Perou, un gros; huiles diſtillées de clous de giroſle, de lavande & de rue, de chacune trente goutes. Mêlez tout enſemble.

Il faut avoir grand ſoin de joindre aux remedes un régime convenable, qui conſiſte à retrancher à l'enfant tout aliment venteux, viſqueux, & d'une digeſtion difficile, à lui donner ſouvent du bouillon de veau & de poulet, où l'on ait fait bouillir des racines apéritives, & des écréviſſes. Sa boiſſon doit être quelque liqueur légere; & pendant qu'il tette, on lui donnera de bon lait un peu clair, ſans négliger l'exercice. Si le ventre eſt reſſerré, on pourra donner un laxatif, ou un lavement. Mais ſi le rachitis eſt cauſé ou entretenu par quelque maladie de la nourrice, on lui donnera les mêmes remedes qu'à l'enfant, mais en plus grande doſe.

Enfin il eſt bon d'appliquer ſur l'épine courbée & ſur les membres tortus des bandages convenables, pourvu qu'on ait ſoin de ne pas nuire, en voulant faire du bien, & de ne pas cauſer une maladie pire que celle qu'on veut guérir. *Hoffmann, oper. tom. 3, p. 487, &c.* Voyez auſſi notre *Auteur, ſect. 1, chap. 5, num. 49, 50, 51.*

la même choſe deux ou trois matins de ſuite, ou ſeulement de deux en deux jours, ſuivant les forces de la perſonne, ou ſuivant que le remede opérera.

Julep hyſtérique.

Prenez des eaux de ceriſes noires, de rue, & de bryone compoſée, de chacune trois onces; caſtoreum enfermé dans un nouet, & ſuſpendu dans la bouteille, demi-gros; ſucre candi ce qu'il en faut. Faites un julep dont la malade prendra quatre à cinq cuillerées dans toutes ſes foibleſſes; & ſi le paroxyſme eſt conſidérable on mettra vingt gouttes d'eſprit de corne de cerf dans la premiere doſe.

104. Après l'uſage des pilules purgatives décrites ci-deſſus, la malade en viendra aux ſuivantes.

Pilules apéritives.

Prenez limaille d'acier huit grains; & avec ſuffiſante quantité d'extrait d'abſynthe, faites deux pilules, que la malade avalera de grand matin, & autant à cinq heures après midi, buvant par deſſus chaque priſe un petit verre de vin d'abſynthe: elle continuera ainſi pendant trente jours.

Ou bien. *Prenez limaille d'acier, & extrait d'abſynthe de chacun quatre onces. Mêlez cela enſemble, & le gardez pour l'uſage: la malade en avalera de grand matin, & à cinq heures du ſoir ſeize grains, ou un ſcrupule en trois pilules.*

Ou, ſi on aime mieux, la forme de bol.

Bols apéritifs.

Prenez des conſerves d'abſynthe romaine, & d'écorce d'orange de chacune une once, angélique confite, noix muſcade confite, & thériaque d'Andromaque, de chacune demi-once; gingembre confit deux gros; ſyrop d'écorce d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.

Prenez de cet électuaire un gros & demi; limaille de fer porphyriſée huit grains; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'écorce d'orange, faites un bol que la malade avalera de grand matin, & un autre de même à cinq heures du ſoir, buvant par deſſus un petit verre de vin d'abſynthe.

Pilules hyſtériques fétides.

Prenez myrrhe choiſie, & galbanum, de chacun un gros & demi; caſtoreum quinze grains; baume du Pérou ſuffiſante quantité. Faites douze pilules de chaque gros de ce mélange: la malade en prendra trois tous les ſoirs, & par deſſus elle boira trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone compoſée.

Si ces pilules lâchent le ventre, comme elles font quel-

quefois dans les perſonnes faciles à purger, à cauſe des gommes qui entrent dans leur compoſition, il faudra ſubſtituer les ſuivantes.

Prenez caſtoreum un gros ; ſel volatil de ſuccin demi-gros ; extrait de rue ſuffiſante quantité. Faites trente pilules : la malade en prendra trois tous les ſoirs.

Pilules hyſtériques volatiles.

105. Il faut obſerver ici que les martiaux, ſous quelque forme, & en quelque doſe qu'on les donne, cauſent quelquefois aux femmes de grandes agitations d'eſprit & de corps, non ſeulement les premiers jours qu'elles les prennent, ce qui eſt ordinaire à preſque toutes les femmes, mais encore tout le reſte du temps. Dans ce cas-là, on ne doit pas d'abord faire interrompre l'uſage des martiaux, mais le faciliter, en donnant pendant quelque temps une doſe de laudanum liquide mêlé dans une eau hyſtérique.

Comment il faut remédier aux troubles que cauſent les martiaux.

106. Quand les ſymptomes ne ſont pas violents, & qu'il paroît qu'on peut ſe paſſer de donner le mars intérieurement, c'eſt-à-dire, lorſque la maladie eſt moins conſidérable, je me contente de faire ſaigner une fois du bras, & de purger trois ou quatre fois, comme j'ai dit plus haut ; enſuite de faire prendre matin & ſoir pendant dix jours les pilules altérantes décrites ci-devant. Cette méthode ne manque guere de me réuſſir quand la maladie eſt legere, & même les pilules ſeules, ſans ſaignée ni purgation, produiſent quelquefois de grands effets.

Ce qu'il faut faire quand le mars n'eſt pas néceſſaire.

107. Il n'eſt pas rare de voir des femmes d'un tempérament ſi ſingulier que les remedes hyſtériques, d'ailleurs ſi utiles dans la plupart des ſymptomes des vaporeux, leur nuiſent beaucoup, au lieu de les ſoulager. Alors il faut s'abſtenir abſolument de ces ſortes de remedes ; car, comme dit le grand Hippocrate, *tout ce qu'on fait eſt inutile, quand la nature s'y oppoſe* (1).

Remedes hyſtériques ne conviennent pas à tous les tempéraments.

Cette ſingularité de tempérament, ou idioſyncraſie, mérite beaucoup d'attention, & faute d'y avoir égard, on peut mettre les malades en danger de la vie, non ſeulement par les remedes hyſtériques, mais encore par pluſieurs autres remedes. Je n'en donnerai ici qu'un ſeul exemple. Il y a certaines femmes qui, ayant la petite vérole, ne peuvent ſoutenir l'uſage du ſyrop diacode ; il leur

(1) Φύσιος γὰρ ἀντιπαλτεύσης, κενεὰ πάντα.

cauſe des vertiges, des vomiſſements, & d'autres ſymptomes hyſtériques : ces mêmes femmes néanmoins ſoutiennent très bien le laudanum liquide.

C'eſt ce que j'ai obſervé depuis peu dans une jeune fille de qualité. Lui ayant donné le ſyrop diacode le ſixieme & le ſeptieme jour de ſa petite vérole, elle fut attaquée chaque fois des ſymptomes dont je viens de parler, & les puſtules ne groſſiſſoient point. Mais comme je lui donnai enſuite le laudanum liquide, elle n'eut plus de pareils ſymptomes, le viſage s'enfla, les puſtules groſſirent, &, ce qui étoit d'un auſſi bon augure, les inquiétudes, & les agitations de corps & d'eſprit, ordinaires dans la petite vérole, ceſſerent entierement. La malade étoit plus forte, & plus tranquille toutes les fois qu'elle avoit pris le narcotique. Mais cela ſoit dit en paſſant.

Voilà la méthode par laquelle on vient ordinairement à bout de guérir les vapeurs hyſtériques, comme auſſi la plupart des obſtructions des femmes, & ſur-tout les pâles couleurs, & toutes ſortes de ſuppreſſions de regles.

Si le mars ne réuſſit pas, il faut boire les eaux ferrugineuſes.

108. Néanmoins ſi le ſang eſt tellement appauvri, & les eſprits par conſéquent dans un tel déſordre, que le mars employé de la maniere que j'ai ordonné, ne ſoit pas capable de guérir la maladie, alors il faudra aller prendre ſur les lieux quelques eaux minérales ferrugineuſes, comme celles des Tunbrige, ou d'autres ſemblables. La grande quantité que l'on en boit, & leur convenance avec la nature, fait que leur vertu martiale ſe communique mieux à la maſſe du ſang, & qu'elles guériſſent les maladies plus efficacement que ne peuvent faire toutes les préparations du mars les plus vantées par la chymie.

Précaution à obſerver en les buvant.

109. Si en buvant les eaux il ſurvient quelque ſymptome hyſtérique on doit alors les interrompre un jour ou deux, juſqu'à ce que ce ſymptome ait entierement ceſſé, parcequ'autrement il empêcheroit les eaux de paſſer ; car quoiqu'elles agitent moins le ſang & les eſprits que ne font les plus doux purgatifs des boutiques, elles ne laiſſent pas de les agiter un peu, en ce qu'elles ſont diurétiques, & ſouvent même purgatives. S'il eſt donc vrai que le trouble qu'elles cauſent dans les humeurs & les eſprits, empêchent qu'elles ne paſſent aiſément, n'eſt-ce pas une abſurdité d'ordonner la purgation uue fois ou deux la ſemaine pendant leur uſage ; ou, ce qui eſt encore plus ridicule, de mêler les purgatifs avec les eaux, car il arrive de là que ces eaux, de même que toutes les autres eaux minérales,

au lieu d'opérer plus promptement, operent au contraire plus lentement & plus difficilement.

110. Je crois devoir dire ici que, nonobſtant l'opinion de quelques Auteurs qui penſent que ces eaux contiennent une ſolution des principes du fer, je ſuis perſuadé que ce ſont de ſimples eaux impregnées de la vertu de la mine par où elles paſſent. On peut s'en convaincre en mettant infuſer dans une certaine quantité d'eau ſuffiſante quantité de clous rouillés. Si l'on prend enſuite de cette eau, & qu'on mêle de la noix de galle en poudre, ou des feuilles de thé, ou quelque choſe ſemblable, on verra qu'elle aura la même couleur que prennent les eaux minérales quand on y mêle les mêmes choſes (1) : d'ailleurs ces eaux artifi-

Explication de la nature des eaux.

(1) C'eſt une choſe certaine, dit *Hoffmann*, & confirmée par un grand nombre d'expériences chymiques, que les métaux ne peuvent entrer dans la compoſition des eaux ſans être auparavant diſſous, ou réduits en ſel, ou en vitriol.

De tous les métaux il n'en eſt point qui ſe diſſolve ſi aiſément dans toutes ſortes d'acides que le fer. Ainſi l'eau pure, à raiſon du principe éthéré & du ſel univerſel qu'elle contient, ſaiſit d'abord ce métal, & le diſſout. Si donc on éteint dans l'eau commune un fer rouge, il lui communique des particules ferrugineuſes, comme on voit par la vertu aſtringente & par le goût rude & ſtyptique de l'eau ainſi echauffée. Et comme on obſerve que l'humidité de l'air, la pluie, &c. ronge le fer, le rouille, & s'en impregne; de même il n'eſt pas douteux que les ſources qui paſſent par des mines de fer, ou par des terres rouges & argilleuſes n'enlevent en paſſant des particules ferrugineuſes, & n'en ſoient impregnées. C'eſt pour cela qu'on les nomme *eaux chalybées*, ou *ferrugineuſes*.

Les ſignes par leſquels on reconnoît ces ſortes d'eaux, ſont un goût aſtringent & ſtyptique qu'elles impriment plus ou moins ſur la langue, & l'ocre jaune dont les conduits par où elles paſſent ſont tapiſſés, de même que les baſſins & réſervoirs qui les contiennent, & auſſi les environs des ſources. Si on ramaſſe cet ocre, qu'on le lave, qu'on le ſeche, & qu'on l'expoſe à un feu violent, il donne des marques certaines de fer, non ſeulement parcequ'il eſt enlevé par l'aimant, mais encore parcequ'il ſe ſublime avec le ſel ammoniac, & fournit des fleurs qui donnent la plus belle & la plus parfaite teinture de Mars.

Les autres ſignes des eaux ferrugineuſes ſont la couleur purpurine, ou la couleur d'encre qu'elles produiſent quand on y mêle de la poudre de noix de galle, & la couleur jaune dont elles teignent un linge, ou un œuf qu'on y trempe. Tous ces ſignes prouvent manifeſtement qu'elles contiennent réellement du fer, mais un fer qui, étant joint à un eſprit ſulphureux, ne reſſemble au vitriol commun que par le goût & la couleur qu'il donne, ſans approcher d'ailleurs de la nature du vitriol. *Nouv. exp. ſur les eaux min.*

Qu'on puiſſe imiter par l'art les eaux minérales, c'eſt un fait trop bien établi pour être conteſté. Il eſt bon néanmoins d'obſerver que notre Auteur avance trop légerement, qu'une infuſion de rouille de fer

cielles étant bues en été, & dans un air ſain, produiront les mêmes effets que les eaux minérales naturelles.

Si les eaux ferrugineuſes ne réuſſiſſent pas, il faut tenter les ſulfureuſes.

111. Du reſte, ſi la maladie eſt ſi opiniâtre qu'elle ne cede pas aux eaux ferrugineuſes, il faudra aller prendre les eaux chaudes ſulphureuſes, par exemple celles de Bath. Le malade les boira d'abord pendant trois jours de ſuite, le matin; le quatrieme jour il s'y baignera; le jour d'après il recommencera à les boire, de même que la premiere fois, & continuera ainſi alternativement pendant deux mois entiers: car il ne ſuffit pas de les prendre juſqu'à ce qu'on ſoit ſoulagé, mais il eſt néceſſaire d'en continuer l'uſage juſqu'à ce qu'on ſoit entierement guéri, & qu'on n'ait plus à craindre aucun retour des ſymptomes: & ce que je dis ici des eaux de Bath, doit s'entendre pareillement de toutes les autres eaux minérales, de quelque nature qu'elles ſoient (1).

---

dans l'eau commune, ſe teint de la même maniere que les eaux ferrugineuſes, en y ajoutant de la noix de galle en poudre, ou quelque choſe de ſemblable. On ſe convaincra du contraire ſi on veut faire l'expérience avec le ſoin & l'exactitude néceſſaires.

Les eaux minérales artificielles ne donnent pas une couleur ſi foncée que les naturelles, & different encore conſidérablement par d'autres qualités connues, comme la légéreté, la pureté, la ſubtilité, la volatilité, &c. d'où il s'enſuit que leur boiſſon ne ſauroit produire les mêmes effets que celle des eaux naturelles. Auſſi n'eſt il pas vraiſemblable que l'art puiſſe préparer ſur le champ un remede de cette eſpece qui ſoit auſſi excellent & auſſi ſubtil que celui que prépare la nature, laquelle emploie peut être beaucoup de temps pour le porter au point de perfection où elle nous le préſente.

Quant à la meilleure maniere d'imiter les eaux minérales naturelles, on peut conſulter l'ouvrage d'Hoffmann que nous avons cité en dernier lieu, & les leçons chymiques du Docteur Shaw, p. 89, &c. où le lecteur trouvera abondamment de quoi ſe ſatisfaire en ce point.

(1) Quand il s'agit de boire les eaux minérales, il faut avoir beaucoup d'égard aux circonſtances particulieres qui doivent diriger dans le choix de celles qui conviennent, & à la maniere dont les malades doivent ſe conduire pendant qu'ils les boivent. Il eſt impoſſible d'établir ſur cela des regles générales qui ne ſoient pas ſujettes à quantité d'exceptions. Ainſi le meilleur eſt de les abandonner au jugement du Médecin qui doit avoir une prudence ſinguliere pour en faire l'application convenable.

Les eaux ferrugineuſes, ſuivant l'obſervation d'Hoffmann, ſont douées d'une vertu apéritive & fortifiante, en ſorte qu'on les emploie avec fruit, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement. Etant bues, elles lâchent le ventre, fortifient le corps & l'eſtomac, excitent l'appétit, & peuvent par conſéquent être employées utilement dans les maladies qui demandent quelque préparation martiale. Etant employées extérieuremeut en forme de bains, elles ſont très bonnes pour

112. La thériaque toute ſeule, priſe fréquemment, & pendant long-temps, eſt un grand remede dans cette maladie; & non ſeulement dans celle-ci, mais encore dans pluſieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur & de digeſtion: elle eſt peut-être le plus puiſſant remede que l'on ait connu juſqu'à préſent, quoique la plupart des gens la mépriſent, ſous prétexte qu'elle eſt commune, & en uſage depuis tant de ſiecles.

Thériaque eſt excellente dans cette maladie, & dans pluſieurs autres.

113. Les vins d'Eſpagne, où l'on a fait infuſer de la gentiane, de l'angélique, de l'abſynthe, de la petite centaurée, de l'écorce extérieure d'orange, & d'autres drogues fortifiantes, ſont encore d'un très grand ſecours, ſi on en prend trois fois le jour quelques cuillerées, pourvu que la malade ne ſoit pas d'un tempérament maigre & bilieux. Je me ſuis même très bien trouvé d'avoir fait prendre à certaines femmes hyſtériques un grand verre de vin d'Eſpagne ſimple, durant quelques jours, à l'heure du ſommeil; cela leur a redonné des forces & de la couleur.

Amers ſont très bons dans certains tempéraments.

114. Quelquefois auſſi le quinquina fortifie merveilleuſement bien le ſang & les eſprits. J'ai obſervé qu'un ſcrupule de cette écorce, donné matin & ſoir durant quelques ſemaines, avoit rendu la ſanté & les forces à des hommes hypocondriaques, & à des femmes hyſtériques, qui avoient long-temps ſouffert, & qui étoient dans un pitoyable état: mais de toutes les maladies vaporeuſes, il n'en eſt aucune où le quinquina réuſſiſſe mieux que dans celles qui ſont accompagnées de convulſions, & où l'on voit les femmes faire des efforts terribles & ſe frapper la poitrine. Il faut avouer néanmoins qu'il ne guérit pas auſſi ſurement & auſſi ſouvent ce mal que les fievres intermittentes (1).

Quinquina eſt un grand fortifiant.

Mais pour le dire en paſſant, quoique le quinquina ſoit ſi efficace pour la guériſon des fievres intermittentes, & d'un uſage ſi univerſel, il y a néanmoins des gens qui le

Eſt mépriſé de quelques-uns.

---

fortifier & ranimer les membres engourdis & ſans mouvement, pour guérir les douleurs, les contractions, & les relâchements des parties, pour deſſécher & cicatriſer les vieux ulceres; dans ce cas-là on les fait un peu chauffer, & elles échauffent le corps, ouvrent les pores de la peau, & provoquent la ſueur, ſur-tout ſi le malade ſe met au lit en ſortant du bain. *Nov. expér. ſur les eaux minér.*

(1) On ne ſauroit aſſez recommander le quinquina dans cette maladie, & dans la plupart de celles où le ſang eſt appauvri, les forces épuiſées, & le ton des ſolides conſidérablement affoibli. Pour le rendre plus efficace en ce cas-là, on peut le joindre avec les remedes hyſtériques & martiaux.

déſapprouvent autant maintenant parcequ'il guérit d'une maniere ſi prompre & ſi ſure, qu'ils le déſapprouvoient autrefois, parcequ'il étoit connu depuis peu. Tel eſt le ſort des plus grands hommes, ainſi que des meilleurs remedes : mais la joie ou la triſteſſe que nous reſſentons du bonheur public, eſt comme une pierre de touche par laquelle nous pouvons nous connoître nous-mêmes, & juger ſi nous ſommes gens de bien ou méchants.

Avantages de la diete lactée dans certains tempéraments.

115. Si les remedes que nous avons propoſés juſqu'ici ne conviennent pas, comme il arrive ſouvent dans les perſonnes maigres, & d'un tempérament bilieux, alors on pourra recourir à la diete lactée. Une choſe qui paroîtra d'abord ſurprenante, c'eſt que des femmes qui avoient été long-temps tourmentées de vapeurs, & dont le mal avoit réſiſté à tous les remedes les plus appropriés, ont recouvré la ſanté en vivant quelque temps de lait pour toute nourriture. Les vapeurs de ces femmes étoient principalement des coliques hyſtériques, qui n'étoient adoucies que par les narcotiques ; & comme le fréquent uſage de ces ſortes de remedes y avoit accoutumé la nature, la douleur revenoit dès que leur action avoit ceſſé.

Ce qu'il y a de plus particulier dans cette méthode, c'eſt que le lait n'étant qu'un aliment froid & foible, ne laiſſe pas de fortifier les eſprits. Rien néanmoins n'eſt plus naturel ; car comme le lait eſt un aliment très ſimple, il ſe digere parfaitement, & avec moins de difficulté que beaucoup d'autres nourritures ; ce qui produit néceſſairement un bon ſang, & des eſprits de même nature.

On remarquera encore que le déſordre des eſprits ne vient pas ſimplement de leur foibleſſe conſidérée en elle-même, mais conſidérée par rapport à l'état du ſang ; car il peut ſe faire que les eſprits d'un enfant ſoient aſſez forts à proportion de ſon ſang, & ne le ſoient pas aſſez à proportion du ſang d'un adulte. Or, quoique le lait fourniſſe une nourriture crue & légere, il ne laiſſe pas de produire un ſang doux & balſamique ; & ſi les eſprits qui en proviennent ſont ſeulement de même force, cela ſuffit. Il y a cependant des perſonnes qui ne peuvent ſoutenir les incommodités que cette diete apporte ordinairement les premiers jours ; ſavoir que le lait ſe caille dans leur eſtomac, & que d'ailleurs il ne les ſoutient pas ſuffiſamment (1).

(1) Tant s'en faut que le lait ſoit un aliment crud & léger ; il eſt au

116. Mais la meilleure choſe que j'aie connue juſqu'à préſent pour fortifier, & animer le ſang & les eſprits, c'eſt d'aller à cheval preſque tous les jours, & de faire par cette voiture des promenades un peu longues, & en grand air. Cet exercice, par les ſecouſſes redoublées qu'il cauſe aux poumons, & ſur-tout aux viſceres du bas-ventre, débarraſſe le ſang des humeurs excrémentitielles qui y ſéjournoient, donne du reſſort aux fibres, rétablit les fonctions des organes, ranime la chaleur naturelle, évacue par la tranſpiration ou autrement les ſucs dégénérés, ou bien les rétablit dans leur premier état, diſſipe les obſtructions, ouvre tous les couloirs, & enfin par le mouvement continuel qu'il cauſe au ſang, le renouvelle, pour ainſi dire, & lui donne une vigueur toute extraordinaire.

Rien de meilleur pour ſe fortifier que d'aller à cheval.

Il eſt vrai que l'exercice du cheval convient moins aux femmes qui, étant accoutumées à une vie tranquille & ſédentaire, pourroient en recevoir du dommage, ſur-tout dans le commencement : mais il convient parfaitement aux hommes, & rien n'eſt ſi propre à leur rendre la ſanté (1). En voici un exemple.

117. Un Prélat d'Angleterre, homme d'un rare génie, d'un grand ſens, & d'une érudition conſommée, ayant épuiſé ſes forces par une application exceſſive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque, dont la longueur corrompit tous les levains du corps, & ruina toutes les digeſtions. Le malade prit à diverſes fois des remedes martiaux :

Exemple de cela.

---

contraire un remede & un aliment très propre & très ſalutaire pour les perſonnes foibles, pour les phthiſiques & les goutteux, chez qui les digeſtions ſont léſées, car il ſe digere facilement, & il nourrit beaucoup ; mais pour qu'il rempliſſe les vues qu'on ſe propoſe, il faut en prendre une certaine quantité, & le continuer un temps conſidérable.

Le lait de femme eſt le plus doux, le plus léger, & le plus conforme à notre nature. Les Auteurs rapportent des cures merveilleuſes qu'il a opérées ; mais la difficulté eſt d'en avoir une quantité ſuffiſante. Après le lait de femme, le meilleur eſt celui d'âneſſe, enſuite celui de chevre, puis celui de vache, que la plupart des Auteurs mettent au dernier rang. Les vertus extraordinaires du lait d'âneſſe, la maniere de le prendre avec le plus d'utilité, les cas où il convient, ſont expliqués au long avec beaucoup de netteté par le judicieux Hoffmann, dans une Diſſertation ſur ce ſujet, intitulée *de mirabili lactis aſinini in medendo uſu*, à laquelle nous renvoyons le lecteur pour plus ample inſtruction.

(1) Voyez ci-devant *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 10.

il eſſaya preſque toutes ſortes d'eaux minérales, auxquelles on joignoit de fréquentes purgations : il eut recours aux antiſcorbutiques de toute eſpece, & à différentes ſortes de poudres teſtacées, en vue d'adoucir ſon ſang, & tout cela ſans aucun fruit. Epuiſé par la maladie, & par des remedes continués durant pluſieurs années, il fut enfin attaqué d'un dévoiement colliquatif qui, dans la phthiſie, & dans les autres maladies chroniques, où toutes les digeſtions ſont entierement ruinées, eſt ordinairement l'avant coureur de la mort.

Voilà où en étoit ce malade quand il me conſulta : je jugeai d'abord qu'il n'y avoit plus moyen de lui faire de remedes, après tous ceux qu'il avoit pris inutilement. Ainſi je lui conſeillai, par les raiſons que j'ai rapportées ci-devant, d'entreprendre d'aller à cheval, en ne faiſant au commencement que peu de chemin, & à proportion de ſa foibleſſe ; d'augmenter chaque jour par degrés, juſqu'à ce qu'il parvint à faire en un jour la valeur environ d'une médiocre journée, & perſiſter dans cet exercice juſqu'à ce que ſa ſanté fût rétablie.

Or, ſi ce malade n'avoit été homme de grand ſens & de grand eſprit, jamais il n'auroit ſeulement voulu entreprendre un pareil exercice. Je voulus encore qu'il n'eût égard ni à la nourriture, ni à la boiſſon, ni à la température de l'air, mais qu'il uſât de tout indifféremment & ſans diſtinction, comme fait un voyageur.

Il ſe ſoumit entierement à tout ce que j'ordonnai, & il s'en trouva bien. Chaque jour il faiſoit un peu plus de chemin ; & encouragé de plus en plus par le ſuccès, il en vint juſqu'à faire dans un jour vingt milles, & même trente milles. Il continua ainſi durant pluſieurs mois, pendant leſquels il fit, comme il me le raconta lui-même, plus de mille lieues ; enfin il recouvra une parfaite ſanté, & il acquit même aſſez de force & de vigueur.

Excellence de l'exercice du cheval dans la conſomption.

118. L'exercice du cheval n'eſt pas moins utile à ceux qui ont la conſomption, qu'aux hypocondriaques. Quelques-uns de mes parents qui étoient attaqués de cette maladie, ont été guéris, en continuant long-temps cet exercice, par mon conſeil ; car je ſavois certainement que tout autre remede, quelque précieux qu'il fût, & toute autre méthode ne leur auroit abſolument ſervi de rien. Ce n'eſt pas ſeulement dans des conſomptions légeres, accompagnées de toux fréquente & d'amaigriſſement, que l'exercice du cheval a réuſſi ; mais encore dans des con-

ſomptions confirmées, accompagnées de ſueurs nocturnes, & même de ce dévoiement funeſte qui eſt ordinairement le dernier terme de la maladie, & l'avant-coureur de la mort.

En un mot, quelque meurtriere que ſoit parmi nous la conſomption, & quelque raiſon que l'on ait de la regarder comme telle, puiſqu'en effet elle enleve preſque les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, j'oſe aſſurer néanmoins que le mercure n'eſt pas plus efficace pour la guériſon de la vérole, ni le quinquina pour la guériſon des fievres intermittentes, que l'exercice du cheval pour celle de la conſomption, pourvu que le malade faſſe ſuffiſamment de chemin, & qu'il ait ſoin que les draps de ſon lit ſoient bien ſecs.

Il faut cependant obſerver que les gens qui ſont ſur le déclin de l'âge, doivent continuer cet exercice beaucoup plus long-temps que les autres, comme je m'en ſuis aſſuré par un grand nombre d'expériences. Mais quoique l'exercice du cheval ſoit le plus utile à ceux qui ont la conſomption, les voyages en carroſſe n'ont pas laiſſé de produire quelquefois des effets merveilleux (1).

Ce qu'il faut faire dans l'accès hyſtérique.

119. Pour revenir maintenant à mon principal ſujet, voilà quelle eſt la méthode générale de traiter les vapeurs hyſtériques, eu égard à la cauſe originaire qui conſiſte dans une trop grande foibleſſe du ſang, méthode qui, par conſéquent, n'a lieu qu'hors le temps de l'accès, ou paroxyſme.

Mais quand il ſurvient un paroxyſme, avec quelques-uns des ſymptomes rapportés ci-deſſus, ſi la violence du mal eſt telle, qu'on n'ait pas le temps de fortifier le ſang & les eſprits, il faut auſſi-tôt recourir aux remedes hyſtériques, qui ont une odeur déſagréable, & qui par-là ſont

(1) L'exercice du cheval, ſuivant l'obſervation d'Hoffmann, eſt fort vanté par les plus grands Médecins, tant anciens que modernes, pour la guériſon de la conſomption & de la phthyſie; néanmoins dans le commencement de la maladie, & dans les jeunes gens pléthoriques, il eſt nuiſible, parcequ'il cauſe de fréquents retours d'hémoptiſie. Il ne convient point du tout non plus lorſqu'on juge que le poumon eſt conſidérablement endommagé & abcédé, parcequ'un trop grand mouvement du corps, ſoit en allant à cheval, ſoit en carroſſe, peut aiſément cauſer à cette partie une inflammation mortelle. Mais dans la conſomption hypocondriaque ou atrophie, le cas eſt très différent; car un exercice modéré & ſouvent réitéré y convient extrêmement. Voyez *Hoffmann, Oper. tom. 3. p. 294.*

propres à rétablir les eſprits dans leur direction ordinaire, ſoit qu'on donne ces remedes intérieurement, ſoit qu'on les approche du nez des malades, ſoit qu'on les applique extérieurement. Tel eſt l'aſſa-fétida, le galbanum, le caſtoreum, l'eſprit de ſel ammoniac, & tout ce qui exhale une odeur fort puante & fort déſagréable (1).

Remedes fétides y conviennent.

120. En effet, toutes les drogues qui ont une mauvaiſe odeur, ſoit naturellement, ſoit par le travail de l'art, rempliſſent très bien cette indication; & je crois que l'eſprit de corne de cerf, de ſang humain, d'urine, & celui que fourniſſent les os & les autres parties animales, tirent leur principale vertu de l'odeur empyreumatique & fétide qu'ils contractent par la violence du feu, & qui leur eſt eſſentielle.

Il en eſt de même de la fumée que rendent les plumes, le cuir, & toutes les autres ſubſtances animales quand on les brûle. Cette fumée eſt toujours puante; & ſi elle eſt produite par un feu violent, & qu'elle ſoit reçue dans des vaiſſeaux, elle ſe condenſe, & forme les liqueurs que l'on nomme *eſprits volatils*. Comme ces eſprits ſont uniquement l'ouvrage du feu, ils ont des qualités qui n'étoient pas originairement dans les ſujets d'où ils ſont tirés. Au reſte, ils ont tous les mêmes vertus, de quelque ſubſtance qu'on les tire, pourvu que ce ſoit une ſubſtance animale.

Laudanum eſt quelquefois néceſſaire.

121. Si le paroxyſme hyſtérique eſt accompagné d'une douleur violente en quelque partie que ce ſoit, ou d'un grand vomiſſement, ou d'une diarrhée, alors, outre les remedes hyſtériques dont nous avons parlé, il faut encore avoir recours au laudanum, qui eſt ſeul véritablement capable de calmer ces ſymptomes.

En quel cas il faut ſaigner & purger avant l'uſage du laudanum

Mais quand il s'agit d'appaiſer des douleurs qui excitent le vomiſſement, alors à moins qu'elles ne ſoient preſque inſupportables, on doit bien ſe garder d'y employer le laudanum, ou quelque autre narcotique, avant que d'avoir fait précéder les évacuations convenables.

Premierement, parcequ'il y a quelquefois une ſi grande abondance de ſang & d'humeurs, ſur-tout dans les femmes d'un tempérament ſanguin & robuſte, que cela pourroit empêcher l'effet du plus puiſſant narcotique, quoique

(1) Il faut ſe ſouvenir ici de la précaution que nous avons recommandée ailleurs. Voyez *ci-devant*, *num.* 107.

ſouvent réitéré. De là vient que dans ces cas-là il eſt néceſſaire de ſaigner du bras & de purger, avant que d'en venir à l'uſage du laudanum, dont une doſe médiocre fera alors ce que n'auroit pas fait auparavant une très grande doſe.

Secondement, parcequ'une longue expérience m'a appris, que quand une malade s'eſt accoutumée à l'uſage du laudanum, ſans qu'on ait fait précéder les évacuations néceſſaires, elle ſe trouve enſuite obligée, à cauſe de la douleur qui revient dès que l'action du remede a ceſſé, de le réitérer chaque fois, & cela tous les jours pendant pluſieurs années, en augmentant peu à peu la doſe; de telle maniere qu'elle ne ſauroit plus du tout ſe paſſer de laudanum, quoiqu'il corrompe les digeſtions, & affoibliſſe les fonctions naturelles. Je ne crois pas cependant qu'il nuiſe immédiatement au cerveau, ou aux nerfs, ou aux fonctions animales.

122. Je juge donc, & je le dis pour l'avoir expérimenté, que l'uſage des évacuants doit précéder celui des narcotiques. Par exemple, dans les femmes robuſtes, & dans celles où le ſang prédomine, il faut ſaigner & purger, ſurtout s'il y a long-temps qu'elles n'ont eu d'accès hyſtérique. Mais dans les femmes délicates, qui ſont d'un tempérament entierement différent des premieres, & qui ont été attaquées peu de temps auparavant d'un ſemblable paroxyſme, il ſuffira de nettoyer l'eſtomac, en leur faiſant avaler quelques pintes de petit-lait, qu'elles rendront par le vomiſſement, & de leur ordonner enſuite une bonne doſe de thériaque, ou d'orviétan, faiſant boire par-deſſus quelques cuillerées d'une liqueur ſpiritueuſe & agréable, mêlée d'un peu de laudanum liquide.

En quel cas il faut d'abord donner le laudanum.

123. Si la malade avoit déja vomi, long-temps avant qu'on appellât le Médecin, & qu'il y eut à craindre de la trop affoiblir, & de mettre les eſprits en fureur, ſi on tentoit de nouveau le vomiſſement par les émétiques; dans ce cas-là, il faudroit donner ſur le champ une doſe convenable de laudanum, & la réitérer autant de fois qu'il ſeroit néceſſaire, pour diſſiper entierement le ſymptome dont il s'agit.

Précautions néceſſaires en le donnant.

124. Il y a ici deux choſes principales à obſerver. La premiere, c'eſt que quand une fois on a commencé l'uſage du laudanum après les évacuations requiſes, il faut le continuer juſqu'à ce que le ſymptome que l'on veut combattre ait tout-à-fait diſparu, ayant ſeulement la précaution

de mettre entre chaque priſe du remede, autant d'intervalle qu'il eſt néceſſaire, pour connoître ce qu'une priſe a opéré avant que d'en donner une autre. Mais nous avons parlé de cela ailleurs.

La ſeconde choſe à obſerver, c'eſt de s'abſtenir abſolument de toute évacuation pendant l'uſage du laudanum, & de ne rien faire qui puiſſe émouvoir tant ſoit peu le malade. Le lavement le plus doux, comme celui de lait & de ſucre, ſeroit capable de détruire tous les bons effets du narcotique, & de renouveller la douleur & le vomiſſement.

Sa néceſſité dans les grands vomiſſements.

125. Quelque néceſſaire que ſoit le laudanum dans les douleurs hyſtériques, il l'eſt encore davantage dans les grands vomiſſements. Il en faut alors une doſe très forte, & qui ſoit ſouvent réitérée, c'eſt-à-dire après chaque vomiſſement, ſans quoi le remede eſt rejetté par en haut, avant que d'avoir eu le temps d'opérer. La forme qui convient alors, eſt principalement la forme ſolide : ou ſi on donne le narcotique en forme liquide, le véhicule doit être en ſi petite quantité, qu'il ne puiſſe être rejetté.

On mettra, par exemple, quelques gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle un peu forte, ou de quelque autre ſemblable ; & on avertira la malade de ſe tranquilliſer auſſi-tôt après la priſe, & ſurtout de tenir autant qu'elle pourra la tête immobile ; parque le moindre mouvement de tête eſt capable, plus que toute autre choſe, d'exciter le vomiſſement ; ce qui rendroit inutile la priſe du remede.

Le ſymptome étant ſurmonté, on continuera encore durant quelques jours ſoir & matin l'uſage du narcotique, afin de prévenir la rechûte ; & on obſervera la même choſe après qu'on aura appaiſé par ce remede la douleur hyſtérique & la diarrhée.

Douleur & vomiſſement dans cette maladie trompent aiſément les Médecins.

126. Telle eſt la méthode de remédier à la douleur & au vomiſſement, qui ſont des ſymptômes des vapeurs hyſtériques, & qui, reſſemblant très ſouvent à d'autres maladies, trompent plus aiſément les Médecins, que ne font tous les autres ſymptômes. Par exemple, dans cette ſorte d'affection hyſtérique, qui reſſemble à un paroxyſme de colique néphrétique, & dont nous avons donné la deſcription, il y a une très grande reſſemblance entre ces deux maladies ; car elles attaquent toutes deux la même partie, & produiſent toutes deux le vomiſſement. Néanmoins elles ont des cauſes entierement différentes, & elles

doivent être traitées ſi différemment, que les remedes qui ſont ſalutaires dans l'une, ſont pernicieux dans l'autre; & au contraire (1).

En effet, ſi la douleur & le vomiſſement ſont occaſionnés par une pierre, ou par du gravier contenus dans les reins, rien ne convient mieux alors que de diminuer le volume du ſang par de grandes & fréquentes ſaignées, & de donner beaucoup de lavements emollients & d'autres adouciſſants internes, afin de relâcher & dilater les conduits par où la pierre doit ſortir, ajoutant des remedes diurétiques, & lithontriptiques.

Danger de ſe tromper dans la cauſe de ces ſymptomes,

Au contraire, ſi ces ſymptômes ne viennent pas d'une pierre, mais du déſordre des eſprits animaux qui ſe jettent en trop grande quantité ſur les reins, il ne faut, dans ce cas là, que des narcotiques, & le plus doux lavement eſt ſuſpect après les premieres évacuations. Or, ſi on ſuit une méthode oppoſée, dans quel danger ne met-on pas une pauvre malade, qui ſe trouve ainſi la victime de l'ignorance du Médecin?

Et dans celle du ſymptome qui reſſemble à la colique bilieuſe.

127. On peut dire la même choſe de cette ſorte d'affection hyſtérique, qui reſſemble à la colique bilieuſe, ou à la paſſion iliaque, mais qui eſt d'une nature entierement différente, & même contraire : car ſi on la confond avec la colique bilieuſe, & qu'on la ſuppoſe venir d'une humeur âcre, que les arteres méſenteriques ont dépoſée dans les viſceres, erreur dans laquelle la douleur inſupportable, & la couleur verte des matiere que l'on rend, ſoit par en haut, ſoit par en bas, jettent facilement un Médecin peu attentif, & peu accoutumé à réfléchir : dans ce cas-là il n'eſt rien de plus naturel que de travailler à adoucir l'acrimonie des humeurs par l'uſage des remedes rafraîchiſſants & incraſſants, & d'employer les lavements & les purgatifs fréquents, pour débarraſſer les viſceres des humeurs nuiſibles, & ſur-tout de mettre en uſage le mercure doux, & les préparations de ſcammonée, afin d'évacuer plus à fond la matiere morbifique.

Mais quel ſera le ſort des malades, & quel danger ne courront-ils pas par cette méthode, ſi la maladie que l'on traite de colique bilieuſe, ſe trouve réellement une ſimple affection hyſtérique ou hypocondriaque? car l'expérience fait voir, que dans ce cas-là, après avoir évacué par les remedes généraux les humeurs corrompues qui ont été pro-

(1) Voyez ci-deſſus *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 18.

duites par le déſordre des eſprits, & qui pourroient empêcher l'effet des narcotiques, il ne reſte plus qu'à tranquilliſer les eſprits, juſqu'à ce que les ſymptomes aient ceſſé; & quand ils ont ceſſé, on doit ordonner les martiaux, ou d'autres remedes propres à détruire radicalement le mal, en ranimant & fortifiant le ſang.

Je ne rapporterai pas ici les malheurs terribles que je ſais être arrivés à quantité de femmes, parcequ'on avoit pris des coliques hyſtériques pour des coliques bilieuſes: je dirai ſeulement que les fréquentes évacuations, qui ſont abſolument néceſſaires dans la colique bilieuſe, loin d'appaiſer la douleur, & le vomiſſement qui accompagnent la colique hyſtérique, ne font au contraire que les augmenter, d'autant qu'ils augmentent le déréglement des eſprits, qui eſt la véritable cauſe de ces deux ſymptomes. Enfin le mal, après avoir duré pluſieurs mois, attaque tout à coup le cerveau, & aboutit à des convulſions qui enlevent en peu de temps la malade, ſur-tout lorſqu'après d'autres évacuations ſouvent réitérées, on s'eſt aviſé de donner l'émétique, ſous prétexte que les matieres que la perſonne rendoit par le vomiſſement, étoient d'une couleur verte (1).

En un mot, l'obſervation m'a appris qu'il eſt de la derniere conſéquence de bien diſtinguer les ſymptomes qui ſont ordinaires aux femmes hyſtériques, & de ne pas les attribuer à d'autres maladies avec leſquelles ils ont ſouvent de la reſſemblance.

Affection hyſtérique eſt quelquefois mortelle à cauſe des ſymptomes qui s'y joignent.

128. Outre les mépriſes dont nous venons de parler, & qui expoſent les femmes hyſtériques à un danger évident, il arrive encore à pluſieurs femmes d'être attaquées de vapeurs par une autre cauſe: & quoique ces vapeurs ne ſoient pas mortelles de leur nature, elles ne laiſſent pas de le devenir, à raiſon des accidents terribles qui en ſont la ſuite, & qui enlevent un aſſez grand nombre de femmes.

Suppreſſion des vuidanges, d'où provient.

Par exemple, une femme d'un tempérament foible & délicat vient à accoucher, tout ſe paſſe heureuſement, & le mieux du monde; la Sage-Femme, ſoit par ignorance, ſoit par vanité, & pour faire voir qu'elle s'eſt bien acquitée de ſon devoir, conſeille à la malade de ſe lever peu de jours après ſes couches, & de demeurer quelque temps hors du lit. Celle-ci obéit. Mais dès le premier mou-

(1) Voyez ci-deſſus *Sect.* 4. *Chap.* 7. *num.* 168.

vement

vement qu'elle ſe donne, elle eſt attaquée d'une affection hyſtérique, qui diminue d'abord les vuidanges, & enſuite les arrête entierement.

Cette ſuppreſſion prématurée eſt ſuivie d'un grand nombre de ſymptomes qui tuent bientôt la malade, à moins que le Médecin ne ſoit très diligent & très habile. Car quelquefois les vapeurs occaſionnent un tranſport qui, devenant chaque jour plus violent, cauſe des convulſions, & enſuite la mort; ou ſi la femme en réchappe, il lui reſte un affoibliſſement d'eſprit qui dure quelquefois juſqu'à la fin de ſes jours. D'autres fois après la ſuppreſſion des vuidanges il ſurvient une fievre qui prend le caractere des fievres épidémiques de ce temps-là, ou qui dépend uniquement de la premiere maladie. Les vapeurs hyſtériques qui ont produit la ſuppreſſion des vuidanges, redoublent alors leur violence.

Danger de ſe lever trop tôt après l'accouchement.

129. J'ai fait réflexion, il y a déja long-temps, que de dix femmes qui meurent en couche, à peine y en a-t-il une qui périſſe faute d'avoir eu les forces néceſſaires pour ſe délivrer, ou par les douleurs qui accompagnent un accouchement laborieux. Mais la principale cauſe de leur mort, c'eſt qu'elle ſe ſont levées trop tôt, & que le mouvement qu'elles ſe ſont données, a occaſionné des paroxyſmes hyſtériques, qui ont produit une ſuppreſſion de vuidanges, laquelle a été ſuivie de ſymptomes mortels.

Femmes délicates ne doivent pas ſe lever avant le dixieme jour.

Voilà pourquoi je conſeille toujours aux femmes en couche, qui ſont d'un tempérament foible, & qui veulent m'écouter, de garder le lit, au moins juſqu'au dixieme jour, ſur-tout ſi elles ont déja eu auparavant des vapeurs hyſtériques: car, outre que le repos les garantit de ces vapeurs, la chaleur continuelle du lit répare encore les eſprits qui ont été affoiblis & épuiſés, tant par les douleurs de l'accouchement, que par les évacuations qui l'accompagnent: outre qu'elle aide la nature, & lui ſert à digérer & à évacuer toutes les crudités qui ſe ſont accumulées pendant le temps de la groſſeſſe.

Maniere de traiter la ſuppreſſion des vuidanges.

130 Si donc une femme, pour s'être levée trop tôt après ſes couches, vient à être attaquée de quelques-uns des ſymptomes dont nous parlons, les vues que l'on doit avoir en ce cas-là, ſont d'appaiſer le trouble des eſprits, & de rétablir l'écoulement des vuidanges, dont la ſuppreſſion eſt la cauſe prochaine & immédiate de ces dangereux ſymptomes. Il ne faut pas néanmoins ſuivre trop

opiniâtrement cette méthode ; mais après avoir employé pendant quelque temps les remedes qui ont ordinairement du ſuccès en pareil cas, il faut les abandonner s'ils ne réuſſiſſent pas : car les remedes violents ne conviennent point ici, & on ne doit pas même continuer l'uſage de ceux qui ſont doux, parceque les accouchées ſont alors dans un grand abattement, & un grand épuiſement de forces.

Par exemple, dès qu'on eſt aſſuré de la ſuppreſſion des vuidanges, il faut auſſi-tôt faire mettre la malade au lit, lui appliquer ſur le nombril un emplâtre hyſtérique, & lui ordonner l'électuaire ſuivant.

Electuaire apéritif.

Prenez des conſerves d'abſynthe Romaine, & de rue, de chacune une once ; des trochiſques de myrrhe, deux gros ; caſtoreum, ſafran, ſel volatil ammoniac, & de l'aſſa-fétida, de chacun demi-gros ; ſyrop des cinq racines, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont la malade prendra de trois heures en trois heures la groſſeur d'une bonne noix muſcade, & elle boira par-deſſus chaque priſe quatre à cinq cuillerées du julep ſuivant.

Julep hyſtérique.

Prenez des eaux de rue, & de bryonne compoſée, de chacune trois onces ; du ſucre candi, ce qu'il en faut. Mêlez cela enſemble pour un julep.

Laudanum, quand doit être donné dans ce cas-là.

Ces remedes étant donnés auſſi-tôt qu'on s'apperçoit de la ſuppreſſion des vuidanges, ils les rappelleront le plus ſouvent. Mais ſi on donne toute la quantité que nous avons marqué, ſans que les vuidanges reparoiſſent, il faut dans ce cas-là tenter au moins une fois l'uſage du laudanum : car, quoique le laudanum arrête de ſa nature les évacuations, néanmoins comme il tranquilliſe les eſprits, dont le déſordre a été cauſe de la ſuppreſſion, il peut, par cette raiſon, être quelquefois très utile, & rappeller l'écoulement des vuidanges, lorſque les emmenagogues ne font rien.

La meilleure maniere d'employer alors les narcotiques, eſt de les marier avec les hyſtériques & les emmenagogues. Par exemple, on mêlera vingt-quatre gouttes de laudanum liquide dans une certaine quantité d'eau de bryone compoſée ; ou bien un grain & demi de laudanum en forme ſolide avec douze grains d'aſſa-fétida, dont on formera deux pilules.

131. Si après avoir donné une fois ce remede, les vuidanges ne reviennent pas, il ne faut en aucune façon le réitérer comme on fait, & comme on doit le faire en d'autres occaſions ; car ſi on le réitéroit, il ſupprimeroit de telle ſorte l'écoulement, qu'on ne pourroit enſuite le rappeller par aucun moyen. Mais ſi après avoir attendu quelque temps on ne voit aucun effet du laudanum, il faudra revenir aux emmenagogues joints aux hyſtériques, encore faudra-t-il les employer légerement, & donner enſuite un lavement avec le lait & le ſucre. Je dis un lavement, de même que j'ai dit une priſe de laudanum, parceque ſi un ſeul lavement ne rappelle pas les vuidanges, on ne doit rien eſpérer de pluſieurs. Un ſeul ſollicite doucement les humeurs, & par-là il peut exciter l'écoulement ; mais pluſieurs le détournent ailleurs (1).

Ne doit pas être réitéré.

132. Si les emmenagogues employés légerement ne réuſſiſſent pas, le parti que doit prendre alors un Médecin prudent, c'eſt de ne rien faire du tout, & de gagner du temps, parceque chaque jour donne plus d'eſpérance de guériſon ; & ſi la malade paſſe le vingtieme jour, elle n'a preſque plus rien à craindre ; car alors étant un peu ſoulagée, & ayant repris des forces, elle ſe trouvera en état de ſoutenir les remedes qui ſeront néceſſaires pour diſſiper les accidents qu'a produit la ſuppreſſion des vuidan-

Il faut temporiſer.

(1) Comme les vuidanges peuvent être ſupprimées par différentes cauſes, il faut toujours avoir égard à celle qui produit cet accident : ainſi après un accouchement difficile, qui a été accompagné de grandes douleurs, leſquelles ont occaſionné de violentes contractions ſpaſmodiques des ſolides, & un mouvement tumultuaire des fluides, en conſéquence de quoi les vuidanges ceſſent de couler, l'indication curative eſt d'appaiſer ce tumulte ; de quoi on peut venir à bout par la ſaignée, ſi on la juge néceſſaire, par les lavements, les anodins, un régime rafraîchiſſant, & par l'uſage des diaphorétiques doux & des boiſſons légeres & délayantes, & en tenant la malade tranquille.

Mais ſi les vuidanges ſont ſupprimées pour avoir eu froid, ou par une tranſpiration arrêtée, ou par un chagrin, ou une crainte, ou par quelque autre cauſe ſemblable, il faut que la malade garde le lit, qu'elle uſe d'un régime chaud & propre à faire tranſpirer, qu'elle prenne toutes ſes boiſſons chaudes, qu'elle avale de temps en temps quelques cuillerées d'un cordial convenable, ou de vin chaud, qu'elle vive de gelées, de panades, de bouillons, &c. & lui donner auſſi en même temps des remedes hyſtériques, comme myrrhe, borax, ſafran, blanc de baleine, ſel volatil de ſuccin, racine de valériane ſauvage, eſprits volatils, & ſemblables.

ges ; au lieu que ſi on s'obſtinoit à donner des remedes, après que les premiers ont été inutiles, on ne feroit peut-être qu'augmenter la maladie & le déſordre des eſprits, qui eſt la cauſe primordiale ; & c'eſt à quoi il faut bien faire attention.

Preuve par un exemple.

133. Il n'y a pas long-temps qu'une Dame, également diſtinguée par ſa vertu & par ſa naiſſance, me fit appeller pour la traiter. Elle avoit été attaquée de vapeurs hyſtériques, parcequ'elle s'étoit levée très peu de temps après avoir accouché, & ſes vuidanges étoient entierement ſupprimées. Je tâchai de les faire revenir en me ſervant des remedes dont j'ai parlé ci-deſſus ; mais je n'y réuſſis pas ; les vapeurs étoient ſi violentes, qu'elles réſiſtoient à tous les remedes.

Voyant donc que le moyen de ſauver la malade, étoit de ne rien faire du tout, je crus devoir abandonner à la nature & au temps le ſoin de la guériſon. Cela réuſſit à merveille juſqu'au quatorzieme jour ; car viſitant chaque jour la malade, je ne la trouvai jamais plus mal que le jour d'auparavant. Mais au bout de ce temps-là, des femmes qui étoient auprès d'elle, & que j'avois eu bien de la peine juſqu'alors d'empêcher de lui nuire, en voulant lui rendre ſervice, perſuaderent au mari de la faire ſaigner inceſſamment du pied. Elle fut ſaignée ; & ce qui en arriva, c'eſt que les paroxyſmes hyſtériques devinrent ſi violents, qu'au bout de quelques heures il ſurvint des ſpaſmes qui furent bientôt ſuivis de la mort.

Conduite de l'Auteur quand il n'eſt pas ſûr de ſa methode.

134. Pour moi, je penſe non ſeulement que dans les maladies des femmes acccouchées, mais encore dans toutes les maladies aiguës, lorſque je ne ſuis pas aſſuré de pouvoir les guérir par mes remedes, le meilleur parti que j'ai à prendre, ſi je veux remplir les devoirs d'un honnête homme & d'un bon Médecin, c'eſt de ne rien faire du tout, pourvu qu'en viſitant le malade je ne le trouve pas plus mal que le jour d'auparavant, & que je puiſſe conjecturer raiſonnablement qu'il ne ſera pas plus mal le lendemain. Au lieu que ſi en traitant ce malade j'emploie une méthode dont je ne connoiſſe pas ſurement l'efficacité, il riſquera autant du côté des remedes que je haſarderai, que du côté de la maladie même ; & le danger, au lieu de ſimple qu'il étoit, deviendra double, & la guériſon par conſéquent plus difficile.

Il eſt vrai que dans le temps dont je parle, je ne vois

aucun ſigne manifeſte d'une guériſon ſeulement commencée ; mais cependant je ſuis très aſſuré qu'une maladie aiguë ne ſauroit toujours durer : ainſi à meſure que le temps ſe paſſe, le danger diminue, ou du moins le Médecin trouve l'occaſion d'employer des remedes plus à propos, & avec plus de ſuccès, qu'il n'auroit fait auparavant.

Ce que j'avance ici regarde principalement les maladies des femmes accouchées, où la moindre mépriſe peut avoir des ſuites funeſtes, & où l'on eſt ſi peu maître de gouverner une évacuation naturelle, dont la ſuppreſſion produit les accidents terribles que nous avons rapportés ci devant.

Vapeurs hyſtériques viennent ſouvent du flux immodéré des vuidanges & des regles.

136. Les vapeurs hyſtériques ne viennent pas toujours d'une foibleſſe naturelle des eſprits animaux, elles viennent encore très ſouvent d'une cauſe accidentelle, ſavoir d'un flux immodéré des vuidanges, ou des regles. Le flux immodéré des vuidanges arrive principalement les premiers jours après un accouchement laborieux, & il eſt ſuivi d'un grand nombre de ſymptomes hyſtériques, mais, pour l'ordinaire, il ne dure pas long-temps, & on le guérit ſans peine en ordonnant un régime de vivre un peu incraſſant, auquel on pourra ajouter la potion ſuivante (1).

Potion aſtringente.

Prenez *de l'eau de plantain & du vin rouge, de chacun une livre : faites-les bouillir enſemble juſqu'à la conſomption du tiers, & adouciſſez-les enſuite avec ſuffiſante quantité de ſucre fin. Quand cette boiſſon ſera refroidie, la malade en prendra un demi-ſeptier deux ou trois fois par jour.*

Elle uſera de temps en temps de quelque julep hyſtérique doux, & elle approchera ſouvent de ſon nez le nouet ſuivant :

(1) L'Auteur, dans le texte latin, appelle, je ne ſais pourquoi, les vuidanges *des regles qui coulent pendant les couches* ; car les regles ne viennent jamais dans ce temps-là. Le flux immodéré des vuidanges ſe guérit en tenant la malade un peu fraîchement, par la ſaignée, ſi les forces le permettent, par les calmants & les narcotiques, par l'uſage intérieur & extérieur des aſtringents, & ſpécialement en appliquant ſur le ventre & les lombes des linges trempés dans le vinaigre. La teinture ſtyptique d'Helvetius convient encore extrêmement dans ce cas-là.

Nouet fétide. Prenez *galbanum & de l'aſſa-fœtida, de chacun deux gros ; caſtoreum, un gros & demi ; ſel volatil de ſuccin, un demi-gros : mêlez tout cela enſemble pour un nouet.*

Ou bien :

Prenez *deux gros d'eſprit de ſel ammoniac que la malade flairera ſouvent.*

Traitement du flux immodéré des regles.

136. Quant au flux immodéré des regles, quoique les femmes y ſoient ſujettes en tout temps, elles en ſont néanmoins beaucoup plus ſouvent attaquées peu de temps avant que les regles ceſſent entierement d'elles-mêmes, c'eſt-à-dire vers l'âge de quarante-cinq ans, lorſqu'elles les ont eues de bonne heure, & vers l'âge de cinquante ans, lorſqu'elles les ont eues plus tard. La grande quantité de ſang que les femmes perdent alors, leur cauſe des vapeurs preſque continuelles.

Les remedes hyſtériques, tant internes qu'externes, conviennent dans ce cas-là, pourvu qu'on les emploie légerement, & ſeulement les plus doux, crainte d'augmenter la perte. Mais l'eſſentiel de la curation conſiſte à arrêter l'écoulement, & en voici la maniere :

Détail des remedes.

137. On tirera huit onces de ſang au bras ; le lendemain, on donnera une potion purgative ordinaire qui ſera réitérée deux autres fois, en laiſſant un jour d'intervalle entre chaque médecine ; & durant le cours de la maladie, on fera prendre tous les ſoirs une once de ſyrop diacode. On preſcrira auſſi l'électuaire ſuivant.

Electuaire aſtringent.

Prenez *conſerve de roſes ſeches, deux onces ; trochiſques de terre de Lemnos, une dragme & demie ; écorce de grenade, & corail rouge préparé, de chacun deux ſcrupules ; pierre hématite, ſang de dragon, & bol d'Arménie, de chacun un ſcrupule ; ſyrop de corail ſimple, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont la malade prendra gros comme une bonne noix muſcade, le matin & à cinq heures après midi, buvant par-deſſus chaque priſe ſix cuillerées du julep qui ſuit.*

Julep aſtringent.

Prenez *des eaux de bourgeons de chêne & de plantain, de chacune trois onces ; eau de canelle orgée, & ſyrop de roſes ſeches, de chacun une once ; eſprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner au julep une agréable acidité.*

Prenez *feuilles de plantain & d'ortie, quantité ſuffiſante : pilez-les dans un mortier de marbre, & exprimez-en le ſuc que vous clarifierez enſuite ; & quand il ſera froid, on donnera à la malade ſix cuillerées trois ou quatre fois par jour.*

Sucs incraſſants.

Après la premiere purgation, on appliquera ſur la région des reins l'emplâtre ſuivant :

Emplâtre fortifiant.

Prenez *du diapalme & de l'emplâtre pour la hernie, de chaque partie égale : mêlez-les enſemble & les étendez ſur de la peau.*

138. Il faut ordonner un régime rafraîchiſſant & incraſſant, ſi ce n'eſt que la malade pourra prendre une fois ou deux par jour un petit verre de vin clairet ; & quoique ce vin ne convienne pas tout à fait, en ce qu'il met aiſément le ſang en mouvement, on peut néanmoins l'accorder pour ſoutenir les forces.

Le régime.

Cette méthode que nous recommandons dans le flux immodéré des regles, n'eſt pas moins utile pour prévenir les fauſſes couches dans les femmes qui en ſont menacées. Il faudra ſeulement, dans ce dernier cas, s'abſtenir des purgatifs & des ſucs de plantes (1).

139. Une autre cauſe de la paſſion hyſtérique, mais moins fréquente, c'eſt la chûte de la matrice qui ſurvient après un accouchement laborieux, & qui produit quantité de ſymptomes hyſtériques. On la guérit promptement & facilement par le remede qui ſuit :

Chûte de la matrice, autre cauſe de la paſſion hyſtérique.

Prenez *deux onces d'écorce de chêne, faites les bouillir dans quatre livres d'eau de fontaine, qui ſeront réduites à deux. Ajoutez ſur la fin, de l'écorce de grenade pilée, une once ; des roſes rouges, & des fleurs de grenade, de chacune deux poignées ; & enſuite demi-livre de vin rouge. Ayant paſſé la liqueur, on s'en ſervira pour fomenter la partie malade avec un morceau de flanelle, le matin deux heures avant que la perſonne ſorte du lit, & le ſoir après qu'elle eſt couchée, con-*

Fomentation aſtringente.

(1) Une infuſion de quinquina dans le vin rouge eſt un remede qui n'eſt pas à mépriſer dans ce cas-là, & il ſera bon d'employer ſur la partie une fomentation aſtringente, comme celle qui eſt décrite au num. ſuivant. On recommande la décoction d'écorce d'orange, & l'expérience a fait voir que c'étoit un remede innocent & efficace.

tinuant ainſi juſqu'à ce que les ſymptomes aient entierement ceſſé (1).

Concluſion. 140. Voilà, Monſieur, toutes les obſervations que j'ai faites juſqu'à préſent ſur l'hiſtoire & le traitement de la paſſion hyſtérique. Il ne me reſte qu'à vous prier d'excuſer les fautes que je puis avoir commiſes dans la deſcription de cette maladie, & de recevoir en bonne part cette petite diſſertation que j'ai compoſée exprès, pour vous témoigner ma reconnoiſſance de l'approbation dont vous voulez bien honorer mes autres écrits. C'eſt un avantage qui m'arrive ſi rarement de la part des autres hommes, que j'en dois néceſſairement conclure, ou que je n'ai rendu aucun ſervice au genre humain, ou que ces hommes généreux & ſinceres que la Nature a remplis de reconnoiſſance, ſont en bien petit nombre. Je ne laiſſerai pas néanmoins de continuer à rechercher & à perfectionner de tout mon pouvoir la méthode de traiter les maladies, & à inſtruire les praticiens qui ont moins d'expérience que moi, ſuppoſé qu'il y en ait de tels. Du reſte, le Public aura de moi telle opinion qu'il lui plaîra : car, en examinant ſérieuſement & équitablement lequel vaut mieux, ou de rendre ſervice aux hommes, ou d'en être loué, je trouve que le premier eſt préférable & très ſatisfaiſant pour un cœur noble & généreux, au lieu que la réputation & les applaudiſſements populaires ſont plus frivoles qu'une ombre, & plus vains qu'un ſonge. Que ſi les richeſſes que procure la célébrité du nom paroiſſent quelque choſe de plus ſolide, que ceux qui les ont acquiſes en jouiſſent, je n'envie pas leur bonheur ; mais qu'ils ſe ſouviennent que les plus vils artiſans amaſſent quelquefois, & laiſſent à leur poſtérité de plus grands biens, & néanmoins n'ont rien en cela de ſupérieur aux bêtes, leſquelles n'oublient rien pour ſe procurer à elles & à leurs familles les choſes néceſſaires. Car, ſi nous exceptons les bonnes actions qui viennent d'un choix libre & d'une diſpoſition vertueuſe, & dont les bêtes ſont naturellement incapables, elles ne ſont point inférieures à

(1) Il n'eſt point parlé ici de la ſituation que doit garder le malade, & qui eſt ſi néceſſaire dans cette maladie, que ſouvent on ne peut la guérir ſans cela. Ainſi la malade s'abſtiendra de tout mouvement, ſe tiendra dans une ſituation horizontale, uſera de cordiaux & de légers aſtringents, & obſervera un régime convenable.

ces gens-là, ni à tous les autres hommes qui n'ont pas en vue le bonheur public.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir faire mes compliments à M. Kendrick, notre ſavant ami; c'eſt à lui que je dois l'avantage de connoître l'affection que vous avez pour moi. Je n'oublierai rien pour vous en marquer ma reconnoiſſance, étant avec tout le dévouement & l'attachement poſſible,

Monſieur, &c.

TH. SYDENHAM.

A Londres, ce 20 Janvier, 1681—2.

TRAITÉ DE LA GOUTTE.

Nature de la goutte eſt difficile à comprendre.

1. On ne manquera pas de croire qu'il eſt très difficile, & même preſque impoſſible de connoître la nature de la goutte, ou que j'ai bien peu d'eſprit & de ſagacité, puiſque, malgré les obſervations que j'ai faites ſur l'hiſtoire & le traitement de cette maladie, je n'ai pu m'en guérir moi-même depuis trente-quatre ans que j'en ſuis affligé. Quoi qu'il en ſoit, je ne laiſſerai pas de rapporter ici de bonne foi tout ce que j'ai pu découvrir juſqu'à préſent ſur cette matiere, je ne diſſimulerai point les difficultés qui s'y rencontrent, & je m'aſſure que le temps confirmera & éclaircira mes obſervations.

Quels ſujets elle attaque principalement.

2. La goutte attaque le plus ſouvent les vieillards qui, après avoir paſſé la plus grande partie de leur vie dans la molleſſe, les plaiſirs & la bonne chere, dans les excès de vin & d'autres liqueurs ſpiritueuſes, étant enſuite appéſantis par l'âge, ont abandonné entiérement les exercices du corps auxquels ils étoient accoutumés dès leur jeuneſſe. Outre cela, ceux qui ſont ſujets à la goutte, ont la tête groſſe, ſont ordinairement d'une corpulence pleine, molle & humide, mais d'une conſtitution forte & robuſte, & ont de très bons principes de vie.

Ce qui diſpoſe à la goutte.

3. On ne laiſſe pas néanmoins de voir quelquefois, mais plus rarement, des perſonnes maigres & décharnées, ſujettes à la goutte, & même des jeunes gens; ſavoir ceux qui ont hérité cette maladie de leur pere, ou ceux qui, ſans l'avoir d'origine, ſe ſont livrés de bonne heure & avec excès aux plaiſirs de l'amour, ou qui ont tout à fait renoncé à leurs exercices ordinaires, & ont été avec cela de grands mangeurs, & après avoir uſé immodérément des liqueurs ſpiritueuſes, ſont enſuite paſſés tout d'un coup à

l'uſage des boiſſons légeres & rafraîchiſſantes (1).

4. Lorſque la goutte ſurvient pour la premiere fois dans la vieilleſſe, elle n'a jamais de périodes ſi réglés, & n'eſt jamais ſi violente, que lorſqu'elle attaque dans la jeuneſſe. La raiſon de cela, c'eſt que la mort arrive d'ordinaire avant que la maladie ait eu le temps de parvenir à ſon plus haut degré; & que la chaleur naturelle & la vigueur du corps étant diminuées à cet âge, la matiere morbifique ne ſauroit être pouſſée ſi fortement & ſi régulierement aux articulations.

Elle eſt différente ſuivant les différents ſujets.

Quand la goutte attaque de meilleure heure, elle eſt d'abord vague & peu douloureuſe, ne dure pas long-temps, ceſſe & revient ſans aucune regle, & ſans garder de période certain; mais inſenſiblement elle ſe fixe & prend un type régulier, tant par rapport à la ſaiſon de l'année où elle arrive, que par rapport à la durée de l'accès; & alors elle ſe fait ſentir avec beaucoup plus de violence qu'au commencement.

5. Je parlerai d'abord de la goutte réguliere; enſuite de l'irréguliere, c'eſt-à-dire de celle que des remedes employés mal à propos ont fait remonter, ou qui, à raiſon de la trop grande foibleſſe du ſujet, n'a pu produire les véritables ſymptomes de la maladie.

Commencement & progrès de la goutte réguliere.

La goutte réguliere arrive ſoudainement à la fin de Janvier, ou au commencement de Février, ſans preſque aucun avant-coureur, ſi ce n'eſt que le malade, quelques ſemaines auparavant, a été incommodé de crudités d'eſtomac, ou d'indigeſtion, & qu'il s'eſt trouvé peſant & gonflé, comme par des vents. Cette enflure & peſanteur augmentent de jour en jour, juſqu'à l'arrivée de l'accès qui eſt précédé de quelques jours par un engourdiſſement. En même temps le malade ſent comme des vents qui deſcendent le long des muſcles des cuiſſes, avec une eſpece de crampe.

La veille de l'accès, le malade a un appétit plus grand

(1) Un changement ſubit d'une extrémité à l'autre ne ſauroit manquer d'affoiblir beaucoup le tempérament dans la plupart des ſujets, & peut aiſément leur cauſer la goutte, ou d'autres maladies chroniques, ſuivant qu'ils y ont plus de diſpoſition; de cette maniere il fera un plus grand mal que celui qu'on vouloit prévenir. Ainſi quand on veut changer ſa maniere de vivre, il faut toujours avoir ſoin de prendre conſeil, & que ce changement ſe faſſe par dégré, & peu à peu.

que de coutume, & qui n'eſt pas naturel. Se portant bien en apparence, il ſe met au lit & s'endort; mais, vers les deux heures après minuit, il eſt réveillé par une douleur qui ſe fait ſentir d'ordinaire au gros doigt du pied, & quelquefois auſſi au talon, au gras de jambe, ou à la cheville du pied. Cette douleur reſſemble à celle qui accompagne la diſlocation des os de ces parties, avec un ſentiment, comme d'une eau qui ne ſeroit pas tout à fait froide, répandue ſur les membranes de la partie affectée; & bientôt après, il ſurvient un froid, un tremblement & une fievre légere.

La douleur qui d'abord eſt ſupportable, devient par degrés plus fâcheuſe, &, à meſure qu'elle augmente, le froid & le tremblement diminuent: cela dure ainſi tout le jour, juſqu'à ce qu'enfin vers le ſoir la douleur parvient à ſon plus haut point, s'accommodant aux différents os du tarſe & du métatarſe, dont elle attaque les ligaments. Cette douleur reſſemble tantôt à une tenſion violente, ou à un déchirement des ligaments, tantôt à celle que cauſe la morſure d'un chien, & quelquefois à celle qui eſt produite par une violente compreſſion. De plus, la partie affligée reſſent une douleur ſi vive, qu'elle ne peut ſeulement ſupporter le poids de la couverture, ni qu'on marche un peu fortement dans la chambre. Le malade s'agite continuellement, & fait mille efforts pour donner une autre ſituation, tant à tout ſon corps, qu'à la partie affectée.

Mais c'eſt inutilement qu'il cherche à appaiſer la douleur; elle ne ceſſe que vers les deux ou trois heures du matin, après que l'accès a duré l'eſpace d'un jour & d'une nuit. Alors l'humeur peccante étant un peu digérée & diſſipée, le malade ſe trouve ſoulagé tout à coup, ſoulagement qu'il attribue mal à propos à la ſituation où il a mis en dernier lieu la partie ſouffrante. Il lui prend enſuite une douce moiteur, & il ſe laiſſe aller au ſommeil.

A ſon reveil, la douleur eſt encore fort diminuée, & il apperçoit la partie malade nouvellement tuméfiée, au lieu qu'auparavant on n'y voyoit qu'un gonflement conſidérable des veines, comme il eſt ordinaire dans toutes les attaques de goutte. Le lendemain, & même pendant deux ou trois jours, lorſque la matiere morbifique eſt abondante, il reſte un peu de douleur qui augmente ſur le ſoir, & diminue dès le grand matin.

Peu de jours après, l'autre pied ſe trouve attaqué d'une douleur toute ſemblable, & avec les mêmes ſymptomes;

& quand elle eſt fort violente, il ne reſte plus ni douleur, ni foibleſſe au pied qui a ſouffert le premier, & il ſe trouve dans le même état que s'il n'avoit jamais ſouffert. Quelquefois néanmoins la matiere peccante eſt ſi abondante que, ne pouvant ſe décharger toute entiere ſur l'un des pieds, elle ſe fait ſentir en même temps, & avec la même violence dans tous les deux, dès les premiers jours de la maladie; mais, pour l'ordinaire, elle n'attaque les deux pieds que ſucceſſivement.

Après que les deux pieds ont été ainſi maltraités, les accès qui ſuivent ſont ſans regle, tant pour leur commencement que pour leur durée, à l'exception que la douleur augmente toujours le ſoir & diminue le matin. Tous ces petits accès compoſent l'accès entier de la goutte qui eſt plus long, ou plus court, ſuivant l'âge du malade. Car il ne faut pas croire qu'un homme qui a été tourmenté de la goutte pendant deux ou trois mois, n'ait eu qu'un ſeul & même accès; il a eu une ſuite & un enchaînement de pluſieurs petits accès, dont le dernier a toujours été plus doux & plus court que le précédent, juſqu'à ce qu'enfin la matiere morbifique étant tout à fait détruite, le malade recouvre ſa premiere ſanté.

Dans les ſujets vigoureux & dans ceux que la goutte attaque plus rarement, l'accès ne dure ſouvent que quatorze jours. Dans les vieillards & dans ceux qui ont été ſouvent attaqués, il dure juſqu'à deux mois. Enfin, dans ceux qui ont déja été affoiblie par la longueur de la maladie, il dure encore davantage, & on n'en eſt quitte que lorſque l'été eſt déja avancé.

Durant les quatorze premiers jours, l'urine eſt fort colorée, & laiſſe, après qu'elle eſt repoſée, un ſédiment rouge, & plein de petits ſables. Le malade ne rend le plus ſouvent en urinant que la troiſieme partie de ſa boiſſon, &, pendant ce temps-là, le ventre eſt ſerré. La perte d'appetit, un froid de tout le corps vers le ſoir, une peſanteur & une ſenſation douleureuſe, même dans les parties qui ne ſont point attaquées, accompagnent l'accès pendant toute ſa durée.

Lorſque l'accès finit, il ſurvient au pied malade une démangeaiſon inſupportable, ſur-tout entre les orteils, d'où il ſe détache une matiere ſemblable à du ſon, & il tombe des écailles de la peau des pieds, comme il arrive à ceux qui ont été empoiſonnés. La maladie étant terminée, les forces & l'appétit reviennent plus ou moins vîte, à pro-

portion que l'accès a été plus ou moins violent ; & il en eſt de même de l'accès ſuivant ; c'eſt-à-dire que ſi le dernier a été fort cruel, le ſuivant ne paroîtra préciſément qu'au bout d'une année (1).

Symptomes de la goutte irréguliere.

6. Tels ſont les véritables ſymptomes de la goutte réguliere ; mais, quand cette maladie n'eſt pas traitée méthodiquement, ou qu'elle a duré long-temps, & s'eſt, pour ainſi dire, naturaliſée dans le corps, ou lorſque la Nature n'eſt pas en état d'expulſer, comme il faut, la matiere peccante, les ſymptomes ſont bien différents de ceux que nous venons de décrire.

Les pieds ſont le ſiege propre de la matiere peccante, & quand elle ſe porte ailleurs, c'eſt une marque ſure que l'on a employé une mauvaiſe méthode dans la curation, ou que la force du corps a diminué peu à peu. Or la douleur qui, dans la goutte réguliere, n'occupoit que les pieds, occupe dans l'irréguliere, les mains, les poignets, les coudes & d'autres endroits, & s'y fait ſentir vivement. Quelquefois, après avoir tourmenté un ou pluſieurs doigts, elle les tord & les rend ſemblables à une botte de panais, les prive peu à peu de leurs mouvements, & forme autour de leurs ligaments des concrétions tophacées qui détruiſent la peau & l'épiderme des articulations, & reſſemblent à de la craie ou à des yeux d'écréviſſes, qu'on peut tirer avec la pointe d'une épingle.

Quelquefois la matiere morbifique ſe jette ſur les coudes, & y forme une tumeur blanchâtre, qui eſt preſque de la groſſeur d'un œuf, & qui peu à peu s'enflamme & devient rouge. D'autres fois, elle occupe la cuiſſe, & fait ſentir comme un poids qui y ſeroit ſuſpendu, ſans cauſer pourtant de douleur conſidérable : de là paſſant au genou, elle l'afflige davantage & empêche ſon mouvement, en ſorte que le malade eſt comme cloué dans ſon lit, ſans pouvoir bouger de ſa place.

(1) Cette deſcription de la goutte réguliere eſt la plus exacte qu'on ait jamais donnée, & qu'on puiſſe donner. On voit bien qu'elle eſt copiée d'après nature, & il n'eſt point de goutteux qui ne ſe reconnoiſſe dans ce fidele tableau. L'exactitude de notre Auteur dans la deſcription des maladies, mérite d'être propoſée à tous ceux qui voudront écrire ſur la Médecine, comme un modele vraiment digne d'être imité. Le célebre Hoffmann a inſéré tout au long cette hiſtoire de la goutte dans ſon diſcours ſur cette maladie, ne croyant pas pouvoir en donner une meilleure.

Quand il s'agit de le remuer, ſoit à raiſon du mal-aiſe qu'il ſent par-tout le corps, & qui eſt ſi ordinaire dans cette maladie, ſoit pour quelque beſoin naturel, ſi on n'apporte pas toute l'attention poſſible à le manier délicatement, on lui cauſe une douleur qui ſeroit inſupportable, ſi elle duroit quelque temps. Cette attention & cette délicateſſe qu'il faut avoir en remuant le malade, n'eſt pas une des moindres incommodités de la goutte; car les douleurs violentes ne durent pas pendant tout le temps de l'accès, lorſqu'on a le ſoin de tenir la partie affligée dans un parfait repos.

Elle dure la plus grande partie de l'année.

7. La goutte qui auparavant ne commençoit d'ordinaire que ſur la fin de l'hiver, & ſe terminoit au bout de deux ou trois mois, dure enſuite pendant toute l'année, excepté deux ou trois mois en été. Et, comme l'accès entier eſt alors plus long qu'auparavant, chacun des petits accès qui le compoſent, l'eſt auſſi davantage; car, au lieu qu'auparavant, chacun ne duroit qu'un jour ou deux, préſentement il dure juſqu'à quatorze jours, en quelque endroit qu'il ſe fixe, ſur-tout s'il occupe les pieds, ou les genoux. De plus, dès le premier ou le ſecond jour de l'accès, le malade, outre la douleur, ſent un certain mal-aiſe & perd entierement l'appetit.

Intervalles ſont plus courts & accompagnés d'une grande foibleſſe.

8. Avant que la goutte fût à ce point de violence, le malade avoit de longs intervalles entre les attaques, & alors il jouiſſoit d'une parfaite ſanté, & faiſoit bien toutes ſes fonctions; mais dans le temps dont je parle, il a les membres preſque entierement retirés & empêchés, & quoiqu'il puiſſe ſe tenir debout, & même marcher un peu, il ne le fait néanmoins qu'avec beaucoup de peine, & en boîtant, en ſorte qu'il ne ſemble preſque pas ſe remuer du tout: & s'il s'obſtine à vouloir marcher au-delà de ſes forces, afin de ſe dégourdir & d'éloigner la goutte, il riſque d'attirer ſur les viſceres la matiere peccante qui, durant tout cet intervalle, n'a jamais été entierement diſſipée, & qui n'a pas la même liberté de ſe jetter ſur les pieds; quoique, dans ce temps-là même, les pieds ne ſoient pas tout à fait exempts de douleur, & qu'ils ſouffrent toujours plus ou moins.

Autres ſymptomes.

9. Le malade eſt encore affligé de pluſieurs autres ſymptomes, comme de douleurs aux veines hémorrhoidales, de rapports nidoreux & puants, toutes les fois qu'il a mangé quelque choſe d'indigeſte, ou qu'il a pris ſeulement la même quantité de nourriture qui convient à un homme en

ſanté. Il manque d'appétit ; tout ſon corps eſt foible & languiſſant. L'urine qui auparavant étoit fort colorée & en petite quantité, ſur-tout pendant les accès, eſt alors très abondante, & de la couleur de celle que l'on rend dans le diabêtes. Le malade reſſent au dos & en d'autres endroits, une démangeaiſon très incommode, ſur-tout vers l'heure du ſommeil. Enfin, ſa vie n'eſt qu'une ſuite continuelle de maux & douleurs, ſans qu'il jouiſſe d'aucune des douceurs de la vie.

10. Une autre ſymptome de la goutte irréguliere invétérée, c'eſt que, quand le malade s'étend pour bailler, principalement le matin, il ſurvient dans les ligaments des os du métatarſe une convulſion violente, avec une ſenſation, comme ſi on les ſerroit fortement. D'autres fois, ſans qu'il ait précédé aucun baillement, le malade s'étant endormi, reſſent tout à coup une douleur, comme ſi on lui briſoit le métatarſe d'un coup de maſſue. Quelquefois les tendons des muſcles extenſeurs de la jambe ſont attaqués d'un ſpaſme violent, avec une douleur ſi horrible que, pour peu qu'elle durât, elle ſurpaſſeroit toute patience humaine.

11. Après de longs & cruels tourments, les accès qui viennent enſuite ſont moins douloureux, comme étant un gage de la délivrance que la mort prochaine doit bientôt accorder au malade ; car la Nature étant affoiblie par la vieilleſſe, ou accablée par le poids de la matiere morbifique, n'eſt plus en état de la pouſſer fortement & régulierement aux extrêmités du corps ; & au lieu des douleurs accoutumées, il ſurvient une eſpece de mal d'eſtomac, avec des tranchées, des laſſitudes ſpontanées, & quelquefois un commencement de diarrhée.

Tandis que ces ſymptomes ſubſiſtent, la douleur des extrémités ceſſe ; & quand elle revient, ils diſparoiſſent à leur tour : de ſorte que la douleur des membres & le mal d'eſtomac ſe ſuccedent alternativement l'un à l'autre. Mais comme cette douleur va toujours en diminuant à chaque accès, quoique les accès ſoient plus longs qu'auparavant, il arrive de là que le mal d'eſtomac, plutôt que la douleur, cauſe la mort au malade, car celle qu'il reſſent alors n'eſt pas à beaucoup près ſi grande que celle qu'il ſouffroit quand il avoit toutes ſes forces. Mais lorſque les accès étoient plus violents, les intervalles étoient plus longs, & la ſanté meilleure ; & quand la douleur diminue, les intervalles des accès deviennent plus courts, & la ſanté

plus

plus mauvaiſe. Ainſi l'on peut dire que la douleur dans la goutte eſt un remede très amer dont ſe ſert la nature.

12. Ce ne ſont pas encore là tous les ſymptomes de cette maladie. Elle produit très ſouvent la pierre dans les reins, ſoit parceque le malade eſt obligé de demeurer long-temps couché ſur le dos, ſoit parceque les reins ne font pas leurs fonctions ; peut-être auſſi que cette pierre eſt une portion de la matiere morbifique de la goutte, ce que je n'entreprendrai pas de décider. Quoi qu'il en ſoit de l'origine de cette pierre dans les reins, elle ne cauſe pas de moindres douleurs que la goutte. Quelquefois même s'engageant dans les conduits urinaires, & ſupprimant l'urine, elle fait périr le malade, & lui épargne les longues douleurs qu'il auroit eu à ſouffrir de la goutte.

La goutte produit la pierre dans les reins.

13. Le comble de la miſere, c'eſt que pendant toute la durée de l'accès, l'eſprit n'eſt pas moins malade que le corps, & qu'il eſt en proie à la colere, à la crainte, au chagrin, & à toutes les paſſions de cette nature, dont la foibleſſe où il eſt réduit par la maladie, le rend très aiſément ſuſceptible. De là vient que les goutteux ſont également à charge à eux-mêmes & aux autres ; & leur eſprit ne devient tranquille que quand le mal ceſſe, & qu'ils ont recouvré la ſanté.

Elle rend l'eſprit auſſi malade que le corps.

14. Enfin pour achever la deſcription de cette cruelle maladie, les viſceres ſe trouvent à la longue tellement farcis de l'humeur goutteuſe qui y ſéjourne, & tellement léſés, que les organes ſecrétoires ne peuvent plus s'acquitter de leurs fonctions ; d'où il arrive que le ſang, ſurchargé de limon & d'ordures, n'ayant plus la liberté de circuler, & la matiere peccante ne ſe portant plus aux extrémités du corps, comme elle avoit accoutumé, la mort vient enfin terminer une vie ſi miſérable.

Comment elle cauſe la mort.

15. Mais ce qui doit me conſoler, & auſſi les autres goutteux, qui n'ont ni de grands biens, ni un grand génie ; c'eſt que des Rois, des Princes, des Généraux d'armée, des Amiraux, des Philoſophes, & pluſieurs autres hommes illuſtres ont vécu & ſont morts de la ſorte. En un mot la goutte a cela de particulier, qu'on ne trouvera preſque dans aucune autre maladie, c'eſt qu'elle tue plus de riches que de pauvres, & plus de gens d'eſprit que de ſtupides. La nature ne nous montre-t-elle pas clairement par-là que la providence traite ſans injuſtice & ſans acception de perſonnes tous ſes enfants. Ceux à qui elle a refuſé les commodités de la vie, en ſont abondamment dédomma-

Elle tue plus de riches que de pauvres.

gés par d'autres avantages, & ceux qu'elle a favoriſés avec profuſion des biens de la fortune, ſe trouvent à proportion chargés d'infirmités : de ſorte que c'eſt une loix univerſelle & inviolable, qu'aucun homme n'eſt entierement heureux, ni entierement malheureux, mais que chacun éprouve un mêlange de biens & de maux ; & ce mêlange, qui eſt ſi conforme à notre foibleſſe & à notre condition mortelle, eſt ſans doute un avantage pour nous.

Elle attaque rarement les femmes & les enfants.

16. La goutte attaque très rarement les femmes, & ſeulement celles qui ſont déja avancées en âge, & dont le tempérament vigoureux approche de celui des hommes. Lorſque les femmes maigres ont quelquefois dans leur jeuneſſe, ou dans l'âge de conſiſtance, des ſymptomes qui reſſemblent à la goutte, ils doivent être attribués à des affections hyſtériques, ou à des rhumatiſmes, dont elles ont été autrefois attaquées, & dont le levain n'a pas été d'abord ſuffiſamment évacué.

Je n'ai pas encore vu d'enfants, ni de ceux qui ſont au-deſſous de la jeuneſſe, attaqués d'une véritable goutte ; mais je connois des ſujets qui dans cet âge tendre en ont eu de légeres atteintes, ſavoir ceux dont les peres avoient actuellement cette maladie lorſqu'ils les engendrerent (1). Et voilà tout ce que j'avois à dire ſur l'hiſtoire de la goutte.

Cauſe de la goutte eſt un défaut de coction des humeurs.

17. Après avoir examiné avec toute l'attention poſſible les divers phénomenes de la goutte, il me paroît que ſa cauſe eſt un défaut de coction dans toutes les humeurs par la foibleſſe des ſolides (2) ; car ceux qui ſont ſujets à cette

(1) Boerhaave dit qu'il a vu des enfants goutteux, & que des femmes ont gagné cette maladie en couchant avec leurs maris qui en étoient attaqués. *Prax. Med. vol. 5. p. 195.*

(2) Cela peut bien diſpoſer à la goutte, comme auſſi à d'autres maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques ; mais on ne ſauroit dire dans un ſens exact, que ce ſoit la ſeule & unique cauſe d'aucune maladie, plutôt que d'une autre.

La véritable cauſe de la goutte eſt le défaut de la tranſpiration inſenſible, dont la matiere qui eſt âcre & ſaline, étant accumulée dans le corps, ſe dépoſe enſuite ſur les articles. Pluſieurs raiſons prouvent la vérité de cette propoſition.

Les vieillards ſont beaucoup plus ſujets à la goutte que les autres ; auſſi la tranſpiration diminue-t-elle chez les vieillards à meſure qu'ils avancent en âge.

Sydenham dit que la goutte attaque ceux qui ont ceſſé les exercices auxquels ils s'étoient livrés pendant leur jeuneſſe. Sanctorius fait voir

maladie, étant ou des gens uſés par l'âge, ou qui, par leurs débauches, ſe ſont attiré une vieilleſſe prématurée, ils manquent univerſellement d'eſprits animaux, qui ont

---

que l'oiſiveté diminue la tranſpiration, & que l'exercice l'augmente.

Sydenham dit que les gens d'une corpulence humide, lâche & molle ſont plus ſujets à la goutte que les autres. Sanctorius dit que ce ſont préciſément ces gens là qui tranſpirent le moins.

Sydenham dit que ceux qui mangent beaucoup & ſouvent, & ceux qui boivent beaucoup de vin & de liqueurs ſpiritueuſes contractent la goutte. Sanctorius montre que tout cela contribue à diminuer la tranſpiration.

La goutte attaque pour l'ordinaire à la fin de Janvier, ou au commencement de Février. C'eſt dans ce temps que la matiere de la tranſpiration a eu le loiſir de s'accumuler, & M. Dodart a obſervé que l'hiver la tranſpiration eſt moindre preſque de moitié.

Les remedes qu'on vante pour ſoulager la goutte, ſont propres à rétablir la tranſpiration, comme le régime de vie, les frictions, le mouvement, l'exercice à cheval, le lait, le quinquina, l'électuaire de Sydenham, l'ail, le mars, la racine de ſquine, &c.

D'un autre côté, les gens qui ſont forcés de vivre d'un travail corporel ſont exempts de la goutte. La raiſon en eſt claire, c'eſt qu'ils tranſpirent beaucoup. C'eſt par la même raiſon auſſi que les enfants n'y ſont pas ſujets. Les femmes en ſont exemptes tant qu'elles ont leurs regles, parceque la matiere de la tranſpiration retenue s'évacue avec les menſtrues.

L'hiver favoriſe la génération de la goutte plus que l'été. Ce n'eſt donc pas le défaut de digeſtion qu'il faut accuſer, puiſqu'elle s'exécute mieux l'hiver que l'été, mais le défaut de tranſpiration qui eſt beaucoup moindre en hiver qu'en été.

Les voyages dans les climats chauds ſont un moyen très efficace pour guérir la goutte, qu'on chercheroit en vain à guérir dans les pays froids. Cependant la digeſtion ne ſe fait pas mieux dans les climats chauds que dans les climats froids; mais la tranſpiration y eſt plus abondante. Donc c'eſt la ſuppreſſion, ou la diminution, de la tranſpiration qu'on doit accuſer.

Les purgatifs long-temps continués ſont nuiſibles dans la goutte; c'eſt qu'ils diminuent la tranſpiration, comme font auſſi les ſaignées fréquentes.

Sydenham lui-même propoſe le rappel de la tranſpiration comme la criſe de la goutte & ſon remede; preuve évidente, par la loi des contraires, que la ſuppreſſion ou la diminution de la tranſpiration en eſt la cauſe. Il paroît même par la maniere dont cet Auteur s'exprime dans un endroit de ſon Traité de la goutte, qu'il ſe défioit de la cauſe qu'il avoit propoſée de cette maladie, & même qu'il comptoit s'être trompé.

Enfin les douleurs de la goutte augmentent la nuit à la maniere des rhumatiſmes, fluxions & autres maux qui dépendent de la tranſpiration. Tout cela prouve que le but principal qu'on doit ſe propoſer pour guérir la goutte, eſt de rétablir la tranſpiration. Voyez *de Sauix, Diſſertation ſur la goutte, p. 40, &c.*

été épuiſés par un exercice immodéré des fonctions les plus vigoureuſes dans la chaleur de la jeuneſſe, comme par un uſage prématuré & exceſſif des plaiſirs vénériens, par les grandes fatigues qu'ils ont follement eſſuyées pour contenter leurs paſſions, & par d'autres cauſes ſemblables.

De plus, le grand âge, ou la pareſſe, leur a fait interrompre ou abandonner tout d'un coup les exercices du corps auxquels ils étoient accoutumés de jeuneſſe, & qui ſervoient à donner de la vigueur au ſang, à fortifier les parties ſolides; d'où il arrive que le corps tombe dans la langueur, que les digeſtions ſe font mal, & que les humeurs nuiſibles que l'exercice diſſipoit auparavant, ſéjournent dans les vaiſſeaux, & deviennent une ſemence de la goutte.

Le mal a été quelquefois augmenté par l'étude, ou par une application trop conſtante à des choſes ſérieuſes, application qui détourne les eſprits animaux, & les empêche de vaquer aux différentes coctions, d'une maniere convenable. D'ailleurs, comme les goutteux ont généralement grand appétit, & ſur-tout pour les aliments les plus indigeſtes, ils ne ſe menagent pas davantage là-deſſus que lorſqu'ils faiſoient des exercices du corps, & ainſi ils ne ſauroient bien digérer ce qu'ils mangent.

Elle eſt ſouvent produite par les excès de vin.

18. Mais quoique la gourmandiſe & la trop grande quantité de nourriture produiſent aſſez ſouvent la goutte, elle eſt encore bien plus ſouvent l'effet des excès de vin, dont les vapeurs nuiſibles corrompent les levains digeſtifs, précipitent les coctions, ſurchargent le ſang d'une abondance exceſſive d'humeurs, cauſent des engorgements dans les viſceres, affoibliſſent & accablent les eſprits animaux. Je dis affoibliſſent & accablent; car ſi la goutte ne venoit que de la foibleſſe des eſprits, elle attaqueroit également les enfants, les femmes, & les perſonnes infirmes; au lieu qu'elle n'attaque preſque que les gens les plus robuſtes & du meilleur tempérament. Mais cela n'arrive que quand le défaut de chaleur, & l'épuiſement ou l'affoibliſſement des eſprits ont occaſionné le vice des digeſtions & l'accumulation des humeurs nuiſibles.

De là s'enſuit un relâchement des fibres.

19. Les cauſes que nous avons rapportées produiſent également le relâchement des fibres, & la crudité des humeurs. Ces humeurs crues s'accumulant dans le ſang y ſéjournent, & y acquierent une chaleur & une âcreté particulieres: & comme les vaiſſeaux affoiblis & relâchés ne peuvent plus

les contenir dans leur direction naturelle, elles ſe jettent ſur les articulations, & cauſent dans les ligaments & dans le périoſte des douleurs très violentes. Ce tranſport des humeurs ſur les articulations, en quoi conſiſte l'accès de goutte, arrive plutôt ou plus tard, ſuivant qu'elle eſt déterminée par telle ou telle cauſe qui met les humeurs en mouvement.

20. Pour ce qui eſt de la curation de la goutte, je parlerai d'abord des remedes dont il faut s'abſtenir, & enſuite de ceux qu'il faut employer.

Evacuations ne conviennent pas dans la goutte.

Je dis donc qu'à conſidérer la crudité des humeurs dans cette maladie, il ſembleroit d'abord qu'on doit travailler à les évacuer, & après cela à fortifier les digeſtions, afin de prévenir l'accumulation de pareilles humeurs; car ce ſont-là les deux principales indications que l'on eſt obligé de remplir dans la plupart des maladies humorales. Mais il n'en eſt pas de même dans la goutte. La nature dans cette maladie ſe débarraſſe elle ſeule de la matiere peccante, & pour cela elle la dépoſe ſur les articulations, & la diſſipe enſuite par la tranſpiration inſenſible. Il n'y auroit que trois moyens d'évacuer l'humeur goutteuſe, ſavoir la ſaigné, la purgation, & les ſueurs. Or, aucun de ces trois moyens ne réuſſira jamais.

21. Premierement, quoique la ſaignée paroiſſe très propre à évacuer la matiere de la goutte, ſoit lorſqu'elle eſt ſur le point de ſe jetter ſur les articulations, ſoit lorſqu'elle les occupe déja; il ſe trouve néanmoins qu'elle eſt évidemment oppoſée à l'indication que préſente la cauſe antécedente de la maladie, & qui eſt le défaut de coction provenant de l'affoibliſſement & de l'épaiſſiſſement des eſprits animaux, car la ſaignée ne feroit que les affoiblir & les épuiſer davantage. Ainſi elle ne convient, ni pour prévenir un accès que l'on craint, ni pour adoucir un accès préſent, ſur-tout dans les perſonnes avancées en âge. Et quoique le ſang que l'on tire dans l'accès de la goutte reſſemble très ſouvent à celui que l'on tire dans le rhumatiſme ou dans la pleuréſie, il eſt certain néanmoins que la ſaignée eſt auſſi nuiſible dans la premiere de ces maladies, qu'elle eſt utile dans les deux autres.

Pourquoi la ſaignée ne convient pas

Si l'on ſaigne dans l'intermiſſion, & même fort loin des accès, il y a lieu de craindre que la ſaignée en remuant les humeurs n'attire un nouvel accès plus long que le précédent, & accompagné de ſymptomes encore plus violents, parceque le ſang étant affoibli ne pourra ſe dé-

barraſſer comme il faut du levain morbifique. Le même inconvénient arrive auſſi toutes les fois que l'on ſaigne au commencement de l'accès. Si l'on ſaigne immédiatement après l'accès, il y a grand danger que la nature déjà affoiblie par la maladie, ne ſuccombe ſous ce nouveau coup, & qu'il ne ſurvienne une hydropiſie.

Néanmoins ſi le malade eſt encore jeune, & qu'il ſe ſoit échauffé par des excès de vin, on pourra tenter la ſaignée au commencemement de l'accès : mais il ne faudra pas l'employer toujours dans les accès qui viendront enſuite ; autrement la goutte s'enracinera bientôt, même dans les jeunes gens, & elle fera plus de progrès en peu de temps, qu'elle n'auroit fait ſans cela dans pluſieurs années (1).

Pourquoi la purgation ne convient pas.

22. Secondement, la purgation, ſoit par haut, ſoit par bas, n'eſt pas moins à rejetter que la ſaignée. C'eſt une loi eſſentielle & inviolable de la nature, que l'humeur goutteuſe doit toujours être expulſée aux articulations. Or les émétiques & les purgatifs ne produiront autre choſe, que de la faire rentrer dans le ſang, d'où elle ſe jettera peut-être ſur quelque viſcere ; & ainſi le malade, qui auparavant étoit hors de tout péril, ſe trouvera en danger de la vie.

C'eſt ce qu'on voit arriver aſſez ſouvent à ceux qui ſe ſont fait une habitude de prendre des purgatifs, afin de prévenir la goutte, ou, ce qui eſt encore pis, afin d'adoucir l'accès quand il eſt venu. A la vérité, la douleur des articulations ceſſe alors entierement, ou du-

(1) La ſaignée n'eſt pas ſeulement utile, mais encore néceſſaire dans les intervalles de la goutte quand il y a pléthore, & on peut la faire en toute ſûreté ; car lorſque les vaiſſeaux ſont conſidérablement affoiblis & relâchés par un grand nombre d'attaques de goutte, la trop grande quantité de ſang ne ſauroit manquer d'être extrêmement nuiſible, puiſqu'en les diſtendant elles les affoiblit encore davantage. D'ailleurs il arrive ſouvent que les goutteux ont un grand appétit dans les intervalles de leur mal, & digerent très bien ; ainſi ils font beaucoup de chyle, & ſurchargent leurs vaiſſeaux qui ont beſoin en conſéquence d'être déſemplis de temps en temps par la ſaignée & par d'autres évacuations convenables, afin qu'ils puiſſent conſerver leur élaſticité, & que les liquides circulant plus librement, ne s'épaiſſiſſent pas.

Hoffmann recommande d'appliquer les ventouſes ſous la plante du pied tous les trois mois, & dit que cette méthode a été fort utile à pluſieurs perſonnes, & qu'il s'en eſt bien trouvé lui-même. *Hoffmann Oper. tom. 2 p. 346.*

moins il en reſte fort peu. Mais comme on attire les humeurs vers les inteſtins, & qu'ainſi on force la nature, qui, en dépoſant la matiere morbifique ſur les articulations, mettoit le malade en ſureté, il ſe trouve qu'au lieu de la douleur des extrémités le malade eſt attaqué de maux d'eſtomac, de tranchées du ventre, de défaillances, & de tous les redoutables ſymptomes de la goutte remontée.

23. Pour moi, je ſuis très perſuadé, par une longue & conſtante expérience, que tous les purgatifs, même les plus doux, que l'on met ordinairement en uſage pour évacuer l'humeur goutteuſe, ſont très nuiſibles; ſoit qu'on les emploie dans les accès, en vue de diminuer la matiere peccante; ou à la fin de l'accès, pour emporter le reſte de la maladie; ou dans les intervalles des accès, & lorſque la perſonne eſt en bonne ſanté, afin de prévenir la goutte. J'ai éprouvé ſur les autres & ſur moi-même, que la purgation dans tous ces différents temps n'a fait qu'augmenter le mal, au lieu de le guérir.

D'abord, ſi on purge dans le fort de l'accès, on trouble la Nature qui eſt alors occupée à ſéparer la matiere morbifique, & à la dépoſer ſur les articulations, & on met quelquefois les eſprits en grand déſordre, ce qui rend l'accès plus violent, & jette le malade dans un péril manifeſte.

Si on purge à la fin de l'accès, on ne vient pas à bout d'évacuer les reſtes de l'humeur peccante, & on attire au contraire un nouvel accès auſſi cruel que le précédent; malheur que l'on auroit épargné au malade, ſi l'on n'avoit pas mis les humeurs en mouvement. C'eſt ce qui m'eſt arrivé plus d'une fois à moi-même, pour avoir voulu mal à propos recourir aux remedes afin d'emporter, comme je m'imaginois, les reſtes de la matiere morbifique.

Enfin, ſi on purge dans les intervalles des accès, & lorſque la perſonne eſt en bonne ſanté, il eſt vrai qu'on ne riſque pas tant que dans les deux premiers cas; mais la goutte ne laiſſera pas de revenir par les mêmes cauſes que nous avons rapportées ci-devant; & quand elle ne reviendroit pas d'abord, elle ne ſera pas guérie pour cela.

Je ſais des goutteux qui ſe purgeoient réguliérement, non ſeulement au printemps & en automne, mais encore chaque mois, & même chaque ſemaine, ſans néanmoins qu'aucun d'eux ait jamais pu ſe délivrer de la goutte: bien loin de là, elle eſt devenue plus cruelle & plus terrible que s'ils n'avoient fait aucun remede. Les purgatifs

peuvent bien, à la vérité, évacuer une certaine portion de la matiere morbifique ; mais, comme ils ne fortifient pas les digeſtions, & qu'au contraire ils les affoibliſſent encore davantage, & achevent d'épuiſer la Nature languiſſante, ils attaquent ſeulement une des cauſes de la maladie, & par conſéquent ſont tout à fait incapables de la guérir.

24. On remarquera encore que les eſprits animaux étant foibles & languiſſants dans les goutteux, ſont aiſément troublés & mis en déſordre par toutes les cauſes qui peuvent faire des impreſſions un peu violentes ſur l'ame, ou ſur le corps, comme l'on voit arriver très ſouvent dans les hommes qui ſont ſujets à l'affection hypocondriaque, & dans les femmes qui ſont ſujettes à l'affection hyſtérique. Cette facilité qu'ont les eſprits à ſe mettre en déſordre, fait que la moindre évacuation attire preſque toujours un accès de goutte : car les parties ſolides étant relâchées, & n'ayant plus cette tenſion qui dépend de la force des eſprits, & qui eſt néceſſaire pour la ſanté, la matiere peccante ne trouve plus alors de réſiſtance : ainſi elle ſe met en liberté, & ſe jettant ſur les extrémités, forme l'accès de goutte.

25. Quelque pernicieuſe que ſoit la méthode de purger dans cette maladie, elle n'a pas laiſſé de donner beaucoup de réputation à certains Empiriques qui faiſoient un grand ſecret du purgatif dont ils ſe ſervoient. Il eſt vrai que, durant la purgation, le malade ne ſouffre point, ou ſouffre très légerement, & que, ſi on peut la continuer pendant pluſieurs jours, ſans qu'il ſurvienne un nouvel accès, le malade ſera délivré de l'accès préſent ; mais il paiera cherement dans la ſuite ce petit avantage par les déſordres étranges que cauſera l'agitation des humeurs (1).

(1) Sydenham, dit le Docteur Cheyne, quoique d'ailleurs très exact obſervateur & très judicieux Praticien, a donné occaſion, ce me ſemble, à une grande erreur dans le traitement de la goutte, en interdiſant toutes ſortes d'évacuations, ſoit dans l'accès, ſoit dans les intervalles, crainte d'affoiblir le tempérament. Les attaques périodiques de la goutte réguliere arrivent ordinairement en deux ſaiſons ; ſavoir, dans le printemps & dans l'automne. Je les regarde comme des évacuations critiques de la derniere importance, qui ſervent à dépurer le ſang, & à le débarraſſer des ſels de la goutte. Ainſi il ne faut pas plus troubler la nature dans ces ſortes d'opérations, que dans les purgations menſtruelles du ſexe, quoiqu'il ſoit très avantageux de procurer une tranſpiration abondante, ou une douce moiteur. Mais dans les légeres atteintes de goutte qui ſurviennent lors du printemps & de l'automne, & dans les intervalles des accès, les purgatifs doux

26. Enfin, pour ce qui eſt de la méthode d'évacuer l'humeur goutteuſe par les ſueurs, quoique cette méthode ne ſoit pas auſſi mauvaiſe que les deux précédentes, & qu'elle n'attire pas le levain morbifique ſur les viſceres, puiſqu'au contraire, elle le pouſſe vers la ſuperficie du corps, elle ne laiſſe pas néanmoins d'être nuiſible par pluſieurs endroits. Premierement, ſi on l'emploie hors des accès, c'eſt-à-dire lorſque l'humeur goutteuſe eſt encore crue & indigeſte, & ne peut ſe ſéparer comme il faut de la maſſe du ſang, on force la Nature, & au lieu de détourner l'accès, on ne fait que l'avancer : ſecondement, ſi on excite les ſueurs durant l'accès, la violence avec laquelle la matiere morbifique eſt alors pouſſée ſur la partie ſouffrante, augmente extrêmement les douleurs ; &, ſi cette matiere ſe trouve trop abondante, pour que le membre affligé puiſſe la recevoir toute entiere, elle eſt obligée de ſe jetter ſur d'autres parties, d'où s'enſuit un orgaſme & une violente ébullition, ou fermentation dans le ſang & dans les autres humeurs : & ſi le corps eſt plein de ſéroſités, on a ſujet de craindre une apoplexie.

Pourquoi la ſueur eſt nuiſible.

27. Voilà pourquoi dans la goutte, de même que dans toutes les autres maladies où l'on entreprend d'évacuer la matiere morbifique en excitant les ſueurs par art, ſans que la Nature s'y porte d'elle-même, il eſt extrêmement dangereux de les pouſſer avec trop de violence, & de remuer des humeurs qui ne ſont pas encore duement préparées.

Le célebre Aphoriſme d'Hippocrate, où il eſt dit qu'*on ne doit purger que les matieres qui ont ſubi une coction ſuffiſante, & non pas celles qui ſont encore crues*, a autant lieu quand il s'agit de provoquer les ſueurs, que quand il s'agit

---

& ſtomachiques ſont excellents pour diſſiper ces légeres atteintes, & pour éloigner & diminuer les accès.

Un goutteux doit être regardé dans les intervalles de ſa maladie comme un homme qui ſe porte bien, à l'exception de la diſpoſition naturelle où il eſt d'avoir un autre accès de goutte, & on peut alors lui donner des remedes comme à une autre perſonne, bien entendu qu'on ait égard à ſon tempérament particulier. Ainſi la véritable méthode de traiter la goutte conſiſte à entretenir pendant l'accès une tranſpiration abondante & uniforme, & dans les intervalles de la maladie à faire faire de l'exercice, & à employer des purgatifs doux & ſtomachiques. *Cheyne, Eſſai ſur la goutte, p.* 22. 23.

Quelques Auteurs recommandent de donner des lavemens dans les accès de goutte ; & il eſt certain que ſi la fievre eſt violente, ou le ventre reſſerré, on peut les employer non ſeulement ſans danger, mais encore avec beaucoup d'utilité.

de purger (1) ; c'eſt ce qu'on voit clairement dans la ſueur qui a coutume de terminer les accès des fievres intermittentes. Car ſi cette ſueur eſt modérée, & exactement proportionnée à la quantité de matiere fébrile dont l'accès qui finit a opéré la coction, elle eſt extrêmement utile ; mais ſi on l'a pouſſée trop loin, comme lorſqu'on oblige le malade de garder entierement le lit, alors c'eſt jetter de l'huile ſur le feu, & la fievre, au lieu de ceſſer, devient continue.

Pareillement dans la goutte, la douce moiteur, qui ordinairement ſurvient d'elle-même le matin après chacun des petits accès qui compoſent l'accès entier de la goutte, adoucit les douleurs & les inquiétudes dont le malade a été tourmenté toute la nuit : mais, ſi, au lieu de laiſſer agir la Nature, on va exciter cette moiteur plus long-temps & plus fortement que ne demande la quantité de matiere peccante dont la coction eſt alors achevée, on ne fait qu'irriter & augmenter le mal.

Auſſi, dans la goutte & dans toutes les autres maladies, à l'exception de la peſte, c'eſt moins l'office du Médecin, que l'ouvrage de la Nature, de procurer les ſueurs. Car, comme nous ne pouvons ſavoir en aucune façon, quelle quantité de matiere morbifique ſe trouve préparée pour être évacuée de cette maniere, il nous eſt impoſſible par conſéquent de ſavoir juſqu'à quel point nous devons exciter les ſueurs (2).

L'indigeſtion & la chaleur des humeurs doivent être principalement regardées dans le traitement.

28. Puiſqu'il eſt donc clair que les évacuations ſont non ſeulement inutiles, mais encore nuiſibles dans la goutte, il s'agit maintenant de rechercher quelles autres indications l'on doit ſuivre dans le traitement de cette maladie. Pour moi, après en avoir examiné ſoigneuſement tous les ſymptomes, je trouve qu'il faut principalement attaquer deux cauſes : la premiere eſt la cauſe *antécédente*, c'eſt-à-dire l'indigeſtion des humeurs, produite par un défaut de chaleur & des eſprits : la ſeconde eſt la cauſe *con-*

(1) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 3. *num.* 9.

(2) Pluſieurs Auteurs recommandent d'exciter & d'entretenir une ſueur douce & égale pendant l'accès de goutte, parcequ'il eſt accompagné de fievre, & que l'expérience montre l'utilité de la ſueur pour diminuer la fievre, purifier la maſſe du ſang, & évacuer peu à peu & inſenſiblement l'humeur goutteuſe. Mais les remedes qu'on emploie, pour exciter la ſueur, doivent être délayants & modérément chauds, & point trop actifs.

jointe, c'eſt-à-dire la chaleur & l'inflammation des mêmes humeurs, lorſqu'ayant ſéjourné trop long-temps dans le ſang, à raiſon de leur crudité, elles ſe ſont alkaliſés & ſont devenues âcres.

Ces deux cauſes ſont abſolument différentes l'une de l'autre, en ſorte que les remedes qui conviennent à l'une, ſont contraires à l'autre; & de là vient la difficulté de la cure. Car, d'un côté, ſi on emploie les remedes échauffants pour combattre l'indigeſtion des humeurs, on riſque d'augmenter leur chaleur; & de l'autre côté, ſi on met en uſage le régime & les remedes rafraîchiſſants pour tempérer la chaleur & l'âcreté des humeurs, on augmente l'indigeſtion, en affoibliſſant la chaleur naturelle. J'appelle ici cauſe *conjointe*, non ſeulement celle qui, occupant actuellement les articulations, forme l'accès de goutte, mais auſſi celle qui, étant encore dans le ſang, n'a pas reçu les préparations néceſſaires pour en être ſéparée: car rarement un accès, quelque long & quelque cruel qu'il ſoit, évacue tellement la matiere peccante, qu'il n'en reſte rien du tout dans le corps, après qu'il eſt paſſé. Ainſi on doit avoir égard à cette double cauſe, tant durant l'accès, que dans l'intervalle des accès.

Indication principale eſt de rétablir les digeſtions.

Mais, comme l'évacuation de la matiere morbifique eſt uniquement l'ouvrage de la Nature, & que, pour adoucir l'âcreté & l'inflammation des humeurs, ſans affoiblir encore davantage les digeſtions, on ne ſauroit faire autre choſe que d'éviter les aliments & les remedes trop chauds; il s'enſuit que l'indication principale conſiſte à rétablir les digeſtions. Je vais parler maintenant des moyens de la remplir, & j'indiquerai auſſi, ſuivant que l'occaſion s'en préſentera, les remedes qui ſont propres à tempérer la chaleur des humeurs, & à adoucir leur âcreté.

Comment il faut la remplir.

29. Les remedes capables de rétablir les digeſtions ſont tous ceux qui fortifient l'eſtomac, afin qu'il faſſe duement la coction des aliments; qui donnent de la vigueur au ſang, afin que le chyle ſe change parfaitement en cette liqueur; qui fortifient les parties ſolides, afin qu'elles convertiſſent mieux en leur propre ſubſtance les ſucs deſtinés à leur nutrition & leur accroiſſement; enfin tous ceux qui conſervent les différents organes ſécrétoires & excrétoires dans un état convenable pour bien faire leurs fonctions. Je nomme *digeſtifs*, tous ces remedes, ſoit qu'on les tire de la matiere médicale, ou du régime, ou de l'exercice, ou de quelqu'une des ſix choſes non naturelles.

Dénombrement des remedes.

30. Les remedes proprement dits qui rempliſſent cette indication, ſont ceux qui ont une chaleur, ou une amertume, médiocre, ou qui piquent doucement la langue. Tels ſont les racines d'angélique & d'aunée, les feuilles d'abſynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, &c. à quoi l'on peut ajouter les anti-ſcorbutiques, comme les racines de raifort ſauvage, les feuilles de cochléaria, de creſſon d'eau, &c. dont on doit néanmoins uſer modérément, parceque ces remedes étant âcres & piquants, quoique d'ailleurs bons à l'eſtomac, & favorables à la digeſtion, entretiennent le foyer de la maladie, & augmentent la chaleur; au lieu que les premiers, ſans produire ces mauvais effets, fortifient l'eſtomac, & donnent de la vigueur au ſang par une chaleur douce, & une amertume médiocre.

Ils conviennent mieux étant mêlés enſemble.

31. Je crois que toutes ces plantes opereront mieux, ſi on en mêle pluſieurs enſemble, que ſi on ne ſe ſert que d'une à la fois. Il eſt vrai que les remedes qui ont une vertu ſpécifique, ſont d'autant plus efficaces, qu'ils ſont moins aſſociés à d'autres; mais quand il s'agit, pour guérir une maladie, de remplir telle ou telle indication, chaque ingrédient y contribue de ſon côté, & plus il en entre dans un remede, plus le remede a de vertus (1). Ainſi, avec les plantes que j'ai nommées, & avec d'autres ſemblables, on peut compoſer différentes formes de remedes qui tendront au même but.

Pour moi, je préfere à toutes les autres la forme d'électuaire, & je la crois la meilleure de toutes, parceque la fermentation que ſouffrent les divers ingrédients mêlés enſemble, augmente leur vertu, & les rend plus efficaces qu'ils ne ſeroient chacun ſéparément; mais je laiſſe volontiers à la prudence du Médecin le choix de ces ingrédients, & la compoſition des formules ſous leſquelles il convient de les employer: car j'ai toujours penſé que mon devoir étoit de marquer les véritables indications que l'on doit ſuivre dans le traitement des maladies, & non pas de donner des recettes. Les Médecins n'ayant pas toujours eu cette

(1) Il y a lieu de douter ſi un remede vaut mieux parcequ'il eſt compoſé d'un grand nombre de drogues de même vertu. Il eſt du moins certain que de remplir la même vue par un petit nombre de drogues bien choiſies, cela marque beaucoup plus d'habileté dans le Médecin.

attention, ont donné par là occaſion aux Empiriques de s'ériger en grands Médecins.

Cependant, en faveur des jeunes Praticiens, je mettrai ici le remede dont j'ai coutume de me ſervir, & dont voici la compoſition.

Electuaire digeſtif.

Prenez *des racines d'angélique, de roſeau aromatique, d'impératoire, d'aunée; des feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, d'ivette, de ſcordium, de calament commun, de matricaire, de ſaxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de ſerpolet, de menthe, de ſauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurône; des fleurs de camomille, de taneſie, de muguet, de ſafran; des graines de thlaſpi, de cochléaria des jardins, de carvi & des baies de genievre, de chacune quantité ſuffiſante. On aura ſoin de cueillir les feuilles, les fleurs & les racines dans le temps qu'elles ont le plus de vertu; on les fera ſécher, & on les gardera dans des ſacs de papier, juſqu'à ce qu'on les réduiſe en poudre très fine. On prendra ſix onces de chacun des ingrédients, & on mêlera le tout dans ſuffiſante quantité d'excellent miel & de vin de Canarie, pour faire un électuaire de conſiſtance requiſe. Le malade en avalera deux dragmes matin & ſoir.*

En place de cet électuaire, on pourra ſe ſervir du ſuivant :

Electuaire ſtomachique.

Prenez *de la conſerve de cochléaria, une once & demie; de celle d'abſynthe romaine, & de celle d'écorce d'orange, de chacune une once; racine d'angélique confite, & noix muſcade confite, de chacune demi once; thériaque, trois gros; poudre d'arum compoſée, deux gros; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'orange faites un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour, & par-deſſus il avalera cinq ou ſix cuillerées de l'eau ſuivante.*

Eau antiſcorbutique.

Prenez *de la racine de raifort ſauvage coupé menu, trois onces; des feuilles de cochléaria, douze poignées; de celles de creſſon d'eau, de becabunga, de ſauge & de menthe, de chacune quatre poignées; les écorces de ſix oranges; deux noix muſcades concaſſées; & douze livres de forte biere: diſtillez tout cela, & tirez-en ſeulement ſix livres d'eau que vous garderez pour l'uſage.*

32. Entre les remedes les plus connus, la thériaque eſt

le meilleur pour fortifier les digeſtions ; néanmoins comme elle contient pluſieurs ingrédients trop échauffants, & outre cela beaucoup d'opium, il vaut mieux ſe ſervir d'un électuaire ſemblable à celui que nous avons décrit, & qui eſt compoſé de plantes fortifiantes, & médiocrement chaudes ; mais il faut avoir ſoin de choiſir celles qui ſont les plus agréables au goût du malade ; car comme on doit continuer fort long-temps, & même preſque toute la vie, l'uſage de cet électuaire, il eſt très à propos de le rendre le moins déſagréable qu'il eſt poſſible.

Thériaque, quoique bonne, eſt inférieure à l'électuaire décrit ci devant

Entre les remedes ſimples, le quinquina tient le premier rang, car il exalte le ſang & lui donne de la vigueur, ſi l'on en prend quelques grains matin & ſoir (1).

Utilité des remedes fortifiants dans les maladies chroniques.

33. Ce n'eſt pas ſeulement dans la goutte, mais encore dans la plupart des maladies chroniques, que les remedes fortifiants ſont les meilleurs, pourvu que leur chaleur ne conſiſte pas dans des eſprits ardents, & cela par les raiſons que nous rapporterons ci-après ; car toutes les maladies chroniques dépendent, ſi je ne me trompe, d'une même cauſe univerſelle, qui eſt l'indigeſtion des humeurs.

Preuve de cela par la différence entre les maladies aiguës & les chroniques.

34. Pour montrer que la choſe eſt ainſi, je vais expoſer la différence qu'il y a entre les maladies aiguës & les maladies chroniques ; & pour cela le lecteur me permettra de faire une petite digreſſion.

Les maladies aiguës ſont celles qui ſe terminent bientôt, ſoit par la mort, ſoit par la prompte coction de la matiere peccante. Les chroniques ſont celles où la coction ne ſe fait point du tout, ou bien ſe fait très lentement. Tout cela eſt évident par les termes ſeuls. Mais il n'eſt pas ſi facile de découvrir la différence qui ſe trouve entre ces deux genres de maladies. C'eſt un point qui mérite d'être examiné, & dont la connoiſſance claire & diſtincte peut beaucoup ſervir à trouver les véritables indications que l'on doit ſuivre dans le traitement des maladies, tant aiguës, que chroniques.

Comment ſont produites les maladies aiguës.

35. Soit que l'intérieur de la terre ſubiſſe divers changements, & qu'à cette occaſion il s'exhale des va-

(1) Le Docteur Cheyne eſt du même ſentiment, & il recommande une forte infuſion de quinquina dans de bon vin, comme un remede excellent pour fortifier les fibres relâchées de l'eſtomac & des inteſtins, ſur-tout ſi on le joint aux martiaux, & à quelques drogues propres à corriger ſon mauvais goût. *Cheyne, Eſſais ſur la goutte, p.* 24.

peurs nuiſibles qui infectent l'air, ce qui me paroît le plus vraiſemblable ; ſoit que la conjonction particuliere de quelque corps céleſtes altere l'atmoſphere ; toujours eſt-il vrai que l'air en certain temps ſe trouve rempli de corpuſcules qui ſont contraires à l'économie du corps humain, & qu'en d'autres temps il eſt rempli d'autres ſortes de corpuſcules qui ſont nuiſibles à certaines eſpeces d'animaux. L'air ainſi infecté & porté dans le ſang par le moyen de la reſpiration, donne naiſſance aux maladies épidémiques. Alors la fievre s'allume, & la nature s'en ſert pour expulſer la matiere morbifique. Ces ſortes de maladies ſont aiguës, & de courte durée, parceque les humeurs ſont dans un mouvement violent.

Outre ce genre de maladies aiguës qui viennent d'une cauſe externe & générale qui eſt l'air, il y en a d'autres pareillement aiguës, qui dépendent uniquement d'une inflammation particuliere du ſang, ou d'une indiſpoſition particuliere à certains ſujets. Ce ſont les fievres que j'appelle *intermittentes* & *ſporadiques*, parcequ'on les voit preſque tous les ans.

36. Les maladies chroniques ſont d'une nature bien différente. A la vérité, un air mal-ſain contribue à les produire. Cependant elles doivent moins leur origine à l'air, qu'à l'indigeſtion des humeurs. En effet, lorſqu'un corps a été affoibli & épuiſé par la vieilleſſe, ou par un abus continuel des ſix choſes non naturelles, ſur-tout à l'égard du boire & du manger ; ou bien lorſque les organes ſecrétoires ſont tellement débilités, qu'ils ne peuvent plus s'acquitter de leurs fonctions qui conſiſtent à dépurer le ſang en le ſéparant de ſes recréments ; dans ce cas-là, il s'amaſſe une plus grande quantité d'humeurs que la perſonne n'en peut digérer. Ces humeurs, ainſi accumulées, ſubiſſent avec le temps diverſes fermentations & altérations, ſe jettent ſur telle ou telle partie, ſuivant qu'elles ont acquis telle ou telle qualité, & ſuivant que la partie eſt diſpoſée à les recevoir, & produiſent différentes ſortes de maladies, avec une infinité de ſymptomes, leſquels proviennent également de la qualité des ſucs & de la léſion des parties. Ces deux cauſes jointes enſemble, je veux dire la dépravation des liquides & la léſion des ſolides, conſtituent ce dérangement de l'économie animale, que l'on appelle maladie.

D'où viennent les maladies chroniques.

37. Or, que l'impuiſſance de la nature à digérer les humeurs ſoit la principale cauſe de la plupart des mala-

dies chroniques, c'eſt dequoi l'on ſe convaincra aiſément, ſi l'on fait attention que les vieillards, dont les coctions ſont léſées, & les eſprits diſſipés par l'âge, ſont plus ſujets à ces maladies que les jeunes gens, qui ont aſſez de force & de chaleur naturelle pour diſſiper les humeurs nuiſibles, & dont les organes ſecrétoires deſtinés à dépurer le ſang s'acquittent bien de leurs fonctions, à moins qu'ils ne ſoient ſurchargés, & comme accablés par l'abondance exceſſive des mauvais ſucs.

Une autre preuve que l'indigeſtion des humeurs eſt la principale cauſe des maladies chroniques, c'eſt qu'elles arrivent beaucoup plus en hiver qu'en été. Quelques-unes, il eſt vrai, ne paroiſſent qu'à la fin de l'hiver ; mais les mauvais ſucs dont elles dépendent, ſe ſont accumulés durant toute cette ſaiſon à la faveur du froid qui affoiblit la nature, & la met hors d'état de s'acquitter des fonctions de l'économie animale. Il arrive de là que les gens qui ſe portent très bien en été, évitent rarement en hiver les maladies auxquelles ils ſont le plus ſujets, comme l'aſthme, le rhume, la toux, &c.

De là vient auſſi que les voyages dans des pays chauds ſont ſi efficaces pour la guériſon de certaines maladies dont on ne pouvoit venir à bout dans des pays froids.

Utilité de l'exercice du cheval dans les maladies chroniques.

38. La vérité de ce que j'avance touchant la cauſe générale des maladies chroniques, paroîtra encore dans un nouveau jour, ſi l'on conſidere les effets merveilleux & incroyables de l'exercice du cheval dans la plupart des madies chroniques, & ſur-tout dans la phthyſie. En effet, cet exercice, par les ſecouſſes continuelles qu'il cauſe, ranime la chaleur naturelle, donne du reſſort aux fibres, rétablit les digeſtions, fortifie les viſceres, diſſipe les mauvaiſes humeurs, facilite la tranſpiration, & renouvelle, pour ainſi dire, toute la machine (1).

Il s'enſuit de tout cela que les plantes échauffantes doivent être d'un très grand ſecours, non ſeulement dans la

(1) Toutes les raiſons que l'Auteur allegue pour montrer que les maladies chroniques viennent de l'indigeſtion des humeurs, ſemblent plutôt prouver qu'elles viennent d'un défaut de tranſpiration. En effet, puiſque, ſuivant notre Auteur, elles attaquent principalement les vieillards, qu'elles arrivent beaucoup plus en hiver, qu'en été, qu'elles ſe guériſſent plus aiſément dans les pays chauds, que dans les pays froids, & que l'exercice du corps y eſt extrêmement utile, tout cela ne montre-t-il pas clairement qu'elles doivent principalement leur naiſſance au défaut de la tranſpiration ?

goutte,

goutte, mais encore dans les autres maladies chroniques, pourvu qu'il n'y ait point de contr'indication : car ces plantes raniment la chaleur naturelle, même au milieu de l'hiver. Mais si on en fait un usage habituel en été, elles préviendront encore mieux les accidents que cause la mauvaise saison ; au lieu que si on attend jusqu'à l'hyver, qui est le temps auquel les humeurs s'accumulent, il sera peut-être trop tard pour y avoir recours, & le remede deviendra inutile.

Stomachiques doivent être continués sans interruption.

40. J'ai montré ci-dessus que les purgatifs étoient nuisibles dans la goutte. Néanmoins dans la plupart des autres maladies chroniques, il est nécessaire de saigner & de purger plus ou moins, avant que d'employer les remedes fortifiants & digestifs que j'ai recommandés. Mais quand une fois le malade en aura commencé l'usage, il faudra qu'il les continue sans y entremêler aucune évacuation. Car on doit tenir pour certain, que toute évacuation seroit très nuisible en pareil cas (1). Au reste, je ne prétends pas que les remedes fortifiants dont j'ai parlé, l'emportent sur tous les autres ; je veux dire seulement que le remede qui remplira mieux l'indication de fortifier les digestions, sera le meilleur dans les maladies chroniques, & qu'avec un tel remede on pourra faire des choses auxquelles on ne s'attendoit peut-être pas.

41. La principale attention qu'il faut avoir dans le traitement de la goutte, c'est que les remedes fortifiants, soit qu'on les tire de la matiere médicale, ou du régime, ou de l'exercice, doivent être mis en usage pendant long-temps, & avec tout le soin imaginable. Car comme la cause de cette maladie & de la plupart des maladies chroniques a passé en habitude, & qu'elle est devenue, pour ainsi dire, une seconde nature, il n'y auroit pas de bon sens à croire qu'un changement léger & momentanée, produit dans l'état du sang ou des humeurs par les remedes ou

(1) Ceci doit assurément être entendu avec quelque limitation ; car il peut se trouver des cas où il soit non seulement convenable, mais encore absolument nécessaire de recourir aux évacuants pendant l'usage des fortifiants. Les circonstances doivent décider quand, & de quelle maniere il faut les employer, & on ne doit pas par une déférence servile à l'autorité de quelque grand nom que ce soit, s'empêcher de les mettre en usage dans le besoin. Combien de fois, par exemple, les joint-on utilement au quinquina, au mars, & à d'autres remedes semblables qui alors produisent des effets qu'ils n'auroient pas produits sans cela.

le régime, pût ſuffire pour la guériſon. Il faut, pour cet effet, renouveller la maſſe des humeurs, & en quelque façon toute la machine.

Il n'en eſt pas de la goutte comme de certaines maladies aiguës. Celles-ci attaquent tout d'un coup, & jettent dans le plus grand danger un homme qui, peu de temps auparavant, ſe portoit à merveille. La goutte agit lentement, & ne ſe déclare qu'au bout d'un certain temps, ſavoir lorſque par les débauches & des excès de vin continués durant pluſieurs années, par la ceſſation des exercices ordinaires, par une vie oiſive & fainéante, ou bien par trop d'étude & d'application; ou enfin de quelque autre maniere, les différents levains ſe trouvent corrompus, les digeſtions ruinées, les fibres relâchées & flaſques, le reſſort des parties anéanti, l'économie animale bouleverſée, la nature déconcertée: alors les humeurs nuiſibles s'accumulent, ſe développent, s'exalent, & ne trouvant point de réſiſtance dans les articulations affoiblies, elles s'y jettent avec impétuoſité, & y exercent toute leur violence; de là les accès de la goutte.

Tous ces vices des liquides & des ſolides étant paſſés en habitude, il s'agit d'y remédier en rétabliſſant peu à peu les digeſtions, & en redonnant de l'élaſticité aux fibres, à proportion de l'état où les unes & les autres étoient avant la maladie. On voit aſſez qu'une telle entrepriſe n'eſt pas facile, & que pour en venir à bout il eſt néceſſaire de continuer très long-temps l'uſage des remedes; encore ne peut-on pas eſpérer de réuſſir pleinement, non ſeulement parcequ'il eſt toujours extrêmement difficile de changer une habitude, quelle qu'elle ſoit, en ſon contraire; mais auſſi parceque la vieilleſſe, qui, le plus ſouvent, accompagne la goutte, met de fort grands obſtacles à la guériſon. On doit néanmoins la tenter autant que l'âge & les forces du malade le permettent; car elle eſt plus ou moins violente, ſuivant que le malade eſt plus ou moins avancé en âge (1).

(1) Cet avis eſt fondé ſur le bon ſens & la nature des choſes; car il ſeroit abſurde d'eſpérer qu'une maladie ancienne & profondément enracinée pût être guérie en peu de temps. Mais ſi l'uſage des remedes apporte du ſoulagement, cela doit encourager le malade à les continuer, puiſque pour communiquer leur vertu au ſang & aux humeurs de façon à en corriger les vices & le mauvais état, & pour rétablir le ton & le mouvement des ſolides, il leur faut néceſſairement beaucoup de temps & de perſévérance.

42. Les remedes digeſtifs, ſoit qu'ils ſoient tirés de la pharmacie, ou de la diete, doivent être ſur-tout employés dans les intervalles des accès, & le plus loin qu'il eſt poſſible de l'accès futur : car à cauſe de l'obſtacle qu'apporte la vieilleſſe, il n'eſt pas poſſible de fortifier les digeſtions, de rétablir les levains affoiblis, & de remettre le ſang & les viſceres dans l'état où ils doivent être, ſans y employer beaucoup de temps, & un uſage opiniâtre des remedes.

Remedes digeſtifs doivent être employés dans les intervalles des accès.

43. Mais quelqu'utiles que ſoient les remedes proprements dits, ils ne ſuffiſent pas ſeuls pour guérir la goutte, ni aucune autre maladie chronique, & il faut, outre cela, avoir grande attention aux choſes non naturelles, ſans quoi tout ce qu'on tenteroit d'ailleurs ſeroit abſolument inutile.

Il faut y joindre un régime convenable.

D'abord il eſt néceſſaire d'obſerver une certaine modération dans le boire & le manger, en ſorte que d'un côté on ne prenne pas plus de nourriture que l'eſtomac n'en peut digérer, ce qui fourniroit matiere à la goutte ; & que d'un autre côté on ne s'affoibliſſe pas encore davantage par trop d'abſtinence : deux extrêmités qui ſont également nuiſibles, comme je l'ai plus d'une fois éprouvé, tant dans moi-même, que dans les autres.

Quant à la qualité des aliments, quoiqu'en général ceux qui ſont faciles à digérer doivent être préférés aux autres, il faut néamoins avoir égard au gout des malades ; car ſouvent une choſe indigeſte, mais que l'eſtomac deſire fortement, ſe digerera mieux qu'une autre, qui d'elle-même eſt plus aiſée à digérer, mais que l'eſtomac abhorre. Cependant il faut uſer avec beaucoup de modération des aliments qui ſont d'une digeſtion difficile, quoique l'eſtomac les demande.

Je crois auſſi qu'on doit ſe contenter à chaque repas d'une ſeule ſorte de mets, parceque ſi l'on en mange de pluſieurs ſortes à la fois, elles chargeront davantage l'eſtomac, que ne feroit une ſeule dont on mangeroit la même quantité que de toutes les autres enſemble. Au reſte, à l'exception de la viande, on pourra uſer de tout le reſte à ſa fantaiſie, pourvu qu'on évite les choſes ſalées & épicées ; car quoiqu'elles aident la digeſtion, elles ne laiſſent pas d'être nuiſibles en ce qu'elles mettent en mouvement le levain morbifique.

Il ne faut faire qu'un ſeul repas par jour.

44. Pour ce qui eſt du nombre des repas, il faut retrancher le ſouper, & ſe contenter du dîner, parceque le

temps du ſommeil n'eſt pas propre à la digeſtion des aliments ; mais c'eſt alors que les humeurs s'atténuent & ſe préparent. En place du ſouper, on boira quelques verres de petite biere, ou de quelque autre liqueur équivalente. Cette boiſſon, en rafraîchiſſant & nettoyant les reins, empêchera la génération de la pierre dans les reins, à quoi les goutteux ſont ſujets.

Inconvéniens de la diete lactée.

45. Depuis vingt ans on s'eſt mis dans l'uſage de donner le lait aux goutteux pour toute nourriturre, en y ajoutant ſeulement une fois le jour un peu de pain. Le lait ſe prend crud ou cuit. Ce régime a mieux fait que tout le reſte à la plupart d'entre-eux tant qu'ils s'y ſont tenus régulierement : mais dès qu'ils s'en ſont écartés le moins du monde pour retourner aux aliments ordinaires, quelque légers & ſalutaires qu'ils fuſſent d'ailleurs, la goutte eſt revenue avec plus de fureur que jamais ; car le tempérament ayant été affoibli par la diete lactée, il s'eſt trouvé encore moins en état qu'auparavant de réſiſter à la maladie, qui en eſt devenue plus violente, plus longue, & plus dangereuſe.

Celui donc qui veut entreprendre la diete lactée, doit bien examiner auparavant s'il pourra la continuer tout le reſte de ſa vie ; choſe qui lui ſera peut-être impoſſible, quelque courage & quelque réſolution qu'il ait. Je ſais un homme de condition qui, pendant une année entiere, n'avoit vécu que de lait ; il n'en avoit point été incommodé, & même il l'avoit pris avec beaucoup de plaiſir. Durant tout ce temps-là il faiſoit au moins une ſelle chaque jour. Mais tout à coup ſon ventre ſe reſſerra, & il eut un ſi grand dégoût du lait, que malgré l'envie qu'il avoit de le continuer, il fut obligé de l'abandonner.

Certains hypocondriaques qui ſont gros & replets, & qui ont fait un long uſage des liqueurs ſpiritueuſes, ne peuvent en aucune façon ſoutenir le lait : & même l'avantage paſſager qu'en retirent ceux qui s'en accommodent, vient de ce qu'il adoucit le ſang & en tempere l'âcreté, & ſur tout de ce qu'étant une nourriture très légere, il empêche le bouillonnement des humeurs qui produit l'accès de la goutte.

Mais, d'un autre côté, le lait ne convient pas à tout le monde ; & pour ce qui eſt de ceux à qui il convient, il ne les exempte de la goutte que durant le temps qu'ils en uſent pour toute nourriture, & non au-delà : car comme il ne rémedie point à la cauſe antécédente & primordiale

de la maladie, qui eſt la foibleſſe des digeſtions, & qu'il l'augmente au contraire, il devient plus nuiſible à cet égard, qu'il n'eſt utile par ſa qualité d'adoucir l'âcreté des humeurs.

Quelques Médecins, pour n'avoir pas fait cette attention, ont commis d'étranges fautes; car ne s'occupant qu'à combattre la cauſe prochaine de la goutte, ſavoir la chaleur & l'âcreté des humeurs, ils ont achevé de ruiner les digeſtions & toutes les fonctions naturelles. Au reſte, je ne doute point que les décoctions d'avoine ne produiſent d'auſſi bons effets que le lait, pourvu que l'eſtomac puiſſe s'en accommoder (1).

Petite biere eſt bonne dans la goutte.

46. Quant aux liqueurs qui doivent ſervir de boiſſon aux goutteux, je crois que les meilleures ſont celles qui tiennent un certain milieu entre la force du vin & la foibleſſe de l'eau. Telle eſt, par exemple, la petite biere houblonée ou ſans houblon; car les liqueurs trop fortes ou trop foibles nuiſent également.

Le vin n'y convient pas.

Il y a un proverbe qui dit: buvez, ou ne buvez pas du vin, vous aurez également la goutte. Néanmoins c'eſt une choſe certaine & confirmée par une infinité d'expériences, que le vin eſt nuiſible aux goutteux. On croît qu'il aide les digeſtions, dont les vices, comme je l'ai établi auparavant, ſont la cauſe antécédente de la goutte. Mais il eſt ſurement nuiſible, en ce qu'il échauffe & remue l'humeur morbifique, qui eſt la cauſe immédiate de la maladie.

Je ne conviens pas même que le vin pour boiſſon ordinaire aide les digeſtions; je ſoutiens plutôt qu'il les ruine, excepté dans ceux qui y ſont accoutumés depuis long-temps. Car quoiqu'il communique une chaleur paſſagere, il eſt certain néanmoins qu'il corrompt les levains

(1) Les Auteurs Praticiens ont beaucoup écrit pour & contre l'uſage de la diete lactée dans la goutte & les autres maladies chroniques; mais on ne peut nier que ſi elle a ſes inconvénients, elle n'ait auſſi de grands avantages, & que ſi elle manque quelquefois de réuſſir, il n'y ait une infinité de cas où elle produit des effets merveilleux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que les Auteurs qui ont vanté la diete lactée dans la goutte, & ceux qui l'ont décriée, euſſent communiqué exactement & ſincérement leurs obſervations ſur les bons & les mauvais effets de ce remede, qu'ils euſſent rapporté en détail les circonſtances dans leſquelles il avoit été employé, & les effets qui s'en étoient ſuivis: de cette maniere on ſauroit pourquoi il a réuſſi ou n'a pas réuſſi, & on ſeroit en état de déterminer avec quelque certitude les cas où il convient, & les précautions qu'il faut prendre pour en rendre l'uſage ſalutaire, & au contraire les cas où il ne convient pas.

du corps, & diſſipe les eſprits. De là vient, ſi je ne me trompe, que les grands buveurs & les débauchés périſſent ordinairement par la goutte, la paralyſie, l'hydropiſie, ou par d'autres maladies froides.

De plus, l'uſage immodéré du vin relâche & affoiblit le corps, au lieu que les liqueurs tempérées le fortifient; c'eſt pourquoi ceux qui ont toujours uſé de ces ſortes de liqueurs, ſont très rarement attaqués de goutte.

Il faut encore obſerver que cette maladie arrive principalement aux hommes pléthoriques & ſanguins. Or, l'uſage du vin augmente encore la pléthore, accumule de nouvelles humeurs, & met en action le levain morbifique. D'ailleurs, comme le ſang des goutteux reſſemble entierement à celui que l'on tire dans la pleuréſie & dans les autres maladies inflammatoires, on voit aſſez que les liqueurs ſpiritueuſes ne peuvent que l'enflammer davantage, & que c'eſt jetter de l'huile ſur le feu.

Mais d'un autre côté les liqueurs trop raffraîchiſſantes ne valent pas mieux; car quoiqu'elles n'excitent pas de douleur, elles achevent de ruiner les digeſtions, éteignent la chaleur naturelle, & cauſent même quelquefois la mort, comme on a vu arriver à ceux qui ayant bu du vin avec excès juſqu'à leur vieilleſſe, l'ont quitté tout d'un coup pour ne boire que de l'eau, ou d'autres liqueurs auſſi foibles (1).

47. Ainſi les liqueurs qui conviennent pour la boiſſon ordinaire des goutteux, ſont celles qui, quoique priſes en grande quantité, n'enivrent point, & qui, d'un autre côté, ne ſont pas aſſez froides pour bleſſer l'eſtomac. Telle eſt, comme je l'ai déja dit, notre petite biere. Dans les pays où il n'y en a pas, on peut y ſubſtituer un mêlange de beaucoup d'eau avec un peu de vin.

En quel cas on peut boire l'eau toute pure.

Je crois que l'eau toute pure eſt dangereuſe, & je l'ai éprouvé telle ſur moi-même. Cependant elle ne l'eſt pas quand on en a bu toute ſa vie. Encore aujourd'hui la plupart des hommes ne boivent que de l'eau, & ils ſont plus heureux dans leur pauvreté que nous avec notre abondance & notre luxe: car par ce moyen ils ſont exempts de la goutte, de la pierre, de l'apoplexie, de la paralyſie, &

(1) L'expérience montre que les gens ſujets à la goutte, ne doivent pas uſer d'une nourriture trop légere; ainſi il eſt à propos, & même néceſſaire de permettre un uſage modéré du vin à ceux qui ſont avancés en âge, qui ont l'eſtomac froid, ou qui ſont naturellement foibles.

de pluſieurs autres maladies qui regnent dans les pays où l'on uſe de liqueurs ſpiritueuſes.

48. Lorſque la goutte eſt légere & n'attaque que de loin en loin, il ſuffit de ſe réduire à l'uſage de la petite biere, ou du vin bien trempé ; mais lorſque la maladie eſt violente, & qu'elle a paſſé, pour ainſi dire, en nature, il eſt abſolument néceſſaire de s'abſtenir de toute liqueur fermentée, quelque légere qu'elle ſoit ; car les liqueurs fermentées les plus légeres contiennent toujours des eſprits ardents, qui agitent les humeurs, & leur communiquent un certain degré d'acrimonie.

Néceſſité dans la goutte invétérée de s'abſtenir de toute liqueur fermentée.

Ainſi on doit preſcrire aux goutteux pour boiſſon ordinaire, des décoctions de plantes ou tiſanes les moins déſagréables qu'il ſe pourra ; mais il faut qu'elles ne ſoient pas trop chargées & trop fortes, parcequ'elles échaufferoient preſqu'autant que le vin ; & qu'elles ne ſoient pas auſſi trop aqueuſes & trop foibles, parcequ'elles ruineroient les digeſtions par trop de raffraîchiſſement. Une telle boiſſon dégoûtera d'abord un peu le malade pendant une ſemaine ou deux ; mais enſuite il la trouvera auſſi agréable que les autres liqueurs auxquelles il étoit le plus accoutumé. Son appétit ne diminuera point, augmentera au contraire, & deviendra plus naturel.

Quelle ſorte de boiſſon convient alors.

Un autre avantage que trouvera le malade dans l'uſage habituel de cette boiſſon, c'eſt qu'il pourra ſe donner un peu plus de liberté à l'égard des aliments, que lorſqu'il buvoit du vin ou de la biere ; parceque cette liqueur réparera & corrigera en quelque maniere les fautes qui ſe commettront dans le régime, & qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter entierement. Mais le principal avantage qu'elle procurera, c'eſt qu'elle préviendra la pierre, qui accompagne preſque toujours la goutte ; au lieu que le vin, & même la petite biere, augmentent les douleurs de la pierre, & contribuent à ſa génération. La liqueur ſuivante, qui eſt agréable au goût & d'une belle couleur, me plaît extrêmement.

Prenez de la ſalſepareille, ſix onces ; de la ſquine, du ſaſſafras, & de la rapure de corne de cerf, de chacune deux onces ; de la réglisſe, une once. Faites bouillir le tout dans ſeize livres d'eau de fontaine pendant une demi-heure. Puis laiſſez cette décoction pendant douze heures ſur les cendres chaudes, le vaiſſeau bien fermé. Faites-la bouillir enſuite juſqu'à la diminution du tiers ; & auſſi tôt que vous l'aurez retirée du feu, mettez-y infuſer une demi-once de

Décoction pour boiſſon ordinaire.

graine d'anis. Deux heures après, coulez la liqueur, laissez-la dépurer par résidence, & mettez-la dans des bouteilles de verre, que vous boucherez exactement (1).

En quel tems il faut commencer d'en user.

49. Il ne faudra commencer l'usage de cette liqueur qu'après la fin d'un accès, & non pas dans l'accès même, parceque les humeurs étant alors en mouvement, il seroit dangereux de quitter tout d'un coup les liqueurs fermentées & spiritueuses, pour passer à une liqueur aqueuse & non fermentée. Mais quand une fois on aura commencé l'usage de cette derniere, il faudra le continuer ensuite tout le reste de la vie, tant dans les accès que dans leurs intervalles. On usera en même temps de l'électuaire décrit ci-dessus, c'est-à-dire qu'on en prendra tous les jours, soit durant les accès, soit hors des accès. Il suppléera à la foiblesse de la liqueur aqueuse, par la chaleur modérée qu'il communiquera au sang & aux humeurs, sans les agiter comme font les liqueurs fermentées (2).

50. On dira peut-être que ce n'est pas vivre que de se passer ainsi entierement de vin & de toute boisson spiritueuse. Mais je demande s'il n'est pas infiniment plus fâcheux & plus insuportable de soufftir chaque jour les cruelles douleurs d'une goutte invétérée, je dis d'une goutte invétérée, car je n'exige pas la même chose dans une goutte nouvelle & légere. D'ailleurs, avec cette boisson on pourra se donner beaucoup plus de liberté à l'égard des aliments, & l'habitude la rendra agréable. Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que la goutte, ne balanceront pas, s'ils sont raisonnables, sur le parti qu'ils doivent prendre.

Si le vin est nécessaire, il faut du vin d'Espagne.

51. Toutefois si le malade, à cause de son grand âge ou de sa foiblesse, ou pour avoir usé depuis long-temps, & avec excès des liqueurs fermentées, ne peut faire la digestion sans en boire, il seroit dangereux de les lui retrancher entierement tout à coup, & ce retranchement a

(1) La salsepareille est une racine sudorifique, qui divise & atténue les humeurs grossieres & visqueuses; c'est pourquoi on la regarde comme un spécifique dans la goutte, la paralysie, & autres maladies chroniques invétérées.

Le Docteur Cheyne observe que sa principale vertu est dans l'écorce qui contient ses parties les plus actives, & qui étant tendre & spongieuse, les laisse plus aisément échapper dans la décoction: aussi recommande t il dans la goutte une légere décoction de cette écorce.

(2) Voyez ci-dessus, *num.* 31.

eté funeſte à pluſieurs goutteux. Ainſi il n'uſera pas de la tiſane que nous avons décrite ci-devant, ou s'il veut en uſer, il faudra qu'il s'y accoutume peu à peu, & que durant quelque temps il boive à chaque repas un verre de vin en qualité de remede, juſqu'à ce que ſon eſtomac ſoit fait à la tiſane. Le vin d'Eſpagne vaut beaucoup mieux pour cela que celui de France ou du Rhin, parce-qu'il eſt plus travaillé, plus cordial, plus ſtomachique, & que d'ailleurs il ne met pas les humeurs en mouvement, & n'augmente pas le levain morbifique, comme fait le vin de France, ou du Rhin. Mais en voilà aſſez ſur la nourriture & la boiſſon des goutteux.

Les goutteux doivent ſe coucher de bonne heure.

52. Un autre moyen dont on fait peu de cas, & qui néanmoins eſt d'une grande utilité pour digérer l'humeur morbifique pendant l'accès, & pour empêcher ſa génération hors de l'accès, c'eſt de ſe coucher de bonne heure, ſur-tout en hiver. Après la ſaignée & la purgation, rien n'épuiſe tant que de veiller la nuit. Les perſonnes délicates & valétudinaires l'éprouvent aſſez, & elles ſavent bien qu'elles ſont beaucoup plus fortes & plus légeres le matin quand elles ſe ſont couchées de bonne heure; & qu'au contraire, elles ſont extrêmement peſantes & abattues lorſqu'elles ont veillé une bonne partie de la nuit. Il ſembleroit d'abord que de ſe coucher plutôt ou plutard, cela reviendroit au même, pourvu que l'on demeure auſſi long-temps au lit: par exemple, que c'eſt la même choſe de ſe coucher à neuf heures, & de ſe lever à cinq, ou de ſe coucher à onze heures, & de ſe lever à ſept. Il y a cependant bien de la différence, & je crois qu'en voici la principale raiſon.

Durant le jour il ſe fait une diſſipation des eſprits, ſoit par les exercices du corps, ſoit par l'application de l'ame. Dans les perſonnes valétudinaires, les eſprits ſont ſi foibles qu'ils ont beſoin chaque jour d'être réparés de bonne heure par le ſommeil; & comme la nuit relâche en quelque façon toutes les fibres du corps, & que le jour les fortifie par le moyen de la chaleur du ſoleil, il eſt néceſſaire que la chaleur du lit ſupplée pendant la nuit à celle du ſoleil, ſur-tout en hiver. Or, quand les eſprits ont été réparés par le repos de la nuit, & par la chaleur du lit, il eſt moins nuiſible au corps de ſe lever de très bonne heure, & même de ſe retrancher une heure ou deux du ſommeil du matin, que de veiller autant de tems le ſoir. D'ailleurs le jour qui ſurvient donne du reſſort & de la vigueur aux fibres.

C'eſt pourquoi je conſeille aux gens qui ſont ſujets à la goutte de ſe coucher de très bonne heure, principalement en hiver, & de ſe lever de grand matin, quand même ils n'auroient pas beaucoup dormi : car lorſqu'on dort dans la matinée, c'eſt autant de retranché ſur le ſommeil de la nuit ſuivante ; & comme on force alors la nature, & qu'on en trouble l'ordre en faiſant du jour la nuit, & de la nuit le jour, il eſt impoſſible qu'on ne s'en trouve mal.

Ils doivent ſe tenir l'eſprit tranquille.

53. La tranquillité de l'ame eſt extrêmement néceſſaire, & on ne doit rien oublier pour ſe la procurer ; car les paſſions, en troublant les eſprits qui ſont les inſtruments des digeſtions, contribuent beaucoup à augmenter la goutte. Ainſi le malade doit ſur-tout éviter avec grand ſoin la colere & le chagrin.

Il doit auſſi éviter l'excès d'étude, & le trop d'application aux choſes ſérieuſes ; ce qui épuiſe les forces, & dérange entierement l'économie animale.

Exercice du corps eſt excellent dans la goutte.

54. Mais de tous les moyens capables de prévenir l'indigeſtion des humeurs, qui eſt, ſelon moi, la cauſe primordiale de la goutte, & de donner de la vigueur au ſang, & de l'élaſticité aux parties ſolides, il n'en eſt aucun qui égale l'exercice du corps. Mais comme dans la goutte, encore plus que dans toute autre maladie chronique, il eſt néceſſaire, ainſi que j'ai dit plus haut, de produire un changement dans toute l'habitude du corps, l'exercice doit être quotidien ; car s'il eſt interrompu, il ne ſervira de rien, ou de très peu de choſe : il pourra même être nuiſible, & attirer la goutte, ſur-tout lorſqu'on le reprendra après avoir demeuré long-temps dans l'inaction.

Il ne doit pas être violent, mais tel qu'il convient aux vieillards ; car les vieillards ſont les plus ſujets à la goutte. Un exercice violent cauſe une trop grande diſſipation, & par conſéquent affoiblit les digeſtions ; au lieu qu'un exercice modéré & conſtant les fortifie. Cet exercice paroîtra ſans doute une choſe bien fâcheuſe à un vieillard foible qui, outre qu'il ne ſauroit preſque ſe remuer, ſouffre encore de cruelles douleurs. Sans cela néanmoins tout le reſte ſera inutile, les accès ne tarderont pas long-temps à revenir, & la pierre, qui eſt encore plus dangereuſe & plus cruelle que la goutte, ſe formera aiſément.

55. D'ailleurs, un long repos augmentera extrêmement la matiere tophacée dans les articulations, & ſur-

tout dans celles des doigts, qui, à la fin, ſeront privés de tout mouvement. Quelques-uns prétendent que cette matiere tophacée n'eſt autre choſe que la partie tartareuſe du ſang. Mais ſi on y fait un peu d'attention, on verra aiſément qu'elle eſt une production de l'humeur goutteuſe, qui ſe jettant en grande quantité ſur les articulations, & ne pouvant s'y atténuer & s'y aſſimiler, à raiſon de ſa groſſiéreté & de l'atonie des fibres, y ſéjourne, s'y accumule de jour en jour, détruit les chairs & la peau de l'articulation, & devient une ſubſtance ſemblable à de la craie, ou à des yeux d'écreviſſe.

Les concrétions tophacées augmentent faute d'exercice.

Or l'exercice pratiqué chaque jour, & long-temps continué, prévient cet accident, en diſſipant par la tranſpiration l'humeur de la goutte : & j'ai éprouvé moi-même, que non ſeulement il empêche la génération de la matiere tophacée, mais encore qu'il la ramollit & la réſout, pourvu qu'elle n'ait pas détruit juſqu'à l'épiderme.

Le meilleur de tous les exercice eſt celui d'aller à cheval.

56. Quant au genre d'exercice qu'il faut choiſir, l'*équitation* eſt préférable à tous les autres, lorſque la perſonne n'eſt pas trop âgée, & qu'elle n'a pas la pierre. Et certes j'ai ſouvent penſé qu'un homme qui connoîtroit un remede auſſi efficace pour la goutte & pour la plupart des maladies chroniques, qui eſt l'exercice du cheval long-temps continué, & qui voudroit en faire un ſecret, pourroit aiſément gagner beaucoup de bien. Ceux qui ne peuvent pas aller à cheval, doivent aller en carroſſe, ce qui revient preſque au même. La plupart des goutteux ont un avantage ; c'eſt que les richeſſes qui ont fourni matiere à leurs débauches, & par-là ont occaſionné la goutte qui en provient, leur donnent le moyen de ſe faire traîner en carroſſe, & de pratiquer au moins cet exercice, s'ils ne peuvent en pratiquer d'autre.

L'exercice pris en bon air eſt beaucoup plus utile que celui que l'on prend dans un mauvais air. L'exercice pris à la campagne vaut mieux que celui que l'on prend dans les villes, & ſur-tout dans les grandes villes, où l'air eſt étouffé, & rempli de vapeurs nuiſibles. Les goutteux ſentiront bientôt la différence qu'il y a de s'exercer dans la ville, ou à la campagne.

Les goutteux doivent s'abſtenir des plaiſirs vénériens.

57. Pour ce qui eſt des plaiſirs vénériens, un vieillard goutteux dont les eſprits ſont épuiſés, & dont, par conſéquent les articulations & toutes les parties ne ſont que trop relâchées & affoiblies, ſeroit auſſi imprudent, à mon avis, de ſe livrer à ces ſortes de plaiſirs, qu'un voyageur

qui, ayant une longue route à faire, dépenſeroit tout l'argent dont il a beſoin pour ſon viatique, avant que de ſe mettre en chemin. De plus, outre le mal qu'il ſe procure en ne réprimant point les deſirs languiſſants d'un âge avançé, il renonce au grand privilege de jouir de ce jubilé que la nature accorde aux vieillards comme un préſent ſpécial & un don excellent, lorſqu'elle les affranchit dans les dernieres années de leur vie, de la tyrannie de ces paſſions qui, comme autant de bêtes féroces, les tourmentoient ſans ceſſe durant leur jeuneſſe. Le plaiſir de ſatisfaire leurs paſſions ne peut en aucune maniere compenſer cette longue chaîne de maux qui l'accompagnent, ou qui en ſont les ſuites.

La méthode précédente ne ſuffit pas pour une guériſon parfaite.

58. Les regles que nous avons établies ſur le régime des goutteux, étant obſervées ſcrupuleuſement, pourront bien les mettre à couvert des violents accès du mal, & procurer aſſez de vigueur au ſang & de fermeté aux ſolides pour prévenir les accidents dangereux ; mais elles n'empêcheront pas que la goutte ne revienne quelquefois, ſur-tout à la fin de l'hiver.

En été le ſang ayant plus de force à cauſe de la chaleur du ſoleil, & la tranſpiration étant plus abondante, les coctions ſe font beaucoup mieux qu'en hiver, ou la foibleſſe du ſang & la diminution de la tranſpiration occaſionnent des amas d'humeurs indigeſtes, qui après avoir ſéjourné dans le ſang ne manqueront pas de s'exalter & de produire un accès de goutte, dès que le retour du ſoleil, ou un excès de vin, ou un violent exercice, ou quelque autre cauſe ſemblable, les mettra en mouvement.

La goutte ne doit être traitée que dans les intervalles des accès.

59. Il s'enſuit manifeſtement de tout ce que nous avons dit, que pour guérir la goutte il eſt néceſſaire de changer l'état des ſolides & des liquides autant que l'âge & les autres circonſtances peuvent le permettre. C'eſt à quoi l'on doit travailler dans les intervalles des accès, & non dans les accès mêmes : car comme la matiere morbifique eſt alors non ſeulement formée, mais encore dépoſée dans les articulations, il ſeroit trop tard de vouloir la corriger, ou l'évacuer par d'autres voies ; ainſi on doit l'abandonner entierement à la nature, & ſe tenir tranquille de ce côté-là.

Il en eſt de la goutte comme des fievres intermittentes ; on n'entrepend pas de les guérir pendant l'accès, & quand on ſe donneroit bien de la peine à combattre leurs ſymptomes, tels que la chaleur, la ſoif, l'inquiétude & les

autres, on ne ſeroit pas plus avancé. De même il ſeroit abſurde de croire guérir la goutte, parcequ'on en diminueroit les ſymptomes : on ne feroit au contraire qu'empêcher ou retarder la guériſon. Plus on adouciroit les douleurs, plus auſſi on mettroit d'obſtacle à la coction des humeurs ; & plus on garantiroit les articulations, plus on empêcheroit l'expulſion de la matiere morbifique. D'ailleurs, à proportion que l'on modéreroit la violence des accès, on les rendroit plus longs, & leurs intervalles plus courts & moins exempts de tout ſymptome goutteux. C'eſt de quoi l'on conviendra aiſément, ſi l'on examine avec attention ce que j'ai dit ci-deſſus touchant l'hiſtoire de la maladie.

Régime pendant l'accès.

6o. Il ne faut donc rien tenter de conſidérable durant l'accès de la goutte, mais ſeulement remédier aux accidents que produit quelquefois une mauvaiſe méthode de la traiter. Et, comme cette maladie, de l'aveu de tout le monde, vient d'une abondance exceſſive d'humeurs indigeſtes, il ſera bon de s'abſtenir de viande dès le commencement de l'accès, & d'y ſubſtituer des décoctions d'avoine, & autres aliments ſemblables qui, par leur légereté, diminueront beaucoup le volume de la matiere morbifique, & en faciliteront la coction.

Néanmoins, comme les tempéraments ſont très différents les uns des autres, & qu'il y a des gens qui ne peuvent faire maigre ſans en être auſſi-tôt incommodés, & ſans éprouver des ſymptomes ſemblables à ceux que cauſent les vapeurs hyſtériques, il faut que ces gens-là ne faſſent maigre qu'autant de temps que leur eſtomac a horreur de la viande, ſans quoi ils s'en trouveront mal. Or, cette horreur de la viande ne dure guere que pendant le premier ou le ſecond jour de chacun des accès particuliers qui tous enſemble compoſent l'accès entier de la goutte.

Au reſte, ſoit qu'on ſe mette plutôt, ou plus tard à l'uſage du gras, il faut avoir un ſoin particulier de ne prendre durant l'accès, qu'autant de nourriture que la Nature en a beſoin pour ſe ſoutenir ; & il ne faut pas moins d'attention dans le choix des aliments ; en un mot, on doit apporter tout le ſoin imaginable pour ne pêcher ni dans la quantité, ni dans la qualité du boire & du manger. Et, quoique cette précaution ſoit ſur-tout néceſſaire dans le temps des accès, elle ne laiſſe pas de l'être extrêmement dans les intervalles, comme auſſi l'obſervation exacte de tout le reſte du régime dont nous avons parlé au long ci-devant.

Il eſt vrai que la douleur que les malades reſſentent dans les accès de goutte, & la grande difficulté qu'ils ont à ſe remuer, ſemblent devoir empêcher l'exercice que j'ai recommandé par-deſſus tous les autres moyens de guériſon. Cependant il faut abſolument l'entreprendre; car, quoique, dans le commencement, il paroiſſe impoſſible au malade de ſouffrir, par exemple, qu'on le mette en carroſſe, & encore moins qu'on l'y promene, il éprouvera bientôt que le mouvement du carroſſe lui cauſera moins de douleur qu'il n'en reſſentoit lorſqu'il demeuroit à la maiſon aſſis dans une chaiſe.

Exercice eſt néceſſaire pendant l'accès.

Un autre avantage qu'il trouvera à ſe promener en carroſſe le matin & l'après-dînée pendant quelques heures, c'eſt qu'étant fatigué par cet exercice, il dormira une bonne partie de la nuit ſuivante, & ſera ſoulagé d'autant; au lieu qu'auparavant, lorſqu'il demeuroit dans l'inaction, il paſſoit preſque toute la nuit ſans dormir. D'ailleurs cet exercice empêchera la génération de la pierre qui eſt le plus ſouvent un effet de la vie ſédentaire.

Mais le plus grand fruit que les goutteux retireront d'un exercice conſtant & aſſidu, c'eſt que cela les empêchera de devenir totalement impotents, ainſi qu'il arrive à pluſieurs après un ou deux accès un peu longs. Car, comme ils ne ſe donnent aucun mouvement, à cauſe des douleurs violentes qu'ils ſouffrent, & qu'ils n'étendent point les jambes, ſur-tout lorſque la douleur occupe le genou, cela eſt cauſe que les ligaments reſtent dans un état de contraction, & qu'ainſi les jambes & les pieds demeurent pour toujours privés de mouvement, ſoit dans les intervalles des accès, ſoit dans les accès mêmes, que l'on n'évite pas néanmoins pour cela.

Enfin, dans les vieillards dont les digeſtions ſont extrêmement affoiblies, & qui ſouffrent depuis pluſieurs années les douleurs de la goutte, on ne doit pas eſpérer que la matiere morbifique puiſſe jamais être corrigée ou évacuée ſans le ſecours de l'exercice. Le mal eſt alors au-deſſus des forces de la Nature; & l'humeur goutteuſe également abondante & incapable de ſubir une coction & une aſſimilation convenables, jette ſouvent les malades dans un abattement & une langueur qui leur cauſe la mort.

Il faut s'en abſtenir au commencement d'un accès fort violent.

61. Nonobſtant tout ce que j'ai dit de l'utilité de l'exercice pendant les accès de la goutte, il peut arriver que ces accès ſoient ſi cruels, & accablent tellement le malade, que tout exercice devienne alors abſolument impoſſible.

C'eſt ce que l'on voit pour l'ordinaire, lorſque la goutte eſt parvenue à ſon plus haut degré de violence, & n'a pas encore été adoucie par la longueur du temps.

Dans ce cas-là, il faut que le malade ſe tienne au lit durant les premiers jours de l'accès, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que les douleurs ſoient un peu diminuées. La chaleur du lit ſuppléera en quelque maniere à l'exercice, & par ce moyen, la coction de la matiere morbifique ſe fera mieux en peu de jours, ſur-tout au commencement de la maladie, qu'elle ne ſe feroit en pluſieurs jours ſi le malade demeuroit levé; pourvu néanmoins qu'il puiſſe ſe paſſer du gras, & ſe contenter de décoctions d'avoine, de petite biere & d'autres choſes de cette nature, ſans être attaqué de défaillances & d'autres fâcheux ſymptomes.

Mais, ſi la goutte eſt invétérée, & le malade ſujet à des défaillances, à des tranchées de ventre, à des diarrhées, & à d'autres pareils ſymptomes, il ſera preſque immanquablement emporté dans un accès, à moins qu'il ne faſſe de l'exercice en grand air. C'eſt ce qu'il eſt d'autant plus néceſſaire de remarquer, que la mort de quantité de goutteux a été cauſée par des ſymptomes qui leur ſont ſurvenus pour avoir gardé la chambre, & ſur-tout le lit. Or ces malades auroient vêcu plus long-temps s'ils avoient voulu s'aſſujettir à aller en carroſſe une partie de la journée.

Un goutteux qui n'a d'autre ſymptome que la douleur des articulations, peut bien, à la vérité, ſe tenir renfermé dans ſa chambre. Mais celui qui, ſans ſouffrir extrêmement, eſt attaqué de défaillances & des autres ſymptomes dont nous avons parlé, ne peut le faire ſans danger: & c'eſt un grand avantage que, lorſque les douleurs ſont ſi violentes qu'il eſt impoſſible de ſupporter le mouvement, il ſe trouve juſtement que, dans ce cas-là, on n'en a pas fort beſoin, la douleur elle-même devenant alors un remede qui met à couvert la vie du malade.

Il faut remédier aux ſymptomes dangereux.

62. Quant aux ſymptomes de la goutte, il faut obvier à ceux qui ſont dangereux. Le plus ordinaire eſt une langueur & une foibleſſe d'eſtomac, avec des tranchées cauſées comme par des vents. Il ſe rencontre dans ceux qui, depuis pluſieurs années, ſont ſujets à la goutte; ou dans ceux qui, l'ayant depuis aſſez peu de temps, l'ont augmentée, en quittant tout à coup les liqueurs ſpiritueuſes pour paſſer à l'uſage des boiſſons légeres & trop rafraîchiſſantes; ou dans ceux enfin qui, pour adoucir leurs douleurs, ont appliqué ſur les parties ſouffrantes des emplâtres répercuſ-

sifs, & d'autres remedes rafraîchissants qui, ayant empêché la matiere morbifique de se déposer sur les articulations, l'ont obligée de se jetter sur les visceres.

Dans les accès de goutte que j'ai eus ces dernieres années, j'ai essayé plusieurs différents remedes pour guérir ce symptome; mais rien ne m'a si bien réussi que de boire de temps en temps, dans le fort du mal, un petit verre de vin de Canarie. Je ne trouve pas que le vin rouge de France, ni la thériaque, ni aucun autre cordial ait autant de vertu; cependant il ne faut pas s'imaginer que le vin, même de Canarie, ou tout autre cordial, puisse sauver le malade, à moins qu'en même temps il ne fasse de l'exercice (1).

Comment il faut traiter la goutte remontée.

63. Si la goutte, venant à remonter, produit tout à coup quelque fâcheux symptome qui mette la vie du malade en danger, & ne permette aucun retardement; dans ce cas-là, on ne doit compter ni sur le vin de Canarie, ni sur l'exercice, mais recourir aussi-tôt au laudanum, pourvu que le mal attaque seulement la poitrine & les visceres du bas-ventre, & non pas la tête. Ainsi, on donnera vingt gouttes de laudanum liquide dans un petit verre d'eau épidémique, & le malade se tiendra au lit (2).

Diarrhée se guérit par la sueur.

64. Si l'humeur goutteuse, au lieu de se jetter sur les articulations, & de produire un accès de goutte, cause une diarrhée qui soit accompagnée de foiblesses, de tranchées, & d'autres symptomes, & qui continue pendant long-

(1) La goutte qui s'est jettée sur l'estomac, & qui est accompagnée d'une violente fievre, & de fréquentes envies de vomir, demande des saignées, des vomitifs, des purgatifs, des stomachiques, des diaphorétiques, des cordiaux spiritueux, des vésicatoires sur les bras & les jambes, des emplâtres stimulants sur les pieds, des fomentations aromatiques sur la partie affligée, des lavements, & un régime propre à exciter la transpiration.

Un bon verre d'eau-de vie pure a quelquefois débarrassé l'estomac, après que tous les autres remedes avoient été inutiles. Voyez *Musgrave de arthritide anomalâ.*

(2) Les circonstances peuvent être telles, qu'il seroit dangereux de recourir tout de suite au laudanum; ainsi le conseil que donne ici l'Auteur, est trop étendu & trop général. Il est difficile, pour le traitement de la goutte interne, ou de quelque autre maladie que ce soit, d'établir des regles fixes & universelles; c'est pourquoi on doit prendre ses indications des symptomes, lesquels different extrêmement, suivant que le mal attaque différentes parties, & des personnes de différent tempérament, & demandent par conséquent d'être traités fort différemment. Cependant on peut dire en général que les narcotiques, qui sont plutôt le dernier refuge que le principal remede, doivent toujours être précédés de quelques évacuations.

temps,

temps, malgré l'uſage du laudanum & de toute ſorte d'exercices, leſquels ſont néanmoins excellents pour la guérir ; l'unique remede que je ſache en ce cas-là, eſt de faire ſuer le malade, pendant deux ou trois jours, matin & ſoir, deux ou trois heures de ſuite chaque fois. La diarrhée s'arrêtera ordinairement par ce moyen, & la matiere morbifique ſe jettera abondamment ſur les articulations.

Cette méthode me ſauva la vie, il y a quelques années. Mon mal venoit de ce que je m'étois mis imprudemment à l'uſage de l'eau froide pour boiſſon ordinaire. J'avois eſſayé auparavant ſans aucun ſuccès différentes ſortes de cordiaux & d'aſtringents (1).

Comment il faut traiter la goutte qui ſe jette ſur les poumons.

65. Un autre ſymptome qui n'eſt pas auſſi fréquent que la diarrhée, & que j'ai vu néanmoins quelquefois, c'eſt le tranſport de l'humeur goutteuſe ſur les poumons : ce qui arrive, lorſque le malade ayant eu froid en hiver, dans le temps d'un accès, eſt attaqué d'une toux qui détermine l'humeur à ſe jetter ſur les poumons, tandis qu'en même temps la douleur & la tumeur des articulations ceſſe entierement, ou preſque entierement.

Dans ce cas-là, il ne faut point avoir égard à la goutte, mais traiter ce ſymptome de la même façon qu'une ſimple péripneumonie ; c'eſt-à-dire qu'il faut employer les ſaignées réitérées, le régime rafraîchiſſant & incraſſant, & les remedes de même nature ; car le ſang que l'on tire alors eſt entierement ſemblable à celui des pleurétiques. On doit auſſi purger doucement le malade entre les ſaignées, afin de débarraſſer le poumon de la matiere morbifique. Quant aux ſueurs, quelque bonnes qu'elles ſoient d'ailleurs pour attirer l'humeur goutteuſe ſur les extrémités, elles ne laiſſent pas d'être très nuiſibles dans le cas préſent, d'autant qu'elles épaiſſiſſent la matiere qui s'eſt jettée ſur les poumons, d'où s'enſuit une ſuppuration qui ne manque pas de cauſer la mort du malade (2).

Douleurs néphrétiques dans la goutte comment doivent être adoucies.

66. Comme preſque tous ceux qui ont été long-temps affligés de la goutte, ſont ſujets au calcul des reins, il leur

(1) La goutte dans les inteſtins doit être traitée à peu près de la même maniere que lorſqu'elle attaque l'eſtomac ; il faut ſeulement avoir égard à la diarrhée qui demande un plus grand uſage de la rhubarbe jointe à des aſtringents modérés, & un peu de laudanum.

(2) Dans ce cas, la ſaignée, les doux vomitifs, les véſicatoires, & les remedes ordinaires contre l'aſthme, conviennent extrêmement, & ont ſouvent un heureux ſuccès.

arrive ordinairement d'être attaqués de la colique néphrétique au milieu d'un accès, & encore plus ſouvent ſur la fin. Cette colique les fait ſouffrir cruellement, & acheve d'épuiſer le peu de forces qui leur reſtoit. La meilleure choſe, dans ce cas-là, eſt de leur faire avaler promptement quatre pintes de poſſet, où l'on aura fait bouillir deux onces de racines de guimauve, & de leur donner le lavement ſuivant :

Lavement émollient.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once; feuilles de mauve, de pariétaire, de branc-urſine, & fleurs de camomille, de chacune une poignée; graines de lin & de fénugrec, de chacune demi-once : faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau qui ſera réduite à une livre & demie; paſſez la liqueur, & diſſolvez-y deux onces de ſucre, & autant de ſyrop de guimauve.*

Dès que le malade aura revomi tout le poſſet, & rendu le lavement, on lui donnera une bonne doſe de laudanum liquide, c'eſt-à-dire juſqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien vingt-cinq grains de pilules de Matthieu (1).

Topiques ſont dangereux dans la goutte.

67. Pour ce qui eſt des remedes externes contre les douleurs de la goutte, quoique j'en aie eſſayé de bien des ſortes, tant ſur les autres que ſur moi-même, je n'ai trouvé que les ſimples rafraîchiſſants & les répercuſſifs qui fiſſent quelque choſe; mais ils ſont dangereux, comme j'ai dit plus haut : & j'oſe aſſurer, après un grand nombre d'obſervations, que la plupart des gens que l'on croit être morts de la goutte, ont moins péri par la maladie même, que par des topiques appliqués mal à propos. Celui qui voudra éprouver la vertu des anodins extérieurs qui paſſent pour les plus efficaces, ne doit pas ſe faire illuſion à lui-même en les appliquant ſur la fin d'un accès, car la douleur eſt alors ſur le point de ceſſer d'elle-même; mais qu'il les applique au commencement de l'accès, il verra bientôt leur inutilité. En effet, ces ſortes de remedes ne peuvent jamais être d'aucun ſecours, & ils peuvent être quelquefois nuiſibles.

C'eſt par cette raiſon que, depuis pluſieurs années, je

(1) Les lavements avec la térébenthine donnés de douze en douze heures, & les narcotiques en petites doſes, ſont utiles en cette occaſion; mais les aromatiques qui conviennent d'ailleurs dans la goutte interne, doivent être employés ici très légerement, crainte d'enflammer les parties, & d'augmenter les ſymptomes.

n'emploie aucun topique pour la goutte. Je me ſuis ſervi autrefois du cataplaſme de mie de pain blanc bouilli dans le lait, où l'on ajoutoit du ſafran & un peu d'huile roſat, & je m'en trouvois mieux que de tout le reſte; & néanmoins cela ne ſervoit de rien du tout au commencement de l'accès (1). C'eſt pourquoi, ſi la douleur eſt extrêmement violente, le malade fera mieux de ſe tenir au lit juſqu'à ce qu'elle ſoit un peu diminuée, que de recourir aux anodins. Cependant, ſi elle eſt tout à fait inſupportable, il ſera bon de prendre le ſoir un peu de laudanum, autrement il vaudra mieux s'en paſſer.

Peu d'utilité de brûler la partie avec le moxa, ou avec le lin crud.

68. Puiſque je ſuis maintenant ſur l'article des remedes externes contre la goutte, je dirai quelque choſe d'une certaine mouſſe des Indes, appellée *moxa*, qui étoit ci-devant en grande réputation pour la guériſon de la goutte. On allume cette mouſſe, & on en brûle légerement la partie affectée. Ce remede que l'on prétend venir originairement des Indes Orientales, & être nouveau en Europe, y eſt très ancien, puiſqu'Hippocrate qui a écrit, il y a plus de deux mille ans, en fait mention. C'eſt, dans ſon excellent Traité des *Affections*, Section V, où, parlant de la ſciatique, il s'exprime de la maniere ſuivante: *Si la douleur ſe fixe dans un endroit, quel qu'il ſoit, & qu'on ne puiſſe l'appaiſer par les remedes, il faudra brûler cet endroit avec du lin crud.* Et un peu plus bas, il dit, en parlant de la goutte: *La maladie eſt longue & fâcheuſe, mais non pas mortelle. S'il reſte de la douleur dans les doigts, on brûlera les veines des doigts un peu au-deſſus des articulations, & on ſe ſervira pour cela de lin crud.*

Perſonne, je penſe, ne ſe perſuadera qu'il y ait une différence eſſentielle entre la flamme produite par le lin, & celle qui eſt produite par le moxa, en ſorte que la derniere ſoit plus efficace que la premiere pour la guériſon de la goutte; de même qu'on ne croira pas qu'un feu de bois de chêne ait plus de vertu qu'un feu d'un autre bois. Il eſt

(1) On a ſouvent cauſé de grands malheurs dans cette maladie par des applications extérieures; ainſi on ne doit y avoir recours que dans une preſſante néceſſité, & alors il faut avoir un ſoin particulier d'en faire un choix convenable. En général elles doivent être ſtimulantes au commencement & dans le fort de l'accès, diaphorétiques & fortifiantes dans le déclin. Une flanelle appliquée chaude eſt peut être le meilleure topique, & celui qui convient le plus univerſellement. Dans une douleur extrême on peut appliquer des compreſſes trempées dans le laudanum liquide de Sydenham.

vrai qu'en brûlant ainſi la partie affligée de la goutte, on peut quelquefois ſoulager les douleurs, parcequ'on évacue par ce moyen la portion la plus fine de la matiere morbifique qui eſt dépoſée dans les articulations.

Mais, comme ce remede ne touche en aucune façon à la cauſe antécédente de la goutte qui eſt l'indigeſtion des humeurs, il ne ſauroit procurer qu'un ſoulagement foible & paſſager : d'ailleurs, il ne convient que dans le commencement de la goutte ; car, lorſqu'elle s'eſt jettée ſur les viſceres, ſoit par la longueur du temps, ſoit par des remedes employés mal à propos, & qu'ainſi le malade, au lieu de reſſentir des douleurs violentes aux extrémités, eſt plutôt attaqué de foibleſſes, de tranchées dans le ventre & d'un grand nombre de ſymptomes de cette nature, il n'y auroit pas de bon ſens à vouloir ſe ſervir du feu en pareille occaſion.

L'Auteur ne connoît point de ſpécifiques pour la goutte.

69. Voilà tout ce que j'ai découvert juſqu'à préſent ſur la maniere de traiter la goutte. Si l'on m'objecte qu'il y a beaucoup de remedes ſpécifiques contre cette maladie, j'avoue ſincérement qu'ils me ſont inconnus ; & je crains fort que ceux qui les vantent, ne ſoient auſſi ignorants que moi. En vérité, c'eſt une choſe bien triſte de voir la Médecine, le plus noble de tous les Arts, ainſi déshonorée par l'ignorance ou la mauvaiſe foi de certains Ecrivains qui rempliſſent leurs livres de remedes frivoles : car, dans preſque toutes les maladies, on ne manque jamais de trouver des gens qui ont, diſent-ils, des ſecrets admirables pour les guérir ; & tous ces ſecrets ne ſont au fond que des bagatelles. Ce n'eſt pas ſeulement pour les maladies qui ont un type certain qu'on vante de prétendus ſpécifiques, c'eſt auſſi pour celles qui n'en ont aucun, & qui dépendent de quelque léſion des organes, ou d'une cauſe extérieure. Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que des gens de bon ſens ont la foibleſſe de donner dans un telle extravagance.

Nous en voyons un bel exemple dans les contuſions, où l'on donne pour ſpécifiques un grand nombre de remedes, tels que le blanc de baleine, &c. quoique ces prétendus ſpécifiques ne faſſent autre choſe que d'empêcher qu'on ne traite la maladie d'une maniere convenable. Le véritable moyen de la guérir ſurement & promptement, comme on verra par expérience, c'eſt d'employer alternativement les ſaignées & les purgations, juſqu'à ce que le malade ſe porte bien, au lieu de s'amuſer à tous ces remedes frivoles

que l'on fait ordinairement prendre après une ſeule ſaignée.

Les ſueurs ne conviennent point non plus dans ce cas-là : car, comme elles échauffent le ſang, elles ne font qu'augmenter la diſpoſition que les parties ont déja à s'enflammer.

Remedes de Lucien contre la goutte.

70. Au reſte, ſi l'on trouve que je ſuis pauvre en remedes pour la guériſon de la goutte, & que je n'en aie pas rapporté un aſſez grand nombre, je propoſerai ici tous ceux que Lucien a ramaſſés dans ſa piece comique intitulée *Tragopodagra*. Il y en a d'internes & d'externes. Chacun choiſira ceux qu'il voudra, & il les trouvera peut-être auſſi efficaces que la plupart de ceux que certaines gens élevent juſqu'au ciel. Dans cette piece, Lucien perſonifie la goutte, & la fait ainſi parler à ceux qui ſe vantent d'avoir des ſecrets pour la guérir.

» Qui eſt-ce qui ne connoît pas la mere des douleurs, » l'indomptable goutte, née pour tourmenter les malheu- » reux mortels ? Rien ne peut appaiſer mon courroux, ni » le ſang des victimes immolées ſur mes autels, ni la fu- » mée de l'encens, ni les plus riches offrandes. Tous les » efforts d'Apollon, le Médecin des Dieux, & ceux de » ſon fils, le ſavant Eſculape, ſont inutiles contre moi. » De tout temps, les hommes ont travaillé à ſe dérober » aux traits de ma colere. Encore aujourd'hui ils n'ou- » blient rien pour cela. Il n'eſt ſorte de moyens qu'ils ne » mettent en uſage. Les uns ſe ſervent des feuilles de » plantain, de laitue, de pourpier ſauvage ; les autres, » de marrube ; d'autres, d'orties ; d'autres, de grande » conſoude. Ils emploient la lentille d'eau, les panais, » les feuilles de pêcher, le pavot, la juſquiame, les écor- » ces de grenade, l'herbe aux puces, la racine d'ellébore, » les feuilles de choux, le fénugrec, la noix de cyprès, » la farine d'orge, celle de feve. Ils ont recours aux os, » aux nerfs, à la peau, à la graiſſe, au ſang, à la moëlle, » au lait, & même aux excréments des animaux. Quel » métal, quel ſuc d'herbe, quelle gomme, quelle réſine » ne mettent-ils pas en uſage ? Les uns prennent des mé- » dicaments au nombre de quatre ; les autres, au nombre » de huit ; la plupart, au nombre de ſept. Les uns ſe » purgent avec de l'hiéra-picra ; les autres cherchent un » remede dans le nid d'hirondelle ; d'autres ont recours » aux enchantements, & ſe laiſſent tromper par des im- » poſteurs. Tous ces gens-là ſont des inſenſés qui ne ſont

» qu'irriter ma colere ; auſſi je les traite ſans miſéricorde ;
» mais, pour ceux qui n'entreprennent rien contre moi,
» j'en uſe avec indulgence & avec bonté à leur égard.

Je ne doute pas que ceux qui ſouffrent depuis long-temps les douleurs de la goutte, déſeſpérant d'une entiere guériſon, ne s'écrient avec le chœur qui termine cette piece.

» Redoutable goutte, qui exercez votre empire dans
» tout l'univers, jettez ſur nous quelque regard favora-
» ble, & ne nous traitez pas impitoyablement. Faites que
» nos douleurs ſoient courtes & légeres, qu'elles ne nous
» empêchent pas de marcher, & que l'habitude nous les
» rende faciles à ſupporter. Ainſi, mes compagnons,
» prenez patience, & ne vous déſeſpérez pas ; ſouffrez
» tranquillement qu'on ſe raille & qu'on ſe moque de
» vous ; car tel eſt le partage des goutteux, on ſe rit de
» leurs maux au lieu d'y compatir ».

Fondement de la méthode de l'Auteur.

71. Pour conclure enfin ce traité, la méthode que j'enſeigne ici eſt fondée ſur l'examen des ſymptomes de la maladie. C'eſt celle que j'ai ſuivie, & dont je me ſuis bien trouvé, tant pour moi-même, que pour les autres. La cure radicale & parfaite de la goutte eſt une de ces choſes cachées dans les myſteres de la nature, & je ne ſais ni quand, ni par qui elle ſera découverte. Je crois néanmoins avoir rendu quelques ſervices aux hommes par ce traité, en marquant fidelement les écueils où j'ai fait naufrage moi-même, & tant d'autres avec moi, & en y joignant la meilleure méthode curative que j'ai découverte juſqu'à préſent. C'eſt tout ce que je puis faire. Néanmoins après y avoir bien penſé, je ſuis porté à croire qu'on découvrira un jour le remede ſpécifique de la goutte ; & ſi cela arrive jamais, on verra clairement par là quelle eſt l'ignorance des Médecins ſpéculatifs, & combien ils ſe trompent groſſierement dans la connoiſſance des cauſes des maladies, & dans le choix des remedes qu'ils donnent pour les guérir. Nous avons une belle preuve de cette vérité dans le quinquina, ce grand ſpécifique des fievres intermittes. Pendant combien de ſiecles les Médecins les plus ingénieux s'étoient-ils exercés à rechercher les cauſes des fievres intermittentes, & avoient-ils employé les méthodes curatives les plus conformes aux diverſes théories qu'ils avoient inventées ? Mais on voit combien ces méthodes ont fait peu d'honneur aux théories qui leur ſervoient de fondement, par l'exemple récent de ces praticiens qui,

attribuant les différentes ſortes de fievres intermittentes à une ſurabondance de diverſes humeurs, tentoient ordinairement la guériſon par l'altération & l'évacuation de ces humeurs. Les mauvais ſuccès qu'ils ont eus ont montré la fauſſeté de leurs ſyſtêmes. Mais rien ne l'a mieux fait voir que l'heureux uſage du quinquina, par le moyen duquel, ſans nous embarraſſer de toutes ces humeurs, ni du régime, & en le donnant ſeulement ſuivant la méthode convenable, nous réuſſiſſons d'ordinaire, à moins que nous n'obligions ſans néceſſité le malade de garder le lit pendant l'uſage de ce remede; lequel eſt néanmoins ſi efficace, qu'alors même, nonobſtant que la chaleur du lit augmente la fievre, il ne laiſſe pas de la guérir le plus ſouvent.

En attendant donc que l'on découvre la cure radicale de la goutte, ce que tous les Médecins doivent ſouhaiter, & moi particulierement, j'eſpere que le public recevra favorablement cette foible diſſertation. Mais ſi la choſe arrive autrement, je connois ſi bien le caractere des hommes, que je n'en ſerai pas fort ſurpris, & je ſais aſſez mon devoir pour que cela ne me décourage pas. Que ſi les cruelles douleurs, & les autres maux dont j'ai été affligé durant la plus grande partie de ma vie, & qui, en me rendant perclus, ont fait un grand tort à mes affaires domeſtiques en m'empêchant ſi ſouvent de pratiquer la Médecine, peuvent procurer aux autres quelque ſoulagement, je me croirai, en partant pour l'autre vie, dédommagé, en quelque façon, des miſeres que j'ai ſouffertes dans celle-ci.

TRAITÉ
DE
L'HYDROPISIE.

Quelles personnes l'hydropisie attaque principalement, & en quel temps de la vie.

1. L'HYDROPISIE attaque les deux sexes, à tout âge. Les femmes néanmoins y sont plus sujettes que les hommes. Ceux-ci en sont principalement attaqués lorsqu'ils commencent à vieillir ; celles-là quand elles cessent d'avoir des enfants. La maladie survient aussi quelquefois aux jeunes femmes qui sont stériles.

Des fosses que l'impression des doigts laisse à la partie inférieure de la jambe, qui se remarquent davantage le soir, & s'évanouissent le matin, sont le premier signe de l'hydropisie ; mais ce signe n'est pas aussi certain dans les femmes que dans les hommes ; car il se rencontre assez souvent dans les femmes grosses, & dans celles qui ont une suppression de regles par quelque cause que ce puisse être. Il n'est pas même bien certain pour les hommes. Si un vieillard d'un tempérament replet, qui est depuis plusieurs années tourmenté d'un asthme, vient à en être délivré tout à coup, principalement en hiver, les jambes lui enfleront aussi-tôt considérablement. Cette enflure, qui ressemblera à celle des hydropiques, sera plus grande en hiver qu'en été, plus grande dans un temps de pluie que dans un beau temps, & elle continuera de la sorte jusqu'à la fin de la vie, sans aucun accident considérable.

Cependant l'enflure des jambes est généralement un signe d'hydropisie dans les hommes, sur-tout si elle est accompagnée d'une respiration difficile. La sérosité qui la cause, ne pouvant plus être contenue dans les jambes qu'elle grossit de plus en plus chaque jour, se jette sur les cuisses, & s'épanche ensuite dans la capacité de l'abdomen, qu'elle distend prodigieusement. Quelquefois même elle force l'ombilic, & produit un exomphale.

Elle a trois principaux symptomes.

2. Trois principaux symptomes accompagnent l'hydropisie, qui sont la difficulté de respirer, la diminution des urines, & une soif extraordinaire.

La difficulté de respirer vient de ce que l'eau épanchée dans le ventre comprime le diaphragme, & par-là empêche

la liberté de ſon mouvement. La diminution des urines vient de ce que la ſéroſité du ſang, au lieu de ſe filtrer par les conduits urinaires, ſe dépoſe dans la cavité de l'abdomen, & dans les autres parties capables de la recevoir. La ſoif eſt cauſée par la chaleur & l'âcreté qui ſont un effet de la pourriture que contractent les eaux des hydropiques en ſéjournant dans le corps ; & de là vient auſſi qu'il y a toujours une petite fievre.

A meſure que l'enflure augmente, le corps maigrit

3. A meſure que les parties enflées augmentent de volume, les autres maigriſſent & diminuent, juſqu'à ce qu'enfin le ventre ne pouvant plus contenir la quantité d'eau qui s'y épanche de plus en plus, elle force toutes les barrieres, innonde les parties nobles, & fait périr le malade.

La foibleſſe du ſang cauſe de l'hydropiſie.

4. La cauſe de l'hydropiſie, généralement parlant, eſt la foibleſſe du ſang, qui n'étant plus en état de changer comme il faut le chyle en ſa propre ſubſtance, le dépoſe néceſſairement ſur les extrémités & les parties pendantes du corps, & bientôt après dans l'abdomen. Là, tant qu'il eſt en petite quantité, la nature forme des eſpeces de véſicules pour le contenir, juſqu'à ce qu'enfin il augmente à un tel point, qu'il n'eſt plus renfermé que par le péritoine.

D'où vient cette foibleſſe

5. L'affoibliſſement du ſang eſt produit par des ſaignées trop copieuſes, ou trop fréquentes, ou par des pertes; ou bien par de longues maladies, ou par un uſage exceſſif des liqueurs ſpiritueuſes, leſquelles détruiſent les levains du corps, & diſſipent les eſprits (1). De là vient que les grands buveurs ſont plus ſouvent attaqués d'hydropiſie que les autres, quoique ce ſoit une maladie froide. D'un autre côté la boiſſon d'eau pure n'affoiblit pas moins le ſang dans ceux qui ſont accoutumés depuis long-temps aux liqueurs ſpiritueuſes.

Cauſe de l'hydropiſie des femmes eſt différente.

6. La cauſe de l'hydropiſie des femmes eſt très différente. Elle conſiſte dans une obſtruction de l'un des ovaires, laquelle détruit peu à peu le ton de cette partie.

(1) Les liqueurs ſpiritueuſes bues avec excès, produiſent de très mauvais effets, car elles roidiſſent & froncent les fibres, communiquent une âcreté aux liquides, les épaiſſiſſent & les coagulent, & par conſéquent les empêchent de circuler, ſur-tout dans les petits vaiſſeaux, rendent ſquirrheux le foie & les glandes du méſentere, & par ce moyen contribuent extrêmement à la génération de l'hydropiſie humorale, & d'autres maladies chroniques.

D'où il arrive que la tunique de l'ovaire étant diſtendue outre meſure, par la lymphe qui s'y eſt dépoſée, & étant prête à crever, la nature forme des eſpeces de véſicules pour recevoir cette lymphe; & enfin une ou pluſieurs des véſicules venant à ſe rompre, la liqueur qu'elles contiennent s'épanche dans la cavité de l'abdomen, & produit les mêmes ſymptomes que dans l'hydropiſie des hommes. Mais nous avons déja traité ailleurs de cette ſorte d'hydropiſie (1).

Deux autres ſortes d'enflures qui reſſemblent à l'hydropiſie.

7. Il y a deux autres ſortes d'enflure du ventre qui reſſemblent à l'hydropiſie, & qui ſont ordinaires aux femmes. La premiere eſt une excroiſſance charnue & contre nature, qui arrive aux parties contenues dans l'abdomen, & qui forme une tumeur auſſi conſidérable que feroit de l'eau enfermée dans cette cavité (2). La ſeconde ſorte d'enflure eſt produite par des vents, & elle eſt accompagnée de tous les ſignes de groſſeſſe. Elle attaque le plus ſouvent les veuves, & même les femmes qui n'ont été mariées que dans un âge avancé. Ces dernieres ainſi affectées ne manquent pas de ſe croire groſſes; elles conſultent des ſages femmes qui ſont leur oracle, & qui leur diſent la même choſe; elles s'imaginent ſentir le mouvement de l'enfant pendant tout le temps ordinaire; elles ont de temps en temps les mêmes incommodités que les femmes enceintes; leurs mammelles groſſiſſent, le lait diſtille des mamelons; quelquefois même elles préparent tout ce qui eſt néceſſaire pour leurs couches, juſqu'à ce qu'enfin le ventre venant à déſenfler peu à peu, les détrompe de leur erreur (3). Nous ne parlerons point ici de ces deux dernieres maladies qui ne ſont pas proprement des hydropiſies.

Quelles ſont les indications curatives.

8. Les véritables indications curatives dans l'hydropiſie proprement dite, ſont, en premier lieu, d'évacuer les eaux contenues dans l'abomen & dans les autres parties; & en ſecond lieu, de rétablir les forces du ſang, afin de prévenir un nouvel épanchement de ſéroſité.

(1) Voyez *p.* 408. *num.* 92.

(2) L'Auteur ſemble entendre ici ce que les Ecrivains en Médecine appellent une mole, ou fauſſe conception qui peut tromper les femmes pendant un certain temps, & leur faire croire qu'elles ſont véritablement groſſes.

(3) C'eſt cette ſorte d'hydropiſie que les Auteurs appellent tympanite, ou hydropiſie venteuſe, & dans laquelle le ventre ne contient ſouvent qu'une petite quantité d'eau.

9. La premiere indication ſe remplit par les purgatifs & les diurétiques. Quant aux purgatifs, il faut bien obſerver que ceux qui agiſſent foiblement ſont plus nuiſibles qu'utiles dans toute ſorte d'hydropiſies ; car comme ils remuent les humeurs ſans les évacuer, qu'ils agitent le ſang, & l'affoibliſſent, ils ne produiſent d'autre effet ſur l'enflure, que de l'augmenter encore, particuliérement celle des pieds. Ainſi les purgatifs violents & hydragogues ſont en général les meilleurs dans l'hydropiſie. Mais pour qu'ils aient un heureux ſuccès, il eſt néceſſaire de ſavoir ſi le malade eſt facile ou difficile à purger. Le moyen d'être inſtruit là-deſſus, c'eſt d'examiner comment les purgatifs ordinaires lui ont fait dans un autre temps.

Purgatifs doux ſont plus nuiſibles qu'utiles.

Chaque corps a une diſpoſition parriculiere, appellée autrement *idioſyncraſie*, qui le rend plus ou moins ſuſceptible de l'action des purgatifs : de là vient qu'on ſe tromperoit groſſiérement, & qu'on mettroit ſouvent un malade en péril, ſi dans le choix & la doſe des purgatifs on ne ſe regloit que ſur la force du tempérament. Il n'eſt pas rare de voir des gens très robuſtes, ſur qui de médiocres purgatifs operent aiſément, & de voir au contraire des corps foibles qui cedent à peine aux plus puiſſants.

La précaution que je recommande ici au ſujet de la différente diſpoſition par rapport à l'action des purgatifs, ne doit pas ſeulement avoir lieu pour les hydragogues, mais encore pour les autres purgatifs ; car j'ai ſouvent obſervé que des médecines douces ont cauſé des ſuperpurgations, parceque le Médecin n'avoit pas bien interrogé le malade s'il étoit facile, ou difficile à purger.

Néanmoins, comme l'hydropiſie, plus que toute autre maladie, demande des purgations fortes & promptes, & que les doux purgatifs ne font qu'augmenter l'enflure au lieu de la diminuer, il vaut mieux purger trop fortement que trop foiblement, d'autant plus que s'il arrivoit une ſuperpurgation, on peut aiſément l'arrêter par le moyen du laudanum, qui eſt un remede ſûr en pareil cas.

10. Lorſqu'on emploie les purgatifs dans l'hydropiſie, il eſt extrêmement important de vuider les eaux le plus promptement que l'on peut, eu égard aux forces du malade ; c'eſt-à-dire qu'il faut purger tous les jours, à moins que la grande foibleſſe du malade, ou l'opération trop violente d'une purgation, n'oblige quelquefois de mettre un ou deux jours d'intervalle entre les autres, car ſi on ne

Il faut évacuer les eaux le plus promptement que l'on peut.

les réitere que de loin à loin, elles auront beau évacuer abondamment, elles n'empêcheront pas un nouvel amas d'eau ; & on perdra par ces délais tout le fruit qu'elles auront produit.

D'ailleurs, ſi on laiſſe long-temps ſéjourner la ſéroſité épanchée dans l'abdomen, il eſt dangereux qu'elle ne corrompe les viſceres par la pourriture qu'elle contractera ; & il faut remarquer auſſi que les purgations précédentes l'ayant mis en mouvement, elle ſe trouve par-là beaucoup plus propre à agir ſur les viſceres, que ſi on l'avoit laiſſée en repos. Cette raiſon, & les autres que j'ai rapportées ci-deſſus, montrent qu'on doit évacuer les eaux des hydropiques le plus promptement qu'il eſt poſſible, & continuer les purgatifs juſqu'à ce qu'il ne reſte du tout plus d'enflure.

Comment il faut donner les hydragogues.

11. Mais il faut remarquer, au ſujet de preſque tous les hydragogues, une choſe qui eſt conſtante par l'expérience ; c'eſt que ſi on les donne ſeuls, ils operent très peu ſur les perſonnes difficiles à émouvoir ; & que ſi on les emploie en grande doſe, il ne font qu'agiter le ſang, au lieu d'évacuer les eaux, & augmenter l'enflure, au lieu de la diminuer. Ainſi la véritable méthode de les employer dans les perſonnes qui ſont difficiles à émouvoir, c'eſt de les joindre aux purgatifs plus doux, afin qu'ils ſervent à les animer. Mais dans les ſujets qui ſont faciles à purger, les hydragogues agiſſent promptement & puiſſamment.

Avantages du ſyrop de nerprun.

12. Le ſyrop de nerprun, même ſeul, peut ſuffire pour ces derniers ; il évacue chez eux une grande quantité d'eaux, ſans évacuer autre choſe. Il ne met point le ſang en mouvement, & ne rend point l'urine plus colorée, comme font les autres purgatifs. Tout l'inconvénient qu'il a, c'eſt de cauſer une grande ſoif pendant qu'il opere. Au reſte, ſi on le donne, même en grande doſe, aux perſonnes difficiles à purger, il n'évacue ni beaucoup de matieres, ni beaucoup d'eaux.

Preuve de cela par un exemple.

13. Il y a environ vingt-ſept ans que je fus appellé pour traiter une Dame qui demeuroit à Weſtminſter, & qui étoit également diſtinguée par ſa naiſſance & par ſa vertu. Elle avoit une hydropiſie aſcite, & ſon ventre étoit d'une telle groſſeur, que je n'ai jamais rien vu au-delà. Je lui fis prendre une once de ſyrop de nerprun avant le dîner, ſuivant la coutume de ce temps-là. Elle rendit par les ſelles une quantité prodigieuſe d'eaux, ſans être affoiblie. Cet heu-

reux ſuccès me donna du courage, & m'engagea à réitérer chaque jour le même purgatif, ſinon que je laiſſois quelquefois un jour ou deux d'intervalle quand la malade me paroiſſoit plus foible qu'à l'ordinaire. De cette façon, les eaux furent peu à peu évacuées, le ventre ſe déſenfla, & la malade guérit parfaitement.

Mauvais ſuccès de l'Auteur.

14. Comme j'étois jeune & ſans expérience, car c'étoit la premiere hydropiſie que j'euſſe jamais traitée, je m'imaginai mal à propos que j'avois dans le ſyrop de nerprun un remede capable de guérir toutes ſortes d'hydropiſies; mais je ne fus pas long-temps ſans être déſabuſé de mon erreur. Au bout de quelques ſemaines, je fus appellé pour traiter une autre femme attaquée d'une hydropiſie qui avoit ſuccédé à une longue fievre quarte. Je lui donnai pluſieurs fois le ſyrop de nerprun, en augmentant peu à peu la doſe, mais ſans aucun ſuccès. La malade ne fut point purgée, ni les eaux évacuées; l'enflure du ventre ne fit au contraire qu'augmenter; de ſorte que la malade me renvoya, & fit venir un autre Médecin qui lui ayant donné des remedes plus efficaces, la guérit de ſon hydropiſie, autant qu'il me ſouvient.

En quel cas il faut recourir aux hydragogues.

15. Lorſque les deux purgatifs n'operent pas promptement, & ne ſoulagent pas le malade, il faut recourir à de plus forts, c'eſt-à-dire aux hydragogues qui, étant joints aux doux purgatifs, ſont très efficaces; au lieu que, ſi on les donne ſeuls, ils ne font preſque rien pour la plupart, comme nous avons déja dit. J'ai ſouvent donné en pareil cas, avec un heureux ſuccès, la potion ſuivante.

Potion purgative.

Prenez *tamarins, demi-once; feuilles de ſéné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi: faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine que vous réduirez à trois onces; coulez la liqueur, & diſſolvez-y manne & ſyrop de roſes ſolutif, de chacun une once; ſyrop de nerprun, demi-once; électuaire de ſuc de roſes, deux gros.*

Cette potion néanmoins ne convient qu'aux ſujets robuſtes, ſur qui elle opere mieux que tous les autres purgatifs, comme je l'ai éprouvé pluſieurs fois. On peut auſſi employer la ſuivante:

Autre.

Prenez *vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très fine, un gros; gingembre pareillement pulvériſé, un demi-ſcrupule; ſyrop de nerprun, une once: mêlez tout cela pour une potion que l'on donnera de grand matin, & que l'on*

réitérera chaque jour, ou de deux en deux jours, ſelon les forces du malade (1).

16. Je me ſers aſſez ſouvent d'une autre formule qui ſera bonne pour ceux qui ont en horreur les autres purgatifs : elle échauffe & fortifie en opérant ; la voici :

Teinture purgative.

Prenez *jalap pilé groſſierement, & hermodactes, de chacun demi-once ; ſcammonée, trois gros ; feuilles de ſéné, deux onces ; regliſſe ratiſſée, graine d'anis & de carvi, de chacune demi-once ; ſommités d'abſynthe, & feuilles de ſauge, de chacune une poignée : mettez infuſer tout cela à froid dans trois livres d'eau de-vie commune, & ne paſſez la liqueur que dans le temps qu'on s'en ſervira. On en donnera une cuillerée le ſoir à l'heure du ſommeil, & deux autres le lendemain matin, augmentant ou diminuant la doſe, ſuivant l'opération.*

Elaterium recommandé pour les ſujets difficiles à purger ;

17. Il me reſte à parler de deux remedes qui, ſelon moi, l'emportent ſur tous les autres, & qui, dans les perſonnes difficiles à purger, ſont encore plus efficaces que ceux dont j'ai fait mention, ou qui me ſont connus ; je veux dire

---

(1) Il n'eſt pas dans toute la matiere médicinale de meilleur & de plus agréable purgatif que le jalap. Il n'a ni odeur, ni mauvais goût ; il opere en petit volume, doucement & promptement, & il évacue particulierement les humeurs aqueuſes. A la vérité il ne convient pas dans les fievres aiguës, & dans les tempéraments ſecs, chauds, bilieux, & qui ont les fibres roides ; mais on peut l'employer ſûrement & utilement dans les tempéraments lâches, humides & pituiteux, & auſſi dans les enfants. La meilleure façon eſt de le donner en ſubſtance. Il n'a point beſoin de correctif, pourvu qu'on le donne en doſe convenable à la maladie, au tempérament, & à l'âge du ſujet.

Les huiles aromatiques que l'on y joint quelquefois par forme de correctifs, cauſent par leur chaleur & leur âcreté une plus grande irritation que le purgatif même, en ſorte qu'elles produiſent quelquefois une inflammation, & cauſent aux inteſtins des contractions ſpaſmodiques qui empêchent plutôt qu'elles n'aident l'action du remede.

Quant aux ſels alcalis, tels que le ſel d'abſynhe, de tartre, & ſemblables, que l'on emploie auſſi en qualité de correctifs, comme ils diſſolvent les parties réſineuſes du jalap, & augmentent leur ſurface, il arrive de là que le remede opere plus doucement, & par conſéquent moins efficacement ; ce que l'on pouvoit obtenir en diminuant la doſe. La coutume de joindre des correctifs au jalap vient plutôt d'un préjugé, & d'un défaut de réflexion, que d'une connoiſſance certaine de leur utilité, fondée ſur un nombre ſuffiſant d'expériences duement vérifiées.

l'élatérium, & l'infuſion de ſafran des métaux. L'élatérium, autrement l'extrait de concombre ſauvage, purge fortement en très petite doſe, & évacue abondamment les matieres fécales & les humeurs aqueuſes. Deux grains ſuffiſent pour la plupart des ſujets. Ma coutume eſt de les méler avec un ſcrupule de pilules de duobus; je fais de tout cela trois petites pilules que l'on prend le matin (1).

Comme auſſi l'infuſion de ſafran des métaux

18. Quant à l'infuſion de ſafran des métaux, il ſembleroit d'abord que ce remede n'eſt propre qu'à débarraſſer l'eſtomac des humeurs nuiſibles qui y ſéjournent. Toutefois, on le donne à la doſe d'une once & demie, ou bien de deux onces dans les perſonnes fort difficiles à purger, ayant ſoin de le réitérer chaque jour, ſelon les forces du malade: on verra qu'après avoir fait vomir, il purgera par les ſelles, & vuidera les eaux contenues dans l'abdomen, au moyen des ſecouſſes violentes qu'il cauſera à l'eſtomac & aux autres viſceres de l'abdomen. Cependant, lorſque je trouve qu'il ne purge pas aſſez, après que je l'ai donné ſeul trois ou quatre fois, j'ai coutume d'y joindre l'électuaire de ſuc de roſes, & le ſyrop de nerprun. Par exemple:

Puiſſante potion purgative.

Prenez *eau de chardon bénit, trois onces; infuſion de ſafran des métaux, une once & demie; ſyrop de nerpun, demi-once; électuaire de ſuc de roſes, deux gros: mêlez tout cela enſemble pour une potion* (2).

---

(1) On dit que les anciens donnoient l'élatérium depuis ſix grains juſqu'à trente; mais les modernes vont rarement au-delà de quatre ou cinq grains. Le Docteur Liſter, dans une Diſſertation ſur l'hydropiſie, dit l'avoir donné avec ſuccès à la quantité de dix grains, une fois la ſemaine, pendant trois mois de ſuite; & il rapporte pluſieurs particularités curieuſes touchant ce remede. Néanmoins comme c'eſt un purgatif très âcre & très irritant, il vaut mieux le donner d'abord en petite doſe, & augmenter enſuite par degrés, ſuivant les forces du ſujet & le beſoin de la maladie; car dans l'hydropiſie de même que dans les autres maladies où le ton des vaiſſeaux eſt ſi affoibli & les fluides ſi appauvris, l'uſage des violents purgatifs a ſouvent des ſuites funeſtes.

(2) Le Docteur Liſter, dans ſa Diſſertation ſur l'hydropiſie, parlant de ce remede, ſemble craindre qu'il ne cauſe une grandre ſoif, comme étant d'une nature fort deſſicative; & il attribue ſon action par en bas, après qu'il a opéré par en haut, à la grande quantité de liquide que l'on eſt obligé de boire pendant ſon opération, plutôt qu'à aucune vertu purgative dont il ſoit doué. Et comme les gens attaqués d'une hydropiſie aſcite ont ordinairement la reſpiration très

Preuve qu'il y a des conduits par où les eaux paſſent dans le canal inteſtinal.

19. On ne ſauroit douter qu'il n'y ait des conduits ſecrets par où les eaux contenues dans la cavité de l'abdomen, paſſent dans le canal inteſtinal, puiſque les purgatifs hydragogues les évacuent par les ſelles en auſſi grande abondance que ſi elles étoient ſimplement renfermées dans les inteſtins. Mais de découvrir ces conduits ſecrets, c'eſt juſtement la difficulté. Et, à cette occaſion, je me rappelle un fameux paſſage d'Hippocrate, dans ſon livre de l'ancienne Médecine, où ce grand homme, le plus ſage & le meilleur Médecin, au jugement de tous les ſiecles, s'explique de la ſorte : *Il y a des Médecins & des Philoſophes qui prétendent qu'on ne ſauroit poſſéder, comme il faut, l'art de guérir les maladies, ſi l'on ne connoît exactement la nature de l'homme, & la maniere dont il a été formé. Pour moi, je penſe que tout ce que les Médecins & les Philoſophes ont dit ou écrit ſur la Phyſique du corps humain, regarde plutôt la Peinture, que la Médecine* * (1).

Défenſe d'Hippocrate, & néceſſité de l'anatomie.

20. Je ne prétends nullement conclure de ce paſſage, qu'Hippocrate ait cru inutile à une Médecin l'étude de l'anatomie, ni autoriſer l'ignorance des Empiriques. Je ſoutiens au contraire, après de ſérieuſes réflexions fondées ſur l'expérience, qui eſt la véritable pierre de touche de l'habileté dans l'art de guérir, je ſoutiens, dis-je, que la connoiſſance exacte de la ſtructure du corps humain eſt tout à fait néceſſaire à un Médecin pour ſe former de juſtes idées de l'œconomie animale, & des cauſes de certaines maladies. Comment, par exemple, un homme qui ignore la ſtructure des reins & des conduits qui de là portent l'urine dans la veſſie, pourra-t-il conjecturer la cauſe des ſymptomes cruels qui ſurviennent à un malade, lorſqu'une pierre ſe trouve engagée dans le baſſinet, ou dans les ureteres ? L'anatomie n'eſt pas moins néceſſaire à un Chirurgien, afin de pouvoir éviter dans ſes opéra-

---

difficile, cet Auteur croit qu'ils ne peuvent ſoutenir l'action d'un émétique ſi violent ſans tomber en défaillance.

Ainſi la vertu de ce remede paroît fort incertaine, & il a beſoin, comme beaucoup d'autres, d'être éprouvé par de nouvelles expériences.

* Λέγουσιδέ τινες καὶ ἰαλροὶ καὶ σοφισαὶ, ὡς οὐχ ἐνὶ δυνατὸν ἰαλρικὴν εἰδέναι, ὅσις μὴ ὄιδεν ὅ, τὶ ἐσιν ἄνθρωπος, καὶ ὅπως ἐγένετο σρῶτον, καὶ ὅτως συνεσάγη. Ἐγὼ δὲ τουτέων μὲν ὅσα τίνι εἰρηται σοφισῇ, ἢ ἰητρῷ, ἢ γέγραπλαι σερὶ φύσεως, ὅσσον νοωίζω τῇ ἰλρικῇ τιχνῇ σροσήκειν, ἢ τῇ γραφικῇ.

(1) Voyez *lib. de priſc. Med.*

tions

tions les vaiſſeaux, & les autres parties qu'il ſeroit dangereux de bleſſer. Il n'eſt pas poſſible de bien réduire les luxations ſans la connoiſſance du ſquelete.

La connoiſſance de l'anatomie s'acquiert aiſément.

21. Celui donc qui n'eſt pas inſtruit de la ſtructure du corps humain, marche néceſſairement à l'aveugle dans le traitement de certaines maladies; c'eſt un navigateur qui s'expoſe à la mer ſans bouſſole. Au reſte, cette ſcience s'acquiert en peu de temps, & ſans beaucoup de peine. Il ne faut pour cela qu'avoir des yeux, & examiner les cadavres, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, & il n'eſt beſoin ni d'un grand génie, ni d'un grand jugement.

Mais il faut avouer que dans toutes les maladies aiguës, qui ſont plus des deux tiers des maladies, & même dans la plupart des chroniques, il y a quelque choſe de divin & de ſingulier qu'on ne découvrira jamais par l'examen des cadavres. C'eſt pourquoi je penſe que l'intention d'Hippocrate, dans le paſſage qu'on a cité de lui, n'a point été de condamner en général l'étude de l'anatomie, mais ſeulement d'apprendre aux Médecins qu'ils ne doivent pas y mettre leur principale confiance, & que l'obſervation exacte des ſymptomes morbifiques, & de ce qui eſt utile ou nuiſible aux malades, eſt un moyen beaucoup plus ſûr pour avancer dans la connoiſſance de l'art de guérir.

Τὶ ὄλον.

Elle eſt très bornée.

22. En effet, un auſſi grand homme, & auſſi ſage qu'Hippocrate, ne pouvoit ignorer que les recherches anatomiques les plus exactes ne ſauroient donner qu'une idée très imparfaite de la ſtructure du corps humain. On peut bien, par la diſſection des cadavres, appercevoir les principaux organes dont la nature ſe ſert pour exercer ſes fonctions, & quelques-uns des vaiſſeaux qui diſtribuent les ſucs aux différentes parties du corps; mais nos yeux ne nous apprendront pas quelle eſt l'origine & la premiere cauſe de ſes mouvements; & même avec le meilleur microſcope il eſt impoſſible de découvrir, par exemple, les petits conduits qui, des inteſtins, portent le chyle dans les vaiſſeaux chyliferes, & ceux qui font la communication des arteres avec les veines. Il en eſt de même d'une infinité d'autres petits vaiſſeaux dont la fineſſe ſurpaſſe tout ce que nous pouvons imaginer; auſſi nos connoiſſances ſont-elles fort groſſieres & fort ſuperficielles. Nous ſavons bien quelquefois que tel phénomene arrive; mais nous en ignorons preſque toujours la cauſe & la maniere.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas difficile d'acquérir au-

tant de connoiſſance de l'anatomie qu'il nous en faut pour nous diriger dans le traitement des maladies qui demandent cette connoiſſance, & ſur-tout pour nous faire admirer la puiſſance du divin Ouvrier qui a fabriqué des ouvrages ſi merveilleux, & ſi fort au-deſſus de notre intelligence.

Utilité & abus de la Chymie.

23. Au reſte, comme Hippocrate blâme ceux qui donnent plus à une étude curieuſe de l'anatomie qu'aux obſervations de pratique, on peut blâmer de même aujourd'hui ceux qui croient que les nouvelles découvertes chymiques ſont le meilleur moyen pour perfectionner la Médecine. Ce ſeroit aſſurément une ingratitude extrême de ne pas reconnoître les obligations que nous avons à la chymie, de ce qu'elle nous a donné des remedes utiles, & très propres à remplir différentes indications, entre leſquels un des principaux eſt l'infuſion émétique dont il s'agit maintenant, & par cette raiſon, la chymie mérite de grandes louanges, pourvu qu'elle ſe contienne dans les bornes de la pharmacie, & n'entreprenne pas de donner des loix à la Médecine.

Mais ceux-là ſe trompent groſſierement qui s'imaginent & ſe perſuadent que le principal défaut de la Médecine eſt qu'elle manque de remedes puiſſants & efficaces que la chymie ſeule peut lui fournir. Au contraire, ſi on examine les choſes comme il faut, on verra clairement que ce qui manque le plus à la Médecine, n'eſt pas de ſavoir le moyen de remplir telle ou telle indication, mais de ſavoir préciſément quelle eſt cette indication qu'il s'agit de remplir. Le moindre Garçon Apothicaire m'apprendra dans un demi-quart d'heure les remedes dont je dois me ſervir pour faire vomir, ou pour purger, pour faire ſuer, ou pour rafraîchir un malade; au lieu que pour m'apprendre avec la même certitude quand, & dans quel cas, je dois employer tel ou tel remede dans les différentes maladies, il faut être extrêmement verſé dans la pratique de la Médecine.

Moyen de perfectionner la Médecine.

24. Rien n'eſt ſi propre à former le jugement ſur cette matiere, que d'obſerver exactement les ſymptomes naturels des maladies, les effets des remedes, les choſes utiles ou nuiſibles aux malades, & les effets qui en réſultent. Toutes ces choſes bien examinées & bien peſées, feront infiniment mieux connoître la nature d'une maladie, & montreront beaucoup plus ſûrement les véritables indications curatives, que ne peuvent faire des hypotheſes uni-

quement fondées ſur des ſpéculations phyſiques & des principes non prouvés ; car les hypotheſes de ce genre les mieux conçues ne ſont autre choſe que de belles imaginations qui ne ſont ſoutenues par rien de ſolide, & qui ne manquent pas auſſi de tomber & de s'évanouir au bout d'un certain temps ; au lieu que les axiomes, fondés ſur la vérité des choſes, ſont auſſi immuables que la nature même (1).

25. Or quoique les hypotheſes, qui ne ſont appuyées que ſur des ſpéculations philoſophiques, ſoient entierement frivoles, d'autant qu'elles n'ont aucun fondement ſolide, il y a cependant d'autres hypotheſes qu'on ne ſauroit rejetter ni ébranler ; j'entends celles qui ſont fondées ſur les faits & les obſervations que fourniſſent les ſymptomes naturels des maladies, & qui doivent pour ainſi dire leur naiſſance à la pratique médicinale, je m'explique. Hypotheſes frivoles, & hypotheſes utiles.

Dans la paſſion hyſtérique, par exemple, la raiſon qui me détermine à employer les remedes martiaux, à m'abſtenir des purgatifs, excepté dans certaines circonſtances, & à me ſervir des calmants, n'eſt pas parceque j'ai préalablement ſuppoſé que cette maladie provenoit d'un affoibliſſement des eſprits animaux, mais parcequ'une obſervation conſtante m'a appris que les purgatifs ont toujours augmenté les ſymptomes vaporeux, & que les remedes contraires les ont ordinairement appaiſés.

C'eſt en conſéquence de cette obſervation, & des autres que j'ai faites ſur les ſymptomes naturels de la paſſion hyſtérique, que j'ai formé mon hypotheſe par laquelle j'ai établi l'affoibliſſement des eſprits pour cauſe de cette maladie ; en ſorte que ce raiſonnement n'eſt venu qu'après l'expérience ; & certes, ſi j'avois commencé par raiſonner, au lieu de commencer par obſerver, j'aurois bâti en l'air, & j'aurois été auſſi imprudent que celui qui voudroit placer le toit d'un édifice, avant que d'en avoir jetté les fondements.

(1) La Médecine tire ſans doute ſon origine des obſervations, ſoit qu'elles aient été faites par haſard, ou avec deſſein, & n'eſt pas une invention humaine ; ainſi l'expérience eſt le meilleur moyen de perfectionner la Médecine. C'eſt pourquoi le Médecin doit ſe regarder comme le miniſtre & l'interprete de la nature ; & s'il n'en étudie pas les voies, & ne les ſuit pas exactement, il ne ſauroit rien faire de grand dans le traitement des maladies, mais ſeulement beaucoup de mal.

Infusion de safran des métaux, puissant hydragogue.

26. Mais pour revenir à notre sujet, quels que puissent être les conduits par où les eaux des hydropiques passent de la cavité de l'abdomen dans les intestins, il est très certain que l'infusion de safran des métaux les évacue puissamment par haut & par bas; car après que le malade a vomi deux ou trois fois, il se fait pour ainsi dire une débâcle, & les eaux rompent leurs barrieres & sortent à plein canal; ce qui arrive même quelquefois dans les intervalles des vomissements.

Preuve de cela par un exemple.

27. Au mois d'Août dernier, une pauvre femme âgée d'environ cinquante-cinq ans, me pria de vouloir bien la traiter. Elle avoit eu pendant long-temps une fievre intermittente, après quoi elle fut environ trois ans en prison, où elle souffrit beaucoup du froid; enfin son ventre devint si gros, que je n'ai jamais vu d'enflure pareille.

Je lui donnai d'abord une once & demie d'infusion de safran des métaux trois jours de suite, & après cela je lui en donnai trois autres fois, mais seulement de deux en deux jours, afin de ménager ses forces. Les premieres fois qu'elle vomit, elle eut une suppression totale d'urine; ensuite elle urina par intervalles, mais fort rarement. A mesure qu'elle réitéroit la prise de l'infusion émétique, elle rendoit une plus grande quantité d'eaux, & sur la fin elle en rendoit par haut & par bas. Après la troisieme prise, l'enflure du ventre commença à diminuer, & au bout de quatorze jours la malade s'étant mesurée par mon ordre avec le même fil dont elle s'étoit servi pour cela dans les commencements, elle se trouva de trois pieds plus mince qu'elle n'étoit auparavant

Suivant le rapport qu'elle me fit, je jugeai qu'elle avoit bien rendu, tant par haut que par bas, douze pintes d'eau. Alors elle pouvoit s'étendre dans son lit, la tête posée sur l'oreiller, & se tourner librement d'un côté ou d'un autre, au lieu qu'auparavant elle étoit obligée de dormir assise, crainte d'être étouffée par le poids des eaux.

Mais comme la violence avec laquelle agissoit l'infusion émétique causoit de grandes vapeurs à la malade, il auroit été dangereux de continuer plus long-temps ce remede. Néanmoins comme l'enflure du ventre, qui étoit encore considérable, la fluctuation des eaux, que l'on sentoit toutes les fois que la malade se tournoit d'un côté à l'autre, & les fosses que l'impression des doigts laissoit sur les jambes, faisoient assez voir qu'il restoit encore beau-

coup d'eaux à vuider, je fus obligé d'achever la cure par les purgatifs proprement dits.

Ainſi j'ordonnai la potion purgative dont j'ai parlé ci-deſſus, ou un autre hydragogue, & cela plus ou moins fréquemment, à proportion des forces de la malade, & ſuivant qu'elle étoit plus ou moins tourmentée de vapeurs; car les ſimples purgatifs ne laiſſent pas d'en exciter quelquefois, quoique non pas d'auſſi violentes que celles qui étoient cauſées par les émétiques. Je continuai cette méthode juſqu'à ce que la malade me parût entierement guérie.

28. Durant le traitement j'eus occaſion de faire les obſervations ſuivantes. Premierement, les jours que la malade ne prenoit pas médecine, elle ne laiſſoit pas de rendre quelquefois par les ſelles une grande quantité d'eaux, & ſur la fin elle en rendoit par les urines juſqu'à quatre pintes, quoique je ne lui permiſſe pas de boire chaque jour plus d'une livre & demie ou deux livres de liquide; en ſorte que tous les conduits paroiſſoient ouverts chez elle. Choſes remarquables dans cette cure.

Secondement, lorſque ſur la fin du traitement les purgatifs excitoient des vapeurs, le ventre ſe gonfloit, ſurtout vers le haut, comme s'il eût été rempli de nouvelles eaux; ce que je ſavois bien néanmoins ne pouvoir être, la malade ayant ſi peu bû; c'eſt pourquoi j'attribuois uniquement cette enflure à des vents que produiſoit le déſordre des eſprits cauſé par les purgatifs, & l'événement confirma mon opinion. Car quoique la malade rendît juſqu'à quatre pintes d'eau le jour qu'elle étoit purgée, ſon ventre ne laiſſoit pas de ſe gonfler auſſi tôt après, l'enflure montoit juſqu'au goſier, cauſoit une difficulté de reſpirer, & ne ſe diſſipoit, non plus que les autres ſymptomes, que lorſqu'on diſcontinuoit de purger; mais chaque fois qu'on revenoit aux purgatifs, elle recommençoit, & avec elle les autres ſymptomes.

Troiſiemement, les regles revinrent abondamment à cette femme qui étoit alors âgée de cinquante-cinq ans, & qui depuis quelques années n'avoit rien vu du tout. Cet écoulement, joint à la foibleſſe où elle étoit, & aux évacuations précédentes, lui attira pluſieurs ſymptomes hyſtériques; ſavoir, des douleurs violentes dans le dos & vers la région de la rate, des maux de tête, & une toux convulſive.

Enfin quoiqu'il y eût apparence qu'après une ſi grande

quantité d'eau que la malade avoit rendue par la bouche, par les ſelles, & par les urines, il ne lui en reſtoit pas beaucoup dans le corps, toutefois ſon ventre étoit gonflé comme ſi elle n'eût ſouffert aucune évacuation ; & cela, avec les autres ſymptomes, dura pendant une ſemaine entiere depuis la derniere purgation. Je fus contraint, pour y remédier, de faire prendre à quatre ſoirs de ſuite à la malade une once & demie de ſyrop Diacode, & il falloit même réitérer cette doſe lorſque le ſommeil ne venoit pas au bout de trois heures. Par ce moyen l'enflure ſe diſſipa, & tous les autres ſymptomes ceſſerent.

En quel cas les purgatifs conviennent dans l'hydropiſie.

29. Il eſt bon de remarquer une choſe, c'eſt que quand l'hydropiſie aſcite eſt légere, & qu'ainſi les eaux contenues dans l'abdomen ſont en petite quantité, l'infuſion de ſafran des métaux ne les évacue pas auſſi promptement que dans une hydropiſie conſidérable, où elles ſont en grande quantité ; car alors l'ébranlement & la ſecouſſe que leur donne l'action de l'émétique, contribue merveilleuſement à accélérer leur évacuation. Voilà pourquoi, lorſque l'enflure du ventre eſt conſidérable, on ne doit vuider les eaux que par en bas.

Décoction de l'écorce intérieure du ſureau guérit l'hydropiſie.

30. Il y a un autre remede aſſez connu, qui guérit l'hydropiſie en excitant le vomiſſement & les ſelles, comme fait le ſafran des métaux. Le voici.

Prenez *trois poignées d'écorce intérieure de ſureau, que vous ferez bouillir dans une pinte d'eau & autant de lait mêlés enſemble, & que vous réduirez à la moitié, pour deux priſes. Le malade en prendra une le matin, & l'autre le ſoir, continuant ainſi tous les jours juſqu'à ſa guériſon.*

Ce remede, de même que le ſafran des métaux, ne guérit l'hydropiſie qu'en purgeant par haut & par bas, & nullement par une vertu ſpécifique ; car s'il n'excite ni le vomiſſement, ni les ſelles, ou s'il ne les excite que foiblement, il ne ſert de rien ; mais quand il produit abondamment l'une de ces deux évacuations, & ſur-tout quand il les produit toutes deux, il réuſſit admirablement.

En quels cas il faut préférer les fortifiants aux évacuants.

31. Il y a cependant des cas où, quoique les eaux ſoient épanchées dans les jambes & les cuiſſes, & même dans la cavité de l'abdomen, on ne doit les évacuer ni par les émétiques, ni par les purgatifs : c'eſt, par exemple, lorſque l'hydropiſie ſuccede à une longue phthyſie, ou bien

lorſqu'elle provient d'une léſion, ou corruption, de quelque viſcere, ou d'un affoibliſſement total du ſang, & d'un épuiſement des eſprits ; ou d'anciennes fiſtules qui, étant ſituées dans les parties charnues, ont rendu beaucoup de pus ; ou bien d'une foibleſſe extrême cauſée à un malade, parcequ'on l'aura épuiſé en le faiſant trop ſaliver ou ſuer, ou en le purgeant trop violemment, ou en lui faiſant garder une diete trop exacte pendant le traitement de la vérole. Dans tous ces cas-là, & en d'autres ſemblables, les émétiques & les purgatifs, loin de diminuer le mal, ne feront que l'augmenter, parcequ'ils affoibliront encore davantage le ſang.

Ainſi la ſeule vue que l'on doit avoir pour lors, c'eſt de fortifier par tous les moyens poſſibles le ſang & les viſceres. Outre les remedes toniques proprement dits, & dont je parlerai ci-après, j'ai trouvé par expérience que le changement d'air, & l'exercice en pleine campagne, tel que le malade pourra le ſoutenir, ont très bien réuſſi à remplir cette indication ; ils ont ranimé les eſprits & rétabli les organes ſecrétoires & excrétoires dans leur état naturel.

En quel cas il faut employer les diurétiques.

32. Il y a encore d'autres occaſions où l'on ne doit employer ni les purgatifs, ni les émétiques pour évacuer les eaux : c'eſt lorſque le malade eſt d'une complexion très foible, ou lorſque la perſonne hydropique eſt une femme extrêmement ſujette aux vapeurs ; alors il faut ſe ſervir des diurétiques. On en trouve un grand nombre qui ſont fort vantés dans les livres des Médecins ; mais les meilleurs, ſelon moi, pour ne pas dire les ſeuls, ſont ceux qui ſont compoſés de ſels lixiviels, & il n'importe pas de quelle eſpece de végétaux les cendres ſoient tirées. Or, comme il n'eſt guere de plante plus aiſée à trouver que le genet, & que d'ailleurs cette plante eſt bien venue dans l'hydropiſie, j'ai coutume d'en employer les cendres de la maniere ſuivante :

Vin diurétique.

Prenez *cendres de genet, une livre ; feuilles d'abſynthe commune, une poignée ou deux : mettez infuſer tout cela à froid dans quatre livres de vin blanc ; filtrez la liqueur dont vous donnerez quatre onces, trois fois par jour : ſavoir le matin, à cinq heures après midi, & le ſoir ; continuant ainſi juſqu'à ce que l'enflure ſoit diſſipée.*

J'ai vu des hydropiſies déſeſpérées qui ont été guéries par

ce ſeul remede, dans des ſujets qui étoient trop foibles pour ſoutenir les purgatifs.

Il faut fortifier le ſang après que les eaux ſont évacuées.

33. Lorſque les eaux d'un hydropique ont été évacuées, il n'y a ordinairement que la moitié de l'ouvrage de fait ; pour l'achever d'une maniere capable de prévenir un nouvel épanchement de ſéroſité, il reſte à remplir la ſeconde indication curative qui conſiſte à fortifier le ſang, dont la foibleſſe a été la premiere cauſe de la maladie. Cette indication ſe remplit par un long & conſtant uſage des remedes échauffants & fortifiants.

Il eſt vrai que les malades qui ſont encore jeunes, guériſſent ſouvent après que les eaux ont été évacuées, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'employer aucun autre remede ; d'autant que leur chaleur naturelle n'étant plus accablée par le poids des eaux, peut aiſément ſuppléer à la vertu des remedes ; mais, dans les gens âgés, ou d'un mauvais tempérament, il eſt abſolument néceſſaire, auſſi-tôt que les eaux ont été évacuées, de recourir aux remedes propres à ranimer & à fortifier le ſang.

Remedes propres en ce cas-là.

34. Ceux que nous avons recommandés ci-deſſus pour la goutte, ſoit qu'on les tire de la matiere médicale, ou des ſix choſes non naturelles, conviennent ici, indépendemment de ceux que nous indiquerons enſuite. Le vin, par exemple, qui eſt très nuiſible aux goutteux, eſt très utile aux hydropiques pour boiſſon ordinaire.

Car, quoique les ſymptomes évidents de la goutte & de l'hydropiſie, & les choſes utiles ou nuiſibles nous aient appris que la premiere cauſe de ces deux maladies, de même que celle de pluſieurs autres maladies chroniques, conſiſte dans la foibleſſe & l'indigeſtion du ſang ; nous ne pouvons néanmoins aller plus avant, ni connoître les différences eſſentielles, & les dépravations ſpécifiques que produit dans les humeurs cette foibleſſe du ſang mal travaillé ; & par conſéquent il ne nous eſt pas poſſible de connoître préciſément la nature de ces maladies, mais ſeulement leur cauſe générale. Il en eſt de même des maladies aiguës qui proviennent d'une cauſe commune ; ſavoir de l'inflammation du ſang : nous ne connoiſſons point leurs différences eſſentielles.

Ainſi, dans les maladies aiguës & dans les chroniques, nous manquons de remedes ſpécifiques ; & tout ce que nous pouvons faire, c'eſt d'attaquer leur cauſe générale, & de varier le traitement, ſoit en ſuivant la route que la Nature

nous indique d'elle-même, ſoit en s'attachant à ce que l'expérience nous apprend être le meilleur dans chaque maladie.

35. Au reſte pour remplir l'indication dont il s'agit maintenant, & qui conſiſte à fortifier le ſang, ſoit qu'on ait évacué les eaux par des diurétiques, ou par des purgatifs, ou par des vomitifs, il eſt néceſſaire que le malade boive du vin pendant le traitement; mais il ne doit commençer à en boire, que lorſque les paſſages ſont ouverts, & que les eaux commencent à couler. Au défaut de vin, il boira de la forte biere; car les liqueurs légeres & rafraîchiſſantes, quelqu'agréables qu'elles ſoient au malade qui eſt preſque toujours altéré, ne feront qu'augmenter l'hydropiſie. Ainſi, on ne doit jamais les permettre, ou du moins très rarement.

Néceſſité de boire des liqueurs généreuſes lorſque les eaux ont commencé à couler.

Au contraire, les liqueurs généreuſes, pourvu que ce ne ſoit pas des eſprits diſtillés, ſont extrêmement utiles, & elles ont même quelquefois guéri, elles ſeules, la maladie; ſavoir dans le commencement, & lorſqu'il n'y avoit pas encore beaucoup d'eau épanchée dans l'abdomen. Ces liqueurs généreuſes réuſſiſſent encore mieux, quand elles ſont imprégnées de la vertu des herbes échauffantes & fortifiantes.

Lorſque j'ai eu, par exemple, à traiter des pauvres qui n'étoient pas en état d'avoir de meilleurs remedes, je leur ai donné pour boiſſon ordinaire, & pour tout remede, de la biere forte où l'on avoit mis infuſer une ſuffiſante quantité de racine de raifort ſauvage, de feuilles d'abſynthe commune, de cochléaria des jardins, de ſauge, de petite centaurée & de ſommités de genet.

On peut employer pour les riches une infuſion des mêmes herbes dans le vin de Canarie, dont le malade boira un verre deux ou trois fois par jour dans l'intervalle des remedes que nous avons recommandés ci-deſſus. Ou, s'il trouve cette infuſion trop déſagréable, il pourra y ſubſtituer le vin d'abſynthe dont il boira pareillement un verre trois fois par jour; ſavoir le matin, à quatre heures après midi, & le ſoir, après avoir avalé chaque fois deux gros de l'électuaire digeſtif qui a été décrit dans le Traité de la Goutte. Cet électuaire eſt excellent dans le cas dont nous parlons, & il l'emporte de beaucoup ſur tous les autres remedes fortifiants (1).

(1) Voyez *Traité de la goutte*, *num.* 31.

Il faut éviter les liqueurs foibles.

36. Mais il eſt abſolument néceſſaire que le malade uſe en très petite quantité des liqueurs foibles & aqueuſes, ſuppoſé qu'il ne puiſſe tout à fait s'en paſſer ; car ces ſortes de liqueurs ne manquent pas d'augmenter le mal : de là vient que quelques hydropiques ont été guéris en s'abſtenant de toute boiſſon. Néanmoins, comme la maladie eſt ordinairement accompagnée d'une grande altération qui eſt encore augmentée par l'abſtinence des boiſſons aqueuſes ; il faut que le malade ſe rince de temps en temps la bouche avec de l'eau froide où l'on aura mêlé de l'eſprit de vitriol juſqu'à une agréable acidité, ou qu'il mâche des tamarins, ou des tranches de citron, mais ſans rien avaler, parceque cela étant trop froid, ne convient pas dans l'hydropiſie.

Le fer & l'ail, bons fortifiants.

37. Un des meilleurs remedes dans le commencement de la maladie, c'eſt le mars, car il fortifie & échauffe le ſang. L'ail eſt auſſi très utile par la même raiſon, & je ſais que d'autres Médecins ont guéri des hydropiſies par le ſeul uſage de cette plante, ſans aucun évacuant.

Emétiques & purgatifs ne ſont pas néceſſaires dans toutes les hydropiſies.

38. Quand il n'y a que les jambes d'enflées, ou lorſque le ventre ne l'eſt pas encore beaucoup, il n'eſt pas néceſſaire d'en venir d'abord aux émétiques & aux purgatifs, & les liqueurs échauffantes & fortifiantes ſuffiſent aſſez ſouvent pour guérir la maladie ; mais il faut bien prendre garde que, quand on traite l'hydropiſie par les ſeuls fortifiants, ou même par les remedes lixiviels, on ne doit en aucune façon purger le malade durant ce temps-là ; car on détruiroit, d'un côté, tout ce qu'on auroit fait de l'autre, & l'enflure qui auroit commencé à diminuer par l'uſage des remedes fortifiants, reviendroit bientôt par celui des purgatifs, comme elle étoit auparavant. Il eſt vrai que, quand on travaille à évacuer les eaux, il convient de donner de temps en temps des fortifiants ; mais, lorſqu'il ne s'agit que de fortifier le ſang, on doit s'abſtenir tout à fait des purgatifs (1).

Hydropiſie invétérée eſt incurable.

39. Au reſte, la maladie ne ſe trouve pas toujours guérie, quoiqu'on ait rempli les deux indications curatives, c'eſt-à-dire, quoiqu'on ait entierement évacué les eaux contenues dans l'abdomen, & qu'on ait employé les remedes échauffants & fortifiants pour prévenir un nouvel épanchement de ſéroſité : car il arrive aſſez ſouvent qu'une hydropiſie aſcite ayant duré pluſieurs années, les eaux,

(1) Voyez Lettre ſur l'affection hyſtérique, p. 412, note 1.

par le long ſéjour qu'elles font ſur les inteſtins, en altèrent la ſubſtance, les corrompent, & auſſi les parties voiſines, engendrent des glandes contre nature, & des véſicules ou hydatides, pleines d'une ſéroſité ſanieuſe, & réduiſent en une ſorte de pourriture toutes les parties contenues dans la cavité de l'abdomen, comme l'on voit par l'ouverture des cadavres de ceux qui ſont morts d'une aſcite invétérée.

Quand l'hydropiſie eſt arrivée à ce point-là, tous les remedes, ſelon moi, ſont inutiles. Néanmoins, comme on ne peut ſavoir au juſte quel eſt le degré de léſion des viſceres, un Médecin doit faire tous ſes efforts pour guérir la maladie, ſoit par les évacuants, ſoit par les fortifiants, & ne pas perdre courage, ni ôter l'eſpérance au malade. Cela eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on voit ſouvent la Nature guérir d'elle-même pluſieurs maladies déſeſpérées. Ainſi, quelque invétérée que ſoit l'hydropiſie aſcite, & quelque dommage qu'elle ait cauſé aux viſceres, on ne ſauroit la traiter que comme ſi elle étoit nouvelle.

Topiques ſont peu utiles.

40. Pour ce qui eſt des topiques, ou remedes extérieurs, je n'ai jamais vu qu'ils aient produit grand effet dans cette maladie. Les cataplaſmes & les liniments appliqués ſur l'abdomen, ſont les moins malfaiſants; je ne vois pas cependant qu'ils puiſſent diſſiper les eaux; mais il y a d'autres topiques que quelques-uns ordonnent, au lieu des remedes internes, & qui, au lieu d'être utiles, ſont au contraire très pernicieux. Tels ſont des onguents préparés avec de forts purgatifs, & appliqués ſur le ventre. Tels ſont auſſi les véſicatoires que l'on met ſur les cuiſſes & les jambes, afin d'en tirer les eaux, lorſque ces parties ſont fort enflées. Les particules purgatives des onguents s'inſinuent quelquefois très avant dans les muſcles & les membranes, & cauſent des ſuperpurgations que rien ne peut arrêter. Les véſicatoires que les Empiriques ont coutume d'appliquer ſur les jambes & les cuiſſes, achevent d'éteindre la chaleur naturelle de ces parties, & attirent la gangrêne, comme on ne voit que trop ſouvent: car la moindre plaie dans le corps d'un hydropique, ſur-tout dans un membre pendant, eſt très difficile à guérir; parceque la ſéroſité qui inonde les chairs, & qui ſort continuellement par l'ouverture qu'elle trouve, empêche la réunion des levres de la plaie, & par conſéquent la cicatriſation. La ponction & les ſcarifications légeres dont ſe ſervent quelques-uns, ne ſont, à

mon avis, ni plus utiles, ni moins dangereuſes que les véſicatoires (1).

41. Enfin, quoique l'hydropiſie ait toujours paſſé pour incurable, lorſqu'elle eſt devenue une véritable aſcite; cependant, ſi on la traite de la maniere que nous avons dite, on verra qu'elle eſt auſſi guériſſable que beaucoup d'autres maladies qui ſont eſtimées moins dangereuſes; pourvu toutefois que les viſceres ne ſoient pas endommagés (2).

La ſimplicité des remedes ne doit pas les faire mépriſer.

42. Si quelqu'un s'aviſoit de condamner les remedes que j'emploie dans l'hydropiſie, comme étant trop ſimples & trop peu recherchés, je pourrois, avec plus de raiſon, l'accuſer lui-même de malice & de mauvaiſe foi; car, tandis qu'il ne voudroit pas qu'on ſe ſervît pour les autres de remedes ſimples; il ſeroit certainement bien aiſe, s'il tomboit lui-même malade, ou ſa femme, ou ſes enfants, qu'on employât les plus ſimples & les plus communs. D'ailleurs,

---

(1) L'opération de la paracenteſe, ou ponction, n'étoit pas pratiquée ſi communément du temps de notre Auteur, qu'elle a été depuis, & qu'elle eſt maintenant. D'ailleurs on attendoit ordinairement trop tard, c'eſt-à-dire qu'on n'y avoit recours que lorſque la foibleſſe du malade, l'état ſquirrheux des viſceres, leur corruption, ou leur éroſion, la rendoient inutile. Ainſi on ne doit pas être étonné que Sydenham en eût ſi mauvaiſe opinion. Théodore Mayenne qui fut en partie ſon contemporain, ne dit pas un ſeul mot de cette opération dans le Chapitre où il traite de l'hydropiſie.

Mais pour montrer combien elle eſt utile, il ſuffira de rapporter ce qu'en dit M. Sharp, Chirurgien Anglois, lequel, dans ſon Traité des opérations, à la fin du Chapitre de la Paracenteſe, s'exprime de la maniere ſuivante. » Quoique cette opération ne guériſſe pas ſou» vent d'une maniere radicale, elle ne laiſſe pas quelquefois de pro» longer la vie de bien des années, & même de la rendre fort ſup» portable, principalement ſi les eaux ont été long-temps à s'amaſſer. » Je ſais différentes perſonnes à qui on a fait durant pluſieurs années » la ponction une fois le mois, & qui ne ſentoient aucune incommo» dité dans les intervalles, juſques vers le temps de l'opération, que » la tenſion du ventre leur cauſoit de la douleur. Il y a même des » exemples de malades qui, après cela, ne ſont pas retombés. Au » reſte, l'opération eſt ſi peu douloureuſe & ſi peu dangereuſe, qu'à » raiſon des grands avantages qu'elle procure quelquefois, je ne puis » que la recommander comme extrêmement utile ».

(2) Une aſcite qui ſurvient par-deſſus d'autres maladies, où les viſceres étoient actuellement léſés, ou prêts de l'être, & qui eſt accompagnée d'un épanchement de ſérosité par la rupture de quelques vaiſſeaux limphatiques, & d'hydatides, d'un amaigriſſement des parties ſupérieures, d'une grande ſoif, d'une évacuation d'urine fort rouge, en petite quantité, & qui laiſſe un ſédiment étant repoſée, peut en général être regardée comme incurable.

cette cenſure ſeroit fondée ſur une erreur groſſiere ; puiſque l'honneur & la dignité de la Médecine ne conſiſtent pas à donner de belles & élégantes formules de remedes, mais à guérir les maladies.

43. Voilà ce que j'avois à dire ſur la goutte & l'hydropiſie, & je ne crois pas que j'écrive jamais ſur d'autres maladies. Quant aux ouvrages que j'ai publiés juſqu'à préſent, ſi quelqu'un ſe contentoit de les lire une ſeule fois, je ſerois fâché de lui avoir donné cette occaſion de perdre ſon temps : mais, s'il veut prendre la peine de les relire pluſieurs fois, & de les imprimer profondément dans ſon eſprit, je ne doute nullement qu'il n'en retire une utilité qui réponde en quelque ſorte à mes deſirs, & aux peines qu'ils m'ont données. Ceux qui ſeront verſés dans la pratique de la Médecine, & qui apporteront le même ſoin que moi à obſerver, verront avec quelle bonne foi je les ai publiés. Apologie des ouvrages de l'Auteur.

Que ſi, dans le peu que j'ai écrit, j'ai ſuivi uniquement la Nature, ſans jamais m'aſſervir aux opinions de quelque Auteur que ce ſoit, je ſuis aſſuré que les perſonnes ſages m'en ſauront bon gré. Elles n'ignorent pas qu'il y a deux ſortes de gens qui empêchent également le progrès de la Médecine.

Les premiers ſont ceux qui ne faiſant eux-mêmes rien du tout pour la perfectionner, trouvent mauvais que d'autres faſſent la moindre choſe. Ils alleguent, pour couvrir leur ignorance & leur pareſſe, le faux prétexte du reſpect extraordinaire qu'ils prétendent être dû aux anciens dont ils n'oſent s'écarter en rien (1). Deux ſortes de gens qui empêchent le progrès de la Médecine.

44. Mais je voudrois bien ſavoir pourquoi nous croirions faire tort aux anciens en avouant qu'ils nous ont

(1) Rien de plus abſurde & de plus ridicule que cette prétention. On ne ſauroit douter que pluſieurs d'entre les plus anciens Médecins ne fuſſent très habiles, comme il eſt évident par les écrits qu'ils nous ont laiſſés, particulierement ſur l'hiſtoire des maladies, où l'on trouve de ſi excellents diagnoſtics & pronoſtics. Hippocrate, par exemple, pour ne rien dire des autres, a peut-être ſurpaſſé en cela tous ceux qui l'ont précédé, ou qui l'ont ſuivi, ayant été un exact & infatigable obſervateur de la nature. Nous ſommes pareillement redevables aux anciens de la méthode de guérir certaines maladies invétérées, par un uſage convenable & long-temps continué des choſes non naturelles, & d'avoir introduit dans la Médecine l'uſage des bains, rétabli dans ces derniers temps, & pratiqué aujourd'hui ſi univerſellement & avec tant de ſuccès, celui des ventouſes, & d'autres remedes capitaux.

laiſſé la Médecine fort imparfaite, tandis que nous ne croyons pas leur faire tort, en avouant qu'ils nous ont laiſſé de même tous les autres Arts qui aſſurément intéreſſent bien moins le genre humain.

Les Inventeurs de la navigation ſur le pied où elle eſt aujourd'hui, n'ont-ils donc pu mettre en uſage la bouſſole qui leur a été utile, ſans déshonorer ces premiers & groſſiers navigateurs qui ne régloient leur route que par l'aſpect des étoiles, & n'oſoient perdre la terre de vue ? L'art de bâtir les vaiſſeaux, ou de les gouverner dans un combat naval, art qui s'eſt ſi fort perfectionné, & dans lequel les Nations Occidentales de l'Europe, excellent par-deſſus tous les autres peuples de l'Univers, déshonore-t-il ceux qui conſtruiſirent les flottes qui combattirent autrefois près d'Actium ? déshonore-t-il Auguſte & Marc-Antoine qui commandoient ces flottes, & qui étoient les chefs de cette fameuſe guerre.

Les modernes ont inventé une infinité de choſes qui ſurpaſſent de beaucoup tout ce gue les anciens nous ont laiſſé. Or les Auteurs de ces découvertes ne font pas plus de tort

---

Mais ce ſeroit être bien partial que de refuſer aux modernes la gloire qu'ils méritent ſi juſtement pour tant de découvertes utiles qu'ils ont faites, entre leſquelles je regarde comme les deux principales celle de la circulation du ſang par Hervey, & celle de la tranſpiration inſenſible par Sanctorius, deux découvertes qui ont délivré la Médecine du mépris & de l'obſcurité où elle étoit auparavant, ont mis dans un nouveau jour la théorie & la pratique de l'art, lui ont donné des fondements plus aſſurés.

Peut-on nier que les modernes, par leur application & leurs travaux, n'aient extrêmement perfectionné la Chymie, la Pharmacie, l'Anatomie & la Chirurgie ? Tout homme intelligent & impartial ne conviendra-t-il pas que nous ſurpaſſons de beaucoup les anciens dans ces branches de la Médecine, s'il vient à comparer l'état brillant où elles ſont aujourd'hui avec l'état mépriſable où elles étoient anciennement ?

Avoir donc une déférence ſans bornes pour les anciens, c'eſt faire entendre, contre l'évidence même, que la Médecine eſt arrivée à ſon plus haut degré de perfection ; c'eſt vouloir ne faire aucun uſage de ſa raiſon ; c'eſt autoriſer l'erreur à cauſe de ſon antiquité, & rejetter la vérité à cauſe de ſa nouveauté ; ce qui eſt de la derniere abſurdité, ſur-tout dans une ſcience qui eſt fondée principalement ſur les faits, & qui ne peut ſe perfectionner que par l'expérience.

Je n'entreprendrai pas ici de faire une comparaiſon entre les anciens & les modernes, & je n'en ſuis pas capable ; mais le bon ſens demande qu'on garde un juſte milieu dans le jugement que l'on porte des uns & des autres, en ſorte qu'on ne montre ni partialité en faveur des anciens, ni mépris mal fondé des modernes.

à la gloire des anciens, qu'un fils en feroit à la mémoire de ſon pere, parcequ'il augmenteroit par ſon travail & ſon induſtrie l'héritage qu'il en auroit reçu.

45. La ſeconde ſorte de gens qui empêchent le progrès de la Médecine, ſont des gens naturellement vains & légers, qui voulant ſe donner la réputation de génies ſupérieurs, vous accablent de raiſonnements & de ſpéculations qui ne ſervent de rien du tout pour la guériſon des maladies, & qui, au lieu de montrer le bon chemin aux Médecins, ne font que les jetter dans l'erreur.

Ces Meſſieurs-là ont aſſez d'eſprit pour débiter ſur la nature de ſavantes bagatelles; mais ils n'ont pas aſſez de jugement pour comprendre qu'on ne peut la connoître que par le moyen de l'expérience, qui ſeule eſt capable d'en dévoiler les myſteres. Car telle eſt la baſſeſſe de la condition humaine, que toutes nos connoiſſances des choſes naturelles dépendent uniquement des ſens, & ne vont pas au delà de ce qu'ils nous apprennent. Voilà pourquoi nous pouvons bien acquérir une certaine capacité proportionnée à notre état; mais perſonne ne ſera jamais vraiement Philoſophe ſuivant toute l'étendue de ce nom. Quant au Médecin, toute ſa philoſophie conſiſte à connoître l'hiſtoire des maladies, & à ſavoir employer les remedes que l'expérience a fait voir être les plus efficaces pour les guérir (1);

(1) La vanité ridicule d'avoir la réputation de génies heureux & inventifs, a engagé de tout temps certains Médecins à ſe jetter dans des ſpéculations philoſophiques, & à former des ſyſtêmes, au lieu de s'appliquer à éclaircir l'hiſtoire des maladies, & à établir de meilleures méthodes curatives, en ſe donnant la peine de faire de nouvelles obſervations, & de vérifier celles que leur avoient tranſmiſes leurs prédéceſſeurs.

Ces gens-là ſe ſont uniquement occupés à des minuties anatomiques, ou à rechercher les cauſes cachées, éloignées, & abſolument inexplicables des maladies, la figure, & la groſſeur des parties conſtituantes des médicaments, & leur maniere d'opérer; ils ont étudié les mathématiques, & tâchent d'expliquer les phénomenes du corps humain par l'application des principes de cette ſcience; ce qui les a ſouvent induits en erreur, & n'a ſervi qu'à obſcurcir & embrouiller encore davantage la matiere.

Il eſt certain que nous ne ſaurions connoître la nature des corps, ni les cauſes des effets naturels, & que toutes les peines que l'on ſe donne pour y réuſſir, ſont abſolument inutiles. Les différentes opinions des Auteurs de ſyſtêmes ſuffiſent pour nous en convaincre, & doivent nous tenir en garde contre les découvertes que l'on prétendroit avoir faites en ce genre.

La véritable ſcience d'un Médecin conſiſte à ſavoir diſtinguer non

& en même temps, comme j'ai dit ailleurs, il doit ſuivre une méthode qui ſoit fondée, non ſur des ſpéculations chimériques, mais ſur une maniere de raiſonner ordinaire & naturelle.

ſeulement les maladies les unes des autres, mais encore les ſymptomes qui demandent qu'on varie le traitement, à connoître les remedes les plus convenables, & la maniere de les employer avec le plus d'utilité. La connoiſſance de toutes ces choſes eſt ſi eſſentiellement néceſſaire à un Médecin, que s'il en ignore une ſeule, quand même il ſauroit toute autre choſe, on peut dire que c'eſt un mauvais Médecin; comme au contraire celui qui les connoît parfaitement, eſt un bon Médecin, quand même il ne ſauroit rien de plus. Voyez *Sect.* 1. *Chap.* 5. page 51, note 1.

ADDITION

TOUCHANT

LA FIEVRE D'HIVER.

1. Le Lecteur me permettra d'ajouter ici quelque choſe qui eſt d'une grande importance pour la diſtinction & le traitement des fievres, & que j'aurois dû dire plutôt ſi cela ne m'avoit échappé. J'ai obſervé que tous les ans depuis le commencement de l'hiver juſques vers le milieu du printemps, il regne une certaine fievre entierement différente de la fievre ſtationnaire ou épidémique de la conſtitution générale d'alors, & qui demande auſſi un traitement tout-à-fait différent. Cette fievre doit être miſe au nombre de celles que je nomme *intercurrentes*. Deſcription d'une fievre intercurrente nommée *fievre d'hiver*.

2. Il paroît qu'elle vient d'un air froid, épais & humide, qui, bouchant les pores de la peau & empêchant la tranſpiration, ſurcharge le ſang d'une abondance de ſéroſité, laquelle s'y corrompant par le long ſéjour, cauſe aiſément la fievre, dès que la perſonne prend froid, ou à la moindre autre occaſion. Ses cauſes.

3. Si l'humeur morbifique eſt en grande quantité, elle produit la fievre que j'ai décrite dans le Traité des maladies Aiguës, ſection 6, chapitre 4, ſous le titre de *fauſſe péripneumonie*. Mais ſi cette humeur eſt moins abondante, elle produit ſeulement les ſymptomes que je vais décrire. Un jour ou deux après que la fievre a commencé, le malade a tantôt chaud, tantôt froid; il ſe plaint d'une douleur à la tête & dans les membres, & d'un certain malaiſe par-tout le corps: la langue eſt blanche: le pouls n'eſt pas fort différent de celui des perſonnes en ſanté: l'urine eſt trouble & fort rouge: le ſang que l'on tire reſſemble à celui des pleurétiques. Il y a ordinairement de la toux; mais cette toux n'eſt pas accompagnée d'une difficulté de reſpirer, d'une oppreſſion de poitrine, & d'une douleur de tête violente pendant que l'on touſſe, comme il arrive dans la fauſſe péripneumonie. Ainſi cette fievre n'ayant pas les principaux ſymptomes de la fauſſe péripneumonie, quoiqu'elle n'en differe que du plus au moins, je la nommerai *fievre d'hiver*. Ses ſymptomes.

Elle eſt dangereuſe quand on la traite mal.

4. C'eſt une maladie qui d'elle-même eſt peu conſidérable, n'ayant d'autres ſymptomes que ceux qui arrivent lorſqu'on a eu froid. Cependant ſi on la traite mal, elle eſt ſuivie d'un grand nombre d'accidents qui ſont quelquefois mortels : car ſi on oblige le malade de garder le lit, & ſi outre cela on l'échauffe par des cordiaux, ſous prétexte de le faire ſuer, il arrive très ſouvent qu'au lieu de diſſiper la fievre, on attire le délire, ou la léthargie ; le pouls ſe dérange & devient languiſſant, la langue ſe ſeche, la peau ſe couvre de taches rouges, & quelquefois même un peu livides.

Ces ſymptomes, & d'autres ſemblables, que quelques-uns attribuent à une prétendue malignité, car c'eſt-là leur terme favori, ne ſont que l'effet de la mauvaiſe maniere dont on a traité la maladie. Le ſang dans cette fievre n'étant déja que trop diſpoſé à s'enflammer, ſi on l'échauffe encore en donnant des cordiaux, & en obligeant le malade de garder le lit, s'enflamme aiſément ; d'où il arrive que les eſprits animaux ſe mettent en déſordre, & que la matiere morbifiqne ſe portant au cerveau, jette le malade dans un danger manifeſte.

Comment il faut la traiter.

5. Le but que je me propoſe dans le traitement, eſt d'évacuer par la ſaignée & par des purgations réitérées, la grande quantité de pituite que le froid de l'hiver a accumulée dans le ſang. Pour cela, dès que je ſuis appellé je fais tirer du bras droit neuf ou dix onces de ſang : le lendemain je donne au malade la potion purgative ſuivante, dont j'ai coutume de me ſervir dans ma pratique.

Potion purgative.

Prenez *tamarins, demi-once ; ſené, deux gros ; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces. Coulez la liqueur, & y diſſolvez manne, & ſyrop de roſes ſolutif, de chacun une once, pour une potion qui ſera priſe de grand matin.*

Je réitere cette potion deux autres fois, laiſſant un jour d'intervalle entre chaque purgation, à moins que tous les ſymptomes n'aient diſparu plutôt. Le ſoir de la purgation je donne un calmant, ſavoir une once de ſyrop diacode. Les jours que le malade ne prend pas médecine, il uſe d'une décoction pectorale, & d'un looch fait avec l'huile d'amandes douces, le ſyrop de capillaire & le ſyrop violat, ſuppoſé qu'il touſſe. Si la fievre eſt violente & le ſang fort échauffé, j'ordonne une émulſion avec les ſemences froides, ou bien le julep ſuivant.

Prenez *des eaux de nénufar, de pourpier, & de laitue, de chacune quatre onces ; du ſyrop de limon, une once & demie, du ſyrop violat, une once. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade boira à ſa volonté.*

Julep rafraîchiſſant.

6. Durant ce temps-là je veux que le malade ſe tienne levé pendant le jour, & je lui interdis l'uſage de la viande. Mais après la premiere ou la ſeconde purgation je lui permets de prendre de temps en temps un peu de bouillon de poulet.

Régime.

7. S'il ſurvient des ſymptomes fâcheux, comme une difficulté de reſpirer, une douleur de tête lancinante qui ſe fait ſentir en touſſant, c'eſt ſigne que la maladie tourne vers la fauſſe péripneumonie. Alors il faut réitérer la ſaignée & la purgation dans des intervalles raiſonnables, juſqu'à ce que tous les ſymptomes aient diſparu, & le malade doit être traité de la même maniere que nous avons dit au chapitre de la fauſſe péripneumonie. Mais il eſt très rare que la fievre dont nous parlons devienne aſſez violente pour avoir beſoin de plus d'une ſaignée & de trois purgations.

Ce qu'il faut faire quand la maladie tourne mal.

En voilà aſſez ſur cette matiere que j'ai cru ne pas devoir paſſer ſous ſilence, afin d'empêcher que l'on ne ſe trompe, en confondant mal à propos cette fievre d'hiver avec la fievre ſtationnaire ou épidémique d'une conſtitution générale quelle qu'elle ſoit. La diſtinction de ces deux maladies eſt très importante, & je ſais certainement que pour ne l'avoir pas faite, il en a coûté la vie à beaucoup de gens.

LETTRE

TOUCHANT

UNE NOUVELLE SORTE

DE FIEVRE

QUI PARUT EN 1685.

Nouvelle constitution de l'air, & nouvelle sorte de fievre.

1. QUOIQUE mon grand âge & ma mauvaise santé ne me permettent guere d'écrire, je ne saurois néanmoins m'empêcher de le faire pour l'intérêt du public, & pour instruire mes concitoyens du changement qui est arrivé dans la constitution de l'air, & qui a produit une nouvelle sorte de fievre très différente de celles qui ont regné les années précédentes.

Elles furent précédées par un froid violent.

2. Il faut se souvenir que pendant l'automne de l'année 1677 il commença à paroître des fievres intermittentes, qui ensuite augmenterent chaque année, & devinrent de plus en plus épidémiques, jusqu'à ce qu'étant parvenues à leur plus haut degré, elles allerent après cela en diminuant, & furent si rares pendant les dernieres années de cette constitution, qu'on ne pouvoit presque plus les regarder comme une maladie épidémique (1). Il faut encore remarquer que les deux dernieres années de la même constitution il y eut un hiver très rigoureux, sur-tout la pénultieme année, savoir en 1683, où le froid fut le plus violent & le plus long qu'on eut jamais vu. La Tamise étoit tellement gelée, que les carrosses y passoient librement; on y tenoit des marchés comme sur une place, & il y avoit un grand concours de monde.

En quel tems la fievre commença.

L'hiver de l'année suivante 1684 ne fut guere moins froid & moins long que le précédent. Au mois de Février 1685, un dégel étant venu, la constitution de l'air changea, & il parut une fievre, qui est celle dont je veux parler maintenant, & que je regarde comme une nouvelle sorte de

(1) Voyez *p.* 297. 298. *num.* 10. 11.

fievre, entierement différente de celle qui avoit regné pendant les huit années précédentes.

D'où venoit le changement dans la constitution de l'air.

3. Je ne saurois dire si ce changement de constitution doit être attribué à un changement des qualités manifestes de l'air, car je sais certainement que les diverses altérations qui sont arrivées en différentes années aux qualités sensibles de cet élément, n'ont pas produit différentes sortes de maladies épidémiques; & que durant un certain nombre d'années, quoique très différentes entre elles par rapport aux qualités manifestes de l'air, il n'a regné que la même espece de fievres stationnaires.

Les réflexions sérieuses que j'ai faites là-dessus, m'ont porté à croire, comme j'ai dit ailleurs, que les divers changements qui arrivent dans la constitution de l'air, viennent principalement de quelque altération secrete & cachée qui se fait dans les entrailles de la terre, dont les vapeurs se répandent dans l'atmosphere; ou bien de quelque influence des corps célestes.

Il est bon néanmoins d'observer que lorsque la fievre continue de l'an 1664 cessa, il y avoit eu cette année-là dès le commencement de l'hiver une gelée très forte & très seche, qui dura jusques vers le milieu du mois de Mars. Alors le dégel étant venu, la fievre pestilentielle, & ensuite la peste commencerent à se faire sentir. Quoi qu'il en soit, la fievre dont il s'agit maintenant, parut pour la premiere fois au mois de Février de l'année derniere 1685, & elle a regné cette année-là & l'année présente 1686 dans tous les quartiers de l'Angleterre. Mais elle a été beaucoup plus épidémique par-tout ailleurs qu'à Londres.

L'Auteur se trompe d'abord au sujet de cette fievre.

4. Les premieres fois que je fus appellé pour traiter cette fievre, je crus qu'elle n'étoit nullement du genre des fievres stationnaires, mais plutôt de celui des intercurrentes, qui reviennent indifféremment presque chaque année; c'est-à-dire que je la pris pour la fausse péripneumonie dont j'ai donné la description dans le Traité des Maladies Aiguës (1): j'y trouvois seulement cette différence, c'est que quelquefois elle n'avoit pas les symptomes les plus essentiels & les plus ordinaires de la fausse péripneumonie, savoir une toux violente, une très cruelle douleur de tête qui se fait sentir en toussant, & où il semble que la tête va se fendre, des vertiges sitôt qu'on se remue tant soit peu, une grande difficulté de respirer.

(1) Voyez *Sect. 6. Chap. 4.*

Mais je ſentis enſuite que je m'étois trompé dans ma conjecture, & que la ſource de mon erreur étoit la grande reſſemblance qu'avoit cette fievre avec la fauſſe péripneumonie, qui tous les hivers ſe fait ſentir de tems en tems. En effet, comme la fievre dont nous parlons, continua pendant l'été, qui eſt la ſaiſon où la fauſſe péripneumonie a coutume de ceſſer, je reconnus bientôt mon erreur, & je fus perſuadé que cette fievre provenoit d'une nouvelle conſtitution de l'air.

Dénombrement de ſes ſymptomes.

5. Voici les ſymptomes qu'elle eut dès le commencement, & qu'elle a encore aujourd'hui autant que j'ai pu le remarquer. Le malade eſt attaqué alternativement de froid & de chaud; il ſe plaint fréquemment d'une douleur à la tête & dans les membres: ſon pouls n'eſt pas fort différent de celui des perſonnes qui ſont en ſanté. Le ſang qu'on lui tire reſſemble aſſez ſouvent à celui des pleurétiques. Il y a ordinairement une toux. Plus on eſt éloigné de l'hiver quand la maladie ſurvient, plutôt cette toux ceſſe, de même que les autres ſymptomes qui accompagnent une péripneumonie douce & d'un bon caractere. Il y a quelquefois dans le commencement de la maladie une douleur au cou & au goſier, mais plus legere que dans l'eſquinancie. La fievre, quoique véritablement continue, ne laiſſe pas d'avoir ſur le ſoir de très fâcheux redoublements, de même que ſi c'étoit une fievre double tierce ou quotidienne. Il eſt très dangereux pour le malade de toujours garder le lit, quelque légerement qu'il ſoit couvert; car alors la fievre ſe portant à la tête cauſe aiſément le coma ou la phrénéſie; & même la phrénéſie ſurvient très ſouvent d'elle-même dans cette maladie, quoiqu'on n'ait pas gardé le lit. A la vérité, ce n'eſt pas une phrénéſie accompagnée de fureur comme celle qui arrive dans la petite vérole & dans d'autres fievres; c'eſt plutôt un délire tranquille où le malade parle de temps en temps d'une maniere extravagante.

L'uſage imprudent des cordiaux & un régime un peu trop échauffant cauſent ſouvent des taches de pourpre, ſurtout dans les jeunes gens d'un tempérament chaud. Ces taches de poupre ſont un ſigne certain d'une très grande inflammation, non ſeulement dans cette maladie, mais encore dans toutes les autres maladies aiguës. Quelquefois il paroît ſur la ſuperficie du corps des éruptions milliaires qui ne ſont pas fort différentes de la rougeole, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus rouges, & que quand elles s'en vont, elles ne laiſſent pas des écailles farineuſes comme

fait la rougeole. Elles viennent quelquefois d'elles-même; mais le plus ſouvent elles ſont l'effet de la chaleur du lit & des cordiaux.

La langue du malade eſt humide ou ſeche, ſuivant la nature du régime qu'on ordonne. Quand elle eſt ſeche, le milieu ſe trouve de couleur brune, & il eſt environné de tout côté d'un bord blanchâtre. Quand la langue eſt humide, elle eſt entiérement blanche, & couverte d'une pellicule blanche & inégale. En un mot, ſi on emploie un régime trop échauffant, la langue eſt ſeche & noirâtre, ſinon elle eſt blanche & humide. Il en eſt de même de la ſueur, elle varie ſuivant la diverſité du régime; car ſi le régime eſt trop chaud, elle eſt viſqueuſe, ſur-tout celle qui coule de la tête.

Mais quelque abondante que ſoit la ſueur, elle ſoulage peu le malade; ce qui fait voir qu'elle eſt ſeulement ſymptomatique, & nullement critique. Quand on l'excite par des remedes les premiers jours de la maladie, il arrive de là que la matiere morbifique ſe porte ordinairement à la tête, ou du moins ſe jette ſur les membres. Lorſqu'une fois la tête eſt priſe, & que la phrénéſie eſt ſurvenue, il ne reſte aucune marque de fievre, ſinon que le pouls bat tantôt plus vîte, & tantôt plus lentement. Mais enfin lorſque par une mauvaiſe maniere de traiter le malade les eſprits animaux ſont entierement mis en déſordre, alors le pouls ſe déregle, il ſurvient des treſſaillements dans les membres, & le malade meurt bientôt après.

Comment il faut traiter cette fievre.

6. Pour ce qui eſt maintenant de la curation, comme cette fievre, dès qu'elle commença, ſe trouva accompagnée des ſignes de la fauſſe péripneumonie, & qu'ainſi je crus qu'elle n'étoit autre choſe que cette derniere maladie, je pris d'abord le parti de la traiter ſuivant la méthode que j'ai recommandée dans la fauſſe péripneumonie, & dans l'addition touchant la fievre d'hiver. Cette méthode me réuſſit aſſez bien dans le petit nombre de malades que ma mauvaiſe ſanté me permit alors de traiter, & elle réuſſit de même à d'autres qui l'employerent par mon conſeil.

Quoi qu'il en ſoit des raiſons qui me porterent à la mettre en uſage, je ſuis bien aſſuré préſentement lorſque je conſidere les ſymptomes de la maladie, & la température de l'hiver où elle commença de paroître, hiver qui fut des plus doux & ſans aucun froid conſidérable; je ſuis bien aſſuré, dis-je, que cette fievre n'eſt autre choſe qu'une ſimple inflammation du ſang, & qu'ainſi les indications cura-

tives doivent tendre uniquemment à appaiſer cette inflammation par les moyens convenables.

Détail de la méthode curative.

7. Sur ce pied là, je fais tirer d'abord dix onces de ſang du bras droit, & je m'en tiens ordinairement là. Car quoique dans cette fievre le ſang que l'on tire reſſemble, pour l'ordinaire, à celui des pleurétiques, les malades néanmoins ne ſoutiennent pas aiſément pluſieurs ſaignées. Toutefois s'il y a une difficulté de reſpirer, une violente douleur de tête, qui ſe fait ſentir en touſſant, & d'autres ſymptomes de la fauſſe péripneumonie; alors on doit réitérer la ſaignée & la purgation juſqu'à ce que tous les ſymptomes aient ceſſé, ſuivant que je l'ai enſeigné en parlant de la fauſſe péripneumonie (1), & c'eſt ce qu'il faut bien remarquer.

8. Le ſoir du même jour que le malade a été ſaigné, je lui fais appliquer un véſicatoire ſur la nuque du cou. Le lendemain matin je lui donne la potion purgative ſuivante.

Potion purgative.

Prenez tamarins, demi-once; feuilles de ſéné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau qui ſera réduite à trois onces. Coulez la liqueur, & diſſolvez-y une once de manne, & autant de ſyrop de roſes ſolutif, pour une potion qui ſera priſe de grand matin.

Je réitere ce purgatif de deux jours l'un juſqu'à trois fois. Le jour de chaque purgation, je donne le ſoir un narcotique tel que le ſuivant.

Potion calmante.

Prenez eau de primeverre, deux onces; ſyrop diacode, une once; ſuc de limon nouvellement exprimé, deux cuillerées. Mêlez tout cela enſemble pour un julep.

La vue que j'ai en donnant un narcotique eſt d'empêcher que l'agitation & le tumulte que les purgatifs excitent ſouvent dans le ſang & les humeurs de ceux qui ont la fievre, & le déſordre où ils mettent les eſprits animaux, ne jettent le malade dans une affection comateuſe, accident que les narcotiques préviennent très bien, quelque peu propres qu'ils paroiſſent à produire cet effet. C'eſt pourquoi dans la fievre comateuſe qui regna en 1673, n'oſant pas donner des purgatifs, je m'en tins au ſeul uſage des lavements, parceque je ſavois bien que les purgatifs em-

(1) Voyez *Sect. 6. Chap. 4.*

ployés dans cette maladie avoient auſſi-tôt cauſé des affections comateuſes ; ce qui peut-être ne ſeroit pas arrivé, ſi après chaque purgation on eût donné un narcotique (1).

9. Mais le jour qu'on ne purge pas, il ne faut point donner de narcotique le ſoir, de peur qu'il n'empêche ou du moins n'affoibliſſe l'opération du purgatif que le malade doit prendre le lendemain, comme cela arrive ordinairement quelque tard qu'il prenne le narcotique. Au reſte, dans cette fievre & dans toutes les autres fievres épidémiques, ma méthode eſt de ne purger, ni dans le commencement, ni dans l'état de la maladie, qu'après avoir fait précéder la ſaignée. Le mépris ou l'inobſervation de cette regle a coûté la vie à quantité de malades, & ſurtout d'enfants, comme je l'ai dit ailleurs (2).

10. Or quoique en traitant la fievre dont il s'agit on doive ordinairement purger juſqu'à trois fois, il arrive ſouvent néanmoins que le malade, ſur-tout ſi c'eſt un jeune homme, ou un enfant, ſe trouve guéri après une ſaignée & une ſeule purgation. Alors il ne faut pas le purger davantage, perceque ce ſeroit le fatiguer inutilement. Quelquefois au contraire, il eſt beſoin de purger plus de trois fois ; & c'eſt lorſque la fievre qui avoit ceſſé par les purgations, revient au bout de quelques jours ; mais cela eſt rare, & alors la fievre eſt ordinairement cauſée par des aphthes qui ſont ſurvenues vers la fin de la fievre précédente, & qui, étant arrivées à leur plus haut degré d'inflammation, la raniment & la renouvellent.

Cette derniere fievre n'eſt donc que ſymptomatique, & elle eſt ſouvent accompagnée d'un hoquet qui revient par intervalles, & qui ſubſiſte même durant quelques jours après que la fievre a ceſſé, mais qui ſe diſſipe enfin de lui-même, à meſure que les forces du malade ſe rétabliſſent.

La remarque eſt d'autant plus importante que ce hoquet n'eſt nullement dangereux, à moins qu'on ne l'irrite en employant un grand nombre de remedes ; car alors il eſt mortel. Néanmoins ſi les aphthes & le hoquet ne ſe diſſipent pas d'eux-mêmes & qu'ils durent long-temps, il eſt aiſé d'y remédier par l'uſage du quinquina.

Pour cela on prend une once de quinquina en poudre, & avec ſuffiſante quantité de ſyrop de coquelicot on for-

(1) Voyez *Sect.* 5. *Chap.* 11.
(2) Voyez *p.* 314. 315. *num.* 47. 48.

me un électuaire, ou des pilules qui ſe prennent de la maniere que j'ai expliquée dans ma lettre au Docteur Brady, ſur les Maladies Epidémiques (1), & on boit par deſſus un verre de petit lait. L'expérience m'a appris que ce remede étoit le plus efficace dans ce cas là, & qu'il l'emportoit même ſur les autres remedes les plus vantés, pourvu qu'on ne le rende pas inutile, en faiſant tenir continuellement le malade au lit, comme il ſe pratique d'ordinaire.

11. Les jours que je ne purge pas, j'ordonne quelquefois les remedes ſuivants, ou d'autres ſemblables.

Electuaire rafraîchiſſant.

Prenez *des conſerves d'alleluia & de cynorrhodon, de chacune une once; conſerve d'épine-vinette, demi-once; crême de tartre, un gros; ſyrop de limon, ce qu'il en faut pour un électuaire, dont le malade avalera trois fois le jour la groſſeur d'une noix muſcade, & par deſſus il boira ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Julep rafraîchiſſant.

Prenez *des eaux de pourpier, de laitue, de primeverre, de chacune trois onces; ſyrop de limon, une once & demie; ſyrop violat, une once. Mêlez tout cela enſemble:*

Ou bien:

Autre julep.

Prenez *une livre d'eau de fontaine, eau roſe, ſuc de limon, & ſucre fin, de chacun quatre onces. Faites bouillir le tout enſemble à un feu doux, juſqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en prendra trois onces autant de fois qu'il voudra.*

Dans tous ces remedes j'évite toujours l'eſprit de vitriol, quoiqu'il ſoit très rafraîchiſſant. C'eſt qu'à raiſon de ſon extrême ſtypticité il ne convient pas dans les maladies qui ſe guériſſent par la purgation.

Il ne faut pas exciter les ſueurs.

12. Il arrive ſouvent dans la fievre dont nous parlons, ſur-tout quand elle tire à ſa fin, que le malade, pendant qu'on le traite ſuivant la méthode des purgatifs, a de tems en tems la nuit des ſueurs abondantes & ſpontanées. Ces ſortes de ſueurs diminuent extrêmement tous les ſymptomes. Il ne faut pas néanmoins s'y fier, ni interrompre aucunement la méthode ſuſdite, parceque ſi le malade ſue trop long-temps, la fievre que les purgations précédentes avoient en quelque façon emportée, ſe ranimera

(1) Voyez *p.* 302. 303. *num.* 21.

de nouveau. En effet, ſi les ſueurs continuent au-delà du temps qui eſt néceſſaire pour diſſiper entierement la matiere fébrile, après qu'elle a été préparée par une coction ſuffiſante, elles ne ſervent alors qu'à enflammer de nouveau le ſang. Il eſt vrai qu'elles peuvent être critiques, en ce qu'elles évacuent la matiere fébrile qui eſt préparée; mais après cela elles ſont purement ſymptomatiques, & par conſéquent plus nuiſibles qu'utiles.

En un mot, la chaleur du lit contribue beaucoup à produire ces ſueurs nocturnes & ſpontanées; c'eſt pourquoi on ne doit pas couvrir davantage le malade que lorſqu'il étoit en ſanté, ni lui donner aucun remede capable de l'échauffer. Il faut ſeulement que la matinée d'après la ſueur, il demeure un peu plus long-temps au lit qu'à l'ordinaire, & enſuite on continuera de le traiter comme nous avons dit.

Régime.

13. Sa nourriture ſera du gruau d'aveine, ou d'orge, & de temps en temps une pomme cuite au feu. Après la ſeconde purgation il pourra uſer du bouillon de poulet. Sa boiſſon ordinaire ſera de la petite biere, ou de la décoction blanche qui ſe fait avec une once de corne de cerf bouillie dans trois livres d'eau commune que l'on édulcore enſuite avec ſuffiſante quantité de ſucre.

14. Après que le malade a été purgé deux fois, rien n'oblige de lui interdire la chair de poulet & d'autres ſemblables aliments faciles à digérer : car quand on traite cette fievre par les purgatifs, on peut permettre ce qui ne ſeroit pas permis ſi l'on ſuivoit une autre méthode. Après la derniere purgation, pourvu que la fievre ſe ſoit rallentie, & n'ait pas tout à fait pris le caractere d'intermittente, on donnera au malade pendant quelques jours trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie, matin & ſoir, & même après le dîner, afin de rétablir ſes forces, & de prévenir les accès de fievre.

Le malade doit ſe tenir levé pendant le jour.

15. De toutes les fievres que j'ai vues, il n'en eſt aucune qui porte ſi facilement à la tête que celle-ci; & quand une fois la tête eſt priſe, il eſt très difficile de la débarraſſer, & on ne ſauroit en venir à bout ſans mettre le malade en grand danger. Voilà pourquoi je recommande ſoigneuſement à ceux que je traite, de ne garder le lit que pendant la nuit; & s'ils ſont trop foibles pour ſe tenir aſſis pendant le jour, je leur permets de demeurer couchés ſur leur lit, ou ſur un lit de repos, pourvu qu'ils ſoient vêtus, & qu'ils aient la tête un peu élevé. Je ne veux pas auſſi qu'il

y ait plus de feu dans leur chambre que lorſqu'ils étoient en ſanté.

Sur-tout lorſqu'il y a une inflammation,

16. Ce régime doit être mis en uſage dès le commencement de la maladie pour toutes les perſonnes qui en ſont attaquées, excepté pour les femmes nouvellement accouchées : mais il devient abſolument néceſſaire lorſque par un régime trop échauffant il eſt ſurvenu une phrénéſie, ou des taches de pourpre, ou d'autres marques d'une inflammation violente.

Dans ce cas là, on aura beau ſaigner copieuſement le malade, le couvrir légerement, & lui donner toute ſorte de liqueurs rafraîchiſſantes, la fievre ne ceſſera pas, à moins que le malade ne ſe tienne levé pendant le jour ; car quand on eſt couché, la chaleur du lit agite trop le ſang, & la ſituation horizontale du corps contribue beaucoup à produire le tranſport au cerveau.

Quand une fois la phrénéſie eſt ſurvenue, parcequ'on a trop échauffé le malade, il n'eſt pas poſſible de la diſſiper tout-à-coup, & il ſeroit même dangereux de l'entreprendre en réitérant la ſaignée ou la purgation au delà des bornes que nous avons marquées. Elle ſe diſſipera peu à peu d'elle-même, au moyen du régime dont nous avons parlé ; mais rien n'eſt ſi bon contre ce fâcheux ſymptome, que de faire raſer la tête du malade. Auſſi j'ordonne toujours cela en pareil cas ; je ne fais appliquer aucun emplâtre, & je veux ſeulement que le malade ait ſur la tête un bonnet médiocrement chaud, afin de ſe garantir du froid extérieur. Par ce moyen, le cerveau ſe trouve rafraîchi, & la phrénéſie s'appaiſe.

Ou un coma.

17. Ce que je dis ici de la phrénéſie doit s'appliquer à l'affection comateuſe qui ſe joint auſſi à cette fievre, & qui de même que la phrénéſie, eſt cauſée par la matiere fébrile qui ſe porte au cerveau, d'où il arrive qu'excepté la blancheur de la langue, on ne voit aucun ſigne de fievre, & le malade ſemble n'en avoir point du tout. Dans ce dernier cas, de même que dans le précédent, les purgatifs, les ſudorifiques, les véſicatoires & les autres évacuants ſont très dangereux, & même ſouvent mortels. C'eſt pourquoi, après les évacuations générales par la ſaignée & la purgation, il faut entierement abandonner au temps & à la Nature la guériſon de ce ſymptome, quelque frayeur qu'il cauſe aux aſſiſtants. En effet, il ne manquera pas de ſe diſſiper de lui-même au bout d'un certain temps, pourvu que le malade ne garde pas toujours le lit, & qu'il demeure

levé pendant le jour, ou du moins qu'il ſe tienne couché tout vêtu ſur ſon lit ordinaire, ou ſur un lit derepos.

Il faut auſſi avoir ſoin de lui raſer la tête dès le commencement de l'affection comateuſe; & ſur la fin, on lui donnera deux fois le jour trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie. Mais j'ai traité plus au long cette matiere dans la Section V, Chapitre II du Livre des Maladies aiguës, où j'ai parlé d'un coma conſidérable qui accompagnoit la fievre de la conſtitution de ce temps-là.

18. Pour revenir maintenant à la fievre même, s'il arrive que le Médecin, en tâtant le pouls du malade, ſente un treſſaillement des membres, ou un mouvement convulſif, cela ne doit pas l'empêcher de pratiquer les évacuations que nous avons recommandées: car, dans certaines affections du genre nerveux, il eſt abſolument néceſſaire de réitérer pluſieurs fois la ſaignée & la purgation; c'eſt ce que j'ai éprouvé moi-même, & j'en citerai, pour exemple, cette ſorte de maladie convulſive appellée communément *Danſe de Saint Gui.* J'ai traité cinq perſonnes qui en étoient attaquées, & je les ai guéries par des ſaignées & des purgations réitérées de temps en temps. Comme cela confirme admirablement la doctrine que j'enſeigne, & vient fort à propos à mon ſujet, le Lecteur me permettra de dire ici quelque choſe de cette maladie ſinguliere.

19. La danſe de Saint Gui, en latin *Chorea Sancti Viti*, eſt une ſorte de convulſion qui arrive principalement aux enfants de l'un & l'autre ſexe, depuis l'âge de dix ans, juſqu'à l'âge de puberté. Elle commence d'abord par une eſpece de boîtement, ou plutôt de foibleſſe d'une jambe que le malade traîne, comme font les inſenſés. Enſuite elle attaque le bras du même côté. Ce bras étant appliqué ſur la poitrine ou ailleurs, le malade ne ſauroit le retenir un moment dans la même ſituation, & quelque effort qu'il faſſe pour en venir à bout, la diſtorſion convulſive de cette partie la fait continuellement changer de place. Deſcription de la danſe de Saint Gui.

Avant que le malade puiſſe porter à ſa bouche un verre plein de liqueur, il fait mille geſtes & mille contours. Ne pouvant l'y porter en droite ligne, parceque ſa main eſt écartée par la convulſion, il le tourne de côté & d'autre, juſqu'à ce que ſes levres ſe trouvant à la portée du verre, il ſaiſit promptement ſa boiſſon, & l'avale tout d'un trait. On diroit qu'il ne cherche qu'à faire rire les aſſiſtants.

Comme cette maladie m'a paru venir d'une humeur qui, s'étant engagée dans les nerfs, les irrite, & cauſe, par ce Sa cauſe & ſon traitement.

moyen, les mouvements convulsifs dont il s'agit, j'ai cru que les indications curatives devoient tendre en premier lieu à évacuer cette humeur par la saignée & la purgation, & ensuite à fortifier le genre nerveux. Voici la maniere dont je remplis ces deux indications.

Je commence d'abord par faire tirer du bras environ huit onces de sang, plus ou moins, suivant l'âge du malade. Le lendemain, je donne la moitié, ou un peu plus, de la potion purgative ordinaire que j'ai décrite ci-dessus (1), & qui est composée avec les tamarins, le séné, &c. Je dis la moitié, ou un peu plus, parcequ'il faut proportionner la dose à l'âge du malade, & au plus ou moins de disposition qu'il a à être purgé. Le soir, je donne la potion calmante que voici :

Potion anticonvulsive. Prenez *de l'eau de cerises noires, trois onces; de l'eau épileptique de Langius, une once; thériaque, un scrupule; laudanum liquide, huit gouttes : mêlez tout cela ensemble.*

20. Je réitere la purgation jusqu'à trois fois, de deux jours en deux jours; & le soir du jour que j'ai purgé, je donne la potion calmante. Après cela, je fais saigner de nouveau, & ensuite purger comme auparavant; & ainsi alternativement, jusqu'à ce que le malade ait été saigné trois ou quatre fois, & qu'après chaque saignée, il ait été purgé autant de fois que ses forces le permettent. J'ai soin de mettre entre les saignées & les purgations assez d'intervalle pour que le malade ne courre aucun risque. Les jours que je ne purge pas, j'ordonne les remedes suivants :

Electuaire stomachique. Prenez *des conserves d'absynthe romaine, & d'écorce de citron, de chacune une once; conserve de romarin, demi-once; thériaque vieille & muscade confite, de chacune trois dragmes; gingembre confit, une dragme; syrop de limon, ce qu'il en faut pour former un électuaire dont le malade prendra la grosseur d'une noix muscade le matin & à cinq heures du soir, buvant par-dessus cinq cuillerées du vin qui suit :*

Infusion céphalique. Prenez *des racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire, & d'angélique, de chacune une once; des feuilles de rue, de sauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc, & des sommités de petite centaurée, de chacune une poignée; des*

(1) Voyez *Sect. 1. Chap. 4. num. 35.*

baies de genievre, ſix gros ; & les écorces de deux oranges : coupez menu tout cela, & le faites infuſer à froid dans trois pintes de vin de Canarie. On ne coulera la liqueur que lorſqu'on voudra s'en ſervir.

Julep céphalique.

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau épileptique de Langius, & eau de bryone compoſée, de chacune une once ; ſyrop de pivoine, ſix gros : mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre cuillerées tous les ſoirs avant que de ſe coucher, & l'on y verſera huit gouttes d'eſprit de corne de cerf.*

On appliquera ſur la plante des pieds un emplâtre de gomme caragne.

21. A meſure que le malade guérit, il traîne moins le pied, il retient plus long-temps le bras dans la même ſituation, & il porte plus aiſément le verre à ſa bouche. Je ne conſeille pas de faire ordinairement plus de trois ou quatre ſaignées ; mais il eſt néceſſaire de mettre en uſage les purgatifs & les altérants, juſqu'à ce que le malade ſoit entierement guéri : & comme ceux qui ont été attaqués de cette maladie, y retombent aiſément, il ſera bon l'année ſuivante de les ſaigner, & enſuite de les purger pluſieurs fois, dans le temps où ils ont commencé d'être attaqués, ou un peu auparavant.

Je ſerois porté à croire qu'on pourroit guérir par la même méthode l'épilepſie qui arrive aux adultes, en proportionnant à leur âge les remedes que j'ai preſcrits pour la danſe de Saint Gui. Néanmoins, comme je n'ai eu que très rarement occaſion de traiter cette ſorte d'épilepſie, il ne m'a pas encore été poſſible de faire là-deſſus les expériences néceſſaires (1) ; mais cela ſoit dit en paſſant.

22. Dans les femmes ſujettes aux vapeurs hyſtériques, il arrive quelquefois, quand on traite la fievre en queſtion par la ſaignée & les purgations réitérées, que la fievre ne laiſſe pas de ſubſiſter après toutes ces évacuations. Alors elle eſt entretenue par le trouble que les évacuations ont excité dans les eſprits ; & par conſéquent, pourvu qu'il

(1) Peu d'Ecrivains ont parlé de cette maladie, & elle n'eſt pas commune. Il paroît qu'après les remedes généraux, ceux qui y conviennent le mieux ſont les antiſpaſmodiques joints aux toniques & aux apéritifs, de même que dans l'épilepſie ; par exemple, un électuaire fait avec la poudre antiſpaſmodique, le quinquina, la racine de ſerpentaire de Virginie, & ſuffiſante quantité de ſyrop de pivoine.

n'y ait aucun ſigne de péripneumonie ou d'inflammation de poitrine, on doit travailler uniquement à calmer & à tranquilliſer les eſprits.

Pour cet effet, on donnera tous les ſoirs un narcotique capable de procurer le ſommeil, & on donnera deux ou trois fois par jour des remedes hyſtériques proprement dits, tels que ſont les pilules de galbanum, d'aſſa-fœtida, de caſtoreum, & d'autres ſemblables drogues, auxquelles on joindra auſſi les juleps hyſtériques que nous avons décrits dans la Diſſertation ſur l'affection hyſtérique. De plus, pour rétablir les forces de la malade, & diſſiper ſes vapeurs, on lui permettra, par rapport au boire & au manger, tout ce qui lui fera le plus de plaiſir.

Quinquina ne réuſſit pas dans cette fievre.

23. Nous avons déja dit que l'année derniere, & principalement cette année-ci, la fievre dont nous parlons, avoit tous les ſoirs un redoublement ſemblable à un accès de fievre intermittente. Les Médecins avoient éprouvé depuis l'an 1677, juſqu'au commencement de l'an 1685, que toutes les fievres où il y avoit tant ſoit peu d'intermittence, & ſouvent même celles où il n'y en avoit aucune, étoient immanquablement guéries par le quinquina : c'eſt pourquoi ils employerent auſſi ce remede contre la fievre qui regne préſentement. Rien ne paroiſſoit plus raiſonnable ; cependant ils ne réuſſirent pas, comme les années précédentes, même lorſqu'ils donnoient le quinquina en grande doſe : & ſi quelques malades étoient guéris par ce moyen, la choſe arrivoit ſi rarement que je crus devoir plutôt l'attribuer à quelque heureux haſard, qu'à la vertu du remede.

Ainſi le quinquina qui faiſoit des merveilles dans la conſtitution précédente, ne fait rien dans la fievre d'aujourd'hui, laquelle tient un peu du caractere de la quotidienne. Mais, lorſqu'on rencontre une fievre tierce, le quinquina réuſſit auſſi bien maintenant qu'il faiſoit autrefois.

L'inutilité de ce remede dans la fievre préſente, & les mauvais effets qu'y produit le vin, les cordiaux & les autres remedes chauds, montrent clairement qu'elle eſt entierement différente de celles qui ont régné dans la conſtitution précédente, pour la guériſon deſquelles toutes ces choſes réuſſiſſoient aſſez bien.

Elle eſt ſouvent accompagnée de tranchées, ou de vomiſſements.

24. Durant tout l'été de l'année derniere, & ſur-tout durant celui de cette année, il eſt arrivé très ſouvent que la fievre a été plutôt accompagnée de tranchées, tantôt ſans déjections & tantôt avec déjections, que de chaleur, d'inquiétude & des autres ſignes eſſentiels de la fievre. Alors les

vapeurs

vapeurs inflammatoires du ſang ne ſe portoient pas, comme à l'ordinaire, à l'habitude extérieure du corps, mais ſe jettoient intérieurement ſur les inteſtins par le canal des arteres méſentériques, & quelquefois même ſur l'eſtomac par les rameaux de l'artere cœliaque. Quand elles ſe jettent de la ſorte ſur l'eſtomac, elles cauſent des vomiſſements, ſur-tout dès qu'on a bu ou mangé quelque choſe.

La fievre, ainſi maſquée & revêtue de ſymptomes étrangers, ne laiſſe pas de conſerver ſa nature eſſentielle; & par conſéquent on doit la traiter ſuivant la méthode que nous avons enſeignée ci-deſſus, c'eſt-à-dire par la ſaignée, & les purgations réitérées, tout de même que ſi elle étoit accompagnée de ſes ſymptomes naturels. Il faut ſeulement obſerver que, lorſque le malade a de ſi fréquentes envies de vomir qu'il ne ſauroit garder une médecine liquide, on peut y ſubſtituer les pilules cochées majeures qui, étant données à la doſe de deux ſcrupules, ne manquent jamais d'opérer; mais il faut que le malade les prenne à quatre heures du matin, afin de pouvoir dormir par-deſſus.

On doit auſſi lui donner le ſoir de ce jour-là un narcotique en aſſez grande doſe; par exemple, un grain & demi de laudanum avec pareille quantité de maſtic, dont on formera deux pilules; ou bien dix-huit ou vingt gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée, ou dans quelque autre véhicule ſpiritueux qui, fortifiant l'eſtomac, & étant en trop petite quantité pour pouvoir l'irriter, l'empêche de rejetter le remede. Mais ſi le malade peut abſolument garder la potion purgative & le ſyrop diacode, il faudra les préférer aux pilules & au laudanum, parceque ces derniers échauffent davantage.

Danger des eaux minérales dans les tranchées qui viennent de la fievre.

25. A propos des tranchées dont j'ai fait mention, je dois avertir ici que les eaux minérales ſont, comme je l'ai ſouvent obſervé, très dangereuſes dans toutes ſortes de tranchées, dans la diarrhée, dans le vomiſſement & dans toutes les affections que l'on peut ſoupçonner avec raiſon provenir de la fievre: car ces eaux ne font que troubler le ſang & les humeurs qui, dans un pareil cas, ne ſont déja que trop en mouvement; de telle façon qu'au lieu des ſymptomes naturels & ordinaires de la fievre, elles en produiſent de tout à fait extraordinaires, ſans néanmoins contribuer en rien à la guériſon de la fievre.

26. Il y a une autre remarque à faire, & qui eſt très importante pour le ſalut d'un grand nombre de malades. C'eſt

que, dans les tranchées qui ſont accompagnées de déjections glaireuſes & ſanguinolentes, c'eſt-à-dire lorſqu'il y a une véritable dyſſenterie, il eſt extrêmement dangereux de ſuivre la longueur de la méthode ordinaire qui conſiſte à purger d'abord, & enſuite à employer différentes ſortes de remedes adouciſſants & aſtringents. L'expérience m'a appris que le moyen le plus prompt & le plus sûr pour guérir cette dyſſenterie, c'eſt de recourir incontinent au laudanum; car, ſi, au lieu de cela, on s'amuſe à purger, la maladie ne fera qu'augmenter, & deviendra peut être mortelle.

Dyſſenterie doit être traitée avec le laudanum.

27. Voici donc comment je m'y prends lorſque je ſuis appellé auprès d'un malade attaqué de cette dyſſenterie. D'abord je lui donne environ vingt gouttes de laudanum liquide dans de l'eau épidémique, ou dans de l'eau admirable, ou dans quelque autre pareille, & je réitere la même doſe une ſeconde fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ou même plus ſouvent à des heures réglées, ſuppoſé que deux doſes par jour, données l'une le matin, & l'autre le ſoir, n'aient pu arrêter les tranchées du ventre & les déjections ſanglantes.

Quand les matieres ſont un peu épaiſſies & ont acquis de la conſiſtance (ce qui eſt le premier ſigne de guériſon), & que les ſymptomes ſont diſſipés, je crois que le plus sûr eſt de continuer matin & ſoir l'uſage du laudanum liquide, en diminuant chaque jour la doſe de quelques gouttes, juſqu'à ce qu'il n'en faille plus du tout.

J'oblige mes malades de demeurer couchés aſſez longtemps après chaque priſe de narcotique, ſans quoi ce remede trouble aiſément le cerveau.

Régime.

28. Pour ce qui eſt du régime, ſi le malade avoit coutume auparavant de boire du vin, je lui permets de boire de celui de Canarie, mais bien trempé avec de l'eau où l'on a fait bouillir une croûte de pain; & pour cela on garde dans une bouteille cette eau toute prête, afin de la mêler avec le vin, quand le malade veut boire.

La décoction blanche préparée avec la corne de cerf & l'eau de fontaine, & bue abondamment, eſt encore très utile dans cette maladie. Les bouillons de poulet, les décoctions d'aveine, les œufs frais cuits dans l'eau, & autres choſes faciles à digérer ſuffiront pour la nourriture du malade les premiers jours. Enſuite on donnera peu à peu des boiſſons plus fortes, & des aliments ſolides & en plus

grande quantité, de peur qu'une trop longue abſtinence ne produiſe les ſymptomes qu'elle a coutume de produire, ou même ne renouvelle la maladie.

Il faut remarquer néanmoins que, quoique le laudanum tout ſeul guériſſe la dyſſenterie dans la conſtitution préſente, cela n'empêche pas que, dans les années où il regne des dyſſenteries épidémiques, & où elles dominent ſur les autres maladies, il ne ſoit à propos de mettre d'abord en uſage les évacuations dont nous avons parlé dans le Traité des Maladies aiguës, au Chapitre de la Dyſſenterie (1).

Paſſion iliaque dans cette fievre cauſée par des remedes échauffans.

29. Comme le traitement qui convient pour la fievre régnante, ne convient pas pour la dyſſenterie qui en dépend, il ne convient pas davantage dans le cas ſuivant qui dépend auſſi de cette fievre. Par exemple, lorſqu'un malade eſt ſaiſi d'un friſſon, & qu'il a alternativement chaud & froid, ce qui eſt un ſigne manifeſte d'une fievre commençante, il arrive quelquefois que la matiere fébrile ſe jette tout à coup ſur les entrailles, & y cauſe de très cruelles douleurs. Le malade, au lieu de ſe faire ſaigner & purger de la maniere que nous avons expliquée ci-deſſus, ſe tourne du côté des remedes chauds, tant intérieurs qu'extérieurs, afin de diſſiper de prétendus vents qu'il croit être la ſource de ſon mal.

Mais ces ſortes de remedes, loin de diminuer les douleurs, ne font que les augmenter & les fixer de plus en plus, ce qui occaſionne un renverſement du mouvement périſtaltique des inteſtins; c'eſt-à-dire que toutes les matieres contenues dans le canal inteſtinal, au lieu de ſe porter en bas, comme elles devroient, ſe portent vers le haut, d'où s'enſuivent des vomiſſements, & enfin la paſſion iliaque.

Alors le Médecin eſt obligé de s'y prendre d'une autre façon que pour la fievre qui a été la cauſe antécédente de ce terrible ſymptome, excepté qu'il faut ſaigner une fois du bras. Mais tous les purgatifs, quels qu'ils ſoient, doivent être bannis; car ils ne paſſeroient point, & deviendroient auſſi-tôt émétiques.

Comment elle doit être traitée.

30. Je crois donc que le meilleur parti, dans ce cas-là, eſt de faire d'abord une ſaignée du bras, & de donner enſuite au bout d'une heure ou deux un puiſſant lavement purga-

(1) Voyez *Sect. 4. Chap. 3. p. 163.*

tif. Je n'en connois point d'auſſi efficace que celui de fumée de tabac que l'on fait entrer fortement par le moyen d'une veſſie, au bout de laquelle eſt un tuyau. On peut donner un autre lavement ſemblable quelque temps après, ſuppoſé que le premier ne lâche pas le ventre; mais, ſi le ſymptome ne céde pas à ce remede, il eſt abſolument néceſſaire, quelque reſſerré que ſoit le ventre, de donner par la bouche un fort purgatif, comme, par exemple, le ſuivant:

Pilules purgatives. Prenez *pilules de* duobus, *vingt cinq grains; mercure doux, un ſcrupule; baume du Pérou, ſuffiſante quantité: faites de tout cela quatre pilules que le malade avalera dans une cuillerée de ſyrop violat.*

Il ne boira rien par-deſſus, de peur de les vomir. Si néanmoins il les revomit, on lui donnera auſſi-tôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle ſpiritueuſe; & au bout de quelques heures, on réitérera le même narcotique.

Lorſque les envies de vomir & les douleurs de ventre auront diminué par ces remedes, on reviendra aux pilules purgatives que nous avons recommandées ci-devant. La vertu du laudanum empêchera alors que le malade ne les rejette, & elles produiront leur effet; mais, ſi elles ne font rien, & que les envies de vomir & les douleurs recommencent après que l'opération des narcotiques aura ceſſé, alors, comme il n'y a aucune eſpérance que le ventre ſe lâche, il faudra réitérer le même narcotique, & le donner de quatre en quatre heures, ou de ſix en ſix heures, juſqu'à ce que tout ſoit appaiſé, & qu'ainſi le mouvement périſtaltique des inteſtins ſe ſoit rétabli dans ſon état naturel. Pour lors le purgatif qui avoit demeuré ſans rien faire, à cauſe du renverſement de ce mouvement périſtaltique, agira par les ſelles, quoique les narcotiques, tant de fois réitérés, ſemblent devoir l'en empêcher entierement.

C'eſt ce que je viens d'éprouver tout nouvellement dans la perſonne d'un homme illuſtre qui étoit attaqué d'une paſſion iliaque des plus cruelles. Il eſt vrai qu'il lui ſurvint enſuite des aphthes cauſées par le ſéjour de l'humeur morbifique, & par l'âcreté des purgatifs qui avoient long-temps demeuré dans ſon corps. Mais elles céderent aſſez facilement à l'uſage du quinquina employé de la maniere que nous avons décrite ci-deſſus, & à l'uſage fréquent du gargariſme qui ſuit:

Prenez *ſuc de pommes ſauvages, demi-livre; ſyrop de framboiſe, une once : mêlez cela enſemble.*

31. Quand une fois le ventre s'eſt débouché, il eſt bon de demeurer quelques jours ſans purger le malade, & d'attendre que tout ſoit parfaitement tranquille. On pourra employer utilement cet intervalle à délayer les humeurs & à tempérer leur acrimonie. Après quoi, s'il reſte le moindre veſtige de fievre, on reviendra à purger de deux en deux jours, comme nous avons dit plus haut ; mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

Gargariſme rafraîchiſſant.

32. Si un enfant eſt attaqué de la fievre qui regne préſentement, on lui fera uſer du gargariſme décrit ci-devant, & on lui appliquera des ſangſues derriere les oreilles, une de chaque côté : enſuite on lui appliquera une emplâtre véſicatoire ſur la nuque du col, & on le purgera avec une infuſion de rhubarbe dans de la biere.

Comment il faut traiter les enfants qui ont cette fievre.

Si, après la purgation, la fievre paroît être intermittente, on donnera le julep avec le quinquina, que nous avons recommandé pour les enfants, lorſque nous avons traité des fievres intermittentes, dans la Lettre ſur les Maladies épidémiques (1).

33. Les enfants ſont autant ſujets à cette fievre que les adultes, & par conſéquent ils doivent être traités de même, excepté qu'il faut proportionner la ſaignée & la purgation à la foibleſſe de leur âge. Souvent même la premiere, ou du moins la ſeconde purgation emporte la maladie.

Cependant il faut examiner ſoigneuſement ſi la fievre que l'on traite eſt véritablement une fievre de la conſtitution préſente, ou ſi elle eſt d'un autre genre ; & cette attention eſt néceſſaire dans toutes les fievres des enfants, de quelque conſtitution qu'elles ſoient : car on ſait que les douleurs de la dentition cauſent ſouvent aux enfants des fievres particulieres qu'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer de celles d'un autre genre.

Fievre qui vient de la dentition, comment doit être traitée.

J'ai cherché long-temps le remede de ces ſortes de fievres qui viennent de la dentition, & je n'en ai point trouvé d'auſſi bon que l'eſprit de corne de cerf, dont on donne de quatre quatre en heures juſqu'à cinq ou ſix fois, deux, trois ou même quatre gouttes, à proportion de l'âge, dans une cuillerée ou deux de ceriſes noires ou d'un julep approprié (2).

(1) Voyez *p.* 305. *num.* 29.

(2) Les ſymptomes qui accompagnent la dentition, viennent ſans

Fievre lente des enfants, comment ſe guérit.

34. Les enfants ſont ſujets à une autre maladie très différente des fièvres qui viennent des diverſes conſtitutions de l'air, & très différente auſſi de la fievre que produit la dentition. C'eſt une ſorte de fievre lente qui dure long-temps, & qui, ſans être accompagnée de beaucoup de chaleur, jette les enfants dans la langueur, leur ôte l'appétit, & leur cauſe un amaigriſſement univerſel. La méthode dont je me ſers en cette occaſion, eſt très ſimple : la voici.

On prend deux gros de bonne rhubarbe coupée par tranches; on les met dans une bouteille de verre qui tienne une pinte; &, après avoir rempli cette bouteille avec deux livres de petite biere, ou de quelque autre liqueur dont l'enfant a coutume d'uſer pour boiſſon ordinaire, on la bouche exactement. L'enfant ne boit que de cette infuſion, ſoit le jour, ſoit la nuit, ſoit à ſon repas, ſoit hors de ſes repas. Lorſqu'il en a bu deux livres, on en verſe deux autres ſur la même rhubarbe; & quand elles ſont bues, on en verſe encore deux nouvelles : après quoi, la rhubarbe n'a plus de force, & l'enfant ſe trouve ordinairement guéri.

Néanmoins, de peur que les deux premieres livres de liqueur ne ſoient trop fortement imprégnées de la vertu de

---

doute de la tenſion, de la piquure, & du déchirement que ſouffrent les tuniques nerveuſes des gencives, puiſque dès qu'on fait une inciſion ſur ces tuniques avec un inſtrument pour ouvrir le paſſage aux dents, ils ceſſent auſſi-tôt. Beaucoup d'enfants meurent de cette maladie.

L'eſprit de corne de cerf, quoiqu'un bon remede dans les convulſions qui viennent de la dentition, ne réuſſit pas toujours, parce-qu'elles peuvent avoir différentes cauſes, & demander par conſéquent des remedes différents, & par la même raiſon il n'emporte pas toujours la fievre; car les évacuations ſont néceſſaires, s'il y a plénitude; les laxatifs, ſi le ventre eſt reſſerré, ce qui occaſionne ſouvent des convulſions; & s'il y a une diarrhée, il faut des aſtringents pris par la bouche, & en lavement, après avoir purgé auparavant avec la rhubarbe à laquelle on joint une ou deux gouttes de quelque huile carminative. Les poudres abſorbantes conviennent auſſi dans le cas préſent.

Il ne faut pas durant ce temps-là négliger les gencives; mais ſi elles ſont enflées, enflammées, minces & blanchâtres à la partie ſupérieure, on les fomentera fréquemment avec une liqueur émolliente, & on les frottera avec un liniment fait avec le blanc de baleine, le ſyrop Diacode, l'huile d'amandes douces, & un peu de ſafran & de nitre; ſi cela ne ſoulage pas, on fera une inciſion à la gencive, afin de donner paſſage aux dents. Tout ce qui échauffe eſt alors nuiſible.

la rhubarbe, & par conſéquent ne ſoient trop purgatives, il ſera encore mieux, dès que l'enfant aura bu la quantité d'une livre de liqueur, d'en verſer auſſi-tôt une autre livre ſur la rhubarbe; ce qui étant fait, il ne ſera plus néceſſaire d'ajouter de nouvelle liqueur, que quand il n'en reſtera plus dans la bouteille (1).

35. Mais, pour revenir à notre ſujet, c'eſt-à-dire la fievre de la conſtitution préſente, il faut bien obſerver que, dans cette ſorte de fievre, de même que dans le rhumatiſme, & dans un grand nombre d'autres fievres qui ne ſe guériſſent que par des évacuations, ſi l'on s'obſtine à vouloir continuer ces évacuations juſqu'à ce que tous les ſymptomes aient entierement diſparu, il arrivera ſouvent qu'ils ne ceſſeront que par la mort.

Evacuations ne doivent pas être continuées dans la fievre dont nous traitons, juſqu'à l'entiere ceſſation des ſymptomes.

Ce n'eſt pas une choſe rare de voir des ſymptomes légers ſubſiſter après la maladie, dont ils ſont, pour ainſi dire, les reliquats. Ils ne menacent d'aucune rechûte, & ils ſe diſſiperont à meſure que le malade reprendra ſes forces. D'ailleurs, ils ne ſont aſſez ſouvent produits que par les évacuations réitérées que l'on a miſes en uſage dans le traitement de la maladie, ou par la grande abſtinence que l'on a fait obſerver aux malades. Ces deux cauſes agiſſant ſur des corps déja affoiblis & preſque épuiſés par la fievre, donnent lieu à des vapeurs ſemblables à celles des femmes, & qui viennent pareillement d'une foibleſſe & d'un abattement des eſprits animaux.

C'eſt pourquoi un Médecin ſage & prudent, après avoir fait les évacuations ſuffiſantes pour la guériſon de la maladie, doit en demeurer là, & attendre de la nature, qui eſt le meilleur Médecin, la ceſſation de ces ſymptomes légers. On pourra néanmoins y employer un narcotique qui, étant donné le ſoir pendant deux ou trois jours de ſuite, les diſſipera entierement, comme je l'ai ſouvent obſervé.

(1) Il paroît convenable dans cette maladie de tirer un peu de ſang, & de donner des poudres abſorbantes, en y joignant le ſel d'abſynthe & le nitre en petite doſe. Les aliments doivent être adouciſſants, faciles à digérer, & un peu rafraîchiſſants. Il ſera bon d'aller à cheval, ſi le temps le permet, & cet exercice, comme auſſi le bain chaud pris de temps en temps, facilitera la guériſon. Cependant l'infuſion de rhubarbe eſt un remede qui n'eſt pas à mépriſer, mais il peut ſe faire qu'il ne ſuffiſe pas, & rien n'empêche de l'employer durant le cours des autres remedes que nous propoſons ici.

Effet de la méthode de l'Auteur.

36. De toutes les méthodes que j'ai eſſayées en traitant la fievre préſente, voilà, ſans contredit, la meilleure. Si quelquefois elle ne guérit pas abſolument la fievre, elle la rend du moins intermittente ; & alors on peut recourir au quinquina, qui triomphe toujours en cette occaſion.

Quelques perſonnes trouveront peut-être que les purgations que j'ordonne pour cette fievre, doivent échauffer le malade, & par conſéquent augmenter la fievre ; mais c'eſt tout le contraire, & j'oſe aſſurer que rien ne rafraîchit tant le malade que la purgation précédée de la ſaignée, comme on doit toujours la faire précéder.

Il eſt vrai que les purgatifs, le jour même qu'on les prend, & durant leur opération, augmentent l'agitation du ſang & des autres humeurs, & par conſéquent la fievre : mais cet inconvénient n'eſt rien en comparaiſon de l'avantage qu'ils procurent enſuite. En effet, l'expérience montre que de tous les remedes il n'en eſt aucun qui guériſſe la fievre auſſi heureuſement & auſſi ſûrement que fait la purgation, pourvu qu'on ait eu ſoin de ſaigner auparavant. Ce remede évacue les humeurs nuiſibles qui ſont la cauſe antécédente de la fievre, qui, ſans avoir acquis avant ce temps-là de mauvaiſes qualités, ont été échauffées & épaiſſies par l'ardeur de la fievre, & par ce moyen contribuent beaucoup à l'entretenir. D'ailleurs, la purgation prépare les voies aux narcotiques ; & alors ceux-ci agiſſent beaucoup mieux que ſi on n'avoit pas évacué les humeurs peccantes, qui ſans cela ne manqueroient pas d'affoiblir l'action de ces remedes.

Inconvéniens & danger des ſudorifiques dans cette fievre.

37. La méthode des ſudorifiques eſt beaucoup moins ſûre ; elle eſt, outre cela, plus incommode & plus longue, puiſqu'elle fait ſouvent durer la maladie pendant pluſieurs ſemaines. Elle eſt même très dangereuſe, & c'eſt beaucoup ſi le malade ſe tire d'affaire. On emploie un régime & des remedes très chauds pour une maladie où il eſt ſurtout beſoin de rafraîchir ; & en s'aſſujettiſſant, contre un témoignage des ſens & de la raiſon, à je ne ſais quelles regles d'un art mal entendu, on fait d'une maladie qui eſt courte & légere de ſa nature, une maladie longue & dangereuſe ; de ſorte qu'on eſt obligé de mettre en uſage une infinité de remedes pour diſſiper les fâcheux ſymptomes qu'a produit le mauvais traitement. On fait en cette occaſion la même choſe que feroit un Pilote qui, pouvant conduire ſon vaiſſeau dans une mer exempte d'écueils, l'en-

gageroit parmi des rochers & des bancs de ſable. A la vérité, il montreroit ſon habileté en retirant ſon vaiſſeau d'un ſi grand danger ; mais il ſeroit, avec raiſon, taxé d'imprudence pour l'y avoir engagé.

Méthode de la ſaignée & de la purgation eſt la meilleure dans la plupart des fievres.

38. Je ſuis donc bien fondé lorſque j'avance que la méthode de la ſaignée & de la purgation eſt la meilleure de toutes, dans le plus grand nombre des fievres. Il eſt vrai que la méthode des ſueurs eſt la plus naturelle, & qu'elle eſt auſſi la plus convenable lorſque la nature, après avoir préparé & digéré comme il faut la matiere morbifique, l'évacue enſuite doucement par les pores de la peau. Les Praticiens ayant ſouvent remarqué cette maniere heureuſe dont les fievres ſe terminoient d'elles-mêmes, les Médecins ſpéculatifs prirent de là occaſion d'établir comme une regle, *que toutes ſortes de fievres pouvoient & devoient être guéries uniquement par les ſueurs.*

Difficulté de guérir les fievres par les ſueurs.

39. Mais quand la nature ſeroit capable de les guérir par ce moyen, l'art, quelque ſoin qu'il ait d'imiter la nature, ne ſauroit prétendre à un ſemblable privilege.

En premier lieu, l'art ne ſait point comment il faut préparer la matiere morbifique pour la rendre propre à être évacuée par les ſueurs ; & quand il le ſauroit, il n'a point de ſignes certains pour connoître quand cette préparation eſt achevée : ainſi il ignore quel eſt le temps le plus convenable pour exciter les ſueurs.

On ne ſauroit nier qu'il ſoit extrêmement dangereux de les exciter avant que la matiere peccante ait ſubi une coction légitime ; car alors cette matiere crue ſe portant au cerveau, ne feroit qu'augmenter la maladie. Auſſi le célebre Aphoriſme d'Hippocrate, où il eſt dit qu'*on doit évacuer les humeurs lorſqu'elles ont ſubi une coction convenable, & non pas lorſqu'elles ſont encore crues*, ſemble encore plus regarder les ſueurs excitées par art, que la purgation, comme je l'ai remarqué ailleurs.

Cependant il ne faut être que médiocrement verſé dans la pratique, pour ſavoir quel déplorable abus font tous les jours des ſudorifiques quantité de bonnes femmes & d'hommes ignorants qui ſe donnent pour Médecins. La coutume de ces gens-là, dès que quelqu'un ſe plaint d'un friſſon & d'une douleur de tête, qui ſont ordinairement des ſignes d'un accès de fievre prochain, c'eſt de les obliger auſſitôt de garder le lit, & d'employer toutes ſortes de moyens pour les faire ſuer. Mais à quoi aboutiſſent ces ſueurs hors

de ſaiſon ? Le voici ; c'eſt que la fievre qui auroit pu ſe diſſiper d'elle-même, ou en tirant quelques onces de ſang, devient alors plus violente, & forme une maladie conſidérable.

On ſait que les ſueurs qui viennent d'elles-mêmes au commencement de la fievre, ſont purement ſymptomatiques, & nullement critiques. Celles qui ſont produites par les ſudorifiques les premiers jours de la fievre ne ſervent pas ordinairement davantage pour la guérir, c'eſt-à-dire ne ſervent de rien du tout.

40. En ſecond lieu, comme l'art ignore le vrai temps où il faut exciter les ſueurs, il ne ſait pas mieux combien on doit les faire durer : car ſi elles durent au-delà du temps qui eſt néceſſaire pour l'entiere évacuation de la matiere morbifique, elles privent le ſang de la ſéroſité qui ſert à le délayer & à le détremper ; & par-là elles ne font qu'entretenir & augmenter la fievre.

On voit par tout ce que nous venons de dire quel eſt le danger des ſudorifiques. La méthode de la ſaignée & de la purgation n'eſt pas ſujette aux mêmes inconvénients, & le Médecin eſt maître de la gouverner comme il veut. D'ailleurs, s'il arrive qu'elle ne guériſſe pas la maladie, du moins elle ne met pas le malade en danger, comme font les ſudorifiques. Car ſans parler ici des cordiaux que l'on ne manque jamais d'employer dans cette derniere méthode, la ſeule chaleur du lit que l'on fait garder au malade plus long-temps qu'à l'ordinaire, trouble l'économie animale, produit des mouvements convulſifs dans les membres, & cauſe d'autres ſymptomes tout à-fait irréguliers. C'eſt pourquoi il eſt impoſſible de les décrire, d'autant qu'ils n'entrent pas eſſentiellement dans l'hiſtoire de la maladie, & qu'ils ſont uniquement l'effet de la mauvaiſe méthode que l'on emploie dans le traitement. Il en eſt de même de la plupart des ſymptomes de toutes les autres maladies : auſſi attribue-t-on communément ces ſymptomes irréguliers à une prétendue malignité.

Fauſſe idée de malignité, combien a été funeſte au genre humain.

41. Cette idée de malignité a été beaucoup plus pernicieuſe au genre humain que l'invention de la poudre à canon. On appelle fievres malignes celles où l'inflammation eſt portée à un degré extraordinaire de violence. Là-deſſus les Médecins ſe ſont figuré qu'il y avoit dans ces fievres je ne ſais quel venin qui devoit être évacué par les pores de la peau ; & en conſéquence ils ont eu recours à des cordiaux, & de prétendus alexipharmaques, & à un régime

très chaud dans des maladies qui demandoient les plus grands raffraîchiſſants. C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont comportés dans la petite vérole, qui eſt une des maladies les plus inflammatoires, & dans un grand nombre d'autres fievres.

Preuve de cela par la raiſon.

La cauſe de cette erreur a été apparemment les taches de pourpre & les autres exanthêmes de cette nature qu'ils ont apperçus, & qui cependant ne venoient dans la plupart des ſujets que de ce que le ſang déja trop enflammé par la fievre, l'avoit été encore davantage par le mauvais traitement.

Il eſt rare que des taches de pourpre paroiſſent d'elles-mêmes & ſans qu'on y ait donné occaſion, excepté au commencement de la peſte, & au commencement d'une petite vérole confluente extrêmement inflammatoire. Dans cette derniere maladie, l'éruption des puſtules eſt accompagnée de taches livides que l'on apperçoit en différents endroits du corps, & en même temps le malade rend du ſang par les conduits urinaires, ou par la trachée artere en touſſant; car le ſang eſt ſi enflammé & ſi agité, qu'ils rompt ſes vaiſſeaux & s'extravaſe.

Il eſt vrai que dans la fievre qui regne préſentement, les taches de pourpre que l'on apperçoit quelquefois ne viennent pas d'une inflammation du ſang auſſi violente que celle qui produit des hémorrhagies; mais toujours viennent-elles d'une inflammation de ce liquide; & pourvu qu'il ne s'y joigne pas une hémorrhagie, qui eſt l'unique ſymptome de la petite vérole, dont la Médecine n'ait pu encore venir à bout, elles cedent ſans peine au régime raffraîchiſſant.

42. Si les Médecins concluent qu'il y a de la malignité, non ſeulement lorſqu'ils voient des taches de pourpre, mais encore lorſqu'ils obſervent que les ſymptomes de la fievre ſont trop légers, eu égard à ſa nature, & que cependant le malade meurt beaucoup plutôt qu'on ne devoit naturellement s'y attendre:

Je réponds que tout cela vient de ce que la nature étant, pour ainſi dire, accablée & vaincue dès le commencement de la maladie, elle ne ſauroit produire des ſymptomes réguliers & proportionnés à la grandeur du mal; d'où il arrive qu'elle n'en produit que d'irréguliers: car dans cet état la fievre ne peut ſe développer ni ſe manifeſter, comme elle feroit ſans cela.

Je me ſouviens d'avoir vu, il y a déja pluſieurs années, un

exemple bien remarquable de cette vérité, dans la perſonne d'un jeune homme pour qui je fus appellé. On auroit cru d'abord qu'il alloit rendre l'ame, tant on lui ſentoit peu de chaleur en le touchant ; & quand j'aſſurai qu'il avoit la fievre, mais que l'abondance du ſang dont la nature étoit accablée, &, pour ainſi dire, étouffée, empêchoit cette fievre de ſe développer & de ſe manifeſter, les aſſiſtants n'en vouloient rien croire. J'ajoutai qu'il falloit ſaigner le malade, & qu'on verroit auſſi-tôt une fievre aſſez violente. On fit une bonne ſaignée. La fievre ſe déclara au point que je n'en ai jamais vu de plus violente. Auſſi ne céda-t-elle qu'à la troiſieme ou à la quatrieme ſaignée. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

Preuve par l'expérience.

43. Si les raiſons que j'ai alléguées en faveur de mon ſentiment ne paroiſſent pas convainquantes & ſans replique, il me ſuffit d'avoir pour moi l'expérience, qui m'apprend que la fievre regnante ne cede pas volontiers aux ſueurs. Car enfin l'expérience ſeule, & non aucun raiſonnement, peut nous faire connoître quelles ſont les fievres qui ſe guériſſent par les ſueurs, & quelles ſont celles qui ſe guériſſent par d'autres évacuations. Et de fait, il n'eſt aucune perſonne ſage, pour peu qu'elle connoiſſe les hommes, & la nature des choſes, qui, dans les matieres de pure ſpéculation, & qui ne ſauroient être démontrées par des expériences certaines, voulût embraſſer aveuglément l'opinion d'un autre homme, quelqu'habile qu'il pût être. Une perſonne de ce caractere ne manqueroit pas de réfléchir que les raiſonnements des hommes ſont fort différents & fort incertains ; en ſorte que l'un ayant propoſé une théorie qui entraîne les ſuffrages de tous les aſſiſtants, tant elle paroît fondée ſur des raiſons ſolides ; un autrre, peut-être plus habile, viendra enſuite, qui renverſera une hypotheſe ſi bien appuyée en apparence, & démontrera par des raiſons plus frappantes, qu'elle n'eſt autre choſe qu'une chimere dont il n'y a pas la moindre trace dans la nature. Mais à la place de cette hypotheſe, il en ſubſtituera une nouvelle qui ſemblera encore plus vraiſemblable, & plus ingénieuſe, & qui néanmoins aura le même ſort que la précédente, dès qu'elle ſera combatue par un troiſieme homme, autant ſupérieur par ſon eſprit au ſecond, que celui-ci l'étoit au premier ; & la diſpute recommencera toujours juſqu'à ce qu'on rencontre enfin l'homme du plus grand génie. Or, l'extrême difficulté de découvrir cet homme, & de le diſtinguer des au-

tres, paroîtra d'abord à quiconque ne ſera pas aſſez vain & aſſez extravagant pour ſe croire lui-même tel ; & comme d'un côté on peut ſuppoſer vraiſemblablement qu'il y a dans les vaſtes orbes, placés en différents endroits du firmament, un nombre preſqu'infini d'êtres, qui ont beaucoup plus d'intelligence & de pénétration que nous autres foibles mortels ; d'un autre côté, nous ne ſavons pas certainement ſi le Créateur n'a pas formé de telle maniere le cerveau des hommes, qu'ils ſont moins en état de découvrir ce qui eſt abſolument vrai, que ce qui eſt le plus conforme à leur nature. Je dis cela pour ces Médecins qui, dans la pratique de l'art, ſe conduiſent plutôt par de vaines ſpéculations, que par une expérience appuyée ſur le ſolide témoignagne des ſens (1).

Moyen de connoître la meilleure méthode curative.

44. On m'objectera peut-être que la fievre dont il eſt queſtion, ſe guérit ſouvent par une méthode entierement contraire à celle que je recommande ici. Je réponds qu'il y a une très grande différence entre une méthode qui n'eſt appuyée que ſur quelques guériſons dont la Nature ſeule a été la cauſe, & une méthode qui, outre le grand nombre de guériſons qu'elle opere, ſe trouve encore convenir aux ſymptomes naturels de la maladie.

Par exemple, dans la petite vérole, pluſieurs de ceux que l'on traite par des cordiaux & un régime échauffant, ne laiſſent pas de guérir, & ceux que l'on traite par une méthode entierement contraire, guériſſent auſſi. Quel eſt donc le moyen de déterminer ſûrement laquelle des deux methodes doit être préférée ? Le voici. Je trouve que plus j'échauffe le malade, plus j'augmente la fievre, l'inquiétude, le délire & les autres ſymptomes. Au contraire,

(1) Comme la vérité & la Nature ſont toujours les mêmes ; pour ſe convaincre de la vanité des ſyſtêmes, il n'y a qu'à conſidérer le grand nombre de ceux qui ont été inventés, & les révolutions qu'ils ont ſouffertes. Ceux qui regnent préſentement, n'étoient pas encore inventés, il y a cinquante ans, ou du moins étoient peu ou point du tout ſuivis en ce temps-là, quoique la Nature fut aſſurément la même qu'aujourd'hui ; & ils auront ſans doute le même ſort que ceux qui les ont précédés. Tout bien examiné, on trouvera que la plupart de nos connoiſſances de la Nature, ſont uniquement le réſultat de l'obſervation & de l'expérience ; mais, quant à la maniere d'expliquer les opérations de la Nature, cela a changé ſelon les temps, & changera toujours de même. Ainſi, on doit peu compter ſur ces ſortes d'explications, lorſqu'elles ne ſont pas appuyées ſur des faits, & ſur le témoignage des ſens.

lorſque je le rafraîchis modérément, je diminue la fievre & les autres ſymptomes ; les puſtules ſont plus groſſes, & la ſuppuration plus heureuſe. Cela étant, on voit clairement laquelle des deux méthodes mérite la préférence.

45. De même dans la fievre qui regne préſentement, ſi je trouve que plus j'échauffe un malade, plus il eſt ſujet au délire, aux taches de pourpre, & à toutes ſortes de ſymptomes irréguliers ; & ſi j'obſerve, au contraire, qu'un autre malade que l'on traite par les rafraîchiſſants, ſe trouve tout-à-fait exempt de pareils ſymptomes : le bon ſens m'oblige de croire que cette derniere méthode vaut beaucoup mieux que la premiere, quoique les deux malades qui ont été traités d'une maniere ſi différente, ne laiſſent peut-être pas de guérir l'un & l'autre. Mais s'il en guérit réellement davantage par la derniere méthode que par la premiere, il eſt encore plus facile de décider la difficulté. Or, je laiſſe aux perſonnes déſintéreſſées à juger ce qui en eſt.

46. Voilà tout ce que j'avois à dire ſur la fievre dont il s'agit. Je ne ſaurois deviner combien elle durera encore. Peut-être même n'eſt-elle que le commencement, &, pour ainſi dire, l'ebauche d'une fievre dépuratoire ſemblable à celle qui fut ſuivie de la grande peſte de Londres. Ce qui me porteroit à le croire, c'eſt que non ſeulement il reſte de véritables fievres intermittentes répandues par-ci par-là, & ſur-tout des fievres quartes ; mais encore que les continues ſe changent quelquefois en intermittentes, ſur-tout dans la ſaiſon préſente qui eſt la fin de l'été. D'ailleurs, les redoublements qui arrivent dans la fievre régnante, reſſemblent en quelque choſe aux accès des fievres intermittentes, & les malades ont aſſez de diſpoſition à vomir.

Cependant je ne veux rien décider là-deſſus, d'autant que je ne me ſouviens pas maintenant de quelle façon commença la fievre dépuratoire, ainſi que je l'ai déclaré dans le Traité des Maladies Aiguës, ſection 1, chapitre 3, en ces termes : » Je ne ſaurois dire combien de temps cette » fievre continue avoit déja regné, parceque je m'étois » contenté juſqu'alors de faire attention aux ſymptomes » généraux des fievres, n'ayant point encore pris garde » qu'on pouvoit les diſtinguer ſuivant les diverſes tempé- » ratures des années, ou ſuivant les divers temps qu'il » fait dans une même année ».

DISSERTATION

SUR LA

FIEVRE PUTRIDE

OU SECONDAIRE

Qui arrive dans la petite Vérole confluente.

1. COMME mon grand âge & les maladies dont je ſuis depuis long-temps affligé, ne me laiſſeront peut-être pas le moyen de publier quelques nouvelles obſervations que j'ai faites (quoique trop tard dans ma vie) ſur la fievre ſecondaire qui arrive dans la petite vérole confluente, j'eſpere que le lecteur voudra bien me permettre de les joindre ici, malgré le peu de rapport qu'elles ont avec la maladie dont je viens de parler.

En quoi la petite vérole diſcrete & la confluente different l'une de l'autre.

2. J'ai montré ailleurs, il y a déja long-temps, la grande différence qui ſe trouve entre la petite vérole diſcrete & la confluente; en ce que la premiere n'a preſque pas beſoin du ſecours de la Médecine, & qu'elle ſe guérit d'elle-même par les ſeules forces de la nature, à moins que le malade n'ait gardé le lit dès le commencement, & ne ſe ſoit procuré des ſueurs continuelles, ainſi qu'il ſe pratique d'ordinaire. En effet, le malade ſe voyant beaucoup de diſpoſition à ſuer, & s'imaginant que les ſueurs lui ſont excellentes, n'oublie rien pour les exciter, ſoit par l'uſage des cordiaux, ſoit par un régime échauffant; & il le fait d'autant plus volontiers, que d'abord il croît ſe trouver mieux de cette méthode, & qu'elle eſt approuvée par les aſſiſtants.

Mais la fin de la maladie ne répond pas au commencement. La ſueur ayant diſſipé les particules qui devoient ſervir à groſſir les puſtules & à faire enfler le viſage, les puſtules ne groſſiſſent point, & le viſage ne s'enfle point; au contraire, il ſe trouve flaſque le huitieme jour, & les intervalles des puſtules ſont blanchâtres, au lieu d'être rouges & enflammés. La ſueur qui juſqu'alors avoit coulé ſans peine, ſe ſupprime tout-à-coup d'elle-même, ſans

qu'il ſoit poſſible de la rappeller, même en donnant les plus puiſſants cordiaux. Cependant le tranſport ſurvient. Le malade eſt fort agité, & ſe trouve très mal ; il urine ſouvent, & peu à la fois ; & enfin il meurt contre l'attente de preſque tout le monde ; au lieu que s'il ſe fut abandonné à la nature, ſans s'aſtreindre à un régime particulier, il auroit guéri, & n'auroit même couru aucun riſque (1).

Danger de la petite vérole confluente.

3. Les choſes ſont bien différentes dans la petite vérole confluente. Cette maladie, les premiers jours, n'épouvante pas beaucoup les aſſiſtants, & ne met pas même le malade en danger, à moins qu'il ne rende du ſang par la trachée artere, ou par les urines. Mais ſur la fin de la maladie il ſe fait un changement ſubit, & le malade tombe dans un état où l'on a tout à craindre. L'onzieme jour, en comptant depuis le commencement de la maladie, eſt le plus redoutable dans les petites véroles confluentes les plus ordinaires, & où la matiere morbifique eſt dans le moindre degré de crudité. Le quatorzieme jour eſt le plus redoutable dans les confluentes où il y a une plus grande crudité: le dix-ſeptieme, dans celles où la crudité eſt au plus haut degré.

4. Quelquefois néanmoins le malade ne meurt pas avant le vingt-unieme jour ; mais cela eſt rare, & auparavant les puſtules ſont tellement durcies & deſſechées, & comme enfoncées dans les chairs, ſur-tout celles du viſage, qu'il n'y a aucun moyen de les faire élever (2). Mais l'onzieme jour eſt ordinairement le premier où il y a du danger ; car alors il ſurvient une violente fievre, avec des agitations, & d'autres ſymptomes funeſtes qui le plus ſouvent emportent le malade, à moins qu'il ne ſoit puiſſamment ſecouru ; & s'il ne ſuccombe pas l'onzieme jour, il a encore à craindre le quatorzieme & le dix-ſeptieme, qui ne ſont pas moins redoutables. Dans l'intervalle qui eſt entre l'onzieme jour & le dix-ſeptieme, il a tous les ſoirs un redoublement qui le met à deux doigts de la mort.

D'où provient ce danger.

5. J'ai fait voir ailleurs que le grand danger de la petite vérole confluente, les jours dont j'ai parlé, vient de l'abondance extraordinaire du pus & des vapeurs putrides

(1) Voyez *Sect.* 3, *Chap.* 3, *num.* 20.
(2) Voyez ci deſſus, *p.* 358. *num.* 5.

que

que fourniſſent alors une infinité de puſtules, devenues par la ſuppuration, autant de petits abcès dont tout le corps eſt chargé. Ce pus & ces vapeurs putrides rentrant dans le ſang, l'infectent & le corrompent, allument la fievre, & accablent la nature (1); au lieu que dans la petite vérole diſcrete, les puſtules étant en petit nombre, il rentre peu de pus dans le ſang, la nature s'en débarraſſe aiſément, & l'on n'a pas à craindre une fievre violente.

Pourquoi le régime échauffant & les cordiaux ſont mauvais.

6. Ainſi puiſque le ſalut du malade dépend du petit nombre de puſtules, & que le danger, au contraire, dépend de leur grand nombre, la raiſon & le bons ſens nous dictent qu'un Médecin prudent ne doit pas dès le commencement de la maladie travailler, par des cordiaux & un régime échauffant, à mettre en mouvement la matiere morbifique, dont il ſe formeroit par ce moyen une trop grande quantité; mais qu'il doit, au contraire, ne rien oublier pour appaiſer l'extrême inflammation du ſang & des humeurs.

Méthode curative.

Et, pour cet effet, ſi la jeuneſſe du malade, ou l'uſage immodéré qu'il a fait des liqueurs ſpiritueuſes, ou les douleurs violentes qu'il a reſſenties dans quelques parties du corps, ou, enfin, de grands vomiſſements énormes donnent lieu de ſoupçonner que la petite vérole ſera confluente, dans ce cas-là le Médecin doit d'abord faire ſaigner du bras, & enſuite donner un vomitif.

Il eſt très nuiſible de garder toujours le lit.

Mais comme rien n'échauffe tant le malade, & par conſéquent ne produit une ſi grande abondance de matiere morbifique, que de faire garder continuellement le lit, j'ai toujours ſoin que le malade ſe tienne levé pendant la journée juſqu'au ſixieme jour, en comptant depuis le commencement de la maladie, ou juſqu'au quatrieme, ſi l'on compte depuis le commencement de l'éruption; car alors toutes les puſtules ſont ſorties (2).

Depuis ce temps-là je fais garder le lit juſqu'à la fin de la maladie; mais je ne veux pas que le malade ſoit plus couvert, ni qu'il y ait plus de feu dans ſa chambre que lorſqu'il ſe portoit bien. Je lui permets de boire abondamment de la petite biere, ou de quelque liqueur rafraîchiſſante qui ſoit de ſon goût.

(1) Voyez *p.* 359. *num.* 6, &c.
(2) Voyez *p.* 368. *num.* 22. *p.* 372, *num.* 28. *p.* 375. *num.* 32.

Il faut tous les ſoirs un narcotique.

7. Et comme nonobſtant le régime plus tempéré, le malade ne laiſſera pas d'avoir ſouvent le délire avec des bouffées de chaleur & des inquiétudes fâcheuſes, j'ordonne tous les ſoirs un narcotique; mais je le fais prendre un peu de meilleure heure qu'à l'ordinaire, à cauſe d'une eſpece de redoublement; c'eſt-à-dire d'une augmentation de chaleur & d'inquiétude que le malade ne manque guere d'éprouver chaque jour ſur le ſoir.

La méthode que j'enſeigne ici eſt très propre à empêcher la trop grande quantité des puſtules, qui eſt extrêmement dangereuſe pour le malade, comme j'ai montré ci-devant; & à procurer aux puſtules, quand elles ſont ſorties, une juſte groſſeur, & une ſuppuration convenable (1).

Ce qu'on doit faire lorſque la fievre ſecondaire ſurvient.

8. Malgré tout cela néanmoins, & malgré tout ce qu'on peut faire d'ailleurs, il ſurvient très ſouvent, l'onzieme jour, ou le quatorzieme, ou le dix-ſeptieme, que j'ai dit être les plus dangereux dans la petite vérole confluente, & ſur-tout l'onzieme, il ſurvient, dis-je, une fievre violente, avec une oppreſſion & une agitation extraordinaires; le malade étouffe, & il meurt tout d'un coup, au grand étonnement des aſſiſtants qui, juſqu'alors, avoient bien auguré de ſa maladie.

Dans un cas ſi délicat le Médecin doit redoubler ſes efforts. Pour cela, il doit bien faire attention que la nouvelle fievre qui ſurvient l'onzieme jour de la petite vérole confluente eſt une maladie entierement différente de la petite vérole même de la fievre qui précede l'éruption, ou de celle qui produit quelquefois l'inflammation des puſtules.

Cette fievre eſt putride.

9. Cette nouvelle fievre n'eſt autre choſe qu'une fievre putride proprement dite. Elle doit ſon origine aux particules de pus que fourniſſent les puſtules alors en ſuppuration, & qui étant repompées dans le ſang l'infectent par leur qualité virulente & nuiſible (2). Cette fievre eſt extrêmement dangereuſe: ainſi on doit travailler uniquement à la dompter. Or de tout les remedes qui conviennent pour cela, il n'en eſt point de plus efficace que la ſaignée copieuſe, car elle évacue auſſi-tôt une partie de la matiere

La ſaignée eſt très utile.

(1) Voyez *p.* 3-8 *num.* 35, *&c.*

(2) Les cauſes de cette fievre ſont clairement & ſavamment expliquées par le Docteur Hillary, Anglois, au huitieme Chapitre de ſon excellent *Eſſai ſur la petite Vérole*, auquel nous renvoyons le Lecteur qui voudra être inſtruit à fond ſur cette matiere.

purulente qui a pénétré dans le ſang, & qui cauſe tout le mal.

L'état de ſuppuration où eſt alors la petite vérole ne doit nullement empêcher de ſaigner ; car comme les puſtules ſont alors revêtues d'une croûte dure, il n'y a pas à craindre qu'elles rentrent ou qu'elles s'affaiſſent ; & quand le malade viendroit à mourir en ce temp-là, & qu'on expoſeroit ſon corps dans un lieu froid, elles ne rentreroient pas pour cela, & ne diminueroient pas le moins du monde de leur volume.

Ainſi nous n'avons plus affaire à la petite vérole, mais à une maladie entierement différente, ſavoir à une fievre putride. C'eſt pourquoi, depuis les dernieres obſervations que j'ai publiées ſur la petite vérole, j'ai employé avec ſuccès dans le cas préſent la méthode que je vais expoſer, & qui me paroît la meilleure & la plus ſûre.

10. Quand donc l'onzieme, ou le quatorzieme, ou le dix-ſeptieme jour d'une petite vérole confluente, on trouve le malade attaqué des redoutables ſymptomes dont nous avons fait mention, & qui le réduiſent à la derniere extrémité, il faut tirer auſſi-tôt dix ou douze onces de ſang de l'un des bras, ſavoir de celui où il y aura moins de puſtules, & où l'on pourra ſaigner plus aiſément.

La ſituation des choſes eſt bien différente alors de ce qu'elle étoit les premiers jours de la maladie. Alors, par le moyen des narcotiques & en faiſant tenir le malade levé pendant le jour, on peut, ſans qu'il ſoit beſoin d'en venir à la ſaignée, diſſiper le redoublement qui arrive ordinairement ſur le ſoir. Mais dans le cas préſent la ſaignée copieuſe eſt le ſeul remede ſur lequel on doive compter, & qui puiſſe appaiſer la violence de la fievre.

On continuera cependant le narcotique, & on le donnera, comme auparavant, en grande doſe, matin & ſoir, & quelquefois même plus ſouvent ; car dans certains ſujets l'orgaſme eſt d'une ſi grande violence, qu'une forte doſe de narcotique n'eſt pas capable de l'appaiſer l'eſpace de douze heures ; & alors, il eſt abſolument néceſſaire de réitérer de huit en huit heures la même doſe de ce remede.

Il faut donner le narcotique en grande doſe.

11. Il arrive ſouvent vers les derniers jours de la maladie que le ventre eſt extrêmement reſſerré, tant par la nature de la maladie même, qu'à raiſon du grand uſage qu'on a été obligé de faire des narcotiques. En conſéquence de ce reſſerrement du ventre, le malade ſe ſent preſque étouf-

Comment il faut lâcher le ventre, lorſqu'il eſt reſſerré.

fer, & la fievre augmente à un point que tout ſemble preſque déſeſpéré. Le remede qui convient alors eſt un doux purgatif, & il eſt bien moins dangereux qu'une fievre ſi violente.

J'ai donné avec aſſez de ſuccès, en pareil cas, une once & demie de lénitif, diſſous dans quatre onces d'eau de chicorée, ou de quelque autre ſemblable. Il eſt vrai que cette potion ne lâchera pas auſſi-tôt le ventre qui eſt ſi fortement reſſerré. Néanmoins ſi on la prend le matin, elle produit ordinairement quelques ſelles avant la nuit.

On peut donner un doux purgatif en toute ſureté.

Mais ſi elle n'opere point, & que le danger continue, il faudra donner un narcotique le ſoir, & même plutôt, parcequ'en attendant l'effet du purgatif, le malade pourroit bien mourir. D'ailleurs, quand le purgatif ne feroit rien, il eſt ſi doux qu'il ne nuira en aucune façon au malade. Suppoſé donc qu'il n'agiſſe point le premier jour, on le réiterera le jour ſuivant, & alors il manquera très rarement de produire ſon effet. Mais ſi dès le premier jour il évacue une quantité ſuffiſante de matiere, & que le malade ſe trouve mieux, on pourra attendre quelque temps avant que d'y revenir (1). C'eſt ainſi qu'on réitérera par intervalle la ſaignée & la purgation, juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger.

Il ne faut purger que ſur la fin de la maladie.

12. Toutefois, de peur qu'on abuſe de ce que je dis, & qu'on ne nuiſe au malade, au lieu de lui être utile, j'avertis expreſſément qu'il ne faut purger que ſur la fin de la maladie, par exemple le treizieme jour, ou même plus tard, & ſeulement après avoir ſaigné depuis que la fievre ſecondaire eſt ſurvenue (2).

---

(1) Le Docteur Huxham aſſure que rien ne lui a mieux réuſſi contre la fievre ſecondaire, que les purgatifs réitérés, en y ajoutant dans le beſoin le calomelas, & donnant de temps en temps des narcotiques. Il dit avoir éprouvé cette méthode ſur ſes propres enfants, & ſur pluſieurs autres malades, & qu'elle eſt preſque la ſeule qui réuſſiſſe. *Voyez* ſon Traité *de Aere & Morb. Epid. p.* 37. *Tranſact. Philoſ. num* 390. *& Freind, Epiſt. de Purgant. &c.* Voyez auſſi *le Docteur Hillary, Eſſai ſur la petite Vérole, p.* 105, *&c.*

(2) L'expérience de pluſieurs grands Médecins apprend que, lorſque la fievre ſecondaire de la petite vérole confluente eſt accompagnée des redoutables ſymptomes qui la rendent ſi dangereuſe, ce qui arrive d'ordinaire environ le quatorzieme jour de la maladie, c'eſt-à-dire à peu près l'onzieme, depuis l'éruption, rien n'eſt ſi utile que de purger. *Voyez* là-deſſus Freind, *Epiſtol. de Purgant. &c. Voyez* auſſi dans le Mercure Suiſſe, Décembre 1742, une Lettre de M. Normand, Médecin, dans laquelle il prouve que la purgation eſt alors la ſeule reſſource.

13. Mais pour ne rien oublier, autant qu'il m'eſt poſſible, de tout ce qui regarde le traitement de la petite vérole confluente, j'ajouterai ici quelque choſe touchant l'hémoptiſie & le piſſement de ſang qui arrivent quelquefois dans cette maladie. Ces deux accidents, comme j'ai déja remarqué ailleurs, paroiſſent dès le commencement, c'eſt-à-dire avant l'éruption des puſtules, ou du moins avant que la plupart ſoient ſorties, & dans des petites véroles extrêmement confluentes. Ils ſont accompagnés de taches de pourpre répandues çà & là ſur la peau, & qui n'annoncent rien que de funeſte. On peut, à la vérité, diſſiper ces taches en temperant, comme il faut, la grande ardeur du ſang. Mais l'urine ſanglante, & l'hémoptyſie ſont toujours des ſignes mortels. Il y a cependant moyen d'y remédier, & de mettre la vie du malade en ſûreté. Comme ces ſymptomes viennent d'une inflammation & d'une ténuité extrême du ſang, les remedes rafraîchiſſants, incraſſants & aſtringents ſont d'un très grand ſecours en pareil cas.

Comment il faut remédier à l'hémoptyſie & au piſſement de ſang.

Voici donc comment il faut ſe conduire. On fera d'abord une ſaignée copieuſe, & enſuite on donnera un narcotique tel que le ſuivant.

Prenez *eau de coquelicot, deux onces ; laudanum liquide, quatorze gouttes ; vinaigre diſtillé, trois gros ; ſyrop diacode, demi-once. Mêlez tout cela pour une potion.*

Potion narcotique.

On ordonnera enſuite les remedes ſuivants, ou d'autres ſemblables, juſqu'à ce que l'hémorrhagie ceſſe entierement.

Prenez *trochiſques de terre lemnos & de bol d'arménie, de chacun un gros ; terre ſigillée, pierre hématite, ſang-dragon, & corail rouge, de chacun demi gros ; maſtic, & gomme arabique, de chacun un ſcrupule. Mêlez tout cela, & le réduiſez en poudre très fine, dont le malade prendra un demi-gros de trois heures en trois heures dans une cuillerée de ſyrop de grande conſoude, & il boira par deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep ſuivant.*

Poudre aſtringente.

Prenez *eaux de plantain & de bourgeons de chêne, de chacune trois onces ; eau de canelle orgée, deux onces ; ſyrop de roſes ſeches, une once ; eſprit de vitriol, autant qu'il en faut pour donner une légere acidité.*

Julep aſtringent.

Pendant ce temps-là on donnera tous les ſoirs le narcotique preſcrit ci-devant.

Les émulſions avec les quatre ſemences froides majeures & la graine de pavot blanc ſont auſſi très utiles (1).

Quand l'hémorrhagie aura ceſſé, on ſe conduira pour tout le reſte ſuivant la méthode qui eſt expliquée dans le Traité des Maladies Aiguës, au chapitre de la petite vérole (2).

14. Avant que de finir cette matiere, j'avertirai ici que quand j'ordonne le laudanum liquide, j'entends toujours celui que j'ai décrit dans le Traité des Maladies Aiguës, au chapitre de la dyſſenterie (3). Et pour ce qui eſt du ſyrop diacode, j'entends celui qui eſt fait de la maniere ſuivante.

Syrop de pavot blanc.

Prenez *quatorze onces de têtes de pavot blanc bien deſſechées; laiſſez-les macérer dans huit livres d'eau de fontaine pendant vingt-quatre heures. Faites enſuite une forte décoction, que vous paſſerez en exprimant fortement, & ayant ajouté vingt-quatre onces de ſucre, faites cuire le tout en conſiſtance de ſyrop* (4).

Ces deux préparations ſont, à mon avis, excellentes dans leur genre, ſur-tout le ſyrop diacode, dont une once opere plus que deux onces de celui où l'on emploie des têtes de pavots moins ſeches, où l'on n'exprime pas ſi fortement la décoction, & où, au lieu de têtes de pavot blanc

---

(1) Dans ces ſortes d'hémorrhagies, il faut ſaigner copieuſement, ſelon l'âge & les forces du malade & la violence des ſymptomes, & réitérer la ſaignée, ſi le pouls eſt élevé, comme il arrive ſouvent. Les acides minéraux, tels que l'eſprit de vitriol, ou l'huile de ſoufre, ſont ici d'un grand ſecours pour tempérer la violence de la chaleur, & remédier à la trop grande ténuité du ſang. Les fomentations chaudes ſur les extrémités ſont utiles pour relâcher les vaiſſeaux de ces parties-là, en diminuer la réſiſtance, & y attirer une plus grande quantité de fluides. *Voyez* Hillary, *Eſſai ſur la petite Vérole*, p. 133. 134. 136.

(2) Voyez *Sect.* 3. *Chap.* 2. *p.* 123.

(3) Voyez *Sect.* 4. *Chap.* 3. *num.* 14. *p.* 166.

(4) Le ſyrop diacode, ſuivant le Docteur Hillary, eſt le plus convenable narcotique dans la petite vérole, comme étant le plus doux que nous connoiſſions, & celui qui raréfie le moins le ſang. *Voyez Eſſai ſur la petite Vérole. p.* 114.

ou noir, on ſe ſert en grande partie de celles de pavots rouge, qui n'a pas beaucoup de vertu.

Quand je ne ſuis pas bien ſûr de la bonté de ces préparations, j'y ſubſtitue un grain & demi de laudanum ſolide de la pharmacopée de Londres, ou même deux grains, que l'on diſſout dans une eau appropriée. De cette maniere je ſuis ſûr de mon fait, & le malade n'eſt pas trompé.

DISSERTATION

SUR LE

PISSEMENT DE SANG

CAUSÉ PAR UNE PIERRE

ENGAGÉE DANS LES REINS.

Raiſon de l'Auteur pour publier cette Diſſertation.

1. On trouvera peut-être d'abord qu'il y a de l'imprudence à moi de publier des obſervations que je n'ai faites que ſur moi-même. Cependant comme j'ai ſouffert pendant fort long-temps de très cruelles douleurs par un piſſement de ſang que me cauſoit une pierre engagée dans les reins, j'eſpere que les perſonnes équitables ne me blâmeront pas, ſi en faveur de ceux qui ſont attaqués de la même maladie, j'indique ici les remedes qui m'ont ſoulagé, quelque ordinaires & quelque mépriſables qu'ils puiſſent paroître.

2. L'an 1660 j'eus une attaque de goutte aux pieds, la plus violente & la plus longue que j'euſſe jamais éprouvée auparavant. On étoit alors en été, & je fus obligé de demeurer couché pendant deux mois entiers, tantôt dans le lit, tantôt deſſus. L'accès ſe termina par une douleur ſourde que je commençai à reſſentir dans le rein gauche, & quelquefois, mais plus rarement, dans le rein droit. La goutte s'étant diſſipée, la douleur de rein reſta. Elle augmentoit par intervalles, mais elle étoit modérée & aſſez ſupportable; car je n'avois jamais eu une ſeule attaque de néphrétique, maladie qui eſt toujours accompagnée d'un vomiſſement violent, & d'une douleur aiguë qui ſe fait ſentir le long de l'uretere, en tirant vers la veſſie.

L'Auteur craint d'avoir une pierre dans l'un des reins.

Or, quoique je n'euſſe pas cette douleur ni ce vomiſſement, qui ſont des ſignes d'un calcul dans les reins, je ne laiſſois pas d'être bien fondé à croire que j'avois dans le baſſinet d'un des reins une pierre conſidérable, qui étant

trop groſſe pour paſſer par les ureteres, ne cauſoit pas les deux ſymptomes dont j'ai fait mention. Ce qui m'arriva au bout de pluſieurs années, me prouva que je ne m'étois pas trompé dans ma conjecture. Car pendant l'hiver de l'an 1676, m'étant beaucoup promené après un grand dégel, je rendis auſſi-tôt de l'urine mêlée de ſang.

Il rend de l'urine ſanglante.

La même choſe m'arriva enſuite toutes les fois que je faiſois beaucoup de chemin à pied, ou que j'allois en carroſſe ſur le pavé, quoique j'allaſſe très lentement; mais non pas lorſque j'allois par un chemin qui n'étoit pas pavé, quelque longue roue que je fiſſe. L'urine que je rendois alors étoit effrayante, car elle paroiſſoit être du ſang tout pur; mais au bout d'un peu de temps on la voyoit tranſparente & dans ſon état naturel, & le ſang ſe ramaſſoit en grumeaux au fond du vaiſſeau.

Il fait inutilement pluſieurs remedes.

3. Pour guérir cette maladie, je me fis faire une aſſez bonne ſaignée du bras, & après m'être purgé pluſieurs fois, je pris différents remedes rafraîchiſſants & incraſſants. J'obſervai un régime aſſez convenable, évitant avec ſoin les liqueurs acides, âcres, & apéritives. Tous ces remedes, & pluſieurs autres qu'il ſeroit trop long de détailler ici, furent inutiles; & comme je craignois d'employer des eaux martiales contre une pierre que je ſoupçonnois trop groſſe pour pouvoir être expulſée, je perdis enfin toute eſpérance de guériſon, voyant ſur-tout que des vieillards de ma connoiſſance s'étoient cauſé la mort en voulant faire ſortir le calcul des reins par le moyen de ces eaux. Ainſi je réſolus de ne plus tenter aucun remede, & de me contenter d'éviter, autant qu'il me ſeroit poſſible, tout mouvement du corps.

Il veut eſſayer la manne.

4. Il me vint alors dans l'eſprit, que certains Auteurs vantent extrêmement la vertu lithontriptique de la ſemence de frêne. Je penſai donc que ſi la ſemence de frêne avoit cette vertu, la manne que produit cet arbre devoit l'avoir encore davantage, puiſqu'elle n'eſt autre choſe qu'une liqueur ou une gomme qui découle des feuilles, des branches & du tronc des frênes de Calabre, & nullement un miel de l'air, ou une roſée céleſte. C'eſt ce que nous ont appris pluſieurs Auteurs, & entre autres le célebre Botaniſte Jean Ray, qui, dans ſon voyage d'Italie, en fut aſſuré par un très ſavant Médecin, lequel avoit ſouvent recueilli la manne en couvrant exactement d'un linge les feuilles & les petite branches d'un frêne. *Voyez* Jean Ray dans ſon *Catalogue des Plantes d'Angleterre.*

Sa maniere de la prendre.

Voulant donc eſſayer l'effet de la manne, j'en fis diſſoudre deux onces & demie dans deux livres de petit lait, & je pris cela par verrées, avalant de temps en temps un peu de ſuc de limon, afin d'animer l'action de ce purgatif qui, pour l'ordinaire, opere foiblement, & de le rendre moins déſagréable à l'eſtomac. Ce remede me ſoulagea infiniment; car quoiqu'auparavant je ne ſouffriſſe pas une douleur continuelle dans les reins, j'y reſſentois toujours une peſanteur incommode.

Il eſt fort ſoulagé.

Voyant que cette purgation m'avoit ſi bien réuſſi, je la réitérai une fois la ſemaine pendant pluſieurs mois de ſuite, & je me trouvai toujours mieux chaque fois que je fus purgé; tellement que je pouvois ſoutenir d'être rudement cahoté dans un carroſſe, ſans en être incommodé. Enfin je ne reſſentis rien du tout juſqu'au printemps dernier. Mais comme j'avois eu la goutte durant preſque tout l'hiver précédent, & qu'ainſi j'avois été obligé de renoncer à tout exercice, & de me tenir en repos, je fus de nouveau attaqué d'un piſſement de ſang.

Le piſſement de ſang revient.

5. Dans cette conjoncture, j'étois incertain ſi j'aurois de nouveau recours à la purgation; car comme la matiere goutteuſe avoit infecté, pour ainſi dire, toutes mes humeurs, je craignois avec raiſon que le purgatif le plus léger ne m'attirât un long accès de goutte. Enfin, je m'imaginai qu'en prenant un narcotique le ſoir de la purgation, afin d'appaiſer le tumulte qu'elle auroit excité, je pourrois revenir ſans danger à mon premier remede.

L'Auteur a recours à la manne avec un narcotique le ſoir.

Dans cette idée, je pris le matin deux onces & demie de manne diſſoute dans deux livres de petit lait; & le ſoir, à l'heure du ſommeil, ſeize gouttes de laudanum liquide dans de la petite biere. Je réitérai de cette maniere la manne & le laudanum deux fois la ſemaine juſqu'à ſix fois différentes. Enſuite je me contentai de prendre de la manne ſeulement une fois la ſemaine, parceque les humeurs ſe trouvoient alors purgées ſi abondamment, qu'il n'y avoit pas ſujet de craindre que la goutte revînt.

Il quitte le narcotique.

Mais comme je penſois que ſi la manne avoit quelque vertu de diſſoudre ou de briſer la pierre, cette vertu devoit néceſſairement être affoiblie par l'action du laudanum qui eſt un puiſſant aſtringent, je crus qu'il falloit alors ſupprimer ce narcotique. Je continuai donc pendant pluſieurs mois à me purger régulierement une fois la ſemaine avec la manne, & toujours le même jour. La douleur que je reſſentois au dos, diminua dès la premiere pur-

gation, comme elle avoit fait dans l'autre piſſement de ſang dont j'avois été attaqué.

Il eſt vrai qu'à la ſeconde purgation j'eus quelques atteintes de gouttes, tantôt aux extrémités, tantôt dans les viſceres; mais le laudanum diſſipa bientôt cet accident. Enſuite l'hémorrhagie ceſſa tout-à-fait, & après qu'elle eut ceſſé, je ne laiſſai pas de continuer quelque temps l'uſage de la manne, afin d'aſſurer la guériſon, & de prévenir, autant qu'il m'étoit poſſible, la formation du calcul dans les reins.

La purgation produit quelques ſymptomes de goutte, mais guérit l'hémorrhagie.

6. Il s'enſuit de tout cela que lorſqu'un homme ſujet à la goutte eſt attaqué d'un piſſement ſanguin, cauſé par une pierre dans les reins, on peut & on doit mettre en uſage la purgation, pourvu qu'on ſe ſerve uniquement de manne, & qu'on la donne de la maniere que nous avons expliquée.

L'Auteur retracte ſon ſentiment touchant la purgation.

Et à cette occaſion, je ſuis obligé de retracter ce que j'ai dit dans le Traité de la Goutte, ſavoir qu'on ne devoit jamais purger dans cette maladie, ſoit au commencement, ſoit à la fin, ſoit dans les intervalles des accès; car alors je ne m'étois pas encore aviſé qu'un narcotique donné le ſoir pouvoit empêcher l'accès de la goutte que je craignois de la part du purgatif. Cependant, à ne conſidérer que la goutte ſeule, toutes les évacuations, de quelque genre qu'elles ſoient, y ſont fort nuiſibles, & par conſéquent doivent être retranchées, à moins qu'il ne ſurvienne un piſſement de ſang, auquel cas elles ſont abſolument néceſſaires (1).

7. Pour ce qui eſt du régime qui me paroît convenir dans ces deux maladies, voici ce que j'obſerve moi-même; car je ne veux rien omettre de tout ce qui peut contribuer au ſoulagement des perſonnes qui ſont ſujettes aux mêmes incommodités que moi. Le matin, dès que je ſuis levé, je bois une ou deux taſſes de thé; enſuite je me promene en carroſſe juſqu'à midi. Etant de retour chez moi, je dîne, & je mange de tout ce qui me fait plaiſir & qui eſt

Régime qu'il obſerve.

(1) Voyez *Traité de la Goutte*, *p.* 454. *num.* 22. *& ſuiv.* Voyez auſſi Cheyne, *Eſſai ſur la Goutte*, *p.* 34 *& ſuiv.* où il blâme avec raiſon l'entrepriſe téméraire de certains Médecins de ſa connoiſſance, qui, dans le plus fort d'une attaque de goutte, ne faiſoient pas difficulté de purger; mais il recommande la purgation dans les intervalles des accès.

facile à digérer, mais je mange modérément, car c'eſt là l'eſſentiel, & à quoi il faut toujours avoir grande attention. Auſſi-tôt après le dîner j'avale un grand verre de vin de Canarie, afin d'aider la digeſtion, & d'éloigner la goutte des viſceres; enſuite je me promene de nouveau en carroſſe, & quand mes occupations me le permettent, je vais à la campagne prendre le bon air juſqu'à deux ou trois milles de Londres.

Mon ſouper ne conſiſte que dans un verre de petite biere, & j'en bois un autre verre dans le lit avant que de m'endormir, afin de détremper les humeurs âcres qui, ſéjournant dans les reins, font la matiere du calcul.

Pour ce qui eſt de la biere, je crois qu'on doit préférer la petite biere houblonnée à celle qui n'eſt pas houblonnée, quelque douce & légere qu'elle puiſſe être d'ailleurs. Il eſt vrai que la biere ſans houblon étant plus douce que l'autre eſt auſſi par cette raiſon plus propre à faire ſortir le calcul déja formé dans les reins. Mais d'un autre côté la petite biere houblonnée, à raiſon d'une légere aſtriction que lui communique le houblon, empêche davantage la génération des graviers, ou de la matiere calculeuſe, que ne fait la biere non houblonnée, qui eſt toujours plus viſqueuſe & moins apéritive.

Mauvais effets des veilles.

Le jour que je me purge, je ne mange que du poulet à mon dîner; mais à la fin du repas je bois, ſuivant ma coutume, un bon verre de vin de Canarie. J'ai ſoin de me coucher de bonne heure, principalement en hiver. Rien n'eſt meilleur que cela pour rendre les digeſtions parfaites, & conſerver tous les organes en bon état. Au contraire, rien n'eſt plus nuiſible aux perſonnes âgées qui ont quelque maladie chronique que de veiller la nuit, cela affoiblit toutes les digeſtions, & cauſe un épuiſement de forces, auquel il n'eſt pas facile de remédier.

Voici encore une autte précaution dont je me ſers pour prévenir le piſſement de ſang que produit le calcul des reins. Toutes les fois que je dois aller un peu loin en carroſſe dans les rues de cette ville, je ne manque pas de boire auparavant un bon verre de petite biere; & ſi je m'arrête quelque part un peu longtemps, j'en bois un autre verre avant que de revenir chez moi. Par ce moyen j'ai toujours aſſez bien prévenu l'hémorrhagie. Quand je vais en carroſſe dans des chemins non pavés, je puis faire autant de chemin qu'il me plaît, ſans en être du tout incommodé.

8. J'ajouterai ici une choſe au ſujet de la goutte. Depuis quelques années, s'il m'arrive de commettre quelque faute à l'égard des ſix choſes non naturelles, ma goutte remonte. Les ſignes de cet accident ſont de grands maux de cœur, des envies de vomir, & un peu de douleur dans le ventre. La douleur des extrémités ceſſe tout à coup, & leur mouvement eſt plus libre qu'à l'ordinaire. Dans ce cas-là, j'avale quatre pintes de poſſet ou de petite biere, & dès que j'ai revomi toute cette boiſſon, je prends un petit verre de vin de Canarie, où l'on a mêlé dix-huit gouttes de laudanum liquide; enſuite je me mets au lit, & demeure tranquille. Cette méthode m'a déja quelquefois ſauvé la vie (1).

L'Auteur eſt attaqué de la goutte interne.

Comment il ſe traite.

9. Or, quoiqu'il ne convienne peut-être à perſonne, & encore moins à un homme dont la vie où la mort eſt d'une ſi petite conſéquence, de parler ſi long-temps de lui-même, mon intention néanmoins en rapportant ces particularités a été de les rendre utiles à d'autres, dont la vie & la ſanté pourront être d'une plus grande importance.

Apologie de l'Auteur.

10. Je dois avertir ici que les gens attaqués du calcul & de la goutte s'expoſent à un grand danger lorſqu'ils prennent inconſidérément de la manne diſſoute dans des eaux minérales purgatives. Car quoique la manne purge alors plus promptement, & cauſe moins de nauſées, ces foibles avantages ne dédommagent nullement du tort que font les eaux. En effet, ſi le calcul contenu dans les reins eſt trop gros pour être expulſé dans la veſſie le long des ureteres, les eaux cauſent le plus ſouvent un accès de néphrétique très dangereux, & qui dure juſqu'à ce que la pierre ſoit rentrée dans le baſſinet.

Danger de prendre de la manne diſſoute dans des eaux purgatives.

Il y a même du danger pour le malade de prendre les eaux martiales, à moins qu'il ne ſache ſûrement que la pierre contenue dans les reins n'eſt pas aſſez groſſe pour ne pouvoir deſcendre par les ureteres. Or, le ſeul moyen, ce me ſemble, d'en être aſſuré, c'eſt lorſque le malade a déja eſſuyé précédemment quelques attaques de néphréti-

(1) Voyez Cheyne, *Eſſai ſur la Goutte*, p. 76. 77. Voyez auſſi notre Auteur, *Traité de la Goutte*, 480. *num.* 62 *note* (1).

Les narcotiques ne doivent être employés dans le cas préſent qu'avec beaucoup de précaution & de réſerve, crainte d'affoiblir les parties internes & de fixer la douleur, comme il arrive aiſément, quand on les donne en trop grande doſe, ou trop long-temps.

que, ſavoir une douleur violente dans l'un des reins & le long de l'uretere, avec un grand vomiſſement; car alors on peut juger que cet accès a été produit par une petite pierre ou un gravier qui, s'étant inſinué dans l'uretere, cauſe les ſymptomes de la néphrétique, dont l'accès ne ceſſe guere que quand cette pierre, ou ce gravier eſt tombé dans la veſſie; & qu'ainſi il y a plutôt dans le baſſinet des reins un amas de petites pierres ou de graviers, qu'une pierre conſidérable. Dans ce cas-là, rien de plus efficace, ſoit pour empêcher l'augmentation des petits calculs, ſoit pour en débarraſſer les reins, que de boire abondamment tous les étés les eaux martiales.

Utilité des eaux martiales, quand il y a du gravier dans les reins.

11. Mais comme il arrive ſouvent qu'on n'eſt pas à portée de ces eaux, ou que l'accès de néphrétique ſurvient dans une ſaiſon qui n'eſt pas favorable pour les prendre, voici la méthode qu'on doit ſuivre en pareil cas. Si le malade eſt d'un tempéramment ſanguin, & qu'il ne ſoit pas trop avancé en âge, on lui tirera dix onces de ſang au bras, du côté du rein affecté; enſuite il avalera promptement quatre pintes de poſſet où l'on aura fait bouillir deux onces de racine de guimauve, & on lui donnera le lavement ſuivant.

Comment il faut traiter une attaque de gravelle.

Lavement émollient.

Prenez *racines de guimauve, oignons de lis, de chacun une once; feuilles de mauve, de pariétaire, de branc-urſine, & fleurs de camomille, de chacune une poignée; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau qui ſera réduite à une livre & demie. Coulez la liqueur, & y diſſolvez deux onces de ſucre, & autant de ſyrop de guimauve.*

Dès que le malade aura rejetté le poſſet par le vomiſſement, & aura rendu ſon lavement, on lui donnera une bonne doſe de laudanum liquide, par exemple, juſqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien quinze ou ſeize grains de pilules de Mathieu.

On ne ſaignera point les vieillards qui ſont épuiſés par quelque longue maladie, ni les vieilles femmes vaporeuſes, ſur-tout ſi au commencement de l'accès elles rendent une urine noirâtre & mêlée de ſable. Pour tout le reſte, on ſe conduira entierement comme nous avons dit.

Eaux martiales ſont pernicieuſes dans le cas d'une groſſe pierre, & dans la goutte.

12. Si le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, parceque la pierre contenue dans le baſſinet des reins eſt trop groſſe pour en pouvoir ſortir, les eaux martiales ſe-

ſont non ſeulement inutiles, mais encore très dangereuſes, par les raiſons rapportées ci-devant. Elles ne nuiſent pas moins quelquefois aux goutteux avancés en âge, comme il le ſont le plus ſouvent, & qui ſont avec cela d'un tempérament foible & pituiteux; car elles achevent de ruiner le peu de forces qui leur reſte. Mais quelle que ſoit la cauſe du mal qu'elles font alors, je ſais certainement qu'elles ont été mortelles à pluſieurs vieillards que la goutte avoit réduits à une extrême foibleſſe.

Voilà à peu près tout ce que j'ai découvert ſur la curation des maladies, juſqu'au jour préſent 29 Septembre 1686.

MÉTHODE COMPLETTE

POUR GUÉRIR.

PRESQUE TOUTES LES MALADIES;

Avec une deſcription exacte des Symptomes qui les accompagnent.

AVANT-PROPOS.

VOICI, mon cher Lecteur, l'eſſai d'une excellente pratique Médicinale que l'illuſtre Sydenham compoſa lui-même avec tout le ſoin & l'exactitude poſſible. On peut dire, avec raiſon, qu'on n'a guere vu juſqu'à préſent de Médecins qui ſoient comparables à ce grand homme, tant pour la pénétration & la vivacité de ſon eſprit ſur tout ce qui regarde ſon art, que pour ſa probité, ſon humanité, & ſon inclination bienfaiſante à l'égard de toutes ſortes de perſonnes; qualités qui l'ont fait généralement regretter.

Cet abrégé ne ſe trouve point rempli de bagatelles, ni de vaines & fauſſes idées de certains demi-ſavants infatués de leurs chimériques ſyſtêmes. Néanmoins, tout ſimple & modeſte qu'il eſt, il donne une idée juſte & préciſe des maladies, & ne tend à autre choſe qu'à faire connoître ce que la nature peut opérer d'elle-même, & ce qu'elle peut ſupporter.

Or, s'il eſt permis de s'expliquer ici avec ſincérité, il faut convenir que pourvu que l'on connoiſſe la ſituation des parties du corps, que l'on ait une notion ſuffiſante des maladies par le moyen des ſymptomes qui les déſignent (ce que l'on apprend par de ſoigneuſes obſervations), & qu'avec cela on ſoit inſtruit de la véritable méthode de les traiter, tant par le régime que par des remedes ſagement adminiſtrés, on devient par là un habile

Praticien;

Praticien, & l'on ſe trouve en état d'exercer ſa profeſſion avec honneur, & d'être utile à toute ſorte de malades.

Car il importe peu que l'on ſache ſi c'eſt l'acide ou l'alkali qui péche dans une maladie ; ſi c'eſt dans les eſprits animaux, ou dans le ſang, ou dans quelque viſcere particulier, qu'eſt renfermé le foyer du mal, au moyen de quoi l'on puiſſe faire de longs & ſavants raiſonnements ſur le retour périodique des fievres intermittentes, pendant que la fievre qui fait toujours ſon chemin, eſt évidemment connue des aſſiſtants, même les moins intelligents, par les inquiétudes du malade, par ſa ſoif & l'ardeur qui le dévore, par la vîteſſe de ſon pouls, par les nauſées, & par tous les autres ſymptomes qui le travaillent.

Auſſi me ſuis-je ſouvent étonné pourquoi des hommes d'un très grand jugement, & très verſés dans la pratique de la Médecine, ſe donnent tant de peine à rechercher ſcrupuleuſement les cauſes prochaines & immédiates des maladies, & font des efforts inutiles pour dévoiler les ténebres dont la Nature les a enveloppées ; tandis qu'ils n'ignorent pas que les choſes qui ſe préſentent à tous moments ſous leurs yeux, leur ſont inconnues ; comme, par exemple, d'où vient la couleur verte de l'herbe, ou la couleur blanche de la neige ; pourquoi notre ame ne peut raiſonner dans l'enfance ; en quoi conſiſte notre forme ſpécifique, & autres choſes ſemblables.

Il vaut mieux, pour l'utilité commune, être Médecin que Philoſophe ; car qui eſt-ce qui voudroit avoir Deſcartes pour ſon Médecin ? Il vaut mieux détailler avec ſoin & d'une maniere claire les moindres phénomenes des maladies, & propoſer ſincérement les remedes les plus propres à combattre chacune d'entre elles. C'eſt par ce moyen que la Médecine, cet Art ſi noble, franchiroit enfin les bornes trop étroites dans leſquelles elle a été juſqu'ici renfermée : c'eſt par là qu'elle procureroit la ſanté à tout le genre humain, & les plus grands honneurs à ceux qui l'exercent.

L'Auteur, peu de temps avant ſa mort, travailloit à un Traité ſur la Phthiſie, mais il ne put l'achever ; car la grande application qu'il y donnoit, ayant épuiſé ſes forces déja très diminuées par la vieilleſſe & par la goutte à laquelle il étoit ſujet depuis bien des années, l'humeur goutteuſe ſe jetta tout à coup ſur les viſceres, & lui cauſa des vomiſſements & des déjections énormes. Pour comble de malheur, il ſurvint un piſſement de ſang, cauſé par le calcul des reins, qui avoit déchiré les vaiſſeaux. Le malade ne pu

AVANT-PROPOS.

réſiſter à tant de maux, & il expira tranquillement au milieu de ſes douleurs. On trouvera ici les morceaux qu'il avoit compoſés ſur la Phthiſie, ils ſont dignes de leur Auteur, & font regretter qu'il n'ait pas vêcu ſuffiſamment pour traiter à fond cette matiere.

L'abrégé de Médecine dont il s'agit préſentement, fait aſſez connoître combien ſon Auteur a excellé dans le traitement des fievres, de la petite vérole, de la rougeole, & de toutes les autres maladies aiguës & chroniques.

Le régime & la diete des malades y ſont déduits de la maniere la plus convenable. On y propoſe peu de remedes, mais ce ſont les plus néceſſaires. Ils ne ſont point ordonnés pour faire gagner les Apothicaires, ni pour le faſte de l'Art.

L'Auteur propoſe, pour appaiſer la ſoif des malades, le même moyen qu'il mettoit en uſage pour étancher la ſienne; ſavoir la petite biere dont il leur fait boire amplement & à diſcrétion, ce qui les reſtaure & les rafraîchit à merveille: & il n'eſt pas de ces Médecins impitoyables qui, ſourds aux prieres des malades, les forcent de prendre des apozemes & des juleps, malgré toute l'horreur qu'ils en ont.

Il prend bien garde qu'on ne les échauffe à l'excès par un trop grand feu, ou qu'on ne les accable ſous le poids des couvertures, ou qu'on ne les gorge de potions ſudorifiques, dans la vue de donner iſſue par les pores de la peau à la matiere morbifique encore crue & indigeſte; d'où il arrive qu'étant miſe en mouvement par ces remedes, elle ſe porte au cerveau, & cauſe aux malades la phrénéſie ou le coma; ou bien le ſang s'étant extravaſé, couvre toute la peau de taches pourprées, ou le col & la poitrine d'éruption milliaire.

Il décrit avec la derniere exactitude la petite vérole. Il marque dans les deux eſpeces de cette maladie le jour de l'éruption. Il décrit exactement la nature des puſtules; quand la ſalivation commence à paroître, & combien elle dure; en quel temps l'enflure du viſage & des mains ſe manifeſte; enfin ce qu'il faut attendre de jour en jour dans cette maladie.

Il a introduit le premier l'uſage des calmants. Les Praticiens ſavent quel ſervice il a rendu en cela à la Médecine. Il a publié le premier que c'étoit un mal de donner des cordiaux avant l'éruption, & que cet uſage étoit ſouvent cauſe que la petite vérole ſimple dégénéroit en confluente. Mais

il eſt plus à propos ſur tous ces articles, d'aller s'inſtruire aux ſources mêmes. C'eſt pourquoi je n'en dirai pas davantage. FORMULES.

FORMULES

De quelques remedes qui ſont les plus uſités dans la Pratique.

Potion purgative commune.

PRENEZ *pulpe de tamarins, demi-once; feuilles de ſéné, deux gros; rhubarbe, un gros & demi: faites bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois onces; paſſez la liqueur, & y diſſolvez manne & ſyrop de roſes ſolutif, de chacun une once.*

Potion émétique commune.

Prenez *eau de chardon bénit, deux onces; infuſion de ſafran des métaux une once; ſyrop d'œillet, demi-once: mêlez cela pour un vomitif qui ſera pris à quatre heures après midi; & chaque fois que le malade vomira, il avalera un grand verre de poſſet ou de petit-lait.*

Julep perlé.

Prenez *eau de ceriſes noires, & eau alexitere de lait, de chacune trois onces; eau de canelle orgee, une once; perles préparées, un gros & demi; eau roſe, demi-gros; ſucre candi, ce qu'il en faut: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ſes foibleſſes.*

Julep cordial.

Prenez *eau de ceriſes noires, ſix onces; eau épidémique, ſyrop d'œillet, & ſyrop de limon, de chacun demi-once: mêlez tout cela pour un julep dont le malade prendra ſouvent par cuillerées.*

FORMULES.

Décoction pour boisson ordinaire.

Prenez *racine de salsepareille, six onces ; racine de squine & bois de sassafras, de chacun deux onces ; réglisse, une once : faites bouillir le tout dans seize livres d'eau de fontaine pendant une demi-heure ; laissez ensuite infuser pendant douze heures sur les cendres chaudes le vaisseau bien fermé ; puis faites bouillir une seconde fois jusqu'à diminution du tiers. Ayant retiré la décoction du feu, mettez-y infuser demi-once de graine d'anis ; & deux heures après, coulez la liqueur ; laissez-la se dépurer par résidence, & la versez ensuite dans des bouteilles de verre qui seront bien bouchées. Le malade en fera sa boisson ordinaire pendant trente jours.*

Apozeme apéritif & anti-scorbutique.

Prenez *racines de chiendent, de chicorée, de fenouil & d'asperge, de chacune une once ; raisins de Corinthe, & raisins passés sans pepins, de chacun deux onces ; feuilles d'hépatique, de scolopendre & de capillaire, de chacune une poignée ; feuilles de becabanga, qui ne seront ajoutées que sur la fin, deux poignées. Faites bouillir le tout dans suffisante quantité d'eau qui sera réduite à deux livres. Ajoutez sur la fin demi-livre de vin du Rhin. La colature étant encore chaude, faites-y infuser pendant deux heures une poignée de cochléaria. Coulez de nouveau, & ajoutez syrop des cinq racines, & syrop de suc d'orange, de chacun deux onces ; eau de canelle orgée, une once ; pour un apozême ; dont le malade prendra demi-livre le matin & l'après dîner pendant quinze jours.*

Looch incrassant contre la toux.

Prenez *huile d'amandes douces une once ; des syrops de coquelicot, de pourpier, & de jujubes, & du looch sain, de chacun demi-once ; sucre candi, ce qu'il en faut. Broyez tout cela dans un mortier de marbre pendant une heure entiere, & vous aurez un looch bien mêlé, que vous garderez dans un vaisseau de terre. Le malade sucera souvent un petit bâton de réglisse trempé dans ce mêlange.*

Looch plus incrassant.

Prenez *conserve de roses rouges, syrop violat, & syrop*

FORMULES.

diacode, de chacun une once ; graine de pavot blanc, trois dragmes. Broyez toût cela enſemble, & le paſſez par un tamis de ſoie. Ajoutez enſuite ſix gouttes d'huile de noix muſcade tirée par expreſſion.

Autre Looch pour une fluxion âcre & tenue.

Prenez *conſerve de roſes rouges, deux onces ; ſyrop diacode, & ſyrop de jujubes, de chacun une once ; oliban, maſtic & ſuccin, de chacun un gros ; huile de noix muſcade tirée par expreſſion, ſix gouttes. Mêlez tout cela pour un looch dont le malade uſera ſouvent, & dans une cuillerée duquel on ajoutera deux fois le jour depuis huit gouttes juſqu'à douze de baume de ſoufre aniſé.*

Biere purgative.

Prenez *polypode de chêne, une livre ; racine de rhapontic, feuilles de ſéné, & raiſins ſecs ſans pepins, de chacun demi-livre ; rhubarbe concaſſée, & racine de raifort ſauvage, de chacune trois onces ; feuilles de cochléaria & de ſauge, de chacune quatre poignées ; quatre oranges coupées par tranches. Mettez infuſer tout cela dans quarante ou cinquante livres de biere ſans houblon lorſqu'elle fermente ; & quand elle ſera faite, on en donnera au malade pour boiſſon ordinaire pendant quinze ou vingt jours, & ſur-tout un verre tous les matins.*

Emplâtre hyſtérique.

Prenez *galbanum diſſous dans la teinture de caſtoreum & enſuite coulé, trois dragmes ; gomme tacamahaca, deux dragmes. Mêlez-les enſemble pour un emplâtre qui ſera appliqué ſur le nombril.*

Purgation pour un petit enfant.

Prenez *ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe, une petite cuillerée, que l'on fera avaler à l'enfant.*

Décoction amere purgative.

Prenez *de la décoction amere avec le ſéné, quatre onces ; ſirop de nerprun, une once ; électuaire de ſuc de roſes, deux gros. Mêlez tout cela pour une potion.*

FORMULES.

Laudanum liquide de l'Auteur.

Prenez *vin d'Eſpagne, une livre ; opium, deux onces ; ſafran, une once ; canelle & cloux de géroſle en poudre, de chacun un gros. Mettez infuſer tout cela au bain marie pendant deux ou trois jours, juſqu'à ce que la liqueur ait acquis une conſiſtance requiſe. Coulez-la enſuite, & la gardez pour l'uſage.*

DE L'AFFECTION

Nommée HYSTÉRIQUE *dans les femmes*, & HYPOCONDRIAQUE *dans les hommes.*

1. QUAND l'ame ſe trouve déſagréablement émue par quelque accident fâcheux, l'économie des eſprits animaux eſt troublé; il ſurvient un flux abondant d'urine très claire; les malades perdent toute eſpérance de recouvrer la ſanté, & ils n'ont que des penſées affligeantes. En quelque endroit du corps que la maladie exerce ſa violence (car elle attaque pluſieurs parties), elle produit auſſitôt les ſymptomes dont cette partie eſt ſuſceptible.

2. La tête eſt attaquée d'apoplexie immédiatement après l'accouchement, & cette apoplexie ſe termine par une hémiplégie: il ſurvient des convulſions ſemblables à celles de l'épilepſie (on les appelle vulgairement ſuffocation de matrice, ſymptome dans lequel le ventre & les parties précordiales ſe gonflent vers le goſier). Le clou hyſtérique ſurvient auſſi, qui cauſe dans un endroit de la tête une très violente douleur, laquelle ne ſe fait ſentir que dans l'eſpace d'un travers de pouce. La malade eſt cruellement tourmentée par des vomiſſements d'une bile verte de couleur de poireau, & quelquefois elle a une diarrhée. L'accès eſt accompagnée de la palpitation de cœur, de la toux, de la paſſion iliaque, de la colique, de la néphrétique, & de la ſuppreſſion d'urine.

3. Extérieurement, il y a tantôt une douleur dans les muſcles, & tantôt une tumeur aux jambes qui reſſemble à l'hydropiſie. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que les dents mêmes ne ſont pas exemptes de douleur. On en reſſent très ſouvent au dos; très ſouvent auſſi les parties extérieures ſont tellement refroidies que la perſonnne ſemble morte. Les malades rient ou pleurent ridiculement, & ſans aucun ſujet. La ſalivation eſt quelquefois ſi abondante qu'on croiroit qu'elle eſt l'effet du mercure. Quand les douleurs hyſtériques ſont calmées, elles laiſſent aux parties qu'elles occupoient une telle ſenſibilité qu'on n'oſe les toucher, & on diroit que les chairs ont été meurtries.

AFFECTION HYSTÉR.

4. Il faut d'abord tirer à la malade huit onces de ſang.

Lui appliquer enſuite ſur le nombril l'emplâtre de galbanum, & dès le lendemain lui faire uſer des pilules ſuivantes.

Prenez *pilules cochées majeures, deux dragmes; caſtoreum pulvériſé, deux grains; baume du Pérou, trois gouttes. Faites de tout cela douze pilules. La malade en prendra quatre tous les matins, ou de deux jours l'un, ſuivant ſes forces, & elle tâchera enſuite de dormir.*

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone compoſée, deux onces; caſtoreum enfermé dans un nouet, & ſuſpendu dans le vaiſſeau, demi-dragme; ſucre candi, ce qu'il en faut. La malade prendra quatre ou cinq cuillerées de cette eau dans toutes ſes foibleſſes.*

5. Après l'uſage de ces premieres pilules, elle viendra aux ſuivantes.

Prenez *limaille d'acier, huit grains; extrait d'abſynthe, ce qu'il en faut. Formez trois pilules que la malade avalera de grand matin, & autant à cinq heures du ſoir pendant trente jours, buvant par deſſus un verre de vin d'abſinthe.*

Si la forme de bol plaît davantage.

Prenez *conſerve d'abſynthe romaine, & conſerve d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muſcade confite, & thériaque d'andromaque, de chacune demi-once; poudre d'arum compoſée, trois dragmes; gingembre confit, deux dragmes; ſyrop de limon, ou ſyrop d'orange, ce qu'il en faut pour former un électuaire.*

Prenez *deux gros de cet électuaire; huit grains de limaille d'acier, & avec ce qu'il faut de ſyrop d'orange formez un bol que l'on prendra matin & ſoir, & par deſſus un verre de vin d'abſynthe, ou bien ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante.*

Prenez *racines d'angélique, d'aunée, & d'impératoire, de chacune une once; feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, & de germandrée, de chacune une poignée; l'écorce de deux oranges coupée menu. Verſez ſur tout cela ce qu'il faudra de vin d'Eſpagne, pour qu'il ſurnage deux doigts. On ne paſſera l'infuſion que chaque fois qu'on en uſera.*

ET HYPOCONDRIAQUES.

6. On pourra donner aux perſonnes délicates le Mars en poudre de la maniere ſuivante.

Prenez *limaille d'acier porphyriſée, une once; poudre d'arum, compoſée, ſix dragmes; graines de coriandre, d'anis, & de fenouil doux, de chacune, demi-once; canelle fine, & corail rouge préparé, de chacun trois dragmes; noix muſcade, deux dragmes. Faites de tout cela une poudre très ſubtile, & ajoutez-y du ſucre fin en poids égal à tout le reſte. Il faut en prendre d'abord une demi-dragme deux fois le jour pendant quatre jours, & enſuite une dragme deux fois le jour pendant quarante jours & boire par deſſus trois ou quatre cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau alexitere de lait, douze onces; eau de gentiane compoſée, quatre onces; eau d'abſynthe compoſée, deux onces; ſucre fin, ce qu'il en faut pour un julep.*

Ou bien:

Prenez *du vin blanc d'abſynthe, demi-livre; eau de gentiane compoſée, deux onces, ſyrop d'œillet, une once. Faites un julep.*

Prenez *myrrhe choiſie, galbanum, & aſſa-fétida, de chacun une dragme; caſtoreum, demi-dragme; baume du Pérou, quantité ſuffiſante. Partagez chaque dragme de cette maſſe en douze pilules. On en prendra trois chaque ſoir en ſe couchant, & on boira par deſſus trois ou quatre cuillerées d'eau de bryone compoſée.*

7. Si les pilules précédentes lâchent le ventre de la malade, on lui fera uſer des ſuivantes.

Prenez *caſtoreum un gros; ſel volatil de ſuccin, demi-gros; extrait de rue, ce qu'il en faut. Faites vingt-quatre pilules, dont on prendra trois tous les ſoirs, buvant par deſſus trois ou quatre cuillerées du julep hyſtérique.*

L'eſprit de corne de cerf donné ſouvent juſqu'à ſeize ou dix-huit gouttes dans une eau appropriée, produit un très bon effet.

8. Si ces remedes ne réuſſiſſent pas, la malade aura recours aux pilules ſuivantes.

Prenez *trochiſques de myrrhe pulvériſés, un ſcrupule; baume de ſoufre térébenthiné, quatre gouttes; gomme ammo-*

AFFECTION HYSTÉR.

niac diſſoute, ce qu'il en faut. Faites quatre pilules que l'on prendra matin & ſoir, & on boira par-deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep hyſtérique, y ajoutant douze gouttes d'eſprit de corne de cerf.

L'électuaire antiſcorbutique, avec l'eau décrite au même endroit eſt un remede utile dans ces maladies; auſſi-bien que l'électuaire fortifiant, avec la conſerve de cochléaria, une once, & de la poudre d'arum compoſée, ſix dragmes, buvant par-deſſus l'eau qui a été preſcrite.

9. Si le mal ne cede pas à ces remedes, il faut aller prendre les eaux minérales ferrugineuſes; & ſi elles ne réuſſiſſent pas, il faudra avoir recours aux ſulfureuſes, comme ſont celles de Bath.

10. Lorſqu'on uſe des eaux ferrugineuſes, il faut obſerver ce qui ſuit. S'il ſurvient quelque accident conſidérable qu'on puiſſe raiſonnablement attribuer à l'uſage des eaux, on doit alors ceſſer de les prendre, juſqu'à ce que cet accident ſoit entierement ceſſé. Mais s'il ne ſurvient aucun obſtacle, il faut que la malade continue de les prendre au moins durant ſix ſemaines, & même juſqu'à deux mois; & pour fortifier l'eſtomac, elle uſera de temps en temps du gingembre confit, ou de la graine de carvi ſucrée. Elle pourra auſſi prendre trois pilules hyſtériques les dix premiers jours, buvant par-deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep hyſtérique.

11. Pour ce qui eſt des eaux de Bath, il faut les boire pendant deux jours, & le troiſieme jour les prendre en maniere de bain; & ainſi alternativement en boiſſon & en bain pendant ſix ſemaines ou deux mois.

12. Quand l'uſage du Mars échauffe trop, il faut, durant ſon uſage, prendre de quatre en quatre jours quatre livres d'eaux minérales purgatives; & quoiqu'elles lâchent le ventre, elles n'exciteront pas de trouble, comme les purgatifs des boutiques ont coutume de faire.

13. Si le Mars cauſe beaucoup de trouble, il faut donner tous les ſoirs pendant quelque temps le laudanum liquide dans une eau hyſtérique.

14. Quand les forces ſont abattues par la longueur de la maladie, on ne doit pas faire précéder la ſaignée & la purgation, mais commencer tout de ſuite l'uſage du Mars.

15. Si les ſymptomes ne ſont pas violents, il ſuffit de ſaigner & de purger pendant trois ou quatre jours, & de

donner enſuite les pilules hyſtériques pendant dix jours, matin & ſoir.

ET HYPOCONDRIAQUE.

16. Dans une douleur inſupportable, dans un vomiſſement & une diarrhée énormes, il faut donner le laudanum, & fortifier enſuite les eſprits; mais ſi les forces le permettent, on doit, avant l'uſage du laudanum, ſaigner & purger, ſur-tout les femmes vigoureuſes & ſanguines. Quant aux perſones foibles, & qui, depuis peu de temps ont ſouffert un accès, il faut leur faire avaler une grande quantité de lait coupé avec la biere, & quand elles l'ont rejetté par le vomiſſement, il faut leur donner une forte doſe de thériaque ou d'orviétan, & leur faire boire par-deſſus quelques cuillerées d'une liqueur ſpiritueuſe, avec quelque gouttes de laudanum liquide.

Si la malade a déja vomi auparavant, & qu'il ſoit dangereux de la faire vomir de nouveau, on lui donnera au plutôt une doſe ſuffiſante de laudanum, que l'on réiterera chaque fois qu'elle vomira. Il ſera mieux de donner le laudanum en forme ſolide; ou ſi on le donne en forme liquide, il faudra que ce ſoit dans un véhicule en petite quantité, par exemple dans une cuillerée d'eau de canelle ſpiritueuſe; & quand la malade l'aura pris, elle ſe tiendra en repos & la tête immobile.

Après que ce ſymptome aura ceſſé, on continuera pendant quelques jours matin & ſoir l'uſage du laudanum.

17. Il faut bien remarquer deux choſes: la premiere, que quand après les évacuations on aura une fois commencé l'uſage du laudanum, il faudra le continuer en doſe convenable, juſqu'à ce que les ſymptomes aient entierement ceſſé, mettant entre chaque doſe autant d'intervalle qu'il eſt néceſſaire pour juger quel effet la premiere a produit avant que d'en donner une autre. La ſeconde choſe qu'on doit obſerver, c'eſt que pendant l'uſage du laudanum il ne faut exciter aucun mouvement dans le corps, ni procurer aucune évacuation, pas même par le plus doux lavement.

18. La thériaque employée fréquemment & long-temps eſt un grand remede dans cette maladie, & dans pluſieurs autres qui viennent d'un défaut de chaleur & de digeſtion.

19. Les vins d'Eſpagne où l'on a mis infuſer de la gentiane, de l'angélique, de l'abſynthe, de la petite centaurée, de l'écorce extérieure d'orange, & d'autres drogues fortifiantes, ſont très utiles, étant bus à la doſe de quel-

AFFECTION HYSTÉR.

ques cuillerées trois fois par jour, pourvu que la malade ne ſoit ni trop délicate, ni d'un tempérament bilieux.

20. Le quinquina, pris à la doſe d'un ſcrupule matin & ſoir durant quelques ſemaines, eſt admirable, ſur-tout dans les ſpaſmes hyſtériques.

21. Les perſonnes délicates & bilieuſes pourront ſe réduire à la diete lactée, principalement dans la colique hyſtérique, pourvu qu'elles n'éprouvent pas les inconvénients qui accompagnent ordinairement l'uſage du lait les premiers jours, ſavoir qu'il ſe coagule dans l'eſtomac, & qu'il n'eſt pas ſuffiſant pour conſerver & ſoutenir les forces.

22. Au reſte, rien ne fortifie tant le ſang & les eſprits que d'aller tous les jours à cheval, & long-temps chaque fois. Les voyages en chaiſe roulante ont auſſi leur utilité.

DE LA FIEVRE DÉPURATOIRE

Qui régna en Angleterre en 1661, 62, 63 & 64.

1. SI c'eſt un jeune homme qui en ſoit attaqué, il faut commencer par le ſaigner du bras, & le même jour, quelques heures après, ou le jour ſuivant deux heures après un léger dîner, on lui donnera pour émétique l'infuſion de ſafran des métaux, & chaque fois qu'il aura vomi ou qu'il aura été à la ſelle, il boira tout de ſuite un verre de petite biere mêlée avec le lait. Après l'effet du vomitif, on lui donnera la potion calmante qui ſuit, ou quelque autre ſemblable.

Prenez *eau de ceriſes noires, une once & demie; eau épidémique, demi-once; laudanum liquide, ſeize gouttes; ſyrop d'œillet, deux dragmes. Mêlez le tout pour une potion.*

Les vomitifs avec l'infuſion de ſafran des métaux, même en très petite doſe, peuvent être dangereux pour les enfants; ainſi il vaut mieux s'en abſtenir.

2. Les jours ſuivants juſqu'au onzieme & le douzieme jour, on donnera tous les matins un lavement, dont voici la formule.

Prenez *de la décoction commune, une livre, ou la même quantité de lait de vache; du ſucre, & du ſyrop violat, de chacun deux onces.* FIEVRE DÉPURATOIRE.

3. Après cela on tiendra le ventre un peu reſſerré, afin que la coction de la matiere fébrile ſe faſſe plutôt : à quoi contribuent encore les doux cordiaux que l'on donne les derniers jours. Pour cela,

Prenez *de la poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, quatorze grains; électuaire d'œuf, un demi-ſcrupule; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'œillet, faites-un bol que l'on prendra de huit en huit heures, buvant par-deſſus cinq ou ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau alexitere de lait, & eau de ceriſes noires, de chacune trois onces; eau épidémique, & ſyrop d'œillet, de chacun une once. Mêlez tout cela pour un julep.*

4. Quand on aura traité le malade ſelon cette méthode pendant quinze jours, on connoîtra tant par le ſédiment des urines, que par une diminution évidente des accidents, qu'il ſera temps de le purger.

5. Il arrive quelquefois, ſur-tout dans les vieillards, qu'après la guériſon de la fievre & la purgation le malade eſt très foible, & rend, ſoit par la toux, ſoit par les crachats, une grande quantité de phlegme gluant & viſqueux. Dans ce cas-là, il faut qu'il boive de bon vin d'Alicante, où l'on aura trempé du pain rôti.

6. Si la paſſion iliaque ſurvient, on ordonnera un ſcrupule de ſel d'abſinthe dans une cuillerée de ſuc de limon à prendre matin & ſoir; & dans les intervalles le malade prendra de demi-heure en demi-heure quelques cuillerées d'eau de menthe ſans ſucre. Pendant ce temps il faut lui tenir à nud continuellement ſur le ventre un petit chien vivant. Après que la douleur & le vomiſſement auront ceſſé pendant deux ou trois jours, on donnera un gros de pilules cochées majeures diſſoutes dans de l'eau de menthe, & on n'ôtera point le petit chien avant l'uſage de ces pilules.

7. Pour prévenir la rechûte, on continuera long-temps l'uſage de l'eau de menthe, & on garantira le ventre du froid en le tenant bien couvert.

DE LA FIEVRE PESTILENCIELLE

Des années 1665 & 1666.

1. APRÈS avoir saigné le malade dans son lit, il faut le bien couvrir, & lui serrer le front avec une lisiere de laine; & s'il ne vomit pas, on lui donnera le sudorifique suivant, ou un autre équivalent.

Prenez *thériaque, demi-gros; électuaire d'œuf, & poudre de pattes d'écrevisses composée, demi-scrupule; cochenille, huit grains; safran, quatre grains; & avec ce qu'il faudra de suc de kermès formez un bol, que l'on donnera de six en six heures, & par-dessus six cuillerées du julep suivant.*

Prenez *eau de chardon bénit, & eau de scordium, de chacune quatre onces; eau thériacale, deux onces; syrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep.*

2. Si le malade vomit, il faut différer le sudorifique, jusqu'à ce que le malade, par le seul poids des couvertures, commence à suer, en jettant sur son visage une partie de son drap.

3. On entretiendra la sueur pendant vingt-quatre heures, en faisant boire de temps en temps au malade un petit verre de lait coupé avec de la biere, où l'on aura mis infuser de la sauge; ou bien un petit verre de biere dans laquelle on aura fait bouillir un peu de macis. Pendant la sueur on peut donner au malade de bons bouillons.

4. Lorsqu'il paroissoit une tumeur je n'osois pas saigner. Durant les vingt-quatre heures qui suivent la sueur le malade doit se tenir au lit, & éviter soigneusement le froid: il laissera sécher sur lui sa chemise, & prendra toujours sa boisson un peu chaude: il faut aussi qu'il continue l'usage du lait coupé avec la biere, & altéré par la sauge; & le jour suivant on lui donnera une potion purgative ordinaire.

DES FIEVRES INTERMITTENTES.

1. L'accès de ces fievres commence par un friſſon & tremblement, qui ſont bientôt ſuivis de chaleur, & enſuite de ſueur, laquelle eſt ſuivie de l'intermiſſion. Néanmoins dans les premiers jours de ces fievres, ſur-tout en automne, il y a quelquefois plutôt une diminution qu'une intermiſſion ; le malade vomit également dans le friſſon & dans la chaleur, & il ſouffre beaucoup de la ſoif, & de la ſéchereſſe de la langue. L'enflure du ventre qui ſe manifeſte dans les enfants, & l'enflure des jambes dans les adultes termine la fievre ; la douleur des amygdales, l'enrouement, les yeux caves, la face hippocratique ſont des préſages de mort.

Prenez *du quinquina réduit en poudre fine, une once ; & avec ce qu'il faut de ſyrop d'œillet, ou de celui de roſes ſeches, faites un électuaire qu'il faudra partager en douze doſes, que le malade prendra de quatre en quatre heures, buvant par deſſus un petit verre de vin, & commençant immédiatement après l'accès.*

2. Si ces bols lâchent le ventre, on mêlera dans le verre de vin qu'on prend par-deſſus le bol, dix gouttes de laudanum liquide chaque fois, ou de fois à autre, ſelon le beſoin.

Pour empêcher la rechute, ſur-tout dans la fievre quarte, il faut réitérer la même choſe trois fois chaque ſemaine.

3. Si les pilules ſont plus de plaiſir aux malades, on donnera les ſuivantes.

Prenez *du quinquina pulvériſé, une once ; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'œillet, formez des pilules d'une médiocre groſſeur, dont on avalera ſix de quatre en quatre heures.*

Ou bien, prenez *du quinquina pulvériſé, deux onces ; du vin du Rhin, deux livres : laiſſez-les infuſer à froid, & les coulez enſuite par la manche d'Hippocrate. Le malade prendra trois onces de cette infuſion de trois en trois heures, ou de quatre en quatre heures.*

FIEVRE INTERMITTENTE.

4. Si le malade a des nauſées preſque continuelles, & qu'il ne puiſſe avaler du quinquina, il avalera ſept ou huit fois dans l'eſpace de deux heures une cuillerée de ſuc de limon nouvellement exprimé, avec un ſcrupule de ſel d'abſynthe, & enſuite il prendra ſeize gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau de canelle forte. Dès que le vomiſſement aura ceſſé, on commencera l'uſage du quinquina.

5. Dans les fievres intermittentes du printemps, un émétique donné à propos, en ſorte qu'il puiſſe produire ſon effet avant l'accès, réuſſit quelquefois heureuſement. D'autres fois un lavement donné dans les jours d'intervalle, trois ou quatre jours de ſuite, guérit la fievre.

6. On peut auſſi employer le remede ſuivant:

Prenez *ſerpentaire de virginie ſubtilement pulvériſé, quinze grains; vin blanc, trois onces.*

Le malade prendra ce remede deux heures avant l'accès, & s'étant bien couvert ſuera pendant trois ou quatre heures: il fera encore la même choſe deux autres fois avant l'accès.

7. Si le malade eſt fort affoibli par un grand nombre d'accès:

Prenez *des conſerves de fleurs de bourrache & de bugloſe, de chacune une once; conſerve de romarin, demi-once; écorce de citron confite, noix muſcade confite, & thériaque, de chacune trois gros; confection alkermes, deux gros. Melez tout cela pour un opiat dont le malade prendra de la groſſeur d'une noiſette matin & ſoir, buvant par deſſus quelques cuillerées d'une eau épidémique ſimple adoucie avec le ſucre, & s'abſtenant pendant ce temps-la de lavements.*

8. Si à la fin de la maladie il ſurvient une hydropiſie, avant que la fievre ſoit entierement guérie, on ne doit pas employer les purgatifs, mais les infuſions de racines de raifort ſauvage, de ſommités d'abſynthe, de petite centaurée, des baies de genievre, de cendre de genêt, &c. dans du vin; & quand la fievre ne revient plus, il faut ſe ſervir des purgatifs & des apéritifs.

9. Pour les enfants qui ont une fievre intermittente:

Prenez *eau de ceriſes noires, & vin du Rhin, de chacun deux onces; quinquina réduit en poudre fine, trois gros;*

ſyrop

ſyrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela pour un julep dont on donnera au malade une ou deux cuillerées de quatre en quatre heures, ſuivant l'âge, juſqu'à ce que les accès aient ceſſé. S'il y a une diarrhée on mettra alternativement dans le julep une ou deux gouttes de laudanum liquide.

FIEVRE INTERMITT.

DE LA FIEVRE STATIONNAIRE

Des années 1684 & 1685.

1. LA chaleur & le froid ſe ſuccedent alternativement; on ſent des douleurs à la tête & dans les membres; le pouls n'eſt pas fort différent de celui des perſonnes qui ſont en ſanté. Il y a quelquefois de la toux, & une douleur au cou & au goſier; la fievre redouble le ſoir, & le malade eſt agité & alteré; ſa langue eſt tantôt humide, & alors elle eſt entiérement couverte d'une pellicule blanche & raboteuſe; tantôt elle eſt ſeche, & alors le milieu ſe trouve d'une couleur brune, & il eſt environné de tous côtés d'un bord blanchâtre. Quand on garde continuellement le lit cela attire le coma ou la phrénéſie; le régime chaud cauſe des taches de pourpre, des éruptions milliaires plus rouges que les boutons de la rougeole, un pouls déréglé, des ſoubreſauts des tendons, & enfin la mort. Il ſurvient, au commencement des ſueurs qui ne ſont que ſymptomatiques; & ſi on les excite par des remedes, celles qui viennent de la tête ſont gluantes, & la matiere morbifique ſe porte à la tête, ou ſe jette ſur les membres.

2. On ſaignera du bras à la quantité de dix onces de ſang, & on réitérera la ſaignée, ſuppoſé que le malade reſpire difficilement, qu'il reſſente en touſſant une douleur de tête lancinante, & qu'il ait les autres ſignes de la fauſſe péripneumonie. Dans ce cas-là il faut réitérer la ſaignée & la purgation juſqu'à ce que le malade ſoit guéri.

3. Le ſoir on appliquera un véſicatoire, & le lendemain on donnera une douce purgation, qui ſera réitérée de deux en deux jours juſqu'à trois fois; le jour de la purgation on donnera à l'heure du ſommeil la potion calmante que voici.

Prenez *eau de primevere, trois onces; ſyrop diacode une*

FIEVRE STATIONN.

once ; ſuc de limon nouvellement exprimé, deux cuillerées : mêlez tout cela enſemble.

4. Les aphthes & le hoquet qui ſurviennent après la guériſon de la fievre, ſe diſſipent d'eux mêmes. Si néanmoins ils durent long-temps, on en vient facilement à bout par le moyen d'une once de quinquina réduit en forme d'électuaire ou de pilules, avec ſuffiſante quantité de ſyrop de coquelicot, buvant par-deſſus chaque priſe un verre de lait écrêmé. Ce remede réuſſira certainement, pourvu qu'on ne le rende pas inutile en faiſant tenir continuellement le malade au lit.

5. Les jours qu'on ne purgera pas on ordonnera les remedes ſuivants.

Prenez *des conſerves d'alleluia & de cynorrhodon, de chacune une once ; conſerve d'épine vinette, demi-once ; crême de tartre, un gros ; ſyrop de limon, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra trois fois par jour la groſſeur d'une noix muſcade, buvant par-deſſus ſix cuillerées du ſyrop ſuivant.*

Prenez *des eaux de pourpier, de laitue & de primevere, de chacune trois onces ; ſyrop de limon, une once & demie ; ſyrop violat une once : mêlez tout cela enſemble.*

Ou bien, prenez *eau de fontaine une livre ; eau roſe, ſuc de limon, & ſucre fin, de chacun quatre onces. Faites bouillir tout cela enſemble à petit feu juſqu'à ce que la liqueur ait écumé. Le malade en avalera trois onces toutes les fois qu'il voudra.*

On ordonnera auſſi le gargariſme ſuivant.

Prenez *ſuc de pommes ſauvages, demi-livre ; ſyrop de framboiſe, une once : mêlez cela enſemble.*

6. Si la fievre cauſe des envies de vomir, en ſorte que le malade ne puiſſe garder la potion purgative, on lui donnera deux ſcrupules de pilules cochées majeures, & le ſoir un narcotique : par exemple, un grain & demi de laudanum de Londres, avec égale quantité de maſtic : ou bien dix-huit gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle orgée.

7. La boiſſon du malade ſera de la petite biere, ou bien de la décoction blanche, qui ſe prépare en faiſant bouillir dans deux livres d'eau commune une once de corne

de cerf brûlée, & édulcorant enſuite la liqueur avec ſuffiſante quantité de ſucre fin.

FIEVRE STATIONN.

8. Après la ſeconde purgation on permettra au malade de manger du poulet pour ſa nourriture, & après la derniere, pourvu que la fievre ſoit diminuée, on lui donnera le matin, l'après dîner, & le ſoir, trois ou quatre cuillerées de vin de Canarie.

9. Dans le tranſport & dans le coma, rien n'eſt ſi bon que de raſer la tête du malade, ſans y appliquer d'emplâtre; il ſuffit de la tenir chaude avec un bonnet.

10. Il arrive quelquefois dans les femmes vaporeuſes, que la fievre ſubſiſte après la ſaignée & les purgations. Dans ce cas-là, pourvu qu'il n'y ait aucun ſigne de péripneumonie, on doit donner un narcotique tous les ſoirs, & des remedes hyſtériques deux ou trois fois par jour.

11. Pour ce qui eſt des enfants attaqués de la fievre ſtationnaire, on leur appliquera deux ſangſues derriere les oreilles, & enſuite un emplâtre véſicatoire ſur la nuque du cou.

On les purgera avec la biere où aura infuſé la rhubarbe.

12. Si après la purgation la fievre paroît devenir intermittente, on emploiera le julep avec le quinquina, dont nous avons donné la deſcription dans le Chapitre de la fievre intermittente, en parlant de celle des enfants.

DE LA FIEVRE ROUGE.

1. CETTE fievre arrive à la fin de l'été, & attaque principalement les enfants; ils ont d'abord un friſſon, ſans néanmoins être fort accablés, toute leur peau ſe couvre de petites taches rouges, en plus grand nombre, plus larges & plus rouges que celles de la rougeole, & qui durent deux ou trois jours, après quoi elles ſe diſſipent, & l'épiderme tombe par petites écailles ſemblables à du ſon ou de la farine.

Prenez *corne de cerf brûlée, & poudre de pattes d'écreviſſe compoſée, de chacune demi-gros; cochenille, deux grains; ſucre candi, un gros. Faites de tout cela une poudre très fine qui ſera partagée en douze doſes, dont on donnera une de ſix*

FIEVRE ROUGE.

en ſix heures au malade, & par-deſſus, deux ou trois cuillerées du julep ſuivant.

Prenez *eau de ceriſes noires, & eau de lait alexitere, de chacune trois onces; ſyrop de ſuc de citron, une once: mêlez cela enſemble.*

2. Il faut auſſi appliquer un véſicatoire ſur la nuque du cou, donner tous les ſoirs un calmant avec le ſyrop diacode; & quand les ſymptomes ſeront calmés, purger le malade.

DE LA PLEURÉSIE.

1. CETTE maladie regne entre le printemps & l'été: elle commence par un friſſon qui eſt incontinent ſuivi de chaleur, de ſoif, d'inquiétude, & des autres ſymptomes de la fievre. Après quelques heures le malade eſt ſaiſi d'une violente douleur au côté de la poitrine, qui s'étend tantôt vers les omoplates, tantôt vers l'épine, tantôt vers le devant de la poitrine. Cette douleur eſt accompagnée d'une toux fréquente.

Au commencement de la maladie la matiere des crachats eſt ténue & en petite quantité, & ſouvent mêlée de particules de ſang; mais dans le progrès de la maladie elle eſt plus abondante & plus épaiſſe par la coction qu'elle a acquiſe, & toujours ſanglante.

La violence de la fievre ſuit celle de la toux, des crachats ſanglants, & de la douleur; & elle diminue à meſure que l'expectoration devient plus libre. Le ventre eſt quelquefois reſſerré, & quelquefois trop lâche; le ſang que l'on tire au malade eſt ſemblable à du ſuif fondu, quand il eſt froid.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de ſang au bras, du côté de la douleur.

Prenez *eau de coquelicot, quatre onces; cryſtal minéral, un gros; ſyrop violat, une once: mêlez cela enſemble pour une potion que l'on donnera auſſi-tôt après la premiere ſaignée.*

Prenez *cinq amandes douces pelées, ſemences de melon & de courge, de chacune demi-once; ſemences de pavot blanc,*

trois gros ; eau d'orge, une livre & demie ; eau roſe, deux gros ; ſucre candi, ce qu'il en faut pour une émulſion, dont le malade prendra quatre onces de quatre en quatre heures. PLEURÉSIE.

Prenez *décoction pectorale, deux livres ; ſyrop violat & ſyrop de capillaire de chacun une once & demie : mêlez cela pour un apozeme, dont le malade prendra demi-livre, trois fois dans la journée.*

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces ; ſyrop violat, & ſyrop de capillaire, de chacun une once ; ſucre candi ce qu'il en faut : mêlez tout cela pour un looch, que le malade ſucera ſouvent.*

On peut donner pour la même fin l'huile d'amandes douces, ou l'huile de lin ſeule, quand elles ſont nouvelles.

Prenez *huile d'amandes douces, huile de lis, & onguent de guimauve, de chacun une once : mêlez les pour un liniment, dont on frotera matin & ſoir le côté douloureux, & par-deſſus on appliquera des feuilles de choux.*

3. On réitérera la ſaignée juſqu'à trois autres fois pendant quatre jours de ſuite, lorſque la douleur & la difficulté de reſpirer le demanderont, & on tirera chaque fois la même quantité de ſang, c'eſt-à-dire dix onces.

DE LA FAUSSE PÉRIPNEUMONIE.

1. CETTE maladie ſe fait ſentir au commencement de l'hiver, & ſouvent à la fin de cette ſaiſon. Le malade qui en eſt attaqué, l'eſt tantôt par le chaud, & tantôt par le froid ; il a des vertiges pour peu qu'il ſe remue ; ſes joues & ſes yeux ſont rouges & enflammés ; il touſſe fréquemment, & en touſſant il reſſent à la tête une douleur lancinante ; il vomit la boiſſon, ſon urine eſt trouble & fort rouge, ſon ſang eſt ſemblable à celui des pleurétiques, ſa reſpiration eſt fréquente & difficile, il reſſent une douleur à la poitrine. Ce mal differe de l'aſthme ſec, en ce que l'aſthme n'eſt jamais accompagné de fievre ; au lieu que dans le mal dont il s'agit, la fievre eſt manifeſte, quoi-

que bien moins violente que dans la vraie péripneumonie.

FAUSSE PÉRIPNEUMON.

2. Il faut d'abord tirer dix onces de ſang du bras droit, & donner le lendemain la potion ſuivante.

Prenez *caſſe mondée, une once, réglisſe, deux gros; quatre figues graſſes; feuilles de ſéné, deux gros & demi; trochiſques d'agaric, un gros. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à quatre onces: coulez enſuite la liqueur, & y diſſolvez une once de manne, & demi-once de ſyrop de roſes ſolutif.*

3. Si le malde a de l'horreur pour cette potion, on lui donnera à quatre heures du matin deux ſcrupules de pilules cochées majeures.

4. Le jour ſuivant on réitérera la ſaignée, & on tirera la même quantité de ſang; le lendemain on réitérera la purgation, qui ſera encore réitérée de deux ou trois jours l'un, ſelon les forces du malade; & ſi les ſymptomes ſe rendent opiniâtres, il faudra ſaigner encore deux fois, ou même davantage, en mettant quelques jours d'intervalle, ſelon le beſoin plus ou moins preſſant: mais pour l'ordinaire deux ſaignées ſuffiront.

Durant ce temps-là, ſur-tout hors des jours de la purgation, le malade uſera de la décoction pectorale, du looch, & de l'huile d'amandes douces, comme on a dit dans la pleuréſie.

DU RHUMATISME.

1. CE mal commence par des tremblements & des friſſons, & par tous les autres ſymptomes des fievres. Un ou deux jours après, & quelquefois plutôt, on reſſent une douleur très vive, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre, & principalement au carpe, aux épaules, & aux genoux. Cette douleur paſſe d'un endroit à l'autre, & laiſſe toujours une rougeur & une tumeur dans le dernier endroit qu'elle a occupé.

La fievre ceſſe peu à peu, mais la douleur reſte, & devient même quelquefois plus violente. Dans le rhumatiſme des lombes la douleur ſe fait ſentir cruellement autour

des reins, & approche fort de la néphrétique, ſi ce n'eſt qu'il n'y a point de vomiſſement. Le malade ne pouvant demeurer couché eſt obligé de ſortir du lit, ou de s'y tenir aſſis dans une continuelle agitation, tantôt ſe penchant en devant, & tantôt ſe penchant en arriere. Le ſang que l'on tire eſt ſemblable à celui des pleurétiques. RHUMATISME.

2. Le premier remede eſt la ſaignée, qu'il faut faire au bras, du côté de la douleur, à la quantité de dix onces.

Prenez *eau de nénufar, de pourpier & de laitue, de chacune quatre onces; ſyrop de limons, une once & demie; ſyrop violat, une once: mêlez tout cela pour un julep, dont le malade uſera à ſa volonté.*

3. On peut encore preſcrire l'émulſion des quatre grandes ſemences froides, & ſur la partie douloureuſe l'application du cataplaſme de mie de pain & de lait avec le ſafran.

4. Le jour ſuivant il faut tirer la même quantité de ſang, & encore deux ou trois jours après, & même pluſieurs autres fois, s'il eſt néceſſaire, obſervant néanmoins qu'après la ſeconde ſaignée on doit laiſſer de plus grands intervalles d'une ſaignée à l'autre.

5. Les jours qu'on ne fera point de ſaignée on donnera au malade un lavement de lait avec le ſucre, ou bien celui qui ſuit.

Prenez *de la décoction ordinaire pour les lavements, une livre; ſyrop violat, & caſſonade, de chacune deux onces: melez-les pour un lavement.*

6. Si la foibleſſe du malade ne peut pas ſupporter un grand nombre de ſaignées, alors après deux ou trois ſaignées, il faut tenter la guériſon par la méthode ſuivante.

7. Le malade prendra de deux en deux jours une potion purgative ordinaire, & le ſoir des mêmes jours un calmant avec le ſyrop diacode, juſqu'à ce qu'il ſoit guéri.

8. Si la maladie ſe rend rebelle à ces remedes, & que la grande foibleſſe du malade ne lui permette pas de ſupporter les moindtes évacuations, on tentera l'uſage de l'électuaire & de l'eau anti-ſcorbutique, qui ſont décrits dans l'article du ſcorbut, ces remedes étant bons contre le rhumatiſme ſcorbutique.

9. Les jeunes gens, & ceux qui ont vécu ſobrement, ſans faire excès de vin, ſont auſſi bien guéris du rhumatiſme par une diete ſimple, médiocrement nourriſſante &

RHUMATISME.

très rafraîchiſſante, que par des ſaignées qu'ils ne ſupporteroient pas aiſément.

10. Par exemple, que le malade ne vive que de petit-lait pendant quatre jours; enſuite qu'il prenne outre cela du pain de fleur de froment, ſeulement au temps du dîner, juſqu'à ce qu'il ſoit guéri; ſi ce n'eſt que dans les derniers jours il pourra manger encore du même pain pour ſon ſouper.

Les accidents étant appaiſés, il mangera du poulet bouilli, & d'autres choſes de facile digeſtion; mais de trois jours l'un, il ſe contentera de petit-lait pour toute nourriture, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement rétabli.

DE LA FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE.

1. TOUTES les parties du corps, & ſur-tout le viſage, ſont enflées, douloureuſes, & très rouges; la peau eſt couverte de petites puſtules fort proches les unes des autres qui ſe convertiſſent quelquefois en véſicules qui ſe répandent ſur le front & ſur la tête; les yeux ſont cachés par l'enflure; le malade eſt tourmenté de friſſons, de tremblements, & de tous les autres ſymptomes de la fievre.

Dans une autre eſpece de la même maladie, qui arrive après avoir bu des boiſſons atténuantes, il ſurvient une petite fievre, & des puſtules ſemblables à celles que cauſent les piquures d'orties, qui ſont quelquefois élevées en forme de véſicules, qui diſparoiſſent enſuite, ſe cachent ſous la peau, cauſent une grande demangeaiſon, & ſe montrent de nouveau, quand on les gratte.

Il y a une autre ſorte d'éruption qui paroît le plus ſouvent ſur la poitrine par une tache fort large élevée à peine au-deſſus de la ſurface de la peau, qui eſt furfureuſe, & qui fournit des écailles jaunâtres. Tant que cette tache ſubſiſte, le malade ſe porte aſſez bien, & quand elle s'évanouit, il eſt légerement indiſpoſé, ſon urine eſt trouble & jaunâtre. Ce mal ſe guérit par les mêmes remedes que le prurit violent & opiniâtre. Le malade uſera de vin, & d'aliments de bon ſuc.

2. Il faut d'abord tirer neuf à dix onces de ſang au bras, & le jour ſuivant on donnera une potion purgative ordinaire.

FIEVRE ÉRÉSIPÉLAT.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once ; feuilles de mauve, de ſureau & de bouillon blanc ; fleurs de camomille & de melilot ; ſommités de millepertuis, & de petite centaurée, de chacune une poignée ; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à trois livres. Coulez la liqueur, & ſur chaque livre ajoutez deux onces d'eau-de-vie. Trempez dedans un morceau d'étoffe de laine, que vous exprimerez & appliquerez chaudement deux fois le jour ſur la partie malade ; après quoi l'on ſe ſervira de la mixtion ſuivante.*

Prenez *eau-de-vie, une demi-livre ; thériaque, deux onces ; poivre long, & cloux de géroſle en poudre, de chacun deux dragmes. Faites une mixtion, dont on imbibera un papier brouillard pour envelopper la partie malade.*

3. Si le mal ne cede pas à une premiere ſaignée, on en fera une ſeconde ; & ſi cela ne réuſſit pas, on en fera encore deux autres, laiſſant toujours entre chaque ſaignée un jour d'intervalle.

4. Les jours qu'on ne ſaigne pas, il faut ordonner un lavement compoſé de lait avec le ſyrop violat ; une émulſion rafraîchiſſante, & un julep rafraîchiſſant.

5. Dans un prurit exceſſif & des éruptions invétérées de la peau, qui ne cede pas à la ſaignée & à la purgation :

Prenez *thériaque, demi-gros ; électuaire d'œuf, un ſcrupule ; racine de ſerpentaire de virginie réduite en poudre fine, quinze grains ; pierre de bezoard oriental, cinq grains ; ſyrop d'écorces de citron, ce qu'il en faut pour former un bol, qui ſera donné à l'heure du ſommeil pendant vingt & un jours ; & le malade boira par-deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau de chardon bénit, ſix onces ; eau épidémique, & eau thériacale diſtillée, de chacune deux onces ; ſyrop d'œillet, une once. Mêlez tout cela enſemble.*

6. Le malade avalera tous les matins une demi-livre de petit-lait chaud, & ſuera pendant une heure.

7. Après l'uſage de ces remedes, ſi les puſtules ne ſe diſſipent pas, il faudra faire ſur les parties malades une onction avec le liniment qui ſuit.

Prenez *onguent de racine de patience ſauvage, deux onces ;*

FIEVRE ÉRÉSIPÉLAT.

onguent pomatum, une once ; fleurs de ſoufre, trois dragmes ; huile de bois de rhodes, un demi-ſcrupule. Faites-un liniment.

8. Mais il ne faut uſer de ces derniers remedes qu'après avoir ſaigné & purgé le malade, plus ou moins, ſelon le beſoin.

DE L'ESQUINANCIE.

1. L'ESQUINANCIE arrive le plus ſouvent entre le printemps & l'été. La douleur & l'inflammation du goſier ſuccedent à la fievre ; de ſorte que la luette, les amygdales & le larynx étant tumefiés, le malade ne peut ni avaler ni reſpirer.

2. Le premier remede doit être une ſaignée du bras très copieuſe ; enſuite il faut toucher les parties enflammées avec le miel roſat & l'eſprit de vitriol, ou de ſoufre, mêlés enſemble juſqu'à une grande acidité. On ſe ſervira enſuite du gargariſme ſuivant, non pas à la maniere ordinaire en l'agitant dans la bouche, mais en l'y tenant ſimplement juſqu'à ce qu'il s'échauffe : pour lors on le rejettera, & on réitérera ſouvent la même choſe.

Prenez *eau de plantain, de roſes rouges, & de frai de grenouilles, de chacune quatre onces ; trois blancs d'œufs battus ; ſucre candi, trois onces. Mêlez tout cela pour un gargariſme.*

Le malade uſera en même temps de l'émulſion rafraîchiſſante décrite dans l'article de la pleuréſie.

3. Le lendemain matin, ſi la fievre & la difficulté de reſpirer ne ſont pas diminuées, on réiterera la ſaignée, remettant la purgation au jour ſuivant ; ſinon il faut donner au malade un doux purgatif.

4. Lorſque la maladie perſévere, ce qui eſt aſſez rare, il faut encore réitérer la ſaignée & la purgation, & appliquer ſur la nuque un ample véſicatoire après la premiere ſaignée.

5. On donnera tous les matins, hors les jours de la purgation, un lavement émollient & rafraîchiſſant. Le ma-

lade observera une diete exacte, & il sortira chaque jour du lit pendant quelques heures. ESQUINANC.

6. Dans toutes ces fievres que j'appelle intermittentes ou accidentelles, de même que dans la fievre stationnaire, il faut observer avec soin que le malade soit hors du lit une grande partie du jour ; qu'il vive de décoctions d'orge, d'avoine, & d'autres choses semblables ; & qu'il use pour sa boisson ordinaire de petite biere houblonnée, ou d'eau laiteuse.

DE LA ROUGEOLE.

1. CETTE maladie attaque principalement les enfants. La chaleur & le froid se succedent alternativement le premier jour. Le second jour la fievre survient ; le malade se trouve fort mal ; il est attaqué de la soif, & dégoûté de toute nourriture ; sa langue est blanche, sans être seche ; il a une toux petite & fréquente, une douleur de tête, avec une pesanteur des yeux, & une continuelle envie de dormir ; il distille sans cesse de son nez & de ses yeux une humeur séreuse (ce qui est un signe certain de la prochaine éruption des pustules de la rougeole) ; il éternue ; ses paupieres se gonflent ; il vomit ; il lui survient une diarrhée qui fournit des déjections verdâtres, principalement lorsque c'est un enfant qui fait des dents.

2. Les accidents augmentent considérablement jusqu'au quatrieme jour. Alors, & quelquefois, le cinquieme jour seulement, on voit paroître sur le front & sur le visage de petites taches rouges, semblables à des morsures de puces, qui augmentent en nombre & en grandeur, & se joignant en forme de grappes, se serrent les unes contre les autres sur tout le visage, & le couvrent de taches rouges de différentes figures. Ces taches sont composées de petites bubes de même couleur, qui s'élevent tant soit peu sur la surface de la peau, & dont on sent plutôt sous le doigt les inégalités lorsqu'on les touche légerement, qu'on ne les apperçoit à la vue à quelque distance.

3. Ces taches qui n'ont d'abord attaqué que le visage, s'étendent ensuite sur la poitrine, sur le ventre, sur les cuisses, sur les jambes, & sur tout le corps. Elles sont larges & rouges, & presque point élevées au-dessus de la su-

ROUGEOLE.

perficie de la peau. L'éruption des puſtules ne diminue pas autant la violence des ſymptomes que dans la petite vérole. A la vérité, il n'y a plus alors de vomiſſement ; mais la toux, la fievre, & la difficulté de reſpirer augmentent ; le larmoiement, l'envie de dormir, & le dégoût continuent.

4. Vers le ſixieme jour la peau du viſage devient rude, à meſure que les puſtules s'évanouiſſent, & que l'épiderme ſe déchire. Les taches du reſte du corps ſont très grandes & d'un rouge très vif. Vers le huitieme jour il n'y a plus de puſtules ſur le viſage, & très peu ailleurs. Le neuvieme jour il n'en reſte plus nulle part, mais elles laiſſent ſur le viſage, ſur les extrémités, & quelquefois ſur tout le corps, des écailles farineuſes : pour lors la fievre augmente, comme auſſi la toux & la difficulté de reſpirer. Dans les adultes, quand on emploie un régime échauffant, les taches deviennent d'abord livides, & enſuite noirâtres.

Prenez *une livre & demie de décoction pectorale ; ſyrop violat, & ſyrop de capillaire, de chacun une once & demie. Mêlez cela enſemble pour un apozême, dont le malade prendra trois ou quatre onces, trois ou quatre fois dans la journée.*

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces ; ſyrop violat & ſyrop de capillaire, de chacun une once ; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, que le malade ſucera ſouvent, ſur-tout quand il ſera preſſé de la toux.*

Prenez *eau de ceriſes noires, trois onces ; ſyrop diacode, une once. Mêlez-les pour une potion, que le malade prendra tous les ſoirs depuis le commencement de la maladie juſqu'à la fin, augmentant, ou diminuant la doſe à proportion de l'âge.*

5. Le malade ſe tiendra au lit deux jours après que l'éruption aura commencé.

6. Les boutons étant diſſipés, ſi la fievre, la difficulté de reſpirer, & les autres ſymptomes qui imitent la péripneumonie ſurviennent, il faut ſaigner copieuſement du bras, juſqu'à deux & trois fois, ſuivant le beſoin, en laiſſant entre les ſaignées des intervalles raiſonnables. Il faut auſſi continuer la décoction pectorale décrite ci-deſſus, de même que le looch, ou l'huile d'amandes douces ſeule.

Vers le douzieme jour il faut donner au malade une légere purgation.

ROUGEOLE.

7. La diarrhée qui ſuit la rougeole ſe guérit par la ſaignée.

DE LA PETITE VÉROLE.

1. LA petite vérole eſt diſcrete ou confluente. Celle qu'on nomme diſcrete, commence par un froid & un friſſon, qui eſt ſuivi d'une grande chaleur, d'une douleur conſidérable à la tête & aux dos, d'envies de vomir, d'une douleur vers la foſſette du cœur, & d'un aſſoupiſſement, quelquefois d'accès épileptiques, ſur-tout dans les enfants; & ſi ces accès leur arrivent après qu'ils ont leurs dents, on peut aſſurer que la petite vérole paroîtra bientôt; c'eſt-à-dire que ſi un accès épileptique ſurvient, par exemple, le ſoir, la petite vérole paroîtra le lendemain matin, & ſera ordinairement douce & bénigne, & très rarement confluente. Les adultes ont beaucoup de diſpoſition aux ſueurs, ce qui fait juger que leur petite vérole ne ſera point confluente.

2. Le quatrieme jour, depuis le commencement de la maladie, quelquefois plus tard, rarement plutôt, les puſtules ſe manifeſtent, & alors les ſymptomes diminuent, ou ceſſent tout-à-fait. On apperçoit d'abord au viſage, puis au cou, à la poitrine, & enfin ſur toutes les parties du corps, de petites puſtules pas plus groſſes que des pointes d'épingle. Le malade ſent alors une douleur de goſier, qui augmente à meſure que les puſtules s'élevent.

3. Vers le huitieme jour, les intervalles des puſtules qui étoient blancs auparavant, commencent à devenir rouges & à s'élever, ce qui eſt accompagné d'une douleur tenſive; les paupieres groſſiſſent tellement qu'on ne peut ouvrir les yeux. L'enflure des mains & des doigts ſuccede immédiatement à celle du viſage, dont les puſtules qui, auparavant, étoient rouges & liſſes, deviennent blanchâtres & inégales, ce qui eſt le premier ſigne de ſuppuration, & elles jettent un ſuc jaunâtre. L'inflammation du viſage & des mains eſt alors au plus haut degré; les intervalles des puſtules ſont d'un rouge vif, & ils le ſont d'autant plus, que la petite vérole eſt plus bénigne.

A meſure que la ſuppuration avance, les puſtules du

PETITE VEROLE.

viſage deviennent plus inégales & plus jaunes ; celles des mains & du reſte du corps deviennent au contraire plus liſſes & plus blanchâtres.

4. L'onzieme jour la tumeur & l'inflammation du viſage diminuent, & les puſtules ayant acquis une juſte groſſeur, qui eſt celle d'un bon pois, commencent à ſe deſſécher & à s'en aller. Le quatorzieme ou le quinzieme jour elles diſparoiſſent entierement ; celles des mains durent un jour ou deux de plus, & s'ouvrent enfin : celles du viſage & de tout le reſte du corps s'en vont par écailles farineuſes ; ces écailles laiſſent ſur le viſage de petits creux. Durant toute la maladie le ventre eſt entierement conſtipé, ou du moins les ſelles ſont très rares.

5. La plupart de ceux que cette maladie emporte, meurent le huitieme jour dans la petite vérole diſcrete, & l'onzieme dans la confluente. Car lorſque dans la petite vérole diſcrete on excite les ſueurs par des cordiaux & un régime échauffant, il arrive le huitieme jour que le viſage qui auroit dû être gonflé & enflammé dans les intervalles des puſtules, ſe trouve au contraire flaſque & blanchâtre, quoique les puſtules reſtent rouges & élevés, même après la mort du malade ; la ſueur qui avoit coulé juſqu'alors, diſparoît tout d'un coup ; la phrénéſie ſurvient avec des inquiétudes & des agitations violentes ; le malade eſt extrémement mal, il urine ſouvent & peu à la fois, & il meurt au bout de quelques heures.

6. Les mêmes accidents, ſavoir la fievre, l'accablement, les inquiétudes, les envies de vomir, &c. ſe rencontrent dans les petites véroles confluentes, excepté qu'ils ſont beaucoup plus violents : cependant le malade ne ſue pas auſſi promptement que dans la petite vérole diſcrete. La diarrhée précede quelquefois l'éruption, & dure un jour ou deux après ; ce qui eſt rare dans la petite vérole diſcrete. L'éruption ſe fait le troiſieme jour, quelquefois plutôt, rarement plus tard. Quelquefois auſſi elle eſt retardée par un fâcheux ſymptome, comme par une violente douleur dans les lombes, qui reſſemble à un accès de néphrétique, par une douleur de côté, qui reſſemble à celle de la pleuréſie, par une douleur dans les membres, qui reſſemble à celle du rhumatiſme, ou enfin par une douleur d'eſtomac, qui eſt accompagnée de grands maux de cœur & de vomiſſements.

7. Les ſymptomes ne diminuent pas auſſi-tôt après l'éruption, comme dans la petite vérole diſcrete ; mais ils

durent encore pluſieurs jours enſuite avec la même violence. Les puſtules reſſemblent tantôt à celles de la rougeole, & tantôt à un éréſipele, quoiqu'il ſoit facile de les diſtinguer. Elles ne s'élevent pas comme dans la petite vérole diſcrete, mais étant preſſées les unes contre les autres ſur le viſage, elles le couvrent entierement, comme feroit une pellicule rouge, & le tuméfient de meilleure heure que dans la petite vérole diſcrete; enſuite il paroît ſur le viſage comme une pellicule blanche qui n'eſt pas fort élevée au-deſſus de la ſurface de la peau. PETITE VÉROLE.

8. Après le huitieme jour la pellicule blanche devient de jour en jour plus rude, & prend une couleur brune; on reſſent à la peau une douleur plus vive; & quand la maladie eſt violente, ce n'eſt qu'après le vingtieme jour que la pellicule s'en va par de grandes lames. Plus les puſtules approchent de la couleur brune, à meſure qu'elles mûriſſent, plus elles ſont d'un mauvais caractere, & plus lentement elles s'en vont; au contraire, plus elles ſont jaunes, moins elles ſont confluentes, & plutôt elles diſparoiſſent.

9. La pellicule blanche étant tombée, il ne reſte aucune inégalité ſur le viſage; mais il paroît bientôt après des écailles farineuſes d'une nature très corroſive, & qui laiſſent ſur la peau de grandes foſſes, & ſouvent des cicatrices. Quelquefois l'épiderme du dos & des épaules s'en va. On ne doit juger du danger de la maladie que par le nombre & la quantité des puſtules du viſage. Celles des pieds & des mains ſont plus groſſes que les autres, & à meſure qu'on s'éloigne des extrémités, on les voit plus petites & plus ſerrées les unes contre les autres.

10. Les adultes ont ordinairement une ſalivation, & les enfants une diarrhée, quoique cette derniere n'accompagne pas ſi conſtamment les petites véroles confluentes. La ſalivation vient quelquefois dès que l'éruption commence, & d'autres fois deux ou trois jours après. La matiere des crachats eſt d'abord claire & ténue; mais l'onzieme jour elle eſt épaiſſe, & ne ſort qu'avec beaucoup de peine. Le malade eſt altéré, il a la voix rauque, il tombe dans une ſtupeur profonde, avec de grandes envies de vomir; il touſſe en buvant, & ſa boiſſon revient par le nez. La ſalivation ceſſe le plus ſouvent vers ce temps-là, & le gonflement du viſage diminue peu à peu; mais il ne doit ceſſer entierement qu'au bout d'un jour ou deux. Dès que la ſalivation diſparoît, les mains doivent ſe tu-

PETITE VÉROLE.

méfier conſidérablement, & demeurer aſſez long-temps dans cet état, ſans quoi le malade périt immanquablement.

11. La diarrhée ne ſurvient pas ſitôt aux enfants que la ſalivation aux adultes. Dans les deux ſortes de petites véroles la fievre eſt conſidérable dès le commencement de la maladie juſqu'à l'éruption, enſuite elle diminue juſqu'au temps de la maturation des puſtules, après quoi elle ceſſe entierement.

12. Le mauvais régime cauſe divers ſymptomes funeſtes, comme l'affoibliſſement, & l'applatiſſement des puſtules, la pleuréſie, le coma, des taches de pourpre dans les intervalles des puſtules, & à leur ſommet de petites taches noires dont le milieu eſt enfoncé, le piſſement de ſang & l'hémoptyſie dès le commencement de la maladie, la ſuppreſſion d'urine.

13. La ſéparation de la matiere morbifique ſe fait les trois ou quatre premiers jours, & c'eſt alors que la fievre eſt plus violente. L'éruption ſe fait enſuite par le moyen d'une infinité de petits abcès qui couvrent la ſuperficie du corps.

14. Le jour du plus grand danger dans les petites véroles confluentes les plus ordinaires & où la matiere morbifique eſt moins crue, c'eſt l'onzieme jour, en comptant dès le commencement de la maladie. Dans une éruption plus tardive, c'eſt le quatorzieme ; dans la plus lente, le dix-ſeptieme : quelquefois néanmoins, mais plus rarement, le malade meurt le vingt-unieme jour. Entre l'onzieme & le dix-ſeptieme jour le malade ne manque jamais d'avoir tous les ſoirs un fâcheux redoublement dans lequel il eſt fort agité.

15. Quant à la cure, il faut tirer au malade neuf ou dix onces de ſang l'un des trois premiers jours depuis le commencement de la maladie, & le faire enſuite vomir avec une once ou une once & demie d'infuſion de ſafran des métaux.

16. Pendant ces premiers jours il faut délayer le ſang en buvant ſouvent de la petite biere houblonnée, dans laquelle on mêlera l'eſprit de vitriol, juſqu'à ce que les puſtules paroiſſent entierement.

17. Quand elles ſeront toutes ſorties (ce qui arrive ordinairement le ſeizieme jour de la maladie), on donnera le ſoir une once de ſyrop diacode ; ce que l'on réitérera chaque ſoir juſqu'au dixieme jour de la maladie.

18.

18. Si la petite vérole eſt confluente, on augmentera au dixieme jour la doſe du ſyrop diacode, dont on donnera une once le matin, & une once & demie le ſoir, juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger. PETITE VÉROLE.

19. Si le ſyrop diacode ne convient pas, on peut y ſubſtituer le laudanum liquide, par exemple 18 gouttes pour une once de ſyrop, & vingt-cinq gouttes pour une once & demie. Que ſi le narcotique donné deux fois par jour ne peut calmer l'orgaſme, comme il arrive ſouvent ſur la fin des petites véroles fort confluentes, il faut alors le donner de huit en huit heures, ou plus ſouvent s'il eſt beſoin.

20. Mais ſi les petites véroles ſont diſcretes, il ſuffira de donner le calmant ſeulement tous les ſoirs après l'entiere éruption des puſtules, & même pour lors en moindre doſe.

21. Or de quelque genre que ſoient les petites véroles, & en quelque temps que ce ſoit de la maladie, ſi la phrénéſie ſurvient, il faut tout mettre en œuvre pour réprimer le mouvement déréglé des humeurs; de maniere que ſi la doſe précédente de narcotique ne produit pas l'effet qu'on en attend, il faut la réitérer juſqu'à ce que le mouvement des humeurs ſoit appaiſé, en mettant aſſez d'intervalle entre les doſes pour qu'on puiſſe s'appercevoir ſi la derniere doſe a produit ſon effet, avant que d'en donner une autre.

22. S'il ſurvient une ſuppreſſion totale d'urine, il faut que le malade ſorte du lit, & faſſe quelques tours dans ſa chambre.

23. Si la ſalive dans un corps échauffé eſt tellement viſqueuſe que le malade ne puiſſe la rejetter, il faut, avec une petite ſeringue, faire ſouvent dans ſon goſier une petite injection, qui ſoit compoſée de petite biere, ou d'eau d'orge, avec le miel roſat; ou bien l'on ſe ſervira du gargariſme ſuivant.

Prenez *écorce d'orme, ſix dragmes; racine de réglisſe, demi-once: raiſins ſecs ſans pepins, une vingtaine; roſes rouges, deux pincées. Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à livre & demie. Paſſez la liqueur, & diſſolvez-y oxymel ſimple, & miel roſat, de chacun deux onces.*

24. S'il eſt beſoin de véſicatoire, on en appliquera un aſſez

PETITE VÉROLE.

grand & assez fort sur la nuque, le soir qui précede une grande crise, & aussi-tôt après que le malade aura pris le narcotique. On peut aussi appliquer de l'ail à la plante des pieds depuis le huitieme jour de la maladie jusqu'à la fin, & le renouveller chaque jour.

25. Si un enfant n'ayant plus à craindre les symptomes qui accompagnent la sortie des dents, est attaqué tout à coup de spasmes, il faut considérer que ces spasmes sont peut-être un effort de la nature, qui pousse au-dehors la petite vérole, ou la rougeole, ou la fievre rouge. Ainsi on appliquera sur la nuque un vésicatoire ; le malade se mettra incessamment au lit, & on lui donnera un cordial où l'on mêlera un peu de narcotique ; par exemple, pour un enfant de trois ans cinq gouttes de laudanum liquide dans une cuillerée d'eau épidémique.

26. Lorsque l'onzieme jour, ou quelques jours après, la fievre secondaire accompagnée d'agitations, d'inquiétudes & d'autres pareils symptomes, devient si violente, que les narcotiques réitérés ne peuvent la calmer, & que le malade est en grand danger, il faut faire incessamment une assez copieuse saignée, c'est-à-dire à la quantité de douze onces, ou environ ; & même la réitérer une ou deux fois les jours suivants, si les accidents le demandent, & non autrement.

27. On pourra aussi donner une douce purgation le treizieme jour, & non plutôt, ou quelqu'un des jours suivants, pourvu que la saignée ait été faite. Ce purgatif sera composé d'une once d'électuaire lénitif, dissous dans quatre onces d'eau de chicorée, ou d'eau alexitere de lait.

28. Mais ni la saignée ni la purgation n'empêchent pas de mettre en usage les calmants, qu'il faudra donner, sans avoir égard à quoi que ce soit, en forte dose, & les réitérer, s'il est nécessaire : car, dans cette maladie, on ne peut se dispenser d'avoir recours à ces remedes.

29. Quand les pustules seront entierement seches, on enduira la peau du visage d'un liniment fait avec parties égales d'huile d'amandes douces & de pomade pendant deux jours, & non au-delà.

30. Le vingt & unieme jour, depuis le commencement de la maladie, il faut tirer du sang au bras, & le jour suivant donner un purgatif que l'on réitérera jusqu'à trois fois, laissant entre chaque purgation un jour d'intervalle.

31. Pour ce qui est du régime, le malade doit s'abstenir de garder le lit jusqu'au sixieme jour, & s'y tenir en-

suite jusqu'au dix-septieme, sans être autrement couvert que lorsqu'il étoit en santé. Il usera de décoctions d'orge & d'avoine, & de pommes cuites pour sa nourriture, & de petite biere pour sa boisson; & après l'onzieme jour, on pourra lui donner quatre ou cinq cuillerées de vin d'Espagne, deux fois par jour. PETITE VÉROLE.

32. Si l'enflure des jambes ne cede pas aux évacuations prescrites, il faudra y employer une fomentation faite avec les feuilles de mauve, de bouillon blanc & de sureau, les fleurs de camomille & de mélilot bouillies dans le lait, ce qui la dissipera aisément.

33. Si le malade est attaqué d'un crachement de sang les premiers jours de la maladie, ou qu'il rende une urine sanglante, il faut en ce cas lui donner la poudre & la teinture qui sont prescrites ci-après dans l'article de l'hémoptysie, & cela de six en six heures, jusqu'à ce que ces symptomes aient entierement cessé, & y joindre aussi les narcotiques en grande dose.

DE LA DANSE DE S. GUI.

1. VOYEZ la description de cette maladie à la p. 525.

2. Quant à la cure, on commencera par tirer huit onces de sang au bras, plus ou moins selon l'âge & les forces du malade.

Le jour suivant, on lui donnera la moitié, ou un peu plus, à proportion de son âge, d'une potion purgative ordinaire, & le soir la potion suivante:

Prenez *eau de cerises noires, trois onces; eau épileptique de Langius, une once; thériaque, un scrupule; laudanum liquide, huit gouttes: mêlez tout cela ensemble.*

On lui donnera de deux jours l'un, jusqu'à trois fois, une potion purgative, & le soir une potion calmante.

3. Ensuite on réitérera la saignée & la potion purgative comme ci-dessus, jusqu'à trois ou quatre fois, laissant néanmoins un intervalle entre les évacuations, pour ménager les forces du malade.

4. Les jours qu'il ne sera pas purgé, on lui donnera les remedes suivants:

Prenez *des conserves d'absynthe & d'écorce d'orange, de*

DANSE DE S. GUI.

chacune une once ; conſerve de fleurs de romarin, demi-once ; thériaque vieille, & noix muſcade confite, de chacune trois gros ; gingembre confit, un gros ; ſyrop de ſuc de citron, ce qu'il en faut pour former un électuaire, dont le malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade, le matin, & à cinq heures après midi ; & il boira par-deſſus cinq cuillerées du vin médicamenteux que voici :

Prenez *racines de pivoine, d'aunée, d'impératoire & d'angélique, de chacune une once ; feuilles de rue, de ſauge, de bétoine, de germandrée, de marrube blanc, & ſommités de petite centaurée, de chacune une poignée ; baies de genievre, ſix dragmes ; & l'écorce de deux oranges : coupez tous ces ingrédients, & les mettez infuſer à froid dans ſix livres de vin de Canarie, que l'on ne coulera qu'à meſure que l'on en ſera uſage.*

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau épileptique de Langius, & eau de bryone compoſée, de chacune une once ; ſyrop de pivoine, ſix gros : mêlez tout cela pour un julep. Le malade en prendra tous les ſoirs quatre cuillerées en ſe mettant au lit, y joignant huit gouttes d'eſprit de corne de cerf.*

5. On lui appliquera à la plante des pieds l'emplâtre de gomme caragne.

6. De peur de rechûte, on lui fera une ſaignée, & on le purgera pendant quelques jours dans la même ſaiſon de l'année ſuivante, ou un peu auparavant.

7. Il me paroît vraiſemblable que cette méthode peut convenir à la cure de l'épilepſie des adultes ; ce que je n'ai pourtant pas encore éprouvé ; mais, comme la danſe de S. Gui a coutume d'attaquer plutôt les enfants, il faudroit dans la cure de l'épilepſie des adultes tirer du ſang en plus grande quantité, & augmenter la doſe des purgatifs.

DE L'APOPLEXIE.

1. C'EST un très profond ſommeil, & une privation entiere de ſentiment & de mouvement, à l'exception de la reſpiration que les malades ont difficile, & avec ronflement.

2. Il faut au plutôt tirer douze onces de ſang du bras, & enſuite huit onces des veines jugulaires : après cela, donner auſſi-tôt un vomitif compoſé d'une once & demie, ou de deux onces d'infuſion de ſafran des métaux.

On appliquera ſur la nuque un grand véſicatoire.

Pendant ce temps-là, le malade doit être droit ſur ſon ſéant dans ſon lit, & peu chargé de couvertures.

Il faut lui faire flairer de l'eſprit volatil de ſel ammoniac le plus rectifié.

3. L'opération du vomiſſement étant finie, on lui donnera trois ou quatre cuillerées du julep ſuivant :

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau de bryone compoſée, & eau épileptique de Langius, de chacune une once ; eſprit de corne de cerf, vingt gouttes ; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un julep.*

Ou bien on lui fera prendre deux ou trois fois pendant l'accès, de demi-heure en demi-heure, ou d'heure en heure une cuillerée d'eſprit de lavande tout pur.

4. Il faut avoir ſoin de ne pas donner en cette occaſion des cordiaux trop chauds, & trop fréquemment, comme on a coutume de faire : car, de quelque vertu ſpécifique qu'ils ſemblent être doués, ils ſont plus nuiſibles qu'utiles, parcequ'ils agiſſent en fondant les humeurs, & par conſéquent ils augmentent le mal. Le fardeau des couvertures trop peſantes produit le même effet.

5. L'accès étant fini, il faut, pour prévenir la rechûte, donner les remedes ſuivants.

Prenez *pilules cochées majeures, deux ſcrupules. Le malade les prendra ſix fois, de trois en trois jours, à quatre heures du matin, & il dormira par-deſſus.*

Prenez *des conſerves de fleurs de ſauge & de romarin, de chacune une once ; conſerve d'écorce d'orange, ſix gros ; noix muſcade confite, & gingembre confit, de chacun demi-once ;*

APOPLEXIE.

thériaque vieille, deux gros ; poudre de diambra & de diamoschi, de chacune un gros ; syrop de citrons confits, ce qu'il en faut pour former un opiat, dont le malade avalera la grosseur d'une châtaigne matin & soir, & il boira par-dessus deux cuillerées d'eau épileptique de Langius.

Prenez *ambre gris, demi-gros ; huiles distillées de graine d'anis, de canelle & de noix muscade, de chacune deux gouttes ; huile de girofle, une goutte ; sucre dissous dans l'eau de fleurs d'orange, quatre onces : formez de cela des tablettes. Le malade en prendra une à sa volonté.*

6. Il doit s'abstenir de toute boisson forte, & vivre de décoctions d'orge & d'avoine, & de bouillons de poulet ; & quelquefois, sur-tout pendant qu'il se purgera, manger du poulet, de l'agneau, & d'autres choses semblables qui sont d'un bon suc, & de facile digestion.

DE L'OPTHALMIE

ou INFLAMMATION DES YEUX.

1. ON connoît assez cette maladie par la rougeur & l'inflammation des yeux du malade.

Il faut d'abord tirer dix onces de sang au bras, & donner le lendemain une potion purgative ordinaire, qu'il faut encore réitérer deux fois, laissant deux jours d'intervalle. Le soir de chaque purgation le malade prendra une potion calmante faite avec une once de syrop diacode.

2. Les jours exempts de purgation, il prendra trois ou quatre fois dans la journée quatre onces d'une émulsion faite avec les grandes semences froides, & la semence de pavot blanc.

Prenez *eaux de plantain, de roses rouges & de frai de grenouilles, de chacune une once ; tutie préparée, une dragme : mêlez tout cela pour un collyre, dont on fera tomber quelques gouttes dans l'œil deux fois le jour : ce qu'il ne faut faire qu'après la premiere purgation.*

3. Si la maladie ne cede pas à ces premiers remedes, on réitérera la saignée une ou deux fois, sur-tout si le sang

eſt ſemblable à celui des pleurétiques, & la purgation ſera auſſi réitérée à proportion.

OPHTHALMIE.

4. Le malade s'abſtiendra de vin & de toute liqueur forte; il évitera les aliments indigeſtes & de haut goût; & les jours exempts de purgation, il boira du lait coupé, après l'avoir fait bouillir.

5. Il eſt à remarquer que l'ophthalmie ne cede pas toujours aux ſaignées & aux purgations réitérées. En ce cas-là une potion calmante faite avec une once de ſyrop diacode, & donnée tous les ſoirs, acheve la cure, ſans qu'il ſoit beſoin d'autres ſecours.

DE LA CHUTE DE MATRICE.

1. *PRENEZ écorce de chêne deux onces. Faites les bouillir dans quatre livres d'eau, que vous réduirez à deux. Ajoutez-y ſur la fin, écorce de grenade concaſſée, une once; roſes rouges & fleurs de grenade, de chacune deux poignées; vin rouge, demi-livre. Coulez la liqueur, & trempez-y une flanelle que vous appliquerez ſur la partie malade. Cette application ſe fera le matin, deux heures avant que la malade ſorte du lit, & le ſoir quand elle ſera couchee; & cela juſqu'à ce que la maladie ſoit guérie.*

DE LA NÉPHRÉTIQUE.

1. CE mal ſe manifeſte par une douleur fixe à la région des lombes, par une urine ſanglante, par des ſables ou des pierres que l'on rend : il y a un engourdiſſement à la cuiſſe du côté du rein malade; le teſticule du même côté ſe retire; les nauſées & les vomiſſements ſe joignent aux autres ſymptomes. La douleur de colique reſſemble à celle de la néphrétique, quoiqu'il y ait des ſymptomes entierement différents, qui ſont énoncés dans l'article de la colique bilieuſe.

2. Si le malade eſt d'un tempérament ſanguin, il faut lui tirer dix onces de ſang au bras du côté qui répond au

NÉPHRÉTIQUE.

rein malade ; enſuite on fera bouillir deux onces de racine de guimauve dans huit livres de petit lait que le malade boira inceſſamment ; puis on lui donnera le lavement qui ſuit.

Prenez *racines de guimauve & de lis, de chacune une once ; feuilles de mauve, de pariétaire, & de branc-urſine, de chacune une poignée, & autant de fleurs de camomille ; graines de lin & de fenugrec, de chacune demi-once. Faites bouillir tout cela dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à une livre & demie.*

3. Après le vomiſſement & le lavement rendu, on ordonnera une aſſez forte doſe de laudanum liquide, par exemple juſqu'à vingt-cinq gouttes, ou bien quinze ou ſeize grains de pilules de Mathieu.

4. La ſaignée ne convient pas aux gens âgés & à ceux qui ſont affoiblis par la longueur de la maladie, non plus qu'aux vieilles femmes qui ſont ſujettes aux vapeurs, ſur-tout ſi au commencement de l'accès elles rendent des urines noires & ſablonneuſes. Pour tout le reſte, il faut ſuivre la route que nous venons d'indiquer.

5. Pour guérir le piſſement de ſang qui eſt produit par le calcul des reins, le malade prendra une fois chaque ſemaine deux onces & demie de manne diſſoutes dans deux livres de petit-lait.

6. Il eſt quelquefois avantageux de boire abondamment de la petite biere.

7. Quand le calcul des reins eſt conſidérable, on ſent une douleur obtuſe & aſſez ſupportable, ſans qu'il y ait d'accès néphrétique.

8. Le malade ne doit point prendre les eaux ferrugineuſes ſans s'aſſurer auparavant que le calcul eſt aſſez petit pour deſcendre par les ureteres. Voici à quoi on le connoîtra ſurement. Si le malade a déja ſouffert auparavant quelque attaque de néphrétique, ſavoir une violente douleur à l'un des reins, laquelle s'étend le long de l'uretere, avec un vomiſſement conſidérable ; c'eſt une marque certaine que le rein ne contient pas une groſſe pierre, mais un amas de petites ; une deſquelles entrant de temps en temps dans l'uretere produit l'accès néphrétique, qui ne ceſſe guere que cette petite pierre ne ſoit tombée dans la veſſie.

Dans ce cas-là, il n'eſt pas de meilleur remede que la

boiſſon des eaux ferrées. Mais ſi le malade n'a jamais eu d'accès de néphrétique, c'eſt une preuve que le calcul eſt trop gros pour qu'il puiſſe ſortir du rein ; & alors il faut éviter les eaux ferrées.

NÉPHRÉTIQUE.

DE LA DYSSENTERIE,

DE LA DIARRHÉE & DU TÉNESME.

1. LA dyſſenterie commence par des friſſons qui ſont ſuivis d'une chaleur par tout le corps ; enſuite viennent des tranchées du ventre, & bientôt après des déjections fréquentes & glaireuſes mêlées quelquefois de ſtercoreuſes ; & ces déjections ne ſe font qu'avec de violentes douleurs, de maniere qu'il ſemble que tous les viſceres ſont prêts de s'échapper hors du ventre toutes les fois que le malade ſe préſente au ſiege. On apperçoit quelquefois dans les matieres de petites lignes de ſang ; & d'autres fois on n'y en remarque pas la moindre pendant toute la maladie.

2. Dans le progrès du mal on rend quelquefois le ſang tout pur, & les inteſtins tombent dans une gangrene incurable. Lorſque le malade eſt dans la fleur de ſon âge, ou qu'il a été trop échauffé par des cordiaux, il lui ſurvient une fievre violente, ſa langue eſt blanchâtre & couverte d'une mucoſité épaiſſe ; quelquefois elle eſt noire & ſeche ; les forces s'abattent, les eſprits ſe diſſipent, l'intérieur de la bouche & le goſier ſe trouvent couverts d'aphthes, ſur-tout lorſque l'humeur peccante a été mal à propos fixée par des aſtringents, au lieu d'avoir été évacuée par les purgatifs. Il arrive quelquefois, ſans qu'il y ait de fievre, que le mal commence par les tranchées, qui ſont ſuivies des autres accidents.

3. Dans la diarrhée les malades rendent leurs matieres ſans qu'elles ſoient mêlées de ſang, & ſans qu'il y ait aucune marque d'ulcération aux inteſtins.

4. Dans le teneſme il y a de continuelles envies d'aller à la ſelle, quoique le malade ne rende que quelques mucoſités ſanglantes ou purulentes, en très petite quantité.

5. Il faut commencer par tirer promptement du ſang

DYSSENTERIE, DIARRHÉE ET TÉNESME.

au bras, & donner le même ſoir une potion calmante, & le lendemain une potion purgative ordinaire, que l'on réiterera deux fois, laiſſant un jour d'intervalle, & réiterant de même les potions calmantes dès que les purgations ont produit leur effet ; & les jours qu'on ne purge pas, il faut donner le calmant matin & ſoir.

6. Après avoir fait au malade une ſaignée, & l'avoir purgé une fois, on lui fera uſer du cordial qui ſuit, durant tout le cours de la maladie.

Prenez *eaux de ceriſes noires & de fraiſes, de chacune trois onces ; eau épidémique, eau de ſcordium compoſée, & eau de canelle orgée, de chacune une once ; perles préparées, un gros & demie ; ſucre candi, ce qu'il en faut ; eau roſe, demi-once, afin de donner un goût agréable. Mêlez tout cela pour un julep, dont le malade prendra quatre à cinq cuillerées dans ſes foibleſſes, ou bien à volonté.*

7. La boiſſon doit être du lait bouilli avec trois fois autant d'eau, ou bien la décoction blanche qui ſuit.

Prenez *corne de cerf calcinée, & mie de pain blanc, de chacune deux onces. Faites-les bouillir dans trois livres d'eau de fontaine que vous réduirez à deux. Puis ajoutez-y ce qu'il faut de ſucre pour donner à la liqueur un goût agréable. Ou, ſi la foibleſſe du malade le demande, faites bouillir deux livres d'eau avec demi-livre de vin de canarie. On prendra cette boiſſon froide.*

8. Quand le malade aura été purgé trois fois, tout le traitement conſiſte à uſer deux ou trois fois dans la journée du laudanum liquide, & à donner de temps en temps un lavement d'une demi-livre de lait de vache avec un gros & demi de thériaque ; remede qui eſt excellent dans les cours de ventre.

9. Lorſque le flux de ventre n'eſt qu'une ſimple diarrhée, donnez au malade tous les matins le bol ſuivant, ſans ſaignée ni purgation.

Prenez *rhubarbe en poudre, demi-gros, plus ou moins ſelon les forces du malade ; & avec ſuffiſante quantité de diaſcordium faites-un bol où vous ajouterez deux gouttes d'eſſence de canelle.*

10. Les ſoirs des mêmes jours on donnera un calmant compoſé d'une once d'eau de canelle orgé, & de quatorze gouttes de laudanum liquide.

11. Lorſque de ſimples tranchées ſans déjections tourmentent le malade, on les guérit en faiſant boire beaucoup de petit-lait froid, & en le donnant tiede en lavement, comme dans le choléra morbus on donne l'eau de poulet, ou le lait coupé avec la biere. DYSSENTERIE, DIARRHÉE ET TÉNESME.

12. Si cette maladie dure plus long temps, en ſorte que toute ſa violence ſe faſſe ſentir à l'inteſtin rectum, avec une continuelle envie d'aller à la ſelle, il faut mettre le malade à un régime fortifiant, & lui donner quelque liqueur cordiale propre à rétablir les forces; & à meſure qu'elles ſe rétabliront, le téneſme ſe guérira de lui-même.

13. Quant la dyſſenterie eſt mal guérie, le malade eſt quelquefois travaillé de douleurs pendant des années entieres : en ce cas-là la ſaignée réitérée opere la guériſon.

14. Il faut obſerver que dans les conſtitutions de l'air qui ne ſont pas trop favorables à la dyſſenterie, cette maladie, ſans qu'il ſoit beſoin de recourir aux évacuations, ſe guérit par le ſeul laudanum, qu'il faut réitérer matin & ſoir, juſqu'à ce que tous les ſymptomes ſoient appaiſés, & même trois fois, s'il eſt néceſſaire, dans l'eſpace d'un jour ou d'une nuit.

DE LA COLIQUE BILIEUSE.

1. C'EST une très cruelle douleur des inteſtins qui ſerre le ventre comme avec une bande, ou qui, étant fixée dans un point, ſemble percer le ventre : elle ſe rallentit de temps en temps, & revient enſuite de plus belle.

2. Dans le commencement elle n'eſt pas ſi fixe dans un point; le vomiſſement n'eſt pas ſi fréquent, & le ventre n'eſt pas ſi obſtinément rébelle aux purgatifs : mais plus elle augmente, plus elle ſe fixe, le vomiſſement devient plus fréquent, le ventre plus reſſerré, & la colique dégénere enfin en paſſion iliaque.

3. On la diſtingue auſſi de la néphrétique. 1°. La douleur néphrétique eſt fixée dans le rein, & elle s'étend du rein au teſticule ſelon la longueur de l'uretere; au lieu que la douleur de colique eſt vague, & entoure le ventre

COLIQUE BILIEUSE.

comme une ceinture. 2°. La colique augmente après le repas, & la néphrétique diminue plutôt. 3°. Dans la colique on eſt plus ſoulagé par les déjections & le vomiſſement que dans la néphrétique. 4°. Dans la néphrétique l'urine eſt d'abord claire & ténue ; enſuite elle dépoſe quelque ſédiment, & enfin il ſort du ſable & du gravier : mais dans la colique les urines ſont fort groſſieres, dès le commencement.

4. Il faut ſaigner copieuſement le malade au bras, & trois ou quatre heures après donner une potion anodine : le jour ſuivant un doux purgatif ; puis laiſſant un jour d'intervalle, on réitérera le purgatif juſqu'à trois fois.

5. Mais ſi la colique a été cauſée par l'uſage exceſſif des fruits d'été, ou d'autres aliments ſemblables, il faut d'abord nettoyer l'eſtomac en faiſant boire abondamment du lait coupé avec la petite biere ; après quoi on donnera la potion anodine. Le lendemain on ſaignera le malade, & on continuera à le traiter ſuivant la méthode preſcrite.

6. Quand cette colique, mal traitée, a beaucoup fatigué un malade, & l'a, pour ainſi dire, épuiſé, un grand uſage de l'eau épidémique, ou de quelqu'autre confortatif que ce ſoit, qui a toujours été plus agréable au goût du malade, même pendant ſa ſanté, le ſoulage alors contre toute eſpérance.

DU CHOLERA MORBUS.

1. CETTE maladie qui arrive ordinairement dans le cours du mois d'Août, ne paſſe guere les premieres ſemaines du mois de Septembre ; mais quand elle eſt cauſée par la crapule & la gourmandiſe, elle arrive dans tous les temps : & quoique ces deux ſortes de maladies ſe guériſſent l'une & l'autre de la même maniere, celle-ci eſt pourtant d'une eſpece différente.

2. Le mal ſe manifeſte par des vomiſſements énormes, & par des déjections d'humeurs corrompues, que l'on rend avec beaucop de peine & de difficulté, par des douleurs du ventre & des inteſtins qui ſont très violentes, & accompagnées de gonflement & de tenſion, par la cardialgie, la ſoif, le pouls vîte & fréquent, petit & inégal, par

des ardeurs, des angoiſſes, des nauſées très incommodes, des ſueurs, des contractions des bras & des jambes, des défaillances, par la froideur aux extrémités, & par d'autres ſymptomes qui font aſſez ſouvent périr le malade en vingt-quatre heures. CHOLERA MORBUS.

3. Il faut faire bouillir un jeune poulet dans une grande quantité d'eau, en ſorte que la décoction n'ait preſque aucun goût de la chair de l'animal. Le malade boira coup ſur coup pluſieurs grands verres de cette décoction tiede, ou à ſon défaut, de petit-lait, & on lui donnera en même temps pluſieurs lavements de la même décoction. On peut ajouter à chaque verre de boiſſon & à chacun des lavements une once des ſyrops de laitue, de pourpier, de nénufar, ou violat.

4. Après tout ce lavage, qui demande trois ou quatre heures, un narcotique termine le traitement.

5. Si le Médecin ne vient qu'après que les vomiſſemrnts & les déjections ont réduit le malade aux abois, & que les extrémités ſoient déja froides, il faut alors avoir recours au laudanum liquide, qui ſera donné en plus forte doſe, par exemple vingt-cinq gouttes dans une once d'eau de canelle forte; & quand les ſymptomes ſeront appaiſés, il ne faudra pas laiſſer de réitérer tous les jours ce remede ſoir & matin, mais en moindre doſe, juſqu'à ce que le malade ſoit rétabli.

6. Il y a une ſorte de choléra morbus qui attaque ſouvent les enfants, & qui en enleve pluſieurs. Ce mal leur arrive dans le temps que les dents pouſſent, ou parce-qu'on les a trop gorgés d'aliments.

7. Leur âge tendre ne permet pas de leur laver l'eſtomac avec cette ample boiſſon de liqueur qui eſt néceſſaire aux adultes, & moins encore de mettre leurs humeurs dans un grand mouvement par des purgatifs réitérés; de maniere qu'il faut les traiter par le ſeul uſage du laudanum liquide. Ainſi on leur en donnera deux, trois, ou quatre gouttes, ou plus encore ſuivant leur âge, dans une cuillerée de petite biere, ou de quelqu'autre liqueur appropriée; & on réiterera ce remede ſelon qu'il ſera néceſſaire.

DE LA COLIQUE DE POITOU.

1. C'EST une eſpece de colique qui dégénere ordinairement en paralyſie, & par laquelle le mouvement des mains & des pieds ſe trouve entierement dépravé. Elle eſt très commmune dans les iſles Caraïbes, où elle attaque un grand nombre de gens.

2. Cette cruelle douleur ſe guérit par le baume du Pérou donné fréquemment & en grande doſe. On en donnera deux ou trois fois par jour vingt, trente, ou quarante gouttes mêlées avec une cuillerée de ſucre fin pulvériſé. Les douleurs cedent à ce remede, mais la paralyſie n'eſt pas guérie.

DE LA PASSION ILIAQUE.

1. LE mouvement périſtaltique des inteſtins ſe trouve renverſé dans cette maladie. Les purgatifs & les lavements même deviennent émétiques, & les excréments ſont rejettés par la bouche.

2. On commencera par tirer neuf ou dix onces de ſang au bras, & quelques heures après on donnera la poudre ſuivante.

Prenez *racine de ſcammonée, ou à ſon défaut réſine de jalap, douze grains; calomelas de Turquet, un ſcrupule. Mêlez-les pour une poudre, que le malade prendra dans une cuillerée de lait de vache, & il boira par deſſus une ou deux cuillerées du même lait.*

3. Ou bien ſi l'on aime mieux les pilules.

Prenez *pilules de duobus, un demi-gros; calomelas, un ſcrupule; baume du Pérou, ce qu'il en faut pour former quatre pilules, qui ſeront avalées dans une cuillerée de ſyrop violat.*

PASSION ILIAQUE.

4. Si le malade revomit ce remede, on lui donnera auſſi-tôt vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une demi-once d'eau de canelle forte. Les envies de vomir & les tranchées du ventre ayant ceſſé par ce moyen, on réitérera le purgatif dont nous venons de parler. Mais ſi après que l'opération du narcotique ſera finie, les envies de vomir & les douleurs recommencent, ſans que le purgatif produiſe ſon effet, on reviendra de nouveau à l'uſage du calmant, que l'on réitérera de quatre en quatre, ou de ſix en ſix heures, juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de douleur dans les inteſtins, & alors le purgatif agira par les ſelles.

5. Après l'opération du purgatif, le malade prendra vingt-cinq gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de canelle forte, & il réitérera cette potion deux ou trois fois, & plus encore s'il eſt beſoin dans la journée, juſqu'à ce que le vomiſſement & la douleur aient entierement ceſſé; & alors même, pour confirmer la guériſon, il faudra continuer durant quelques ſoirs le narcotique, mais à moindre doſe.

DU FLUX EXCESSIF DES MENSTRUES.

1. L'excès de ce flux paroît par la peine qu'ont celles qui le ſouffrent à le ſupporter, par le dégoût & la foibleſſe qu'il leur cauſe, la cachexie où il les jette, l'enflure des jambes, & la mauvaiſe couleur du viſage.

2. On tirera d'abord huit onces de ſang au bras; on donnera le lendemain une potion purgative ordinaire, & on la réitérera deux autres fois, laiſſant un jour d'intervalle. Le ſoir de la purgation on donnera une potion calmante compoſée de ſyrop diacode.

3. Les jours exempts de la purgation le malade uſera des remedes ſuivants.

Prenez *conſerve de roſes ſeches, deux onces; trochiſques de terre de lemnos, un gros & demi; écorce de grenades, corail rouge préparé, & bol d'arménie, de chacun deux ſcrupules; pierre hématite, & ſang dragon, de chacun un ſcrupule; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop de coins, réduiſez tout cela en conſiſtance d'électuaire. La malade en prendra la groſſeur d'une noix muſcade le matin, & à cinq heures après*

midi, & elle boira par deſſus ſix cuillerées du julep ſuivant.

FLUX EXCESS. DES MENST.

Prenez *eau de bourgeons de chêne, & eau de plantain; de chacune trois onces; eau de canelle orgée, & ſyrop de roſes ſeches, de chacun une once; eſprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité.*

Prenez *feuilles de plantain & d'orties, de chacune également & ce qu'il en faut: pilez-les enſemble, & en exprimez le ſuc que vous clarifierez enſuite. La malade en prendra ſouvent quatre ou cinq cuillerées.*

4. Après la premiere purgation il faut appliquer ſur la région des lombes l'emplâtre qui ſuit.

Prenez *emplâtre de minium, & emplâtre pour les hernies, de chacun parties égales. Malaxez-les enſemble, étendez-les ſur de la peau, & les appliquez.*

DE LA COLIQUE HYSTÉRIQUE.

1. C'EST une eſpece, ou plutôt un ſymptome conſidérable de l'affection hyſtérique, & un des plus fréquents de cette maladie, auquel ſe joint une douleur très violente vers la foſſette du cœur, & l'excrétion d'une humeur verdâtre par le vomiſſement.

2. De peur qu'un amas de mauvaiſes humeurs n'empêche l'effet du remede calmant, il faut que la malade boive promptement beaucoup de petit-lait, & qu'elle le rejette par le vomiſſement; après quoi on lui donnera vingt-cinq gouttes de laudanum liquide, dans une once d'eau de canelle forte, ou d'eau épidémique, ou de quelque autre véhicule.

3. Dans l'uſage du narcotique, il faut obſerver de le réitérer juſqu'à ce que tous les ſymptomes ſoient calmés, mettant néanmoins un intervalle raiſonnable entre les doſes, afin de pouvoir juger de l'effet qu'a produit la premiere avant que d'en donner une ſeconde.

4. Si la malade eſt d'un tempérament ſanguin, ou ſi elle eſt fort vigoureuſe, & qu'elle n'ait pas été ſouvent attaquée de la colique hyſtérique, en ce cas-là il faut lui tirer

tirer du ſang au bras, avant que de lui donner le vomitif qui a été preſcrit.

COLIQUE HYSTÉRIQ.

5. Le clou hyſtérique ſe guérit par la même méthode; mais ſi la colique hyſtérique dure long-temps, & attaque la malade par accès, elle doit dans l'intervalle des accès, ou hors des accès, uſer des remedes qui ſuivent.

Prenez *zédoaire réduite en poudre ſubtile, un gros; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'écorce de citron confite, formez un bol, qui ſera pris matin & ſoir pendant trente jours. La malade boira par-deſſus l'infuſion ſuivante.*

Prenez *zédoaire coupée menu, une demi-once; vin de Canarie, quatre onces. Faites infuſer à froid pendant douze heures, coulez la liqueur & la gardez pour l'uſage.*

6. Ou bien on uſera du baume du Perou, comme pour la colique de Poitou.

7. Ce que l'on propoſe ici pour la colique hyſtérique, peut auſſi convenir pour la colique hypocondriaque; & il faut ſoigneuſement obſerver que la nature de ces deux maladies ſemble demander que l'on tente pour les guérir diverſes ſortes de remedes, juſqu'à ce qu'on trouve celui qui eſt véritablement propre à les détruire. Le Mars eſt un des plus utiles.

8. La colique hyſtérique ſe convertit très ſouvent en ictere, tant dans les hommes hypocondriaques que dans les femmes hyſtériques. Cet ictere ſe guérit de lui-même: mais lorſqu'il dure trop long-temps il faut donner l'apozeme qui ſuit.

Prenez *racine de garance, & de curcuma, de chacune une once; grande chélidoine, & ſommités de petite centaurée, de chacune une poignée. Faites bouillir tout cela dans partie égale de vin du Rhin, & d'eau de fontaine, que vous réduirez à deux livres: coulez la liqueur, & y diſſolvez deux onces de ſyrop des cinq racines, pour un apozeme que le malade prendra chaudement, à la quantité d'une demi-livre matin & ſoir, juſqu'à ſa guériſon.*

DE LA JAUNISSE

Qui n'a point été précédée de la Colique.

1. LA couleur jaune par-tout le corps, & particulierement au blanc des yeux, eſt le premier ſigne de la jauniſſe, ce qui fait que les malades voient tous les objets teints de cette couleur. La demangeaiſon par-tout le corps, la peſanteur, la laſſitude, l'amertume de la langue, quelquefois le vomiſſement bilieux, le hoquet, les déjections blanchâtres, l'urine ſafranée, qui teint de la même couleur les linges qu'on y trempe, ſont encore des ſignes de la maladie.

2. Il faut d'abord donner au malade une potion purgative ordinaire, enſuite lui faire uſer des remedes ſuivants, & pendant ce temps-là il faut réitérer la purgation de quatre en quatre jours.

Prenez *conſerves d'abſynthe romaine, & d'écorce d'orange, de chacune une once; angélique confite, noix muſcade confite, poudre d'arum compoſée, & mars préparé avec le vinaigre, de chacune demi-once; extrait de gentiane, & crême de tartre, de chacun deux gros; ſafran en poudre demi-gros; & avec ce qu'il faut de ſyrop des cinq racines, formez un electuaire dont on donnera le matin & l'après midi la groſſeur d'une noix muſcade (ou bien, au lieu de cet électuaire, les pilules chalybées); & par-deſſus la priſe du matin le malade boira quatre livres d'eau minérale, & par-deſſus la priſe de l'après midi, une demi-livre de l'apozeme qui a été décrit dans l'article de la colique hyſtérique.*

3. Mais ſi le malade eſt menacé d'hydropiſie, il boira matin & ſoir l'apozeme par-deſſus la priſe de l'électuaire.

4. Si la maladie réſiſte à ces remedes long-temps pratiqués, il faut aller prendre les eaux ferrées ſur le lieu même.

POUR PRÈVENIR L'AVORTEMENT.

1. Il faut preſcrire les mêmes remedes que pour prévenir le flux exceſſif des menſtrues, en omettant ſeulement la purgation & les ſucs de plantes.

DU FLUX IMMODÉRÉ DES VUIDANGES.

1. Le flux naturel des vuidanges conſiſte en trois choſes. D'abord il coule un ſang pur & abondant pendant trois jours; enſuite un ſang aqueux ſemblable à de la lavure de chair, & qui continue ainſi environ quatre jours: il ſort après cela une matiere viſqueuſe & mucilagineuſe, point, ou peu mêlée de ſang, ce qui dure pendant ſix ou ſept jours, & même plus long-temps.

2. Le flux immodéré des vuidanges ſe fait connoître par l'affoibliſſement de la malade, par les défaillances, par la ſortie d'un ſang grumelé, par un dégoût pour toute ſorte de nourriture, une douleur dans les hypocondres, une tenſion du ventre, un pouls débile & fréquent, un obſcurciſſement de la vue, un tintement des oreilles, & par des convulſions.

3. Le régime doit être incraſſant, & on y joindra la boiſſon ſuivante

Prenez *eau de plantain, & vin rouge, de chaque une livre Faites les bouillir juſqu'à diminution du tiers, & les edulcorez avec ſuffiſante quantité de ſucre fin : laiſſez refroidir cette boiſſon, dont vous donnerez une demi-livre deux ou trois fois par jour.*

4. Pendant ce temps-là on fera prendre au malade quelque julep hyſtérique doux, & on lui fera flairer le nouet ſuivant.

Prenez *galbanum, & aſſa-fœtida, de chacun deux dragmes; caſtoreum, & ſel volatil de ſuccin, de chacune demi-dragme. Mêlez tout cela, & l'enfermez dans un nouet.*

Ou bien, prenez *eſprit volatil de ſel ammoniac, deux dragmes, que le malade portera ſouvent à ſon nez.*

DE LA SUPPRESSION DES VUIDANGES.

1. DANS cet état le ventre ſe gonfle, une douleur gravative ſe fait ſentir au ventre, aux lombes, & aux aînes; le viſage devient rouge, la reſpiration eſt difficile, les yeux ſe troublent, il ſurvient des friſſons & une fievre aiguë, des défaillances, des ſueurs froides; on ſent une peſanteur & une ardeur à la matrice; il y a paralyſie aux parties inférieures, & quelquefois même il ſurvient une épilepſie.

2. La malade ſe doit mettre d'abord au lit; il faut lui appliquer au plutôt un emplâtre hyſtérique ſur l'ombilic, & lui donner de l'electuaire ſuivant.

Prenez *conſerves d'abſynthe romaine & de rue, de chacune une once; trochiſques de myrrhe, deux gros; caſtoreum, ſafran, eſprit volatil de ſel ammoniac, & aſſa-fœtida, de chacun demi-gros; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop des cinq racines, faites un électuaire, dont la malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade, de quatre en quatre heures, buvant par-deſſus quatre ou cinq cuillerées du julep ſuivant.*

Prenez *eau de rue, quatre onces; eau de bryone compoſée, deux onces; ſucre candi, ce qu'il en faut.*

3. Ou bien la malade prendra de quatre en quatre heures un ſcrupule de trochiſques de myrrhe.

3. Si ces remedes ne font pas revenir les vuidanges, il faut donner le laudanum au moins une fois de la maniere ſuivante.

Prenez *laudanum liquide, quatorze gouttes, dans une once d'eau de bryone compoſée; ou bien un grain & demi de laudanum ſolide, réduit en pilules avec un demi-ſcrupule d'aſſa-fœtida.*

4. Si ces remedes n'ont pas de ſuccès, il faut alors donner au moins une fois un lavement avec le lait & le ſucre.

DE L'HYDROPISIE.

1. Les foſſes que le doigt laiſſe le ſoir, en appuyant ſur la partie inférieure des jambes, & qui ſe diſſipent le matin, ſont le premier ſigne de cette maladie, principalement ſi la reſpiration eſt difficile. Il n'eſt pourtant pas rare aux femmes groſſes, & à celles dont les menſtrues ſont ſupprimées, & aux hommes qui ſont ſubitement délivrés d'un aſthme invétéré, d'être attaqués de cette même enflure.

2. Les jambes & les pieds étant tendus juſqu'à l'excès, les eaux s'épanchent dans le ventre, & le diſtendent peu à peu juſqu'au dernier point; enfin elles ſe jettent ſur les viſceres les plus nobles, & ſuffoquent le malade.

3. A meſure que les parties attaquées d'hydropiſie augmentent de volume, les autres maigriſſent : il y a difficulté de reſpirer, peu d'urine, & une ſoif violente. Cette maladie arrive ordinairement aux hommes ſur le déclin de l'âge, & aux femmes quand elles ceſſent d'avoir des enfants.

4. Les indications curatives doivent tendre, 1°. à évacuer les eaux, 2°. à donner de la vigueur au ſang, dans la vue de prévenir un nouveau dépôt de ſéroſité.

Prenez *vin blanc, quatre onces; jalap réduit en poudre très fine, une dragme; gingembre pulvériſé, un demi-ſcrupule; ſyrop de nerprun, une once. Mêlez tout cela pour une potion que le malade prendra de grand matin, tous les jours, ou de deux jours l'un, ſelon ſes forces, juſqu'à ce que les parties ſoient déſenflées.*

Ou bien, prenez *pulpe de tamarins, une demi-once; feuilles de ſené, deux gros; rhubarbe, un gros & demi. Faites bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau, qui ſera réduite à trois onces : paſſez la liqueur, & diſſolvez-y manne, & ſyrop de roſes ſolutif, de chacun une once; ſyrop de nerprun, demi-once; électuaire de ſuc de roſes, trois gros, pour une potion qui ſera priſe comme la précédente.*

Ou bien, prenez *pilules de duobus, un ſcrupule; elaterium, trois grains; eſſence de géroſle, deux gouttes. Faites*

HYDROPISIE.

de cela trois pilules qu'il faut avaler de grand matin, & les réitérer ſelon le beſoin.

Ou bien, prenez *gomme gutte, quinze grains ; vin blanc, & eau de chicorée, de chacun une once & demie ; ſyrop de nerprun, demi once. Mêlez tout cela pour une potion qui ſera priſe comme la précédente.*

Ou bien, prenez *écorce intérieure de ſureau, trois poignées. Faites-les bouillir dans une livre d'eau commune, & autant de lait, que vous réduirez à une livre : coulez-enſuite la liqueur, dont le malade prendra la moitié le matin, & l'autre moitié le ſoir, & il continuera ainſi tous les jours juſqu'à ſa guériſon.*

5. Mais ce remede ne produit pas un grand effet, ſi ce n'eſt dans les corps qui ſont très faciles à purger.

6. Au ſujet des purgatifs, il faut obſerver trois choſes dans la cure de cette maladie.

1°. Il faut ſavoir ſi le malade que l'on doit traiter, eſt facile ou difficile à purger ; car dans ceux qui ſont aiſés à émouvoir, le ſyrop de nerprun, donné ſeul à la doſe d'une once, évacue une aſſez bonne quantité d'eau : au lieu que dans les perſonnes difficiles à émouvoir les remedes précédents ſuffiſent à peine.

2°. Que tous les purgatifs foibles font plus de mal que de bien ; c'eſt pourquoi une purgation un peu trop forte eſt préférable à une trop foible.

3°. Qu'il faut vuider les eaux le plus promptement qu'il eſt poſſible, ſuivant les forces du malade, de peur qu'un trop long intervalle entre les purgations ne donne lieu à un nouvel amas de ſéroſités.

7. Il y a des occaſions où tous les purgatifs, quels qu'ils ſoient, doivent être rejettés, c'eſt lorſque le malade eſt d'une conſtitution très foible, ou qu'une femme eſt ſujette aux vapeurs. Alors il faut tâcher d'évacuer les eaux par les ſeuls diurétiques, entre leſquels les plus efficaces ſont ceux que l'on tire des ſels lixiviels, comme par exemple,

Prenez *une livre de cendres de genêt ; infuſez-les à froid dans quatre livres de vin du Rhin, & enſuite filtrez la liqueur. Le malade en prendra trois onces le matin, autant à cinq heures après midi, & autant le ſoir ; & il continuera ainſi tous les jours juſqu'à ce qu'il ne reſte plus d'enflure.*

8. Quand les eaux ſont entierement évacuées, il faut

avoir recours aux remedes échauffants & fortifiants, par exemple,

HYDROPISIE.

Prenez *racines de raifort ſauvage ; feuilles de cochlearia, d'abſynthe commune, & de ſauge, ſommités de petite centaurée & de genêt, de chacune partie égale. Faites infuſer tout cela dans de la forte biere, ou du vin blanc, pour la boiſſon ordinaire du malade.* Cette boiſſon ſuffit quelquefois pour guérir une hydropiſie commençante, ſans le ſecours des purgatifs. Ou bien on uſera du remede ſuivant.

Prenez *conſerves de cochlearia, & d'abſynthe romaine, de chacune une once ; extraits de gentiane, d'abſynthe romaine, & de petite centaurée, de chacune trois gros ; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'écorce de citron, faites un electuaire dont le malade prendra la groſſeur d'une groſſe noix muſcade, de grand matin, à cinq heures du ſoir, & en ſe couchant, & il boira par-deſſus quatre onces de l'infuſion qui ſuit.*

Prenez *racines de gentiane, une once ; ſommités de genêt, de petite centaurée, & d'abſynthe commune, de chacune une poignée ; graines de fenouil & de perſil, de chacune deux gros. Ces plantes étant coupées bien menu, verſez deſſus deux pintes de vin du Rhin, & laiſſez-les infuſer à froid. On ne coulera la liqueur que lorſque l'on s'en ſervira.*

9. Il eſt à remarquer que lorſqu'on en eſt à l'uſage des fortifiants, il ne faut point du tout purger le malade ; comme auſſi pendant qu'on ſe ſert des ſels lixiviels, parcequ'il faut en même temps fortifier tout le corps, afin de ſoutenir l'évacuation qui ſe fait par les urines.

Prenez *racines de raifort ſauvage, trois onces ; feuilles de cochlearia, d'abſynthe commune, & de ſauge, ſommités de petites centaurée, & de genêt, de chacune trois poignées ; trois oranges coupées par tranches. Faites infuſer tout cela dans douze pintes de forte biere ſans houblon, pendant qu'elle fermente : le malade en fera ſa boiſſon ordinaire.*

DE LA GONORRHÉE VIRULENTE.

1. ON reſſent une douleur extraordinaire aux parties génitales, & une eſpece de tournoiement aux teſticules. Dans ceux qui ne ſont pas circoncis, on obſerve ſur le gland une tache ſemblable à une puſtule de rougeole ; & dès qu'elle paroît il ſort une liqueur qui reſſemble à la ſemence, & qui, changeant de jour en jour de couleur & de conſiſtance, devient d'un jaune clair ; & quand la gonorrhée eſt plus mauvaiſe, cette liqueur eſt verdâtre, & mêlée avec une ſéroſité teinte de ſang.

2. La puſtule qui eſt ſur le gland dégénere en ulcere ſemblable aux aphthes des enfants. Cet ulcere augmente chaque jour en largeur & en profondeur, & ſes bords deviennent calleux. Ceux qui ſont circoncis n'ont jamais d'ulcere au gland ; il ſurvient de plus une grande douleur à la verge dans le temps de l'érection, en ſorte qu'il ſemble qu'on ſerre fortement cette partie avec la main. La douleur eſt plus grande la nuit que le jour, quand le malade eſt échauffé par la chaleur du lit.

3. La contraction du frein fait courber la verge. On ſent une ardeur d'urine, moins pendant que l'urine s'écoule qu'après avoir uriné ; car pour lors on ſent une douleur brûlante le long du canal de l'uretre, principalement à l'endroit du gland où finit ce canal. Il arrive auſſi quelquefois que des carnoſités empêchent l'écoulement de l'urine, & qu'il y a douleur & inflammation au ſcrotum.

Prenez *maſſe de pilules cochées, trois gros ; extrait de Rudius, un gros ; réſine de jalap, & de ſcammonée, de chacune demi-gros ; & avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites de chaque dragme ſix pilules.*

4. Le malade en prendra quatre tous les matins, juſqu'à ce que l'ardeur d'urine, & la couleur jaune de la matiere ſoient fort diminuées : enſuite il en prendra encore de deux jours l'un pendant deux ſemaines ; & après cela ſeulement deux fois la ſemaine, juſqu'à ce que l'écoulement ſoit tout à fait arrêté.

5. Quand les malades ſont difficiles à purger, on peut donner de temps en temps une potion purgative ordinaire,

en y ajoutant deux gros de ſyrop de nerprun, & pareille quantité d'électuaire de ſuc de roſes. Ou ſi la maladie réſiſte à ces remedes, on peut donner deux ou trois fois juſqu'à huit grains de turbit minéral, laiſſant quatre jours d'intervalle entre chaque doſe. Ou bien, au lieu de turbit minéral,

GONORRHÉE VIRULENTE.

Prenez *pilules de duobus, demi-gros; mercure doux, un ſcrupule; & avec ce qu'il faut de baume de la Mecque, faites quatre pilules qui ſeront priſes de grand matin.*

6. Si le malade a de l'averſion pour ce purgatif, il faut qu'après avoir uſé des pilules premierement décrites, & les avoir priſes trois matins de ſuite, il reçoive tous les jours dans la matinée, & à cinq heures après midi, le lavement ſuivant; ſi ce n'eſt qu'une fois ou deux la ſemaine, laiſſant le lavement, il prendra le purgatif.

Prenez *electuaire de ſuc de roſes, ſix dragmes; térébenthine de Veniſe diſſoute avec le jaune d'œuf, demie-once. Diſſolvez cela dans une livre de decoction d'orge; puis ajoutez à la colature deux onces de ſyrop violat pour un lavement.*

7. Le malade prendra tous les ſoirs vingt-cinq gouttes de baume de la Mecque incorporée avec du ſucre en poudre; ou, au défaut de ce baume, la groſſeur d'une aveline de térébenthine de Chypre.

Il boira du lait coupé, le long de la journée, & de la petite biere à ſes repas.

8. On pourra encore ſuivre la méthode ſuivante.

Prenez *pilules de duobus, demi-gros; baume de la Mecque, trois gouttes: formez trois pilules que le malade prendra de grand matin, dormant par-deſſus; & il réitérera ce remede de deux ou trois jours l'un.*

Les jours exempts de purgation, on lui donnera matin & ſoir le lavement décrit ci-deſſus.

9. Dans la ſuite du traitement, quelque méthode que l'on emploie, il faut ſaigner le malade une ou deux fois; il faut que ſon régime ſoit rafraîchiſſant & incraſſant, & qu'il uſe de remedes qui aient les mêmes qualités, comme ſont le lait coupé, les émulſions avec les ſemences froides, &c.

10. Si la verge eſt tuméfiée,

Prenez *racine de guimauve, oignon de lis, de chacun une*

GONORRHÉE VIRULENTE.

once & demie ; feuilles de mauve, de bouillon blanc, de ſureau & de juſquiame, des fleurs de camomille & de mélilot, de chacune une poignée ; graines de lin & de fénugrec, de chacune demi-once : Faites bouillir le tout dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, pour une fomentation qui ſera faite ſur la partie malade, pendant une heure, deux ou trois fois par jour.

11. Après la fomentation il faut faire une onction ſur la partie avec de l'huile de lin nouvellement tirée, & y appliquer enſuite l'emplâtre de mucilage étendu ſur une peau mince.

12. S'il y a ulcere aux levres du prépuce ou ſur le gland, il faut uſer du liniment qui ſuit.

Prenez *onguent baſilicum, ſix gros ; onguent de tabac, deux gros ; précipité lavé dans l'eau roſe, & réduit en poudre impalpable, demi gros : mêlez tout cela pour un liniment, dans lequel on trempera de la charpie, & dont on enduira l'ulcere, après l'avoir fomenté.*

13. Si le ſcrotum eſt tuméfié, il faut auſſi-tôt tirer du ſang au bras, & fomenter deux fois le jour la partie affectée avec la fomentation ci-deſſus décrite, y ajoutant à chaque fois une ou deux cuillerées d'eau-de-vie ; ou bien au lieu de la fomentation, appliquer le cataplaſme fait avec l'onguent & la farine de feves, & pendant ce temps-là uſer intérieurement des purgatifs & des rafraîchiſſants décrits ci-deſſus.

DE LA VÉROLE.

1. LORSQUE le virus, ou par une longue gonorrhée, ou pour avoir uſé mal à propos des aſtringents, a infecté la maſſe du ſang, le malade a la vérole.

2. Il paroît des bubons aux aînes, des douleurs ſe font ſentir à la tête, dans les membres, & entre les articulations, ſur-tout pendant la nuit, lorſque les malades ſont échauffés dans leur lit : ils ont en différentes parties du corps des croûtes furfureuſes qui deviennent jaunes. Plus il ſe fait d'éruption ſur la ſurface du corps du malade, moins les douleurs qu'il ſouffre ſont cruelles.

VÉROLE.

3. Il ſurvient des exoſtoſes à la tête, aux bras & aux jambes, des inflammations aux os, & des caries, des ulceres rongeants en différentes parties, qui, pour l'ordinaire, attaquent d'abord le goſier, & qui, ſe communiquant inſenſiblement par le palais aux cartilages du nez, les rongent & les conſument, en ſorte que le nez n'ayant plus d'appui paroît tout écraſé.

4. Ces ulceres, devenant de jour en jour plus malins & plus rebelles, les membres tombent, pour ainſi dire, par piece, & enfin le malade périt inſenſiblement.

Prenez *axonge de porc, deux onces; mercure crud, une once: mêlez-les pour un onguent que l'on partagera en trois doſes, de chacune deſquelles le malade ſe frottera lui-même les bras, les jambes & les cuiſſes trois ſoirs de ſuite.*

5. Si trois jours après la derniere friction, il n'y a encore aucun ſigne de ſalivation, il faut alors donner au malade huit grains de turbit minéral incorporés dans de la conſerve de roſes rouges; ou bien, aux ſujets délicats un ſcrupule de mercure doux; & ſi la ſalivation déja commencée ſe ralentit avant que les ſymptomes ſoient diſſipés, il la faut exciter de nouveau par la même doſe de mercure doux.

6. Il faut faire en ſorte de régler tellement le flux de bouche, que le malade, dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit, évacue environ quatre livres de ſalive.

7. Si l'évacuation paſſe cette meſure, que l'inflammation de la bouche ſoit exceſſive, & que d'autres accidents ſurviennent, il faut réprimer, par des purgatifs, la ſalivation trop abondante, & la réduire à ſon juſte degré.

8. Quand les ſymptomes ſeront calmés, il faudra auſſitôt changer le malade de linge & de draps, & lui donner ceux qu'il avoit auparavant.

9. Si la diarrhée ſurvient (ce qui arrive ſouvent avant que la ſalivation ſoit bien déclarée), il faut l'arrêter par l'uſage du laudanum liquide, en réglant tellement la doſe de ce remede qu'il produiſe ſon effet.

10. Quand la bouche s'ulcere, il faut laver ces ſortes d'ulcérations avec l'eau roſe, ou avec un mêlange d'eau & de lait, ou avec la décoction ſuivante.

Prenez *racine de guimauve & orge mondée, de chacune une once; ſemences de coings, demi once: faites bouillir dans*

VÉROLE.

ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à deux livres ; pour un gargariſme dont le malade uſera ſouvent.

11. Le régime de vivre doit être le même que celui que l'on preſcrit pour la purgation, ſi ce n'eſt que dans les premiers jours on doit boire de la petite biere tiede, ou du petit lait, & uſer de décoction d'avoine ou d'orge.

12. Tout cela étant fait avec exactitude (quoique les ſymptomes ſoient diſſipés, & que la maladie ſemble être abſolument détruite), de peur néanmoins d'une rechûte, il faut faire prendre au malade, une fois la ſemaine, un ſcrupule de mercure doux, & réitérer cela cinq ou ſix fois.

DES FLEURS BLANCHES.

1. L'ÉCOULEMENT eſt tantôt blanc, tantôt pâle, jaune, verd, ou noirâtre, tantôt âcre & corroſif, & quelquefois de très mauvaiſe odeur; le viſage perd ſa couleur naturelle, l'épine du dos eſt douloureuſe, l'appétit ſe perd, les yeux ſe bouffiſſent, les pieds s'enflent.

2. Il faut d'abord tirer huit onces de ſang au bras.

Prenez *pilules cochées majeures, deux ſcrupules ; caſtoreum, deux grains ; baume du Pérou, trois gouttes : formez quatre pilules que la malade prendra à quatre heures du matin, & dormira par-deſſus.*

Elle uſera du même remede deux autres fois, en mettant un ou deux jours d'intervalle entre les priſes.

Prenez *eau de rue, quatre onces ; eau de bryonne compoſée, deux onces ; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un julep, dont la malade avalera trois ou quatre cuillerées dans toutes ſes foibleſſes, & elle uſera enſuite des remedes ſuivants.*

Prenez *thériaque, une once & demie ; conſerve d'écorce d'orange, une once ; diaſcordium, demi-once ; gingembre confit & noix muſcade confite, de chacun trois gros ; poudre de pattes d'écreviſſes compoſée, un gros & demi ; écorce extérieure de grenade, racine d'angelique d'Eſpagne, corail rouge préparé, & trochiſque de terre de Lemnos, de chacun*

un gros ; bol d'Arménie, deux ſcrupules ; gomme arabique, demi-gros ; ſyrop de roſes ſeches, ce qu'il en faut pour former un électuaire dont la malade prendra la groſſeur d'une noix muſcade, de grand matin, l'après-diner & le ſoir pendant un mois entier, & par-deſſus elle boira ſix cuillerées de l'infuſion ſuivante.

FLEURS BLANCHES.

Prenez *racines d'aunée, d'impératoire, d'angélique, de calamus aromaticus, de chacune demi-once ; feuilles d'abſynthe romaine, de marrube blanc, de petite centaurée de calament ordinaire, & de ſauge ſeche, de chacune une poignée ; baies de genievre, une once : coupez tout cela menu, & le faites infuſer à froid dans quatre livres de vin de Canarie. On ne coulera l'infuſion que lorſqu'on voudra en uſer.*

3. La malade uſera d'aliments de facile digeſtion, elle s'abſtiendra de toutes ſortes de légumes & de fruits, & elle boira du vin d'Eſpagne à tous ſes repas.

DU DIABETES.

1. Les ſucs portés dans le ſang ſortent par les voies de l'urine encore cruds & indigeſtes, ce qui fait que les forces du malade ſe diſſipent inſenſiblement, & que le corps ſe conſume. Cette mauvaiſe diſpoſition eſt accompagnée de ſoif, d'ardeur des viſceres, de tumeur des lombes & des cuiſſes, & d'un crachement fréquent d'une ſalive écumeuſe.

2. Il faut ſe conduire dans le traitement de cette maladie comme dans celui des fleurs blanches, à l'exception de la ſaignée & des purgatifs qu'il en faut bannir.

DE LA DOULEUR DES HÉMORRHOÏDES.

1. On ſouffre de très violentes douleurs quand il s'agit d'aller à la ſelle, & la ſurface des matieres eſt teinte de ſang. Quelquefois des tumeurs ſemblables à des verrues ſont cachées au dedans du ſphincter, ou paroiſſent même autour de l'anus.

2. Il faut commencer par tirer dix onces de ſang au bras.

DOULEUR DES HÉMORRHOÏDES.

Prenez *ſemence de melon & de courge, de chacune demi-once ; ſemence de pavot blanc, deux dragmes ; cinq amandes douces pelées : broyez tout cela dans un mortier de marbre, & verſez y peu à peu une livre & demie de décoction d'orge ; ajoutez deux dragmes d'eau roſe, & ſuffiſante quantité de ſucre fin, pour une émulſion dont le malade prendra trois ou quatre onces de temps en temps.*

Prenez *fleurs de ſoufre, & poudres de réglisſe & de ſauge, de chacune un gros ; & avec ce qu'il faut de baume de Leucatel, formez de chaque gros ſix pilules : le malade en prendra trois, trois fois par jour, & avalera par-deſſus ſix cuillerées de l'émulſion précédente.*

Prenez *eau de frai de grenouilles, quatre onces : diſſolvez-y litharge, deux dragmes, opium, un ſcrupule, pour une mixtion dans laquelle on trempera un linge qui ſera appliqué ſur la partie malade ; mais, ſi la tumeur des hémorrhoïdes eſt intérieure, il faut y injecter trois cuillerées de ladite mixtion.*

3. La boiſſon ordinaire du malade ſera du lait bouilli avec de l'eau ſimple, ou avec de l'eau d'orge ; il ne mangera point de viande, & il prendra tous les ſoirs une doſe de diacode.

DU FLUX EXCESSIF DES HÉMORRHOÏDES.

1. CE flux immodéré ſe connoît par l'abattement des forces du malade, par l'abondance & la durée de l'écoulement, par la mauvaiſe couleur du viſage, qui eſt jaunâtre comme dans la jauniſſe. La cachexie ſuccede, & enſuite l'hydropiſie.

2. Les mêmes remedes qui ont été preſcrits dans l'article du flux immodéré des regles, conviennent ici, à l'exception de la purgation.

DE L'ÉPILEPSIE DES ENFANTS.

1. Cette maladie en attaque pluſieurs dès le premier mois, à cauſe de leurs trop fréquentes déjections. Dans ce cas-là une petite doſe de diaſcordium, comme la groſſeur d'un grain de poivre, diſſous dans l'eau de ſaxifrage, ou dans le lait de la mere, eſt un excellent remede. Ce mal leur arrive encore vers le temps où les dents pouſſent, depuis le ſeptieme, juſqu'au dixieme mois : il eſt alors accompagné de toux, ou ce qui eſt encore plus fâcheux, de vomiſſement & de diarrhée. L'enfant rend, comme les femmes hyſtériques, des matieres verdâtres.

2. Quelquefois l'accès du mal eſt imprévu, l'enfant tourne les yeux & la bouche ; ſon viſage devient noir, & il a des convulſions en différentes parties. D'autres fois l'accès eſt précédé d'une contraction des doigts, & d'un regard fixe & extraordinaire.

3. Les accès ſont tantôt plus, tantôt moins fréquents ; quelquefois ils ont leurs périodes marqués, & quelquefois ils ſont vagues & ſans regle : mais quand la mort approche ils reviennent les uns ſur les autres ; & s'ils donnent quelque treve, les enfants reſtent aſſoupis juſqu'à ce qu'ils ſoient réveillés par un nouvel accès.

4. Il faut appliquer au plutôt ſur la nuque un véſicatoire. Enſuite :

Prenez *eau épileptique de Langius, trois gros ; laudanum liquide, une ou deux gouttes, ou davantage, ſelon l'âge de l'enfant ; ſyrop de pivoine, un gros : mêlez cela pour une potion qui ſera donnée au plutôt.*

Prenez *eau de rue, trois onces ; eau épileptique de Langius, & eau de bryone compoſée, de chacune une once ; ſyrop d'œillet, demi once : mêlez-le pour un julep dont on donnera une cuillerée d'heure en heure, ſi la potion précédente n'a pas diſſipé l'accès.*

DU RACHITIS.

1. DANS le rachitis les parties du corps ſont molles & relâchées, foibles & languiſſantes; les malades ſont pareſſeux & engourdis, & la nutrition des membres ſe fait inégalement. Par exemple, la tête eſt plus groſſe qu'il ne faut, le viſage plein & plus fleuri; les parties qui ſont au-deſſous de la tête s'exténuent; les jointures ont des nodus, ſur-tout le carpe; les extrémités des côtes ſont tuméfiées; les os ſe courbent, principalement le tibia & le péroné, enſuite le cubitus & le radius, quelquefois le fémur & l'humérus; les dents pouſſent lentement & avec peine, ſont vacillantes, noirciſſent & tombent par morceaux.

2. La poitrine eſt retrécie par les côtés, & éminente par-devant; le ventre eſt plein, les hypocondres ſont tendus; la toux & d'autres vices du poumon travaillent les malades, & ils répugnent à ſe coucher ſur les côtés, tantôt ſur le côté droit, tantôt ſur le gauche.

3. Prenez *feuilles d'abſynthe commune, de petite centaurée, de marrube blanc, de germandrée, de ſcoraium, de calament vulgaire, de matricaire, de ſaxifrage des prés, de millepertuis, de verge d'or, de ſerpolet, de menthe, de ſauge, de rue, de chardon bénit, de pouliot, d'aurone, de camomille, de tanaiſie & de muguet, de chacune une poignée. Toutes ces feuilles ſeront fraiches & coupées menu: on y joindra une livre d'axonge de porc; du ſuif de mouton & du vin clairet, de chacun deux livres: faites macérer le tout dans un vaiſſeau de terre pendant douze heures, ſur les cendres chaudes; enſuite faites bouillir, juſqu'à conſomption d'humidité, & le coulez pour un liniment.*

4. On en frottera matin & ſoir le ventre & les hypocondres de l'enfant, & tous les membres qui ſont atteints du mal, pendant trente ou quarante jours, & même juſqu'à la guériſon.

Prenez *des mêmes plantes ci-devant preſcrites, de chacuns deux poignées: faites-les infuſer à froid dans ſuffiſante quantité de biere ſans houblon pour la boiſſon ordinaire.*

5. Dans les tumeurs qui occupent le ventre des enfants, & qui ſont cauſées par de trop grandes évacuations, il faut fortifier le ſang & les viſceres par le moyen des herbes corroboratives, comme dans le vrai rachitis, ſi ce n'eſt qu'il eſt à propos de frotter les aiſſelles, & de ne pas frotter les membres. RACHITIS.

DES FIEVRES

Cauſées par la ſortie des dents.

PRENEZ *eſprit de corne de cerf, deux, trois ou quatre gouttes, ſelon l'âge, dans une ou deux cuillerées d'eau de ceriſes noires, ou d'un julep approprié. On en donnera de quatre en quatre heures, juſqu'à quatre, cinq ou ſix fois.*

DE LA FIEVRE HECTIQUE

DES ENFANTS.

1. SANS être fort échauffés, ils ſont languiſſants & ſans appétit; tout leur corps s'amaigrit.

Prenez *rhubarbe coupée menu, deux gros : mettez-la dans une bouteille de verre avec deux livres de petite biere, pour la boiſſon ordinaire du malade.*

Cette bouteille étant bue, on jettera deux autres livres de petite biere ſur la même rhubarbe; ce que l'on réitérera juſqu'à trois fois.

2. Si cette boiſſon devient trop purgative, après en avoir fait boire la moitié, on ajoutera de nouvelle biere à l'autre moitié.

DE LA TOUX CONVULSIVE

DES ENFANTS.

1. ELLE ſe guérit par la ſaignée & par des purgations réitérées; autrement il eſt preſque impoſſible d'en venir à

bout ; mais il ne faut employer que les plus doux purgatifs, & ne les donner même que par cuillerées, à proportion de l'âge de l'enfant.

TOUX CONV. DES ENFANS.

DE L'HÉMORRHAGIE DU NEZ.

1. ON ſent au front une douleur & une chaleur lancinante.

2. Il faut faire pluſieurs ſaignées du bras au malade, & que ſon régime ſoit rafraîchiſſant & incraſſant : il faut par conſéquent lui preſcrire un julep de même qualité, avec des émulſions rafraîchiſſantes.

3. On lui donnera tous les jours un lavement rafraîchiſſant, & tous les ſoirs une potion calmante avec le ſyrop diacode. On le purgera une ou deux fois avec une potion ordinaire.

4. On lui appliquera ſur la nuque & autour du col des compreſſes trempées dans l'eau froide où l'on aura diſſous du ſel de prunelle, & légerement exprimées, & cela pluſieurs fois dans la journée.

5. Après les évacuations ſuffiſantes, on appliquera la liqueur qui ſuit.

Prenez *vitriol de Hongrie, & alun, de chacun une once ; phlegme de vitriol, une demi-livre : faites les bouillir juſqu'à ce que tout ſoit diſſous. La liqueur étant réfroidie, filtrez-la & la ſéparez des cryſtaux qui s'y ſeront formés ; ajoutez-y enſuite une douzieme partie d'huile de vitriol.*

Ou plutôt, prenez *eau de plantain, trois onces ; bol d'Arménie réduit en poudre ſubtile, demi-once : mêlez les exactement ; puis faites une tente de charpie qui, étant trempée dans cette eau, ſera miſe dans la narine du côté que le ſang ſort, & on l'y laiſſera pendant deux jours.*

6. Ce moyen ne réuſſiſſant pas, il faudra diſſoudre du vitriol romain dans de l'eau commune, & introduire dans la narine une tente imbibée de cette diſſolution. Des linges trempés dans la même liqueur arrêtent le ſang qui ſort d'une partie extérieure, quand on les applique ſur la partie même.

DES PALES COULEURS.

1. Ce mal rend le visage & tout le corps pâles ; le visage est bouffi, de même que les paupieres & les malléoles ; tout le corps est pesant ; les jambes & les pieds souffrent une tension accompagnée de lassitude. La respiration est difficile avec palpitation de cœur, douleur de tête, pouls fievreux, assoupissement, dégoût & suppression des regles.

2. La malade prendra les pilules chalybées, ou la poudre d'acier qui ont été prescrites dans l'affection hystérique, plus ou moins, suivant l'âge ; & elle avalera par dessus un verre de vin, tel qu'elle voudra ; ou bien l'infusion fortifiante avec la racine d'angélique qui a été décrite dans le même article. Si la malade n'est pas beaucoup affoiblie, on la purgera une ou deux fois avant l'usage de ces remedes.

DE LA SUPPRESSION DES REGLES.

1. Les femmes, dans cet état, sont dégoûtées ; elles ont le visage d'une mauvaise couleur, une pesanteur de tout le corps, des douleurs au devant de la tête, aux lombes, aux cuisses & au bas-ventre ; & leurs pieds sont enflés.

2. Il faut traiter cette maladie, comme l'Affection hystérique ; & si elle résiste à ces remedes, on prendra les suivants.

3. La malade prendra tous les matins, & à quatre heures après midi cinq cuillerées du julep hystérique sans castoreum, en y joignant douze gouttes d'esprit de corne de cerf. Tous les soirs avant que de se coucher, elle prendra un scrupule de trochisques de myrrhe avec le syrop d'armoise, en forme de bol ou de pilules.

DU VOMISSEMENT & DU CRACHEMENT DE SANG.

1. DANS le crachement de ſang, on reſſent une douleur & une chaleur à la poitrine avec de la foibleſſe.

2. Il faut tirer au malade dix onces de ſang du bras. Il prendra le lendemain une potion purgative ordinaire, & le ſoir une potion calmante, compoſée de trois onces d'eau de ceriſes noires, & d'une once de ſyrop diacode. On viendra enſuite à l'uſage des remedes ſuivants.

Prenez *bol d'Arménie, une once; racine de grande conſoude pulvériſée, deux gros; terre ſigillée, pierre hématite & ſang de dragon, de chacun un gros; ſucre fin autant que de tout le reſte: mêlez tout cela enſemble pour une poudre très fine, dont le malade prendra un gros le matin, autant l'après-dîner ſur les cinq heures, & autant le ſoir, & par deſſus, il boira quatre onces de l'apozeme ſuivant.*

Prenez *feuilles de plantain, de ronce ſauvage & de millefeuille, de chacune une poignée: faites-les bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau que vous réduirez à une livre & demie; diſſolvez dans la colature une once de ſyrop de grande conſoude.*

Ou bien on prendra ſix cuillerées de la teinture ſuivante.

Prenez *roſes rouges, ſix gros; écorce intérieure de chêne, demi-once; graine de plantain groſſierement concaſſée, trois gros; eau de fontaine, deux livres; eſprit de vitriol, ce qu'il en faut pour une agréable acidité: faites infuſer le tout dans un vaiſſeau bien fermé, à une douce chaleur pendant quatre heures; coulez enſuite la liqueur, & y ajoutez trois onces d'eau de canelle orgée, & ce qu'il faut de ſure fin pour rendre cette teinture agréable au gout.*

3. Si le malade a de la répugnance pour les poudres, il uſera de l'électuaire qui a été preſcrit dans l'article du flux immodéré des menſtrues.

4. Il prendra tous les jours un lavement, & le ſoir une doſe de diacode.

5. La ſaignée ſera réitérée une, deux ou trois fois, ſelon le beſoin, à quelques jours d'intervalle, & la purgation ſera auſſi répétée autant qu'il ſera néceſſaire.

6. Le régime doit être incraſſant & rafraîchiſſant.

DE LA PIQUURE DU TENDON.

1. Il ſort continuellement de la plaie une humeur aqueuſe.

Prenez *racines de lis blanc cuites & ramollies dans le lait, & enſuite pilées, quatre onces ; farines de graine de lin & d'avoine, de chacune trois onces : cuiſez-les en conſiſtance de cataplaſme dans le même lait où les racines ont été cuites. On appliquera matin & ſoir ce cataplaſme ſur la partie bleſſée.*

DE LA BRULURE.

1. Il faut fomenter la partie brûlée avec des linges trempés dans l'eau-de-vie, leſquels ſeront appliqués ſur le mal juſqu'à ce que la douleur ſoit appaiſée ; & l'on réitérera l'application de ces linges ainſi imbibés trois ou quatre fois par jour.

DE LA MANIE ORDINAIRE.

1. Un ſang trop exalté & trop vif cauſe cette ſorte de manie. Il y en a une autre qui ſuccede aux fievres intermittentes de longue durée, & qui dégénere enfin en ſtupidité. Elle vient de la foibleſſe du ſang, qu'une trop longue fermentation a privé de ſes parties les plus ſpiritueuſes. C'eſt pourquoi, il faut preſcrire au malade les plus forts cardiaques, comme la thériaque, l'électuaire d'œuf, la poudre de la Comteſſe, &c. dans l'eau épidémique ou thériacale, ou dans quelque autre de même qualité, & ordonner un régime reſtaurant.

2. Les jeunes gens doivent d'abord être ſaignés du bras à la quantité de huit ou neuf onces de ſang, deux ou trois fois, mettant trois jours d'intervalle entre chaque ſaignée ; enſuite ils ſeront ſaignés une fois à la jugulaire. Après quoi, tout le traitement doit rouler ſur la purgation ſuivante que le malade prendra de trois en trois, ou de quatre

en quatre jours, juſqu'à ce qu'il ſe porte bien, obſervant néanmoins, lorſqu'il aura été purgé huit ou dix fois, de ceſſer la purgation durant huit ou quinze jours.

MANIE ORDINAIRE.

Prenez *racine de bryone blanche pulvériſée, un gros; lait de vache, quatre onces: mêlez-les enſemble.*

Ou bien, prenez *de la même racine, demi once ou ſix gros; vin blanc, quatre onces: mettez-les infuſer pendant une nuit, & diſſolvez dans la colature une once de ſyrop violat pour une potion.*

Ou bien, prenez *gomme gutte préparée, vingt-cinq grains; eau de ceriſes noires, trois onces; ſyrop d'œillet, une demi-once pour une potion.*

DES CONTUSIONS.

1. ON tirera dix onces de ſang au bras du côté malade, & le lendemain on donnera une potion purgative ordinaire; enſuite la ſaignée & la purgation ſeront alternativement réitérées juſqu'à la guériſon. Durant le traitement, ſi l'on a des ſignes de la léſion des parties internes, on preſcrira les remedes ſuivants.

Prenez *décoction pectorale, une livre & demie; ſyrop violat & ſyrop de capillaire, de chacun deux onces: faites un apozeme, dont le malade prendra une demi-livre trois fois par jour; & de plus, il avalera fréquemment une cuillerée d'huile d'amandes douces nouvellement exprimée.*

Prenez *huile d'amandes douces, onguent de guimauve, & pommade officinale, de chacun une once: mêlez-les pour un liniment dont on frottera matin & ſoir la partie contuſe, & on appliquera par deſſus une feuille de chou.*

DE LA GALE FURFUREUSE DE LA TÊTE.

1. IL faut d'abord purger deux fois le malade avec une potion ordinaire: enſuite,

Prenez *huile d'amandes ameres, huile de laurier, & cendres de feuilles d'aurone, de chacune une once: mêlez-les*

exactement pour un liniment, dont on frottera toute la tête chaque matin, mettant par dessus une vessie de porc.

GALE FURF. DE LA TÊTE.

2. Mais auparavant il faut raser tous les cheveux, & ensuite brosser la tête tous les matins.

DE LA MORSURE DU CHIEN ENRAGÉ.

1. APRÈS quarante jours, & quelquefois plus, les symptomes se manifestent, qui sont la fievre, la soif, l'hydrophobie, & enfin la convulsion des extrémités.

Prenez *esprit de vin très rectifié, quatre onces; thériaque, une once. Faites-une mixtion dont on frottera trois fois le jour la partie mordue, appliquant par dessus un linge trempé dans la même mixtion.*

DE L'ULCERE DE LA VESSIE.

1. AVEC les urines il sort un pus de mauvaise odeur, ou du sang, & quelquefois de petites écailles ou pellicules membraneuses, & comme des croûtes furfureuses : il y a de plus une continuelle dysurie, & une douleur qui ne cesse point. Lorsque l'ulcere est dans les reins, il fournit tantôt de petites caroncules, & tantôt de plus grosses; la dysurie & les douleurs laissent des intervalles; le pus est aussi plus abondant, blanc, léger, & nullement puant; les urines ressemblent à du lait & long-temps après qu'on les a rendues, il reste au fond du vaisseau un pus qui s'en sépare.

Prenez *emplâtre appellé fleur des onguents dans la pharmacopée de Londres, une dragme & demie. Faites en neuf pilules. Le malade en prendra trois le matin, autant l'après midi, & autant le soir; & par dessus il avalera six cuillerées de l'eau suivante.*

Prenez *racines de fenouil, de consoude, d'aristoloche, & de benoite, de chacune trois onces; feuilles d'agrimoine, de millepertuis, de sanicle, & de plantain, de chacune six poignées. Les ayant coupées menu, on les distillera avec du*

ULCERE DE LA VESSIE.

vin & du lait, de chacun quatre livres, & on tirera seulement quatre livres de liqueur.

Prenez *racine de grande consoude, & gomme arabique, de chacune une once ; sucre tors, deux onces. Faites-une poudre dont le malade prendra plein une cuillerée deux fois le jour.*

DE L'ASTHME

Invétéré dans les personnes d'un tempérament sanguin.

1. L'ASTHME est de trois especes. La premiere est appellée *Dyspnée*, qui est une difficulté de respirer consistant dans une respiration fréquente & serrée, causée par un embarras dans le poumon, sans ronflement. La seconde espece est l'asthme vrai, où la respiration est grande & fréquente, dans laquelle le diaphragme, les muscles intercostaux, & même ceux du bas-ventre sont mus violemment, & qui est avec ronflement & sifflement. Dans la premiere espece les poumons sont obstrués, & les bronches le sont dans la seconde. La troisieme espece est appellée l'*orthopnée*, qui est une extrême difficulté de respirer, dans laquelle les malades ne peuvent respirer à moins qu'ils ne soient assis & n'aient le col élevé : les muscles de la poitrine & des omoplates sont alors fort agités.

2. Il faut tirer dix onces de sang au bras, & le jour suivant le malade prendra la potion purgative ordinaire, qu'il faudra réitérer deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation il usera des remedes suivants.

Prenez *graine d'anis subtilement pulvérisée, deux dragmes, & avec suffisante quantité de baume de leucatel faites six pilules de chaque dragme. Le malade en prendra trois le matin, & trois l'après dinée, buvant par-dessus quatre onces de décoction amere, & sans purgatif.*

4. Si les symptomes continuent, il faudra réiterer entierement la même méthode.

DE LA PARALYSIE.

1. Le ſentiment & le mouvement ſont abolis, ou diminués, ou tous les deux enſemble, ou ſeulement l'un des deux, dans les parties affectées.

2. Le malade prendra ſix fois, de deux jours l'un, deux ſcrupules de pilules cochées mineures. Enſuite il prendra trois fois par jour durant un mois deux dragmes d'électuaire antiſcorbutique; & par deſſus il avalera ſix cuillerées d'eau antiſcorbutique. *Voyez* l'article du ſcorbut.

Prenez *onguent nervin, trois onces; eſprit de lavande compoſé, & eſprit de cochléaria, de chacun une once & demie. Mêlez-les, & en frottez les parties malades, comme l'épine du dos, &c. matin & ſoir.*

3. Quoique la plupart des remedes que l'on vient de preſcrire, ſemblent être uniquement deſtinés à la guériſon du ſcorbut; néanmoins comme ils ſont très propres à volatiliſer les humeurs crues, ils conviennent auſſi à la guériſon de la paralyſie.

DE LA TOUX & DE LA PHTHISIE.

1. La toux ſe fait ſuffiſamment connoître. Quant à la phthiſie, elle attaque ordinairement depuis dix-huit ans juſqu'à trente-cinq. Tout le corps s'exténue dans cette maladie; il y a une fievre hectique qui augmente après le repas, & que l'on connoît par la vîteſſe du pouls, & par la rougeur des joues; la matiere que la toux chaſſe au-dehors par les crachats eſt ſanglante ou purulente; lorſqu'on la jette ſur les charbons ardents, elle rend une mauvaiſe odeur; & ſi on la jette dans un vaiſſeau plein d'eau, elle va au fond; le malade ſue pendant la nuit; enfin les joues deviennent livides, le viſage pâlit, le nez devient aigu, les tempes s'affaiſſent; les ongles ſe courbent; les cheveux tombent, & un flux de ventre colliquatif joint à tous ces autres ſymptomes annonce une mort prochaine.

Toux et Phthisie

2. Si la toux eſt nouvelle, & qu'elle ne ſoit pas accompagnée de fievre, ni des autres ſignes de la fauſſe péripneumonie, ou ſi elle ne procede pas d'une pleuréſie ou d'une péripneumonie, dans le traitement deſquelles on auroit négligé de ſaigner ſuffiſamment, il ſuffira que le malade quitte l'uſage du vin pendant quelques jours, qu'il s'abſtienne de manger de la viande, & qu'il uſe à ſa volonté de quelques-uns des remedes ſuivants.

3. Par exemple, du baume de ſoufre aniſé juſqu'à la doſe de dix gouttes dans une cuillerée de ſucre candi pulvériſé, & cela deux ou trois fois le jour; ou bien des tablettes ſuivantes, que le malade portera toujours ſur ſoi, afin d'en uſer le plus ſouvent qu'il pourra.

Prenez *ſucre candi, une livre & demie. Faites le bouillir dans ſuffiſante quantité d'eau de fontaine juſqu'à ce qu'il s'attache aux doigts. Ajoutez-y pour lors des poudres de racines de réglisſe & d'aunée, de ſemences d'anis & d'angélique, de chacune demi-once; de la poudre d'iris de Florence, & du ſoufre, de chacun deux dragmes; de l'eſſence d'anis, deux ſcrupules. Faites des tablettes qu'on peut appeller, ſi l'on veut, domeſtiques.*

4. Le malade uſera auſſi pendant ce temps-là du looch ſuivant.

Prenez *huile d'amandes douces, deux onces; ſyrop de capillaire, & ſyrop violat, de chacun une once; ſucre candi, ce qu'il en faut pour un looch, dans lequel on trempera un bâton de réglisſe pour le ſucer ſouvent.*

5. Dans une fluxion d'humeur ténue, le malade pourra uſer de loochs incraſſants.

6. Mais ſi la toux ne s'appaiſe pas par l'uſage de ces remedes, ſi elle eſt accompagnée de fievre, ou ſi elle eſt la ſuite d'une pleuréſie, d'une péripneumonie, dans ce cas, il ſeroit inutile de ſe fier aux remedes pectoraux; mais il faut alors traiter cette toux par la ſaignée & la purgation, comme nous l'avons enſeigné dans l'article de la fauſſe péripneumonie.

7. Que ſi, malgré tous ces remedes, la toux, bien loin de ceſſer, affoiblit tellement les poumons par de continuelles ſecouſſes, que la phthiſie s'enſuive, on doit, en ce cas-là employer la méthode ſuivante.

Prenez *baume du Pérou, dix gouttes. Mêlez-les dans une cuillerée de ſyrop de lierre terreſtre.*

Toux et Phthisie.

Ou, ſi cette maniere n'eſt pas agréable au malade, on les mêlera dans une cuillerée de ſucre candi pulvériſé. Le malade prendra cette doſe trois fois par jour ; & par-deſſus il boira quatre onces de la décoction amere ſans purgatifs, ou ſi cette décoction lâche le ventre, il n'en prendra que trois onces.

8. Mais entre tous les remedes que l'on a inventés juſqu'ici contre cette maladie, l'exercice d'aller à cheval eſt, ſans contredit, le meilleur de tous, en obſervant de le continuer pendant un aſſez long-temps & par des voyages aſſez longs ; & de plus, ſi le malade eſt d'un âge viril, il doit employer plus de temps à cet exercice, que s'il étoit dans l'enfance, ou la jeuneſſe. Au reſte on peut aſſurer que le quinquina n'eſt guere plus certain pour la guériſon des fievres intermittentes, que l'eſt cet exercice pour guérir la phthiſie à l'âge que l'on vient de dire.

DU SCORBUT.

1. Il y a des laſſitudes ſpontanées, une peſanteur de corps, une difficulté de reſpirer, ſur-tout après quelque mouvement ; les gencives ſe pourriſſent ; la bouche ſent mauvais ; on ſaigne ſouvent par le nez ; on marche avec peine ; les jambes ſont enflées, tantôt exténuées, & toujours marquées de taches livides, plombées, jaunes ou violettes ; la couleur du viſage eſt le plus ſouvent d'un pâle tirant ſur le brun.

2. On tirera d'abord au malade huit onces de ſang au bras, à moins qu'il ne ſoit menacé d'hydropiſie. Le matin ſuivant on lui donnera une potion purgative ordinaire, qui ſera réitérée deux autres fois de trois en trois jours.

3. Les jours exempts de purgation, & enſuite pendant un ou deux mois, il uſera des remedes ſuivants.

Prenez *conſerve de cochléaria, deux onces ; conſerve d'alléluia, une once ; poudre d'arum compoſée, ſix dragmes ; & avec ce qu'il faut de ſyrop d'oranges, faites un électuaire, dont on donnera au malade la groſſeur d'une noix muſcade trois fois le jour, le matin, l'après midi & le ſoir ; & par-deſſus il avalera ſix cuillerées d'eau de raifort compoſée, ou bien de la ſuivante.*

SCORBUT.

Prenez *racines de raifort ſauvage, deux livres; racine d'arum, une livre; feuilles de cochléaria, douze poignées; feuilles de menthe, de ſauge, de creſſon d'eau, & de becabanga, de chacune deux poignées; ſemence de cochléaria un peu concaſſée, demi-livre; noix muſcade, demi-once; vin blanc, douze livres. Diſtillez tout cela à la maniere ordinaire, & tirez-en ſeulement ſix livres de liqueur.*

4. On peut ſe contenter pour le même uſage de l'eau diſtillée de cochléaria. La biere qui ſuit doit tenir lieu de boiſſon ordinaire.

Prenez *racine de raifort ſauvage qui ſoit nouvelle & coupée menu, deux gros; douze feuilles de cochléaria; ſix raiſins paſſes mondés; une moitié d'orange coupée par tranches. Mettez tout cela dans une bouteille de verre, avec deux livres de petite biere, & la bouchez exactement avec du liege.*

5. Il faut en même temps en préparer ſix bouteilles pour l'uſage, & quelques jours après ſix autres, avant que les premieres ſoient vuidées, & de même enſuite. Ou bien, au lieu de cette biere ainſi préparée, le malade pourra ajouter dans chaque verre de ſa boiſſon ordinaire trois ou quatre cuillerées de la mixtion ſuivante.

Prenez *racine de raifort ſauvage, & ſemence de cochléaria, de chacune demi-once; feuilles de cochléaria, deux poignées; & la pulpe d'une orange. Pilez tout cela enſemble dans un mortier de marbre, en verſant deſſus peu-à-peu demi livre de vin blanc. Paſſez la liqueur en l'exprimant légerement, & gardez-la pour l'uſage.*

6. Les mêmes remedes ſont très bons dans le rhumatiſme tant ſcorbutique, qu'hyſtérique; mais il faut alors omettre la ſaignée & la purgation.

DE LA GOUTTE.

1. VOYEZ la deſcription de cette maladie dans le traité de la goutte, page 443, num. 5.

2. L'indication curative conſiſte à rétablir les digeſtions, ce qui ſe fait ou par les remedes, ou par le régime, ou par l'exercice, ou par les autres choſes non naturelles.

3. Les remedes propres à remplir cette indication ſont ceux qui ont une chaleur ou un amertume médiocre, ou qui piquent doucement la langue : telles ſont les racines d'angélique & d'aunée, les feuilles d'abſynthe, de petite centaurée, de germandrée, d'ivette, &c. à quoi l'on peut ajouter les antiſcorbutiques, comme la racine de raifort ſauvage, les feuilles de cochléaria, de creſſon d'eau, &c. dont on doit néanmoins ſe ſervir modérément, parceque ces remedes entretiennent le foyer de la maladie, augmentent la chaleur, au lieu que les premiers fortifient l'eſtomac par une chaleur douce & une amertume médiocre. GOUTTE.

Prenez *conſerve de cochléaria, une once & demie; de celle d'abſynthe Romaine, & de celle d'ecorce d'orange, de chacune une once; racine d'angélique confite, & noix muſcade confite, de chacune demi-once; thériaque trois gros; poudre d'arum compoſee deux gros; & avec ſuffiſante quantité de ſyrop d'orange faites-un électuaire dont le malade prendra deux gros deux fois par jour; & par-deſſus il avalera cinq ou ſix cuillerées de l'eau ſuivante.*

Prenez *racine de raifort ſauvage coupée par tranches, trois onces; feuilles de cochléaria, douze poignées; de celles de creſſon d'eau, de bécabunga, de ſauge, & de menthe, de chacune quatre poignées; les écorces de ſix oranges; deux noix muſcades concaſſées, & douze livres de forte biere. Diſtillez tout cela, & tirez-en ſeulement ſix livres d'eau, que vous garderez pour l'uſage.*

4. Ces remedes digeſtifs doivent être employés avec ſoin & pendant long-temps, ſur-tout dans les intervalles des accès.

DE LA PHTHISIE.

Sa Deſcription, & maniere de la traiter.

1. Il y a pluſieurs eſpeces de phthiſie. La premiere & la principale eſt le plus ſouvent cauſée par le froid de l'hiver. Peu de temps avant le ſolſtice d'hiver un grand nombre de gens ſont attaqués de la toux, à cauſe de la rigueur de

PHTHISIE.

la saison. Ce sont des gens qui ont naturellement les poumons foibles, & les efforts réiterés qu'ils font pour tousser, affoiblissent encore davantage cette partie. Les poumons ainsi mal disposés ne peuvent s'assimiler la nourriture qui leur est nécessaire. De là un grand amas de pituite crue qui accable la poitrine, & que l'agitation continuelle des poumons, & les efforts violents pour tousser, font sortir abondamment par les crachats. Il se forme ensuite des ulceres dans les poumons, & la matiere purulente rentrant dans le sang l'infecte & le corrompt, ce qui produit une fievre habituelle & putride. Cette fievre redouble sur le soir, & le redoublement finit le matin par une sueur abondante qui affoiblit beaucoup le malade.

2. Pour comble de maux, la diarrhée survient à cause de l'humeur purulente que les arteres mésentériques déposent sur les intestins, & parceque le ressort de ces parties est entierement détruit. Cette diarrhée épuise bientôt le malade, & la phthisie qui s'est formée pendant l'hiver se termine l'été suivant par la mort.

3. Comme en hiver le sang abonde extrêmement en pituite, & que la transpiration arrêtée tout à coup produit une difficulté de respirer, il arrive de là que les sérosités se jettent sur les poumons par les rameaux de la veine artérielle, où au moyen des conduits salivaires, elles s'accumulent dans les glandes du gosier, d'où elles tombent dans les poumons par la trachée artere. Ainsi elles les affoiblissent, les irritent continuellement, & causent une toux fréquente & violente, avec les autres symptomes dont nous avons parlé. Les poumons étant déchus de leur état naturel, & ayant perdu leur ressort, il s'y forme d'ordinaire des engorgements & des tubercules que l'on trouve le plus souvent remplis d'une sanie purulente lorsqu'on examine les poumons de ceux qui sont morts de cette maladie.

4. Quand une fois la phthisie est avancée, elle résiste presque toujours à toute sorte de remedes. On peut néanmoins tenter de la guérir en diminuant la quantité de l'humeur catarrheuse qui se jette sur les poumons. Pour cela il faut employer la saignée du bras, les doux purgatifs, les remedes pectoraux appropriés aux différents états de la maladie, c'est-à-dire les incrassants lorsque l'humeur étant trop claire ne peut s'évacuer comme il faut par la toux & par les crachats; & les attténuants lorsque l'humeur trop épaisse ne sort qu'avec beaucoup de peine & d'incommodité.

PHTHISIE.

5. Enſuite il faut détruire la fievre hectique par le moyen des remedes tempérants & rafraîchiſſants. Tels ſont le lait d'âneſſe, le lait diſtillé, les émulſions avec les amandes douces, les ſemences froides, & la graine de pavot blanc, l'eau de fleurs de primevere, &c.

Enfin il s'agit de déterger l'ulcere du poumon. On regarde le baume blanc, ou baume de la Mecque comme excellent pour cela.

6. Voici donc, ſelon moi, la meilleure maniere de traiter la phthiſie. On commencera d'abord par une ſaignée du bras, enſuite on purgera le malade trois jours de ſuite, ſoit avec les pilules cochées majeures, ſoit avec notre potion purgative ordinaire. Le ſoir du troiſieme jour on donnera une demi-once de ſyrop diacode. Deux ou trois jours après on purgera de nouveau, & on réiterera encore la purgation autant de fois qu'on le jugera néceſſaire, juſqu'à ce que les ſymptomes aient entierement diſparu, ou du moins ſoient fort adoucis.

7. Après que chaque purgation aura ceſſé d'agir, on donnera au malade vingt gouttes de baume blanc mêlées dans du ſucre pulvériſé, ou bien une pilule faite avec la térébenthine de chio, & le ſucre candi, & le malade ne boira rien par-deſſus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut ſubſtituer à ce baume un électuaire compoſé de baume de leucatel, de réglisſe, & de graine d'anis en poudre, & de térébenthine.

8. Lorſqu'on a évacué ſuffiſamment, il faut travailler à appaiſer la toux, de peur que les poumons ne s'affoibliſſent par les ſecouſſes continuelles qu'ils ſouffrent. Le meilleur remede pour appaiſer la toux, eſt le ſyrop diacode que l'on peut donner de la maniere ſuivante.

Prenez *décoction pectorale, une livre ; ſyrop diacode, & ſyrop de capillaire, de chacun deux onces. Mêlez cela enſemble. Le malade en prendra cinq cuillerées trois fois par jour.*

9. Ce remede pris ainſi fréquemment arrêtera peu à peu le flux de l'humeur catarrheuſe, & l'empêchera de tomber ſur les poumons, leſquels par ce moyen ſe rétabliront dans leur premier état, à moins qu'ils ne ſoient extrêmement endommagés. Le narcotique aidera auſſi la coction de la matiere purulente qui s'eſt formée dans les poumons.

PHTHISIE.

10. Mais de tous les moyens de guérir la phthiſie, il n'en eſt point qui égale l'exercice du cheval continué tous les jours. Les malades qui choiſiſſent ce moyen de guériſon n'ont plus beſoin d'être aſſervis à aucun régime particulier, & ils peuvent boire & manger de tout ce qui leur plaît ; parceque cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui ſont revenus en ſanté par cette méthode, ont été attaqués d'une tumeur au col, laquelle reſſembloit fort aux tumeurs ſcrophuleuſes.

11. Il y a une autre ſorte de phthiſie qui vient de la toux, mais qui commence dans une autre ſaiſon que la précédente, ſavoir au commencement de l'été. Elle attaque le plus ſouvent les jeunes gens délicats, dont le ſang eſt âcre & échauffé, qui en crachent en touſſant, & qui ſe ſont échauffés par des excès de vin. Les malades ſentent une douleur ou un embarras dans les poumons ; & ſi on ne remédie promptement à ces ſymptomes par des remedes convenables, il ſurvient bientôt un ulcere, & le malade crache le pus.

12. On guérit aiſément cette ſorte de phthiſie par la ſaignée & la purgation alternativement réitérées, ſur-tout dans le commencement de la maladie, joignant à cela un régime rafraîchiſſant & incraſſant, & s'abſtenant tout-à-fait de viande.

13. La troiſieme eſpece de phthiſie arrive lorſque ſur la fin d'une fievre la matiere fébrile s'étant jettée ſur les poumons, les affoiblit, & donne lieu aux funeſtes ſymptomes dont nous avons fait mention.

14. Elle eſt produite auſſi quelquefois par la ſuppuration d'une pleuréſie, lorſque la matiere purulente n'a pas été aſſez abondamment évacuée par l'expectoration.

15. Il y a auſſi des gens qui, pour avoir été extrêmement affoiblis par des évacuations trop abondantes & trop fréquentes, tombent dans une ſorte de phthiſie que je nomme la quatrieme. Ces malades ont, le ſoir après ſouper, un redoublement de chaleur & de fievre, & ils ſont particulierement attaqués d'aphthes.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

A

ABDOMEN. Tumeur de l'abdomen dans une femme hydropique, provenant de l'irritation cauſée par les purgatifs, & reſſemblant à celle qu'auroit produit un nouvel amas d'eau, page 501. Cette tumeur guérie par le ſyrop Diacode, 502.

Tumeur de l'abdomen, ſurtout vers la rate, dans les enfants qui ont eu en automne de longues fievres intermittentes, ſigne principal de guériſon, 72.

Tumeur de l'abdomen eſt différente ſuivant les différentes fievres, 73.

ABCÈS. C'eſt un moyen dont ſe ſert la nature pour débarraſſer les chairs de ce qui leur eſt nuiſible, 142. Les abcès allument la fievre par le moyen du pus qui entre dans le ſang, *ibid.* L'art n'eſt pas maître de les produire pour la guériſon de la peſte, 50. Les abcès peſtilentiels étant parvenus à maturité, peuvent bien débarraſſer le ſang de la matiere morbifique; la guériſon n'en eſt pas pour cela moins incertaine, 102.

ACCÈS. Deſcription de l'accès des fievres intermittentes, 50. Ses trois différents temps, 49. Multiplicité d'accès, & cauſes de cette multiplicité, 52.

Cauſe du retour des accès des fievres intermittentes, 298, 299; pourquoi ils reviennent en des temps réglés, 49, 50. L'Auteur avoue qu'il ignore pourquoi ils ſont plus long-temps à revenir dans une fievre intermittente que dans une autre, 50, 51. Ne doivent pas être arrêtés tout d'un coup par le quinquina, mais peu à peu, 64, 65.

ACCÈS de goutte, pourquoi les évacuants le produiſent, 454, 455. Il eſt compoſé de pluſieurs petits accès, 445, 446, 455. Il eſt plus ou moins long, ſuivant l'âge du malade, 445.

En quoi l'accès irrégulier differe du régulier, 446.

Effets que l'accès régulier produit ſur le pied quand il ſe termine, 445. Moins il eſt violent, plutôt il revient; & s'il eſt fort violent, il ne revient qu'au bout d'un an, 445.

ACCOUCHÉES. Les nouvelles accouchées qui ſont délicates & ſujettes aux vapeurs, doivent garder le lit ſoigneuſement, 433. Avantages qui leur en reviennent, *ibid.* Symptomes mortels qui leur arrivent ſi elles y manquent, *ibid.* C'eſt ce qui cauſe la mort à la plupart d'entre elles, *ibid.*

ACCOUCHEMENT LABORIEUX. Il jette aſſez ſouvent les femmes hyſtériques dans une ſorte d'apoplexie, 395.

ADULTES. Ils ont preſque toujours la ſalivation dans la petite vérole confluente, 113. Ils ſont très diſpoſés aux ſueurs dans les petites véroles diſcretes quand les puſtules vont paroître; il n'en eſt pas de même des enfants, 107, 108, 114.

AFFECTIONS COMATEUSES ſont fréquentes dans les fievres inter-

mittentes des enfants & des adultes : maniere dont il faut ſe conduire alors, 372. Elles précédent ordinairement les petites véroles confluentes, *ibid.* Ce qu'il faut faire alors, 373.

AFFECTIONS CUTANÉES. *voyez* ERUPTIONS CUTANÉES.

AFFECTION HYPOCONDRIAQUE. C'eſt la même choſe dans les hommes que l'affection hyſtérique dans les femmes, 391, 392. On l'a attribuée à des obſtructions de la rate & des autres viſceres du bas ventre, & elle reſſemble entiérement à l'affection hyſtérique que l'on a attribuée à un vice de la matrice, 392. Elle excite les plus violentes paſſions, 391. Maux qu'elle cauſe dans le corps & dans l'eſprit, 394, 395.

AFFECTION HYSTÉRIQUE. C'eſt la plus fréquente des maladies chroniques, & elle en fait la moitié, 391. C'eſt la plus fréquente de toutes les maladies après la fievre. Dans les hommes elle ſe nomme affection hypocondriaque, 392. Les Anciens l'ont attribuée à un vice de la matrice. Elle reſſemble parfaitement à l'affection hypocondriaque, qui a été attribuée à une obſtruction de rate & des viſceres du bas ventre, *ibid.*

Elle attaque beaucoup plus ſouvent les femmes que les hommes, quoique la matrice ne ſoit point viciée, comme l'ont prétendu les Anciens, 393. Raiſon de cette différence, 401. Très peu de femmes en ſont exemptes, excepté celles qui ſont accoutumées à la fatigue : elle attaque auſſi les hommes ſédentaires, 392. Déſordres qu'elle cauſe dans le corps, 395. Elle rend l'eſprit encore plus malade que le corps, *ibid.* Etat où elle le réduit, *ibid.* Déſeſpoir & angoiſſes qu'elle cauſe, *ibid.* Elle produit ſouvent dans les parties extérieures une froideur cadavéreuſe qui précede les autres ſymptomes, 397. Cependant la maladie n'eſt pas dangereuſe, à moins qu'elle ne provienne d'une évacuation énorme, 406.

Le diagnoſtic eſt très obſcur, & plus difficile que celui de toute autre maladie, 394.

Elle peut cauſer l'apoplexie ; quelle ſorte de femmes accouchées elle attaque, 395 ; quels ſymptomes elle imite, *ibid.*

Affection hyſtérique peut produire des vents qui diſtendent l'abdomen comme s'il étoit plein d'eau, 398. Elle fait rendre par en haut des vents acides ou nidoreux, & pourquoi, *ibid.* fait que les malades pleurent ou rient ſans ſujet, *ibid.* Cauſe des ſuppreſſions de vuidanges avec des ſymptomes funeſtes, 432 ; comment il faut y remédier, 433. Le pouls eſt ſemblable à celui des perſonnes qui ſe portent bien, 401. D'où viennent les ſueurs nocturnes, 405. L'urine claire eſt un ſigne eſſentiel de la maladie, 404. Exemple, 405. D'où vient la ſalivation qui reſſemble à celle que produit le mercure, *ibid.*

Affection hyſtérique prend une infinité de formes différentes, & imite toutes les autres maladies, 394. Elle produit divers ſymptomes ſuivant les différentes parties qu'elle attaque, *ibid.* 567. Difficulté de bien diſtinguer la nature de ces ſymptomes, 394.

Lorſqu'elle occupe l'extérieur de la tête, elle produit le clou hyſtérique, ſur-tout dans les perſonnes du ſexe qui ont les pâles couleurs, 395. Ce ce que c'eſt que ce clou hyſtérique, & comment il arrive, 395, 567. Lorſqu'elle occupe l'extérieur de la tête, elle produit l'apoplexie ; dans quels ſujets cela arrive, 395. Elle produit des ſpaſmes ſemblables à ceux de l'épilepſie, & qu'on appelle étranglements de la matrice ; deſcription de ces ſpaſmes, *ibid.*

L'affection hyſtérique peut attaquer toutes les parties du corps, ſoit internes, ſoit externes,

397, 398. Quand elle occupe les parties externes, comme les jambes, les cuiſſes, les mains, les épaules, les machoires, elle cauſe tantôt des douleurs, tantôt des tumeurs, 397; elle n'épargne pas même les dents, *ibid.* elle cauſe très ſouvent une violente douleur au dos, *ibid.*

Quand elle occupe les inteſtins, elle excite une diarrhée avec des déjections verdâtres, mais ſans douleur, 396. Quand elle attaque le voiſinage du colon, elle imite la colique bilieuſe, 198. Quand elle attaque le colon même, & le deſſous de la foſſette du cœur, elle reſſemble à la paſſion iliaque, & l'accès ſe termine par l'ictere 396; cela arrive ſur-tout aux femmes d'un tempérament foible, ou à celles qui ſont accouchées de gros enfants, *ibid.* L'affection hyſtérique vient du déſordre des eſprits animaux, 400.

Lorſqu'elle occupe le poumon, elle produit une toux hyſtérique, ſur-tout dans les femmes pituiteuſes, 395. Lorſqu'elle attaque les reins, elle cauſe une douleur tout à fait reſſemblante à un accès de néphretique; comment on l'en diſtingue, 396.

Quand le mal ſe jette ſur l'eſtomac, il excite des vomiſſements de matiere verdâtre, mais ſans douleur, *ibid.* 397. Quand il attaque les parties vitales, il cauſe des palpitations de cœur, ſur-tout aux perſonnes maigres, & à celles qui ont les pâles couleurs, 395. En abandonnant une partie, il y laiſſe une extrême ſenſibilité, 198, 197. Il produit des ſymptomes différents, ſuivant les différentes parties qu'il occupe; ainſi il imite la plupart des autres maladies, quoiqu'il ne ſoit eſſentiellement qu'une ſeule & même maladie, 198.

Affection hyſtérique cauſe ſouvent une évacuation par haut & par bas d'une matiere verdâtre, 396, 401, 403; cette matiere cependant ne prouve pas que la maladie conſiſte dans les humeurs, 402.

Il ne s'enſuit pas que ce qui eſt verd ſoit âcre, de même que ce qui eſt âcre n'eſt pas néceſſairement vert, 403.

Affection hyſtérique & hypocondriaque ne vient pas d'une corruption du ſang menſtruel ou de la ſemence, ni d'une dépravation des ſucs, ni d'une âcreté des humeurs, 407; ſi cela étoit, les purgatifs, les vomitifs, les hémorrhagies & les autres évacuations devroient la guérir au lieu de la produire, 407.

Les cauſes antécédentes ou externes de cette maladie ſont les agitations violentes de corps & d'eſprit; exemple dans les femmes nouvellement accouchées & délicates, 400; la faim, *ibid.* l'uſage du maigre; exemple de l'utilité du gras dans ce cas-là, 406; les trop grandes évacuations de ſang & d'humeurs par la ſaignée ou la purgation, 400; exemples de cela, 401; ſur-tout les vomitifs, 400.

La maladie vient auſſi de la chûte de la matrice après un accouchement laborieux, 439. Comment ſe guérit cette chûte, *ibid.*

Les cauſes immédiates ou internes de la maladie ſe déduiſent du déſordre des eſprits, 400, 401, 431, 432. Cela paroît être prouvé par les cauſes occaſionnelles de la maladie, 197. Autres preuves, 401, 404. Ce déſordre des eſprits animaux provient originairement de la foibleſſe du ſang, 427, 428, & ſur-tout de la foibleſſe des eſprits mêmes, ſoit naturelle, ſoit accidentelle, 401, 405. Auſſi preſque toutes les femmes hyſtériques ſe plaignent-elles d'un grand abattement, 398.

L'affection hyſtérique dépend d'une foibleſſe accidentelle des eſprits animaux, lorſqu'elle eſt cauſée par des regles trop abondantes, ſoit pendant les couches,

ſoit dans un autre temps, 438. Ce qu'il faut faire pendant les couches, 436; ce qu'il faut faire dans un autre temps, 439.

Quoique l'affection hyſtérique ne dépende pas immédiatement des humeurs, néanmoins quand elle dure long-temps elle peut les corrompre, 408, 409. Quelles ſont les maladies qui naiſſent de cette dépravation des humeurs, 408.

Affection hyſtérique n'eſt pas dangereuſe de ſa nature, mais peut le devenir étant mal conduite, 432. Elle cauſe quelquefois la mort par la violence des accidents qui en ſont la ſuite, *ibid.*

Comment on la guérit, 409. Quand eſt-ce qu'il faut mettre en uſage la ſaignée & la purgation, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il faut employer le mars, & de quelle maniere, 410. La Thériaque y convient pour fortifier, 423; de même le quinquina, *ibid.* comme auſſi les choſes qui ont une odeur fétide, & quelles ſont elles, 427, 428. Les lavements fréquents ſont nuiſibles, 230.

Si on ne peut guérir la maladie par l'uſage du mars, il faut avoir recours aux eaux minérales froides, 419, 420; ſi elles ne réuſſiſſent pas, il faut employer les eaux chaudes ſulfureuſes, 422.

Dans des tempéraments bilieux & foibles, le lait ſeul a ſouvent réuſſi après que tous les autres remedes avoient échoué, 424.

Quand la maladie eſt légere, elle ſe guérit ſouvent par le ſeul uſage des pilules hyſtériques, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer ni la ſaignée, ni le mars, 419. Comment il faut ſe conduire hors du paroxyſme, afin de prévenir la cauſe originaire du mal, 409, 425; comment dans le paroxyſme, 427, 440, 565.

Si les femmes hyſtériques ont quelquefois tant de répugnance pour les remedes hyſtériques, qu'en effet ils les mettent en danger, alors il faut s'abſtenir de ces remedes, 419.

Formules employées par l'Auteur dans le traitement de l'affection hyſtérique, 417, 565.

Le rhumatiſme ſcorbutique ſembleroit devoir être rangé parmi les maladies hyſtériques, ſi l'expérience n'avoit montré qu'il ne cede point aux remedes hyſtériques, 271.

Age. Celui d'un homme ne ſuffit pas pour faire aſſez d'expérience ſur les maladies, 5.

Aigues. *voyez* Maladies aigues.

Ail. Il a guéri quelquefois l'hydropiſie commençante, ſans qu'on employât aucun évacuant, 506. Appliqué ſur la plante des pieds, c'eſt un excellent révulſif, & on l'applique utilement dans les adultes qui ont une petite vérole confluente, 382.

Air. Il produit diverſes maladies épidémiques, d'une maniere qui eſt inexplicable, 5, 80, 172, 518. Exemple de cela dans la petite vérole, & ſur-tout dans la peſte, 80. Quoique puiſſent dire les Philoſophes, nous ignorons abſolument en quoi conſiſte cette diſpoſition de l'air, *ibid.* Quand il eſt infecté de vapeurs terreſtres, on doit le regarder comme la cauſe des maladies épidémiques, 6, 221, 222, 227, 518. En certain temps il eſt rempli de corpuſcules qui ſont contraires à l'économie du corps humain, & en d'autres temps il en contient qui ſont nuiſibles aux animaux; origine de ces corpuſcules, 63.

Quelque infecté que ſoit l'air, il ne ſemble pas qu'il puiſſe ſeul cauſer la peſte, 82. Ce qu'il faut de plus pour cela, 81. Les conſtitutions peſtilentielles de l'air ſont plus rares que celles qui produiſent les autres maladies épidémiques, *ibid.*

Air tempéré dans la petite vérole modere mieux la violence du mal que la ſaignée, 362, 363.

Néceſſité d'un air frais dans cette maladie quand il y a phrénéſie, 134. Exemple de cela, 135.

On doit éviter l'air froid après l'uſage du quinquina, juſqu'à ce que les forces ſoient rétablies, 306.

Utilité de l'air libre dans la petite vérole, 370. Il tempere plus efficacement l'ardeur du ſang que tout autre remede, 374.

Il faut éviter le trop grand air dans la fievre rouge, 245.

Air produit une nouvelle maladie épidémique ſur la fin de 1679, 311.

Pourquoi l'air de la campagne convient mieux aux goutteux que celui de la ville, 475.

Changement d'air ne convient dans la fievre quarte qu'après que le ſang eſt dépuré, & pourquoi, 68. Quand eſt ce qu'il convient dans l'hydropiſie, 500.

Les corpuſcules contraires à nos humeurs, & qui ſe mêlent dans le ſang, forment une claſſe de cauſes entre celles qui produiſent les maladies épidémiques, 2.

Les qualités manifeſtes ou ſenſibles de l'air diſpoſent plus ou moins nos corps à telle ou telle maladie épidémique, 6, 7, 242. Elles produiſent les fievres qui paroiſſent dans chaque conſtitution, mais non pas celles qui ſont propres à telle ou telle conſtitution, 6; cependant elles les favoriſent plus ou moins, *ibid.*

Les qualités ſecrettes de l'air favoriſent davantage les maladies épidémiques que ne font ſes qualités manifeſtes, 172, 296; néanmoins certains ſymptomes des maladies épidémiques dépendent des qualités manifeſtes de l'air, 296. La température de l'air avance ou retarde quelquefois les maladies épidémiques, 7; elle fait la même choſe à l'égard des fievres intermittentes, 58.

ALÉXIPHARMAQUES. Ils ſont la plupart chauds, 87. Comment ils ſoulagent, *ibid.* C'eſt par accident qu'ils ſont utiles dans la peſte, ſavoir, en qualité de diaphorétiques, & nullement comme ſpécifiques, *ibid.*

ALÉXITERE. Le véritable aléxitere de la peſte eſt encore inconnu, 87.

ALIMENTS. Quels doivent être dans la gonorrhée virulente, 309. Ce que ſont les bons aliments dans les fievres intermittentes, 339.

AME. Les agitations de l'ame produiſent ſouvent une eſpece d'apoplexie dans les femmes hyſtériques nouvellement accouchées, 395; elles détruiſent les forces, 474, cauſent l'affection hyſtérique, 133. Situation de l'ame dans les femmes hyſtériques & les hommes hypocondriaques, 398, 399. Dans la goutte invétérée, 449. D'où vient la force de l'ame, 407. Il faut éviter les paſſions de l'ame dans la goutte, 474.

AMYGDALES. Quand eſt-ce que leur inflammation eſt un ſigne mortel, 55.

Elle eſt un très fâcheux ſymptome dans les fievres intermittentes d'automne, 62. Quand eſt-ce qu'elle y eſt un ſigne mortel, 73.

ANATOMIE. Quelle connoiſſance de l'anatomie eſt néceſſaire à un Médecin, 496.

ANETH. Sa ſemence paſſe pour ſpécifique dans le hoquet; mais elle ne réuſſit pas toujours, 43.

ANNÉE. Celle de la peſte de Londres fut d'ailleurs très ſaine, 87.

ANNÉES. Leurs conſtitutions. *voyez* CONSTITUTIONS.

ANODINS. *voyez* CALMANTS.

ANTIDOTES CHAUDS. Ils attirent plutôt la peſte qu'ils ne l'éloignent, 88, 89.

ANTIMONIAUX ÉMÉTIQUES. Ils doivent toujours être donnés avec beaucoup de boiſſon, 23. Ils ne ſont jamais ſans danger pour les petits enfants, 22.

ANTISCORBUTIQUES. Ceux qui

guériſſent l'hydropiſie cauſée par la fievre intermittente d'automne, 58, 516.

ANTIVÉNÉRIENS. Comme le mercure & la ſalſepareille agiſſent peut-être plutôt en évacuant que par une vertu ſpécifique, 87.

APHORISME d'Hippocrate. Le 22 de la Section I. regarde autant les ſueurs que l'évacuation par les ſelles, 537, & même il regarde encore davantage les ſueurs, 538.

APHTHES. Leurs cauſes quand elles ſurviennent à la fin des dyſſenteries, 171. Lorſqu'elles viennent dans la dyſſenterie faute d'avoir purgé, elles ſont un ſigne mortel, 160, 161. D'où elles provenoient dans la fievre dyſſentérique, 172. En 1669 elles étoient plus fréquentes ſur la fin de la fievre dyſſentérique que dans aucune autre fievre, & pourquoi, 171, 172. Dans la nouvelle fievre épidémique de 1685 elles renouvelloient la fievre; mais cette fievre n'étoit que ſymptomatique, 520. Quand eſt-ce qu'elles ſe guériſſent par le quinquina, 521.

APOPLEXIE. Ce que c'eſt, 597. Comment il faut traiter cette maladie, ſoit dans l'accès, ſoit hors de l'accès, *ibid.* Quand elle ſurvenoit dans les fievres intermittentes de 1678, c'étoit la fievre même qui ſe portoit à la tête, 307. Signes qui le prouvoient, *ibid.* Elle ſe guériſſoit par le quinquina, 308.

L'apoplexie ordinaire n'a pas la même cauſe que l'apoplexie des femmes hyſtériques, 395; pourquoi elle ſurvient dans le paroxyſme de la goutte quand on donne des ſudorifiques, 457.

APOZEME. Apéritif & antiſcorbutique, 564. Pectoral dans la rougeole contre la toux, 179, dans la pleuréſie, 253; purgatif, doit être employé après les fievres intermittentes d'automne, & guérit ſouvent l'hydropiſie qui en eſt la ſuite, 71.

APPÉTIT, ruiné par la dépravation des humeurs, 408.

APPÉTITS DES MALADES. Il faut ſouvent y avoir plus d'égard qu'aux regles de la Médecine, 370, 371. Exemples de cela, 370.

APPLICATION D'ESPRIT, nuiſible aux goutteux quand elle eſt trop grande, 419.

ARDEUR d'urine dans la gonorrhée virulente, ce que c'eſt, 333.

ARGUMENTS. Ceux qui prouvent que la peſte eſt une maladie inflammatoire, 87.

ARISTOTE. Il prétend que les mélancoliques ont plus d'eſprit que les autres, 399.

AROMATES. Pourquoi il faut les éviter dans la goutte, 467.

AROMATIQUES. Pluſieurs drogues aromatiques étant mêlées enſemble, ont plus de force que chacune en particulier en même quantité, 459, 460.

ART de la Médecine doit s'apprendre ſur-tout par l'uſage & l'exercice, *Préface* viij. Deux moyens de le perfectionner; en quoi conſiſte le véritable art de la Médecine, *Préf.* xv. Il ne ſauroit imiter la nature dans la guériſon des fievres par la ſueur, & pourquoi, 538.

ARTICULATIONS des doigts. Comment elles ſont affectées dans les rhumatiſmes, 446; comment dans la goutte irréguliere, 265, 266.

ASCITE. Hydropiſie aſcite confirmée ſe guérit auſſi ſûrement que pluſieurs autres maladies, pourvu que les viſceres ne ſoient pas corrompus, 507. Comment l'aſcite invétéré corrompt les parties & devient incurable, *ibid.* Il faut néanmoins en entreprendre le traitement, parcequ'on ne ſait pas juſqu'à quel point les viſceres ſont léſés, *ibid.*

ASSOUPISSEMENT. Il étoit plus grand dans les enfants dans la fievre épidémique depuis 1673 juſqu'en 1675, que dans la conſti-

tution précédente, 208. Il ne cédoit à aucun remede, mais ſe diſſipoit peu à peu lorſqu'on l'abandonnoit à la nature, 214. Confirmation de cela par un exemple, 215.

Asthme humide cauſe quelquefois une enflure de jambes qui reſſemble à l'hydropiſie, & qui n'eſt pas dangereuſe, 488. Comment il faut le traiter, 632.

Aſthme ſec n'eſt pas accompagné de fievre; ce qui le diſtingue de la fauſſe péripneumonie, 264.

Astringents. Sont dangereux au commencement du choléra morbus, 152. Produit une tumeur du ſcrotum dans la gonorrhée virulente, 334. Cauſent la vérole & d'autres maux, 342.

Avortement. On le prévient par les mêmes remedes que l'on emploie contre les regles immodérées, omettant les purgatifs & les ſucs d'herbes, 439, 611.

Auteur. Il ne veut pas porter ſes raiſonnements trop loin, 222. En donnant l'hiſtoire des maladies aiguës, ne prétend pas donner un ouvrage parfait, *Préface* xxxviij, croit ſeulement leur avoir montré le chemin pour le traitement de ces maladies, 327. Répond à une objection ſur ce qu'il ne combat pas aſſez la malignité, 233, 236. Ne rejette pas le ſentiment des Anciens & des Modernes ſur la malignité dans les maladies, mais explique le ſien, 233, 236. Promet une hiſtoire des maladies chroniques, 328. Ne doit pas être accuſé de témérité pour avoir donné le laudanum en grande quantité, 297.

Il n'a pas encore pu découvrir dans les qualités manifeſtes de l'air la cauſe de la viciſſitude des conſtitutions épidémiques, 6. Eſt incertain, au commencement de chaque nouvelle épidémie, ſur la méthode qu'il doit ſuivre. Danger des premiers malades qu'il traite, *ibid.* Son deſſein en donnant des obſervations ſur les maladies épidémiques de quelques années de ſuite, 14. Lorſqu'il écrivoit ſur les maladies épidémiques de l'an 1676 juſqu'à l'an 1680, avoit déja été long-temps tourmenté de la goutte & du calcul, 294. Ne décrit pas les maladies de 1677, parcequ'alors il eut un piſſement de ſang & enſuite un cruel accès de goutte, 298.

En décrivant les fievres & leurs ſymptomes, il ne veut débiter aucune opinion ni imagination, 289. Demande excuſe de ce qu'en traitant ces maladies il a ſuivi de nouvelles routes, 289. Avoue ingénument que pluſieurs fois ne connoiſſant pas la nature des fievres qu'il avoit à traiter, il s'eſt bien trouvé de ne rien faire du tout, 240. Se plaint que le véritable traitement des fievres intermittentes eſt encore inconnu, 61. Exhorte à chercher les moyens de guérir celles d'automne plus promptement qu'on ne fait d'ordinaire, 69. Eſt obligé dans une nouvelle fievre qui précéda la peſte de Londres, de changer la méthode qu'il avoit ſuivie dans ces ſortes de fievres, 96. Eſt empêché par l'opiniâtreté des amis des malades, de ſaigner autant qu'il auroit voulu dans la fievre peſtilentielle qui ſuivit la peſte de Londres, 97. Ainſi il cherche une autre méthode que la ſaignée copieuſe, *ibid.* 98; il la trouve, *ibid.* Succès de cette nouvelle méthode, *ibid.*

Dans le traitement de l'hydropiſie, il ſe trompe au commencement de ſa pratique, en croyant que le ſyrop de nerprun peut guérir toute ſorte d'hydropiſie, 492.

Il donne l'hiſtoire de l'affection hyſtérique, ſuivant les véritables ſymptomes de la maladie, & conformément à ſa propre expérience, 391, 392.

Comment il ſe détermine à l'étude de la Médecine, *Préface* vij, viij. Se croit bien éloigné de la ſavoir parfaitement, & pour-

quoi, 476. Prend la réſolution, après des obſervations exactes de pluſieurs années, de propoſer les moyens de perfectionner cet art, *Préface* xv, xvj. Belle réflexion qu'il fait ſur la trop grande précipitation des Médecins dans le traitement des maladies, 215, 509.

Il blâme ceux qui condamneroient la ſimplicité des remedes dont il ſe ſert contre l'hydropiſie, 508.

Il écrit ſur le piſſement de ſang & ſur la goutte en faveur de ceux qui ſont attaqués de ces maladies, qu'il avoit éprouvé lui-même, 552, 553.

En décrivant la peſte & la fievre peſtilentielle, il demande excuſe de ce qu'il dit ſur la nature de la maladie; mais pour la pratique il aſſure n'avoir rien propoſé que de très certain, 102, 103.

Il remédie par ſa méthode aux mauvais effets des ſudorifiques dans la peſte, 94; donne l'hiſtoire de cette maladie, parceque les autres Médecins ne l'ont pas fait, 88. S'enfuit avec les autres par la crainte de la peſte, à la perſuaſion de ſes amis, 97. Demeure éloigné de Londres pendant la plus grande partie du temps que la peſte regna dans cette ville, 94, 97.

Il ne trouve point de meilleur remede que la ſaignée dans la pleuréſie, 257.

Il eſt attaqué en 1660 d'un accès de goutte plus cruel que les précédents, ſuivit de calcul des reins & de piſſement de ſang, 553. Il donne ſon traité de la goutte après avoir ſouffert trente-quatre ans de cette maladie, 442. Se guérit lui-même par les ſueurs d'une diarrhée ſurvenue pendant la goutte pour avoir bu imprudemment de l'eau froide, 481. Rétracte ce qu'il avoit avancé, ſavoir, que les purgatifs ne conviennent point aux goutteux, 555.

Il corrige en quelque choſe ſa méthode de traiter le rhumatiſme, 323. En publiant celle de traiter le rhumatiſme ſcorbutique, il préfere le bien public à ſon intérêt particulier, 272.

Pourquoi il ſouhatoit de ne plus traiter les petites véroles, 369. Il ignore, de même que les autres, la nature eſſentielle de cette maladie, 117. Doit être excuſé ſur ſa méthode de traiter la petite vérole, parcequ'elle n'eſt contraire qu'à celle des modernes, Hippocrate & Galien n'ayant jamais eu connoiſſance de la maladie, 227. Ce qu'il penſe de ſa méthode de traiter les petites véroles diſcretes & bénignes, 128. A expoſé fidelement la maniere de traiter la petite vérole, 368. N'a pas ſuivi en cela des imaginations, mais des faits de pratique, 389, 390. Pourquoi il ne détermine pas ſi la ſalivation & la diarrhée dans les petites véroles confluentes ſuppléent à la petiteſſe des puſtules, 112. Néglige la ſaignée dans la petite vérole, 225. Ecrit ſur la petite vérole en 1680, afin de ſuppléer à ce qui manquoit à ſon premier ouvrage, 357. Guérit par ſa méthode ſon fils attaqué d'une petite vérole diſcrete irréguliere, 188.

Il ne croit pas qu'on doive cacher le traitement de la maladie vénérienne, & pourquoi, 318.

AUTEURS. La plupart des Auteurs, en décrivant les maladies, ne donnent que des hypotheſes ſur leſquelles ils reglent leur pratique; danger de cette méthode, 327, 328.

Qui ſont ceux qui ont recommandé la ſaignée dans la peſte, 91.

AUTOMNE. Les humeurs ſont plus viſqueuſes en automne qu'au printemps, 54. L'automne favoriſe les dyſſenteries, 182.

AXIOMES. Ceux d'Hippocrate & des autres Anciens qui regardent la préparation qu'il faut faire de la matiere fébrile, afin de pouvoir l'expulſer enſuite par les

ſueurs, ſemblent ne convenir qu'à la fievre de la conſtitution de 1661 juſqu'en 1664 où les fievres intermittentes dominoient, 236.

B

Baillement du matin. Ce qu'il produit dans les goutteux, 448.

Balle de plomb ſont nuiſibles dans la paſſion iliaque, 46.

Baume de la Mecque bon dans la gonorrhée virulente, 336.

Bierre forte admiſe dans l'hydropiſie aux mêmes conditions que le vin, 505. Biere médicinale dans l'hydropiſie pour les pauvres, 506. Biere purgative, 565. Biere où l'on a fait bouillir un peu de macis pour entretenir la ſueur, 99.

Biere avec la rhubarbe pour les enfants, comment il faut la préparer & la donner, 534.

Petite biere empêche la formation du calcul dans les goutteux, 469. Empêche le piſſement de ſang dans les calculeux, étant bue avant que de s'exercer en carroſſe, 556. Ne doit pas être refuſée aux malades dans la fievre, mais plutôt recommandée, 35.

Petite biere avec le ſuc d'orange dans la chaleur de la fievre, *ibid.* avec l'eſprit de vitriol dans le piſſement de ſang & les taches de pourpre cauſées par une fievre aiguës, 388; dans les rougeoles irrégulieres de 1674 pour boiſſon ordinaire, 219; dans la fauſſe péripneumonie, 264; celle de Londres excellente dans la goutte, ſoit qu'elle ſoit houblonée ou non, 470. Petite biere bonne dans la toux épidémique lorſqu'il y a fievre, &c. 230. Tempere l'effervescence du ſang dans la petite vérole, 296. Suffit pour boiſſon dans les petites véroles irrégulieres diſcretes, 188.

Quelle ſorte de biere convient dans les petites véroles confluentes, 383.

Biere mêlée avec le lait facilite l'action de l'émétique, 22, 23. ſert de bouillon dans le choléra morbus pour délayer, 153; de même dans la colique bilieuſe, ſi les fuits cruds ont cauſé la maladie, 191; dans la dyſſenterie, 165; dans la fievre aiguë avec piſſement de ſang & taches de pourpre, 388.

Biere bouillie avec la ſauge eſt un ſudorifique dans les fievres intermittentes d'automne, 63. Bouillie avec la racine de guimauve, eſt utile dans le paroxyſme de la néphrétique, 482, 600, & dans la goutte accompagnée de néphrétique, 482; altérée par la ſauge, eſt bonne pour entretenir la ſueur dans les maladies peſtilentielles, 99.

Blanc de Baleine, n'eſt pas ſpécifique dans les contuſions, 484.

Boisson dans la dyſſenterie, 165. Boiſſon froide dans la dyſſenterie, *ibid.* 168. Boiſſon dans la fievre dyſſentérique, *ibid.* 173. L'Auteur permet dans une hydropiſie une livre & demie ou deux livres de boiſſon par jour, 501. Boiſſon dans l'affection hyſtérique des nouvelles accouchées, venant d'un flux exceſſif des regles, 437. Quelle eſt la meilleure boiſſon dans la goutte, 469, 470. Quelle doit être la boiſſon dans la goutte violente & invétérée, *ibid.* 471. Elle doit être d'un goût agréable autant qu'il eſt poſſible, *ibid.* Avantage de cette boiſſon, *ibid.* Boiſſon dans la toux épidémique de 1676, 230. Boiſſon tempérante dans la petite vérole irréguliere, quelle doit être, 186, 188.

Bol purgatif dans la diarrhée, 166.

Bol diaphorétique dans la fievre peſtilentielle, 98. Autre dans la démangeaiſon opiniâtre, 280.

Botal. Il emploie, de même que Sydenham, la ſaignée copieuſe dans le traitement de la peſte, 91. Ses raiſons pour prou-

ver que ce remede eſt le meilleur dans toute ſorte de peſte ; exemples qu'il en rapporte, *ibid.*

BOTANIQUE. Elle doit être appuyée ſur le témoignage des ſens, 13.

BOUILLON de chair de mouton dans la dyſſenterie, 35. 165.

Quels bouillons conviennent dans la fievre double tierce, 64. Bouillon dans le choléra morbus, 153. Bouillon d'avoine recommandé dans la goutte irréguliere durant l'accès, 479. Il fait preſque la même choſe que l'uſage du lait, 469. Bouillons d'avoine préférés par l'Auteur à tous les autres, 35. Bouillons d'orge dans la fievre continue, 34, 35. Bouillons d'avoine & d'orge dans les petites véroles confluentes, 383. Bouillons farineux conviennent mieux dans la rougeole que les bouillons de viande, 179. On les recommande très fort dans les rougeoles irrégulieres, 219. L'Auteur les préfere dans le rhumatiſme, & exclut entiérement les bouillons de viande, 268.

BRULURE. Le meilleur remede eſt l'application de linges chauds trempés dans l'eau-de-vie.

BUBON. Quand il ſurvient dans la fievre ardente de la peſte, il eſt ſouvent ſalutaire, de même que la parotide, 83.

Comment les bubons dans la peſte ſe forment de la matiere morbifique la plus ſubtile & la plus inflammatoire, 141, 142. Ils ſe terminent en abcès, de même que les autres tumeurs inflammatoires, 87.

Les bubons de la fievre peſtilentielle ne ſont pas, quoiqu'ils ſuppurent, des ſignes certains de guériſon, 90, 102. Ils diſparoiſſent quelquefois tout à coup, 90. Comment les ſudorifiques donnés de trop bonne heure les font rentrer, 94. Quans ils rentrent, & qu'il ſurvient des taches de pourpre, c'eſt un ſigne mortel, 90. Les ſueurs forcées ſont ſouvent la cauſe d'un tel accident, 90, 94.

Bubons vénériens enſuite d'une gonorrhée virulente, ſont le premier degré de la vérole, 334.

BUTLER traite la dyſſenterie & la fievre dyſſentérique en Afrique de la même façon que l'Auteur en Angleterre, 166, 168.

C

CACHÉXIE par la dépravation des humeurs, 408.

CALCUL. Il n'eſt rien de meilleur que les eaux martiales pour faire ſortir les petits calcul contenus dans les reins, 558.

Comment on connoît ſi un calcul eſt trop gros pour paſſer par les ureteres, ou s'il y a un amas de petites pierres dans le baſſinet, 558, 559.

La premiere origine du calcul dans les goutteux vient ſouvent de ce qu'ils ont demeuré longtemps couchés ſur le dos dans un lit mollet, 543.

Ce qu'il faut faire quand le calcul produit la néphrétique, 431.

Il ſemble quelquefois qu'il y a un calcul dans les reins ou dans la veſſie, tandis que ce n'eſt qu'un ſymptome de l'affection hyſtérique, 197. Exemple remarquable de cela dans un cas où les remedes contre le calcul étoient nuiſibles & les narcotiques ſalutaires, 306.

Comment le calcul ſe manifeſta dans l'Auteur, 543.

Il ſe forme le plus ſouvent dans la goutte invétérée, 481. Ce qu'il faut faire alors, 482.

Pourquoi il ſurvient aux goutteux, 419. Il cauſe quelquefois la mort en produiſant une ſuppreſſion d'urine, 419. Il ſe forme dans les goutteux par l'uſage des boiſſons âcres & atténuantes, 471. Eſt-il une portion de la matiere goutteuſe, 419. L'exercice du corps le prévient, & ſur tout l'uſage du cheval ou du carroſſe ;

mais il faut que cet exercice ſe faſſe à la campagne, 474, 476. On le prévient auſſi par l'uſage de la petite biere, 466, & par celui d'une autre boiſſon convenable, 471. Ce qu'il faut faire quand il eſt formé, & qu'il produit la néphrétique, ou le piſſement de ſang, 481, 556, 559, 599.

CALMANTS. Remedes calmants ſont indiqués dans trois ſortes de maladies, 297, 375. Doivent être proportionnés, quant à la force & au nombre des doſes, à la grandeur des ſymptomes, 297. Moyen ſûr pour régler les doſes, 375, 376. Quand on donne fréquemment ces remedes, quel intervalle il faut mettre entre les doſes, 296, 376, 429, 608.

Calmants trop ſouvent réitérés gâtent les digeſtions & affoibliſſent les fonctions naturelles, 429. Doivent être donnés le plus ſouvent après les purgatifs, & pourquoi, 70.

Dans le choléra morbus doivent être donné après qu'on a lavé l'eſtomac par une ample boiſſon, 154. Quel mal ils font ſi on les donne d'abord, 153. En quelle occaſion on doit les donner d'abord, 154. Dans le choléra morbus de 1676 on étoit obligé de les donner en plus grande doſe & plus fréquemment qu'à l'ordinaire, 296. Dans la danſe de Saint Gui doivent être employés après la purgation, 526, 595.

Dans la colique bilieuſe ils doivent précéder la purgation lorſque le vomiſſement eſt tel, que le malade ne garderoit pas le purgatif, 191. Ils doivent être donnés auſſi après la purgation, 193; après la ſaignée, 191, 596; Quand eſt-ce qu'il faut les donner après qu'on a fait vomir avec la biere mêlée dans du lait, 191; quand eſt-ce qu'il faut les donner avant toute autre choſe, 194. Exemple, 195. On doit les continuer après les purgatifs, juſqu'à ce que les douleurs aient ceſſé, & non au-delà, 194. Si on eſt obligé de les donner plus de deux fois par jour, quelles précautions il faut prendre, *ibid.*

Dans la colique hyſtérique ils ſont néceſſaires pour tranquilliſer les eſprits animaux, 199. Ils agiſſent mieux après les évacuations, 200, 596. Conviennent dans l'aſſoupiſſement cauſé par le tumulte que les purgatifs excitent dans le ſang, 520. Conviennent dans les affections hyſtériques comateuſes qui précedent les petites véroles 373; dans la diarrhée, 166; dans la dyſſenterie, au commencement, 164; à quelle doſe il faut les donner aux enfants, 166. Donnés pendant long temps dans cette maladie, ils ne ſont pas auſſi nuiſibles que croient ceux qui n'en ont pas l'expérience, 164. Pourquoi il faut les donner matin & ſoir les jours qu'on ne purge pas, 164; pourquoi le ſoir de la purgation, mais de meilleure heure qu'à l'ordinaire, *ibid.* Combien de fois le jour dans une dyſſenterie opiniâtre, *ibid.* ſans danger dans une dyſſenterie qui n'eſt pas épidémique, en omettant les évacuants, 170. Comment il faut les donner dans la dyſſenterie de la nouvelle fievre épidémique, 530.

Dans la fievre continue ils doivent être donnés après le vomitif, 25. Dans la fievre dyſſentérique ils nuiſent ſi on les donne entre les purgations, 173. Pourquoi ils ſervent à rétablir les forces, ſurtout dans les femmes hyſtériques, après que la fievre dyſſentérique eſt guérie, 174. Combien de fois, & quand il faut les donner, *ibid.*

Dans la fievre épidémique de 1673 juſqu'en 1675, pourquoi ils ne doivent pas être donnés facilement, 217. Dans la nouvelle fievre épidémique, lorſqu'il y a vomiſſement & tranchées du ventre, conviennent après les purgatifs, & quels ſont ceux qu'il faut employer, 529. L'Auteur

préfere le diacode, 330. Pourquoi ne doivent pas être donnés à l'heure du ſommeil quand on n'a pas purgé, 520. Conviennent à la fin de la maladie pour diſſiper les ſymptomes légers qu'ont excité les évacuations réitérées, 536.

Pourquoi doivent être donnés après les purgatifs dans les fievres intermittentes, 70. Temps où il faut les donner dans la fievre rouge des enfanrs, 245. Réuſſiſſent mieux dans les fievres après les purgatifs, 536. Dans les fievres du printemps doivent être donnés après les émétiques, 57.

Quand & pourquoi il faut employer les calmants dans l'hémorrhagie du nez, 287, 288. Comment ils furent donnés à une femme hydropique après l'évacuation des eaux pour diſſiper une enflure du ventre, 301.

Ils conviennent dans l'affection hyſtérique lorſque le mars incommode, 419. Quand & pourquoi il faut les donner au commencement du traitement, 408, 409. Avec quelles précautions dans l'accès, lorſqu'il y a douleur & vomiſſement, 417, 428. Doivent être donnés ſur le champ dans un vomiſſement énorme, 428. Pourquoi en forme ſolide plutôt que liquide, *ibid.* Repos néceſſaire en ce cas là, *ibid.* Après que le vomiſſement a ceſſé, doivent être continués matin & ſoir pendant quelques jours, 431. ſuffiſent en moindre doſe après la ſaignée & la purgation, 417, 428, 429.

Quand faut-il les donner dans la paſſion iliaque avant les purgatifs, 531. Ils aident l'action des purga- 533. Exemple, *ibid.*

Dans la ſuppreſſion dans vuidanges cauſée par l'affection hyſtérique, on doit les tenter une fois, les autres remedes étant inutiles, 433. On peut les joindre aux emménagogues, *ibid.* Inconvénient qu'il y auroit de les réitérer, *ibid.* Il faut revenir aux emménagogues, *ibid.*

Dans les regles immodérées il faut les donner tous les ſoirs, 436. Dans la rougeole même, & leſquels, 180. Dans l'accès de néphrétique après la ſaignée & un lavement, 558. Dans la néphrétique venant d'affection hyſtérique, conviennent preſque ſeuls, 431. Conviennent auſſi dans la néphrétique cauſée par la longueur de la goutte, 482. Dans la phrénéſie, en quel temps & en quelle doſe doivent être employés, 38, 39. Conviennent dans la phrénéſie cauſée par la petite vérole, 593. Dans la goutte invétérée, ſi la douleur eſt inſupportable, 483. Dans la goutte jointe au calcul ils empêchent que les purgatifs ne ſoient dangereux, 554.

Dans le rhumatiſme pourquoi il faut donner les calmants le ſoir, 269, 323. Ils fixent le mal, 268. Empêchent le ſuccès de la ſaignée, *ibid.* N'appaiſent pas les douleurs dans le fort de la maladie, *ibid.* Les purgatifs réitérés empêchent qu'ils ne fixent le mal, 323. Ils étoient dangereux dans la toux épidémique de 1675, 229.

Ils conviennent ſur-tout dans les petites véroles accompagnées de diarrhée, douleurs violentes, vomiſſemenrs énormes, &c. 377, mais ſeulement pour les adultes, 131, & non pour les enfants, à moins qu'il n'y ait du danger, 130, 380. Quand eſt-ce donc qu'il faut les donner, 132, 378.

Ils conviennent dans les petites véroles irrégulieres noires, 186, 188. Combien de temps il faut les donner tous les jours, 225.

Dans les petites véroles confluentes ils ſont ſpécifiques, 376. Pourquoi ils appaiſent le trouble des eſprits, quoique les malades ne dorment pas, 376. Précaution néceſſaire pour qu'ils produiſent cet effet, 378. Ils aident l'éruption, 125; détournent la phrénéſie, & favoriſent l'enflure du viſage & des mains, 379; entre-

tiennent la ſalivation, 130, 131; la rappellent ſi elle eſt ſupprimée, 130, 131; quand même ils la ſupprimeroient, ne laiſſeroient pas d'être utiles, 380. Sont néceſſaires dans cette maladie quand il y a piſſement de ſang ou hémoptiſie, 349. Sont utiles dans les adultes après l'éruption, juſqu'à la fin de la maladie, 131, 593. Doivent être donnés ordinairement dès le ſoir du ſixieme jour depuis le commencement de la maladie, & enſuite tous les ſoirs juſqu'au dix-ſeptieme jour, & au-delà, 378, 593. Raiſon de cette conduite, 378. Doivent être donnés à ſix ou ſept heures du ſoir, 379. L'onzieme jour de meilleure heure, & pourquoi, 378. Quelquefois deux ou trois fois le jour, 379. Dans les enfants ils nuiſent en ſupprimant la diarrhée, 131, 379, 380.

Dans les petites véroles diſcretes ils conviennent quand il y a menace de phrénéſie, 128. Ils rétabliſſent l'enflure & la rougeur du viſage, 133, 134.

Calmant dont ſe ſert l'Auteur dans la dyſſenterie, 166.

CARONCULES dans la gonorrhée virulente, ce que c'eſt, 333. Elles rendent ſouvent une certaine féroſité à cauſe de quelques ulceres voiſins; ce qu'il en faut juger alors, *ibid.* Elles ſont ſouvent produites par les eaux minérales, 340.

CARROSSE. Exercice en carroſſe ne cauſe pas le piſſement de ſang dans ceux qui ont la pierre, pourvu qu'on aille par des chemins non pavés, 555, 556. Peut être ſubſtitué à l'exercice du cheval en pluſieurs cas, 426. Eſt utile dans la colique bilieuſe, 195. Dans l'accès de goutte ancienne, 478. Cas où ils ne conviennent pas, 478, 479.

CAS RARES n'appartiennent pas à l'hiſtoire des maladies, *Préface*, xix.

CATAPLASME contre les douleurs que cauſe l'ail appliqué ſur la plante des pieds, 382. Cataplaſmes ſont inutiles dans l'hydropiſie, 507. Quel eſt celui qui a le plus ſoulagé l'Auteur dans ſes accès de goutte, 483. Cataplaſme pour la piquure du tendon, 259. Pour le rhumatiſme, 268. Pour l'inflammation vénérienne du ſcrotum, 333.

CATARRES. *voyez* TOUX.

CAUSES des maladies. Nous ne pouvons connoître que les prochaines & immédiates, & elles doivent ſeules nous fournir des indications, *Préf.* xxviij, xxix. On les reconnoît par le témoignage des ſens, ou par les obſervations anatomiques, *ibid.*

Cauſes éloignées ſont impénétrables, *ibid.* Preuve de cela, *ibid.* Cauſes morbifiques ſe découvrent en faiſant attention aux ſymptomes particuliers, *ibid.* Différence ſpécifique des cauſes eſt inconnue, 186.

CAUTERE à la jambe dans le rhumatiſme invétéré, 271.

CERVEAU. Nous ne comprenons pas comment l'ame exerce ſes fonctions par le moyen du cerveau, 391.

CHALEUR. Celle de la fievre ſuffit preſque ſeule pour préparer la matiere morbifique, 214. Chaleur ſuccédant tout d'un coup à un long froid, quelles maladies produit, 242. Chaleur du lit diminue l'efficacité du quinquina dans les fievres intermittentes, 378. Augmente le rhumatiſme, 267. Augmente le danger de la petite vérole confluente, & affoiblit l'action des narcotiques, 378. *voyez* LIT.

Chaleur, nuiſible dans la pleuréſie, 254.

CHANCRE vénérien, ce que c'eſt. Gens qui y ſont ſujets, 333.

CHARBONS. Ils ſervent dans la peſte à l'expulſion de la matiere morbique, de même que les puſtules dans la petite vérole, 141, 142. Ils reſſemblent à l'impreſſion

que fait un cautere actuel, 142.

CHAUDS. Remedes chauds ſont plus capables de cauſer la peſte que de l'éloigner, 87. Pourquoi ils ſont nuiſibles dans l'apoplexie,

Remedes chauds dans les maladies chroniques. *voyez* PLANTES échauffantes. Ils détruiſent l'efficacité du quinquina dans les fievres intermittentes, 299, 304. Effets qu'ils produiſent dans la dyſſenterie, 159. Sont employés mal à propos dans les fievres, ſous prétexte d'évacuer par les ſueurs un prétendu venin, 536.

Maux qu'ils cauſent dans les fievres aiguës, 521, 522. Attaquoient la tête dans la fievre épidémique de 1673, 208. Quand eſt-ce qu'ils peuvent cauſer la paſſion iliaque dans la nouvelle fievre épidémique, 531. Doivent être évités dans la fievre d'hiver, 514. Donnés de trop bonne heure dans les fievres intermittentes, ce qu'ils operent, 68. Sont dangereux dans les fievres intermittentes des enfants, *ibid.* Augmentoient les fievres intermittentes de 1678, 299. Quels maux ils font dans la nouvelle fievre d'hiver, 522. Empêchent la ſalivation dans la fievre de la petite vérole, 145.

Quand & pourquoi ils conviennent dans l'hydropiſie, 505, 506. Ils augmentent les taches de pourpre dans les fievres, 235. Pourquoi ils ſont nuiſibles dans certaines maladies malignes, 234. Ils nuiſent tous dans la rougeole & la petite vérole, 181. Cauſent une péripneumonie mortelle, & d'autres maux, *ibid.* Quand eſt-ce qu'ils cauſent une pleuréſie ſymptomatique, 249. Peuvent empêcher les bons effets de la ſaignée dans la pleuréſie vraie, 230.

Remedes chauds tirés des végétaux amers ſont de vrais digeſtifs dans la goutte, 460. Pourquoi ils conviennent auſſi dans les autres maladies chroniques, 462. Donnés dans le rhumatiſme, peuvent être cauſe qu'on ſoit obligé de ſaigner plus ſouvent qu'à l'ordinaire, 269. N'étoient pas ſans danger dans la toux épidémique de 1675, 231.

Mauvais effets qu'ils cauſent dans la petite vérole, & en quel temps, 119. Peuvent ſur-tout nuire dans le commencement de l'éruption, *ibid.* Pourquoi, 120. Empêchent l'éruption dans les jeunes gens, ſur-tout dans les tempéraments ſanguins, 118. Rendent ſouvent confluente une petite vérole diſcrete, 124. Donnés au commencement de la maladie rendent les puſtules confluentes, 359. Sont auſſi nuiſibles alors, que ſi le malade gardoit le lit, 124, 125. Cas où ils conviennent, 136.

Temps où ils changeoient la petite vérole confluente irréguliere en dyſſenterie, 185. Ont ſouvent été mortels dans cette maladie lorſque les regles venoient à couler hors de leur temps ordinaire, 186. Augmentent la noirceur des puſtules, 234.

Ils ſont encore plus mauvais dans les petites véroles confluentes irrégulieres que dans les diſcretes régulieres, 130. Ils arrêtent la ſalivation, *ibid.*

Combien ils ſont nuiſibles dans les petites véroles diſcretes régulieres, & comment, 114. Empêchent l'enflure du viſage & la rougeur entre les puſtules, 134.

Quand eſt-ce qu'ils ſont moins nuiſibles, & empêchent moins l'enflure du viſage, 114.

CHEVAL. Exercice du cheval fortifie extrêmement le ſang & les eſprits, 426, 427. Comment il produit cet effet, *ibid.* Pourquoi il eſt ſi utile dans les maladies chroniques, & ſur-tout dans la phthiſie, 475. Excellent dans la colique bilieuſe après les évacuations, 195. Dans l'affection hypocondriaque & hyſtérique, 426. Exemple de cela, 427. Dans la phthiſie, *ibid.* Plus efficace dans la phthiſie que le quinquina dans

les fievres intermittentes & le mercure dans la vérole, *ibid.* Doit être proportionnée aux forces du malade, *ibid.* Pour qu'il ſoit utile aux phthiſiques, ils doivent faire de longues courſes, *ibid.* Doit être continué plus long-temps dans les perſonnes déja avancées en âge que dans les jeunes gens, *ibid.* Eſt excellent dans pluſieurs maladies chroniques, étant continué aſſidument, taiſon de cela, 196. Excellent dans la goutte, pourvu qu'il n'y ait pas de calcul, ni un trop grand âge, 475.

Cheval eſt à ſept ans dans ſa force, 50.

CHIEN ENRAGÉ. Ce qui arrive à ceux qui en ſont mordus, & ce qu'il faut faire, 631.

CHIRURGIEN. Un Chirurgien guérit des ſoldats de la peſte par des ſaignées copieuſes, 93.

CHOLÉRA MORBUS. Le véritable regne dans le mois d'Août, 8, 147, 151, 152, 604. Ceux qui regnent dans un autre temps ſont tout à fait différents du véritable, 151. Celui-ci peut tuer dans vingt-quatre heures, 152, 604. Exemple d'un choléra morbus ſec, 152. Deſcription du véritable, 153, 604. Il eſt cauſé par les fruits de la ſaiſon, 154. Celui de 1669, 151, 604. Ses ſymptomes, 151, 604.

Remarque ſur les ſymptomes du véritable choléra morbus, 151, 604. On le guérit en délayant & en évacuant l'humeur peccante, 153. Danger des aſtringents & des narcotiques donnés au commencement, 154. Les purgatifs ſont pernicieux, 152. Utilité de l'eau de poulet, 153, 604. On peut y ſubſtituer le petit lait, 153, 604. Combien de temps il faut laver l'eſtomac, *ibid.* Il faut donner enſuite un calmant, 154. Pourquoi dans peu de liqueur, 296. Cas où l'on doit donner ſur le champ le narcotique, 154, 604.

Choléra morbus de 1676, quels ſymptomes il avoit, 296. Se traitoit comme le légitime, *ibid.* Demandoit des calmants, *ibid* Plus puiſſants & plus ſouvent réitérés qu'à l'ordinaire, plus de repos de corps, *ibid.*

Choléra morbus dans les enfants cauſé par la dentition & par des indigeſtions, 604. Comment doit être traité, *ibid.*

CHLOROSIS. *voyez* PALES COULEURS.

CHOSES NON NATURELLES. Leur abus favoriſe la génération des maladies épidémiques, 7. Ces maladies different ſuivant les diverſes conſtitutions des années & le mauvais état des humeurs, 242, 243.

CHOU. Uſage de ſes feuilles dans la pleuréſie, 254.

CHRONIQUES. *voyez* MALADIES CHRONIQUES.

CHUTE de matrice. *voyez* MATRICE.

CHYMIE. Elle ne ſuffit pas pour l'avancement de la Médecine, 498.

CHYMISTE. Leurs remedes ne ſont pas davantage que les décoctions ou ſucs des plantes, 402, 403. Ils gâtent quelquefois les meilleurs remedes par des préparations trop recherchées, 410, 411.

CICATRICES de la petite vérole, d'où elles viennent, 111, 112. Méthode de l'Auteur pour les prévenir, 223. Celles des petites véroles irrégulieres de 1670 juſqu'en 1672, étoient fort vilaines, 185. Pourquoi la petite vérole confluente en laiſſe de vilaines, 112. La petite vérole diſcrete en laiſſe rarement, 111. Si on peut les prévenir par des liniments, 133. Le régime tempéré les prévient, *ibid.*

CIRCULATION DU SANG. Quand eſt-ce qu'elle eſt gênée dans les fievres, faute d'avoir ſaigné, 20.

CLOU HYSTÉRIQUE, ſa deſcription, 395, 404. Comment il provient du déſordre des eſprits, *ibid.* Comment on le guérit, 608, 609.

COCTION DES HUMEURS. Elle eſt néceſſaire pour la purgation. Ce que c'eſt que la coction de la matiere fébrile, 30. L'urine la dénote dans les fievres continues, ſur-tout dans le déclin de la maladie, *ibid.* Quand eſt-ce qu'elle arrivoit dans les fievres qui ſuivoient les intermittentes d'automnes, 249. Elle ne doit pas être hâtée par de prétendus remedes tempérants, 31.

L'Auteur n'eſt pas d'accord avec les autres Médecins ſur les remedes qui aident la coction, 30. Quels remedes il entend par-là, *ibid.*

Pourquoi la coction ſe fait mieux en été qu'en hiver, 477. Effets que produit en cette matiere le mouvement du corps, 474.

COENE ſur le ſang des pleurétiques, d'où proviennent, 250. Moyen de l'empêcher, *ibid.*

CŒUR. On ſent des douleurs à la foſſette du cœur dans la petite vérole, 108.

COLIQUE BILIEUSE. Deſcription de celle de 1670 juſqu'en 1672, 189, 190, 603. Pourquoi l'Auteur la décrit parmi les maladies aiguës, 189. Symptomes dont elle étoit précédée, 189. Quelle ſorte de ſujets elle attaque, & en quel temps, *ibid.*

De quelle façon elle commence, 190. Grande douleur qu'elle cauſe, *ibid.* Elle vient quelquefois de l'affection hyſtérique, 401, 402. Mais alors doit être traitée très différemment, 432. Comment elle ſe diſtingue de la douleur néphrétique, 603. Elle dégénere aiſément en paſſion iliaque, 6, 190, 603. D'où elle provient ſelon l'Auteur, 190.

Maniere de la traiter; quelles indications à remplir, *ibid.* Comment doivent ſe remplir, 191, 604. Mauvais effets des remedes carminatifs, 193. Quand eſt-ce qu'il faut commencer par les narcotiques, *ibid.* Exemple, 195. Quand eſt-ce qu'il ne faut pas donner les purgatifs foibles, 192. Quand eſt-ce que les purgatifs n'operent pas, 193. Occaſion où il eſt néceſſaire de placer un narcotique avant la purgation, *ibid.* Elle doit être ſuivie des narcotiques, *ibid.* Juſqu'à quel temps il faut les continuer, 194. Quand eſt-ce qu'il faut nettoyer l'eſtomac, & comment, 191. Ce qu'il faut faire enſuite, *ibid.* Quel régime il faut obſerver, 196. Néceſſité de le continuer, *ibid.* Utilité de l'exercice du cheval dans cette maladie, 195. Ce qu'il faut faire en cas de rechute, 198; & en cas de langueur & de maigreur, 197, 603, 604.

COLIQUE HYPOCONDRIAQUE. Elle ſe traite comme l'hyſtérique, 199, 605.

COLIQUE HYSTÉRIQUE. Sa deſcription, 197. Elle reſſemble à la bilieuſe, *ibid.* 606. Quelles femmes principalement y ſont ſujettes. Eſt quelquefois accompagnée d'ictere, 201. Dépend du déſordre des eſprits, 198. Preuve de cela par les cauſes antécédentes, 198, 199. Elle eſt proprement une affection hyſtérique qui occupe le voiſinage du colon, 198. La douleur qu'elle cauſe n'eſt pas dangereuſe par elle-même, 199. La moindre agitation de l'ame renouvelle les ſymptomes, 198. L'exercice prématuré fait la même choſe, *ibid.*

Colique hyſtérique demande un autre traitement que la bilieuſe, 199. Les évacuants y ſont nuiſibles, les narcotiques néceſſaires, 200. Comment il faut les donner, 608. Utilité de nettoyer auparavant l'eſtomac, *ibid.* Continuer les narcotiques après la guériſon, *ibid.* Cas où les évacuants conviennent,

viennent, *ibid.* Curation des ſymptomes, 201.

Utilité de la diete lactée lorſque les calmants ſont inutiles, 424. Ce qu'il faut faire pour prévenir les accès de la maladie, 608, 609. Excellence du mars, *ibid.*

COLIQUE DE POITOU. Ce que c'eſt, & la maniere de la traiter, 606.

COMA. Quand il ſurvient dans les fievres, doit être le plus ſouvent abandonné à la nature, 214. Confirmation de cette doctrine par un exemple, 215. Quel il étoit dans la fievre épidémique de 1673 juſqu'en 1675, & comment il ſe terminoit, 214, 215. Conduite qu'il falloit tenir alors à l'égard du malade, 216.

Coma provenant de la chaleur du lit dans une nouvelle fievre épidémique, 518. Comment il faut le traiter, 524.

Coma dans la fievre rouge des enfants, comment doit être traité, 245. Utilité des narcotiques dans le coma après les purgatifs, 521. Le coma quelquefois ſymptome de la petite vérole, 115. Maniere de le traiter dans la petite vérole confluente lorſqu'il vient d'un régime échauffant, 136.

CONFLUENTES. *voyez* PETITES VÉROLES CONFLUENTES.

CONSTITUTION ÉPIDEMIQUE. Chacune produit des maladies différentes, 6. Chaque conſtitution générale eſt diſtinguée par une fievre qui lui eſt particuliere, *ibid* Effets de chaque conſtitution ſur les maladies qui ſe rencontrent en même temps, 232. Effets de la conſtitution générale ſur différentes ſortes de maladies épidémiques qui en dépendent, 9. Etat fixe de cette conſtitution générale, 171. Effets des qualités manifeſtes de l'air ſur ces différentes ſortes de maladies épidémiques, 172.

Conſtitution de toute l'année tire ſon nom de la maladie qui domine vers l'équinoxe d'automne, 9. Ce qui arrive aux autres maladies qui regnent ſous la même conſtitution, 147.

Conſtitution épidémique générale a divers périodes, 150. Toute conſtitution générale finit au bout de quelques années, 6. Doute s'il y a d'autres conſtitutions épidémiques que celles que l'Auteur a décrites, 240.

Conſtitution épidémique, ce qu'elle produiſit de remarquable dans les petites véroles irrégulieres de 1670 juſqu'en 1672, 183. Quand eſt-ce qu'une conſtitution épidémique produit des taches de pourpre dans les petites véroles confluentes irrégulieres, 115. Trois conſtitutions qui ont produit des petites véroles très différentes les unes des autres, 221.

Conſtitutions épidémiques varient dans les différentes années, 5. Traitement doit varier à proportion, 6. Cauſe inconnue de cette variation, *ibid.* 240. Maladies épidémiques en dépendent par des qualités manifeſtes de l'air, 6. Corps céleſtes n'influent-ils point ſur les conſtitutions épidémiques, 463.

Pourquoi les conſtitutions épidémiques ſont plus nuiſibles au commencement, 161. Exemples de cela, *ibid.* 162. Conſtitutions épidémiques qui produiſent les fievres intermittentes d'automne, reviennent plus ſouvent que les autres, 15, 16. Conſtitutions peſtilentielles ſont plus rares, 81.

Cinq différentes conſtitutions depuis 1661 juſqu'en 1675, & autant de fievres épidémiques peſtilentielles, 236.

Premiere conſtitution épidémique depuis 1661 juſqu'en 1664. Maladies qu'elle produiſit, 78, 236. Sa deſcription, 78.

Seconde en 1665 & 1666. Maladies qu'elle produiſit, 104. Sa deſcription, 78 *ad* 104.

Troiſieme en 1667 & 1668, & en partie 1669, *ibid.* Maladies qu'elle produit, 147. Sa deſcription, 104.

Quatrieme en 1669, en partie juſqu'en 1672. Maladies qu'elle produiſit, 147 *ad* 151. Sa deſcription, 147. Ordre que garderent les maladies, *ibid.* ad 151.

Cinquieme conſtitution 1673 juſqu'en 1675. Irrégularité de ſes maladies, 207. Maladies qu'elle produiſit, 204, 206, 207. Sa deſcription, 204 *ad* 236.

Autre ſorte de conſtitution depuis 1676 juſqu'en 1685. Sa deſcription, 293 *ad* 324. Maladies de 1676, 295. Remarque ſur les qualités manifeſtes de l'air, 295. Ce qu'il en faut conclure, 296.

Conſtitution générale depuis 1678 juſqu'en 1685, particuliérement favorable aux fievres intermittentes, 318.

Conſtitution nouvelle de 1685, 318. L'Auteur ignore la cauſe qui l'a produite, *ibid.*

CONTAGION des maladies. Comment elle ſe répand, 234.

CONTINUES. *voyez* FIEVRES CONTINUES.

CONTUSIONS. Véritable maniere de les traiter, 484, 630. Spécifiques prétendus, 484. Quelles ſortes de remedes conviennent ſuivant les regles de l'art, 630.

CONVULSIONS. On peut appeller de la ſorte les effets de l'affection hyſtérique. *voyez* AFFECTION HYSTÉRIQUE.

CONVULSIONS DES ENFANTS. *voyez* EPILEPSIE.

MOUVEMENTS convulſifs n'empêchent pas toujours les évacuations, 525.

COQUELUCHE des enfants, combien la ſaignée y eſt utile, 313.

CORDIAUX. Ils remédient aux mauvais effets de la ſaignée, 20. Soutiennent la nature languiſſante, 59. Pourquoi nuiſibles dans l'apoplexie, 597. Quand eſt-ce qu'ils conviennent dans la dyſſenterie, 165. Dans quel temps de la fievre il faut les donner, 32.

Pourquoi ne conviennent pas au commencement dans les fievres de 1661, 29. Quand eſt-ce qu'ils ſont néceſſaires à la fin, *ibid.* Quels ſont ceux qui conviennent après les évacuations, 32. Quand eſt-ce qu'il faut les employer dès le commencement, 29. Sont néceſſaires dans les perſonnes foibles pour la dépuration du ſang, 59.

Cordiaux donnés mal à propos changent les fievres intermittentes en continues, 299, 304. Empêchent l'effet ſalutaire du quinquina, 324.

Cordiaux, quand & pourquoi conviennent dans les fievres intermittentes d'automne, 67. Ils ſoutiennent les vieillards, *ibid.* Pourquoi ſont nuiſibles dans la fievre rouge, 245. Empêchent la ſalivation dans la petite vérole, 145. Sont néceſſaires dans la manie qui vient de longue fievre intermittentes, 75. Quand eſt ce qu'il faut les abandonner, *ibid.*

Ils ſont nuiſibles dans la phrénéſie, 40. Dans la petite vérole, 119. Quels maux ils font étant donnés hors de ſaiſon, 369. En les évitant au commencement on prévient les taches de pourpre & le piſſement de ſang, *ibid.* Ne ſont pas néceſſaires avant le quatrieme jour, 132. Sont ſouvent cauſe de la mort, 121. Comment ils nuiſent dans les petites véroles diſcretes, 193, 194.

Danger de les donner trop tôt, 123, 124. Quand eſt-ce qu'on peut les donner dès le quatrieme jour, 123. Quels ils doivent être alors, 125. Comment ils agiſſent en cette occaſion, *ibid.* Quand eſt-ce qu'on peut les donner en tout temps, 136. Employés mal à propos ils rendent les puſtules confluentes, 119, ſur tout dans les tempéraments vigoureux, 123.

Donnés trop tôt empêchent l'éruption, *ibid.* Comment il faut les employer quand les puſtules rentrent, *ibid.*

Formules de cordiaux puiſſants, 74, 75.

Cordiaux modérés, 32.

CORNE DE CERF. Son eſprit excellent dans la dentition des enfants, 533.

CORPS HUMAIN, pourquoi ſujet aux maladies, *Préf.* xiij. Eſt expoſé à différents maux de la part des impreſſions extérieures, 1.

CORRECTIFS prétendus des purgatifs; leurs mauvais effets, 344, 345.

COUDES. Comment ſont affectés dans la goutte irréguliere, 446.

COULEUR. La couleur des matieres que l'on rend ne ſuffit pas pour juger de la malignité, 200.

Quelle doit être la couleur des intervalles des puſtules dans la petite vérole diſcrete, 109, 114.

Comment le déſordre des eſprits cauſe des évacuations de matiere verte dans les femmes hyſtériques, 402.

Couleur des puſtules de la petite vérole, comment en fait connoître la matiere, 198. Quelle étoit cette couleur dans les petites véroles diſcretes irrégulieres de 1674, 221, 222. Quelle doit être la couleur des puſtules dans les petites véroles régulieres, 116.

Couleur foncée réſultant du mélange de deux liqueurs claires, 402. Couleur verte de nos humeurs n'en prouve pas l'âcreté, 402. Couleurs ne font pas connoître la nature des corps, 402.

COURBURE DE LA VERGE dans la gonorrhée virulente, ce qui la produit, 333.

COUVERTURES. Il ne faut pas en accabler les malades dans la petite vérole, 127. Elles doivent être comme dans l'état de ſanté, 383, 384. Utilité de les diminuer quand elles échauffent trop, 125. Comment elles devoient être dans les rougeoles de 1674, 219.

COXE (DANIEL) guéri de la dyſſenterie par la méthode de l'Auteur, 169.

COXE (THOMAS) exhorte l'Auteur à étudier la Médecine, *Préf.* vij, viij.

CRACHATS Comments ils ſont dans le commencement de la pleuréſie idiopathique, 246. Comment dans le progrès de la maladie, 246, 580. Ceſſent d'être ſanguinolents à meſure que l'expectoration eſt plus libre, 246, 280. Demeurent quelquefois ténus juſqu'à la mort, 247, 580.

Crachats ſanguinolents dans la petite vérole confluente comment peuvent ſe guérir, 549. Ce qu'ils annoncent quand ils viennent du poumon au commencement de la maladie, 136, 539, 549.

CRANE. Ceux qui l'ont fort gros ſont ſujets à la goutte, 442.

CRAPULE produit des fievres, 242.

CROUTES de la petite vérole empêchent la ſortie des vapeurs putrides, 187, 188. Comment il faut remédier à cet inconvénient, *ibid.*

CROUTES de la maladie vénérienne, comment ſe diſtinguent, 334. Plus il y en a, moins les malades reſſentent de douleurs, *ibid.*

CUISSE, comment eſt affectée dans la goutte irréguliere, 467.

D

DANGER dans la petite vérole dépend de la multitude des puſtules, & au contraire, 355. Raiſon de cela, *ibid.*

DÉCOCTION dans l'ictere cauſé par la colique bilieuſe, 201.

Décoction uſitée en Angleterre dans les fievres tierces d'automne, 63.

Décoction blanche, comment ſe prépare, 186.

Décoction pour la dyſſenterie, 165.

Décoction pour la petite vérole irréguliere, 186.

Décoction amere pour les fievres tierces du printemps de 1678, 311.

Décoction amere purgative, 556.

Décoction pour les fievres intermittentes où il y a de fréquentes rechûtes, 308.

Décoction apéritive & antiſcorbutique, 555.

Décoction pour boiſſon ordinaire, *ibid.*

Décoction d'écorce de ſureau pour l'hydropiſie, 502.

Décoction pectorale dans la pleuréſie eſſentielle, 253.

Décoction pour boiſſon ordinaire dans la goutte, 471. Combien de temps il faut en uſer, 471.

Décoction de bouillon de poulet dans la dyſſenterie, 153, 605.

Décoction vulnéraire avec l'eſprit de vitriol dans le piſſement de ſang cauſé par une fievre aiguë, 387.

Décoctions des bois ne conviennent pas après la ſalivation mercurielle, & pourquoi, 347. Font plus de mal que de bien dans la gonorrhée virulente, 341.

Décoctions ou bouillons d'avoine ſont préférés par l'Auteur à tous les autres, 35.

Décoctions d'avoine & d'orge dans les fievres continues, 34, 35, dans les petites véroles confluentes, 383.

Décoctions farineuſes conviennent dans la rougeole, 179, dans les rougeoles irrégulieres de 1674, 219, dans le rhumatiſme plutôt que les bouillons gras, 268.

DEMANGEAISON violente, comment doit ſe traiter, 279. Comment on doit exciter la ſueur tous les matins, 280. Pourquoi la ſaignée eſt néceſſaire avant l'uſage des remedes, *ibid.*

DÉMOCRITE. Comment il faut entendre ſon ſentiment ſur les maladies hyſtériques, 399.

DENTITION des enfants. Les convulſions qui ſurviennent dans ce temps-là ne ſe guériſſent que par la ſaignée, 182. Incertitude des prétendus ſpécifiques, *ibid.*

DENTS ſont attaquées dans l'affection hyſtérique, 404.

DÉPURATION du ſang, comment ſe fait, 44.

DÉSESPOIR de guérir ſe rencontre le plus ſouvent dans l'affection hyſtérique, 398.

DÉSORDRE DES ESPRITS ANIMAUX produit les ſymptomes hyſtériques, 200, fait rendre par haut & par bas une matiere verte; différentes cauſes dont il provient, 402.

Il paroit être la cauſe prochaine & immédiate de l'affection hypocondriaque & hyſtérique; & la foibleſſe des eſprits en eſt la cauſe antécédente & éloignée, 400, 409. Ainſi cette maladie ne vient pas d'une dépravation des humeurs, quoiqu'elle puiſſe les corrompre, 408. Pluſieurs preuves de tout cela, 402. 410.

Comment le déſordre des eſprits animaux corrompt les humeurs dans l'affection hyſtérique, 408. Quelles maladies s'enſuivent de là, 409.

Comment ce déſordre produit les ſymptomes hypocondriaques & hyſtériques, 402, 409. Comparaiſon de la douleur qu'il produit avec l'effet du miroir ardent, 403.

DESPUMATION, ou troiſieme temps de l'accès des fievres intermittentes, ce que c'eſt, 50. Ce qui l'empêche dans la fievre continue, 32, 36.

DIABETE. Sa nature, ſes cauſes & ſes effets, 307, 621. Indications curatives & maniere de le traiter, *ibid.* 307, 621.

Quand & par quelle cauſe il ſurvient aux vieillards dans les fievres intermittentes, 307. Comment il faut les traiter, *ibid.* 621.

DIACODE préférable au laudanum, 530. *voyez* SYROP DIACODE.

DIAPHORÉTIQUES. *voyez* SUDORIFIQUES.

DIARRHÉE. Elle eſt quelquefois produite dans les fievres par les particules inflammatoires qui ſe jettent ſur les inteſtins, 601, 139, 144, 145, 146.

Dans les fievres continues elle vient ordinairement de ce qu'on a négligé de faire vomir au commencement, 21, 22, 43.

Dans les fievres inflammatoires elle eſt quelquefois cauſée par l'émétique, 43. C'eſt ce qui arrivoit dans les fievres de 1665, 79.

Dans les fievres accompagnées d'envies de vomir, elle ne cede guere aux aſtingents, 21, 22, 43. Ce qu'il faut faire ſi elle réſiſte à l'émétique, *ibid.*

Dans le déclin des fievres continues faut-il la laiſſer aller, ou l'arrêter? 21, 43.

Dans les fievres continues elle n'eſt pas auſſi ſouvent critique que l'on s'imagine, 21, 43. Ce qui arrive ſi on la laiſſe durer trop long temps, 21, 43.

Dans la fievre continue de 1661, ce qu'elle produiſoit, 15, 16. Comment il faut la détourner par un vomitif, 21, 22, 23. Comment elle nuit ſans cela, 22. Comment il faut traiter les ſymptomes, 43.

Diarrhée étoit épidémique en 1668, & fut ſuivie de dyſenterie, 145. Celle qui regnoit alors après la fievre de la petite vérole, n'étoit que cette même fievre déguiſée, 145. Quels ſymptomes elle avoit de communs avec cette fievre, *ibid.* Etoit accompagnée d'une douleur vers la foſſette du cœur, qui s'étendoit juſqu'à l'épigaſtre, 146. Cauſoit quelquefois dans l'épigaſtre une inflammation mortelle, *ibid.* Sa curation, *ibid.* Elle étoit ſemblable à celle de la fievre de la petite vérole, & conſiſtoit dans la ſaignée & un régime rafraîchiſſant, *ibid.* Tout autre traitement étoit mortel, *ibid.*

Diarrhée de 1670 juſqu'en 1672, comment devoit être traitée, 163.

Dans la fievre épidémique de 1675 comment ſe traitoit la diarrhée ſymptomatique, 216, 217. En automne elle étoit plutôt un ſymptome qu'une maladie eſſentielle, 206, 209, 216.

Dans la fievre de la petite vérole, d'où elle vient, & comment doit être traitée, 139.

Dans l'affection hyſtérique, Comment elle eſt, 396.

Dans la rougeole, quand elle eſt produite par les remedes chauds, dure long-temps, 181. Quand elle vient après la maladie, doit être traitée par la ſaignée, 183.

Quand elle ſuccede à la péripneumonie, doit être traitée par la ſaignée, 182.

Dans la peſte & la fievre peſtilentielle, ſe guérit par la ſueur, 98, 99. Cofirmation de cela par un exemple, *ibid.*

Dans la pleuréſie & autres maladies inflammatoires pourquoi elle arrive quelquefois, 182. Quand elle ſuccede à la pleuréſie vraie, doit être traitée par la ſaignée, 182.

Dans la goutte invétérée, ſi elle ne cede pas au laudanum, à l'exercice, aux cordiaux & aux aſtringents, doit être traitée par les ſueurs, 480.

Dans la ſalivation mercurielle arrive ſouvent dès le commencement, & doit être arrêtée par les narcotiquées, 346

Dans les petites véroles irrégulieres malignes, quand eſt-ce qu'elle ſupplée à la ſalivation, 223. Pourquoi elle précede quelquefois l'éruption dans les petites véroles confluentes, 112. Pourquoi d'autres fois elle dure plus long-temps, 113. Ne doit pas être arrêtée par des narcotiques,

112. C'eſt un ſymptome dangereux dans les adultes quand elle vient pour avoir eu froid, 117. Elle arrive aux enfants comme la ſalivation aux adultes, quand les puſtules mûriſſent, 132. Elle manque néanmoins quelquefois, 112. Elle eſt ſalutaire aux enfants, 136. Elle leur ſurvient plus tard que la ſalivation aux adultes, 112. Sert à évacuer la matiere morbifique, 132. Eſt utile aux enfants comme la ſalivation aux adultes, *ibid.* Ne doit pas être arrêtée, *ibid.* Pourquoi elle n'eſt pas dangereuſe dans la petite vérole confluente comme dans la diſcrete, *ibid.*

Dans les petites véroles confluentes la diarrhée eſt un ſymptome important pour les enfants, *ibid.* Elle eſt auſſi néceſſaire que les puſtules, ou l'enflure du viſage & des mains, *ibid.* Savoir ſi la nature l'emploie faute de pouvoir évacuer la matiere morbifique par les puſtules, c'eſt ce que l'Auteur ne détermine pas, *ibid.*

Dans les petites véroles diſcretes, la diarrhée eſt un ſymptome irrégulier; par quoi il eſt produit, 136.

Ce que c'étoit que la diarrhée qui accompagnoit les petites véroles épidémiques de 1667 juſqu'en 1669, 105, 106.

Diarrhée colliquative dans la phthiſie & autres maladies chroniques annoncent la mort, 426, 427.

DIASCORDIUM pour la diarrhée, 166, 167. Pour la diarrhée dans la ſalivation mercurielle, 346. Quand eſt-ce qu'il faut le donner dans les fievres continues, 25. Guérit le hoquet, 43.

DIEMERBROEK condamne la ſaignée dans la peſte, 91. Il eſt réfuté avec les autres qui blâment les ſueurs, ſous prétexte de ne pas trop affoiblir le malade, 100.

DIETE LACTÉE dans la goute, 458. Comment eſt plus nuiſible qu'utile, *ibid.* Ne produit qu'un avantage paſſager, *ibid.*

DIFFÉRENCE entre les fievres continues d'automne & les fievres intermittentes d'automne, comment doit être conſidérée, 14.

Différence ſpécifique inconnue, 300.

Cauſe de la différence entre les maladies aiguës & chroniques; étant connue, eſt de grande conſéquence pour trouver les véritables indications, 462.

DIFFICULTÉ de reſpirer dans l'hydropiſie, quelle en eſt la cauſe, 488, 489. Etoit plus grande à la fin des rougeoles de 1674 que dans les autres, 218. Eſt très dangereuſe quand elle ſurvient aux enfants, la rougeole étant paſſée; doit être traitée alors par la ſaignée, 181, de même quand elle eſt cauſée par les remedes échauffants, *ibid.* Quelquefois elle ſuffoque preſque le malade, faute d'avoir ſaigné, 247.

DIGESTIFS. Remedes digeſtifs étoient néceſſaires avant l'évacuation dans les fievres intermittentes de 1561 juſqu'en 1664, & pourquoi, 141.

Digeſtifs dans la goutte & les maladies chroniques, *voyez* REMEDES DIGESTIFS.

DISTINCTION des fievres intermittentes en printanieres & automnales, combien néceſſaire à un Médecin, 53.

DIURÉTIQUES dans l'hydropiſie au lieu des purgatifs, quand ſont convenables, 503. Les meilleurs ſont les ſels lexiviels; *ibid.*

DOGMATIQUES. Médecins dogmatiques ſe trompent ſouvent dans la connoiſſance des maladies & des remedes; exemple de cela dans le quinquina, 486.

DOULEUR. Ce qui la cauſe dans la paſſion iliaque, 45.

Douleur de la verge dans la gonorrhée virulente eſt un ſigne pathognomonique, 332.

Douleur piquante dans la pleu-

réſie, en quel temps elle commence, & quel endroit de la poitrine elle occupe, 146.

Douleur dans la goutte eſt un remede dont ſe ſert la nature, 447, 448.

Douleur dans l'accès de goutte irréguliere ne dure pas tout le temps, pourvu que la partie malade ſoit en repos, 447. Eſt renouvellée par le moindre mouvement contraire, & ceſſe de nouveau tout à coup, *ibid.* A quoi reſſemble celle qui ſe fait ſentir lorſqu'il ſurvient un accès de goutte réguliere, 443. Quand & comment elle commence, augmente, ceſſe, & ſe renouvelle, 444, 445. Augmente toujours le ſoir, & diminue le matin, 445. Augmente par l'uſage des ſudorifiques donnés pendant l'accès, 457. Dans l'accès de goutte invétérée demande plutôt du repos que des narcotiques, 443. En quel cas il eſt néceſſaire d'aller en carroſſe, 478.

Douleur à la foſſette du cœur dans la fievre qui produiſoit des petites véroles, 138. Ne ſe faiſoit ſentir qu'à l'approche de la petite vérole réguliere, *ibid.* Etoit commune à la petite vérole, à la fievre qui la produiſoit, & à la diarrhée de 1668, 145, 146. S'étendoit dans cette diarrhée juſqu'à l'épigaſtre, 146.

Douleurs dans l'affection hyſtérique par la trop grande impétuoſité des eſprits, 404. Elles impoſent facilement aux Médecins, 430. Exemple dans la néphrétique & la colique bilieuſe, 431. Elles laiſſent une grande ſenſibilité dans les parties, 431. Doivent être appaiſées par le laudanum, ſi elles ſont inſupportables, 428.

Douleurs de la vérole, quelles ſont celles qui la font connoître au commencement, 334. Quelles ſont celles qui ſe font ſentir dans le progrès de la maladie, *ibid.*

Douleurs de rhumatiſme. *voyez* RHUMATISME.

DRAPS DE LIT pour les phthiſiques qui vont à cheval, doivent être chauds, 426.

DUC de Toſcane, comment ſe garantit de la peſte, 83.

DYSSENTERIE, ce que c'eſt, 156. Sa deſcription, 157. C'eſt une maladie d'automne, 10, 182. L'hiver lui eſt contraire, 150, 182. Elle attaque preſque toujours au commencement de l'automne, & ceſſe en hiver, 155, 156. Dure environ deux mois, 8. Quand eſt ce qu'elle peut attaquer quelques perſonnes au printemps & en d'autres ſaiſons, 156. Quand eſt-ce qu'elle dure pluſieurs années, & comment il faut la traiter, 169.

Elle cauſe de grandes douleurs & met en grand danger ſi elle n'eſt pas bien traitée, 156. En quel ſens elle eſt quelquefois une fievre déguiſée qui s'eſt jettée ſur les inteſtins, 12, 162.

Elle eſt aſſez ſouvent mortelle pour les adultes, 160. Plus benigne à l'égard des enfants, *ibid.* Comment on doit la traiter dans les enfants, 166. Peut avoir différentes eſpeces dans les différentes conſtitutions de même que les autres maladies épidémiques, 160. Pourquoi l'Auteur ignore ſi celle qui eſt endémique en Irlande eſt ſemblable aux autres, *ibid.*

L'Auteur ignore ſi la dyſſenterie épidémique de 1669 juſqu'en 1672 eſt ſemblable à celles qui ont regné en d'autres temps, *ibid.* Elle commence à ſe faire ſentir au mois d'Août, n'ayant preſque pas paru depuis dix ans, 105, 145, 146. Eſt accompagnée d'une nouvelle ſorte de fievre. *ibid.* Ceſſe à l'entrée de l'hiver pour faire place à la fievre dyſſentérique, & ſe renouveller avec plus de violence dans l'automne de 1670, 149. Ceſſe de nouveau en hiver pour céder la place à la

fievre dyſſentérique, *ibid.* Revient en 1671, mais plus douce, & ceſſe en hiver pour faire place à la fievre dyſſentérique & à la petite vérole, *ibid.* Revient enfin au mois d'Août 1672, & ceſſe en hiver, *ibid.* 150.

Cette dyſſenterie paroît à l'Auteur être une fievre particuliere qui ſe jette ſur les inteſtins, & y dépoſe des humeurs âcres, 10, 161, 162. Quels Symptomes elle avoit, 157, 158. Ils étoient plus violents dans le commencement que dans l'état & le déclin de la maladie, 161, 162. Les tranchées ceſſoient à meſure que la conſtituion avançoit, 161, 162. Différence entre les déjections dans les différentes années de la maladie, *ibid.* Ce que cela indique touchant la nature des maladies épidémiques, *ibid.*

La dyſſenterie épidémique dont il s'agit demande un autre ttaitement la ſeconde année que la premiere, 169. Le traitement de la premiere année différent de la curation générale, & quel il étoit, 167. Exemple d'une guériſon opérée par la ſaignée réitérée, 170. Pourquoi ne cédoit pas aux purgatifs comme aux délayants la premiere année, 169. Eſt guérie en Afrique par le Docteur Buttler de la même maniere que par l'Auteur en Angleterre, 168.

Dyſſenterie de 1670 juſqu'en 1671 épidémique & accompagnée de petites véroles irrégulieres, 183, 184. Dominante en automne, excepté le dernier automne où la petite vérole alloit de pair avec elle, 183. Dans les petites véroles de ces années-là, ſervoit ſouvent à l'évacuation de la matiere morbifique, 185.

Dyſſenterie de 1673 paroît encore au mois de Novembre après une grande gelée ſuivie de chaud, & diſparoît enſuite entierement, 204.

Dyſſenterie de l'automne de 1675 étoit plutôt un ſymptome qu'une maladie eſſentielle, 205. Comment elle ſe traitoit, 206.

Celle de la nouvelle fievre épidémique de 1685 ne doit être traitée que par le laudanum, 530. Pourquoi de cette maniere plutôt que par la méthode ordinaire, *ibid.* Néanmoins dans les dyſſenteries épidémiques il faut commencer par les évacuations, 532.

Dyſſenterie ſymptomatique, 205. Diverſes dyſſenteries, 147, 150. Sorte de dyſſenterie dans une petite vérole très maligne, venant de ce qu'on avoit négligé la ſaigée, 224.

Curation générale de la dyſſenterie, 162, 601, 602. Quelles ſont les indications curatives, 162. Le laudanum eſt quelquefois le ſeul remede convenable, 170, 602. Ce qu'il faut faire quand la maladie eſt opiniâtre, 165, 166. Curation des ſymptomes, 169.

Fievre des dyſſentériques ayant les mêmes ſymptomes que ceux de la fievre dyſſentérique, 174.

Ce qui arrive dans la dyſſenterie quand le malade à la fleur de ſon âge, 159.

Aphthes cauſées par les remedes échauffants & par défaut de ſaignée, d'un mauvais augure, 159, 173. Mauvais effets des remedes chauds, 159.

Comment ſont les déjections glaireuſes, *ibid.* Ce qui les produit, 162. Sont quelquefois mêlées de ſtercoreuſes au commencement, ſans douleur conſidérable, 159. Cauſent dans la ſuite une vive douleur au rectum, 160. Déjections ſtercoreuſes, pourquoi dans le progrès de la maladie une violente douleur dans les inteſtins grêles, *ibid.*

Dans la dyſſenterie de 1669 juſqu'en 1672, les déjections étoient à la fin plus ſtercoreuſes que glaireuſes, 162.

Régime dans la dyſſenterie, 162, 164.

Froid des pieds & des mains, d'un mauvais augure, *ibid.*

Gangrene des inteſtins ſurvient quelquefois, *ibid.*

Boiſſon froide permiſe, 165. Boiſſon tiede, 168.

Ce qu'il faut faire en cas de rechûte, *ibid.*

Sang tout pur ſort quelquefois dans le progrès de la maladie, ce qui eſt très dangereux, 159. Cauſe de ce ſymptome, 162. Sueurs irrégulieres, pourquoi inutiles dans cette maladie, 239. Teneſme, quand & pourquoi. *voyez* TENESME.

E

EAU pure & crue nuiſible à ceux qui n'y ſont pas accoutumés de bonne heure, 470. Cauſe l'hydropiſie à ceux qui ſont accoutumés depuis long-temps aux liqueurs ſpiritueuſes, 489. Dangereuſe aux goutteux, 470. Ce qui arriva à l'Auteur pour avoir bu de l'eau froide ayant la goutte, 481.

Eau pure eſt préférée à l'huile par l'Auteur pour la guériſon de ceux qui ont avalé du ſublimé corroſif, 323.

Eau de menthe excellente dans le vomiſſement, 47, dans la paſſion iliaque, *ibid.*

Eau admirable, quand eſt-ce qu'elle convient dans la colique bilieuſe, 197.

Eau roſe appliquée ſur la tête remédie à l'inſomnie, 140.

Eau diſtillée compoſée antiſcorbutique, 273, 636. Autre contre la goutte, 461. Autre contre le rhumatiſme ſcorbutique, 273.

Eaux de Bath conviennent dans l'affection hyſtérique, ſi celles de Tunbrige ne réuſſiſſent pas, 420. Comment & combien de temps il faut les prendre, *ibid.*

Eaux cordiales tempérées, 164.

Eaux épidémiques, quand ſont convenables dans la colique bilieuſe, 197.

Eaux des hydropiques doivent être évacuées le plus promptement qu'il eſt poſſible, eu égard aux forces du malade, & pourquoi, 492. L'intervalle que l'on peut mettre entre les évacuations, 493. Safran des métaux évacue puiſſamment les eaux, 500. Cas où le vomitif ne réuſſit pas ſi bien, 502, 503. Comment les eaux paſſent de la cavité de l'abdomen dans les inteſtins, 496. Hiſtoire d'une femme hydropique, 500.

Eaux minérales ferrugineuſes employées dans le calcul des reins, ont ſouvent cauſé la mort, 412. Elles participent de la mine de fer, 420. Sont diurétiques, & quelquefois laxatives, *ibid.* Pourquoi agiſſent plus puiſſamment que le fer même, *ibid.* Se ferment ſouvent à elles-mêmes le paſſage, *ibid.* Ce qu'il faut faire lorſqu'il ſurvient quelque ſymptome qui les empêche de paſſer, 422.

Elles ſont plus efficaces lorſqu'on n'entremêle pas de purgatifs, 420. Excellente lorſqu'il n'y a dans les reins que de petites pierres, 558, 600. Ce qu'il faut faire quand on n'a pas ces eaux, 500. Ne doivent pas être employées, à moins qu'on ne ſache qu'il n'y a pas un trop gros calcul dans les reins, 558, 559, 560. Comment elles nuiſent etant jointes aux purgatifs, ſi le calcul eſt trop gros pour qu'il puiſſe ſortir des reins, 558.

Dans la diarrhée, les tranchées du ventre, les envies de vomir provenant de la fievre, elles ſont pernicieuſes, 529. De même dans une ſorte d'éruption éréſipélateuſe, 281.

dans la gonorrhée virulente, pourquoi ſont nuiſibles, & leurs mauvais effets, 340.

Doivent être miſes en uſage dans l'affection hyſtérique lorſque le mars ne réuſſit pas, 420.

Quand eſt-ce qu'elles réuſſiſſent mal aux goutteux, 559.

Dans l'affection hyſtérique il faut

aller prendre les eaux ſulfureuſes quand celles de Tunbrige ne ſoulagent pas, 422 ; & celles de Tunbrige, quand le mars eſt inutile, 420. Pareillement dans un ictere opiniâtre, 203.

EAU-DE-VIE. Il ſeroit à ſouhaiter qu'elle ne s'employât que dans la Chirurgie, 264. Préférable pour la brûlure à tous les autres remedes, 264. Comment doit être appliquée, 264. Danger de l'interdire tout d'un coup à ceux qui y ſont accoutumés, *ibid.* Eau-de-vie brûlée étoit dangereuſe dans la toux de 1675, 230.

EBULLITION FÉBRILE, ce que c'eſt, & ſa cauſe, 49. Pourquoi l'Auteur, en expliquant les fievres, ne ſe ſert pas autant du terme d'ébulliton & de fermentation que de celui de mouvement, 17.

ECAILLES farineuſes dans la fievre rouge reviennent deux ou trois fois, 245.

Ecailles dans la petite vérole confluente s'en vont d'autant plus lentement, que la maladie eſt plus violente, 111. Celles qui ſont farineuſes ont une qualité corroſive, & creuſent les endroits qu'elles occupent, *ibid.*

Ecailles dans la petite vérole diſcrete, ce qu'elles font, 109.

EFFERVESCENCE du ſang dans la fievre continue, comment doit être gouvernée, 19.

ELATÉRIUM, ce que c'eſt, ſa doſe, & la façon de le donner, 494. Excellent dans l'hydropiſie pour les ſujets difficiles à purger, *ibid.*

ELECTUAIRES pour les aphthes & le hoquet, 521, 522. Autre pour l'apoplexie après l'accès, 597. Autre pour la danſe de Saint-Guy, 526, 595. Autre pour le diabetes, 307. Autre pour la diarrhée, 166, 602. Autre pour la fievre intermittente, 66, 302, 311, 575. Autre pour la fievre épidémique, 516. Autre pour la fievre double tierce, 64. Autre pour les fleurs blanches, 309, 418. Autre pour l'hydropiſie, *ibid* Autre pour l'affection hyſtérique, 418. Autre pour la même maladie, 563. Autre pour l'ictere, 434. Autre pour la ſuppreſſion des vuidanges, 418. Autre pour la manie ordinaire après les évacuations, 76. Autre pour le flux immodéré des regles, 438. Autre pour le piſſement de ſang, 388.

Electuaire dont l'Auteur ſe ſert ordinairement dans la goutte, 461. Pourquoi il eſt préférable à la thériaque, *ibid.* Il faut choiſir pour ſa compoſition les plantes les moins déſagréables au goût, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il faut principalement le donner, & pourquoi, 472.

Electuaire dans la demangeaiſon violente, 280. Autre dans le rhumatiſme ſcorbutique, 272.

EMANATIONS de la terre peuvent infecter l'air & occaſionner des maladies épidémiques, 226.

EMÉTIQUES. *voyez* VOMITIFS.

EMMÉNAGOGUES mêlés avec les hyſtériques dans la ſuppreſſion des vuidanges, 434, 463, 517.

EMPIRIQUES ne connoiſſent point l'hiſtoire des maladies & la méthode de les traiter, & ſont plus dangereux que les maladies mêmes, 316. Comment ſe ſont acquis de la réputation dans la goutte pas des purgatifs, 456. Les Auteurs qui s'occupent plus à enſeigner des remedes qu'à chercher les véritables indications, ont fourni des armes aux Empiriques, *Préf.* xxxix.

Le plus ignorant Empirique accumule plus de remedes que le plus habile Médecin, 240.

EMPLATRE ſur la plante des pieds dans la danſe de Saint Guy, 527, 596.

Emplâtre pour appliquer ſur le nombril dans l'affection hyſtérique, 417, 565. Emplâtre hyſtérique pour appliquer ſur le nombril dans la ſuppreſſion des vuidanges, 434.

Emplâtre pour appliquer ſur les lombes dans le flux immodéré des regles, 439.

Emplâtre de mucilage pour appliquer ſur les levres enflées du prépuce, 341.

Emplâtres épiſpaſtiques s'appliquent utilement ſur le col dans les fievres qui attaquent la tête, 210.

Empyeme, quand arrive après la pleuréſie eſſentielle, 248.

Emulsion dans l'eſquinancie, 284, dans la fievre aiguë avec piſſement de ſang, 387, 388, dans la fievre d'hiver, 514. Emulſion rafraîchiſſante dans la gonorrhée virulente, 339, dans l'hémorrhagie du nez 285. Emulſion cordiale dans la foibleſſe que cauſe la fievre, 54, dans le piſſement de ſang cauſé par une fievre aiguë, 387, 388, dans celui qui arrive dans la petite vérole confluente, 389, dans l'hémoptyſie qui ſurvient dans la même maladie, 387. Emulſion adouciſſante & rafraîchiſſante dans la pleuréſie eſſentielle, 253, dans le rhumatiſme, 268.

Enfants attaqués de convulsions rendent une matiere verte de même que les femmes hyſtériques, 402.

Enfants, comment peuvent prendre le quinquina, 305.

Enfants épuiſés par des évacuations, comme doivent être reſtaurés, 412, 413.

Enfants attaqués d'une fievre tierce ou quarte d'automne, guériſſent ſouvent ſans remedes, 67. Petits enfants dans le berceau triomphent ſouvent de la fievre quarte, 56.

Pluſieurs enfants tués par des purgatifs ſouvent réitérés dans une tumeur de l'abdomen, 413. Guériſon de cette tumeur par un liniment, 72.

Enfants attaqués de ſpaſmes qui ne peuvent plus venir de la dentition, de quelles maladies ſont menacés, 373, 589.

Enfants attaqués de la petite vérole dorment beaucoup, 377.

Enfants attaqués de la petite vérole confluente, quel régime demandent, 131. Ont alors la diarrhée, comme les adultes la ſalivation, *ibid.* Ne l'ont pas néanmoins auſſi ſûrement, *ibid.* Cependant elle ne manque guere, 373, 591.

Lorſque les enfants dans la petite vérole diſcrete ont des accès d'épilepſie, ce que cela annonce, 107, 108, 589.

Enfants attaqués de la petite vérole diſcrete ne ſuent pas comme les adultes, 108, 589.

Dans les enfants la ſaignée eſt quelquefois auſſi utile & auſſi néceſſaire que dans les adultes, 182.

Enflure de l'abdomen dans les enfants par des purgatifs trop ſouvent réitérés; ſuite funeſte de cette enflure, 412, 413. Enflure de l'abdomen par un vrai rachitis, quand demande des purgatifs, 414; ſoit qu'elle vienne du rachitis ou des écrouelles, comment doit être traitée, *ibid.*

Enflure de l'abdomen dans les femmes, indépendamment de l'hydropiſie, eſt de deux ſortes, comment elle trompe, 489.

Enflure des jambes dans les longues fievres intermittentes d'automne, ce qu'elle déſigne, 73.

Enflure des jambes, premier ſigne de l'hydropiſie, trompe néanmoins quelquefois, 488. Elle ſe rencontre dans les vieux aſthmatiques, *ibid.*

Enflure des jambes par l'hydropiſie, comment differe de celle que cauſe l'affection hyſtérique, 396.

Enflure des jambes à la fin de la petite vérole confluente, comment ſe guérit, 220, 221.

Enflure des jambes & d'autres parties dans la petite vérole irréguliere, à quoi aboutiſſoit, 220, 221.

Enflure des parties extérieures dans l'affection hyſtérique, 296.

Enflure du viſage & des mains dans la petite vérole, n'eſt pas fort néceſſaire quand il y a peu de puſtules, 117. C'eſt une évacuation conſidérable, 113, 131. Eſt auſſi néceſſaire que la ſalivation, 113, 132. Très muuvais ſigne quand elle manque, 380. Ses différents états dans les différents jours de la maladie, 108.

Elle eſt entretenue par les remedes tempérants & délayants, 187, 188. Augmentée & prolongée par les narcotiques, 133, & par les rafraîchiſſants modérés, 144; mais un trop grand froid l'arrête, *ibid.*

Enflure du viſage & des mains dans la petite vérole diſcrete, pourquoi eſt empêchée par une trop grande ſueur, 113.

Enflure du viſage & des mains ſalutaire dans des petites véroles noires & très malignes, 380.

EPIDÉMIQUE. *voyez* CONSTITUTION ÉPIDÉM.

EPIDÉMIQUES. *voyez* MALADIES ÉPIDÉM.

EPIDERME des épaules & du dos s'en va quelquefois dans les petites véroles confluentes, 121.

EPILEPSIE. Si celle des adultes peut ſe guérir par les mêmes remedes que la danſe de Saint-Guy, en ſaignant & en purgeant davantage, 527, 596.

Epilepſie des enfants, 623.

Epilepſie cauſée par un accès de paſſion hyſtérique dans les femmes ſanguines & robuſtes, ce qu'on nomme ſuffocation hyſtérique; ſa deſcription, 395.

Epilepſie des enfants qui font des dents, demande la ſaignée, 182. C'eſt le meilleur des ſpécifiques, *ibid.*

Accès épileptiques dans les enfants dont la petite vérole va ſortir, ſont le plus ſouvent un ſigne qu'elle ſera douce & benigne, 108. Danger de prendre ces accès pour des maladies eſſentielles, 173.

Affections épileptiques des enfants qui font des dents, produiſent des évacuations bilieuſes, comme dans l'affection hyſtérique, 402, 623.

Celles des enfants qui ne font plus de dents annoncent la petite vérole, la rougeole, ou la fievre rouge, 373. Comment il faut les traiter, *ibid.* Ne pas les prendre pour des maladies eſſentielles, *ibid.*

Affections épileptiques précedent quelquefois les accès des fievres intermittentes, *ibid.*

Comment il faut traiter celles qui ſurviennent dans la fievre rouge, 245.

EPISPASTIQUE dans l'eſquinancie, quand eſt ce qu'il faut l'appliquer ſur la nuque du col, 285. Dans la fievre épidémique de 1673 juſqu'en 1675 devoit être appliqué ſur la nuque du cou pour diſſiper l'affection hyſtérique comateuſe, 210. Doit être appliqué de même aux enfants dans la nouvelle fievre épidémique, 533. Quand doit être appliqué dans la fievre rouge, 246. Dans la toux épidémique où il y a fievre, 230. Dans la petite vérole pour diſſiper les affections épileptiques des enfants, 373.

Epiſpaſtique d'ail appliqué ſur les pieds dans la petite vérole confluente des adultes, 382, 384.

EPITHEMES dans la goutte ſont ſouvent nuiſibles, & jamais utiles, 482.

EPOQUE certaine des fievres intermittentes d'automne eſt le mois de Juillet, 150. Celle des fievres intermittentes du printemps eſt le mois de Février, *ibid.*

ERÉSIPELE. *voyez* FIEVRE ÉRÉSIPELATEUSE.

ERUPTION des puſtules dans la petite vérole. Celle qui eſt un peu tardive eſt préférable à celle qui eſt trop prompte, 124, 125. Elle eſt ſouvent empêchée par la

violence de la maladie, 366. Ne doit pas être hâtée par des cordiaux & des remedes chauds, & pourquoi, 124, 125. L'uſage des remedes échauffants change ſouvent les petites véroles diſcretes en confluentes, 114, 125.

On peut aider quelquefois l'éruption le quatrieme jour, ſi elle ne ſe fait pas comme il faut, mais ſeulement par de doux cordiaux, *ibid.* 126.

Dans les petites véroles diſcretes irrégulieres, l'éruption arrive le troiſieme jour, 184.

Dans les confluentes régulieres, ordinairement le troiſieme jour, 110, 184.

Dans les diſcretes régulieres, ordinairement le quatrieme jour; 108, 126, rarement plutôt, quelquefois plus tard, 108. De quels ſymptomes elle eſt précédée, ſoit dans les adultes, ſoit dans les enfants, *ibid.* Se fait quelquefois très doucement, *ibid.*

Dans les petites véroles régulieres eſt quelquefois aidée par des évacuations, 119, 120.

Ce que c'eſt que le temps de l'éruption dans la petite vérole, *ibid.* Sert à diſtinguer aiſément la petite vérole de la rougeole, 112, 186.

ERUPTIONS CUTANÉES. Deſcription d'une éruption cutanée qui eſt rare, avec ſa curation, 280, 282. Rafraîchiſſements y ſont contraires, *ibid.*

Quelle ſorte d'éruption cutanée demandent les eaux ferrugineuſes, *ibid.*

La plupart des éruptions cutanées, pourvu qu'elles ſoient des affections chroniques, ſe traitent par la ſaignée & la purgation réitérée, 280, 586. Ce qu'il faut faire quand elles ne cedent pas à ces remedes, 280, 586. Qui ſont celles qu'il faut traiter d'une autre maniere, 280, 281.

ERUPTIONS MILIAIRES dans la nouvelle fievre d'hiver, 518.

ESPRIT VOLATIL dans l'apoplexie, 597.

ESPRITS ANIMAUX ne ſont pas en grande quantité dans les vieillards, & dans les jeunes gens même qui ont eu de longues maladies, 115, 130.

Leur foibleſſe qui cauſe l'affection hyſtérique, eſt quelquefois accidentelle, 437.

Leur ſource eſt le ſang, 408. *voyez* DÉSORDRE DES ESPRITS.

Eſprits volatils fétides tirés des animaux, ſont des créatures du feu, ont tous les mêmes vertus, 481.

ESQUINANCIE, ce que c'eſt, 281; en quel temps elle attaque, & qui principalement, *ibid.* quelles parties elle occupe, 282. Elle eſt extrêmement dangereuſe, 283. Traitement de cette maladie, 284. Régime, 285. Comment il faut traiter l'eſquinancie ſymptomatique, *ibid.*

ESTOMAC. Sa foibleſſe dans la goutte invétérée, comment doit être traitée, 481. Par quoi elle eſt produite dans la goutte récente, 479.

ETÉ produit moins les maladies chroniques que l'hiver, 464. L'accès de goutte irréguliere eſt alors un peu moins violent, 447.

EVACUANTS ſont nuiſibles quand il s'agit de fortifier, 465, 466.

Sont mortels dans l'apoplexie qui ſurvient dans les fievres intermittentes, 306, 307. Ne ſont pas ſans danger dans le choléra morbus, 154, dans la dyſſenterie épidémique. *voyez* PURGATIFS. Doivent être employés dans la nouvelle fievre épidémique, quoiqu'il y ait des mouvements convulſifs, 524. Prolongent les fievres intermitteutes, 299. Doivent être évités dans les fievres intermittentes qui été guéries par le quinquina, 306, 307.

Evacuants réitérés dans les fievres, quoiqu'ils ſoient néceſſaires,

ne laiſſent pas d'affoiblir le corps, ce qui arrive de là, 535.

Comment ils agiſſent dans l'hydropiſie, & quels ils ſont, 491, 501. Quels ſont ceux qu'on doit employer pour la curation de l'affection hyſtérique, & pourquoi, 417, 418. Ne doivent pas être employés tandis qu'on uſe des calmants, & pourquoi, 430, 431. Doivent être ſoigneuſement évités dans une ſorte de néphrétique qui accompagne les fievres intermittentes, 324. Sont nuiſibles dans la goutte, 453, 456. Pourquoi ils attirent l'accès de goutte, *ibid.* Doivent être évités s'il eſt poſſible au commencement de la petite vérole, 121. En quel ſens ils peuvent nuire, *ibid.* Dans quels ſujets ils ſont néceſſaires, 374. Dans quels ſujets ils ne conviennent pas, *ibid.*

Ils peuvent être dangereux dans la petite vérole en retardant l'éruption, 121. Employés à propos ils l'aident quelquefois, *ibid.*

EVACUATIONS trop abondantes dans les maladies, ce qu'elles peuvent faire, 74. Evacuations de ſang faites hors de ſaiſon peuvent cauſer l'affection hyſtérique, 199. Impoſſibilité d'imiter les évacuations que produit la nature, 213.

EVÉNEMENT des petites véroles dépend de la maniere dont on les traite dès le commencement, 360, 361.

EXANTHEMES dans la rougeole de 1670 occupoient d'abord le viſage, & dans celle de 1674 d'abord les épaules, 220.

Exanthêmes noirs qui arrivent aux adultes dans la rougeole, comment doivent être traités, 179.

Exanthêmes peſtilentiels ſont ſouvent l'effet des ſudorifiques, ſoit que les malades ſuent facilement ou difficilement, *ibid.*

EXANTHEMES de la petite vérole. *voyez* PUSTULES.

EXCRÉMENS fort liquides marquent une diarrhée qui n'eſt pas critique, 44, 45.

EXERCICE DU CORPS. Ses vertus, 473, 474. Empêche le calcul, *ibid.* Quand convient dans l'hydropiſie à la place des purgatifs, 503.

Exercice trop violent nuit à la digeſtion, 473. Peut cauſer dans la gonorrhée virulente une inflammation du ſcrotum, 333, ou bien une rechûte, s'il y a encore quelque reſte de virus, 337.

Exercice du corps continué, excellent dans la goutte & la plupart des maladies chroniques, 474. Quel eſt le meilleur exercice pour les goutteux, *ibid.* Recommandé dans les accès & dans les intervalles de la goutte, *ibid.* Doit être pris à la campagne plutôt qu'à la ville, 476. Ne doit pas être omis, nonobſtant les répugnances naturelles; ſans quoi tout le reſte ſera inutile, 474. Doit être modéré & convenable à l'âge des vieillards, *ibid.*

Bons effets de l'exercice du carroſſe dans l'accès de goutte, 478. Quand eſt-ce qu'il faut s'en abſtenir & garder le lit, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il eſt abſolument néceſſaire de l'entreprendre, afin de ſauver ſa vie, 479. Il empêche la génération de nouveaux tophus, & diſſout les anciens, pourvu qu'ils n'aient pas détruit la peau, 474. Eſt utile dans l'accès de la goutte réitérée, pour ſoulager la foibleſſe de l'eſtomac, 479.

Dans la goutte & les maladies chroniques il doit être quotidien, & pourquoi; danger de l'interrompre dans la goutte, 473.

Exercice modéré permis dans la toux épidémique de 1675, 229.

Ceux qui ſont échauffés par l'exercice doivent éviter ſoigneuſement le froid, 242.

EXOMPHALE dans les hydropiques, par qui eſt produit, 488, 489.

Exostoses dans la vérole, comment elles ſont, 334. Comment doivent être traitées, 351.

Expectoration devenue plus libre dans la pleuréſie eſſentielle, termine les ſymptomes, 247. L'Auteur néanmoins lui préfere la ſaignée, & pourquoi, 257.

Expérience, maîtreſſe en Médecine, 336.

Externes, remedes externes. *voyez* Topiques.

Extraits d'abſynthe & de petite centaurée dans la fievre tierce du printemps de 1678, 311.

F

Femmes, veulent ſouvent faire les ſavantes en Médecine, 129. Ont fait périr une infinité d'enfants en arrêtant la diarrhée dans la petite vérole confluente, 131. Font périr une nouvelle accouchée par une ſaignée, 432.

Femmes, quand ſont principalement ſujettes à l'hydropiſie, 489. Les femmes ſtériles en ſont quelquefois attaquées, 490.

Très peu de femmes, à moins qu'elles ne travaillent beaucoup, ſont exemptes de l'affection hyſterique, 392. Raiſon de cela, 400.

Femmes ſont rarement attaquées de goutte, 450. Riſquent moins dans la petite vérole que les hommes jeunes, 358. Pourquoi ſont en danger dans la petite vérole irréguliere quand les regles viennent hors de leur temps, 187.

Femmes nobles feroient mieux de nourrir les pauvres que de les médicamenter, 249.

Fer. *voyez* mars.

Fermentation. Quel changement elle cauſe dans les liquides, 17.

Fermentation des liqueurs, en quoi differe du mouvement fébrile du ſang, *ibid.*

Fermentation dans le ſang, à quoi ſert, 49. Pourquoi l'Auteur emploie plutôt le terme de mouvement que celui de fermentation ou d'ébullition, 17.

Différents genres de fermentations & de pourritures des humeurs, ſont des cauſes générales des maladies, 1.

Feu. Quand eſt ce qu'il en faut allumer dans la petite vérole diſcrete, 127.

Feu sacré, quelle ſorte de maladie, 85. Il attaque comme la peſte, 85. Reſſemble à la peſte, *ibid.* Suſpect de malignité chez les Auteurs, 86, En quoi il differe de la peſte, *ibid.* Comment la nature le diſſipe, *ibid.*

Fievres ſont les deux tiers des maladies qui ſont l'objet de la Médecine, 316, 391. Commencent ordinairement par un friſſon qui eſt ſuivi d'une chaleur de tout le corps, 84, 391. Quelles ſont les cauſes externes de quantité de fievres, 242. Ces cauſes font périr plus de monde que la guerre, la peſte & la famine priſes enſemble, 243.

Fievres ſont différentes ſuivant la conſtitution de l'année & le vice des humeurs, 172. Pourquoi les fievres qui ſe manifeſtent en différentes années ſous une même conſtitution, paroiſſent nouvelles, quoiquelles ſoient les mêmes, *ibid.*

Celles qui ſont propres à la conſtitution générale, regnent en été, & cedent en automne à la maladie épidémique dominante, 172. Celles qui regnent enſemble ont beaucoup d'affinité entre elles, 238.

Les différentes ſortes de fievres ſe diſtinguent principalement par la ſueur, ou par le défaut de ſueur dans tel ou tel temps de la maladie, 238. Exemples, *ibid.*

Certaines fievres demandent chacune un traitement différent, 316. Les unes ſe guériſſent par la ſueur, les autres par la purgation, d'autres ſans évacuations ſenſibles, 213. L'expérience ſeule apprend

quelles ſont celles qui ſe guériſſent par la purgation, *ibid.* L'art ne ſauroit lui ſeul guérir les fievres par la ſueur, & pourquoi, 537.

Sudorifiques allument ſouvent la fievre qui auroit ceſſé d'elle-même, ou par la ſaignée, 538.

Quelles ſont les fievres qui demandent une ſueur critique dans le déclin, 213. Fievre peſtilentielle peut ſe guérir dès les premiers jours par les ſueurs, & pourquoi, *ibid.*

Fievres ſe guériſſent quelquefois par la diete ſeule, pourvu qu'elles ne ſoient pas intermittentes, *ibid.* Grand nombre ſe guériſſent mieux par la ſaignée & la purgation que par toute autre méthode, 537. & ſur-tout que par la ſueur, *ibid.* 538.

Ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir pour traiter les fievres, 317. Néceſſité de faire continuellement attention à la conſtitution de l'année qui favoriſe telle ou telle maladie, 232. Importance de ſavoir par quelle voie la matiere fébrile doit être évacuée, 244, 537.

Ce que peut faire la chaleur de la fievre pour la coction de la matiere fébrile, 213. Conduite des Médecins ſur cet article, 29. Ce que c'eſt que la coction de la matiere fébrile, *ibid.* 30. Ce que c'eſt que l'aider, *ibid.* 31.

Fievre eſt un inſtrumens dont ſe ſert la nature pour dépurer le ſang, 2, 142. Comment la ſanté ſe rétablit, & comment la mort arrive, 2. Quelle analogie il y a entre la fievre & la ſuppuration, 142. La fievre eſt à l'égard du ſang, comme un abcès à l'égard du corps, 360, 361.

Pourquoi dans les maladies malignes la fievre paroît foible, 235, 539, 540. Cas ſingulier où la fievre ſe déclare après la ſaignée, 540 Pourquoi il n'y a preſque pas de fievre dans la fauſſe péripneumonie, 263. Quelquefois il n'en paroît pas dans la peſte, quoique le malade meure, 235.

La fievre dépuratoire eſt la principale que produit la nature, & c'eſt à celle-là que conviennent les aphoriſmes d'Hippocrate ſur la coction de la matiere fébrile, 237.

La fievre eſt la principale des maladies intermittentes, & celles-ci n'en ſont que comme des ſymptomes, 241, 250.

La fievre d'une année eſt très différente de celle d'une autre; raiſon de cela, 5. Chaque conſtitution particuliere produit une fievre différente, 106.

Il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer de quelle nature eſt la fievre des enfants, 533, 534.

A quoi tend l'effort de la nature dans la fievre, 18, 19. Indication qui s'enſuit de là, 19.

La même fievre doit ſouvent être traitée d'une maniere différente dans ſes divers périodes, 318.

Fievre blanche, même choſe que les pâles couleurs, eſt une eſpece d'affection hyſtérique cauſée par la dépravation des humeurs, 409.

Fievre provenant d'un choléra morbus mal traité, ne cede qu'à un vomitif, 22.

Fievres continues ſont de différentes eſpeces ſuivant les diverſes conſtitutions épidémiques, 5, 22. Demandent un traitement différent d'une année à l'autre, *ibid.* 22. Comment on peut reconnoître leurs différentes eſpeces, premier moyen, 237, 238; ſecond moyen, *ibid.* Chacune de ces fievres a des ſymptomes propres qui ſervent à en diſtinguer les eſpeces, *ibid.* Quels ſont ces principaux ſymptomes diſtinctifs, *ibid.* Exemple de cela, *ibid.* 239. Difficulté de connoître de quelle eſpece eſt une nouvelle fievre dans le commencement d'une conſtitution, 239.

Comment les fievres continues ſe guériſſent ſouvent par le ſeul régime, 213.

Fievres continues épidémiques devroient tirer leurs noms de la conſtitution regnante, 8, 9. Pourquoi cela, *ibid.*

D'où vient qu'il y a peu de fievres continues au printemps, à moins que la conſtitution ne ſoit épidémique, 56, 57. Au commencement de l'été elles ſe changent en intermittentes, ou maladies inflammatoires, 56. C'eſt en automne qu'elles deviennent intermittentes, 542. Elles naiſſent ſouvent des fievres intermittentes d'automne, faute d'avoir purgé à la fin de la maladie, 29.

Fievres continues d'automne, & intermittentes d'automne, en quoi different, 59, 60. Durée de leur effervescence, quand la nature n'eſt pas troublée ou empêchée, *ibid.* Quelques-unes de celles qui viennent de quelque erreur dans les ſix choſes non naturelles, ſont d'un caractere incertain, *ibid.*

Fievres continues & intermittentes, dans quelles années ont dominé, 78, 79, 80.

Fievre continue eſt une eſpece d'abrégé des fievres intermittentes, 14, 15.

Fievre continue épidémique des années 1661 juſqu'en 1664, pourquoi regardée comme la principale de toutes les fievres, 15, 16. Elle étoit la ſeule eſpece alors connue à l'Auteur, 16. Etoit de même nature que les fievres intermittentes, & n'en différoit que par la durée, 14, 15. Devenoit facilement intermittente, 236. Ce qui prouve ſa reſſemblance avec les fievres intermittentes, *ibid.* Pourquoi on la rangeoit dans la claſſe des intermittentes d'automne, 14, 15. Paroiſſoit rarement au commencement de l'année, *ibid.* En quoi elle différoit de la fievre tierce de la même conſtitution, *ibid.* Succede aux intermittentes d'automne, & dure juſqu'au printemps, 15, 16. Combien elle duroit de ſa nature, *ibid.* Combien l'uſage des rafraîchiſſants la prolongeoit, 31, 36. Quels étoient ſes ſymptomes particuliers, 17.

Comment elle devoit être traitée, 19. La ſaignée quelquefois néceſſaire, quelquefois non : quelle quantité de ſang il falloit tirer, & quand eſt ce qu'il falloit réitérer la ſaignée, 20, 21. Saignée devoit précéder l'émétique, 21. Quand eſt-ce qu'il falloit le donner, afin de prévenir la diarrhée, 21. En quel temps de la maladie on pouvoit le donner, 24. Narcotique néceſſaire le ſoir après l'émétique, 25. Diaſcordium, quand devoit être employé, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il falloit donner des lavements, 27. Dans quels cas il falloit s'en abſtenir, *ibid.* Pourquoi l'Auteur ne donnoit pas de cordiaux avant les évacuations, 29. Quels cordiaux il employoit après les évacuations, 31, 32. Quand eſt ce qu'il purgeoit après la maladie, 34. Comment il traitoit heureuſement cette fievre dans les pauvres, 33. Quand eſt-ce qu'elle revenoit après l'uſage des lavements & des purgatifs, 36. Comment il falloit alors la traiter, *ibid.*

Fievre continue épidémique depuis 1667 juſqu'en 1669, pourquoi appellée fievre de petite vérole, 319.

Fievres continues dépuratoires de 1661 juſqu'en 1664, pourquoi paroiſſent des reliquats de fievres intermittentes, 319. Ce qu'il faut pour qu'elles ſoient épidémiques, 319.

Fievres cauſées par la dentition, 625.

Fievre dépuratoire, ce que c'eſt, 236. Telle étoit la fievre de 1661 juſqu'en 1664, 236, 572. Pourquoi la fievre dépuratoire eſt-elle la principale de la nature, 236. Quand eſt-ce qu'elle donne des ſignes de coction, 318. Maniere de la traiter, 19-49, 572.

Fievre dyſentériques de-

puis 1669 juſqu'en 1672, pourquoi ainſi nommée, 147, 171. Reſſembloit tout à fait à la dyſſenterie par les déjections, 147, 171. Diminuoit un peu lorſque les autres maladies de cette conſtitution prenoient le deſſus, 174. Deſcription de ſes ſymptomes & de leurs variétés, 172, 173. Elle cauſoit facilement des aphthes, & pourquoi, *ibid.* Regnoit avec plus de violence quand la dyſſenterie diminuoit, ou ceſſoit, *ibid.* Ses viciſſitudes dans les années 1669, 1670, 1671, p. 148. Celle de 1671 différente en pluſieurs choſes de celle de 1672, de la même conſtitution, & demandoit néanmoins le même traitement, 174, 175.

Fievre dyſſentérique accompagne en d'autres pays la dyſſenterie épidémique; exemple de cela, 168, 169.

Fievre dyſſentérique, comment ſe traite, 174. Saignées & purgations ſont néceſſaires; mais il faut s'abſtenir des calmants, & pourquoi, 174, 175. A quelle occaſion l'Auteur a ſuivi cette méthode, 175. Il n'a pas eu beſoin d'autre choſe, *ibid.*

Pourquoi, après la guériſon de la fievre dyſſentérique, les calmants ſont utiles, quand les forces ne reviennent pas, 175. Combien de fois & quand eſt ce qu'il faut les donner, *ibid.* Symptome funeſte qui ſurvenoit quelquefois aux jeunes gens dans cette fievre, 176.

FIEVRES ÉPIDÉMIQUES, ſont ſtationnaires, ou intercurrentes, autrement ſporadiques, 5, 6, 241, 242. On ne ſauroit donner de regles générales pour les traiter, 10, 11. Que doit faire le Médecin quand elles commencent, 12. Difficulté de les bien diſtinguer, 14, 15. A quoi il faut les attribuer, 10, 11.

Comment on connoît de quelle eſpece eſt une fievre épidémique, 173, 174. Comme l'épidémie regnante fait connoître l'eſpece de la fievre, ainſi la fievre fait connoître la nature de la maladie épidémique qui y eſt jointe, 237. Cela eſt néanmoins difficile dans le commencement d'une conſtitution, 238, 239.

Fievre épidémique dont on connoît une fois la nature & l'eſpece, ſe guérit toujours par la même méthode qui a réuſſi d'abord, 5, 6.

Fievre épidémique précede ordinairement les autres maladies de la même conſtitution, 238, 239. Peut, dans certaines conſtitutions, dépoſer la matiere morbifique ſur la poitrine; ce qui arrive alors, 228, 232.

Fievre épidémique continue de 1661 juſqu'en 1664 paroît être la principale fievre que produit la nature, & pourquoi, 239. *Voyez ci-devant* Fievre continue épidémique.

Fievre continue de 1673 juſqu'en 1675; ſa deſcription, 204. Rarement il y avoit phrénéſie ſans aſſoupiſſement, 217. Etoit plus inflammatoire au commencement, 207. Sembloit être un reſte des petites véroles noires de 1670, p. 208. Symptomes propres de cette fievre, 207. Symptomes qu'elle avoit quand elle finiſſoit, 207, 208. Etoit accompagnée d'un coma, 208. Ce qui en arrivoit, *ibid.* Il y avoit un léger délire dans les adultes, & un ſommeil interrompu dans les enfants, *ibid.* Ce délire reſſembloit à un coma, *ibid.* Pourquoi l'Auteur nomme comateuſe la fievre de cette conſtitution, 217. Etat où elle étoit en 1675, au commencement de Juillet, 205, 206. Symptomes qui l'accompagnoient 206. Rhumes & toux ſe joignent à cette fievre après un changement ſubit de temps, 206, 207. Sa curation, 209, 218. Pourquoi l'Auteur fut long-temps à trouver la méthode de la traiter, 212. Comment il la découvrit,

212. Véſicatoire appliqué ſur la nuque du cou étoit néceſſaire, 210. Le lendemain un lavement qu'il falloit continuer pluſieurs jours, 210, 211. Enſuite abandonner la maladie à elle-même, 211. Point d'évacuation violente, 215. Diete exacte, 211. Quitter chaque jour le lit, *ibid.* Ce qui arrive ſi on demeure levé trop long-temps, *ibid.* Dans le déclin de la maladie, garder le lit, & pourquoi, *ibid.* Réponſe aux objections contre cette méthode, 212. Danger d'exciter les ſueurs, 212, 213. En faire uſage quand elles viennent naturellement, 212. Bons effets de la ſaignée & des lavements, 214. Coma & aſſoupiſſement devoient être abandonnés à la nature, *ibid.* Accorder aux malades ce qu'ils deſirent, 215. Confirmation de cette doctrine par une hiſtoire, *ibid.* Phrénéſie étoit mortelle, à moins que l'on ne donnât l'eſprit de vitriol avec la petite biere, 216. Diarrhée & dyſſenterie ſymptomatiques, comment ſe guériſſoient, *ibid.* Diarrhée n'étoit pas ordinairement dangereuſe, *ibid.* Sueurs nocturnes dans la convaleſcence, comment ſe guériſſoient, 217.

Fievre épidémique en 1679, d'où elle provenoit, & comment ſe traitoit, 371, 318.

Fievre épidémique d'une nouvelle eſpece en 1685, p. 516. Regne par toute l'Angleterre, *ibid.* Erreur de l'Auteur au ſujet de cette fievre, 517. C'étoit une inflammation du ſang, 518. Pourquoi certains Médecins voulurent la traiter par le quinquina, 528. Mauvais ſuccès de cette méthode, *ibid.* Cette fievre étoit entiérement différente des précédentes, *ibid.* Elle attaquoit également les enfants & les adultes, 533, 534. L'auteur craint qu'elle ne ſoit un commencement d'une fievre dépuratoire, ſemblable à celle qui avoit précédé la peſte, & pourquoi, 542.

Elle étoit continue, avec des redoublements ſur le ſoir, 516.

Symptomes de cette fievre, 513, 514, 516, 517. Effet de la ſueur naturelle qui ſurvenoit pendant la nuit, 522. Tranchées du ventre qui ſe faiſoient ſentir en été, 529. Néceſſité de la ſaignée & de la purgation réitérées, *ibid.* Comment ſe devoit traiter la dyſſenterie qui provenoit des tranchées du ventre, 530.

La nouvelle fievre accompagnée auſſi en été d'envies de vomir, 518. Ce qu'il faut faire alors, 529.

Elle attaque le cerveau plus qu'aucune autre fievre, 321, 322. Comment ſe prévient la phrénéſie que l'on a ſujet de craindre, 323.

Cette fievre ſe guérit par des calmants, 520. Entremêler des remedes tempérants, 521. Comment ſe guériſſent les aphthes & le hoquet, lorſqu'ils ſurviennent, 521. Quel doit être le régime, 523. Danger de trop réitérer les évacuations; ſymptomes qui reſtent à la fin de la maladie, comment doivent être traités, 535.

Quoique la nouvelle fievre épidémique guériſſe quelquefois par une autre méthode que celle de l'auteur, il ne s'enſuit pas que cette autre méthode ſoit meilleure, & pourquoi, 546. Moyen de juger quelle eſt la meilleure méthode, 540, 541.

Danger des ſudorifiques dans cette fievre, 536. Ils n'y conviennent pas, 537. La fievre revient enſuite, *ibid.* Raiſon de cela, 537, 538.

Quand la méthode recommandée ne réuſſit pas, il faut avoir recours au quinquina, 535.

Dans les femmes hyſtériques, les évacuations prolongent la maladie; remedes & régime qui conviennent alors, 527, 528.

D'où vient la rechûte, & comment il faut la prévenir, 520, 521. Elle n'eſt que ſymptomati-

que, & elle eſt cauſée par les aphthes, 521, 522.

Comment la nouvelle fievre épidémique doit être traitée dans les enfants, 532, 533.

FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE, ce que c'eſt, 273. Elle eſt de deux ſortes. Une ordinaire; ſa deſcription, 273. L'autre plus rare, 274; ſes cauſes antécédentes & ſa deſcription, 274.

Fievre éréſipélateuſe, en quel temps attaque, 273. Quelle partie occupe, 274. Par quels ſymptomes commence, *ibid.* Se termine quelquefois par-là; eſt accompagnée de gangrene, *ibid.* de puſtules, comme ſi on avoit été piqué par des abeilles ou des guêpes, *ibid.*

Les deux ſortes de fievre éréſipélateuſe ſe traitent à peu près de même, 275. Une ſaignée & une purgation ſuffiſent le plus ſouvent. Quand eſt ce qu'il faut réitéret la ſaignée, & quel intervalle doit être mis entre les ſaignées, 279. Régime, *ibid.* Julep, 280. Se tenir hors du lit pendant quelques heures, 279.

FIEVRE HECTIQUE des enfants, ce que c'eſt, & comment il faut la traiter, 534, 625. Quand eſt-ce qu'elle ſurvient après une pleuréſie eſſentielle, 248.

FIEVRE D'HIVER regne chaque année, & doit être miſe au nombre des fievres intercurrentes, 513. Sa cauſe, *ibid* Ses ſymptomes, *ibid.*

Elle ne differe de la fauſſe péripneumonie que du plus au moins, 513. Quels ſymptomes funeſtes elle produit ſi elle eſt mal traitée, 514.

Elle ſe traite par la ſaignée, & la purgation réitérée, afin d'évacuer les humeurs pituiteuſes, 514. On entremêle les calmants & les pectoraux, *ibid.* Elle cede pour l'ordinaire à une ſaignée & trois purgations, 514, 515. Danger de la prendre pour une fievre ſtationnaire, 515.

Cette fievre, décrite à la page 514 en forme d'addition, eſt celle-là même que l'Auteur décrit enſuite ſous le titre d'une nouvelle fievre, 516. Il reconnoît ſon erreur au ſujet de cette fievre, & en rapporte les cauſes, 517, 518.

FIEVRES INTERCURRENTES, ce que c'eſt, 241. En quoi elles different des fievres ſtationnaires, 241. En quoi elles leur reſſemblent, 242. Elles ſe font ſentir preſque tous les ans, *ibid.* N'attaquent pas beaucoup de monde en même temps, & pourquoi, *ibid.* Sont néanmoins quelquefois épidémiques, & quand, *ibid.* Exemples de cela, *ibid* Sont tantôt plus, tantôt moins violentes, & ſe mêlent indifféremment, dans la même année, avec les ſtationnaires, & les unes avec les autres, 241.

Quelles ſont les principales fievres intercurrentes, 6, 241, 242.

Fievres que l'on devroit mettre au nombre des intercurrentes, *ibid.* Telles ſont celles qui ſe terminent par l'hémorrhagie du nez, ou par l'hémoptyſie, 241, 242.

FIEVRES INTERMITTENTES, commencent en 1677, p. 297, 298. Deviennent épidémiques & dominantes en 1678, pendant le printemps, l'été & l'automne, 513.

En 1677, &c. elles étoient tierces ou quotidiennes, 298, 299. Après le troiſieme ou le quatrieme accès elles n'avoient plus d'intermiſſion, *ibid.* Alors devenant continues elles attaquoient la tête; cependant il falloit les regarder comme intermittentes, & les traiter par le quinquina, 305.

Elles étoient quelquefois accompagnées d'apoplexie, 307. Ce qu'il falloit éviter alors, *ibid.* Elles cauſoient quelquefois le diabetes dans les vieillards, *ibid.* Comment il falloit le traiter, 307, 308. Elles étoient quelquefois accompagnées de la néphré-

tique, 313. Comment ce ſymptome devoit être traité, *ibid.*

Les fievres dont nous parlons ne demandoient aucune évacuation; inconvénient des ſudorifiques, 299. Mauvais effet des autres évacuations; bons effets du quinquina, *ibid.* Confiance de l'Auteur en ce remede, 300. Danger de le donner immédiatement avant l'accès, & rechûte à craindre ſi on le donne en trop petite doſe, 301. La méthode de l'Auteur pare à ces deux inconvénients, *ibid.* *voyez* QUINQUINA.

Fievres intermittentes de 1677 reviennent les années ſuivantes juſqu'en 1685, p. 318. L'Auteur n'a vu, depuis 1678 juſqu'en 1685, aucune fievre continue, à moins qu'elle ne vînt d'un mauvais traitement, *ibid.*

Fievres intermittentes de 1679 ſont les mêmes que celles de l'année précédente, 311, 312.

Fievres intermittentes de 1680, leurs viciſſitudes, 357.

Fievres intermittentes de 1681 étoient les mêmes que celles de 1677, p. 357.

Fievres intermittentes épidémiques, d'où tirent leurs différents noms & leurs diſtinctions, 8, 9. Sont décrites exactement, 49, 78.

Fievres intermittentes ſont plus ſouvent épidémiques que les autres, 236. Elles parurent rarement à Londres depuis la peſte, 236.

En quel ſens on peut les mettre au rang des maladies aiguës, 3.

Mauvais effets des remedes trop chauds dans ces fievres, 68, 299. Elles naiſſent ſouvent des continues vers la fin du printemps & le commencement de l'eté, 95, 96.

Elles achevent leur dépuration dans le même eſpace de temps que les continues, 59. Ont une matiere fort groſſiere à ſéparer du ſang, 141, 142. Sont d'une nature très différente des continues, & les unes des autres, 60. Evacuent dans le temps de l'accès la matiere fébrile qui s'eſt amaſſée durant l'intermiſſion, 301, 302.

Leur accès compoſé de trois divers temps, 49. Raiſon de ces trois temps, *ibid.* Exacte deſcription de l'accès, 50, 575. Ceux qui meurent pendant l'accès, meurent dans le friſſon, 49. Ce qui arrive quand la ſueur vient. Cauſe du retour des accès. *Voyez* Accès.

Fievres intermittentes dans les enfants doivent être abandonnées à la nature, & pourquoi, 67. Se terminent le plus ſouvent d'elles-mêmes, *ibid.* Sont dangereuſes dans les vieillards, ſur-tout celles d'automne, *ibid.*

Fievres intermittentes de longue durée demandent des ſpécifiques, 60, 61, 408, 409. Ne doivent pas être attaquées dans le temps des accès, 476. Relâche de pluſieurs ſemaines que donne le quinquina, 64, 65.

Fievres intermittentes ſont printanieres, ou automnales, 53. Celles des autres ſaiſons doivent être rapportées à celles-là, *ibid.* Néceſſité de cette diſtinction dans la pratique, *ibid.* Ces deux ſortes de fievre ſont eſſentiellement différentes, *ibid.* Leur hiſtoire, 53, 54.

Fievres intermittentes d'automne, d'où proviennent ſelon l'Auteur, 57. Quand eſt-ce qu'elles commencent, ſi la conſtitution eſt épidémique, *ibid.* Maladies qu'elles laiſſent à leur ſuite, 55, 72-74. Laiſſent dans les enfants une enflure du ventre, lorſqu'elles ont été longues, 72, 575; quelquefois une enflure des jambes dans les adultes, 71. Sont dangereuſes aux vieillards, 67, 575. Ont ordinaire d'attaquer différentes perſonnes à la même heure du jour, 57.

N'ont pas d'abord un type régulier comme celles de printemps, mais imitent les continues, 8, 9, 57. A quoi reſſembloit cha-

que accès de celle de 1661, 14, 15.

Sont bien différentes de celles de printemps, par rapport à la durée & au danger, 55. En quel cas les tierces ſont aſſez bénignes, 55. En quel cas dangereuſes, *ibid.* Fievres quartes beaucoup plus mauvaiſes que les tierces; leur longueur, 55, 56. Jeunes gens les ſoutiennent mieux. Mauvais effets de la ſaignée & de la purgation, *ibid.* Enfants dans le berceau les ſurmontent, 56.

Fievres intermittentes d'automne ne peuvent être guéries par l'Auteur avant qu'elles aient achevé l'ouvrage de la dépuration, 59. Avantage qu'il y auroit de pouvoir les guérir plutôt, 60. Se guériſſent plus difficilement que celles de printemps, 57. Pourquoi leur cure eſt ſi difficile, 57, 58.

Maniere de les traiter, 63. Pourquoi l'Auteur y emploie la même méthode que pour les continues, 61. Quartes, quand doivent être attaquées, 67, 68. D'où ſe tirent les indications curatives, 61.

Fievres intermittentes d'automne, qui ſont très épidémiques, n'admettent pas la ſaignée, 63.

Fievres intermittentes d'automne, comment doivent être traitées, ſi elles ne cedent pas au quinquina, 67. Quand eſt-ce qu'elles demandent des purgatifs, 69. Quand eſt-ce que les purgatifs les prolongent, 69, 70. Comment il faut appliquer ces remedes, 69, 70.

Fievres intermittentes d'automne ſont tierces ou quartes, 58. Varient ſouvent, 58. Ne ſont pas quotidiennes comme celles de printemps, 58. *Voyez* FIEVRES QUARTES, QUOTIDIENNES, & TIERCES.

Fievres intermittentes du printemps commencent au mois de Février; quelquefois plutôt, quelquefois plus tard; raiſon de cela, 53, 150. Sont plus ou moins épidémiques, ſuivant qu'elles commencent plutôt, ou plus tard, 53.

Leur cauſe, 53. Leur hiſtoire, 54. Sont toujours ſalutaires, *ibid.* rarement longues, *ibid.* Peuvent néanmoins, à cauſe du mauvais traitement, durer juſqu'à celles d'automne, 55. Ceſſent dans cette ſaiſon qui leur eſt contraire, *ibid.* Sont quotidiennes ou tierces, 53. Ont moins de ſymptomes dans leur déclin que celles d'automne, 69, 70. Pourquoi elles imitent ſouvent par leur durée celles d'automne, 56.

Comment il faut les traiter, 56. Doivent être abandonnées à elles-mêmes, & pourquoi, 57. Deviennent bien plus opiniâtres par les évacuations, 56; & plus longues, 55.

Celles de 1661 ſuccedent aux continues, & finiſſent au commencement de Mai, 16.

Fievres intermittentes du printemps, quoique prolongées, ne ſont pas ſuivies d'auſſi fâcheux ſymptomes que celles d'automne, 55. Sont quelquefois ſuivies de manie, & dans quelle occaſion, *ibid.*

Certaines fievres, ſoit intermittentes, ſoit continues, n'ont point de caractere fixe; leur cauſe, 60, 61. Durent peu, *ibid.*

FIEVRES MALIGNES, quelles ſont celles que l'on nomme ainſi, 538.

Fievre véritablement maligne eſt d'une nature entiérement différente des autres, & n'eſt pas une maladie que l'on voie tous les jours, 79, 80. Ne differe de la peſte que par le moins de violence, 80. Pourquoi paroît peu conſidérable dans les maladies véritablement malignes, 235.

Malignité de la fievre dépend quelquefois plus du mauvais traitement, que de la maladie même, & pourquoi, 80.

FIEVRE D'UN MAUVAIS CA-

RACTERE, provenant d'un choléra morbus arrêté mal à propos, comment ſe guérit, 24, 25.

FIEVRES PÉRIPNEUMONIQUES regnent ſouvent en hiver, 357. Certaine fievre péripneumonique ſurvient tous les hivers, 517.

FIEVRES PESTILENTIELLES qui regnent un ou deux ans après une peſte violente, ſont de même caractere que la peſte, & demandent le même traitement, 81. Exemple de cela dans la fievre qui ſuivit la peſte de Londres, 96, 97.

Fievre peſtilentielle, par quelle voie évacue la matiere morbifique, 89, 90. Dans quelle circonſtance parut & combien de temps dura celle de 1665, p. 78, 79.

Fievre d'une eſpece ſinguliere qui précéda la peſte de Londres; l'Auteur eſt en doute ſi on doit lui donner le nom de peſte, 96, 97. Elle n'en différoit que parce-qu'elle étoit moins violente, 79, 80. Quels étoient ſes ſymptomes, 79, 96, 97. L'Auteur la regarde comme une inflammation, 95, 96. Elle fut le commencement de toutes les maladies inflammatoires qui parurent enſuite, 236, 239.

L'Auteur ne ſait d'abord comment la traiter, 95. Il reconnoît qu'elle demande un traitement différent de celui des autres fievres, 96. Il la guérit par la méthode qui convient dans la pleuréſie, 96.

Fievre peſtilentielle après la peſte, l'Auteur ſouhaite de pouvoir la guérir par une autre méthode que celle de la ſaignée réitérée, 97, 98. Quelle méthode il découvrit, 98. Heureux ſuccès de cette méthode, 99. Comment il falloit gouverner les ſueurs, 99, 100.

Utilité des ſueurs dans la fievre peſtilentielle, 100. Comment il falloit reſtaurer les malades qui ſuoient abondamment, 100, 101. Sueur comme naturelle après l'artificielle, étoit ſalutaire, 100. Les ſueurs ne venoient pas d'elles-mêmes; mais on les excitoit facilement dès les premiers jours de la maladie, & elles étoient très ſalutaires, 99.

FIEVRE PUTRIDE dans la petite vérole confluente: *voyez* FIEVRE SECONDAIRE.

FIEVRE QUOTIDIENNE, ce que c'eſt, 298. On nomme quelquefois, mais improprement, fievres quotidiennes, les doubles tierces, ou les triples quartes, 57, 58.

Fievres quotidiennes de 1678: *voyez* Fievres intermittentes de 1678.

FIEVRES QUARTES étoient plus fréquentes avant l'an 1678, 297.

Fievres quartes ſont des productions de l'automne, 58.

Fievres quartes épidémiques d'automne, combien de temps durent, 7. Comment doivent être traitées, 64 *& ſuiv.* Doivent être plutôt abandonnées à la nature dans les enfants & les jeunes gens, 65. Sont dangereuſes dans les vieillards, 67.

Fievre quarte, en quoi conſiſte, 51, 52. Quand eſt-ce qu'on la nomme triple quarte, *ibid.*

Fievre quarte commence toujours vers l'automne, *Préf.* xxx. Ne peut être guérie avant l'équinoxe du printemps, *ibid.* En quel cas elle peut attaquer une perſonne de très bonne ſanté, 408, 409. Ses ſymptomes, 55, 56. Cauſe la cachexie & d'autres maux, quand elle dure long temps, 408, 409. Elle eſt l'opprobre des Médecins, & pourquoi, 64, 65. Ceux qui ſont attaqués une ſeconde fois de cette maladie, le ſont beaucoup plus légérement que la premiere fois, 56.

Fievre quarte de 1661, &c. eſt dominante en automne, & enſuite diminue, 16.

Fievre quarte, comment agit ſur les vieilles gens, 55. Comment eſt ſoutenue par les jeunes gens & les enfants, *ibid.*

Comment eſt guérie par le quinquina, 302, 303. Effet du quinquina ſur cette fievre, 64. Purgation fréquente y eſt nuiſible, 65. Saignée eſt dangereuſe pour les vieillards, *ibid.* Changement d'air ne convient qu'après la dépuration du ſang, 68. Pourquoi pas plutôt, *ibid.* Ce qu'il faut faire ſi le malade ne peut changer d'air, *ibid.* Quel remede il faut employer, 69.

FIEVRE ROUGE, ſa deſcription, 144. Attaque ſur-tout les enfants, *ibid.* Attaque ſur-tout en été, *ibid.*

Comment ſe guérit, 144. Ce qu'il faut faire s'il ſurvient des convulſions, ou un coma au commencement de l'éruption, 145. Cette fievre, en finiſſant, laiſſe des écailles farineuſes, 219.

FIEVRE DE ROUGEOLE de l'an 1674, en quoi différoit de la rougeole, 216. Duroit plus longtemps, *ibid.* Se traitoit comme la rougeole, *ibid.* Ne demandoit ni ſaignée ni lavement, *ibid.*

FIEVRE DE LA ROUGEOLE eſt déclarée le ſecond jour, 177. Augmente le huitieme jour, 178.

FIEVRE SECONDAIRE dans la petite vérole confluente, ſa cauſe, & le temps où elle ſurvient, 543. Comment elle eſt excitée, 544. Jours où elle commence dans les différents degrés de cette maladie, *ibid.*. Moins il entre de pus dans le ſang, plus elle eſt légere, 545.

FIEVRES STATIONNAIRES, ce que c'eſt, 6. D'où elles dépendent, 241, 242. Ne ſont pas produites par les qualités manifeſtes de l'air, 6, 242. Peuvent être avancées ou retardées par ces qualités: en quoi different des fievres intercurrentes épidémiques, 6, 172. En quoi leur reſſemblent, *ibid.*

Elles ont des ſymptomes différents, 173. D'où provient cette différence, 172. Exemple dans la fievre dyſſentérique de 1671, & dans celle de 1672, 173.

Fievre ſtationnaire eſt une fievre épidémique de la conſtitution générale, 513, 514. Elle cede la place, en automne, à la maladie épidémique dominante, 172. Pourquoi, 173.

Fievre ſtationnaire de 1675, qui ſurvenoit en automne après des toux, étoit la même que celle du mois de Juillet de 1673, 206. Mais alors elle attaquoit la poitrine, *ibid.*

FIEVRE PAR LA SUPPRESSION des vuidanges dans de nouvelles accouchées, 432.

FIEVRE DE SUPPURATION dans la petite vérole confluente. *Voyez* FIEVRE SECONDAIRE.

FIEVRE TIERCE, ce que c'eſt, 52.

Fievres tierces de 1671, regnent au printemps, 148, 149.

Fievres tierces d'automne épidémiques durent juſqu'à l'hiver, 7, 8.

Fievres tierces d'automne prématurées reſſemblent d'abord aux fievres continues, & ne ſe font bien connoître qu'à la fin de l'automne, 8, 9.

Fievres tierces d'automne de 1664 juſqu'en 1665, par quels ſymptomes ſe diſtinguoient des autres fievres tierces, 14.

Fievres tierces d'automne de 1661, quand commencerent, 14. Quand finirent, 15. Furent ſuivies d'autres fievres, *ibid.*

Fievres tierces d'automne, comment doivent être traitées, 63. Purgatifs mêlés avec les ſudorifiques, recommandés par l'Auteur, 63, 64.

Fievres doubles-tierces d'automne, comment ſe traitent, 64. Faut s'abſtenir de lavements, *ib.* Faut donner des ſudorifiques ſans purgatifs, *ibid.*

Fievres tierces d'automne & de printemps dans les enfants & le jeunes gens doivent être abandonnées à la nature, 67. Sont dangereuſes dans les vieillards, ſur-tout celles d'automne, *ibid.*

Fievres tierces du printemps, quand commencent & quand finiſſent, 6, 7. Ne deviennent jamais quartes comme celles d'automne, 57.

Celles du printemps de 1678, comment ſe guériſſoient, 310, 311.

Fievres tierces de 1678. *Voyez* Fievres intermittentes de 1678, 310, 311.

Fievre de petite vérole, d'où dépend, 146. Elle eſt de même nature que la petite vérole réguliere, excepté l'éruption, 139. Commence & ſe termine avec les mêmes ſymptomes, *ibid.* Accompagnoit la petite vérole réguliere, *ibid.* Doit être regardée comme ſa ſœur, 142, 143. Comment elle ſe terminoit par la ſalivation, 139, 145.

Quels étoient ſes ſymptomes quand on la traitoit mal, 140. Demande un autre traitement que la petite vérole, & pourquoi, *ibid.* Quelles ſont les indications curatives, 141. Elle doit être traitée par les évacuants & les tempérants, & pourquoi, 142, 143.

En 1668 elle ſe tourna en diarrhée, 145.

Fievre de la petite vérole, quand eſt-ce qu'elle commence, diminue & revient, 109, 110, 213. Dans la petite vérole confluente, elle dure pluſieurs jours depuis l'éruption; dans la diſcrete, c'eſt tout le contraire, 109, 110.

D'où vient la fievre dans le temps de l'invaſion, 521, 522.

La fievre qui eſt violente dans le commencement des petites véroles, annonce qu'elles ſeront confluentes, 373.

Pourquoi les ſueurs abondantes qui accompagnoient les petites véroles irrégulieres, n'étoient d'aucune utilité, 239.

Fleurs blanches, 620.

Flux dans la gonorrhée virulente, 332, 333.

Flux immodéré des regles, comment ſe guérit, 309, 620.

Foibles. Il eſt quelquefois très utile de faire coucher de jeunes gens auprès d'eux, 37.

Fomentation dans la fievre éréſipélateuſe, 278. Quand & comment doit être employée, 278.

Fomentation pour la chûte de la matrice, 439.

Fomentation pour la gonorrhée virulente, 341.

Formules. Le devoir d'un Médecin eſt plutôt de découvrir les véritables indications curatives, que de donner des formules, 460, 461.

Formules les plus ordinaires dans la pratique, 563, 567. Pourquoi l'Auteur n'en propoſe pas un grand nombre, *Préf.* xxxix. Pompeux étalage de formules eſt plus nuiſible qu'utile à la médecine, *ibid.*

Fortifiants. Remedes fortifiants dans les fievres intermittentes d'automne, quand & pourquoi conviennent, 67, 68. Ils ſont les mêmes dans l'hydropiſie que dans la goutte, à peu de choſe près, 503, 504. Quand & pourquoi ils conviennent, 501, 502. Sont néceſſaires dans l'affection hyſtérique après les évacuants, 409, 410.

Foſſes, pourquoi il n'en paroît pas ſur le viſage les premiers jours après que les puſtules de la petite vérole diſcrete ſont tombées, 111.

Fracastor, cité au ſujet du bonheur de la vie, *Préf.* ix.

France. Pourquoi ceux qui ſont épuiſés par la ſalivation mercurielle doivent y aller, 352.

Frêne. Sa graine louée comme lithontriptique, 553, 554.

Frictions pour exciter la ſalivation dans la vérole, comment & avec quoi ſe font, 343, 344.

Froid. Temps froid comment devient ſalutaire dans la petite vérole diſcrete, 127, 128.

Froid cadavérique des parties externes dans l'affection hyſtérique, ce qu'il produit, 397, 398. Il n'eſt pas dangereux, à moins qu'il ne provienne d'une évacuation exceſſive, 401, 402.

Froid dans la dyſſenterie met le malade en danger, 158, 159.

Froid humide produit quantité de toux & de rhumes en 1575, 218.

Froid ſubit après la chaleur, cauſe le rhumatiſme, 265.

Froid doit être évité dans la petite vérole, 230. Eſt dangereux, 122, 123. Nuit extrêmement dans les deux ſortes de petite vérole, *ibid.* Peut faire rentrer les puſtules & déſenfler le viſage & les mains, *ibid.*

Fruits cruds occaſionnent le choléra morbus, 155.

G

Galien avoit déja obſervé que les remedes échauffants irritent les fievres intermittentes, 68.

Gale furfureuse de la tête, comment ſe guérit, 630.

Gangrene cauſée par l'érésipele, 274.

Gangrene des inteſtins ſurvient quelquefois dans la dyſſenterie, 155.

Garde-malades dans la petite vérole font ſouvent beaucoup de mal, 132.

Gargarisme dans les aphthes qui ſurviennent après la paſſion iliaque, 533.

Gargariſme dans l'eſquinancie, 282. Il faut le tenir dans la bouche ſans l'y agiter, 284.

Gargariſme dans la petite vérole pour délayer la ſalive épaiſſe & viſqueuſe, 135.

Gargariſme dans l'ulcération inſupportable de la bouche, cauſée par la ſalivation mercurielle, 351.

Genet, pourquoi ſon ſel lixiviel eſt recommandé dans l'hydropiſie, 503.

Genou, comment eſt affecté dans la goutte irréguliere, 446, 447.

Gland, ce qu'il faut faire lorſque, dans la gonorrhée virulente, il eſt recouvert d'un prépuce gonflé & durci, 341.

Glandes du méſentere ſe durciſſent ſouvent dans les enfants par le trop fréquent uſage des purgatifs; ce que cela annonce, 412, 413.

Gonorrhée virulente, ce que c'eſt, 232. C'eſt par-là que le mal vénérien ſe manifeſte d'abord, *ibid.* Commencement & progrès de la gonorrhée, 332, 333. Quel eſt l'endroit le premier infecté, 332. Par où tranſſude, ſelon l'Auteur, la matiere virulente, *ibid.* Ce qui arrive quand le ſcrotum eſt enflammé, 333.

Divers ſymptomes de la gonorrhée, 332, 333. Comment elle produit la vérole, 334. Quand eſt-ce qu'il faut la traiter, ſi elle eſt jointe à la vérole, 350. Comment il faut la traiter lorſque la vérole eſt guérie, *ibid.*

Gonorrhée ne ſe guérit point point par la ſalivation, 350. Se guérit ſur-tout par les purgatifs, 336; & ſur-tout par les hydragogues, 337. Combien de temps il faut les continuer, 337, 616. Danger de les abandonner trop tôt, 338. Recourir à des purgatifs plus forts, ſi les autres ſont inutiles, *ibid.* Pourquoi il faut un régime rafraîchiſſant, 339. Quelles ſortes d'aliments conviennent ou ne conviennent pas, 339, 616.

Gonorrhée produit aiſément la vérole, ſi on manque d'employer les purgatifs, 338. Comment il faut ſuppléer aux purgatifs, 338, 616. Quelle méthode il faut ſuivre en cela, 340, 617.

Quand eſt-ce que la gonorrhée demande la ſaignée, 340. Eaux minérales n'y conviennent pas, *ibid.* Danger des aſtringents, 241. Décoctions des bois, plus nuiſibles qu'utiles, *ibid.* Les ſujets diffici-

les à purger guériſſent plus difficilement, 340.

Séroſité qui découle à la fin de la gonorrhée virulente, quelle en eſt la cauſe, 337.

GOODAL, Docteur en médecine, ſon caractere, 296. Communique à l'Auteur un cas ſingulier, 386. A toujours défendu l'Auteur, 389.

GOSIER. Douleur de goſier dans la petite vérole commence avec l'éruption des puſtules, & augmente avec elle, 108.

GOUTTE. On la confond ſouvent avec le rhumatiſme; quand eſt-ce que cela arrive, 442. Elle eſt un inſtrument de la nature pour dépurer le ſang, *ibid.* Quand eſt-ce qu'elle reſſemble au ſcorbut, *ibid.* Elle cauſe la mort lorſque la matiere mobifique rentre dans le ſang, 449. Goutte ſe nomme auſſi maladie articulaire, *ibid.* Dépoſe toujours, de ſa nature, la matiere morbifique ſur les articulations, 453.

Quelles ſortes de gens elle attaque, 442. Comment elle eſt dans ceux qui ne ſont pas encore vieux, *ibid.* Tue plus de riches que de pauvres, 449. Attaque peu de gens ſtupides, 474; rarement les femmes, 450.

Elle ſemble provenir d'une coction léſée, 450, 451. Ses deux cauſes, ſelon l'Auteur, 452. Elle peut venir auſſi de l'excès du vin, *ibid.*

Goutte réguliere, en quel temps elle attaque, quelle partie, & dans quel ordre, 443. Attaque d'abord un pied, 444; enſuite l'autre, *ibid.* rarement tous les deux enſemble dès le commencement, 445. Pourquoi elle n'eſt ni ſi cruelle ni ſi réguliere dans les vieillards que dans les autres, *ibid.*

Accès de goutte, comment different, 445. Grand accès compoſé de pluſieurs petits, *ibid.* Douleur augmente le ſoir, & diminue le matin, 444. Etat du pied quand l'accès finit, 445. Etat du malade, & retour de ſon appétit, *ibid.* Si l'accès a été violent, il ne reviendra qu'au bout d'un an, 446.

Goutte réguliere cauſe des douleurs plus violentes que l'irréguliere, & ſes accès ſont plus courts, 448. N'attaque ni les enfants ni les jeunes gens, 450.

Goutte irréguliere, ce qu'on entend par là, 446. Qu'eſt-ce qui la rend irréguliere, *ibid.* Sa deſcription, 446. Ses accès ſont fort longs, 447. Quels ſymptomes elle a différents de ceux de la goutte réguliere, 447, 448.

Elle ne laiſſe point d'intervalle de ſanté entre les accès; incommodités qu'elle cauſe, 447. Mauvais effets de ce que la matiere morbifique n'eſt pas dépoſée parfaitement aux extrémités, 448. Goutteux inſupportables à eux-mêmes & aux autres, 449. Goutte remontée, funeſte, *ibid.*

Goutte, comment doit être traitée, 453. Perſonne n'a pu juſqu'à préſent la guérir radicalement, *ibid.*

Pourquoi il ne faut pas la traiter dans le temps des accès, mais dans les intervalles, 476. Néceſſité de ſuivre la méthode de la nature, 453. Comment la nature diſſipe la matiere goutteuſe, *ibid.*

On ne guériroit pas la goutte en arrêtant ſes ſymptomes, 476. Il faut néanmoins remédier à ceux qu'a produits une mauvaiſe méthode, 479; & à ceux qui mettent le malade en danger, *ibid.* Symptomes auxquels il faut remédier dans l'accès, 477. Alors on ne traite pas la goutte réguliere, mais les accidents qu'a produits une mauvaiſe méthode, 479.

Ce qu'opere pour la guériſon de la goutte le moxa ou le lin crud, brûlé ſur la partie affectée, 483.

Ce qui eſt néceſſaire pour guérir la goutte radicalement, 484. Difficulté de cette guériſon, par deux

cauſes contraires l'une à l'autre, & quelles ſont ces deux cauſes, *ibid.*

Il faut, pour une guériſon parfaite, changer toute l'habitude du corps, 476, 477.

Traitement de la goutte ne doit pas être entrepris par les évacuants, 453. Combien la ſaignée y eſt nuiſible, *ibid.* Combien la purgation, 454. Dans quel cas la manne eſt permiſe, 553. Comment les ſudorifiques nuiſent, 457.

Il s'agit de rétablir les coctions, & la force des parties, par un long uſage des digeſtifs, 459. Quels ſont ceux que fournit la matiere médicale, & comment il faut les employer, 460, 461.

Goutte ne ſe guérit pas par les ſeuls médicaments, le régime doit y concourir, 467. Quel il doit être dans les intervalles de la goutte, par rapport à la quantité, la qualité, & le temps des aliments, *ibid.* Par rapport à la diete lactée, 468. Par rapport à la boiſſon, 469. Par rapport à l'eau pure, 470. Par rapport à la décoction des bois, 471. Par rapport au ſommeil & aux veilles, 473. Par rapport aux paſſions de l'ame, 474. Par rapport au mouvement & au repos, 475. Par rapport aux plaiſirs de Vénus, 475, 476. Dans les accès de la goutte, par rapport à la quantité & la qualité des aliments & de la boiſſon, & par rapport à l'exercice, 477. Quand eſt-ce que l'exercice eſt impraticable, 478. Quand eſt-ce qu'il eſt néceſſaire de quitter le lit dans un accès de goutte invétérée, & même de faire de l'exercice, *ibid.*

Goutte invétérée produit la diarrhée, ſi la matiere morbifique ne ſe dépoſe pas ſur les extrémités; ce qu'il faut faire alors, 480.

Un purgatif léger détermine la goutte, 553. Laudanum empêche cet effet des purgatifs, 554.

Goutte ſe jette quelquefois ſur les poumons, 481. Comment il faut ſe conduire alors, *ibid.*

Goutte remontée comment ſe connoît, 557. Comment l'Auteur s'en guérit lui-même, *ibid.* Goutte remontée eſt très dangereuſe, 90, 480.

Quand eſt ce que la goutte reſſemble au ſcorbut, 270.

Contention d'eſprit eſt très nuiſible aux goutteux, 474. Les remedes donnés mal à propos en ont plus fait mourir que la maladie même, 482.

GOUTTES du Docteur Goddard, préférables aux autres eſprits volatils, *Préf.* xxxvij.

GRAVIERS, ce qu'il faut faire quand ils cauſent la néphrétique, 431.

GROSSESSE. On prend ſouvent pour groſſeſſe, des excroiſſances charnues dans l'abdomen, ou des vents, 501, 502.

H

HABITS. Danger de quitter trop tôt les habits d'hiver, 242, 243.

HABITUDE DU CORPS doit être entiérement changée pour la guériſon de la goutte, 476, 477.

HÉMOPTYSIE. L'Auteur croit qu'elle eſt de même nature que l'hémorrhagie du nez, 289. La différence du nom ne vient que de la différence des parties affectées, *ibid.* En quel ſens on doit la mettre au rang des fievres, *ibid.* C'eſt une fievre qui tire ſon nom de ſa criſe, *ibid.* Qui ſont ceux qu'elle attaque principalement, & quand, *ibid.*

Hémoptyſie ſe guérit par les mêmes remedes que l'hémorrhagie du nez, excepté la purgation, 289.

Hémoptyſie dans la petite vérole, 116, 549, 595. Sa curation, 549, 595.

Hémoptyſie & piſſement de ſang dans la petite vérole, ſont des ſignes mortels, 116, 136.

HÉMORRHAGIE DU NEZ, ſa deſcription, 286. Survient dans les fievres, & pourquoi, 41. Comment doit être traitée, 42. En quel ſens doit être miſe au nombre des fievres, 286. Porte le plus ſouvent des marques de fievre dans le commencement, *ibid.* Quand indique la ſaignée dans la petite vérole, 134.

Hémorrhagie du nez, comment ſe guérit, 287. Remedes internes, 288; externes, *ibid.* Ne doit pas toujours être arrêtée dans les fievres, & pourquoi, 134. D'où vient que les aſtringents y ſont ſouvent inutiles, 42.

Hémorrhagie du nez dans une petite vérole maligne, arrêtée par l'eſprit de vitriol, 225.

Hémorrhagie du nez revient aiſément chaque année, ſi la perſonne eſt échauffée, 288. Quand eſt-ce qu'il faut purger dans cette maladie, *ibid.* Chaleur & douleur au devant de la tête dans l'hémorrhagie du nez & l'hémoptyſie, 287.

Toute hémorrhagie exceſſive revient facilement, ſi, après qu'elle eſt arrêtée, on n'a pas ſoin de purger doucement, 42.

HÉMORRHAGIES cauſent ſouvent l'affection hyſtérique; quelle conſéquence il faut tirer de là, 407.

HÉMORRHOÏDALES. Les veines hémorrhoïdales ſont douloureuſes dans les intervalles de la goutte irréguliere, 406, 407.

HÉMORRHOÏDES. Douleur qu'elles cauſent, & leur curation, 621, 622. Leur flux immodéré, 622.

HERBES AMERES ſont utiles pour la goutte. *Voyez* PLANTES pour la goutte.

Herbes échauffantes : effets qu'elles produiſent en hiver & en été, 464, 465. Sont très utiles dans les maladies chroniques & dans la goutte, *ibid*

HEURES médicinales pour prendre des remedes, quelles ſont-elles, 505.

HIPPOCRATE cité, 2. Ce qu'il a fait pour l'avantage de la médecine, *Préf.* xiij. Eloge de ſa méthode, xxiv. Ce qu'il a mis pour fondement de l'art, *ibid.* Quelle étoit ſa théorie, *ibid.* Il blâme ceux qui s'appliquent plus aux ſpéculations qu'aux obſervations de pratique, 499. Comment doit s'entendre un endroit de ſon livre de l'ancienne médecine, 496. Il eſt cité au ſujet des maladies chroniques, 327. Rend ſervice à la médecine, lors même qu'il preſcrit les choſes les plus ſimples, *Préf.* xxxix.

Il employoit déja dans la goutte la méthode de brûler la partie avec le lin crud, 483.

Il ne paroît pas avoir connu la petite vérole, 226, 227.

Ses Aphoriſmes & ceux des Anciens touchant la préparation de la matiere morbifique; à quelles ſortes de fievres doivent s'appliquer, 236.

HISTOIRE d'une maladie doit être connue pour être en état d'appliquer les remedes convenables, *Préf.* xxiij, xxiv. Peut ſeule indiquer la véritable méthode de traiter la maladie, 317.

Hiſtoire des maladies, combien eſt utile, *Préf.* xxiij. Pourquoi elle eſt devenue ſi ample & avec ſi peu de fruit juſqu'à préſent, xvj. Pourquoi nous n'en avons point d'exacte, xxiij. Pluſieurs attentions qu'il faut avoir en l'écrivant, xvij. Elles ſe réduiſent à quatre chefs, dont on donne le détail, xviij.

Hiſtoire des maladies aiguës n'eſt donnée par l'Auteur que comme un eſſai, *Préf* xxxvij.

Hiſtoire de l'affection hyſtérique, pourquoi difficile à donner, 399.

Hiſtoire naturelle s'écrit ordinairement très mal, *Préf.* xvij.

Hiſtoire véritable de la petite vérole, de quelle ſorte de pe-

cite vérole doit être tirée, 207.

Hiſtoire particuliere d'un choléra morbus, 296, 297; d'une colique bilieuſe guérie par les narcotiques ſeuls, 195; d'une colique bilieuſe guérie par l'exercice du cheval, *ibid.* d'un hypocondriaque guéri par le même remede, 425, 426; d'une dyſſenterie aiguë guérie par la méthode de l'Auteur, 166; d'une autre dyſſenterie guérie auſſi par la méthode de l'Auteur, *ibid.* d'une dyſſenterie invétérée & guérie, 170; d'une fievre aiguë violente, avec des taches de pourpre & un piſſement de ſang, 386; d'une fievre dyſſentérique guérie, 176; d'une fievre dyſſentérique précédée d'une dyſſenterie, & guérie, *ibid.* d'une fievre épidémique, avec aſſoupiſſement, guérie par la méthode de l'Auteur, dans un enfant, 125; d'une fievre épidémique accompagnée de déjections ſymptomatiques, guérie par la méthode de l'Auteur, 216; d'une fievre épidémique accompagnée d'une pleuréſie ſymptomatique, guérie par la méthode de l'Auteur, dans un enfant, 232; d'une femme qui mourut de la fievre maligne qui précéda la peſte de Londres, 95; d'une fievre maligne qui augmenta après la ſaignée, 539, 540; d'un jeune homme qui mourut de la fievre peſtilentielle, pour n'avoir pas été ſuffiſamment ſaigné, 97, 98; d'un jeune homme attaqué de la fievre peſtilentielle, & qui ne rejetta plus les ſudorifiques lorſqu'il eut commencé à être moite, 99; d'un Médecin qui avoit une fievre de petite vérole, 144.

Hiſtoire d'une femme hydropique, attaquée auſſi d'affection hyſtérique, 500; d'une femme hydropique guérie par le ſyrop de nerprun, 492; d'une autre femme hydropique qui ſe trouva plus mal de ce ſyrop, 493; d'un homme qui avoit une colique hypocondriaque, approchante de la paſſion iliaque, 405; d'un hypocondriaque qui pleuroit avec excès, 406; d'une affection hyſtérique qui imitoit les ſymptomes de la pierre dans la veſſie, & qui fut guérie par un narcotique, 199; d'une paſſion iliaque guérie par la méthode de l'Auteur, 532; d'une femme dont les vuidanges furent ſupprimées par une affection hyſtérique, & qui périt par une ſaignée du pied faite mal à propos, 436; d'une manie dans une femme, 75; d'une rougeole irritée par des remedes échauffants, & guérie par la méthode de l'Auteur, 182; d'enfants attaqués de la rougeole, & guéris par la méthode de l'Auteur, 219.

Hiſtoire d'un homme qui avoit avalé du ſublimé corroſif, & qui fut guéri par l'eau ſeule, 322, 323; d'un Chirurgien qui guériſſoit la peſte par des ſaignées copieuſes, 93; d'un Apothicaire guéri d'un rhumatiſme par l'uſage du petit-lait, 221, 222; d'un enfant guéri de la petite vérole par la méthode de l'Auteur, 377; d'une dame guérie heureuſement d'une petite vérole noire & irréguliere, par la méthode de l'Auteur, 187; du fils de l'Auteur, guéri de même d'une petite vérole diſcrete irréguliere, 289; d'un enfant qui mourut d'une petite vérole noire & irréguliere avec des véſicules ſur les cuiſſes, 184; d'enfants attaqués de petites véroles noires & très malignes, 223; d'un jeune homme attaqué d'une petite vérole noire & très maligne, après avoir beaucoup bu, 225; d'une jeune perſonne qui mourut le onzieme jour d'une petite vérole très confluente, 363, 364; d'un jeune homme guéri par la méthode de l'Auteur, d'une petite vérole confluente, 383; d'un jeune homme attaqué d'une petite vérole réguliere, & que l'on crut mort, 134, 135; d'une jeune demoiſelle qui, dans ſa petite vérole, ſe trouvoit très mal

du ſyrop diacode, & étoit ſoulagée par le laudanum, 419, 420.

Homme, ſujet à différents maux, 2. Parvient à ſa plus haute taille à l'âge de vingt & un ans, 50.

Hoquet, ſymptome des fievres continues, 43. D'où provient, *ibid.* Comment on le guérit, *ibid.* Quel il étoit dans une certaine fievre, & comment il ceſſa, 521. Se guérit quelquefois par le quinquina, *ibid.*

Huile d'amandes douces, ſes vertus. 40. N'eſt point nuiſible dans les fievres, 41. Son uſage dans la fauſſe péripneumonie, 264; dans la pleuréſie après la ſaignée, 253. Elle eſt excellente dans la toux avec fievre, 40. Elle eſt préférable aux autres béchiques, *ibid.* Doit être donnée fréquemment & peu à la fois, & pourquoi, 41. On en frotte les croûtes dans la petite vérole, 133. Elle ſoutient les forces, 41.

Huile de lin dans la pleuréſie après la ſaignée, 253.

Humeurs, acquierent dans notre corps une certaine qualité par diverſes cauſes; ce qui arrive de là, *Préf.* xxix.

Hydragogues, paroiſſent à l'Auteur les meilleurs purgatifs dans la gonorrhée virulente, 336.

Différents hydragogues, 493.

Hydropiques jeunes, pourquoi n'ont pas quelquefois beſoin de fortifiants après l'évacuation des eaux, 504. Hydropiques vieux ou foibles en ont toujours beſoin, *ibid.*

Soif des hydropiques, comment il faut l'appaiſer, 507.

Tumeurs hydropiques ſurviennent quelquefois après les fievres intermittentes d'automne, 55, 56.

Hydropisie attaque tout âge & tout ſexe, mais principalement les femmes, 488, 613. Enflure des jambes, premier ſigne, mais qui n'eſt pas toujours certain, 483. Enſuite vient l'enflure du ventre, *ibid.* Tumeurs de l'abdomen cauſées par des excroiſſances de chair ou par des vents, n'appartiennent pas à cette maladie, 488, 489.

Trois principaux ſymptomes de l'hydropiſie, quels ſont-ils, & quelle en eſt la cauſe, 488, 489.

A meſure que les parties attaquées groſſiſſent, les autres diminuent, 489.

Quand eſt-ce que l'hydropiſie cauſe la mort, *ibid.*

Cauſe éloignée de l'hydropiſie eſt la foibleſſe du ſang; qu'eſt-ce qui produit cette foibleſſe du ſang, *ibid.* Hydropiſie des ovaires dans les femmes a une autre cauſe, *ibid.*

Cauſe prochaine de l'hydropiſie eſt l'épanchement d'eau, 503.

Deux indications curatives; évacuer les eaux, & fortifier le ſang, 490. Comment ſe remplit la premiere indication, 491. Quels gurgatifs conviennent pour cela, & quand, *ibid.* Purgatifs qui agiſſent par haut & par bas, *ibid.* Quand eſt ce qu'il faut employer les fortifiants au lieu des évacuants, 502, 613. Quand eſt-ce qu'il faut employer les diurétiques au lieu des purgatifs & des émétiques, & leſquels, 503.

Hydropiſie ne guérit pas toujours, quoiqu'on ait rempli ces deux indications, 506. Pourquoi le Médecin ne doit pas néanmoins abandonner le traitement, 507.

Seconde indication ſe remplit par les fortifiants, 503, 614. Souvent ne ſont pas néceſſaires dans les jeunes gens, 503. Sont à peu près les mêmes que dans la goutte, 504. Alors point de purgatifs, *ibid.*

Hydropiſie demande de plus puiſſants purgatifs que toute autre maladie, 493, 614. En quels cas les évacuants par haut & par bas ſont nuiſibles, & comment il faut alors s'y prendre, 503.

En quel cas on ne doit employer que les purgatifs, & non les vomitifs, 502.

En quel cas on ne doit employer que les fortifiants ſans aucun purgatif, 502, 503.

Hydropiſie, pourquoi demande des liqueurs généreuſes, 505. Quand eſt-ce qu'on peut accorder le vin, *ibid.* Biere forte au lieu de vin, 459.

Topiques, peu utiles dans l'hydropiſie, 507. Onguents préparés avec des purgatifs, & véſicatoires, ſont dangereux, *ibid.*

Hydropiſie commence où finit le ſcorbut; comment cela doit s'entendre, 270.

Hydropiſie cauſée par des fievres intermittentes d'automne, 71. Symptomes des fievres intermittentes d'automne, *ibid.* Attaque rarement les jeunes gens, à moins qu'on n'ait employé des purgatifs, 72. Cede aiſément aux apéritifs & aux purgatifs, ſi elle eſt nouvelle, *ibid.* Purgatifs s'emploient inutilement avant que la fievre ſoit paſſée; les antiſcorbutiques réuſſiſſent, 72, 615.

Hydropiſie, en quel ſens reſſemble quelquefois au ſcorbut, 270.

Hydropiſie cauſée par la ſaignée dans la goutte, 452, 453.

Hydropiſie peut ſurvenir quand on quitte tout à coup les liqueurs ſpiritueuſes, 270.

Hydropiſie des ovaires dans les femmes hyſtériques, ce que c'eſt, & d'où elle provient, 408.

HYPOCONDRIAQUE : *voyez* AFFECTION HYPOCONDRIAQUE.

HYPOTHESES philoſophiques, doivent être miſes à part quand on écrit l'hiſtoire des maladies, *Préf.* xviij, 499.

Hypotheſes fondées ſur des ſpéculations philoſophiques, pourquoi ſont frivoles; & pourquoi celles qui ſont fondées ſur des obſervations de pratique ſont ſolides, *Préf.* xviij, 499.

HYSTÉRIQUE : *voyez* AFFECTION HYSTÉRIQUE.

I

JALAP, utile dans la gonorrhée virulente, 336.

ICTERE produit par la colique hyſtérique, doit être traité par la rhubarbe ſeule, & pourquoi, 201. Comment doit être traité, s'il eſt opiniâtre, 202, 610.

Ictere provenant de ce que le malade ne gardoit pas aſſez le lit dans une fievre épidémique, 201, 202.

Ictere venant ſans avoir été précédé de colique bilieuſe, comment doit être traité, 201, 610.

IDIOSYNCRASIE, ou tempérament particulier; on doit y avoir égard dans le traitement de l'affection hyſtérique, 419, 420.

JEUNES GENS ſont plus en danger dans la petite vérole, que les femmes ou les enfants, 119.

Chaleur des jeunes gens très utile aux perſonnes foibles qui couchent auprès d'eux, 37.

Jeunes gens, comment ſoutiennent la fievre quarte, 55, 56.

Jeunes gens vigoureux & ſanguins doivent être ſaignés promptement dans les fievres, 21.

Jeunes gens affoiblis par une longue maladie ne doivent pas être ſaignés, & pourquoi, *ibid.*

Jeunes gens peuvent s'attirer une hydropiſie dans les fievres d'automne par trop de purgations, 71.

Jeunes gens ne ſont guere attaqués de la goutte, 450.

ILIAQUE : *voyez* PASSION ILIAQUE.

IMAGINATION. Exemple d'une imagination bleſſée, qui fut rétablie par les cordiaux, 75.

INDICATIONS CURATIVES, d'où doivent ſe prendre, 499. Elles méritent la principale attention du Médecin, *Préf.* xxxix.

INDIGESTION DES HUMEURS dans les maladies chroniques, ce que c'eſt, 463, 464. Elles ſont la cauſe

cauſe primordiale de la goutte, 450.

INFLAMMATION PARTICULIERE du ſang conſtitue la petite vérole, 117.

Inflammation des intervalles des puſtules eſt un bon ſigne, 108, 113.

INFUSION de quinquina dans du vin du Rhin, 304, 575.

Infuſion de ſerpentaire de Virginie dans du vin blanc contre la fievre tierce, 576.

Infuſion de ſafran des métaux dans l'hydropiſie, 495. A quelle doſe on doit la donner, *ibid.* Comment elle opere, *ibid.* Quels purgatifs il faut quelquefois y mêler, & quand, *ibid.*

INJECTIONS dans la gonorrhée virulente ne ſont pas recommandées par l'Auteur, 341.

INQUIÉTUDE dans la petite vérole diſcrete menace de phrénéſie, 128. Calmants y conviennent, 128.

INSOMNIE après les fievres, comment on y remédie, 40. Ce qu'elle marque dans la petite vérole diſcrete, 128.

INTERCURRENTES. *Voyez* FIÉVRES INTERCURRENTES. *Voyez auſſi* MALADIES INTERCURRENTES, OU SPORADIQUES.

INTERVALLES DES PUSTULES dans la petite vérole diſcrete, comment doivent être, 108, 113.

JOURS dans la petite vérole. *V.* PETITE VÉROLE.

JULEP dans l'apoplexie, 567. Julep cordial, 563. Julep fortifiant dans la danſe de Saint Guy, 527, 595. Julep cordial dans la dyſſenterie, 164. Julep dans la fievre d'hiver, 515. Julep fortifiant dans la fievre double tierce, 64. Julep dans la nouvelle fievre épidémique, 522. Julep avec le quinquina pour les enfants dans la nouvelle fievre épidémique, 532. Julep avec le quinquina dans les fievres intermittentes pour les enfants, *ib d.* Julep diaphorétique dans la fievre peſtilentielle, 99. Julep dans la fievre continue de petite vérole, 143. Julep dans l'hémorrhagie du nez, quel doit être, 288. Julep dans l'affection hyſtér. 418. Julep cordial dans la langueur cauſée par la fievre, 32. Julep pour rappeller les vuidanges ſupprimées par l'affection hyſtérique, 434. Julep aſtringent dans le flux immodéré des regles, 438. Julep dans le piſſement de ſang, 387, 388. Julep aſtringent dans le piſſement de ſang cauſé par la petite vérole confluente, 549. Julep perlé, 563. Julep dans la pleuréſie, 353. Julep dans la démangeaiſon opiniâtre, 280. Julep rafraîchiſſant & incraſſant dans le rhumatiſme, 268.

L

LAIT avec la biere : *voy.* BIERE.

Lait crud & tiede dans la dyſſenterie, quand doit être donné, 168.

Lait pour toute nourriture dans l'affection hyſtérique, quand doit être employé, 424. En quel cas ne convient pas, *ibid.*

Lait, ſa nature & ſes propriétés par rapport à la nutrition, 425.

LANGUE : elle étoit noire & ſeche dans la fievre continue de 1661, &c. 16. Elle eſt blanche dans la fievre d'hiver, 513. Elle eſt ſeche, ſi cette fievre eſt mal traitée, 514. Comment elle eſt dans la nouvelle fievre d'hiver, 519. Comment dans la fievre de petite vérole, 138, 155. Comment dans cette fievre traitée par un régime chaud, 144. Comment dans les petites véroles régulieres commençantes, 138, 139.

LARMES DANS LES FEMMES hyſtériques ſans ſujet, & auſſi dans les hommes, 409.

LAUDANUM, inconvenients de ſon trop grand uſage, 428. Intervalles qu'il faut mettre entre chaque priſe, 429. Il ne nuit pas immédiatement aux nerfs, 430.

Son uſage pour empêcher que le quinquina ne purge, 383. Son uſage dans les enfants, 305. Il arrête puiſſamment la dyſſenterie dans la nouvelle fievre épidémique, 530. Les évacuations doivent précéder ſon uſage dans les dyſſenteries épidémiques, 331. C'eſt un remede aſſuré dans les ſuperpurgations, 332. Avec quelles précautions il faut le donner dans un vomiſſement énorme, 429; le continuer enſuite ſans entremêler les purgatifs, *ibid.*

Son uſage dans la néphrétique, 557; dans une douleur inſupportable de goutte invétérée, 483; dans la goutte remontée, 480; pour empêcher que les purgatifs ne cauſent un accès de goutte, 554; pour arrêter le vomiſſement dans l'uſage du quinquina, 305.

Laudanum liquide de l'Auteur, ſa deſcription, 166. Pourquoi eſt préférable aux autres formes de l'opium, 167. Seize gouttes équivalent à une once de diacode, 376. Sa doſe dans les enfants, 380.

Son uſage contre la diarrhée dans la ſalivation mercurielle, 346; contre les affections épileptiques des enfants dans la petite vérole, 380.

L'Auteur préfere à la fin le diacode au laudanum liquide dans la petite vérole, 376. Il faut néanmoins donner le laudanum, ſi le diacode cauſe des naufées, 380. Au défaut des deux, employer le laudanum ſolide, 550. Sa doſe, *ibid.*

LAVEMENT anodin dans les déjections dyſſentériques, 165, 166. Lavement dans le calcul produit par la goutte invétérée, 482. Lavement dans le choléra morbus, 153. Quel il doit être dans la diarrhée, 166. Lavement aſtringent dans la diarrhée des fievres continues, 44. Lavement anodin dans la dyſſenterie opiniâtre, 602. Lavement de petit-lait dans la dyſſenterie de 1669, ce qu'il opéroit, 168. Lavement dans la fievre aiguë avec un piſſement de ſang & des taches de pourpre, 387. Lavement rafraîchiſſant dans les fievres continues, 27. Lavement avec le lait & le ſucre dans la fievre continue, pour les pauvres, 33 Lavement dans la fievre continue après le vomitif, 27. Lavement dans la fievre éréſipélateuſe, 279. Lavement dans la fievre de petite vérole, 142. Lavement dans la gonorrhée virulente, 339. Lavement dans l'hémorrhagie du nez, quel il doit être, 284. Lavement de tabac très recommandé dans la paſſion hyſtérique, 531, 532. Lavement de lait avec le ſucre dans la ſuppreſſion des vuidanges, 435. Lavement dans le piſſement de ſang cauſé par une fievre aiguë, 387. Lavement dans un accès de néphrétique cauſé par le calcul, 558. Lavement dans la néphrétique cauſée par une goutte invétérée, 482. Lavement dans le rhumatiſme, *ibid.*

Lavements dans l'eſquinancie, quels doivent être, & quand doivent s'employer, 284.

Lavements carminatifs dans la colique bilieuſe ſont nuiſibles, 193. Lavements dans la colique hyſtérique ſont plus nuiſibles qu'utiles, 198. Lavements aſtringents dans la diarrhée, pourquoi doivent être en petite doſe, 44.

Lavements rafraîchiſſants peuvent empêcher la deſpumation dans les fievres, 60.

Lavements en quel cas ne doivent pas être long-temps employés, & pourquoi, 230.

Lavements, quand eſt-ce qu'il n'en faut que peu, ou point du tout dans les fievres, 27, 28. Quand eſt-ce qu'il en faut beaucoup, 27. Devoient être ſouvent réitérés dans la fievre épidémique de 1673, & pourquoi, 210. Ne conviennent pas, même les plus doux, dans les fievres intermittentes que l'on traite par le quinquina, 306. Ne convenoient pas

dans la fievre de la rougeole, 219. Pourquoi ne doivent pas être mis en uſage dans la fievre rouge, 245. Guériſſent ſouvent les fievres intermittentes du printemps, 57. Ne conviennent pas dans la fievre double tierce, 64. Doivent être évités dans la fievre de petite vérole, quand il y a ſalivation, 146. Leur uſage dans la gonorrhée virulente, 138, 139.

Lavements ſont rejettés par la bouche dans la paſſion iliaque, 46.

Lavements, même de lait avec le ſucre, empêchent l'effet du laudanum, 429.

Lavements ſont néceſſaires dans la néphrétique cauſée par le calcul, ou par des graviers, 43. Sont nuiſibles dans la néphrétique hyſtérique, 431. Sont très utiles dans les affections ſoporeuſes, 210. Quels doivent être dans la pleuréſie eſſentielle, 254. Doivent être donnés chaque jour dans la toux épidémique avec fievre, &c. 230 Si les lavements évacuants conviennent au commencement de la petite vérole, 120.

Lavements rafraîchiſſans affoibliſſent le ſang, 27. Quand eſt-ce qu'on peut les ſubſtituer à la ſaignée dans certaines fievres continues, 28. Juſqu'à quel point doit-on les employer dans les fievres continues, *ibid.* Sont interdits après beaucoup de ſaignées & dans la vieilleſſe, *ibid.* Sont moins utiles aux vieillards qu'aux autres, *ibid.*

Lepre, maladie qui a ceſſé parmi nous, 227. Comment les Médecins la dépeignent, 33.

Lin crud, ſon uſage dans la goutte, 583.

Liniments ſur l'abdomen dans l'hydropiſie ſont inutiles, 507.

Liniment ſur le côté dans la pleuréſie, 253, 254, 581.

Liniment dans la démangeaiſon opiniâtre, 280, 585. Liniment dans le rachitis, 73, 624. Autre pour les tumeurs de l'abdomen qui viennent aux enfants par le rachitis, ou les écrouelles, 413. Il doit être auſſi appliqué ſous les aiſſelles, *ibid.* Autre pour l'ulcere du gland, ou du prépuce, qui cauſe le phimoſis, 342, 617, 618.

Liqueur, pour appliquer ſur la partie malade, dans la fievre éréſipélateuſe, 280.

Liqueur noire qui ſert dans la petite vérole confluente, au lieu d'une humeur jaune, 374.

Liqueurs généreuſes; leur utilité dans l'hydropiſie commençante, 505, 506, 614. Pourquoi on ne doit pas accorder des liqueurs foibles & raffraîchiſſantes, 505, 506. Du moins faut-il les accorder en petite quantité, 505, 506.

Liqueurs ſpiritueuſes nuiſibles dans la toux épidémique de 1675, p. 228, 229, 232.

Liqueurs tempérantes & qui aident la ſalivation dans les petites véroles irrégulieres, 184, 188.

Lit. Chaleur du lit peut changer les fievres intermittentes en continues, 299. Empêche l'effet du quinquina, 384. Comment elle agite le ſang & le porte à la tête, 523, 527. Rend la petite vérole plus dangereuſe, 372, 373.

Pourquoi dans l'eſquinancie il faut ſortir du lit chaque jour, 285. Il le faut auſſi dans le coma cauſé par la fievre, 524. Dans l'hémorragie du nez, 288.

Dans les fievres continues il ne faut pas garder le lit après la purgation, 36. Il falloit ſe lever tous les jours dans la fievre épidémique de 1673, 211. Ce qui arrive ſi on demeure trop long-temps levé, ſur-tout dans le déclin de la maladie, *ibid.* Danger de garder continuellement le lit dans la nouvelle fievre épidémique, *ibid.* Cela produit des éruptions miliaires, 518. Il ne faut pas garder continuellement le lit dans la fievre

rouge, 245 ; ni dans la fievre de petite vérole, 143 ; quoique le malade ſue abondamment, *ibid.* ni dans le piſſement de ſang, 386. Il faut le garder ſitôt que les vuidanges ſont ſupprimées, 433.

Dans la rougeole, quand & combien de temps il faut garder le lit, 179. Il eſt nuiſible de le garder continuellement dans les maladies inflammatoires, 523 ; quand on eſt menacé de phrénéſie, 524 ; dans la pleuréſie, 254 ; ſur-tout en été, *ibid.* dans le rhumatiſme, 143 ; dans la toux épidémique avec fievre, 230 ; dans la petite vérole les premiers jours, 125 ; c'eſt-à-dire avant l'éruption, *ibid.* Accidents qui en arrivent, ſur-tout aux jeunes gens, 127. On les prévient en ne gardant pas continuellement le lit les premiers jours, *ibid.*

Quels ſont les ſymptomes qui obligent à cela dans le commencement de la petite vérole, 273, 274. Ce qu'il faut faire alors, 274. Inconvénients de garder le lit plus grands que ceux de ne pas le garder, 363, 364. Mauvaiſes raiſons de garder le lit dans la petite vérole, *ibid.* particuliérement d'abord après la ſaignée, 365.

Comment doivent être gouvernés les malades lorſqu'ils gardent le lit dans la petite vérole, 383. Quand eſt-ce qu'ils doivent commencer à le garder dans la petite vérole diſcrete irréguliere, 188. Quand dans la petite vérole noire & irréguliere, 224, 225.

Malades ne doivent pas garder le lit continuellement dès les premiers jours de la petite vérole confluente, 359 & ſuiv. mais ſeulement la nuit, & pourquoi, 375. Comment la nature indique elle-même qu'ils ne doivent le garder que dès le ſixieme jour, 359, 360, 545, 546. Alors ils ne peuvent plus s'en abſtenir, 284. Ils doivent le garder juſqu'au dix-ſeptieme jour, 593. Les enfants ne doivent pas être tenus continuellement dans le berceau, 132. Les malades qui ſont obligés de garder le lit dans la petite vérole confluente, doivent être médiocrement couverts & changer de place, 129, 130, 593.

Dans les petites véroles que l'on juge devoir être diſcretes, indifférent de garder le lit, ou non, dès les premiers jours, 368. Qu'eſt-ce qui empêche que les malades ne ſe levent, 374, 375. Comment il eſt nuiſible de trop garder le lit dans la petite vérole, 125, 358.

Lit ſupplée quelquefois à l'exercice dans les accès de goutte, 478, 479. Quand eſt-ce que cela eſt pernicieux, 479.

Goutteux doivent ſe mettre au lit de bonne heure en hiver, 473. Pourquoi, 474.

Lit, avantageux aux accouchées délicates, 333.

LOMBES : *voyez* RHUMATISME DES LOMBES.

LUCIEN fait parler la goutte à ceux qui ſe vantent d'avoir des ſecrets, 485, 486 ; & à ceux qui ont long-temps ſouffert de cette maladie, 486.

M

MAINS, quand eſt ce qu'elles s'enflent dans la petite vérole confluente, 112, 113.

MAL DE DENTS par l'affection hyſtérique, 397.

MAL ÉTIQUE dans les enfants, d'où provient ſouvent, 534.

MALADIE, ce que l'Auteur entend par-là 1, 2. Comment on découvre le caractere d'une maladie, 270, 271. Elle change ſouvent de face, ſuivant la différente maniere de la traiter, *Préf* xviij, xix. Change ſouvent de nature par un mauvais traitement, 79.

Maladie épidémique, ce que c'eſt, 80. Ses différentes faces dans la même conſtitution, 7. Quelle eſt celle qu'on nomme la dominante, ou principale, & qui

donne ſon nom à la conſtitution de l'année, 9. Quand eſt-ce qu'elle ceſſe, 10.

Maladie épidémique nouvelle à la fin de 1679, par les qualités manifeſtes de l'air, 311, 312.

Maladie maligne, comment ſe communique, 233, 234.

Maladie ſpécifique, ce que c'eſt, *Préf.* xxix, xxx.

MALADIES, pourquoi il y en a toujours eu, *Préf.* xiij. Il en regne préſentement certaines qui ceſſeront un jour, 226. Certaines ont exiſté autrefois, qui ne ſubſiſtent plus, *ibid.* Pourquoi il peut y en avoir de nouvelles eſpeces, 227.

Maladies doivent être réduites à certaines eſpeces, quand on veut en écrire l'hiſtoire, *Préf.* xvij. Pluſieurs que l'on a confondues ſous un même nom ſont d'un caractere très différent, *ibid.* Sous quel genre ſont compriſes celles qui ont un type certain, *Préf.* xxix, xxx. Les unes ſuivent les ſaiſons, d'autres ſont de toutes les ſaiſons, xx. En quoi cette connoiſſance eſt utile au Médecin, xxj.

Deux cauſes générales des maladies ſelon l'Auteur, 1.

Leurs eſpeces ont des propriétés eſſentielles, 504.

Leurs hiſtoires ſont la plupart tirées des hypotheſes, 328.

Leur nature, comment ſe connoît, 499.

Il faut examiner d'où viennent leurs ſymptomes, 317, 318.

Leur traitement, à quoi ſe dirige, 304. Celui de pluſieurs maladies ne dépend pas de la connoiſſance des cauſes, 84.

Maladies ſont aiguës, ou chroniques, 2, 3. En quoi ces deux genres different, 2, 3, 462, 463. Quelle eſt leur différence eſſentielle & ſpécifique, 504.

MALADIES AIGUES, qu'eſt-ce que c'eſt, 2, 473. Elle comprennent plus des deux tiers des maladies, 497. Viennent d'un air corrompu, ou d'une indiſpoſition particuliere des corps, 3. De là ſe diſtinguent en épidémiques & intermittentes ou ſporadiques, 3, 462. Quelle eſt ordinairement leur cauſe externe, 242. Elles ſont de différente eſpece, ſuivant la conſtitution de l'année, ou le mauvais état des humeurs, 243. Ont toutes quelque choſe d'incompréhenſible, 242. A quoi ſe reconnoît la véritable méthode de les traiter, 175.

MALADIES CHRONIQUES, ce que c'eſt, 3, 463. En quoi elles different des aiguës, 2. 3, 462, 463, 504. Ont pour cauſe univerſelle l'indigeſtion des humeurs, 461, 462. Ce qu'on doit entendre par cette indigeſtion, 462. Raiſons de cela, 463.

Maladies chroniques ne ſont pas faciles à décrire, & pourquoi, 327. On les prend ſouvent pour le ſcorbut, & quand, 270. Elles attaquent plutôt en hiver qu'en été, 464. Ce qu'elles demandent pour être guéries, 465. Le régime doit concourir avec les remedes, 467. Pourquoi on doit employer les herbes échauffantes, 465.

MALADIES DES ENFANTS, 533.

MALADIES PAR LA DÉPRAVATION DES HUMEURS, dans les femmes hyſtériques, 408.

MALADIES ÉPIDÉMIQUES, ce que c'eſt, 3, 81. Elles ont pour cauſe générale une diſpoſition ſecrete de l'air, 3, 172, 296. C'eſt ce qu'on nomme conſtitution, 3, 81, 172, 296. Comment l'air devient infecté de vapeurs capables de produire ces ſortes de maladies, 222, 227, 462, 517.

Pourquoi il ſurvient différentes maladies épidémiques dans une même conſtitution, 172. Les qualités manifeſtes de l'air influent beaucoup ſur elles, 2, 172, 296. Quelques-unes, par rapport à certains ſymptomes, dépendent de ces qualités manifeſtes, 296. Exemples de cela dans la rougeole & le choléra morbus, *ibid.*

Maladies épidémiques, en quelle ſaiſon regnent principalement, 357. Sont très différentes les unes des autres par rapport aux ſaiſons & aux diverſes conſtitutions, 5. Quoiqu'elles ſe reſſemblent en apparence, demandent néanmoins un traitement fort différent, 15. Tirent leur différence de celle des conſtitutions, *ibid.* Sont très différentes dans les différentes années, & doivent être traitées différemment, *ibid.* Ainſi les malades qui ſont attaqués au commencement d'une conſtitution, ſont les plus en danger, & pourquoi, 6.

Entre pluſieurs maladies épidémiques qui regnent la même année, il y en a une dominante, & qui a des viciſſitudes, 9. Cauſe de ces viciſſitudes, *ibid.* 172. Effet des qualités ſenſibles de l'air ſur les maladies épidémiques, 24, 172. Exemple de cela, 172.

Maladies épidémiques ſe chaſſent les unes les autres, 150. Et de quelle maniere, *ibid.* Difficulté de ſavoir ſi elles ſe ſuccedent régulierement les unes aux autres, 5. Quelle méthode paroît la meilleure à l'Auteur, pour connoître dans quel ordre elles ſe ſuivent, 13. Celles d'une même ſaiſon ſuivent le caractere de la maladie dominante, 9. Ont la même cauſe générale, *ibid.*

Maladies épidémiques ont chacune leurs périodes, 150. Mais parviennent en divers temps à leur plus haut degré, 8. Ont un principe plus ſubtil dans leur commencement que dans leur déclin, & pourquoi, 161, 206. Sont plus violentes dans le commencement de la conſtitution, 150, 161, 183. Exemples dans la peſte & la dyſſenterie, 161, 162. Ont des ſymptomes plus doux dans leur état que dans leur commencement, 162. Et encore plus dans leur déclin, 183. Difficulté de les bien connoître, & pourquoi, 13. Régularité de la nature dans leur production, 154, 155.

Les unes ſont régulieres, & les autres irrégulieres; d'où provient cette différence, 7. Il y en a d'autres de printemps, *ibid.* Comment cela doit s'entendre, *ibid.* Combien durent celles d'automne, *ibid.* Quand commencent celles du printemps, 8. Quand finiſſent, *ibid.*

De quel genre de maladies épidémiques on doit apprendre l'hiſtoire de ces maladies, 8. Impoſſibilité de décrire toutes les eſpeces de celles qui dépendent des différentes altérations de l'air, 12, 13.

Pourquoi l'Auteur a donné des obſervations ſur les maladies épidémiques de pluſieurs années de ſuite, 15.

Comment la nature ſe joue en les produiſant, 106.

MALADIES INFLAMMATOIRES à Londres en 1665, 78.

MALADIES INTERCURRENTES ou SPORADIQUES, ce que c'eſt, 54. Sont quelquefois eſſentielles, & d'autres fois ſymptomatiques, 241. Comment ces deux genres ſe diſtinguent, 242. En quel ſens on peut les regarder comme ſymptomatiques, 243. Exemples dans l'eſquinancie & la pleuréſie, 244. Comment ſe traitent les eſſentielles, 244 Comment les ſymptomatiques, 244. Comment les ſymptiques des fievres ſtationaires en ſont produites, 241.

Dans les fievres intercurrentes, la fievre eſt la maladie principale, 241.

MALADIES DES NERFS; elles ont ſouvent beſoin de ſaignées & de purgations réitérées, comme dans la danſe de Saint Guy, 525, 526. Pluſieurs ſont mal à propos qualifiées de ſcorbut, 270. Preuves de cela par la goutte & l'hydropiſie, 270, 271.

MALADIE VÉNÉRIENNE; d'où elle a été apportée en Europe, 328. Sentiment de l'Auteur ſur ſon origine, 329. Elle n'eſt pas ſi violente quelquefois, 330. S'affoiblit

de jour en jour, 330. Par quels ſymptomes elle ſe manifeſtoit au commencement, *ibid.* Par quels ſymptomes elle ſe manifeſte aujourd'hui, 332.

Comment elle ſe communique, 330. D'où elle provient ſouvent, *ibid.* 331. Qui ſont ceux qu'elle attaque facilement, 331.

Maladie vénérienne produit des croûtes & des galles de couleur jaune en diverſes parties du corps, 334. Plus il y en a, plus les douleurs ſont modérées, *ibid.* Quelles douleurs elle cauſe au commencement, *ibid.* Quelles dans la ſuite, *ibid.* Elle produit des exoſtoſes, *ibid.* Des uleres phagédéniques, & de quelle ſorte, *ibid.* Quels ſont ſes ſymptomes quand elle eſt au plus haut degré, *ibid.* L'Auteur ignore en quoi elle conſiſte eſſentiellement, 335. Elle paroît participer de l'inflammation; *ibid.*

Quelques uns ne croient pas qu'on doive publier ſa curation, 328. Sentiment contraire de l'Auteur, *ibid.*

Elle demande des évacuations autres que celles de la gonorrhée, 336. L'Auteur croit qu'on ne peut la guérir que par la ſalivation mercurielle, 343. Comment ſe donne cette ſalivation, 344. Ce qu'il faut faire quand la gonorrhée ſe trouve jointe à la maladie vénérienne, 350.

Elle n'a aucun remede ſpécifique, 335. Les bois ſudorifiques & le mercure ne ſont point des ſpécifiques, *ibid.* Pourquoi elle ſe guérit plus aiſément en France qu'en Angleterre, 352. Elle ne ſe guérit que par les évacuations, 347. D'où provient la rechute, 353.

Malignité dans les maladies; ce que c'eſt, 232 *ad* 236, 538. Ce que l'Auteur entend par celle qui ſe manifeſte dans la plupart des maladies épidémiques, 232—236. Quels ſont les ſymptomes qui paſſent ordinairement pour en être les ſignes, 538, 539.

Malignité d'une maladie ne ſe guérit pas toujours par les ſueurs, 234. Demande la même ſorte d'évacuation que la maladie épidémique dont elle dépend, 234, 235. En quoi conſiſte la malignité, 233. Vient quelquefois plutôt d'un mauvais traitement, que du caractere de la maladie, 35, 36, 79. Raiſon de cela, 79. Eſt quelquefois augmentée par les remedes échauffants, 234, 538. Eſt ſouvent domptée par les remedes tempérants, 234, 538.

Terme de malignité a été pernicieux aux hommes, 538. A quoi les Médecins jugent qu'il y a malignité dans une maladie, 539, 540.

Malthus, Apothicaire, eſt guéri d'un rhumatiſme par le petit-lait, 320.

Manie ordinaire, 75, 629. Survient aux hommes robuſtes, 76. Elle a pour cauſe un ſang trop vif, 76, 629. Doit être traitée différemment de celle qui provient de foibleſſe, 76. Quel eſt ſon traitement, *ibid.* Il faut des évacuants, *ibid.* Et auſſi des fortifiants, 76, 77.

Manie particuliere vient de foibleſſe après de longues fievres intermittentes, 55, 74, 629. Les Auteurs n'en font point mention, 74. Elle a une cauſe contraire à celle de la manie ordinaire, *ibid.*

Les évacuations y ſont nuiſibles, 74. Elles l'augmentent, 76. Un lavement ſeul de lait ſucré la renouvelle, 74. Maniere de la traiter, 75, 629, 630. Il ne faut pas craindre la fievre à cauſe du régime chaud, 75. Comment cette manie ſe diſſipe quelquefois à meſure que les forces augmentent, *ibid.*

Manie particuliere d'une autre ſorte, 75. Se guérit de la même maniere que la précédente, *ibid.* Exemple dans une femme enceinte, *ibid.*

Manne. Ce que c'eſt, 553. Pourquoi l'Auteur la croit douée d'une vertu lithontriptique, 553.

Son uſage dans le calcul & dans la goutte 554. Comment l'Auteur en uſe pour lui-même dans un piſſement de ſang provenant du calcul, *ibid.*

Comment elle nuit dans le calcul, étant priſe dans les eaux minérales purgatives, 557. L'Auteur ſe trouve bien de la prendre avec le petit-lait & le ſuc de limon, 557.

MAPLETOFS, Médecin, ami de l'Auteur, 226.

Lieux maréçageux peuvent cauſer la fievre quarte, 408, 409.

MARS donné dans les pâles couleurs, comment augmente le pouls, & change la couleur du viſage, 410. Il eſt utile au commencement de l'hydropiſie, 506. Dans la colique hypocondriaque & hyſtérique pour détruire la maladie, 609. Excellent dans l'affection hyſtérique après les évacuations; comment il agit, 410. S'il ne guérit pas la maladie, il faut prendre les eaux minérales froides, 410. Si celles-ci ne réuſſiſſent pas, il faut prendre les chaudes, *ibid.*

Mars en ſubſtance eſt le meilleur de tous, 410. Si le mars opere encore mieux, avant que d'avoir ſouffert le feu, 411. Syrop de mars, la meilleure préparation après le mars en ſubſtance, *ibid.*

Si le mars en ſubſtance peut nuire, à moins que d'entremêler des purgatifs, 415, 416. Il opere mieux quand on ne les entremêle pas, 412. S'il cauſe du trouble, il faut recourir au laudanum, 419.

MASSE DU SANG. En combien de temps ſe dépure naturellement, 59.

MATIERE FÉBRILE. Quand s'amaſſe dans les fievres intermittentes, 302.

Matiere que l'on rend après le mouvement fébrile peut être vicieuſe, quoique le ſang fut bon auparavant, 19, 20. Pourquoi la nature l'évacue, *ibid.*

Qu'eſt-ce que c'eſt véritablement qu'aider la coction de la matiere fébrile, 30. Quand eſt-ce que paroiſſent les ſignes de coction, 317.

MATIERE MÉDICALE, pourquoi eſt ſi étendue, *Préf.* xviij.

Matiere morbifique de la goutte irréguliere ne ſe diſſipe jamais parfaitement dans les intervalles de la goutte irréguliere, 445.

Matiere verte eſt ſouvent rejettée dans l'affection hyſtérique, 396, 402, 403. plus on purge, plus il en vient, 402, 403.

MATIN. Pourquoi l'on eſt plus vigoureux le matin, 473.

MATRICE, ſa chûte, comment ſe guérit, 439, 599. Cauſe ſouvent des vapeurs hyſtériques après un accouchement laborieux 439.

Matrice eſt regardée par Démocrite comme la ſource de mille maux, 399.

Matrice, ſa ſuffocation. *Voyez* SUFFOCATION.

MATURATION des puſtules de la petite vérole diſcrete réguliere, quand commence à ſe faire, & avec quels ſymptomes. 108.

MÉDECIN. Pourquoi il doit connoître la ſtructure du corps humain, 496, 497. Il ne ſauroit néanmoins pénétrer à fond les cauſes des maladies 497. A quoi il doit donner tous ſes ſoins, 300. Il differe d'un faiſeur de formules, 381. Il doit quelquefois s'abſtenir de remedes, 240. En quel cas il doit ne rien faire, 436.

Il a beſoin de ſagacité pour diſtinguer les affections hyſtériques d'avec les maladies eſſentielles des parties, 392. Il n'a preſque rien à faire dans les petites véroles diſcretes, mais beaucoup dans les confluentes, 386. Ce qu'il peut faire dans le commencement de la petite vérole, 359. A quoi il doit avoir égard quand, dans la petite vérole, il s'agit de ſaigner ou de rafraîchir le malade, 134, 135. Pourquoi il riſque ſa réputation en traitant la petite vérole, 122, 123.

MÉDECINE, ſon antiquité, *Préf.* xiij. Elle a exiſté dès le com-

mencement du monde, *Préf.* xiv. A été plus ou moins cultivée, ſuivant les temps & les lieux, *Préf. ibid.* Deſſein de l'Auteur pour la perfectionner, *Préf.* xv. Deux moyens pour cela, *Préf.* xvij. Explication du ſecond moyen, *Préf.* xviij. On peut en ajouter un troiſieme, *Préf.* xix.

Médecine eſt redevable à la chymie, 498. Elle ne manque pas de remedes, mais de la connoiſſance des indications, 449. Comment doit s'acquérir cette connoiſſance, 498.

Pourquoi la médecine peut ſe perfectionner, ſans que cela diminue la gloire des anciens, 509, 510. Deux ſortes de gens qui empêchent ſes progrès, *ibid.* Elle doit être exercée ſuivant les loix de l'expérience, 316. Elle demande qu'on faſſe attention aux moindres choſes, 389. Elle s'apprend par l'uſage, *Préf.* viij.

Elle doit plus eſtimer la moindre découverte de pratique que toutes les ſpéculations, 102, 103. Elle conſiſte principalement à trouver les véritables indications, *Préf.* xxxix. Elle n'eſt pas néceſſaire dans la petite vérole diſcrete où il y a peu de puſtules, 374, 375. Sa gloire eſt plutôt de guérir les maladies, que de donner de magnifiques formules, 511.

MÉDECINS vont ſouvent trop vîte en traitant les maladies, 215.

MÉDICAMENTS, *voyez* REMEDES.

MÉLANCHOLIE accompagne particuliérement la goutte, & y eſt nuiſible, 474.

MÉLANCHOLIQUES. Quelle eſt la ſituation de leur ame, 398, 399. Ont plus d'eſprit que les autres, 399.

MEMBRES reſtent ſouvent privés de tout mouvement, après que les douleurs du rhumatiſme ont ceſſé, 266. Comment ils ſont affectés dans les intervalles des accès de la goutte irréguliere, 446.

MENSTRUES, *voyez* REGLES.

MENTHE. Son eau diſtillée dans la paſſion iliaque, 47.

MERCURE. Comment il agit en guériſſant la vérole, 88. N'eſt pas un ſpécifique proprement dit, 350. On peut l'appeller un ſpécifique médiat, *ibid.* Il fait plus de mal que de bien dans la paſſion iliaque, 47.

MERCURE DOUX utile dans la vérole pour animer la ſalivation, 350. Quand eſt-ce qu'il faut l'employer pour la ſoutenir, 346.

MÉTASTASE de la matiere goutteuſe ſur les poumons; ce qu'il faut faire alors, 481.

MÉTHODE de guérir; ſur quoi doit être fondée, 511. Doit être tirée de l'hiſtoire de la maladie, 316, 317.

Méthode de l'Auteur, en quoi conſiſtoit, viij. Exemple, ix. Elle eſt fondée ſur une pratique conſtante, *ibid.*

Méthode d'Hippocrate abandonnée mal à propos *Préf.* xxviij.

Méthode ſure & conſommée; quelle eſt-elle, *Préf.* xxvij. Il eſt difficile d'en donner une telle dans toutes les maladies, *Préf.* xxviij. Comment juge-t-on quelle méthode doit être préférée aux autres, 541. Quelle eſt la meilleure dans les maladies aiguës. *Préf.* xxxj.

Méthode de la ſaignée & de la purgation meilleure que toute autre dans quantité de fievres, 537. Celle des ſueurs très incertaine, *ibid.* 538.

Méthode de l'Auteur pour guérir les fievres peſtilentielles lui réuſſit très bien, 102, 103.

Méthode pour traiter une nouvelle fievre qui parut, 96.

Méthode de traiter la fievre de petite vérole doit conſiſter, ſelon l'Auteur, dans un régime tempérant, 143. La méthode contraire eſt très dangereuſe, 143, 144.

Méthode de traiter les petites véroles, d'où doit être priſe, 107. Sur quoi eſt fondée celle de l'Auteur, 368. Ses avantages, 133.

Méthode de traiter les petites

véroles, différente de celle de l'Auteur; quels ſymptomes produit, 133, 134.

Méthode de la nature dans la production des maladies, n'a pas encore été obſervée comme il faut, 9.

MIASME de la peſte, comment ſe communique, 80, 81. D'où viennent ceux qui produiſent les maladies épidémiques, 462.

MILLINGTON, ſavant Médecin, voit avec l'Auteur une Dame qui avoit une petite vérole noire, 188.

MINÉRAUX. Pourquoi ils rempliſſent plus puiſſamment les indications que les végétaux & les animaux, *Préf.* xxxv Ne guériſſent pas néanmoins comme ſpécifiques, *Préf.* xxxvj.

MIXTION cordiale dans la langueur que cauſe la fievre, 32. Mixtion ſudorifique dans la fievre d'automne, 64.

MORRICE, D. M. attaqué d'une fievre de petite vérole, 144.

MORSURE de chien enragé, 631.

MORT par la fievre, quand arrive, 2.

Mort dans la petite vérols confluente arrive le plus ſouvent l'onzieme jour, 114. Avec quels ſymptomes elle arrive quand la ſalivation eſt ſupprimée dans cette maladie, 115. Elle arrive le plus ſouvent le huitieme jour dans la petite vérole diſcrete, 114.

MOUVEMENT trop violent dans la gonorrhée eſt ſouvent la cauſe de l'inflammation du ſcrotum, 333.

Mouvement fébrile; qu'eſt-ce que c'eſt, & pourquoi la nature le produit, 49 En quoi il differe de la fermentation des liqueurs, 17. La nature le produit afin de ſéparer du ſang la matiere morbifique, 49. Et de changer l'état du ſang, *ibid.* Indication qui réſulte de là, *ibid.*

Pourquoi l'Auteur, en parlant des fievres, emploie plus volontiers le terme de mouvement que celui de fermentation on d'ébullition, 18.

MOUSSE DES INDES, *voyez* MOSCA.

MOXA. Remede pour la goutte, 483. Il n'a pas plus de vertu que le lin crud d'Hippocrate, *ibid.* Il ne convient que dans la goutte commençante, 484.

N

NARCOTIQUES, *voyez* CALMANTS.

NATURE. Ce que l'Auteur entend par là, 103. Elle produit toutes choſes par des loix conſtantes, 84. Mais inconnues, *ibid.* Ses ouvrages ſurpaſſent notre intelligence, 60, 161. Elle eſt plus ſubtile dans ſes opérations qu'aucun art, 316. Sa maniere d'agir inconnue, 390, 391. Elle travaille à diſſiper les reliquats des maladies, 507.

Nature, maîtreſſe en médecine, *Préf.* xxiij, xxiv. N'a pas toujours beſoin du ſecours de l'art, 215, 216. Quelquefois n'a beſoin que de très peu, ou point du tout de remedes, *Préf.* xiij, xxiv. Quand eſt-ce qu'il faut l'aider, ou la réprimer, xxiv. Elle s'égare ſouvent malgré elle, xxxij. Ses variétés dans la production des maladies aiguës, 327. Elle n'eſt pas fort efficace pour la guériſon des maladies chroniques, *Préf.* xxxiij. Elle ſuit par-tout une méthode conſtante, 51.

Nature a horreur de la matiere fébrile, 50. Elle ſe ſert de certains ſymptomes pour expulſer la matiere morbifique, 3. Elle eſt ſouvent troublée en cela par des ignorants, 3. Elle agit plus ou moins vîte, *ibid.* Pourquoi ne peut plus ſouffrir les particules morbifiques qui ont été une fois ſéparées du ſang, 19.

En combien de temps elle dépure le ſang dans les fievres continues & dans les intermittentes, 59. Doit être aidée par des cor-

diaux dans les perſonnes foibles, 60. Comment elle ſe joue dans la production des maladies épidémiques, 106. Comment elle en triomphe, 172.

Elle doit être aidée dans les intermittentes d'automne, 61. Elle ſemble y opérer la coction de la matiere fébrile plus vîte que dans les autres, 318, 319. Quand eſt-ce que le quinquina empêche l'expulſion de cette matiere fébrile, 301, 302.

Nature de la goutte; quelle eſt-elle, 455.

Nature, ſon pouvoir dans la petite vérole, 119.

Quel eſt l'effet de la nature que l'Auteur appelle maladie, 2. Il faut ſuivre le deſſein de la nature dans le traitement des maladies, 90, 91. Inconvénients qui arrivent quand on s'en écarte, 91.

NEEDHAM, Médecin, ami de l'Auteur, ix.

NÉPHRÉTIQUE à la ſuite des fievres intermittentes de 1678, &c. comment devoit être traitée, 324.

Néphrétique hyſtérique, comment doit être traitée, 431. 600. Comment ſe diſtingue de celle qui vient d'un calcul, 396.

Néphrétique, ſymptome ordinaire de la goutte invétérée, 481, 482. Ce qu'il faut faire alors, 482.

NERFS; leurs maladies. *Voyez* MALADIES DES NERFS.

NERPRUN. Son ſyrop ſuffit ſeul dans les hydropiques faciles à purger, 492. Ne fait rien dans ceux qui ſont difficiles à purger, 392. Excite la ſoif, *ibid.*

NODOSITÉS dans le rhumatiſme au côté interne des doigts, 267.

NOIRCEUR dans la rougeole, 179. Noirceur dans les petites véroles confluentes irrégulieres de 1670, 184. Comment une petite vérole de cette eſpece fut guérie dans une femme de qualité, 187, 189.

Noirceur extrême dans les petites véroles confluentes irrégulieres de 1674, 220. Utilité de l'eſprit de vitriol dans cette occaſion, 223.

Noirceur dans les petites véroles diſcretes irrégulieres de 1670, les derniers jours de la maladie, 184.

Noirceur dans les petites véroles régulieres de 1667 à la pointe des puſtules, 115.

O

OBJECTIONS des Médecins dogmatiques ſur la méthode de faire lever les malades les premiers jours de la petite vérole; l'Auteur y répond, 364—369.

OBSERVATIONS ſur les maladies épidémiques de quelques années de ſuite, à quel deſſein ſont données par l'Auteur, 14.

Obſervations particulieres ſont peu utiles dans la médecine, *Préf.* xxvij.

OBSTRUCTIONS des femmes; par quelle méthode ſe guériſſent, 419, 420.

ONGUENTS purgatifs dans l'hydropiſie; leurs mauvais effets, 507. Onguent dans la pleuréſie eſſentielle, 253, 254. Onguent mercuriel pour exciter la ſalivation, 344.

OPHTHALMIE. Sa curation, 598.

OPIAT, *voyez* ELECTUAIRE.

OPIUM. Sa vertu ne vient pas des préparations qu'on lui donne, 167. C'eſt un remede dont la médecine ne ſauroit ſe paſſer, *ibid.* Trois cas où il eſt indiqué, 297. C'eſt un excellent cordial, & il produit des effets admirables, 167.

OVAIRES des femmes; comment ſont affectés dans l'hydropiſie, 489, 490.

P

PALES COULEURS ſont une eſpece d'affection hyſtérique provenant de la dépravation des humeurs, 408. Elles ſe guériſſent

par la même méthode que l'affection hyſtérique, 419. Femmes qui ont les pâles couleurs, ſont plus ſouvent attaquées du clou hyſtérique, 395.

PALPITATION de cœur par l'affection hyſtérique; quelles ſortes de femmes attaque principalement, 395.

PANADE dans la dyſſenterie, 166.

PARACENTESE dans l'hydropiſie eſt dangereuſe, ſelon l'Auteur, 506, 507.

PARÉGORIQUES, *voyez* CALMANTS.

PAROXYSME, *voyez* ACCÈS.

PASSION HYSTÉRIQUE, *voyez* AEFECTION HYSTÉRIQUE.

PASSION ILIAQUE. Ce que c'eſt, & comment elle arrive par le renverſement du mouvement inteſtinal, 45, 606. Deux cauſes de ce renverſement, 46.

Paſſion iliaque de deux ſortes, la vraie & la fauſſe, *ibid.*

Paſſion iliaque vraie, ſymptome des fievres continues, *ibid.* Juſqu'où elle s'étend, *ibid.* Les lavements reviennent par la bouche, *ibid.* D'où elle provient ſuivant l'Auteur, *ibid.* Méthode de la traiter peu connue juſqu'à l'Auteur, 47. De quelle maniere il la traite, *ibid.* Inutilité du mercure & des bales de plomb dans cette maladie, 46.

Paſſion iliaque à la ſuite de la colique bilieuſe, 190.

Paſſion iliaque dans la nouvelle fievre épidémique, 531. Comment doit être traitée, 532. Combien de temps il faut s'abſtenir de la purgation après que la maladie eſt guérie, 529. Quand eſt ce qu'il faut donner les calmants, 332, 333.

Dans la paſſion iliaque vraie, il faut fortifier l'eſtomac avant que de donner un purgatif, 46, 190, 606. Combien de temps il faut laiſſer un chien vivant ſur le ventre nud, 46.

Paſſion iliaque fauſſe; ce que c'eſt ſuivant l'Auteur, 46. Juſqu'où elle s'étend, *ibid.*

Paſſion iliaque par l'affection hyſtérique, comment ſe termine, & de quoi eſt ſuivie, 395, 396. Elle prouve que l'affection hyſtérique vient du déſordre des eſprits, 400.

Dans la paſſion iliaque les purgatifs & les lavements deviennent émétiques, 46, 190, 606.

PAUPIERES. Elles s'enflent quelquefois conſidérablement dans la petite vérole diſcrete, 109.

PAUVRES ſouvent guéris de la gonorrhée virulente par la ſeule racine de jalap, 336.

PEAU, ſes affections ou éruptions. *Voyez* ERUPTIONS CUTANÉES.

Peau du viſage; ſon état à la fin de la petite vérole diſcrete, 110.

PECTORAUX ordinaires; pourquoi ne peuvent guérir la toux, & ſont plutôt nuiſibles, 312, 313.

PELLICULE ſur le viſage dans les petites véroles confluentes de 1670; ſa deſcription, 184, 185.

Pellicule ſur le ſang des pleurétiques. *Voyez* COENE.

PEUPLE. Pourquoi la petite vérole tue moins de gens du peuple, que de riches, 128, 129.

PÉRIPNEUMONIE FAUSSE. Ce que c'eſt, 262, 513, 581. Ne differe de la fievre d'hyver que du plus au moins, 513. Quelle ſortes de gens elle attaque particuliérement, 262. Raiſon de cela, *ibid.* D'où elle provient, 263. Elle reſſemble en pluſieurs choſes à l'aſtme ſec, *ibid.* 581.

Elle commence avec la fievre, 262, 581. La fievre & l'inflammation moindres que dans la péripneumonie vraie, 263, 581. Quelquefois la fievre ne s'apperçoit pas, 262. La fievre eſt ici la maladie principale, & les autres accidents ſont ſymptomatiques, 249.

Symptomes de la fauſſe péripneumonie, 262. Ses ſignes pathognomoniques, 518, 519, 581.

Elle ſe guérit par la ſaignée, 261, 263. Par la purgation fréquente après la ſaignée, 263, 581. Par un régime rafraîchiſſant, 262, 263.

PÉRIPNEUMONIE VRAIE; en quoi differe de la pleuréſie, 264. Se guérit par la ſaignée & les rafraîchiſſants, de même que la pleuréſie eſſentielle, 264.

Péripneumonie dans la rougeole eſt produite par les remedes échauffants, & c'eſt le plus funeſte de tous les ſymptomes, 180, 181. Elle doit être traitée par la ſaignée, même après que la rougeole eſt finie, 181, 182.

Péripneumonies à la fin du printemps, d'où proviennent, 55. Elles regnerent à Londres au printemps de 1665, après un hiver froid & ſec, 78.

PESTE eſt un inſtrument de la nature, de même que la plupart des autres maladies, 2.

Peſte épidémique commence entre le printemps & l'été, 78, 79. Et pourquoi, 78. Elle eſt dans ſa plus grande force vers l'équinoxe d'automne, 79, 82. Rarement elle commence dans une autre ſaiſon que celle que nous avons dite, 79.

Peſte ſporadique attaque en toute ſaiſon, 79.

Peſte, l'Auteur ignore en quoi conſiſte eſſentiellement ſa nature, 80. Elle provient d'une diſpoſition inflammatoire du ſang; pluſieurs preuves de cela, 81. Elle ſemble être une fievre d'un genre particulier, 84. Sa violence dépend du plus ou moins de ſubtilité de l'inflammation, 85. Quand l'inflammation eſt moindre, elle produit des fievres peſtilentielles, *ibid.*

Peſte, dépend d'une diſpoſition ſecrete de l'air, 80, 81. Ce qu'il faut pour qu'elle ſe répande, 81. Elle a ſon augmentation & ſon déclin, 82. Elle dure juſqu'à l'hiver, *ibid.* Le froid la fait ceſſer, *ibid.* Elle eſt ſujette aux viciſſitudes de l'air & des ſaiſons, *ibid.*

Peſte, au bout de quel temps ſurvient en Angleterre, 80, 81.

Peſte en Italie, excepté en Toſcane, 82, 83.

Peſte à Londres en 1665, 78; cette année-là étoit d'ailleurs très ſaine, 78. Maladies qui précéderent la peſte, *ibid.* Combien il mourut de monde dans une ſemaine, 79.

Peſte, pourquoi tue en ſi peu de temps, ſi la nature n'a pas le temps d'exciter la fievre, 84. Elle ne tue ſi promptement que dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, *ibid.* & pourquoi, 85. Avec quels ſymptomes elle commence, 83. Rarement elle commence ſans fievre, *ibid.* Quelquefois il paroît des tumeurs ſans que la fievre ait précédé, *ibid.* Quelquefois le malade meurt ſans qu'il paroiſſe de fievre, *ibid.* Quelques-uns ſont très légérement attaqués, *ibid.*

Peſte, ſe guérit par la nature, ou par l'art, 88. Nature guérit autrement la peſte que la fievre peſtilentielle, 98. Guérit la peſte par un abcès, & la fievre peſtilentielle par les ſueurs, 89, 90. Ces abcès ſont dans les glandes, 90. Nous ne pouvons les exciter par l'art, *ibid.* Les cordiaux n'y réuſſiſſent pas ſurement, 89. Sueurs font ſouvent rentrer les bubons, *ib.* C'eſt ainſi qu'elles ont tué pluſieurs perſonnes, *ibid.* C'eſt une choſe délicate que de tenter cette méthode qui dépend de la nature ſeule, 60. Le médecin ne doit pas ſuivre la nature dans le traitement de la peſte, *ibid.* Deux moyens que l'art peut employer, la ſaignée ou les ſueurs, 90. Remede ſpécifique contre la peſte, encore inconnu, 88.

Traitement par la ſaignée, 91. Elle doit ſe faire au lit, *ibid.* & pourquoi, *ibid.* Elle doit ſe faire avant que la tumeur paroiſſe, *ibid.* Elle doit être copieuſe, *ibid.*

Pluſieurs Médecins ont déja été d'avis qu'il falloit ſaigner dans la peſte, *ibid.* L'Auteur fait conſiſter tout le traitement dans la ſaignée copieuſe, 93. Exemple ſingulier de cette méthode, *ibid.* Dans la peſte de Londres la ſaignée étoit nuiſible, à moins qu'elle ne fût copieuſe, 56.

Traitement par les ſueurs, pourquoi jugé préférable par l'Auteur, 94. Sueur ſpontanée très ſalutaire, 99, 100. Pourquoi la peſte ſe guérit aiſément par les ſueurs, & que les autres maladies malignes empirent par-là, 234. Comment il faut gouverner les ſueurs, 98-103. Saigner une fois auparavant, 98. Sueur ne doit pas être interrompue, 99. Réfutation de Dieme broek & d'autres qui veulent qu'on l'interrompe, 100. Effet remarquable de la ſueur ſur l'eſtomac, *ibid.* Difficulté du traitement de la peſte par les ſueurs, 100-102.

Peſte, en quoi differe du feu ſacré, 89. Elle ne differe de la fievre vraiment maligne, que du plus au moins, 79, 80.

Pourquoi l'Auteur écrit l'hiſtoire de la peſte, 88

Inutilité des remedes chauds pour ſe garantir de la peſte, 88.

Bubons de la peſte, comment ſe forment, 131, 142. Bon ſigne quand ils paroiſſent, 83.

Matiere morbifique de la peſte eſt très ſubtile & très inflammatoire, 141, 87. Comment les alexipharmaques ſont utiles, 87. Ils ſont très pernicieux s'ils n'excitent pas la ſueur, *ibid.*

Taches de pourpre dans la peſte, mauvais ſigne, 83, 88.

Sueurs artificielles dans la peſte, ſi elles aident la ſortie des bubons, 88. Comment ſont ſouvent funeſtes, *ibid.* Eruption des bubons plus ſalutaire ſans la ſueur, 89. Grande ſueur les fait quelquefois diſparoître, 90, 94. Maturation des bubons, moyen de guériſon très incertain, 102, 103.

Petit lait, ſon uſage dans la dyſſenterie, 168, 603 ; dans la fievre de petite vérole, 144. Il aide la ſalivation, 145. Son uſage dans le rhumatiſme en place de la ſaignée, 320. Il eſt nuiſible aux vieillards, & à ceux qui ſont accoutumés aux liqueurs ſpiritueuſes, 323.

Il pourroit être ſubſtitué à la ſaignée dans pluſieurs autres maladies, ſans les préjugés du vulgaire, 321.

Petite vérole. Elle n'a pas été connue d'Hippocrate & de Galien, 226, 227. Pourquoi l'Auteur en publie l'hiſtoire, 227. Il ignore en quoi conſiſte eſſentiellement ſa nature, 107. Elle doit être miſe au rang des maladies chaudes, 107, 137. Elle conſiſte dans une inflammation d'un genre particulier, 107, 390. Sa matiere morbifique s'évacue par quantité de petits abcès, 142. Maladies qui ſe joignent ſouvent à la petite vérole, 227, 538, 539. Elle paroît venir d'une diſpoſition particuliere de l'air, comme les autres maladies épidémiques, 80.

Petites véroles épidémiques & dominantes, quand commencent, ſi elles ſont régulieres, 8, 107. Quand ſont dans leur plus grande violence ; & quand finiſſent, 43, 44. Quand commencent ſi elles ſont irrégulieres, 107. Quand commencerent celles de 1680, 357.

Petites véroles épidémiques n'épargnent perſonne que ceux qui ont déja eu cette maladie, 107.

Petites véroles ſont d'un genre différent ſuivant les différentes conſtitutions des années, 77, 197, 238. Comment on peut ſavoir à quel genre chaque eſpece de petite vérole doit être rapportée, 238. Plus les petites véroles ſont bénignes, plutôt la maladie ſe termine, 220, 221. Mais l'éruption eſt plus tardive, 109, 110.

D'où dépend le danger des pe-

tites véroles, 350. Quand eſt-ce que le Médecin peut ſur-tout ſecourir le malade, 359. Le danger varie ſuivant l'âge & le ſexe, *ibid.* & ſuivant la différente conſtitution, 221.

Petites véroles ſont irrégulieres, ou régulieres, 10, 137. Pourquoi ces dernieres ſont ainſi appellées, 107. Les unes & les autres ſe diviſent en confluentes & en diſcretes, 107, 543, 598. Ces deux eſpeces different extrêmement l'une de l'autre, 110, 107, 359, 543.

Petites véroles confluentes traitées d'une maniere nouvelle par l'Auteur, 227. Elles demandent un régime rafraîchiſſant & tempéré, 540, 541.

Petites véroles de trois genres, ſuivant trois différentes conſtitutions, 222, 359.

Petites véroles de 1661 juſqu'en 1664, pourquoi ne ſont pas décrites par l'Auteur, 77. Elles étoient funeſtes, *ibid.*

PETITES VÉROLES RÉGULIERES de 1662 juſqu'en 1669, furent les plus parfaites de toutes, 107. Leurs différents états durant ces trois années, 106. Elles étoient bénignes, *ibid.* De quoi elles étoient accompagnées, *ibid.*

PETITES VÉROLES RÉGULIERES DISCRETES, leurs ſymptomes naturels dans le commencement, grande diſpoſition à la ſueur dans les adultes, 107, 108. Ce que cela annonce, 108. Aſſoupiſſement dans les enfants, *ibid* Quelquefois mouvements épileptiques; ce qu'ils annoncent, *ibid.* Dans les deux âges, fievre, *ibid.* Douleur à la foſſette du cœur, 107.

Dans le temps de l'éruption; puſtules, 108. Diminution des accidents, *ibid.* 598 Continuation des ſueurs dans les adultes, 108, 109. Douleur de goſier, 107, 598.

Dans la ſuppuration, couleur jaune des puſtules, 109, 598. Liqueur jaune qui en ſort, 109. Rougeur des intervalles des puſtules du viſage, *ibid.* Enflure des mains & des doigts, *ibid.*

Dans le dernier état de la maladie, le deſſéchement des puſtules l'onzieme jour, 109, 598. La chûte de celles du viſage le quatorzieme, ou le quinzieme, *ibid.* Enſuite de celles du reſte du corps, *ibid.* Les marques qu'elles laiſſent, *ibid.*

Petites véroles régulieres diſcretes ont des ſymptomes irréguliers qui dépendent du mauvais traitement, 113. Ils ſurviennent le huitieme jour, & ſont de grande conſéquence, *ibid.* Quels ſont ceux qui annoncent la mort, 114. Ils proviennent des remedes chauds, 113, 598, 599. Pourquoi les malades meurent, 133.

Petites véroles régulieres diſcretes ont des ſymptomes irréguliers qui leur ſont communs avec les confluentes, 110, 599. Cauſes qui les produiſent, 114. Ces ſymptomes ſont la phrénéſie, le coma, 115, 136, 599. Les taches de pourpre, 115, 136. L'affaiſſement des puſtules, 116, 137. Le piſſement & le crachement de ſang, 116, 136, 599. La ſuppreſſion d'urine, *ibid.* Autre cauſe de ces ſymptomes, 116, 336, 22.

PETITES VÉROLES RÉGULIERES CONFLUENTES ont des ſymptomes qui leur ſont particuliers, & d'autres qui leur ſont communs avec les diſcretes, 110, 573. Sueur ſpontanée moindre que dans les diſcretes, 110, 590. Symptomes particuliers plus ſont violents, plus ſurement indiquent que la petite vérole ſera confluente, 110, 111 Avant l'éruption, diarrhée, & quelquefois après, 110. Douleur très aiguë en différents endroits, vomiſſement, vertige, &c. 110, 373, 590. Dans le temps de l'éruption, puſtules qui reſſemblent à celles de la rougeole, ou à l'éréſipele, & qui paroiſſent ordinairement le troiſieme jour, 110, 11, 386, 590. Après l'éruption, continuation des ſymptomes & de

la fievre, 113, 592. Redoublement ſur le ſoir, 113. Sur tout entre l'onzieme jour & le dix-ſeptieme, 592, 593. Puſtules plus petites que dans les petites vérole diſcretes, 111. Plus applaties, 136. Pellicule rouge & enſuite blanche ſur le viſage, 139, 591. Noirceur de cette pellicule après le huitieme jour, 110, 591. Ce que marque cette noirceur, 591. Puſtules des mains & des pieds plus groſſes que celles du reſte du corps, 112, 591. Danger de la maladie à proportion du nombre des puſtules du viſage, 111, 112, 591. Enflure des jambes, 220. Salivation dans les adultes, & diarrhée dans les enfants, 112, 130. Salivation, de quelle nature, 112. Quand commence & quand finit; *voyez* SALIVATION DANS LA PETITE VÉROLE RÉGULIERE CONFLUENTE. Quels ſymptomes l'onzieme jour, quand la ſalivation eſt prête à finir, 114, 593. Déſenflement du viſage, enflure des mains, 112, 113, 114, 130. Diarrhée n'arrive pas ſi ſurement que la ſalivation, 112, 131. Elle eſt ſalutaire, 136. Pourquoi elle eſt néceſſaire, 112. Chûte de la pellicule du viſage, 111, 591. Perte de l'épiderme des épaules & du dos, *ibid.*

Petites véroles régulieres confluentes ont des ſymptomes irréguliers & particuliers par le mauvais traitement, 114, 115, 590. Ils ſurviennent l'onzieme jour, 114, 378. Différents jours auxquels les malades meurent, 591. Cauſe de ces ſymptomes, 112, 186, 362. Suppreſſion ſubite de la ſalivation ſans enflure, ni du viſage, ni des mains; principal ſymptome, 114, 132, 590. Combien il eſt funeſte, 136.

Petites véroles régulieres confluentes; quels ſymptomes ont communs avec les diſcretes, *voyez* PETITES VÉROLES RÉGULIERES DISCRETES, &c.

Petites véroles irrégulieres noires de 1670, juſqu'en 1672; leur caractere, 147, 148, 183, 186, 220. Deviennent jaunes & bénignes la derniere année, 183, 186, 220. Pourquoi ſont nommées par l'Auteur petites véroles de la conſtitution dyſſentérique, 147. Expoſition de leurs ſymptomes particuliers, 184, 185.

Petites véroles irrégulieres noires & diſcretes; par quoi étoient différentes des régulieres diſcretes, 184, 185.

Petites véroles irrégulieres noires confluentes étoient très différentes des régulieres confluentes, 185, 186. Eruption dès le ſecond & le troiſieme jour, 185. Fievre violente, 186, 189. Puſtules du viſage ſemblables à l'éréſipele, 185. Comment on les diſtinguoit de la rougeole & de l'éréſipele, 186. Véſicules noirâtres entre les puſtules, dans les cuiſſes, 185. Elles étoient bientôt ſuivies de la mort, 186. Pellicule blanche ſur le viſage l'onzieme jour, & qui enſuite devenoit noire, 185. Matiere qui en découloit, *ibid.* Diſpoſition plus grande à la ſalivation, 186. Temps du plus grand danger, *ibid.* 220. Marques qui reſtoient ſur la peau, 186. Dyſſenterie à la fin de ces petites véroles, *ibid.*

PETITES VÉROLES IRRÉGULIERES NOIRES, ET TRÈS MAUVAISES de 1674 & 75, fort reſſemblantes à celles de 1670, 220, 221. En quoi elles en différoient, 220. Elles paroiſſoient en venir, 221. Couleur des puſtules, 220. Salivation & enflure du viſage & des mains étoient ſalutaires, 366. Puanteur inſupportable dans la ſuppuration, 220. Longue durée de ces petites véroles, *ibid.* Elles étoient mortelles après le vingtieme jour, 220, 221. Elles tuoient preſque autant de gens que la peſte, 221. Mais ſeulement dans la ſuppuration, 220. Si elles étoient quelquefois diſcretes, n'étoient pas plus mauvaiſes que les autres, 222. Etoient même aſſez bénignes,

217. Abcès, quand les malades réchappoient, 220, 221.

Petites véroles irrégulieres confluentes & très mauvaiſes regnent épidémiquement à Londres en 1681, 357. Leur violence augmentée par la ſéchereſſe étrange de cette année-là, 358. Taches de pourpre dans le temps de l'éruption, *ibid.* Grande chaleur dans le corps après l'éruption, 375, 376. Mauvais effets de l'agitation tumultueuſe du ſang, 376.

PETITES VÉROLES. Comment doivent être traitées; indications à remplir, 117. Régime trop chaud ou trop froid également nuiſible, 222. Tempérer la trop grande effervescence du ſang, & procurer l'élévation des puſtules, & l'enflure du viſage & des mains, 223, 224. Deux temps à remarquer dans ces maladies, celui de la ſéparation de la matiere morbifique, & celui de l'éruption, 117.

Dans le temps de la ſéparation, entretenir dans un juſte milieu l'effervescence du ſang, 118. Séparation un peu lente ſe fait mieux, 119, 124. Pourquoi, 119. Eviter un régime trop échauffant, *ibid.* Ses mauvais effets, *ibid.* Eviter un régime trop rafraîchiſſant, 120. Il cauſe l'affaiſſement des puſtules, *ibid.* Et pourquoi, *ibid.* 121. Néceſſité de la ſaignée & de l'émétique, ſi l'on craint le moins du monde que la petite vérole ne ſoit confluente, 121. Bon effet de ces évacuations, *ibid.*

Dans le temps de l'expulſion, faire en ſorte que les petits abcès qui ſe ſont formés parcourent duement leurs périodes, 117. Pour cela, entretenir les puſtules dans une juſte groſſeur, 118. Eviter plus particuliérement alors le régime trop échauffant, 121. Comment il nuit, *ibid.* 122. Quels accidents il produit, *ibid.* Voy. RÉGIME CHAUD. Quand eſt-ce que les cordiaux peuvent convenir, 123. Eviter auſſi le froid, 122. Quel eſt le degré de chaleur le plus convenable, *ibid.* Difficulté de le déterminer, *ibid.* Pourquoi dans cette occaſion la réputation d'un Médecin eſt fort expoſée, *ibid.*

Curation générale des petites véroles avant l'éruption, 123, 125. Interdire le trop grand air, 124. Régime; quel doit être, *ibid.* Eviter les cordiaux, *ibid.* Ils empêchent l'éruption, ou rendent la petite vérole confluente, 124. Eruption tardive eſt la meilleure, *ibid.* Pourquoi, *ibid.* Ne point faire garder le lit avant le quatrieme jour; pourquoi & quand il faut donner les narcotiques, 125. Quand eſt-ce que la ſaignée convient, 126.

Curation particuliere des petites véroles régulieres diſcretes après l'éruption, *ibid.* Comment on connoît qu'elles ſeront diſcretes, *ibid.* Elles ſont ſans danger, *ibid.* Eviter le régime chaud, *ib.* Employer un régime tempéré, *ibid.* Quand & pourquoi il faut que le malade ſe leve chaque jour, *ibid.* Comment il doit être couvert s'il eſt obligé de garder le lit, *ibid.* Quand faut allumer du feu dans la chambre, Quels cordiaux conviennent dans le temps de la ſuppuration; & pourquoi, 128. Pourquoi le régime doit être un peu cordial, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il faut des narcotiques, *ib.* Quand il faut permettre la ſaignée, *ibid.* Funeſtes effets de la méthode contraire, *ibid.* Pourquoi il meurt moins de gens du peuple que de riches de la petite vérole, *ibid.* 129.

Curation particuliere des petites véroles régulieres confluentes avant l'éruption; en quoi conſiſte, 358. Après l'éruption, 129, 130. Grand danger de ces petites véroles, 129. Utilité des narcotiques l'onzieme jour, 378. Erreur du vulgaire ſur l'égalité qu'il met dans le traitement de ces petites véroles & des diſcretes, 129. Difficulté de traiter les confluentes, 386. Deux indications à remplir, 381. La

premiere, 382. La ſeconde, *ibid.* Tout le devoir du Médecin conſiſte à les remplir, 381. Succès de la curation dépend de la maniere dont le malade a été traité au commencement, 374, 375.

Curation des ſymptomes des Petites véroles diſcretes & confluentes, produits par une méthode différente de celle de l'Auteur, 133—138. Symptomes provenant d'un régime rafraîchiſſant & du froid extérieur, comment doivent être traités, 136. Affaiſſement des puſtules n'eſt pas à craindre dans les petites véroles confluentes, 137.

Curation des petites véroles régulieres après la chûte des puſtules, 137.

Curation des petites véroles irrégulieres noires de 1670, juſqu'en 1672, 186. Utilité des liqueurs tempérantes & des narcotiques, *ibid.* Bons effets de ces liqueurs, *ibid.* Comment il faut traiter le flux des regles qui arrive ſouvent ici hors de ſon temps, 187.

Curation des petites véroles irrégulieres noires & très mauvaiſes de 1674 & 75, 222. Elles demandoient une autre méthode que les autres, *ibid.* Elles demandoient des remedes contre la pourriture, Utilité de l'eſprit de vitriol, *ibid.* Comment on le donnoit, 223, 224. Ses qualités, *ibid.* Diarrhée ſuccédoit à la ſalivation, 224.

Curation des petites véroles irrégulieres confluentes & très mauvaiſes, 356—391. Bon effet qu'y produit l'eſprit de vitriol, 374, 389, 390.

Petites véroles diſcretes n'ont pas beſoin de Médecin, 375. Peuvent néanmoins devenir mortelles par le mauvais traitement, 544, 545. Combien il eſt utile dans ces petites véroles de ne pas toujours garder le lit, 362—373.

Peu de malades meurent de la petite vérole, parceque l'éruption eſt lente, 366.

PHÉNOMENES DES MADADIES. Pluſieurs dépendent de la méthode que l'on emploie dans le traitement, *Préf.* xviij, xix. Phénomenes naturels doivent être connus pour tirer les véritables indications, ix. Les plus petits doivent être remarqués ſoigneuſement quand on veut donner l'hiſtoire des maladies, xxij. C'eſt ce qu'a fait Hippocrate, xxiv. Phénomenes eſſentiels doivent être marqués ſéparément des accidents, xix; & pourquoi, *ibid.* *Voyez* MALADIES.

PHILOSOPHIE, mal qu'elle a fait à la médecine, 390, 391.

PHIMOSIS, ſa curation, 341.

PHRÉNÉSIE. Les cordiaux n'y conviennent pas, ſur-tout avant l'uſage des narcotiques, 91.

Phrénéſie dans la fievre épidémique de 1674, comment devoit être traitée, 216. L'eſprit de vitriol, principal remede, *ibid.*

Phrénéſie par la chaleur du lit dans la nouvelle fievre d'hiver, 519, 524. Survient quelquefois d'elle-même, mais eſt légere, 517, 518. Il ſemble qu'il n'y ait pas alors de fievre, excepté que la langue eſt blanche, 524. Comment on détourne cette phrénéſie par un régime rafraîchiſſant, 523. Comment on guérit celle que produit un régime échauffant, 324.

Phrénéſie dans la fievre de petite vérole par un régime échauffant, 140, 142. Quand eſt ce qu'elle ſurvient dans les fievres par des ſueurs forcées, 269. Quand eſt-ce qu'elle y ſurvient pour avoir négligé la ſaignée, 18, 19. D'où elle provient quand elle eſt un ſymptome des fievres continues; quels ſont ſes ſignes, & la maniere de la traiter, &c. 38.

Phrénéſie par la ſuppreſſion des vuidanges dans les nouvelles accouchées qui ont des vapeurs, 433. Elle peut ſurvenir dans les maladies peſtilentielles par des ſueurs forcées, 94. Elle eſt un ſymptome fréquent dans la petite vérole, 134; mais un ſymptome

irrégulier, 115; qui eſt le plus ſouvent l'effet des remedes chauds, 136. Comment les narcotiques l'arrêtent & la préviennent, 133.

Dans les petites véroles diſcretes, elle provient d'une ſueur rentrée d'elle-même, 134. A quoi on connoît qu'elle arrivera, 128. A quoi on connoît qu'elle annonce une mort prochaine, 134. Comment on la guérit, *ibid.* Elle n'indique pas la ſaignée dans toutes ſortes de petites véroles; cas où elle l'indique, 134, 135.

PHTHISIE, tue environ les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, 426, 427. Sa deſcription, 637, 638. Sa curation, 639. Quand elle cauſe l'hydropiſie, les évacuants, ſoit par haut, ſoit par bas, y ſont nuiſibles, 503.

Phthiſie peut venir de l'hémophtyſie par de trop fréquents purgatifs, 289. Comment elle eſt cauſée par les remedes pectoraux, 312, 313. Quand eſt-ce qu'elle vient de la pleuréſie eſſentielle, 255.

Phthiſiques ſont ſouvent guéris par l'exercice du cheval, 427. C'eſt leur principal remede, 637.

PIEDS ſont le véritable ſiege de la matiere goutteuſe, 444. Comment ſont affectés dans les intervalles des accès de la goutte irréguliere, 447. Comment à la fin d'un accès, 445.

PIERRE. *Voyez* CALCUL.

PILULES calmantes & emménagogues dans la ſuppreſſion des vuidanges, 434.

Pilules chalybées dans l'affection hyſtérique ſont de deux ſortes, 418.

Pilules cochées, ſont louées par l'Auteur, 193. Données à la doſe de deux ſcrupule, lâchent toujours le ventre, 529. Doivent être données dans la nouvelle fievre épidémique, lorſque l'eſtomac ne peut ſouffrir la potion, 529. La potion eſt néanmoins préférable, *ibid.* Elles doivent être données dans la fievre tierce d'automne dans le temps des ſueurs, 64. Elles ſe donnent dans la toux convulſives des enfants, 313.

Pilules d'élaterium & pilules de duobus dans l'hydropiſie, 494, 495.

Pilules fœtides hyſtériques, 418. Autres de cette nature qui ne purgent point, *ibid.*

Pilules de Mathieu dans l'accès de néphrétique, 558. Dans la néphrétique cauſée par la longueur de la goutte, 482.

Pilules purgatives pour donner quand une attaque d'apoplexie eſt finie, 597. Quelles ſont les meilleures dans la colique bilieuſe, 193. Dans les fleurs blanches, 309. Dans la gonorrhée virulente, *ibid.* 336. Dans l'affection hyſtérique, 418. Dans la paſſion iliaque cauſée par des tranchées du ventre dans la nouvelle fievre épidémique, 532.

PIQUURE DU TENDON par la ſaignée, 258. Ses accidents, *ibid.* Sa curation, 259.

PISSEMENT DE SANG, par un calcul dans les reins, 552, 600. Comment on le previent quand les calculeux ſont obligés d'aller en carroſſe par des chemins pavés, 556. Piſſement de ſang cauſé par le calcul après la promenade, 553. Piſſement de ſang cauſé par le mouvement du carroſſe, *ibid.*

Comment il faut le traiter, & quel régime y convient, 553, 600. L'Auteur emploie pluſieurs remedes ſans ſuccès, 553. Il ſe guérit lui-même par la manne, *ibid.*

Piſſement de ſang eſt le plus ſouvent mortel dans les fievres, 389. Quand eſt-ce qu'il l'eſt dans la fievre rouge, 361, 363. D'où il provient dans les fievres aiguës, & ce qu'il indique, 386, 387. Comment doit être le lit du malade, 387.

Quand eſt-ce qu'il ſurvient dans la rougeole, 362, 363, 370.

Pourquoi il ſurvient dans la petite vérole confluente & dans la

discrete aux jeunes gens, &c. 116. Dans quel temps de la maladie il paroît, 539, 548. D'où il provient dans ces maladies, 366. C'eſt ſouvent de la chaleur du lit, 125. C'eſt en général du régime chaud, 361, 362. Comment cela arrive, C'eſt un ſigne mortel, 116, 362, 363, 548. Comment il faut le prevenir par un régime tempéré, 237, 238, 370. On le previent ſouvent par la ſaignée faite à temps, 125. Quand il eſt ſurvenu, le régime tempéré eſt inutile, 362, 363. Autre moyen pour le guérir, 548, 549.

Plaisirs de Vénus. Pourquoi nuiſent aux goutteux, 475, 476. Pourquoi attirent la goutte, ſi on les prend avec excès, 443, 450, 637.

Plantes, ſont les meilleurs remedes de toute la matiere médicale, & pourquoi, *Préf.* xxxvj, xxxvij.

Pleurésie eſſentielle; ſa deſcription, 246, 247, 580. En quel temps de l'année elle regne principalement, 228, 272. Quelles ſortes de perſonnes elle attaque ſurtout, 79, 96, 246. La fievre doit y être regardée comme la principal maladie, & tout le reſte comme des ſymptomes, 241, 249.

Commencement de la maladie, 246. Progrès, *ibid.* Diminution, 247. Fievre hectique, s'il ſe fait une ſuppuration, 248. En quel temps il y a une douleur piquante, & en quel endroit de la poitrine, 246. Quelle ſorte de toux ſe fait ſentir, *ibid.* D'où provient la diarrhée, 138, 139. Comment la maladie ſe termine, 246. Quand eſt-ce qu'elle tourne en ſuppuration, 248. Le ſang eſt coëneux, 250, 580. Ce qu'il faut pour qu'il ſoit tel, 249.

Pleuréſie vient d'une inflammation particuliere du ſang, 250. Elle fut produite en 1679, par les ſudorifiques donnés dans la toux, 313. Elle vient auſſi de la matiere fébrile qui ſe jette ſur la plevre, 249, 250. Elle eſt ſouvent cauſée par une chaleur ſubite qui ſuccede à un grand froid, 6. Elle eſt aiſée à guérir ſi on la traite comme il faut, & très dangereuſe ſi on la traite mal, 250, 254.

Quelles ſont les indications curatives, 251. La ſaignée, principal remede, 252. Saignée copieuſe n'y eſt point nuiſible, 254. Elle arrête la diarrhée qui ſurvient quelquefois, *ibid.* Quelle quantité de ſang il faut tirer, tant dans les adultes que dans les enfants, & de quel endroit, *ibid.* 581.

Quand eſt-ce que le malade eſt ſoulagé, 264. Comment il faut ſe conduire pour la ſaignée, quand la pleuréſie n'eſt que ſymptomatique, 231, 243, 244. Pourquoi l'Auteur ne traite pas la pleuréſie par l'expectoration, 255. Il n'a point d'égard au ſentiment d'Hippocrate qui condamne la pleuréſie ſeche, 257.

Quel régime demande la pleuréſie, 253. Quels remedes lui conviennent, *ibid.* 580. Quand eſt-ce que les lavements doivent être employés, 254. La trop grande chaleur du lit eſt pernicieuſe, *ibid.*

Pleuréſie ne differe de la péripneumonie vraie que du plus au moins, 251, 264. Elle ſe traite de la même maniere, à l'exception de la purgation, 264.

Pleuréſie ſymptomatique, d'où elle provient, 231, 243, 244, 347. Elle eſt ſouvent cauſée par l'uſage des remedes échauffants données dans les fievres, 247. Ou par des ſueurs forcées, *ibid.* Ou pour avoir négligé la ſaignée, 19. Quelquefois par une altération manifeſte de l'air, 231.

Pleuréſie ſymptomatique de 1675 étoit très maligne, 231. Ne pouvoit ſoutenir la ſaignée réitérée, *ibid.* Ne l'admettoit qu'autant que la fievre dont elle étoit un ſymptome, la demandoit, *ibid.* Comment il falloit traiter cette pleuréſie, 230, 231, 243, 244.

Pompe de remedes, mal placée dans les moribonds, 320, 321.

PONCTION dans l'hydropiſie, *voyez* PARACENTESE.

POSSET, *Voyez* BIERE mêlée avec le lait. *V. auſſi* PETIT-LAIT.

POTION calmante dans le choléra morbus, 154. Autre plus forte, 604. Potion calmante dans le choléra de 1676, 297. Dans la danſe de S. Guy, 526, 595. Dans la colique bilieuſe, 194. Dans la diarrhée, 166, 602. Dans la dyſſenterie de la nouvelle fievre épidémique, 530. Dans la nouvelle fievre d'hiver, 520. Après l'émétique dans les fievres continues, 25, 572. Potion calmante & emménagogue dans la ſuppreſſion des vuidanges, 434. Potion calmante dans la toux, 180. Dans la phrénéſie, 42. Dans l'accès de goutte invétérée, 480. Dans les petites véroles confluentes régulieres, 231. Dans les petites véroles, 224. Dans les petites véroles confluentes, pour donner le ſixieme jour, 385. Dans les petites véroles très malignes, 124. Après la ſaignée dans le piſſement, ou le crachement de ſang qui ſurvient dans les petites véroles confluentes, 549.

Potion cordiale dans la petite vérole, 137.

Potion émétique, 22, 563, 572. Potion dans la fievre quarte pour aider la dépuration du ſang, 63. Potion dans l'hémorrhagie pour arrêter l'impétuoſité du ſang, 42. Potion dans le piſſement de ſang, 387. Potion dans la pleuréſie eſſentielle, 253, 580, 581.

Potion purgative de l'Auteur, 34, 563. Potion purgative dans la colique bilieuſe, 193. Dans la dyſſenterie, 530. Dans les fievres continues, 38. Dans la nouvelle fievre d'hiver, 520. Quand eſt-ce qu'il faut la réitérer, *ibid.* Pour évacuer la matiere repouſſée au-dedans, 514. Quand eſt ce qu'il faut la réitérer, 515. Dans la gonorrhée virulente, 336. Dans l'hydropiſie, 493. Dans la paſſion iliaque, 47. Dans la fauſſe péripneumonie, 263. Potion purgative & fortifiante, 493. Potion purgative & vomitive, 494.

Potion pour arrêter le vomiſſement dans l'uſage du quinquina, 305.

POTTER, Capitaine de Londres, tué par le quinquina, 301.

POUDRE aſtringente dans le piſſement, & le crachement de ſang qui ſurvient dans la petite vérole confluente, 547.

Poudre cordiale dans la langueur que cauſe la fievre, 32.

Poudre de quinquina avec le vin dans la fievre intermittente, 303. Le vin n'eſt pas contraire, quand même ces fievres tendroient à devenir continues, 305.

Poudre à canon; ſon invention n'a pas été plus nuiſible aux hommes que le terme de malignité, 538.

POULS, dans la fievre nouvelle d'hiver n'eſt pas différent de celui des perſonnes en ſanté, 513, 518. Il devient languiſſant & déréglé, ſi la maladie eſt mal traitée, 513. Quel eſt le pouls dans la phrénéſie & aux approches de la mort, 519. Dans l'affection hypocondriaque ou hyſtérique, 402. L'onzieme jour de la petite vérole confluente, 382.

POURPRE. *Voyez* TACHES DE POURPRE.

POURRITURES D'HUMEURS, ſont une claſſe de cauſes univerſelles qui produiſent les maladies, 1.

PRATIQUE médicinale en quoi elle conſiſte véritablement, 316. C'eſt la pierre de touche des Médecins, 496.

Elle n'eſt appuyée dans la plupart des Auteurs que ſur des hypotheſes, 328.

Elle eſt délicate dans le temps de l'éruption de la petite vérole, 122, 123. *Voyez* MÉDECINE.

PRÉCIPITATION. Elle eſt très pernicieuſe dans le traitement des maladies, 239, 240.

PRÉPUCE qui couvre le gland. *Voyez* GLAND.

PRONOSTIC. Il dépend dans la petite vérole du grand ou du petit nombre des puſtules, 358. Raiſon de cela, 359. D'où ſe tire un bon pronoſtic dans la petite vérole confluente, 114.

PROSTATES. Comment ſont affectées dans la gonorrhée virulente, 330.

PUANTEUR dans les petites véroles irrégulieres & noires, 188.

PURGATIFS. Pourquoi l'Auteur les appelle ennemis de la nature, 491. Les plus doux cauſent ordinairement de l'agitation, 70. Leur trop fréquent uſage preſque toujours nuiſible, ſur tout aux perſonnes foibles & aux enfants, 414. Agiſſent différemment ſuivant la différence des tempéraments; conſéquence à tirer de là, 491. Inutilité de leurs prétendus correctifs, 354. Purgatifs foibles operent quelquefois mieux dans les gens robuſtes que les plus forts, 465. Cas où ils rafraîchiſſent, 536. Préparent la voie aux narcotiques, *ibid.* Peuvent en être aidés, 532, 533.

Purgatifs ſont condamnés dans le choléra morbus, 152. Doivent précéder l'uſage des fortifiants & des digeſtifs dans les maladies chroniques, 464. Ne doivent pas être entremêlés parmi ces remedes, 465. Quand doivent être employés dans la colique bilieuſe, 192. Quand doivent être augmentés, *ibid.* 193. Comment produiſent le coma dans la fievre, 520. Nuiſent dans le coma fébrile qui eſt cauſée par les remedes chauds, 524. Guériſſent très bien les conuſions, 484. Quand & combien de fois doivent être réitérés dans la danſe de S. Guy, 525, 595. Quels ſont ceux qui conviennent dans la diarrhée, 167, 602. Dans la dyſſenterie, 166, 602. Combien de fois étoient néceſſaires, 166. Quand devoient précéder l'uſage du laudanum, 170. Quand conviennent dans l'eſquinancie, après la ſaignée, 284. Quand doivent être différés au lendemain, 284. Pourquoi ne doivent pas être donnés avec les martiaux, 410. Ne doivent pas précéder l'uſage du quinquina, 67.

Purgatifs ſont plus néceſſaires après les fievres d'automne qu'après celles de printemps, & pourquoi, 34. Quand & pourquoi conviennent dans les fievres continues, *ibid.* Dans la fievre dyſſentérique, 174. Combien de fois doivent être réitérés, 175.

Purgatifs dans les fievres épidémiques, quand doivent être donnés, 520. Quand, dans la nouvelle fievre épidémique, *ibid.* Ils y ſont utiles, & pourquoi, 535. Quels doivent être dans la fievre éréſipélateuſe, 277.

Quand cauſoient aux vieillards le diabete dans les fievres intermittentes, 307. Rendent les fievres intermittentes plus longues & plus mauvaiſes dans les jeunes gens & les enfants, 67, 299. Mettent les perſonnes vieilles en danger, 67. Donnés mal à propos, prolongent les fievres intermittentes du printemps, 54. Ne doivent être employés qu'à une certaine condition dans les fievres intermittentes d'automne, 62. Sont néceſſaires après la guériſon de ces fievres, 71, 74. Donnés avant ce temps-là, les rendent plus opiniâtres, & pourquoi, *ibid.* Attirent l'hydropiſie, & ne la guériſſent pas, 71. Combien de temps, après la ceſſation de la fievre, doivent être donnés, *ibid.* Quels ſortes de purgatifs il faut employer, & combien de fois, *ibid.* Ne doivent pas être donnés dans les fievres qui ont été guéries par le quinquina, 306. Quels doivent être dans la fievre peſtilentielle, 101. Sont nuiſibles dans la fievre quarte, 62. Quels doivent être après la fievre rouge, 245. Quels dans la fievre ſtationnaire, 577, 578. Mêlés avec les ſudorifiques ſont recommandés dans la fievre tierce d'automne, 63. Ne doivent pas être

mêlés avec les ſudorifiques dans la fievre double tierce, & pourquoi, 63. Il ſuffiſoit de les donner pendant trois jours dans la fievre provenant de la toux mal traitée, 318.

Purgatifs ſont les principaux remedes de la gonorrhée virulente, 336. Hydragogues ſont les meilleurs purgatifs, 337. Doivent être continués long-temps, *ibid.* Ce qui arrive ſi on les néglige, 338. Combien de temps il faut s'en abſtenir après la guériſon de la vérole par la ſalivation, 350. Quand eſt-ce qu'il faut les donner dans l'hémorrhagie du nez, 288, 626. Sont néceſſaires après une grande hémorrhagie, 50. Souvent réitérés dans le crachement de ſang ils cauſent la phthiſie, 228.

Purgatifs hydragogues, comment il faut les donner aux perſonnes difficiles à purger, 492, 493.

Purgatifs doux augmentent plutôt l'enflure de l'hydropiſie qu'ils ne la diminuent, 491. Pourquoi ſont plus nuiſibles qu'utiles, 491. Purgatifs puiſſants ſont néceſſaires dans l'hydropiſie plus que dans toute autre maladie, *ibid.* Néceſſité de connoître la facilité ou la difficulté du malade à être purgé, *ibid.* Purgatifs trop forts ſont préférables aux trop foibles, 493. Doivent être donnés chaque jour, & pourquoi, 492. Quelquefois néanmoins on peut mettre un ou deux jours d'intervalle, *ibid.* Quels purgatifs conviennent aux hydropiques faciles à émouvoir, *ibid.* Divers purgatifs, 613, 615. Deux plus puiſſants que les autres pour les gens difficiles à émouvoir, 494, 495. Quand eſt-ce qu'il faut éviter les purgatifs dans l'hydropiſie, 505, 506.

Purgatifs trop fréquents dans l'affection hyſtérique occaſionnent une abondance de matiere bilieuſe, & pourquoi, 306. Attirent ſouvent le mal hyſtérique, 406. Quand eſt-ce que les purgatifs conviennent au commencement de la maladie, & pourquoi, 409, 410. Doivent être omis, quand le mal eſt léger, 419. Quand doivent être employés dans l'attaque après la ſaignée, & avant l'uſage du laudanum, 428, 429. Deviennent émétiques dans la paſſion iliaque, 47, 190, 531. Ne parcourent pas les inteſtins, quoiqu'ils ſoient très forts, 531. Ne doivent être donnés dans la paſſion iliaque vraie qu'après avoir fortifié l'eſtomac, 47. Dans la paſſion iliaque cauſée par les tranchées du ventre, quels ſont ceux qui conviennent, 531. Si le malade les revomit, il faut faire précéder les narcotiques, 531, 532. Alors ils ſeront retenus, 532, 533.

Purgatifs convenables aux enfants, 533. Pourquoi dans la vérole les purgatifs ne doivent pas être employés pour préparer à la ſalivation mercurielle, 343. Purgatifs dans le piſſement de ſang cauſé par le calcul, 553. Purgatifs réitérés conviennent ſouvent dans les maladies des nerfs, 525, 526. Conviennent dans la fauſſe péripneumonie après la ſaignée, 263, 582. Quel jour il faut les réitérer, 264. Ne conviennent pas dans la péripneumonie vraie, *ibid.* Doivent précéder les narcotiques dans la phrénéſie, 40. Sont nuiſibles dans la phrénéſie cauſée par des remedes chauds, 526. Conviennent dans la pleuréſie ſymptomatique ſur la fin, 232. Dans la pleuréſie eſſentielle après la ſaignée, 254, 255.

Purgatifs dans la goutte, pourquoi ont acquis de la réputation à certains Empiriques, 356. Ils n'évacuent point la matiere goutteuſe, 453, 456. Au contraire la repouſſent au-dedans, 455. Par la ſont nuiſibles aux goutteux, 462. Ne leur conviennent dans aucun temps, 455. Attirent ſouvent l'accès, à moins qu'on ne prenne enſuite du laudanum, 553, 554. Doivent être donnés entre les ſai-

gnées, quand la matiere goutteuſe s'eſt jettée ſur les poumons, 482. Manne convient quand il y a piſſement de ſang, 554, 637.

Purgatifs dans le rachitis cauſé par une fievre d'automne, quels doivent être, & quand doivent être donnés, 72. Quels doivent être dans le rhumatiſme, 323, 324, 583. Quels doivent être après le huitieme jour, depuis la derniere ſaignée, 270. Il vaut mieux les réitérer après la troiſieme ſaignée, 323, 324. Ne doivent pas être donnés dans la vérole après la ſalivation mercurielle, 347, 348. Comment ils ſont utiles dans la toux convulſive des enfants, 313. Devoient être continués dans la toux épidémique de 1679, juſqu'à la fin de la maladie, *ibid.* 317. Trop ſouvent réitérés ſont pernicieux dans l'enflure de l'abdomen des enfants, 413. Sont indiqués dans les enflures de l'abdomen qui ſurviennent aux enfants après les fievres intermittentes, 73. Ne doivent être employés qu'une fois ou deux avant l'uſage des altérants, dans les enflures de l'abdomen des enfants qui ſont produites par le vrai rachitis, 413. S'ils conviennent au commencement de la petite vérole, 119, 120. Quel mal ils peuvent faire, 120. Rendent diſcretes les p. véroles, 363, 364.

Purgatifs dans les petites véroles irrégulieres, 363, 364. Après la guériſon des petites véroles confluentes, 386.

PURGATION. Son défaut après les maladies d'automne eſt la cauſe de pluſieurs maladies, 34.

PUS. Comment eſt repompé dans le ſang, & excite la fievre, 357. Quand s'épanche dans la poitrine après la pleuréſie eſſentielle, 247, 248. Suffoque à la fin de la petite vérole en rentrant dans le ſang, 362.

PUSTULE au commencement de la gonorrhée virulente, & qui devient enſuite un ulcere. *Voyez* CHANCRE.

PUSTULES de la fievre éréſipélateuſe extraordinaire, à quoi reſſemblent, 274. A quoi celles de la fievre éréſipélateuſe ordinaire, *ibid.*

PUSTULES de la petites vérole entremêlées de taches de pourpre, ſigne mortel, 115. Puſtules en petit nombre très bon ſigne, 358. Raiſon de cela, *ibid.* Conſéquence à en tirer, 359. Puſtules ſortant trop tôt, de combien de maux ſont cauſe, 363. D'où provient leur grand nombre, 359. Comment il faut le prevenir, 362, 363. Le trop grand froid les flétrit, 222. Pourquoi ſouvent elles n'ont pas paru dans les enfants, 373.

Puſtules des petites véroles confluentes irrégulieres & noires de 1670, difficiles à diſtinguer au commencement, 185. S'augmentoient par l'uſage des remedes chauds, 381. Matiere qu'elles contenoient, 184. Celles de 1674 étoient noires comme de la ſuie, 221.

Puſtules des petites véroles diſcretes régulieres & noires de 1670, comment ſe diſtinguoient de celles des petites véroles diſcretes régulieres, 184. Devenoient noires les derniers jours, *ibid.* 185. Celles de 1674, comment étoient, 221, 222.

Puſtules des petites véroles régulieres, qu'elle eſt leur couleur naturelle, 115. Ont été quelquefois noires à leur pointe, *ibid.*

Puſtules des petites véroles confluentes régulieres de 1667, qu'elles étoient naturellement, 111. Leur grand nombre, mauvais ſigne, 358. Sont plus groſſes aux pieds & aux mains qu'ailleurs, 112. Ne laiſſent point de cicatrice ſi on les traite par un régime tempéré, 133. Envoyent dans le ſang des vapeurs putrides, 130. S'affaiſſent naturellement, ſans que cela ſoit un mauvais ſigne, 136. Fauſſe crainte que les ignorants en ont, 137. Comment il faut remédie à l'affaiſſement des puſtules, cauſe

par le froid, ou par des évacuations mal placées, 136.

Puſtules des petites véroles diſcretes régulieres de 1667, de quelle groſſeur étoient, 109. Leurs différents états, *ibid.* Leur maniere de s'en aller, 110. Quand eſt-ce qu'elles reſtent élevées & rouges après la mort du malade, 113, 114. Quand elles ont été répercutées par le froid ou par des évacuations hors de ſaiſon, ce qu'il faut faire, 136.

Q

QUARTES, *Voyez* FIEVRES QUARTES.

QUESTION ſur la poſſibilité de guérir les maladies dont on ignore la cauſe; on y répond, 84.

QUINQUINA. Depuis combien de temps il étoit connu à Londres du temps de l'Auteur, 300. Ses vertus, 299, 300. C'eſt le ſeul ſpécifique connu juſqu'ici, *Préf.* xxxiv. Il a fait voir l'ignorance des Médecins dogmatiques dans les maladies, 406, 407. Il tue un Sénateur de Londres, un Capitaine & un Apothicaire, 301. Il peut preſque être regardé comme le premier des remedes, 299. Il cauſe quelquefois, mais rarement, une ſorte de rhumatiſme ſcorbutique, *ibid.* Pourquoi fut condamné peu de temps après qu'il fut célébre, 300, 301. Pourquoi fut décrédité, 301. N'eſt pas dangereux de ſa nature; quand doit être donné, *ibid* Selon quelle méthode, 302 Utilité de la méthode de l'Auteur, *ibid.* 309, 310.

Quinquina eſt un excellent confortatif, 423. S'il guérit la fievre par ſa qualité aſtringente, 300. Il la guérit quelquefois en purgeant, *ibid.* 303. Pourquoi & comment il faut alors joindre le laudanum au quinquina, 303. Quand eſt-ce qu'il convient pour les aphthes & le hocquet dans la nouvelle fievre épidémique, 521, 522. Convient pour l'apoplexie qui ſurvient à la fievre intermittente, 307, 308. Quel régime il demande, 308, 486. La chaleur du lit lui eſt nuiſible, 486. Elle affoiblit ſa vertu, 377. Il ne doit être précédé ni de la purgation, ni de la ſaignée, & pourquoi, 65. Quand il a guéri la fievre, les évacuants ne peuvent être employés ſans crainte de rechute, 306, 307. Il n'a beſoin que d'un ſimple véhicule, 309. Ce qu'il faut faire ſi le malade le revomit, 305. Il ne doit pas être donné peu de temps avant l'accès, 65. Mauvais effet de cette méthode, 66. Comment il doit être réitéré dans les intervalles des accès, *ibid.* 310. Son effet dans les jours d'intermiſſion, 303. Il doit être donné dans ce temps-là, & enſuite réitéré dans la convaleſcence afin de prevenir la rechute, 309. 310. Pourquoi cela, 302, 303 Combien de fois il doit être réitéré, 303. Il ne faut pas le donner trop opiniâtrement lorſque les rechutes ſont fréquentes, mais en ſa place une décoction amere, 306.

Quinquina eſt un véritable ſpécifique dans les fievres intermittentes, 486. Il l'emporte ſur tous les autres remedes, 310. Il opere, pour ainſi dire, des miracles, 423. C'étoit un remede ſûr en 1678, 299, 300. On peut s'y confier s'il eſt donné à propos, 302. Soulagement qu'il procure dans les fievres quartes, 65. Il remédie à la mauvaiſe diſpoſition que produiſent les accès de fievre, 306.

Il doit être donné dans les fievres intermittentes qui tendent à devenir continues, 304. Mais en plus grande doſe, 305. Régime chaud trouble ſon opération, 305, 377, 486. L'Auteur ignore s'il convient dans toute ſorte de conſtitution des fievres intermittentes, 319. Comment il faut le donner dans les fievres intermittentes d'automne, 65, 66. Mauvais effet qu'il produit quand on le donne trop tôt, 64. Quand eſt-ce qu'il faut commencer, 65.

Son uſage dans la nouvelle fievre épidémique, 536. Pourquoi cerains Médecins l'y ont employé, 528. Ils l'ont fait le plus ſouvent ſans ſuccès, 528. On peut le donner dans les fievres tierces de printemps & d'automne, de même que dans les fievres quartes, 67. Comment il faut le donner dans la fievre quarte, 68. Quelle quantité de ce remede eſt néceſſaire dans les différentes ſortes de fievres, 303. Pourquoi, dans les fievres quotidiennes & tierces, il ne previent pas d'ordinaire le premier accès, 305, 306.

Quinquina eſt excellent dans les maladies de la matrice & du ventre, 299. Très utile dans l'affection hypochondriaque & hyſtérique, 423. Pas ſi sûr néanmoins que dans les fievres intermittentes, 85. Comment il faut le donner aux enfants, 305, 536, 575. Il eſt nuiſible dans les maladies inflammatoires, 319. C'eſt le meilleur digeſtif dans la goutte, 461.

R

RACHITIS vrai, 73. Sa curation, 624. Il eſt rare à moins que les fievres intermittentes d'automne dominent, 71, 72. Comment il faut traiter celui qui ſuccede à ces ſortes de fievres, 414.

RAFRAICHISSANTS. Ce qu'ils produiſent de bon dans les maladies aiguës, 233, 234. Conviennent proprement dans les fievres malignes, 538. Conviennent dans la phrénéſie cauſée par des remedes chauds, 536. Pourquoi doivent être évités dans la goutte, 470. Sont dangereux étant appliqués extérieurement dans cette maladie, 482.

RATE. L'enflure de la region de la rate dans les fievres intermittentes des enfants, ce qu'elle annonce, 73. Deſcription de cette enflure, *ibid.*

RECHUTE dans la dyſſenterie demande qu'on réitere la méthode de l'Auteur, 168.

Rechute dans la fievre après l'uſage des lavements & des purgatifs eſt remarquable, 31. Ce qu'il faut faire alors, *ibid.*

Rechute dans les fievre intermittentes guéries par le quinquina, par quoi produite, 306. Eſt plus rare dans les fievres quartes que dans les tierces & les quotidiennes, *ibid.*

Rechute dans la gonorrhée virulente vient ſouvent de la décoction des bois, 341.

RÉGIME. Deſcription de celui qu'a ſuivi l'Auteur étant attaqué de la goutte & d'un piſſement de ſang, 555.

Régime dans l'apoplexie, après l'attaque, quel doit être, 598. Pourquoi doit être obſervé dans les maladies chroniques, 467. Régime dans la colique bilieuſe, 197. Doit être continué longtemps, *ibid.* Régime dans le diabete, 307. Dans la diarrhée, 168. Dans la dyſſenterie, 164. Dans l'eſquinancie, 285. Dans la fievre dyſſentérique, 174. Dans la fievre épidémique, 211, 212.

Régime qui prevenoit la fievre dans la toux épidémique de 1675, 229. Régime dans la fievre éréſipélateuſe, 279.

Régime fortifiant, quand & pourquoi néceſſaire dans les fievres intermittentes d'automne, 68, 69. Régime dans la fievre d'hiver, 515. Dans la fievre de petite vérole, 143. Dans les fievres continues, 35. Dans la gonorrhée virulente, 339. Pourquoi doit être rafraîchiſſant; 336. Régime dans l'hémorrhagie du nez, 284. Dans la paſſion iliaque, 47. Dans la vérole, quand on donne la ſalivation, 352. Dans le flux immodéré des regles, 438. Dans le piſſement de ſang cauſé par le calcul, 552. Dans la rougeole, 179. Dans les rougeoles irrégulieres de 1674, 219. Dans les intervalles de la goutte, 467—479.

Pourquoi, dans cette occaſion, il faut avoir égard au goût, 468. Régime doit être exactement obſervé dans la goutte, 468—479. Ne ſauroit néanmoins garantir de toute attaque, 475, 476. Régime dans les accès de goutte, 477. Régime dans l'uſage du quinquina, 306.

Régime tempérant dans les petites véroles irrégulieres & noires de 1670, 188. Régime dans celles de 1674, 224. Dans les petites véroles irrégulieres noires & très malignes, *ibid.* Dans les petites véroles confluentes, 383. Dans les petites véroles régulieres au commencement de la maladie, 124. Dans les petites véroles diſcretes régulieres, 127. Sur la fin, il doit être un peu cordial, & pourquoi, *ibid.* 128.

Régime chaud eſt nuiſible dans la fievre de la petite vérole, 143. eſt très dangereux, 144. Cauſe la phrénéſie, 138. Produit des ſymptomes que l'on attribue fauſſement à la malignité, 145. Comment il nuit dans la petite vérole, 362. Quels ſymptomes fâcheux il produiſoit dans les petites véroles de 1674, 222. *Voyez* CHAUDS & CORDIAUX.

Régime rafraîchiſſant & tempérant, le meilleur dans la fievre de petite vérole, 144. Il aide la ſalivation, 145. Doit être employé nonobſtant les ſueurs, 143. Previent le piſſement de ſang & les taches de pourpre dans la petite vérole confluente, 362.

Régime des gens du peuple dans la petite vérole eſt cauſe qu'il en meurt moins de ceux-ci que des riches, 128.

Régime dans la petite vérole doit être réglé ſur les obſervations pratiques, 362.

REGLE dans la petite vérole, qu'il ne faut ni ſaigner, ni purger, crainte d'attirer les humeurs de la circonférence au centre, eſt fauſſe, & pourquoi, 120, 121.

REGLES des femmes. Elles viennent abondamment à une femme de 50 ans, & hydropique, 501, 502. A quel âge elles ceſſent ordinairement, 438.

Regles. Leur flux immodéré arrive ſouvent peu de temps avant qu'elles ceſſent entiérement, 438. Arrive après un accouchement laborieux, *ibid.*

Il peut cauſer des vapeurs hyſtériques, 438. Ce qu'il faut faire s'il ſurvient dans les couches, 462. Ce qu'il faut faire s'il ſurvient dans un autre temps, 438. Pourquoi eſt dangereux dans les petites véroles irrégulieres, 186, 187. Remedes chauds ſont ſouvent mortels en pareil cas, *ibid.* Remedes tempérants ſont néceſſaires, 188.

Regles ſupprimées; comment ſe guériſſent, 419, 420.

REINS; quelle douleur on y reſſent à la naiſſance du calcul, 552.

REMEDES. Les plus excellens tirent leurs principales vertus de la nature; exemples de cela, 409, 410.

Remedes ſpécifiques; quels ſont-ils, ſelon l'Auteur, *Préf.* xxx, xxxj. On n'en connoît aucun, excepté le quinquina, *Préf.* xxxiv. Remedes les plus ſimples ſont les meilleurs, 460. Ils naiſſent vraiſemblablement dans chaque pays, *Préf.* xxx. Ceux qui ſont tirés des plantes l'emportent ſur ceux des autres regnes, *ibid.* Ceux ci ont néanmoins leur utilité, *ibid.*

L'Auteur en donne de très ſimples, *Préf.* xxxix. Les plus ſimples étant appliqués à propos peuvent opérer de grandes guériſons; exemples de cela, 320, 321. La chymie affoiblit ſouvent les meilleurs, 409.

Remedes chauds dans les fievres continues; quand doivent être employés, 29. L'Auteur ne comprend pas ce que veulent dire les Médecins par leurs remedes qui aident la coction de la matiere fébrile, 29. Remedes rafraîchiſſants empêchent quelquefois le deſpu-

mation des fievres, 59. Ils prolongent la fievre continue, 30, 36.

Remedes hyſtériques fortifiants, 418, hyſtériques puants, 409, 410, 428. Ils doivent être employés en même temps que les fortifiants, 416. Remedes hyſtériques ſont naturels, ou artificiels, 428. Il faut s'en abſtenir dans les femmes qui y ont trop de répugnance, 417. Ils agiſſent plus long-temps, étant donnés en forme ſolide, 415, 416.

Remedes fortifiants dans l'hydropiſie, quand ſont néceſſaires, 504. Remedes digeſtifs dans les maladies chroniques; quels ſont-ils, 459, 465, 467. Sont d'une très grande utilité, 465. Sont les mêmes que pour la goutte, *ibid.* Pourquoi, dans la plupart des maladies chroniques, les remedes chauds & un peu amers ſont utiles, 460. Remedes proprement dits ne guériſſent pas ſeuls les maladies chroniques, 467.

Remedes digeſtifs dans la goutte, 459. Avec quelle précaution il faut les employer, *ibid.* Quand eſt-ce qu'il faut les employer, 467. Pourquoi il faut les continuer long-temps, 465, 466.

Remedes externes contre la goutte, ne ſont jamais utiles, 482. Les repercuſſifs ſont dangereux, *ibid.* Quel eſt le ſeul que l'Auteur a trouvé de quelque utilité dans l'accès de goutte, 483.

RESPIRATION DIFFICILE, *V.* DIFFICULTÉ DE RESPIRER.

RHUBARBE, pourquoi ne convient pas dans la dyſſenterie ſans un autre doux purgatif, 162, 164. C'eſt un excellent purgatif pour les enfants dans de la biere, 534. Comment elle ſe prépare, *ibid.*

RHUMATISME; quand ſurvient, & quelles ſortes de perſonnes attaque principalement, 265. Pourquoi les Auteurs n'en ont pas parlé, 266. Il eſt néanmoins très fréquent & c'eſt une maladie conſidérable, 266. Sa cauſe eſt inflammatoire, 267. D'où il provient le plus ſouvent, *ibid.* Qu'eſt-ce qui l'augmente, *ibid.* Comment il commence, 265, 582. La fievre eſt la maladie principale, 241. Il attaque plus foiblement après que la fievre eſt paſſée, 266, 582. Pourquoi ne doit pas être mépriſé alors, 166, 582. Ses effets dans les doigts & dans les membres, 265. Il ceſſe ſouvent de lui-même, 267. Reſſemble quelquefois à la goutte dans certaines femmes, 553.

Rhumatiſme véritable; comment doit être traité, 268, 582. Indications curatives, 267. Saignée du bras néceſſaire. 268. Combien de fois, & quand doit être réitérée, 269. Remedes chauds peuvent être cauſe de la ſaignée fréquente, 269. Lavements de lait ſucré les jours exempts de ſaignée, 269, 583. Quelles ſortes de remedes & de régime l'Auteur ordonnoit, 268. Il voit les inconvénients de la ſaignée fréquente, 320. Il ſuit une autre méthode; explication de cette méthode, 320, 321.

Conduite que l'Auteur tenoit auparavant à l'égard de l'uſage des calmants dans le rhumatiſme, 321, 322. Conduite qu'il tient enſuite, 321.

Douleurs de rhumatiſme peuvent quelquefois venir de ce qu'on demeure trop levé; ce qu'il faut faire alors, 269. Certaines douleurs de rhumatiſme priſes mal à propos pour des ſymptomes du ſcorbut, 270. Effets de la ſaignée ſur les douleurs de rhumatiſme, 271.

Rhumatiſme invétéré, comment doit être traité, 271. Rhumatiſme ſcorbutique, ce que c'eſt, & ſa deſcription, *ibid.* 272. Il attaque ſur-tout les femmes & les hommes foibles, 272. Il ne cede pas aux remedes hyſtériques, *ibid.* Il vient ſouvent d'un trop long uſage du quinquina, *ibid.* Dure quelquefois long-temps, *ibid.*

Comment doit être traité, 272.

Rhumatiſme des lombes ; ſa deſcription, 267. Son traitement, *ibid.* Il reſſemble quelquefois à la néphrétique, excepté le vomiſſement, *ibid.* Sa douleur en impoſe aux Médecins, comme s'il y avoit du gravier, ou une pierre dans les reins, *ibid.* Par quelle cauſe il eſt produit, *ibid.*

RICHES. Pourquoi meurent plutôt de la petite vérole que les pauvres, 128.

RIS ſans ſujet dans l'affection hyſtérique, 398, 406.

ROTS NIDOREUX dans les intervalles des accès de la goutte irréguliere, 447.

ROUGEOLE. Quand eſt-ce qu'elle commence & qu'elle finit, 8, 296. Elle attaque le plus ſouvent les enfants, 177, 587. Elle eſt ſans danger ſi elle eſt bien traitée, 177, 178. Elle peut ſe diſtinguer de la petite vérole par le jour de l'éruption, 185. Quels ſont ſes ſymptomes dans le commencement, 177, 587. Quels le ſecond jour, *ibid.* Larmoiement & taches rouges ſur la poitrine, deux ſignes certains de la rougeole, *ibid.* Eternuement précede l'éruption, *ibid.* Diarrhée verdâtre dans les enfants qui font des dents, *ibid.* Eruption le quatrieme ou le cinquieme jour, *ibid.* Continuation des ſymptomes, 178. Ce qui arrive le ſixieme jour, *ibid.* Le neuvieme, *ibid.* Le huitieme, *ibid.* Symptomes produits par le régime chaud, 179.

Rougeole ; comment ſe traite, 179, 588.

Rougeoles de 1670, 147, 177. Elles amenerent des petites véroles irrégulieres, 148, 182.

Rougeole de 1674 ; leur deſcription, 218, 219. Elles étoient plus irrégulieres que celles de 1670, 204, 219. Elles amenerent des petites véroles noires, 204, 205. Pluſieurs autres différences qui les diſtinguoient de celles de 1670, 219. Leur traitement, le même, *ibid.*

Rougeoles de 1676, 296. Se traitoient comme les autres, *ibid.*

Symptomes de la rougeole qui proviennent des remedes chauds ; comment doivent ſe traiter, 181. Symptomes qui ſurviennent aux enfants par la même cauſe ; comment doivent ſe traiter, 180, 182, 588. Noirceur des puſtules par un régime échauffant, très dangereuſe, & comment il faut y remédier, 181, 587.

ROUGEUR dans les intervalles des puſtules de la petite vérole ; ce qu'elle indique, 109, 110, 114.

S

SAFRAN DES MÉTAUX ; comment agit dans l'hydropiſie, 502. Comment & combien de fois doit être pris, 501. Quand & de quelle maniere doit être pris dans la petite vérole réguliere, 135.

SAIGNÉE. Elle eſt quelquefois auſſi néceſſaire dans les enfants que dans les adultes, 182. On la ſupporte mieux couché, que levé, 263.

Saignée dans l'apoplexie, 597. Dans la colique bilieuſe, 191, 604. Dans la colique hyſtérique, quand, 200. Dans les convulſions des enfants qui font des dents, 182. Dans la danſe de S. Guy, 525, 526, 596. Quand & combien de fois doit être réitérée, 526, 527, 596. N'eſt pas néceſſaire dans la diarrhée ſimple, 166. mais dans la diarrhée qui vient d'une fievre de petite vérole. *ibid.* Au commencement de la dyſſenterie, 163, 167. Doit être réitérée dans la dyſſenterie invétérée, 170. Dans l'eſquinancie, 284, 285.

Saignée doit toujours précéder la purgation dans les fievres, 536. Eſt nuiſible dans certaines fievres, 20. Saignée dans une fievre aiguë avec piſſement de ſang & taches de pourpre, 286, 287. Quelquefois n'eſt pas utile dans les fievres

continues, 28, 137. Eſt nuiſible dans celles qui viennent des intermittentes d'automne, 28. Quelquefois n'eſt pas néceſſaire, 20. Sa meſure, 21. Quand & dans quels ſujets elle doit être réitérée, 28. Elle doit précéder l'émétique, 21. Saignée dans la fievre dyſſentérique, 174. Dans celle de 1661, &c. 21. Dans la nouvelle fievre épidémique, ſeulement quand il y avoit des ſignes de fauſſe péripneumonie, 520. Pourquoi elle étoit alors néceſſaire, 514. Dans les enfants, comment elle doit être, 533, 534. Saignée dans la fievre éréſipélateuſe, & quand doit être réitérée, 277. Elle eſt nuiſible dans les fievres intermittentes d'automne, 61, 299. Prolonge celles de printemps, 56, 57. Rend ces fievres plus mauvaiſes dans les enfants, & met les vieillards en danger, 20, 21. Etoit nuiſible dans la fievre de rougeole, 219, & dans la fievre peſtilentielle en certain cas, 102. N'étoit utile que quand elle étoit copieuſe, 96, 97. L'Auteur change néanmoins de méthode, 98. A qui elle nuit dans la fievre quarte, 62. Pourquoi eſt rejettée dans la fievre rouge, 245. Ce qu'elle fait dans la fievre tierce, 15. Saignée dans la fievre qui vient d'une toux mal conduite, 318. Quand doit être employée dans la fievre de petite vérole, 142. Quand doit être évitée, 143.

Saignée dans la gonorrhée virulente; en quel cas, 340. Dans l'hémorrhagie du nez, 288. Dans l'affection hyſtérique; pourquoi & quand au commencement, 409, 417. Quand doit être omiſe, 419. Quand doit précéder la purgation & le laudanum, 428, 429. Elle attire ſouvent la paſſion hyſtérique, 401, 402. Ne doit pas précéder la ſalivation dans le mal vénérien, 343. Eſt quelquefois cauſe de la manie, 84, 85. Produit la démence, ſi elle eſt trop réitérée, 75. Saignée dans le flux immodéré des regles hors des couches, 438. Dans le piſſement de ſang par un calcul, 552. Par une fievre aiguë, 386. Par une petite vérole confluente, 549. Dans la rougeole, pourquoi & quand doit être réitérée, 179, 180. Dans les maladies chroniques doit ſouvent précéder les autres remedes, 464. Dans toutes les maladies épidémiques, pourquoi doit précéder la purgation, 314. Dans la néphrétique qui vient du calcul, quand convient ou non, 558, 431. Doit être omiſe dans celle qui vient de l'affection hyſtérique, 431, 199. Convient ſouvent dans les maladies des nerfs, 524, 525.

Saignée, quand doit être réitérée ou non dans la fauſſe péripneumonie, 263. Quand & où doit être faite dans la peſte & la fievre peſtilentielle, 98. Son utilité dans la peſte, ſuivant l'Auteur, 91. Exemple de cela, 91. Ce qui la rend nuiſible dans la peſte, 91. Quand convient dans la phrénéſie, 38. C'eſt le principal remede dans la pleuréſie eſſentielle, 231, 232, 254, 264. Elle ne nuit pas, quoique copieuſe, 255. Quelle quantité de ſang il faut tirer, & combien de fois il faut réitérer la ſaignée dans les adultes & dans les enfants, 254, 581. Souvent elle ne convient pas dans la pleuréſie ſymptomatique, 232.

Comment elle nuit dans la goutte, 453, 454. Quand eſt-ce qu'on peut l'employer, 453. Quand eſt-ce qu'elle convient dans la démangeaiſon violente, 279, 584. Doit être faite avant la purgation dans le rhumatiſme, 268, 269, 583. Doit être réitérée, ſur-tout dans les jeunes gens, *ibid.* Troiſieme ſaignée ſuffit, 323. Petit-lait ſupplée à la ſaignée dans quelques ſujets, 320. Comment doit être réitérée, & ce qu'elle opere dans le rhumatiſme invétéré, 271. Saignée dans la tumeur vénérienne du ſcrotum, 340, 617. Dans le crachement de ſang des pe-

tites vérole confluentes de 1679, 312.

Saignée au commencement des petites véroles qui paroiſſent devoir être confluentes, 120, 121, 225, 374, 592. Et quand il y a phrénéſie, 314. Elle eſt moins capable qu'un air tempéré de modérer la violence de la maladie, 363. Ce qu'elle opere ſur-tout, étant faite au commencement, 127, 128, 225. L'Auteur la neglige mal à propos dans un certain cas, 225. Comment elle peut nuire au commencement de la maladie, & s'il faut l'éviter, 120, 121. Accidents qu'elle peut cauſer, étant faite mal à propos, 123. Elle favoriſe quelquefois la ſortie des puſtules quand elle eſt faite à propos, 120, 121. Elle eſt plutôt nuiſible dans la petite vérole diſcrete, 127, 128. Quand eſt-ce qu'elle y convient néanmoins, 128. Pourquoi doit être miſe en uſage à la chûte des puſtules dans la petite vérole réguliere, ſi la maladie a été violente, 137. Pourquoi, après la guériſon de la petite vérole confluente & très maligne, 386.

Saignée; ſon utilité dans les contuſions, 484, 630. Ses effets dans les fievres, quand elle eſt faite hors de propos, 520.

Saison. Quelle eſt la plus propre à cauſer les maladies inflammatoires, 80, 81.

Saiſon chaude; ce qu'elle produiſit en 1678, 204, 205.

Saiſon froide, ſouvent ſalutaire dans la petite vérole diſcrete, 127, 128.

Saisons de l'année ont des maladies qui leur ſont propres, *Préf.* xx. En quoi cette connoiſſance eſt utile au Médecin, xxj. Pourquoi il faut avoir attention aux ſaiſons, xx. Négligence des Médecins ſur cet article, *ibid.* xxj.

Salivation dans l'affection hyſtérique, 408. Elle étoit rarement utile dans la fievre dyſſentérique, 171. Terminoit doucement la fievre de la petite vérole, de même que la petite vérole, 145, 146. Faiſoit diſparoître les taches de pourpre, 146. Comment elle arrive ſur la fin de la maladie, 139. C'eſt une évacuation critique, *ibid.* Toujours ſalutaire, pourvu qu'on ne l'arrête pas, 146. Se tournoit quelquefois d'elle-même en diarrhée ou en ſueurs, 139.

Salivation dans les petites véroles confluentes irrégulieres de 1670, plus abondante que dans les autres, 186, 187. Survient auſſi dans les diſcretes irrégulieres de la même année, 184. Ce qu'il en faut conclure, 184. Salivation ſalutaire dans les petites véroles irrégulieres & noires de 1674, 225. Comment elle pouvoit s'arrêter ſans danger avant l'onzieme jour, 124, 225.

Salivation dans les petites véroles confluentes régulieres, ſymptome naturel & très néceſſaire, 112. Pourquoi, 360, 361, 591. Arrive plus ſurement aux adultes que la diarrhée aux enfants, 112, 129, 591, 592. Doit être abandonnée à la nature, 129, 130. Sert à évacuer la matiere morbifique, 130. Eſt une des principales évacuations, 129. Met ordinairement le malade hors de danger, 113, 114. Quand eſt-ce qu'elle commence, 112, 129, 591. Quand ceſſe ou diminue, 113, 130, 380, 592. Par quoi eſt compenſée, 113, 130, 380, 591. Ce qui arrive, quand elle ceſſe entierement, 112. Revient quelquefois enſuite, 113. Ne doit pas être arrêtée avant l'onzieme jour, *ibid.* 129. Mort du malade, ſi elle ceſſe d'elle-même, ſans que le viſage ou les mains s'enflent, *ibid.* Avec quels ſymptomes il meurt, 114. Salivation; par quoi doit être aidée, 129, 130. Utilité des narcotiques pour cela, 378, 379. Par quoi eſt ſupprimée, 129, 185, 186. Comment doit être rappellée, ſi elle ſe ſupprime trop tôt, 130, 131. En quel cas un émétique convient

pour cela, 134, 135. Besoin d'un meilleur moyen, *ibid.*

Salivation mercurielle; son importance dans la vérole, 343. Ne guérit pas la gonorrhée, 350. Comment doit être excitée, 344 & suiv. Inutilité des préparations ordinaires, 343. Quel onguent il faut employer, & sur quelles parties, 344. Comment & quand elle commence par les frictions, 619. Comment il faut la provoquer, si elle ne vient pas, 348, 619. Nécessité d'arrêter la diarrhée, 346. Salivation ne vient pas aisément à ceux qui sont difficiles à purger, 348. Ne doit pas être poussé trop obstinément, & pourquoi, *ibid.* Ce qu'il faut faire alors, 349, 350.

Salivation doit être contenue dans certaines bornes, 344, 619. Quels doivent être les draps de lit, quand il en faudra changer, 346. Ce qu'il faut faire quand la salivation est trop violente, 347, 619. Quand elle s'affoiblit trop tôt, *ibid.* Quand elle cesse par une diarrhée, 346, 619. Quel régime elle exige, 352. Ne doit pas être arrêtée tout d'un coup dans la convalescence, 347. Ulcération de la bouche qui la suit, doit être abandonnée à la nature, *ibid.* Voyez ULCERES DE LA BOUCHE.

Salivation mercurielle, suivant la méthode de l'Auteur; ses avantages, 353. Pourquoi les gens épuisés par la salivation mercurielle sont souvent obligés d'aller en France, 352.

SALIVE dans la petite vérole confluente est visqueuse l'onzieme jour, 112, 113. Ce qu'il faut faire alors, 135, 194. Mauvais effet des cordiaux, 369.

SALSPARELLE; comment elle agit dans la guérison de la vérole, *Préf.* xxxiv, 88.

SALUT dans la petite vérole, dépend du petit nombre des pustules, 358. Raison de cela, *ibid.*

SANG. Il est la source des esprits animaux, 408. Il est foible dans les enfants, 18, 19. Destitué d'esprits dans les vieillards, & dans les jeune gens épuisés par une longue maladie, 20.

Quand est ce qu'il vient tout pur dans la dyssenterie, 159. Comment il est dans la pleurésie vraie, 250, 280. N'est pas coëneux, quand il vient par une trop petite ouverture, 250. Autre moyen d'empêcher la formation de la coëne, *ibid.*

Sang coëneux dans la dyssenterie, 170. Dans la fievre épidémique de 1673, 207, 210. Dans la fievre érésipélateuse, presque toujours, 274. Dans la nouvelle fievre d'hiver, 517, 518. Dans la fievre pestilentielle, 94, 95. Dans l'hémorrhagie du nez, 286. Dans la fausse péripneumonie, 263. Dans les pestiférés, 97. Dans la goutte, 470, 473, 481. Dans le rhumatisme, 269. Dans la petite vérole confluente, avant l'éruption, 384. Après la petite vérole confluente, 385. Après une petite vérole violente, 137. N'étoit pas de même dans la fievre continue épidémique de 1665, 79.

SANGSUES doivent être appliquées aux enfants dans la nouvelle fievre épidémique, 533.

SANTÉ. Quand est ce qu'elle vient par le moyen de la fievre, 2.

SCORBUT n'est pas si fréquent qu'on le croit d'ordinaire, 270. On donne ce nom à des maladies qui sont toute autre chose, *ibid.* Longueur des maladies attribuée souvent mal à propos à un vice scorbutique, 35, 36. Symptomes du scorbut, 635. Sa curation, 636. Comment doit s'entendre cet axiome commun, que l'hydropisie commence où finit le scorbut, 270, 271. Scorbut est quelquefois un symptome de la fievre quarte, 55, 56.

SCROTUM. Sa tumeur & son inflammation dans la gonorrhée virulente; par quoi est produite, 332, 333, 340, 341. Comment se guérit, 341.

SÉCHERESSE ET SUEUR ſervent à diſtinguer les eſpeces des fievres, 238, 239. Exemples de cela, 239.

Séchereſſe des parties extérieures dans la fievre continue de 1661, 16.

Séchereſſe en 1681, 357. Elle rendit très violentes les petites véroles, 358.

SEL D'ABSYNTHE avec le ſuc de limon contre le vomiſſement, 47.

SELS LIXIVIELS ſont les meilleurs diurétiques dans l'hydropiſie, 503.

SIROP DIACODE, lequel doit être préféré aux autres, 376. L'Auteur le préfere même à ſon laudanum, *ibid.* A quelle doſe doit être donné, *ibid.* Une once de ce ſirop à quoi équivaut, 380. Ce qu'il faut faire quand le malade ne peut le ſoutenir, 439. A quelle doſe il doit être donné quelquefois dans la petite vérole, 380. A quelle doſe l'Auteur l'a donné à un enfant, 377, 378. A quelle doſe à un jeune homme en differents jours de la petite vérole, 385.

Sirop de mars; comment ſe fait, 411. *Voyez* MARS.

Sirop de nerprun, *voyez* NERPRUN.

SOIF ardente dans les hydropiques, d'où provient, 489. Comment doit être appaiſée, 506.

SOMMEIL, précede ordinairement l'éruption de la petite vérole diſcrete réguliere dans les enfants, 108. Comment on peut en procurer aux goutteux dans le temps de l'accès, 477.

SPASMES ſemblables à l'épilepſie, & cauſés par l'affection hyſtérique; à quelles femmes arrivent, 395.

Spaſmes par la ſuppreſſion des vuidanges après la phrénéſie ſont mortels, 431.

Spaſmes des enfants, *voy.* EPILEPSIE.

SPÉCIFIQUES, vantés par les Charlatans dans toutes les maladies, 484. Nous n'en avons point ni dans les maladies aiguës, ni dans les chroniques, 504. Excepté le quinquina dans les dernieres, 487. Ni dans les contuſions, 484. Sont à deſirer dans les maladies aiguës & chroniques; & pourquoi, 504. L'Auteur n'en connoît aucun dans la goutte, 484. Comment devroit agir un ſpécifique dans la vérole, 335.

SPORADIQUES, *voyez* MALADIES INTERMITTENTES OU SPORADIQUES.

STATIONNAIRES, *voyez* FIEVRES STATIONNAIRES.

STÉRILITÉ des femmes par l'hydropiſie des ovaires en conſéquence de l'affection hyſtérique, 408.

STRUCTURE du corps humain; juſqu'à quel point on peut la connoître, 498.

STYPTIQUE. Liqueur ſtyptique pour l'hémorrhagie du nez & des parties extérieures, 288.

SUC DE LIMON avec le ſel d'abſynthe contre le vomiſſement, 47.

Suc de plantain & d'ortie dans le flux immodéré des regles, 439.

SUDORIFIQUES donnés tous les jours mal à propos nuiſent à beaucoup de gens, 537. Combien ſont dangereux dans le traitement des fievres, 537—540. Dans quelles fievres ſont utiles ou nuiſibles, 56, 214, 299, 313, 537, 540.

Sudorifiques mêlés avec les purgatifs & donnés avant l'accès, ſont recommandés dans la fievre tierce d'automne, 64, 65. Doivent être donnés ſans purgatifs dans la double tierce, 65, & pourquoi, *ibid.*

Tous ſont auſſi bons dans le mal vénérien que les bois étrangers, 335.

Sudorifiques ſont très pernicieux dans certaines maladies malignes, & bons dans la peſte, 234. Moyen de remedier à leurs inconvénients dans la peſte, 94, 95. Sont nuiſibles dans la phrénéſie cauſée par des remedes chauds, 525. N'évacuent point la matiere de la gout-

té, 453, 455, 456. Sont cependant moins nuisibles que la saignée, ou les purgatifs, 455.

SUEUR ou SÉCHERESSE; ce qu'elle marque dans les fievres. *Voyez* SÉCHERESSE.

Sueur; moyen dont se sert la nature pour expulser la matiere fébrile; pourquoi l'art ne peut l'imiter, 455, 456, 537.

Sueur artificielle dangereuse dans les contusions, 484. On peut l'exciter dans certaines fievres, & en d'autres non, 78.

Sueur artificielle ou naturelle, quel effet produit dans les maladies; & comment doit être provoquée dans la nouvelle fievre épidémique, 514, 519, 522, 523. Dans les fievres intermittentes, 299. Dans la fievre pestilentielle, 94, 99, 100, 238, 239. Dans la fievre de petite vérole, 139, 142, 143, 238, 239. Dans la goutte, 455, 456, 480, 481.

Sueur spontanée dans la toux épidémique, 230. Dans la démangeaison violente, 279. Sueur forcée, quels effets produit dans les fievres, 249, 250.

Sueurs sont critiques ou symptomatiques, 213. Ne peuvent être excitées sans danger avant la coction de la matiere morbifique, 537. Quels sont les sueurs salutaires, 213. Sueurs irrégulieres; pourquoi inutiles, 238.

Sueurs qui ne viennent pas naturellement dans les fievres abandonnées à elles-mêmes, ne peuvent être excitées sans danger, 213. Sont difficiles à provoquer dans les jeunes gens, & sur-tout les tempéraments ardents, 94. Ne conviennent pas dans toute espece de malignité pour évacuer la matiere morbifique, 234.

Sueurs nocturnes qui survenoient aux convalescents dans la fievre épidémique de 1673, &c. comment on y remédioit, 217. D'où elles proviennent dans les femmes hystériques, 405.

Sueurs étoient rares dans la fievre dysentérique de 1669, 171. Etant excitées de force elles jettoient les jeunes gens dans l'assoupissement, 175. Elles évacuent presque toute la matiere morbifique dans les fievres intermittentes, 299, 300, 302, 303. Quand & comment on les excite dans les fievres intermittentes d'automne, 62, 63. Pourquoi elles guérissent la peste & les fievres pestilentielles, 234. Elles y arrêtent aussi-tôt le vomissement & la diarrhée, 98, 99. Quand est ce qu'elles y sont funestes, 98. Pourquoi elles causent des éruptions très malignes dans ceux qui suent difficilement, 94. Mal qu'elles font si on les arrête trop tôt dans ceux qui suent aisément, *ibid.* Combien de temps doivent être continuées pour qu'elles évacuent toute la matiere morbifique, 100, 101.

Quand sont nuisibles dans la petite vérole, lorsqu'elles sont produites par un régime échauffant, 119. Empêchent l'éruption & la maturation des pustules, quand on les pousse trop les premiers jours, 94, 128. Sont pernicieuses dans la petite vérole confluente réguliere, quand on les excite de force, 114. Epuisent l'humeur qui sert à détremper les pustules, 129. Comment sont nuisibles au commencement & causent la mort, 366. Sont abondantes avant l'éruption dans les petites véroles discretes régulieres, mais seulement dans les adultes, 107, 114. Elles annoncent alors que la petite vérole sera discrete, 109. Elles continuent quelquefois jusqu'au temps de la maturation, Ne doivent pas être excitées pendant l'éruption, 128. Pourquoi les malades les desirent si fort, 114. Quand est ce qu'elles causent la phrénésie, 133. Pourquoi empêchent l'enflure du visage & des mains le huitieme jour, 114, 135. Pourquoi causent la mort, si on les pousse trop, 114. Comment on les rappelle quand elles s'arrêtent

le huitieme jour, 133. Quelquefois impoſſible de les rappeller, 114. Ne le pouvoient être dans les petites véroles malignes de 1661, &c. 77.

Sueurs; les femmes y ont recours dans la petite vérole, comme à la derniere reſſource, 376, 377.

SUFFOCATION DE MATRICE. Elle montre que l'affection hyſtérique vient du déſordre des eſprits, 401. Sa cauſe & ſa deſcription, *ibid.* Par quoi elle eſt excitée, *ibid.*

SUPERPURGATIONS. D'où elles viennent, 491. Leur remede, 492. Superpurgation incurable par des onguents purgatifs appliqués ſur le ventre, 507.

SUPPURATION. Pourquoi arrive dans la pleuréſie eſſentielle, 248. Ses conſéquences, *ibid.*

SUREAU. Uſage de ſon écorce intérieure dans l'hydropiſie aſcite, & ſa maniere d'agir, 502.

SYMPTOMES. Quelques-uns ſervent à la nature pour expulſer la matiere peccante, 2. Doivent être ſoigneuſement remarqués pour bien connoître une maladie, *Préf.* xxj. Quelques-uns ſont plutôt l'effet du traitement que de la maladie, xix.

Symptomes irréguliers; comment on doit s'y prendre quand ils ſe rencontrent dans une maladie, 271, 272.

Symptomes particuliers font connoître les indications curatives, *Préf.* xix.

Symptomes violents, comment arrivent dans les maladies, 2.

Symptomes ſinguliers de la fievre continue de 1661, &c. 17. Quels ſont ceux qui cedent à l'émétique, 22. Symptomes très mauvais des longues fievres intermittentes d'automne; quels ſont-ils, 55, 56. Symptomes des intermittentes du printemps ſont en petit nombre dans le déclin, 70, 71. Symptomes ordinaires dans l'accès des fievres intermittentes, 51. Symptomes des fievres tierces de 1661, 14. Leurs différences dans les fievres ſtationnaires, 174.

Symptomes de la vérole, quand commencent à diminuer par la ſalivation mercurielle, 345, 346. Symptome ſur la fin de la rougeole, & comment doivent être traités, 178, 180.

Symptomes de la goutte réguliere & irréguliere. *V.* GOUTTE.

Symptomes naturels de la petite vérole réguliere, tant confluente que diſcrete, 107, 113, 589, 590.

Symptomes de la petite vérole dans le temps de l'invaſion, 361. Quand eſt-ce qu'ils ceſſent d'eux-mêmes, 373.

Symptomes funeſtes dans le temps de l'éruption des petites véroles régulieres, 127. Comment on les previent dans certains ſujets, 373. Symptomes qui marquent qu'elles ſeront confluentes, 374. Ce qu'il faut faire alors, 375.

Symptomes irréguliers dans les petites véroles régulieres, communs à tous les états de la maladie, 115, 116. D'où ils proviennent, *ibid.* 222. Méritent beaucoup d'attention, & pourquoi, 114, 115. D'où ils proviennent dans la petite vérole diſcrete réguliere, 114. Quels ſont-ils, 133.

Symptomes ſinguliers dans les petites véroles confluentes & diſcretes, quels ſont-ils, 114, 115. Deux ſymptomes conſidérables de la petite vérole confluente, 112.

Symptomes mortels par la ceſſation de la ſalivation, 114, 115. De quelle cauſe provient le piſſement de ſang & les taches de pourpre, 125.

Symptomes dans le commencement de la petite vérole diſcrete réguliere, 107, 108. Symptomes funeſtes dans cette maladie, 78, 114, 590, 591.

Symptomes des petites véroles diſcretes & malignes de 1661, &c. 78.

Symptomes dans les deux genres de petite vérole par la repercuſſion

de la matiere morbifique, ou par des évacuations mal placées, quels ſont-ils, & comment y remédie-t-on, 136, 137.

Symptomes par le régime chaud, 213. Symptomes par le régime trop froid, ce qu'ils produiſent, 222, 223. Symptomes provenant du trop grand froid, ou d'évacuations hors de propos, ſont beaucoup plus rares que ceux qui viennent d'une cauſe contraire, 136, 137.

T

TABAC. Uſage de ſa fumée en lavement dans la paſſion iliaque, 47.

TABLETTES, après que l'attaque d'apoplexie eſt finie, 597. Tablettes dans la toux épidémiques de 1675, 233.

TACHES dans la fievre rouge, & leur différence d'avec la rougeole, 245.

Taches de pourpre, d'où proviennent, 538. Si elles ſont des ſignes de malignité, 538, 539.

Taches de pourpre dans les fievres s'augmentent par les remedes échauffants, 233, 234.

Taches de pourpre dans la nouvelle fievre d'hiver, par la même cauſe, 518, 523. Dans la fievre rouge, quand, 362, 363. Dans la fievre de la petite vérole, diſparoiſſent par la ſalivation, 146.

Taches de pourpre au commencement de la peſte, 538, 539. Ce qu'elles annoncent, 82, 83. Quand eſt-ce qu'elles ſont des ſignes certains de mort, *ibid.* Pourquoi elles paroiſſent, faute d'avoir ſaigné ſuffiſamment, 90.

Taches de pourpre dans la petite vérole, ce qu'elles annoncent, 115, 359, 548. Accompagnent plutôt les petites véroles confluentes, 359. Avec quels autres ſymptomes paroiſſent ordinairement, 548. Paroiſſent quelquefois dès le commencement de la maladie; ce qu'elles annoncent alors, 359. Prévenoient ſouvent l'éruption dans les petites véroles confluentes de 1681, *ibid.*

Taches de pourpre dans la petite vérole, d'où proviennent, 362, 363, 538, 539. Leurs différentes cauſes, 115, 359. Comment on peut les prevenir, 136, 369, 539. Ne peuvent être guéries, quand elles ſont venues, 362.

Taches de pourpre dans la rougeole, quand, 362, 363, 369. Comment elles furent diſſipées dans une rougeole, 182.

TAMISE extraordinairement gelée en 1683, 556.

TEMPS. Il y en a trois dans un accès de fievre intermittente, 49. Maniere dont cela arrive, *ibid.*

TENDON, *voyez* PIQUURE DU TENDON.

TENESME, ce que c'eſt, 169, 601. Quand arrive dans la dyſſenterie, 161. Sa cauſe, 169. Il eſt pernicieux aux adultes, & non aux enfants, 169. Topiques y ſont inutiles, *ibid.* Comment doit être traité, 170.

TÉRÉBENTHINE de Chypre dans la gonorrhée virulente, 338, 339.

TERRE. Effets de ſes émanations. *Voyez* EMANATIONS.

TESTICULES; ce qui leur arrive au commencement de la gonorrhée virulente, 332. Leur tumeur dans cette maladie; d'où provient, & comment ſe guérit. *Voy.* SCROTUM.

THÉORIE d'Hippocrate; en quoi conſiſtoit, *Préf.* xxiv.

THÉRAPEUTIQUE. Elle vient des anciens, *Préf.* xiv.

THÉRIAQUE recommandée dans l'affection hyſtérique & dans pluſieurs autres maladies, 423. Eſt employée avec ſuccès dans la fievre peſtilentielle, 98, 99. Quand eſt-ce qu'elle convient dans la goutte, 461.

THOMAS, Médecin, voit une malade avec l'Auteur, 75.

TISANE dans la fauſſe péripneumonie, 264. Tiſane dans la pleu-

téſie eſſentielle, 253.

TOPHACÉES. Concrétions tophacées aux articulations des doigts dans la goutte irréguliere, 447, 474.

TOPHUS dans la goutte, de quelle matiere ſont formés, 474. Qu'eſt ce qui empêche leur accroiſſement, ou les diſſout, 475.

TOPIQUES dans l'hydropiſie : *voyez* HYDROPISIE.

Topiques pénétrent aiſément les corps des enfants, 413, 414.

TOUX. Les toux, quand ſurviennent, 228, 312, 357. Toux dans la nouvelle fievre épidémique; quand ceſſoit promptement, 517, 518.

Toux, plutôt eſt guérie, moins fait craindre la phthiſie, 312. Sa curation, 634.

Toux convulſive des enfants, n'eſt pas accompagnée de fievre, 312. Comment on la guérit, 313. *Voyez* COQUELUCHE.

Toux, ſymptome des fievres continues, d'où provient; & comment doit être appaiſée, 40. N'eſt pas ſi dangereuſe après la fievre dans les vieillards, que l'on croit ordinairement, 35.

Toux épidémique de 1675, 228. Etoit dangereuſe, *ibid.* En quoi étoit précédée, quand la fievre & la pleuréſie s'y joignoient, 230. Quelle étoit ſa cauſe, 228, 230, 231. Sa curation, 228, 232. Moyen de remédier à la fievre, 230. S'il n'y avoit pas de fievre, point de ſaignee; danger des remedes chauds, 231. Cette toux vouloit être traitée doucement, *ibid.* Purgation à la fin, 232. Comment il falloit s'y prendre, s'il paroiſſoit y avoir une pleuréſie eſſentielle, 228, 229. Nature des pleuréſies & des péripneumonies d'alors, 228.

Toux épidémique de 1679, par quelle cauſe, 312. Elle excitoit des vomiſſements & des vertiges, *ibid.* En quoi différoit de la toux convulſive des enfants, *ibid.* Ce qui arrivoit ſi on la traitoit mal, 318. Comment devoit être traitée, 312, 313, 318. Elle ſe guériſſoit quelquefois d'elle-même, 312.

Toux dans la goutte; ce qu'elle produit, & comment il faut alors ſe conduire, 637.

Toux hyſtérique; en quoi differe de la convulſive, 395.

Toux dans la pleuréſie eſſentielle, tourmente beaucoup le malade, 246. Diminue à meſure que l'expectoration devient plus libre, 347. Ce qui lui arrive, quand on néglige la ſaignée, *ibid.*

Toux dans la rougeole, n'eſt dangereuſe qu'après la maladie, 181. Comment doit être traitée alors, 182. Comment devoit être traitée dans les rougeoles irrégulieres de 1674, 219.

TRANCHÉES DU VENTRE dans la conſtitution dyſſentérique de 1669, &c. Comment étoient, 147, 155, 529. Comment ſe guériſſoient, 155, 529. En quoi le traitement de celles de la premiere année étoit different du traitement de celles des dernieres années, 168.

Tranchées du ventre dans la nouvelle fievre épidémique; comment ſe traitoient, 153, 154.

TUMEURS aux coudes, par la goutte irréguliere, 444, 445.

Tumeurs dans la peſte; quand ſont ſalutaires, 89. Quand eſt-ce qu'elles n'empêchent pas les malades de faire leurs fonctions ordinaires, 82, 83.

TURBITH MINÉRAL eſt excellent dans la gonorrhée virulente, & comment doit être donné, 346. Quand & comment doit être donné dans la vérole pour procurer la ſalivation, 338.

V

VAPEURS. Elles ſont la même choſe que l'affection hyſtérique, ou les convulſions : *voyez* AFFECTION HYSTÉRIQUE, & CONVULSIONS.

Elles ſont plus excitées par les vomitifs que par les purgatifs, 500.

Vapeurs malignes ne ſont pas la cauſe de l'affection hyſtérique, 407.

Vapeurs putrides dans la petite vérole diſcrete, d'où viennent, & par quoi ſont repouſſées dans le ſang, 544, 545.

VEINES. Celles du membre affligé de la goutte ſe tuméfient, 443.

VEILLES. Combien ſont nuiſibles après la ſaignée & la purgation, 473, 474. Celles du ſoir plus nuiſibles que de ſe lever de bon matin, *ibid.*

VENIN, ſuppoſé mal à propos dans les fievres malignes, 79, 538, 539.

VENTRE conſtipé dans la petite vérole diſcrete, 110.

Ventre dur après les fievres intermittentes d'automne, ſymptome très fâcheux, 55, 56.

Ventre enflé : *voyez* ENFLURE & ABDOMEN. Tranchées du ventre : *voyez* TRANCHÉES.

VENTS. Ils cauſent une enflure du ventre, quand l'affection hyſtérique eſt cauſée par des purgatifs, 502.

Vents acides ou nidoreux dans l'affection hyſtérique, d'où proviennent, 398.

VERGE. Sa courbure : *voyez* COURBURE. Sa douleur : *voyez* DOULEUR. Son enflure dans le mal vénérien, comment doit être diſſipée, 618.

VÉROLE : *voyez* MALADIE VÉNÉRIENNE.

VERTIGE au commencement de la petite vérole, marque qu'elle ſera confluente, 373.

VÉRULAM. Ce qu'il penſoit de la maniere ordinaire d'écrire l'hiſtoire naturelle, *Préf.* xvj.

VÉSICATOIRES. Ils doivent être appliqués ſur la nuque dans l'apoplexie, 597. Leur uſage dans les affections comateuſes qui précedent la petite vérole, 373. Nuiſent dans le coma fébrile cauſé par des remedes chauds, 524. Véſicatoires ſur la nuque dans la fievre qui provient d'une toux mal traitée, 318 Véſicatoires dans la nouvelle fievre épidémique, 524. Ils cauſent aiſément la gangrêne dans l'hydropiſie, & pourquoi, 507. Nuiſent dans la phrénéſie qui eſt produite par des remedes échauffants, 524. Pourquoi doivent être appliqués ſur la nuque dans la toux épidémique, 313. Quand doivent être appliqués dans la petite vérole confluente, 381.

VÉSICULES d'eau entre les puſtules dans les petites véroles confluentes de 1670, 184.

VIANDE. Il faut s'en abſtenir, s'il eſt poſſible, durant l'accès de goutte, 477. Elle eſt utile aux hommes hypocondriaques & aux femmes hyſtériques, 406, 407. L'abſtinence de viande leur attire ſouvent la maladie, *ibid.*

VIBICES ou taches noires ſur la peau, comment ſont produites, 94.

VIEILLES FEMMES. Elles ſont les ſinges des Médecins, 133, 134. Nuiſent ſouvent aux malades par les ſudorifiques, 537.

VIN. Danger pour ceux qui y ſont accoutumés, de boire de l'eau pure dans leur vieilleſſe, 469, 473.

Vin pris avec excès; ſes mauvais effets, 470. Grand effet du vin pris modérement dans les fievres intermittentes, 306. Vin n'eſt pas un antidote contre la peſte, 87. A quelles perſonnes il convient dans les éruptions cutanées, 279. Ne nuit pas étant donné avec le quinquina dans les fievres intermittentes, 306. Doit être évité dans la gonorrhée virulente, 339. Ne convient pas dans la goutte, 469, 470. Mais ne doit pas être interdit tout d'un coup à ceux qui y ſont accoutumés, 473. Quand eſt ce qu'il convient dans l'hydropiſie, 505. Quand, dans la petite vérole confluente, 383.

Vin de Canarie dans le diabete, 307. Dans la dyſſenterie, 530. Dans la petite vérole, quand convient, 383.

Vin d'Eſpagne ſeul ou aromatiſé, eſt excellent dans l'affection hyſtérique, 423. Vin d'Eſpagne avec les herbes fortifiantes, dans les enfants affoiblis par des purgatifs, 214. Quand eſt-ce qu'il convient dans la goutte, 473, 480.

Vin de Malaga, ou vin muſcat dans la toux après la fievre continue, 35.

Vin médicamenteux & fortifiant dans la danſe de S. Guy, 596. Dans le diabete, 307. Dans la fievre tierce du printemps pour les pauvres, 308. Dans les fleurs blanches, 309. Dans l'hydropiſie, 503. Pour les riches, 505.

Visage enflé : *voyez* Enflure du visage.

Viſage flaſque dans les petites véroles diſcretes régulieres par les remedes chauds ; comment on y remédie, 133. Ce qu'il faut faire dans la petite vérole pour que le viſage ne ſoit pas marqué, *ibid.* Pourquoi les derniers jours de la petite vérole confluente, on frotte le viſage avec de l'huile d'amandes douces, *ibid*

Visceres affoiblis & pourris dans l'hydropiſie ne permettent pas d'employer les purgatifs, 453. Viſceres ſont affectés dangereuſement dans la goutte remontée, 446, 447. Sont tellement engorgés dans la goutte invétérée, que le malade meurt, 462.

Vitriol. Pourquoi ſon eſprit ne convient pas dans les maladies qui demandent la purgation, 522. Son uſage dans une fievre aiguë, jointe à un piſſement de ſang, & à des taches de pourpre, 388, 389. Dans la phrénéſie de la fievre épidémique de 1674, 216. Au commencement des petites véroles que l'on prévoit devoir être confluentes, 374, 592. En quels cas on peut l'omettre, 374. Il eſt fort utile dans les petites véroles irrégulieres noires, & très malignes, 223, 224.

Ulcere du gland dans la gonorrhée virulente. *Voyez* Chancre. Ce qu'il faut faire quand il cauſe un phimoſis, 141.

Ulcere de la veſſie ; comment ſe connoît & ſe guérit, 631.

Ulceres de la bouche, après la ſalivation mercurielle, ne demandent aucuns remedes, 351 Pourquoi, *ibid.* Comment ſe guériſſent, *ibid.* Ce qu'il faut faire ſi le malade ne peut en ſupporter l'incommodité, *ibid.* Ils ſont le plus fâcheux ſymptome de la ſalivation, *ibid.* Ulceres phagédéniques, dans la vérole, ce que c'eſt, 334.

Underwood, Sénateur de Londres, tué par le quinquina,

Vomir. Envies de vomir marquent la néceſſité d'un émétique, 21, 95, 96.

Vomiſſements par l'affection hyſtérique, trompent les Médecins, 430, 431.

Vomiſſements de matiere verte, d'où proviennent quelquefois, 200.

Vomiſſement eſt aidé par le mouvement de la tête, 429.

Vomiſſement de matiere verte par l'affection hyſtérique, quand arrive, 396. Ce qu'il faut faire s'il eſt violent, 429.

Vomiſſement dans la peſte, ſe guérit par les ſueurs, 99. Vomiſſement par l'uſage du quinquina, comment doit être arrêté, 305. Vomiſſement violent au commencement de la petite vérole, annonce qu'elle ſera confluente, 373.

Vomitif dans l'apoplexie, 597. Dans la colique bilieuſe, 190. Vomitif arrête la diarrhée dans les fievres, 22. Excepté dans les fievres inflammatoires, 44. Exemple arrivé à l'Auteur, *ibid.*

Vomitif, quand eſt néceſſaire dans la fievre continue, 21. Quels ſymptomes il guérit, outre la diarrhée, 22. Si l'ayant négligé au commencement, on peut le donner enſuite, *ibid.* 23. Doit tou-

jours ſuivre la ſaignée, 23. Doit être donné dans tous les temps de la fievre, ſi le cas l'exige, pourvu que le malade ait aſſez de forces, 22, 23, 44 A quelle heure du jour doit être donné, 22,

Vomitif dans les fievres intermittentes du printemps, quand doit être donné, 16.

Vomitif dans la fievre tierce du printemps de 1671, quel convenoit, 311.

Vomitif, s'il convient au commencement de la petite vérole, 122. Il ſoulage le malade quand la petite vérole doit être confluente, 374. Doit être ordonné dans ce cas-là après la ſaignée, 592, 593. Enſuite l'onzieme jour, quand le malade eſt comme étouffé par une ſalive épaiſſe, 135.

VOMITIFS avec le ſafran des métaux, ne conviennent pas aux enfants, & doivent être donnés aux adultes dans beaucoup de liquide, 22, 23. Evacuent puiſſamment les eaux des hydropiques, 500. Sur-tout quand il y en a beaucoup, *ibid.* Excite ſouvent les vapeurs hyſtériques, 407. Evacuent beaucoup de matiere verte & bilieuſe, 306. Produiſent le même effet dans la goutte que les purgatifs, 454, 455.

Vomitifs & purgatifs joints enſemble dans l'hydropiſie, 495, 496, 502.

URINE. Ce qu'elle déſigne dans les fievres continues, 28.

Urine épaiſſe ou ténue, marque de crudité, 16. Urine ſanguinolente par le calcul, 553. *V.* PISSEMENT DE SANG. Urine, comment eſt dans le diabete, 621. Comment étoit dans la fievre continue de 1661, &c. 16. Comment dans la fievre d'hiver, 513. Comment eſt dans la fievre intermittente, 307. Dans la fievre de petite vérole, 139. Dans les intervalles de la goutte irréguliere, 449. Dans l'accès de la goutte réguliere, 445. Se ſupprime entiérement dans une hydropiſie, après l'uſage du vomitif, 500. Eſt en petite quantité dans les hydropiques, & pourquoi, 482. Eſt claire & abondante dans les femmes hyſtériques & les hommes hypochondriaques, 398, 400, 404. Urine noire & pleine de ſable dans la néphrétique, 558. Urine, comment eſt dans la fauſſe péripneumonie, 263. Dans les petites véroles malignes peu avant la mort, 77. Dans les petites véroles diſcretes régulieres, 133. Dans le commencement des petites véroles régulieres, 130.

Ardeur d'urine dans la gonorrhée virulente, 333. Suppreſſion d'urine par l'affection hyſtérique, 397. Suppreſſion d'urine dans la petite vérole confluente eſt ordinaire aux jeunes gens, 384.

VUIDANGES. Leur flux immodéré, comment doit être arrêté, 611.

Vuidanges ſe ſupprimen dans les femmes vaporeuſes & délicates qui ſe levent trop tôt, 433. Symptomes terribles qui ſurviennent alors, *ibid.* Comment il faut y remédier, *ibid.* Quelles indications il faut remplir, *ibid.* Eviter les remedes trop actifs, 434. Ne pas continuer long-temps les autres, & abandonner enſuite la maladie à la nature, *ibid.*

Y

YAUWS. Maladie épidémique des iſles Caribes, à quoi reſſemble, & comment on la guérit, 329.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *la Médecine pratique de Sydenham, traduite en françois :* Il ne contient rien qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 21 Août 1773.

LE BEGUE DE PRESLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils ſupérieurs, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé P. FR. DIDOT le Jeune, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *la Médicine pratique de Sydenham* : s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit, qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y

aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle du Sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le ſixieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Regne, le cinquante-neuvieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 130, Folio 238, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 15 Avril 1774.

Signé, C. A. JOMBERT, pere, *Syndic.*

LIVRES NOUVEAUX.

CHYMIE expérimentale & raiſonnée, par M. Baumé, de l'Académie Royale des Sciences. *Paris*, 1773, 3 *vol. in* 8. *fig.* 18 liv.

Examen Chymique des Pommes de terre, dans lequel on traite des parties conſtituantes du Bled, par M. Parmentier. *Paris*, 1773, *in* 12, 2 liv. 10 ſ.

Eſſai de Cryſtallographie, par M. Romé Deliſle. *Paris*, 1772, *in* 8. *fig.* 8 liv. 4 ſ.

Deſcription d'une Collection de Minéralogie, par le même. *Paris*, 1773, *in* 8. 6 liv.

Dictionnaire raiſonné univerſel de matiere Médicale, par feu M. la Beyrie, Médecin, revu & mis en ordre par M. Goulin. *Paris*, 1773, 4 *vol. in* 8. 24 liv.

Eſſai ſur l'uſage de l'écorce du Garou, ou Traité ſur les effets des exutoires employés contre des maladies rebelles & difficiles à guérir, nouv. édition augmentée. *Paris*, 1774, *in* 12. 2 l. 10 ſ.

Le Jardinier prévoyant, pour l'année 1774, *Paris*, 1774, *in* 32. 1 l. 10 ſ.

Traduction d'anciens Ouvrages latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine vétérinaire, par M. Saboureux de la Bonneterie, 6 vol. in 8. dont il paroît :

Caton & Varron, 2 *vol. in* 8. 9 liv.

Columelle, 2 *vol. in* 8. 10 liv.

Palladius & Vegece, 2 *vol. in* 8. *ſous preſſe.*

Ant. de Haen, Ratio Medendi. *Tomi* 8 *&* 9, 2 *vol. in* 12, 6 l.

Traité des Maladies Vénériennes, dans lequel on indique un nouveau remede, &c. par M. Preſſavin. *Geneve*, 1773, *in* 12. 3 l.

Traité des Maladies Vénériennes, par M. Fabre, nouvelle édition. *Paris*, 1773, *in* 8. 6 liv.

Maniere ſure & facile de traiter les Maladies Vénériennes, par M. Gardane. *Paris*, 1773, *in* 12, *broché*, 18 ſ.

Traitement de la Petite Vérole des Enfants, auquel on a joint la méthode actuelle d'inoculer la petite vérole, Ouvrage trad. de l'anglois de Dimſdale, par M. Fouquet. *Montpellier*, 1772, 2 *parties en* 1 *vol. in* 12, 3 liv. 12 ſ.

Traité des léſions de la Tête par contre-coup, avec des Expériences propres à en éclaircir la doctrine, par M. Méhée de la Touche. *Meaux*, 1773, *in* 8. *broché*, 2 liv.

Statuts & Réglements généraux pour les Maîtres en Chirurgie des Provinces du Royaume, cinquieme édition, conſidérablement augmentée. *Paris*, 1772, *in* 4. *broché*, 2 liv. 10 ſ.

Les Amuſements innocents, ou traité des Oiſeaux de voliere, avec la maniere de les prendre. *Paris*, 1773, *in* 12. 3 l.

Dictionnaire raiſonné univerſel des Arts & Métiers, nouv. édit.

corrigée & considérablement augmentée, d'après les Mémoires & les Procédés des Artistes. *Paris*, 1773, 5 *vol. in* 8. *fig.* 24 l.

Livres nouvellement acquis.

Mèmoires de l'Académie Royale de Chirurgie, nouvelle édition. *Paris*, 1761 *& années suivantes*, 4 *vol. in* 4. *fig.* 56 liv.

Cque volume se vend séparément, 14 liv.

Le Tome V^e *in* 4. *sous presse.*

Les mêmes, 12 volumes *in* 12, *fig.* 36 liv.

L'on vend séparément chaque trois vol. qui font 1 vol. *in* 4. 9 l.

Les Tomes XIII, XIV & XV sous presse.

Recueil de Pieces qui ont concouru pour le Prix de l'Académie Royale de Chirurgie. *Paris*, 1770, 3 *vol. in* 4. 30 liv.

Chaque volume se vend séparément, 10 liv.

Les mêmes, 8 volumes *in* 12, 20 liv.

Les deux premiers vol. se vendent séparément, 5 liv.

Chacun des trois autres volumes aussi séparément, 7 liv. 10 s.

Ludovici Gerardi, M. D. Flora Gallo Provincialis, cum iconibus æneis. *Parisiis*, 1761, *in* 8. 6 liv.

C. Allionii Stirpium præcipuarum littoris & agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris. *Parisiis*, 1757, *in* 8. 4 l.

Ejusdem. Oryctographiæ pedemontanæ specimen exhibens corpora fossilia terræ adventitia. *Parisiis*, 1757, *in* 8. *br.* 1 l. 16 s.

Livres sous presse.

Dictionnaire raisonné universel des trois regnes de l'Histoire Naturelle, par une Société de Naturalistes, 15 ou 18 vol. *in* 8.

Les deux premiers volum. du Regne végétal comprennent la lettre A.

Dictionnaire raisonné universel de matiere Médicale, par feu M. la Beyrie, Médecin, revu & remis en ordre par M. Goulin, 8 vol. *in* 8. *très grand papier, avec près de* 800 *figures, dessinées par M. de Garsault, & gravées par les plus habiles Maitres.*

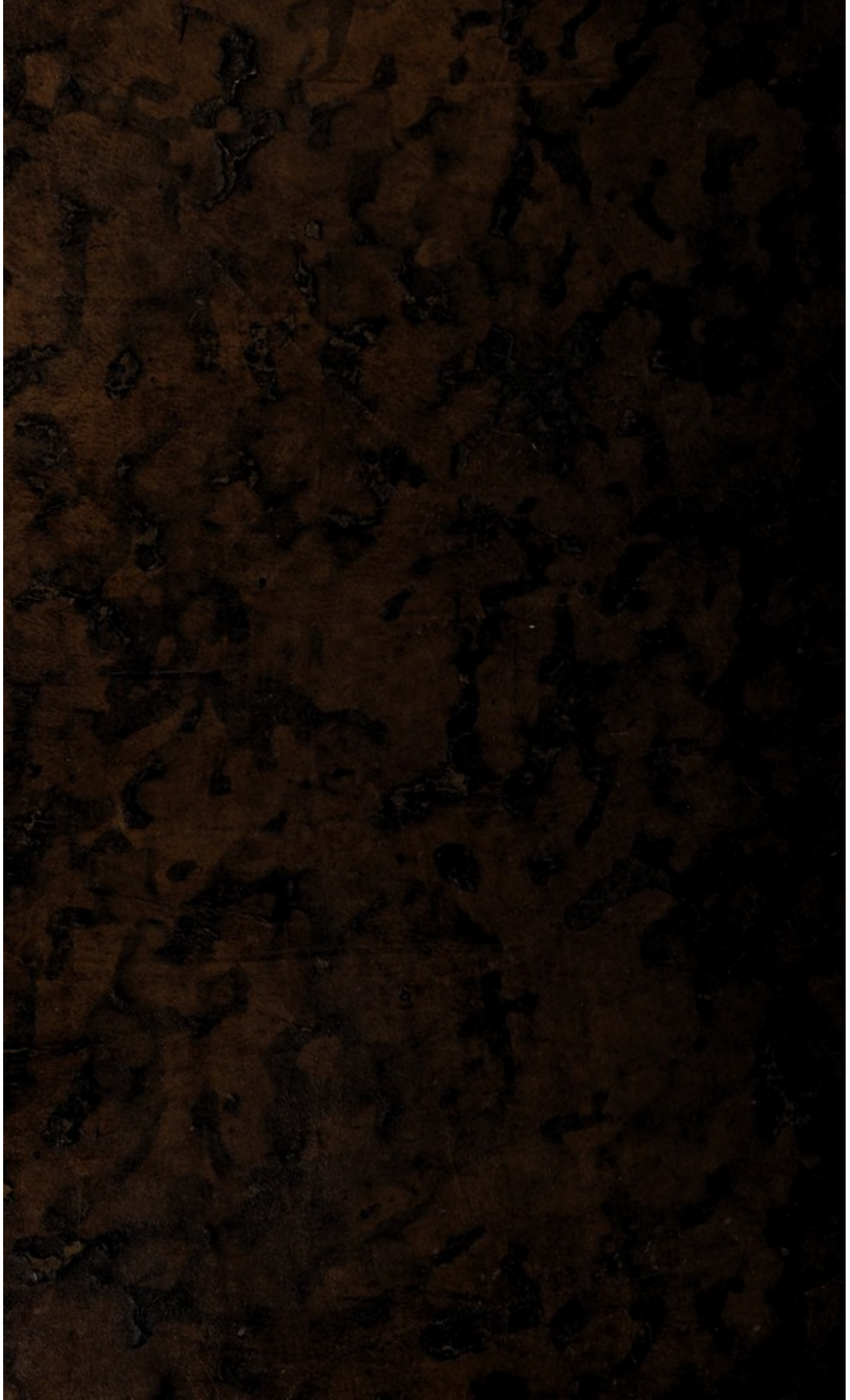
Histoire des Plantes de la Guyane Françoise, par M. Fusée Aublet avec près de 400, figures qui n'ont jamais été décrites ni gravées, 3 volumes *in* 4. *en petit & en grand papier, prêts à paroître, par souscription.*

Pharmacopée du College Royal des Médecins de Londres. *Tome* 3e *& dernier, avec la Table générale, in* 4.

Avis aux Européens sur les maladies qui regnent dans les climats chauds : ouvrage traduit de l'anglois & augmenté des découvertes faites dans tous les pays connus, par M. le Begue de Presle, deux volumes *in*-8°.

Abrégé d'Anatomie, par M. Sabatier, 2 volumes *in* 8.

Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, *Tome* 5e *in* 4. *fig.*

Les mêmes, faisant les Tomes XIII, XIV & XV, *in* 12, *fig.*

FIN.